TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
~~JUNE, 1885.~~
Oct. 1901
41147

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXVe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME LV. — 1er JANVIER 1865.

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXVe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME CINQUANTE-CINQUIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE SAINT-BENOIT, 20

1865

TUFTS COLLEGE
LIBRARY,

41147

DEUX FEMMES

DE LA RÉVOLUTION

II.

MARIE-ANTOINETTE.

Il est des fatalités qui éclatent dans l'histoire, qui impriment aux événemens, aux destinées individuelles je ne sais quel sceau de grandeur tragique, et laissent comme une traînée d'attendrissement et de terreur. La révolution française est assurément une de ces fatalités prodigieuses, ou plutôt elle est l'assemblage de toutes les fatalités, et la plus étrange, la plus touchante, est cette destinée d'une maison royale foudroyée jusque dans des femmes, jusque dans des enfans, d'une reine surtout qui résume en elle-même tous les contrastes, grâce, élégance, dignité charmante, héroïsme naturel, malheur sans mesure, tout ce qui peut ennoblir, épurer ou briser une âme humaine.

Pour que des hommes qui, à peu d'exceptions près, n'ont eu ni véritable génie, ni grandeur personnelle, aient pu à un jour donné être les vainqueurs de tout un passé et devenir les tout-puissans instrumens de la plus radicale, de la plus gigantesque transformation, combien de précurseurs inconnus ont dû se succéder de siècle en siècle, mettant obscurément la main à l'œuvre, préparant cette révolution d'idées et d'institutions à laquelle ils travaillent sans le savoir! Que d'efforts imperceptibles et accumulés! que de fermentations secrètes disposant tout pour un dénoûment qui se trouve être à la fois une catastrophe et un affranchissement, la fin d'une

société et l'aube sanglante d'un ordre nouveau! Et de même, sous un autre aspect, pour que ce roi, celui de tous les rois « qui a le moins mérité ses malheurs, » selon le mot de Mirabeau, pour que cette reine, la moins faite pour susciter la colère et la haine, pour que cette princesse Élisabeth, nature simple, naïvement originale et familièrement abrupte, sorte de duc de Bourgogne féminin, pour que ces têtes royales aient pu voir fondre sur elles dans un jour sinistre l'orage des expiations, que d'erreurs et de fautes ont dû être commises par cette monarchie séculaire! Que de dégradations insensibles ou choquantes de la royauté! Comptez un instant ce que ce triple supplice représente d'avilissemens et d'excès, qui ne passent d'abord impunis que pour retomber de tout leur poids sur ceux qui en furent le plus innocens!

C'est là certes, à tout prendre, la fatalité de la révolution française, une de ces fatalités qui semblent ne tenir leur puissance que d'elles-mêmes ou de je ne sais quelle source mystérieuse, et qui la tiennent en réalité de tout un ensemble de circonstances, de tout un passé, qui deviennent à un certain moment irrésistibles parce que toutes les volontés s'en font les complices, parce que tout le monde s'acharne à les précipiter, ceux-ci par leurs résistances, ceux-là par leurs emportemens, d'autres par leurs mortelles indécisions. A cette lumière, les événemens s'éclaircissent, le drame se coordonne; la révolution française devient la grande mêlée où s'entre-choquent deux sociétés, dont l'une est destinée à périr vaincue, décimée, broyée, — et la victime expiatoire entre toutes, c'est le roi sans doute, mais c'est encore plus la reine, cette reine dont la vie s'ouvre comme une fête pour finir comme une lugubre et poignante tragédie, qui met trente ans à s'acheminer à travers l'éclat du règne vers un échafaud, et dont l'âme grandit et s'élève avec le péril. La monarchie a recommencé depuis, d'autres sont venus et ont voulu renouer les traditions anciennes; ils n'ont été que les hôtes passagers des Tuileries. La dernière vraie reine, j'allais dire le dernier roi selon l'idée ancienne, c'est Marie-Antoinette. Elle emporte avec elle la grâce et le prestige souverain de la majesté royale. Mme Roland triomphe jusque dans la mort et laisse sa classe victorieuse. Marie-Antoinette est la personnification émouvante d'une royauté qui finit, et, femme, elle garde vraiment comme une vague ressemblance avec ce Charles Ier de Van Dick : elle en a la délicate fierté, la secrète et douloureuse fascination, les perplexités et les angoisses voilées d'une finesse élégante, ce je ne sais quoi de romanesque et de fatal attaché aux grandes victimes qui sont vaincues par la force des choses, et qui, après avoir lutté jusqu'au bout, se réfugient dans l'héroïsme devant la mort.

L'histoire a vu passer plus d'une fois de ces victimes illustres sur

le visage desquelles le rayonnement de la beauté et du bonheur s'éteint tout à coup dans les anxiétés sinistres, de ces reines fascinatrices dont le malheur grave la saisissante image dans la mémoire des hommes, et ce ne sont pas même les révolutions qui ont été les premières à inaugurer brutalement ces exécutions sanglantes. Marie Stuart est le type de ces reines aux séductions toujours survivantes, et c'est une autre reine qui fait tomber sa tête, préludant au long parlement, qui fait tomber la tête de Charles Ier. L'esprit chercheur de notre temps, en fouillant dans le passé, a découvert les faiblesses de cette décevante reine qui va représenter en Écosse le catholicisme expirant sous le tout-puissant protestantisme anglais; il a retrouvé le secret de ses fragilités, de ses passions, de ses complicités coupables, qui n'ont été effacées que par la captivité et par la mort. Et Marie-Antoinette, par la séduction et par la pitié, est une autre Marie Stuart, aussi brillante, aussi malheureuse que la première, mais plus pure, plus élevée, plus sérieuse, arrivant en un mot à l'heure de l'épreuve sans ce triste cortége de tout un passé personnel à expier.

Comme reine, comme femme, elle peut avoir ses faiblesses, ses troubles secrets, ses révoltes; elle n'a point à s'humilier devant la mort, et s'il est une figure à laquelle le jour de l'histoire soit propice, qui ne souffre aucunement des divulgations les plus intimes, c'est celle-là. Elle se relève au contraire sous cette lumière nouvelle qui afflue aujourd'hui de toutes parts; elle grandit dans cette correspondance que M. le comte d'Hunolstein livre à la curiosité contemporaine (1), dans ce vaste et copieux recueil de *lettres*, de *documens inédits* que va demander à toutes les archives de l'Europe le plus infatigable et le plus habile conquérant d'autographes, M. Feuillet de Conches (2), dans tous ces récits de l'affaire du collier, de la captivité du Temple et de la Conciergerie (3). Ces lettres, libéralement multipliées et accompagnées d'une intéressante notice de M. Feuillet de Conches, ne sont pas l'histoire, elles l'éclairent et la complètent; aux révélations qui se sont succédé sur les personnages du parti révolutionnaire, elles opposent ce qui se passait dans l'autre camp, ce qu'on pensait, ce qu'on sentait dans ce monde royal tout agité d'illusions et de découragemens, perdu d'indécisions et de velléités impuissantes. Louis XVI est le Roland de cette autre

(1) *Correspondance inédite de Marie-Antoinette*, par M. le comte Paul Vogt d'Hunolstein; 1 vol. chez Dentu.

(2) *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth*, lettres et documens inédits publiés par M. Feuillet de Conches; tomes I et II. Plon, éditeur.

(3) *Marie-Antoinette et le procès du collier*, par M. Émile Campardon; 1 vol., Plon, éditeur. — *Marie-Antoinette à la Conciergerie*, pièces originales, par le même. — *Histoire de Marie-Antoinette*, par MM. de Goncourt; Firmin Didot.

vaillante femme qui porte une couronne; Mme Élisabeth est le cœur simple et fidèle, dévoué jusqu'à la mort; Marie-Antoinette est l'intelligence et l'héroïsme de cette royauté en détresse.

Ce n'est plus la reine des apologies emphatiques ou des détractions passionnées, c'est la reine se racontant elle-même dans ces confidences de tous les jours à sa mère, à ses frères l'empereur Joseph et l'empereur Léopold, à ses sœurs, au comte de Mercy, à la princesse de Lamballe, se montrant telle qu'elle est, vive, sensible, animée, émue, sérieuse, et toujours vraie, toujours femme par l'instinct, par les faiblesses comme par les dons heureux. Elle n'est pas aussi frivole qu'on l'a dit : elle est jeune d'abord, elle aime à jouer avec la vie, elle se plaît dans une atmosphère d'élégance et de plaisir, loin de la politique et de l'étiquette, et ce rêve d'une royauté enchantée dure quinze ans, de 1770 à 1785. Aux premiers signes de l'orage qui menace de crever sur la monarchie, elle se transforme, ou plutôt c'est la fille de Marie-Thérèse qui se dégage, et qui, après avoir été la plus grande dame de France, devient l'héroïne, l'âme virile de ce monde effaré, jusqu'au jour où, frémissante, avilie et perdue, elle se débat inutilement sous cette conjuration de légèretés haineuses dont la révolution vient dire le dernier mot, mais qui a été nouée dans les futiles agitations d'une société désœuvrée et ennemie. C'est là vraiment ce qu'il y a de dramatique dans cette destinée d'une reine gracieuse à qui rien ne réussit, pour qui tout est malheur et contre-temps, même dans l'éclat de la prospérité. Les princes la jalousent, les ministres aiguisent contre elle les défiances du roi; Louis XVI lui-même se frotte les mains lors du renvoi de M. de Brienne en disant : « Après tout, c'était un homme de la reine! » Ses amis la trahissent et sont les premiers à montrer au peuple comment on flétrit une femme qui porte une couronne; les courtisans jouent avec son honneur en attendant que les émigrés jouent avec sa vie, et de tout ce qui se relève pour rendre témoignage contre l'ancien régime, je ne sais si rien est plus cruellement saisissant que cette fatalité qui fait de Marie-Antoinette la victime d'un entourage imbécile ou corrompu au moins autant que de la révolution elle-même, qui avec quelques diffamations de cour la livre à l'appétit brutal des multitudes comme la dernière personnification des vices d'une monarchie dégradée.

I.

Qui ne se souvient de la fin de Louis XV, de cette fin presque grotesque d'un roi alourdi de débauches, disputé jusqu'au bout par Mme Du Barry et par l'étiquette qui attend l'heure des sacremens, entouré de quatorze médecins de qui il implore la vie, et misérable-

ment agité de molles frayeurs? Ce n'est pas même la mort d'un de ces voluptueux héroïques qui font bonne contenance jusqu'au bout et en imposent encore par un calme superbe; c'est la mort vulgaire d'un roi pusillanime, d'un satrape égoïste et indolent que la peur ramène au *goût des sacremens :* digne fin d'un règne qui laisse la politique de la France marquée du stigmate de lord Chatham, les hontes de la dernière paix à peine effacées un instant par les hardies combinaisons de M. de Choiseul et ravivées par le récent partage de la Pologne, la royauté en lutte avec les parlemens, la guerre dans les choses de religion, la banqueroute dans les finances, la famine dans les campagnes, la corruption et les dilapidations, les intrigues et les cabales dans un gouvernement qui se dissout, une fièvre lente minant la monarchie, les esprits poussés aux nouveautés par un mouvement naturel de progrès humain et par le spectacle des misères présentes. C'est à ce moment, — le 10 mai 1774, — sous le poids de ce redoutable héritage, que paraissent ces deux princes appelés tout à coup à ceindre la couronne du roi mourant, le dauphin qui va être Louis XVI et la jeune dauphine qui va être Marie-Antoinette. Louis XVI avait vingt ans; il était le petit-fils de Louis XV, le fils du grand dauphin, ce second duc de Bourgogne qui rappelait le premier par l'austérité, par la dévotion, et qui avait eu comme lui une fin mystérieuse ou au moins imprévue. Marie-Antoinette avait moins de dix-neuf ans; elle était née le 2 novembre 1755, et elle était fille de l'impératrice-reine de Hongrie, la grande Marie-Thérèse. Elle portait dans ses veines ce sang de Lorraine et d'Autriche que M. de Choiseul devait aimer, lui Lorrain, et qu'il voulut mêler au sang de la maison de Bourbon, lorsque, tentant de relever la politique de la France par tout un système d'alliances nouvelles, il se préoccupait de donner à ses combinaisons la force et l'appui d'un lien de famille.

Elle était arrivée en France au mois de mai 1770, comme le gage d'une politique nouvelle, cette archiduchesse de quatorze ans et demi, que la nature avait faite si gracieuse et si vive, qui avait joué dans son enfance à Vienne avec Mozart, qui avait appris l'italien avec Métastase, et qu'on s'était empressé de former à son rôle nouveau par toute sorte de maîtres français depuis l'abbé de Vermond, son précepteur et son guide, jusqu'à Noverre, son professeur de danse, jusqu'aux comédiens Dufresne et Sainville, chargés de lui enseigner la belle prononciation et le chant. On avait élevé sur une île du Rhin un pavillon « dont un côté était censé l'Allemagne, l'autre la France. » C'est là que, saisie déjà par l'étiquette, livrée aux femmes qui lui ôtaient jusqu'à son dernier vêtement d'archiduchesse, elle disait adieu à « ses pauvres dames » d'Allemagne et passait à la maison française envoyée au-devant d'elle. C'est là,

c'est au Rhin qu'elle avait vu commencer ce qu'elle appelle « les grandes scènes, » les scènes de la réception et du voyage jusqu'à Compiègne, jusqu'à Versailles, jusqu'à Paris.

Pour qui se plaît aux rapprochemens, aux coïncidences, à tous ces jeux de la destinée que la fortune rassemble et combine quelquefois, qui passent comme des visions de l'histoire remuant toutes les superstitions secrètes, cette entrée de la nouvelle dauphine en France est marquée de signes étranges. Je ne parle pas même des fêtes du mariage, changées en deuil public par la catastrophe de la rue Royale à Paris. Goethe, qui à cette époque étudiait encore à Strasbourg, était resté frappé comme d'un mauvais présage de ce hasard au moins singulier qui, dans la décoration intérieure du pavillon de Kehl, avait mis une tapisserie des Gobelins représentant les aventures de Jason, de Créuse et de Médée, l'histoire de l'union la plus tragique et la plus fatale. Lorsque Marie-Antoinette, le lendemain de son arrivée à Strasbourg, se rendait en grande pompe à la cathédrale, par qui était-elle reçue et haranguée? Par l'homme même qui devait lui être le plus funeste, par le futur et triste héros de l'affaire du collier, par le prince Louis de Rohan, placé à côté de son oncle comme coadjuteur et appelé à lui succéder comme cardinal-évêque. Elle-même, la jeune fille, sans se rendre compte des mystères de sa destinée, elle semble subir l'empire des pressentimens secrets et éprouver une vague inquiétude en mettant le pied sur ce sol de la France qu'elle ne doit plus quitter. Elle écrit toute troublée à sa sœur l'archiduchesse Christine : « Adieu, bonne sœur! je suis trempée de larmes, je ne les ai essuyées que pour écrire à notre bonne mère... Pourquoi l'affliger? Que dirait-elle, si elle me savait plutôt disposée à rebrousser chemin qu'à courir à l'exil?... » Au moment d'entrer dans l'inconnu d'une destinée en apparence si brillante, cette princesse de quinze ans semblait se souvenir avec trouble de ce grave et religieux avertissement, des instructions que sa mère, la grande Marie-Thérèse, lui a remises comme à tous ses enfans : « je vous recommande, mes chers enfans, de prendre deux jours tous les ans pour vous préparer à la mort, comme si vous étiez sûrs que ce sont là les deux derniers jours de votre vie. »

Les événemens ont fait de ces pronostics, de ces coïncidences, de ces superstitions de l'esprit et du cœur le prologue d'un drame; mais alors tout disparaissait dans les acclamations qui suivaient au passage la nouvelle dauphine et qui lui faisaient dire : « Quel bon peuple que les Français! Seulement on me fait trop de complimens. Cela m'effraie, parce que je ne sais comment je pourrai les mériter. J'avais déjà bien du penchant pour la France, et sans tous ces complimens, qui montrent qu'ils attendent trop de moi, je sens que je

serais à mon aise avec eux. » Tout était fêtes, plaisirs, illuminations, bals, concerts, profusion de fleurs « à paver les cours de la *Burg* » de Vienne, et c'est Marie-Antoinette elle-même qui se peint dans ce premier moment de trouble et d'effusion, qui se montre voyageant au milieu des démonstrations populaires, se tirant d'affaire en dauphine un peu novice, mais de façon à émerveiller tout le monde, ne manquant pas à Nancy de visiter les tombeaux de la famille de Lorraine, gagnant tout d'abord les bonnes grâces du roi, qui vient de Compiègne au-devant d'elle, arrivant au château de la Muette, sa dernière étape sur le chemin de Versailles, — puis enfin, le jour du mariage, se dérobant en grande toilette pour écrire à sa mère d'un cœur gonflé et ingénu : « Je suis dauphine de France! »

Cette petite dauphine d'ailleurs entre dans son rôle avec un instinct droit et fin, avec le goût de réussir et de plaire, et sans embarras. Ce qu'elle ne sait pas, elle le devine ou elle l'apprend bien vite. Elle écoute M. de Choiseul, qui lui suggère « tout doucement, » après les premières présentations, d'aller voir la fille du roi, Mme Louise, qui est aux Carmélites, et le roi ravi l'embrasse pour cette aimable attention. Elle se tient sans affectation, mais avec une réserve aisée, devant celle qu'elle appelle *la faiblesse*, Mme Du Barry, qu'elle ne peut pas éviter, et qui prend avec elle un ton demi-respectueux, demi-embarrassé, demi-protecteur, et aux curiosités indiscrètes qui l'interrogent sur ses impressions, qui lui demandent comment elle trouve Mme Du Barry, elle répond simplement « charmante! » Ainsi elle s'avance émue d'abord, troublée de ce changement de patrie qu'elle appelle un exil, puis bientôt gagnée à ce mouvement qui l'entoure et séduite elle-même, timide et enjouée, familière avec dignité, vive et gracieuse avec naturel, éclairant ce monde si nouveau pour elle du rayonnement de sa jeunesse et de sa beauté naissante. Elle a la beauté de son âge, une taille frêle encore, des cheveux d'un blond cendré, des yeux d'un bleu tendre pleins de vie, un front intelligent et élevé, le nez aquilin et fin, la bouche petite avec la lèvre inférieure de sa race, un visage où est le type autrichien. Le roi est charmé, et tout le monde est charmé avec lui. Quant à M. le dauphin lui-même, il est « fort poli, » mais timide, peu démonstratif, embarrassé de sa jeunesse — et encore plus de celle de sa femme.

Ce monde du dauphin et des jeunes princes ses frères se détache dans le déclin fastueusement frivole d'un règne corrompu. Il se grossit bientôt de deux autres princesses venues de Savoie pour épouser le comte de Provence et le comte d'Artois. L'une, la comtesse de Provence, peu goûtée du dauphin parce qu'elle a des moustaches, « a de bien beaux yeux, mais avec des sourcils très épais et un front bas chargé d'une forêt de cheveux qui lui donnent un

air dur dont elle n'a pas le caractère; elle est au contraire douce et timide. » L'autre, la comtesse d'Artois, est « toute petite de taille, avenante de figure et fraîche comme une rose, avec un nez qui n'en finit pas; mais tout cela compose un ensemble agréable, souriant, qui plaît. » L'âme, le lien de ce monde de jeunes princes que Louis XV tient éloigné des affaires et qui se tient lui-même loin de l'astre régnant, à distance de la favorite et de ses familiers, qui est à peine admis à l'intimité du vieux roi en dehors des cérémonies de cour, — l'âme de ce monde, dis-je, c'est Marie-Antoinette.

Ces confidences courantes, légères, gracieusement piquantes, qui s'échappent aujourd'hui de toutes parts, laissent flotter je ne sais quel fugitif et étrange reflet sur ce monde évanoui, sur la jeunesse effacée de tous ces personnages, dont le malheur a été de n'être pas de taille à porter leur destinée, de ces trois frères, fils d'un père qui n'eût rien sauvé sans doute, et qui n'ont rien sauvé eux-mêmes, l'un mourant sur un échafaud, l'autre en exil, le plus heureux sur un trône branlant entre deux révolutions. Marie-Antoinette est le rayonnement de leur adolescence peu occupée et surtout mal préparée à de si tragiques destins. Elle s'ingénie à les stimuler, à les réunir, à former une petite société à part, et elle imagine avec ses deux belles-sœurs d'avoir une table commune, quand on ne mange pas en public. M. le dauphin trouve la chose à son gré, et les voilà toujours six à table, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. « Cela répand entre nous, écrit-elle à sa sœur Marie-Christine, une confiance et une gaîté dont tout le monde se ressent. Le comte d'Artois hasarde pendant le repas des folies que le comte de Provence appelle des entremets. Quand nous avons quitté la table, il y a des jours qu'il redouble de gaîté et fait éclater d'un si gros rire M. le dauphin qu'il nous en fait tous éclater en larmes. M. de Provence dit que mon mari a le rire homérique. Je m'applaudis beaucoup de mon idée, qui a eu le mérite de rendre M. le dauphin plus attentif pour moi et d'amener une intimité plus grande entre mon ménage et celui de mes belles-sœurs; nous formons vraiment une famille, ce qui nous permettra de nous mieux entendre pour éviter les inconvéniens vis-à-vis du père commun... »

Un autre jour, c'est une idée *folle, bien amusante,* et qu'on est convenu de tenir très secrète de peur que le roi n'y mette opposition, quelque innocent que soit le passe-temps. Il ne s'agit de rien moins que de jouer la comédie. Les acteurs sont tout trouvés; mais l'auditoire? « M. le dauphin, dit-elle avec son aimable gaîté, M. le dauphin, qui était enrhumé, ou plutôt qui ne voulait pas être du nombre des acteurs, s'est proposé, et on a décidé à l'unanimité que le rôle d'auditeur serait pour les enrhumés. Non, il est impossible de s'amuser davantage et de reprendre plus drôlement son sérieux

que notre auditoire qui se tenait sur une chaise... La comtesse de Provence avait des inventions uniques; son mari, qui savait toujours ses rôles par cœur, savait aussi ceux des autres et nous servait de souffleur quand nous bronchions. Tout à coup nous avons eu des raisons de craindre d'être découverts, et nous avons cru prudent de renoncer à nos plaisirs de pensionnaires. Je crois que nous aurons demain notre dernière représentation. — C'est bien dommage, dit M. le dauphin, car mon frère d'Artois aurait fini par devenir capable de bien gagner sa vie dans les amoureux à la Comédie-Française et à la foire. Gardez tout cela pour vous; on pourrait nous prendre pour des fous quand nous sommes des sages. » Et voyez tout de suite le trait distinct de chacun des personnages : M. le dauphin un peu épais dans son gros rire, dans son gros bon sens; M. de Provence, le lettré, le souffleur de la folle troupe; le comte d'Artois jouant les amoureux.

Ce sont les gaîtés de la dauphine, de cette aimable jeune femme, que son frère appelait une dauphine en *biscuit de pâte tendre*, et cependant, gaie, rieuse, enivrée de jeunesse, étourdie, si l'on veut, excitée plutôt que satisfaite, elle sent le vide de cette cour où l'étiquette règne dans la frivolité et jusque dans la corruption. Elle ne le ressent pas sans nul doute comme une personne qui y voit le péril prochain d'une monarchie près de s'affaisser, et peut-être même elle y voit une condition naturelle, mais elle le sent d'instinct, et nul n'a peint d'un trait plus léger, plus ingénument piquant, avec moins de préméditation, ce vide immense, cette existence affairée où il n'y a rien à faire, cette vie de famille qui « est encore une représentation où on ne peut pas se laisser aller et s'écouter vivre. » On habite dans le même palais et on ne se voit pas. Le roi vit dans son particulier et paraît « comme dans un éclair. » Quand il y a jeu, la soirée est mortelle d'ennui. « La cour, dit-elle, quoi qu'on en ait, est plutôt triste que gaie; il y a des étiquettes très ennuyantes. » Et, se souvenant de son enfance à Vienne ou à Schœnbrünn, de ses jeux, de ses courses, de ses folies, elle ajoute gaîment : « Aujourd'hui madame ne fait plus de folies, madame est grave et ne rit plus. Et l'étiquette donc, si je ne la respectais pas, je me ferais des affaires! » Il y a des heures où tout son enjouement se perd dans une secrète tristesse, et où elle écrit à sa sœur Marie-Christine avec un accent de nostalgie intime : « Ah! ma chère sœur, que nous étions plus heureuses auprès de notre bonne mère! Qu'elle était bonne et grande! Je me vois toujours auprès d'elle ou sur ses genoux dans le grand salon de la *Burg*, où Joseph nous pinçait! » Elle sent le vide surtout lorsqu'autour d'elle on a trop l'air de lui rappeler qu'elle est une étrangère, et elle le sent encore plus après la chute de M. de Choiseul; au moins lui, le bon duc, comme elle

l'appelle, s'il se souvenait qu'elle était étrangère, c'était pour lui indiquer, « en quelques mots souvent indirects, mais pas trop équivoques, le moyen de le faire oublier. »

Marie-Antoinette n'a qu'un vrai bonheur de dauphine, le bonheur d'une femme faite pour le règne : c'est le jour où un souffle de popularité gonfle sa poitrine et l'électrise, à son entrée solennelle à Paris, trois ans après son arrivée en France, un an à peine avant la mort du roi. Ce jour-là, après les cérémonies de Notre-Dame, de Sainte-Geneviève, elle est toute à tous; elle descend dans le jardin des Tuileries au bras de son mari, elle se mêle au peuple qu'elle charme, et le vieux duc de Brissac, gouverneur de Paris, lui montrant du haut de la galerie du palais la foule pressée, lui dit galamment : « Madame, vous avez là sous vos yeux deux cent mille amoureux de vous. » Marie-Antoinette était restée enivrée de cette popularité d'un jour; mais ce n'était que la fête d'un jour. Le malheur pour une jeune âme dans une telle vie, c'est ce vide habituel, c'est cette activité inoccupée, gaspillée, dissipée, sans direction, en présence d'un règne qui s'affaisse dans l'avilissement et d'un avenir qui est une énigme. C'était un malheur pour le dauphin comme pour la dauphine, et lorsque, le 10 mai 1774, Louis XV est arrivé à ses derniers momens, mourant avec « une peur affreuse de la mort, se voyant déjà tomber en lambeaux, » selon le mot de Marie-Antoinette elle-même, l'un et l'autre, saisis, se jettent instinctivement à genoux en versant des larmes.

Au moment où le roi achevait de mourir, le dauphin et la dauphine étaient dans un appartement particulier. Un signal avait été convenu. Une bougie placée auprès d'une fenêtre, et sur laquelle tous les regards sont fixés, s'éteint, annonçant que tout est fini. Alors éclate une de ces scènes de la comédie humaine dont Saint-Simon a laissé la puissante et inexorable peinture à propos de la mort du grand dauphin au commencement du siècle. Tandis que les gardes, les écuyers, les chevaux s'agitent au dehors, prêts à emporter la jeune cour à Choisy, on entend à l'intérieur du palais, selon le récit de Mme Campan, un fracas énorme semblable au bruit du tonnerre : c'est le torrent des courtisans, des ambitions, des inquiétudes intéressées, des adulations, roulant de l'antichambre du souverain qui expire à l'appartement où est réfugiée la royauté nouvelle, du soleil couchant à l'astre qui se lève. C'est par ce bruit et par l'entrée de Mme de Noailles que le dauphin et la dauphine apprennent que la couronne vient de passer sur leur tête, et leur première impression est un véritable effroi. Ils avaient beau s'y attendre, ils n'ont « pas plus l'un que l'autre de parole. » Quelque chose les serre « à la gorge comme un étau » à la pensée que cette mort leur lègue « une tâche d'autant plus effrayante que M. le dau-

phin est resté tout à fait étranger aux affaires, le roi ne lui en parlant jamais. » Celui qui va être Louis XVI dit qu'il est comme « un homme tombé d'un clocher. » La nouvelle reine a « des momens de frisson; » elle a « comme peur, » et dans sa première effusion elle écrit à sa mère avec la sincérité d'une émotion naïve : « Que Dieu veille sur nous!... Mon Dieu! qu'allons-nous devenir?... M. le dauphin et moi, nous sommes épouvantés de régner si jeunes! » Il semble qu'à mesure qu'elle avance, à chaque pas, à chaque circonstance décisive, à son avénement au trône comme à son arrivée en France, elle entend une voix secrète; elle a *comme peur*, elle sent se débattre en elle une lutte étrange entre la vivacité charmante d'un naturel qui veut se répandre, qui a besoin de bonheur, d'air, de lumière, et l'instinct d'une destinée contraire qui marche à sa suite.

C'était en effet un moment d'une gravité singulière, unique peut-être, pour cette royauté nouvelle qui se levait, ayant derrière elle un passé séculaire, mais un passé gaspillé, ruiné, et devant elle à peine quinze ans, une révolution vaguement menaçante, préparée par le double phénomène de la fermentation de l'esprit humain et de la décadence morale, politique, administrative, de l'absolutisme monarchique. De toutes les questions qui ont surgi au courant des choses, la plus singulière, la plus oiseuse peut-être, mais qui dénote assurément le plus de candeur et d'honnêteté, est cette question qui s'est élevée plus d'une fois : quand et comment aurait-on pu arrêter et fixer cette révolution que Louis XVI portait dans sa destinée le jour où il montait au trône? Relever la politique de la France au dehors et à l'intérieur, épurer la royauté des corruptions qui l'avaient déshonorée, réformer le mécanisme confus d'institutions vieillies, mettre fin à la guerre des parlemens et du pouvoir royal par un système nouveau de garanties publiques, refaire les finances par l'intégrité et l'économie, réveiller l'activité nationale amortie dans la servilité ou dans la misère, soulager le peuple des exactions qui le ruinaient et du poids des inégalités qui le froissaient, c'était là l'œuvre à réaliser. Cette œuvre, il fallait l'accomplir au milieu d'une cour puissante encore par les traditions et par l'habitude, fourmillant d'intrigues et de rivalités ambitieuses, âpre à disputer les faveurs, à défendre ses priviléges, vivant d'abus, de gaspillage. Et pour se mettre à la tête de ce mouvement, le seul qui pût détourner une révolution, pour le conduire à travers le déchaînement des vanités et des intérêts, qui avait-on? Un roi à peine sorti des mains d'un gouverneur étroit, d'une jeunesse sans expérience et sans grâce, bon, appliqué, sensé, sévère pour lui-même, mais d'une nature gauche, embarrassée, timide, un peu épaisse et un peu vulgaire, ayant en tout le goût du bien sans en avoir la puissance; une reine encore plus jeune que le roi, brillante et ai-

mable, cordiale, généreuse, mais d'une éducation un peu négligée, ayant plus d'instinct que de connaissance des choses, aussi vive dans ses entraînemens que prompte à se décourager, passant en un instant d'une insouciance gracieuse à une vague inquiétude de son ignorance, de ses faiblesses et des inimitiés déjà naissantes autour d'elle.

Le règne de Louis XVI cependant s'ouvre comme une ère où circule tout à coup un souffle d'honneur et de probité. Il y a un beau mot qui n'existe plus, ou qui n'a plus du moins sa vieille et forte saveur dans la politique, et qui exprime merveilleusement ce qu'il y avait dans l'âme de ce jeune roi : c'est le *bien public*. Louis XVI a visiblement le goût du bien public, et c'est même, je crois, sa seule passion. Il n'était peut-être pas un profond politique en rappelant simplement et sans restriction les anciens parlemens brisés par Maupeou; mais il avait l'horreur instinctive des violences et de la corruption du chancelier, l'homme qu'un de ses contemporains a représenté avec « une figure de Juif, un teint olivâtre, des manières de Pantalon, un regard faux et perfide. » Il était ingénument, sérieusement honnête et humain dans toutes les mesures par lesquelles il signalait les premières années de son règne : la remise du droit de joyeux avénement et de ce qu'on appelait le droit de ceinture de la reine, l'appel momentané de Turgot au poste de contrôleur-général, l'extinction d'une partie de la dette par une sévère économie appliquée d'abord aux dépenses de la maison royale, la suppression de la corvée, l'affranchissement des serfs dans les domaines de la couronne, l'abolition de la question préparatoire dans les affaires de justice. Et quand il rencontrait des obstacles, quand les mesures qu'il méditait avec Turgot ou qu'il recevait du grand et profond réformateur soulevaient des cris d'opposition jusque dans le conseil, il écrivait au fidèle ministre avec une sincérité touchante : « Plus j'y pense, mon cher Turgot, et plus je me répète qu'il n'y a que vous et moi qui aimions le peuple... » Malheureusement ce qu'il y avait chez Louis XVI, c'était moins un système réfléchi et coordonné qu'un instinct d'honnêteté cherchant le bien avec une volonté défaillante, et Marie-Antoinette le montre au plus vrai, en se montrant elle-même à côté, dans ces premiers temps où il s'essaie au pouvoir. « Je ne sais pas s'il est possible d'être meilleur que lui et d'avoir en tout une conscience plus sévère, écrit-elle à son frère Joseph. Il n'a pas d'autre pensée, j'en suis sûre, que de faire du bien; mais par quels moyens? Je ne sais ce qui lui roule dans l'esprit, il ne s'en ouvre pas tout à fait, et il est très agité. Je ne veux pas dire qu'il me traite en dessous et en enfant et qu'il ait de la défiance pour moi; au contraire il lui échappait l'autre jour un long discours devant moi, et comme s'il parlait

à lui-même, sur les améliorations à introduire dans les finances et dans la justice : il disait que je devais l'aider, que je devais être la bienfaisance du trône et le faire aimer, qu'il voulait être aimé; mais il n'a pas énuméré ses moyens d'action, soit qu'il ne les ait pas encore combinés, soit qu'il les garde pour ses ministres; il leur écrit beaucoup. C'est au vrai un homme qui est tout en lui, qui a l'air d'être fort inquiet de la tâche qui lui est tombée tout à coup sur la tête, qui veut gouverner en père. Comme je ne veux pas le blesser, je ne le questionne pas trop. Il fait tout aussi bien de ne pas me consulter; je suis plus embarrassée que lui, et je suis déterminée à suivre le conseil de notre bonne mère, c'est-à-dire d'aller tout droit devant mon chemin et de profiter de toutes les occasions de faire bien... »

Ce que Marie-Antoinette représente comme une bonne volonté agitée cherchant à prendre son essor, c'était malheureusement l'indécision incurable d'une nature honnêtement impuissante, défiante d'elle-même et des autres, partagée entre tous les instincts. Par droiture de conscience, Louis XVI sentait la nécessité de toutes les réformes d'équité sociale, de liberté civile, de tolérance religieuse, qui étaient dans tous les esprits; par sa naissance, par son éducation, il avait le culte superstitieux des traditions de la monarchie absolue, dont il recevait le lourd héritage. Par choix, par affinité, il aimait Turgot, cet autre homme d'intégrité, qui n'avait que le défaut d'être peu souple dans ses manières et, selon un mot piquant, de « faire fort mal le bien, » après l'abbé Terray, qui « faisait fort bien le mal; » par faiblesse il laissait tomber le contrôleur-général devant l'opposition des parlemens à peine reconstitués. Par goût, par tempérament, il était simple, économe, il avait du bourgeois; par habitude, par soumission aux règles établies et à ce qu'il considérait comme une condition de la royauté, il restait enchaîné aux influences et aux intrigues de cour qui s'agitaient autour de lui, dont il était le jouet assez gauche avant d'en être la victime. De là le double courant de ce règne où tout se mêle et se contredit, où l'honnêteté elle-même est un piége de plus dès qu'elle manque d'une virile initiative, de ce règne qui aurait pu se personnifier en Turgot, et qui en définitive se personnifie en Maurepas, l'ancien ministre de Louis XV, le petit-maître évaporé et futile de soixante-quinze ans, l'homme qui eut le plus l'art de traiter sérieusement les bagatelles et avec légèreté les choses les plus sérieuses. Ainsi une fortune ironique mettait auprès de l'honnête Louis XVI un vieillard frivole, quintessence sénile de l'esprit du XVIIIe siècle, dont l'unique pensée était de rester le maître de la cour, l'arbitre des intrigues, et de prolonger sa faveur auprès du roi, fût-ce aux dé-

pens de la reine, de se servir de Louis XVI contre Marie-Antoinette, comme autrefois, sous Louis XV, il s'était servi de la famille royale contre le roi, de résoudre enfin à son profit cet antagonisme du règne où Turgot était le vaincu, et où lui, Maurepas, demeurait premier ministre jusqu'à sa mort.

Physionomie singulière que celle de cette époque, qui apparaît d'un côté sous la figure de Turgot, de Necker, de l'autre sous la figure de Maurepas, — où à travers tout la nation mûrit, les esprits s'animent, les problèmes s'aggravent de jour en jour, et où, en présence de ce mouvement grandissant, une cour pulvérisée en coteries tourbillonne, s'amuse, joue avec le feu, et prépare la catastrophe en la justifiant. Quand Marie-Antoinette prenait sa place sur le trône à côté de Louis XVI, elle avait bien sans doute le vague instinct des difficultés redoutables du règne nouveau; elle n'avait pas l'idée, comme elle le dit naïvement, de ce qu'il y avait à faire, et elle entrevoyait encore moins la mesure des dangers qui se préparaient pour elle et pour cette royauté dont elle était la grâce vivante, dont le roi était le bon sens timoré et un peu borné. Découragée peut-être de l'ambition politique par l'échec de ses premières tentatives d'influence dans le choix des ministres, en tête desquels elle aurait voulu voir naturellement M. de Choiseul au lieu de M. de Maurepas, un peu dépaysée dans tout ce tracas des affaires d'état qui étaient pour elle un écheveau brouillé, et pour lesquelles elle se sentait peu de goût, facilement dominée par la vivacité de ses impressions, elle prenait le parti de n'être que la reine, une vraie reine par la fascination d'une majesté souriante.

C'était le moment où sa jeunesse achevait de se former, où elle arrivait à cette séduction et à cette beauté qui n'étaient pas tant dans la perfection des traits que dans l'agrément de l'ensemble, dans l'alliance de la grâce et de la dignité, dans l'abandon d'une démarche noble et légère, dans la bonté qui rayonnait sur son visage, dans toutes ces choses enfin qui ont un nom unique, le charme. « Son esprit, dit un des hommes qui l'ont le mieux peinte, Senac de Meilhan, n'avait rien de brillant, et elle n'annonçait à cet égard aucune prétention; mais il y avait en elle quelque chose qui tenait de l'inspiration, qui lui faisait trouver au moment ce qu'il y avait de plus convenable aux circonstances... C'était plutôt de l'âme que de l'esprit que partaient alors ses discours et ses réponses. » Ainsi douée et n'ayant rien à faire, ne touchant à la politique que par des nécessités de défense personnelle et par instans, Marie-Antoinette se laissait aller au plaisir d'une royauté où la femme brillait autant que la souveraine. A côté des pompes de Versailles et de Marly, elle organisait des fêtes, des bals, des réu-

nions, des promenades, pour se délasser de la représentation, et, pour tout résumer en deux particularités où se concentre un moment l'activité de cette reine, elle se livrait à ces goûts d'intimité et de liberté dont la vie à Trianon est restée la plus curieuse expression, à ces entraînemens d'une nature affectueuse dont la faveur de Mme de Polignac est le dernier mot.

Un jour de 1774, Louis XVI, peut-être pour consoler la reine de quelque froissement, lui disait : « Vous aimez les fleurs, j'ai un bouquet à vous offrir; c'est le petit Trianon. » Et Marie-Antoinette se mettait aussitôt à l'œuvre pour improviser un petit domaine rustique sur le modèle d'une idylle, avec une rivière, une île, un pont, des arbres rares plantés par M. de Jussieu, un moulin, une laiterie, sans compter une salle de comédie au château. Ce petit palais était gracieusement orné. « Ici, je suis moi! » disait Marie-Antoinette, toute rayonnante de son œuvre, qui était pourtant l'œuvre d'une fée gracieuse plus que d'une reine. Le roi allait quelquefois à Trianon à pied et sans gardes, un monde choisi s'y réunissait, et c'étaient mille divertissemens : rêve d'une femme qui se donnait l'illusion de la campagne et de la vie familière dans un petit royaume d'opéra! En même temps, dans cette société qui l'entourait, sa nature expansive et aimante s'essayait à former de ces liens d'intimité et de confiance qui dans les cours s'appellent des faveurs pour les préférés d'une reine. Elle s'attacha d'abord à Mme de Lamballe, princesse de Carignan, la jeune bru du vertueux duc de Penthièvre, veuve à dix-huit ans, belle de sa physionomie tranquille et douce, sous l'opulence de sa chevelure blonde, aux tons dorés et italiens. Marie-Antoinette voulut faire revivre pour elle la charge de surintendante; mais la princesse de Lamballe était plus qu'une favorite, c'était une amie simple, ne demandant rien, dévouée, quelquefois un peu délaissée, toujours retrouvée, et fidèle jusqu'à la dernière heure.

La favorite, ce fut la comtesse Jules de Polignac, que sa belle-sœur, Diane de Polignac, dame de la comtesse d'Artois, amenait parfois avec elle à Versailles. Marie-Antoinette se prit de passion pour cette jeune femme jolie et piquante, d'une négligence pleine de charme, d'une indolence provoquante, qui semblait fuir la faveur comme d'autres la recherchent et faire grâce en se laissant aimer. Dès lors les Polignac, qui n'avaient que peu de fortune, furent comblés. Le mari, le comte Jules, eut la survivance de premier écuyer de la reine en attendant d'avoir la direction des postes et des haras. Mme de Polignac eut une pension en attendant de devenir gouvernante des enfans de France. La reine leur fit une maison, elle s'invitait chez eux, elle donnait des bals chez eux. Le monde des Polignac et le monde de Trianon ne faisaient qu'un. On

y voyait les Coigny, le chevalier de Luxembourg, le duc de Guines. Les plus intimes étaient Besenval, le galant Suisse, beau viveur, courtisan habile et audacieux, mêlant la familiarité soldatesque et la brutalité à la finesse, marchant délibérément à la fortune par tous les moyens, avec son visage accentué, intelligent et dédaigneux; le comte de Vaudreuil, capricieux, mobile, violent, aimant les lettres et les arts, sceptique et prodigue de sarcasmes; le comte d'Adhémar, vain, futile et ambitieux, amuseur de la société, écho de tous les bruits et de toutes les chansons courant le monde. Puis venaient les étrangers brillans qui passaient à la cour de France : le prince de Ligne, le prince Esterhazy, le baron de Stedingk, le jeune comte suédois de Fersen. Marie-Antoinette croyait échapper à la politique dans ce monde élégant qu'elle attirait autour d'elle; elle la retrouvait au fond de tout, comme une amertume corrosive, et ce qu'elle croyait être son plaisir fut aussi son malheur dans une société où elle restait après tout la reine de France.

La fatalité du roi est surtout dans son caractère; la fatalité de la reine est sans doute aussi dans son caractère, mais elle est bien plus encore dans ce monde auquel elle se livre avec un irrésistible abandon, dans cette société de Versailles où se forme une sorte de conflit croissant entre tout ce que représente la reine, tout ce qu'elle est et tout ce qui l'entoure. C'est là le nœud du drame sur lequel tombe la lumière aveuglante d'une fin sinistre. Allons au fond des choses. Marie-Antoinette à Versailles n'est pas seulement une dauphine ou une reine brillante de séductions, c'est le gage vivant d'une politique, la personnification couronnée de la pensée du duc de Choiseul. Je ne recherche pas ce que cette politique serait devenue et si elle n'aurait pas eu ses déceptions; elle avait au moins un mobile patriotique, puisqu'elle tendait à relever la France de la situation que lui avaient faite les traités de 1763 en la dépouillant du Canada, d'une partie de la Louisiane, de ses établissemens de l'Inde, en la laissant un moment affaissée sous l'écrasante grandeur de l'Angleterre, qui lui dictait une condition plus dure encore par l'organe de Chatham disant de son ton hautain : « Le peuple britannique regarde la démolition de Dunkerque comme un monument éternel du joug imposé à la France, et un ministre hasarderait sa tête, s'il refusait de donner cette satisfaction aux Anglais. »

Arrivé à la direction des affaires sous le coup de ce désastre, démêlant d'un coup d'œil sagace les révolutions d'équilibre accomplies en Europe depuis un siècle, M. de Choiseul, par un revirement hardi, cherchait une revanche pour la puissance française dans des combinaisons nouvelles, en s'alliant avec l'Espagne par le pacte de famille, en se rapprochant de l'Autriche, la vieille ennemie, et en se faisant de la triple alliance une force en face de l'Angleterre.

C'est pour donner un caractère plus intime et plus durable à cette combinaison que Marie-Antoinette avait été mariée avec le dauphin. Et cependant, chose étrange, cette reine, qui représentait en France un système imaginé pour préparer une satisfaction à l'orgueil national, cette reine venait se heurter contre un parti prétendu français, entêté de vieux préjugés, qui ne voyait dans la politique de M. de Choiseul que l'abandon de la pensée de Richelieu et de Louis XIV, des traditions séculaires d'inimitié vis-à-vis de l'Autriche. Ce parti était puissant à la cour, puissant dans la famille royale elle-même. Marie-Antoinette avait senti ses piqûres lorsqu'elle n'était que dauphine; elle sentit bien plus encore sa puissance au commencement du règne, le jour où elle essaya inutilement de ramener M. de Choiseul à la tête des affaires. Elle ne put réussir qu'à faire cesser l'exil de son *cher duc*, à obtenir pour lui une audience de Louis XVI, qui, tout embarrassé, se contentait de lui dire : « Monsieur de Choiseul, vous êtes bien engraissé,... vous avez perdu vos cheveux, vous devenez chauve... » C'est tout ce que le brillant disgracié de Louis XV obtint de son successeur. M. de Choiseul d'ailleurs n'avait pas seulement pour ennemis ceux qu'avait effrayés la nouveauté de ses combinaisons de politique extérieure. Les dévots le haïssaient pour ses liaisons philosophiques, pour l'expulsion des jésuites; les amis du premier dauphin père de Louis XVI ne lui pardonnaient pas l'impertinente hauteur avec laquelle il avait dit un jour à ce prince qu'il pourrait avoir le malheur d'être son sujet, mais qu'il ne serait jamais son serviteur; les timides redoutaient ses fantaisies belliqueuses; les partisans de l'économie dans les finances ne parlaient que de ses prodigalités fastueuses; ceux qui avaient les places et les faveurs craignaient de le voir rentrer au ministère; les habiles comme Maurepas exploitaient tous ces griefs. Pour tout ce monde fourmillant et menacé, M. de Choiseul était l'ennemi, et la reine aussi était l'ennemie, l'alliée dangereuse des Choiseul, celle qui pouvait les faire revenir, et dont il fallait à tout prix ruiner l'influence. De là cet antagonisme sourd ou éclatant d'où jaillit comme une injure, comme le dernier mot des inimitiés, ce nom d'*étrangère*, d'*Autrichienne*, que l'imagination révolutionnaire n'a pas inventé, que la légèreté de ce monde de cour laissait dès ce temps tomber sur Marie-Antoinette. C'était la politique ici ou l'apparence de la politique qui faisait la fatalité de la reine.

Un autre trait, un autre malheur de Marie-Antoinette, et ce malheur tient à tout son être, c'est qu'elle est vraie dans un monde de mœurs et de caractères faux, prompte à secouer les conventions dans une société livrée aux tyrannies puériles de l'étiquette, spontanée et naturelle dans un temps où règnent les affectations de toute

sorte. Cette cour de Louis XVI en effet, quand on la regarde de près, a une physionomie singulière et équivoque. Elle n'a ni les pompes majestueuses de Louis XIV, ni les grandes corruptions de la régence et de Louis XV. Les caractères, les passions et même les vices s'y dépriment dans une confusion de décadence. Les héros sont des grands seigneurs libertins et sceptiques portant avec plus de gaîté que de hauteur une fatuité spirituelle et dépravée, des Tilly, des Ligne, des Lauzun. Le vide moral se fait sous la vanité survivante des prétentions. Il y a des férocités de caillettes dans le commérage, tout cela revêtu d'un dernier vernis de l'ancienne société française.

C'est dans ce monde factice que se trouve jetée Marie-Antoinette avec une nature libre et sincère, avec tous les souvenirs de son existence de jeune fille dans cette cour si simple des princes de Lorraine, à la *Burg* de Vienne, quand elle jouait avec ses frères et ses sœurs sous l'œil de Marie-Thérèse, quand elle s'inclinait « devant les gronderies de l'empereur, » ou qu'elle « disputait le prix de la course dans les grandes allées à Mgr le coadjuteur. » Elle a gardé toujours de ce temps ces goûts de familiarité et d'intimité dont la vie à Trianon n'est que l'excès, de même que la faveur de Mme de Polignac n'est que l'excès d'un besoin d'affection et de cordialité. Au fond, malgré ces raffinemens d'imagination et de cœur, il n'y a rien de fade en Marie-Antoinette, et c'est elle-même qui dit, lorsqu'on lui présente un tableau où elle figure au milieu de toute sorte de fleurs, qu'on « devrait bien en finir avec toutes ces fadeurs. » Sa sensibilité n'a rien de guindé, rien du sentimentalisme artificiel de l'époque. Sa gaîté est toute franche et comme l'épanouissement d'une ingénieuse et élégante nature. Les divertissemens de cour, ces divertissemens traditionnels, obligés, étiquetés, la laissent plus que froide, témoin le jour où on la fait assister à une curée après la chasse à Compiègne, et où elle écrit à sa sœur : « J'ai assisté à des massacres affreux, dans la cour du château, à la lueur des flambeaux ; on me rirait au nez, si je disais tout haut que ces plaisirs sont d'indignes cruautés. » Dans sa manière d'être, de penser et de sentir, elle a cet accent vivant de la vérité, d'une gracieuse humanité, et de toutes les fantaisies de parure, de toilette, auxquelles elle s'abandonne avec son temps, si on cherchait celle où elle paraît le mieux, c'est cette robe fine et légère de toile blanche, de *linon*, avec laquelle elle va se promener le matin et qu'elle met en vogue en plein XVIIIe siècle.

Sa joie surtout est d'être elle-même, de se dérober aux contraintes, de s'échapper libre et heureuse, donnant des bals le dimanche au peuple dans les jardins de Trianon et ouvrant familièrement la danse, aimant à se mêler à tout le monde dans les jardins

de Saint-Cloud, s'émancipant plus tard jusqu'au masque, jusqu'au déguisement à l'Opéra. « Je me suis dit quelquefois, écrit le féodal marquis de Mirabeau, l'*ami des hommes*, le père du tribun, je me suis dit que Louis XIV serait un peu étonné, s'il voyait la femme de son arrière-successeur en habit de paysanne et tablier, sans suite ni page, ni personne, courant le palais et les terrasses, demandant au premier polisson de lui donner la main, que celui-ci lui prête seulement jusqu'au bas de l'escalier. Autre temps, autres soins! » C'est réellement une reine peu *convenable!* — Elle est vraie, et c'est là justement ce qui la met en guerre avec l'orthodoxie de cour, avec sa dame d'honneur, Mme de Noailles, depuis la maréchale de Mouchy, personne fort respectable et fort sèche, vouée au culte de toutes les minuties du cérémonial, avec Mme de Marsan, la gouvernante des jeunes sœurs de Louis XVI, portrait de tapisserie antique, figure des premiers temps de Louis XIV, hantant la cour nouvelle, — toutes deux puissantes par leur position, par leurs relations, et devenues bientôt des ennemies avec tout leur monde.

Et ce qu'il y de caractéristique, c'est que Marie-Antoinette, vraie en tout, dans la fierté comme dans les familiarités, n'est pas mieux avec cet autre monde qui s'agite autour de Mme Du Barry ou qui lui survit, qui s'est formé dans cette atmosphère à l'hostilité contre la dauphine et contre la reine. Celui-là, elle le tient à distance et elle s'en détache par un mouvement inné de dignité, par le frémissement du sang de Marie-Thérèse. Elle a pour cette société mêlée et dissolue la répulsion d'une âme saine, cette aisance suprême du mépris qui ne va pas même jusqu'à accabler Mme Du Barry dans sa chute, à la mort de Louis XV, et c'est elle qui a encore le mot le plus juste sur cette pécheresse tombée. « Il paraît que si c'était une vilaine femme, ce n'était pas au fond une femme méchante. » Quant à toutes ces galantes personnes du temps qui affichent leurs amours et se parent de leur audacieux libertinage, qui portent quelquefois les plus grands noms, elle les éloigne et en fait des mécontentes, des ennemies moins honnêtes et plus irréconciliables que les dames de l'étiquette, des ennemies qu'elle retrouvera devant elle au moment de la révolution, et qui en attendant se jettent à corps perdu dans cette fronde d'indiscrétions et de chansons contre les échappées de jeunesse, les fantaisies et les légèretés de la reine : de telle sorte que Marie-Antoinette se trouve presque, dès la première heure, enveloppée dans une atmosphère d'inimitiés et de ressentimens.

Dans cette mêlée des passions mondaines précédant le drame des passions populaires, le danger eût été moins grand pour Marie-Antoinette, si elle eût trouvé un appui, une direction sympathique autour d'elle au-dessus de la foule des courtisans. Malheureusement c'est dans la famille royale elle-même que commençait cette traî-

née d'hostilité et de dénigrement qui devait aller jusqu'à la multitude pour l'enflammer. D'abord il y avait les tantes du roi, filles de Louis XV, Mme Adélaïde, Mme Sophie, Mme Victoire et Mme Louise, qui était retirée aux Carmélites. Lorsqu'elle était déjà reine, et même après plusieurs années de règne, Marie-Antoinette écrivait un jour à sa sœur : « Plus je vais et plus je soupçonne que ma tante Adélaïde ne m'a pas encore pardonné d'être venue lui enlever la position qu'elle occupait avant mon arrivée. Ses grands moyens la font écouter, mais elle trouve que ce n'est point assez. J'ai travaillé auprès du roi à assurer une maison aux trois sœurs au lieu de la boîte exiguë où elles vivaient; je n'ai pas la certitude qu'on m'en ait su gré, elle surtout. Ma tante Victoire avait une bonté maternelle pour moi que j'ai vue souvent se raviver; mais on dirait qu'elle a fini par être entraînée par les deux autres. » L'impression était juste sans être complète. Ces tantes du roi, qui avaient montré un certain dévouement en restant jusqu'à la dernière heure au chevet de leur père mourant d'un mal contagieux, et qui avaient pris en effet la petite vérole, étaient de vieilles filles revêches, désœuvrées, impatientes d'une position ingrate, soupçonnées dans le public d'aimer fort peu leur père, de n'être restées auprès de lui que par ostentation ou pour relever leur « plate et mince existence. » Mme Adélaïde, qui gouvernait les autres, était surtout une personne sèche, dure, impérieuse, d'esprit remuant et de grandes prétentions, espérant prendre un rôle sous un roi jeune et timide, et d'autant plus portée à voir avec jalousie une dauphine belle, séduisante, faite pour régner. Mme Sophie était cette personne dont Marie-Antoinette disait dès son arrivée en France : « La tante Sophie... est au fond, j'en suis sûre, une âme d'élite, mais elle a toujours l'air de tomber des nues; elle restera quelquefois des mois entiers sans ouvrir la bouche. » Elle avait quelque chose d'oblique, d'insaisissable; Mme Campan prétend que, pour reconnaître les gens qu'elle rencontrait sans les regarder, « elle avait pris l'habitude de voir de côté à la manière des lièvres. » Mme Victoire, la meilleure de toutes, avait des intermittences de douceur et de bonté; c'est celle auprès de qui Marie-Antoinette avait pris la charmante fonction « d'arroser les fleurs de sa fenêtre. » Mme Louise, du fond de son couvent, avait l'œil sur le dehors et ne laissait pas d'avoir de l'influence. Maupeou, quand il était chancelier, allait communier avec elle pour se ménager ses bonnes grâces.

Au premier instant, lorsque Marie-Antoinette n'était que dauphine, les vieilles filles ne laissaient pas trop percer leurs mauvaises dispositions; bientôt elles passaient à l'aigreur. L'antagonisme éclata dès l'avénement de Louis XVI. Mme Adélaïde, qui avait eu des soins pour l'enfance déshéritée et ingrate de son

neveu, cherchait aussitôt à s'emparer du jeune roi, et c'est par son influence que M. de Maurepas était appelé au ministère. Son mobile était la haine de M. de Choiseul, la jalousie à l'égard de la reine, dont l'ascendant pouvait grandir subitement. Elle s'efforçait de réveiller dans l'esprit incertain de Louis XVI tous les souvenirs de son père, le premier dauphin, tous les soupçons qui pouvaient le tenir en défiance vis-à-vis de la reine, protectrice des Choiseul et princesse autrichienne. Les tantes du roi ne tardèrent pas à devenir de véritables ennemies pour Marie-Antoinette, critiquant avec amertume ses moindres actions, ses gaîtés, ses libertés de jeunesse. Un jour Mme Adélaïde en venait à une accusation directe contre la reine, tandis que Mme Louise lui adressait de son côté des conseils injurieux, et même quand les tantes du roi eurent perdu leur influence active du premier moment, elles ne cessaient de poursuivre Marie-Antoinette de leurs rancunes, la représentant comme l'ennemie de la maison de France, comme *l'Autrichienne*, répétant sans cesse leurs refrains de vieilles filles : « nous serions bien surprises qu'elle pensât comme notre frère ou comme notre père. » C'était là l'appui et la défense que Marie-Antoinette trouvait dans cette partie de la famille royale.

Elle n'est pas bien plus heureuse du côté des frères du roi, quoiqu'elle commence avec eux par la confiance et qu'elle garde longtemps l'illusion, au moins sur l'un d'eux. L'intimité qu'elle essaie de nouer gracieusement entre les trois *ménages*, comme elle dit, se dissout vite dans les rivalités et les jalousies. Lorsque Marie-Antoinette arrivait en France, elle écrivait gaîment, légèrement, d'un trait qui est resté juste : « M. de Provence, tout jeune qu'il est, est un homme qui se livre très peu et se tient dans sa cravate. Je n'ose pas parler devant lui depuis que je l'ai entendu à un cercle reprendre déjà, pour une petite faute de langue, la pauvre Clotilde, qui ne savait où se cacher. Le comte d'Artois est léger comme un page et s'inquiète moins de la grammaire, ni de quoi que ce soit. » Dans les premiers temps, le comte de Provence subit le charme de sa jeune belle-sœur, et se laisse aller à ce jeu de repas en commun, de petites représentations en famille, où il est le souffleur; mais il ne tarde pas à se montrer tel qu'il est, un jeune roué sérieux, visant à l'esprit et aux belles-lettres, sec et plein de lui-même, naïvement surpris, selon le mot de M. Feuillet de Conches, que la nature se fût oubliée au point de ne pas le faire naître l'aîné, affectant la supériorité avec son frère le dauphin, une politesse mielleusement perfide avec la dauphine; il se retire dans sa vanité mécontente et railleuse. L'avénement de Louis XVI, en faisant de Monsieur le premier personnage du royaume après le roi, aggravait

encore cette intime hostilité. Dès lors toutes les actions, toutes les paroles du comte de Provence n'étaient qu'une satire habilement calculée de tout ce que faisait ou préférait la reine. Si ce prince spirituel et froid ne pouvait comprendre que son frère fût né le premier, il ne pardonnait à Marie-Antoinette ni son éclat, ni ses vivacités, ni ses succès, ni certains mots au sujet de Mme de Balbi. Son salon devenait un des foyers de cette fronde grandissante contre la reine, et au besoin même il mettait la main aux caricatures, aux méchancetés rimées qui couraient le monde.

Le comte d'Artois, il est vrai, n'avait ni de ces calculs, ni de ces implacables rancunes. C'était une nature plus ouverte, plus loyale dans sa frivolité, et qui avait plus d'un rapport avec celle de la reine. Tout jeune encore à l'arrivée de la dauphine, le comte d'Artois aimait Marie-Antoinette, qui avait pour lui un goût très vif. Il fut longtemps de moitié dans sa vie de plaisirs. Il était de ses fêtes, de ses réunions intimes, de ses promenades, de ses chasses, de ces belles et féeriques nuits d'été de la terrasse de Versailles, où il ne passait jamais devant un buste de Louis XIV sans dire : « Bonjour, grand-papa! » Et cependant lui-même, le comte d'Artois, par imprévoyance plus que par méchanceté, aidait à ternir le nom de Marie-Antoinette. Une des plus odieuses accusations a eu pour prétexte un mot venu de lui, et rapporté par le prince de Ligne dans des fragmens de mémoires. Un jour, à Fontainebleau, il y avait eu tout un plan pour briser la liaison de la reine et de Mme de Polignac. Mme de Polignac voulait partir, sa voiture était prête. La reine la presse, la conjure de ne pas partir, se jette à son cou, l'embrasse. « La porte était entr'ouverte, dit le prince de Ligne; *quelqu'un*, — ce *quelqu'un* était le comte d'Artois, — voit ce tableau en entrant. Il se met à rire et sort en disant : Ne vous gênez pas! et il raconte à tout le monde qu'il a dérangé deux amies. » Et voilà la calomnie sifflant sur un bon mot du comte d'Artois : tête vide et faible, aussi peu faite pour conduire un royaume que pour se conduire elle-même, qui compromettait la reine par ses étourderies encore plus que d'autres par leurs animosités, et qui finit par aller porter sa légèreté auprès de la savante rancune de M. de Provence dans le camp ennemi.

La reine enfin, la reine trouvait-elle du moins dans le roi l'appui et la défense qui lui manquait dans sa nouvelle famille française? Le malheur a plus fait assurément pour rapprocher et confondre ces deux destinées que n'avaient fait la nature et l'éducation. La nature, qui avait mis en Marie-Antoinette tous les dons brillans de la vie, avait fait Louis XVI simple, sans nul éclat, hésitant, inerte de tempérament et d'esprit. L'éducation que le roi devait à M. de

La Vauguyon, un précepteur d'une dévotion vulgaire et méticuleuse, d'une intelligence asservie à tous les menus détails, qui n'avait rien du précepteur d'un prince, cette éducation ne pouvait qu'accroître l'incompatibilité naturelle. La politique à son tour jetait ses préjugés, ses passions et ses calculs entre ces deux personnes royales. Marie-Antoinette a dans ses lettres un mot d'une honnêteté charmante en parlant du roi : « son estime est ma protection. » Cette estime était réelle; mais elle était mêlée à une retenue qui était propre à Louis XVI et à une défiance éveillée, entretenue en lui par tout son entourage. M. de La Vauguyon avait fait au premier moment tout ce qu'il avait pu pour empêcher l'intimité de naître, au point que la jeune dauphine impatientée finissait par lui dire un jour que M. le dauphin n'avait plus besoin de gouverneur, et qu'elle n'avait pas besoin d'espion. Les tantes du roi s'étaient armées de toute leur influence pour tenir le roi en garde contre l'ascendant de la reine. M. de Maurepas s'ingéniait à son tour pour écarter la *belle dame*, comme il l'appelait. Il était trop habile pour faire une guerre ouverte et violente à la reine; mais il savait saisir les faibles du roi, lui parler à propos de son père le dauphin, et jeter dans son esprit des soupçons, que le roi finissait par croire naturels, sur le danger de laisser la reine s'occuper des affaires. De là la défiance de Louis XVI.

Et puis l'histoire a quelquefois de singuliers mystères, et ces rois de la maison de Bourbon sont d'étranges princes. Ils sont tous des Henri IV, des Louis XIV, des Louis XV ou des Louis XIII, des voluptueux effrénés ou des transis. Louis XVI était un peu de ces derniers dans sa timidité endormie. Il y avait sept ans que Marie-Antoinette était en France, et elle n'était point mère, et elle n'avait aucune raison d'espérer de l'être. Si bizarre que cela soit, il fallut que l'empereur Joseph vînt en France pour faire l'éducation de Louis XVI et ouvrir à son imagination des perspectives nouvelles; ce n'est qu'après ce voyage que Marie-Antoinette écrit à sa sœur comme à la dérobée et ayant l'air de répondre à quelque question indiscrète : « Non... mais taisez-vous, voilà ma réponse; mais tout maintenant fait espérer le contraire... » Et le roi lui-même écrit vers la fin de 1777 à l'empereur avec la rondeur d'un bonhomme récemment formé à son devoir de mari : « Vous me reprocherez de ne vous avoir pas mandé ce qui s'est passé entre la reine et moi; j'attendais quelque chose de plus pour vous en faire part. Deux fois nous avons eu quelques légères espérances; mais malgré qu'elles n'aient pas réussi, je suis sûr d'avoir fait ce qu'il faut, et j'espère que l'année prochaine ne se passera pas sans vous avoir donné un neveu ou une nièce. C'est à vous que nous devons ce bonheur, car depuis votre

voyage cela a toujours été de mieux en mieux jusqu'à parfaite conclusion... » C'est en 1778 en effet que naissait le premier des enfans de la reine et du roi, Marie-Thérèse, celle qui devait être Madame de France, la duchesse d'Angoulême, et dont Marie-Antoinette salue la venue au monde dans une lettre à sa mère d'un accent ému et touchant : « Je ne lui ai pas donné (au roi) un dauphin, mais la pauvre petite qui est venue n'en sera pas moins chère. Un fils ne m'eût pas appartenu, elle sera toujours auprès de moi, elle m'aidera à vivre, me consolera dans mes peines, et nous serons heureuses à deux. Elle est ici à mes côtés qui ne demanderait qu'à me tendre ses petits bras et à me sourire.... » L'amour était venu chez Louis XVI sans chasser certaines habitudes de méfiance, sans effacer de son esprit certaines préventions. Au fond, il ne déplaisait pas au roi de donner lui-même, assez innocemment quelquefois, le mot d'ordre de la fronde, et de laisser les comédiens de Versailles livrer aux risées de la cour les coiffures, les manières, les fantaisies de Marie-Antoinette. En l'aimant, il la perdait, et pendant longtemps il se laissait adresser une correspondance fort hostile pour la reine, — qui le 10 août s'est retrouvée aux Tuileries!

Ainsi se forme par degrés autour de cette reine sans appui le réseau le plus redoutable, comme une hiérarchie de défiances, de jalousies et d'inimitiés allant d'une famille royale médiocre jusqu'à la foule versatile des courtisans. Les dangereuses condescendances ou les complicités d'en haut sont autant de chemins ouverts pour arriver à la renommée de Marie-Antoinette. Les uns font peser sur elle le souvenir toujours ravivé et ironique de son origine étrangère; les autres s'attaquent à ses préférences pour M. de Choiseul ou à la facile indépendance de son humeur. Ceux-ci poursuivent en elle l'influence de la reine, ceux-là le caractère de la femme. Le vieux parti de la cour lui fait un crime de se livrer aux coteries intimes, aux familiers et aux favoris, et par un singulier retour ces favoris eux-mêmes se détachent, se tournent contre elle, lui font expier ses faiblesses par le redoublement de leurs exigences et par l'éclat de leur infidélité. M. de Vaudreuil voudrait être gouverneur du dauphin quand le dauphin est né; M. d'Adhémar vise à l'ambassade de Londres; M. de Besenval veut de l'influence dans la politique. Mme de Polignac ne veut rien, reçoit tout et se plaint de n'avoir pas encore assez, et si la reine se hasarde un jour à exprimer à sa favorite le désir de ne pas se trouver dans son salon avec certaines personnes, Mme de Polignac lui répond d'un ton d'humeur : « Je pense que parce que votre majesté veut bien venir dans mon salon, ce n'est pas une raison pour qu'elle prétende en exclure mes amis. » Ce monde-là aussi tournait à la malignité, de telle sorte que pour

la reine les amis eux-mêmes étaient des ennemis, et peut-être les plus dangereux. De là cet amas de bruits, de commérages audacieux, d'insinuations méchantes, de propos acérés, imaginés par la haine, propagés par une crédulité frivole ou passionnée. Tout ce que faisait Marie-Antoinette devenait un aliment de diffamation. Si une question s'élevait à l'occasion du voyage de l'archiduc Maximilien à Versailles, c'était une hauteur d'*Autrichienne* vis-à-vis des princes français. Si Marie-Antoinette avait un matin la fantaisie d'aller voir lever le soleil sur les hauteurs de Marly, cette promenade matinale devenait le thème d'une indigne plaisanterie qui courait partout sous le nom du *lever de l'aurore*. Secouait-elle l'étiquette, c'était pour être libre, et toute sa vie intime était travestie. Qu'elle adoptât cette mode des robes de linon qu'on appelait alors des *chemises*, c'était pour montrer la beauté de ses formes, de même que l'abandon de sa démarche devenait un artifice de provocation féminine. La reine aimait-elle à danser des *écossaises*, aussitôt on murmurait le nom du jeune lord Strathavon, pour qui on lui attribuait du goût, et un habitué du salon Polignac faisait un couplet plein de malignité.

De la cour, où ils naissaient, bruits et chansons passaient à Paris, puis au dehors, en Europe, et une des preuves assurément les plus étranges du succès de ce travail de diffamation et d'avilissement, c'est que le roi de Prusse Frédéric II, roi peu respectueux, il est vrai, et volontiers cynique, eut l'insultante pensée de faire placer à Potsdam, où elle est encore, une statue de Marie-Antoinette entièrement nue avec le nom de cette princesse. La reine ne savait pas tout, mais elle en savait assez pour se sentir enveloppée d'une atmosphère ennemie, et c'est là peut-être le secret de ce mot du prince de Ligne : « je ne lui ai jamais vu une journée parfaitement heureuse. » Elle souffrait surtout dans sa généreuse et délicate sensibilité quand ces bruits lui revenaient de Vienne, et elle écrivait à son frère Joseph : « L'année dernière, nous avons été mis sur la voie d'abominables libelles préparés contre moi et encore mouillés de la presse... La chose qui me frappe le plus, c'est l'obstination de certaines gens à me représenter comme une étrangère toujours préoccupée de sa patrie et Française à contre-cœur. C'est indigne; toutes mes actions prouvent que je fais mon devoir et que mon devoir est mon plaisir. C'est égal, les mauvais propos courent, et les choses les plus simples deviennent de gros péchés. L'autre jour, n'y a-t-il pas un insensé qui m'a fait demander pour lui et une dame la permission de visiter mon *petit Vienne?* Il appelait ainsi mon Trianon, ce qui m'a fait découvrir que j'avais contre moi une coterie dont la malveillance accréditait le bruit que j'avais

ainsi débaptisé le présent que m'a fait le roi... L'indignation du roi quand il apprend des choses de cette nature par les ministres et par le lieutenant de police dépasse la mienne; mais la plupart du temps comment y remédier? En faire du bruit serait ajouter au scandale. » Pendant que Marie-Antoinette, émue, troublée, se débattait dans l'impuissance contre cette guerre des bourdonnemens mondains, des courtisans étourdis et factieux murmuraient autour d'elle le couplet venimeux :

Petite reine de vingt ans,
Vous repasserez la barrière...

Eh! non, elle ne l'a pas repassée; mais parmi ceux qui faisaient ou qui répétaient ces chansons beaucoup l'ont passée, tandis que Marie-Antoinette elle-même restait la captive de leurs folies et de leurs petits vers.

Sans doute, on ne peut s'y méprendre, il y a dans ce caractère libre, ouvert et facile de la reine quelque chose qui prête aisément aux médisances, qui les excite, et qui devenait surtout un péril dans une société où l'esprit raffiné, aiguisé, suppléait au sens moral, où le respect se perdait, où on se moquait de tout, quelquefois avec la légèreté du beau monde, d'autres fois avec une audacieuse licence. Marie-Antoinette avait des séductions, et elle semblait se plaire à en essayer la puissance comme en se jouant. Elle réunissait ces deux choses souvent dangereuses pour une femme et encore plus pour une reine, la grâce caressante et la promptitude de l'ironie; en d'autres termes, elle pouvait trop charmer sans le savoir et blesser sans le vouloir. Elle était vive, soudaine dans ses affections, aimant le plaisir et s'y livrant ingénument au point de se compromettre, manquant parfois un peu de suite et de sérieux dans la manière de se mêler aux affaires. C'étaient ses faiblesses; mais elle avait de la droiture, et à l'heure où déjà l'on attachait tristement à son nom le terrible mot d'*Autrichienne*, elle écrivait dans la plus grande intimité à son frère Joseph II, qui la pressait d'agir sur le roi pour que la France se prêtât à je ne sais quelles combinaisons : « Vous comprendrez que je ne sois pas libre aujourd'hui sur les affaires qui concernent la France. Vraisemblablement je serais fort mal venue à m'en mêler, surtout sur une chose qui n'est pas acceptée au conseil. On y verrait faiblesse ou ambition. Enfin, mon cher frère, je suis maintenant Française avant d'être Autrichienne... » Je ne dis pas que malgré elle, dans sa manière d'être Française, il n'y eût encore de l'Autrichienne; il y avait assurément au-dessus toute la sincérité, la bonne volonté d'être « Française jusqu'au bout des ongles, » comme elle l'avait dit tout d'abord en devenant dauphine.

Qu'elle eût de la peine à s'initier aux affaires sérieuses, qu'elle ne fût pas en un mot une femme politique, elle ne le cache guère; mais elle avait des instincts. Elle eut un moment une idée qui ressemble à un pressentiment, où elle se rencontre, par une coïncidence bizarre, avec le marquis d'Argenson, qui, dès 1744, écrit dans son *Journal :* « Si j'étais aujourd'hui favori du roi,... le plus accrédité des ministres, comme était Maximilien de Sully auprès d'Henri IV, je persuaderais à sa majesté de ne songer uniquement pendant dix ans qu'à payer ses dettes et à améliorer ses états... J'ajouterais le conseil de venir résider à Paris, après quoi il y aurait plus d'épargne. Il habiterait le palais des Tuileries et le Louvre... » Au commencement de son règne, Marie-Antoinette, elle aussi, s'enflamma un instant pour cette pensée. Elle voulait transporter à Paris la cour, le gouvernement, l'administration. Elle n'était pas insensible à l'allégement des dépenses qui en résulterait; elle y joignait tout un plan d'embellissemens et de travaux destinés à renouveler Paris, et dont quelques-uns sont aujourd'hui à peine achevés. La royauté transportée à Paris, tout pouvait changer; les journées des 5 et 6 octobre 1789 n'étaient plus possibles. Pour une reine frivole, Marie-Antoinette voyait plus clair et sentait plus juste que les politiques de Versailles, dont cette idée dérangeait les habitudes.

Et d'un autre côté, jeune, ayant le goût du plaisir, douée d'une nature sensible et vive, unie d'ailleurs à un roi peu fait pour entraîner ou pour occuper un cœur de vingt ans, Marie-Antoinette n'a-t-elle jamais ressenti de ces mouvemens intimes que les bruits clandestins lui ont si libéralement prêtés, en promenant ses préférences du chevalier de Luxembourg au duc de Coigny, de lord Strathavon à un prince de Darmstadt, de Lauzun à M. de Fersen? Je ne sais, et quel est le regard assez fin pour pénétrer dans ce dernier repli d'un cœur de femme et de reine, qui en aucun cas assurément n'a abaissé sa fierté dans une galanterie vulgaire? Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a point de traces visibles et sérieuses, c'est que les témoignages manquent, sauf les fatuités de M. de Lauzun ou quelque insinuation de M. de Besenval sur la liberté qu'avait osé prendre la reine de se donner un appartement particulier simplement et commodément meublé, et aussi probablement destiné à un usage qu'on ne dit pas. Un des plus spirituels sceptiques du temps, qui ne cache rien, principalement sur les autres, sans oublier ses propres folies, le prince de Ligne, a dit peut-être le mot le plus vrai, quoique un peu quintessencié, sur Marie-Antoinette : « sa prétendue galanterie ne fut jamais qu'un sentiment profond d'amitié et peut-être distingué pour une ou deux personnes, et une coquetterie générale de femme et de reine pour

plaire à tout le monde ; » mais même avec cette personne ou ces deux personnes le difficile serait encore de préciser le degré d'affection, la part de la reine et de l'homme vivant dans sa familiarité qu'elle aurait *distingué*. Des divers sentimens qu'a pu inspirer Marie-Antoinette, le plus chevaleresque, le plus noblement délicat, celui qu'éprouvait le comte de Fersen, colonel du régiment royal-suédois, s'est manifesté à l'heure du péril, à l'époque du voyage de Varennes, par un dévouement aussi hardi qu'inutile. Ce qui est vrai aussi, c'est que dans cette cour, où survivaient l'esprit et les habitudes de Louis XV, on essaya plus d'une fois de donner des amans à la reine, comme elle l'avouait elle-même un jour, qu'on lui tendit des piéges, et puisqu'elle dédaignait ces aimables avances, on en venait tout simplement à conclure, par une singulière logique de corruption, que c'était parce qu'elle se chargeait elle-même de faire son choix. Dès lors, son regard même était interprété; la moindre de ses faveurs devenait un indice; ses familiarités passaient pour l'aveu de ses faiblesses. C'est ainsi que se formait et grossissait cet amas de bruits, de libelles, descendant jusqu'à l'avilissement le plus grossier, allant jusqu'à offrir une liste, — on appelait cela la *liste civile*, — de toutes les personnes qui auraient eu des relations de débauche avec la reine. C'est ainsi que ce qu'il y a de plus intime et de plus délicat dans la vie de Marie-Antoinette passe, avec son esprit, avec son caractère, avec ses goûts, avec tout son être, pendant dix ans, à ce creuset de diffamation croissante.

C'est un vrai drame tout moral, le drame d'une renommée perdue, et dont le dernier mot pour le moment est cette affaire du collier, qui ressemble à une explosion, où éclatent à la fois le progrès de ce long travail de discrédit et les dispositions de l'opinion saturée, hébétée de dénigremens. On était en 1785. Je ne veux pas refaire la minutieuse histoire de ce triste procès, dont les pièces authentiques, enquêtes, interrogatoires, viennent d'être exhumées des archives. Ce qu'il y a d'étrange, ce n'est pas qu'une intrigue ait pu se nouer entre un marchand dans l'embarras, un cardinal libertin, grand seigneur en robe rouge affamé des faveurs de cour, et une femme exploitant son origine, se servant d'une apparence de crédit auprès de la reine pour jouer grand seigneur et joaillier. L'intrigue, en dénotant par sa mise en scène une imagination inventive, ne dépassait pas en fin de compte les limites d'une escroquerie vulgaire, et depuis le commencement du règne on avait vu une autre femme, avec moins de détails romanesques il est vrai, faire de fausses lettres de change au nom de la reine. Ce qu'il y a de singulier et de caractéristique, c'est l'impression de l'opinion, c'est cette explosion de crédulités et d'inimitiés passionnées autour de la fable la plus

audacieuse. Il fallait donc croire que la reine, qui avait refusé obstinément ce joyau, même quand le roi le lui offrait, pouvait aller se jeter par fantaisie dans une intrigue avec la première venue ! Il fallait admettre que Marie-Antoinette, qui ne témoignait à M. de Rohan que répugnance et froideur, qui ne lui avait pas même parlé depuis dix ans, allait tout à coup le recevoir en grâce pour l'achat d'un bijou, qu'elle avait pu, comme elle le disait, « donner le soin de ses atours à un grand-aumônier de France ! » Il fallait admettre qu'il pouvait y avoir quelque lueur de vérité dans ce rendez-vous nocturne du parc de Versailles où Mme de La Motte faisait figurer une *fille du monde*, selon le mot du temps, la d'Oliva, et où la libertine fatuité du cardinal avait cru recevoir de la reine elle-même une rose comme emblème des faveurs futures!

C'est pourtant dans ce tissu d'imaginations malsaines que l'honneur de la souveraine était pris au milieu d'une cour dont la mésaventure de M. de Rohan remuait les passions, devant une société qui depuis un demi-siècle était à l'école du mépris des grands. Les élémens de toute une situation sont là : les ennemis de la reine redoublant d'animosité et cherchant à la compromettre pour sauver le grand-aumônier, les maisons alliées des Rohan, les Condé, les Soubise, les Guéménée, prenant le deuil et allant dans ce costume faire la haie sur le passage des conseillers de la grand'chambre au moment du procès, les femmes les plus haut placées s'employant à suborner les juges, la mode même s'en mêlant et inventant pendant la détention la couleur *cardinal sur la paille*, — le parlement, que Louis XVI avait rappelé de l'exil, se précipitant dans une voie au bout de laquelle était l'abaissement de la royauté, l'opinion affolée accueillant tout, croyant tout et tirant parti de tout!

Que le cardinal ne fût pas un fripon, le complice d'un détournement de diamans, c'était assez clair; on voyait bien qu'il n'était tombé dans ce guêpier que par un mélange de suffisance dépravée et de légèreté ambitieuse. Il n'est pas moins vrai que son acquittement absolu était une sorte de condamnation morale de la reine. Marie-Antoinette ressentit cet acquittement comme un outrage, et elle écrivait à sa sœur Marie-Christine avec une sincérité d'émotion mêlée d'amertume et de fierté : « Je n'ai pas besoin de vous dire quelle est toute mon indignation du jugement que vient de prononcer le parlement, pour qui la loi du respect est trop lourde. C'est une insulte affreuse, et je suis noyée dans des larmes de désespoir. Quoi! un homme qui a pu avoir l'audace de se prêter à cette sotte et infâme scène du bosquet, qui a supposé qu'il avait eu un rendez-vous de la reine de France, de la femme de son roi, que la reine avait reçu de lui une rose et avait souffert qu'il se jetât à ses pieds,

ne serait pas, quand il y a un trône, un criminel de lèse-majesté! Ce serait seulement un homme qui s'est trompé!... Plaignez-moi, ma bonne sœur, je ne méritais pas cette injure, moi qui ai cherché à faire tant de bien, qui ne me suis souvenue que j'étais fille de Marie-Thérèse que pour me montrer ce qu'elle m'avait recommandé en m'embrassant à mon départ, Française jusqu'au fond du cœur. Être sacrifiée à un prêtre parjure, à un intrigant impudique, quelle douleur! Mais ne croyez pas que je me laisse aller à rien d'indigne de moi; j'ai déclaré que je ne me vengerais jamais qu'en redoublant le bien que j'ai fait... » Elle disait aussi ce mot d'un grand cœur brisé : « il leur sera plus aisé de m'affliger que de m'amener à me venger d'eux. » Marie-Antoinette souffrait, elle ne le cache pas, de cette haine qui montait de tous les côtés jusqu'à elle, que le procès du collier ne faisait qu'irriter, et qui était telle que peu après on n'osait exposer son portrait peint par Mme Lebrun de peur qu'il ne fût insulté. Elle avait le chagrin de la popularité perdue, et lorsque, dans ses voyages à Paris, elle trouvait des réceptions froides, presque hostiles, bien différentes de celles qu'elle avait trouvées comme dauphine et même aux premiers temps du règne, elle se disait : « Que leur ai-je donc fait? »

Ces épreuves sont la grande crise dans la vie morale de la reine. A dater de ce moment, les joies sont courtes, les peines sont vives et longues, les préoccupations sont incessantes; tout devient sérieux. La force des choses provoque en quelque sorte Marie-Antoinette à s'essayer aux affaires, à prendre ce rôle d'action et d'influence devant lequel elle a reculé jusque-là, et chez elle le sentiment de la mère vient en aide au sentiment de la reine menacée, car cette femme qu'on dit frivole, dès qu'elle est mère, elle s'occupe de ses enfans; elle les étudie, elle les connaît, elle a sur leur nature, pour leur éducation, une singulière justesse de jugement, et c'est elle qui dit de la première de ses filles, de celle qui sera la duchesse d'Angoulême : « Ma fille... a le caractère un peu difficile et d'une fierté excessive; elle sent trop qu'elle a du sang de Marie-Thérèse et de Louis le Grand dans les veines. Il faut qu'elle s'en souvienne pour être digne de son sang; mais la douceur est une qualité aussi nécessaire et aussi puissante que la dignité, et une nature orgueilleuse éloigne les affections... » On pourrait se représenter Marie-Antoinette à cette époque telle que la peignait justement Mme Lebrun, grave, déjà pensive et entourée de ses enfans, dont l'un est sur ses genoux. C'est par ce sentiment de mère au moins autant que sous la pression de l'inévitable nécessité qu'elle se trouvait poussée à prendre le rôle d'une reine sérieuse et politique. Malheureusement elle ne pouvait porter dans les affaires une expérience qu'elle n'avait

pas. Tout était nouveau pour elle, hommes et choses. Tout la trahissait, et ses bonnes volontés tournaient contre elle comme ses erreurs. M. de Calonne n'était pas un homme de son choix, et bientôt cependant l'impopularité du présomptueux ministre retombait sur elle de tout son poids. Elle crut faire merveille en découvrant l'archevêque de Sens, M. de Brienne, dont la confiante ambition ne doutait de rien, et en peu de temps l'incapacité de M. de Brienne n'avait fait qu'ajouter aux ruines d'une situation qui s'effondrait de toutes parts. Les circonstances devenaient pressantes. Il n'y avait plus d'autre ressource que de rappeler au ministère Necker, qui avait été déjà contrôleur-général en 1781. La reine n'hésitait pas; elle négociait elle-même avec M. de Mercy la rentrée de Necker, elle lui écrivait, elle le pressait, et pour cette fois elle s'effrayait de son propre ouvrage; elle était agitée d'un trouble plein de pressentimens. « Je viens d'écrire trois lignes à M. Necker pour le faire venir demain à dix heures chez moi, ici, disait-elle à M. de Mercy dans une lettre du 25 août 1788. Il n'y a plus à hésiter. Si demain il peut se mettre à la besogne, c'est le mieux... Je tremble, passez-moi cette faiblesse, de ce que c'est moi qui le fais revenir. Mon sort est de porter malheur, et si des machinations infernales le font encore manquer ou qu'il fasse reculer l'autorité du roi, on m'en détestera davantage. » Elle allait à Necker, mais en le craignant, sans confiance et sans conviction, n'ayant qu'un instinct vif et juste, et nulle idée précise, dévorée du sentiment de l'insuffisance de tout en présence d'une situation qui s'aggravait de jour en jour.

De toutes les causes de ruine qui vont en grossissant autour d'elle, la première, la plus irréparable pour la reine, c'est d'arriver à cette situation extrême de 1788 et 1789 avec la faiblesse d'un prestige avili, d'un crédit compromis et perdu, ayant tout contre elle, la cour et le peuple. Et pourtant de cette confusion croissante une vérité jaillit comme un éclair. Si le peuple eût écouté son instinct, il aurait vu qu'il ne pouvait trouver un meilleur appui que dans cette reine, dans cette femme que les haines de cour assaillaient, qui à travers des préjugés de rang et de naissance avait le grand don de la vérité, de la sincérité, qui avait en un mot la fibre humaine. Et si la reine, elle aussi, n'eût écouté qu'elle-même, elle aurait vu que, perdue par ce monde qui l'entourait, elle ne pouvait se sauver que par le peuple, par ce peuple dont elle disait un jour : « Il y a dans ces classes-là des vertus cachées, des âmes honnêtes jusqu'à la plus haute vertu chrétienne. » Pour la reine et pour le peuple l'intérêt n'était pas différent, et l'ennemi était le même. Cette alliance était naturelle et facile au commencement du règne; elle devenait moins aisée quelques années après; elle était peut-être

déjà impossible après l'affaire du collier, et elle l'était bien plus encore au seuil de 1789. Alors les événemens se précipitent. De tous ceux qui ont harcelé la reine, les uns passent dans le camp ennemi, les autres se dispersent étourdiment comme un vol d'oiseaux effarés, et Marie-Antoinette reste seule à côté du roi pour faire face à l'orage et mourir.

II.

Alors en effet au coup de foudre de 89 s'ouvre la vraie tragédie dont le règne de Louis XVI n'est que le prologue, — le grand et terrible duel de la société nouvelle qui fait explosion et de cette royauté trahie par les siens, plus qu'à demi vaincue dès le premier choc, réduite à se traîner à travers les capitulations et les expédiens inutiles. On la sent venir, cette révolution, « au pas redoublé, » suivant une expression énergique, puissante de sa propre force, plus puissante encore de la force que lui donnent les vaines résistances, et, comme la plupart des révolutions, elle s'accomplit par l'impossibilité où est la monarchie d'aller plus loin, même matériellement. Ce sont les embarras financiers qui conduisent à l'assemblée des notables, aux états-généraux, à tous ces palliatifs des ministères de Calonne et de Necker; seulement le jour où la brèche est ouverte, c'est l'inconnu qui fait irruption, et l'inconnu ici, c'est le 14 juillet 1789, le 5 octobre, l'assemblée constituante préparant la convention, la royauté captive avant d'être noyée dans le sang. C'est la révolution enfin qui se déchaîne et se précipite d'étape en étape sans reculer jamais.

Un des signes les plus curieux dans ce premier moment de la révolution française, c'est la décomposition soudaine et irrésistible de tout ce qui a existé jusqu'alors avec une apparence de grandeur encore imposante. Aussitôt que le mouvement est commencé, on dirait que cette monarchie séculaire s'affaisse brusquement dans le néant de ses traditions et de ses fictions. Elle s'écroule sous le souffle nouveau comme un vieux débris sur lequel tombe l'air extérieur. Elle n'a plus ni le gouvernement d'elle-même, ni le gouvernement des choses qui s'accomplissent autour d'elle. Sa politique est la politique des faibles et des vaincus, l'inertie étonnée ou « l'incohérente agitation d'un dépit impatient. » Rassemblez toutes ces dates principales et décisives : à la fin de juin 1789, la royauté voit à côté d'elle les états-généraux se transformer en assemblée nationale; le 14 juillet, elle capitule par le rappel de Necker devant l'insurrection victorieuse; le 5 octobre, quand la multitude va l'arracher à Versailles pour la traîner en triomphe à Paris comme le butin de la

journée, elle n'est plus déjà qu'une captive surveillée, avilie, placée dans l'alternative de se relever, de s'affranchir par une alliance avec cette révolution qu'elle ne comprend pas, ou d'aller jusqu'au bout de sa dégradation morale et politique. Dans cet affaissement des institutions et des traditions anciennes dont le prestige tombe tout à coup, que reste-t-il? L'âme d'une femme, de la reine, qui devient la dernière force de la royauté, ou qui décore du moins d'un dernier éclair de vie et de bonne grâce intrépide ce déclin monarchique. Voilà le spectacle qu'offre Marie-Antoinette pendant trois années. C'est la lutte incessante, désespérée, d'une nature généreuse contre les impossibilités qui se resserrent par degrés autour d'elle. Ce n'est plus même seulement la reine disputant sa couronne à ceux qui ne déguisent plus déjà leurs aspirations républicaines; c'est la femme qui a sa vie à défendre contre les menaces meurtrières, c'est la mère qui a ses enfans à protéger et à sauver dans les jours de péril, ou, pour mieux dire, la reine, la femme et la mère sont indissolublement unies en elle et courent la même fortune, car c'était bien vrai ce que disait Mirabeau, dès 1790, avec une perspicacité profonde et un accent de fierté digne de celle pour qui il parlait : « J'aime à croire que la reine ne voudrait pas de la vie sans la couronne; mais ce dont je suis bien sûr, c'est qu'elle ne conservera pas sa vie, si elle ne conserve pas sa couronne. »

Ceux qui ont traîné Marie-Antoinette comme une coupable devant le tribunal versatile des haines populaires ou des préjugés vindicatifs des partis, et qui l'ont tuée pour des crimes imaginaires, n'ont rien su de ce qui battait dans ce cœur brisé d'émotions, et ont assurément commis une des plus effroyables iniquités; ceux qui veulent faire de la reine une héroïne sans faiblesses, une souveraine infaillible, une tête politique nouant de fortes combinaisons, sachant où elle va et ce qu'elle veut, ceux-là aussi, sans nul doute, créent à leur tour un personnage d'imagination. Ce n'est ni une coupable, ni une héroïne sans faiblesses, ni une forte tête politique; c'est une femme toute de spontanéité et d'instinct, vive et sincère dans ses impressions, réfléchie par nécessité et par effort, une femme qui passe en un instant de l'atmosphère affadie de la vie royale dans le mouvement d'une révolution, qui se trouve jetée dans la politique par le malheur, sans goût, sans expérience et sans illusions, mais qui supplée à tout par la fine et énergique trempe du caractère; c'est la femme enfin qui entre dans son rôle d'action dès le premier moment, le 6 octobre, en gardant sa sérénité au milieu de la multitude, en rappelant à Bailly qu'il ne répète pas au peuple le mot de *confiance* balbutié par le roi, et qui, au lendemain de cette navrante crise de la royauté, à peu près captive aux Tuile-

ries, écrit à M. de Mercy-Argenteau : « ... J'ai vu la mort de près, on s'y fait, monsieur le comte... Je me porte bien, soyez tranquille. En oubliant où nous sommes et comment nous y sommes arrivés, nous devons être contens du mouvement du peuple... J'espère que, si le pain ne manque pas, beaucoup de choses se remettront. Je parle au peuple : milices, poissardes, tous me tendent la main; je la leur donne... Le peuple ce matin nous demandait de rester. Je leur ai dit de la part du roi, qui était à côté de moi, qu'il dépendait d'eux que nous restions, que nous ne demandions pas mieux, que toute haine devait cesser, que le moindre sang répandu nous ferait fuir avec horreur. Les plus près m'ont répondu que tout était fini. J'ai dit aux poissardes d'aller répéter tout ce que nous venions de nous dire... » C'est là, pour la reine de France assurément, une singulière entrée dans le tourbillon de la vie publique, et ce n'est pas sans raison que, troublée de tout ce qu'elle voit, de tout ce qui l'enveloppe et l'oppresse, elle avoue avec une ingénuité douloureuse, dans ses premières confidences à M. de Mercy, que son cœur est déchiré et que sa tête s'y perd.

Essayez un instant de fixer cette situation incohérente et mobile au moment où se dresse la formidable énigme de la révolution, où la reine est provoquée à l'action par la plus impérieuse nécessité de défense personnelle, et où chaque heure perdue ne fait qu'ajouter à l'irréparable. Je ne parle pas du dehors, de cet amas d'hostilités, de jalouses défiances, de préventions effarées et apathiques qui irritent la France nouvelle sans dégager la reine, sans lui offrir réellement un secours. C'est à l'intérieur que s'agite le tout-puissant problème et que le drame se complique de mille impossibilités. Du côté du peuple, la haine éclate sous toutes les formes, et c'est ici vraiment qu'on voit fructifier la venimeuse semence des diffamations de tout un règne. Toutes ces accusations, tous ces bruits répandus par la légèreté frondeuse des gens de cour sont allés fermenter dans l'âme populaire et font explosion dans l'effervescence universelle. Ce n'est plus dans les salons dorés et dans les antichambres de Versailles que l'injure est chuchotée perfidement, c'est sur la place publique qu'elle retentit par la voix de la multitude formée au mépris de *l'Autrichienne*, de celle qui fait passer des millions à son frère l'empereur d'Allemagne, qui gaspille les trésors de l'état pour ses fantaisies, pour ses favoris, qui passe sa vie en galanteries licencieuses! Ce n'est peut-être pas tout à fait dans le premier instant la disposition du vrai peuple, qu'on voit au contraire prompt à revenir et facilement subjugué dès que la reine se montre et parle; mais le peuple s'y fait, et l'outrage court les rues, remontant jusqu'au palais, jusqu'au cœur indigné de la souveraine, qui

n'a plus même la ressource d'ignorer l'insulte. Quant à elle, une fois aux Tuileries, en plein Paris, au milieu de ce bourdonnement de haines, elle se représente dans sa *petite* chambre, gardant ses enfans auprès d'elle, ses enfans qu'elle ne quitte plus, et elle ajoute cette réflexion amère, que du moins on ne la soupçonnera pas de recevoir du monde chez elle. C'est Marie-Antoinette elle-même qui retrace d'une main agitée ce déchaînement populaire croissant quand elle écrit à son frère l'empereur Léopold : « Je suis journellement abreuvée d'injures et de menaces. A la mort de mon pauvre cher petit dauphin (2 juin 1789), la nation n'a pas seulement eu l'air de s'en apercevoir. A partir de ce jour-là, le peuple est en délire, et je ne cesse de dévorer des larmes. Quand on a subi les horreurs des 5 et 6 octobre, on peut s'attendre à tout. L'assassinat est à nos portes. Je ne puis paraître à une fenêtre, même avec mes enfans, sans être insultée par une populace ivre à qui je n'ai jamais fait le moindre mal, bien au contraire, et il se trouve assurément là des malheureux que j'aurai secourus de ma main. Je suis prête à tout événement, et j'entends aujourd'hui de sang-froid demander ma tête... » Voilà ce que Marie-Antoinette trouve du côté du peuple : la défiance, l'outrage et la menace. Et ce n'étaient pas là de vaines clameurs de la multitude. L'assassinat ou quelque acte de violence était bien réellement au bout de la menace. A chaque instant, on craignait de voir se renouveler les scènes du 6 octobre. L'assemblée ne faisait rien pour détourner le péril, et tout ce que Duport du Tertre, devenu ministre en 1790, trouvait dans son courage, c'était de répondre à M. de Montmorin qu'il ne se prêterait pas à un assassinat, mais qu'il en serait autrement, s'il s'agissait du procès de Marie-Antoinette.

Du côté de la cour, de ce qui reste de cette cour frappée par l'orage, où est l'appui, où est la ressource de la reine? Les tantes du roi, vieillies et exilées des affaires, continuent leur guerre taquine et grondeuse de mauvais propos contre Marie-Antoinette, qui bien évidemment à leurs yeux trahit la maison de France. Monsieur, le comte de Provence, retiré au Luxembourg, joue au diplomate habile et calculateur; il s'essaie à un rôle qui sourit à son ambition et devant lequel il recule; « il a peur d'avoir peur, » dit cruellement Mirabeau. Le comte d'Artois, qui s'est refroidi pour la reine depuis le ministère de Necker, est suffoqué par le 14 juillet et donne en tête légère le premier signal de l'émigration. Le duc d'Orléans, aigri par les défiances et les froideurs de la cour, se laisse aller à son entourage, à Mme de Buffon, et à bien d'autres qui exploitent ses ressentimens ou ses vices et le poussent dans le camp ennemi en lui faisant un parti. Les autres princes du sang, les Condé, s'en

vont ou s'annullent. La noblesse, au premier ébranlement de la révolution, se débande; elle donne dans le mouvement, elle émigre ou elle se retire dans ses mécontentemens; elle voudrait être sauvée, elle ne fait rien pour se sauver elle-même, et elle crie contre les sacrifices devenus nécessaires. Il n'y a plus dans cette noblesse sans esprit politique que des dévouemens isolés qui se rallient dans le péril.

Et le roi lui-même, que fait-il, que pense-t-il? Le roi est profondément étonné en présence d'un mouvement dont la portée échappe à son esprit simple, honnête et timide : il veut concilier tout le monde, écoute tous les avis sans les suivre ou en ne les suivant qu'à demi, et retombe chaque jour dans des surprises nouvelles qui lui font dire dans une de ses lettres : « C'est une bien belle allégorie que celle de la boîte de Pandore. » Si Louis XVI eût été un homme de force et d'épée, il eût essayé de dompter la révolution, et il eût réussi probablement à l'ajourner; s'il eût été un fourbe de génie, il eût cherché à la vaincre ou à la gagner par l'avilissement et la corruption, et il n'eût peut-être pas entièrement échoué, au moins pour le moment; s'il eût été simplement un esprit clairvoyant et habile, avec sa droiture naturelle il eût, dès le premier jour, recherché sincèrement, résolûment l'alliance de cette puissance nouvelle, et par cette alliance il eût raffermi une monarchie en ruine. Louis XVI n'avait ni les qualités ni les vices d'aucun de ces rôles. Il voulut dompter la révolution sans avoir foi en la force; il fit des tentatives pour traiter avec elle sans conviction; il essaya des machinations secrètes, et son honnêteté le trahissait à tout instant. Il n'était qu'irrésolu et dérouté. C'est l'homme dont le comte de Provence, son frère, peignait l'indécision en disant : « Imaginez des boules d'ivoire huilées que vous vous efforceriez vainement de retenir ensemble. » Son caractère est une résignation passive et louvoyante qui ressemblerait à du fatalisme, s'il n'y avait parfois une vulgarité un peu lourde. Le pauvre roi, quand il est enfermé aux Tuileries, réduit à un régime sédentaire, lui accoutumé à la chasse et à l'exercice, il a des mots pénibles à entendre; « on m'a accusé de manger trop, écrit-il naïvement à Mme de Polignac déjà émigrée, mais je crois que je me suis réduit par degré. »

Parmi les personnages effacés d'une famille royale jetée tout à coup dans un si grand péril, une des figures les plus curieuses après la reine, et qui ne prend qu'aujourd'hui son relief dans toute une correspondance, c'est Mme Élisabeth, celle que Marie-Antoinette, lorsqu'elle était dauphine, représentait comme une enfant farouche, à demi sauvage, et douce pourtant, celle qui avait voulu se faire religieuse et qui était restée une princesse attachante dans son obscu-

rité. C'est une nature familièrement brusque, spirituellement ingénue, droite, d'une dévotion passionnée et simple, d'une originalité fruste et pleine de saillies de bonne humeur. C'est un esprit de vieille race qui a gardé toute son intégrité. Pour elle par exemple, elle ne comprend rien à la révolution, et elle ne cherche pas même à comprendre. Ce qui la désole, c'est que « la religion perd beaucoup, » et ce qui ne l'afflige pas moins, c'est l'abandon où l'on vit, laissant tout faire, et, ce qu'il y a de pis, cherchant à persuader à tout le monde qu'on n'est pas fâché de ce qui se passe. « Les honnêtes gens se découragent en voyant qu'ils ne seront jamais soutenus et finiront par nous délaisser, » écrit-elle à son amie Mme de Bombelles. Elle a des mots étranges, comme lorsqu'elle dit qu'elle a toujours été curieuse et qu'elle voudrait bien voir comment tout cela finira, et elle en a aussi parfois où se révèle un cœur blessé et impatient qui s'insurge et appelle l'action; mais elle s'arrête aussitôt en disant : « Dieu merci! ce n'est pas moi qui gouverne! » Son rôle est de prendre tout avec une sérénité courageuse et contenue, de tâcher de se mettre bien avec le bon Dieu qu'on irrite fort, de rester auprès du roi et de la reine, d'être résignée et dévouée jusqu'au bout; elle est comme le lierre de cette maison de France en ruine.

C'est dans ces conditions et au milieu de tous ces personnages que la reine se trouve appelée et en quelque sorte contrainte à l'action, que par sa position, par son caractère, elle devient un point de mire pour tous. On dirait un instant que tout se concentre et se noue autour d'elle. Amis et ennemis lui font également ce rôle de primauté morale. Ceux qui veulent aller en avant, qui ont la foi ou l'ivresse de la révolution, sentent bien que là est le péril, que le plus grand obstacle peut venir de l'énergie de cœur, de la résolution de cette reine, et ils s'acharnent contre elle, ils la désignent aux haines populaires et ne reculent pas même devant l'idée sinistre d'un attentat anonyme commis par la multitude dans un moment d'échauffourée, tandis que les moins violens vont encore jusqu'à vouloir évincer la reine par un procès, en la renfermant dans un couvent ou en la renvoyant en Allemagne. Ceux qui ont les yeux fermés, qui voudraient qu'on ne fît rien et qui tremblent à la moindre concession, craignent les entreprises de la reine, ses alliances possibles avec les chefs de la révolution, et montrent à leur manière son importance en la poursuivant dans tout ce qu'elle peut tenter, en s'efforçant de glacer son courage par l'abandon, par les reproches. Ceux qui croient qu'il n'y a plus qu'à faire hardiment la part des nécessités du temps, à s'allier avec la partie modérée de la révolution et à rajeunir la monarchie par la liberté, ceux-là aussi se

tournent vers la reine. C'est en elle qu'ils mettent leur espoir pour sauver ce qui peut être sauvé. Ils la stimulent, l'alarment quelquefois pour la mieux exciter à prendre sérieusement son rôle et s'efforcent de l'enhardir au gouvernement. Il ne faut plus qu'elle se contente de dire : « Je ne me mêle; » il faut qu'elle donne l'impulsion. « Le roi n'a qu'un homme dans son conseil, c'est sa femme, s'écrie Mirabeau; le moment viendra et bientôt où il lui faudra essayer ce que peuvent une femme et un enfant à cheval : c'est pour elle une méthode de famille; mais en attendant il faut se mettre en mesure et ne pas croire pouvoir, soit à l'aide du hasard, soit à l'aide des combinaisons, sortir d'une crise extraordinaire par des hommes et des moyens ordinaires. » Et M. de La Marck, le négociateur du rapprochement de Mirabeau, qui est peut-être l'ami de Marie-Antoinette encore plus que du roi, mais qui n'est point assurément un révolutionnaire, M. de La Marck le dit à son tour : « Aussi longtemps que la reine ne sera pas le point central des affaires, qu'elle ne sera point secondée par un ministre habile et servie près du roi par un homme fidèle avec lequel il se trouve à son aise, il faudra s'attendre à de grandes fautes et à mille dangers, car enfin, il faut trancher le mot, le roi est incapable de régner, et la reine, bien secondée, peut seule suppléer à cette incapacité. » La reine elle-même sent bien les nécessités inexorables et les impossibilités de la situation. « Vous connaissez la personne à laquelle j'ai affaire, écrit-elle en parlant du roi; au moment où on la croit persuadée, un mot, un raisonnement la fait changer sans qu'elle s'en doute; c'est aussi pour cela que mille choses ne sont point à entreprendre. » De sorte qu'en étant provoquée à l'action par l'invincible force des choses, Marie-Antoinette trouve en même temps partout autour d'elle les difficultés, les impossibilités, sans parler de celles qu'elle peut bien rencontrer en elle-même, dans ses idées et dans son éducation morale.

C'est ce qui explique en grande partie les fluctuations de sa volonté, les contradictions apparentes de son rôle, contradictions qui suivent la marche des choses, et qui deviennent plus périlleuses à mesure que tout s'aggrave. La vie de Marie-Antoinette se passe dans une suite d'efforts comprimés, de luttes invisibles entre le nécessaire et l'impossible, entre l'évidence qui crie, qui pousse en avant, et une fatalité qui paralyse tout, qui enchaîne tout, pour laisser la place libre à la révolution. Elle veut bien agir, cette reine qui voit chaque jour s'assombrir son destin; elle sait bien que sa couronne et sa vie sont à ce prix. Il y a des momens où elle est tout feu, où elle espère presque avec sa bonne grâce énergique; puis, qu'une déception arrive, que la révolution fasse un nou-

veau pas, provoqué le plus souvent par l'indécision, que les obstacles se multiplient au dedans, au dehors, elle retombe dans le découragement d'une nature qui a plus d'élan que de suite. Elle passe d'un goût subit pour tous les détails familiers du gouvernement à une lassitude agitée. Ne lui demandez pas, sans nul doute, même lorsqu'elle agit, d'avoir l'amour de la révolution; c'est bien assez qu'elle comprenne les nécessités les plus irrésistibles, et il est certain qu'il y a des instans où elle comprend, où elle cherche à faire comprendre autour d'elle qu'il n'y a plus à revenir en arrière, où elle met toute sa bonne volonté à entrer dans l'esprit de l'ordre nouveau, où elle ne ferme nullement les yeux à la lumière. « Paris a l'air d'être tranquille, écrit-elle dans une éclaircie; mais je voudrais voir les départemens tranquilles et formés en activité, je voudrais voir les lois achevées, je voudrais que tous ceux qui perdent au nouveau régime réfléchissent qu'ils perdront encore plus, s'ils ne se consolent pas; je voudrais qu'on aime plus la patrie et le repos public que les intérêts de la fortune et de l'amour-propre. Je voudrais bien des choses, et je ne puis rien... » Un jour de bonne et sincère résolution, elle dira à M. de Mercy : « Les derniers événemens m'ont donné de grandes lumières sur l'état des choses et sur le caractère des personnes. Les dispositions de l'assemblée nationale dans ces malheureuses circonstances et les égards qu'on a eus pour moi ne peuvent vous avoir échappé. Je crains de m'être bien trompée sur la route qu'il aurait fallu suivre... » Et la voilà bien décidée à suivre une route meilleure, à accepter le concours de quelques-uns des chefs de la révolution; mais à un autre moment elle écrira : « On est à côté de moi très résigné à accepter une part très modeste; pour mon compte, je ne ferais pas si bon marché du pouvoir du trône. Plus on accorde aux factions, plus elles se montrent exigeantes, nous en avons la preuve chaque jour... » Elle veut et elle ne veut pas, et c'est ainsi qu'elle prodigue un courage inutile, une intelligence très réelle et très fine des affaires qui n'aboutit qu'à la mettre un peu plus en vue sans désarmer la révolution, en l'excitant au contraire et en lui précisant le but.

Rien ne peint mieux le mouvement d'esprit de Marie-Antoinette, la nature de ses impressions et de son rôle, ses bonnes volontés et ses luttes intérieures, comme aussi les difficultés de la situation extraordinaire où elle se trouve jetée subitement, que ses rapports avec quelques-uns des chefs de la révolution, notamment avec Mirabeau et avec Barnave. Ce que sont ces rapports avec Mirabeau, les *notes* du tout-puissant tribun le disent assez. A part la question d'argent, qui est le vilain côté de l'affaire, ces notes forment tou un cours de politique familièrement saisissant, animé et plein d'é-

clairs. Depuis le premier moment, Mirabeau attend une ouverture, armé et redoutable, cachant un homme d'état libéralement monarchique sous le révolutionnaire tonnant, et il dévore son impatience en voyant se perdre les jours et les heures. Une démarche ne peut donc le surprendre, elle répond à son secret désir; mais du côté de la reine il y a un bien autre chemin à faire. Aux yeux de Marie-Antoinette, étrangère au maniement des hommes et des assemblées, Mirabeau reste un *monstre* effroyable chargé du soupçon d'avoir été l'instigateur des journées d'octobre, qui n'étaient pourtant pas son œuvre. La reine a cru longtemps n'être jamais assez malheureuse pour être réduite à recourir au tribun, dont l'immoralité lui fait horreur, elle ne le cache pas. Il faut donc que de son côté le sentiment de la nécessité parle bien haut. Ce n'est pas par M. de La Marck que se nouent les premiers rapports. Marie-Antoinette, on le voit aujourd'hui par ses lettres, cherche quelque moyen bien indirect, bien clandestin, et elle s'adresse d'abord à un agent secret de Louis XVI, au baron de Flachslanden, qui ne peut rien. C'est alors que M. de La Marck et avec lui M. de Mercy se chargent de cette délicate négociation; mais des communications écrites ne suffisent pas : il faut une entrevue, fixée au 3 juillet 1790, et jusqu'au dernier moment la reine hésite. Elle écrit à M. de Mercy : « Tenez, monsieur le comte, plus je réfléchis à la démarche préparée, plus il s'élève de doutes dans mon esprit; il faut absolument les dissiper. J'en ai une sorte d'horreur malgré moi... » Elle ne peut se défendre d'un frisson à cette idée; puis, quand l'entrevue est passée, la reine écrit à son frère Léopold : « J'ai donc vu le *monstre* ces jours derniers avec une émotion à être malade, mais que son langage a bien vite contre-balancée sur le moment! C'était à Saint-Cloud, il y a quatre jours. Le roi était auprès de moi et a été fort content de M..., qui lui a paru de la meilleure foi et tout à fait dévoué. On croit tout sauvé... » Voilà l'horreur du *monstre* évanouie! Mirabeau était sorti de l'entrevue enflammé; la reine en sortait rassurée.

Rien n'était sauvé cependant. D'abord les conseils de Mirabeau devaient rester inconnus des ministres, et dès lors à quoi pouvaient servir ses directions? En outre on se réservait, selon l'aveu de la reine, de prendre des mémoires de toutes mains, de Bergasse et de bien d'autres, sauf à se faire un plan de conduite de toutes pièces, et dans ces conditions à quoi bon un correspondant de plus? Enfin Mirabeau n'est pas homme à se prendre dans ces toiles d'araignée, à se faire le complaisant serviteur de quelque œuvre inconnue; il veut le rétablissement de l'*ordre*, mais non de l'*ordre ancien*, comme il dit. Il en résulte qu'à la première occasion, impatient de voir ses conseils méconnus, il éclate dans l'assemblée, il pulvérise de sa voix

la plus foudroyante les fauteurs de contre-révolution, et la reine consternée écrit à son frère : « Nous voilà retombés dans le chaos et dans toutes nos défiances... M... a prononcé un discours de violent démagogue à épouvanter les honnêtes gens. Voilà encore nos espérances toutes renversées de ce côté; le roi est indigné et moi désespérée... Cet homme est un volcan qui mettrait le feu à un empire : comptez donc sur lui pour éteindre l'incendie qui nous dévore!... » M. de La Marck, ce galant homme d'autant de sens que de dévouement, a fort à faire pour rassurer la reine, pour lui persuader que, si Mirabeau a des *par-delà*, comme il dit, il est de bonne foi dans son zèle monarchique. Ainsi marchent ces relations, empreintes d'effroi d'une part, de hauteur de l'autre, de défiance des deux côtés. Mirabeau eût-il sauvé la monarchie, s'il eût vécu? Dans de telles conditions, c'est certainement fort douteux. Sa mort soudaine ne ravivait pas moins tous les découragemens de Marie-Antoinette, gagnée malgré tout par cet homme qu'elle redoutait et dont elle sentait la puissance.

Et Barnave, que faut-il pour le rapprocher de la reine, pour combler l'abîme qui semble d'abord s'ouvrir entre eux? Il ne faut rien moins que la malheureuse évasion du 20 juin 1791 et l'arrestation de la famille royale à Varennes. Un sentiment élevé de pitié respectueuse est ici le grand négociateur improvisé par le hasard des événemens. Choisi par l'assemblée avec Pétion et Latour-Maubourg pour aller recevoir cette famille de captifs et la ramener à Paris, Barnave ne peut se défendre d'un attendrissement profond pour cette « mémorable infortune » dont le souvenir se grave en traits ineffaçables dans son imagination et lui reviendra lorsqu'il sera lui-même prisonnier et près de monter à l'échafaud. Pendant tout ce douloureux voyage de Varennes à Paris, placé dans la même voiture avec la famille royale et Pétion, Barnave se conduit après tout en homme bien né qui contient le secret de son émotion. Il parle peu, mais sa tenue, ses manières sont le muet témoignage de ce qu'il ressent, tandis que son compagnon se conduit en plébéien grossier, se mettant à l'aise, tirant les cheveux du petit dauphin, heurtant le roi, allant même jusqu'à croire sa vertu menacée par la pieuse Mme Élisabeth ! La reine saisit bien vite le contraste, et elle est touchée de la généreuse délicatesse du jeune tribun, à qui elle pardonne d'un coup tout son passé. A partir de ce moment, Barnave n'est plus un ennemi; c'est un ami voilé, un conseiller secret, et lui aussi il se met à l'œuvre à son tour, reprenant le travail de Mirabeau. Il réveille une dernière espérance dans le cœur de la reine, et il est telle lettre de cette époque à l'empereur Léopold où se laisse facilement voir cette influence nouvelle. Barnave soutint plus

tard devant le tribunal révolutionnaire qu'il n'avait jamais eu de relations directes avec la cour, qu'il n'était jamais allé au château. On dit en effet que tout se passait par un intermédiaire. Le chevalier de Jarjayes, mari d'une femme de la maison de la reine, recevait les communications de Barnave dans sa poche, où Marie-Antoinette les prenait en mettant ses réponses à la place.

Une chose frappe dans ces rapports secrets qui auraient pu, qui auraient dû être publics pour l'honneur de tous : c'est cette prévention première qui s'élève comme un nuage épais entre des personnes également intéressées à se rapprocher et qui tombe tout à coup dès qu'on se voit. Tant qu'on ne se connaît pas, on dirait qu'il y a un abîme, et sous certains rapports il est bien vrai qu'il y a cet abîme creusé par tout un passé, par des défiances réciproques; dès qu'on s'est vu, on s'aperçoit bien vite que l'on pourrait s'entendre, on se sent même pris d'un attrait mutuel. Mirabeau subit la fascination de la reine, et Barnave à son tour se laisse aller au même charme. La reine de son côté s'aperçoit que ces tribuns tant redoutés ne sont pas aussi *monstres* qu'elle l'avait cru. Qui rend les armes dans ces transactions? quel est le vainqueur du moment dans ces entrevues? Est-ce la révolution ou l'ancien régime? Ni l'un ni l'autre. C'est la force des choses qui amène ces rapprochemens, c'est la fatalité du temps qui les rend inutiles, parce qu'ils se font mal, tardivement, d'une façon décousue, à travers toutes ces contradictions d'idées et de sentimens, dont ils sont le produit et l'image, parce qu'ils ne sont enfin que des expédiens conduisant à d'autres expédiens.

Où est le secret de cette incertitude agitée de la reine, même quand elle semble avoir un plan et rechercher des directions? C'est que, dans le tourbillon de la politique où elle se trouve entraînée, elle ne cesse point d'être femme, et de toutes les femmes elle est la plus vraie. C'est sa faiblesse peut-être, surtout dans un temps où on n'échappe aux affectations de cour que pour tomber dans les affectations révolutionnaires; c'est aussi le charme souverain et émouvant de sa nature. Elle est femme par ses mobilités, par ses répugnances, ses découragemens, ses illusions et ses contradictions, par ces effusions de cordialité qui survivent à toutes les épreuves et qui vont chercher au loin ses amis, par cette sensibilité fine et ardente qui se replie devant l'ingratitude et l'abandon autant qu'elle est prompte à s'émouvoir quand elle rencontre des dévouemens inconnus, et sous ce rapport, à n'observer que l'essence des deux caractères, il y a un rapprochement bien plus étrange que celui qui avait lieu le matin du 3 juillet 1790, à Saint-Cloud, entre la reine et Mirabeau : en réalité, ce sont les deux personnages le plus vraiment humains de la révolution. Mirabeau a la toute-puissance de l'humanité,

comme Marie-Antoinette en a la grâce exquise et douloureuse. Chez elle, nulle tension, rien de guindé, d'artificiel, de déclamatoire. Tout ce qu'elle est, elle l'est naturellement. Je crois bien que son intelligence, en s'appliquant aux affaires, aurait eu besoin d'un peu de cette suite et de cette méthode que lui souhaitait M. de La Mark; mais il y a une chose qui ne manque jamais à son cœur au milieu des plus terribles fluctuations de son esprit : c'est la dignité naturelle, la fierté et le courage, et c'est par là qu'elle arrive sans effort à l'héroïsme sans être précisément ce qu'on appelle une héroïne. Que son frère Léopold la presse de partir, de se soustraire personnellement au danger qui la menace, elle répond d'un accent généreux : « Pardonnez-moi, je vous en conjure, si je continue à me refuser à votre conseil de quitter. Songez donc que je ne m'appartiens pas. Mon devoir est de rester où la Providence m'a placée et d'opposer mon corps, s'il le faut, aux couteaux des assassins qui voudraient arriver jusqu'au roi. Je serais indigne du nom de notre mère, qui vous est aussi cher qu'à moi, si le danger me faisait fuir loin du roi et de mes enfans... » Qu'on ait l'air à Vienne d'élever des doutes sur ce qu'elle est capable de faire tant qu'elle est à Paris, sur son courage, elle répondra à M. de Mercy avec une fierté émue : « ... Je ne vous charge pas de faire mon apologie. Vous connaissez depuis longtemps le fond de toute mon âme, et jamais le malheur n'y pourra faire entrer la moindre idée vile ni basse... » Comparez, si vous voulez, cet accent et cette attitude d'une reine qui se livre tout entière, comme elle dit, pour un roi qui la compromet et pour son fils, à l'attitude d'une Marie-Louise qui ne se livre pas du tout pour celui dont elle a épousé le génie et la gloire.

Et puis quand il serait vrai que Marie-Antoinette eût des défaillances par instans, qu'elle eût d'autres fois des amertumes et des révoltes, considérez ce qu'est cette vie d'une femme, d'une reine pour qui tout est souffrance et aiguillon, qui est tombée du monde ennemi de Versailles dans le monde ennemi de la révolution, qui se sent froissée dans ses délicatesses, dans sa fierté, dans ses goûts par mille détails, qui ne peut même se réfugier dans une libre et familière intimité sans soupçonner quelque espionnage secret. On veut lui faire une maison constitutionnelle : il serait peut-être prudent de l'accepter; mais c'est laisser s'organiser autour d'elle l'inquisition et l'hostilité. La révolution n'est pas seulement un drame public, c'est tout un drame intérieur dans une telle âme, dont la sensibilité douloureuse est à chaque instant offensée. Dans cette situation qui ne fait que s'aggraver de jour en jour, la reine ne peut faire un pas, un mouvement, sans se heurter. Si avec Mme Élisabeth elle va au bois de Boulogne, sans goût, uniquement parce qu'il faut

se montrer, on lui fait un véritable supplice de « toutes ces promenades où des gens du mauvais peuple enfoncent leur chapeau sur leur tête avec affectation,... » quand ils ne la poursuivent pas de leurs insultes; si elle se replie dans son intérieur, elle trouve la consternation et le doute, l'effroi du lendemain pour ses enfans. Si elle fait bon accueil à ce qui reste de noblesse auprès d'elle, la révolution soupçonneuse se fâche et gronde; si elle fait un pas vers la révolution et vers ses chefs, c'est la noblesse qui est mécontente et qui boude. On lui demande ironiquement ce qu'est devenue la reine du 6 octobre; on lui fait un crime d'intriguer avec Mirabeau, comme le dit naïvement Mme Élisabeth. On ne va pas à son jeu, le coucher du roi est solitaire, on va grossir le camp des émigrés, où elle passe pour une transfuge des bons principes, et alors, dans un moment de clairvoyante sincérité, elle se dit qu'elle aurait peut-être un jour sauvé la noblesse, si elle avait eu quelque temps le courage de l'affliger. Elle écrit à son frère : « La noblesse nous perdra en nous abandonnant à tous les dangers; nous sommes forcés de nous sauver sans elle. Ce qui nous en reste murmure sans cesse et s'alarme quand en définitive nous travaillons pour elle : alors nous la caressons pour la rassurer, aussitôt le bruit en court, et les furieux de l'assemblée redoublent de fureur; — quelle existence! » La reine est vraie, disais-je; elle est vraie jusque dans ces dissimulations dont elle parle et qu'une telle situation lui impose, jusque sous ce masque qu'elle se vante un jour avec amertume de mettre sur son visage, et ce qui le prouve, c'est cette amertume même qui la trahit, c'est la souffrance qu'elle ressent à plier son « caractère franc et indépendant » aux calculs momentanés de sa sûreté.

Le malheur de Marie-Antoinette, sans doute c'est de ne pas comprendre assez la puissance de cette révolution qui marche au pas de charge, et quand elle la comprend, quand elle se décide à chercher des conseillers secrets dans le camp même de la révolution, de ne suivre qu'à demi leurs avis, de les dénaturer, de les énerver dans l'exécution. C'est la source de ce qu'on peut appeler ses fautes politiques, si tant est que ce ne soient pas les fautes du roi bien plus que de la reine. Je n'en voudrais qu'un exemple. Mirabeau, on le sait, voulait dès le premier moment que Louis XVI, n'ayant plus qu'une liberté dérisoire aux Tuileries, quittât Paris non pas secrètement, mais en public, qu'il se retirât non dans une ville de la frontière, à portée des armées étrangères, mais dans une ville de l'intérieur, à Rouen, et que là, acceptant la constitution dans tout ce qui n'était pas incompatible avec l'autorité royale, il ralliât la masse honnête, sensée et libérale du pays. En un mot, Mirabeau voulait tout par la France, sans réaction absolutiste et sans

intervention étrangère. Que devient ce projet à l'exécution? On prend l'idée quand il n'est plus temps, on part pour Montmédy de façon à s'appuyer au besoin sur la force étrangère, et on est arrêté à Varennes! Voilà la faute et le malheur; mais si la reine se perd dans toutes ces combinaisons, si elle ne peut d'ailleurs à aucun moment et sous aucun rapport passer pour une alliée bien convaincue de la révolution, elle ne se détache pas moins de l'émigration, cette grande étourderie absolutiste et nobiliaire qui devient en réalité le grand et croissant péril de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

A partir du moment où elle se constitue définitivement par l'arrivée du comte de Provence, à l'époque du voyage de Varennes, l'émigration est plus qu'une légion désordonnée de soldats attendant l'heure de rentrer en France à main armée; elle est un gouvernement opposé au gouvernement de la révolution et même, à certains égards, à celui du roi, comme on le voit clairement aujourd'hui. Il y a un ministre de Russie à Paris, M. de Simolin, dont M. Feuillet de Conches publie une lettre où est peint singulièrement ce monde des émigrés qui fait revivre Versailles sur la frontière, et qui est tout plein de fausses nouvelles, de fausses espérances, de faux projets. « *Monsieur*, écrit-il, et M. le comte d'Artois ne s'aiment pas et se dénigrent réciproquement dans leurs petites sociétés particulières. Mme de Balbi et Mme de Polastron, maîtresses des deux frères, sont jalouses l'une de l'autre. La première occupe une maison de campagne auprès de Coblentz, et y donne à souper et à jouer comme au Luxembourg. L'autre, un peu plus renfermée, critique cet étalage, et d'un autre côté M. le prince de Condé, Mme de Monaco et leurs amis composent une petite cour séparée... Dans le Pays-Bas, à peu de distance de Bruxelles, Mme de Vaudémont occupe une espèce de ferme dans laquelle elle a fait décorer une grange qui sert de salle à manger à tout venant. Tous les gens du bon ton y accourent, s'y rassemblent, passent et repassent, allant à Coblentz, venant de Worms, apportant des nouvelles, en remportant pour les semer ailleurs. » C'est là le monde qui pensait avoir raison de la France en quelques jours. M. de Calonne s'en chargeait, pourvu qu'il ne fût pas contrarié par M. de Breteuil, et le comte d'Artois se démenait de son mieux de Turin à Vienne, tandis que Monsieur rédigeait des manifestes. Les cavaliers avaient agi autrement en Angleterre et n'avaient pas sauvé Charles Ier.

S'il est une chose curieuse, c'est l'animosité profonde de Marie-Antoinette contre ce monde présomptueux et turbulent qui s'agite à la frontière tandis qu'elle se débat dans le feu de la lutte. Il y a des momens où son âme déborde d'amertume contre le comte de Provence et où elle écrit à Mme de Lamballe, en ayant soin d'ajouter

la naïve et inutile recommandation de *brûler sa lettre :* « Soyez sûre, ma chère Lamballe, qu'il y a dans ce cœur-là plus d'amour personnel que d'affection pour son frère et certainement pour moi. Sa douleur a été toute sa vie de n'être pas né le maître, et cette fureur de se mettre à la place de tout n'a fait que croître depuis nos malheurs, qui lui donnent l'occasion de se mettre en avant... » Elle traite moins sévèrement le comte d'Artois dans ses plaintes les plus vives. Il lui reste un faible pour cet ami de sa jeunesse; elle ne le croit qu'étourdi et volage. Elle le distingue de Monsieur, encore plus des Condé, qu'elle considère comme de véritables ennemis. Quant à tous ces gentilshommes qui émigrent comme ils iraient à une fête et qui se figurent qu'ils partent pour une campagne de quinze jours, elle les rudoie de son ironie. « Ils se croient des héros, dit-elle amèrement; que feront ces héros? Ce sont de beaux héros, même avec leur roi de Suède! » Je ne veux pas dire assurément que cette disposition de la reine à l'égard de l'émigration procède d'une répugnance d'instinct national. Marie-Antoinette a surtout deux mobiles, le sentiment très politique de la violence faite à l'autorité royale dans un autre sens, celui des velléités usurpatrices des princes, et le sentiment du péril que lui créent toutes ces turbulences aussi impuissantes qu'étourdies.

Et en vérité n'est-ce point moralement le plus lamentable spectacle que celui de ces princes qui, pour délivrer hypothétiquement la reine, commencent par la perdre, et qui de loin, dans la sécurité qu'ils se sont faite, l'accusent à tout propos, elle qui est dans la fournaise ardente, de céder, de faiblir, de pactiser avec les factieux de Paris? Il y a chez cette malheureuse femme un sentiment de fière dignité qui se révolte contre les princes émigrés, dont le secours problématique déguise un asservissement, qui croient pouvoir à leur manière dicter des lois à l'infortune. « Si nos frères parvenaient à nous rendre quelques services, dit-elle, la reconnaissance en serait bien pesante, et nous aurions ces maîtres-là de plus, qui seraient les plus gênans et les plus impérieux de tous. » Servitude pour servitude, la reine, je crois, aimerait mieux avoir affaire à un Mirabeau qu'à M. de Calonne, et elle ne cache nullement qu'elle redouterait un avantage fort peu présumable des émigrés, qui la ferait tomber dans « un esclavage pis que le premier, puisque, ayant l'air de leur devoir quelque chose, on ne pourrait s'en tirer. » Quant au péril, il est de tous les instans, de toutes les heures. Chaque mouvement des émigrés resserre la chaîne des captifs des Tuileries et enflamme de haineuses défiances contre eux, en provoquant de la part de la révolution des mesures nouvelles qui mettent le roi dans l'alternative de frapper ses parens, ses amis, ou de subir les assauts de la mul-

titude. N'importe, ces sauveurs ambulans de la royauté sont implacables, et Marie-Antoinette s'emporte un jour à écrire à M. de Mercy avec un juste soulèvement du cœur : « Les lâches, après nous avoir abandonnés, veulent exiger que seuls nous nous exposions et seuls nous servions tous leurs intérêts. Je n'accuse pas les frères du roi; je crois leurs cœurs et leurs intentions purs, mais ils sons entourés et menés par des ambitieux qui les perdront après nout avoir perdus les premiers... » Et en définitive la reine multiplie les démarches pour que le comte d'Artois soit évincé à Vienne, pour qu'on déjoue les vaines tentatives des émigrans. Elle s'indigne surtout quand elle apprend que le comte de Provence cherche à se faire reconnaître par les puissances comme régent du royaume avec le comte d'Artois comme lieutenant-général. Après cela, je le sais bien, les Tuileries ne sont pas sans intelligences à l'extérieur, même dans ce monde émigré, et il y a M. de Breteuil qui a les pleins pouvoirs du roi; mais M. de Breteuil est justement en guerre avec les émigrans, et cela ne détruit pas cette répugnance instinctive, sincère de Marie-Antoinette pour l'émigration en général, pour cette grande désertion de la noblesse française.

Au fond, que veut donc la reine, quelle est sa politique, si on peut appeler de ce nom cet assemblage de sentimens, d'impressions et de velléités confuses ou contradictoires qui se succèdent? Cette politique se proportionne naturellement aux circonstances; elle s'accentue selon la gradation des événemens. Jusqu'en 1791, on peut dire que Marie-Antoinette se fie beaucoup, selon ses propres paroles, à la douceur, à la patience, à l'opinion et au temps. En 1791, il vient une heure où il n'y a plus de choix qu'entre ces trois partis : « périr par le glaive des factieux » ou faire toutes leurs volontés, ou bien encore tenter la fortune « pour ses devoirs, pour l'honneur et pour la religion, » comme elle dit. Et à ce moment même quel est l'état de son esprit? quelles sont ses idées à la veille du voyage interrompu à Varennes? D'abord, si Marie-Antoinette est bien plus sérieuse qu'une Henriette-Marie, Louis XVI n'est pas même un Charles Ier : l'un et l'autre ont une profonde répulsion morale pour la guerre civile. Il y a dans la famille royale une petite personne dont le cœur ne reculerait pas devant cette extrémité, parce que l'idée de la royauté est restée en elle dans toute son intégrité religieuse; c'est Mme Élisabeth, qui écrit à son amie Mme de Bombelles : « Tu es bien plus parfaite que moi, tu crains la *guerre civile;* moi, je t'avoue que je la regarde comme nécessaire. Premièrement je crois qu'elle existe, parce que toutes les fois qu'un royaume est divisé en deux partis, et que le parti le plus faible n'obtient la vie sauve qu'en se laissant dépouiller, il m'est impos-

sible de ne pas appeler cela une guerre civile. De plus jamais l'anarchie ne pourra finir sans cela, et je crois que plus on retardera, plus il y aura de sang répandu. Voilà mon principe : il peut être faux; cependant, si j'étais roi, il serait mon guide, et peut-être éviterait-il de grands malheurs... » Il faut ajouter qu'en pensant ainsi dans son intérieur, Mme Élisabeth ne conseillait à son frère que la prudence, et lui recommandait de ne rien hasarder. Mirabeau lui-même ne reculait pas devant la guerre civile; il la prévoyait et ne la craignait pas, pourvu qu'on la soutînt comme il l'entendait, sans en faire une guerre de restauration absolutiste. Pour la reine, c'est une prévision insupportable. Dans tous ses plans, cette idée est rejetée en arrière; elle se déguise sous mille voiles, sous l'illusion d'une pacification possible par d'autres moyens. « Tout le monde est en armes, écrit-elle à son frère; ce sera l'état le plus déplorable, celui qui porte le crime et le meurtre dans l'intérieur des maisons, et qui fait qu'aucun citoyen n'est sûr de vivre un jour : voilà ce que le roi doit et veut épargner à son peuple, au risque de sa couronne et de sa vie. » Et ailleurs, dans un moment désespéré elle écrit à Mme de Polignac : « Non, non, mon amie, la guerre civile est une horreur, la guerre étrangère une infamie; il faut subir ce que Dieu envoie ! »

« Il ne faut point de guerre civile, dit la reine dans un mémoire adressé à l'empereur Léopold, son frère; il ne faut point, s'il est possible, de guerre étrangère. » Où donc est sa ressource, si elle ne peut vivre avec la révolution, et si elle ne veut ni des émigrés, ni de la guerre civile, ni même de l'intervention de l'Europe? Ah! c'est là la plaie secrète et la subtilité de cette âme si cruellement agitée. Marie-Antoinette ne veut pas, *s'il est possible*, de la guerre étrangère, et c'est là visiblement sa dernière espérance. Seulement elle fait tout ce qu'elle peut pour se dissimuler à elle-même la gravité de cette résolution extrême. Elle ne doute pas de son droit, mais il y a en elle un instinct de femme intelligente et sincère qui parle plus haut. D'abord elle reconnaît sans doute les puissances européennes fondées à réclamer de la révolution des garanties de bon ordre, de sécurité, de régularité dans les rapports internationaux, mais elle leur conteste le droit de s'occuper du gouvernement intérieur de la France. « Il y a sûrement, dit-elle, des points auxquels les puissances ont droit de s'opposer; mais pour ce qui regarde les lois intérieures d'un pays, chacun est maître d'adopter dans le sien ce qui lui convient. » Elle ne livre pas même la constitution tout entière, et elle ajoute nettement que, quand on le voudrait, « il y a des points sur lesquels il est impossible et peut-être fâcheux de revenir. » En outre, ce qu'elle demande, ce n'est pas

une intervention directe et effective, une entrée en France à main armée : c'est un appui moral, la présence d'une force suffisante sur la frontière, pendant que le roi, retiré dans une place forte, négocierait avec la révolution. Enfin Marie-Antoinette reconnaît le fléau, puisqu'elle le limite, puisqu'elle subtilise si curieusement avec sa propre pensée. Si plus tard elle va plus loin, si elle en vient à implorer sans condition, à grands cris, l'intervention étrangère, c'est qu'elle est poussée à bout, et alors même, chose étrange, elle est trahie jusque dans ce dernier espoir, car ces puissances, qu'elle presse de ses supplications, parlent et promettent beaucoup, et agissent peu. Elles sont divisées entre elles. Les unes jalousent la France et songent à profiter du moment dans un intérêt égoïste; les autres sont occupées ailleurs, elles achèvent de partager la Pologne. Toutes hésitent, comprenant fort peu la crise où l'on est engagé. Même quand elles sont attaquées par la France, elles se défendent mal : elles provoquent la grande explosion nationale au lieu de l'apaiser.

Et c'est ainsi que, par l'assemblage de toutes les fatalités, s'aggrave autour de la reine cette situation où il n'y a plus pour elle ni bonheur ni espoir, où elle écrit avec une douloureuse et fière mélancolie à sa sœur Marie-Christine : « Ne me renvoyez pas mes diamans, qu'en ferais-je ici? Je ne me pare plus, ma vie est une existence toute nouvelle. Je souffre nuit et jour, je change à vue d'œil, mes beaux jours sont passés, et sans mes pauvres enfans je voudrais être en paix dans une tombe... Ils me tueront, ma chère Christine. Après ma mort, défendez-moi de tout votre cœur. J'ai toujours mérité votre estime et celle des honnêtes personnes de tous les pays. On m'accuse d'horreurs, je n'ai pas besoin de dire que j'en suis innocente, et le roi, par bonheur, me juge en honnête homme. Il sait bien que je n'ai jamais manqué à ce que je devais à lui et à moi-même... » Telle elle apparaît, cette femme, qui selon son langage ne se soutient plus que par les larmes, qui voit la couronne glisser jour par jour de sa tête, en attendant que sa tête elle-même tombe sous le couteau, en présence d'amis glacés d'épouvante, d'un camp d'émigrés qui n'a fait que la compromettre, et d'une Europe inerte, plus près de recevoir des lois que d'en dicter à la France.

Il y a dans cette destinée en effet une heure fatale où tout est visiblement fini, où faute de comprendre la révolution on l'a irritée, et où après l'avoir irritée on reste désarmé devant elle. Dans le camp révolutionnaire, l'exaltation de la fureur va croissant, et la direction des événemens passe aux sicaires; dans le camp royaliste, il n'y a plus que ce découragement troublé et ces divisions qui sont le signe des causes perdues. Que manque-t-il encore? Tout au plus

le dénoûment, — et déjà ce dénoûment s'avance à grands pas; le 20 juin 1792 le prépare, le 10 août le précipite; la proclamation de la république ne laisse plus qu'un duel entre deux adversaires dont l'un est à terre; la mort de Louis XVI laisse la reine à découvert, et, plus encore que la reine, la femme vaincue, brisée, découronnée, mais jusqu'au bout ferme de cœur. Le 16 octobre 1793 est le terme de cette voie douloureuse que Marie-Antoinette parcourt depuis un an, allant des Tuileries à la petite loge des sténographes de l'assemblée le 10 août, puis au Temple, puis à la Conciergerie, puis à l'échafaud. Je ne veux pas la suivre dans cette sombre monotonie de terreur; je voudrais seulement la montrer dans ces derniers temps d'une captivité qui se resserre jusqu'à l'étouffer. Marie-Antoinette dit quelque part, avant sa captivité, en parlant de la vie qu'elle mène, qu'il vaudrait mieux être au milieu d'un combat. Je le crois bien. Ici c'est le meurtre sans l'émotion excitante et noble du combat, c'est l'agonie obscure et poignante qui commence. Représentez-vous cette femme, la plus brillante des femmes, au Temple et à la Conciergerie, abreuvée d'injures et d'humiliations, surveillée par les commissaires qui se succèdent, sentant darder sur elle les regards ennemis, entendant rugir la populace du 3 septembre qui promène au bout d'une pique la tête de son amie la plus chère, Mme de Lamballe, successivement séparée du roi qu'on tue, de son fils qu'on lui arrache, enfin de sa fille et de Mme Élisabeth, ses dernières compagnes. Au Temple encore, du moins, elle avait ces deux cœurs pour se réchauffer, cette ombre triste de la vie de famille sous les verrous; à la Conciergerie, elle est seule dans un cachot humide et nu, avec un petit lit de sangle, une table commune et deux chaises de prison. Là elle passe de longs jours, n'ayant d'autre distraction que de lire quelquefois ou de regarder deux gendarmes qui jouent en la surveillant toujours.

Ce n'est plus la reine brillante et animée d'autrefois. Ses cheveux ont blanchi, son visage s'est amaigri et allongé, le sourire s'est glacé sur ses lèvres décolorées et plissées; elle n'a plus que la beauté pâle et délicate d'une des créatures les plus charmantes immobilisée dans la douleur. Ses yeux sont fatigués de larmes; son cœur s'est tellement brisé qu'elle ne sent plus le mal physique. Elle n'a plus que des souvenirs et des émotions qu'elle refoule tant qu'elle peut au plus profond d'elle-même. Un jour, sans y songer, la concierge amène dans sa prison un jeune enfant aux cheveux blonds, aux yeux bleus et à la figure charmante. La reine tressaille instinctivement, prise d'une indicible angoisse, et se jette sur l'enfant, qu'elle couvre de baisers et de caresses, en parlant de son pauvre petit dauphin. Le costume de Marie-Antoinette est con-

forme à sa fortune. Elle a bien juste le linge qui lui est nécessaire, une robe noire et une robe blanche, deux bonnets qui coûtent *sept livres*, suivant le compte de ses dépenses. Celle qui fut la reine de France a des vêtemens déchirés qu'elle ne peut pas même raccommoder; on lui refuse des aiguilles, et, pour se distraire par momens, elle est réduite à arracher des fils d'une vieille toile de tenture dont elle fait de petits ouvrages. Il lui reste de sa vie d'autrefois une montre qu'elle a emportée d'Allemagne et qui lui rappelle sa jeunesse : on la lui prend. Et pourtant autour de cette prison la reine sent encore se remuer de ces dévouemens inconnus qui lui arrachaient des larmes avant qu'elle n'eût quitté les Tuileries. Il y a des complots d'évasion audacieusement ourdis par les Batz, les Toulan, les Rougeville, qui réussissent à arriver jusqu'à elle, à ranimer dans son âme une fugitive espérance. Tout est inutile. La reine trouve même presque des complices dans quelques-uns de ces commissaires de la commune qui ne peuvent se défendre de la pitié, dans ces geôliers qui s'attendrissent; mais si ces cœurs faibles laissent voir leur attendrissement, ils sont éloignés aussitôt, ils sont perdus, et quelques-uns expient par le supplice le tort d'avoir senti se remuer en eux quelque chose d'humain. La dernière consolation de Marie-Antoinette lui vient d'une jeune fille, une servante du geôlier, qui a pour elle des attentions muettes, qui satisfait ses goûts de propreté, qui va jusqu'à glisser sur sa table quelques fleurs, et à cette jeune fille elle ne peut donner qu'une monture de laiton et un petit objet de toilette : elle n'a plus rien. Le jour du procès, au captieux interrogatoire dans lequel on cherche à la prendre, elle répond avec une nette intelligence et une dignité calme. Il n'y a qu'un instant où elle se révolte, c'est lorsqu'on a l'odieuse indignité de l'accuser de tentatives de dépravation sur son fils. Alors, sans descendre à répondre, la mère se soulève, en appelant à toutes les mères.

Quand tout est fini, à quatre heures du matin, rentrée dans son cachot, elle écrit à Mme Élisabeth cette belle lettre : « C'est à vous, ma sœur, que j'écris pour la dernière fois; je viens d'être condamnée, non pas à une mort honteuse, elle ne l'est que pour les criminels, mais à aller rejoindre votre frère... » Et elle attend. Une dernière humiliation lui était réservée. Avant l'arrivée du bourreau, perdant son sang, suivant le récit de la jeune servante de la prison, elle veut changer de linge et se dissimule le plus qu'elle peut dans la ruelle. Le gendarme se précipite aussitôt pour ne pas la perdre de vue. « Au nom de l'honnêteté, monsieur, lui dit-elle, permettez que je change de linge sans témoin. » Mais le gendarme n'y consent pas, et la malheureuse femme, suppliciée jusque dans sa pudeur, revêt comme elle peut sa dernière chemise avec un

déshabillé blanc, prenant soin de « rouler la pauvre chemise ensanglantée » et de « serrer ce linge entre la vieille toile à papier et la muraille. » Puis, le bourreau arrivé, elle est prête à marcher à la mort, non plus même avec l'appareil de la royauté comme Louis XVI, mais comme une condamnée ordinaire, sur une charrette, au milieu d'une foule dont la fureur stupide résume toutes les haines sous lesquelles s'affaisse cette grande victime. Savez-vous le dernier mot? C'est ce compte tracé le soir par un fonctionnaire du temps fort occupé : « La ve Capet, pour la bière, 6 livres; — pour la fosse et les fossoyeurs, 25 livres! »

Il y a bien des drames poignans dans l'histoire; je ne sais s'il en est aucun qui égale cette destinée d'une reine arrivant en France brillante de jeunesse et de grâce, séduisante d'esprit et de courage, aimable et cordiale dans sa fierté, honnête sur le trône après les turpitudes des derniers règnes, et marchant sans le savoir ou sans pouvoir s'y soustraire à cette misérable fin. De toutes les accusations dont la révolution a chargé la tête de Marie-Antoinette, il n'en est aucune qu'elle justifie bien sérieusement, ou du moins ce qu'elle a fait tient à toute une situation encore plus qu'à une erreur volontaire de son âme ou de son intelligence. Sa faute, c'est d'être la reine, de porter le poids de tout un passé. C'est son plus grand, son unique crime, et pour mieux briser la reine on dégrade, on brise la femme; on va jusqu'à faire la plus inique violence à l'humanité elle-même, car si on peut trouver des excuses pour bien des choses dans la révolution, donner des explications de tout, rien ne peut absoudre cette atrocité sanguinaire qui immole les femmes, qui tue Mme Roland jusque dans le camp révolutionnaire, comme elle tue Marie-Antoinette dans le camp royaliste. Tout ce que la reine pouvait trouver en elle-même de force et de grâce pour se défendre, elle l'a eu; elle est morte des diffamations de cour qui l'ont ruinée moralement et de la haine populaire qui l'a rencontrée sur son chemin. C'est ce qui fait de Marie-Antoinette la proie illustre d'une des plus tragiques fatalités, et par une combinaison singulière cette iniquité même est à sa manière le témoignage le plus inattendu de la puissance des choses. Il a fallu, convenez-en, que l'ancien régime fût bien gangrené, bien condamné pour ne trouver dans toutes les qualités de cette reine qu'un nouveau moyen de suicide; il a fallu aussi que la révolution française fût cent fois, mille fois légitime et nécessaire pour que l'œuvre tout entière n'ait pas péri dans ce sang des victimes où plongent ses fondemens.

CH. DE MAZADE.

LES OSCILLATIONS

DU

SOL TERRESTRE

I. *The geological Evidences of the Antiquity of Man*, by sir Charles Lyell, London, Murray, 1863. — II. *Inaugural Address of sir Charles Lyell to the British Association at Bath*, 1864. — III. *Nord-Fahrt*, von Georg Berna, erzaehlt von Carl Vogt, Frankfurt 1863. — IV. *Geological Observations on South America*, by Charles Darwin. — V. *The Structure and distribution of Coral reefs*, by Charles Darwin.

Le sol, que les peuples considèrent encore comme le symbole de l'immuable, est au contraire dans un état d'oscillation constante. L'enveloppe de la terre, sollicitée d'un côté par les astres de l'espace, comprimée de l'autre par la vapeur, les gaz et les matières fondues de l'intérieur du globe, ne cesse d'onduler, comme le ferait un radeau s'élevant et s'abaissant sur les flots de la mer. Sans parler ici des tremblemens de terre qui font écrouler des pans de montagnes, renversent les cités et tarissent les fleuves, d'autres ondulations, que les instrumens délicats des physiciens peuvent seuls reconnaître, remuent incessamment dans toute son épaisseur les parties rocheuses de la planète. D'imperceptibles frissons, déterminés sans doute par les courans de chaleur et d'électricité, se propagent à travers les continens. Et non-seulement l'écorce terrestre est secouée à chaque instant par ces vibrations infiniment petites, elle est en outre animée de mouvemens uniformes et d'une incalculable puissance, qui sur divers points la soulèvent et sur d'autres la dépriment relativement au niveau de la mer. Ces gon-

flemens et ces dépressions, qui rappellent les phénomènes des corps organisés, s'accomplissent le plus souvent avec une telle lenteur que, pour les constater d'une manière certaine, des générations successives d'observateurs doivent laisser des années ou même des siècles s'écouler. La « terre patiente » semble rouler inerte dans l'espace, et pourtant elle travaille sans relâche à modifier la forme de ses mers et de ses rivages. Durant chaque période géologique, la surface continentale, immobile en apparence, se redresse en certains endroits à une grande hauteur au-dessus de l'océan; ailleurs elle s'abîme sous les eaux; partout l'antique relief et les contours du sol se modifient lentement. Suivant quelle loi, dans quel ordre géographique, avec quelle vitesse relative se produisent ces oscillations graduelles qui ont pour résultat de changer à la longue l'aspect général du globe? La science n'est point encore en mesure de répondre à ces questions d'une manière positive; mais en attendant que les géologues puissent évaluer avec exactitude les dimensions et la marche de chaque vague de soulèvement formée par l'écorce du globe, il est du moins possible de grouper les faits principaux qui se rapportent aux mouvemens oscillatoires des continens et du fond des mers. C'est là ce que nous essaierons de faire dans cette étude, en évitant des citations trop nombreuses, mais en ne cessant de nous appuyer sur le témoignage des hommes éminens qui depuis Léopold de Buch jusqu'à MM. Darwin et Lyell ont élucidé cette importante question de l'instabilité des terres. De minces coquilles brisées, des restes de polypiers épars, des rainures à peine visibles marquées çà et là sur le flanc des rochers, tous ces indices, devant lesquels la foule passait indifférente, sont devenus, grâce à la patience et à la sagacité des observateurs, autant de preuves irréfragables des balancemens réguliers du sol. Chaque année, les savans constatent sur divers points de la terre des phénomènes de soulèvement jusqu'alors inconnus; mais il leur reste encore à présenter d'une manière générale l'ensemble de tous ces mouvemens de l'écorce planétaire. C'est là pourtant un des sujets de recherche qui offrent le plus haut intérêt scientifique, car la terre est notre demeure. Il importe de savoir comment le sol empiète sur l'océan ou recule devant lui, comment il se déplace sous nos pas et se modifie diversement tandis que nous nous agitons à sa surface. D'ailleurs c'est en étudiant l'enveloppe du globe que nous apprendrons à en mieux connaître les profondeurs; c'est en nous rendant compte des révolutions présentes que nous découvrirons dans tous ses détails l'histoire géologique des âges d'autrefois.

I.

Dans les mouvemens du sol, il faut distinguer ceux qui sont produits par la pression lente des forces intérieures et ceux que déterminent des causes passagères, telles que la plus ou moins grande abondance d'eau contenue dans les couches superficielles, l'activité de l'évaporation, le drainage, la mise en culture des campagnes. Ainsi les tourbières qui se forment graduellement dans les terrains bas des vallées à la place des lacs et des marais retiennent l'eau dans leurs amas de mousses comme dans une immense éponge, et, se gonflant peu à peu, finissent par s'élever à une hauteur de plusieurs mètres au-dessus de l'ancien niveau du sol. La grande tourbière marécageuse de la Caroline du nord, connue sous le nom de *Dismal Swamp*, s'est tellement enflée vers son milieu que le chemin de fer de Portsmouth à Suffolk a dû en gravir le versant par une rampe d'environ deux mètres. En revanche, les tourbières que des travaux de drainage ont asséchées s'affaissent graduellement; les mousses se flétrissent, se tassent et se réduisent en poussière; on dirait que le sol est lentement aspiré vers l'intérieur de la terre par quelque force secrète.

Du reste, on ne saurait s'étonner de ces phénomènes alternatifs de turgescence et de dégonflement qu'offre le sol tourbeux, puisqu'une simple variation de température suffit pour produire des résultats analogues dans les assises compactes des montagnes. Le jour, les molécules des rochers se dilatent sous l'influence des rayons solaires; la nuit, elles se refroidissent, se contractent par suite du rayonnement, et la masse totale s'abaisse d'une quantité qui n'est pas toujours inappréciable aux instrumens. Ainsi l'astronome chilien Moesta a pu constater que l'observatoire national du Chili, situé sur la colline de Santa-Lucia, près de Santiago, monte et descend alternativement dans l'espace de vingt-quatre heures : l'oscillation diurne des rochers qui se dilatent et se resserrent tour à tour est même assez considérable pour qu'il soit nécessaire d'introduire cet élément de calcul dans les formules mathématiques consacrées aux observations régulières. Des phénomènes semblables, mais déterminés par des causes différentes, se produisent sous l'observatoire d'Armagh, en Irlande. Après les fortes pluies, la colline qui porte l'édifice s'élève sensiblement; puis, lorsqu'une évaporation active l'a débarrassée de la trop grande quantité d'eau contenue dans ses pores, elle s'abaisse de nouveau.

Les secousses plus ou moins violentes imprimées au sol dans les contrées volcaniques produisent des changemens de niveau bien su-

périeurs aux faibles oscillations causées par la chaleur du soleil ou les météores de l'atmosphère; mais ces changemens de niveau n'en sont pas moins des phénomènes locaux, et bien qu'ils se rattachent sans doute au même ordre de faits que les élévations et les dépressions lentes, il faut les distinguer nettement des mouvemens séculaires qui font ployer l'écorce du globe sous des continens entiers. Comme exemple de ces ondulations locales, qui sont de simples accidens dans l'histoire de la planète, on peut citer celle que le tremblement de la Concepcion fit éprouver temporairement en février 1835 à l'île Santa-Maria et à la côte opposée du continent chilien. Le rivage le plus rapproché de la ville avait été soulevé verticalement d'un mètre et demi, tandis que l'île, déracinée pour ainsi dire par la violence du choc souterrain, s'était exhaussée obliquement de 2 mètres et demi à sa pointe méridionale et de 3 mètres à l'extrémité du nord. Deux mois après, la plage de la Concepcion se trouvait à 60 centimètres à peine au-dessus de son ancien niveau, et l'île s'était abaissée en proportion. Enfin, vers le milieu de l'année, toute trace de soulèvement avait disparu, et l'eau de la mer venait affleurer exactement la ligne sinueuse de débris qu'elle baignait avant la catastrophe. Les fameuses colonnes du temple de Sérapis, qui se dressent au bord de la Méditerranée, non loin de Pouzzoles, portent également sur leurs fûts de marbre blanc les preuves d'oscillations purement locales.

Sur toutes les côtes où les amas de coquilles modernes laissés à sec et les gradins creusés à différentes hauteurs dans les parois des falaises fournissent le témoignage irréfragable d'un soulèvement progressif du sol, c'est évidemment par des mesures directes et par des comparaisons de niveau effectuées à des intervalles plus ou moins longs que les savans doivent étudier la marche du phénomène. Depuis plus de cent trente ans déjà, le Suédois Celsius a eu l'idée de recourir à ces moyens, non pas dans l'intention de constater la croissance de la péninsule scandinave, croissance qui ne lui semblait point probable, mais afin de démontrer le changement de niveau présumé des eaux de la mer Baltique. Il savait, d'après le témoignage unanime des paysans du littoral, que le golfe de Bothnie diminue sans cesse en profondeur et en étendue; les vieillards lui montraient les divers points de la côte où la mer venait affleurer pendant leur enfance, et signalaient en outre les anciennes lignes de niveau que les flots avaient tracées jadis dans l'intérieur des terres; d'ailleurs, les noms de lieux, la position plus ou moins continentale d'édifices construits autrefois sur le rivage, enfin les monumens écrits et les chants populaires ne pouvaient laisser aucun doute sur la retraite des eaux marines. A cette époque, où les

savans croyaient encore à l'immuable solidité de la charpente osseuse du globe, Celsius devait naturellement attribuer l'accroissement incessant du littoral à la dépression graduelle du niveau de la mer. En 1730, il émit l'hypothèse que la Baltique s'abaissait d'environ trois pieds tous les cent ans, puis, ayant tracé l'année suivante, en compagnie de Linné, un point de repère à la base d'un rocher de l'île Loeffgrund, située non loin de Gefle, il put constater par ses propres yeux, treize ans plus tard, que le rétrécissement de la mer Baltique s'accomplissait plus vite encore qu'il ne l'avait supposé (1).

Depuis le siècle dernier, tous les géologues qui ont visité les côtes de la Suède n'ont eu qu'à vérifier et à compléter les observations de Celsius et de Linné; mais ils ont dû renverser l'hypothèse première de l'abaissement graduel des eaux et reconnaître d'une manière certaine que les mouvemens attribués par erreur à la masse liquide de la Baltique étaient bien ceux du continent lui-même. C'est la terre, et non point la mer, qui est en réalité l'élément mobile et changeant. En effet, si le niveau marin s'abaissait progressivement, ainsi qu'on le supposait autrefois, l'eau, dont la surface, grâce à la pesanteur, se maintient toujours horizontale, se retirerait également sur le pourtour de la presqu'île scandinave et même sur tous les rivages des mers. Il n'en est point ainsi. Tandis qu'à l'extrémité septentrionale du golfe de Bothnie, vers l'embouchure de la Tornea, le continent émerge de $1^{m},60$ par siècle, il s'élève seulement de 1 mètre par le travers des îles d'Aland; au sud de cet archipel, il grandit plus lentement encore. Vers Calmar et Carlscrona, la ligne du rivage ne change pas relativement au niveau de la mer; enfin la pointe terminale de la Scanie s'enfonce graduellement sous les eaux de la Baltique. Plusieurs rues des villes de Malmoe, Trelleborg, Ystad, ont déjà disparu, et depuis les observations faites par Linné la côte a perdu en moyenne une zone de 30 mètres de large.

Sur les côtes occidentales de la péninsule scandinave, les phénomènes qui prouvent un soulèvement récent du sol sont aussi nombreux que sur les rives orientales; mais on n'a pas encore mesuré la rapidité du mouvement d'ascension, qui d'ailleurs est certainement moins considérable qu'en Suède. La pointe terminale du Jutland s'élèverait, d'après Forchammer, de 30 centimètres par siècle; à Christiania, la poussée intérieure est peut-être moins forte, car depuis trois cents ans le pavé de l'ancienne ville paraît être stationnaire; enfin, plus au nord, la position actuelle de divers édifices situés dans l'île de Munkholm, près de Trondhjem, prouve que de-

(1) La différence de niveau observée pendant ces treize années était de $0^{m},18$, soit de $1^{m},385$ pour un siècle.

puis mille ans l'élévation du sol a été moindre de 6 mètres. C'est là tout ce que l'on sait d'une manière positive; la comparaison des diverses lignes de niveau et l'examen des autres indices d'un soulèvement lent semblent toutefois démontrer qu'en dépit d'inégalités nombreuses dans la marche du phénomène, c'est bien la partie du littoral la plus rapprochée du pôle qui émerge le plus rapidement hors des flots. Des plages élevées, que l'on peut suivre du regard comme des gradins d'amphithéâtre, s'étagent à diverses hauteurs sur les pentes des montagnes; des amas de coquillages modernes se montrent jusqu'à 150 et 200 mètres au-dessus du niveau marin, et les grands arbustes de corail rose formés par la *lophelia prolifera*, qui ne peut vivre dans la mer qu'à une profondeur variable de 300 à 600 mètres, sont maintenant soulevés jusqu'à la base des falaises. Enfin les bois de pins qui revêtent les sommets, et que les forces souterraines ne cessent d'exhausser vers la limite inférieure des neiges, dépérissent peu à peu dans l'atmosphère refroidie, et de larges lisières de forêts ne se composent plus que d'arbres morts, quoique restant encore debout depuis des siècles.

L'ensemble des faits connus au sujet des mouvemens du sol de la Scandinavie autorise donc les savans à comparer la péninsule tout entière à un plan solide tournant autour d'une ligne d'appui et redressant une de ses extrémités pour abaisser l'autre dans la même proportion. Les golfes de Bothnie et de Finlande, pareils à des vases que l'on incline, épanchent lentement leurs eaux dans le bassin méridional de la Baltique; de nouveaux îlots, des rangées d'îles apparaissent successivement, des écueils se révèlent, et si l'élévation du fond de la mer continue de s'accomplir avec la même régularité que dans les siècles historiques, on peut déjà prédire qu'au bout de deux mille ans l'archipel des Qvarken, entre Umea et Vasa, sera changé en isthme, et transformera le golfe de Tornea en un lac intérieur semblable à celui de Ladoga. Dix-huit siècles plus tard, les îles d'Aland seront à leur tour rattachées au continent et serviront de pont entre Stockholm et le territoire de la Russie. D'ailleurs il est très probable, sinon certain, que les grands lacs et les innombrables pièces d'eau qui remplissent toutes les vasques de granit de la Finlande ont remplacé un ancien bras de mer réunissant naguère la Baltique au grand Océan polaire. Les blocs granitiques épars sur tous les points de la Russie ne peuvent avoir été transportés que par des convois de glaces venus par mer des montagnes de la Suède. Le nom de Scandinavie lui-même signifie *île de Scand*, et le nom de Bothnie (*Botten*) prouve que ces provinces riveraines sont un ancien fond marin. Ici la linguistique vient donc en aide à la géologie et à la tradition.

Ce n'est pas tout. La méditerranée baltique communiquait aussi

avec la Mer du Nord par un large canal, dont les lacs Mälar, Hjelmar et Wenern occupent aujourd'hui les plus profondes dépressions. Des amas considérables d'huîtres se trouvent en plusieurs endroits sur les hauteurs qui dominent ces grands lacs de la Suède méridionale. Sur les écueils mis à sec qui entourent le golfe de Bothnie, on a également découvert des bancs de ces mollusques, entièrement semblables à ceux de la Norvége et des côtes occidentales du Danemark. Quant aux célèbres *kjoekkenmoeddinger* des îles danoises, ils sont en grande partie composés d'huîtres que les habitans de l'âge de pierre recueillaient évidemment sur les fonds des baies voisines. Les recherches de M. de Baer ont établi que l'huître ne peut vivre et se développer dans une eau dont la teneur en sel est moindre de 16 ou 17 pour 1,000 (1). Or la mer Baltique, à laquelle ses nombreux tributaires apportent une grande quantité d'eau douce, se dessale peu à peu; maintenant elle ne contient plus en dissolution, suivant les divers parages, que 1 centième ou 5 millièmes de sel, et même au fond des golfes l'eau est devenue presque entièrement douce. Il est donc certain que la mer Baltique et les lacs intérieurs étaient jadis salés comme l'est de nos jours la Mer du Nord, et d'où pouvait provenir cette salure, sinon d'un ancien détroit, occupant la dépression où les ingénieurs suédois ont creusé le canal de Trolhätta? D'après M. de Baer, c'est à cinq mille ans au plus avant notre siècle qu'il faudrait faire remonter la fermeture de ce grand détroit.

Depuis que Léopold de Buch a mis hors de doute le fait considérable du soulèvement graduel de la Scandinavie septentrionale, divers géologues ont constaté que l'élévation ne se produit pas d'une manière parfaitement uniforme. Pendant les siècles passés, le mouvement s'est tantôt accéléré, tantôt ralenti, ainsi que le prouve l'inégalité des plages superposées qui se prolongent sur les flancs des montagnes du littoral norvégien. Quelques-unes de ces marches que les vagues ont sculptées dans le roc sont larges et doucement inclinées; d'autres sont abruptes et se distinguent à peine des pentes supérieures; enfin les mesures directes opérées par M. Bravais sur les lignes d'érosion de l'Altenfjord ont prouvé qu'elles ne sont point parallèles, et que les masses rocheuses situées vers le fond des golfes ont été plus énergiquement soulevées que les assises plus rapprochées de la mer. Un écrivain compétent, qui fut aussi le compagnon de Bravais, M. Charles Martins, a exposé dans la *Revue* même l'ingénieuse hypothèse par laquelle le professeur Vogt cher-

(1) L'huître prospère dans les mers qui contiennent de 20 à 30 pour 1,000 de sel; là où la quantité de sel est supérieure à 37 ou moindre de 18 pour 1,000, elle dépérit.

che à expliquer cette inégalité d'élévation (1). Qu'il nous suffise de dire que d'après cette théorie les roches de diverse nature, schistes, grès ou calcaires, qui composaient les montagnes de la péninsule scandinave n'ont cessé de se gonfler par suite de l'infiltration des eaux de neige, et, grâce à de nouvelles cristallisations s'opérant par voie humide, se sont peu à peu transformées en masses de granit stratifié.

Cette hypothèse, très discutée par les géologues, expliquerait le redressement des lignes d'érosion de la côte norvégienne près du massif des montagnes; mais elle ne rend point compte des intervalles de repos relatif, ni surtout de l'affaissement du sol que plusieurs faits géologiques prouvent avoir eu lieu durant la période glaciaire. Il est donc nécessaire d'admettre que d'autres forces géologiques sont à l'œuvre dans la masse solide de la Scandinavie. D'ailleurs il ne faut point perdre de vue que le soulèvement de cette péninsule n'est pas un fait isolé, et que les autres contrées du nord de l'Europe et de l'Asie semblent, malgré la diversité de leurs roches, être toutes animées d'un mouvement d'ascension. Les îles du Spitzberg offrent en général, entre la rive actuelle de la mer et les montagnes, d'anciennes plages doucement inclinées et larges de 1 à 4 kilomètres où l'on trouve, jusqu'à une hauteur de 45 mètres, des amas d'os de baleines et de coquillages de l'époque actuelle : ces débris, entourant toutes les pentes neigeuses du Spitzberg, prouvent que cet archipel, comme la Scandinavie, émerge graduellement des flots de l'Océan polaire. Les côtes septentrionales de la Sibérie s'élèvent également, si l'on en croit les traditions populaires et les témoignages recueillis par les voyageurs. On découvre au milieu des *toundras*, et même sur des collines fort élevées, de grandes quantités de bois à moitié pourri que les vagues de la mer ont jetées autrefois sur le rivage, et qui en sont actuellement éloignées de 40 ou 50 kilomètres; l'île de Diomida, que Chalaourof avait reconnue en 1760, à l'est du cap Sviatoj, était rattachée au continent soixante ans plus tard, lors du voyage de Wrangell.

Les falaises de l'Écosse offrent aussi des phénomènes semblables à ceux de la Scandinavie. Des lignes parallèles de niveau tracées par les flots sur les escarpemens des rochers et parsemées des coquillages des mers voisines attestent l'élévation graduelle de cette partie de la Grande-Bretagne. Ce mouvement d'ascension se continue toujours, car on a constaté que les anciennes terrasses d'origine marine situées au-dessus des estuaires de la Forth, de la Tay, de la

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 août 1863, *Un Tour de naturaliste dans l'extrême Nord*. Voyez aussi *Nord-Fahrt*, de Carl Vogt, pages 358 et suivantes.

Clyde, contiennent non-seulement des restes organiques des âges récens, mais aussi des amas de poteries d'origine romaine. Depuis que ces débris ont été rejetés sur le rivage, le sol s'est élevé de 8 mètres environ; or, par une remarquable coïncidence, c'est à 8 mètres au-dessus du niveau des hautes marées que s'arrête l'antique muraille d'Antonin, qui du temps des Romains servait de barrière contre les Pictes. L'exhaussement général de la contrée peut donc être évalué à 5 millimètres par an. Plus au sud, les montagnes du pays de Galles portent aussi sur leurs flancs de nombreux témoignages du séjour de la mer pendant la période actuelle. Récemment M. Darbishire a découvert non loin du Snowdon, à 414 mètres de hauteur, un terrain de transport renfermant cinquante-quatre espèces de coquillages dont les pareils vivent encore dans les mers septentrionales de l'Europe; le même terrain, dépourvu de coquilles il est vrai, se retrouve à 200 mètres plus haut.

Ainsi, du pays de Galles au Spitzberg et aux côtes orientales de la Sibérie, les terres n'ont cessé de grandir lentement durant une partie de la période glaciaire et pendant l'époque actuelle : l'aire d'élévation comprend un espace de la rondeur terrestre qui n'est pas moindre de 160 degrés en longitude. En présence de ces faits, doit-on considérer les phénomènes de soulèvement comme de simples accidens locaux que produisent le gonflement des roches et les secousses volcaniques, ou bien doit-on y voir les résultats d'une cause générale agissant de diverses manières sous la superficie de toute la planète? La dernière hypothèse nous paraît la plus probable.

II.

Les contrées du sud de l'Europe sont certainement celles de la terre qui sont le plus gracieusement découpées. Des baies, des golfes, des mers intérieures, les pénètrent en diverses directions; projetées en péninsules qui présentent la plus grande variété de contours et d'aspects, elles sont devenues vivantes, pour ainsi dire, grâce à leurs nombreuses articulations, pareilles à celles d'un corps organisé. A cette multiplicité de formes extérieures correspondent de singulières inégalités et des contrastes exceptionnels dans les mouvemens du sol. Un certain enchevêtrement se manifeste çà et là entre les régions soulevées et celles qui s'abaissent. Aussi, quoique le nombre des observateurs soit plus considérable en Europe que dans toutes les autres parties du monde, les phénomènes d'élévation ou d'affaissement n'y sont point constatés sur tous les rivages, et pendant longtemps encore il sera sans doute impossible

d'indiquer d'une manière précise les limites de chaque vague de renflement. Toutefois assez d'observations sont réunies pour que l'on puisse admettre d'une manière générale le soulèvement de la plupart des contrées qui entourent le bassin de la Méditerranée. Ces régions, que des forces volcaniques font osciller en maints endroits, constitueraient une grande aire d'élévation, des déserts sahariens à la France centrale et des côtes de l'Espagne aux steppes de la Tartarie. Tandis que la péninsule montagneuse de Scandinavie est située au milieu des régions soulevées de l'Europe septentrionale, la longue dépression de la Méditerranée occuperait, par une sorte de polarité, le milieu des vastes territoires qui s'exhaussent graduellement au midi de l'Europe et au nord de l'Afrique.

Jadis cet immense espace était limité, du côté de la zone tropicale, par une autre mer ou du moins par un détroit large de plusieurs centaines de kilomètres, qui commençait au golfe des Syrtes, et, remplissant les dépressions du Sahara berbère, allait s'unir à l'Atlantique en face de l'archipel des Canaries. Il n'est pas besoin de rappeler aux lecteurs de la *Revue* l'excursion que MM. Martins, Escher de la Linth et Desor firent dans le Sahara pendant l'hiver de 1863 (1). Les savans géologues ont constaté, après M. Charles Laurent, que les sables de cette région sont tout à fait identiques à ceux des plages les plus voisines de la Méditerranée et contiennent les mêmes espèces de coquillages. Un de ces témoins du passé, la clavisse commune (*cardium edule*), se trouve non-seulement à la surface du sol, mais aussi à une certaine profondeur, et jusqu'à 275 mètres d'altitude sur les pentes des collines. Le Sahara d'Algérie s'est donc élevé de toute cette hauteur pendant une période géologique récente; diverses dépressions, dont la superficie est de 90 mètres plus basse que le niveau de la Méditerranée, ont été graduellement séparées de la mer, et de nos jours elles n'offrent plus que des eaux marécageuses ou d'interminables plaines. A une époque très récente et peut-être historique, le lac Tritonis des anciens, actuellement la Sebkha-Faraoun, a cessé d'être un prolongement du golfe de Gabès pour devenir un simple marais. C'était le dernier reste du bras de mer qui séparait du continent africain les régions montagneuses de l'Atlas, naturellement si distinctes de la Libye par leur aspect général, ainsi que par leur faune et leur flore. A l'existence de cette méditerranée d'Afrique, que remplacent aujourd'hui des sables blancs de sel et des rochers dépouillés de verdure, MM. Escher de la Linth et Lyell attribuent en grande partie

(1) Voyez les études de M. Charles Martins intitulées *le Sahara, souvenirs d'un voyage d'hiver*, dans les livraisons du 15 juillet et du 1er août 1864 de la *Revue*.

l'énorme étendue des anciens glaciers de l'Europe. Il est en effet très naturel de penser qu'avant l'asséchement de cette mer intérieure, les masses d'air entraînées vers le nord se saturaient d'humidité en passant au-dessus des eaux, et, s'élevant peu à peu dans les régions supérieures, apportaient sans cesse aux cimes des Alpes de nouvelles couches de neige, au lieu de les fondre comme le fait actuellement le redoutable *föhn,* vent suréchauffé par la réverbération du sable brûlant d'Afrique. Il est possible d'ailleurs que les montagnes de la Suisse aient diminué d'élévation depuis la période glaciaire. La même oscillation du sol qui a vidé la méditerranée libyenne a peut-être aussi, par contre-coup, déprimé les fondemens des Alpes pour les rapprocher du niveau de l'océan.

Sur les bords de la Méditerranée, les indices qui peuvent faire croire à un soulèvement du sol se montrent en foule. Ainsi les plages de la Tunisie ne cessent d'empiéter sur les eaux de la mer. Les anciens ports se comblent (1), les baies s'oblitèrent, les pointes s'avancent de plus en plus, et ces phénomènes s'accomplissent avec assez de rapidité pour que le changement dans l'aspect des rivages ne puisse pas être attribué seulement à l'apport des sables marins : il faut y voir sans doute l'effet d'une poussée verticale semblable à celle qui souleva jadis le fond des mers du Sahara. De même la Sicile, que l'on pourrait comparer à une énorme boursouflure volcanique rattachée à Pantellaria et aux promontoires de la Tunisie par un isthme sous-marin, est constamment exhaussée par les forces à l'œuvre sous les couches de sa surface. Sur les hauteurs qui dominent la conque de Palerme, on remarque à 55 mètres d'élévation des grottes que la mer s'est creusées pendant la période des coquillages encore existans. Sur la côte orientale de l'île, M. Gemellaro a constaté un exhaussement récent de plus de 13 mètres. En Sardaigne, non loin de Cagliari, M. de La Marmora signale, comme se trouvant à la hauteur de 74 et même de 98 mètres, un dépôt soulevé qui renferme des restes de poterie mêlés à des coquillages modernes, et qui se trouvait par conséquent au niveau de la mer à une époque où l'homme habitait déjà la contrée. Enfin, pour compléter la revue des principaux faits de soulèvement qui ont eu lieu durant la période géologique actuelle autour du bassin occidental de la Méditerranée, il faut citer l'émergence d'une grande partie des îles Baléares et celle des anciennes grottes marines de Ventimille et de Menton, ainsi que l'exhaussement des bancs de coquillages découverts par M. Risso sur le cap de Saint-Hospice, à 12 mètres d'élévation. Ces faits, et d'autres encore, permettent de croire au

(1) M. Guérin, dans son *Voyage archéologique à la Régence de Tunis,* cite parmi les ports complétement ou presque entièrement mis à sec ceux de Carthage et d'Utique, de Mahédia, de Porto-Farina, de Bizerte, d'Hamman-Korbès, de Kelibia, de Kourba.

mouvement général de la contrée. Il semble probable à plusieurs géologues que la France entière, agitée par un léger et presque imperceptible frisson, se soulève lentement du côté du sud et pivote sur une ligne d'appui passant par la péninsule de Bretagne. En tout cas, il est certain que les côtes du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge n'ont cessé de croître verticalement depuis l'époque historique. « La *banche* pousse, » disent les habitans du littoral, qui depuis longtemps observent l'élévation graduelle du terrain.

Les phénomènes du même genre sont aussi très communs dans les îles et sur le pourtour du bassin oriental de la Méditerranée. De même que la Sicile et plusieurs parties du littoral de l'Italie et de la Grèce, un grand nombre d'îles, Malte, Rhodes, Chypre, sont entourées de terrasses circulaires plus ou moins élevées au-dessus du niveau de la mer et composées de roches calcaires ou sablonneuses de formation récente (1). L'étude des côtes de l'Asie-Mineure prouve que là aussi le sol n'a cessé, durant l'époque humaine, de s'élever d'un mouvement assez rapide. Depuis les temps historiques, cette partie du continent s'est élargie d'une zone considérable aux dépens de la mer Égée, et ce ne sont pas les alluvions des fleuves ni les relais de la mer qui ont produit cet accroissement de territoire, car les rivières de l'Anatolie n'ont qu'un faible développement et les eaux qui baignent les côtes ne peuvent, à cause de leur grande profondeur, apporter beaucoup de sable. C'est donc par suite d'un soulèvement lent de l'écorce terrestre que les ruines de Troie, de Smyrne, d'Éphèse, de Milet, se sont graduellement éloignées du rivage et semblent reculer de plus en plus dans l'intérieur des terres. C'est aussi pour la même raison que tant d'îles de la mer Égée, jadis distinctes, se sont réunies les unes aux autres ou bien se sont rattachées au continent pour former des promontoires ou de simples collines environnées de plaines basses. Les témoignages des auteurs anciens sont unanimes au sujet de ces empiétemens des plages. Durant les siècles de la civilisation grecque, les deux moitiés de Lesbos, Issa et Antissa, se seraient unies en une seule terre, et diverses îles auraient rejoint la terre ferme à Mindus, à Milet, au cap Parthénion, à Éphèse, près d'Halicarnasse et de Magnésie. Depuis cette époque, l'île de Lade, non loin de laquelle les galères ioniennes livrèrent une grande bataille à la flotte des Perses, s'est également transformée en un monticule entouré d'alluvions.

Les côtes qui bordent la Mer-Noire en Europe et en Asie présentent aussi des témoignages importans en faveur d'un soulèvement du sol qui se serait accompli pendant la période actuelle. On peut citer, entre autres indices, les bancs de coquillages modernes que

(1) Voyez un travail de M. Albert Gaudry dans la *Revue* du 1er novembre 1861.

M. de Tchihatchef a trouvés sur les collines de Thrace et sur celles d'Anatolie à une hauteur considérable. Tels sont aussi les lacs salés, les marais putrides que les eaux de la Mer-Noire ont laissés en se retirant autour de la péninsule de Crimée. L'examen géologique de la Russie méridionale ne permet pas non plus de douter que la mer Caspienne n'ait été séparée du Pont-Euxin par le soulèvement graduel des steppes du Don. La vaste dépression des plaines caspiennes qui s'étend au-dessous du niveau marin, et qui, d'après Halley, aurait été produite par le choc d'une comète, a eu tout au contraire pour véritable cause une lente élévation du sol. C'est à la même poussée des forces souterraines qu'il faut attribuer le rétrécissement graduel de la mer d'Aral et le fractionnement de ces innombrables lacs qui parsèment les steppes entre l'Oural et l'Altaï (1). Après les profondes recherches de Humboldt sur l'Asie centrale, il n'y a plus aujourd'hui de hardiesse à prétendre qu'à une certaine époque de la période actuelle un vaste détroit, semblable à celui qui longeait autrefois la base méridionale de l'Atlas, s'étendait de la Mer-Noire au golfe d'Obi et à l'Océan-Glacial.

Les observations de niveau faites sur les côtes de la Méditerranée n'ont pas seulement permis de constater que la plus grande partie de ce bassin intérieur de l'ancien monde et plusieurs contrées limitrophes se sont graduellement exhaussées; elles ont aussi indiqué les limites de l'aire de soulèvement. On les distingue d'une manière assez précise sur le littoral de la Syrie et de la Palestine; on voit même que dans cette région la surface du sol se plisse comme celle de l'eau, et forme une série de vagues et de dépressions oscillant en sens inverse. Tandis que les plages du golfe d'Iskanderoun gagnent incessamment en largeur par l'élévation du sol non moins que par les apports de la mer, on montre à Beyrouth une tour qui s'enfonce de plus en plus dans les eaux; encore plus au sud, l'ancienne île de Tyr s'est rattachée au continent, et plusieurs parties de la péninsule portent des traces du séjour de la mer à une époque récente; enfin Kaïsarieh et d'autres villes de la Palestine sont comprises dans une aire d'affaissement, ainsi que le prouvent des vestiges de fortifications visibles au-dessous du niveau de la Méditerranée. A l'est, toutes les côtes égyptiennes se soulevaient encore à une époque relativement très récente, puisque les lacs amers et les berges du Nil offrent d'anciennes plages portant des coquillages modernes; mais de nos jours le sol s'affaisse d'une manière continue et insensible. Des ruines de villes sont situées au milieu

(1) Dans ses magnifiques études, où l'imagination tient parfois autant de place que la science, le commandant Maury cherche à établir par des raisonnemens très ingénieux que le soulèvement des Andes, en modifiant le système des vents et des pluies dans le monde entier, a causé l'asséchement graduel des plaines de la Caspienne et de l'Aral.

de la plaine marécageuse du lac Menzaleh, que recouvre la mer pendant la majeure partie de l'année. Plus loin, un ancien bras du Nil, avec les rives qui le bordaient jadis, est caché en entier par les eaux de la Méditerranée. Mêmes phénomènes au-delà du Delta. D'anciennes descriptions d'Alexandrie et des environs ne pourraient plus être comprises, si l'on n'admettait un affaissement considérable du terrain. Des grottes artificielles, des catacombes, creusées du temps des Ptolémées à une certaine hauteur au-dessus de l'eau et connues improprement sous le nom de *bains de Cléopâtre*, sont envahies aujourd'hui par les vagues. Sur les bords de la Mer-Rouge, non loin de Suez, d'autres cavernes sépulcrales taillées dans la roche calcaire sont également inondées par suite de la dépression du sol. Peut-être ce mouvement du sol de l'Égypte est-il commun à toute cette partie de la Méditerranée qu'on pourrait nommer la mer égyptienne, car l'île de Crète, dont la pointe occidentale s'est élevée d'au moins 8 mètres dans l'époque moderne, s'abîme graduellement sous les eaux du côté le plus rapproché de l'Égypte. La nature elle-même cherche à détruire cet isthme de Suez qu'elle a formé jadis entre les deux continens, et, par son travail de percement, l'homme ne fait que devancer l'œuvre géologique des siècles à venir.

Le long des rivages de la mer Adriatique, au nord de Zara et de Pesaro, les géographes ont constaté d'autres phénomènes de dépression qui marquent la limite septentrionale de la grande aire méditerranéenne de soulèvement. Dès le milieu du XVIe siècle, Angiolo Eremitano émit l'opinion que les îlots de Venise s'abaissaient d'environ un pied par siècle, et cette hypothèse, basée sur la comparaison des pavés superposés des rues et des édifices, a été pleinement confirmée depuis. Dans l'île de Saint-George, des constructions romaines se trouvent maintenant au-dessous du niveau des lagunes; ailleurs des routes pavées sont recouvertes par les eaux; des églises, des ponts se sont abaissés relativement à la surface de la mer. Enfin une ville entière, la Conca, située jadis non loin de la Cattolica, à l'embouchure du Crustummio, est entièrement submergée depuis quelques siècles, et lorsque la mer est tranquille, on voit encore dans les flots les restes de deux de ses tours. M. Giacinto Collegno pense que tous ces changemens de niveau sont produits par le tassement des terres d'alluvion qu'apportent le Pô et les autres rivières descendues des Apennins et des Alpes. C'est là une cause qui doit certainement contribuer pour une forte part à la dépression générale des bords vénitiens de l'Adriatique; mais elle n'est probablement pas la seule, car les côtes opposées de l'Istrie et de la Dalmatie s'affaissent aussi malgré la nature compacte de leurs roches. A Trieste, à Zara, dans l'île Poragnitza, on voit au-

dessous du niveau marin divers travaux de l'homme, des pavés, des mosaïques, des sarcophages. D'ailleurs des sondages artésiens opérés dans le delta du Pô à de grandes profondeurs au-dessous de la mer n'ont ramené que des alluvions fluviatiles, ce qui établit d'une manière indubitable le fait d'une dépression graduelle du sol. La terre que va chercher la sonde au fond du puits artésien était jadis au-dessus du niveau de la mer.

Soit que toute l'Europe centrale participe au mouvement de dépression subi par les bords de l'Adriatique, soit qu'il s'agisse d'un phénomène local, les côtes méridionales de la Manche et de la Mer du Nord s'affaissent aussi, bien qu'avec une excessive lenteur. Sur le littoral de Bretagne, de Normandie, de nombreuses forêts englouties et des édifices assiégés par les eaux de marée prouvent que le sol a baissé pendant la période actuelle. Il paraît toutefois que diverses ondulations semblables à celles de la côte de Syrie se sont produites sur ces rivages, car en plusieurs endroits on a découvert des plages de sable et de coquilles modernes à une hauteur de 12 et de 15 mètres au-dessus du niveau de la mer. A une époque reculée et néanmoins déjà contemporaine de l'homme, la vallée de la Somme s'élevait aussi; mais depuis des milliers d'années elle s'affaisse lentement, puisque des forêts sous-marines bordent le littoral et que les tourbières d'Abbeville, dont le fond est situé en contrebas de la baie de Somme, n'offrent d'autres débris que les restes d'animaux et de végétaux vivant sur terre ou dans les eaux douces; lorsque les mousses des tourbes ont commencé de croître, le sol de la vallée devait donc être plus élevé que la surface des mers voisines.

Dans les Flandres et la Hollande, les phénomènes d'affaissement ont été sinon plus considérables, du moins bien plus importans par leurs résultats, à cause du niveau très bas que présentent ces contrées relativement à la mer. La simple énumération des catastrophes successives amenées par cette dépression graduelle constitue une histoire terrible. Pendant le cours du IIIe siècle, nous dit la tradition, l'île de Walcheren est séparée du continent; en 860, le Rhin se déplace, inonde les campagnes; le château de Caligula (*arx britannica*) reste au milieu des flots. Vers le milieu du XIIe siècle, la mer fait une nouvelle irruption, et le lac Flevo se change en un golfe pour s'élargir encore en 1225 et former le Zuyderzée. En 1231, les lacs de Harlem commencent à perler sur le sol, qui s'affaisse, puis, grossissant peu à peu, se réunissent les uns aux autres, et vers le milieu du XVIIe siècle s'étalent en une mer intérieure. En 1277 et 1421, deux autres golfes, le Dollart et le Biesbosch, se creusent dans l'épaisseur du continent, et noient les paysans par milliers. De nos jours, les *polders* endigués s'affaissent d'une ma-

nière visible (1). Comme un radeau graduellement submergé par les vagues, la Hollande s'enfoncerait lentement dans l'abîme, si les habitans du pays, acceptant la lutte contre les élémens, n'avaient muré leur territoire au moyen de digues et ne l'asséchaient par d'immenses travaux de drainage qui feront à jamais l'étonnement des hommes. Quelques savans, à la tête desquels se range l'éminent géologue Staring, pensent que la dépression graduelle des terres endiguées a pour seules causes le tassement du sol d'alluvion, le poids des digues surincombantes (2) et le passage incessant des hommes et du bétail. Quelle que soit l'importance de ces causes réunies, les phénomènes d'affaissement constatés depuis quinze siècles sont assez considérables pour qu'il soit permis d'accepter l'hypothèse de M. Élie de Beaumont sur la dépression du sol hollandais. Toutes les côtes voisines, celles de l'Angleterre méridionale aussi bien que celles du Hanovre et du Slesvig, offrent d'ailleurs en maints endroits, par leurs tourbières sous-marines, leurs forêts englouties et leurs tombeaux noyés, des preuves certaines d'un affaissement considérable. Sur les rivages occidentaux du Slesvig, la moindre dépression a été de 4 mètres pendant la période actuelle; à Bornholm, elle a été d'environ 8 mètres d'après Forchhammer, et l'envahissement continuel des mers témoigne que la terre s'affaisse encore. La Poméranie, la Prusse orientale, semblent participer à ce mouvement, car sur plusieurs points de leurs rivages incessamment envahis on a découvert des forêts à plusieurs mètres de profondeur au-dessous du niveau de la mer. La Manche et les parages méridionaux de la Mer du Nord et de la Baltique peuvent donc être considérés comme un fossé de dépression, comme une longue vallée d'affaissement, séparant l'aire soulevée du nord de l'Europe et celle dont les côtes du Poitou marquent l'extrémité septentrionale.

III.

Le Nouveau-Monde, ce double continent dont l'architecture se distingue par des traits généraux d'une si grandiose simplicité, offre également une régularité remarquable dans le jeu de ses lentes oscillations. Celles-ci, bien plus faciles à étudier que les mouvemens des péninsules accidentées de l'Europe, sont aussi mieux connues, et depuis l'époque où l'illustre naturaliste Darwin a constaté, par

(1) Voyez une étude de M. Émile de Laveleye dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1862.

(2) Il semble au contraire qu'en pesant sur la masse plus ou moins élastique des *polders*, ces constructions devraient avoir pour effet d'exhausser la surface des terres environnantes.

de longues et patientes recherches, qu'une grande partie de l'Amérique méridionale s'élève d'une manière incessante, les savans et les voyageurs n'ont eu qu'à confirmer le résultat de ses recherches.

C'est principalement sur les côtes du Chili que les traces du soulèvement général de la contrée sont de toute évidence. Au pourtour de maint promontoire, à l'issue de plusieurs des vallées qui découpent profondément les massifs montagneux du littoral, on distingue d'anciennes plages marines sur lesquelles des coquillages de l'époque actuelle, semblables à ceux qui vivent aujourd'hui dans les baies voisines, sont parsemés ou même entassés en couches épaisses. Ces plages, que des falaises ou des escarpemens de hauteurs diverses séparent les unes des autres, ressemblent aux marches d'escaliers gigantesques. On voit en les regardant que la côte ne s'est pas élevée d'un mouvement égal, et que des intervalles de repos relatif se sont écoulés entre chacune des étapes fournies par la masse grandissante des roches. Sur les collines de l'île de Chiloe, M. Darwin a trouvé des amas de coquillages modernes à 106 mètres de hauteur; au nord de la Concepcion, plusieurs lignes de niveau, sculptées par les flots pendant la période actuelle, se montrent à une élévation de 190 à 300 mètres; près de Valparaiso, elles n'ont pas moins de 395 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais elles s'abaissent au-delà de la ville, et sur la frontière de la Bolivie elles dominent le niveau marin de 60 à 75 mètres seulement. Ainsi la poussée des roches se fait sentir surtout dans les régions du littoral qui se trouvent sous la même latitude que les sommets les plus élevés des Andes chiliennes, l'Aconcagua, le Maypu, le Tupungato. On peut en induire que ces hautes cimes indiquent le point central de la fraction d'écorce soulevée, et ne cessent de grandir elles-mêmes plus rapidement encore que les plateaux et les rivages situés au-dessous. En effet, au Chili comme en Norvége, les terrasses qui dominent d'anciennes baies ou des embouchures de vallées ne sont point horizontales comme elles le paraissent; elles se redressent peu à peu vers les montagnes, et sont d'autant plus élevées qu'elles s'éloignent davantage des côtes actuelles. La force soulevante agit donc avec plus d'énergie sous les Andes chiliennes que sous les roches du littoral voisin. Les blanches cimes montent graduellement dans le ciel.

Des mesures trigonométriques poursuivies pendant une longue série d'années permettront plus tard de reconnaître cette croissance des colosses du Chili dans la région des neiges éternelles; mais jusqu'à ce jour les seuls calculs établis au sujet de la rapidité du soulèvement des Andes reposent sur l'étude des rivages marins étendus à leur base. Par la comparaison de l'état actuel des choses avec les témoignages historiques, M. Darwin prouve que dans l'espace de

dix-sept années, compris entre 1817 et 1834, le sol de Valparaiso s'est élevé de 3m 20, soit environ de 19 centimètres par an. Ce mouvement très rapide avait été précédé d'un repos relatif, car de 1614 à 1817, pendant plus de deux siècles, l'élévation de la plage, telle qu'elle est démontrée par l'examen des lieux, n'a certainement pas dépassé 1m 80. A Coquimbo, à la Concepcion, dans l'île de Chiloe, l'émergement des rivages s'est opéré plus lentement encore; mais, si imperceptible que soit le phénomène, il ne s'en produit pas moins pendant le cours des âges, et finit par changer d'une manière complète l'aspect des côtes américaines. Plusieurs anciens ports jadis fréquentés sont inaccessibles aujourd'hui; d'autres se sont formés grâce à l'asséchement de pointes protectrices; des îles nombreuses, toujours désignées par le nom indien de *huapi*, sont devenues des promontoires.

Les témoignages d'un soulèvement graduel sont également visibles sur les côtes de la Bolivie et du Pérou. Dans la zone occidentale du désert d'Atacama, le sol, couvert de coquilles et d'efflorescences salines, semble avoir été abandonné d'hier par l'océan. Au-dessus de Cobija, d'Iquique, de plusieurs autres villes du littoral, se profilent des degrés pareils à ceux de Coquimbo, et qui étaient, comme eux, baignés naguère par le Pacifique. Devant Arica, la mer a reculé de 150 mètres dans l'espace de quarante ans, et les négocians du port ont dû en conséquence faire prolonger d'autant le débarcadère; mais c'est en face de Callao, sur l'une des falaises de l'île San-Lorenzo, que l'on a recueilli la preuve la plus intéressante de l'élévation du littoral pendant la période humaine. A 26 mètres de hauteur au-dessus de la mer, M. Darwin a découvert dans une couche de coquillages modernes déposés sur une terrasse des racines d'algues, des ossemens d'oiseaux, des épis de maïs, des roseaux tressés, enfin une ficelle de coton presque entièrement décomposée. Ces débris de l'industrie humaine ressemblent d'une manière parfaite à ceux qui se trouvent dans les *huacas* ou nécropoles des anciens Péruviens. Il n'est pas douteux que l'île de San-Lorenzo et probablement tout le littoral voisin se sont élevés d'au moins 26 mètres depuis que l'homme rouge habite la contrée. Il paraît néanmoins que de nos jours le sol qui porte Callao s'affaisse de nouveau, car l'emplacement où se trouvait l'ancienne ville est maintenant en grande partie sous les eaux. Cette dépression n'est peut-être qu'un fait local, et n'affecte que pour un temps le mouvement général d'ascension du littoral, car plus au nord, à Colon, à Santa-Marta et sur un grand nombre de points de la côte néo-grenadine, le sol s'est élevé visiblement depuis que les Européens ont débarqué sur le continent. En admettant toutefois que Callao forme en effet la limite septentrionale de l'aire de soulèvement dont le centre

paraît être au Chili, il reste prouvé que la masse soulevée offre du sud au nord une longueur d'au moins 4,000 kilomètres. C'est presque la distance de Paris à Tobolsk.

Les mouvemens actuels de la côte orientale de l'Amérique du Sud n'ont pas été reconnus d'une manière aussi certaine que ceux des rivages occidentaux, sans doute à cause de leur extrême lenteur. L'examen des faits géologiques prouve que le sol s'est élevé pendant la période post-pliocène, c'est-à-dire pendant l'âge des coquillages encore existans et des grands animaux qui furent les contemporains de nos pères, le mégathérium, le mastodonte, le glyptodon. Les pampas argentines ont conservé l'apparence uniforme de l'océan qui les couvrait jadis; les terrasses parallèles de la Patagonie, se prolongeant à plus de 800 kilomètres de distance, varient à peine de quelques mètres en hauteur sur divers points de leur immense développement, et les bras de mer qui serpentaient à travers la péninsule terminale de l'Amérique et la Terre-de-Feu gardent tous leurs anciens contours. Actuellement cette masse continentale, qui s'élevait avec une majestueuse lenteur, paraît osciller en sens inverse, et d'un mouvement imperceptible redescendre vers le niveau de l'Atlantique. Au pied des hautes falaises de la Patagonie, la mer ne cesse de s'agrandir aux dépens du continent, et quoique les brisans n'aient pas assez de force pour démolir les couches rocheuses à plus de 4 ou 5 mètres au-dessous de la surface, la profondeur des eaux marines n'en augmente pas moins d'une pente égale à mesure qu'on s'éloigne du rivage en voguant sur l'antique emplacement des falaises. Le fond de la mer s'affaisse donc, et en même temps la masse énorme des plateaux qui pendant la période récente des grands mammifères s'étaient élevés avec une si merveilleuse régularité. Sur la côte du Brésil, notamment à Bahia, diverses dépressions récentes semblent indiquer que là aussi la surface du continent s'abaisse régulièrement. Toutefois les faits connus ne sont pas encore assez nombreux pour autoriser une affirmation catégorique. C'est déjà pour la science un résultat des plus importans que d'avoir constaté le mouvement de bascule qui soulève toutes les côtes occidentales de l'Amérique, de l'île Chiloe à Callao, et déprime le versant oriental des Andes argentines et de la Patagonie. Ainsi une grande partie du continent colombien gagne incessamment d'un côté ce qu'elle perd de l'autre, et chemine sur les eaux de l'océan en voyageant vers l'ouest.

Dans l'Amérique du Nord, les oscillations du sol n'ont pas été reconnues sur une longueur aussi considérable que dans le continent du sud; mais les rares observations déjà faites sur quelques points du littoral font considérer comme très probable l'hypothèse d'un soulèvement général auquel l'une des chaînes parallèles des

Montagnes-Rocheuses ou de la Sierra-Nevada servirait d'axe. La zone riveraine du Tamaulipas et du Texas s'accroît assez rapidement en largeur, non-seulement parce que les vents du midi, qui soufflent durant presque toute l'année, apportent de grandes quantités de sables, mais aussi parce que le sol s'élève. En dix-huit années, de 1845 à 1863, les plages de la baie de Matagorda se sont exhaussées de 30 à 60 centimètres, et par suite de cette croissance graduelle de la terre, qu'attestent les amas de coquillages abandonnés loin des rivages, le port d'Indianola a dû être transféré à Powderhorn, à 7 kilomètres plus près de l'entrée. La péninsule de la Floride et l'archipel des Bahamas sont également soulevés par les forces intérieures, ainsi que le prouvent les bancs de coraux redressés au-dessus du niveau de la mer. Ces mystérieux monticules, ces volcans de boue (*mud-lumps*) qui parsèment la côte autour des bouches du Mississipi, et dont un voyageur français, M. Thomassy, a tâché d'expliquer la naissance par la pression des eaux souterraines, paraissent aussi témoigner en faveur d'une élévation générale de la contrée. La direction même que suit le grand fleuve rend très probable que l'axe de soulèvement du continent nord-américain est marqué par les Montagnes-Rocheuses, car au lieu de gagner sur les campagnes de sa rive droite, ainsi qu'il devrait le faire en vertu de la rotation du globe, le Mississipi érode les collines de sa rive gauche, puis, arrivé dans les terres basses de son delta, coule au sud-est, parallèlement aux diverses rivières du Texas et à l'arête des Rocheuses. Il est donc à présumer que la surface immense du continent, se redressant surtout à l'ouest, fait dévier à l'orient toutes les eaux courantes qui la traversent.

Quant à la zone orientale de l'Amérique du Nord, elle ne s'élève pas d'une manière uniforme, car s'il est prouvé que les côtes du Labrador et celles de Terre-Neuve se sont lentement exhaussées, il est certain que d'autres contrées s'affaissent. Dans son second voyage aux États-Unis, sir Charles Lyell a constaté que certaines côtes de la Georgie et de la Caroline du sud subissent un mouvement de dépression. De même toute la partie du littoral dont la baie de New-York forme le centre et que terminent au nord le cap Cod, au sud le cap Hatteras, s'est graduellement abîmée sous les eaux de l'Atlantique, et cet affaissement n'a point encore cessé, du moins pour les côtes du New-Jersey. Une île, indiquée sur une carte de 1649 comme présentant une superficie de 120 hectares, offre de nos jours à peine une vingtaine d'ares à marée basse, et le flux la submerge entièrement. Les arpenteurs chargés du cadastre ont calculé que les rivages de la baie de Delaware perdent en moyenne près de 2 mètres 1/2 tous les ans. Autant qu'il est possible d'en juger par les observations faites depuis la colonisation du pays, la dé-

pression lente de cette partie des côtes américaines peut être évaluée à 60 centimètres par siècle. Dans la grande île du Groënland, qui doit être considérée comme une dépendance de l'Amérique du Nord, le progrès de l'affaissement graduel semble être beaucoup plus rapide encore. Depuis longtemps déjà, les Esquimaux connaissent ce phénomène, et les colons danois de la côte orientale ont pu le constater dès le dernier siècle en voyant sur une longueur de plus de 1,000 kilomètres les écueils, les promontoires avancés et leurs propres demeures disparaître peu à peu sous les eaux envahissantes. Tandis que les terres émergent au nord de l'Europe et de l'Asie, un mouvement inverse se produit dans les régions polaires du Nouveau-Monde.

IV.

L'étude des rivages n'a pas seulement permis de constater les soulèvemens et les dépressions des grandes masses continentales, elle a aussi révélé aux savans les oscillations des espaces océaniques, car les îles nombreuses qui se montrent solitaires ou par groupes dans la Mer du Sud et dans l'Océan-Indien ont servi de témoins pour constater les mouvemens du sol qui les porte. Lignes d'érosion, terrasses parallèles, bancs de coquillages modernes, toutes ces marques du séjour des eaux indiquent pour chacune des îles du Pacifique comme pour les côtes de l'Europe et du Nouveau-Monde les divers exhaussemens qui se sont produits; mais la plupart de ces terres ont en outre de vivantes ceintures de coraux qui mesurent d'une manière précise tous les changemens de niveau, élévation ou dépression, que subissent les plages. La découverte de ce fait, que les oscillations terrestres sont pour ainsi dire rendues visibles par les travaux des polypiers, est sans aucun doute l'une des conquêtes les plus importantes de la géographie moderne, et c'est encore aux patientes recherches, à la sagacité de M. Charles Darwin, que la science en est redevable. Comparant ses propres observations avec celles des explorateurs qui l'avaient précédé, le géologue anglais a pu signaler, comme s'il les avait vus de ses propres yeux, les mouvemens divers qui soulèvent ou dépriment le lit de l'océan sur une étendue aussi considérable que celle des deux continens d'Europe et d'Asie.

Tous les voyageurs qui ont parcouru la Mer du Sud ont été frappés d'étonnement à la vue des récifs élevés par les polypiers au milieu des eaux. Parmi ces récifs, les uns environnent à distance des îles ou même des archipels entiers; les autres, éloignés de toute terre, sont disposés en forme d'anneaux ou de croissans plus ou moins allongés autour de lagunes ou de baies remarquables par

leur eau d'un vert pâle : ce sont les *atolls*. On sait quel est l'étrange aspect de ces bancs de coraux assiégés par la mer. Dans les parties de l'anneau où les constructions des polypiers et des madrépores n'ont pas encore atteint la surface, les flots qui passent au-dessus de la digue sous-marine se soulèvent en brisans d'écume. En d'autres endroits du récif, on voit poindre au-dessus de la vague des écueils d'une blancheur éblouissante ou d'un rose délicat. Vient ensuite une rangée semi-circulaire d'îlots semblables à des pierres druidiques érigées en pleine mer par des géans. Enfin, sur les terres émergées qui occupent la partie de l'*atoll* la plus exposée à la violence des lames et des vents, se balancent des cocotiers, soit en simples groupes, soit en véritables bosquets. Telle est la forme la plus commune des récifs parmi les milliers d'atolls qui parsèment la Mer du Sud. Lorsque les bancs de coraux ne sont pas encore achevés, leur position ne se révèle que par un cercle de brisans; ceux qui sont arrivés au dernier degré de leur développement forment un bois circulaire qui, vu de haut, semblerait une couronne de feuilles flottant sur les eaux bleues.

Comment ces étranges récifs se sont-ils élevés? Les polypiers aimant à bâtir au milieu de l'eau qui déferle, on comprend que, partout où se trouve un banc sous-marin, les récifs de coraux affectent, comme les brisans eux-mêmes, une disposition plus ou moins annulaire; mais là où la sonde ne révèle aucun bas-fond caché aux abords des atolls, comment se fait-il que les polypiers aient pu faire surgir du fond de l'abîme leurs habitations calcaires? Pour expliquer ce phénomène, on avait imaginé les hypothèses les plus bizarres : on prétendait voir dans chaque atoll le pourtour d'un cratère que les forces intérieures du globe auraient soulevé jusqu'à une distance de quelques mètres de la surface, de manière à fournir une base aux travaux des polypiers. Quand même cette explication serait vraie pour un nombre limité d'atolls, il serait incompréhensible que des milliers et des milliers de volcans se fussent élevés uniformément à la même hauteur au-dessous du niveau marin; on ne saisirait pas davantage pourquoi les cratères de ces prétendus volcans affecteraient souvent les formes les plus irrégulières; enfin il serait impossible de concevoir pourquoi, sur ces multitudes de récifs annulaires qui constituent plusieurs archipels, — notamment la double rangée des Maldives, longue de 750 kilomètres et large de 80, — aucun atoll ne s'est jamais signalé par une éruption de laves ou de cendres. La forme de ces récifs ne se rattache donc pas aux phénomènes volcaniques proprement dits : elle ne peut s'expliquer, comme tant d'autres faits de l'histoire terrestre, que par des mouvemens lents de la surface. L'affaissement du lit des mers fait comprendre la formation des atolls et des barrières de ré-

cifs que de profonds canaux séparent des côtes; en revanche, une graduelle élévation du sol explique la position des coraux qui frangent le littoral à une certaine hauteur au-dessus des flots.

Ainsi les récifs des polypiers peuvent servir de mesure aux oscillations que subissent les rivages continentaux, les îles et même les abîmes de la mer. Il est facile de constater le mouvement des terres qui s'exhaussent, puisqu'on voit alors les bancs de coraux s'appuyer sur la rive et parsemer de leurs débris les plages élevées au-dessus du niveau de la mer : souvent aussi on distingue les canaux qui les séparaient anciennement du littoral, et sur les hauteurs de plusieurs îles on aperçoit des bancs calcaires qui doivent évidemment leur origine à des polypiers. Quant aux îles à coraux qui ne sont pas comprises dans une aire de soulèvement, elles sont entourées de récifs annulaires construits au milieu des eaux à une certaine distance du rivage. Lorsque cette distance est faible et que les bancs de coraux offrent une épaisseur peu considérable, rien ne prouve que le niveau des côtes ait changé, car les observations des savans montrent que les polypiers peuvent vivre et bâtir leurs habitations rocheuses à une profondeur de 30 à 45 mètres. Toutefois les murs de corail et de sable calcaire qui forment les parois extérieures du récif descendent généralement beaucoup plus bas; la plupart reposent sur des talus composés de leurs propres débris et plongeant dans la mer avec une pente de 45 degrés jusqu'à des abîmes de plusieurs centaines et même de plusieurs milliers de mètres. Il est évident qu'en pareil cas le fond de l'océan s'est affaissé. Les polypiers ont commencé leurs constructions à quelques mètres au-dessous de la surface, puis, à mesure que s'enfonçait le sol avec leur édifice de corail, ils montaient, montaient sans cesse pour se rapprocher de la lumière. Les îles montagneuses qu'ils entourent à distance de leurs récifs diminuent graduellement en hauteur et laissent entre elles et la barrière de coraux un canal de plus en plus large et profond. Le jour vient où, réduites à l'état d'îlots, elles se divisent en pitons isolés qui, l'un après l'autre, plongent et disparaissent dans la mer. Alors il ne reste plus qu'un atoll, enfermant entre ses parois grandissantes une lagune où les débris calcaires s'amassent lentement : d'étroites plages et des récifs, pareils à des épaves flottant encore au-dessus d'un navire qui sombre, entourent l'espace où l'île s'est engloutie. Parfois cependant le mouvement de dépression est trop rapide pour que les polypiers puissent maintenir leurs demeures à fleur d'eau, ils dépérissent peu à peu, et les atolls, que d'innombrables générations de constructeurs avaient élevés assise par assise, disparaissent pour former des bas-fonds annulaires. Tel est, au sud des Maldives, le grand banc de

Chagos, que les sondages démontrent avoir été jadis l'un des atolls les plus vastes de l'océan des Indes.

Grâce aux témoignages que fournissent les récifs de corail, et que d'autres indices complètent d'ailleurs sur un grand nombre de points, il est possible maintenant de fixer d'une manière assez précise les limites de chacune des aires d'oscillation qui se partagent l'hémisphère compris entre les côtes de l'Amérique du Sud et celles de l'Afrique. Tandis que le groupe des Sandwich se soulève comme s'il obéissait encore aux forces qui font grandir le continent américain, on voit s'enfoncer peu à peu les archipels du bassin central de la Mer du Sud, les Iles Basses et celles de la Société, les rangées de Gilbert et de Marshall, les Carolines; en un mot toute cette « voie lactée » d'îles, d'îlots et de récifs, qui s'étend diagonalement à travers le Pacifique, sur une longueur de plus de 13,000 et une largeur moyenne de 2,000 kilomètres. Ce sont les débris d'un ancien continent qui s'enfonce avec les populations qu'il portait autrefois. Depuis que les premiers navigateurs européens ont visité ces parages, plusieurs îles ont déjà disparu, et d'autres, telles que le Whitsunday, ont considérablement diminué d'étendue.

Parallèlement à cette grande aire de dépression, deux fois et demie plus vaste que l'Europe, se renfle une énorme vague de soulèvement qui coïncide avec le demi-cercle de volcans entourant à l'ouest le bassin de la Mer du Sud. La Nouvelle-Zélande, située à l'extrémité méridionale de ce renflement qui repose sur un long sillon de feu, s'exhausse d'une manière assez considérable pour que les colons anglais, arrivés depuis quelques années à peine, aient pu voir les promontoires grandir et les bancs de rochers obstruer graduellement l'entrée des ports. Au commencement de l'époque actuelle, les montagnes de la Nouvelle-Zélande étaient plus basses de 1,500 mètres au moins, et les *icebergs* d'un continent disparu venaient avec leur chargement de blocs erratiques échouer sur les îlots naissans; mais depuis lors les alpes néo-zélandaises se sont élevées à dix reprises successives, ainsi que le prouvent les dix terrasses étagées sur leurs flancs. De nos jours, elles grandissent encore. Depuis dix ans, les plages de Lytleton se sont élevées d'un mètre. Les Nouvelles-Hébrides, les îles Salomon, les côtes septentrionales et occidentales de la Nouvelle-Guinée, les terres nombreuses qui forment le grand archipel de la Sonde et que leur faune tout asiatique prouve avoir fait naguère partie du continent voisin, croissent aussi après s'être affaissées, et des bancs de coraux émergés s'ajoutent sans cesse aux rivages.

A l'angle du continent d'Asie, la vague d'élévation se bifurque pour entourer la mer de Chine, que bordent les côtes graduellement

déprimées de la Cochinchine et du Tonquin. Au nord, la région soulevée se continue vers l'Amérique par les Philippines, Formose, les îles Liou-Kieou, le Japon, la grande île Sakhaline, les régions de l'Amour, le Kamtchatka, c'est-à-dire toutes les terres que traverse la fissure d'éruption des volcans du Pacifique. A l'ouest, Sumatra, frangée sur sa rive orientale de péninsules qui furent naguère des îles et qui en portent encore le nom (*poulo*), est le point de départ d'un autre mouvement d'élévation comprenant toutes les côtes situées autour du golfe du Bengale. Les archipels de Nicobar et d'Andaman s'élèvent peu à peu; l'île de Ceylan s'exhausse également, du moins en partie, et peut-être la chaîne d'écueils qui la réunit à l'Indoustan, et qui d'après la légende servit autrefois de pont à la triomphante armée du singe Hanouman, finira tôt ou tard par constituer un isthme véritable. Il paraîtrait que le cours inférieur du Gange est aussi compris dans l'aire de soulèvement du golfe du Bengale, et que le pays tout entier subit un mouvement de bascule du sud au nord, car les affluens inférieurs du Gange, le Coosy, le Mahanady, le Soane, ne cessent de déplacer leurs embouchures vers l'amont. Ce dernier cours d'eau a déjà reculé de 7 kilomètres depuis quatre-vingts ans. D'après M. Ferguson, c'est vers le confluent du Gange et du Gogra que se trouverait la limite occidentale de la vague d'élévation qui commence aux îles de la Nouvelle-Zélande, à 13,000 kilomètres de distance vers le sud-est.

Quant à l'espace occupé par l'Australie et l'océan des Indes proprement dit, il se trouve presque en entier, comme le bassin central du Pacifique, situé dans une aire de dépression graduelle. Tandis que de la Nouvelle-Guinée à Sumatra et aux Philippines un nouveau continent émerge des eaux, le vieux continent australien, si remarquable par sa faune et sa flore, qui semblent appartenir à une époque géologique antérieure, s'enfonce peu à peu avec les îles environnantes, la Louisiade, la Nouvelle-Calédonie et les récifs de la Mer de Corail. Jusqu'à présent, on ne connaît encore qu'une seule partie de l'Australie qui subisse un mouvement continu d'élévation : c'est le district de Hobson's-bay, près de Melbourne, qui, d'après M. Becker, s'élèverait d'environ 10 centimètres par an. Quoi qu'il en soit, la grande masse du continent s'affaisse insensiblement, et les polypiers qui entourent les côtes sont obligés d'élever de plus en plus leurs récifs. A l'ouest de l'Australie, l'Océan-Indien est presque entièrement dépourvu d'îles; mais toutes celles qui sortent des profondeurs marines sur un espace de plus de 6,000 kilomètres en largeur sont des atolls qui s'engouffreraient lentement, si les polypiers n'en exhaussaient incessamment les bords. Parmi ces îles se trouvent le célèbre atoll de Keeling, que M. Darwin a

étudié avec tant de profit pour la science, et l'archipel des Maldives, cette double chaîne de montagnes sous-marines dont chaque cime est couronnée par une tiare de corail se dressant au-dessus des eaux.

Ainsi l'espace qui s'étend sur les deux tiers de la rondeur du globe, des côtes orientales de l'Amérique aux rivages occidentaux de l'Océan-Indien, offre deux aires de soulèvement et deux aires de dépression se succédant régulièrement de l'est à l'ouest. Après le continent américain, qui s'exhausse avec lenteur, viennent les innombrables îles basses de l'Océanie, dont la plupart auraient déjà disparu depuis longtemps, si les travaux des polypiers ne les maintenaient au niveau des flots; puis se développe en un vaste demi-cercle, signalé de loin par ses volcans, une large zone d'îles et de plages qui s'élèvent graduellement, comme pour remplacer dans l'avenir le vieux continent d'Australie. Enfin les mêmes causes qui dépriment le lit du Pacifique central font également baisser celui de l'Océan-Indien avec ses bas-fonds et ses récifs. Au-delà se trouve la masse énorme de l'Afrique, dont les côtes n'ont encore été explorées par les savans que çà et là et sur de faibles étendues. Cependant assez d'observations ont été faites pour qu'il soit permis de considérer l'Afrique orientale et les terres qui en dépendent comme une troisième vague de soulèvement correspondant à celles de l'Amérique et des îles de la Sonde. Les bancs de coraux qui entourent Maurice, La Réunion, Madagascar, ceux qui bordent la côte africaine de Mozambique à Mombaze témoignent de l'élévation du sol; de même les rivages méridionaux de la Mer-Rouge montrent encore, à diverses hauteurs, des traces évidentes du séjour récent des eaux marines. La plupart des voyageurs qui ont visité ces contrées ont été frappés des récifs émergés, des plages blanches de sel, des baies abandonnées dans l'intérieur des terres et transformées en marécages (1). Du côté du nord, c'est non loin de l'isthme de Suez que la lente élévation du sol est remplacée par un mouvement inverse; mais on ne sait pas encore où se montrent, du côté de l'ouest, les premiers indices d'un affaissement graduel. Toujours est-il qu'au-delà du continent africain Madère, Sainte-Hélène et probablement aussi les Canaries, seuls restes de l'ancienne At-

(1) Voyez Ferret et Gallinier, *Voyage en Abyssinie*, p. 187 et suivantes. Les savans qui les avaient précédés, Rüppel, Salt, Valencia, avaient constaté les mêmes phénomènes. M. Lejean, dans un récent voyage, a reconnu que la croissance du sol a complétement séparé de la mer et changé en une simple mare l'ancien port de Djeddah, qui, du temps de Niebuhr, était encore accessible aux navires d'un faible tonnage. D'ailleurs Niebuhr dit lui-même que l'examen des lieux prouve d'une manière incontestable la retraite des eaux. Les populations riveraines affirment que le fond et les bords de la Mer-Rouge changent tous les vingt ans.

lantide (1), s'abîment peu à peu dans l'océan. Tous les faits militent ainsi en faveur de l'hypothèse d'après laquelle le pourtour du globe offrirait dans sa partie équatoriale trois vagues de soulèvement séparées les unes des autres par trois dépressions intermédiaires. Les centres de chaque dépression tombent au milieu d'un océan; les trois régions exhaussées sont précisément le grand archipel de la Sonde, espèce de continent en formation, et les masses énormes de l'Afrique et de l'Amérique du Sud. On le comprend, ces oscillations régulières de la surface terrestre ne peuvent s'accomplir qu'en vertu d'une loi générale encore inconnue, mais certaine. On ne saurait y voir de simples phénomènes locaux produits par des tremblemens volcaniques, des tassemens ou des ruptures de l'écorce terrestre, et d'ailleurs ces faits eux-mêmes, partout où ils se produisent, sont déterminés par des causes qui affectent la masse entière de la planète.

Un jour, lorsque les savans auront observé du pôle nord au pôle sud toutes les lignes de niveau, tous les débris que la mer a laissés comme autant de mesures de précision sur le littoral des terres et sur les flancs des montagnes, on pourra dire exactement quelles sont les dimensions de chaque vague de soulèvement et quelle force d'impulsion les anime. On saura si les régions exhaussées égalent toujours en étendue les régions qui s'affaissent, si la surface de la terre, semblable à celle de tous les corps vibrans, offre certaines « lignes nodales » autour desquelles les parties agitées se disposent en figures rhythmiques, si les continens et les mers, soulevés et déprimés tour à tour comme par une marée séculaire, se déplacent lentement autour de la planète. Quoi qu'il en soit, il demeure incontestable qu'un mouvement incessant fait onduler l'écorce dite rigide de notre globe. Les masses continentales s'élèvent pendant une longue série de siècles, puis elles s'abaissent de nouveau pour s'exhausser encore. Et toutes ces oscillations, comparables au va-et-vient d'un balancier, s'accomplissent avec lenteur et majesté. La Scandinavie, qui s'élève actuellement, s'abaissait pendant la période glaciaire, et les populations qui, dès cette époque, y faisaient leur demeure, étaient forcées d'abandonner pas à pas les vallées transformées en *fjords*. De même les Andes chiliennes et les montagnes de la Nouvelle-Zélande, aujourd'hui grandissantes, se sont abaissées par degrés, les premières de 2,500, les secondes de 1,500 mètres, avant de s'exhausser comme elles le font aujourd'hui. Sur un grand nombre d'autres points, au Pérou, en Égypte,

(1) Les recherches de Heer sur la flore des îles de l'Atlantique ont donné un caractère de grande probabilité à l'existence d'un ancien continent placé entre l'Europe et les Antilles.

dans l'Amérique du Nord, des changemens de même nature ont eu lieu pendant l'ère actuelle de l'histoire géologique et sans qu'aucune révolution violente ait bouleversé la terre. Les continens s'élèvent et s'abaissent comme par une respiration lente.

Tout change, tout est mobile dans l'univers, car le mouvement est la condition même de la vie. Jadis les hommes, que l'isolement, la haine et la peur laissaient dans leur ignorance native et remplissaient du sentiment de leur propre faiblesse, ne voyaient autour d'eux que l'immuable et l'éternel. Pour eux, le ciel était une voûte solide, un *firmament* sur lequel étaient clouées les étoiles, la terre était l'inébranlable fondement des cieux, et rien, si ce n'est un miracle, ne pouvait en faire osciller la surface; mais depuis que la civilisation a rattaché les peuples aux peuples dans une même humanité, depuis que l'histoire a renoué les siècles aux siècles, que l'astronomie, la géologie, ont fait plonger le regard jusqu'à des milliards d'années en arrière, l'homme a cessé d'être isolé et pour ainsi dire d'être mortel. Ne rapportant plus la vie des astres ni celle de la terre à sa propre existence, si rapide, si fugitive, mais la comparant à la durée de sa race entière et à celle de tous les êtres qui ont vécu avant lui, il a vu la voûte céleste se résoudre en un espace infini et la terre se transformer en un petit globe tournoyant au milieu de la voie lactée. Le sol ferme qu'il foule aux pieds, et qu'il croyait immuable, s'anime et s'agite; les montagnes se redressent ou s'affaissent; non-seulement les vents et les courans océaniques circulent autour de la planète, mais les continens eux-mêmes, se déplaçant avec leurs sommets et leurs vallées, se mettent à cheminer sur la rondeur du globe. Les couches rocheuses oscillent comme la mer; elles aussi sont soumises à l'attraction des astres, puisque les tremblemens de terre sont plus fréquens à l'époque des pleines et des nouvelles lunes; elles aussi ont leurs marées diurnes, invisibles à nos regards, mais démontrées par le calcul. Peut-être même prouvera-t-on un jour que, dans le sein de la terre, s'accomplit un échange des molécules solides pareil à la circulation des molécules aériennes et liquides de l'atmosphère et de l'océan. Sans insister sur cette hypothèse, que l'état de la science ne justifie peut-être pas encore, qu'il nous suffise de reproduire en terminant ces paroles de Darwin : « Le temps viendra où les géologues considéreront le repos de l'écorce terrestre pendant toute une période de son histoire comme aussi improbable que le serait le calme absolu de l'atmosphère pendant toute une saison de l'année. »

ÉLISÉE RECLUS.

DEUX NÉGOCIATIONS

DE

LA DIPLOMATIE EUROPÉENNE

POLOGNE ET DANEMARK. — 1863-64.

Correspondence respecting the insurrection in Poland, presented to both Houses of Parliament (mai 1863). — *Correspondence relating to the negociations of the years 1814 and 1815 respecting Poland, presented to the House of Commons* (mai 1863). — *Exposé de la situation de l'empire* et *Documens diplomatiques*, etc. (novembre et mars 1863). — *Denmark and Germany: correspondence respecting the affairs of the duchies Holstein, Lauenburg and Schlesvig, presented to both Houses of Parliament* (mars-juin 1864). — *Protocols of conferences held in London relative to the affairs of Denmark, presented to both Houses of Parliament* (juillet 1864). — Papiers d'état communiqués au *rigsraad* de Copenhague (1864). — Pièces inédites, etc.

III.

M. DE BISMARK ET L'ALLIANCE DU NORD.

I.

La double campagne de la diplomatie européenne qui est l'objet de cette étude entrait, dès l'automne de 1863, dans une phase nouvelle. Les notes des puissances, à l'encontre des feuilles de la sibylle, avaient augmenté de volume et perdu de leur prix à mesure que s'étaient prolongées les négociations avec la Russie au sujet de la Pologne (1). Si la France avait espéré d'abord que l'insuccès même de ces négociations démontrerait et imposerait aux alliés la nécessité des mesures coercitives, elle ne tarda pas à se convaincre de l'inanité d'un pareil calcul, et de son côté lord Russell put bientôt constater l'effet inattendu et véritablement calamiteux

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 1er octobre 1864.

de la *grande remonstrance* qu'il avait mis tant d'ardeur à organiser au mois de mars 1863. C'est sur la force morale, sur la manifestation unanime de l'Europe et la « pression » qu'elle ne manquerait pas d'exercer sur le cabinet de Saint-Pétersbourg, qu'avait compté le principal secrétaire d'état dans ses démarches pour la Pologne. Il ne réussit pas à rendre cette opinion publique de l'Occident ni bien chaleureuse, ni surtout bien formidable; mais il parvint, par malheur, à éveiller une autre opinion publique à laquelle il n'avait guère songé, et qui se montra, elle, aussi tenace qu'implacable : il irrita la Russie dans son orgueil national, et y provoqua une épouvantable explosion des haines populaires contre la nation « rebelle. » Dès le début de la fatale campagne, lord Napier attirait du reste l'attention du ministre britannique sur les conséquences immédiates de la démarche des puissances. « Le premier signal d'une agitation patriotique vient d'être donné, lit-on dans la dépêche de cet ambassadeur du 5 avril 1863. L'assemblée de la noblesse de Saint-Pétersbourg a par acclamation adopté une adresse au tsar qui exprime sa détermination de défendre l'intégrité de l'empire. Les recrues des provinces russes arrivent avec une célérité peu habituelle, et sous l'impression d'une *guerre sainte* imminente... » Quelques jours plus tard (15 avril), lord Napier revenait sur l'effervescence toujours croissante contre « *l'agression polonaise* (comme ils la nomment) et l'ingérence de l'étranger. » C'est que l'expédient s'était tout naturellement offert au gouvernement du tsar d'opposer une démonstration à une autre, d'évoquer le sentiment moscovite contre le sentiment européen, et on reconnut bientôt que le moyen était d'une efficacité terrible. Inertes par elles-mêmes, mais éminemment malléables, pour le bien comme pour le mal, dans les mains de l'autorité, les masses du vaste empire s'ébranlèrent à l'injonction qui leur vint des régions officielles. Indifférent d'abord aux événemens de Pologne, le peuple russe ne tarda pas à faire cause commune avec le gouvernement devant une intervention des puissances qui ne faisait qu'irriter ses susceptibilités nationales, tout en le rassurant sur les suites politiques, et il poussa désormais avec frénésie à l'œuvre d'extermination : il proclama Mouraviev son « archange Michel, » et entra avec toutes ses passions sauvages dans une guerre qu'on lui disait « sainte, » et qu'il rendit *inexpiable*. Vers la fin de l'été de 1863 (30 août), le prince Czartoryski put déjà retracer avec force et vérité, dans une lettre au comte Russell, l'immense aggravation des malheurs de sa patrie à la suite d'une action diplomatique qui n'avait eu d'autre résultat que de « déchaîner la Moscovie tout entière contre une insurrection qui, à l'origine, s'était trouvée seulement en face du tsar et de son armée, » et il importe d'ajouter que cette aggravation devait survivre à la

cause même qui l'avait produite. Qu'on le sache bien, dans le travail obscur, sanglant, à certains égards surhumain, que la Pologne est condamnée à poursuivre désormais pour la conservation de son église, de sa nationalité et de sa vie sociale, ce n'est plus uniquement, comme autrefois, avec un gouvernement oppresseur qu'elle devra se mesurer à chaque pas, mais avec toute une race alarmée, haineuse et farouche, avec le « peuple-tsar, » qui persécutera par patriotisme, expropriera par vertu civique, bouleversera pour remplir une « mission, » et c'est des négociations diplomatiques de 1863 que datera pour la Pologne cette nouvelle et inénarrable ère de son long martyre! Jamais sollicitude européenne pour une nation malheureuse ne tourna ainsi au détriment de ceux même qu'elle prétendit protéger; jamais pitié ne se montra à ce point meurtrière dans ses effets, — *crudelis misericordia,* pour parler le langage du grand scolastique.

Il serait peut-être permis de se demander si, après avoir accumulé tant de désastres et rendu la lutte éternellement implacable, les cabinets de l'Occident étaient encore en droit de se retirer de la lice, et si, pour se disculper d'avoir créé à la Pologne, par leur ingérence, un véritable enfer, il suffisait de montrer les bonnes intentions dont ils l'avaient pavé. Il y a une responsabilité morale même pour les bonnes intentions, quand elles produisent de si épouvantables malheurs, alors surtout qu'il s'agit des deux puissances les plus grandes et les plus civilisées du monde, dont l'une avait déclaré « ne parler jamais en vain, » et dont l'autre avait non moins solennellement affirmé que « ce qui s'était passé après 1831 en Pologne ne saurait plus se renouveler. » Dans tous les cas, les puissances n'étaient-elles pas tenues au moins de répondre par un acte significatif et digne à l'attitude que venait de prendre définitivement le cabinet de Saint-Pétersbourg, et la démarche qu'avait recommandée depuis longtemps lord Malmesbury ne se présentait-elle pas dès lors comme la conséquence forcée d'une négociation si inutilement prolongée, si brusquement interrompue? S'élevant avec vigueur, dans la séance de la chambre des lords du 24 juillet 1863, contre la conduite adoptée par le comte Russell, l'ancien chef du *foreign office* du cabinet tory avait indiqué la manière dont l'Angleterre aurait pu et dû, selon lui, intervenir sans provoquer des malheurs et en sauvegardant sa dignité (*interfer innocently and with dignity*). « Nous aurions pu, disait-il, simplement faire savoir à la Russie l'opinion que nous avions de son régime en Pologne, de son mépris des traités et de la cruauté avec laquelle elle poursuivait cette guerre. *Vous auriez pu faire ce que vous avez fait à l'égard du roi de Naples, vous auriez pu rappeler votre ambassa-*

deur et montrer de la sorte que vous ne vouliez plus continuer de relations avec une puissance si peu civilisée, si peu intègre dans sa foi (*so uncivilized, so uncertain in its faith*), et dont les procédés révoltaient les sentimens de notre nation. Vous auriez pu faire tout cela sans vous placer dans la position compromettante (*derogatory*) pour votre honneur à laquelle vous risquez d'aboutir maintenant... » Tel était l'avis de lord Malmesbury dès le mois de juillet 1863, et depuis lors la situation n'a cessé de s'aggraver. A vrai dire, et pendant tout le cours des négociations, la Russie n'a fait que braver les puissances et redoubler d'atrocité envers la Pologne à mesure qu'elles redoublaient d'instances en sa faveur. Ainsi que le disait si bien le prince Czartoryski dans sa lettre au comte Russell, « aux notes demandant pour la Pologne une administration régulière, le gouvernement russe avait répondu par la nomination de Mouraviev, à la proposition d'une amnistie générale par des proscriptions et des confiscations en masse. Auparavant il soumettait les insurgés à la loi martiale, il en vint à mettre hors la loi la nation tout entière. » Et de même le langage de la diplomatie russe, qui pouvait d'abord sembler conciliant, n'avait pas tardé à se dépouiller de tous les ménagemens : déjà la seconde note du prince Gortchakov avait paru à l'ambassadeur de France, en cela d'accord avec son collègue de la Grande-Bretagne, « insultante et tendant à une *rupture positive* et immédiate. » Cette rupture ne devenait-elle pas d'une nécessité absolue après la troisième et dernière note du vice-chancelier russe, qui congédiait les intervenans d'une façon si hautaine, et n'était-ce pas là la seule conclusion tant soit peu convenable que les puissances pouvaient donner, de leur côté, à un débat si fatal? La résolution suggérée par lord Malmesbury se recommandait, en de telles circonstances, avec d'autant plus de force qu'elle répondait assez bien au niveau moral de notre époque, à la dévotion facile que nous aimons à suivre dans le culte des grands principes; en un mot, elle était honorable sans être héroïque.

En effet, sans imposer à l'Occident des sacrifices pénibles, sans compromettre en rien cette paix matérielle que semble de nos jours apprécier avant toute autre chose la philanthropie passablement hypocrite des heureux de la terre, une rupture positive avec la Russie, une suspension des relations diplomatiques avec le cabinet de Saint-Pétersbourg donnaient une satisfaction immédiate à la dignité, sinon à la conscience des gouvernemens, et cette mesure ménageait de plus à la Pologne la seule chance de salut que lui laissaient encore les dispositions décidément paisibles de ses tièdes champions. Assurément le rappel des ambassadeurs de France et d'Angleterre près la cour de Russie n'aurait pas empêché les Polonais d'être

écrasés; mais, l'insurrection une fois domptée, on peut hardiment affirmer que le cabinet de Saint-Pétersbourg aurait été le premier à faire des propositions aux puissances, à leur soumettre son nouveau plan de régime dans ce malheureux pays, à s'efforcer de se réconcilier l'Occident en usant avec modération de son triomphe. Rassuré dans la possession matérielle de ses provinces, pleinement satisfait dans son orgueil de n'avoir rien accordé au moment du péril, le gouvernement d'Alexandre II aurait eu hâte de rentrer dans le concert européen au moyen de quelques concessions, et telles des « largesses » impériales qui semblent maintenant reléguées dans le domaine du fabuleux et de l'impossible, — une amnistie sérieuse, le rappel du grand-duc Constantin à la lieutenance du royaume, le retour au système du marquis Wielopolski, une loi régulière sur le recrutement, — n'auraient paru alors ni trop larges ni trop onéreuses aux Russes; elles auraient été proclamées, on doit en être convaincu, sans hésitation, avec empressement même. Dans tous les cas, la Pologne aurait été préservée de ce bouleversement social sans exemple, que voit se poursuivre l'Europe avec une morne indifférence; elle n'aurait pas du moins connu dans toutes ses ineffables horreurs ce lendemain de la victoire moscovite, plus meurtrier pour elle à l'heure qu'il est que la lutte même qu'elle vient de traverser. Une rupture avec l'Occident affectait trop profondément les intérêts les plus vitaux de l'empire russe, pour que son gouvernement eût voulu la prolonger témérairement; elle créait d'un autre côté un état de malaise si général et si inquiétant, dérangeait ou arrêtait à un tel point les évolutions ordinaires du monde politique, que l'Europe entière s'en fût bientôt ressentie, et que les puissances restées neutres n'eussent pas tardé à peser sur le tsar dans le sens de la conciliation. La « pression morale » que lord Russell avait vainement espérée de ses bruyantes remontrances du mois d'avril 1863, cette pression se serait, en pareille éventualité, tout naturellement et très sincèrement exercée sur le cabinet de Saint-Pétersbourg de la part des divers états, justement alarmés des suites incalculables de la crise, et qui auraient alors plaidé la cause de l'humanité avec bien plus de conviction qu'au printemps, avec la pénétrante éloquence de la peur. Il est probable que l'Autriche n'aurait pas suivi l'Angleterre et la France dans leur rupture avec la Russie; mais il est également certain qu'elle aurait profité de sa position pour prendre le rôle d'intermédiaire, et ce rôle, elle l'aurait joué avec une loyauté suffisante. Il n'est pas même jusqu'à M. de Bismark qui, dans de telles conjonctures, n'eût employé tous ses efforts pour amener son intime allié du Nord à composition, et n'eût prêché en ce moment à Saint-Pé-

tersbourg la nécessité de transiger avec une insistance égale à celle qu'il avait mise jusqu'alors à y conseiller les coups de vigueur. Et puisque le nom de M. de Bismark vient d'être prononcé, on est presque involontairement amené à se poser ici une question assez importante, à se demander si le superbe ministre eût consommé bientôt avec tant de facilité la ruine du Danemark, eût même osé en concevoir le projet, dans le cas où la France et l'Angleterre eussent dénoncé leurs relations diplomatiques avec la Russie au commencement de l'automne de 1863. La Prusse aurait-elle pris sur elle de donner le signal d'une guerre dans une situation aussi tendue et devant l'accord maintenu entre les deux grandes puissances de l'Occident? Aurait-elle surtout réussi à entraîner, sous de tels auspices, l'Autriche dans l'étrange équipée des bords de l'Eider? Il nous sera bien permis de ne pas étendre jusqu'à des limites aussi fantastiques la part faite à l'audace et à l'habileté de M. de Bismark.

Envisagée donc à tous les points de vue, la mesure recommandée par lord Malmesbury se présentait, au mois de septembre 1863, comme la seule conclusion logique et digne que les puissances pouvaient donner aux longues et lamentables négociations avec la Russie. C'était là une politique nullement hasardeuse, éminemment préservatrice même, une politique aussi avantageuse pour l'Occident que secourable à la Pologne, et qui serait devenue le salut du Danemark, qu'elle aurait mis ainsi dès l'origine à l'abri de toute agression et de toute entreprise. Malheureusement une telle politique était à la fois et trop modeste et trop nette pour tenter les esprits et s'imposer aux consciences. Rompre les relations avec la Russie, c'eût été protester uniquement au nom du droit outragé, accomplir un devoir, prendre une résolution loyale, mais qui n'ajoutait rien au prestige et ne parlait pas aux imaginations. Et d'un autre côté c'eût été accepter une situation franche et précise vis-à-vis du tsar, s'interdire tout retour et détour, renoncer à ce jeu du hasard et de l'adresse qui apporte parfois des gains si inespérés. Or, si les velléités des grandes choses ne manquent pas absolument à notre époque, elle n'a pas la simplicité d'ambitionner des choses simplement honnêtes : en gros, elle professe le règne de la justice; en détail, elle croit au gouvernement de l'imprévu et de la ruse; elle a, selon la fine remarque de Tocqueville, plutôt des aspirations que des principes, et ses instincts valent toujours mieux que sa morale.

Dans les premiers momens toutefois, il y eut lieu de croire que le cabinet de Saint-James méditait une démarche assez sérieuse en réponse au refus péremptoire de la Russie, qu'il préparait un acte empreint d'une certaine énergie, et qui, sans prendre les

formes d'une rupture diplomatique, la dépassait encore à certains égards en portée, et pouvait avoir une haute signification morale. La doctrine du prince Gortchakov sur la liberté d'interprétation des traités européens ne laissait pas de blesser profondément les sentimens de l'Angleterre, et lord Russell se montrait dès lors assez disposé à adopter un plan de conduite que lui suggérait depuis longtemps un homme remarquable, un émigré polonais auquel son nom, son caractère, sa profonde connaissance de la société anglaise, enfin ses prédilections et jusqu'à ses idiosyncrasies toutes britanniques avaient valu, dans les hautes sphères de Londres, une considération qui n'y est que très rarement accordée aux étrangers de mérite. Le général Zamoyski (car c'est bien de lui que nous voulons parler) avait jugé dès le début et sainement l'impuissance absolue et radicale de la campagne inaugurée par l'Angleterre. « Pourquoi, ne cessait-il de dire au principal secrétaire d'état, pourquoi vous obstinez-vous à courir au-devant d'une insulte ou d'un mensonge, — d'une insulte, si la Russie rejetait vos représentations, et d'un mensonge, si elle faisait semblant de les accepter, quitte à violer ses engagemens comme par le passé? » Et l'éminent patriote s'épuisait à démontrer qu'au lieu de toute intervention, soit par des remontrances, soit même par les armes, l'Angleterre et la France n'avaient qu'une seule chose à faire : c'était de déclarer le tsar déchu des droits que les traités de Vienne lui avaient conférés sur la Pologne, attendu qu'il n'avait jamais rempli les conditions auxquelles cette reconnaissance de sa souveraineté en Pologne avait été liée. Une déclaration de déchéance, le retrait de la sanction donnée en 1815 par l'Europe à la domination russe sur les pays de la Vistule et du Dniéper, c'était là, argumentait le général Zamoyski, le seul acte que la Pologne avait le droit de réclamer des puissances, et que celles-ci avaient le devoir de lui accorder... Il est vrai que, dans l'esprit de son ardent promoteur, ce simple acte devenait la pierre angulaire de tout un merveilleux édifice, le prologue d'un drame grandiose, — d'une *historico-pastorale*, eût dit ici le bon Polonius, — où le gouvernement de Vienne, rassuré et stimulé à la fois par ce *verdict* de la France et de l'Angleterre, se décidait de son côté à un grand acte de réparation, renonçait à la Galicie, lui *rendait* même les cent mille soldats polonais qu'il tirait de cette province. A la tête de ces troupes *nationales*, un prince de la maison d'Autriche, acclamé roi de Pologne, marchait alors au secours des insurgés de Varsovie et de Wilna et arrachait l'antique patrimoine des Jagellons, son état légitime, à « l'envahisseur » moscovite. La restauration de la Pologne se faisait ainsi de par elle-même, d'une manière complétement normale, et comme « par un

enfantement naturel, » dans une lutte régulière entre le souverain légitime et un « usurpateur; » elle se faisait sans intervention, sans aucun secours de l'étranger, et tout au plus sous les seuls auspices d'un traité purement *défensif* entre les puissances de l'Occident et l'Autriche pour *garantir* cette dernière contre une attaque peu probable de la Russie... Au XVIe siècle, le grand-connétable Jean Zamoyski avait, dans la sanglante bataille de Byczyna, fait prisonnier un prétendant à la couronne de Pologne qui ne fut autre que l'archiduc Maximilien d'Autriche; il emmena alors le Habsbourg captif dans son château seigneurial de Krasny-Staw et l'y traita avec l'exquise chevalerie d'un « gentilhomme-roi. » Eh bien! n'était-il pas pour le moins piquant de voir maintenant un descendant du grand-connétable faire ainsi, en imagination, les honneurs de sa patrie restaurée à un autre archiduc d'Autriche salué roi de Pologne et comptant le prisonnier de Krasny-Staw parmi ses ancêtres?...

Sans discuter ici le mérite de la combinaison que développait le général Zamoyski avec la fougue persistante qui l'a toujours caractérisé, — conception bizarre à coup sûr et qu'on serait bien tenté de qualifier de *songe d'une nuit d'exil*, — reconnaissons toutefois avec lord Russell la réelle et grande valeur de la pensée première qui formait le point de départ et comme la base de cette thèse. Rien assurément de plus légitime et de plus logique que le retrait de la sanction donnée autrefois à la domination russe en Pologne à la suite du refus persistant de la Russie de remplir les clauses qui avaient accompagné cette sanction, et un tel arrêt de l'Europe ne serait pas resté pour le coup sans des conséquences graves et sérieuses. C'est l'un des plus douloureux signes de l'affaissement moral de notre époque que le peu d'importance qu'elle attache d'ordinaire à une simple protestation : elle reconnaît par cela et en principe la souveraineté absolue de la force sur le droit. Et toutefois une protestation telle que la projetait lord John Russell, un verdict aussi solennel prononcé par la France et l'Angleterre dans une cause que M. de Talleyrand, dès 1815, avait appelée « la première, la plus grande et la plus éminemment européenne de toutes les questions, » aurait eu son enseignement profond et salutaire, aurait porté ses fruits, même dans un temps comme le nôtre, si indifférent qu'on le suppose au droit abstrait, si peu soucieux d'un jugement qui n'aurait pas l'appui immédiat de la force. Pour ne regarder du reste qu'un côté, le plus étroit et le plus humblement utilitaire, d'une pareille mesure, il est clair qu'elle présentait, dans tous les cas, le même caractère préservateur déjà signalé plus haut dans la discussion de l'hypothèse d'une rupture diplomatique.

Parmi toutes les calamités causées à la Pologne par l'ingérence de l'Occident, il y en avait alors une dernière à prévoir, sans contredit la plus lamentable, et qui depuis ne s'est malheureusement que trop réalisée. En effet, les remontrances de l'Europe n'ayant abouti à rien, à aucune déclaration *positive*, à aucun *acte*, ne fût-il que moral, mais saisissable et *obligatoire*, il y avait à craindre que la Russie, une fois maîtresse de l'insurrection, ne s'affranchît complétement de tous ses engagemens antérieurs et même de ces promesses récentes « d'oubli et de réparation après la soumission » qu'elle n'avait cessé de prodiguer pendant les négociations, que les puissances, de leur côté, ne se crussent déliées de tout devoir envers leur protégée, et ne songeassent pas même à garantir du moins à la Pologne le *statu quo ante*, l'état bien précaire cependant dont elle avait « joui » avant leur intervention, si pleine de sollicitude et de désastres. En un mot, il y avait à craindre qu'après avoir tour à tour excité et abandonné la victime, on n'en vînt à étouffer jusqu'à son souvenir inopportun. Or une telle calamité n'était plus possible après une déclaration formelle comme la méditait au mois de septembre 1863 le cabinet de Saint-James. A toute conférence, à toute entrevue, à chaque transaction diplomatique, le tsar aurait nécessairement commencé par demander que le verdict fût rapporté, aurait insisté sur la restitution des titres déniés, et les puissances avaient dès lors l'occasion, se trouvaient même *dans la nécessité* d'exiger des garanties, de stipuler des conditions nouvelles, très modestes, si l'on veut, et conformes à la nouvelle fortune de la Pologne, mais qui lui eussent assuré en dernier lieu un *minimum* de sécurité et de vie, mis fin dans tous les cas au terrible régime des Mouraviev. Il est vrai que lord Palmerston croyait d'abord ou bien feignait de croire qu'une pareille déclaration serait plutôt nuisible qu'utile à la Pologne, attendu, disait-il, « que ce serait *dégager* la Russie de ses obligations. » Bien plus tard encore, dans la séance du parlement du 13 février 1864, le noble lord de la trésorerie reproduisait ces mêmes objections et soumettait ainsi assez étrangement à une critique rétrospective la conduite tenue par son propre collègue du *foreign-office* au mois de septembre de l'année précédente. « Il est parfaitement exact, disait-il, que les Polonais avec qui j'ai été en rapport ont toujours soutenu que ce serait ce qu'il y aurait de plus important à faire dans leur propre intérêt; mais je n'ai cessé de croire que *relever* le gouvernement russe de tous les engagemens, de toutes les stipulations contenus dans le traité de Vienne, ce ne serait pas un avantage pour les Polonais, que ce serait au contraire les abandonner pieds et poings liés à la merci de ceux dont ils demandent à être délivrés. » Ce raison-

nement de lord Palmerston était plus spécieux que sincère, et le comte Russell n'eut pas beaucoup de peine à en démêler l'équivoque. Autre chose est en effet de déclarer que les traités de 1815 ont cessé d'exister et de relever ainsi le tsar de ses obligations, autre chose est de constater que le tsar, n'ayant pas satisfait aux stipulations de ce traité, en a perdu les *bénéfices*. Dans un contrat international comme dans un contrat entre particuliers, quand l'une des parties n'a point rempli ses obligations, elle perd son droit aux avantages qu'elle pouvait prétendre; mais la partie lésée, en lui signifiant cette déchéance, ne la dispense point pour cela de ses obligations : elle entend, à son heure et à sa convenance, faire valoir les droits qu'elle tire de cet acte, et jamais le contrat n'a plus de force qu'au moment où il est ainsi dénoncé à ceux qui l'ont violé. Au fond, et pour quiconque connaît l'humeur et le langage du noble vicomte, il est prouvé que ce n'est pas la perte de son *droit* d'intervenir en faveur de la Pologne qu'il redoutait dans l'acte proposé par son collègue du *foreign-office*, mais bien l'*obligation* d'intervenir qu'un tel acte lui aurait imposée désormais d'une manière à ne plus pouvoir être éludée.

Ces résistances de son chef, du premier ministre, lord Russell parvint cependant à les vaincre, momentanément du moins, sous le coup de l'irritation causée par la dernière réponse du prince Gortchakov. Une déclaration des droits et des devoirs telle que la suggérait le général Zamoyski allait assez bien à l'esprit méthodique et légiste du principal secrétaire d'état; il embrassa même cette idée avec une certaine ferveur, et s'empressa de la développer au long et *inter pocula* au fameux banquet de Blairgowrie (26 septembre 1863). Dans ce discours, demeuré célèbre, lord John commençait par affirmer que « ni les obligations, ni l'honneur, ni l'intérêt, n'exigeaient de la Grande-Bretagne de faire la guerre pour la Pologne; » mais, après avoir payé ce tribut indispensable aux sentimens chevaleresques de la noble Angleterre, le ministre continuait de la sorte : — Le partage de la Pologne a été le scandale de l'Europe pendant le dernier siècle et la honte des trois puissances qui l'ont accompli. Jusqu'au traité de Vienne, cet acte n'était point admis dans le droit européen. Ce traité, sous la pression des circonstances, donna au partage une sanction rétrospective, « et les puissances de l'Europe sont devenues, pour me servir d'une expression légale, complices après le fait (*accessories after the fact*). » En reconnaissant toutefois la domination russe en Pologne, poursuivait l'orateur, les puissances de l'Europe ont stipulé certaines conditions pour ce pays; mais la Russie ne les a pas tenues. Avertie aujourd'hui par les remontrances de l'Europe, elle persévère dans la vio-

lation de ses engagemens. Et le comte Russell concluait par ces paroles : « Les conditions en vertu desquelles la Russie a obtenu la Pologne n'ayant pas été remplies, le titre même peut difficilement être maintenu. » Pendant que le monde, attentif et quelque peu surpris, recueillait de la bouche du ministre britannique cette déclaration solennelle, le cabinet de Saint-James se mettait en devoir de donner à sa pensée la forme d'un acte international, et invitait la France et l'Autriche à se joindre à sa note. Le gouvernement français adhéra *pleinement et immédiatement* à la proposition de lord Russell, et l'engagea seulement à s'entendre à ce sujet avec l'Autriche; or rien de plus caractéristique et de plus instructif que le langage que tint le cabinet de Vienne dans cette grave occasion.

Avant de le résumer, il importe néanmoins de savoir qu'ayant à faire sa réponse au ministre britannique, le comte Rechberg était déjà parfaitement instruit de la manière dont la cour de Russie envisageait le projet qui s'agitait. En effet, trois ou quatre jours après le discours de Blairgowrie (au commencement d'octobre), le prince Gortchakov eut à ce sujet un long entretien avec M. de Thun, ambassadeur de sa majesté apostolique à Saint-Pétersbourg. « Sans examiner encore jusqu'à quel point une démarche de la nature de celle que venait d'annoncer lord Russell pourrait influer sur l'attitude future du gouvernement russe vis-à-vis des puissances intervenantes, » le vice-chancelier commençait d'abord par affirmer que la première conséquence en serait infailliblement l'incorporation complète du royaume dans l'empire. Cette menace (que les organes russes annonçaient vers ce même temps comme un vœu exprimé par le sénat impérial) n'avait au fond aucune importance réelle, et ne dut pas émouvoir beaucoup le comte de Thun; mais le prince Gortchakov ajoutait qu'il était évident qu'un pareil acte des puissances ne pourrait rester isolé, qu'il aurait pour complément logique la reconnaissance des Polonais comme belligérans (1), et il est su-

(1) Chose curieuse, dans cet acte si important d'une déclaration de déchéance, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne s'occupait et ne s'inquiétait que du *côté pratique,* de la conséquence qu'il pourrait avoir : le côté moral du projet de lord Russell, la grande question de *droit* qu'il renfermait, échappait complétement au prince Gortchakov, ou lui paraissait de peu de gravité. Il est vrai que le gouvernement français, de son côté, n'envisageait pas d'une manière très différente la proposition du cabinet de Saint-James : lui aussi semblait n'y voir autre chose que le résultat pratique, la possibilité d'un secours matériel pour la Pologne, et paraissait se préoccuper assez peu de la portée morale d'un verdict aussi solennel, de la question de droit, ou plutôt d'un droit (il faut bien l'ajouter pour expliquer une telle indifférence) qui prenait son point de départ dans les *traités de Vienne*... Du reste, dès le 20 septembre, c'est-à-dire immédiatement après la rupture des négociations de la Russie avec les puissances, le prince Czartoryski avait adressé aux gouvernemens de France et d'Angleterre la demande formelle de la recon-

perflu de faire observer qu'une semblable mesure serait regardée par le gouvernement d'Alexandre II *comme une déclaration de guerre à la Russie*. Le vice-chancelier terminait ses remarques en exprimant l'espoir que le gouvernement d'Autriche ne s'associerait pas à une politique de cette nature. — Ainsi dûment averti, le comte Rechberg ne repoussait cependant nullement, dans sa réponse, les ouvertures que le cabinet de Saint-James venait de lui faire; il reconnaissait le fondement légal de la proposition et partageait complétement l'opinion du gouvernement de sa majesté britannique, — que la Russie n'avait pas rempli les conditions auxquelles la Pologne lui avait été remise en 1815; mais en même temps M. de Rechberg demandait quel devait être, au jugement du ministre anglais, le *résultat pratique* de la déclaration projetée, et il invitait le comte Russell à bien peser les conséquences probables ou possibles d'un pareil acte et à en assumer sa part de responsabilité. La France et l'Angleterre pouvaient bien, — argumentait-on à Vienne, et assurément non sans raison, — déclarer le tsar déchu de ses droits sur la Pologne sans la moindre crainte de représailles; mais tout autre était dans une semblable occurrence la position de l'Autriche comme puissance limitrophe de la Russie et détentrice elle-même d'une partie de la Pologne. Quelle attitude prendrait l'Angleterre, quelles obligations accepterait-elle dans une certaine éventualité qu'il fallait cependant prévoir, — pour le cas notamment où l'Autriche s'attirerait une guerre par suite de l'adhésion qu'elle aurait donnée à la note proposée? En un mot, avant d'apposer sa signature à un document d'une si grave portée, la cour de Vienne demandait qu'on s'expliquât sur les garanties... Les garanties! c'est là, depuis la guerre d'Italie, la pensée immuable, le *cæterum censeo* de l'Autriche à chaque transaction. Elle les demandait en juillet à la France et à l'Angleterre, en août aux princes d'Allemagne réunis à Francfort, en novembre à M. de Bismark; dans ce mois d'octobre, elle les redemandait encore une fois aux grandes puissances de l'Occident en vue d'une action possible en Pologne, — et ce fut là le moment le plus décisif pour ce malheureux pays. En effet, la France ayant dès l'origine déclaré vouloir accorder au cabinet de Vienne toutes les garanties et toutes les concessions désirables au prix

naissance des Polonais comme belligérans. Cette demande était accompagnée d'un curieux mémorandum sur les précédens diplomatiques de cette question de la reconnaissance d'un peuple insurgé comme belligérant; on y citait notamment l'exemple donné par la Russie elle-même dans l'insurrection grecque, alors qu'elle signait un protocole de Londres déclarant « qu'une intervention est justifiée, non-seulement dans le cas où la sûreté et les intérêts essentiels d'un état sont affectés par les événemens intérieurs d'un état voisin, mais aussi *dans le cas où les droits de l'humanité sont violés par les excès d'un gouvernement cruel et barbare...* »

d'une coopération sérieuse dans la question polonaise, il suffisait maintenant d'un mot de lord Russell, d'une assurance en cas d'attaque de la part de la Russie, pour obtenir l'adhésion de l'Autriche à l'acte de déchéance, — et alors qui oserait douter des chances de salut qui surgissaient pour les Polonais dans leur suprême détresse? Mais ce mot, le cabinet de Saint-James ne voulut jamais le prononcer. L'Angleterre n'entendait prendre aucune obligation, n'entendait répondre en rien des suites des mesures qu'elle était cependant la plus ardente à recommander. Lord Russell se montra même assez surpris des appréhensions et des exigences de M. de Rechberg; il pensait ingénument que la cour de Vienne devait se contenter de la satisfaction *morale* que lui procurerait « une attitude digne vis-à-vis de l'orgueil provoquant du gouvernement russe; » il croyait de plus que la déclaration de déchéance ne saurait en aucun cas avoir *d'autre résultat* que de faire *peut-être* adopter à la Russie une ligne de conduite « plus satisfaisante, » — et avant de prendre des engagemens d'une nature quelconque il aima mieux, en dernier lieu, se passer du concours de l'Autriche.

Est-il besoin de dire qu'après cette retraite forcée du gouvernement de Vienne, la mesure tant prônée par lord John perdait, aux yeux de la France, presque tout son prix? Ce n'est que l'assentiment de l'Autriche qui, dans l'opinion du cabinet des Tuileries, pouvait donner à cet acte une valeur pratique, le faire aboutir à une œuvre de délivrance et de restauration; réduit aux seules signatures de la France et de l'Angleterre, il ne conservait plus que le caractère d'un jugement abstrait, et avait de plus, au gré de Paris, l'inconvénient d'en appeler aux fâcheux traités de 1815... Toutefois M. Drouyn de Lhuys donna au principal secrétaire d'état l'assurance formelle qu'aussitôt que lord Napier aurait remis au prince Gortchakov une note dans le sens du discours de Blairgowrie, le duc de Montebello s'empresserait de faire de son côté une déclaration analogue à la cour de Saint-Pétersbourg, — si grand était le désir du cabinet des Tuileries de voir l'Angleterre faire un pas en avant, si faible aussi sa confiance dans la fermeté des hommes d'état britanniques, alors même qu'il s'agissait d'un acte d'une portée puremen morale et dû à leur propre initiative. Lord Russell écrivit donc sa dépêche; elle fut lue au conseil, obtint l'approbation de lord Palmerston, et copie en fut donnée au ministre des affaires étrangères de France. Déjà lord Napier avait été avisé d'informer le prince Gortchakov d'une « communication importante » qu'il aurait bientôt l'honneur de lui transmettre, et le duc de Montebello était également instruit par son gouvernement d'avoir à appuyer son collègue de la Grande-Bretagne dans sa solennelle déclaration; déjà

même le document tant débattu était parti pour sa destination et s'acheminait vers Saint-Pétersbourg... quand soudain, et à l'ébahissement indicible des initiés, un coup de télégraphe arrêtait brusquement en Allemagne le courrier porteur de la dépêche; un autre coup de télégraphe informait lord Napier qu'il ne serait plus donné suite à « l'importante communication : » lord Russell opérait une retraite précipitée et assurément peu honorable. M. de Bismark avait prononcé son *quos ego !...*

Depuis le scandale de la convention militaire du 8 février, le nom du ministre de Guillaume Ier n'avait plus reparu dans les négociations officielles qui se poursuivaient au sujet de la Pologne, et le cabinet de Berlin semblait s'être tout à fait retiré de la lice. Cela n'empêcha pas cependant M. de Bismark de veiller aux intérêts de la Russie avec une sollicitude sans égale, d'être en communication constante et des plus intimes avec le prince Gortchakov, et d'user de toutes les ressources de son esprit pour désunir les trois puissances intervenantes ou affaiblir leur action. Il sera parlé plus loin des diverses tentatives faites sur la cour de Vienne à cet effet; toutefois, et avec sa sagacité ordinaire, M. de Bismark reconnut dès l'origine que le véritable nœud des affaires était à Londres, et c'est surtout vers ce point qu'il dirigea ses efforts. Les « affinités électives, » comme disait Goethe, entre l'Angleterre protestante et la Prusse luthérienne, les liens de famille qui unissaient les maisons royales des deux pays, les penchans très tudesques de la cour de Windsor, les scrupules et les timidités des hommes d'état britanniques, toutes les circonstances enfin qui plus tard devaient si puissamment favoriser le coup hardi du ministre prussien contre le Danemark, lui servirent également dans l'infatigable besogne qu'il se donnait pour le bien de son intime allié du Nord pendant tout le cours de la négociation polonaise. Les mouvemens stratégiques de M. de Bismark dans cette campagne auxiliaire étaient du reste invariablement les mêmes et presque invariablement aussi couronnés de succès (1). A chaque nouvelle représentation que lord Russell se proposait d'envoyer à la Russie, le ministre prussien ne manquait pas de venir en dissuader le cabinet de Saint-James, « dans l'intérêt bien entendu des Polonais eux-mêmes » et pour ne pas nuire aux intentions clémentes de l'empereur Alexandre II, dont il se portait garant : il parvenait ainsi à faire du moins sensiblement émousser

(1) C'est notamment une de ces interventions pressantes de M. de Bismark auprès de lord Russell qui avait surtout contribué à faire rejeter par l'Angleterre l'idée d'une note identique et solidaire à adresser à la Russie, idée que recommandait au mois de juillet M. Drouyn de Lhuys, appuyé en cela fortement par le comte Rechberg. (Dépêche de M. Drouyn de Lhuys au duc de Gramont, 3 août 1863.)

les traits que forgeait avec peine l'officine de *Downing-street*. Lorsque ensuite le prince Gortchakov était sur le point d'expédier sa réponse aux puissances, M. de Bismark avait hâte d'informer quelques jours d'avance le principal secrétaire d'état du contenu de la missive russe et d'en atténuer au possible la mortifiante impression. La réponse étant arrivée et l'amertume en devenant grande, M. de Bernstorff demandait la permission de lire au comte Russell une dépêche confidentielle de son gouvernement, et cette dépêche attirait « sérieusement » l'attention de l'Angleterre sur les dangers qui résulteraient pour la paix générale d'une pression plus forte exercée sur la Russie, vu que, dans le cas d'une intervention armée en Pologne, la Prusse serait forcée de se joindre à la Russie « pour sauvegarder son intégrité et celle de l'Allemagne. » Le chef du *foreign-office* avait beau se récrier à cet endroit, avait beau protester de ses intentions inébranlablement pacifiques et exprimer à la fin « son profond étonnement et chagrin » de voir le gouvernement du roi Guillaume Ier « s'obstiner dans une solidarité peu honorable avec l'atroce conduite de la Russie : » M. de Bismark tenait ferme, et, pour achever de porter le trouble dans l'esprit de lord John, il ne négligeait pas non plus de lancer un petit mot « plein d'appréhensions » au sujet du Slesvig-Holstein. Cette affaire du Slesvig-Holstein n'avait pas encore, à l'époque dont nous parlons ici (au printemps et dans l'été de 1863), l'aspect grave qu'elle devait prendre plus tard par un concours de circonstances vraiment fatales; elle n'était pas encore du tout alors une question brûlante, elle continuait seulement d'être une question « ennuyeuse, » — *a tedious question*, comme l'appelait sir A. Buchanan dans sa dépêche du 11 avril, — et l'Europe ne s'attendait nullement à un arrêt si prochain et si définitif dans ce procès interminable dont elle s'était habituée depuis longtemps à entendre sans émotion aucune les plaidoiries monotones. Telle qu'elle était cependant alors, cette affaire du Slesvig-Holstein rendait déjà des services signalés à M. de Bismark dans son action sur lord Russell au sujet de la Pologne, car c'est comme modérateur de « l'inquiétante » effervescence de l'Allemagne contre le Danemark que se posait pendant tout ce temps le ministre prussien devant la diplomatie britannique. Dix jours encore avant le fameux vote du *Bund* (dépêche de sir A. Buchanan du 19 septembre), il « affirmait » à l'ambassadeur anglais près la cour de Berlin « avoir fait tout son possible (*every thing in his power* pour recommander la *modération* à Vienne et à Francfort » et pou empêcher l'exécution fédérale!...

C'est donc d'après les mêmes règles d'une stratégie qui avait déjà fait tant de merveilles auprès de lord John Russell que procéda

aussi M. de Bismark à la suite du discours de Blairgowrie; il agit seulement cette fois avec un peu plus de vigueur que de coutume et selon les exigences impérieuses d'un moment aussi critique. Il chargea son ambassadeur M. de Bernstorff de provoquer une explication *catégorique* avec le principal secrétaire d'état et de lui dire que le cabinet de Saint-James, s'il désirait le maintien de la paix européenne, ferait bien de ne pas hasarder, *même isolément*, une déclaration que le gouvernement du roi Guillaume Ier ne pourrait regarder que comme « attentatoire aux intérêts de la Prusse. » Trois jours plus tard, et sans attendre le résultat des explications demandées au chef du *foreign-office*, M. de Bismark s'empressait de faire parvenir à Londres l'avis télégraphique que, d'après une communication confidentielle instantanément reçue de Saint-Pétersbourg, la cour de Russie regarderait une pareille déclaration, « devant avoir pour conséquence nécessaire la reconnaissance aux Polonais des droits de belligérans, » comme un *casus belli*... La Russie et la Prusse faisant un *casus belli* à l'Angleterre, que secondait la France et que pouvait au besoin rejoindre l'Autriche, — la menace était-elle bien sérieuse? L'Angleterre, même isolée, privée de toute alliance, n'avait-elle pas ample raison de dédaigner une pareille bravade? Étaient-ce par hasard les flottes réunies de Kronstadt et de Stralsund que pouvait redouter la Grande-Bretagne « derrière ses remparts de granit et d'airain? » Et qu'aurait répondu dans une circonstance analogue un Chatham, un Pitt ou un Canning? Néanmoins le visage de lord Russell s'assombrit singulièrement à cette communication du comte Bernstorff; il s'assombrit beaucoup plus encore à la lecture d'une autre dépêche prussienne où M. de Bismark invitait le principal secrétaire d'état à prendre garde à sa démarche, — car si le tsar était déclaré déchu de ses droits sur la Pologne pour sa violation du traité de Vienne, les puissances allemandes pourraient bien aussi déclarer de leur côté le roi de Danemark déchu de sa souveraineté sur les pays de l'Eider pour n'avoir pas rempli tous les engagemens du traité de Londres... Le *recitativo* était donc au complet, et la note finale du Slesvig-Holstein ne manqua pas d'avoir, à ce moment surtout, quelque chose de singulièrement agaçant.

En effet, le différend dano-allemand était entré, vers ce même temps, dans une phase nouvelle et plus inquiétante que d'ordinaire. Déjà, au début de ces complications, dans sa dépêche du 9 mai, le très sagace agent anglais près la diète de Francfort, sir A. Malet, avait indiqué l'hiver comme l'époque où la valeureuse Allemagne s'enhardirait probablement à quelques mesures coercitives contre le Danemark, « la saison rigoureuse devant à ce moment rendre im-

possibles des opérations maritimes qui ne sauraient qu'être défavorables à l'Allemagne. » Chose curieuse, l'hiver était un auxiliaire non moins précieux pour le prince Gortchakov dans sa campagne polonaise que pour M. de Bismark dans son équipée danoise, et le 1er octobre la diète de Francfort votait effectivement l'exécution fédérale dans le Slesvig-Holstein. Entre un vote du *Bund* pourtant et une action véritable de la part de ses divers gouvernemens, la distance est habituellement assez grande encore dans la Germanie une et divisible. Et qu'auraient pu du reste tous les votes de Francfort contre une volonté fermement exprimée par les deux grandes puissances de l'Occident? Il est vrai qu'ayant invité, quinze jours avant cette décision de Francfort, le gouvernement français à faire en commun des représentations aux cours allemandes au sujet du Danemark, lord Russell n'avait reçu qu'une réponse peu accueillante. « M. Drouyn de Lhuys me dit, — mandait au principal secrétaire d'état son chargé d'affaires à Paris, M. Grey, sous la date du 18 septembre, — que le mode de procédé suggéré par votre seigneurie serait analogue à la marche suivie par la Grande-Bretagne et la France dans la question polonaise. Il n'avait aucune inclination (et il avoua franchement qu'il parlerait dans ce sens à l'empereur) à placer la France vis-à-vis de l'Allemagne dans la position où elle avait été placée vis-à-vis de la Russie. Les notes formelles des trois puissances à la Russie n'avaient eu aucun résultat, et la situation de ces trois puissances n'était rien moins que digne. Si l'Angleterre et la France adressaient à l'Autriche, à la Prusse et à la confédération germanique le mémorandum proposé par votre seigneurie, il fallait qu'elles fussent prêtes à aller plus loin et à adopter une ligne de conduite plus conforme à la dignité des deux grandes puissances que celle qu'elles tenaient en ce moment dans la question polonaise. A moins que le gouvernement de sa majesté ne fût décidé à faire quelque chose de plus, si c'était nécessaire, que de présenter une simple note et de se contenter d'une réponse évasive, il était sûr que l'empereur ne consentirait point à adopter la suggestion de votre seigneurie... » Certes ce langage du ministre français se ressentait des amertumes causées par l'Angleterre dans les négociations au sujet de la Pologne. Remarquons toutefois qu'il ne repoussait nullement la pensée d'une action commune en faveur du Danemark. La France n'avait pas encore à ce moment les singuliers scrupules que devait lui suggérer plus tard le dépit produit par l'avortement de sa proposition de congrès; elle ne s'était pas encore avisée d'une « lutte du droit ancien et du droit nouveau » dans la cause du Slesvig-Holstein. Au milieu de ce mois de septembre 1863, la France se refusait seulement, et avec raison

sans contredit, à une négociation vaine : elle était prête à toute action sérieuse. — Du reste, depuis cette réponse de M. Drouyn de Lhuys, l'Angleterre avait pris une attitude plus digne dans la cause polonaise : elle avait conçu le projet d'une déclaration de déchéance, projet auquel le cabinet des Tuileries s'était empressé d'adhérer, et que celui de Vienne n'aurait point repoussé, si on lui avait accordé des garanties contre la Russie. Et c'est dans un pareil moment que lord Russell renonçait au concours possible de l'Autriche pour ne pas prendre d'obligations; il renonçait à un concours qui serait peut-être devenu le salut de la Pologne, qui aurait certainement préservé le Danemark de toute atteinte! Une politique large et généreuse aurait saisi l'occasion unique d'intéresser le gouvernement autrichien à la fortune de la Pologne et de le détacher de celle du Slesvig-Holstein; une politique beaucoup plus étroite, mais encore sensée et clairvoyante, aurait du moins maintenu à tout prix l'accord avec la France et laissé se démener M. de Bismark, que l'Autriche se serait bien gardée alors de suivre. Malheureusement l'ineptie des ministres britanniques à ce moment ne fut égalée que par leur extrême pusillanimité, et ils crurent simplifier la situation en faisant abandon complet d'une des deux questions. Ils ne se doutaient pas qu'une pareille faiblesse ne ferait qu'enhardir M. de Bismark dans ses vues sur le Danemark et l'amener bientôt à déchirer précisément ce traité de Londres qu'ils s'imaginaient pouvoir sauver en sacrifiant la Pologne; ils ne prévoyaient pas qu'une défection si inexcusable achèverait d'aigrir la France et de la rendre inaccessible à toute sollicitation d'une nouvelle campagne diplomatique à faire de concert avec la Grande-Bretagne. Ils plièrent devant les menaces du cabinet de Berlin, et donnèrent au monde un spectacle comme il n'en avait plus vu depuis le fameux coup de télégraphe par lequel M. de Manteuffel annonça jadis, en 1850, au prince Schwarzenberg son départ effaré pour Olmutz. Lord Russell retira sa note déclarant le tsar déchu de sa souveraineté en Pologne, et la remplaça, le 20 octobre, par une courte dépêche à l'adresse du prince Gortchakov, qui disait textuellement : « Le gouvernement de sa majesté n'a pas le désir de prolonger la correspondance au sujet de la Pologne pour le simple plaisir de la controverse. Le gouvernement de sa majesté reçoit *avec satisfaction* l'assurance que l'empereur de Russie *continue* à être animé d'intentions pleines de *bienveillance* vis-à-vis de la Pologne et de *conciliation* vis-à-vis des puissances étrangères (1). »

(1) Toutes ces vicissitudes du projet annoncé à Blairgowrie et de la dépêche d'abord expédiée pour Saint-Pétersbourg, puis précipitamment retirée, ont été le sujet d'une fort curieuse conversation entre M. Hennessy et lord Palmerston dans la séance de la chambre des communes du 13 février 1864. L'interpellation de l'honorable membre

Telle fut la conclusion que le cabinet de Saint-James trouva juste et digne de donner, pour sa part, à cette intervention européenne pour un malheureux peuple qu'il avait le premier rendue aussi retentissante et générale que possible, dans laquelle il avait presque violemment entraîné la France, d'abord très récalcitrante, et qui ne devait laisser d'autres traces après elle que de vastes et profondes mares de sang sur les bords désolés de la Vistule et de la Wilia! On ne saurait trop le répéter : dans les malheurs indicibles qu'amena pour la nation polonaise l'ingérence de l'Occident en 1863, la première part de responsabilité, sinon la plus grande, en revient aux hommes d'état britanniques, et ce serait à coup sûr pour tout esprit honnête une bien frivole tentative que de vouloir se consoler de ce spectacle en pensant aux perplexités et aux déboires de ces mêmes hommes dans la catastrophe danoise, qui ne tarda pas d'arriver, car cette expiation même, si tel est le nom

était conçue, ainsi que la réponse du ministre, en termes d'une obscurité calculée, et l'incident n'a pas eu de suite, M. Hennessy n'ayant pas voulu ou pu produire la dépêche supprimée, bien qu'au dire des initiés il en eût la copie exacte dans sa poche. Voici cependant, d'après *le Moniteur*, les principaux passages de ce débat très caractéristique :

M. Hennessy. — « J'ai demandé hier au gouvernement si les papiers sur la Pologne promis par le ministre des affaires étrangères contiennent une certaine dépêche à laquelle une grande importance est attachée à Berlin. Cette dépêche est relative à la question danoise (*sic*); elle a été envoyée dans l'automne par le comte Russell au prince Gortchakov, redemandée par le télégraphe, puis changée et renvoyée. Lorsque cette dépêche est arrivée, il paraît que M. de Bismark et M. de Rechberg avaient appelé l'attention sur la déclaration faite par lord Russell dans son discours à Blairgowrie, où il a dit que la Russie n'avait plus droit sur la Pologne, parce qu'elle ne s'était pas conformée au traité de Vienne, et que les puissances allemandes déclarent aujourd'hui qu'elles appliquent la même doctrine pour le Danemark, que le traité de Londres n'a pas été exécuté par le Danemark, et que par conséquent le traité de Londres est nul. Le gouvernement veut-il produire la dépêche originale envoyée du *foreign-office* avec la sanction de la reine, signée par le secrétaire d'état, et qui ensuite a été changée et retirée?

« Lord Palmerston. — L'honorable gentleman désire savoir si une certaine dépêche, envoyée à l'un de nos ministres à l'étranger, avait été modifiée par ordre du secrétaire d'état avant d'être remise au gouvernement étranger à qui elle était destinée. Il y a eu, à ma connaissance, bien des cas où, après avoir étudié de nouveau la question, l'on a jugé convenable de faire quelque changement à une dépêche adressée à l'un de nos ministres et destinée à être communiquée à un gouvernement étranger. Il serait, ainsi que le verra l'honorable gentleman, excessivement inconvenant de communiquer au parlement *ce qui n'a pas été un acte bien réfléchi* du gouvernement britannique. L'honorable gentleman pourrait tout aussi bien demander la production des dépêches avant qu'elles eussent été dûment préparées par le secrétaire d'état. La chambre a le droit de réclamer la communication qui a été réellement faite au gouvernement intéressé; pour moi, je dois refuser toute espèce d'explications au sujet des changemens qui, à quelque époque que ce soit, peuvent avoir été faits aux dépêches qui ont été retirées, mais qu'on destinait à d'autres gouvernemens... »

qu'on voudrait donner à la défaite de la diplomatie anglaise dans l'année qui suivit, a eu, elle aussi, pour résultat l'injuste immolation d'un autre peuple également brave et confiant. Comment toutefois se défendre d'admirer au moins l'ironie vraiment shakspearienne de la Providence, qui fit si bien de lord Russell, et à un si court intervalle, d'abord le complaisant et ensuite la dupe de M. de Bismark? Dès la fin d'octobre, et dans une dépêche confidentielle adressée à un de ses principaux agens à l'étranger, le grand homme du moment embrassait déjà la situation générale d'un regard triomphant et poussait un véritable cri de joie. Le ministre du roi Guillaume Ier n'y doute plus de l'attitude future de l'Angleterre; il se réjouit également de la tournure que prenaient les affaires en Allemagne, où les efforts de l'Autriche venaient d'échouer définitivement dans la dernière tentative des conférences de Nuremberg, et après avoir parlé au long et avec animation de la perspective qu'offraient les complications danoises, il conclut par la remarque que *l'entente des trois puissances a cessé d'exister*, et que le gouvernement du roi ne peut que se féliciter de la politique qu'il avait adoptée dès le commencement de la rébellion polonaise... Et cependant, pour que cette politique pût porter tous les fruits qu'en attendait M. de Bismark, il fallait encore le concours vraiment étonnant d'événemens étranges et tout à fait imprévus; il fallait aussi et surtout que la situation de la France vis-à-vis du cabinet de Vienne en fût arrivée à ce degré de lassitude et d'irritation où elle se trouvait déjà vis-à-vis du cabinet de Saint-James. Ce sont donc les vicissitudes des rapports entre la France et l'Autriche qu'il importe maintenant d'exposer avec brièveté, et en reprenant d'un peu plus haut le récit.

II.

Dans une intime réunion politique qui se tenait un soir, au milieu de l'automne de 1863, à Londres, un très spirituel membre du parlement rappelait le bizarre procédé des anciens prêtres de l'Égypte, qui, pour guérir une blessure, se hâtaient de faire une ligature à l'instrument contondant qui l'avait occasionnée, et l'honorable *gentleman* ajoutait que les puissances de l'Occident avaient quelque peu procédé d'après cette thérapeutique sacrée dans leurs efforts pour la Pologne : pour chaque blessure mortelle faite à la malheureuse victime, elles n'avaient pas manqué d'appliquer un nouvel emplâtre... au gouvernement de la Russie. Sans contester la profonde vérité que cachait cette plaisante boutade, il est juste toutefois de remarquer que la France du moins ne s'est jamais aveuglée sur le

mérite de cette méthode curative, et qu'elle n'a cessé de rechercher des moyens de guérison beaucoup moins hiératiques et bien plus rationnels. Depuis la lettre autographe adressée dans les premiers jours du mois de mars à l'empereur Alexandre, le gouvernement français ne se faisait plus la moindre illusion sur la possibilité d'influencer la Russie par des sollicitations ou remontrances, et s'il consentait à suivre lord John Russell dans son système de « pression morale, » c'était seulement dans le dessein de mener jusqu'au bout la *demonstratio ad absurdum* et de laisser la situation « mûrir, » selon le mot attribué au prince Richard de Metternich après son retour du voyage de Vienne. En effet, la pensée qui avait inspiré alors la mission de ce diplomate distingué subsistait toujours dans l'esprit du cabinet des Tuileries; il continuait d'avoir en vue une action sérieuse pour la délivrance de la Pologne, et ne désespérait pas d'obtenir un jour à cet effet le concours indispensable de l'Autriche. Sans doute le gouvernement de Vienne était très lent dans ses décisions, très hésitant et fugitif dans ses paroles, et M. de Rechberg avait déclaré dès le début « se réserver le droit de *changer d'attitude*, s'il lui devenait plus tard avantageux de le faire (1); » mais, pour quiconque connaissait les traditions et à certains égards les nécessités de la diplomatie aulique, un pareil avertissement était presque superflu. Ainsi que le disait alors spirituellement un homme politique éminent, « l'Autriche se réservera toujours le droit à la défection, la Providence l'ayant douée d'une *souplesse de cœur* appropriée à sa situation géographique. » L'important, c'est qu'un pareil revirement ne se faisait encore nullement pressentir, que « l'avantage » pour le gouvernement autrichien semblait être du côté de la bonne cause, et que ses visées en Allemagne, sa rivalité croissante avec la Prusse, paraissaient élargir chaque jour la distance qui séparait le comte Rechberg du prince Gortchakov et de M. de Bismark. En somme, et jusqu'au milieu du mois d'octobre 1863, la cour de Vienne n'a cessé de garder dans les affaires de Pologne l'attitude qu'elle avait prise au début même de ces complications, attitude qu'on avait certes le droit de qualifier d'équivoque, mais qu'on avait aussi plus d'une raison de taxer seulement d'*expectante*, et dont il était permis d'attendre peu ou beaucoup, selon la faveur des circonstances et la tournure des événemens.

Ce qui pouvait à certains égards contribuer à entretenir dans le cabinet des Tuileries l'espoir d'une coopération éventuelle de l'Autriche, c'était d'abord et surtout la simple circonstance que les Po-

(1) Dépêche de lord Bloomfield du 26 février 1863.

lonais poursuivaient leur lutte armée, car on était à Paris assez au fait de la situation pour savoir qu'il suffisait d'un seul ordre venu de Vienne, de quelques mesures prises à Cracovie et à Léopol, pour couper aux Polonais leur unique base d'opération et étouffer l'insurrection dans un très court espace de temps. Or dans l'été de 1863 comme au printemps et dans les derniers mois d'hiver, avec plus ou moins de facilités ou d'obstacles, les détachemens insurgés continuaient à s'armer et à se ravitailler en Galicie, à s'y procurer des munitions et à y trouver refuge. Un mot piquant était prononcé tout récemment dans une des séances du *reichsrath*. Interpellés au sein de cette assemblée sur le régime pratiqué maintenant en Galicie, sur les condamnations innombrables que ne cessent d'y prononcer les tribunaux militaires, les ministres ont répondu, comme de raison, que ces mesures étaient de toute nécessité, attendu qu'une portion notable des habitans de cette province s'est gravement compromise dans la rébellion polonaise de 1863. « S'il y a eu quelqu'un de compromis en Galicie en 1863, — riposta un député, M. Grocholski, — cela ne peut être que le gouvernement lui-même. » Eh bien! le gouvernement autrichien ne cessait de *se compromettre* pendant l'été de 1863, de faire preuve de cette *connivence* avec le mouvement polonais dont l'avait accusé dès l'hiver le directeur de la chancellerie diplomatique du grand-duc Constantin, — et il était impossible de n'y pas voir un symptôme assez grave de ses dispositions ou velléités. — Qu'après cela, et pour ce qui regardait les demandes de concessions et de réformes que les puissances formulaient collectivement en faveur de la Pologne, M. de Rechberg eût été très modeste et parcimonieux, qu'il se fût même appliqué à rogner autant que possible le programme de ses alliés et à réduire les six points presque à l'insignifiance, une telle réserve n'avait de quoi étonner ni dérouter outre mesure le cabinet des Tuileries. Au fond, la France elle-même n'attachait qu'un médiocre prix à des demandes qu'elle savait devoir être refusées, et elle trouvait, après réflexion, assez naturel que, pendant que tout se bornait encore aux remontrances amicales et pouvait finir par de vaines paroles, l'Autriche ne s'empressât pas d'exiger pour les sujets polonais de la Russie un meilleur sort que celui de ses propres sujets en Galicie. Tout cela ne préjugeait en rien sa conduite ultérieure dans le cas d'une entreprise sérieuse, tandis que, d'un autre côté, on constatait avec une certaine satisfaction que l'Autriche non-seulement repoussait les avances que lui faisait la Russie, mais qu'elle secondait le cabinet des Tuileries dans tous ses projets, invariablement, hélas! déclinés par l'Angleterre, et qui tendaient à resserrer les liens entre les trois puissances interve-

nantes en donnant à leur action un caractère d'engagement réciproque et de solidarité. C'est ainsi que le cabinet de Vienne a eu hâte de rejeter le 19 juillet, spontanément et « catégoriquement, » et même « avant de s'être entendu avec les gouvernemens d'Angleterre et de France (1), » la proposition insidieuse du prince Gortchakov d'une *négociation séparée* entre les trois puissances copartageantes, proposition où le désir de détacher l'Autriche était assez manifeste, et où il est impossible de ne pas reconnaître la main de M. de Bismark. Le comte Rechberg à cette occasion procéda, on s'en souvient, avec un empressement qui étonna l'Europe, qu'il expliqua lui-même diversement selon ses divers interlocuteurs, mais qu'à Paris on trouva de bon augure. C'est ainsi que, quelques jours plus tard, le ministre autrichien appuya fortement la proposition que faisait M. Drouyn de Lhuys à l'Angleterre d'adresser à la Russie une note identique, une espèce d'*ultimatum* « qui devait rehausser l'autorité des démarches des puissances et garantir à l'Autriche qu'on entendait rester solidaire des conséquences d'une politique commune. » Ce fut l'Angleterre qui mit alors ce projet à néant, et le ministre des affaires étrangères de France put écrire au sujet de cette transaction, dans un document bientôt rendu public, ces paroles significatives : « Nos raisons, je le constate avec plaisir, ont été très bien comprises à Vienne, et je me fais un devoir de reconnaître *qu'il n'a pas dépendu du gouvernement autrichien que notre proposition ne fût adoptée* (2)... »

Du reste, et vers ce même temps (fin juillet et premiers jours d'août), l'empereur François-Joseph devint personnellement l'objet de deux sollicitations en sens contraire, toutes les deux cependant imposantes, et dont le résultat, connu sur-le-champ à Paris, ajoutait aux espérances qu'on y nourrissait. D'ailleurs la France n'était pas tout à fait étrangère à la première des démarches dont nous parlons, et qui vint du souverain pontife. Appréciant avec justesse l'influence du Vatican sur l'entourage et l'esprit de l'empereur François-Joseph, le cabinet des Tuileries s'était de bonne heure adressé à la cour de Rome en la priant d'intercéder à Vienne pour la nation polonaise, et Pie IX se prêta généreusement au concours qu'on lui demandait. Un prélat tenu en très haute estime à Vienne, et que son origine allemande recommandait particulièrement aussi bien au choix du pape qu'aux égards de sa majesté apostolique, le cardinal de Reisach, vint, vers le milieu de juillet, dans la capitale des Habsbourg en mission confidentielle et porteur d'une lettre autographe.

(1) Dépêche du comte Rechberg au prince de Metternich, 19 juillet 1863.
(2) Dépêche à M. le duc de Gramont, 3 août 1863.

Pie IX y félicitait l'empereur d'Autriche sur l'attitude qu'il avait adoptée dans la question polonaise; mais sa sainteté ne se dissimulait pas l'inefficacité des démarches diplomatiques auprès de la Russie, cette dernière puissance n'ayant qu'un seul but, « l'extermination du peuple polonais et de l'église catholique. » Le saint-père ne méconnaissait pas la situation difficile du gouvernement de François-Joseph, il était même persuadé que « les gens pervers et les spoliateurs » voudraient profiter de la première complication venue pour attaquer l'Autriche en Italie et « réaliser leurs projets funestes contre le saint-siége; » mais il était néanmoins convaincu que Dieu ne permettrait pas à ces hommes d'accomplir cette œuvre néfaste, et le chef de la chrétienté exprimait en conséquence l'espoir que le pieux fils des Habsbourg « prendrait hautement la défense d'un peuple héroïque et martyrisé et de l'église catholique menacée en Pologne. » Certes, pour peu qu'on veuille se placer au point de vue de la cour de Rome, de ses préoccupations et de ses craintes, on sera forcé d'avouer qu'un tel langage était empreint d'une véritable grandeur, qu'il était dicté par un esprit de charité et de désintéressement comme n'en avaient guère en 1863 les plus chaleureux même des amis de la Pologne. L'empereur François-Joseph parut touché de ces paroles : il remercia sa sainteté de l'approbation qu'elle venait de donner à sa politique; il l'assura de ses vives sympathies pour ce malheureux pays, et que, tout en étant obligé de tenir compte des intérêts de l'Autriche, il ne cesserait pas d'agir en faveur de la Pologne. Il désirait que les affaires de Pologne reçussent une solution pacifique, mais une solution qui donnât satisfaction à sa nationalité et à son église.

D'un caractère tout différent, on le conçoit aisément, furent les considérations que venait faire valoir auprès du souverain de l'Autriche, vers ce même temps (à la fin de juillet), le roi Guillaume Ier en se rendant aux eaux de Gastein dans le Tyrol, où M. de Bismark ne tarda pas à le rejoindre. On se doute bien que ce ministre, tout en dirigeant principalement ses efforts vers Londres, n'avait pas négligé non plus d'agir directement sur le cabinet de Vienne. Dès le mois de mars, au moment même où le prince de Metternich s'acquittait à Vienne de sa grave mission, le président du conseil de Berlin avait rappelé, dans une dépêche adressée à son agent à Vienne, M. le baron de Werther, que pendant l'entrevue de Varsovie (en 1860) les trois souverains du Nord s'étaient engagés à s'opposer *de concert* à toute intervention armée en Pologne, et que la Prusse se reconnaissait liée par cet engagement : il demandait en conséquence au comte Rechberg de déclarer « sans réserve » si les dispositions du cabinet impérial n'avaient

pas changé à cet égard. M. de Rechberg se montra bien étonné de l'interprétation que donnait M. de Bismark aux paroles échangées pendant l'entrevue de Varsovie : certaines éventualités y avaient été discutées en effet, mais aucun engagement n'y avait été pris, et à plus forte raison un engagement tel que celui dont parlait le ministre prussien, et qui eût été *contraire aux véritables intérêts de l'Autriche.* « Il était à prévoir, — écrivait un homme d'état autrichien qui se trouvait à Gastein au moment de l'entrevue des deux souverains allemands (2-3 août), — il était à prévoir que M. de Bismark userait de toutes les ressources de son esprit pour convaincre l'empereur de la solidarité de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie dans la question polonaise; mais les efforts faits dans ce sens personnellement par sa majesté prussienne ont dépassé toutes les prévisions. » Le roi Guillaume Ier fit entrevoir à l'empereur tous les dangers créés à la paix générale par l'attitude de son gouvernement dans la question polonaise, et se dit de plus autorisé par le tsar à donner à François-Joseph *l'assurance positive* du désir sincère de la Russie de rétablir l'ancienne entente cordiale avec la cour de Vienne. L'empereur se montra très ferme; il déclara que les intérêts de l'Autriche ne lui permettaient pas de changer la politique qu'il poursuivait, et que c'était à la Russie de rendre la solution pacifique possible en adoptant un système conciliant envers les Polonais. Ce n'est pas là du reste le seul mécompte qui attendît le roi de Prusse à Gastein, et il ne tarda pas à y être surpris par l'initiative hardie et tout à fait imprévue de l'Autriche dans la question allemande.

Bien averti sur ces diverses démarches et en connaissant l'issue assez satisfaisante, le gouvernement français crut le moment favorable pour faire de nouvelles ouvertures à la cour de Vienne, et le duc de Gramont reçut (dans les commencemens du mois d'août) des instructions en ce sens. Le cabinet des Tuileries demandait à l'Autriche de s'expliquer franchement sur la conduite qu'elle comptait suivre, il se déclarait prêt à s'entendre avec elle *sur toutes les questions* qui avaient rapport aux intérêts et à l'intégrité de l'empire des Habsbourg. En même temps que M. Drouyn de Lhuys accentuait avec une force inusitée les devoirs de la France dans la cause polonaise, les obligations particulières, morales et traditionnelles d'un Napoléon envers cette nation opprimée à l'excès, fidèle à toute épreuve, il faisait encore ressortir les avantages précieux qui s'offriraient à l'Autriche, si elle s'associait sans arrière-pensée à la politique française dans cette question. Dans les cercles bien informés de Vienne, on prétendit même qu'à côté de ces paroles engageantes du cabinet des Tuileries, il y avait aussi un mot qui touchait

discrètement aux *inconvéniens* et *dangers* de certaines éventualités, de celle notamment où la France se verrait forcée de chercher ses alliés parmi les états hostiles à l'Autriche... La communication, dans tous les cas, ne manquait pas de sérieux, et les termes en étaient pressans; mais M. le duc de Gramont n'avait pas encore eu le temps d'en calculer l'effet et d'en poursuivre les développemens, lorsque surgit subitement une complication tout à fait inattendue, qui prit d'abord toutes les allures d'un événement, qui ne tarda pas à perdre son caractère de gravité, mais qui suffit pour rejeter sur l'arrière-plan, pendant plusieurs semaines, la question brûlante du moment, et porter le premier trouble dans l'harmonie, jusqu'alors assez bien maintenue, des relations entre la France et l'Autriche.

Dans cette entrevue de Gastein dont on vient de parler, la question polonaise ne fut pas la seule débattue entre les deux souverains : la réforme des institutions fédérales de l'Allemagne y devint également le sujet d'une discussion où l'entente ne put s'établir. L'empereur d'Autriche ayant fait connaître son dessein de convoquer les princes d'Allemagne à Francfort pour y délibérer sur les modifications à apporter à la constitution du *Bund*, le roi de Prusse fit des objections à un pareil projet et n'hésita même pas à le déclarer impraticable pour le moment. Néanmoins, et le soir même du départ de l'empereur (3 août), un aide-de-camp remettait au roi Guillaume Ier une lettre contenant l'invitation officielle de se rendre le 16 du mois à Francfort : c'est sous cette forme, quelque peu inusitée et médiocrement déférente, que François-Joseph signifiait au souverain de Prusse sa résolution bien arrêtée et déjà en voie d'exécution. — Avec une fermeté et une promptitude qui ne sont guère dans ses traditions, la cour de Vienne poussa l'œuvre si brusquement improvisée. — Adressée à tous les souverains et aux villes libres de la confédération germanique, la lettre de l'empereur causa partout la même surprise qu'à Gastein, mais produisit d'abord un effet entraînant, et, à l'exception du roi de Prusse, aucun des princes de l'Allemagne ne crut pouvoir manquer à l'appel parti de Vienne. L'Autriche déployait donc le drapeau de la grande patrie allemande. Cette œuvre ardue de la constitution de l'unité germanique, qui jusqu'ici avait semblé être la vocation spéciale de la Prusse, constituer son principal mérite, sa destinée providentielle et sa *mission piémontaise* (1) aux yeux des patriotes *littérateurs* et zélés partisans du *National Verein*, le fils des Habsbourg l'entreprenait pour

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er décembre 1862 et du 15 janvier 1863, *l'Agitation unitaire en Allemagne et le Régime constitutionnel en Prusse.*

son propre compte, avec l'assentiment de tous les rois, princes, grands-ducs et petits landgraves du *Bund*, et avec tous les souvenirs merveilleux du saint empire romain! L'Autriche croyait donc sa rivale séculaire assez annulée déjà par le régime « cavalier » (*junker*) de M. de Bismark, elle se croyait elle-même assez relevée dans l'opinion des peuples de la Germanie par le parlement de M. de Schmerling et sa conduite « libérale » dans la question polonaise, pour tenter un essai qui, il y a quelques mois à peine, aurait paru impossible!... Et en effet le 14 août l'empereur François-Joseph entrait dans la ville libre de Francfort au son des cloches et aux applaudissemens du peuple. L'enthousiasme fut vif et sincère, car on parlait de la grandeur de l'Allemagne, de sa force et de son prestige futur devant l'étranger. Le réformateur impérial avait son projet tout prêt : il devait rendre la patrie commune aussi unie qu'invincible; il instituait un pouvoir exécutif sous le nom de directoire, ainsi qu'un conseil fédéral, destinés tous les deux à remédier aux vices organiques du *Bund*. Le paragraphe 5 de l'article 8 du projet, pour être un des plus courts, n'en avait pas moins une importance capitale; il donnait le mot de ce qui ne fut du reste une énigme pour personne. « Si une guerre, y est-il dit, menace d'éclater entre un état de la confédération qui a *des possessions en dehors du territoire fédéral* et une puissance étrangère, le directoire doit provoquer une résolution du conseil fédéral sur la participation de la confédération à cette guerre. La décision se prend *à la simple majorité des voix.* » L'Autriche enfin demandait des *garanties!...*

Assurément cette démarche de l'empereur François-Joseph avait de quoi étonner et choquer les esprits, et le mystère profond dont elle avait été entourée jusqu'au moment où elle se produisit d'une manière si éclatante ne pouvait qu'ajouter à la surprise générale. Ce qui accrut aussi le sentiment de malaise qu'éprouva le cabinet des Tuileries de cette improvisation de Francfort, ce fut la part cordiale et étrangement enthousiaste que semblait y prendre l'Angleterre. Le voyage que faisait en Allemagne à ce moment même la reine Victoria pouvait bien n'être inspiré que par le désir de visiter les lieux où se passa la jeunesse d'un époux adoré et récemment perdu, et planer ainsi au-dessus des préoccupations politiques, dans la région des souvenirs douloureux et inoffensifs; mais sa gracieuse majesté était accompagnée d'un ministre, de lord Granville, qu'on avait toute raison de croire beaucoup moins détaché des choses de ce monde, et dans le fond s'agitait de plus un autre grand personnage dont le rôle ne cesse pas d'être important, même en cessant d'être officiel, ce lord Clarendon, qui ne quitte

jamais sa somptueuse demeure de Grosvenor-Crescent ou sa *mansion* de Grove-Park-near-Watford pour le continent sans avoir quelque grave mission à remplir. L'Angleterre oubliait donc tout à coup ses vieilles prédilections pour la Prusse protestante, les tendres liens qui existaient entre la cour de Windsor et celle de Potsdam, pour applaudir à une tentative qui causait un si vif déplaisir au roi Guillaume Ier! Elle, qui ne cessait de détourner l'empereur François-Joseph de toute entreprise pour la restauration d'une Pologne indépendante, l'encourageait maintenant soudain dans l'œuvre, pour le coup bien plus « aventureuse » encore, de l'unification de l'Allemagne! Et on citait dans les hautes sphères de Paris les paroles par lesquelles lord Clarendon aurait salué l'empereur d'Autriche à une entrevue à Francfort : sa seigneurie aurait félicité sa majesté apostolique d'une initiative qui, « en rendant l'Allemagne plus forte, procurerait au monde la plus sûre des garanties contre l'*ambition française*... » Qu'est-ce à dire? se demandait-on devant cette agitation à Paris. L'Autriche n'aurait-elle annoncé si haut son entente avec la France dans la question polonaise que pour retenir cette dernière puissance? N'aurait-elle voulu qu'exploiter à son profit les souffrances des Polonais pour supplanter la Prusse dans l'opinion libérale de l'Allemagne? Il était impossible d'admettre que c'était pour la conservation de la Galicie que le gouvernement de Vienne demandait aux princes germaniques d'adopter le paragraphe 5 de l'article 8 de son projet : c'était donc de Venise qu'il s'agissait, et certaine communication confidentielle de M. le duc de Gramont n'aurait donc eu d'autre effet que de faire rechercher avidement des forces auxiliaires contre la France!...

Si naturel que fût le sentiment de surprise dans une telle occurrence, si justifiées même à certains égards que fussent les appréhensions, y avait-il cependant de quoi s'alarmer outre mesure, de quoi faire perdre de vue tout à coup la question principale? Quelque abrupte et imprévue que pût paraître l'initiative de Francfort, la pensée qui l'avait inspirée n'était pourtant pas depuis longtemps un mystère pour la France : l'hégémonie de l'Autriche dans la confédération germanique a été un des points du programme que le comte Rechberg avait présenté dès le mois de mars au cabinet des Tuileries, une des conditions essentielles d'un concours actif dans une certaine éventualité. Cette prétention avait été alors pleinement admise par le gouvernement français, et n'avait pas en effet de quoi l'effaroucher. Certes la niaiserie seule en matière politique peut prétendre que la France devrait favoriser avec joie ou même simplement tolérer avec une humeur béate la constitution de l'Allemagne en un état centralisé et uni comme

le rêvent les hommes de Gotha et du *National Verein*. Le jour où une pareille transformation serait sur le point de s'accomplir, la France, à moins de déchoir, devra tirer l'épée et demander des compensations matérielles et morales du côté du Rhin et de la Vistule. N'oublions pas cependant que l'unité allemande ainsi entendue ne saurait se réaliser autrement que toutes les unités nationales fortement établies que connaît jusqu'ici l'histoire; en un mot, elle ne saurait être que l'œuvre de la guerre et de la conquête, avoir d'autre marraine que la révolution ou bien une monarchie aussi révolutionnaire (au point de vue de l'agrandissement territorial) que la Prusse. Quand ce n'est que le vieil empire des Habsbourg qui prétend organiser cette unité allemande, elle perd beaucoup de son aspect dangereux par cette simple raison qu'elle devient alors irréalisable. Dans ce monde politique comme dans cet autre moins laid sans contredit, il n'est guère donné, hélas! qu'à la jeunesse de faire des conquêtes : la sénilité n'a plus que le souci de la conservation, et ce n'est pas certes l'Autriche qui pourra devenir un jour le Piémont attendu ou redouté de l'Allemagne (1). A défaut de tout autre obstacle, celui que soulèvera immanquablement, fatalement, la rivalité de la Prusse suffirait à lui seul pour faire avorter toute tentative de ce genre. Et en effet l'opposition décidée, violente, implacable, que faisait en ce moment même M. de Bismark à l'œuvre de Francfort n'était-elle pas de nature à apaiser toutes les inquiétudes et à complétement rassurer sur les suites? Il était permis à M. de Rechberg d'entreprendre quelque peu à l'étourdie une chose impossible, et de s'aveugler sur la situation dans le désir fiévreux d'éclipser M. de Schmerling par un coup splendide. La diplomatie étrangère, qui n'était point mêlée à ces passions, à ces entraînemens, aurait dû conserver plus de calme, aurait dû deviner dès le début que cette « journée des princes » (*Fürstentag*), ainsi qu'on appelait en Allemagne la réunion de Francfort, finirait par être une véritable journée des dupes (2). Une politique habile aurait même profité de la situation pour rendre les rapports entre les deux cabinets de Vienne et de Berlin encore plus délicats, et pour attirer

(1) Nous croyons néanmoins que l'Autriche a une grande mission à remplir, mission qu'elle s'obstine malheureusement à ne pas reconnaître ou à traiter avec beaucoup trop d'insouciance. Il s'agit de sa tâche vis-à-vis des peuples slaves, magyares et roumains. de la nécessité pour l'empire des Habsbourg de devenir de fait ce qu'il n'a été jusqu'ici que de nom, un *Ost-reich*, un empire d'Orient. — Voyez la *Revue* du 15 janvier 1863.

(2) Du reste le seul point qui pouvait choquer le cabinet des Tuileries dans le projet de l'empereur d'Autriche, le paragraphe 5 de l'article 8, ne tarda pas à être amendé à Francfort de manière à perdre tout caractère inquiétant. D'après ces amendemens, ce n'était plus à la simple majorité, mais aux trois quarts des voix du *Bund* que devait être votée toute décision qui associerait l'Allemagne à des conflits extérieurs.

l'Autriche par quelques marques de sympathie qui au fond n'engageaient à rien. Le prince Gortchakov du moins se garda bien de négliger une si bonne chance, et, malgré toute l'amitié que lui portait M. de Bismark, il s'empressa d'assurer M. de Thun que la Russie n'avait pas l'intention de créer des difficultés à l'empereur François-Joseph dans sa politique allemande, et qu'elle emploierait toute son influence auprès de la cour de Prusse pour l'amener à un compromis. Il n'est même pas jusqu'aux journaux russes qui n'eurent à ce moment l'esprit de faire taire leurs rancunes au sujet de la « connivence » en Galicie, et de déclarer effrontément que la Moscovie faisait des vœux sincères pour l'unité allemande !...

Déconcertée au premier abord par l'incident de Francfort, la diplomatie française fut sur le point d'oublier complétement la question qui l'avait préoccupée pendant tant de mois et de revenir subitement à la politique d'avant 1863. La dernière et si chaleureuse note de M. Drouyn de Lhuys pour la Pologne était encore sur la table du vice-chancelier russe et y attendait une réponse, qu'à Paris déjà on parlait, vers la fin du mois d'août, du rétablissement des anciens bons rapports avec les cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin, et qu'on se souvenait des sentimens d'amitié personnelle qui unissaient naguère deux empereurs. M. de Bismark saisit l'occasion avec empressement pour représenter l'attitude de l'Autriche comme un danger pour l'Europe et une menace à l'adresse de la France. Quant à la Pologne, M. de Goltz en parlait à M. Drouyn de Lhuys dans les termes qu'employait depuis longtemps son collègue à Londres, M. de Bernstorff, avec lord John Russell : la France n'aura nullement besoin de sacrifier ses sympathies traditionnelles, « le tsar étant fermement décidé à accorder aux Polonais tout ce qui a été demandé pour eux. » Le ministre du roi Guillaume Ier semblait, lui aussi, congédier sa pensée immuable, cette alliance du Nord qu'il n'avait cessé de poursuivre depuis la convention du 8 février, et pour le besoin du moment il fit sonner bien haut la reconstitution de l'*entente franco-russo-prussienne!*... Certes le cabinet des Tuileries ne s'était jamais avancé jusqu'à ce point, pas plus dans ses appréhensions que dans ses velléités : le tout s'était borné à « un échange d'idées et d'impressions, » et on revint même assez vite de part et d'autre aux positions respectives d'auparavant. La diversion n'en produisit pas moins un effet très fâcheux; le langage tenu dans cette crise par certains organes officieux fut surtout remarqué à Vienne, et il ne pouvait plus y être oublié. Croyant refléter la pensée du gouvernement, et, comme tout miroir grossier, la reflétant avec des traits exagérés, monstrueux même, une presse obséquieuse se mit à démontrer que la France, après tout, avait le choix

des alliances, que la Prusse et la Russie lui tendaient les bras. Un organe sénatorial fondé tout récemment, et auquel en Autriche on avait le tort d'attribuer les attaches les plus hautes, s'essayait à cette occasion pour la première fois à cette politique d'équivoque qu'il présentait comme une politique d'équilibre, et qu'il n'a cessé de prêcher depuis dans mainte question grave et tranchée. On lui annonça *de Berlin* que le tsar allait proclamer une *constitution libérale* pour tout son empire, et sa joie ne connut plus de bornes! Est-ce M. de Bismark, par hasard, qui se portait garant de cette nouvelle, « puisée aux meilleures sources? » On n'a pas oublié peut-être la demande ingénue qu'adressait en avril 1863 lord Russell au baron Brunnow : « pourquoi des institutions représentatives ne seraient-elles pas accordées en même temps au royaume de Pologne et à l'empire de Russie? » Eh bien! la presse officieuse de Paris, avec beaucoup moins de candeur, se posait cette même question au mois d'août, et elle y répondait sur un ton d'affirmation béate. Une constitution libérale étant préparée à Saint-Pétersbourg, il était naturel que la Pologne en eût sa part; la France n'avait plus rien à demander, et les Polonais devaient tout espérer de l'esprit éclairé et magnanime de l'empereur Alexandre II. Et tout cela, on le disait au plus fort des persécutions, à l'apogée des atrocités de Mouraviev, au moment même où le prince Gortchakov méditait le passage suivant de la dernière note de M. Drouyn de Lhuys (3 août) : « dans le soulèvement dont nous avons le spectacle, la Pologne a fait appel à ce qu'il y a de plus élevé dans le cœur de l'homme, aux idées de justice, de patrie et de religion... » Quoi d'étonnant alors que le vice-chancelier russe crût pouvoir répondre (7 septembre) par un haussement d'épaules et une dépêche dédaigneuse? Quoi d'étonnant encore si à Vienne également on croyait ne pas devoir prendre trop au sérieux la récente communication de M. le duc de Gramont? Il faut bien le redire, la courte perturbation du mois d'août et les expédiens préconisés à ce moment par certains organes parisiens eurent une influence des plus déprimantes sur la marche ultérieure des événemens. Pour un esprit spéculatif et désintéressé, c'était même un sujet de graves et tristes méditations que ce manque absolu de sens moral que révélait à cette occasion une presse jadis plus digne et plus libre (1).

(1) La *Revue* n'a cessé de réagir à cette époque contre les alarmes excessives causées par le congrès de Francfort et contre le langage tenu alors par une presse beaucoup trop complaisante. Voici comment s'exprimait la *Chronique* du 15 septembre 1863 : « On a pu juger par là à quel point l'esprit public a été abâtardi chez nous par l'absence de la liberté de la presse. Les amis officieux du régime actuel ont trouvé tout naturel que le gouvernement français pût avoir la politique la plus décousue et la plus inconsistante,

Bientôt cependant tout ce trouble finit par s'apaiser; la tentative de Francfort avortait décidément, et le monde eut le réjouissant spectacle d'une Germanie qui, à force de vouloir s'unir, se divisait de plus belle. Grande-Allemagne, Petite-Allemagne, assemblées générales du *National Verein*, entrevues ministérielles pour la formatien d'une *triade*, conférences ministérielles de Nuremberg pour le développement du programme de Francfort, toute sémettaient à l'envi des plans de concorde qui provoquaient des protestations unanimes; chaque borne devint un *mons sacer*, et M. de Bismark ne fut pas l'acteur le moins gai de la troupe. Ce qui offusquait surtout le ministre prussien dans le programme de Francfort, c'est qu'il n'était pas assez libéral, assez « avancé; » — ainsi le déclarait-il dans le rapport solennel qu'il adressa au roi Guillaume Ier (15 septembre). Au lieu d'une assemblée de délégués des diverses chambres allemandes que l'empereur François-Joseph parlait d'instituer à Francfort, M. de Bismark y voulait voir « une représentation véritable, élue directement par le suffrage universel. » Étrange contradiction du cœur humain! M. de Bismark avait chez lui, à Berlin, un parlement dont il ne pouvait guère s'accommoder, qu'il ne faisait qu'insulter, renvoyer ou dissoudre; mais cette représentation nationale, il l'imposait à la pointe de ses baïonnettes au souverain de Hesse-Cassel, et il la demandait à grands cris à Francfort! L'agitation se prolongea encore pendant un certain temps, et les conférences de Nuremberg notamment, où l'Autriche fit un dernier effort pour ressaisir l'hégémonie, un moment entrevue au mois d'août dans la ville libre des bords du Mein, ne devaient cesser qu'à la grande crise de novembre 1863, lors de la proposition du congrès européen.

Tous ces débats ne servirent du reste qu'à augmenter l'extrême tension entre l'Autriche et la Prusse; ils eurent de même pour effet naturel de rapprocher de nouveau le gouvernement de Vienne du cabinet des Tuileries et de la question polonaise. Dans les commencemens du mois de septembre, le comte Rechberg parlait de la nécessité de prendre une attitude « énergique » vis-à-vis de la Russie et d'en arriver à quelque chose de « décisif. » Il se fit adresser un rapport détaillé sur les forces de l'insurrection, et s'empressa de le communiquer à Paris. D'après ce rapport, le mouvement, loin de

et personne ne les a contredits. Ils ont trouvé tout simple que notre gouvernement ne cherchât qu'un prétexte pour enterrer la question polonaise; ils ont trouvé parfaitement logique que notre gouvernement se fît un jeu de ses alliances, quittât sans façon ses amis d'hier et offrît le bras à ses adversaires de la veille. Pour mettre le dernier trait à cette triste imbécillité de l'esprit public en France, il fallait encore, et c'est ce qui est arrivé, qu'en soufflant dédaigneusement sur cette illusion, la presse russe donnât à nos journaux officieux une leçon d'esprit et de dignité... »

s'être affaibli, s'était plutôt propagé dans les derniers temps, et les Polonais devaient facilement tenir tête aux Russes pendant l'hiver, pour peu que la frontière galicienne ne fût pas strictement fermée. En conséquence, M. Merkel, le directeur de la police à Cracovie, reçut avis « d'avoir à s'abstenir désormais » de relations plus intimes avec la police russe, relations qu'on lui avait recommandées quelques semaines auparavant, au moment de l'éclipse des rapports avec la France à la suite de l'entreprise de Francfort. Les autorités de la Galicie en général furent aussi invitées à ne plus signaler directement aux Russes les mouvemens des insurgés; elles devaient « centraliser leurs rapports » à Vienne... La réponse du prince Gortchakov était arrivée sur ces entrefaites, et en même temps passait par Vienne le grand-duc Constantin, qui avait cédé la place au général Berg à Varsovie et voyageait depuis quelques semaines *pour raison de santé*. Peu favorable au système de répression qui, après avoir obtenu « d'heureux résultats » en Lithuanie, allait être maintenant inauguré dans le royaume, et devenu déjà très suspect aux patriotes moscovites pour son manque de dévotion envers Mouraviev, le grand-duc n'en était pas moins un prince russe, et il avait accepté de son frère le tsar une mission personnelle auprès de l'empereur François-Joseph. Il devait renouveler les représentations déjà faites à Gastein par le roi Guillaume Ier, insister sur le sincère désir de la Russie de renouer l'entente cordiale avec l'Autriche et sur les desseins, dangereux pour tous, que nourrissait évidemment la France. Il devait surtout demander à l'Autriche de prêter *son concours moral* au gouvernement russe en faisant surveiller d'une manière efficace la frontière de la Galicie, et en se déclarant *satisfaite* de la dernière réponse du cabinet de Saint-Pétersbourg... La grande préoccupation du moment, c'était d'en finir avec l'insurrection pendant l'hiver, de ne pas la laisser arriver jusqu'au printemps. « Si le grand-duc réussit dans cette négociation, la question polonaise est résolue, » écrivait à cette époque M. de Bismark à l'un de ses agens à l'étranger. La négociation ne réussit point. François-Joseph répondit seulement qu'il ne cesserait pas de remplir ses devoirs internationaux envers la Russie, et qu'il continuerait, *comme par le passé*, à employer toute son influence pour l'*arrangement* des affaires de Pologne. M. de Rechberg fut beaucoup plus explicite; il déclara au grand-duc qu'il était *radicalement impossible* que le gouvernement impérial se déclarât « satisfait » de la dernière réponse russe, qui n'était en définitive qu'un refus complet, et le ministre ajoutait que le gouvernement impérial s'était engagé d'une manière *trop sérieuse* avec les cabinets de Londres et de Paris dans cette question, pour faire une démarche qui ne pourrait que le compromettre et

rendre sa politique *suspecte*... Chose triste à noter, la déclaration que ne put obtenir du comte Rechberg le frère du tsar vers le milieu de septembre, lord John Russell devait la concéder, un mois plus tard, à M. de Bismark dans sa piteuse dépêche du 20 octobre! Le mot de *satisfaction* s'y trouve en toutes lettres.

Lorsqu'on regarde de plus près à ce mélange bizarre et assurément peu édifiant de connivences et de réticences, d'adhésions et de refus, de volontés et de *nolontés* (1), que présentait en 1863 la politique de l'Autriche, on est forcé de s'avouer que la Pologne a été à la fois l'épouvante et la tentation du cabinet de Vienne pendant tout ce temps. Les idées traditionnelles, l'horreur de la révolution, les méfiances contre le cabinet des Tuileries, le désir de conserver la Galicie, la crainte des « aventures, » faisaient d'ordinaire pencher la balance du côté du système de la « stabilité; » mais parfois aussi des prévisions plus saines de l'avenir et les amertumes du moment causées par les échecs dans la question allemande, enfin, chez quelques-uns du moins des membres de la famille impériale, certaines considérations religieuses, faisaient regarder la restauration de la Pologne comme une chose désirable, heureuse et glorieuse, — et la France se reprenait alors à espérer et à traiter. Par malheur, dans ces momens aussi, l'Angleterre était toujours là pour dissuader, pour prêcher la « prudence » et comprimer les velléités. On se racontait dans les cercles bien informés de Vienne une curieuse conversation qui avait eu lieu entre l'empereur d'Autriche et lord Clarendon pendant la *journée des princes* à Francfort. Sa seigneurie avait recommandé la plus grande circonspection dans les affaires de Pologne; malgré ses « vives sympathies » pour ce malheureux pays, l'Angleterre se voyait forcée de garder une réserve absolue, parce qu'elle n'était nullement rassurée sur les intentions du cabinet des Tuileries, et lord Clarendon n'hésitait pas à déclarer que le gouvernement de sa majesté britannique ne se déciderait jamais à des mesures extrêmes contre la Russie tant que la cour de Berlin maintiendrait son attitude, vu que la guerre entreprise en de telles éventualités amènerait infailliblement la ruine de la monarchie prussienne. François-Joseph aurait répondu au noble lord que, sans s'associer tout à fait à cette méfiance contre la politique française, méfiance peut-être excessive, il se tiendrait également sur la réserve; les intérêts de l'Autriche le lui commandaient d'une manière impérieuse. L'aversion de l'Angleterre pour tout système coercitif envers la Russie, ce fut là en effet la grande inquiétude des hommes politiques de l'Autriche, car il ne s'en trouva pas un seul parmi

(1) Expression de Mirabeau dans sa correspondance avec La Marck (27 janvier 1790).

eux qui eût osé, dans un tel état de choses, conseiller l'action. Ne serait-ce pas là, se demandait-on dans la *Burg*, se mettre complétement à la merci de la France et aller vers l'inconnu? Était-on du reste bien sûr des intentions du gouvernement français, et l'intermède bizarre du mois d'août, le langage tenu à cette époque par la presse officieuse, ne devaient-ils pas servir d'avertissement à cet égard? Sans le dire aussi crûment ou aussi franchement que M. de Rechberg, le cabinet des Tuileries, par toute sa conduite, n'indiquait-il pas assez clairement que lui aussi se réservait le droit de *changer d'attitude*, s'il lui devenait « avantageux » de le faire? Et on se plaisait à démontrer que, malgré toutes ses éloquentes plaidoiries pour la Pologne, le gouvernement français s'était bien gardé de toute démarche qui l'aurait irrévocablement compromis envers la Russie, qui aurait rendu la rupture décisive et un retour impossible. « Après tout, disait alors un homme d'état autrichien, il n'y a jusqu'ici encore que nous qui ayons donné des gages aux Polonais contre la Russie, et quant à les reconnaître comme belligérans, nous l'avons déjà fait depuis longtemps... en Galicie! »

Les inquiétudes augmentèrent dans la *Burg* sous l'impression du silence qu'on gardait à Paris après la dernière et très blessante réponse du prince Gortchakov; on ne comprenait rien à cet excès de réserve et de modération. Il est vrai que *le Moniteur* du 22 septembre insérait à l'improviste, dans sa partie non officielle, une pièce assurément curieuse, une longue *dépêche-mémorandum* que le 15 août le gouvernement insurrectionnel de Varsovie avait adressée au prince Czartoryski, et qui soumettait à une critique sévère les argumentations de la chancellerie de Saint-Pétersbourg, ainsi que la conduite du gouvernement moscovite; mais dans leur détresse les Polonais seuls pouvaient voir dans cette publication l'indice de graves mesures, et on citait à ce sujet à Vienne le mot d'un diplomate russe qui, interrogé sur cet incident, aurait répondu qu'il ne lisait jamais dans *le Moniteur* les *faits divers*. Par contre, et à cette même date du 22 septembre, M. Drouyn de Lhuys envoyait à ses agens à l'étranger une circulaire où le cabinet des Tuileries semblait se désister de toute initiative dans la conduite ultérieure de la question. La France, maintenant son point de vue, déclarait la cause polonaise un intérêt européen; elle déplorait « qu'un concert préalable et formel en vue d'une situation hypothétique » n'eût pu être « établi d'avance » entre les trois cours intervenantes, et annonçait « ne pouvoir désormais qu'*attendre les communications* que les alliés croiraient utile de lui faire. » La communication vint de l'Angleterre, et elle avait cette fois un caractère assez sérieux : elle était de nature à faire faire un pas décisif à la ques-

tion en donnant un *gage* certain à l'Autriche : ce fut ce projet de déclaration de déchéance dont on a raconté plus haut les phases aussi piquantes qu'instructives. On a vu les velléités du cabinet de Vienne à ce moment, les demandes très légitimes qu'il faisait au sujet de l'adhésion qu'on sollicitait de lui; on a vu aussi le refus péremptoire de lord Russell d'assumer sa part de responsabilité dans les conséquences de la démarche qu'il proposait, et de donner l'assurance que réclamait impérieusement la situation de l'empire des Habsbourg. Dès lors tout fut dit pour l'Autriche, et elle ne tarda pas à prendre ses mesures en conséquence.

En effet, et sans même attendre l'issue finale du projet de lord John Russell, le coup de télégraphe qui devait l'arrêter d'une manière si déplorable, le comte Rechberg s'empressa (vers le milieu d'octobre) d'envoyer à Saint-Pétersbourg les déclarations les plus rassurantes. M. de Thun fut informé que le gouvernement de l'empereur n'avait jamais voulu participer et ne participerait jamais à une politique « qui pourrait être regardée comme hostile à la Russie. » Le représentant de sa majesté apostolique devait assurer le prince Gortchakov qu'il n'avait jamais été dans l'intention du cabinet impérial, soit de regarder les traités de 1815 comme annulés, soit de déclarer belligérans les insurgés des provinces polonaises de la Russie. Le gouvernement de sa majesté impériale n'avait pas cessé, il ne cesserait pas d'employer toute son influence pour maintenir la paix européenne et de travailler *dans l'intérêt des deux pays*. Vers la fin de sa dépêche, M. de Rechberg félicitait sincèrement l'armée du tsar des succès qu'elle avait déjà remportés et qui faisaient prévoir son prochain et complet triomphe de la révolte; il annonçait même avoir donné les ordres *les plus précis* aux autorités de la frontière pour fermer tout passage à l'insurrection. En même temps que le cabinet de Vienne tenait à la chancellerie russe ce langage significatif, il y conformait sa conduite à l'intérieur. M. de Mensdorff-Pouilly, alors gouverneur de la Galicie, et dont les instincts administratifs, peut-être aussi les sentimens de loyauté militaire, avaient toujours répugné au jeu cruel pratiqué dans cette province (il demanda même à une certaine époque un congé temporaire), reçut alors des instructions selon son cœur. Le moment était suprême, la France allait perdre tout le fruit d'une entente si péniblement formée, si laborieusement maintenue; M. le duc de Gramont fut avisé de faire une nouvelle et pressante communication au cabinet de Vienne. M. Drouyn de Lhuys se plaignait des mesures rigoureuses que le gouvernement autrichien avait jugé nécessaire de prendre en Galicie, et que les circonstances ne semblaient nullement justifier. Cette sévérité non motivée ne pouvait

être interprétée que de la manière la plus défavorable pour la politique de l'Autriche; il était difficile de la concilier avec les déclarations antérieures du cabinet de Vienne. Le ministre français parlait ensuite de la vitalité de l'insurrection polonaise, de la certitude qu'elle pourrait se maintenir pendant l'hiver, et de la nécessité d'adopter une conduite décisive envers elle. Le cabinet des Tuileries avait fait tous ses efforts pour amener une solution pacifique, pour marcher d'accord avec l'Angleterre et l'Autriche; mais maintenant que toutes les tentatives auprès de la Russie avaient échoué, et que les vues du cabinet de Saint-James étaient suffisamment connues, le gouvernement de l'empereur Napoléon se devait à lui-même et à la France de s'assurer des véritables intentions de la cour d'Autriche dans la question polonaise. Le duc de Gramont était chargé en conséquence de renouveler à M. de Rechberg de la manière la plus solennelle et la plus positive les garanties énoncées dans la dépêche du mois d'août, si le cabinet de Vienne se décidait à tenter, de concert avec celui des Tuileries, une action énergique en faveur de la Pologne. L'ambassadeur devait demander une réponse explicite. — Une pareille mise en demeure aurait-elle abouti, même si elle n'ait pas été traversée par l'incident du 5 novembre 1863? Certes on n'oserait l'affirmer, bien que le cabinet des Tuileries n'ait pas jugé inutile de répéter la démarche plus tard encore, à plusieurs reprises, et jusque dans les premiers mois de l'année suivante; mais il était dit que toute ouverture sérieuse de M. Drouyn de Lhuys à M. de Rechberg devait être interceptée par une catastrophe imprévue, et, chose curieuse, cette catastrophe devait toujours prendre le nom d'un congrès quelconque. C'était le *congrès des princes allemands*, la subite initiative de l'Autriche à Francfort, qui avait englouti la communication faite par M. le duc de Gramont dans les commencemens du mois d'août. Dans ces derniers jours du mois d'octobre auxquels nous sommes arrivés, le même mot, le mot de congrès, d'un *congrès européen*, vint également couper court à la nouvelle communication dont était chargé M. de Gramont, et c'était la France qui maintenant prononçait ce mot.

L'importante dépêche de M. Drouyn de Lhuys venait à peine d'arriver dans la capitale de l'Autriche, que s'ouvrait en France la session législative (5 novembre 1863), et qu'un discours du trône changeait subitement la situation en annonçant un programme tout à fait nouveau. Dans ce discours demeuré célèbre, l'empereur constatait que lorsqu'éclata l'insurrection de Pologne, les gouvernemens de Russie et de France étaient dans les meilleures relations. Depuis la paix de 1856, les grandes questions européennes les avaient trouvés d'accord, et pendant la guerre d'Italie comme lors de

l'annexion de la Savoie l'empereur Alexandre avait prêté au gouvernement français l'appui le plus sincère et le plus cordial. « Ce bon accord exigeait des ménagemens, ajoutait l'empereur, et il m'a fallu croire la cause polonaise bien populaire en France pour ne pas hésiter à *compromettre une des premières alliances du continent* et à élever la voix en faveur d'une nation rebelle aux yeux de la Russie, mais aux nôtres héritière d'un droit inscrit dans l'histoire et dans les traités... Malheureusement ces conseils désintéressés ont été interprétés comme une intimidation, et les démarches de l'Angleterre, de l'Autriche et de la France, au lieu d'arrêter la lutte, n'ont fait que l'envenimer. Que reste-t-il donc à faire? Sommes-nous réduits à la seule alternative de la guerre ou du silence? Non. Sans courir aux armes, comme sans nous taire, un moyen nous reste, c'est de soumettre la cause polonaise à un tribunal européen. *La Russie l'a déjà déclaré : des conférences où toutes les autres questions qui agitent l'Europe seraient débattues ne blesseraient en rien sa dignité. Prenons acte de cette déclaration.* Qu'elle nous serve à éteindre, une fois pour toutes, les fermens de discorde prêts à éclater de tous côtés, et que du malaise même de l'Europe, travaillée par tant d'élémens de dissolution, naisse une ère nouvelle d'ordre et d'apaisement. » L'empereur demandait ensuite si le moment n'était pas venu de reconstruire sur de nouvelles bases l'édifice miné par le temps et détruit pièce à pièce par les révolutions. *Les traités de* 1815 *ont cessé d'exister*, disait-il, et il proposait un arbitrage suprême. Il demandait encore si la rivalité des grandes puissances empêcherait sans cesse les progrès de la civilisation, si l'on entretiendrait toujours de mutuelles défiances par des armemens exagérés, si l'on donnerait une importance factice à l'esprit subversif des partis extrêmes en s'opposant par d'étroits calculs aux légitimes aspirations des peuples.

Si généraux que fussent ces aperçus, si élevé que fût le point de vue d'où on les embrassait, peu d'esprits réfléchis et sensés se méprirent sur la portée positive et immédiate du discours impérial : il signifiait l'abandon de l'entente avec l'Angleterre et l'Autriche, la volonté de revenir à la politique d'avant 1863. L'Angleterre ne pouvait qu'être profondément irritée de cet arrêt de mort prononcé contre les traités de 1815, son œuvre de prédilection; l'Autriche ne pouvait que tressaillir d'angoisse devant l'évocation de principes aussi nouveaux, aussi dangereux pour son existence, et l'étonnement dut naturellement redoubler chez tous ceux qui étaient au fait des propositions soumises encore tout récemment par la diplomatie française au cabinet de Vienne. Que s'était-il donc passé entre les derniers jours d'octobre et les premiers jours de novembre, et quel fut le mo-

bile d'une démarche si imprévue, si solennelle? Était-ce seulement la désolante conviction de l'inutilité du dernier effort tenté auprès de l'Autriche? Était-ce le désir de s'affranchir d'une situation sans issue par un coup d'éclat, par une de ces paroles grandes et magiques qui consolent parfois la France de plus d'un mécompte? Ou bien faut-il chercher le mot de l'énigme dans une interprétation qui s'était bientôt fortement accréditée à Berlin? D'après ce que l'on racontait dans certains cercles de la capitale prussienne, la proposition d'un congrès européen aurait eu une origine aussi compliquée que curieuse. Un diplomate italien fort goûté à la cour de Saint-Pétersbourg, et dont on connaissait les rapports intimes avec le souverain d'un autre pays, le marquis Pepoli, puisqu'il faut l'appeler par son nom, aurait été abordé par le prince Gortchakov dans un entretien plein de franchise et d'épanchement vers le milieu du mois d'octobre. Le vice-chancelier russe lui aurait exprimé tous ses regrets du trouble intervenu dans les rapports, naguère encore si cordiaux, entre la France et la Russie; mais il aurait insisté en même temps sur l'impossibilité où se trouvait l'empereur Alexandre de céder aux remontrances de l'étranger dans la question polonaise : la dignité, l'honneur de la nation russe lui défendaient de rien accorder à une intervention de cette nature. — Il en serait autrement, aurait ajouté le prince Gortchakov, si cette question pouvait être traitée dans un congrès européen, à côté des questions en suspens qui agitent le monde; son honneur étant sauf, la Russie se montrerait alors magnanime, et son exemple ne resterait pas sans une influence salutaire sur la conduite de telle autre puissance dans tel autre débat où la cause des nationalités se trouverait engagée. La Russie n'avait-elle pas rendu un service signalé à la France et à l'Italie par la proposition d'un congrès en 1859? et n'était-ce pas maintenant le tour de la France d'ouvrir par une proposition analogue une issue honorable pour tous? Le marquis Pepoli aurait saisi avec empressement la pensée qu'on venait de lui suggérer, et s'en serait fait le messager et le chaleureux interprète auprès de l'empereur des Français...

Quelque étrange que puisse paraître la version qu'on vient de rapporter, il faut avouer que les indices ne manquent pas pour l'appuyer. La coïncidence de l'arrivée du marquis Pepoli de Saint-Pétersbourg avec le discours prononcé le 5 novembre, et jusqu'à la part d'influence que ce diplomate aurait eue dans la résolution qui a dicté ce discours, furent signalées dès lors à Paris même. Si ensuite l'accueil, d'abord assez favorable en apparence, que rencontra la proposition du 5 novembre auprès de la Russie et de la Prusse peut s'expliquer par le désir naturel de faire pièce à l'Angleterre

et à l'Autriche, il est néanmoins positif que le cabinet des Tuileries avait compté jusqu'au dernier moment sur l'adhésion expresse de la cour de Saint-Pétersbourg, et qu'il fut profondément blessé de son refus final. D'ailleurs, lorsqu'on parcourt le recueil des pièces diplomatiques de cette année si agitée de 1863, on est tout frappé d'entendre ce mot de *congrès européen* prononcé pour la première fois par M. de Bismark, et cela dès l'été. « Le meilleur moyen peut-être de résoudre la question du Slesvig-Holstein (une question qui, à ce moment, n'avait encore aucune gravité), ce serait de la soumettre à un congrès européen, » disait alors le ministre prussien à sir A. Buchanan, que ces paroles ne laissèrent pas de surprendre (1). Serait-ce donc jusqu'au ministre du roi Guillaume Ier qu'il faudrait remonter dans la recherche des origines de la proposition du 5 novembre? Et M. de Bismark aurait-il eu non-seulement le mérite incontestable d'avoir si bien profité de la situation créée par le projet de congrès, mais encore celui de l'avoir préparée, d'avoir inventé la machine de guerre et de l'avoir fait éclater entre les mains de la France? C'est ce qu'effectivement on prétendait dans quelques cercles de Berlin, épris d'une admiration excessive peut-être pour le génie de ce ministre. L'esprit demeure confondu, dans tous les cas, devant un problème si obscur, devant ce qu'un Milton aurait peut-être appelé *des ténèbres visibles;* il lui reste néanmoins une grande consolation, c'est que, quelque trouble que puisse être la source d'une pensée, cette pensée devient belle et resplendissante lorsque c'est la France qui lui sert d'interprète.

Il fut beau en effet et non sans grandeur, cet appel suprême à la justice, à la concorde; s'il ne fut point entendu, peut-être ne faudrait-il s'en prendre qu'à l'absence d'élévation qui caractérise si malheureusement notre époque. Quant à la Pologne, ce fut un de ses plus grands malheurs en 1863 que la seule puissance qui ait sincèrement voulu son bien l'ait toujours poursuivi sur des hauteurs inaccessibles à la diplomatie ordinaire ou dans une direction qui l'effarouchait. Le gouvernement français avait d'abord attaqué la question polonaise par son côté le plus délicat, le plus dangereux, — le côté de la Prusse. Ensuite, et afin d'éviter les souvenirs de 1815, il avait imaginé de la traiter *à un point de vue élevé* qui la maintint dans un vague dont le prince Gortchakov seul eut à se féliciter. Enfin le discours du 5 novembre la transplanta décidément dans des sphères idéales, dans des régions où elle ne pouvait que s'évaporer. Au fond, la France prononçait ce jour-là

(1) « His excellency replied that *the best way* to settle the question might be *to submit it to a congress.* » (Dépêche de sir A. Buchanan du 30 mars 1863.)

l'oraison funèbre de la question polonaise, oraison pompeuse, il est vrai, comme tout chef-d'œuvre de ce genre; mais ces splendeurs d'éloquence n'en étaient pas moins déployées devant un cercueil. Ce n'est pas que le gouvernement français ait cru dès ce moment ne devoir plus rien tenter pour cette cause; il espéra encore longtemps, il fit des tentatives diverses pendant tout l'hiver, il ne se lassa pas d'attendre un incident favorable, et les Polonais le savaient pour leur malheur. Plût à Dieu que l'arrêt eût été prononcé dès ce temps d'une manière formelle! Plût à Dieu que l'état de siége eût été proclamé en Galicie dès le mois d'octobre! La Pologne n'aurait pas saigné dans l'attente du printemps, pendant tout cet hiver de 1863 à 1864, cet hiver terrible qui a consommé sa ruine sociale.

L'Europe méditait encore les graves paroles qu'elle venait d'entendre, les cabinets se concertaient sur la réponse qu'ils devaient faire, quand le roi Frédéric VII de Danemark mourait subitement dans son château de Glücksbourg (15 novembre 1863). Le hasard servait singulièrement M. de Bismark. En même temps que la proposition de congrès rendait facile, presque inévitable, le rétablissement de cette alliance du Nord qu'il avait rêvée depuis si longtemps, la mort du roi Frédéric ouvrait les perspectives d'une guerre de succession; l'ère *de fer et de sang* était donc arrivée! Reconstituer l'alliance du Nord, amener l'Autriche à proclamer l'état de siége en Galicie, obtenir pour ce prix le consentement tacite de la Russie à tout ce qui serait entrepris sur l'Eider, et, sûr du profond désaccord entre la France et l'Angleterre, procéder résolûment à la spoliation du Danemark, tel fut le plan simple et hardi que conçut à l'instant le ministre du roi Guillaume Ier. Il l'exécuta avec une audace sans exemple et un bonheur qui jusqu'ici ne s'est point encore démenti.

JULIAN KLACZKO.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

LE PRIEURÉ

PREMIÈRE PARTIE.

I.

M. Fleuriel de La Pervenchère revenait de sa promenade matinale sur son cheval blanc. Ils s'étaient fait connaître au loin, l'un portant l'autre : dans un rayon de six lieues, on ne nommait ce cheval blanc que le *Bidet*, bidet tout court, comme on dirait l'hippogriffe en parlant de Pégase. Les bottes fortes à revers du cavalier, ses culottes de tricot gris et sa casquette de velours en forme de melon, tout ce noble ajustement s'était aussi rendu fameux dans deux cantons. On admirait le costume, on aimait celui qui le portait, car en politesse comme en équitation M. Fleuriel avait de grands principes : il saluait une paysanne comme une reine. Quand il ne trouvait personne à saluer, il trottait d'un air mécontent, long, menu, droit sur la selle, les yeux braqués sur l'horizon. Jamais ce regard inflexible n'avait daigné s'abaisser sur la poussière ou la boue du chemin; c'était l'affaire du bidet d'éviter le fossé quand la route faisait un coude trop brusque, et il ne l'évitait pas toujours.

Ce matin-là, M. Fleuriel, étant allé visiter une de ses métairies dans la commune de Saint-Pern, retournait à sa maison du Prieuré, sise en la commune de Fourières. Tout en cheminant, il poussait de grands bâillemens à l'idée de ce jour d'été qui commençait, qui promettait d'être si long, si vide, si parfaitement semblable à a veille, et dont le lendemain ne différerait pas. Rentré chez lui, qu'allait-il faire? D'abord réviser un compte de fermage, et puis, après déjeuner, s'arranger pour la méridienne. C'était le moment

où Mme Fleuriel intervenait comme Cassandre, prédisant la mort subite à ceux qui dorment après les repas. D'ordinaire elle ajoutait que son mari devait plus que personne y prendre garde, s'il interrogeait sa conscience. Il l'interrogeait et s'endormait. Pendant son sommeil, un bourdonnement aigre et menaçant ne cessait d'arriver à lui comme un mauvais rêve : c'étaient les gronderies de Mme Fleuriel qui remplissaient la maison. Il lui semblait parfois qu'il s'était endormi près d'une ruche d'abeilles, et il en sentait partout les piqûres. Souvent aussi les chansons de sa fille Hyacinthe le réveillaient en sursaut; alors il ne se plaignait point.

Mais Hyacinthe depuis quelque temps ne chantait plus. Et pourquoi? Qui lui avait pris sa belle gaîté? Qui pourrait bien la lui rendre? Qui pourrait redonner une âme au logis? — M. Fleuriel en était là de ses tristes pensées, et la bouche encore ouverte par une contraction dernière, lorsque ses yeux, qui, comme on sait, ne couraient jamais qu'en ligne droite et le précédaient toujours pour le moins de mille pas, aperçurent soudain, au sommet d'une côte, un point noir.

Or vous ne savez pas ce que peut mettre de curiosité diabolique dans le cœur d'un bourgeois de campagne qui s'ennuie un point noir qui marche, qui est un homme. Si c'était un voyageur? Si c'était un nouveau visage? M. Fleuriel, du pied et de la voix, poussa le bidet, qui résista. Le cavalier fit mine de tirer son fouet, — il le portait ordinairement dans sa poche; — le bidet sentit quelque chose de terrible passer dans l'air, et céda. Cinq minutes de trot allongé suffirent pour atteindre le point noir. C'était bien un voyageur, c'était bien un inconnu. M. Fleuriel le salua, et, voulant le considérer à son aise, mit effrontément son cheval au pas.

Tout jeune encore, l'inconnu paraissait avoir vingt ans, vingt-cinq ans au plus. A ce bruit de fers et de sabots qui se faisait derrière lui, il ne s'était pas retourné. Pourtant, quand il vit ce cheval blanc, qui le dépassait d'une longueur de tête, et ce cavalier, droit comme un I, qui l'examinait du haut de son cheval, il se décida à lever les yeux, mais avec quelle indifférence! Il ne rendit même pas le salut qu'il venait de recevoir. Il faut avouer que le brillant habit de chasse de M. Fleuriel ne produisait pas un grand effet sur lui. La jeunesse, qui nous regarde ainsi de côté, comme par grâce, nous fait mieux sentir le poids des ans. Ce magnifique dédain nous dit assez qu'elle se croit la reine du monde, et qu'elle y juge notre présence inutile. M. Fleuriel sentit bien ce que ce regard voulait lui dire, et ne put s'empêcher de soupirer un peu en songeant au printemps de sa vie, qui était si loin; mais il se consola fièrement aussitôt en remarquant que, si l'inconnu n'était pas de son âge, il n'é-

tait pas non plus de son espèce, et qu'on voyait d'autres hommes en son temps!

Le voyageur était petit, fort petit. S'il avait été moins bien proportionné, on aurait pu dire même qu'il était court. Il avait passablement d'embonpoint. Vêtu de noir, il donnait vaguement l'idée de ces jolis abbés poupins du temps jadis; mais, au lieu du rabat brodé, il portait une cravate blanche, et il affectait visiblement un air très sérieux, ce qui faisait penser aux avocats d'à présent, qui ne sont pas des gens pour rire. Sa figure était charmante. De longs cheveux bruns encadraient heureusement son front; ses yeux étaient de l'eau la plus pure, étincelans comme deux diamans noirs. Il ne portait pas de barbe, peut-être n'en avait-il pas, et on ne le regrettait point : un peu de barbe aurait jeté sans doute quelques ombres favorablement discrètes sur les contours trop bien nourris de ses joues et de son menton; mais elle aurait aussi caché sa bouche, plus fraîche que celle d'une jeune fille. Ce n'est pas tout : le regard curieux de M. Fleuriel étant venu à tomber sur le pied et la main du jeune homme, qui étaient d'une petitesse extraordinaire, comme le reste de sa personne, le maître du Prieuré ne put retenir un geste de surprise. Ce pied de femme, cette main d'évêque, cette rondeur de formes, ces yeux brillans, et cet air gourmé avec tout cela, lui rappelèrent soudain bien des choses. Il crut d'abord être le jouet d'une vision.

Cependant il ne pouvait continuer plus longtemps un si étrange examen sans risquer de se faire taxer d'impertinence; il le comprit à la fin. — Hue! dit-il... Quand il était de mauvaise humeur, il s'oubliait quelquefois jusqu'à traiter le bidet comme un cheval de charrue. Le bidet se rassembla pour reprendre le trot, non sans peine. Ce fut à ce moment que l'inconnu se ravisa. Il interpella le cavalier d'une voix lente et grave... Quelle voix!

Il raconta qu'il avait quitté la diligence à Saint-Pern, voulant faire ce bout de route à pied, qu'un homme le suivait de loin, portant sa valise, et qu'il se rendait à Fourières; puis il demanda à M. Fleuriel s'il ne serait pas en son pouvoir de lui en indiquer le chemin. Ah! le maître du Prieuré n'avait garde de se faire prier deux fois; l'occasion de poursuivre une si singulière découverte était trop belle. Avant que le jeune homme eût achevé, il avait sauté à bas de son cheval, il était par terre bride en main, il criait au voyageur qu'il allait lui servir de guide. Dieu! le beau salut rectiligne qu'il reçut cette fois en récompense de son zèle! L'inconnu tout de suite y ajouta un : vous êtes trop obligeant, monsieur, qui le fit frissonner de la tête aux pieds. Ces grandes façons à la glace furent pour lui comme un nouveau trait de lumière;

cette manière d'accueillir les bons offices de son prochain lui parut si caractéristique qu'elle lui enleva d'un coup tous les doutes qui lui restaient. — Hum! grommela-t-il, on ne me trompe point. Je connais cette race-là. — Pourtant il voulut tenter une dernière épreuve.

— Eh! monsieur, reprit-il d'un ton dégagé et en souriant (lorsqu'il souriait, une lueur confuse semblait s'échapper de sa longue figure, cave, osseuse, jaune comme du vieil ivoire; on aurait dit une de ces têtes de mort où les mauvais plaisans mettent une bougie pour s'en servir comme d'un falot)... eh! monsieur, Fourières n'est point Paris, il s'en faut bien; mais Fourières est une des plus grosses paroisses de la Champagne, comme vous l'allez voir... En quel endroit du bourg désirez-vous que je vous conduise?

— Au presbytère, s'il vous plaît.

Cela était bien un peu bref encore et un peu froid, mais M. Fleuriel s'en contenta. Il trouvait tant de bonne grâce à cette réponse qu'il venait d'entendre : « au presbytère, s'il vous plaît! » Comme il avait touché juste, et comme Mme Fleuriel, après cela, serait bien venue à lui reprocher de n'être point perspicace, ce qu'elle lui reprochait toujours! Regardant de nouveau son compagnon et s'admirant en lui : — Ce n'est pas Mme Fleuriel, se disait-il, qui l'aurait reconnu si vite, ce n'est pas non plus Hyacinthe, bien qu'elle ait joué dix ans avec lui...

Et pourtant comment le méconnaître? Ce jeune homme avait tout des gens de son sang, l'encolure et la tournure, le visage et la voix, oh! la voix surtout... La paroisse de Fourières avait entendu pendant plus d'un quart de siècle cette voix rouler et tonner en chaire. — Comme ce gaillard-là, reprenait tout bas M. Fleuriel, est bien le neveu de son oncle et le fils de sa mère!... Eh! son père y est pour bien peu.

— Mais, reprit-il d'un air malicieux, vous ne savez point qu'il y a dans le bourg deux maisons qu'on désigne sous ce nom-là : le presbytère. L'une appartient à la commune, qui en fait jouir M. le curé d'aujourd'hui, le pauvre homme!... L'autre jadis était la demeure de l'ancien curé, et c'était aussi son bien...

— Peu m'importe, dit le jeune homme.

— Et, continua le maître du Prieuré, non sans s'être mordu la lèvre, c'est à présent l'héritage de son neveu. Il n'en est pas encore venu prendre possession malgré son droit.

Le voyageur ne répondit point.

— Donc, reprit M. Fleuriel, qui commençait à se trouver bien embarrassé de ses finesses, je ne sais à laquelle des deux maisons il faut vous conduire.

— Qu'irais-je faire chez l'ancien curé, s'il est mort? répliqua sèchement le jeune homme. C'est aux vivans que je veux avoir affaire.

De sa vie, M. Fleuriel n'avait reçu un coup si rude. Ainsi donc ce jeune homme, qui ne voulait point avoir affaire aux morts, n'était pas celui qu'il avait cru! Ainsi il s'abusait depuis une heure! Mais non!... Le hasard et la nature, si grands moqueurs qu'ils soient, n'ont point de ces rencontres. Si ce maudit petit homme n'était pas Philippe Montgivrault venant chercher son héritage, pourquoi le hasard l'aurait-il mis sur cette route? Si ce n'était point lui, pourquoi la nature l'avait-elle fait si semblable à ceux qui n'étaient plus? Pourquoi lui avait-elle donné la mine pédante de feu M. le doyen Verdelot, qui n'était point son oncle, l'air guindé, compassé d'Ursule Montgivrault, qui n'était point sa mère? Et ces yeux, et cette main, et cette voix? M. Fleuriel voulut encore l'entendre.

— Voilà, dit-il en désignant un champ de blé vert qui s'étendait à droite de la route, voilà une belle moisson.

— Elle sera belle, dit le jeune homme.

Si le son de cette voix fit de nouveau tressaillir M. Fleuriel. ce laconisme opiniâtre acheva de le mettre hors de lui. Ce fut sur le bidet que sa colère se passa. La pauvre bête n'en pouvait mais : elle humait complaisamment l'odeur du blé vert, ce n'est pas un crime; mais le maître l'en punit en donnant une violente secousse à la bride et se remit à cheminer, la tête basse, rongeant son dépit. Au diable! se disait-il... Si c'est ce petit Philippe Montgivrault qui prétend voyager incognito comme les princes dont il s'imagine être sorti, en dormirai-je moins bien tout à l'heure? Et si ce n'est pas lui, en dormirai-je plus mal? Que me font tous ces Verdelot, race arrogante? Que me fait ce Montgivrault, qui les dépasse tous? — Mais il avait beau se raisonner, il ne pouvait vaincre ni sa curiosité trompée ni son ressentiment. On marcha ainsi quelques minutes sans se rien dire; le jeune homme ne semblait pas même s'apercevoir qu'on ne parlait point. Tout à coup, comme on arrivait au sommet de la dernière côte, M. Fleuriel s'arrêta. Il venait de concevoir un dessein vraiment perfide; il avait résolu de rendre à son compagnon la monnaie dont celui-ci l'avait payé, et de lui montrer à tout risque qu'on ne le jouait point. D'un geste, il lui indiqua successivement dans la combe un pâté de maisons agglomérées autour d'un clocher et une avenue de noyers à droite de la route. — C'est là Fourières, dit-il, c'est ici mon chemin.

— Monsieur, dit le jeune homme, laissez-moi vous remercier encore...

Mais sans l'écouter le cavalier venait de sauter en selle, se pré-

parant à lui lancer pour adieu le trait du Parthe. — Hue! dit-il. Il était déjà sous les noyers. Ce fut alors qu'il se retourna : — Je vous salue! cria-t-il, je vous salue, monsieur Philippe Montgivrault.

Philippe Mongivrault, c'était bien lui, s'entendant nommer, demeura d'abord muet de surprise. Il regarda s'éloigner cet étranger indiscret qui trottait sous les arbres de l'avenue. Qui donc était-il? Un éclair s'alluma sur ce charmant visage qu'on aurait pu croire impassible. Il entrait dans les desseins de Philippe, sinon de vivre longtemps à Fourières, au moins d'y arriver sans être reconnu. Il avait compté sans cette maudite ressemblance avec feu le doyen, son oncle : on lui avait toujours dit qu'elle était parfaite, il venait d'en avoir la preuve; mais après tout il n'y avait point dans cet accident de quoi troubler un jeune sage. Sur cette réflexion, Philippe Montgivrault leva les épaules, et paisiblement reprit sa route.

Fourières s'étendait à ses pieds. Il vit des toits rouges entremêlés de chaumes, de vieux visages de pierre encadrés de pampre en guise de chevelure, des jardins qui s'élevaient en gradins sur le flanc de la colline tout étincelante des jeux de ce clair soleil de juin sur la verdure encore nouvelle, une antique église surmontée d'un clocher neuf. Au plus haut du bourg et la dominant, comme une demeure seigneuriale, était une maison. On y montait par un beau perron que le juge de paix de Fourières comparait volontiers à l'escalier de Versailles. Il s'en fallait de peu que le jardin qui l'entourait ne passât pour un parc. Un grand cèdre étendait pardessus les tilleuls en fleur sa noire ramure horizontale, pareille aux cent bras du géant de la fable. Arbre mystérieux où coulait à flots épais une séve parfumée, il avait été l'un des orgueils du maître de ces lieux, qui avait bien des genres d'orgueil. Feu M. le doyen, en le contemplant, disait avec un certain sourire : — Il fut planté par mon trisaïeul. — Combien y a-t-il de prêtres qui puissent se vanter de connaître leur trisaïeul? Ils ne sont pas ordinairement de si vieille lignée. Mais la maison...

Elle était close, close par les mêmes mains qui avaient fermé les yeux du maître. Personne n'y était entré depuis cinq ans; personne n'avait troublé l'ombre du mort : cette ombre esseulée attendait depuis cinq ans la venue du seul être au monde qui pût la faire tressaillir. — O souvenir de ceux qui ne sont plus, tu n'éveilles rien aujourd'hui dans les jeunes âmes instruites à dédaigner ces sensibleries d'un autre âge, et, comme le disait Philippe, à *n'avoir affaire qu'aux vivans.* La vue de cette maison où il était né, où celui qui l'avait tant aimé était mort, ne fit point battre le cœur du jeune homme. Il demeura pourtant quelques minutes à la considérer de loin : on a toujours plaisir à revoir son héritage; ce n'est jamais

sans rêver un peu qu'on reconnaît son berceau. Ces surprises sont, il est vrai, passagères chez un philosophe de vingt ans qui les tient pour ce qu'elles valent. Philippe Montgivrault descendit d'un pas assuré vers le bourg. Il s'adressa au premier passant qu'il rencontra, le priant de lui indiquer le nouveau presbytère. On lui fit voir une maisonnette blottie sous les murs mêmes de l'église, entre deux arcs-boutans. Ce fut de ce côté qu'il se dirigea.

Mais il faut maintenant raconter l'histoire de M. le doyen Verdelot. Ce sera un peu raconter aussi l'histoire de son neveu Philippe jusqu'au jour où commence ce récit.

II.

Feu M. le doyen Verdelot, curé de Fourières, où de son vivant il était vraiment prêtre et roi, n'avait jamais eu qu'une sœur; il avait vingt ans de plus qu'elle, et, leurs parens étant morts, il en était demeuré chargé quand elle était encore tout enfant. Mlle Verdelot, qui se nommait Ursule, ressemblait à son frère : petite taille, manières hautaines, embonpoint marqué, charmant visage. Le doyen, l'ayant gardée fille assez longtemps, se détermina un jour à la marier au capitaine Montgivrault. Il eut pour agir ainsi trois raisons : la première et la plus faible, raison de complaisance pure, c'est qu'Ursule daignait aimer le capitaine; la seconde, un peu plus forte et la raison de sentiment, c'est que l'officier possédait du bien dans le canton; la troisième raison était de beaucoup la plus solide et la seule philosophique, elle était fondée sur les secrètes sympathies que la soutane et l'épée ont toujours eues l'une pour l'autre : elles se souviennent sans doute d'avoir été naguère les deux colonnes de l'état, qu'elles soutenaient ou renversaient ensemble. C'est de ce mariage que Philippe Montgivrault était né, et l'on va bien voir que ç'avait été par surprise, un beau matin du mois de mai, par un de ces temps doux et clairs où il y a vraiment du plaisir à venir au monde.

Le capitaine Montgivrault, au moment de partir pour l'Afrique, avait confié la garde de sa chère femme Ursule à son beau-frère le curé. Ursule était grosse; mais qui se serait jamais douté?... On était au dix-septième jour du mois de mai, et il avait fait de l'orage pendant la nuit. Au matin, le doyen, qui venait de dire sa messe et sortait de l'église, aperçut dans les rues du bourg Bernardine, sa servante, se démenant, courant hors d'haleine. Aussitôt il la héla de loin pour savoir où elle allait. Sans s'étonner, sans s'arrêter, Bernardine, sur le même ton, répondit qu'elle allait chercher la sage-femme. M. le doyen, à ces mots, sentit ses jambes flageoler sous

lui en dépit de sa dignité ordinaire et son front se mouiller d'une sueur froide. — La sage-femme! répéta-t-il. Et pourquoi faire?

Ce n'était point qu'il n'eût pas la mémoire confuse du mariage d'Ursule et de l'état où la veille encore il l'avait vue, et qui présageait une catastrophe; mais le rapport qu'il y avait entre ceci et cela, il n'était pas capable en ce moment de le saisir. Il n'avait plus d'yeux, plus de pensée que pour cette vision cornue : une sage-femme dans son presbytère! Enfin il recouvra le sens. Il avait toujours espéré que le capitaine reviendrait à temps pour emmener sa femme du logis et lui faire faire ses couches où il lui plairait. Au diable cet enragé qui n'avait pas voulu consentir à tuer quelques infidèles de moins pour ne pas lui laisser à lui l'embarras d'un chrétien de plus! — M. le doyen, tout chancelant encore, s'appuya contre l'un des quatre tilleuls qui ombrageaient la place de l'église; ce fut de là qu'il vit Bernardine revenir avec la sage-femme. Voilà, se dit-il avec un rire amer, un événement qui réjouira bien les sots! Il n'eut plus alors d'autre pensée que d'éviter le reste de l'aventure, et deux minutes après il prenait d'un pas pesant la route de Saint-Pern. Ses pieds n'auraient pas été fâchés d'enfoncer et de déchirer cette terre, qui sert de théâtre à tant d'accidens ridicules causés par les passions imbéciles des humains. Saint-Pern, comme on sait, touche à Fourières. M. Verdelot s'en alla rendre visite au desservant son voisin; il s'était juré de ne point rentrer chez lui avant le soleil couché. L'abbé Joye fut touché dans l'âme par l'honneur inattendu qui lui arrivait. Il ne recevait de son voisin que de rares visites. M. Verdelot, par principe, ne gâtait point les jeunes gens. Il en exigeait beaucoup, ne leur rendait rien, et soutenait encore qu'ils lui devaient tout. Aussi l'émotion de l'abbé, en voyant entrer son ancien, fut-elle mêlée justement d'autant de surprise qu'en avait éprouvé le doyen lui-même, une demi-heure auparavant, en voyant courir sa servante. — Monsieur le doyen, donnez moi votre bréviaire; ne voulez-vous pas vous débarrasser de votre chapeau, monsieur le doyen?

Après les premiers complimens, l'abbé court à la cuisine, criant qu'il faut égorger un poulet, revient, se ravise, retourne et formule à tue-tête l'arrêt de mort d'un second poulet; il aurait massacré de bon cœur toute sa basse cour, lui qui était le plus doux des hommes.

Cependant M. le doyen, quand on fut à table, ne mangea point. L'abbé le vit qui marmottait entre ses dents des choses décousues, ou bien qui soupirait; il fermait les poings d'un air furieux et d'autres fois il riait aux anges; il ne cessait de se plaindre de la lenteur du service, et s'écriait que l'on n'avançait à rien. Le pauvre abbé

faisait pourtant de son mieux et s'étouffait en mangeant afin d'avancer à quelque chose. Il avait encore passablement d'appétit, il n'en déposa pas moins sa fourchette, se frotta les mains sous la table, et se mit à rire avec une sournoise malice. Il savait bien qu'il possédait un moyen sûr de distraire et d'intéresser M. le doyen malgré lui. Seulement, artificieux comme il était, il avait réservé ce grand moyen pour le dessert. Le voilà donc qui se redresse d'un air vainqueur, annonçant à son convive qu'il a reçu le matin même certaines informations toutes fraîches, et qu'il va lui faire la chronique de l'évêché. La chronique de l'évêché! jamais la mauvaise humeur de M. le doyen n'avait résisté à cette chose friande... Mais M. Verdelot l'interrompt, et, levant les épaules, frappant de son couteau sur son assiette, déclare d'un ton bourru qu'il ne se soucie point de ces misères... Ah! cette fois l'abbé a-t-il bien entendu? Quoi! les décisions, les faveurs, les actes de justice et d'injustice de monseigneur, des misères! Des misères, les visites reçues, les visites rendues, les dîners acceptés, les dîners offerts, les exhortations, le dernier sermon, les conversations et les bons mots de monseigneur!...

— Monsieur le doyen! fit l'abbé, que me dites-vous là? Je ne sais à quoi vous songez.

— Par tous les saints! s'écria M. Verdelot, rouge de colère, je songe que vous avez juré de me faire damner aujourd'hui, monsieur l'abbé. Il y en a bien d'autres qui l'ont juré. Tout le monde s'en mêle. Il n'est point jusqu'au soleil....

— Seigneur! interrompit l'abbé Joye, qui commençait à craindre de n'avoir parlé depuis le matin qu'à un fou, qu'est-ce que le soleil vous a fait?

M. Verdelot le prit par le bras et l'entraîna devant une fenêtre :
— Ce qu'il m'a fait! lui cria-t-il. Voyez s'il se couche!

Puis, laissant tomber le bras de l'abbé et lâchant sa proie, M. le doyen demeura un instant devant la croisée, immobile et en butte à une hallucination bien singulière. En vérité, il croyait entendre passer dans l'air les vagissemens lointains d'un petit enfant qui l'appelait; mais au bout d'un moment il retrouva sa raison, et, revenant s'asseoir en face de son hôte, il se prit à le considérer tristement. — Ce jeune prêtre, se disait-il, est plus heureux que son ancien, parce qu'il est moins faible. Il n'a point de sœur qui s'avise de venir dans sa maison mettre au monde... Et si cela lui arrivait, il n'en serait pas si ému. Il s'embarrasse bien d'un enfant! — Tout en se parlant ainsi à lui-même, il ne pouvait retenir qu'avec peine deux larmes au bord de ses yeux.

— Hélas! monsieur le doyen, lui dit l'abbé d'une voix douce, je

vois bien qu'il vous sera survenu quelque grand chagrin. Si vous vouliez prendre un peu de confiance en moi...

— Sachez, repartit le doyen avec hauteur, que la curiosité est un grand péché pour un jeune prêtre. Elle peut le mener bien loin...

— Mais, murmura humblement l'abbé, ce n'était point la curiosité, je vous jure...

Le doyen ne l'écoutait plus. Il s'était levé et parcourait la chambre à grands pas. — Eh! eh! s'écria-t-il d'une voix tonnante, vous allez bien rire tout à l'heure quand vous saurez ce qui me fait pleurer. Vous allez bien rire quand je vous dirai que Mme Montgivrault, ma sœur,... chez moi!... Riez, riez donc tant qu'il vous plaira. Mme Montgivrault est accouchée ce matin chez moi, au presbytère... Eh! riez donc...

Un radieux sourire en effet venait d'illuminer le visage du desservant, un visage qui n'était point beau, qui était long, maigre, tourmenté, que Mme Montgivrault, l'heureuse et malencontreuse accouchée, comparait souvent à un casse-noisette, ce qui par parenthèse semblait extrêmement plaisant à M. le doyen.

— Un enfant! répliqua l'abbé, un petit enfant! Vous ne me dites point si c'est un garçon...

— Qu'est-ce que cela vous fait? s'écria le doyen. Et comment vous le dirais-je, puisque je n'en sais rien moi-même? Croyez-vous que je m'en soucie?

— Hélas! dit le desservant, vous ne vous souciez donc de rien aujourd'hui?

— Mais je peux aller m'en informer, si c'est un point qui vous met en peine. (Ce disant, le doyen prit sa canne.) Oui, oui, je vais satisfaire votre curiosité. (Il glissa son bréviaire dans sa poche, il se jeta sur son chapeau, il se flattait d'être tout prêt à partir.) Je vais aller aux nouvelles...

— Monsieur, dit l'abbé en joignant les mains, n'y allez pas sans moi, je vous en prie...

— Ne pas y aller sans vous!...

— Monsieur le doyen, reprit l'abbé, cela ne serait pas bien. Vous avez toujours eu beaucoup de bonté pour moi; je pouvais penser sans trop de présomption que vous me traitiez en ami. Vous ne voudriez pas me faire voir que je m'étais trompé. Vous n'aurez point la cruauté de me chasser de cette fête qui commence et de m'exiler de vos joies. Monsieur le doyen, ne retournez pas sans moi à Fourières, cela ne serait pas bien.

— Qu'est-ce qui ne serait pas bien, je vous le demande? cria M. Verdelot hors de lui. Pourquoi me retenez-vous par ma soutane? Ne me la déchirez point, s'il vous plaît. Est-ce que vous perdez

l'esprit, monsieur l'abbé? Pourquoi tenez-vous les mains jointes en me regardant? Pourquoi maintenant est-ce vous qui avez les larmes aux yeux? Me laisserez-vous partir à la fin? Que me voulez-vous?

— Monsieur le doyen, dit le jeune prêtre, vous ne m'entendez donc pas? Je veux voir le nouveau-né.

— Quoi! fit le doyen, demeurant court au milieu de sa colère, vous aussi, vous aimez les petits enfans?

Le desservant leva un doigt vers le ciel. — Pourquoi non? dit-il. Est-ce que notre maître ne nous a pas commandé de les aimer?

— Hum! murmura le doyen. A nous qui sommes des prêtres? Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites?

— Monsieur le doyen, reprit l'abbé, c'est parce que nous sommes des prêtres que nous devons aimer doublement ce qui est faible, ce qui est petit, ce qui est innocence et espérance, ce qui vient de sortir des mains de Dieu et porte encore toute fraîche l'empreinte céleste. Les âmes toutes neuves sont notre bien, puisque nous représentons ici-bas celui qui les a formées, que nous sommes ses serviteurs, et que nous devons prendre soin de son ouvrage. En unissant à vous par les liens de la chair ce petit enfant qui vient de naître, le ciel vous montre bien que c'est à vous spécialement qu'il le confie, et si vous ne le receviez point avec tout l'amour dont votre cœur est capable, ce n'est pas seulement à vos devoirs de parent, mais surtout à vos devoirs de prêtre que vous manqueriez...

— Oh! oh! interrompit M. Verdelot en se redressant, je crois que vous me faites la leçon; mais pour cette fois je vous pardonne... Venez donc voir le nouveau-né.

— Dieu vous récompense! dit le desservant.

Les voilà tous deux sur la route de Fourières. M. Verdelot était gros et déjà fort entassé, l'abbé Joye était un grand prêtre maigre, et, à les voir si différens, jamais on n'aurait pensé qu'ils pussent cheminer du même pas; mais devant un désir commun tout s'égalise : pour une enjambée du desservant, deux petits bonds du doyen faisaient l'affaire, et ils se tenaient par le bras. Comme ils allaient contre le soleil, Fourières étant située au couchant, leurs deux ombres marchaient derrière eux, l'une longue comme un des peupliers qui bordaient la route, l'autre ronde comme un des pommiers qui s'élevaient en boule dans les prairies. Les paysans qui les croisaient au passage souriaient de les voir si bien ensemble. Ils les saluaient. — Bonjour, vous autres! disait le doyen avec ce grand air qui faisait rentrer sous terre toute la paroisse.—Bonsoir, mes amis! disait l'abbé de sa douce voix. — Et bien vite ils reprenaient leur dialogue interrompu.

— Cependant, monsieur, disait timidement l'abbé Joye, si c'était

une fille, il faudrait bien accepter ce que le bon Dieu vous aurait donné...

— Vous rêvez, s'écriait le doyen, vous rêvez! Une fille! Y songez-vous? Est-ce que Dieu aurait voulu faire un si dangereux présent à l'un de ses ministres? N'avez-vous pas lu cent fois que la femme est un vase fragile?...

— J'ai lu cela, interrompit l'abbé. J'avoue que je ne le comprends guère, ou plutôt voici comme je l'entends. Oui, la femme est un vase fragile, parce que le vase est fait d'une matière plus délicate. Fragile tant que vous voudrez! il en sort aussi des parfums plus doux quand il se brise.

— Et moi, fit le doyen, qui ne suivait que sa propre pensée, je soutiens que c'est un garçon. Vous l'allez voir!

— Si les femmes étaient moins faibles, continua l'abbé, qui n'écoutait aussi que lui-même, elles sentiraient moins le besoin de Dieu, et il n'y aurait plus de piété sur terre. Les femmes seules savent prier.

— Un garçon! répéta M. Verdelot en arrêtant brusquement son compagnon. Qu'aurions-nous fait d'une fille, je vous le demande? Et que pensez-vous que nous ferons de ce garçon-là?

— Mais, dit le desservant, d'abord un chrétien.

— Un prêtre! s'écria le doyen. Écoutez-moi. Il sera prêtre comme son oncle, curé, doyen de Fourières par héritage. Je viens de tout arranger là, — et le doyen se frappa le front. — Je suis déjà vieux, mais vous êtes jeune; c'est vous qui prendrez ma place. J'ai toujours désiré cela. C'est vous qui la lui garderez. Et quand Dieu vous rappellera à votre tour, il vous succédera.

— Je vous entends, dit le desservant avec un sourire, c'est moi qui remplirai l'interrègne.

— Il prêchera dans la chaire où j'aurai prêché, reprit le doyen, qui s'animait; il confessera les enfans de ceux que j'aurai confessés, il habitera ma maison, qui est le plus beau presbytère de France: il verra grandir mon cèdre.

On venait d'entrer dans Fourières, et cet accès de lyrisme ne finissait point. Au loin se dressaient les rameaux du cèdre; on gravit la rampe qui menait par le plus court chemin au plus beau presbytère de France. La servante Bernardine se tenait sur le seuil. Elle agita son mouchoir et cria : — C'est un garçon.

— Gloire à Dieu! dit le doyen, et malgré son embonpoint il se mit à courir; l'abbé Joye le suivit. — J'aurais préféré une fille, se disait-il. Elles savent mieux aimer ceux qui les aiment.

Comme il allait pénétrer dans le jardin du presbytère, il entendit un grand bruit de voix derrière lui, et, se retournant, il reconnut au

bas de la rampe le plus gros propriétaire du pays après M. le doyen, M. Fleuriel de La Pervenchère, au milieu d'une troupe de femmes dont l'une portait un nouveau-né. M. Fleuriel l'interpella; il allait répondre quand M. le doyen sortit de sa maison, l'appelant à son tour et élevant son neveu dans ses bras. M. Fleuriel d'en bas lui criait que sa femme venait d'accoucher d'une fille qui était belle comme un ange et qu'on allait la lui faire voir. M. le doyen le pressait d'accourir pour considérer le fils de sa sœur, qui était beau comme un roi; il ne savait auquel entendre. Quelle aventure! il fallait donc que le bon Dieu se fût plu à répandre ses dons ce jour-là sur la paroisse de Fourières.

L'abbé Joye courut d'abord au petit Montgivrault, puis il revint sur ses pas pour recevoir M. Fleuriel et sa fille. Le maître du Prieuré lui annonça qu'il venait querir M. le doyen pour ondoyer la petite Hyacinthe en attendant qu'on la baptisât. Le doyen arriva, tenant toujours dans ses bras son fardeau précieux. Il regarda de travers M. Fleuriel et l'enfant, car il ne voyait pas sans déplaisir qu'un homme qu'il n'aimait point se trouvât justement aussi heureux que lui, et il déclara nettement qu'il ondoierait son neveu le premier. Cette condition fut acceptée; on se rendit à l'église.

Le doyen, par bienséance, avait remis Philippe aux mains de la sage-femme, n'osant le porter lui-même. Il ouvrait le cortége, l'abbé Joye le fermait; mais il ne pouvait s'empêcher d'aller sans cesse de l'un à l'autre enfant, de soulever doucement les voiles de mousseline qui les couvraient et de contempler les deux petits visages. Il pensait que les volontés de Dieu sont profondes, mais qu'il n'est pas interdit d'en chercher le sens. « Pourquoi Dieu a-t-il voulu faire naître le même jour ces deux mignonnes créatures? se demandait-il. N'est-ce point qu'il les a formées l'une pour l'autre? » Cette pensée le frappait comme un pressentiment.

III.

Le Prieuré était situé sur le versant d'un coteau, à l'est de Fourières. Aussi, quand M. Fleuriel de La Pervenchère avait acheté vingt-cinq ans auparavant ce domaine abandonné, M. le doyen Verdelot avait-il cru voir un second soleil se lever sur le canton. Le doyen jusqu'alors y avait régné sans partage; il était jaloux à l'excès de son éclat solitaire, et il fut malade de dépit. Le nouvel astre heureusement traînait son ombre après soi : cette ombre était Mme Fleuriel de La Pervenchère. Cette jeune mariée apparut aussi chagrine que la demeure qu'elle venait habiter; elle se mit dès le premier jour à l'unisson de ces lieux maussades, et, s'applaudis-

sant d'une si parfaite harmonie, elle s'opposa énergiquement à toute innovation qui aurait pu la détruire. Il fallut bien que M. Fleuriel renonçât à son grand projet d'édifier une maison neuve, et celle de M. Verdelot demeura la plus belle de la contrée.

Le prieuré de Fourières, comme tous les prieurés du monde, n'avait été d'abord qu'un établissement rustique dépendant d'une riche abbaye de prémontrés qui possédait bien le dixième de la province. Il était devenu dans la suite et jusqu'à la révolution ce que l'on nommait un prieuré-cure, desservi par un chanoine de ce même ordre de Saint-Augustin. Apparemment que ces bons prieurs, contens d'y mener obscurément agréable vie, n'y avaient jamais souhaité le luxe des dehors : cette simplicité de leurs désirs n'était partout que trop clairement écrite. La maison avait dû être rebâtie au XVIIe siècle, ainsi que le témoignait le toit à pavillon, avec les matériaux d'un édifice antérieur. On ne les avait point épargnés : jamais on ne dressa si lourde masse sur une terre chrétienne. Trois énormes éperons en soutenaient la terrible poussée, les fenêtres disparaissaient dans l'épaisseur de la muraille; de loin on eût dit qu'elle n'était pas même percée : on n'apercevait rien qu'une maçonnerie noire.

Il y avait pourtant de ce côté une belle terrasse bordée d'une balustrade en fer forgé qui s'élevait au-dessus du jardin, et d'où l'on découvrait la route, le bourg, la vallée, la rivière, qui s'agitait au fond des prairies comme une nappe mobile d'argent sous le sombre couvert des aunes. Une magnifique avenue montait de la route à la maison, en longeant à gauche la clôture du jardin; mais rien ne pouvait égayer ces pierres sans regard, cette muraille aveugle. La façade opposée était encore plus morose; elle donnait sur une vaste cour que des bâtimens encadraient presque de toutes parts. C'était d'abord la chapelle, du même âge, du même style, hélas! que la maison. Il faut que le logis du Seigneur ait quelque beauté. Où trouverait-on pour prier, dans ces oratoires grossiers, la grâce qui descend dans les cœurs de la séduction des yeux? Quelle âme délicate voudrait croire qu'ils sont la porte du ciel? Cette odieuse chapelle avait été transformée en un grenier à foin, et n'eût jamais dû servir à un autre usage. Elle touchait à une construction d'une tournure bien différente, une suite de larges arcades où l'on n'avait point de peine à reconnaître les restes d'un cloître qui semblait remonter à une époque assez éloignée. Trois côtés du carré avaient disparu; une seule galerie demeurait debout, et le fond en avait été muré. C'était ce que Mme Fleuriel appelait ironiquement le promenoir de son mari, qui s'y promenait en effet à grands pas les jours de pluie en maugréant contre le maître des choses. Cette galerie du vieux

cloître, voilà tout ce qui avait été conservé de l'édifice primitif, avec un pan de mur percé d'une porte en ogive, ornée de nervures assez fines et de deux figures gothiques, l'une qui voulait grimacer, l'autre qui voulait sourire : le damné sans doute et l'élu. Mme Fleuriel, qui n'hésitait pas à se reconnaître dans la seconde, conseillait journellement à son mari de méditer sur la première.

On peut dire que si la tristesse habitait l'enceinte du Prieuré, et si l'on n'y respirait que l'ennui de vivre, la gaîté, le charme de la vie et de la nature se retrouvaient à la porte. Le débris gothique que nous venons de dépeindre, et qui était l'entrée principale de l'habitation, s'ouvrait sur un préau qu'ombrageait un hêtre gigantesque, un frais tapis d'épaisse verdure qu'entretenait le voisinage d'une fontaine naturelle alimentée par une source qui descendait du plus haut de la colline. Au bout du préau était un village composé seulement de quelques maisonnettes, sur le flanc du coteau des vignes, un bois au sommet; en face, le bourg, la vallée, la rivière. La fontaine était miraculeuse de par les mérites du grand saint Pern, dont elle portait le nom. Elle était recouverte d'une sorte de grotte faite en cailloux reliés tant bien que mal avec du ciment, et aux parois de laquelle on voyait suspendus des *ex-voto* avec des inscriptions naïves, pour la plupart gravées au couteau. L'eau bouillonnait dans un petit bassin endigué par un barrage de bois qui ne lui laissait pour s'échapper qu'une étroite ouverture. Elle reprenait, au sortir de cette prison, sa course vers la rivière où elle devait se perdre, et traversait d'abord une prairie qui s'étendait à droite du jardin du Prieuré, et qui n'en était séparée que par un treillage et une charmille. Au milieu de la prairie, à force de tournoyer et de ronger la terre, cette source ambitieuse s'était creusé un petit lac en forme de cirque, large d'une dizaine de pieds, et s'y reposait un moment sur un lit de sable. En cet endroit s'élevait un gros bouquet de frênes, arbre charmant, aux allures légères et au feuillage délié.

Dix-huit ou vingt ans après le jour où sa naissance avait mis en émoi le Prieuré et le presbytère, Hyacinthe Fleuriel était assise sous ces frênes, parmi les hautes herbes, au bord de ce lac microscopique. Ses pieds touchaient presque l'eau, qui baisait en passant le bas de sa robe, comme une servante fidèle, émue de sa tristesse. Hyacinthe, immobile, tenait ses coudes sur ses genoux, sa tête dans ses mains, et songeait. — A quoi? — Le savait-elle? — Toute cette mélancolie qu'on lui voyait depuis quelque temps allait justement à ne songer à rien; seulement elle se sentait d'impérieux besoins de solitude. Mme Fleuriel les contrariait au logis; Hyacinthe s'en échappait, se réfugiait à l'orée du bois, n'osant y entrer, ou bien auprès

de cette fontaine. Elle demeurait des heures entières dans ces cachettes. De loin elle entendait la voix de sa mère : — Hyacinthe, où êtes-vous? — La voix de Mme Fleuriel n'était d'abord qu'un gémissement lamentable; on eût dit la bise de décembre dans des roseaux. Cette redoutable voix prenait sous la voûte du cloître le son d'une psalmodie funèbre; elle éclatait comme une fanfare en colère, quand la mère, indignée de ses recherches inutiles, revenait sur la terrasse, et d'un œil enflammé sondait l'horizon. — Hyacinthe! Hyacinthe! — Mais Hyacinthe savait que le treillage et la charmille la protégeaient du côté du jardin, les arbres du côté du village, et ne bougeait pas. On aurait pu voir seulement ses petits doigts roses s'agiter avec impatience sur son visage. Ce jour-là pourtant une idée lui vint, qui lui fit brusquement redresser la tête : elle venait de réfléchir pour la première fois que cet abri des frênes n'était pas si sûr, que du dernier étage de la maison, si l'on pensait à y monter, on pouvait apercevoir au moins les clartés de sa robe rose parmi la verdure, et qu'alors elle serait trahie. Ce mouvement lui montra dans toute sa laideur, à travers les feuilles, cette vieille masse de pierres, enveloppée de ténèbres, où se passait sa jeunesse, et tout à coup elle se prit à pleurer.

Comme elle la haïssait, cette maison noire! Ce n'est pas qu'elle en aimât moins ceux qui l'habitaient avec elle. Les amours nés en même temps que nous, qui coulent avec notre sang dans nos veines, sont des forces latentes que nous ne connaissons pas bien. Jamais ils ne nous ont fait subir ni épreuves ni crises, nous savons seulement que leur destinée est de nous servir de refuge contre les douleurs étrangères, et que dans la bataille de la vie ils sont la réserve du cœur. Hyacinthe, depuis qu'elle souffrait, s'imaginait trouver plus de douceur aux tendresses parfois importunes de son père : l'humeur fâcheuse de sa mère lui causait, il est vrai, bien plus de dépit qu'autrefois; mais elle ne trouvait pas moins de plaisir à recevoir les lettres guindées, embéguinées de sa jeune sœur Colombe, qu'on élevait alors dans un couvent. Tous les siens, en un mot, lui étaient devenus plus chers, sans que les tristes lieux où elle vivait près d'eux lui fussent moins insupportables. Leur présence ne réchauffait pas l'obscurité des longs corridors, ne peuplait point le désert de ces grandes salles : Hyacinthe eût vu son père l'aimer dix fois davantage, que la maison lui aurait semblé tout aussi froide et aussi vide.

Lorsqu'elle y revenait après ces longues fuites des après-dînées, c'était pourtant quelquefois avec une sorte de vague espérance et dans une indéfinissable attente. Qui ne sait quelles folles visions se lèvent parfois devant des yeux troublés par les larmes? En met-

tant le pied sur le seuil de sa prison, il arrivait à Hyacinthe de se dire : — N'est-il rien survenu de nouveau pendant mon absence? N'y aurait-il pas ici quelqu'un que je ne connais pas? — Mais que pouvait-il donc se passer de nouveau dans ce logis, où tout était plus impitoyablement réglé que la marche des nuits et des jours? Qui pouvait venir au Prieuré? Hyacinthe entrait, s'informait et voyait bien qu'il fallait vivre là dans l'abandon du reste du monde. Dès les premiers pas, l'air humide du dedans l'enveloppait comme un linceul, un frisson parcourait sa chair et lui descendait dans l'âme. Ce n'était pas tout : sa mère l'attendait. — Hyacinthe, d'où venez-vous? — Et quel déluge alors d'interrogations, de reproches, d'objurgations et de sarcasmes! Hyacinthe écoutait sans répondre et se retirait toute confuse; mais elle rencontrait son père : c'était un interrogatoire d'un autre genre. — Hyacinthe, ma chérie, pourquoi pleurez-vous encore?

A son père, elle répondait, car elle ne le redoutait point, lui. Elle s'échappait quelquefois jusqu'à lui demander avec colère si l'on prétendait lui enlever la liberté de ses pleurs. En ces momens-là, elle s'en allait le sein gonflé, formant de terribles complots contre ceux qui, depuis un an, lui paraissaient des maîtres si durs, indignée de ces entreprises qui ne cessaient point contre son repos et son indépendance, et jurant d'obtenir à force de résistance et de hardiesse ce bien précieux qu'on lui déniait. Le soir, elle osait braver sa mère en demeurant, après la tombée de la nuit, seule au jardin. Lorsqu'elle retournait au parloir (le salon du Prieuré avait conservé ce triste nom : le parloir!), son père et l'abbé Joye, curé de Fourières depuis la mort de M. Verdelot, jouaient au piquet dans un coin de la chambre. A l'autre bout, devant une autre table, éclairée par une autre lampe, travaillait Mme Fleuriel : elle jouait aussi, mais de l'aiguille et du ciseau, taillant, coupant, divisant avec une précision géométrique, dans une immense pièce de toile dont elle était tout entière entourée; ces nuages de toile blanche étaient les seuls nuages qu'eût jamais habités Mme Fleuriel. Elle jouait encore de la prunelle, la terrible femme! Sur un regard qu'elle jetait à sa fille, celle-ci s'approchait, s'asseyait devant la table et prenait sans rien dire un coin de la toile. Sa mère lui présentait une aiguille tout enfilée : Hyacinthe, lui demandait-elle tout bas, et sa voix en s'abaissant ne perdait rien de son aigreur, Hyacinthe, pourriez-vous m'apprendre si la nuit est belle et si les étoiles filent?

— Hyacinthe, disait M. Fleuriel, qui, depuis l'entrée de sa fille, tenait ses cartes à l'envers, n'allez pas vous fatiguer les yeux à travailler le soir, ma chérie!

— Vraiment oui! reprenait la mère. Ne mettez pas tant de zèle à cet ouvrage, Hyacinthe. Si vous n'y veillez, la toile va tout à l'heure vous tomber des doigts.

— Et vaudrait-il mieux qu'elle se les déchirât? répliquait M. Fleuriel.

— J'en serais bien fâchée, monsieur Fleuriel. Hyacinthe, laissez cela, ma pauvre enfant. Il faut contenter votre père. Retournez rêver à la lune!

La guerre était allumée; mais l'abbé Joye se jetait au milieu de l'action, comme il convient à un ministre de Dieu.

— Trois as, disait-il, — quatrième au roi. — Monsieur, je vais avoir le regret de vous battre, si vous ne prenez garde à votre jeu.

Ainsi M. Fleuriel était pour un instant rappelé à lui-même. C'était avec sa fille que Mme Fleuriel continuait sourdement le combat. Elle se faisait un écran de la pièce de toile pour empêcher sa voix d'arriver aux joueurs.

— Allez! lui disait-elle, on sait pourquoi votre père ne se lasse point de prendre parti pour vous. Oh! vous êtes bien sa fille. Les La Pervenchère n'ont jamais eu de cervelle. Vous ressemblez à votre grand'mère Marie-Madeleine; aussi avez-vous eu soin de mettre son portrait dans votre chambre : que vous devez avoir de plaisir à vous reconnaître dans cette vieille évaporée! M. le curé me disait ce matin...

— M. le curé ne vous a point dit de mal de moi, ma mère.

— Mademoiselle, vous me donnez, je crois, un démenti.

— Mais, ma mère...

— Mon Dieu! reprenait Mme Fleuriel, laissant tomber le nuage blanc sur ses genoux et joignant les mains, avais-je mérité que vous me fissiez présent d'une fille pareille? A la vérité vous m'avez envoyé, pour me consoler, notre bonne petite Colombe. Celle-là vient bien de moi. Pieuse et sage!... elle a mon cœur. Je crois que vous confesserez bien, mademoiselle, que l'exemple de votre jeune sœur vous devrait faire rougir. Ce n'est pas elle qui me quitterait sans cesse. Ce n'est pas elle qui, dans ses vacances, se plaît à courir les bois comme une *possédée*...

— Hyacinthe, Hyacinthe! où vas-tu? s'écriait M. Fleuriel.

Hyacinthe venait de se lever; elle traversait le salon sans répliquer. Au moment où elle allait sortir, on entendait un sanglot.

— Hyacinthe! lui criait sa mère exaspérée, vos yeux sont comme la fontaine de Saint-Pern, qui ne doit jamais tarir.

— Il y a pourtant une différence, disait froidement M. Fleuriel en posant les cartes sur la table. Si Hyacinthe a dans les yeux une source de larmes, ce n'est pas une sainte qui la fait couler.

Et Mme Fleuriel à ces mots de bondir sur sa chaise. Elle élevait en l'air la pièce de toile blanche comme un étendard, elle allait de nouveau s'élancer à la bataille; mais l'abbé Joye reprenait la parole.

— Si Hyacinthe pleure, disait-il doucement, c'est qu'elle est en son printemps, madame Fleuriel. Ne savez-vous pas le proverbe? Il faut qu'il pleuve tous les jours pendant le mois de mai.

— C'est cela! s'écriait M. Fleuriel. Mme Fleuriel ne voit jamais rien. Elle est aveugle, monsieur l'abbé.

Et le lendemain l'excellent homme trouvait toujours quelque prétexte pour se rendre le matin au petit hameau dépendant du Prieuré. D'ordinaire il apercevait Hyacinthe errant aux abords de la maison et se disait tout bas : « Voilà ma pauvre âme en peine. » Si d'aventure Hyacinthe n'était pas là, c'est qu'elle était dans sa chambre qui s'ouvrait sur le préau. Elle ne tardait pas à découvrir M. le curé enfoncé jusqu'à mi-corps sous la voûte de la fontaine de Saint-Pern et s'occupant avec un zèle et une minutie extraordinaires à nettoyer et arranger les *ex-voto* dans la grotte : de cette façon elle ne voyait que les plis maigres de sa soutane, qui assombrissait le miroir de l'eau. Elle descendait en toute hâte, accourait vers lui comme vers le doux maître qui allait à la fois la réprimander et la consoler, car elle avait également besoin de ces deux choses : des consolations et du blâme. Elle se serait bien gardée de saluer l'abbé de loin; sa mère, qui était toujours et partout à la fois dans la maison, aurait pu l'entendre. Elle traversait rapidement le préau. — Bonjour, monsieur le curé, — disait-elle quand elle était arrivée près de lui. L'abbé dégageait prestement sa tête du capuchon de pierre qui la couvrait, et, se retournant, répondait : — Bonjour, mon enfant. — Puis il lui disait comment de faux rapports lui avaient fait croire qu'il y avait des malades dans le hameau. Il s'y était donc transporté tout aussitôt pour les soulager, s'il y avait lieu de le faire; mais, comme on l'avait trompé, il passait son temps à parer un peu la fontaine... Hyacinthe, sachant que tout le hameau se portait à ravir et pensant que M. le curé le savait aussi bien que personne, ne doutait point qu'il n'y fût venu pour elle et l'en remerciait d'un regard humide. — Séchez d'abord vos yeux, lui disait-il gravement.

Ils passaient alors derrière le cloître. Hyacinthe le reconduisait le long de l'avenue de noyers jusqu'à la route. Là, l'abbé Joye, touchant tout d'un coup le bras de la jeune fille, l'arrêtait d'un signe. Il lui montrait les champs et les prés dans leur parure, les ondes vertes qui montaient en tournoyant au flanc des collines et les ondes d'argent qui ruisselaient au ciel. Il lui faisait écouter les oiseaux chantant sur les arbres. — Mon enfant, lui disait-il, tout

est gaîté dans l'œuvre de Dieu. Vous le sentiez bien autrefois, vous ne faisiez que chanter comme les oiseaux.

— Hélas! c'est vrai, murmurait Hyacinthe.

Il poursuivait, et d'un ton qu'il voulait rendre sévère lui demandait qui l'avait à ce point changée. — Je n'en sais rien, répondait-elle.

Elle ne niait point ce grand changement, elle n'avait pas la pensée de le nier; ce qu'elle ne pouvait comprendre, c'était pourquoi et comment il lui était arrivé. Elle ne se connaissait point de raisons de souffrir, et elle souffrait; ce qui justement l'effrayait le plus dans son mal, c'est qu'elle ne réussissait pas à le définir : tout en elle n'était que sensation du vague, obscurités et alarmes. Elle tressaillait au moindre bruit qui passait, rougissait de ces frayeurs subites et pleurait parce qu'elle avait rougi : il ne fallait pas chercher de cause plus sérieuse à tant de pleurs. Elle avouait cependant que ses actions lui étaient sans cesse commandées par une autre volonté que la sienne. Il lui semblait souvent qu'elle s'échappait à elle-même, qu'elle n'était plus Hyacinthe Fleuriel, mais un être nouveau, où elle ne se reconnaissait point. C'est ainsi que ce qu'elle avait résolu de faire, elle ne le faisait jamais, et que ce qui lui plaisait autrefois ne lui inspirait plus que du dégoût. Cette force ennemie qui la poursuivait la contraignait même d'agir avec ceux qu'elle aimait, qu'elle devait aimer toujours, comme si elle ne les aimait plus.

L'abbé Joye écoutait ces plaintes; il les connaissait : cent fois il les avait entendues sous une forme moins naïve et sur des lèvres moins pures. « O Dieu! se disait-il dans sa candeur, qui n'était guère moins parfaite que celle de l'innocente pécheresse, ô Dieu! ne faut-il point croire que cette métamorphose encore est ton ouvrage, car je sais bien que dans cette jeune âme il n'y a rien qui ne vienne de toi? » Il n'en sentait pas moins une tristesse amère. Il ressemblait à ces pères affligés, qui, le cœur dévoré d'alarmes, conduisent leurs fils au vaisseau qui va les emporter vers un nouveau monde. Les ingrats! quel désir les entraîne! Ils seraient morts du regret de ne point partir. Et pourtant que vont-ils rencontrer sur les flots sombres? La terre de l'or ou l'abîme?

Il se disait que, puisque ni le père ni la mère d'Hyacinthe ne songeaient à la guider dans ce chemin nouveau, vers ces choses inconnues qu'elle commençait à pressentir, c'était à lui que revenait de droit cette délicate et redoutable tâche; puis, quand il songeait au moyen de la remplir, son esprit s'obscurcissait tout à coup. Mener une âme à Dieu, c'était son affaire, mais la mener à l'amour!...

— Hyacinthe, demandait-il à la jeune fille d'une voix altérée, en

hésitant sur chaque mot, vous savez ce que vous n'aimez plus; mais n'aimez-vous rien de nouveau que vous ne vouliez pas me dire? Quelque goût que vous n'aviez point n'a-t-il pas remplacé ceux que vous n'avez plus? Ne me cachez-vous pas quelque chose?... Oh! sans doute des rêveries d'enfant... que vous déguisez.

— Je ne désire rien, disait Hyacinthe.

Il la regardait presque avidement tandis qu'elle lui répondait ainsi, et, ne voyant pas le plus petit trouble se peindre sur son visage, il se rassurait pour un moment. Le mal n'était pas sérieux encore; il n'était pas besoin pour le combattre d'une hâte indiscrète; ces visions qui assiégeaient la jeune fille n'avaient ni forme ni nom; ce n'étaient même pas des images, mais des ombres à peine, seulement la fumée d'un songe.

L'abbé Joye s'efforçait alors de sourire.

— Mon enfant, disait-il, n'avez-vous pas eu souvent de mauvais rêves qui vous agitaient cruellement durant la nuit, et dont il ne vous restait rien, le matin venu, que la mémoire du mal qu'ils vous avaient fait? L'objet du rêve, vous ne vous en souveniez même plus. On rêve quelquefois tout éveillé, ma chère Hyacinthe. Allez donc en paix. Un jour viendra que ces fâcheuses pensées se dissiperont d'elles-mêmes. A peine vous rappellerez-vous ce qu'elles vous auront fait souffrir quand vous en serez guérie.

— Mais, s'écriait la jeune fille, qui me guérira, monsieur l'abbé?

— Qui? Moi, si Dieu le permet.

Hyacinthe, malgré son respect pour lui, ne pouvait s'empêcher de secouer la tête d'un air incrédule. Bien souvent, dans leurs entretiens sous les noyers, elle renouvela cette question : qui me guérira? Et l'abbé de faire toujours la même réponse en raffermissant sa voix comme il pouvait.

Ce n'était point la passion de guérir la jeune fille qui lui manquait; mais le moyen?... Un jour pourtant il arriva au rendez-vous d'un pas bien plus leste; son long et maigre visage rayonnait d'un contentement surnaturel. Il écouta comme à l'ordinaire les plaintes de la jeune fille, et sans la laisser achever, la prenant par la main, il s'écria : — Oui, Hyacinthe; oui, je vous guérirai. — Et il tenait les yeux levés au ciel; mais son regard s'abaissa presque aussitôt vers cette pauvre terre, tout plein de l'inspiration qu'il avait puisée là-haut. Ce regard singulier prit la direction de Fourières, et s'arrêta sur l'ancien presbytère, la belle maison du doyen Verdelot. — Oui, murmurait toujours le saint homme; oui, Hyacinthe, oui, je vous guérirai.

A quelques jours de là, M. Joye fit part à Hyacinthe d'une grande nouvelle. Il lui apprit qu'il avait écrit à *quelqu'un* une lettre pres-

sante pour le faire venir à Fourières. Et qui était ce *quelqu'un?* Il le lui donnait en mille. — C'était, disait-il, une *personne* qu'elle avait connue jadis, une *personne* que ses affaires auraient dû depuis longtemps appeler dans le pays... Hyacinthe ne devinait pas. L'abbé, si doux qu'il fût, lui témoigna quelque impatience de ce qu'elle eût si peu de mémoire. Elle se mit donc à chercher de nouveau pour lui complaire : elle ne trouvait point. L'abbé enfin nomma Philippe Montgivrault.

Hyacinthe sourit franchement à ce nom. Il lui rappelait les joies de l'enfance, les jeux bruyans et les bonnes parties, les jours heureux où elle pouvait dire, comme à présent, qu'elle ne se souciait de rien; mais ces mots avaient alors un autre sens dans sa bouche. Elle osa féliciter « monsieur le curé » d'avoir fait taire les ressentimens qu'il gardait depuis cinq ans à ce pauvre Philippe, et l'assura que la détermination qu'il avait prise de lui écrire allait étonner bien des gens. L'abbé parut embarrassé, rougit même, et répliqua qu'il n'avait encore parlé de cette lettre qu'à elle, et qu'il avait ses raisons pour n'en point parler à d'autres. Elle en fut extrêmement surprise, mais elle ne discuta pas ces mystérieuses raisons que M. le curé mettait en avant, et même elle eut un mouvement d'orgueil en se voyant la dépositaire d'un si gros secret. Elle jugea que M. Joye n'était point fâché de lui rendre une marque de confiance en retour de toutes celles qu'elle lui donnait. Cet échange lui paraissait assez naturel.

Les jours suivans, elle ne fit que penser à Philippe Montgivrault; elle ressentait un grand contentement de son prochain retour, car elle ne douta point tout d'abord qu'il n'arrivât comme la foudre au reçu de la lettre de son vieil ami l'abbé Joye. Le Prieuré allait donc voir un nouveau visage! Hyacinthe allait donc entendre une voix qui ne serait ni celle de son père, ni celle de sa mère, ni celle de l'abbé, et qui lui prouverait enfin qu'il y avait au monde d'autres êtres humains que ceux-là! Elle commençait à en douter; mais qui lui aurait dit que le visiteur, l'étranger, l'inconnu qu'elle attendait pour peupler son désert serait Philippe? A la vérité, elle se demandait quelquefois s'il ne vaudrait pas mieux que ce fût un autre que lui. Il lui semblait qu'elle éprouverait moins d'embarras à se trouver en présence d'un jeune homme qu'elle verrait pour la première fois qu'en face de ce Philippe qu'elle avait aimé comme un frère.

IV.

Il nous faut encore ici revenir au passé. La dernière fois que Hyacinthe avait vu Philippe, ils avaient l'un et l'autre quatorze

ans. On peut dire que cette époque était gravée dans le cœur d'Hyacinthe. Sa mère venait de lui faire prendre les robes longues; Philippe aussi avait quitté les vestes anglaises pour les habits d'homme. En les voyant tous les deux dans cet accoutrement, Mme Fleuriel s'imagina que, pour être logique, il fallait leur enseigner du même coup à ne plus se traiter en enfans, et le tutoiement fut supprimé tout d'abord. L'abbé Joye trouva cette suppression indiscrète; il ne la jugeait propre qu'à leur suggérer certaines pensées qu'ils étaient bien loin d'avoir : on recourut donc à l'arbitrage de M. le doyen Verdelot et de Mme Ursule. Celle-ci fut de l'avis de son frère, qui fut de celui de Mme Fleuriel, parce que M. Fleuriel en était d'un autre. Le doyen ne pouvait pardonner au maître du Prieuré d'avoir songé autrefois à se faire bâtir une maison aussi belle que le presbytère. Pour ce seul péché d'intention, il lui en voulait à la mort. Il lui sembla d'ailleurs fort convenable qu'un garçon comme Philippe, destiné à entrer dans les saints ordres, ne fût pas tutoyé par une fille. Telle fut sa réponse, et l'impression qu'elle produisit sur Hyacinthe fut inconcevable. La pauvre enfant courut tout d'un trait chez l'abbé Joye, et d'une voix étouffée se plaignit qu'on voulût faire de Philippe un prêtre. L'abbé tressaillit, puis, se faisant violence pour sourire, il lui demanda pourquoi elle en était si fâchée. — Pourquoi? Elle n'aurait pu le dire, elle n'en savait rien. Ce qu'elle savait, c'est que l'auteur de ce beau plan était M. Verdelot. Elle ne l'aimait déjà point auparavant, elle le prit dès lors en aversion.

Peu de temps après, Philippe avait été envoyé à Paris pour un mois près d'un oncle paternel qu'il y avait. Ce voyage s'était fait sur les lettres pressantes et les ordres réitérés de son père le capitaine; mais il avait fallu vaincre une grande résistance chez M. le doyen. Cet oncle Montgivrault déplaisait fort à M. le curé de Fourières, qui ne l'avait jamais vu; seulement tout ce qu'on en disait lui paraissait fort obscur, et il croyait sentir rien qu'à son nom une certaine odeur de soufre brûlé, comme en répandent autour d'eux les esprits forts. Mme Montgivrault, qui adorait son mari, mais qui n'aimait guère moins son frère, tout en le redoutant bien davantage, se trouvait fort empêchée entre ces deux volontés ennemies. Toutefois, comme l'amour l'emporte toujours à la fin sur l'amitié et même sur la crainte, elle avait pris le parti du capitaine, et l'on avait mis Philippe en route. Ce départ avait été pour Hyacinthe un grand événement. Elle avait entendu souvent argumenter sur Paris le petit concile de Fourières, dont aucun membre n'y était jamais allé. Quand il était question de Paris, Mme Montgivrault baissait les yeux et déclarait qu'elle n'en voulait point parler; le doyen ne manquait pas de dire : — C'est la Babylone moderne. — Cependant

on y voit le séminaire Saint-Sulpice, répliquait timidement l'abbé Joye. — Là-dessus, Mme Fleuriel, le regard tout en flammes et l'anathème à la bouche, de s'écrier que Paris c'était l'enfer, et M. Fleuriel, levant les yeux au plafond, branlant doucement la tête et se frottant les mains, de jurer que c'était le ciel. Il songeait à ses jeunes années qu'il aurait pu y passer, comme font tant d'autres, le pauvre homme! De toutes ces opinions contradictoires, il résultait seulement pour Hyacinthe une chose manifeste : c'est que Paris était un lieu fort extraordinaire, et qu'il se pouvait bien faire que Philippe n'en revînt pas du tout le même qu'il était parti.

Au bout d'un mois, elle le revit en effet assez différent. Il avait quelque chose de plus aisé dans la démarche et dans les attitudes, qui lui fit croire qu'il avait un peu grandi. Elle en avait été charmée, car souvent, en le comparant à sa mère et à son oncle, auxquels il ressemblait si fort, elle s'était dit avec inquiétude qu'il n'était pas fait pour jamais grandir. Ce n'est pas tout. On célébra par un dîner le retour du jeune homme : le Prieuré et le presbytère, bien que ne s'aimant point, ne craignaient pas de dîner ensemble. Dans cette première soirée, Hyacinthe remarqua que Philippe prenait souvent un air de respectueuse compassion lorsque son oncle parlait, qu'il levait imperceptiblement les épaules quand c'était le tour de l'abbé Joye, et qu'il ne se contraignait point pour sourire ouvertement, si la parole était à Mme Fleuriel. Elle en éprouva d'abord un grand serrement de cœur. — Que fera-t-il donc quand ce sera moi qui parlerai? se disait-elle. Que lui a-t-on appris là-bas qui lui ait donné plus d'esprit qu'à nous?

Le lendemain, ses doutes avaient été fixés d'une façon qu'elle n'attendait guère. Philippe était venu dès le matin au Prieuré, ce qui avait causé à Hyacinthe un plaisir extraordinaire, car elle ne l'avait point prié d'y venir, désirant le mettre à l'épreuve. Ils passèrent cette matinée sous le grand hêtre du préau, Hyacinthe accablant Philippe de cent questions sur son voyage, sur Paris, sur toutes les belles choses qu'il y avait vues, lui ne se faisant pas prier pour y répondre. Tout en causant, il avait rassemblé de petits cailloux, et il s'amusait à les lancer dans le bassin de la fontaine de Saint-Pern. Hyacinthe lui en fit des reproches et l'avertit que le saint pourrait bien se fâcher et le punir. Philippe se mit à rire et lui répondit qu'il n'avait pas peur des saints.

Hyacinthe à ces mots fut si atterrée, que d'abord elle en resta muette. Philippe prit une mine de docteur et ajouta qu'il avait entendu causer à Paris de bien des choses qui l'avaient fait réfléchir. — Voilà donc le changement qui s'était opéré dans le jeune garçon! Les entretiens de l'oncle de Paris avaient causé là un

étrange ravage. M. le doyen avait bien raison de pressentir un esprit fort dans ce frère Montgivrault! — Quoi! disait Hyacinthe, tu n'as pas peur des .....! Elle n'osait achever, et dans son trouble elle ne se souvenait plus des défenses de sa mère, et tutoyait Philippe. Puis il lui vint tout à coup une idée qui la fit rire à son tour. Elle songea aux beaux plans de M. le doyen, qui s'en allaient ainsi à vau-l'eau. — Sûrement, se disait-elle, un jeune homme qui se moque des saints ne se fera pas prêtre! Tout aussitôt elle se reprocha cette mauvaise pensée qui lui avait causé tant de plaisir, et s'efforça de prouver à Philippe qu'il venait de proférer là une impiété détestable et qu'il ne pensait point ce qu'il avait dit. De fait, il ne le pensait guère, ce qui s'appelle penser; il répétait ce qu'il avait entendu. Il ne laissa pas que d'en avoir du remords et un peu de honte, et il cessa de jeter des cailloux dans la fontaine du saint.

Les deux enfans qui, à l'âge de quatorze ans, se retrouvaient si changés avaient été jusqu'alors vraiment élevés ensemble, comme frère et sœur, sauf qu'ils ne dormaient point sous le même toit. Le doyen Verdelot, dès la naissance de son neveu, avait déclaré qu'il voulait être son seul maître et lui enseigner tout ce qu'il savait. Il en savait long, M. le doyen! Son respectueux voisin de Saint-Pern, l'abbé Joye, disait de lui que c'était la fleur des latinistes, sans parler du droit canon, dont il était le flambeau. Philippe apprit donc à épeler dans Virgile. A dix ans, il écrivait le grec sous la dictée de son oncle; à douze ans, il aurait pu converser en latin comme un moine du moyen âge; son oncle venait de lui mettre les Pères dans les mains. A la vérité, les esprits chagrins auraient pu trouver dans une si parfaite et si brillante éducation de plaisantes lacunes. Philippe, qui ponctuait à merveille les mots grecs, écrivait de travers les mots de sa langue maternelle : on avait oublié de lui apprendre le français. L'abbé Joye s'en aperçut. Il s'était chargé de son côté de l'instruction d'Hyacinthe Fleuriel; il obtint que Philippe assisterait aux humbles leçons de grammaire qu'il donnait à la jeune fille.

On reprit au retour du voyage de Paris les leçons interrompues; mais que le temps était déjà loin où les deux écoliers s'en revenaient de la cure de Saint-Pern, cherchant des fraises sous les haies, se faisant mutuellement la courte échelle pour atteindre aux basses branches des pruniers, ou butinant dans les vignes suivant la saison! Maintenant on cheminait en se racontant les plus sérieuses choses du monde; on parlait de l'avenir, ô jeunesse! Hyacinthe, bien moins décidée que son ami, disait seulement : « Quand je serai grande! » Philippe, ne doutant de rien, disait : « Quand je serai tout à fait homme! » Parfois il arrivait bien qu'on interrompait ces beaux discours pour courir après une nuée de sauterelles

qu'on voyait passer sur la pointe des herbes, ou pour regarder les moutons paître au bord du chemin. On se surprenait alors à imiter leur langage, on se disputait à qui bêlerait le mieux, et on riait aux larmes; mais bien vite on revenait à la dignité et au respect que tout vieillard de quatorze ans doit à ce grand nombre d'hivers et de printemps qui pèsent sur sa tête. Jadis on se tenait par la main : Philippe à présent offrait le bras à sa compagne quand ils étaient bien certains tous les deux de n'être point vus. Il lui apprenait que les femmes n'ont jamais le pas aussi sûr que celui des hommes, ce dont elle était bien loin de se douter, se sentant deux petits pieds si fermes, et il lui recommandait de s'appuyer sur lui. Lorsque la petite Colombe, que naguère ils admettaient volontiers dans leurs jeux, essayait maintenant de se mêler à leurs entretiens, ils la chassaient. « *Les enfans* sont ennuyeux, » disaient-ils, et ils voulaient être seuls. Beaux instans de l'adolescence que l'on peut comparer à ces premiers jours d'avril où tout est à la fois nuages et soleils! Mais les nuages sont si légers! Ce ne sont plus des voiles; le ciel apparaît dans l'intervalle rayonnant de clartés inconnues. Ainsi de jeunes yeux découvrent tout à coup des astres nouveaux dans l'infini de leurs rêves; l'espace s'ouvre devant eux, et ils commencent d'entrevoir les profondeurs de la vie. — C'est pourquoi, dans les années qui suivirent, après que Philippe eut quitté de nouveau Fourières, Hyacinthe s'était toujours plu de préférence à se retracer ces heures encore si joyeuses et pourtant déjà libres et réfléchies. Elle eût pu se reporter à des heures plus lointaines. Les souvenirs d'enfance ont aussi leur attrait; mais quel attrait plus grand dans ces souvenirs qui rappelaient à la jeune fille l'éveil de son âme, jusqu'à ce moment endormie! Et d'ailleurs entre tant de jours heureux elle avait une raison pour choisir ceux-là : ils avaient été les derniers.

Philippe jusqu'alors n'avait donc quitté qu'une fois le presbytère. Souvent il y était demeuré des mois entiers sous la seule direction de son oncle, tandis que Mme Montgivrault courait aux extrémités de la France pour y rejoindre son cher mari le capitaine. Ces amans porteurs d'épée ne sont que des oiseaux de passage. Prude, altière et rien moins qu'alerte et active, Mme Montgivrault se pliait sans se plaindre à cette terrible vie de garnison qui ferait reculer des viragos. Voilà les miracles de l'amour : il montre le paradis dans une chambre d'auberge, même à la sœur d'un curé. Le capitaine et sa femme donnaient depuis quinze ans au régiment, à l'armée française et au monde le spectacle de cette héroïque constance. La satiété qui s'assoit à table entre les époux n'avait pu même glisser son ombre entre ceux-là, qui se levaient toujours avant le dessert.

Mme Montgivrault arrivait, embrassait son mari, raccommodait le linge, et, toujours embrassant et raccommodant, atteignait le bout du trimestre. On la voyait un beau matin, les yeux tout gonflés et la mort dans l'âme, reboucler ses malles; les soldats disaient que la femme du capitaine avait fait son congé : adieu les amours alors, et en route pour Fourières! C'était au tour de Philippe d'être embrassé.

Certes le capitaine aimait son fils de tout son cœur; il ne se lassait point d'entendre parler de lui. Souvent il s'asseyait devant sa femme, lui prenait les mains et lui disait : — Faites-moi le portrait de Philippe; je verrai bien si vous êtes un bon peintre. — Mais si Ursule profitait de ces heureux momens pour lui faire comprendre avec un doux air de reproche qu'il n'avait point vu son fils depuis dix ans et qu'il ne souhaitait pas assez de le voir, le capitaine commençait à tordre furieusement sa moustache. Si elle ajoutait à demi-voix, sans oser le regarder, qu'elle amènerait Philippe avec elle à son prochain voyage, il se levait comme un ouragan en renversant sa chaise, et demandait à sa femme si elle ne songeait pas aussi à se faire accompagner par son frère le curé. Invariablement il ajoutait qu'il fallait avoir perdu l'esprit pour penser qu'un militaire pût s'embarrasser d'un enfant : jamais un enfant n'est assez petit pour tenir dans une giberne.

Cependant ces opinions de père guerrier et philosophe n'étaient point si solides qu'on aurait pu le croire dans l'esprit du capitaine. Il poursuivait tout doucement, sans mot dire, de grands projets qui n'allaient à rien moins qu'à lui donner la liberté de rappeler Philippe auprès de lui et surtout d'y fixer sa chère Ursule. Un jour on apprit au presbytère que le capitaine Montgivrault venait d'être avancé en grade et nommé au commandement d'un fort situé dans une province frontière, sur la crête d'une petite montagne d'où l'on pouvait apercevoir de loin la patrie de Guillaume Tell, ce qui inspirera toujours de belles pensées à un père. Le fait est que le nouveau commandant s'était à la fin laissé mordre au cœur par la frayeur importune de vieillir et de quitter toute garnison dans ce monde avant de s'être fait connaître de son enfant. Ce fort était bien l'établissement définitif qu'il ambitionnait depuis dix ans pour y réunir autour de lui les deux objets de sa tendresse. L'officier qui commandait en ces beaux lieux pouvait être sûr d'y demeurer aussi longtemps qu'il voudrait, car personne ne briguait sa place, et l'armée entière était conjurée pour ne point l'en faire sortir. Le commandant Montgivrault écrivit donc à sa femme pour lui faire part de leur bonheur à tous deux, et, lui ayant dépeint sous les couleurs les plus vives ce séjour de délices, élevé à deux mille pieds en l'air,

où elle était désormais appelée à vivre, il lui enjoignit de venir au plus vite l'y trouver avec son fils...

... Et Mme Montgivrault avait reçu cette lettre, et elle avait dit à son frère qu'elle allait repartir encore et emmener Philippe!... Ce jour-là, M. le doyen perdit tout respect pour la terre, pour le ciel et pour lui-même. On le vit qui courait dans les allées de son jardin, jusque dans les rues du bourg, la tête nue, la soutane ouverte au vent, comme un fou, criant à l'enfant volé. Hyacinthe ne disait rien; mais elle pensait qu'on lui prenait, en emmenant Philippe, bien plus qu'à personne, et ne plaignait pas M. le doyen. O la triste et sombre journée! Adieu donc, cher compagnon des premiers ans! Hyacinthe sentit qu'une nouvelle vie allait commencer pour elle dans l'isolement du lendemain; elle ne dit pas : « Demain, j'aurai *vieilli*, mais j'aurai *grandi* de deux ans. »

Au milieu du tumulte et de la désolation générale, elle s'était réfugiée sous les arceaux du vieux cloître. De là elle entendit Philippe qui l'appelait, et ne répondit point; elle aurait préféré ne pas le revoir, elle ne demandait à Dieu que la grâce d'oublier son ami, afin d'être moins malheureuse. Il l'avait enfin découverte, et s'était jeté à son cou en sanglotant. Elle ne voulait pas lever les yeux sur lui; elle lui avait dit seulement d'une voix étouffée : — Vous partez, Philippe. Je suis bien sûre que nous ne nous reverrons jamais.

— Hyacinthe, avait répondu Philippe avec emportement, vous ne diriez pas cela, si vous m'aimiez.

La taille de ce bel orateur d'amour n'était pas même celle de son âge; mais ses yeux en vérité avaient bien plus de quinze ans.

V.

Que de douleurs dans cette année qui avait suivi le départ de Philippe! L'abbé Joye n'y pouvait encore penser sans qu'une protestation amère ne s'élevât en lui malgré lui-même contre le maître des choses. Tout pieux qu'il fût, il lui arrivait d'interroger le ciel et de lui demander comment il ne s'était point lassé de frapper coup sur coup, si durement, tant d'honnêtes gens qui s'étaient voués à le servir. Le doyen Verdelot, lui aussi, lorsqu'après deux mois de séparation il avait appris la mort presque subite de sa sœur Ursule, ne voulait point d'abord y croire; il disait : — Là-haut on n'aurait point permis cela! Ce n'était pourtant que trop vrai. Ursule, à peine arrivée avec son fils à cet Éden fortifié où le commandant les attendait tous les deux sur la montagne, s'était soudain trouvée malade. Elle n'avait joui qu'un soir de cette réunion si ardemment souhaitée pendant dix ans; elle n'avait foulé qu'un jour,

au bras de son cher mari, tenant son fils par la main, le gazon des demi-lunes. Le jeune homme s'efforçait d'être grave en présence de ce père qu'il ne connaissait pas, et celui-ci au contraire, oubliant toute gravité, le saisissait dans ses bras et l'y faisait sauter comme un petit enfant. Ursule contempla un instant ce doux spectacle d'un œil déjà voilé, et mourut.

— O destin! ô rigueur injuste de Dieu! disait le doyen. Il attendit la confirmation de la sinistre nouvelle; il la reçut : on le vit alors tomber dans un désespoir immense. Les fidèles de Fourières regardèrent longtemps avec une sorte de respect superstitieux les grosses larmes qui ne cessaient de rouler sur son visage, pendant même qu'il disait la messe. Jamais ils n'auraient cru que ce fier curé pût pleurer; mais il songeait bien à sa fierté, le pauvre homme! — Hélas! disait-il à l'abbé Joye, qui le consolait, il faut donc croire qu'Ursule est morte. Elle s'était toujours si bien portée! J'étais sûr avec elle de revoir l'*enfant*. Elle ne craignait point les voyages. Qui me ramènera Philippe à présent?

— Eh bien! disait l'abbé Joye, qui était toujours l'homme de l'espérance, ce sera son père.

A la vérité, le doyen et le commandant n'avaient jamais été brouillés. Seulement ils avaient décidé d'un commun accord depuis dix ans qu'ils ne devaient plus se voir. Le doyen conservait bien de la complaisance pour la profession de son beau-frère, s'il n'avait plus de goût pour sa personne; ils pouvaient encore se rapprocher tous les deux par le souvenir de la morte et par ce tendre lien vivant qui avait nom Philippe. L'abbé Joye berçait doucement son ami dans cette croyance, qui ne lui semblait pas une illusion, lorsque la foudre vint une seconde fois tomber sur le presbytère. Les deux prêtres un soir, parcourant un journal ensemble, y lurent que le commandant Montgivrault était retourné en Afrique et y avait été mortellement blessé..... — Et Philippe? où était Philippe? A Paris sans doute, chez son oncle Montgivrault?

Le commandant n'avait pu se déterminer à demeurer dans le monde après sa chère Ursule envolée. Les soldats sont trop heureux, car ils ont un moyen d'en finir sans éveiller le courroux du ciel et le bavardage des hommes : ils peuvent toujours se faire tuer. C'est ce qu'avait fait le commandant. On l'avait vu au premier combat s'élancer comme un furieux au plus épais de la mêlée. Vingt balles le frappèrent à la fois. Il était mort percé comme un crible. Ses dispositions dernières étaient arrêtées, trop bien arrêtées! — On le sut le jour suivant au presbytère. Il laissait, comme on l'avait craint, à son frère l'avocat la tutelle de son fils.

A ce Montgivrault la tutelle, à lui la proie, au doyen pas même

l'ombre, pas même une prière banale de veiller sur Philippe, comme si ce trésor pouvait avoir trop de gardiens, pas même un souvenir, pas même un adieu, rien que le silence et le mépris! Soldat brutal, il n'avait pu survivre à son bonheur brisé, et voilà comme il se souciait du bonheur des autres! Qui donc avait fait de lui jadis un homme heureux en lui donnant Ursule? Et qui le maudissait à présent? — La malédiction d'un prêtre est sans doute un mauvais passeport pour l'autre monde; aussi vingt fois le jour le doyen Verdelot s'écriait-il avec un cruel plaisir que, pour la détestable action qu'il avait commise au dernier moment de sa vie, son beau-frère serait damné. — L'abbé alors prenait doucement la parole et suppliait son ancien de ne pas aller si vite; il lui représentait qu'on ne doit point confondre les fautes du cœur avec celles de la conscience, et qu'il y a de bien méchantes actions qui ne sont point des péchés, que d'ailleurs le commandant connaissait peut-être son frère mieux que personne, et qu'il avait lu dans le fond de son cœur, — qu'il y a beaucoup de ces impies qui ne le sont que par respect humain, que le secret des âmes est quelquefois bien différent de ce qui se voit au bord des lèvres, et que les plus endurcis, quand il s'agit d'élever un enfant... — Le commandant sera damné! s'écriait le doyen, car il s'est tué.

— Il s'est fait tuer, répliquait l'abbé. Il faut distinguer, monsieur le doyen.

Celui-ci ne répondait plus; il allait chercher un petit portrait de Philippe, il le mettait devant lui et le contemplait des heures entières. — Mon Dieu! disait-il, j'oublierais tout, je te prierais même pour le père, si tu voulais me rendre l'enfant.

Cette étrange proposition faite au Très-Haut ne manquait point d'arracher une exclamation à l'abbé; mais le doyen n'en tenait compte. La contemplation du portrait de Philippe, au lieu de l'apaiser, avait fouetté sa colère, et son imagination courait les champs comme un cheval échappé : il se levait, il s'écriait qu'il allait attaquer, mettre en pièces ce testament abominable. L'abbé alors de lui demander ce qu'il alléguerait, en présence des magistrats, contre le frère du commandant, car enfin il n'y avait guère à douter que cet avocat ne fût un honnête homme...

Il n'y avait pas à douter de cela? Vraiment si... Le doyen, poussé dans ses derniers retranchemens, accordait que l'avocat n'avait ni tué, ni volé, ni prêté de faux sermens, rien de plus; encore n'en aurait-il pas voulu jurer. L'abbé essayait en vain de le rappeler à la charité évangélique.—Est-ce la charité, répliquait le doyen, qui me rendra Philippe?...

Et d'ailleurs l'observation de la charité était bonne dans le temps où les méchans n'étaient point les maîtres; les choses depuis lors

ont bien changé!... Ah! si ce frère tuteur avait pris le doyen Verdelot pour un prêtre sans défense, il s'était trompé! N'aurait-il pas dû savoir à qui il avait affaire? Ce n'était pas à un de ces fils de paysan, comme on en voit trop souvent dans les ordres, que la peur de la misère a appelés, que la routine ensuite a élus. Il était d'une vieille race bourgeoise, et en le choisissant pour descendre sur lui, l'Esprit-Saint avait bien choisi, ma foi! Si M. le doyen avait de la piété, il avait aussi des talens, il se souvenait qu'il avait prêché de beaux sermons, et il porterait lui-même la parole devant les juges; il leur dirait...

— Je ne vois rien à leur dire, observait l'abbé, qui cherchait toujours à le ramener à la réalité des choses, sinon que le commandant a oublié de vous désigner pour le subrogé tuteur de son fils, ainsi que la loi le lui prescrivait, et que cette qualité, vous pouvez la prendre...

— Gardez votre qualité, s'écriait le doyen en fureur, je n'en veux point.

Non, de par tous les saints, il n'en voulait point de cette qualité ridicule. Non, ce n'était point sous le couvert du code, toujours dangereux pour un homme de sa robe, ce n'était pas en implorant ce titre misérable, et comme un mendiant de justice et de pitié, qu'il comptait se présenter devant les juges; c'était comme un ministre de l'église, venant dénoncer un impie qui avait reçu d'un ingrat et d'un insensé le pouvoir de perdre une jeune âme. — Hélas! répliquait l'abbé en soupirant, les juges d'à présent ne se mêlent point des âmes; vous vous trompez de plus de cent ans.

Ce soupir-là montrait bien que, si l'abbé avait plus de clairvoyance et de sagesse que son ancien, il n'était guère moins sensible aux regrets du passé. Le ton plaintif sur lequel cet avertissement était prononcé aurait dû pourtant donner à M. Verdelot bien de la confiance en son ami. Aussi il écoutait, il frémissait, mais ne se rendait point. Heureux si, pour prix de sa sagesse, l'abbé ne s'entendait pas accuser de pactiser avec le parti des philosophes et avec l'ennemi!

Et là-dessus le doyen le quittait, et allait s'asseoir dans son jardin, sous le cèdre, devant la même table jonchée maintenant des débris tombés de l'arbre que la servante n'enlevait plus, et qui naguère était couverte, pendant les matins d'été, des cahiers et des livres de Philippe. C'est là que l'enfant, élevé dans le sanctuaire et pour l'église, dont il devait être une des gloires, recevait de son oncle ces fameuses leçons de latin où jamais on ne mêlait le français. D'autres fois le pauvre oncle abandonné sortait de chez lui tout en désordre. Il errait un jour entier dans la campagne. Ce prêtre altier, qui jadis ne daignait parler aux plus notables de ses

paroissiens qu'en confession ou du haut de la chaire, abordait les paysans à la charrue. Il leur disait avec une mine égarée qu'un loup ravisseur était venu lui enlever son bien. — Mes amis, mes amis, leur criait-il, c'est mon enfant qu'on m'a pris! Ne m'aiderez-vous pas à le reprendre?

Et il arrivait que le soir ces pauvres gens, rencontrant l'abbé Joye, qui s'en retournait à sa cure de Saint-Pern, s'approchaient d'un air confus. Ils ne le craignaient point, lui, et quand ils avaient quelque chose à lui dire, ils n'y mettaient pas ordinairement tant de façons; seulement cette fois l'objet de la confidence était redoutable : ils voulaient lui parler du doyen de Fourières. Ils lui faisaient entendre, à travers bien des détours, que M. le doyen divaguait. Hélas! il ne le savait que trop bien.

Le pauvre doyen, demeuré seul, ne cherchait point le sommeil; il lisait, relisait mille fois jusqu'au matin ces deux lignes sèches, concises comme un défi, par lesquelles l'avocat Montgivrault lui avait appris qu'aux termes du testament de son frère il devenait le tuteur de Philippe. Ce bout de papier rendait des étincelles et lui faisait passer devant les yeux de cruelles visions tout en flammes. Le plus fort de son tourment était de ne point savoir si le cher petit exilé avait eu connaissance de cette lettre impudente, si au chagrin d'être arraché de Fourières Philippe avait dû joindre encore celui de voir son oncle humilié. La nuit s'écoulait; le matin, quand M. Verdelot descendait de sa chambre, que le ciel était pur, qu'une odeur de feuillage mouillé se répandait dans la fraîcheur de l'air et que pourtant la terre était sèche, il saluait d'un sanglot mal étouffé ce beau temps qui eût si bien convenu à Philippe pour une longue promenade, et qui autrefois était le meilleur pour ses jeux quand il était un petit enfant; puis, le cœur déchiré, il se rendait à l'église, et disait une partie de sa messe au moins pour le prisonnier qu'on retenait là-bas, au fond d'une ville noire, sous l'ombre humide des grands murs. A midi, il dînait seul, toujours seul. Souvent il faisait mettre le couvert de Philippe et sa chaise, et il croyait le voir assis à table devant lui. Le soir enfin, quand il reconduisait l'abbé Joye jusqu'au seuil du presbytère, jamais il ne manquait de lui dire : — L'abbé, croyez-vous que l'enfant ait beaucoup pleuré aujourd'hui en songeant à moi?

Ah! l'abbé eût bien voulu le croire. Il se hasardait même à dire qu'il le croyait, mais il le disait sans parler, se contentant d'incliner la tête. On peut bien mentir d'un signe pour fortifier les malheureux; mais il ne pouvait non plus s'empêcher de penser que Philippe, depuis trois mois qu'il était parti, avait eu le temps trois fois d'oublier son oncle, bien que jadis il l'aimât. Il savait que la jeunesse n'est pas faite pour rester fidèle aux absens : ses affections

sont comme un beau livre imprimé en caractères brillans qui ne sauraient durer; elle se plaît aux lieux nouveaux, s'attache aux nouveaux visages; elle a les vivacités du cœur, elle n'en a point la mémoire. Celui qui pleurait chaque jour, qui pleurait sans cesse, dont les larmes s'écoulaient avec la force de son âme et la source de sa vie, ce n'était point l'enfant, c'était le vieillard; ce n'était point l'exilé, mais le délaissé qui demeurait seul au foyer vide.

La santé du doyen s'altérait comme sa raison. L'abbé Joye observait en lui de redoutables signes. Jamais le pauvre doyen n'avait marché d'un pas si menaçant, le front bas, les yeux fichés en terre, comme s'ils avaient été retenus par un pressentiment invincible. La terre l'appelait, il inclinait de tout son poids vers elle. Nous marchons ainsi longtemps, regardant l'abîme qui va s'entr'ouvrir, choisissant et mesurant la place où nous allons tomber. Alors nos regrets, nos espérances, nos colères et nos haines, tout ce qui faisait de nous l'être vivant qui ne sera plus jette au moment de la chute un cri suprême. Jamais les plaintes du doyen n'avaient été si âcres, si bruyantes. — Philippe, Philippe, est-ce que je ne te verrai plus?

Un matin qu'il était plus absorbé encore que de coutume dans l'excès de sa douleur, assis dans son jardin, sous le cèdre, et répétant pour la centième fois depuis la veille le cruel : *je ne te verrai plus*, il aperçut se dessiner devant lui sur le sable une ombre qui ne pouvait être celle de l'abbé Joye, car elle était bien moins longue, et, levant les yeux, il reconnut Hyacinthe Fleuriel. Brusquement il alla vers elle, et, sans trop savoir ce qu'il faisait, il l'embrassa en lui disant : « Vous aussi, vous l'aimiez, ma fille. » Ces mots : « ma fille! » cette étreinte, l'air d'égarement du malheureux prêtre, firent sur Hyacinthe une si grande impression, qu'elle ne put au premier moment retenir ses larmes.

Hyacinthe avait été envoyée à Fourières pour prendre des nouvelles du doyen; elle y était accourue avec empressement, espérant en avoir aussi de Philippe, car à son âge on ne se lasse jamais d'espérer. Son aversion pour le doyen s'était bien effacée depuis quelque temps; elle en était venue plutôt à l'aimer. Elle l'aimait pour son désespoir, elle l'aimait pour sa folie, parce que Philippe en était l'objet. L'instinct de la prudence féminine, qui lui venait avec ses quinze ans, l'avait avertie qu'il fallait cacher les sentimens que lui faisait éprouver l'éloignement du jeune homme. C'est pourquoi elle ne répondit pas d'abord au doyen, de peur de se trahir; puis, la réflexion l'ayant fortifiée, elle osa prendre M. Verdelot par le bras, le força de se rasseoir, s'assit auprès de lui, et le regardant : — Si vous ne revoyez pas Philippe, lui dit-elle, c'est que vous ne faites rien pour le revoir.

— Quoi? s'écria-t-il.

Hyacinthe étendit vers lui sa petite main, qui tremblait. — Monsieur le doyen, reprit-elle, il faudrait écrire au tuteur.

Il fit un bond sur le banc. Hyacinthe n'en fut pas troublée et continua. Il demeura lui-même tout étourdi de tant d'audace. Il écoutait malgré lui; une sorte de lueur confuse se faisait dans son esprit. Il commençait à comprendre ce que l'Évangile a entendu par ces mots, qui lui avaient toujours paru manquer de sens : *la sagesse des enfans*. Elle consiste à céder aux mouvemens de son cœur, sans souci du reste. Peu à peu il devint plus attentif et fixa sur la jeune fille des yeux avides. Elle ne se possédait pas de joie, voyant qu'il ne s'était cabré qu'un moment contre cette terrible proposition : « il faudrait écrire au tuteur. » — Et pourquoi non? pensait-il. — Et pourquoi non? disait-elle. Il n'y a que le commencement de la témérité qui coûte. Et puisque le doyen paraissait accepter l'idée d'écrire, Hyacinthe se mit naïvement à lui exposer ce qu'elle dirait à l'avocat Montgivrault, si, au lieu d'être Hyacinthe Fleuriel, elle était le doyen de Fourières. En vérité, elle lui composait sa lettre.

Avant tout, il importait que cette lettre fût honnête, qu'elle eût un air de franchise et de simplicité, car enfin de quoi s'agissait-il? De prendre l'avocat au piége, et Hyacinthe avait ouï dire que les avocats sont madrés. M. le doyen par exemple pourrait, sans lui témoigner aucun ressentiment, sans le féliciter, il est vrai, de la préférence que lui avait accordée le capitaine, mais aussi sans la lui reprocher, lui demander seulement s'il comptait se montrer jaloux du trésor qui lui avait été confié au point de n'en jamais faire part à personne. Il pouvait ensuite s'étendre longuement, avec une apparente négligence, sur les avantages de la campagne, sur la pureté de l'air qu'on y respire, et terminer enfin en exprimant le vœu bien naturel qu'il fût permis au jeune Philippe de venir du moins passer le temps des vacances au presbytère avec lui.

— Oh! s'écria le doyen, une fois que nous le tiendrons...

— Sûrement, dit Hyacinthe, souriant de voir qu'il avait la même pensée qu'elle; écrivez, monsieur le doyen.

Et, comme elle jugeait qu'elle en avait bien dit assez, elle se disposait à partir. M. Verdelot avait déjà repris le chemin de la maison, la jeune fille était au bout du jardin; ils se retournèrent tous deux en même temps. Hyacinthe accourut. Le doyen avait les deux bras ouverts; il l'embrassa pour la seconde fois.

— Monsieur le doyen, dit-elle tout bas, on peut bien tromper ce vilain homme qui retient Philippe là-bas; cela n'est pas défendu.

— Non certes, ma fille, dit le doyen, cela n'est pas défendu.

— Pourtant, continua-t-elle, il ne faudrait pas faire connaître *nos* intentions à M. le curé de Saint-Pern; il les blâmerait.

Le doyen se prit à rire. Il n'avait pas ri depuis trois mois passés. — Eh! répliqua-t-il, nous ne lui dirons rien.

— A la bonne heure! fit Hyacinthe. Adieu donc, monsieur le doyen.

Et cette fois elle s'éloigna. Pour lui, il entra en chantonnant dans la maison; il monta tout d'un trait, sans s'arrêter une seule fois pour soupirer ou reprendre haleine, les degrés de l'escalier qui menait à sa chambre. Bernardine, témoin de ce spectacle extraordinaire, en devint blême d'épouvante. Elle pensa que le pauvre homme avait achevé de perdre la raison, qu'il allait se passer de terribles choses, et qu'elle ferait bien de sortir. Comme elle arrivait à la porte du jardin, elle rencontra l'abbé Joye qui entrait, et d'une voix entrecoupée elle lui fit part de ce qu'elle venait de voir. L'abbé accourut plein d'angoisses. Au moment où il pénétrait dans la chambre du doyen, celui-ci venait de terminer sa lettre; il la lui tendit. L'abbé lut, non sans s'être frotté deux fois les yeux. — Au nom du ciel! s'écria-t-il, qui vous a suggéré l'idée d'écrire cela?

— Le croiriez-vous? fit le doyen. C'est un enfant. C'est la petite Hyacinthe.

— Hyacinthe! et qui lui avait donné cette hardiesse?... L'abbé demeura un instant sans répondre. Il admirait les desseins de Dieu qui se poursuivaient sur les deux enfans. Il savait bien, lui, qu'Hyacinthe aimait Philippe. Il pria le doyen de lui raconter l'entretien qu'il avait eu avec la jeune fille. En l'écoutant, il souriait, il avait les larmes aux yeux.

Il ne douta pas une seconde du succès de cette lettre, qui était le fruit d'une inspiration de l'innocence. Il pensait aussi que, puisque le doyen, pour l'écrire, avait fait le sacrifice de son orgueil, Dieu lui en devait une bonne récompense. Il embrassa M. Verdelot. Ce n'était ce jour-là qu'embrassades au presbytère. — Les deux prêtres ensuite se mirent à table. L'abbé occupa la place de Philippe; le doyen lui représenta plusieurs fois qu'il faudrait bientôt la rendre. Le dîner du lendemain ne fut pas moins gai. Le moment approchait où l'on allait avoir des nouvelles; on avait calculé que l'avocat Montgivrault prendrait trois jours pour répondre.

On ne se trompait point. Cette réponse arriva le quatrième jour. Bernardine, ayant reçu le pli du facteur de la poste, se fit une fête de la porter à son maître. Aussi bien elle ne l'avait pas vu descendre, et l'heure de sa messe était passée. Elle entra donc dans sa chambre, et trouva le doyen mort dans son lit.

PAUL PERRET.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

L'ITALIE

ET LA VIE ITALIENNE

SOUVENIRS DE VOYAGE.

II.

LE MONT-CASSIN. — ROME, LES ANTIQUES. — RAPHAEL.

---

2 mars 1864, de Naples à San-Germano et à Rome.

Jusqu'à Capoue, la campagne est un jardin (1). Une récolte verte, fraîche comme en mai, couvre la plaine; de quinze en quinze pieds, un orme ébranché soutient une vigne tortueuse qui pousse un sarment jusqu'à l'autre tronc; tout le champ fait ainsi une large treille. Au-dessus de ce treillis brun des vignes, au-dessus des rameaux blanchâtres des ormes, les pins-parasols, comme une race étrangère et supérieure, élèvent tranquillement leur coupole noire.

Le Vulturne est une médiocre rivière jaunâtre, et Capoue une ville moins qu'ordinaire; mais cette campagne est si riche! Le sol végétal a parfois la hauteur d'un homme, et l'air est si doux qu'on laisse ouvertes toutes les fenêtres du wagon. On pense aux anciens Samnites en regardant l'âpre amas de montagnes qui montent derrière la ville. Comment ces loups des gorges et des hauteurs ne seraient-ils pas tombés sur la proie de la plaine? Une pareille ville était une curée. On pense encore aux paroles de Tite-Live, à cette grande scène d'emphase et de sincérité méridionale où les députés, prosternés dans le vestibule de la curie, supplians, les yeux pleins

(1) Voyez, pour la première partie, la *Revue* du 15 décembre 1864.

de larmes, livrent en propriété au peuple romain leurs corps et leurs biens, « la ville de Capoue, le peuple campanien, les champs, les temples des dieux, toutes les choses divines et humaines. » Quel zèle pour l'état, quelles préoccupations politiques chez le moindre artisan, quelle confusion forcée des intérêts privés et des intérêts publics, quand du haut des murs chacun voyait approcher des bandes de pâtres pillards semblables aux brigands d'aujourd'hui, quand toutes les semaines, dans le temple principal, les citoyens délibéraient sur les moyens de n'être pas pillés, tués ou vendus? Nous ne comprendrons jamais la passion d'un ancien pour sa ville.

Ces montagnes sont presque nues, âpres, hérissées de petits rocs qui semblent les ruines d'un écroulement, comme si les cimes et les versans avaient frissonné pendant un tremblement de terre, et que leur écorce fendillée se fût dispersée en lambeaux. La raide arête tranche comme une lame au milieu de l'air. Point d'arbres, quelques buissons maladifs ou tenaces, des mousses, parfois rien. La montagne allonge son triangle ébréché comme un amas de scories; d'autres debout, crevassées comme par la fureur d'un incendie, se dressent, pareilles à une momie pleine de cendres, au milieu de leurs compagnes fauves. Les plus hautes, à l'horizon, ont un panache de neige. De là sortaient les Samnites, les aventuriers des « printemps sacrés, » en peaux de bique, les pieds entortillés de cordes, avec la barbe, avec les yeux noirs et fixes des pâtres que voici devant nous. Il faudrait avoir vécu en Californie ou en Nouvelle-Zélande pour se représenter aujourd'hui la situation d'une cité antique.

Le ciel est aussi beau qu'en juin, chaud et splendide. Les montagnes, des deux côtés, sont d'un bleu simple et grave (*cœruleus*), et s'ordonnent les unes derrière les autres en amphithéâtre, comme pour le plaisir des yeux. L'air, épaissi par la distance, pose un superbe vêtement éclatant et diaphane sur ces grands corps, et au-dessus d'eux des nuages paisibles étagent leurs volutes de neige.

Il a plu violemment la veille, et des travailleurs de toute espèce déblaient la route, défoncée par les torrens. Pour la première fois, voici des femmes vraiment belles : elles sont en guenilles, et on ne les toucherait pas avec des gants; mais à dix pas elles ressemblent à des statues. A force de porter l'eau, le mortier, tous les fardeaux sur leur tête, elles ont pris l'attitude droite, la démarche noble d'une canéphore. Un épais linge blanc leur couvre la tête et, retombant des deux côtés, les protége contre le soleil. Dans cette blancheur, la chaude couleur de la peau, les yeux noirs, sont d'un éclat admirable. Plusieurs ont des traits réguliers; une d'elles, un

peu pâle, est aussi fine qu'une figure de Vinci. La chemise se chiffonne autour du cou au-dessus du corset, et semble faite exprès pour la peinture; la jupe tombe en tuyaux naturellement, parce que le corps se tient droit.

A mesure que le soir approche, les montagnes étagées à l'orient deviennent plus belles. Elles ne sont point trop proches ni trop grandes, accablantes comme les Pyrénées, tristes comme les Cévennes. Entre elles s'étend une large campagne fertile, elles sont toutes décoratives et servent de second plan au tableau. Leur noblesse est parfaite et aussi leur douceur. Insensiblement elles prennent les teintes de la violette, du lilas, de la mauve. Plusieurs semblent une jupe de moire avec ses cassures; les fortes arêtes, les saillies nues ne sont à cette distance que des plis lustrés. Les villes et les bourgs sur les hauteurs forment des groupes blancs, et l'azur du ciel est si pur, si fort, et cependant si suave, que je ne me souviens pas d'avoir vu une plus belle couleur.

Le Mont-Cassin.

Je connaissais un des supérieurs du Mont-Cassin; j'y suis monté en passant. Tu as lu ce nom, c'est celui de la principale et de la plus ancienne abbaye des bénédictins. Elle est du VIe siècle, fondée sur l'emplacement d'un temple d'Apollon; mais les tremblemens de terre l'ont plusieurs fois détruite, et aujourd'hui l'édifice est du XVIIe. De ce centre, la vie monastique s'est propagée à travers l'Europe barbare dans les temps les plus noirs du moyen âge. Ce qui restait de la civilisation antique reposait ainsi dans des coins écartés, sous la croûte monacale, comme une chrysalide dans sa gaîne. Les moines copiaient des manuscrits au bourdonnement des litanies; cependant les sauvages du Nord passaient et repassaient dans les vallées, apercevant sur la cime rocheuse les fortes murailles qui protégeaient le dernier asile. Maintes fois ils les ont forcées; plus tard, convertis, ils baissaient la tête avec une horreur superstitieuse, et venaient toucher les reliques. Un roi dont l'histoire est peinte sur la muraille a laissé ici sa couronne pour prendre la robe de moine.

Pour monter au couvent, on part de San-Germano; c'est une petite ville sur un pan de montagne, pauvre et laide, où des ruelles caillouteuses, grimpantes, s'échelonnent avec des enfans en guenilles et des porcs errans. Les portes des maisons sont ouvertes; le porche noir tranche sur la blancheur crue des murailles, et les ustensiles de ménage, vaguement entrevus à travers l'ombre mouvante, poudroient dans la profondeur, pailletés de clartés qui tremblent. Sur la droite, au-dessus d'un entassement extraordinaire de blocs roussis, la montagne disloquée porte un débris de château féodal. Sur la gauche, pendant une heure et demie, une route en

zigzag monte jusqu'au sommet; des lentisques, des touffes de graminées, luisent entre les quartiers de roche; à chaque pas, les lézards filent entre les pierres. Plus haut apparaissent les chênes-verts, des buis, des genêts, de grands euphorbes, et toute la végétation d'hiver qui a pu subsister entre les blocs croulans, sur les mamelons de pierre stérile.

Du côté vide se déploie l'armée des montagnes; rien que des montagnes, ce sont les seuls habitans, elles occupent tout le paysage; derrière elles, d'autres encore, et ainsi plusieurs files. Une d'elles, la tête déchirée, s'avance comme un promontoire, et son long squelette semble un saurien monstrueux accroupi à l'entrée de la vallée. Un tel spectacle laisse bien loin derrière soi les Colisée, les Saint-Pierre, tous les monumens humains. Chacune a sa physionomie, ainsi qu'un visage animé, mais une physionomie inexprimable, parce qu'aucune forme vivante ne correspond à cette forme minérale; chacune a sa couleur, l'une grise et calcinée comme une cathédrale écroulée dans la flamme, d'autres brunes et rayées par les eaux de longs sillons blancs, les plus lointaines bleues et sereines, les dernières blanchâtres dans la plus glorieuse robe de lumière vaporeuse, toutes tachetées magnifiquement par les ombres de leurs voisins et par les noirceurs mouvantes des nuages, toutes, si diverses qu'elles soient, audacieuses ou rechignées, grandioses ou lugubres, ennoblies par la lumière veloutée qui les couvre et par la grande coupole céleste dont leur énormité les fait dignes. Nulle cariatide ne vaut ces colosses.

A la cime, sur une esplanade, s'étend le grand couvent carré, étageant ses terrasses, assis dans son enceinte de jardins pierreux, et le peuple de sommets nus fait un chœur dont il est le centre. Au bout d'un long porche en pente, on aperçoit une cour entourée de colonnes. De là, un large escalier élève ses gradins jusqu'à une cour plus haute, munie aussi de ses portiques; les statues des abbés, des princes, des bienfaiteurs, font autour des murailles une assemblée silencieuse. Au fond s'ouvre l'église; du portail on suit les rangées de colonnes, la courbe des arcs qui tranchent l'azur, puis au-delà, dans la poussière lumineuse du soir, l'ample architecture des montagnes. Pierre et ciel, il n'y a rien d'autre; cela donne envie d'être moine.

Ma chambre est au bout d'un de ces énormes corridors où l'on se perd; les deux fenêtres donnent chacune sur un horizon distinct de montagnes. Presque point de meubles; au milieu, en guise de foyer, brûle un *brasero* sous des cendres blanches. Aux murs sont pendues de vieilles estampes d'après Luca Signorelli, de superbes corps nus posés comme des lutteurs à la façon de Michel-Ange. Dans l'autre pièce sont de vieux petits tableaux noircis, *Tobie et l'Ange,*

entre des colonnades. Les moindres objets portent l'empreinte de l'ancienne grandeur.

Les savans de Rome viennent souvent ici passer deux ou trois mois dans les chaleurs de l'été, afin de travailler à leur aise, au frais et en silence. La bibliothèque a quarante mille volumes et une quantité de diplômes. L'hospitalité est complète, il n'y a pas de tronc, à peine si l'on peut donner quelque chose au domestique. L'ordre a gardé ses anciennes traditions, son goût pour la science, son esprit libéral. Les moines ne sont point cloîtrés, séparés du monde; ils peuvent sortir et voyager. Un d'entre eux, le père Tosti, est un historien, un penseur, un réformateur respectueux, mais imbu de l'esprit moderne, persuadé qu'il faut désormais concilier l'église et la science. Ils travaillent comme autrefois et ils enseignent. Sur trois cents habitans du monastère, il y a vingt moines et environ cent cinquante élèves qu'on conduit depuis les rudimens jusqu'à la théologie. Le soir, au-dessous de nous, dans un creux plein de genêts et de lentisques, nous entendions les enfans du séminaire crier et courir, et leurs robes noires, leurs chapeaux à larges bords, apparaissaient entre le vert des arbres.

Nous avons dîné seuls dans l'immense réfectoire, à la lumière d'une lampe de cuivre, presque semblable à celles de Pompéi, sans verre; la petite flamme jetait une clarté vacillante sur les dalles, sur la grande voûte de pierre; tous les reflets se noyaient dans l'obscurité envahissante et vague. Sur la droite une fresque énorme du Bassan, *la Multiplication des pains*, tout un pan de muraille couverte de figures entassées, flottait comme une apparition de vieux fantômes, et quand le servant arrivait portant les plats, sa forme noire, solitaire au milieu de la pénombre jaunâtre, semblait aussi celle d'une ombre...

Le matin entre par votre fenêtre sans rideaux et vous éveille. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de choses aussi belles au monde qu'une pareille heure en pareil lieu. On s'étonne au premier regard de retrouver à la même place que la veille cette assemblée de montagnes. Elles sont plus sombres qu'hier, le soleil ne les a pas encore touchées, elles restent froides et graves; mais dans le grand cirque qui s'évase au pied du couvent, dans les vallées voisines, on voit s'élever et planer des centaines de nuages, les uns blancs comme des cygnes, les autres diaphanes et fondans, quelques-uns accrochés aux rocs comme une gaze, d'autres suspendus, nageant, semblables à la vapeur qui flotte au-dessus d'un cours d'eau. Le soleil monte, et tout d'un coup son rayon oblique peuple les profondeurs. Les nuages illuminés forment un essaim d'êtres aériens, délicats, tous d'une grâce délicieuse; les plus lointains luisent faiblement comme un voile de mariée, et toutes ces blancheurs, toutes

ces splendeurs mouvantes font un chœur angélique entre les noires parois des amphithéâtres; la plaine a disparu, on n'aperçoit que les montagnes et les nuages, les vieux monstres immobiles et sombres, et les jeunes dieux vaporeux, légers, qui volent et se fondent capricieusement les uns dans les autres, et prennent pour eux seuls toute la caresse du soleil.

L'église est du XVIIe siècle, peinte par Luca Giordano et par le Josépin. Comme la chartreuse de Naples, on l'a revêtue de marbres précieux incrustés les uns dans les autres, en sorte que le pavé ressemble à un beau tapis, et les murs à un riche papier peint. L'ancienne gravité et l'ancienne énergie de la renaissance disparaissaient; on touchait déjà aux mœurs de cour et de salon. Aussi l'architecture est l'œuvre d'un paganisme mondain et montre un dilettantisme de décorateur; coupoles, arcades, colonnes tordues, corinthiennes, de tout genre, figures sculptées, dorures, ils ont entassé là toutes les ressources de leur art. Les stalles du chœur sont travaillées avec un fini étonnant, couvertes de figurines et de feuillages. Les peintures plafonnent dans la coupole, s'étalent dans la nef, regorgent sur les chapelles, s'emparent des coins, se déploient en compositions énormes sur le portail et sur les voûtes. Le coloris flatte l'œil comme une robe de bal. Une charmante Vérité de Luca Giordano n'est presque vêtue que de ses cheveux blonds; une autre figure, la Bonté, est, dit-on, le portrait de sa femme. Les autres Vertus, si gracieuses, sont les riantes et amoureuses dames d'un siècle qui, assis dans la paresse et résigné au despotisme, ne songeait plus qu'à la galanterie et aux sonnets. Le peintre froisse la soie, tortille les étoffes, suspend des perles aux oreilles mignonnes, fait reluire des colliers d'or sur la fraîcheur des épaules satinées, et poursuit tellement le brillant et l'agréable que sa fresque de l'entrée, *la Consécration de l'église*, est une somptueuse et tumultueuse parade d'opéra.

L'autel, dit-on, est de Michel-Ange; deux enfans géans le soutiennent. Une pesante crosse d'or est de Cellini. L'orgue a les jeux les plus compliqués et les plus brillans; deux moines sont Allemands, et étudient dans les archives les trésors enfouis de l'ancienne musique. On a tout ici, les arts, la science, les grands spectacles de la nature. Voilà ce que le vieux monde féodal et religieux avait fait pour les âmes pensives et solitaires, pour les esprits qui, rebutés par l'âpreté de la vie, se réduisaient à la spéculation et à la culture d'eux-mêmes. La race en subsiste encore, seulement ils n'ont plus d'asile, ils vivent à Paris, à Berlin, dans des mansardes; j'en sais plusieurs qui sont morts, d'autres s'attristent et se raidissent; d'autres s'usent et se dégoûtent. La science fera-t-elle un

jour pour ses fidèles ce que la religion a fait pour les siens? Y aura-t-il un Mont-Cassin laïque?

Rome, 10 mars.

Tu demandes si l'on s'amuse à Rome. S'amuser est un mot français et n'a de sens qu'à Paris. Ici, quand on n'est pas du pays, il faut étudier; nulle autre ressource. Je passe trois ou quatre heures par jour devant des tableaux et des statues; j'écris mon impression, telle quelle et sur place, et je n'écris que lorsque j'ai une impression. Ainsi ne cherche pas ici une description complète ni un catalogue; achète plutôt Murray, Forster ou Valery : ils te donneront les renseignemens d'art ou d'archéologie. Encore sont-ils bien secs, et ce n'est pas leur faute; est-ce qu'avec des mots alignés sur le papier on peut faire voir des couleurs et des formes? Ce qu'il y a de meilleur, ce sont les estampes, surtout les vieilles, par exemple les Piranèse. Ouvre tes cartons, regarde ces grandes places carrées, bordées de hautes fabriques et de dômes, poudreuses, traversées d'ornières, où passe un carrosse Louis XIV chargé de laquais, pendant que des vauriens approchent, quêtant une aumône, ou dorment appuyés contre une colonne. Cela parle plus clairement que toutes les descriptions du monde; seulement il en faut rabattre : l'artiste a choisi un beau moment, un effet de lumière intéressant, il n'a pu s'empêcher d'être artiste; de plus une estampe a l'avantage de ne pas sentir mauvais, et les gueux qu'on y voit n'inspirent ni compassion ni dégoût. Tu m'envies d'être à Rome : je suis content d'y être venu, parce que j'y apprends beaucoup de choses; mais pour le vrai plaisir, le plaisir sans mélange et poétique, je le trouvais plus aisément quand avec toi, sous ta lampe, à onze heures du soir, je fouillais tes vieux cartons.

Quant à la vie, elle n'a rien ici d'intéressant. J'ai loué un petit logement chez de braves gens, demi-bourgeois, tout à fait Romains, qui réservent toute leur propreté pour leurs hôtes et toute leur malpropreté pour eux-mêmes. Un des fils est avocat, un autre employé. La famille vit en louant les chambres qu'elle a sur le devant, et se confine dans les pièces du fond. On ne balaie pas l'escalier, la maison n'a ni concierge ni porte; entre qui veut. En revanche, la porte de chaque appartement est massive et capable de résister à une attaque. Pas de lumière; les locataires emportent le soir des allumettes dans leur poche; aucun moyen de s'en passer, sauf les jours de lune. Un de nos amis avait placé à ses frais un quinquet sur son palier; le soir, le quinquet était volé; un second et un troisième quinquet ayant eu le même sort, il est revenu aux allumettes. Le matin, on déjeune au café Greco; c'est une longue pièce, basse, enfumée, point du tout brillante ni coquette, mais commode;

il paraît qu'il en est ainsi partout en Italie. Celui-ci, qui est le meilleur de Rome, semblerait de troisième ordre à Paris. Il est vrai que presque tout y est bon et à bas prix; le café, qui est excellent, coûte trois sous la tasse. Cela fait, je vais dans un musée, dans une galerie, presque toujours seul; sans cela, impossible d'avoir des impressions à soi et surtout de les suivre; la conversation et la discussion font sur les rêves et les images intérieures l'effet d'un coup de balai sur une volée de papillons. Tout en vaguant dans les rues, j'entre dans les églises, mon guide imprimé m'en dit l'architecte et le siècle; cela les remet pour moi dans leur entourage historique et me fait raisonner involontairement sur les mœurs d'où elles sont nées. Rentré chez moi, je trouve sur ma table des livres du temps, surtout des mémoires et des poèmes; je lis une heure ou deux, et j'achève de griffonner mes notes. A mon sens, Rome n'est qu'une grande boutique de bric-à-brac; qu'y faire, à moins d'y suivre des études d'art, d'archéologie et d'histoire? Je sais très bien pour mon compte que si je n'y travaillais pas, le désordre et la saleté du bric-à-brac, les toiles d'araignées, l'odeur de moisi, la vue de tant de choses précieuses, autrefois vivantes et complètes, maintenant dédorées, mutilées, dépareillées, me jetteraient dans les idées funèbres. Le soir venu, on appelle un fiacre et l'on fait des visites. On m'a muni de lettres d'introduction, je vois des personnes de toute opinion et de toutes conditions, et j'ai rencontré beaucoup de politesse et de bienveillance. Mon hôte me parle du temps présent, de religion, de politique; j'essaie de ramasser quelques idées sur l'Italie d'aujourd'hui, elle est le complément de l'Italie d'hier, et comme une dernière pièce dans une série de médailles; toutes ces médailles se commentent et s'expliquent les unes les autres; je fais sur elles mon métier ordinaire; après avoir touché à bien des choses, je trouve qu'il n'y en a qu'une de bonne ou du moins de supportable, qui est de faire son métier.

Rome, l'arrivée.

Cette Rome hier au soir toute noire, sans boutiques, avec quelques becs de gaz éloignés les uns des autres, quel spectacle mortuaire! La place Barberini, où je loge, est un catafalque de pierre où brûlent quelques flambeaux oubliés; les pauvres petites lumières semblent s'engloutir dans le lugubre suaire d'ombre, et la fontaine indistincte chuchote dans le silence avec un bruissement de spectre. On ne peut rendre cet aspect de Rome le soir; le jour, « cela sent le mort » (1); mais la nuit, c'est toute l'horreur et la grandeur du sépulcre.

(1) Mot d'un voyageur moderne.

Premier dimanche, messe à la Sixtine.

On fait queue à l'entrée, les femmes sans chapeau, en voile noir, les hommes en habit noir officiel : c'est l'uniforme; mais on met son plus vieil habit, quelques hommes ont un pantalon brun et un chapeau gris à larges bords : l'assemblée semble composée de clercs d'huissier et d'entrepreneurs de pompes funèbres. On est là par curiosité, comme à une pièce de théâtre; les ecclésiastiques eux-mêmes causent librement et avec entrain de choses indifférentes.

Il s'établit autour de moi une conversation sur les chapelets. A Paris, ils coûtent trente-six francs la douzaine; ici les meilleurs, au meilleur marché, se trouvent derrière l'église Santa-Maria sopra Minerva. « Je retiendrai ce nom; par où faut-il passer? — Vous savez que nous n'aurons pas le pape aujourd'hui, il est souffrant. — Moi, je suis logé via del Babuino à cinq francs par jour, le déjeuner compris; mais le vin est faible. — Les singuliers Suisses coloriés et bigarrés! On dirait des figurans d'opéra. — Celui qui vient d'arriver, c'est le cardinal Panebianco, un moine tout gris; à la première vacance, il sera *papabile*. — Moi, je n'aime pas l'agneau, on ne peut pas avoir ici de vrai gigot. — Vous allez entendre Mustapha le soprano, un homme admirable. — Est-ce qu'il est Turc? — Ni Turc ni homme. — Monsignor Landriani, une belle tête, mais un âne de première qualité! — Les Suisses sont du XVIe siècle, regardez leur fraise, leur plumet blanc, leur hallebarde, les raies rouges, jaunes et noires de leur justaucorps; on dit que le costume a été dessiné par Michel-Ange. — Michel-Ange a donc tout fait ici? — Tout ce qu'il y a de meilleur. — Alors il aurait bien dû améliorer le gigot. — Vous vous y habituerez. — Pas plus qu'au vin, et les jambes commencent à me rentrer dans le corps. »

L'office est une belle cérémonie; les chapes damasquinées luisent à chaque mouvement; l'évêque et ses acolytes sont de haute taille, noblement drapés; ils font et défont leurs files avec les attitudes les plus graves et les mieux choisies. Cependant un à un les cardinaux se sont avancés la calotte rouge sur la tête; deux caudataires portent leur queue violette; ils s'asseyent, et chacun d'eux a ses caudataires à ses pieds. Beaucoup de têtes sont creusées et profondément expressives, surtout parmi les moines; mais nulle ne l'est plus que celle du prélat officiant: maigre, noir, les deux yeux enfoncés, le front saillant et superbe, il s'assied comme un dieu égyptien, immobile sous sa haute mitre blanche, dans les plis chatoyans de son étole. — Un général des théatins, en robe brune et casaque blanche, a prononcé un sermon latin, bien accentué, accompagné d'excellens gestes, sans cris ni monotonie. — Ç'aurait été un sujet d'estampe pour Sébastien Leclerc.

Musique vocale : ce sont d'affreux braillemens; il semble que les intervalles étranges, inouis, aient été accumulés à plaisir. On démêle bien des modulations tristes et originales, mais l'harmonie est brutale, et il y a des coups de gosier de chantre ivre. Ou je n'ai plus d'oreille, ou les notes fausses abondent; les voix hautes ne sont qu'un glapissement; le gros chantre du milieu beugle; on le voit dans sa cage qui sue et se travaille. Il y a eu après le sermon un beau chant d'un style élevé et sévère; mais quelles désagréables voix, celles du haut aigres, celles du bas aboyantes!

La sortie est curieuse : on voit, au bout de la colonnade, chaque cardinal monter en carrosse; trois laquais sont empilés derrière; le parapluie rouge posé sur la caisse indique aux Suisses qu'ils doivent présenter les armes. La procession des personnages lointains sous les arcades, les Suisses bariolés, les femmes en noir et voilées, les groupes qui se font et se défont sur les escaliers, les fontaines jaillissantes qu'on aperçoit entre les colonnes, forment un tableau, chose inconnue à Paris; la scène a une ordonnance, un cadre, un effet. On reconnaît les vieilles gravures.

A force d'errer dans les rues, à pied ou en voiture, on finit par trouver ceci qui surnage au milieu de tant d'impressions : Rome est sale et triste, mais non commune. La grandeur et la beauté y sont rares comme partout; mais presque tous les objets sont dignes d'être peints et vous tirent de la petite vie régulière et bourgeoise. D'abord elle est sur des collines, ce qui donne aux rues une diversité, un caractère. Selon la pente, le ciel est coupé diversement par les files des maisons. Ensuite quantité de choses indiquent la force, même aux dépens du goût; églises, couvens, obélisques, colonnades, fontaines, statues, tout cela révèle soit un grand parti-pris dans la vie, soit la grandeur des richesses accumulées par la conquête matérielle ou spirituelle. Un moine est un animal étrange, d'une race perdue. Une statue ne correspond pas aux besoins d'un bourgeois. Une église, même jésuitique, si emphatique qu'en soit la décoration, témoigne d'une corporation redoutable. Ceux qui ont fait le moine, la statue ou l'église, ont marqué visiblement sur la trame vulgaire de l'histoire, soit par le renoncement, soit par la puissance. Un couvent comme la *Trinità-del-Monte*, avec son air de forteresse fermée, une fontaine comme celle de Trevi, un palais massif, monumental, comme ceux du Corso et de la place de Venise, annoncent des vies et des goûts qui ne sont pas ordinaires.

D'autre part les contrastes abondent; au sortir d'une rue bruyante et vivante, vous longez pendant un quart de lieue un mur énorme, suintant, incrusté de mousses; pas un passant, pas une charrette; de loin en loin une porte à boulons de fer s'arrondit sous une arcade basse : c'est la sortie secrète d'un grand jardin. — Vous tournez à

gauche, et vous voilà dans une rue d'échoppes et de fritures, où pullule une canaille débraillée, où les chiens quêtent parmi les tas d'ordures. — Elle aboutit au portail sculpté, enjolivé d'une église trop ornée, sorte de bijou ecclésiastique tombé sur un fumier. Au-delà, les rues noirâtres et désertes recommencent à développer leurs files. Tout d'un coup, par une porte entre-bâillée, vous voyez un bois de lauriers, de grands buis taillés, un peuple de statues parmi des jets d'eau vive. Un marché de choux s'étale autour d'une colonne antique. Des baraques recouvertes d'un parapluie rouge se nichent contre la façade d'un temple ruiné, puis subitement, au sortir d'un monceau d'églises et de taudis, vous apercevez des tapis de verdure, des potagers, et au-delà tout un pan de campagne.

Enfin les trois quarts des maisons ont une tournure originale; chacune intéresse par elle-même. Elles ne sont pas un simple massif de maçonnerie, une chose commode où on loge, et qui ne dit rien. Plusieurs portent une seconde maison plus petite, et au-dessus une terrasse couverte, un petit promenoir aérien. Les plus laides, avec leurs barreaux rouillés, leurs corridors noirs, leurs escaliers encrassés, sont rebutantes, mais on les regarde.

Je compare Rome encore une fois à l'atelier d'un artiste, non pas d'un artiste élégant, qui, comme les nôtres, songe au succès et fait montre de son état, mais d'un vieil artiste mal peigné, qui en son temps avait du génie, et qui aujourd'hui se dispute avec ses fournisseurs. Il a fait faillite, et les créanciers ont plus d'une fois démeublé son logis; mais ils n'ont pu emporter les murailles, et ils ont oublié beaucoup de beaux objets. En ce moment, il vit de ses débris, sert de cicerone, empoche le pourboire, et méprise un peu les richards dont il reçoit les écus. Il dîne mal, mais il se console en pensant aux glorieuses expositions où il a figuré, et il se promet tout bas, parfois même tout haut, que l'an prochain il prendra sa revanche. Il faut avouer que son atelier sent mauvais, les planchers n'ont pas été balayés depuis six mois, le sopha a été brûlé par les cendres de la pipe, des savates éculées traînent dans un coin, on aperçoit sur un buffet des pelures de saucisson et un morceau de fromage; mais ce buffet est de la renaissance, cette tapisserie râpée, qui cache un mauvais matelas, vient du grand siècle, le long du mur où monte l'ignoble tuyau de poêle pendent des armures, de précieuses arquebuses damasquinées. Il faut y venir et n'y pas rester.

Nous avons traversé de longues rues en pente, enfermées entre des murailles énormes, toutes borgnes ou grillées, sur un interminable pavé solitaire qui luit, et nous sommes allés, en passant devant le palais de Lucrèce Borgia, jusqu'à Saint-Pierre-aux-Liens, pour voir le Moïse de Michel-Ange. Au premier aspect, il surprend moins qu'on ne l'aurait cru. On l'a vu gravé ou réduit; là-dessus

l'imagination, comme toujours, a exagéré; de plus il est poli, fini avec une perfection extrême. Il est dans une église parée et brillante; on l'a encadré joliment dans une jolie chapelle. Toutefois, à mesure qu'on le regarde, la masse colossale fait son effet; on sent la volonté impérieuse, l'ascendant, l'énergie tragique du législateur et de l'exterminateur. Par ses muscles héroïques, par sa barbe virile, c'est un barbare primitif, un dompteur d'hommes; par sa tête allongée, par les saillies des tempes, c'est un ascète. S'il se levait, quel geste et quelle voix de lion!

Ce qu'il y a de plus charmant ici, c'est ce qu'on rencontre en chemin sans s'y attendre : tantôt le palais du Quirinal au sommet d'une colline, tout entier détaché dans l'air grisâtre, en face les chevaux et les colosses de bronze, un peu plus loin les verdures pâles d'un jardin et un horizon immense où fondent les nuages; tantôt un couvent arménien avec ses eaux d'arrosement qui courent dans des rigoles de pierre, avec ses palmiers jetés au hasard, avec son énorme vigne, qui à elle seule fait un berceau, avec ses beaux orangers si nobles et si tranquilles sous leurs pommes d'or. Des figuiers d'Afrique viennent chauffer leurs plaques épineuses le long des roches; les branches fines des arbres commencent à verdir; on n'entend que le bruit presque insensible d'une petite pluie tiède. Qu'on serait bien ici pour être oisif, regarder ses sensations intimes! Mais il faudrait avoir l'âme toujours gaie ou du moins toujours saine.

Les statues.

Bien m'en a pris d'emporter dans ma malle quelques livres grecs; rien n'est plus utile, et d'ailleurs les phrases classiques reviennent sans cesse à l'esprit dans ces galeries; telle statue rend sensible un vers d'Homère ou un début de dialogue dans Platon. Je t'assure qu'ici un Homère et un Platon sont de meilleurs guides que tous les archéologues, tous les artistes, tous les catalogues du monde. Du moins ils sont plus amusans, et pour moi plus clairs. Quand Ménélas est blessé par une flèche, Homère compare son corps blanc taché par le sang rouge à l'ivoire qu'une femme carienne a trempé dans la pourpre pour en faire un morceau de frein. « Beaucoup de cavaliers l'ont demandé; mais c'est une pièce précieuse réservée pour la maison du roi, et qui sera un ornement pour le cheval en même temps qu'un sujet de gloire pour le cocher. Telles étaient, Ménélas, tes cuisses bien formées, tes jambes tachées par le sang qui descendait jusqu'à tes beaux talons. » Cela est *vu*, vu comme par un peintre et par un sculpteur; Homère oublie la douleur, le danger, l'effet dramatique, tant il est frappé par la couleur et la forme; au contraire, qu'y a-t-il de plus indifférent pour le lecteur

vulgaire que la tache rouge coulante et la belle ligne de la jambe, surtout en pareil moment? Il manque aux anciens d'être commentés par des artistes; jusqu'à présent, ils ne l'ont été que par des érudits de cabinet. Ceux qui connaissent leurs vases n'en voient que le dessin, la belle composition régulière, le mérite classique; il reste à retrouver le coloris, l'émotion, la vie; tout cela surabondait : il n'y a qu'à voir la pétulance, les bouffonneries, l'incroyable imagination d'Aristophane, sa profusion d'inventions imprévues et saugrenues, sa fantaisie, sa polissonnerie, l'incomparable fraîcheur, les sublimités soudaines de la poésie qu'il jette au milieu de ses grotesques; on mettrait ensemble tout l'esprit et toute la verve des ateliers de Paris depuis vingt ans qu'on n'en approcherait pas. La tête humaine était alors bâtie et meublée d'une façon particulière; les sensations y entraient avec un autre choc, les images avec un autre relief, les idées avec une autre suite. Par certains traits, ils ressemblaient aux Napolitains d'aujourd'hui, par quelques-uns aux Français sociables du XVIIe siècle, par d'autres aux jeunes lettrés des républiques du XVIe siècle, par d'autres enfin aux Anglais armés qui s'établissent en ce moment dans la Nouvelle-Zélande; mais il faudrait une vie d'homme et le génie d'un Goethe pour reconstruire de pareilles âmes. J'entrevois, je ne vois pas.

Il y a ici, outre les collections particulières, deux grands musées de sculptures antiques, celui du Capitole et celui du Vatican. Ils sont fort bien disposés, surtout le second; les statues les plus précieuses sont dans des cabinets distincts, peints en rouge sombre, en sorte que les yeux ne sont point distraits, et que la statue a tout son jour. L'ornementation est grave et d'une sobriété antique; les traditions se sont conservées ou renouvelées ici mieux qu'ailleurs; les papes et leurs architectes ont eu de la grandeur dans le goût, même au XVIIe et au XVIIIe siècle.

Pour les deux édifices, je te renvoie encore à tes estampes; les vieilles sont les meilleures, d'abord parce qu'elles partent d'un sentiment plus vrai, ensuite parce qu'elles sont tristes, ou du moins sévères. Dès qu'un dessin est propre, soigné, surtout dès qu'il se rapproche des élégantes illustrations contemporaines, il représente Rome à contre-sens. Il faut compter qu'un monument, même moderne, est négligé et sale, l'hiver l'a gercé; la pluie l'a encroûté de taches blafardes; les dalles de la cour ne joignent plus, plusieurs sont enfoncées ou rayées de cassures; les statues antiques qui le bordent ont la moitié du pied amputé et des cicatrices sur le corps; les pauvres dieux de marbre ont été grattés par le couteau d'un gamin, ou se sentent de leur long séjour dans la terre humide. Surtout l'imagination prévenue a amplifié; il faut deux ou trois visites pour la ramener jusqu'à l'impression juste. Qui ne s'est pas émerveillé

tout bas en pensant au Capitole? Ce grand nom trouble par avance, et l'on est désappointé de trouver une place de grandeur médiocre entre trois palais qui ne sont point grands. Elle est belle cependant; un grand escalier de pierre lui fait une entrée monumentale. Deux lionnes de basalte gardent le pied de sa rampe; deux statues colossales en gardent le sommet. Des balustrades raient l'air de leurs rangées solides. Cependant, sur la gauche, un second escalier d'une longueur et d'une largeur énormes échelonne ses gradins jusqu'à la façade rougeâtre de l'église d'Ara-Cœli. Sur les degrés trônent par centaines des mendians aussi déguenillés que ceux de Callot, et qui se chauffent au soleil majestueusement sous leurs chapeaux bossués, dans leurs souquenilles brunes. Tout ce spectacle se montre d'un regard, couvent et palais, colosses et canaille; la colline, chargée d'architecture, lève tout d'un coup au bout d'une rue sa masse de pierre tachée d'insectes humains qui grouillent. Cela est propre à Rome.

Le Capitole.

Au centre de la place est une statue équestre de Marc-Aurèle en bronze. L'attitude est d'un naturel achevé; il fait un signe de la main droite : c'est une petite action qui le laisse calme, mais qui donne de la vie à toute sa personne. Il va parler à ses soldats, et certainement parce qu'il a quelque chose d'important à leur dire. Il ne parade pas; ce n'est pas un écuyer, comme la plupart de nos statues modernes, ni un prince en représentation qui fait son métier; l'antique est toujours simple. Il n'a pas d'étriers; c'est là une vilaine invention moderne, un attirail qui nuit à la liberté des membres, une œuvre de ce même esprit industriel qui a produit les gilets de flanelle et les socques articulés. Son cheval est d'une forte et solide espèce, encore parente des chevaux du Parthénon. Aujourd'hui, après dix-huit cents ans de culture, les deux races, l'homme et le cheval, se sont affinées; ils arrivent à l'air *distingué*. A droite, dans le palais des conservateurs, est un superbe César de marbre, en cuirasse; la pose n'est pas moins virile et naturelle. Les anciens ne faisaient point cas de cette délicatesse à demi féminine, de cette sensibilité nerveuse que nous appelons la *distinction* et qui nous plaît tant. Aujourd'hui, à un homme distingué il faut un salon; il est dilettante, il parle bien aux femmes; quoique capable d'enthousiasme, il est enclin au scepticisme; sa politesse est exquise, il n'aime pas les mains sales et les mauvaises odeurs; il ne veut pas qu'on le confonde avec le vulgaire. Alcibiade ne craignait pas d'être confondu avec le vulgaire.

Un colosse énorme écroulé a laissé là ses pieds, ses doigts, sa tête de marbre; les fragmens gisent dans la cour entre les colonnes.

Ce qui frappe le plus, ce sont des rois barbares de marbre noirâtre, énergiques et tristes dans leur grande draperie. Ce sont les captifs de Rome, les vaincus du Nord, tels qu'ils paraissaient derrière le char de triomphe pour finir par la hache au sortir du Capitole.

On ne fait point un pas sans apercevoir un trait nouveau de la vie antique. En face, dans la cour du musée, s'étale une large statue de fleuve au-dessus d'une fontaine, un puissant torse païen qui sommeille à demi nu sous sa chevelure épaisse, dans sa grande barbe de dieu viril, et qui jouit de la vie naturelle. Au-dessus, le restaurateur du musée, Clément XII, a placé son charmant petit buste, une fine tête creusée, méditative, de politique et de lettré de cabinet. C'est la seconde Rome à côté de la première.

Comment décrire une galerie? Il faut tomber dans l'énumération. Laisse-moi seulement nommer quelques statues, comme points de repère, pour donner un corps et un soutien aux idées qu'elles suggèrent : par exemple, le Gladiateur mourant, et autour de lui un admirable Antinoüs, une grande Junon drapée, le Faune de Praxitèle, une Amazone qui lève son arc. On voit tout de suite que les Grecs se représentaient naturellement l'homme comme nu, et naturellement nous nous représentons l'homme comme habillé. Ils trouvaient dans leur expérience personnelle et propre l'idée d'un torse, d'une ample poitrine étalée comme celle d'Antinoüs, de l'enflure des muscles costaux dans un flanc qui se penche, de la continuité aisée de la hanche et de la cuisse dans un jeune corps, comme ce Faune incliné. Bref, ils avaient deux cents idées sur chaque forme et mouvement du nu; nous n'en avons que sur la coupe d'une redingote et sur l'expression d'un visage. Il faut à l'art l'expérience courante, l'observation journalière; de là sort le goût public, j'entends la préférence décidée pour telle sorte de type. Ce type dégagé et compris, il se trouve toujours quelques hommes supérieurs qui l'expriment. C'est pourquoi, les objets ordinaires étant changés, l'art change. L'esprit est comme ces insectes qui prennent la couleur de la plante sur laquelle ils vivent. Rien de plus vrai que ce mot : l'art est le résumé de la vie.

On en trouve la preuve dans un autre Faune de marbre rouge qui tient dans chaque main une grappe de raisin, et la montre avec un air de bonne humeur charmante et point vulgaire. La joie physique n'est point avilie dans l'antiquité, ni reléguée, comme chez nous, parmi les ouvriers, les bourgeois et les ivrognes. Chez Aristophane, Bacchus est en goguette; poltron, paillard, glouton, comme un buveur de Rubens, il est pourtant dieu, et quelle folie d'imagination rieuse! Par suite, le moindre changement de l'animal musculeux excite l'attention : par exemple, dans cet Hercule de

bronze doré, magnifique lutteur, tout l'intérêt de l'attitude est dans le petit rejet du corps en arrière; cela donne une autre position au ventre et aux pectoraux. Pour comprendre cela, il ne nous reste que les écoles de natation de la Seine. Et qui n'est désagréablement choqué dans nos grenouillères de corps déshabillés qui barbotent?

Un grand sarcophage représente l'histoire d'Achille, et là encore il faut remarquer qu'il n'y a aucun intérêt dramatique, mais seulement cinq ou six jeunes hommes nus, deux femmes vêtues au centre, et deux vieillards aux coins. Chaque corps, étant beau et vivant, est assez intéressant par soi; l'action est secondaire, le groupe n'est pas là pour la représenter, l'action n'est là que pour lier le groupe. On passe d'une belle jeune femme vêtue à un beau jeune homme nu, puis à un beau vieillard assis : voilà toute l'intention de l'artiste. On a eu du plaisir à voir un corps penché, puis un bras levé, puis un tronc fermement assis sur les deux cuisses.

Il est certain que cela est à une distance immense de nos habitudes. Si nous sommes préparés aujourd'hui pour un art, ce n'est pas pour la statuaire, ni même pour la grande peinture, mais tout au plus pour la peinture de paysage ou de mœurs, et bien plus encore pour le roman, la poésie et la musique.

Puisque j'ose parler sans marchander et dire les choses comme je les sens, mon avis décidé est que le plus grand changement de l'histoire est l'avénement du pantalon : tous les barbares du Nord le portent déjà dans les statues; il marque le passage de la civilisation grecque et romaine à la moderne. — Ceci n'est point une boutade ni un paradoxe; rien de plus difficile à changer qu'une habitude universelle et journalière. Pour déshabiller et rhabiller l'homme, il faut le démolir et le refondre. Le trait propre de la renaissance, c'est l'abandon de la grande épée à deux mains et de l'armure complète; le pourpoint à crevés, la toque, la culotte collante, montrent alors le passage de la vie féodale à la vie de cour. Il a fallu la révolution française pour nous faire quitter l'épée et la culotte à mollets; c'est que le plébéien, homme d'affaires et crotté, avec ses bottes, son pantalon, sa redingote, remplace alors le courtisan à talons rouges, le beau parleur brodé d'antichambre. — De même le nu est une invention propre des Grecs. Les Lacédémoniens l'ont trouvé en même temps que leur régime et leur tactique; les autres Grecs l'ont adopté vers la quatorzième olympiade. Ils ont dû aux exercices qu'il comporte leur supériorité militaire. A Platée, dit Hérodote, si les braves Mèdes ont été vaincus, c'est qu'ils étaient embarrassés dans leurs longues robes. Chaque Grec pris à part se trouvait ainsi plus agile, plus adroit de ses membres, plus robuste, mieux préparé pour l'ancien genre de combat, qui s'engageait

d'homme à homme et corps à corps. A ce titre la nudité était une portion dans un ensemble d'institutions et de mœurs, et le signe visible auquel la nation se reconnaissait...

Me voici dans la salle des bustes : il serait bien mieux d'en parler en phrases graves et avec des points d'exclamation; mais le caractère vous saute aux yeux; impossible de le noter autrement que par un mot peu respectueux. Après tout, ces Grecs et ces Romains étaient des hommes; pourquoi ne pas les traiter comme des contemporains?

Scipion l'Africain, une large tête sans cheveux, point belle; les tempes aplaties comme celles des carnassiers, mais le solide menton, les lèvres énergiquement serrées des dominateurs.

Pompée le Grand, ici, comme dans l'histoire, il est du second ordre.

Caton d'Utique, un grimaud aigre, à grandes oreilles, tout tendu et raidi, les joues tirées d'un côté, grognon et d'esprit étroit.

Corbulon, un cou tors qui a la colique, grimé et patelin.

Aristote, une tête ample et complète comme celle de Cuvier, un peu déformée à la joue droite.

Théophraste, un visage labouré et plein d'angoisses; c'est lui qui a dit sur le bonheur le mot désespéré que commente Leopardi.

Marc-Aurèle, son buste est un de ceux que l'on rencontre le plus souvent, et on reconnaît tout de suite ses yeux à fleur de tête. Il est triste et noble, et sa tête est celle d'un homme tout entier dominé par son cerveau : un rêveur idéaliste.

Démosthène, toute l'énergie et tout l'élan d'un homme d'action; le front est un peu fuyant, le regard est comme une épée; c'est le parfait combattant, toujours lancé.

Térence, un méditatif incertain, le front bas, peu de crâne, l'air étriqué et triste. Il était client des Scipions, pauvre protégé, ancien esclave, puriste délicat, poète sentimental, et on préférait à ses comédies des danses sur la corde.

Commode, figure fine et étrange, dangereusement volontaire; les yeux à fleur de tête, un jeune beau, un élégant qui pourra faire de singulières choses.

Tibère, il n'est pas noble; mais pour le caractère et la capacité, il peut porter dans sa tête les affaires d'un empire et l'administration de cent millions d'hommes.

Caracalla, tête violente, vulgaire et carrée, inquiétante comme celle d'une bête fauve qui va se lancer.

Néron, un beau crâne plein, mais une vilaine gaîté. Il ressemble à un acteur, à un *primo huomo*, fat et vicieux, malsain d'imagination et de cervelle. Le trait principal est le menton en galoche.

Messaline, elle n'est point belle et s'est attifée savamment d'une double rangée de papillotes recherchées. Elle a un vague sourire fade qui fait mal au cœur. C'est le siècle des grandes lorettes; celle-ci avait la déraison, l'emportement, la sensibilité, la férocité de l'espèce. C'est elle qui, attendrie un jour par l'éloquence d'un accusé, se retire pour essuyer ses larmes, et auparavant recommande à son mari de ne pas le laisser échapper.

Vespasien, un homme fort, bien assis sur des facultés complètes, prêt à tout accident, avisé, digne d'être pape à la renaissance.

Voyez encore dans l'autre salle un buste de Trajan, impérialement grandiose et redoutable; l'emphase et la fierté espagnole y éclatent. Il faudrait lire ici l'*Histoire Auguste;* ces bustes sont plus parlans que les mauvais chroniqueurs qui nous restent. Chacun d'eux est l'abrégé d'un caractère, et grâce au talent du sculpteur qui efface les accidens, qui supprime les particularités indifférentes, on voit à l'instant ce caractère.

A partir des Antonins, l'art se gâte visiblement. Beaucoup de statues et de bustes sont comiques sans le vouloir, d'un comique déplaisant ou même odieux, comme si l'on avait copié la grimace d'une vieille femme étique, le tressaillement d'un homme usé, les expressions basses et douloureuses d'une machine nerveuse détraquée. La sculpture ressemble à la photo-sculpture; elle approche de la caricature dans telle grande statue de femme au torse nu, la tête rechignée, coiffée de bouffantes postiches...

Pendant qu'on suit son rêve et que l'on converse intérieurement avec tous ces vivans de pierre, on entend autour de soi bruire et chanter l'eau qui sort par la gueule des lions, et à chaque tournant des galeries on aperçoit un morceau de paysage, tantôt un grand pan de mur noirâtre au-dessus duquel brille un oranger, tantôt un vaste escalier où pendent des herbes grimpantes, tantôt le pêle-mêle des toits, des tours, des terrasses, et l'énorme Colisée à l'horizon...

Je ne veux plus rien voir aujourd'hui; pourtant est-ce qu'il est possible de ne pas entrer dans la galerie, sachant qu'elle renferme *l'Enlèvement d'Europe* de Véronèse? Il y en a un autre à Venise; mais celui-ci, tel que le voilà, met la joie au cœur. Les gravures n'en donnent pas l'idée; il faut voir l'ample et florissante servante dans sa robe d'un glauque foncé qui se penche pour attacher le bracelet de sa maîtresse, la noble taille, le geste calme de la jeune fille qui tend le bras vers la couronne apportée par les Amours, la joie et la volupté délicieuse qui s'exhalent de ces yeux rians, de ces belles formes épanouies, de cet éclat et de cet accord des couleurs fondues. Europe est assise sur la plus magnifique étoffe de soie jaune et dorée, rayée de noir; sa jupe, d'un pâle violet rosé, laisse

sortir son pied de neige; la chemise froncée encadre la molle rondeur de la gorge; ses yeux noyés regardent vaguement les enfans qui jouent dans l'air; aux bras, au cou, aux oreilles, chatoient des perles blanches.

Le Forum est à deux pas; on y descend et on s'y repose. Le ciel était d'une pureté parfaite; les lignes nettes des murs, les vieilles arcades en ruine, posées les unes sur les autres, se détachaient sur l'azur comme si elles eussent été marquées avec le plus fin crayon; on prenait plaisir à les suivre, à revenir, à les suivre encore. La forme dans cet air limpide a sa beauté par elle-même, indépendamment de l'expression et de la couleur, comme un cercle, un ovale, une courbe réussie sur un fond clair. Peu à peu l'azur est devenu presque vert; ce vert imperceptible est semblable à celui des pierres précieuses et des eaux de source, mais plus fin encore. Il n'y avait dans cette longue avenue rien que de curieux ou de beau : des arcs de triomphe à demi enterrés, posés en travers les uns des autres, des restes de colonnes dressées près d'autres colonnes tombées, des fûts énormes, des chapiteaux sur le bord de la route; sur la gauche, les voûtes colossales de la basilique de Constantin parsemées de plantes vertes pendantes; de l'autre côté, les ruines des palais des césars, vaste entassement de briques roussies que des arbres couronnent, Saint-Côme avec un portail de colonnes dégradées, Santa-Francesca avec son élégant campanile; au haut de l'horizon, une rangée noirâtre de fins cyprès; plus loin encore, pareilles à un môle en débris, les arcades croulantes du temple de Vénus, et à l'extrémité, pour fermer la voie, le gigantesque Colisée doré d'une lumière riante.

Sur toutes ces grandes choses, la vie moderne s'est nichée comme un champignon sur un chêne mort. Des balustrades de perches à demi dégrossies comme celles d'une fête de village entourent la fosse d'où s'élèvent les colonnes déterrées de Jupiter Stator. L'herbe pousse sur les pentes éboulées. Des polissons déguenillés jouent au palet avec des pierres. De vieilles femmes avec des enfans crasseux se chauffent au soleil parmi les ordures. Des moines blancs ou bruns passent, puis des écoliers en chapeau noir conduits par un ecclésiastique rogue. Une fabrique de lits en fer tinte et résonne auprès de la basilique. Vous lisez à l'entrée du Colisée une oraison à la Vierge qui procure cent jours d'indulgence; cette oraison la traite comme une déesse indépendante. Cependant vous découvrez encore de grands traits de l'ancienne race et de l'ancien génie. Plusieurs de ces vieilles femmes ressemblent aux sibylles de la renaissance. Tel paysan en guêtres de cuir, avec son manteau taché de terre, a la plus admirable figure, le nez busqué, le menton grec, des yeux noirs qui parlent, tout pétillans et luisans de génie natu-

rel. Sous les voûtes de Constantin, j'entendais depuis une demi-heure une voix qui semblait psalmodier des litanies. J'approche, et je trouve un jeune homme assis par terre, qui lisait tout haut, d'un ton de récitatif, devant cinq ou six drôles couchés, l'*Orlando furioso*, le combat de Roland et de Marsile. — Vous retournez souper dans la première auberge venue, chez Lepri : un pleutre sale, un coiffeur pommadé avec un vieux toupet gras qui lui tombe jusqu'aux joues s'installe dans la salle voisine muni d'une mandoline et d'un petit piano portatif à pédales; avec ses deux bras et ses pieds, il fait le chant, la basse, et vous joue des airs de Verdi, un finale de *la Sonnambula*; la délicatesse, l'élégance, la variété, l'expression de son jeu, sont admirables. Ce pauvre diable a une âme, l'âme d'un artiste, et l'on oublie de manger en l'écoutant.

Le Vatican.

C'est ici probablement le plus grand trésor de sculpture antique qu'il y ait au monde. Voici une page de grec qu'il faut avoir dans l'esprit en le parcourant.

« Je les questionnai, dit Socrate, au sujet des jeunes gens, pour savoir s'il y en avait quelques-uns parmi eux éminens en sagesse ou en beauté, ou des deux façons à la fois. — Alors Critias, ayant regardé vers la porte, vit quelques jeunes gens qui entraient et se disputaient entre eux, et par derrière une foule qui suivait. Il me dit : « Puisque tu parles de beauté, Socrate, tu vas bientôt avoir à juger toi-même, car ceux-là qui entrent sont les avant-coureurs et les amoureux du plus beau jeune homme qu'il y ait aujourd'hui; je crois qu'il est lui-même tout près d'ici et qu'il va venir. — Qui est-ce donc, dis-je, et de qui est-il fils? — Tu le connais, répondit-il, mais il n'était pas encore d'âge avant ton départ : c'est Charmide, fils de Glaucus, notre oncle, et mon cousin. — Par Jupiter! dis-je, oui, je le connais; il n'était pas médiocrement beau quand il était enfant, et il doit l'être tout à fait à présent qu'il est jeune homme. — Tu vas voir tout de suite, me dit-il, comme il est devenu beau et grand. » Et en même temps qu'il disait cela, Charmide entra.

« Il me parut admirable pour la taille et la beauté, et tous les autres qui étaient là me semblèrent amoureux de lui, tant ils furent troublés et frappés lorsqu'il entra; beaucoup d'autres, amoureux de lui, étaient encore par derrière avec ceux qui suivaient. Qu'il fît cette impression sur nous autres hommes, cela est moins étonnant; mais je remarquai que parmi les enfans aussi personne ne regardait autre part, pas même les plus petits, et que tous le contemplaient comme une statue.

« Alors Chéréphon, m'appelant : « Que te semble du jeune homme, Socrate? me dit-il. N'est-il pas beau de visage? — Merveilleusement beau, répondis-je. — S'il voulait se dépouiller, dit-il, son visage ne te semblerait plus rien, tant il est parfaitement beau par toute sa forme. » Les autres qui étaient là dirent la même chose que Chéréphon.

« Charmide, dis-je, il est naturel que tu l'emportes sur tous les autres, car

personne ici, je pense, ne pourrait montrer dans Athènes deux autres maisons dont l'alliance puisse produire quelqu'un de plus beau et de meilleur que celles dont tu es sorti. En effet, votre famille paternelle, celle de Critias, fils de Dropide, a été célébrée par Anacréon, Solon, et par beaucoup d'autres poètes, comme excellente en beauté, en vertu, et dans tous les biens où l'on met le bonheur. Et de même celle de ta mère, car personne ne parut plus beau ni plus grand que ton oncle Pyrilampe toutes les fois qu'on l'envoyait en ambassade auprès du grand roi, ou auprès de quelque autre sur le continent. Cette autre maison ne le cède en rien à la première. Étant né de tels parens, il est naturel que tu sois en tout le premier. »

Avec cette scène dans l'esprit, on peut errer dans les grandes salles, et voir agir et penser les statues, le Discobole par exemple, et le jeune Athlète, copié, dit-on, d'après Lysippe. Celui-ci vient de courir, il a dans la main un numéro par lequel on voit qu'il est arrivé le cinquième, et il se frotte avec le strigile. La tête est petite, l'intelligence ne va pas au-delà de l'exercice corporel qu'il vient de faire; cette gloire et cette occupation lui suffisent. En effet, dans les plus beaux temps de la Grèce, les triomphes gymnastiques paraissaient si importans que beaucoup de jeunes gens s'y préparaient pendant des années, chez des maîtres et avec un régime particulier, comme aujourd'hui les chevaux de course chez les entraîneurs. Il a l'air un peu las, et racle avec son strigile la sueur et la poussière collée sur sa peau. Qu'on me pardonne ce mot, il s'étrille; le mot est choquant en français; il ne l'est pas pour des Grecs qui ne séparent point comme nous la vie humaine de la vie animale. Homère, énumérant les guerriers qui sont devant Troie, met sans y penser sur le même rang les chevaux et les hommes. « Ce sont là, dit-il, les chefs et les rois des Grecs. Dis-moi, muse, quels étaient les meilleurs parmi les hommes et les meilleurs parmi les chevaux? »

Mais d'autre part, considérez quelles chairs une pareille vie devait faire, quelle solidité de tissu et de ton l'huile, la poussière, le soleil, le mouvement, la sueur, le strigile, devaient donner aux muscles! Dans *les Rivaux* de Platon, le jeune homme adonné à la gymnastique raille amèrement son adversaire, qui s'est fait lettré et liseur. « Il n'y a que l'exercice qui entretienne le corps. Vois Socrate, ce pauvre homme qui ne dort pas, qui ne mange pas, qui a le cou raide et grêle à force de se tracasser l'esprit. » Et tout le monde se met à rire.

Le corps de celui-ci est parfaitement beau, presque réel, car ce n'est pas un dieu ni un héros. A cause de cela, le petit doigt du pied est gâté, l'arrière-bras est assez maigre, la chute des reins est très marquée; mais les jambes, surtout la droite vue par derrière, auront la détente et l'élan d'un lévrier. C'est devant une pareille statue qu'on sent nettement la différence qui sépare la civilisation an-

tique de la nôtre. Une cité entière choisissait pour la lutte et la course les meilleurs jeunes gens dans les meilleures familles; elle assistait aux jeux, hommes et femmes étaient là; on comparait les dos, les jambes, les poitrines, tous les muscles en mouvement dans les cent mille aspects de l'effort. Un spectateur ordinaire était connaisseur, comme aujourd'hui un cavalier juge les chevaux dans un *derby* ou dans un carrousel. — Au retour, la cité accueillait le vainqueur par une cérémonie publique; parfois on le choisissait pour général; son nom était parmi les fastes de la ville, sa statue prenait rang parmi celles des héros protecteurs; le vainqueur de la course donnait son nom à l'olympiade. — Quand les dix mille arrivent en vue de la Mer-Noire et se sentent sauvés, leur première idée est de célébrer des jeux; ils ont échappé aux barbares, voilà enfin la vraie vie grecque qui recommence. « Cette colline, dit Dracontios, est un terrain excellent pour courir où l'on voudra. — Mais comment pourra-t-on lutter sur un sol si dur et si boisé? — Tant pis pour qui tombera! — Pour la course du grand stade, il y eut plus de soixante Crétois; les autres se présentèrent pour la lutte, le pugilat et le pancrace. Et le spectacle fut beau, car il y eut beaucoup d'athlètes, et comme leurs compagnons regardaient, ils firent de grands efforts. »

Un siècle plus tard, au temps d'Aristote, de Ménandre et de Démosthène, quand la culture d'esprit est complète, quand la philosophie et la comédie touchent à leur achèvement et presque à leur décadence, Alexandre débarquant dans la Troade se met nu avec ses compagnons pour honorer par des courses le tombeau d'Achille. Imaginez Napoléon faisant la même chose à sa première campagne d'Italie. L'action correspondante fut pour lui, je suppose, de boutonner son uniforme et d'assister grave et raide au *Te Deum* à Milan.

On peut voir la perfection de cette éducation corporelle dans le jeune athlète qui lance le disque, dans la courbure de son corps tout penché d'un côté, dans le calcul de tous ses membres qui se tendent ou se ploient pour rassembler le plus de force possible sur un même point. Un mot de Platon est bien frappant à ce sujet; il divise l'éducation en deux branches égales, la gymnastique et la musique. Par gymnastique, il entend tout ce qui touche à la formation et à l'exercice du corps nu. Par musique, il entend tout ce qui est compris dans le chant, c'est-à-dire, outre la musique, les paroles et les idées, des hymnes et des poèmes qui enseignent la religion, la justice et l'histoire des héros. Quelle percée et quelle ouverture sur la jeunesse antique! Quel contraste si l'on met en regard notre éducation de *savantasses* et de culs-de-jatte!

De temps en temps, on déterre des inscriptions qui mettent en

lumière ces habitudes et ces sentimens si éloignés des nôtres. En voici une publiée cette année même sur un jeune athlète de Théra, et trouvée sur le piédestal de son effigie. Les quatre vers ont la beauté, la simplicité, la force d'une statue : « La victoire pour le pugile est au prix du sang; mais cet enfant, le souffle encore chaud de la rude bataille du pugilat, demeure ferme pour le lourd labeur du pancrace, et la même aurore a vu Dorocleides deux fois couronné. »

Mais il faut songer au mal en même temps qu'au bien. L'amour que suggérait la vie des gymnases est une perversion de la nature humaine; à cet égard, les récits de Platon sont exorbitans. De même encore ces mœurs antiques qui dans l'homme respectent l'animal développent par contre-coup l'animal dans l'homme : là-dessus Aristophane est scandaleux. Nous nous croyons gâtés parce que nous avons des romans crus; que dirions-nous si l'on jouait sa *Lysistrata* sur un de nos théâtres? Heureusement ce que la sculpture montre de ce monde singulier, c'est la beauté toute seule. Une canéphore debout, à l'entrée du Braccio-Nuovo, est semblable à celles du Parthénon, quoique d'un travail secondaire. Quand une fille des premières familles n'avait pour vêtement, comme celle-ci, qu'une chemise et par-dessus une demi-chemise, quand elle avait l'habitude de porter des vases sur sa tête, et par suite de se tenir droite; quand pour toute toilette elle retroussait ses cheveux ou les laissait tomber en boucles, quand le visage n'était pas plissé par les mille petites grâces et les mille petites préoccupations bourgeoises, une femme pouvait avoir la tranquille attitude de cette statue. — Aujourd'hui il en reste un débris dans les paysannes des environs qui portent leurs corbeilles sur la tête, mais elles sont gâtées par le travail et les haillons. — Le sein paraît sous la chemise; la tunique colle et visiblement n'est qu'un linge; on voit la forme de la jambe qui casse l'étoffe au genou; les pieds apparaissent nus dans les sandales. Rien ne peut rendre ce sérieux naturel du visage. Certainement, si on pouvait revoir la personne réelle avec ses bras blancs, ses cheveux noirs, sous la lumière du soleil, les genoux plieraient, comme devant une déesse, de respect et de plaisir.

Qu'on regarde une statue toute voilée, par exemple celle de la Pudicité : il est évident que le vêtement antique ne modifie pas la forme du corps, que les plis collans ou mouvans reçoivent du corps leurs formes et leurs changemens, qu'on suit à travers ces plis sans peine l'équilibre de toute la charpente, la rondeur de l'épaule ou de la hanche, le creux du dos. L'idée de l'homme n'est pas alors, comme chez nous, celle d'un esprit pur ou impur, plus un paletot ou une robe des bons faiseurs; c'est celle d'une poitrine, d'un dos, d'un emmanchement de muscles, d'une échine avec ses vertèbres

saillantes, des tendons du cou, d'une jambe raidie depuis le talon jusqu'aux reins. On a dit qu'Homère savait l'anatomie, parce qu'il décrit exactement les blessures, la clavicule, l'os iliaque; il savait simplement de l'homme, de son ventre, de son thorax, ce que tout le monde en savait alors. Le peu que j'ai appris à l'école pratique m'éclaircit les trois quarts des choses; impossible aujourd'hui de comprendre la pensée de ces artistes, si l'on n'a pas touché soi-même l'articulation du cou et des membres, si l'on n'a pas acquis au préalable l'idée des deux parties maîtresses du corps, le buste mobile sur le bassin, si l'on ne connaît pas le mécanisme qui lie tous les muscles, de la plante du pied au mollet, à la cuisse, au creux des lombes, pour dresser un homme et le tenir debout.

Rien de tout cela n'est possible sans le costume antique. Voyez *Diane regardant Endymion*. La robe tombe jusqu'aux pieds; elle a, outre cela, l'espèce de seconde robe ordinaire; mais le pied est nu. Dès que le pied est chaussé, comme celui des jolies demoiselles qui se promènent ici un livre à la main, vous ne voyez plus le corps naturel, mais une machine artificielle. Ce qui vous apparaît, ce n'est plus l'être humain, mais une cuirasse articulée, excellente contre les intempéries, et agréablement lustrée pour briller dans une chambre. La femme, par la culture et le vêtement moderne, est devenue une sorte de scarabée sanglé à la taille, raide dans son corselet luisant, monté sur des pattes sèches et vernissées, chargé d'appendices et d'enveloppes brillantes; les rubans, les chapeaux, la crinoline, ont l'agitation, le chatoiement des antennes et de la double paire d'ailes. Très souvent, comme chez un insecte, la figure se réduit aux yeux, à l'expression, le corps entier a l'activité remuante d'un bourdon; la meilleure partie de la beauté consiste dans la vivacité nerveuse, surtout dans l'arrangement coquet de l'enveloppe lustrée, dans l'appareil compliqué et diamanté qui bruit à l'entour. Au contraire, ici le pied nu montre tout de suite que la longue tunique n'est qu'un voile sans importance. La ceinture est une simple corde nouée par le premier nœud venu au-dessous du sein; les deux seins soulèvent l'étoffe; la tunique, agrafée sur l'épaule, n'est pas large à cet endroit de plus de deux doigts, en sorte qu'on sent l'épaule se continuer dans le bras, qui est ample, fort, et ne ressemble pas à ces pattes filamenteuses qui pendent aujourd'hui des deux côtés d'un corset. Dès qu'il y a corset, il n'y a plus de corps naturel; au contraire, tout ce vêtement peut se mettre et se défaire en un instant; ce n'est qu'un linge qu'on a pris et dont on s'enveloppe.

Tout cela est dans le Braccio-Nuovo, et en outre quantité d'autres statues, celles d'Auguste, de Tibère; à côté de chaque grand morceau est un buste d'empereur. On ne peut tout noter; je re-

marque seulement une Julie, fille de Titus. Le corps est encore beau, mais la tête porte les ridicules bouffantes modernes. Ce seul ornement suffit pour détruire l'effet de la sculpture et toute l'idée antique.

De là on suit un long corridor peuplé aussi de débris grecs et romains, et l'on arrive au musée Pio-Clementino, où les œuvres d'art sont séparées et groupées chacune autour de quelque pièce capitale, dans des chambres de moyenne grandeur. Je ne dis rien des objets simplement curieux, de ce tombeau des Scipions si précieux pour les antiquaires, si simple de forme, et dont la pierre semble de la cendre cuite. Les hommes ensevelis là appartiennent à la génération des grands Romains qui, par la conquête du Samnium et par l'organisation des colonies, ont établi la puissance de Rome sur l'Italie, et par suite sur le monde. Ils sont les fondateurs, ils sont les vainqueurs de Carthage, de la Macédoine, et du reste n'ont fait que continuer leur monument. Ce bloc de peperin est une des premières pierres de l'édifice dans lequel nous vivons encore aujourd'hui, et l'inscription semble la voix grave du mort qui s'y est couché il y a vingt et un siècles :

Cornelius Lucius Scipio le Barbu,
Né de son père Gnævus, homme sage et brave,
Dont la beauté fut égale à la vertu.
Il fut censeur, consul, édile dans votre cité,
Prit Taurasai, Cisanna dans le Samnium,
Soumit toute la Lucanie, et emmena des ôtages.

C'est ici que sont les chefs-d'œuvre, — d'abord le Torse, tant loué par Michel-Ange. En effet, par la vie, l'effort grandiose, la puissante attache des cuisses, la fierté du mouvement, le mélange de passion humaine et de noblesse idéale, il est conforme au style de Michel-Ange. — Un peu plus loin est le Méléagre, dont la copie est aux Tuileries. Ce n'est qu'un corps, mais un des plus beaux que j'aie jamais vus. La tête, presque carrée, taillée à pans solides, comme celle de Napoléon, n'a qu'un front médiocre, et l'expression semble d'un homme un peu obstiné; en tout cas, rien n'y indique la grande capacité et la grande flexibilité d'esprit que nous ne manquons guère de donner à nos statues, et qui suggère tout de suite au spectateur l'idée d'offrir au pauvre grand homme si peu habillé un pantalon et un paletot. La beauté de celui-ci est dans le col puissant, dans le torse si bien continué par la cuisse; c'est un chasseur et un guerrier, rien de plus : il l'est par les muscles du jarret aussi bien que par la tête. Ces gens-là avaient inventé pour l'espèce humaine le système des haras; de là leur rang dans l'histoire. Les Spartiates, qui, dans les temps anciens de la Grèce, ont donné le branle aux autres cités, se prêtaient entre eux leurs

femmes pour avoir des rejetons d'élite. Là-dessus Platon, leur admirateur, conseille aux magistrats d'arranger les mariages annuels de telle façon que les meilleurs hommes aient les meilleures femmes. Xénophon, de son côté, blâme Athènes, qui n'a rien de semblable, loue l'éducation des femmes spartiates tout entière arrangée pour qu'elles enfantent à l'âge qu'il faut et qu'elles aient de beaux enfans. Leurs jeunes filles, dit-il, s'exercent à la course et à la lutte, et cela est sagement ordonné, car comment des femmes élevées, comme on le veut d'ordinaire, à faire des ouvrages de laine et à demeurer tranquilles « enfanteraient-elles quelque chose de grand? » Il remarque que dans leurs mariages tout est réglé dans cette vue; un vieillard ne peut garder sa jeune femme pour soi : il doit choisir « entre les jeunes gens dont il admire le plus le corps et l'âme un homme qu'il amènera dans sa maison, et qui lui donnera des enfans. » On voit que chez ce peuple, qui a poussé le plus loin l'esprit tout gymnastique et militaire de l'institution nationale, il s'agit avant tout de faire la race.

Une petite rotonde à côté de là renferme les chefs-d'œuvre de Canova, tant loué, je ne sais pourquoi, par Stendhal, un *Persée* qui est un élégant efféminé, deux *Lutteurs* qui sont des boxeurs rancuniers, des charretiers déshabillés occupés à échanger des gourmades. Nul intermédiaire entre la fadeur et la grossièreté, entre le joli jeune homme de salon et les déchargeurs de la halle. Cette impuissance montre à l'instant la différence de l'antique et du moderne.

En continuant, on trouve le Mercure du Belvédère; c'est un homme jeune et debout comme le Méléagre, mais encore plus beau, le torse est plus fort et la tête plus fine; sur son visage voltige une légère expression souriante, une grâce et une pudeur de jeune homme bien né, qui sait parler, car il est de race intelligente et choisie, mais qui hésite à parler, parce que son âme est encore neuve. L'éphèbe grec, devant qui Aristophane fait plaider le Juste et l'Injuste, avait assez couru, lutté et nagé, pour avoir cette superbe poitrine et ces muscles souples; il était demeuré assez voisin de la simplicité primitive, assez exempt des curiosités, des disputes et des raffinemens qui commençaient à s'introduire, pour avoir ce visage calme. Ce calme est si grand, qu'au premier regard on le prendrait pour un air boudeur et un peu triste. Si l'on ôte la Vénus de Milo et les statues du Parthénon, je ne lui sais pas d'égal.

L'Apollon du Belvédère est d'un âge plus récent et moins simple. Si beau qu'il soit, il a le défaut d'être un peu élégant, il devait plaire à Winckelmann, aux critiques du XVIIIe siècle. Ses cheveux crêpés tombent derrière l'oreille avec une distinction charmante, et se relèvent sur le front en une sorte de petit diadème, comme

pour une femme; son attitude donne vaguement l'idée d'un beau jeune lord qui renvoie un importun. Certainement cet Apollon a du savoir-vivre et en outre la conscience de son rang; je suis sûr qu'il a des domestiques.

Le Laocoon non plus n'est pas d'un âge très ancien; je crois que si ces deux statues ont été d'abord admirées plus que les autres, c'est qu'elles sont plus que les autres voisines du goût moderne. Celle-ci est un compromis entre deux styles et deux époques, pareille à une tragédie d'Euripide. La gravité et l'élévation du premier style subsistent encore dans la pose symétrique des enfans, dans la noble tête du père qui a perdu force et courage, et qui fronce le front sans crier; mais l'art nouveau, sentimental et expressif, se montre dans le caractère terrible et touchant du sujet, dans la réalité atroce du corps ondoyant des serpens, dans la faiblesse attendrissante du pauvre petit qui meurt tout de suite, dans le fini des muscles, du torse et du pied, dans l'enflure douloureuse des veines, dans la minutieuse anatomie de la souffrance. Aristophane eût dit de ce groupe, comme de l'Hippolyte ou de l'Iphigénie d'Euripide, qu'il fait pleurer, qu'il ne fortifie pas, qu'au lieu de changer les femmes en hommes, il change les hommes en femmes.

Si les pas des visiteurs ne troublaient la paix des salles, on passerait ici la journée sans s'en apercevoir. Chaque dieu, chaque héros repose dans son oratoire, entouré de statues moindres; ces quatre oratoires font les coins d'une cour à huit pans, autour de laquelle règne un portique. Des cuves de basalte et de granit, des sarcophages chargés de figurines, sont posés çà et là sur le pavé de marbre; seule une fontaine s'agite et murmure dans ce sanctuaire de pierres immobiles et de formes idéales. Un grand balcon s'ouvre sur la ville et la campagne; de cette hauteur, on voit s'étaler l'espace immense, les jardins, les villas, les dômes, de beaux pins-parasols posés un à un dans l'air limpide, des rangées de cyprès noirs sur les blancheurs et les clartés de l'architecture, et à l'horizon une longue chaîne de montagnes crénelées, dont les pics neigeux montent dans l'azur.

Je suis revenu à pied derrière le château Saint-Ange, puis le long du Tibre, sur la rive droite; on ne peut se figurer un pareil contraste. La rive est une longue bande de sable croulant, bordée de haies épineuses abandonnées. En face, sur l'autre bord, s'allonge une file de vieilles maisons sales, lamentables baraques bossuées et jaunies, toutes tachées par l'infiltration des eaux et le contact de la vermine humaine, quelques-unes plongeant dans le fleuve leur assise rongée, d'autres laissant entre elles et lui une petite cour infectée d'immondices; on n'imagine pas ce que peut devenir un mur qui a subi, cent ans durant, les intempéries de l'air et les

vilenies du ménage. Toute cette bordure ressemble à la jupe fripée d'une sorcière, à je ne sais quel reste de torchon infect et troué. Le Tibre roule jaune, fangeux, entre ce désert et cette pourriture. Pourtant l'intérêt et le pittoresque ne font jamais défaut. Çà et là, un reste de vieille tour plonge à pic dans le fleuve; une place au-dessous d'une église étage ses escaliers jusque dans l'eau, et des bateaux y abordent. On dirait de ces vieilles estampes que l'on trouve sur nos quais, à demi effacées par la pluie, déchirées, crasseuses, mais où l'on aperçoit un morceau grandiose de fabrique ou de paysage à côté d'un trou entre deux pâtés de boue.

Le Panthéon, les Thermes de Caracalla.

On resterait ici trois ou quatre ans qu'on y pourrait toujours apprendre. C'est le plus grand musée du monde; tous les siècles y ont laissé quelque chose; qu'est-ce que j'en puis voir en un mois? Un homme qui aurait le temps d'étudier et saurait regarder trouverait ici dans une colonne, un tombeau, un arc de triomphe, un aqueduc, surtout dans ce palais des césars que l'on déterre, les moyens de recomposer et de redresser devant ses yeux la Rome impériale. J'en visite trois ou quatre restes, et je tâche de deviner sur ces fragmens.

Le Panthéon d'Agrippa est sur une place sale et baroque, où de misérables fiacres stationnent, épiant les étrangers; des échoppes de légumes jettent leurs épluchures sur le pavé noirâtre, et des troupes de paysans en grandes guêtres, une peau de mouton sur les épaules, attendent et regardent, immobiles, les yeux brillans. Le pauvre temple lui-même a souffert tout ce que peut souffrir un édifice; des bâtimens modernes se sont collés contre son dos et contre ses côtés; on l'a flanqué de deux clochers ridicules; on lui a volé ses poutres et ses clous de bronze pour en faire les colonnes du baldaquin de Saint-Pierre; longtemps des masures incrustées entre les colonnes ont obstrué son portique; la terre l'avait tellement encombré que, pour arriver dans l'intérieur, au lieu de monter on descendait. Encore aujourd'hui, tout réparé qu'il est, sous ses teintes noirâtres, avec ses fentes, ses mutilations et l'inscription demi-effacée de son architrave, il a l'air d'un estropié et d'un malade. En dépit de tout cela, l'entrée est grandiosement pompeuse; les huit énormes colonnes corinthiennes du portique, les pilastres massifs, imposans, les poutres de l'entablement, les portes de bronze, annoncent une magnificence de conquérans et de dominateurs. Notre Panthéon, mis en regard, semble étriqué, et quand au bout d'un quart d'heure on est parvenu à faire abstraction des dégradations et des moisissures, quand on a séparé le temple de ses alentours modernes et vieillots, quand on imagine l'édifice blanc, éclatant, avec la nou-

veauté de ses marbres, avec le scintillement fauve de ses tuiles de bronze, de ses poutres de bronze, du bas-relief de bronze qui ornait son fronton, tel enfin qu'il était lorsqu'Agrippa, après l'établissement de la paix universelle, le dédia à tous les dieux, on se figure avec admiration le triomphe d'Auguste qui s'achevait par cette fête, la réconciliation de l'univers soumis, la splendeur de l'empire achevé, et l'on entend la mélopée solennelle des vers où Virgile célèbre la gloire de ce grand jour. « Porté par un triple triomphe dans les murs de Rome, Auguste consacrait aux dieux italiens un vœu immortel, trois cents grands temples par toute la ville. Les rues frémissaient de la joie, des jeux, des applaudissemens de tout un peuple. Dans les temples des chœurs de femmes, dans tous des autels; devant les autels, des taureaux immolés jonchaient la terre. Lui-même, assis sur le seuil de marbre de l'éclatant Phœbus, passe en revue les dons des peuples et les attache aux colonnes superbes; les nations vaincues s'avancent en long ordre, aussi diverses d'armes et d'esprit que de langage : Nomades, Africains aux robes pendantes, Léléges, Cares, les Gélons armés de flèches, les Morins, les plus lointains des hommes, les Daces indomptés. L'Euphrate coule docile, et l'Araxe frémit sous le pont qui l'a vaincu. »

On entre dans le temple, sous la haute coupole qui s'évase en tous sens comme un ciel intérieur; la lumière tombe magnifiquement, d'une grande chute, par l'unique ouverture de la cime, et, près de cette vive clarté, des ombres froides, des poussières transparentes, rampent lentement le long des courbures. Tout alentour, les chapelles des anciens dieux, chacune entre ses colonnes, se rangent en cercle en suivant la muraille; l'énormité de la rotonde les rapetisse encore; ils vivent ainsi réunis et amoindris sous l'hospitalité et la majesté du peuple romain, seule divinité qui subsiste dans l'univers conquis. Telle est l'impression que laisse cette architecture : elle n'est pas simple comme un temple grec, elle ne correspond pas à un sentiment primitif comme la religion grecque; elle indique une civilisation avancée, un art calculé, une réflexion savante. Elle aspire au grandiose, elle veut exciter l'étonnement et l'admiration; elle fait partie d'un gouvernement, elle complète un spectacle; elle est une décoration dans une fête, mais cette fête est celle de l'empire romain.

On longe le Forum, ses trois arcs de triomphe, les grandes voûtes de ses basiliques ruinées, l'énorme Colisée. Il y en avait trois ou quatre autres : l'un d'eux, le *Circus maximus*, contenait quatre cent mille spectateurs. Dans un combat naval sous Claude, dix-neuf mille gladiateurs combattirent; un triton d'argent sorti du lac avait donné le signal avec son clairon. Tel théâtre contenait vingt mille personnes. C'est parmi ces idées qu'on arrive aux Thermes de Ca-

racalla, la plus grande chose après le Colisée qu'on puisse voir à Rome.

Au fond, tous ces colosses sont des signes du temps. La Rome impériale exploitait tout le bassin de la Méditerranée, l'Espagne, la Gaule et les deux tiers de l'Angleterre au profit de cent mille oisifs. On les amusait au Colisée avec des massacres de bêtes et d'hommes, au grand Cirque avec des luttes d'athlètes et des courses de chars, au théâtre de Marcellus avec des pantomimes, des décorations, des défilés d'armes et de costumes. Ici on les baignait, ils venaient causer, regarder des statues, écouter un déclamateur, passer au frais les heures chaudes. Tout ce qu'on avait inventé jusque-là de commode, d'agréable ou de beau, tout ce qu'on pouvait ramasser au monde de curieux ou de magnifique était pour eux; les césars les nourrissaient, les divertissaient, cherchaient à leur complaire, tâchaient d'obtenir leurs applaudissemens. Un Romain de la classe moyenne pouvait à la rigueur considérer les empereurs comme des intendans (*procurator*) tenus d'administrer son bien, de lui éviter l'embarras des affaires, de lui fournir à bon compte ou gratis son blé, son vin, son huile, de lui donner de somptueux repas, des fêtes bien entendues, de le fournir de tableaux, de statues, de mimes, de gladiateurs et de lions, de réveiller tous les matins son goût blasé par quelque nouveauté surprenante, même quelquefois de se faire histrions, cochers, chanteurs et gladiateurs pour son plaisir. Afin de loger ce peuple d'amateurs d'une façon digne de sa condition royale, l'architecture inventa des formes grandioses et nouvelles. Les vastes bâtimens indiquent toujours quelque excès semblable, une concentration et une accumulation démesurées du labeur humain. Voyez les cathédrales gothiques et les pyramides d'Égypte, Paris contemporain et les docks de Londres.

Au bout d'une longue file de ruelles, de murailles blanches, de jardins déserts, apparaît la grande ruine. Sa forme ne peut se comparer à rien, et la ligne qu'elle découpe dans le ciel est unique. Ni les montagnes, ni les collines, ni les édifices, ni les œuvres naturelles, ni les œuvres humaines n'en donnent l'idée; elle ressemble à tout cela : c'est une œuvre humaine que le temps et les accidens ont déformée et transformée jusqu'à la rendre naturelle. Au milieu de l'air, sa cime de bosselures émoussées, sa crête labourée de larges vides, sa masse rougeâtre morne et morte tournent silencieusement sur un linceul de grands nuages.

On entre, et il semble qu'on n'a rien vu au monde d'aussi grand; le Colisée lui-même n'en approche pas, tant la multiplicité et l'irrégularité des débris ajoutent encore à l'énormité de l'énorme enceinte. Devant ces monceaux de briques roussies et rongées, devant ces voûtes rondes élancées comme les arches d'un grand pont, de-

vant ces môles croulans, on se demande s'il n'y a point eu là une ville entière. Souvent une voûte est tombée, et le massif monstrueux qui la soutenait se dresse encore dans l'air, avec un reste d'escalier, avec un fragment d'arcade épais comme une maison, ventru et difforme. Parfois il est fendu par le milieu, et il semble qu'un pan va se détacher, rouler comme une roche. Des parois de mur, des morceaux de voûtes fléchissantes s'y sont collés, et les saillies menacent, extravasées dans l'air vide. Les cours sont pleines de débris, et les morceaux de briques, sous l'effort du temps, se sont incrustés ensemble aussi âprement que les blocs de cailloux tassés par la mer. Ailleurs les arcades intactes s'étagent les unes au-dessus des autres; le ciel, tranché par leur courbe, luit derrière elles, et tout en haut, sur le rouge terne des briques, les chevelures verdoyantes des plantes chatoient et ondulent au milieu de l'azur.

Il y a des profondeurs suspectes où l'ombre humide traîne parmi des noirceurs étranges. Les lierres y descendent; les fenouils, les anémones, les mauves foisonnent sur les bords; à demi ensevelis sous des monceaux de pierres écroulées, les fûts de colonnes s'enfoncent sous un pêle-mêle d'herbes grimpantes; le trèfle aux feuilles grasses tapisse les pentes. De petits chênes-liéges arrondis, des arbrisseaux verts, des milliers de giroflées perchent sur les saillies, s'accrochent dans les cieux, panachent les crêtes de leurs fleurs jaunes. Tout cela bruit au vent, et les oiseaux chantent dans le grand silence.

On distingue encore les arcades de la Pinacothèque, haute comme un dôme d'église, la grande salle ronde destinée aux bains de vapeur, les énormes hémicycles où se donnaient les spectacles. Supposez un club comme l'Athenæum à Londres, c'est-à-dire un palais à l'usage de tout le monde, celui-ci à l'usage d'un monde qui, outre les besoins de l'esprit, avait ceux du corps, qui venait non-seulement pour voir des livres, des journaux, des œuvres d'art, pour écouter des poètes et des philosophes, pour converser et disputer, mais encore pour nager, se frotter, transpirer, même lutter et courir, en tout cas pour regarder des lutteurs et des coureurs, car Rome à cet égard n'est qu'une Athènes agrandie : le même genre de vie, les mêmes instincts, les mêmes habitudes, les mêmes plaisirs s'y perpétuent; la seule différence est dans la proportion et dans le moment. La cité s'est enflée jusqu'à renfermer des maîtres par centaines de mille et des esclaves par millions; mais de Xénophon à Marc-Aurèle l'éducation gymnastique et oratoire n'a point changé : ils ont toujours des goûts d'athlètes et de parleurs; c'est dans ce sens qu'il faut travailler pour leur plaire; c'est à des corps nus, à des dilettantes de style, à des amateurs de décoration et de conversation qu'on s'adresse. Nous n'avons plus l'idée de cette vie cor-

porelle et païenne, oisive et spéculative; le climat est demeuré le même, mais l'homme s'est transformé en se vêtant et en devenant chrétien.

On monte je ne sais combien d'étages, et au sommet on trouve le pavé des chambres supérieures, un marquetage de petits dés de marbre; les genêts, les arbrisseaux s'y sont implantés et les disjoignent; parfois au-dessous de la croûte de terre on voit reparaître un morceau intact, presque frais de la mosaïque. On comptait ici seize cents siéges de marbre poli. Dans les thermes de Dioclétien, il y avait place pour trois mille deux cents baigneurs. Quand de cette hauteur on jette les yeux autour de soi, on voit la plaine rayée à perte de vue par les vieux aqueducs, et du côté du mont Albano, trois autres vastes ruines, des amas d'arcades noircies ou rougeâtres, crevassées, déchiquetées, émiettées par les siècles et brique à brique.

On descend et l'on regarde encore : la salle de la piscine a cent vingt pas de long; celle où l'on se déshabillait a quatre-vingts pieds de haut; tout cela était revêtu de marbre, et ce marbre est si beau que de ses débris on fabrique des bijoux de cheminée; on en a tiré au XVIe siècle l'Hercule Farnèse, le Torse, la Vénus Callipyge, et je ne sais combien de chefs-d'œuvre, au XVIIe des centaines de statues. Il est probable que nul peuple ne retrouvera les aises, les divertissemens et surtout les beautés que les Romains trouvaient à Rome. Il faut venir ici pour comprendre ce mot : une civilisation autre que la nôtre, autre et différente, mais dans son genre aussi complète et aussi fine. C'est un autre animal, mais également parfait, comme tel mastodonte avant l'éléphant moderne.

Dans un coin, à l'abri, fleurissait le plus charmant amandier, tout rose comme une jeune fille parée pour le bal, tout en fleur, riant et traversé par une pluie de rayons de soleil, tombé par hasard entre ces murs colossaux, dans le squelette vermoulu du monstre fossile.

La Peinture. Raphaël.

Parlons de ton Raphaël; puisque tu aimes les impressions franches, je te donnerai l'ordre des miennes. Combien de fois n'avons-nous pas raisonné de lui ensemble devant les dessins originaux et les estampes! Ses plus grandes œuvres sont ici. Quand du milieu des sensations l'idée commence à poindre, on prend la liste des endroits où il y a quelque peinture de lui. On va d'une fresque à un tableau, d'une galerie à une église; on revient, on lit sa vie, celle de ses contemporains et de ses maîtres. C'est un travail; il en faut bien un pour Pétrarque et Sophocle : toutes les grandes choses un peu lointaines correspondent à des sentimens que nous n'avons plus.

Le premier aspect est singulier; on vient d'entrer dans la cour du Vatican, on a vu un entassement de bâtimens, et au-dessus de sa tête une allée de vitrages qui donnent à l'édifice l'apparence d'une grande serre. Muni de cette belle idée, on a monté une infinité d'escaliers; sur le palier, un suisse doucereux et prudent a empoché vos deux pauls avec un sourire de reconnaissance. Vous êtes dans une vaste salle encombrée de peintures. Laquelle regarder? Voici la *Bataille de Constantin*, dessinée par Raphaël et peinte par Jules Romain, avec de la brique pilée, je suppose; probablement aussi il a plu dessus, et la couleur détrempée s'en est allée par places. Vous suivez un long portique vitré où doivent être les arabesques de Raphaël : elles n'y sont plus; seulement à leurs traces vagues on devine qu'elles ont été là; certainement des polissons avec leur couteau ont gratté assidûment sur la muraille. Vous vous renversez en arrière, et vous apercevez au plafond les cinquante-deux scènes bibliques qu'on appelle les *loges* de Raphaël; il en reste cinq ou six entières; pour les autres, on a emmanché un balai au bout d'une perche et on a frotté vigoureusement. D'ailleurs était-ce la peine de faire des chefs-d'œuvre pour les faire si petits, les placer si haut, les réduire à l'état de caissons sous une voûte? Certainement ils ne sont qu'un accessoire dans la pensée de l'architecte, un bout de décoration dans un promenoir; quand le pape, après son dîner, venait ici prendre le frais, il apercevait de loin en loin un groupe, un torse, si par hasard il levait la tête. — Vous revenez et vous faites une première tournée dans les quatre célèbres chambres de Raphaël : ce sont les appartemens de Jules II. Le pape y remplissait les offices de sa place. Dans l'une, il signait les brefs : le peintre ici est secondaire; la salle n'était pas faite pour lui, il a travaillé pour la salle. Les jours sont médiocres, une moitié des fresques reste dans l'ombre. Le plafond est surchargé, les sujets s'y étouffent. Le coloris s'est terni; des gerçures coupent par la moitié les corps et les têtes. L'humidité a marbré de teintes blafardes les visages, les vêtemens et les architectures; les ciels n'ont plus d'éclat, la moisissure y met ses plaques de lèpre; les déesses de la voûte s'écaillent. — Cependant les étrangers, un livret à la main, font leurs observations tout haut; les copistes remuent leurs échelles. Figure-toi au milieu de tout cela le malheureux visiteur obligé de se tordre le cou pour manœuvrer sa lunette!

Assurément dix-neuf visiteurs sur vingt sont déçus dans leur attente et demeurent bouche béante en murmurant : « N'est-ce que cela? » Il en est de ces fresques comme des textes mutilés de Sophocle ou d'Homère. Donnez le manuscrit du XIIIe siècle à un lecteur ordinaire, et supposez qu'il puisse le déchiffrer. S'il est de

bonne foi, il ne comprendra rien à votre admiration, et demandera en échange un roman de Dickens ou un *lied* de Heine. Moi aussi, je comprends que je ne comprends pas. Il me faudra deux ou trois visites pour faire les abstractions et les restaurations nécessaires. En attendant, je vais dire ce qui me choque : c'est que tous ces personnages *posent*.

Je viens de monter à l'étage supérieur et de voir cette célèbre *Transfiguration* qu'on appelle le plus grand chef-d'œuvre de l'art. Y a-t-il au monde un sujet de tableau plus mystique? Le ciel ouvert, les personnages bienheureux qui apparaissent, les corps pesans, qui, dégagés des grossières lois terrestres, montent dans la gloire et dans la lumière, tout le délire et la sublimité de l'extase, un vrai miracle, une vision comme celle de Dante lorsqu'il s'élève au paradis les yeux fixés sur les yeux rayonnans de Béatrix! Je pensais à l'apparition des anges dans Rembrandt, à cette rose de figures mystérieuses qui tout d'un coup flamboie dans la nuit noire, épouvantant les troupeaux, annonçant aux bergers qu'un sauveur vient de naître. Le Hollandais dans ses boues et dans sa brume a senti les terreurs et les ravissemens évangéliques; il a *vu*, il a été secoué jusqu'aux moelles par le poignant sentiment de la vie et la vérité, et en effet les choses se sont passées telles qu'il nous les montre; devant son tableau, on y croit parce qu'on y assiste. Raphaël croit-il à quelque chose dans son miracle? Il croit avant tout qu'il faut choisir et ordonner des attitudes. Cette belle jeune femme à genoux songe à bien placer ses deux bras; les trois saillies de muscles sur son bras gauche font une suite agréable; la chute des reins, la tension de toute la machine depuis le dos jusqu'à l'orteil sont justement la pose qu'on arrangerait dans un atelier. L'homme au livre pense à montrer son pied si bien dessiné. Celui qui lève un bras, le voisin qui tient l'enfant possédé, font des gestes d'acteur. Qu'est-ce que ces apôtres qui se laissent tomber symétriquement de façon à faire un groupe? Moïse et Élie dans la gloire aux deux côtés du Christ sont des nageurs qui déploient leurs jambes. Ce Christ lui-même avec ses pieds si nettement marqués, ses orteils séparés, n'est qu'un beau corps; Raphaël, avant de l'habiller, l'a fait nu dans son esquisse; ses cous-de-pied l'ont préoccupé autant que sa divinité.

Ceci n'est pas impuissance, mais système, ou plutôt instinct, car alors il n'y avait pas de système. J'ai encore devant les yeux une estampe célèbre, son *Massacre des Innocens*. Je réponds que pas un des innocens ne court de danger. Le grand gaillard de gauche qui montre ses pectoraux, l'autre du centre qui fait voir le creux de son échine, ne tueront jamais les bambins qu'ils empoignent. Mes amis, vous êtes bien portans, et vous savez tendre vos muscles;

mais vous ne savez pas votre métier. Pour un roi Hérode, les tristes bourreaux que vous faites! Quant aux mères, elles n'aiment pas leurs enfans, elles se sauvent avec tranquillité; si elles crient, c'est modérément; elles auraient trop peur de déranger l'harmonie de leurs attitudes. Mères et bourreaux, c'est une assemblée de figurans calmes qui s'encadrent devant un pont entre des fabriques. — J'ai retrouvé la même chose à Hampton-Court dans les fameux cartons; les apôtres qui foudroient Ananias s'avancent jusqu'au rebord de l'estrade comme un chœur d'opéra au cinquième acte.

On redescend, et de nouveau on va se planter devant les fresques des chambres, par exemple devant l'*Incendie du Borgo*, pauvre incendie et bien peu terrible! Il y a quatorze personnes à genoux sur l'escalier, voilà une foule; ces gens-là ne s'écraseront pas, d'ailleurs ils se remuent sans se presser. En effet, ce feu ne brûle pas; comment brûlerait-il, n'ayant pas de bois à dévorer, étouffé comme il est par des architectures de pierre? Il n'y a pas d'incendie ici, mais seulement deux rangées de colonnes, un large escalier, un palais dans le fond, et des groupes répandus çà et là, à peu près comme les paysans qui en ce moment s'asseyent et se couchent sur les marches de Saint-Pierre. Le personnage principal est un jeune homme bien nourri, suspendu par les deux bras, et qui trouve le temps de faire de la gymnastique. Un père sur la pointe des pieds reçoit son enfant que la mère lui tend du haut d'une muraille; ils seraient à peu près aussi inquiets s'il s'agissait d'un panier de légumes. Un homme porte son père sur ses épaules, son fils nu est à côté de lui, et sa femme suit : sculpture antique, c'est Énée avec Anchise, Ascagne et Créuse. Deux femmes apportent des vases et crient; des cariatides de temple grec auraient le même mouvement. Je ne vois là que des bas-reliefs peints, un complément de l'architecture.

On s'en va sur cette idée, et on la médite, ou plutôt elle se développe toute seule dans la tête et porte des fruits. Pourquoi en effet des fresques ne seraient-elles pas un complément de l'architecture? N'est-ce pas un tort que de les considérer en elles-mêmes? Il faut se mettre au point de vue du peintre pour entrer dans les idées du peintre. Et certainement ce point de vue-ci était celui de Raphaël. L'*Incendie du Borgo* est compris dans un arc ornementé qu'il a pour emploi de remplir. *Le Parnasse* et la *Délivrance de saint Pierre* sont des dessus de porte ou de fenêtre, et leur place leur impose leur forme. Ces peintures ne sont pas plaquées sur l'édifice, elles en font partie, elles le revêtent comme la peau revêt le corps. Pourquoi, appartenant à l'architecture, ne seraient-elles point architecturales? Il y a une logique intérieure dans ces grandes œuvres; c'est à moi d'oublier mon éducation moderne pour la chercher.

Aujourd'hui nous voyons les tableaux à l'exposition, et chacun

d'eux existe pour lui-même : dans la pensée de l'artiste, il est complet par soi ; on l'accrochera n'importe à quel panneau, ce n'est pas son affaire. Le peintre a découpé dans la nature ou dans l'histoire un paysage ou une scène ; que le morceau soit intéressant, voilà son premier objet : il agit ici comme un romancier ou un écrivain de théâtre ; c'est un dialogue qu'il a seul à seul avec nous. Il est tenu d'être véridique et dramatique : s'il nous montre une bataille, que ce soit la barricade de Delacroix ; s'il nous montre un Christ consolant les malades, que ce soit ce pauvre et divin Christ des misérables, celui de Rembrandt, dans son auréole de lumière jaune, au milieu des clartés qui meurent douloureusement dans l'ombre humide; mais, dans la peinture décorative, l'objet est autre, et le tableau change en même temps que son objet. Voici l'arc d'une fenêtre qui se courbe gravement et simplement; la ligne est noble, et une bordure d'ornemens accompagne sa belle rondeur, mais les deux côtés et le dessus restent vides; ils ont besoin d'être remplis, et ils ne peuvent l'être que par des figures aussi sérieuses et aussi amples que l'architecture ; des personnages abandonnés à l'emportement de la passion feraient disparate, on ne peut pas imiter ici le désordre des groupes naturels. Il faut que les personnages s'étagent selon la hauteur du panneau, les uns courbés ou enfantins au sommet de l'arc, les autres debout et adultes sur les côtés. La composition n'est pas isolée, elle est le complément de la fenêtre, elle dérive comme tout le palais d'une idée unique. Un vaste édifice royal est par nature grandiose et calme, et il impose à ses revêtemens, c'est-à-dire à la peinture, son calme et sa grandeur.

Mais surtout il faut se dire et se redire qu'alors l'âme du spectateur n'était pas la même qu'aujourd'hui. Depuis trois cents ans, nous nous sommes rempli la tête de raisonnemens et de distinctions morales ; nous nous sommes faits critiques, observateurs des choses intérieures; enfermés dans nos chambres, serrés dans notre habit noir, bien protégés par les gendarmes, nous avons négligé la vie corporelle, l'exercice des membres; nous nous sommes adonnés aux mœurs de salons, nous avons cherché notre plaisir dans la conversation et la culture d'esprit; nous avons remarqué les nuances des bonnes façons, les particularités des caractères; nous avons lu et commenté des historiens et des romanciers par centaines, nous nous sommes chargés de littérature. L'esprit humain s'est vidé d'images et comblé d'idées; ce qu'il comprend et ce qui le touche dans la peinture, c'est la tragédie humaine ou la vie naturelle dont il aperçoit un lambeau, telle scène de mœurs, tel aspect de la campagne, *le Larmoyeur*, d'Ary Scheffer, *une Mare au soleil*, de Decamps, le *Meurtre de l'évêque de Liége*, de Delacroix. Nous trouvons là comme dans un poème la confidence d'une âme passionnée,

une sorte de jugement sur la vie; ce que nous venons chercher dans les couleurs et les formes, ce sont des sentimens. En ce temps-là, on n'y cherchait rien de semblable. L'ensemble des mœurs qui nous intéresse à la pensée intérieure, à la forme expressive, intéressait au personnage nu, au corps animal en mouvement. On n'a qu'à lire Cellini, les lettres de l'Arétin, les historiens du temps, pour voir combien la vie était alors corporelle et périlleuse, comment un homme se faisait justice à lui-même, comment il était assailli à la promenade, en voyage, comment il était forcé d'avoir sous la main son épée et son arquebuse, de ne sortir qu'avec un *giacco* et un poignard. Les grands personnages s'assassinent sans difficulté, et jusque dans leurs palais ils ont les rudes manières des gens du peuple. Le pape Jules, irrité contre Michel-Ange, tombe un jour à coups de bâton sur un prélat qui voulait s'interposer. Aujourd'hui, qui est-ce qui comprend l'effet d'un muscle, sauf un chirurgien ou un peintre? Alors c'était tout le monde, charretiers et seigneurs, le grand personnage aussi bien que le premier rustre venu. L'habitude de donner des coups de poing et d'épée, de sauter, de lancer la paume, de jouter en lice, la nécessité d'être fort et agile remplissait l'imagination de formes et d'attitudes. Tel petit amour nu, aperçu par la plante des pieds et lancé en l'air avec son caducée, tel grand jeune homme qui se renverse sur ses hanches, éveillent des idées familières comme aujourd'hui tel intrigant, telle femme du monde, tel financier de Balzac. En les voyant, le spectateur copiait sympathiquement leur geste, car c'est la sympathie, la demi-imitation involontaire, qui rend possible une œuvre d'art; sans cela, elle n'est pas comprise, elle ne naît pas. Il faut que le public imagine l'objet sans effort, qu'il s'en figure à l'instant les précédens, les accompagnemens, les suites. Toujours, lorsqu'un art règne, l'esprit des contemporains en contient les élémens propres, tantôt des idées et des sentimens, si cet art est la poésie ou la musique, tantôt des formes et des couleurs, si cet art est la sculpture ou la peinture. Partout l'art et l'esprit se rencontrent, c'est pour cela que le premier exprime le second et que le second produit le premier. Aussi bien, si l'on voit alors en Italie une renaissance des arts païens, c'est qu'on y trouve une renaissance des mœurs païennes. César Borgia, ayant pris je ne sais plus quelle ville du royaume de Naples, se réserva quarante des plus belles femmes. Les priapées que décrit Burchard, le camérier du pape, sont des fêtes à peu près semblables à celles qu'on voyait du temps de Caton sur les théâtres de Rome. Avec le sentiment du nu, avec l'exercice des muscles, avec le déploiement de la vie corporelle, le sentiment et le culte de la forme humaine apparaissent une seconde fois.

Toute la peinture italienne roule sur cette idée : elle a retrouvé le

corps nu; le reste n'est que préparation, développement, variété, altération ou décadence. Les uns, comme les Vénitiens, y mettent le grand mouvement libre, la magnificence et la volupté; d'autres, comme Corrège, y sentent la grâce délicieuse et riante; d'autres, comme les Bolonais, l'intérêt dramatique; d'autres encore, comme le Caravage, la vérité crue et saisissante : en somme, il ne s'agit jamais pour eux que de la vérité, de la grâce, du mouvement, de la volupté, de la magnificence du beau corps, nu ou drapé, qui lève une jambe ou un bras. S'il y a des groupes, c'est pour compléter la même idée, opposer un corps à un corps, équilibrer une sensation par une sensation semblable. Quand viendront les paysages, ce ne seront que des fonds et des accompagnemens; ils sont subordonnés, comme aussi l'expression morale du visage ou la vérité historique du tableau. Vous intéressez-vous au gonflement des muscles qui soulèvent une épaule, et par contre-coup arc-boutent le tronc sur la cuisse opposée? C'est dans cette enceinte fermée et limitée que les grands artistes de ce temps-là ont pensé, et Raphaël se trouve au centre.

Cela devient encore bien plus visible quand on lit leurs vies dans Vasari. Ce sont des ouvriers qui ont des apprentis et fabriquent. L'élève ne passe pas par le collége; il ne se remplit pas de littérature et d'idées générales : il va tout d'abord à l'atelier et travaille. Le personnage habillé ou nu, telle est la forme dans laquelle se moulent tous ses sentimens. Raphaël a la même éducation que les autres. Ce que Vasari cite de lui pendant toute sa jeunesse, ce sont des madones, et puis encore des madones. Pérugin, son maître, est un simple fabricant de saints; il aurait pu mettre ce titre sur son enseigne; encore les siens sont-ils des saints d'autel, mal affranchis de la pose consacrée : ils ne se remuent guère; quand il en met quatre ou cinq dans un tableau, chacun d'eux agit comme s'il était seul. Ils sont un objet de dévotion autant qu'une œuvre d'art; on s'agenouillera devant eux en leur demandant des grâces : ils ne sont pas encore peints uniquement pour faire plaisir aux yeux. Raphaël passera des années dans cette école, étudiant l'emmanchement d'un bras, le pli d'une étoffe d'or, la forme d'une figure pacifique et recueillie, après quoi il ira à Florence regarder des corps plus amples et des mouvemens plus libres. Cette culture si concentrée rassemblera toutes ses facultés sur un seul point; toutes les aspirations vagues, toutes les rêveries touchantes ou sublimes qui occupent les heures vides d'un homme de génie aboutiront à des contours, à des gestes; il pensera par des formes comme nous pensons par des phrases.

Il fut très heureux, noblement heureux, et ce genre de bonheur si rare perce dans toutes ses œuvres. Il n'a point connu les tourmens ordinaires des artistes, leurs longues attentes, les souffrances

de l'orgueil blessé. Il n'a point subi la pauvreté, ni l'humiliation, ni l'indifférence. A vingt-cinq ans, sans effort, il s'est trouvé le premier parmi les peintres de son temps; son oncle Bramante lui a épargné les sollicitations et l'intrigue. A la vue de sa première fresque, le pape fit effacer les autres et voulut que toute la décoration de ses chambres fût de sa main. On ne lui opposait qu'un rival, Michel-Ange, et, bien loin de lui porter envie, Raphaël s'inclinait devant lui avec autant d'admiration que de respect. Ses lettres indiquent la modestie et le calme de l'âme. Il était extrêmement aimable et fut extrêmement aimé; les plus grands le protégeaient et l'accueillaient; ses élèves lui faisaient un cortége d'admirateurs et de camarades. Il n'a eu à lutter ni contre les hommes, ni contre son propre cœur. Il ne semble pas que l'amour ait troublé sa vie, il s'y est complu sans déchirement et sans angoisses. Il n'a pas été obligé comme tant de peintres d'enfanter douloureusement ses conceptions; il les a produites comme un bel arbre produit ses fruits. La séve était abondante, et la culture avait été parfaite; l'esprit enfantait naturellement, et la main exécutait sans peine. Enfin les images qui l'occupaient semblaient exprès choisies pour entretenir la sérénité dans son âme. Il avait passé sa première jeunesse parmi les madones du Pérugin, pieuses et paisibles jeunes filles, d'une quiétude virginale, d'une douceur enfantine, mais saines, et que la fièvre mystique du moyen âge n'avait point touchées. Il avait ensuite contemplé les nobles corps antiques et compris la fière nudité, le bonheur simple de ce monde détruit dont on venait de déterrer les fragmens. Entre les deux modèles, il avait trouvé sa forme idéale, et il errait dans un monde tout florissant de force, de joie et de jeunesse comme la cité antique, mais où la pureté, la candeur, la bonté d'une inspiration nouvelle répandaient un charme inconnu, sorte de jardin dont les plantes avaient la vigueur et la séve païenne, mais où les fleurs demi-chrétiennes s'ouvraient avec un sourire plus timide et plus doux.

A présent je puis aller regarder ses œuvres, en premier lieu la Madone de Foligno au Vatican. Ce qui frappe d'abord, c'est la douceur et la pudeur de la Vierge, c'est le geste timide avec lequel elle touche la ceinture bleue de son enfant, c'est l'effet charmant de la bordure dorée de sa robe rouge. Dans toutes ses premières œuvres et dans presque toutes ses madones, il a gardé le souvenir de ce qu'il a senti à Pérouse, auprès d'Assise, au centre des traditions de la piété heureuse et du pur amour. Les jeunes filles qu'il peint sont des communiantes, leur âme n'est pas épanouie; la religion, en les couvant, a retardé leur éclosion; avec un corps de femme, elles ont une pensée d'enfant. Pour trouver aujourd'hui des expressions pareilles, il faut voir le visage immobile, innocent, des religieuses

qui, élevées dès l'enfance au couvent, n'ont jamais senti le contact du monde. Évidemment il étudie avec amour, avec recherche, avec la délicatesse d'un cœur jeune, la fine courbe du nez, la petitesse de la bouche et de l'oreille, un reflet de lumière sur de doux cheveux blonds. Le sourire épanoui d'un enfant le charme; cette cuisse enfantine qui vient toucher le ventre se replie si mollement! Une mère seule peut dire la complaisance tendre avec laquelle les yeux s'attardent sur un pareil plaisir. Le peintre est un autre Pétrarque, un contemplatif qui suit son rêve, et ne se lasse pas de l'exprimer. Sonnet sur sonnet, il en fera cinquante à propos du même visage, et passera des semaines à épurer les vers où il dépose son bonheur silencieux. Il n'a pas besoin de mouvement ni de tapage, il ne cherche pas l'effet, il ne sent pas le contre-coup des événemens environnans. Ce n'est point un combattant comme Michel-Ange, un voluptueux comme ses contemporains; c'est un rêveur charmant, qui a rencontré le moment où l'on savait faire des corps.

Nulle part cette délicatesse n'est plus visible que dans la *Déposition de la croix* du palais Borghèse. Il n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il la fit, et approchait sans y toucher encore du moment où il peignit ses fresques. Il a déjà laissé derrière lui les ordonnances froides du Pérugin, et remue ses personnages, quoique avec une sorte de timidité et un reste de raideur. Des deux côtés du corps sont des groupes qui se font équilibre, trois hommes à gauche, à droite quatre femmes, et les attitudes sont déjà variées et parfaitement belles. Toute la jeunesse de l'invention y luit comme une aurore : non que le tableau soit touchant, comme le veut Vasari; c'est dans Delacroix qu'il faut voir une mère désespérée près d'un cadavre, un vrai linceul, le grand deuil de la nature, les teintes lugubres des fonds violacés, où tranche tragiquement le rouge d'un manteau froissé. Ce qui éclate ici, c'est la riante ou superbe adolescence: rien n'est plus beau que le beau jeune homme qui se tend en arrière pour soutenir le corps, sorte d'éphèbe grec avec des cnémides rouges relevées par une bordure d'or; rien de plus délicieux que la jeune femme aux cheveux tressés, qui, demi-accroupie, lève ses bras vers la pauvre mère, afin de la soutenir. Ces corps sont vierges, parés comme pour une fête, et la bonté la plus aimable reluit dans leurs regards. Des fleurs suaves dressent çà et là leurs calices; l'horizon est rayé d'arbres grêles et rares. L'âme, noble et gracieuse comme celle de Mozart, est encore en bouton et perce son enveloppe.

De là il faut passer à ses œuvres païennes, et on y entre de plain-pied sitôt qu'on regarde ses esquisses. Je les ai vues à Paris, à Oxford et à Londres; le sentiment intérieur du peintre s'y imprime au vol; on y touche la pensée prime-sautière, intacte, telle qu'elle était dans son âme avant d'être arrangée pour le public. Cette pen-

sée est toute païenne, il sent le corps animal comme faisaient les anciens; ce n'est pas seulement une anatomie qu'il a apprise, une forme morte dont il s'est pénétré, un dessous de draperie qu'il est obligé de connaître pour figurer des mouvemens justes. Il aime la nudité elle-même, l'attache vigoureuse d'une cuisse, la superbe vitalité d'un dos plein de muscles, tout ce qui constitue en l'homme le coureur et l'athlète. Je ne sais rien du monde d'aussi beau que son esquisse des noces d'Alexandre et de Roxane; j'en ai la photographie sous les yeux, je la préfère à la fresque elle-même que je viens de voir au palais Borghèse. Les personnages sont nus, et on se croirait devant une fête grecque, tant cette nudité est naturelle, à mille lieues de toute idée d'indécence ou même de volupté, tant la joie simple, la gaîté rieuse de la jeunesse, la santé, la beauté des corps nourris dans la palestre, y éclatent comme aux plus heureux jours de la plus florissante antiquité. Un petit amour rampe dans la grande cuirasse, trop pesante pour ses membres enfantins; deux autres emportent la lance; d'autres ont mis sur le bouclier un de leurs camarades qui boude un peu, et le portent en dansant avec un fol entrain et des cris d'allégresse. Le héros s'avance, aussi noble que l'Apollon du Belvédere, mais plus viril, et rien ne peut exprimer l'élan, le rayonnant sourire des deux jeunes gens, ses compagnons, qui lui montrent la douce Roxane assise pour le recevoir. Un souffle de bonté gracieuse et de bonheur charmant court parmi toutes ces têtes; les corps se meuvent et se déploient comme s'ils étaient heureux de vivre. La belle jeune fille est une fiancée des premiers jours; elle n'a pas besoin de vêtement, les autres non plus; c'est à tort qu'on leur en donnera dans la fresque; ils peuvent demeurer ainsi sans impudeur; comme les dieux et les héros des anciens sculpteurs, ils sont purs, et le libre épanouissement de la vie corporelle est aussi conforme à l'ordre chez eux que chez les fleurs. Les déesses du monde adolescent, l'immortelle Hébé, les dieux sereins assis sur les sommets lumineux que n'atteignent jamais les brutalités des saisons ni les angoisses de la condition humaine, se reconnaîtraient ici une seconde fois. Ils sont présens aussi dans le *Jugement de Pâris*, tel que l'a gravé Marc-Antoine. On passe des heures à contempler le torse tranquille de ce fleuve couché dans les roseaux, les sérieuses déesses debout autour du pâtre, les grandes nymphes si fièrement étendues au pied de la roche, la superbe épaule de la naïade penchée, les cavaliers héroïques qui au plus haut de l'air retiennent l'élan de leurs chevaux. Il semble que dix-huit siècles aient été tout d'un coup effacés de l'histoire, que le moyen âge n'a été qu'un mauvais rêve, et qu'après tant d'années de légendes mesquines ou douloureuses, l'homme, s'éveillant en sursaut, se retrouve au lendemain de Sophocle et de Phidias.

Je suis allé à Santa-Maria-della-Pace : vilaine façade ronde qui fait ventre; mais on entre par un joli petit cloître du Bramante, où deux étages d'arcades élégantes se développent en promenoirs. L'église est trop parée, comme toutes les églises de Rome; sur la gauche, un cardinal du XVIe siècle est couché sur sa tombe, la tête appuyée sur la main, maigre, avec toute la grandeur tragique de la mort : tombeaux et dorures, les deux extrêmes qui peuvent le mieux ébranler l'imagination, ce sont là ici les traits dominans du culte. Le contraste est frappant lorsqu'à la dernière chapelle de gauche, au-dessus d'un arc, on aperçoit les quatre Sibylles de Raphaël. Elles sont debout, penchées ou assises, pour s'accommoder à la courbure de la voûte, et de petits anges, leur présentant le parchemin pour écrire, achèvent de former le groupe. Silencieuses, pacifiques, ce sont bien là des créatures surhumaines, situées, comme les déesses antiques, au-dessus de l'action; un geste calme leur suffit pour apparaître tout entières; leur être n'est pas dispersé ni transitoire, elles subsistent immuables dans un *présent* éternel. Il ne faut point chercher ici l'illusion, le relief; une pareille apparition est un rêve, et c'est les yeux fermés, dans les grands momens d'émotion muette, qu'on peut les retrouver. Un homme comme celui-ci a mis toute la noblesse de son cœur, toutes ses conceptions solitaires de bonheur charmant et sublime dans ces formes et dans ces attitudes, dans l'enlacement fraternel des beaux bras paisiblement étendus qui, se cherchant, font une guirlande. Si un jour, effaçant de notre esprit tous les souvenirs tristes et laids de la vie, nous pouvions entrevoir un tel groupe d'adolescens, d'enfans et de femmes, nous serions heureux, nous ne concevrions rien au-delà. Une surtout, debout, penchée en arrière, et qui lentement retourne la tête, a le regard fier et sauvage, l'étrange grandeur demi-animale et demi-divine des êtres primitifs. Derrière elle, une vieille, ridée, encapuchonnée, est transfigurée jusqu'à paraître belle, comme les vieillards des Champs-Élysées dans Virgile. De l'autre côté, une douce jeune femme, dans la fleur de l'âge, s'assied, et le contour arrondi de son visage exprime la plus parfaite bonté tranquille.

Me voici enfin revenu au Vatican, et toutes mes impressions changent : je me suis mis au point de vue; ce qui paraissait froideur ou recherche est justement ce qui fait plaisir. Il y a un germe dont le reste n'est que le développement, c'est le beau corps bien portant, solidement et simplement peint dans une attitude qui manifeste la force et la perfection de sa structure; c'est cela seul qu'il faut chercher; les autres parties de l'art sont subordonnées. Le tableau est comme une phrase musicale bien rhythmée où chaque son est pur, et que la passion dramatique n'altère jamais au point d'y introduire une dissonance ou un vrai cri. A ce titre, tel geste

qui semble apprêté est beau comme un accord ample et juste; je n'ai qu'à le prendre en lui-même, abstraction faite du sujet et de la vraisemblance, et mes yeux en jouiront comme mon oreille jouit d'un chant plein et doux.

Tout ce peuple de figures parle maintenant, et ne parle que trop haut. Il y en a trop, on ne peut plus décrire. Je te dirai seulement ce qui m'est resté le plus vif dans le souvenir : d'abord les loges du Vatican, et dans les loges ce grand lutteur qu'il appelle Dieu le père, et qui d'un bond, étalant ses membres, franchit les ténèbres; ce dos cambré d'Ève cueillant la pomme, sa tête charmante, les vigoureux muscles de ce jeune corps tordu sur ses hanches, tous ces personnages d'une structure si forte et d'un mouvement si libre; ensuite les cariatides blanches de la salle d'Héliodore, simples figures en grisaille pâle, véritables déesses d'une grandeur et d'une simplicité sublimes, parentes des antiques, avec une expression de douceur et de bonté que n'ont point les Junons et les Minerves, exemptes de pensée comme leurs sœurs grecques, occupées dans leur sérénité inaltérable à tourner la tête ou à lever un bras. C'est dans ces sortes de personnages idéaux et allégoriques qu'il triomphe. Sur le plafond, la Philosophie, si forte et si sérieuse, la Jurisprudence, vierge austère qui, les yeux baissés, lève une épée, surtout la Poésie, surtout les trois déesses assises en face du Parnasse, et qui, se tournant à demi, forment avec trois enfans un groupe digne du vieil olympe, sont des figures incomparables et au-dessus de l'homme. Comme les anciens, il supprime l'accident, l'expression fugitive de la physionomie humaine, toutes les particularités qui annoncent un être ballotté et froissé par les hasards et le combat de la vie. Ses personnages sont affranchis des lois de la nature; ils n'ont jamais souffert, ils ne peuvent pas être troublés; leurs attitudes si calmes sont celles des statues. On n'oserait leur parler, on est pénétré de respect, et cependant ce respect est mêlé de tendresse, car on aperçoit sous leur gravité un fonds de bonté et de sensibilité féminines. Raphaël leur donne son âme; même parfois, par exemple dans les Muses du *Parnasse*, plusieurs jeunes femmes, entre autres celle dont on voit l'épaule nue, ont une suavité pénétrante, une douceur presque moderne. Il les a aimées.

Tout cela éclate plus visiblement encore dans *l'École d'Athènes*. Ces groupes sur cet escalier, au-dessous et autour des deux philosophes, n'ont jamais existé ni pu exister, et c'est justement pour cela qu'ils sont si beaux. La scène est dans un monde supérieur, que les yeux des hommes n'ont jamais vu, tout entier sorti de l'esprit de l'artiste. Tous ces personnages sont de la même famille que les déesses du plafond. Il faut rester devant eux une après-midi; une fois qu'on les sent marcher, on éprouve qu'une pareille scène

est au-dessus de tout. Le jeune homme, vêtu de longs vêtemens blancs, au visage d'ange, monte comme une apparition méditative. L'autre, aux cheveux bouclés, qui se penche sur la figure de géométrie, et ses trois compagnons à côté de lui, sont des êtres divins. C'est un rêve dans l'azur. Ils peuvent, comme les figures entrevues dans l'extase ou dans le rêve, persister indéfiniment dans la même attitude. Le temps ne s'écoule pas pour eux. Le vieillard debout en manteau rouge, son voisin qui regarde, le jeune homme qui écrit, pourront demeurer ainsi toujours. Ils sont bien, leur être est accompli; ils sont dans une de ces minutes dont parle le *Faust* de Goethe, où l'on dit au moment : « Arrête-toi, tu es parfait. » Leur repos, c'est le bonheur fixe; quand on a atteint un certain état d'accomplissement, il n'en faut plus bouger.

La vie humaine, celle du corps ou de l'âme, est infinie et énormément multiple; mais il n'y a que certaines portions, certains instans qui, comme une rose entre cent mille roses, méritent de subsister, et telles sont ces attitudes. La plénitude de la force et l'harmonie de toute la structure humaine s'y manifestent sans disparate ni effort. Cela suffit; on ne souhaite rien d'autre. Deux hommes adultes penchés au-dessous d'un calme adolescent debout font une belle forme, et il est doux de s'oublier devant elle. L'expression des têtes n'y contredit pas; trop pensives, trop semblables au réel, trop brillamment peintes, elles appelleraient la passion ou l'élan; dans cette sérénité, sous cette teinte sombre, elles s'accordent avec la paisible architecture des poses.

De tous les artistes que je connaisse, il n'y en a aucun qui lui ressemble plus que Spenser. A la première lecture, beaucoup de gens le trouvent compassé ou terne; rien chez lui ne semble réel; puis on monte avec lui dans la lumière, et ses personnages, qui ne peuvent pas exister, sont divins.

La Farnésine.

On traverse en fiacre une quantité de rues tortueuses et tristes; on passe sur le pont San-Sisto, et l'on voit des deux côtés du fleuve un pêle-mêle de bicoques, et je ne sais quel long cloaque d'arcades suintantes, au-delà un amas de bouges; tout cela garde encore l'aspect du moyen âge. Au bout d'un instant, vous voilà dans un palais de la renaissance, devant les Psychés de Raphaël.

Elles font la décoration d'une grande salle à manger lambrissée de marbres, dont le plafond se courbe encadré dans une guirlande de fleurs et de fruits. Au-dessus de chaque fenêtre, la guirlande s'évase pour recevoir les vigoureux corps de Jupiter, de Vénus ou de Psyché, et l'assemblée des dieux couvre la voûte. En levant les yeux, au-dessus de la table chargée de vaisselle d'or et de poissons

monstrueux, les convives apercevaient ces grands nus dans le bleu foncé de l'olympe, parmi les guirlandes voluptueuses, où des courges femelles et des radis mâles font penser à la large joie d'Aristophane. La courtisane Imperia pouvait y venir; les hôtes, des parasites comme Tamisius, des artistes licencieux comme Jules Romain et l'Arétin, des seigneurs et des prélats nourris dans les dangers et dans la franche sensualité du siècle, devaient contempler avec sympathie cette peinture gaie, grande et forte, ces figures rudement faites, indiquées plutôt qu'achevées, ces tons de brique. Souvent un paquet de blanc avec une tache noire fait les yeux; les trois Grâces nues dans le banquet sont musclées comme des lutteurs; plusieurs dieux, Hercule, Pan, Pluton, le Fleuve, ne sont que de robustes forgerons tracés à grands traits et par grosses plaques de couleur comme pour une tapisserie; les Amours qui rapportent Psyché ont la solide chair empâtée d'enfans surnourris. Il y a dans toute la peinture une exubérance de vigueur et je dirai presque de lourde séve païenne; à Rome, le type est plutôt fort qu'élégant; les femmes, ne remuant guère, deviennent pesantes et grasses; on trouve les traces de cette impression dans beaucoup de femmes de Raphaël, dans ses Grâces charnues, dans son Ève massive, dans la largeur du torse de sa Vénus. Le paganisme vers lequel il inclinait n'était point attique, et ses élèves qui ont exécuté les peintures de cette salle ont outré ou négligé à demi ses indications, comme un graveur qui reproduit un tableau en oubliant les délicatesses. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à mettre en regard dans la fresque et dans le dessin original *Vénus recevant le vase*. La figure dessinée est une vierge des temps primitifs, d'une innocence et d'une douceur inexprimables, et sa tête d'enfant qui n'a pas encore pensé, posée sur un tronc herculéen, produit une émotion telle que l'esprit se reporte involontairement jusqu'à l'origine de la famille humaine, dans ces temps où la fille s'appelait *la laitière*, où des races athlétiques et naïves, avec l'épée courte et des dogues qui terrassaient les lions, descendaient de leurs montagnes pour coloniser l'univers. Même à travers la traduction des élèves, la figure peinte ici, comme dans toute la fresque, est encore unique; il y a là un type nouveau, non pas copié sur le grec, mais sorti tout entier du cerveau du peintre et de l'observation du modèle nu, d'une énergie et d'une plénitude étranges, où le muscle est accusé non par imitation obligée de la nature, mais parce qu'il est vivant, et que par sympathie l'artiste jouit de sa tension. *Psyché lancée à travers l'air et soutenue par des amours*, *Vénus suppliant Jupiter*, sont d'une fraîcheur et d'une jeunesse charmantes. Et que dire des deux bouquetières aux ailes de papillon, de l'aimable Grâce dansante qui dans le banquet arrive effleurant le sol? Tout cela rit et cueille à pleines mains

les plus riches fleurs de la vie. Dans l'espace, à côté des grandes déesses, volent des enfans, un Amour qui soumet au joug un lion et un cheval marin, un autre précipité comme un nageur dans une eau molle où il va s'ébattre, puis des colombes blanches, de petits oiseaux, des hippogriffes, un sphinx à corps de dragon, toutes les gaîtés de l'imagination idéale. Parmi ces fantaisies serpente la guirlande touffue entremêlant les magnificences du printemps et de l'été, les grenades et les feuilles de chêne, les pâquerettes épanouies et l'or pâle des limons, les calices satinés du narcisse blanc avec les rondeurs opulentes des courges. Comme il est loin de ses premières timidités chrétiennes! Entre *la Déposition de la croix* et *la Farnésine*, le souffle de la renaissance païenne a passé sur sa tête et développé tout son génie du côté de la joie et de la vigueur.

Sa pauvre *Galathée*, qui est dans la salle voisine, a bien souffert du temps. Elle a l'air détrempé, une partie du modelé a disparu, la mer et le ciel sont ternes et salis par plaques; mais elle est de la main de Raphaël : on s'en aperçoit à la grâce et à la douceur de Galathée, au geste du petit amour qui déploie si harmonieusement ses membres, à l'invention si originale des dieux et des déesses marines. La nymphe nue enlacée à mi-corps se laisse faire avec une expression de coquetterie charmante; le triton barbu au nez busqué qui l'enserre dans ses bras nerveux a toute l'allégresse et l'élan d'un dieu animal qui respire à pleine poitrine dans l'air salé de la mer le contentement et la force. Derrière, une femme aux blonds cheveux flottans s'assied sur la croupe du dieu qui l'emmène, et son dos cambré se creuse avec la plus savante élégance. — Le peintre ne s'abandonne pas à son sujet, il demeure sobre et modéré, il évite d'aller jusqu'au bout du mouvement et de l'expression, il épure des types et arrange des poses. Ce goût naturel de la mesure, ces instincts affectueux qui le portent, comme Mozart, à peindre la bonté native, cette délicatesse d'âme et d'organes qui lui fait rechercher partout les êtres nobles et doux, tout ce qui est heureux, généreux et digne de tendresse, cette fortune singulière d'avoir rencontré l'art sur la cime extrême qui sépare l'achèvement de la préparation et de la décadence, ce bonheur unique d'une éducation double, qui, après lui avoir montré l'innocence et la pureté chrétiennes, lui a fait sentir la force et la joie païennes, il a fallu tous ces dons et toutes ces circonstances pour le porter au faîte. Vasari dit très justement : « Si l'on veut voir clairement combien parfois le ciel peut se montrer libéral et large en accumulant sur une seule personne les infinies richesses de ses trésors, et toutes ces grâces et dons particulièrement rares qu'en un long espace de temps il disperse entre beaucoup d'individus, il faut contempler Raphaël Sanzio d'Urbin. »

H. Taine.

LES

CRISES COMMERCIALES

ET MONÉTAIRES

I.

LE *MONEY-MARKET* EN ANGLETERRE DEPUIS CINQUANTE ANS.

I. *Geschichte der Handelskrisen,* von Max Wirth, Frankfurt-am-Main. — II. *Les Crises commerciales,* par le Dr Clément Juglar. — III. *The Economist.* — IV. *Die Geschichte der Preise,* von Th. Tooke und W. Newmarch, deutsch und mit Zusätzen versehen von Dr C. W. Asher, Dresden.

Depuis la fin du siècle dernier, il se produit de temps en temps dans l'ordre économique un phénomène nouveau et redoutable, qui a donné lieu en Angleterre à des débats approfondis dès l'origine, mais qui, jusqu'à ces dernières années, n'avait pas provoqué d'études spéciales de la part des théoriciens du continent, sans doute parce que de ce côté-ci du détroit on avait eu beaucoup moins à souffrir du fléau. Je veux parler des crises monétaires et commerciales. Ces crises sont les tempêtes du monde des affaires. Elles font penser à ces ouragans terribles, à ces cyclones qui, dans les régions tropicales, se déchaînent à l'improviste, arrachant les arbres, brisant les navires, abattant les maisons, et semant de débris la terre et les eaux. Semblables à ces terribles convulsions des élémens, les crises exercent leurs ravages dans la sphère des échanges; elles renversent les maisons de commerce les mieux assises, elles jettent à bas les banques les plus solides, elles appau-

vrissent les riches, tuent les pauvres, et couvrent le sol de ruines. Les tempêtes du monde financier et celles du monde physique naissent et se propagent à peu près de la même manière. A la suite d'une série de beaux jours, la terre s'échauffe, l'atmosphère se charge d'électricité, les forces de la nature se tendent comme pour la lutte; bientôt le ciel se couvre, l'orage se prépare, approche et se déchaîne enfin, ravageant des contrées entières dans son vol destructeur. Ainsi dans le domaine économique vient d'abord une période où tout favorise les entreprises les plus diverses; la confiance est illimitée, l'or coule à flots; les fonds publics, les valeurs haussent de prix; l'intérêt baisse; l'aisance, la prospérité pénètrent partout. Soudain un point noir paraît dans le ciel serein, la nuée sombre grandit, s'étend et menace; la défiance se propage, le crédit se resserre, les bourses se ferment, l'argent disparaît, enfin la crise éclate, et passe d'un pays à l'autre, laissant partout des traces désastreuses de son passage.

L'étude purement théorique de ces grands bouleversemens économiques offrirait déjà un très vif intérêt; mais ils commandent l'attention à un titre plus pressant, car ils atteignent et frappent plus ou moins toutes les classes de la société : les industries, pour qui les débouchés se ferment; l'agriculture, qui vend mal ses produits; les grandes compagnies, dont le chiffre d'affaires se restreint; les spéculateurs, qui voient avec effroi s'affaisser les meilleures valeurs; les artistes, que la commande délaisse; les plus puissans états même, dont les impôts rendent moins, et jusqu'à l'humble ouvrière, qui s'aperçoit que l'argent devient rare sans qu'elle puisse deviner la raison de cette gêne dont chacun se plaint. Jadis les crises locales demeuraient circonscrites dans un cercle étroit; aujourd'hui celles même qui sont produites par des causes locales ne tardent point à se généraliser. Les relations des peuples entre eux sont devenues si fréquentes, si intimes, que si, dans la circulation des valeurs qui enserre le globe entier de ses mille réseaux, il se produit quelque engorgement, quelque embarras, aussitôt le coup se répercute, et dans certaines circonstances donne naissance à une crise universelle. Il devient donc de plus en plus urgent d'étudier de près les lois qui président au développement de ces terribles phénomènes, afin d'arriver à connaître les causes qui les occasionnent et les symptômes qui les annoncent. Par l'examen persévérant des faits, les sciences naturelles ont réussi à découvrir la marche des grands courans qui sillonnent la profondeur des océans et la direction habituelle des vents qui soufflent à leur surface. Le baromètre et le télégraphe électrique leur permettent d'annoncer quelque temps à l'avance l'approche des ouragans, et le naviga-

teur prudent, dûment averti, cargue ses voiles, reste au port, s'affermit sur ses ancres, et échappe ainsi au naufrage. Il serait désirable que la science économique pût rendre le même service à tous ceux qui s'occupent de la production ou de l'échange. Si elle parvenait à déterminer aussi les signes précurseurs des tourmentes financières, ceux qui sont engagés dans des transactions commerciales ou industrielles prendraient leurs précautions, et éviteraient souvent bien des pertes, bien des désastres.

Sans négliger les faits que nous offrent la France, les États-Unis et l'Allemagne, nous étudierons les crises monétaires principalement en Angleterre, parce que c'est là qu'elles se manifestent avec le plus d'intensité et de régularité. Grâce aux documens officiels, aux enquêtes parlementaire et aux recherches des hommes spéciaux, c'est là encore qu'on peut le mieux en saisir les caractères distinctifs. Nous tracerons d'abord l'historique des crises principales; nous essaierons plus tard de découvrir la loi qui préside à la naissance et au développement du phénomène, en cherchant à tirer de cette étude les enseignemens qu'elle peut offrir pour la pratique aussi bien que pour la théorie.

I.

Quand on aborde l'examen des crises commerciales en Angleterre, il est un fait qui frappe aussitôt, c'est le retour régulier et presque périodique de ces désastreuses perturbations. Les crises sérieuses ont éclaté en 1810, 1815, 1818, 1825, 1837, 1847, 1857, revenant ainsi au moins une fois tous les dix ans. Nous ne dirons que quelques mots des trois premières crises, celles de 1810, 1815 et 1818, parce qu'elles se produisirent sous l'empire de circonstances très particulières, et notamment sous le régime d'un papier-monnaie à cours forcé. Nous y reconnaîtrons néanmoins sans peine les caractères essentiels du phénomène que nous avons à étudier. Dès le début de cette lutte gigantesque que l'Angleterre soutint pendant vingt-deux ans contre la France, en 1797 déjà, le parlement avait autorisé la Banque à suspendre le remboursement de ses billets. Comme cet établissement eut la sagesse de limiter ses émissions, — jusqu'en 1810 elles flottèrent entre 15 et 17 millions de livres sterling, — la valeur de ses *banknotes* se soutint et se releva souvent au niveau de l'or après une dépréciation momentanée. On ne peut point dire que cette circulation toute fiduciaire ait arrêté les progrès de la richesse publique, car celle-ci prit un si prodigieux essor, grâce à l'emploi de la vapeur et des machines nouvelles, que l'Angleterre put faire face à des dépenses de guerre, couvertes par

l'impôt et l'emprunt, qu'on estime à 45 milliards de francs. Ce n'est point non plus le billet de banque à cours forcé qui produisit la crise de 1810; elle fut amenée par certaines causes que nous retrouverons dans toutes celles qui suivirent.

L'affranchissement des colonies espagnoles et portugaises à la suite de l'invasion de l'Espagne par les armées françaises semblait devoir ouvrir un marché illimité au commerce anglais. Celui-ci aussitôt inonda l'Amérique du Sud de produits de tout genre avec un empressement désordonné qui a fait époque dans les annales des exportations britanniques. En quelques semaines, on importa plus de marchandises à Rio-Janeiro et à Buenos-Ayres qu'on n'en avait demandé dans l'espace de vingt ans. On alla jusqu'à envoyer une cargaison de patins à des pays qui ignoraient ce que c'est que la neige et la glace, et la colonie de Sydney reçut assez de sel d'Epsom pour faire purger tous les habitans pendant cinquante ans une fois par semaine. En même temps que le commerce se livrait à ces spéculations peu réfléchies, un grand nombre de sociétés par actions se fondaient. — Une liste insérée dans le *Monthly Magazine* du 12 janvier 1808 en indique quarante-deux, — chiffre considérable pour l'époque, — et de 1808 à 1810 le nombre des *country-banks* s'éleva de six cents à sept cent vingt. Tandis que d'un côté ce développement rapide du commerce et de l'industrie absorbait les capitaux, de l'autre les subventions aux puissances continentales et les importations extraordinaires de blé, de coton, de laine, de soie, etc. (1), qu'il fallait payer aussitôt, enlevèrent l'or qui restait dans la circulation, et ainsi l'intermédiaire des échanges devenait plus rare au moment même où on en avait le plus grand besoin. La réserve métallique de la Banque tomba de 6 millions de livres sterling à 3 millions; mais comme elle n'était pas tenue au remboursement, elle porta sa circulation en billets de 17 à 24 millions. Néanmoins le crédit se contracta, la défiance entrava le cours régulier des affaires, et les banqueroutes éclatèrent. Les négocians qui avaient fait des expéditions mal entendues vers l'Amérique furent les premiers frappés. Bientôt un grand nombre de maisons très solides furent entraînées. Un journal financier de l'époque assure que la moitié des commerçans suspendirent leurs paiemens, et beaucoup de *country-banks* en firent autant. Le 11 avril 1811, le parlement décida qu'on ferait une avance de 6 millions sterling,

(1) Les importations de céréales et les subventions aux puissances du continent absorbèrent seules en 1810 plus d'un demi-milliard de francs. Le froment avait atteint le prix de famine de 118 shillings le *quarter*. Les importations comparées de 1808 et de 1810 s'élevèrent pour le coton de 43 millions de livres à 136 millions, pour la laine de 2 à 10 millions, pour la soie de 637,102 à 1,342,475.

en bons de l'Échiquier, aux négocians qui en seraient dignes; mais déjà le fort de la crise était passé, et le succès des armées anglaises en Espagne comme l'ouverture du marché russe amenèrent une nouvelle période de prospérité.

Les crises de 1815 et 1818 furent moins graves. Celle de 1815 fut produite surtout par un excès de spéculation, auquel avaient donné lieu les espérances exagérées basées sur le retour de la paix. Cette fois les banques locales furent les principales victimes; deux cent quarante d'entre elles succombèrent. 1816 fut encore une année difficile, mais l'année 1817 s'ouvrit sous les plus favorables auspices. Les affaires reprirent leur essor, la confiance reparut; l'or était abondant, et la réserve métallique de la Banque s'éleva à 11,668,260 liv. sterl., chiffre énorme qui n'avait jamais été atteint, et qui permit même de reprendre momentanément les paiemens en espèces. Malheureusement cette situation favorable ne dura pas longtemps. L'abondance de l'argent en Angleterre y avait naturellement fait baisser le taux de l'intérêt. Les emprunts émis par la France, l'Autriche et la Russie offraient au contraire des placemens très avantageux, qui séduisirent les capitalistes anglais. Pendant l'automne de 1817 et durant toute l'année 1818, il se fit de grandes importations de céréales et d'autres marchandises à des prix élevés (1). Il en résulta la nécessité de faire à l'étranger de fortes remises. Le change devint défavorable, et comme conséquence inévitable l'or s'écoula rapidement. La réserve métallique de la Banque, qui dépassait 11 millions de livres sterling au 31 août 1817, tomba à 8 millions en mai, à 6 en avril et à 5 en novembre. Les suites ordinaires d'une diminution dans la quantité des instrumens de l'échange ne tardèrent point à se déclarer : contraction du crédit, avilissement de toutes les valeurs, pertes sur les marchandises importées, faillites, crise. La Banque avait dû suspendre ses remboursemens en argent, tout volontaires du reste. Quand la situation se fut de nouveau détendue en 1819, le parlement, sous l'inspiration de Robert Peel, vota le bill pour la reprise des paiemens en espèces, qui eut lieu effectivement en mai 1821, quand la réserve métallique atteignit le chiffre, inoui jusqu'alors, de 11,900,000 livres sterling.

Après ce coup d'œil rapide jeté sur les crises relativement peu graves de 1810, 1815 et 1818, nous allons maintenant étudier de plus près celle de 1825, qui nous offrira des caractères presque semblables, mais sur une plus large échelle. Le souvenir de cette grande convulsion économique s'est conservé en Angleterre comme

(1) Le chiffre des importations pour la consommation intérieure monta de 11,306,934 livres sterling en 1816 à 23,019,773 en 1818.

celui du tremblement de terre de Lisbonne en Portugal ou des éruptions du Vésuve à Naples, et ceux qui y ont assisté n'en parlent encore qu'en frémissant. Les romans mêmes font intervenir les catastrophes de la terrible année dans la trame de leurs fictions (1). Le grand incendie de Londres ne laissa pas après lui une plus profonde impression. A partir de 1822 s'ouvrit une ère de prospérité sans exemple. Le commerce et l'industrie prirent un prodigieux essor. La consommation des filatures de coton s'éleva en peu d'années de 250,000 à 1 million de balles. L'argent était si abondant que la réserve métallique de la Banque se maintint presque constamment, en 1823 et 1824, aux environs de 12 millions de livres sterling. Le gouvernement profita de cette situation favorable du marché monétaire pour convertir successivement les anciens emprunts 5 pour 100 en 4 1/2 et le 4 pour 100 en 3 1/2. Les consolidés 3 pour 100 suivaient une marche ascendante continue. En avril 1823, ils étaient à 73, en octobre à 83, en janvier 1824 à 86, et en novembre ils avaient atteint le taux inoui de 96. Il y avait surabondance, pléthore du capital, qui avait cessé de trouver dans le pays un placement rémunérateur. C'est alors qu'on commença de jeter les yeux au dehors pour chercher un emploi plus avantageux. Les emprunts des états européens contractés dans les années précédentes avaient donné de beaux revenus et des bénéfices considérables par suite de la hausse de toutes les valeurs. Séduits par ces résultats brillans, les capitalistes se montrèrent disposés à prêter leur argent à tous les états besoigneux des deux mondes. Les jeunes républiques de l'Amérique du Sud, nouvellement reconnues, se jetèrent avec avidité sur ces trésors inépuisables qui leur arrivaient des sombres pays du fer et du charbon. De 1821 à 1824, l'Angleterre souscrivit à des emprunts étrangers pour un capital de 48,480,000 livres sterling, soit 1 milliard 200 millions de francs. Sur la liste, nous voyons figurer le Mexique pour 6,400,000 livres sterling, la Colombie pour 6,700,000, le Chili pour 1,000,000, Buenos-Ayres pour 1,000,000, Guatemala pour 1,400,000, le Pérou pour 1,300,000, Guadalaxara pour 600,000. Nul état, si inconnu, si dépourvu fût-il, ne frappait en vain à la porte du grand banquier de l'univers.

Ces larges écoulemens ne semblaient toutefois pas suffire à absorber le flot montant de la richesse nationale. De toutes parts surgirent

(1) Dans un roman intitulé *A Gentleman*, qui a obtenu naguère un légitime succès en Angleterre, la physionomie de la crise de 1825 est admirablement décrite. La détresse des industriels, la misère des ouvriers, les *riots*, les émeutes, les *runs* sur les banques, tout cela est peint sur le vif. Le héros, John Halifax, sauve la banque locale en y apportant un sac rempli d'or au moment où la foule réclame le remboursement.

des sociétés par actions. Vinrent d'abord les compagnies pour l'exploitation des mines de métaux précieux en Amérique. Les récits des voyageurs les plus compétens, ceux de Humboldt entre autres, touchant la merveilleuse richesse des gites argentifères du Mexique et du Pérou, enflammaient les imaginations. Par suite des luttes de l'indépendance, les mines avaient été assez délaissées; mais si les filons fameux de la Valenciana et de la Veta-Grande avaient donné de si fabuleux produits avec le travail primitif des Indiens, que de trésors ne livreraient-ils pas à l'industrie britannique, munie de ses machines perfectionnées et des forces illimitées de la vapeur! Les noms sonores de ces districts lointains exerçaient une fascination irrésistible. On croyait que les merveilles du Potosi seraient dépassées, et on s'attendait à voir couler des hauteurs de Zacatecas et de Guanaxato des fleuves ininterrompus de métaux précieux. Les actions des compagnies minières étaient disputées avec fureur, et par suite montaient avec un élan vertigineux. Celles de l'*Anglo-Mexican*, du *Brasilian* et du *Columbian*, sur lesquelles 10 livres étaient versées, se cotaient en décembre 1824 au-delà de 100 livres, et en janvier 1825 elles atteignaient respectivement 158, 166 et 182. Le *Real del Monte*, avec 70 livres versées, en valait 1,350. En même temps se fondaient d'innombrables sociétés industrielles. Parmi les principales, on comptait 20 sociétés pour établir des chemins de fer, 22 banques et maisons d'assurances, 11 compagnies pour le gaz. 9 pour des canaux, 27 pour des manufactures, beaucoup d'autres enfin pour fonder des brasseries, construire des bateaux à vapeur, bâtir des docks, etc. En tout, les souscriptions connues dépassèrent 100 millions de livres ou 2 milliards 1/2 de francs. Dans la session de 1825, le parlement reçut 438 demandes de concession et en accorda 286. Les entreprises les plus inconsidérées trouvaient des actionnaires confians. On vit s'établir ainsi une société pour percer l'isthme de Panama, dont on ne connaissait pas encore la configuration, une autre pour pêcher des perles sur les côtes de la Colombie, une autre enfin pour convertir en beurre le lait des vaches des *pampas* de Buenos-Ayres et pour y multiplier les poulets, afin d'en envoyer les œufs au marché de Londres. La confiance était sans bornes, parce que tout le monde gagnait et que toutes les valeurs faisaient prime. Il suffisait de souscrire à n'importe quoi et de posséder le moindre titre mobilier pour réaliser des bénéfices. La fable du roi Midas se réalisait, et nul ne songeait à s'en plaindre : tout ce qu'on touchait se changeait en or. Toutes les classes se lancèrent dans l'arène de la spéculation; chacun prenait part à ce *steeple-chase* universel, qui avait pour but la fortune acquise sans effort. Comme il ne fallait verser d'abord que 5 ou 10 pour 100 des sommes souscrites, il semblait facile de gagner beaucoup en exposant très peu. C'était

un entraînement de plus auquel bien peu résistèrent. « On vit alors, dit l'*Annual Register* de 1824, des hommes de tout rang et de tout caractère, les prudens et les audacieux, les novices et les roués, les gens les plus simples comme les plus habiles, les plus méfians comme les plus confians, des ducs, des lords, des avocats, des médecins, des théologiens, des philosophes, des poètes, des ouvriers et de petits employés, des femmes, des veuves, des jeunes filles, exposer une partie de leur avoir en des entreprises dont ils connaissaient à peine le nom, et dont ils ignoraient certainement le but. »

L'argent facilement acquis se dépense facilement aussi, dit-on. Tant de fortunes si rapidement accrues, tant de bénéfices, sans perte aucune, répartis entre tant de mains, amenèrent un accroissement correspondant dans la demande de toutes les marchandises, et comme l'offre ne pouvait immédiatement y faire face, le prix de toutes choses s'éleva. Le coton monta de 8 *pence* la livre en 1824 à 17 *pence* en 1825. Le tabac, le sucre, le café, les épices, la soie, se vendirent de 30 à 100 pour 100 plus cher d'une année à l'autre. Il en résulta des bénéfices énormes pour tous les détenteurs, et la fièvre de la spéculation se tourna bientôt aussi de ce côté. Les négocians ne se contentèrent pas de spéculer sur les produits existans dans le pays; déterminés par les hauts prix, ils envoyèrent des ordres considérables à l'étranger. Par suite, en 1825, les importations des principales marchandises furent à peu près doublées. Elles s'élevèrent, pour le coton, de 149 millions de livres en 1824 à 228 millions en 1825, pour la laine de 22 millions à 43, pour le lin de 742,000 livres à 1,055,233.

L'Angleterre offrit alors un prodigieux spectacle. Cette petite île, à peine sortie d'une longue guerre, où elle avait dépensé plus de 45 milliards, malgré sa dette de 23 milliards, malgré les impôts énormes qui semblaient devoir l'accabler, se croyait assez riche pour contracter en moins de deux ans jusqu'à 4 milliards d'engagemens. Relativement à un si gigantesque mouvement d'affaires, il semble que l'instrument des échanges, numéraire et billets, devait être très insuffisant. La Banque n'avait pas augmenté sa circulation fiduciaire; le montant de ses *notes* n'avait guère dépassé la moyenne, ordinaire alors, de 20 millions de livres. Les banques provinciales, jouissant depuis 1822 de l'autorisation d'émettre des billets au-dessous de 5 livres, avaient, il est vrai, porté leurs émissions de 4 millions à 11 millions. Ce papier, lancé dans la circulation, put contribuer à la hausse des prix; il ne détermina pas cependant la crise, comme on l'a prétendu, car la plupart des opérations se faisaient à terme et à crédit, et n'entraînaient pas de paiemens immédiats. Les spéculateurs achetaient au moyen de la puissance d'acquisition que représentait leur avoir tout entier; c'était donc comme si toutes les

fortunes, monnayées par le crédit, étaient venues se faire concurrence sur le marché, ce qui avait amené cette hausse extraordinaire de toutes les valeurs et de toutes les marchandises. La hausse se soutint aussi longtemps que l'argent fut abondant, et que par suite la confiance générale se maintint : elle atteignit son apogée dans les premiers mois de 1825; mais déjà le numéraire commençait à s'écouler. Les emprunts et les compagnies minières de l'Amérique emportèrent à l'étranger des quantités énormes d'or et d'argent. Les exportations anglaises ne suffisaient pas à couvrir les importations extraordinaires faites par la spéculation. Le change devint défavorable : il fallut sans cesse, pour couvrir la différence, faire des remises en métaux précieux, et à partir du mois de mars la réserve de la Banque diminua rapidement. Au 31 août 1824, elle était de 11,700,000 liv. sterl.; au mois d'avril, elle n'est plus que de 6 millions et demi; en juillet, elle tombe à 4 millions, en octobre à 3; en décembre, il ne restait plus qu'un million. On était à la veille de la suspension des paiemens en espèces. La Banque n'en était pas encore arrivée alors à suivre la marche qu'elle adopte maintenant en pareilles circonstances, et qui consiste à retenir l'or par la contraction de l'escompte ainsi que par la hausse du taux de l'intérêt. Elle n'éleva ce taux de 4 à 5 que le 17 décembre, quand la crise sévissait déjà dans toute son intensité. Loin de restreindre l'escompte et la circulation fiduciaire, elle l'étendit au contraire pour venir en aide au commerce, et afin que ses billets prissent, comme moyens d'échange, la place du métal disparu; elle ne considérait pas que c'était aider à le chasser encore plus vite ou tout au moins à l'empêcher de revenir. Elle s'avançait ainsi dans une impasse au bout de laquelle il n'y avait qu'un moyen de salut, la suspension des paiemens en numéraire et le cours forcé. Du commencement à la fin de décembre, elle double ses escomptes en portant l'émission de ses *notes* de 17 à 26 millions. Elle lança dans la circulation tous ses billets et jusqu'à un vieux paquet de *banknotes* d'une livre oublié dans une armoire. D'autre part, la caisse était presque à sec: lord Ashburton prétendit même qu'à un certain jour de ce terrible mois de décembre il n'y restait plus rien. La Banque ne fut sauvée que par des expédiens. Le 27 décembre, elle reçut de la maison Rothschild 300,000 livres en or, et bientôt il lui arriva de Hollande et de France des envois de métaux précieux qui reconstituèrent sa réserve.

Quoique la Banque n'eût ni contracté l'escompte ni élevé le taux de l'intérêt, la crise n'en avait pas moins éclaté, occasionnant partout de terribles désastres. A mesure que l'argent devenait plus rare, le crédit se restreignait. Tous ceux qui avaient pris des engagemens à terme, soit pour des marchandises, soit pour des va-

leurs ou des entreprises, étaient obligés de vendre, et comme leur nombre était très grand, il y avait un immense excès dans l'offre. Tout le monde se présentait au marché comme vendeur, personne comme acheteur. Il en résulta un avilissement extrême des prix. Les négocians obligés de réaliser ne pouvaient le faire qu'à 30 ou 40 pour 100 de perte. L'argent avait disparu du marché, ceux qui en possédaient ne voulant s'en séparer à aucun prix, ni pour le prêter, ni pour acheter. L'inquiétude et la défiance dégénérèrent en panique : l'on se rua sur les banques; il y eut ce que les Anglais appellent énergiquement un *run*, un assaut général. Comme elles sont tenues de faire face à des engagemens à vue, ce sont elles qui succombent d'abord. Dans le seul mois de décembre, soixante-dix suspendirent leurs paiemens. La chute du *London Bank*, Pole et Cᵉ, (17 décembre) entraîna celle d'un grand nombre de banques provinciales avec qui elle avait des relations. Les détaillans, les petits fermiers, qui avaient reçu des *notes* d'une livre, se trouvaient à leur tour dans l'impossibilité de payer leurs propriétaires. C'était un enchaînement de pertes retombant des uns sur les autres et répandant dans toutes les classes de la société la gêne, la ruine et le désespoir. Un écrivain de talent, économiste distingué, miss Martineau, a peint en quelques traits la physionomie du pays pendant ces terribles momens. « Sur la place publique, dans les villages, dit-elle, la foule se rassemblait atterrée, et l'on entendait ce cri sinistre : la banque du district a suspendu ses paiemens! Ici on voyait les hommes roulant dans leurs mains crispées un billet de banque désormais inutile, là des femmes pleurant et gémissant. Les échanges étaient complétement suspendus; on ne pouvait plus ni vendre ni acheter. L'argent s'était écoulé hors du pays ou demeurait caché au fond des coffres-forts, et on considérait tout billet avec une telle terreur qu'on eût cru qu'il allait brûler les doigts de celui qui l'aurait accepté. Plutôt que de recevoir du papier, les cultivateurs fuyaient les marchés. La confiance et la gaîté avaient disparu. Plus de luxe, plus de fêtes, plus de brillantes toilettes, plus d'équipages; chacun se réduisait à ce qui est strictement nécessaire pour vivre. On assiégeait les bureaux de poste pour avoir des nouvelles, et chaque jour apportait son contingent de faillites. L'imagination agrandissant encore le mal, on se croyait à la veille d'une catastrophe générale où toutes les fortunes auraient disparu, englouties comme dans un abîme. » Ce tableau ne paraîtra pas exagéré lorsqu'on songe que la crise atteignit toutes les classes, les négocians par l'avilissement de tous les prix, — les spéculateurs, et qui n'avait pas spéculé? par la baisse de toutes les valeurs et par la ruine de tant d'entreprises mal conçues, — les industriels par la fermeture des débouchés, les campagnes par la suspension des *country-banks*. Les ouvriers sans

ouvrage, réduits à vivre de l'aumône publique, se jetèrent sur les usines et brisèrent les machines, qu'ils accusaient d'avoir causé tout le mal en inondant les marchés de produits surabondans. Dans presque tous les comtés, il y eut des désordres, des émeutes, des luttes à main armée.

La crise dura encore tout le mois de janvier 1826, perdant toutefois chaque jour de sa violence. Les faillites furent encore nombreuses; mais quand on apprit que l'or commençait à refluer vers les caisses de la Banque, un rayon d'espoir releva les courages abattus. Le gouvernement autorisa la Banque à faire des avances sur marchandises jusqu'à concurrence de trois millions de livres sterling. L'annonce seule de la faculté offerte aux négocians de se procurer des ressources suffit pour faire renaître la confiance et pour rendre la mesure à peu près inutile, car les prêts ne dépassèrent point 400,000 livres sterling. Quand cette violente tourmente eut nettoyé le monde commercial des élémens impurs que l'excès du crédit et de la spéculation y avait accumulés, le ciel s'éclaircit peu à peu. On entendait bien encore de temps à autre le craquement sinistre d'une banqueroute retardée à force d'efforts et de sacrifices, mais c'étaient comme les derniers grondemens d'un orage qui s'éloigne et que suivra bientôt le retour du beau temps. Vers la fin de l'année 1826, le commerce et l'industrie avaient déjà repris le train ordinaire de leurs affaires. La réserve métallique de la Banque d'Angleterre dépassant 7 millions, l'escompte fut réduit à 4 pour 100. Dès le mois de janvier, le parlement s'était occupé des causes de la crise, et le comité d'investigation qu'elle nomma l'attribua en grande partie aux émissions exagérées des banques provinciales dans un moment où il aurait fallu les restreindre, afin de modérer la fièvre de la spéculation et arrêter la fuite de l'or. Pour éviter autant que possible le retour d'une semblable calamité, et surtout pour y soustraire les classes moyennes et inférieures, on interdit, sauf pour l'Écosse, la circulation des billets de moins de 5 livres.

Pendant la même année, la place de New-York avait subi une convulsion analogue à celle qui avait causé tant de ravages en Angleterre. Au printemps, l'argent était abondant, le crédit illimité, par suite essor des entreprises nouvelles, immenses achats de marchandises par spéculation, de coton principalement. Au mois de juillet, l'argent disparaît. Le niveau métallique s'abaisse outre mesure dans les caisses des banques, l'instrument des échanges se raréfie, et le crédit se contracte. Tous les prix tombent, l'escompte s'élève à 30, à 36 pour 100. Au mois d'août commencent les faillites, qui se succèdent jusqu'à liquidation complète des opérations mal engagées et des maisons trop peu solides pour résister à l'épreuve.

Pendant dix ans, le marché anglais ne subit point de secousses qui méritent d'être signalées. L'année 1836 s'ouvrit avec tous les symptômes d'une grande prospérité. Les prix montaient, l'escompte était facile, nul symptôme alarmant n'entravait l'élan des affaires. Beaucoup de compagnies de chemins de fer se fondèrent au printemps. On vit s'établir aussi 42 nouvelles banques avec au moins 200 succursales, ce qui portait le chiffre total de ces établissemens de crédit à 670, comptant près de 37,000 actionnaires. Tout à coup l'or commence à s'écouler à flots vers l'Amérique, où le président Jackson s'efforçait d'étendre la circulation métallique. Quoique la Banque restreigne ses escomptes et en élève le taux, sa réserve tombe à 4 millions. Aussitôt le crédit se contracte; le *money-market*, le marché monétaire, présente les signes précurseurs des catastrophes. Le 14 novembre 1836, l'importante banque irlandaise, *Agricultural and commercial Bank*, tombe avec ses 30 succursales. On se rappelle les désastres de la terrible année 1825, et partout on demande le remboursement des billets aux banques provinciales. La Banque d'Angleterre vint au secours des plus menacées. En même temps elle repoussa à l'escompte les traites des maisons américaines qui lui soutiraient son encaisse. Il en résulta de mars à juillet 1837 d'importantes faillites parmi les maisons engagées dans le commerce avec les États-Unis. Comme la plupart des industries n'étaient point surchargées d'engagemens, les désastres s'arrêtèrent là. A l'automne, les affaires avaient repris leur marche accoutumée. En 1839 éclata une nouvelle crise financière, causée cette fois par les fluctuations du commerce international avec le continent. Pendant plus d'une année, c'est-à-dire depuis le milieu de 1838 jusqu'en novembre 1839, le change fut constamment contraire à l'Angleterre, ce qui signifie qu'il était avantageux d'exporter des métaux précieux de Londres vers le continent. Ce *drainage* ininterrompu du métal, qui finit par conduire la Banque à la veille d'une nouvelle suspension, était dû à différentes causes : l'importation d'une grande quantité de céréales à des prix élevés qui emportèrent environ 10 millions liv. st., — les besoins de numéraire de la Russie et de la Suède, qui firent venir beaucoup d'argent de Londres par la voie de Hambourg, — le bas prix des valeurs en France et en Belgique, suite de la crise de 1838, qui attira les capitaux anglais. On reproche aussi à la Banque d'avoir méconnu les nécessités du moment en laissant son escompte à 3 1/2 pour 100 jusqu'en mai, lorsque déjà la réserve était tombée à 5 millions. Elle descendit même un moment à 2 millions 1/2 contre une circulation en billets de 17 millions 1/2. La direction vit enfin l'abîme vers lequel elle marchait; le taux de l'escompte fut porté de 5 à 6, et dans son effroi elle eut recours à des expédiens désespérés, indignes, a-t-on dit,

du plus puissant établissement du monde. Elle accepta l'assistance de douze des principaux banquiers de Paris qui, par l'entremise de la maison Baring de Londres, lui ouvrirent un crédit de 2 millions de livres sterling. Grâce à l'élévation du taux de l'escompte, l'argent commença de refluer vers l'Angleterre, et la crise se dissipa peu à peu. Le nombre des faillites avait été considérable; l'industrie souffrit beaucoup, et la classe ouvrière, privée de travail, ouvrit l'oreille aux théories chartistes. En somme néanmoins, il y eut en 1839 une gêne très forte du *money-market* plutôt qu'une véritable tourmente économique. D'autres pays eurent à subir des épreuves plus terribles que l'Angleterre. En Amérique, la crise, qui durait depuis 1836, arriva à son apogée en 1839 par la suspension et la liquidation définitive de la Banque des États-Unis. Dans la seule année 1839, 959 banques avaient suspendu. De 1837 à 1839, les statistiques officielles constatèrent 33,000 faillites et une perte de 440 millions de dollars. En Belgique, en 1838, la banque principale suspendit, et toutes les valeurs baissèrent énormément. Les actions industrielles étaient tombées à vil prix, et il y eut des pertes considérables. En 1839, la crise atteignit Hambourg. L'escompte s'éleva, chose inouie alors, à 7 pour 100; beaucoup de maisons faillirent; la place fut profondément ébranlée et couverte de ruines. La France même, quoiqu'on ne pût lui reprocher d'abuser du crédit et de la circulation fiduciaire, n'échappa point à l'ébranlement général. De janvier à juillet 1839, on constata à Paris plus de 600 faillites importantes, parmi lesquelles 93 de sociétés par actions, qui occasionnèrent une perte de 148 millions de francs.

II.

Ces embarras si fréquens et si graves de la circulation appelèrent de nouveau, vers cette époque, l'attention du parlement anglais. Un certain groupe d'économistes et d'hommes pratiques très versés dans les questions financières attribuaient alors ces perturbations sans cesse renaissantes à l'emploi exagéré des billets de banque qui expulsaient du pays le véritable intermédiaire des échanges, l'or et l'argent. Les écrits de Mac-Culloch, de W. Clay, du colonel Torrens, de M. Loyd et de M. Norman entraînèrent l'opinion, et Robert Peel put faire voter le fameux *act* de 1844, qui a donné lieu depuis à tant de débats. Par cette loi, la Banque d'Angleterre était autorisée à émettre 14 millions de billets, et les banques de province 8 millions. Au-delà de ces 22 millions (550 millions de francs), toute émission nouvelle devait être couverte par une contre-valeur en métaux précieux. De cette façon, l'intermédiaire des échanges, composé de billets et de numéraire, ne pouvait s'étendre que dans la

mesure où il se serait accru, s'il avait été composé uniquement de métaux précieux. On espérait combattre ainsi la hausse des prix, produite, assurait-on, par une trop forte émission de monnaie de papier, laquelle avait pour conséquence l'exportation du métal et par suite les crises. L'*act* de 1844 était bien conçu en vue du but qu'on voulait atteindre, qui était de maintenir de plus fortes réserves métalliques; mais il était insuffisant pour arrêter le retour périodique des crises, puisque dès 1847 il en éclatait une aussi grave au moins que les précédentes, et qui cette fois atteignit la France presqu'aussi rudement que l'Angleterre.

En Angleterre, la période d'expansion et de prospérité croissante commença vers 1843. En 1844, le capital s'accumule et cherche un emploi. L'or afflue à la Banque, son encaisse dépasse 15 millions; l'escompte officiel est abaissé à 2 1/2, et dans Lombard-street le papier *irréprochable* est accepté à 2 0/0, à 1 1/2 même, affirme-t-on. Jamais l'intérêt n'était tombé si bas. On voyait approcher le moment où le prêt serait gratuit et ne rapporterait plus aucun avantage au prêteur. Les consolidés montaient d'une manière continue : en 1845, ils atteignirent le pair; comme en 1825, tous les symptômes d'une surabondance de capital se manifestaient. Dans les canaux de la circulation, il y avait pléthore : il fallait un écoulement à cette richesse qui cherchait un placement. En ce moment, les résultats avantageux que produisait depuis quelque temps l'exploitation des chemins de fer construits dans les dix dernières années commencèrent à fixer l'attention publique. Les faiseurs de projets apparurent; les compagnies se constituèrent, faisant appel aux capitaux, et ceux-ci répondirent avec empressement. Déjà en 1844 le parlement accorda la concession de 800 milles qui devaient coûter 400 millions de francs; mais l'année suivante cela dégénéra en fureur, en manie. Les prospectus pullulèrent avec cartes et documens à l'appui; le nombre des lithographes devint tellement insuffisant qu'on en fit venir d'un coup 400 de Belgique. 678 nouvelles demandes de concession furent soumises au parlement, qui en vota 136. En 1846, on concéda encore 260 nouveaux chemins, et 148 en 1847. L'*Economist* calcula que la construction des voies votées durant ces quatre dernières années devait entraîner une mise dehors totale d'environ 5 milliards 1/2 de francs et un versement annuel de près de 900 millions. Sur tous ces nouveaux titres, la spéculation était active; on se les arrachait, et les primes s'élevaient en conséquence. Comme on estimait alors l'épargne annuelle de l'Angleterre à 1 milliard de francs, elle aurait pu à la rigueur faire face à l'énorme dépense qu'exigeait la construction de son propre réseau; mais en même temps les capitalistes anglais souscrivirent pour de fortes sommes aux chemins du continent, notamment à ceux de la Belgique et de

la France, ce qui acheva d'absorber le capital disponible, et en outre des circonstances désastreuses vinrent peser sur une situation déjà si tendue. La maladie des pommes de terre, qui éclata en 1845 comme un choléra de la végétation, ruina, affama l'Irlande, que l'Angleterre dut nourrir avec un sacrifice de plus de 160 millions de francs, tandis que le prix des grains s'élevait par suite de l'insuffisance de la récolte. En 1846, le blé resta cher, et, la récolte ayant manqué en France, il monta au commencement de 1847 au taux de disette de 102 shillings le *quarter*. Sous la pression d'une demande aussi intense, les grains affluèrent d'Amérique et de Russie. New-York seul en expédia pour près de 200 millions de francs, et on estima que l'importation totale des denrées alimentaires atteignit 1 milliard de francs. Les exportations de marchandises anglaises ne s'étaient pas accrues en proportion de ces énormes importations; il fallut donc payer la différence en métal. Le change avec les marchés qui avaient fourni le blé, les États-Unis et la Russie, devint défavorable, et l'or commença de s'écouler hors du pays. L'encaisse de la Banque descendit, de 15 millions en décembre 1846, à 9 millions en avril 1847. La Banque, après une sécurité trop longtemps prolongée, s'alarma enfin, et éleva coup sur coup l'escompte à 3 1/3 le 14 janvier, et à 4 le 21. Cette mesure, où se trahissait l'inquiétude, la communiqua au monde commercial. Toutes les valeurs baissèrent rapidement, les consolidés tombèrent à 88. Malgré les signes précurseurs de la tempête, on espéra un moment y échapper. Le ciel sembla s'éclaircir, un peu de métal reflua vers la Banque. En mai, une somme importante déjà embarquée pour l'Amérique fut remise à terre. L'encaisse se releva à 10 millions 1/2 sterling. On croyait si bien le danger passé que le discours du trône à la clôture du parlement, le 23 juillet, ne mentionna point les difficultés qui menaçaient le monde des affaires. Et pourtant dès la fin du même mois on vit avec effroi recommencer l'exportation des métaux précieux pour la Russie, pour les États-Unis, pour la France même, où sévissait déjà la crise. En août, la Banque, pour retenir sa réserve qui fuit, relève l'escompte à 5, puis à 5 1/2; elle restreint ses avances, elle n'accepte plus que les billets à un mois, et en septembre elle annonce qu'elle cesse de faire des avances sur dépôt de fonds publics. Ces mesures de salut, commandées par la situation et auxquelles elle aurait dû avoir recours plus tôt, déterminèrent enfin l'explosion de la crise, si longtemps, mais en vain retardée. Les premières maisons qui succombèrent furent celles qui étaient engagées dans le commerce des grains. Par suite de la bonne récolte de l'année, le prix du blé tomba en juillet à 74 shillings le *quarter*, et à 49 shillings en septembre. Tous les négocians qui avaient acheté dans les hauts prix perdirent énormément. Les fail-

lites ne tardèrent pas à éclater avec des passifs formidables de plusieurs millions sterling. Les pertes retombant de l'un sur l'autre, une foule de négocians succombèrent : chaque jour, on apprenait une suspension nouvelle. Une terreur panique avait frappé les esprits; on se rappelait la terrible année 1825, et chacun se croyait à la veille de sa ruine. L'alarme fut au comble lorsqu'on annonça que les deux principales banques de Liverpool avaient suspendu leurs paiemens (18 et 26 octobre). Pendant les cinq jours suivans, plusieurs grands établissemens de crédit faillirent aussi à Manchester, à Newcastle et dans tout l'ouest. Les consolidés tombèrent à 79. La Banque éleva l'escompte à 8 pour 100, et à ce taux même elle refusait beaucoup d'excellent papier. Sur le marché libre, l'escompte monta à 12 et 13 pour 100. Toutes les actions de chemins de fer, si recherchées peu de temps auparavant, étaient invendables, même les meilleures. Le contre-coup de cette convulsion financière frappa cruellement la classe ouvrière : déjà depuis un an le manque et le haut prix du coton avaient beaucoup réduit la demande de travail. En ce moment critique, beaucoup d'usines se fermèrent, et les entrepreneurs de chemins de fer, faute d'argent, renvoyèrent un grand nombre de leurs ouvriers. Plus de cent mille travailleurs furent soutenus par l'aumône officielle en vertu de la loi des pauvres. Le désespoir était dans tous les cœurs.

Au plus fort de la crise, en octobre, une députation du commerce demanda avec la plus vive instance au ministère la suspension de l'*act* de 1844, qui forçait la Banque de restreindre ses émissions dans la mesure où son encaisse diminuait, et qui enlevait ainsi à la circulation une partie de l'agent des échanges au moment où on en avait le plus pressant besoin. Le ministère céda : Robert Peel lui-même n'osa point conseiller la résistance. La Banque fut autorisée à dépasser le maximum légal de son émission; mais soit que l'autorisation seule eût suffi pour dissiper un peu l'effroi général, soit que la crise fût naturellement arrivée à son terme, ou que le taux de 8 pour 100 de l'escompte eût produit son effet, l'or commença de refluer vers les caisses de la Banque, et peu à peu la confiance revint. Quand on fit le relevé des désastres causés par l'ouragan économique, on trouva que plus de 400 maisons avaient succombé avec un passif d'environ 600 millions de francs (1).

En France, des causes semblables avaient produit des effets identiques : en 1843 et 1844, surabondance de capitaux, hausse des va-

(1) Le journal satirique de Londres, le *Punch*, symbolisa parfaitement dans une de ses caricatures la cause du mal. Une dame s'informe dans un magasin du prix d'une étoffe. Le commis répond : « une cuiller et demie d'argent. — Donnez-moi donc mon panier d'argenterie, » dit la dame à son domestique. Par la disparition de l'agent ordinaire de la circulation, le numéraire, on était réduit au troc comme les tribus de sauvages.

leurs, expansion du crédit. De vastes entreprises de chemins de fer se fondent, qui exigent pendant plusieurs années des versemens réguliers et considérables. Mauvaise récolte en 1846, importation de grains sans exportation correspondante de produits français, d'où écoulement rapide du numéraire. Du 1er juillet 1846 au 1er janvier 1847, l'encaisse de la Banque tombe de 252 millions à 80; au 15 janvier, il n'est plus que de 59 millions. Le taux de l'intérêt est porté de 4 à 5 pour 100; mais, plutôt que de restreindre ses escomptes, la Banque a recours aux expédiens : elle fait affiner l'argent de 15 millions de pièces démonétisées, elle obtient de la province 4 ou 5 millions, elle en emprunte 25 à des banquiers anglais et en accepte 50 de l'empereur de Russie en échange de rentes françaises qu'elle lui vend. Ces embarras financiers avaient traîné à leur suite leurs conséquences ordinaires : faillites, pertes, chômages, misères et ruines de toute sorte. Hambourg et l'Allemagne centrale, Francfort, le Wurtemberg, Bade, ressentirent aussi les effets de l'ouragan qui s'était abattu sur l'Angleterre et sur la France.

Si l'on compare les deux grandes crises de 1825 et de 1847, on voit aussitôt qu'elles sont déterminées l'une et l'autre par la même cause, l'exportation du numéraire, d'où résulte une contraction de l'instrument des échanges, constitué chez les peuples avancés à la fois de monnaie métallique et de monnaie de papier; mais cette exportation, ce *drainage*, comme disent les Anglais, fut amené en 1825 par des placemens inconsidérés dans les emprunts et les mines de l'Amérique, tandis qu'en 1847 elle était due en grande partie aux conséquences d'une mauvaise récolte, de sorte que s'il faut attribuer, pour la première de ces crises, la faute entière à l'imprudence des hommes, on peut s'en prendre pour la seconde à l'inclémence des saisons et aux rigueurs de la nature. En 1825, la perturbation économique fut de plus courte durée : il n'y eut qu'une seule panique, mais elle occasionna plus de ravages. En 1847, le fléau sévit plus longtemps : il y eut deux paniques, une en avril et une en octobre; les suites en furent toutefois moins désastreuses. La Banque, en 1825, ne fit rien pour conjurer le danger; en 1847, elle prit quelques mesures tardives sans un meilleur résultat. Malgré ces différences, les commencemens, l'explosion et la terminaison de la tourmente financière présentent aux deux époques les mêmes caractères généraux.

Nous arrivons maintenant à la dernière crise dont nous ayons à parler, celle de 1857. Elle fut plus grave que la précédente, parce qu'elle s'étendit sur le monde entier. Ayant pris naissance en Amérique, le cyclone financier dévasta successivement l'Angleterre, la France, l'Allemagne, tout le nord de l'Europe, y compris les états scandinaves, et le contre-coup s'en fit sentir jusqu'à l'autre côté de

l'équateur, à Java et au Brésil. A mesure que les moyens de communication étaient devenus plus faciles, plus économiques, la chaîne du crédit réciproque avait lié plus étroitement les unes aux autres les grandes places de commerce. Une union plus intime rattachait tous les intérêts, et un profond ébranlement à l'une des extrémités devait nécessairement se communiquer à l'autre, comme on verra bientôt l'étincelle électrique faire vibrer du même coup les deux hémisphères.

La révolution de février, malgré les embarras locaux qui en furent la suite, n'amena pas de crise véritable, parce que les événemens de cette époque n'eurent guère d'action sur les échanges internationaux. Quand le monde des affaires se fut remis de la secousse, les flots d'or de l'Australie et de la Californie ne tardèrent pas à lui imprimer un prodigieux essor. Pendant les neuf années de 1848 à 1856, on estime que ces deux pays seuls envoyèrent en Europe plus de 4 milliards de francs. En 1856 seulement, l'Angleterre reçut en métaux précieux, or et argent, une valeur de 25,643,600 livres sterling. Ces 4 milliards, répandus en si peu de temps dans la circulation européenne, eurent pour effet immédiat de stimuler extraordinairement la production et l'esprit d'entreprise. Ce fut, comme d'habitude, l'Angleterre qui donna le branle au mouvement d'expansion. Pendant l'année 1852, l'intérêt tomba de nouveau à 2 et même à 1 1/2, et les consolidés atteignirent le pair. Aussitôt de nouvelles compagnies se formèrent pour absorber le capital surabondant. Cette même année, dans l'espace de cinq mois, on en vit s'établir 153, exigeant des versemens pour une somme de plus d'un milliard de francs. La construction de nouvelles lignes de chemins de fer absorba, de 1852 à 1857, encore au moins 5 milliards. Les autres industries se développèrent dans la même proportion. La production du fer, de la houille, des étoffes de laine et de coton, augmentait avec une rapidité prodigieuse. Le commerce porta le mouvement de ses affaires, importations et exportations réunies, de 3 milliards en 1848 à 7 milliards de francs en 1856. Ce merveilleux accroissement de richesse dans toutes les branches permit à l'Angleterre de faire face, sans difficultés apparentes, à la dépense de 2,300,000 livres sterling qu'exigea la guerre avec la Russie. Les arrivées mensuelles de l'or des *placers* comblaient les vides que faisaient de temps en temps les remises à effectuer en Orient. Cependant dès la fin de 1855 il fallut protéger, par un escompte élevé à 7 pour 100, un encaisse réduit à 11 millions de livres sterling, et l'année d'après, à la même époque, la réserve métallique étant tombée à 9 millions, l'intérêt fut de nouveau porté à 7 pour 100.

En France, pendant la même période 1848-1856, proportionnellement l'expansion n'avait pas été moindre. Les entreprises de che-

mins de fer seules absorbèrent annuellement, de 1852 à 1854, 250 millions, puis en 1855 500 millions, et en 1856 520 millions de francs. Lorsque l'administration décida, par mesure de prudence, en 1856, que momentanément on n'accorderait plus de concessions, l'achèvement des voies déjà concédées exigeait encore une mise dehors de 1,260 millions. Les emprunts de l'état, souscrits avec un si furieux entrain, et ceux des villes absorbèrent encore, de 1854 à 1856, environ 1 milliard 1/2. Nous n'insisterons pas sur la physionomie de ces années, encore assez peu éloignées de nous pour qu'on n'en ait pas perdu le souvenir. C'était le temps heureux de la hausse générale et des bénéfices assurés. Les autres marchés du monde présentaient un spectacle à peu près pareil. L'Allemagne, elle aussi, jusque-là prudente et sage, se lança dans le tourbillon. Les primes merveilleuses touchées par les fondateurs et les premiers actionnaires du crédit mobilier français avaient monté toutes les têtes au-delà du Rhin. Chaque ville voulut avoir sa banque ou son crédit mobilier. De 1854 à 1857, on en fonda pour un capital d'environ 800 millions de francs. Partout on s'arrachait, on se disputait les titres des institutions nouvelles. A Francfort, on avait réservé le droit de souscrire à ceux qui étaient bourgeois de la ville. Tous souscrivirent, et on payait chèrement les portefaix bourgeois qui, grâce à un coup d'épaule, pouvaient arriver avant les autres au guichet. A Vienne, la foule des souscripteurs passa toute la nuit devant les bureaux, et quand approcha l'heure de l'ouverture des portes, plus d'un faillit périr étouffé dans la presse. Même fièvre vertigineuse dans toutes les villes, grandes et petites, à Cobourg, à Leipzig, à Dessau, à Gera, à Buckebourg, à Hanovre, à Meiningen. On s'occupait peu du mérite réel de l'institution qui se fondait; le but unique était de toucher des primes qui paraissaient infaillibles. On s'inscrivait pour dix, pour cent fois autant d'actions qu'il y en avait de disponibles, afin que cette apparence d'empressement du public fît aussitôt monter la valeur. Les souscriptions pour la banque de Hanovre montèrent à la somme fabuleuse de 1,100 millions de thalers, soit plus de 4 milliards de francs. Une institution de crédit fondée à Hambourg vit son capital souscrit au centuple, et pourtant elle semblait si peu sérieuse qu'elle ne put trouver de directeur. D'autre part la construction des chemins de fer, opération sérieuse celle-là, en trois ans absorba plus d'un milliard de francs.

De l'autre côté de l'Atlantique, les États-Unis avaient présenté bien plus que l'Europe le spectacle d'un essor inoui de la production et de la spéculation. Chez ce peuple riche des ressources illimitées d'un sol vierge, plus riche encore de l'activité dévorante et

de la vive intelligence de ses citoyens, la création des capitaux s'opère avec une rapidité qui tient du prodige. Le travail est deux fois plus productif qu'en Europe, et nul n'est oisif. L'Américain est le premier *wealth maker* (créateur de richesse) du monde. La vie semble n'avoir qu'un but à ses yeux, poursuivre la fortune, et nul ne sait mieux que lui s'aider du secours de la machine qui décuple les forces de l'homme. Lorsqu'on étudie les chiffres qui peuvent servir à mesurer le progrès économique des États-Unis à cette époque, on s'étonne de la puissance qu'ils révèlent, et l'on comprend mieux les gigantesques sacrifices d'argent que la fédération parvient à faire maintenant pour la guerre. En 1856, l'Union avait déjà construit 24,000 milles de chemins de fer, et 50,000 de télégraphes, trois fois autant que l'Angleterre et six fois autant que la France. Le tonnage de sa marine marchande avait à peu près atteint celui de la Grande-Bretagne. Le congrès avait concédé, dans la seule année 1856, 40 millions d'acres, c'est-à-dire un territoire grand comme le tiers de la France. Le mouvement dans les ports et sur les chemins de fer s'était accru d'un tiers. Le nombre des banques, de 700 en 1846, s'était élevé en 1856 à 1,416, avec un capital de 376 millions de dollars. La dette de l'état avait été réduite à la somme insignifiante de 35 millions de dollars, et le produit des impôts laissait un excédant disponible. Ainsi, tandis que les nations européennes dévoraient une partie de leurs épargnes en armemens énormes ou sur les champs de bataille, l'heureuse Amérique, jouissant d'une paix profonde, consacrait les siennes à féconder toutes les branches de l'activité nationale, l'agriculture et l'industrie, le commerce et la navigation.

En ces temps fortunés, le monde civilisé présentait donc l'image d'une prospérité sans exemple. L'univers était devenu semblable à une ruche ou plutôt à un immense atelier, et chaque peuple s'appliquait à livrer à l'échange général le produit que ses aptitudes ou son climat lui permettaient de créer avec le plus d'avantage. La vapeur, entraînant le navire sur les mers et le wagon sur les voies ferrées, établissait entre tous les marchés des communications journalières. L'or, qui coulait à flots, et les instrumens de crédit, bien plus puissans que l'or, donnaient à la circulation des richesses des facilités et par suite une rapidité extrêmes. Le transport des marchandises, la masse des produits, le total de la consommation, tous les élémens de la fortune des nations se comptaient par des chiffres si énormes, que, comme ceux qu'emploie l'astronomie, ils stupéfient l'esprit, qui ne peut plus les saisir. Cette vie exubérante, cette fièvre de production, étaient certes un beau spectacle pour ceux qui croient que le salut des sociétés est dans l'accumulation des capi-

taux. Or c'est au milieu de cette expansion des forces productives et dans le pays même qui y avait pris la plus large part qu'éclata tout à coup l'orage qui devait occasionner tant de désastres.

Ce qui prépara la crise aux États-Unis, ce fut l'emploi exagéré du crédit, et notamment les avances énormes faites par les banques (1), au moyen de leurs dépôts, aux entreprises industrielles, aux chemins de fer surtout; mais ce qui détermina l'explosion, ce furent les perturbations du commerce extérieur. Dans un pays qui s'enrichit, on voit augmenter la consommation de toutes choses, de celles principalement qui répondent à des besoins de luxe. Or ces choses-là, c'était l'Europe qui les fournissait à l'Amérique. On calcule qu'en 1857 la toilette seule des dames exigea une importation de marchandises européennes d'une valeur de 200 millions de francs. Stimulés par l'aspect de la prospérité croissante de la nation, les négocians avaient à l'envi agrandi leurs commandes. En 1856, le blé avait été cher en Europe, et l'Union avait payé ses créanciers avec ses exportations de céréales. En 1857, une bonne récolte dispensa l'ancien monde de se faire nourrir par le nouveau, et celui-ci se trouva dans l'embarras quand il lui fallut solder ses importations. Des remises en or étaient le seul moyen de rétablir la balance. Le mal n'était pas encore très grand, seulement il en résulta une certaine inquiétude. Or toute défiance restreint le crédit, qui n'est que la confiance. L'argent et le crédit se raréfiant ensemble, les moyens d'échange devinrent insuffisans. Les prix baissèrent, d'abord ceux des marchandises, puis ceux de toutes les valeurs. Les déposans commencèrent à retirer quelque argent des banques. Ce fut l'origine de la débâcle. Le 24 août, l'*Ohio life and trust company* suspendit avec un passif de 5 millions de dollars, qui, liquidation faite, ne laissa pourtant qu'une perte insignifiante. Bientôt suivit la suspension du *Mechanic banking association*, un des plus anciens établissemens de l'état. Au commencement de septembre, il y eut une éclaircie : on espéra que la crise s'arrêterait. Dans les grands ouragans, après une première bourrasque, il s'établit de même un instant de repos qui précède le déchaînement final des élémens. Les banques en profitèrent pour restreindre peu à peu leurs escomptes afin de se mettre à couvert; mais ces mesures de prudence augmentèrent les alarmes. En quelques semaines, toutes les valeurs, même les meilleures, baissèrent de 30 à 50 pour 100. Un sinistre maritime, auquel on aurait attaché peu d'importance en temps ordinaire, porta la panique à son comble. Le *money-market*

(1) Au 22 août 1857, à la veille de la crise, la somme de ces avances avait presque dépassé l'ensemble de toutes les valeurs réunies, réserve métallique, billets et dépôts. Les dépôts seuls dans les banques de New-York dépassaient 400 millions de francs en 1856, et étaient encore de près de 300 millions en 1857.

attendait avec impatience un *steamer* chargé d'or qui devait rendre, espérait-on, quelque facilité à la circulation embarrassée. Malheureusement le *Central-America*, ce galion californien si anxieusement désiré, fit naufrage, et dès lors ce fut un sauve-qui-peut général. A la fin de septembre, les banques de Maryland et de Pensylvanie suspendirent, entraînant avec elles cent neuf maisons des plus importantes de Baltimore, de Boston et de Philadelphie. Au 3 septembre, cent soixante-quinze banques avaient arrêté le remboursement des dépôts. L'escompte était à 30 ou 40 pour 100. Les fabriques commençaient à se fermer, et les ouvriers étaient renvoyés en foule. Les banques de New-York avaient encore un encaisse de 13 millions de dollars, et elles tenaient bravement tête à l'orage, restreignant chaque jour leurs avances; mais ces restrictions élevaient de plus en plus le taux de l'intérêt : il monta à 60 ou 70 pour 100, ou plutôt tout crédit était mort, tout échange suspendu. Les commerçans, poussés au désespoir et rendant les banques responsables de l'extrémité où ils étaient réduits, organisèrent un *run* sur celles qui se tenaient encore debout. Le 13 octobre fut un jour terrible : on assista alors aux émeutes du monde financier, à la prise d'assaut des bastilles du capital. Les banques payèrent pendant quelques heures à bureau ouvert; le soir cependant, sur les trente-trois qui restaient, trente-deux suspendirent aussi. Dans tout l'état, puis dans tout le nord, enfin dans l'Union entière, tout s'écroula comme sous le coup irrésistible d'une trombe. Presque aucun établissement, aucune maison, ne resta debout. Tout paiement en argent avait cessé, toute remise était impossible; nul ne pouvait plus ni vendre ni obtenir de crédit. Il n'y avait plus ni prêteurs ni acheteurs. Quand on fit le relevé des désastres, on trouva qu'au Canada et dans l'Union il y avait 5,123 faillites, avec un passif de 299 millions de dollars, plus d'un milliard 1/2 de francs, dont la moitié environ était définitivement perdue. Chose inouie, à l'exemple des banques, quatorze grandes compagnies de chemins de fer, écrasées par leur dette flottante, suspendirent aussi avec un passif de 189 millions de dollars. Le contre-coup des catastrophes de New-York se fit sentir jusqu'aux bords du Pacifique. En Californie, les banques furent de même décimées par un *run* tout spontané; toutefois, après avoir fermé leurs portes pendant quelques jours, elles reprirent leurs paiemens.

Dans le reste de l'Union, si la crise fut exceptionnelle par sa généralité, sa soudaineté et son intensité, elle ne fut pas du moins de longue durée. La baisse extrême des meilleures valeurs et la fabuleuse élévation de l'escompte (60 pour 100) attirèrent l'attention des spéculateurs européens. Les ordres d'achats arrivèrent, et par suite les remises en métal. L'or reflua si rapidement que déjà, au

commencement de décembre, la réserve des banques de New-York s'éleva à 26 millions de dollars, et qu'elles purent reprendre leurs paiemens en espèces. Au 1er janvier, toutes les banques de l'Union en avaient fait autant, sauf celles de Pensylvanie, à qui on accorda un délai jusqu'au 1er avril.

Le cyclone financier qui avait ravagé toute la surface de l'Union en octobre n'atteignit l'Angleterre qu'en novembre. On estime que les capitalistes anglais avaient placé 1 milliard 1/2 de francs dans les entreprises américaines, dans les chemins de fer principalement. La baisse de toutes les valeurs aux États-Unis les atteignit fortement; mais cette circonstance n'amena point l'explosion de la crise, occasionnée plutôt par l'emploi excessif du crédit. D'immenses affaires, faites avec peu d'argent comptant et avec énormément d'avances accordées par les banques (1), voilà ce qui rendit la convulsion possible, ce qui en prépara les élémens. La cause déterminante fut, comme toujours, une contraction de l'intermédiaire des échanges. L'insurrection de l'Inde et les hostilités avec la Chine avaient exigé l'envoi de beaucoup de numéraire dans l'extrême Orient. En même temps les besoins de la place et la baisse des prix appelaient l'or à New-York. L'argent s'écoulait vers l'est (2), suivant son cours habituel, et l'or, par exception, refluait vers l'ouest. Un certain vide se fit; l'encaisse de la Banque tomba à 9 millions au 17 octobre. L'escompte fut élevé à 7 pour 100, puis à 8 la semaine d'après. Cependant nul ne prévoyait encore la gravité de la situation, et le *Times* continuait à rassurer le public, quand tout à coup, le 27 octobre, l'importante banque de Liverpool suspendit ses paiemens. Ce fut comme un coup de tonnerre qui annonça le déchaînement de la tempête. Les faillites commencèrent à Liverpool et à Glasgow. Le 30 octobre, 50,000 livres sont enlevées par une banque d'Écosse, 80,000 livres par les banques d'Irlande, et la compagnie des Indes fait un grand envoi d'argent vers l'Orient. L'encaisse métallique de la Banque d'Angleterre continue à baisser : il tombe à 6 millions 1/2. Le 5 novembre, l'escompte est porté à 9, et le 10 enfin au taux inconnu jusque-là de 10 pour 100. Dès lors la panique devient générale, les prix sont écrasés; marchandises et valeurs perdent 20 ou

(1) On a enregistré à ce sujet quelques faits vraiment incroyables. Ainsi la *Wolverhampton-Bank* avait avancé à deux maisons 40 millions de francs. La firm G... et Ce avait en capital lui appartenant 250,000 francs : elle suspendit avec un passif de 14 millions. La firm B... était parvenue, grâce au crédit, à faire en trois ans pour 75 millions d'affaires avec un avoir de 200,000 francs. La maison M..., qui n'avait jamais eu 30,000 francs à elle, laissa un passif de 9 millions. Le chancelier de l'échiquier, sir Charles Wood, fit connaître au parlement que le *Royal-Bank* de Liverpool, avec un capital versé de 600,000 livres sterling, en prêta 500,000 à une seule maison.

(2) En 1857, l'Angleterre envoya dans l'extrême Orient une valeur de 419,882,000 fr. en argent.

30 pour 100. Dans les principaux centres industriels, on voit succomber les plus puissantes maisons, avec des passifs qui se comptent par millions. Même les fameuses banques d'Écosse, qui avaient tenu tête à toutes les crises précédentes, et qui étaient citées pour leur solidité, ne purent cette fois résister au choc. Le 9 novembre, la *Western-Bank*, avec ses quatre-vingt-treize succursales, suspendit ses paiemens. Cette catastrophe inattendue jeta partout la consternation, et atteignit directement les classes inférieures. Les petits bourgeois, les ouvriers même, déposaient leurs économies dans ces établissemens de crédit, et leurs *banknotes* d'une livre étaient dans toutes les mains. Dès lors on se rua sur les banques pour retirer les dépôts et obtenir de l'or. On comprend le désespoir de tous ceux qui étaient repoussés, et qui revenaient les mains vides ou avec un chiffon de papier que nul ne voulait recevoir. En cette extrémité, on vit ce que peuvent l'initiative individuelle et les habitudes de publicité d'un pays libre. Le 17 novembre se réunit à Glasgow un *meeting* composé des membres de l'aristocratie et de la bourgeoisie riche, et tous les assistans s'engagèrent à accepter au pair le papier des banques en tout paiement. Cette énergique résolution ramena la confiance; le billet circula de nouveau, et comme les actionnaires des banques, la plupart riches propriétaires, étaient tenus sur tous leurs biens, en vertu de la clause de responsabilité illimitée, le passif fut entièrement couvert.

A Londres, par suite de l'épuisement de sa réserve métallique, la Banque était arrivée au moment où, pour obéir à l'*act* de 1844, elle allait être réduite à une complète impuissance. Comme en 1847, les instances du commerce déterminèrent le ministère à autoriser la suspension de l'*act* (12 novembre), et cette fois les émissions dépassèrent la limite légale d'environ 25 millions de francs. Le total des escomptes s'éleva de 14,803,000 livres sterl. le 10 novembre à 21,600,000 livres sterl. le 21 du même mois. Comme en 1847, cette mesure de salut public parut amener une détente dans la situation; malheureusement elle arriva trop tard pour sauver les districts industriels des cruelles épreuves qu'ils eurent à traverser pendant ce terrible hiver.

L'ébranlement général et la suspension complète des affaires amenèrent une baisse considérable sur tous les prix. La fonte tomba de 83 à 48 shillings la tonne, les cotons filés et tissés perdirent de 18 à 24 pour 100, et il en fut de même pour la plupart des marchandises. Les pertes de tous les fabricans furent énormes. Il fallut restreindre la production et renvoyer les ouvriers. L'industrie sidérurgique principalement souffrit beaucoup. Plus de 120 hauts-fourneaux furent mis hors feu, et par suite 40,000 ouvriers se trouvèrent sans ouvrage. A Manchester, à Birmingham, on ne travailla qu'à *short*

time, c'est-à-dire 36 heures par semaine. La diminution forcée des salaires traîna après elle son triste cortége de misères : coalitions, émeutes, extension rapide du paupérisme. De septembre 1857 à février 1858, on compta 207 grandes faillites avec un passif d'environ 1 milliard 1/2. En Angleterre, beaucoup moins de maisons s'écroulèrent qu'en Amérique, mais relativement les pertes définitives furent plus grandes. Tandis que là-bas l'Union se releva bientôt avec toute la vigueur et l'élasticité de la jeunesse, comme un vaillant navire qui, la tempête passée, se redresse sur la vague et reprend sa course rapide, ici la mère-patrie, semblable à un puissant trois-ponts dont les lames ont emporté les agrès et fatigué la carène, ne se remit que lentement de la secousse qui avait ruiné son crédit et ébranlé ses industries. Pendant tout le printemps de 1858, le travail languit. Ce ne fut que vers la fin de l'année que les affaires reprirent leur activité accoutumée.

Après avoir ainsi dévasté l'Angleterre, la crise s'abattit sur le continent. La France, qui reçut le premier choc, résista admirablement. Son immense circulation métallique, la plus grande du monde, les allures prudentes du commerce, les usages des banques, qui ne favorisent point les crédits à long terme, telles sont les causes principales qui lui permirent de tenir tête à l'orage sans de trop grands désastres. Néanmoins l'encaisse métallique de la Banque diminua rapidement : à la fin de novembre, il était descendu à 73 millions pour 554 millions de billets (1). Le taux de l'escompte à Paris fut porté successivement, comme à Londres, à 7 1/2 en octobre, à 8, 9 et enfin à 10 pour 100 en novembre. Jamais on ne l'avait vu aussi haut, car longtemps la Banque s'était fait un point d'honneur de le maintenir toujours au taux uniforme de 4 pour 100. Il y eut un moment de terreur. Quelques maisons fortement engagées avec l'Amérique succombèrent. Des adresses furent même envoyées d'Orléans et du Havre réclamant le cours forcé des billets. Beaucoup d'industries souffrirent, l'activité fut partout fortement déprimée ; mais il ne se produisit rien de comparable à ce qui s'était vu de l'autre côté du détroit. A la fin de décembre, l'encaisse s'étant relevé à 90 millions, l'escompte fut ramené à 5 pour 100.

L'Allemagne, Hambourg et les trois états scandinaves furent bien plus maltraités. Hambourg est, comme on sait, l'un des principaux ports du monde. C'est par l'Elbe que se font en très grande partie les échanges de l'Europe centrale avec l'Angleterre, le Nord et les pays d'outre-mer. La valeur de ses exportations et de ses importa-

(1) Les comptes-rendus de la Banque de France nous apprennent qu'en 1855, 1856 et 1857 elle acheta pour 1 milliard 377 millions de francs de lingots, pour lesquels elle dut payer 15 millions 893,000 francs de primes.

tions était montée en 1856 à 1,268,305,810 marks banco (1). Dans les dix premiers mois de 1857, la spéculation avait accumulé dans les magasins des quantités énormes de denrées coloniales achetées à des prix d'un tiers plus élevés que d'ordinaire. Hambourg était non-seulement une très importante place de commerce, c'était aussi une vaste banque qui se chargeait de la négociation et du recouvrement de toutes les traites du nord scandinave. Pour faire face à ces immenses opérations, beaucoup de capitalistes et de commissionnaires avaient recours au dangereux expédient du crédit fictif fondé sur du papier de complaisance. La situation du marché était donc déjà critique. Le terrain était miné, et un ébranlement un peu sérieux devait suffire pour causer les plus graves catastrophes. La crise éclata quand elle diminuait déjà d'intensité à Londres, après la suspension de l'*act* de 1844. La faillite d'une maison établie en Angleterre, et qui faisait de grandes affaires avec tout le Nord, produisit le premier choc; la secousse fut terrible. En moins d'une semaine, la situation sembla désespérée : on ne comptait plus les banqueroutes; tout le monde était devenu insolvable. On essaya de tous les moyens pour rétablir le crédit ébranlé, sans pouvoir y réussir; association pour l'escompte, prêts en bons d'état sur marchandises, nomination d'administrateurs pour les maisons embarrassées, rien ne parvint à calmer la panique. Pendant quinze jours, on eût dit une ville prise d'assaut. Enfin le salut arriva d'où certes on n'aurait pas dû l'attendre, de l'Autriche, réduite elle-même depuis si longtemps à l'extrémité du papier-monnaie; mais précisément parce qu'elle n'était pas tenue au remboursement de ses billets à cours forcé, elle pouvait se passer de son métal, et elle prêta à Hambourg 10 millions de marks banco, qu'elle envoya par un train spécial aussi richement chargé qu'un galion du Mexique. Cet argent fut employé à faire des avances aux principales maisons qui allaient succomber, et dès ce moment la confiance revint un peu. Déjà, à la fin de décembre, l'escompte était ramené au taux habituel. Quand on fit le relevé des désastres occasionnés par la crise, on trouva 145 faillites avec un passif de près d'un demi-milliard de francs, dont une grande partie, il est vrai, fut payée plus tard. Par le contre-coup, tout le nord scandinave fut secoué et ravagé, et maintenant encore on ne s'y rappelle qu'en frémissant la terrible année 1857. A Copenhague, à Stockholm, à Christiania, dans le Slesvig-Holstein, les banqueroutes furent relativement aussi nombreuses qu'à Hambourg. Dans le Danemark seul, on en compta 200, dont 77 pour Copenhague. La plupart des villes de l'Allemagne, Leip-

(1) Le mark banco vaut 1 franc 87 centimes.

zig, Stettin, Berlin, Magdebourg, Stuttgart, Cologne, et les villes du nord de l'Italie en relations habituelles avec l'Allemagne, Turin, Milan, Venise, eurent aussi à traverser de rudes épreuves. Partout éclataient les faillites, suivies de pertes, de ruines et de suicides. Les conséquences de l'ébranlement des grands marchés de Londres et de Hambourg se firent sentir jusque dans l'autre hémisphère. Dans l'Amérique du Sud, à Rio de Janeiro, à Buenos-Ayres, à Valparaiso, à Guayaquil, et jusque dans les îles de la Sonde, à Batavia et à Singapore, beaucoup de maisons succombèrent avec des passifs plus ou moins considérables.

La crise de 1857 fut surtout remarquable par sa généralité, car il n'y eut pour ainsi dire aucune partie du globe qui y échappa. Elle montre combien le lien commercial qui réunit tous les peuples est devenu intime par suite de la facilité des échanges et des communications, par suite aussi de l'extension du crédit, qui ne craint plus de s'aventurer jusqu'aux antipodes. Elle prouve manifestement que désormais, pour le bien et pour le mal, dans la prospérité et dans l'adversité, les nations deviennent réellement solidaires. Saint Paul, dans une sublime image, a dit que tous les hommes ne forment qu'un corps, et les philanthropes se sont toujours plu à parler de la grande famille humaine. Ces expressions cessent d'être, dans l'ordre économique du moins, de pures métaphores; elles commencent à traduire tout simplement la réalité. Qu'à l'autre bout du monde un engorgement se produise pour la circulation, que de l'autre côté de l'Atlantique la guerre civile éclate, et les peuples européens ne tardent pas à ressentir le contre-coup de ces accidens locaux. Ils s'en aperçoivent à des signes que nul ne peut méconnaître et dont tout le monde pâtit : la rareté de l'argent et la baisse de toutes les valeurs. Dans l'exposé que nous venons de faire des principales crises, nous n'avons peut-être pas évité une certaine monotonie; mais cette monotonie même porte une instruction précieuse avec elle, car le retour constant des mêmes circonstances prouve que nous sommes ici en présence d'un de ces enchaînemens de cause à effet que l'on a appelés lois économiques, lois bien différentes toutefois des lois physiques, attendu qu'étant le résultat de faits humains, elles restent soumises au libre arbitre de l'homme, qui peut les modifier, les corriger par plus de science ou plus de sagesse. Il reste à découvrir maintenant la loi qu'on croit entrevoir sous les incidens divers de l'histoire des crises; mais ce côté du sujet mérite d'être étudié à part.

ÉMILE DE LAVELEYE.

REVUE MUSICALE

FAUST. — REPRISE DE *MIREILLE.*

La sonorité, les accords, la modulation, le rhythme, l'instrumentation, ne sont que des moyens extérieurs sans doute, mais ce sont là, de notre temps, des moyens très puissans et à l'aide desquels tout homme intelligent et possédant à fond sa théorie parviendra à produire une musique qui, sans être vraiment œuvre de maître, en aura aux yeux du monde tous les semblans. C'est l'histoire du *Faust* de M. Gounod, un opéra très réussi où l'idée manque, une musique de seconde main écrite par un musicien d'un ordre éminent. Entendons-nous d'abord sur ce mot idée, qui, en musique, ne veut pas dire seulement pensée, thème, motif, mais doit, selon nous, s'appliquer à quelque chose de bien autrement significatif et *transcendant.* Comme ces étoiles qui percent tout à coup l'immensité du bleu où nul corps planétaire n'apparaissait, et dont l'irradiation instantanée vous éblouit, l'idée éclate. Avant que vous ayez pu vous reconnaître, elle vit; la voilà devenue verbe, ton, image, et se manifestant à vous sous une forme tout humaine, — si bien qu'elle vous communique à vous public des sensations exactement semblables à celles qu'elle a fait éprouver à son créateur. Ici nous avons mis le doigt sur le point vraiment critique de la partition de M. Gounod, attendu que ces sensations de l'idée faite œuvre, ce n'est pas à sa musique qu'il faut les demander, mais à l'inspiration primordiale, au poème de Goethe, source génératrice de ce grand succès comme de tant d'autres en musique, en poésie, en peinture. Je ne veux point médire du talent de M. Gounod, auquel je reconnais des qualités exquises. M. Gounod est un artiste, un délicat; celui-là du moins connaît les maîtres,

les comprend, et n'imite pas ce fabuliste qui se défendait dans sa préface d'avoir jamais rien lu d'un certain La Fontaine dont on venait de lui signaler les ouvrages au moment de mettre sous presse. L'auteur des partitions du *Médecin malgré lui* et de *Faust* sait ce que vaut l'étude, ce qu'elle coûte et aussi ce qu'elle rapporte. Ce n'est pas lui qu'on surprendrait allant chez le voisin s'informer de ce qui se passait dans son art il y a soixante ans. Non content de parcourir dans tous les sens le vaste empire des connaissances musicales, nous l'avons vu choisir tantôt une province, tantôt une autre, pour y résider un laps de temps, s'y installer, s'y fixer, élisant un jour domicile sur les domaines du rationaliste Bach, et le lendemain transportant ses pénates en terre pontificale pour y vénérer tout à son aise les Palestrina et les Allegri. Dire de M. Gounod qu'il possède à fond l'histoire de son art n'est point assez, il pourrait l'écrire, sans compter qu'à des connaisances spécifiques si étendues, d'autres plus générales viennent se joindre, et que le musicien se double ici d'un critique et d'un philosophe. Cette faculté de se procurer par le travail un certain capital intellectuel qu'on fait valoir est un signe caractéristique de l'époque où nous vivons. On spécule en peinture, en musique, sur des combinaisons d'idées néo-chrétiennes, d'effets renouvelés du plus vieux style, comme à la Bourse on spéculerait sur les fonds publics.

Qui n'a remarqué à l'une des dernières expositions ces tableaux représentant divers épisodes du poème de *Faust,* et dans lesquels l'imitation archaïque était poussée si loin que vous auriez cru voir je ne sais quelles copies de Lucas Kranach faites sur commande? Au premier abord, vous vous seriez volontiers écrié comme Louis XIV : « Qu'on m'ôte de devant les yeux ces magots, » puis vous finissiez, en y regardant de plus près, par trouver cela curieux, *réussi,* par vous intéresser, sinon à l'œuvre d'art, du moins à l'habile produit d'une assez amusante industrie. J'en dirai autant de tous ces pastiches musicaux ou littéraires, de tous ces raffinemens de *virtuosité* qui sont le signe très particulier des périodes de décadence. L'art qui monte vers l'épanouissement n'a pas de ces recherches, de ces *précieusetés* calculées, au contraire il est parfois incorrect, maladroit; mais sous ces incorrections naïves, sous ces maladresses, on sent la vie, dont les forces latentes, déjà en travail de liberté plus complète, vous attirent, vous parlent. Dans l'art qui décline, c'est surtout cette virtualité qui manque, et tous les agrémens extérieurs, tout le luxe de la mise en œuvre la plus habilement ornementée n'en sauraient déguiser l'absence. On voit alors souvent apparaître d'excellens esprits, d'ingénieux éclectiques qui, d'avance instruits des bons endroits, vont se ravitailler dans le passé pour les besoins du présent.

Ainsi la sculpture fit à Rome sous l'ère des empereurs : je dis la sculpture, attendu qu'à cette bienheureuse époque de l'humanité la musique n'existait pas. Cet art qui n'invente rien, mais façonne, qui, sans pouvoir produire la

vie, en sait trouver les élémens à la place où les artistes créateurs les ont mis, pourquoi ne refleurirait-il point aujourd'hui? Pourquoi n'aurions-nous pas des musiciens comme il y eut jadis des statuaires du césarisme, des esprits savans, polis, académiques, qui s'en iraient demander aux Haydn, aux Gluck, aux Mozart, le secret de leur inspiration, à l'instar de ces sculpteurs si richement dotés de la Rome impériale, qui ne se lassaient pas d'interroger les chefs-d'œuvre des anciens Grecs et d'en reproduire les formes selon le goût du jour, multipliant partout les accessoires, caressant la surcharge?

Sans trop vouloir presser l'analogie, j'estime qu'on pourrait trouver chez M. Gounod plus d'un rapport très frappant avec ces hommes de bonne volonté dont je parle. Lui aussi s'entend à composer dans le plus beau style, quoique ce style, il ne l'ait point créé. Si habilement, si curieusement il l'a étudié chez les maîtres, qu'il le manie aujourd'hui avec un naturel plein de charme et d'autorité. Fugue et contre-point, chevaux de bataille du pédantisme, épouvantails des esprits frivoles, que ne gagne-t-on pas à vos exercices, qui sont pour les organes de la pensée ce qu'est la gymnastique pour le développement musculaire? A cet effort continu, l'esprit s'affermit, s'assouplit, le sentiment apprend à mesurer son expression, l'inspiration à gouverner son vol. N'exagérons rien cependant, et n'allons pas croire avec quelques pédans plus ou moins honnêtes que le contre-point, qui ne saurait être qu'un moyen, doive passer pour le but suprême de l'art. Hændel a écrit des oratorios entiers où pas une fugue ne se montre, mais qu'un musicien possédant à un moindre degré ce grand art de la tablature n'aurait jamais pu composer. Dans la *petite messe solennelle* de Rossini exécutée l'an passé à l'hôtel Pillet-Will, la fugue du *Gloria* est certes un morceau très fort, aux termes de l'école, et cependant cette haute science chez Rossini n'a surpris personne, car si les juxtapositions, imitations, transpositions et autres formules à l'usage des réalistes et nominaux du Conservatoire ne firent jamais le régal ordinaire du grand Italien, il suffisait d'avoir entendu *Guillaume Tell* pour se dire qu'à un homme capable d'écrire cet orchestre, aucun secret de la science musicale ne pouvait être resté étranger.

M. Gounod a la science de l'instrumentation; mieux encore, il en a le sens, car l'instrumentation ne s'apprend pas. On apprend à connaître le caractère, la portée, la *technique* des instrumens, mais nul ne peut en enseigner l'emploi; c'est affaire d'instinct, de révélation, de génie. Lorsque j'entends le *Faust* de M. Gounod, j'éprouve dès les premières mesures une impression tout agréable; mon esprit, dès l'abord, trouve son compte à cette période correcte, bien ordonnée, où ce qui précède est toujours en harmonie avec ce qui va suivre; mes oreilles se délectent à cette sonorité toujours maîtresse d'elle-même, qui, soit qu'elle se livre ou se contienne, conserve sa vigueur et sa plénitude. Je ne me demande pas si ces modu-

lations, ces accords sont dans les règles : ce bien-être qu'ils me procurent est assez pour me convaincre, et je me dis : « C'est musical, » comme, en lisant telle bonne page d'un écrivain, je me dirais : « C'est littéraire. » Plus tard seulement le désappointement commence. Je me rappelle qu'il s'agit d'un opéra de *Faust,* et qu'à un compositeur qui s'engage dans un tel sujet il ne suffit plus de faire montre de qualités simplement musicales, de combinaisons toutes spécifiques. De nouvelles conditions se présentent. Ce n'est plus assez désormais de s'adresser aux raffinemens de mon intelligence. Je tiens certes le style en très haute estime, mais je prétends aussi qu'on ait du pathétique et de la couleur, que les caractères soient mis en relief de main de maître, les situations abordées de front. Des chœurs de vieillards en enfance, des ritournelles de lansquenets, ne constituent pas une partition de *Faust,* même alors qu'à ces morceaux, d'ailleurs remarquables, viendraient se joindre çà et là quelques phrases de cavatine délicieusement présentées, mais dont l'inspiration va de la froideur au sentimentalisme sans jamais trouver le naturel. J'étonnerais peut-être fort M. Gounod, si je lui disais que, tout en s'imaginant composer d'une façon plus ou moins définitive la musique du poème de Goethe, il écrivait simplement un opéra italien de la meilleure école. Les chanteurs ne s'y sont pas trompés, et l'une des causes de la renommée de cette musique dont la valeur seule n'expliquerait point le succès, — une des principales causes de la popularité européenne de cet ouvrage doit être recherchée dans l'attrait tout particulier qu'elle exerce sur le tempérament des virtuoses les moins préoccupés à coup sûr de cet accord tant rêvé de nos jours entre le drame et la musique, et aux yeux desquels le docteur Faust est un premier ténor qui chante des duos et des *cabalettes,* habillé à la mode du fameux *bonhomme* d'Ary Scheffer, et Méphistophélès un baryton ayant pour caractère deux plumes de coq à son bonnet.

J'ai vu à Londres, pendant la saison, l'ouvrage de M. Gounod représenté ainsi à l'*italienne.* Comme parodie, c'était sublime, et, chose triste à dire, la musique, à ce travestissement de l'idée de Goethe, la musique gagnait plutôt qu'elle ne perdait. Mario surtout y roucoulait en vrai troubadour de pendule. A la place du grand sceptique enamouré et de son infernal Mascarille, figurez-vous Astolphe et Joconde, et vous aurez un crayon du tableau. La *prima donna* seule, la Lucca, venue là avec ses traditions du drame allemand, paraissait dépaysée dans cette atmosphère; toutes ses intentions portaient à faux. Vers la fin du second acte, lorsque Marguerite, après s'être enfuie du jardin, rouvre sa fenêtre, et, voyant Faust, l'attire à elle, son geste, d'un égarement si beau, son désordre presque farouche, restaient incompris; les jeunes lords, qui portent des camellias à la boutonnière, au lieu d'applaudir, se frisaient la moustache en ricanant, et les duchesses, dans leurs avant-scènes, minaudaient de l'éventail en murmurant : *shoking!*

« Mais, dira-t-on peut-être, s'il ne s'agit que d'un opéra italien, pourquoi ce grand succès en Allemagne? » Soyons juste, et tout en rendant à la partition de M. Gounod le tribut d'estime qu'elle mérite, n'allons pas trop ingénument lui faire honneur de tant d'heureuses chances qu'elle devait emprunter à un sujet qu'on peut maltraiter, insulter, ravager, mettre en pièces, mais qui résiste à tout, aux profanations doucereuses du librettiste comme au vandalisme brutal du dramaturge. Il y a ainsi, dans les hautes régions de la pensée, deux ou trois chefs-d'œuvre qui, sous quelque forme qu'ils nous apparaissent, ne sauraient manquer leur effet. Le génie, en les créant, les a si virtuellement imprégnés de sa substance, que jusque dans les plus ineptes découpures, dans les plus critiques transformations, quelque chose de divin se retrouve. — Un soir que j'allais à *Princess's Theater* voir Fechter dans *Hamlet,* il m'arriva d'être en retard. Ne pouvant gagner ma place sans déranger toute une foule, j'attendis la chute du rideau, qui venait à peine de se lever, et, l'œil collé à la vitre d'une loge, je suivis du dehors tout le premier acte. De ce qui se disait sur le théâtre, je n'entendais naturellement pas une parole, et cependant ce spectacle, par sa grandeur, me touchait, m'entraînait. Une telle logique présidait à toutes ces entrées et sorties, un si grand art faisait aux grandes scènes succéder des scènes courtes, tant de pittoresque et de poésie rehaussait cet appareil théâtral, que, même réduit à cet état de simple fantasmagorie, l'*Hamlet* de Shakspeare tenait encore. Du chef-d'œuvre de la pensée humaine je ne voyais se jouer que la pantomime, et pourtant c'était encore splendide.

C'est justement ce qui arrive au public de Vienne, de Berlin ou de Darmstadt, lorsqu'il assiste aux représentations du *Faust* de M. Gounod : il voit le plus dans le moins. Si diminuée que soit l'idée, elle fait revivre devant lui tout un monde de prédilection, et pour réussir et bien mériter de l'Allemagne, c'est assez pour cette musique d'accompagner les scènes typiques du rouet, du jardin, du puits, de l'église et de la prison, d'être le prétexte d'une manifestation nouvelle d'un poème dont les épisodes, éternellement reproduits, vivent dans toutes les imaginations, dans tous les cœurs. L'Allemagne ne saurait se passer d'un opéra de *Faust*. Habilement écrite sur ce sujet prédestiné, la partition de M. Gounod venait à point pour remplacer celle de Spohr, qui pourtant, en dépit de ses obsédantes combinaisons enharmoniques, était loin d'être sans valeur, mais qui, ayant servi au divertissement de trois générations, commençait à réclamer pour ses vieux jours l'honnête quiétude des archives. Le *Faust* de Spohr a tenu quarante ans le répertoire; je souhaite la même carrière à l'ouvrage de M. Gounod. En attendant, ce qu'on peut prophétiser sans être un grand sorcier, c'est que tôt ou tard, à ce nouveau *Faust*, un troisième, non moins bien réussi, non moins heureux, succédera, lequel à son tour en engendrera d'autres, et ainsi de suite, à travers les âges, jusqu'à ce qu'un Mozart de l'avenir,

s'inspirant une dernière fois du poème, crée un de ces chefs-d'œuvre qui ne laissent désormais plus rien à dire à personne.

J'ai nommé Mozart, ce n'est point sans raison. On sait quel effet produisit jadis sur l'Allemagne l'apparition de son immortel *Don Juan,* un enthousiasme à peu près pareil à celui que devait soulever à son heure la publication des premiers fragmens de la tragédie de Goethe. En présence de cette musique, qui, non contente de prodiguer des trésors de mélodie et de science, venait, comme la philosophie, toucher au fond même des choses, les esprits s'émurent, tressaillirent. Gluck et Lessing n'étaient plus là pour voir avec ravissement mûrir et se dorer au soleil les glorieux fruits qu'ils avaient semés, Beethoven était trop jeune encore. Haydn seul put comprendre et se dire qu'on avait affaire au plus grand musicien qui jamais eût existé. Cependant à côté de Haydn veillait Goethe, dont l'œil déjà planait au-dessus des fluctuations de l'esprit national comme l'œil du souverain plane au-dessus de son peuple. Il entendit l'opéra nouveau, et de cette impression première naquit sans doute l'idée, plus tard formulée par lui, que Mozart eût été le seul homme capable de mettre en musique et les luttes morales de Faust et le douloureux roman de Marguerite. Goethe avait compris la divine aptitude de Mozart à connaître, à interpréter le cœur des femmes. Il sentait quelle incomparable figure musicale eût faite de sa Gretchen le chantre de doña Anna, d'Elvire, de Zerline, de Costanza, de Suzanne, de la comtesse, le créateur de tant de types ravissans qui, pour l'originalité suprême, le charme idéal et l'aristocratique distinction, mériteraient d'avoir, à l'égal des héroïnes de Shakspeare, leur livre de beauté.

Chaque génie a son coup d'œil particulier, sa manière d'envisager les choses. Pour un Praxitèle, le beau humain n'existe qu'à la condition d'être l'image du divin; pour un Raphaël, pour un Titien, les formes et les couleurs ne sont que le moyen de traduire au dehors la vie intime. Shakspeare en veut à la pensée et à l'action de l'homme, à l'éternel conflit du bien et du mal, au spectacle de l'ordre moral universel. Mozart, lui, aura surtout la perception des phénomènes de la sensitivité, et de cet état pour ainsi dire métaphysique se dégageront ces trésors de sympathie, ces effluves de pressentiment auxquels les compositions mêmes de son enfance empruntent une émotion, un idéal passionné que l'amour vrai seul communique aux œuvres de ses inspirés. Il est donc facile de supposer, après cela, ce que fût devenue la Marguerite du poète entre les mains d'un musicien aussi prodigieusement doué de la vie nerveuse. Je me demande cependant si, tout en complétant cette âme adorablement féminine de la manière la plus conforme à l'intention de Goethe, Mozart eût possédé ce qu'il fallait pour rendre dans sa profondeur caractéristique l'immense aspiration de Faust. Mozart avait certes à un très haut degré le sens philosophique; il suffirait, pour s'en convaincre, d'étudier le surprenant tableau du sanctuaire d'Isis dans son dernier et peut-être son plus grand chef-

d'œuvre, la *Zauberfloete;* mais le désir de connaître était chez lui moins inquiet, moins anxieux que chez le poète : son regard ne plongeait pas si avant dans les abîmes de l'esprit. Vers la réconciliation, l'apaisement, eût tendu plutôt sa recherche de la vérité. Cette lutte implacable, à outrance, qui dans le personnage de Goethe ne se trahit que par les horreurs du doute et les déchiremens de la conscience, était moins son affaire. N'importe, un pareil génie musical étant donné, cette élaboration du poème eût produit son résultat, et l'on conçoit que Goethe l'ait rêvée. Il se peut qu'en se transformant de la sorte, le caractère de Faust eût perdu quelque chose de son être métaphysique; mais comment oser soupçonner ce que serait devenue la figure poétique reproduite par le génie et l'art divin d'un Mozart à côté de celle de Marguerite dans chacune de ces scènes typiques qui leur servent de cadre, et, comme ces transfigurés des tableaux de la primitive école italienne, se détachant désormais plus lumineuse et plus vivante sur le fond d'or des immortelles mélodies? « Hélas! écrivait Goethe à Schiller, Mozart n'est plus, et sa perte a rendu vaine toute perspective sur quoi que ce soit de semblable. »

Qui sait? un homme, un grand musicien vivait naguère à qui rien ne fut étranger de ce qui se rattache au monde de l'intelligence, et qui, tout en ayant l'air de ne s'occuper que de sa musique, passait la moitié de son temps à réfléchir sur les problèmes de la philosophie et de l'histoire, ce qui était pour lui une autre manière de s'occuper de sa musique. A défaut de Mozart, aucun plus que cet homme n'eût semblé appelé à toucher à *Faust* d'une main de maître. Goethe lui-même, à diverses reprises, l'y encouragea, l'y poussa; Meyerbeer ne le fit point pour diverses raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, mais dont la meilleure avait son principe dans une question d'esthétique que nous avons souvent discutée ensemble. « Les chefs-d'œuvre, pensait-il, doivent rester ce qu'ils sont au jour de leur formation. — La musique, a dit l'archi-maître de toute critique moderne, la musique commence où la parole s'arrête. — Dès lors pourquoi de la musique là où la parole suffit? *Hamlet, Faust, le Cid, le Misanthrope,* sont des ouvrages qui vivent de leur propre vie et n'ont besoin de rien pour se compléter, étant en eux la perfection, la chose excellemment complète. — Les passions et les amours vulgaires qui remplissent toutes les années des centaines de romans sont ce qu'il faut à la musique. Elle se charge, à proportion du génie du *maestro,* de leur ôter l'air vulgaire et de les élever au sublime. — Qui a dit cela? Votre ami Beyle. Ce qui n'empêche point Shakspeare et Goethe d'abonder en situations, en idées musicales qu'il est permis à un musicien de s'approprier, mais en les renouvelant en quelque sorte, en les prenant de côté plutôt que de front, en évitant les comparaisons écrasantes, car, je le répète, on ne refait pas ce qui est fait et parfait. Croyez-vous qu'un remaniement dramatique en vers ou en prose du sujet de *Don Juan* soit possible au théâtre après Mozart? Pourquoi donc m'arro-

gerais-je le droit de mettre en musique ce qui appartient à Shakspeare et ne saurait, quoi que je fasse, appartenir qu'à lui? »

Cependant, en dépit de sa théorie, certains sujets attiraient Meyerbeer, *Faust* surtout, mais par l'idée symbolique plutôt que par le côté vivant et pittoresque, qui lui semblait, au point de vue littéraire, trop définitivement arrêté, fixé, pour pouvoir musicalement se cristalliser jamais à l'état de chef-d'œuvre. Étudier dans la profondeur de ses angoisses misérables cette âme traversée du mal de tous les doutes de l'humanité, la suivre à travers ses palpitations et ses ivresses jusqu'à la période suprême de réconciliation et d'apaisement par l'amour, c'était de quoi tenter le génie d'un grand artiste. D'un pareil thème, Beethoven eût fait le programme d'une symphonie; Meyerbeer, plus spécialement objectif, et qui partout voyait, sentait le drame, en a composé un intermède renfermant l'épisode entier de la cathédrale, et qui, reliant entre elles les deux parties du poème, rattache, par un effet à la Michel-Ange, au cri de l'abîme les voix du ciel, aux gémissemens du désespoir l'hymne de délivrance... Je m'arrête, car ce sujet de *Faust*, chaque fois que j'y touche, me donne l'ivresse des grands crus. — Maintenant revenons au Théâtre-Lyrique, et, sans quitter M. Gounod, passons de *Faust* à *Mireille*.

Je l'ai dit, M. Gounod connaît à fond les maîtres. Il conserve sur le plus grand nombre des compositeurs de notre temps le très rare avantage d'avoir beaucoup entendu, beaucoup lu et relu de la façon la plus intelligente, passant des anciens aux modernes, compulsant dans leurs mille variétés tous les styles. Qu'est-ce que l'invention en dernière analyse, sinon une combinaison nouvelle des idées soigneusement amassées, élaborées dans notre esprit? De rien ne sort rien, *ex nihilo nihil*, et qui ne possède aucun fonds de matériaux demeure impropre aux combinaisons. C'est surtout cette somme de connaissances qui me paraît manquer aux musiciens de notre époque. Vous en rencontrerez bon nombre dont les informations ne remontent point au-delà de Beethoven, et encore combien en trouve-t-on de vraiment initiés au génie du maître et qui soient capables de juger l'œuvre en son ensemble? Si Mendelssohn commence à entrer dans leur discussion, c'est grâce aux concerts populaires; mais de l'étude des diverses écoles française et étrangères, de la recherche des divers styles, bien peu s'en préoccupent. On dirait que cela ne regarde que la littérature de savoir ce que furent, depuis leurs premiers temps jusqu'à nos jours, la musique d'église, l'opéra, la musique instrumentale. Et cependant quoi de plus intéressant, de plus indispensable pour la saine pratique de l'art que cette expérience dont je parle? Si étendu que soit le champ de son activité, il ne saurait jamais trop l'être. Voyager à travers les pays, les idées, se rendre compte de tout par la lecture, l'audition, la copie, saisir de côté et d'autre des biens qu'on emmagasine en attendant le jour de la production, absorber le passé au bénéfice de l'heure actuelle, loi fatale, im-

prescriptible, à laquelle les plus forts, les plus grands se soumettent, Gluck comme Haendel, Haydn comme Milton, quatre noms dont j'invoque à dessein le témoignage, ceux qui les illustrèrent ayant produit sur le tard leurs chefs-d'œuvre, abondamment nourris d'avance des fruits de la méditation et de l'étude.

Un homme apporte en naissant la vocation, mais le génie s'acquiert; on ne vient pas au monde Mozart ou Beethoven. Il y a une quinzaine d'années parut à Berlin un rondo de Beethoven, inspiration de sa première jeunesse. C'était à coup sûr ce qu'on peut voir de plus ordinaire, et rien, absolument rien dans ce morceau ne donne à pressentir la prodigieuse organisation que l'exercice de la pensée développera plus tard, âpre et puissante gymnastique qui devait l'amener à l'entière possession de lui-même. Nul maître, fût-il le plus grand, le plus universel, ne saurait concentrer en soi, dans une égale perfection, tous les modèles de son art, et bien que certaines qualités soient souvent communes à l'un et à l'autre, il y a pourtant tel caractère individuel, tel trait, que chacun posséde en propre, et qu'il faut aller étudier chez lui. Un homme par exemple qui, voulant s'édifier sur les secrets de l'instrumentation, ne consulterait que Mozart se condamnerait de gaîté de cœur à ignorer une foule d'excellentes choses introduites dans cet art par Mendelssohn, de même que l'individu qui ne se rendrait compte que des ouvrages de Mendelssohn se priverait de la connaissance de beaucoup d'effets inventés par Meyerbeer, ainsi que par MM. Berlioz et Wagner. Et en admettant qu'ayant une fois poussé jusque-là on n'en bougeât plus, ce serait encore se borner et renoncer à l'héritage des anciens maîtres, à ces impérissables notions du vrai, du beau, désormais trop oubliées, que l'œuvre d'un Gluck nous a conservées. Ces notions si variées, si multiples, M. Gounod les possède toutes et les gouverne avec un art sur lequel je me plais à insister parce qu'il constitue, selon moi, le trait particulier de sa physionomie musicale. Rien ne lui est étranger de ce qu'ont pensé les anciens et les modernes. Son éclectisme embrasse le passé, le présent, et jusqu'à l'avenir même.

Après avoir, dans *le Médecin malgré lui,* une de ses plus aimables partitions, très ingénieusement exploité l'archaïsme, et montré ce qu'un esprit aussi habile que le sien pouvait tirer de résultats féconds de son commerce avec les vieux maîtres, après avoir fait du nouveau et de l'exquis avec ses réminiscences, nous l'avons vu dans *Faust* coqueter avec un certain italianisme tempéré par l'introduction systématique d'un style instrumental très soutenu, puis enfin, dans *Mireille,* essayer de rompre avec la tradition de Meyerbeer pour se rallier aux théories de M. Wagner. Il va sans dire que cette dernière évolution, comme toutes les autres, s'est opérée discrètement et de façon à ménager le plus possible toutes les sympathies acquises. M. Gounod use en musique du procédé bien connu dont se servait jadis en littérature Casimir Delavigne, qui lui aussi s'évertuait de la meilleure foi du monde

à produire des tragédies classiques qui fussent en même temps des drames romantiques. Comme l'auteur des *Enfans d'Édouard* et de *Louis XI* cherchant à marier ensemble Racine et Victor Hugo, le chantre de *Mireille* n'eût pas demandé mieux que de concilier Richard Wagner avec Mozart. Le malheur veut que le moindre tort de ces transactions plus ou moins industrieusement exécutées soit de mécontenter tout le monde. Je doute que les fidèles du *Tannhäuser* et du *Lohengrin* tiennent grand compte de ses efforts à ce converti, encore si capable de sacrifier aux faux dieux, et il me semble que, si j'étais de la paroisse, toute cette mélopée mise là délibérément ne me ferait point pardonner à l'auteur le parasitisme spécifique de la chanson de *Magali*, des couplets de la sorcière, et surtout de cette sorte de valse ajoutée au premier acte pour mettre en lumière une fois de plus l'incomparable virtuosité de la cantatrice. Quant au public, qui n'a point pour habitude, on le sait, de beaucoup approfondir les choses, ni de se demander s'il se divertit ou s'ennuie selon les règles, les théories et les transactions ne le touchent guère; je dis plus : il n'en veut rien savoir, ce n'est pour lui qu'un détail concernant les gens qui se mêlent de discourir sur la matière. Le public entend qu'on l'intéresse, qu'on l'émeuve; il lui faut trouver dans un opéra des situations musicales, musicalement développées, des duos qui soient des duos, des finales qui soient des finales, et lorsqu'au lieu de cela vous lui donnez une interminable mélopée agrémentée de loin en loin de quelques jolis incidens, il ne s'enquiert point de quelle combinaison ingénieuse sort l'ouvrage qu'on lui représente; cet ouvrage l'ennuie, il est jugé. Vous reviendriez cent fois à la charge que vous ne le feriez pas renoncer à son impression.

L'ennui au théâtre tue tout, même les chefs-d'œuvre. Sous le coup de cette main de plomb, l'*Euryanthe* de Weber est tombée sans pouvoir jamais se relever autre part que dans les salles de concert. Là seulement l'admiration universelle des connaisseurs et de la foule est venue venger de ses défaites une partition qui dans ses diverses rencontres tant à l'Opéra qu'au Théâtre-Lyrique n'eut que des échecs à la scène. *Mireille* eut dès le premier soir le même sort. Mettons que le *Faust* de M. Gounod fût son *Freyschütz*, *Mireille* serait son *Euryanthe*. C'est affaire à lui maintenant de tâcher que le Conservatoire s'en arrange et de transformer sa bucolique en symphonie, car je crains bien qu'au théâtre la partie ne soit définitivement perdue. « Vous sentez-vous corrompus? » disait jadis M. Guizot à ses électeurs de Lisieux. Les gens venus à cette reprise pouvaient à leur tour se demander les uns aux autres : « Sentez-vous que nous nous fussions trompés? »

En appeler du public au public est une épreuve qui très rarement réussit. De deux choses l'une, ou vous avez l'air de dire au monde : Ceci est fort beau, et vous avez eu le plus grand tort une première fois de n'y pas prendre garde, ou bien, n'acceptant que jusqu'à un certain point les faits

accomplis, vous remaniez l'ouvrage et le proposez ainsi revu et corrigé à une appréciation nouvelle. Il s'agit donc ou d'une de ces intimations qui presque toujours déplaisent, ou d'une simple mesure de déférence à l'égard d'un jugement rendu auquel un auteur et une administration théâtrale se soumettent en l'interprétant chacun en ce qui le concerne; mais cette mesure même, si légitime qu'elle soit, peut-elle beaucoup pour le succès? Tel ouvrage tombé en cinq actes va-t-il se relever parce qu'on l'aura réduit à trois et parce qu'on aura changé en dénoûment *heureux* le dénoûment malheureux de la première conception? De pareilles modifications, outre qu'elles nuisent aux proportions de l'œuvre musicale, rendent impossible tout intérêt dramatique. Une pièce déjà mauvaise perd à ce jeu sa raison d'être. Vous assistez à des tableaux sans suite, à des scènes que rien ne motive. Mireille ne meurt plus, j'en suis fort aise; le soleil, au lieu de la tuer de sa *flèche d'or*, se contente de la *blesser*. Je ne demanderais pas mieux que de m'en réjouir et de m'écrier avec M. Michelet dans *la Femme : Pauvre blessée!* Mais encore faudrait-il dans tout cela un certain art et qu'on n'essayât point d'acclimater sur nos scènes françaises un système de raccords et de combinaisons élémentaires auquel les librettistes italiens ont eux-mêmes renoncé. L'ennui, dans cet opéra de *Mireille*, est partout. On a eu beau supprimer ici un acte, là un tableau, trancher au vif dans le dialogue, dans la musique, ne laisser à tel rôle qu'une chanson : l'ouvrage, même réduit à cet état fragmentaire, languit encore, languit toujours. Et j'estime que, s'il était possible de le traiter par l'appareil de Marsh, on trouverait des globules d'ennui jusque dans ses moindres parties comme on trouve de l'arsenic à doses infinitésimales dans la phalange du petit orteil d'un homme empoisonné.

Quel singulier cadre aussi que celui-là pour un musicien! Je persiste à le croire, M. Gounod aura vu dans la mise au théâtre de cette espèce d'églogue légendaire une occasion de donner cours à certaines velléités systématiques inspirées peut-être par l'étude approfondie des compositions de Richard Wagner. Ses souvenirs et ses préoccupations nouvelles l'égarant, il aura cherché du côté de la Crau un sujet capable de lui fournir cet élément naïf et mystique qui en Allemagne a tant contribué au succès de la partition la plus populaire du *musicien de l'avenir;* mais ne nous y trompons pas, le *Tannhäuser* est un bien autre poème que *Mireille*. Il y a dans l'aventure de ce chevalier chrétien enguirlandé par la Vénus antique, dans ses amours et ses remords, un côté romanesque, héroïque, fait pour intéresser quiconque aime la musique à grand spectacle. Ici d'ailleurs la légende est de première main, les siècles nous l'ont transmise avec l'autorité qui leur est propre; nous savons à quels personnages nous avons affaire, et quelle langue ils parlent. Cette invention de *Mireille* au contraire n'a pour elle que l'attrait qui s'attache à un *libretto* plus ou moins réussi. Ni la couleur ni le pittoresque ne sauraient remplacer ici le drame absent, la passion

qui fait défaut car la couleur comme le pittoresque sont de pure convention, et cette prétendue poésie, toujours visant au sublime, trop souvent touche à la parodie. Le rideau se lève. Où sommes-nous? En Provence, nous dit la musique avec le chœur des *magnanarelles*, une agréable inspiration dialoguée qui par la fraîcheur et le charme rappelle le chœur des *Sabéennes* dans *la Reine de Saba*. Dès la première note, on avait trouvé le ton. Pourquoi ne pas s'y être maintenu? Pourquoi faut-il que dès le second acte cette jolie idylle tourne à l'héroïde, au faux sublime? Que viennent faire là avec leurs airs d'olympiens détrônés ces bouviers de Camargue, dont la pique ne demande pas mieux que de ressembler au trident de Neptune? Que nous veulent ces métayers homériques et ces porteurs de besace jouant à l'Agamemnon? Que nous veut surtout ce dialogue illustré de superbes alexandrins sonnans et trébuchans qu'on dirait extraits des tragédies classiques du vieil Odéon?

D'un noir pressentiment mon âme est agitée!

Et c'est de la bouche d'une accorte et naïve Provençale que sortent de telles souris rouges! de la jolie bouche de Mireille, qui chante si bien *Magali!* Pauvre blessée! décidément le soleil l'a rendue folle, et je l'attends au récit de Théramène.

Je le répète, M. Gounod, avec le tact très fin qui le distingue, avait, dès la première mesure de l'introduction, trouvé le style. Quel poétique et charmant tableau musical que ce premier acte, s'il pouvait être donné seul, augmenté du chant de *Magali* et des couplets de la sorcière, merveille de délicatesse et de distinction dans la contexture! Le malheur veut que le reste de l'ouvrage, avec ses prétentions à l'épopée, sa monotonie et son décousu, efface cette première impression tout agréable. M. Gounod, comme c'est assez le cas de la plupart des musiciens trop littéraires, se laisse souvent prendre aux miroitemens poétiques d'un sujet. Combien déjà n'a-t-il pas voyagé à travers les pays et les âges, passant, selon la fantaisie et l'engouement du quart d'heure, de Sapho à la nonne sanglante, du roi Salomon au roi d'Ithaque, du médecin Sganarelle au docteur Faust, de Philémon et Baucis à Mireille? Sans doute on me répondra que Verdi n'a point fait autre chose, Verdi, l'auteur des *Lombards* et de *Nabucco*, des *Deux Foscari* et de *Jeanne d'Arc*, de *Rigoletto* et de *la Traviata;* mais Verdi est un Italien, un maître composant dans un système absolument étranger aux principes du drame musical, tel que l'entendait Gluck, et tel que s'efforcent de le restaurer tant en Allemagne qu'en France des esprits plus ou moins aventureux dont M. Gounod à bon droit ne renie pas toutes les idées. Pour Verdi, musicien de race et de tempérament, il ne s'agit que d'un seul et unique intérêt, écrire des cavatines et des morceaux d'ensemble qui produisent sur le public d'une salle de spectacle le plus grand effet possible. A ses yeux, le meilleur poème est donc

celui qui présente le plus de situations thématiques. Du siècle et du pays où l'action se passe, de l'individualité historique des personnages qui prennent part à son drame, il n'en a cure; il sait que l'amoureux est un ténor, l'héroïne un soprano, le père une basse profonde, le tyran un baryton, et tout le reste lui importe peu, n'étant ni un historien, ni un lettré, mais un enfant des Apennins, rude et sauvage, obéissant à son instinct, à son génie, un musicien faisant de la musique comme le pâtre Masaccio fait de la peinture. Avec M. Gounod, talent très civilisé, très raffiné, intelligence avisée et critique, les conditions changent complétement. A son point de vue, un *libretto* n'est plus cette sorte d'espalier dressé là tout exprès pour supporter dans ses festons les plus fantasques, dans ses plus capricieux enroulemens, la vigne folle d'où ruisselle à pleins bords par instans le vin sacré des belles mélodies. Apôtre modéré d'une tradition qui veut que le poème et la musique d'un opéra tiennent le même niveau, marchent sur les mêmes hauteurs, il va sans dire que le choix de ses sujets exercera sur l'organisme de son talent une influence à laquelle échappent naturellement les compositeurs vivant, comme les Italiens, en dehors de toute espèce de commerce avec les idées extra-musicales. Une fois admis ce principe, que le poème est le carton dont la musique, par la magie de ses couleurs, fait un tableau, il s'ensuit que le musicien, par cela seul qu'il choisit un poème, reconnaît entre l'idée littéraire et son inspiration à lui de profondes affinités. Dès lors le voilà engagé, responsable, le voilà forcé ou de changer son style tous les jours, s'il lui plaît, comme à M. Gounod, de courtiser toutes les idées, — ce qui prouverait à la longue qu'en fait de style il n'en possède aucun qui lui soit propre, — ou de s'enfermer, comme Richard Wagner, dans un cercle qu'on ne franchit jamais. Les Italiens savent ce qu'ils veulent, l'auteur du *Tannhäuser* le sait aussi; M. Gounod ne le sait pas. De là ses variations, ses incertitudes. La poésie l'attire; mais au lieu de la chercher en lui, il s'adresse aux inventions des poètes, va de l'une à l'autre sans parti-pris, et ne s'aperçoit pas que cette voix qui chante au fond de certains chefs-d'œuvre qui sont des mondes ressemble à ces voix de l'abîme, à cette Loreley des tourbillons du Rhin qui ne vous charme que pour vous engloutir. Bien des maîtres et des plus illustres avant M. Gounod ont cédé à la fascination. Rossini lui-même, écrivant *Otello,* se laissa leurrer; il est vrai que c'était dans sa période italienne, et que plus tard, mieux avisé, il eût résisté. De cette entreprise d'un cerveau tel que celui-là sur l'œuvre de Shakspeare que restera-t-il? Un seul acte, le troisième, pas même un acte, une scène. J'en dirai autant de *Roméo et Juliette.* Il serait difficile de nommer tous les musiciens que ce merveilleux poème de l'amour et de la jeunesse a séduits, captivés. Zingarelli, Steibelt, Vaccaï, Bellini, les uns après les autres on les a vus succomber à l'illusion, au mirage, et si la collaboration de Rossini avec Shakspeare n'a produit dans l'*Otello* musical qu'un troisième acte, de tant d'efforts succes-

sifs, redoublés, on peut dire qu'il n'est résulté qu'un air : *Ombra adorata,* un chef-d'œuvre où l'interprétation géniale d'une Malibran faisait pour trois minutes passer l'âme de la tragédie tout entière.

On nous raconte aujourd'hui qu'à son tour M. Gounod subit le charme, et certes moins que personne nous serions enclin à nous en étonner, nous qui des premiers, et dans la *Revue,* insistions jadis sur ce côté *musical* de Shakspeare; mais qu'on ne s'y trompe point, cet élément musical, mêlé à la vie poétique de ces admirables drames, ne fait pas que ces drames soient, à proprement parler, des sujets d'opéras. Mendelssohn, dans ses fragmens du *Songe d'une nuit d'été,* me paraît avoir choisi la vraie manière. Transformer en *libretto* de pareilles œuvres, c'est ravager, écorcher le champ du génie sans profit pour personne. Bien autre chose est d'intervenir épisodiquement par des entr'actes, des accompagnemens symphoniques. La scène du balcon, par exemple, travestie en duo d'opéra, perd sa plus pure, sa plus suave expression, et le dialogue adorable où tant de réel se mêle à l'idéal devient un thème à vocalises, trop heureux encore s'il ne nous est donné d'assister à quelque feu d'artifice chromatique de la prima donna, qui, ayant à chanter : « Mon Roméo, je te répète que c'est le rossignol, et non pas l'alouette, » ne manquera point cette occasion d'imiter, avec réponses de flûte dans l'orchestre, *le doux chant des oiseaux du bocage,* — tandis qu'il ne m'est pas prouvé qu'un peu de musique répandue dans cette atmosphère, un nuage de sons balancé vaporeusement sous ce clair de lune, n'en augmentât pas le romantisme.

Shakspeare savait ce qu'il faisait lorsque pour ses féeries il prescrivait l'emploi de la musique. *Le Songe d'une nuit d'été,* pas plus que *la Tempête,* n'a été composé en vue de la simple lecture, et cependant je ne puis guère supposer que le poète, voulant distribuer les rôles de sa pièce, ait eu sous la main pour jouer Puck un comédien capable de fendre l'air « comme la flèche lancée par l'arc d'un Tartare, » j'ose même douter que les acteurs et actrices chargés de représenter les elfes pussent, avec la meilleure volonté du monde, bien commodément « se pelotonner dans la coque d'un gland. » Or c'est de la possibilité de ces phénomènes impossibles que la musique a mission à certains momens de nous convaincre, en dépit de ce qui se passe sous nos yeux. Lorsque dans l'œuvre de Mendelssohn j'entends sautiller, gambader, ricaner, ironiser, le ravissant *scherzo* par lequel s'annonce l'entrée du seigneur Puck, je crois à l'instant à tout ce que le poète me raconte du personnage. Je le vois courir, gesticuler, jongler sur le théâtre; il file à mes oreilles plus prompt et plus rapide que la *flèche du Tartare.* Néanmoins, l'avouerai-je, un doute subsiste encore en moi au sujet de ces figurantes qu'on voudrait me donner pour des elfes, et dans lesquelles ma raison persiste à ne voir qu'un aimable groupe de jeunes filles ailées comme des papillons, les cheveux couronnés de roses et tenant à leur main le sceptre de lis d'Oberon. « Ce sont là de charmans enfans, me dis-

je, et point des elfes, et quand les coquilles de noix seraient grandes comme des pipes de madère, jamais ce joli monde ne s'y logerait. » Mais chut! cette fois encore j'avais compté sans la musique : écoutez ces susurremens des violons, ces glissades; le charme est complet, irrésistible, les elfes vivent, les voilà!

Maintenant, s'il est vrai, comme on l'annonce, que M. Gounod s'occupe du sujet de *Roméo et Juliette,* nous appelons d'avance son attention sur cette manière d'intervention musicale dont Mendelssohn semble avoir fixé le degré. La musique, à tout prendre, ne saurait figurer en pareil chef-d'œuvre que d'une façon épisodique, à l'état de prologue au début, d'intermède pendant la scène du bal chez les Capulets, exposant, commentant, entr'acte ici, mélodrame là, *illustration* toujours. Le théâtre de Shakspeare est un puits d'idées musicales, mais non un répertoire de *libretti.* Que les compositeurs s'en inspirent, rien de mieux, mais sans les dénaturer, les travestir. Ces sortes de *pastiches* pouvaient être d'un autre temps; le bon sens, la critique moderne les réprouvent. Laissons au génie ce qui appartient au génie, et, s'il nous plaît de lier commerce avec lui, que ce soit pour sa plus grande gloire et non pas seulement pour notre propre convenance. Lorsque M. Charles Kean prit à tâche, il y a quelques années, de restaurer Shakspeare au théâtre, tous ceux qui le virent à l'œuvre furent à même d'admirer son dévouement et son abnégation. C'était pourtant un comédien de grand mérite que Charles Kean; mais l'acteur cette fois s'effaça complétement et disparut devant l'amateur, l'archéologue heureux de mettre son intelligence et sa fortune au service d'une telle cause. Je comprendrais ainsi, dans l'esprit du temps où nous vivons, la contenance d'un musicien ayant à traiter ce sujet de *Roméo et Juliette.* D'ailleurs, après tant d'essais avortés, de tentatives imparfaites, il n'y a désormais que deux manières de se comporter : écrire une partition en belle et bonne forme sur un *libretto* taillé de main d'ouvrier dans le chef-d'œuvre dépecé, et prendre alors sur soi de produire une de ces merveilles qui se font tout pardonner par leur éclat, ou respecter inexorablement le chef-d'œuvre auquel on touche et procéder comme Beethoven à l'endroit de *Coriolan* et d'*Egmont,* comme Mendelssohn au sujet du *Songe d'une nuit d'été.* De ces deux façons d'agir, Rossini, écrivant dans son temps un opéra de *Roméo et Juliette,* eût, je n'en doute pas, choisi d'instinct la première; mais c'était Rossini, et c'était son temps. Aujourd'hui, si j'avais un conseil à donner à M. Gounod, je lui dirais de s'en fier à Mendelssohn et de s'attacher de préférence à son programme, programme moins ambitieux sans doute, mais où tant de responsabilité n'est pas engagée, et qui, sans risque de grande compromission, répond à la double aspiration du musicien et du lettré.

HENRI BLAZE DE BURY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre 1864.

Au moment où l'année 1864 s'achève, il est à la fois opportun et intéressant d'examiner l'ensemble des circonstances politiques, intérieures et extérieures, au milieu desquelles la nouvelle année trouvera la France.

A l'intérieur, des faits récens, lorsqu'ils sont examinés de près et comparés, nous placent dans une situation contradictoire. D'une part, nous avons eu, sous la forme du procès des treize, un grand débat sur ce qu'on pourrait appeler la loi organique du suffrage universel, et, sous la forme d'un avertissement donné à M. de Persigny par un journal officieux, une nouvelle fin de non-recevoir opposée à cette condition essentielle, à ce postulat suprême de la liberté politique, comme diraient les philosophes, qui s'appelle la liberté de la presse. Dans la politique proprement dite, nous voyons les tendances du gouvernement se manifester par des poursuites, sans précédens depuis cinquante années, qui mettent en question et en péril la liberté électorale, et par des censures qui frappent au premier doute et au premier soupçon d'hésitation l'homme public qui s'était jusqu'à ce jour montré parmi nous l'adversaire le plus opiniâtre et le plus excentrique de la liberté de la presse. Mais que se passe-t-il ailleurs au moment où la liberté politique est traitée avec si peu de faveur par le gouvernement? On voit éclater dans le domaine des intérêts des émotions, des luttes, des troubles, qui ne peuvent être conduits à une issue heureuse et saine tant que les garanties de la liberté politique, sous la forme du libre exercice du droit électoral et de la libre discussion, nous feront défaut. La France sort d'une crise monétaire et commerciale qui heureusement a inspiré plus de craintes qu'elle n'a fait de mal. Les causes de cette crise sont discutées avec passion; des théoriciens ignorans ou absurdes, des praticiens intéressés s'étudient à donner le change à l'opinion et s'efforcent de rendre responsable de la crise la Banque de France, dont les prin-

cipes, appliqués avec habileté, l'ont au contraire en partie conjurée. On demande à grands cris une enquête sur la question des banques au nom d'un système d'affaires qui nous placeraient indéfiniment sous le coup de crises intermittentes. Tandis qu'une discussion véhémente, et qu'on ne peut plus abandonner avant qu'elle ne soit épuisée, s'engage ainsi sur une question sociale par excellence, la question de l'organisation du crédit, des débats plus pénibles peut-être s'élèvent à Paris entre les ouvriers et les entrepreneurs d'industrie sur la question des salaires et de la durée de la journée de travail. Par une coïncidence merveilleuse, un administrateur dont nous n'avons jamais méconnu la capacité personnelle, le préfet de la Seine, choisit ce moment pour faire une de ces démonstrations de franchise hardie qui ne nous déplaisent point, parce qu'elles font marcher les questions. M. Haussmann, lequel est en France, après l'état, le plus grand consommateur de capital, et, si l'on nous passait le barbarisme, le plus grand *employeur* de main-d'œuvre, l'homme qui par ses entreprises exerce en conséquence à Paris la plus grande influence sur les rapports du capital et du travail, déclare avec ostentation qu'il entend exécuter jusqu'au bout les entreprises conçues par sa seule initiative, sans demander jamais à l'élection les lumières et le contrôle des contribuables dont il gère les deniers, comme s'il ne se doutait point qu'au nom des intérêts généraux du crédit, au nom des ouvriers et des patrons, au nom des rapports du capital et de la main-d'œuvre, les contribuables parisiens pussent jamais avoir soit des conseils à donner, soit des freins à imposer à une administration qui s'est constituée entrepreneur de travaux publics sur une si gigantesque échelle. Ainsi à une époque où des questions si graves s'élèvent dans le domaine des intérêts économiques et dans l'ordre des intérêts sociaux, à une époque où plus que jamais, selon la logique des idées et des choses, la sphère de la liberté politique devrait s'élargir, on nie énergiquement le droit électoral sur certains points, on décourage la liberté électorale sur d'autres points, on tient systématiquement à l'écart la liberté de la presse. Telle est en raccourci la situation intérieure; il suffit de l'exposer pour en faire ressortir la contradiction. Que deviendra cette contradiction en 1865? A qui la force des choses donnera-t-elle raison? Est-ce au pouvoir ou à la liberté?

Au dehors, nous sommes en présence de trois grands faits qui intéressent diversement la France : l'état dans lequel la fin de la question danoise a laissé l'Allemagne; la situation de l'Italie et de la cour de Rome telle qu'elle résulte de la convention du 15 septembre, des derniers votes du parlement italien et de l'encyclique du pape; la marche de la guerre civile aux États-Unis, et la prépondérance de plus en plus assurée de l'Union américaine depuis la réélection de M. Lincoln. Ici encore les faits se développent avec plus ou moins de rapidité, conformément à une logique qu'il n'était point difficile de prévoir, et que nous avions, pour notre compte, pénétrée d'avance. Il était bien certain que l'abandon où on a laissé le Danemark

ferait exclusivement les affaires de la Prusse. On s'est cru en France de bien grands politiques parce qu'on mettait en avant dans la question des duchés le soi-disant principe des nationalités; on s'est cru bien fin aussi parce qu'on pensait soutenir jusqu'à un certain point les états moyens de la confédération, parce qu'à l'aide de ces états moyens on se figurait aider à la formation d'une troisième Allemagne qu'on pourrait mettre en balance entre la Prusse et l'Autriche. On voit aujourd'hui le dénoûment; les malheureux Danois du Slesvig en sont réduits à porter au roi de Danemark de stériles doléances; la Prusse a rayé de ses papiers la question de nationalité et n'invoque à l'égard des duchés que le droit de conquête et le droit diplomatique dérivé du traité de cession arraché au Danemark; les états moyens n'ont pu maintenir jusqu'au règlement de la question de succession l'occupation fédérale du Holstein; la Saxe et le Hanovre ont subi l'affront d'une sommation à court délai de la Prusse; les ministres des petits états essaient par contenance d'une de ces réunions, devenues ridicules à force de rester impuissantes, qu'ils forment de temps en temps, tantôt à Bamberg, tantôt à Würtzbourg; M. de Bismark garde en réalité les duchés, et s'il consent un jour à en transmettre à quelque prétendant la souveraineté nominale, ce ne sera qu'après avoir obtenu du candidat favorisé de bonnes conventions qui feront du Slesvig et du Holstein des appendices militaires et maritimes de la Prusse. Une situation semblable réveille l'idée de la protection que Louis XIV, Louis XV lui-même et Napoléon Ier donnaient aux états secondaires de l'Allemagne pour les défendre contre leurs puissans et avides voisins : cela fait penser à la confédération du Rhin; mais peut-on s'arrêter à une idée si ambitieuse à la fin d'une transaction qui a commencé par l'abandon éclatant et sans rémission, abandon jusqu'à présent sans exemple, d'une des puissances de second ordre qui avaient le mieux mérité de l'Europe, et en particulier de la France, par son libéralisme, sa bravoure et sa fidélité aux engagemens internationaux? Le plus clair de cette affaire, c'est qu'on a laissé reprendre à la Prusse, qui était restée si effacée depuis cinquante ans dans les conseils de l'Europe, la position politique et l'action militaire d'une grande puissance. En Italie, si nous ne sommes point au bout de nos difficultés, nous avons eu du moins la main plus heureuse. Le pape vient de nous montrer par son encyclique que nous avions pris une peine bien superflue en élevant des objections vétilleuses sur l'interprétation que les Italiens avaient donnée à la convention du 15 septembre. Les Italiens se sont mis en règle à l'égard de cette convention; notre tâche ne tardera point à commencer, et le pape, par son grand manifeste, vient de mettre notre conscience à l'aise. Aux États-Unis, notre diplomatie s'est montrée peu prévoyante : elle s'est maladroitement inspirée de sentimens partiaux pour la rébellion du sud, elle a fait dans le temps des démarches inopportunes et qui ne pouvaient être accueillies par le gouvernement d'un peuple fier; mais aujourd'hui l'aspect

de la fortune a trop changé de l'autre côté de l'Atlantique pour que le retour de fautes semblables soit à craindre. La conscience du peuple américain a parlé avec une énergique autorité dans la dernière élection. Le triomphe de la grande république libérale est prochain, et il n'est pas interdit d'espérer que l'année 1865 en verra l'accomplissement. Ce sera une grande victoire morale pour la démocratie libérale de la France, qui, pour ne point douter de la vitalité puissante de la grande république, n'a eu qu'à rester fidèle à ses principes et aux meilleures traditions de notre patriotisme.

Telles sont les principales perspectives sur lesquelles va s'ouvrir l'année 1865. En revenant sur quelques-unes des questions que nous venons d'indiquer, nous aurions omis volontiers la question de la presse, si par une singulière rencontre les journaux n'avaient point occupé récemment, en même temps, quoiqu'à une distance bien grande, deux hauts et puissans ministres étrangers, le *premier* de Londres et le grand-vizir de Constantinople, lord Palmerston et Fuad-Pacha. Le grand-vizir anglais a profité d'une de ces réunions publiques dont il fait si bien les honneurs pour couronner une série de santés par un toast à la presse anglaise. Nous ne savons si lord Palmerston, qui est par excellence l'homme de l'à-propos, a voulu donner une leçon à M. Boniface; quoi qu'il en soit, son charmant petit discours, où il était dit en somme que la liberté politique n'existe point dans les lieux où la presse n'est point libre, a eu une piquante bonne fortune. C'est notre *Moniteur* en personne qui a traduit cette haute leçon, et à la grande joie du public français s'est chargé d'en régaler qui de droit. On ne saurait exiger du premier conseiller du Grand-Turc un tour aussi galant, ni tant de bonheur dans la mise en scène d'une innocente espièglerie. Si nous en croyons des correspondances publiées dans les journaux étrangers, son altesse Fuad-Pacha, homme d'esprit au demeurant, a été saisi de scrupules au sujet de la législation de la presse en Turquie juste vers le temps où M. de Persigny lui-même était touché de la grâce et faisait à M. de Girardin les ouvertures édifiantes que le public a connues. Lui aussi, c'est du pacha que nous parlons, s'est avoué « qu'il ne serait pas disposé à maintenir la législation actuelle sans de sérieuses modifications. » En Turquie, les aménités de la législation consistaient dans l'autorisation qu'il était nécessaire d'obtenir du gouvernement pour fonder un journal, dans les avertissemens et dans la suppression administrative. Fuad avait bien de la bonté de se tourmenter de ce pli de rose, lui qui est Turc et qui, pour se sauver du ridicule, n'avait après tout qu'à se dire : On ne m'accusera point de n'être pas dans la bonne voie du progrès occidental, puisque je traite mes journaux à la dernière mode de Paris! Bel effet d'une conscience chatouilleuse chez un musulman! Fuad n'est point un vizir de la veille, il n'est point un soupirant platonique après les douceurs du pouvoir, il a la pleine possession de l'autorité et l'entière faveur de son

auguste maître; il peut fumer son chibouk, assis, avec une dignité nonchalante, sur le divan d'un président de conseil des ministres, il est en métaphore orientale le gond de la Sublime-Porte; plus heureux que M. de Persigny, Fuad a donc pu conformer sur-le-champ sa conduite à ses dispositions. La législation sur la presse lui paraissait trop barbare pour la Turquie; il l'a changée sans se demander s'il ne prenait point trop audacieusement le pas sur la France dans le grand chemin de la civilisation. Désormais, c'est un correspondant du *Times* qui nous apprend cette nouvelle, tout sujet ottoman et tout étranger pourront fonder des journaux en Turquie sans avoir besoin de l'autorisation d'un pacha *ad hoc*. Les anciens avertissemens sont abolis; on n'avertira ou on ne supprimera à l'avenir que les journaux qui manqueront au respect dû au souverain, ceux qui par exemple s'aviseraient de critiquer le goût immodéré du commandeur des croyans pour les frégates cuirassées et la construction de nouveaux palais sur le Bosphore, ou qui auraient l'audace de percer d'un regard profane les sacrés mystères du harem. Encore la suppression d'un journal ne sera-t-elle prononcée, la circulaire vizirielle le rappelle en note, qu'après une série d'articles qui prouveraient une hostilité incorrigible; elle ne frappera que les pécheurs endurcis. La conservation du régime administratif paraîtra, nous le craignons, trop rigoureuse au nouveau M. de Persigny que M. de Girardin nous a fait connaître. Soyons justes pourtant, et convenons, entre nous autres anciens libéraux ou nouveaux convertis, que les délits de presse qui pourraient être commis en Turquie n'avaient point été prévus par les capitulations convenues du temps de François Ier ou de Louis XIV, que si l'Angleterre possède des jurés éclairés et la France des juges indépendans, il nous est difficile de nous faire une idée de ce qu'est la justice d'un cadi turc, et que pour un journal ottoman il est peut-être plus doux d'être jugé par un pacha à trois queues que par un mamamouchi. Nous admirions donc, quant à nous, de bonne foi le nouveau plan de Fuad-Pacha tel que le *Times* le fait connaître, et nous nous demandions ce qu'il adviendrait des ministres civilisés de notre Europe chrétienne, si les vizirs du pays de Schahabaham allaient se mettre à avoir autant d'esprit que les Persans de Montesquieu, lorsqu'une dépêche de Constantinople, qui vient d'être communiquée aux journaux, nous a tout à coup plongés dans la stupéfaction la plus profonde et dans la plus perplexe anxiété. Ce laconique télégramme, daté de Constantinople le 28 décembre, se contente de dire : « Une loi sur la presse d'une grande sévérité vient d'être publiée. » Rien de plus, rien de moins. Qu'est-ce à dire? Le correspondant du *Times*, qui avait l'air de parler comme s'il avait sous les yeux le projet de loi de Fuad-Pacha, se serait-il joué du public européen? Le rédacteur de la dépêche ne serait-il pas plutôt quelque mauvais plaisant de la société de Péra qui nous gouaille à distance? Qu'entend ce bon apôtre par une loi turque sur la presse d'une grande sévérité? Il y a des degrés à tout, comme disait à un de nos au-

teurs dramatiques ce jovial président de la cour de Rouen; tout est relatif en politique, et c'est ce qui rend si intéressante l'étude des législations comparées. La nouvelle loi turque est-elle plus sévère ou moins sévère que la loi française? Voilà la question, voilà l'énigme que le télégramme de Constantinople nous propose; voilà le futur parallèle que nous recommandons à l'attention des journaux français. Nous attendons en conséquence le texte de la nouvelle loi turque avec une impatience qui sera trouvée légitime, et pour aujourd'hui nous n'avons plus un mot à dire.

Ainsi que nous l'avons soutenu à plusieurs reprises, la liberté de discussion en politique est à notre époque non le vœu spéculatif de quelques esprits abstraits, mais un besoin social des plus pressans, une des conditions du développement de ces grands et vivaces intérêts économiques qui tendent de plus en plus à se confondre avec la vie politique quotidienne des sociétés modernes. Pour que la presse se place au niveau des importantes questions de cet ordre, il faut qu'elle retrouve dans une mâle liberté le respect d'elle-même, la confiance en soi, l'émulation et la vigueur avec lesquelles seules elle peut dignement et utilement remplir l'œuvre à laquelle elle est appelée. Parmi les discussions de cette nature qui font comprendre la nécessité d'une presse forte et saine, se place celle que M. Isaac Pereire vient d'engager avec éclat par une brochure sur *la Banque de France et l'organisation du crédit en France*. Nous n'avons pas la pensée de relever à cette place le gant que M. Isaac Pereire vient de jeter à l'école économique à laquelle nous appartenons en matière de crédit et de circulation. Nous devons cependant essayer d'indiquer en quoi consiste la gravité du débat.

Avant tout, nous louerons M. Isaac Pereire d'être entré personnellement en lice avec la vigueur et l'intérêt dramatique pour ainsi dire d'un homme qui ne plaide pas seulement pour un système, mais qui lutte pour sa propre cause. Quand un pareil athlète se présente au combat visière levée, on perd moins de temps dans les alentours des questions; on va droit au fait, et la polémique marche plus rapidement aux solutions. Cette réserve posée en faveur de l'intervention directe et résolue de M. Pereire dans le débat des questions de crédit, nous ferons une déclaration très nette : les idées de M. Pereire et de son école et celles des économistes dont s'inspire la conduite des banques de France et d'Angleterre sont aussi diamétralement contraires et aussi irréconciliables que peuvent l'être en astronomie le système de Ptolémée et le système de Copernic. Il est donc absolument nécessaire, dans l'intérêt de l'éducation du public et de la sécurité générale des affaires, que l'un des deux systèmes sorte de cette lutte à jamais confondu et détruit.

M. Pereire a mêlé, dans sa critique de la direction des banques telle qu'elle s'est établie en France et en Angleterre après des discussions et une expérience pratique qui ont duré un demi-siècle, beaucoup de questions

étrangères au véritable fond du débat. Il attaque le monopole des banques d'état; il reproche à la Banque de France les dividendes qu'elle a pu distribuer à ses actionnaires. On pourra répondre pertinemment à ces critiques qui ressemblent à un feu de tirailleurs, mais qui n'engagent point, à vrai dire, le corps de bataille. Que la France soit placée sous le régime de l'unité en matière de banques d'émission, que la liberté des banques, qui est le système le plus conforme à la théorie, soit plus ou moins complétement réalisée en certains pays, qu'en d'autres contrées existe le système de la pluralité des banques, là n'est point le différend véritable et l'intérêt réel du débat entre M. Isaac Pereire et ses adversaires. Il ne faut pas confondre le système de création et d'organisation des institutions de crédit avec les principes qui doivent régler leur conduite dans la pratique journalière, et, pour parler trivialement, avec la façon dont elles font et doivent faire leur métier. Ce qu'il y aurait à craindre dans une organisation qui ne serait pas conforme à la liberté, c'est qu'une banque, trompée par sa position exceptionnelle et privilégiée, ne crût pouvoir en profiter pour fausser le jeu naturel des opérations commerciales, pour altérer arbitrairement les conditions du crédit, pour en dénaturer artificiellement le prix voulu par la nature variable des choses. Or c'est précisément pour prévenir ces désordres, résultats possibles d'un privilége mal exploité, que les économistes et les praticiens éclairés qui depuis cinquante ans ont étudié les questions de crédit et de banque sous toutes les formes, à travers les circonstances les plus diverses, ont fini par inculquer aux banques de France et d'Angleterre ce grand principe, à savoir qu'elles doivent se régler dans la fixation de l'intérêt suivant la nature des choses, telle qu'elle leur est à chaque instant révélée par les mouvemens corrélatifs de leurs divers comptes, de telle sorte que les variations du taux de l'intérêt arrivent à se produire sous le régime de l'unité comme elles se produiraient naturellement sous le régime de la liberté pure. Ce système de conduite, aussi exactement conforme que possible aux mouvemens naturels des capitaux et des opérations de commerce et d'industrie, a deux résultats d'une importance capitale : premièrement, il met les banques en état de faire toujours face à leurs engagemens et de maintenir le crédit de la monnaie fiduciaire; secondement, il préserve le commerce et les capitaux des erreurs, erreurs qui ne pourraient être durables, mais dont les conséquences désastreuses seraient aggravées en raison de leur durée, auxquelles les entraînerait une altération arbitraire des conditions du crédit.

Eh bien! c'est de cette conduite à laquelle sont attachées la solvabilité des banques et la solidité du crédit général que M. Isaac Pereire ne veut à aucun prix. M. Isaac Pereire se soucie peu au fond de la liberté ou de la pluralité des banques. Ce qu'il lui faut, c'est une banque ou des banques qui maintiennent l'intérêt à un taux fixe et bas, et par conséquent qui se servent de leur position exceptionnelle et du prestige qu'elles auront au-

près d'un public crédule pour fausser en certaines circonstances le prix vrai du crédit. C'est là qu'est l'abîme entre M. Pereire et nous. Nous n'essayons pas ici d'opposer une réfutation technique à cette erreur monstrueuse de l'intérêt bas et fixe dans l'état présent du monde économique. On est confondu de surprise au premier moment quand on voit le partisan systématique de la hausse des valeurs, de la hausse des marchandises, de la hausse des terrains, de la hausse des maisons, de la hausse des loyers, de la hausse des fonds d'état, de la hausse de tout, n'anathématiser qu'une seule hausse, celle du loyer des capitaux disponibles. — Mais la hausse de l'intérêt, qui la fait? Ce sont précisément tous ceux qui escomptent l'avenir, poussés par une impatience qui se refuse à calculer les ressources du présent; ce ne sont pas les banques qui la produisent; elles en ressentent l'influence par la diminution de leurs ressources métalliques et l'accroissement des demandes de crédit qui leur sont adressées; elles se bornent à déclarer le fait, qui est la conséquence de besoins naturels, mais extraordinaires, ou des excès et des erreurs d'un esprit d'entreprise mal réglé.

M. Pereire trahit bien la préoccupation qui inspire ses récriminations et ses exigences dans les dernières pages de sa brochure. Il demande la création d'une banque qui consacrerait les billets qu'elle émettrait à faire des avances sur les titres d'entreprises industrielles ou de travaux publics. Là est l'erreur première et le danger final de son système. La circulation des billets payables à vue et au porteur émis par les banques n'est point une création de capital; elle n'est que la substitution d'une promesse générale de paiement faite par les banques aux promesses de paiement particulières et à échéance prochaine que les banques ont reçues de leurs cliens et gardent dans leurs portefeuilles. La circulation des banques n'est que la représentation sous une forme générale des fonds de roulement, du capital circulant de la communauté commerciale. Des opérations de crédit telles que des emprunts d'état, les travaux publics, les entreprises industrielles, qui immobilisent, qui fixent dans une création durable les capitaux qu'elles emploient, ne peuvent s'accomplir qu'avec des capitaux formés, effectifs, réels, qui ne veulent pas rester à l'état de fonds de roulement, qui recherchent les placemens fixes. Le plus vulgaire bon sens apprend à tout le monde qu'on ne souscrit pas un emprunt d'état, qu'on ne construit pas un chemin de fer, qu'on n'établit pas une usine, qu'on ne bâtit pas une maison avec des lettres de change. Comment donc veut-on que les titres de propriété des capitaux effectifs ainsi employés à des destinations fixes puissent être représentés surérogatoirement par des billets qui, constituant des promesses de payer à vue, ne peuvent représenter naturellement et logiquement que des capitaux de roulement toujours disponibles? Mais sur le marché des capitaux il existe une concurrence permanente entre les deux grands besoins qui représentent la demande du capital. Quelque riche qu'on suppose un pays, la masse de ses capitaux disponibles a toujours une limite; la

demande de capitaux de roulement faite par l'industrie et le commerce, qui ne fixent pas le capital, qui le transforment par la diversité et l'échange des produits destinés à la consommation, est également, sauf le cas extraordinaire de la disette et du renchérissement du prix, renfermée dans des limites aisées à prévoir; mais ce qui est indéfini, ce qui est illimité, ce sont les projets de l'esprit d'entreprise travaillant pour l'avenir à des immobilisations toujours nouvelles de capitaux. Les besoins et les influences qui travaillent sans relâche à l'immobilisation des capitaux font sur le marché une concurrence constante et quelquefois absorbante aux affaires, qui ont besoin de fonds de roulement. N'est-ce pas ce que nous voyons depuis longtemps chaque jour : des emprunts d'état perpétuels ou temporaires, appelant l'argent en lui offrant un intérêt de 7, de 8, de 9, de 12, de 14 pour 100; des entreprises présentant leurs demandes de crédit sous la forme populaire des obligations et offrant aux capitaux un loyer de 6, de 7, de 8 pour 100; des spéculations qui, comptant pour peu de chose les frais de crédit des capitaux qu'elles empruntent dans les bénéfices qu'elles se promettent d'une grande hausse rapide, consentent à payer des reports sur le pied de 6, 8, 10 pour 100? Quand de tous côtés on surenchérit, par une vaste et incessante concurrence faite aux capitaux de roulement, le loyer des capitaux, comment peut-on venir réclamer l'intérêt fixe et bas? Dans cette concurrence, la Banque de France représente le parti du fonds de roulement nécessaire aux opérations ordinaires et régulières du commerce et de l'industrie; M. Pereire et son école représentent le parti des entreprises qui se sont engagées en d'énormes immobilisations de capitaux, et qui, lorsqu'elles ont épuisé la ressource des capitaux destinés aux placemens fixes, viennent disputer au commerce les fonds de roulement disponibles, — en pratique avec l'appât des gros intérêts, en théorie avec la revendication bruyante de l'intérêt fixe et bas, avec la fantasmagorie de projets de banques dont les billets ne seraient que la menue monnaie de titres d'emprunts étrangers, d'actions ou d'obligations, invendus et invendables.

Quant à nous, depuis bien des années, nous avons appelé l'attention du gouvernement et du public sur la gravité, au point de vue financier et politique, de cette tendance manifestée quelquefois auprès du pouvoir et par une certaine école de promoteurs d'entreprises dont M. Isaac Pereire vient de se constituer l'organe, tendance qui peut se définir en ces termes : absorption par les dépenses qui fixent le capital sur une trop vaste échelle et avec trop d'impatience d'une portion des fonds de roulement nécessaires aux opérations régulières du commerce et de l'industrie. C'est quand cette tendance touche à l'excès et à l'abus que l'escompte se relève, comme obéissant à une loi mécanique, dans les banques, annonçant à tous que l'équilibre est momentanément rompu. L'effet de l'élévation du loyer des capitaux est ordinairement rapide; mais il arrive toujours que ce sont

ceux qui ont le plus contribué à produire le mal qui sont les plus ardens à se plaindre, comme nous le voyons aujourd'hui, et qui dénoncent comme une cause de perturbation l'emploi du remède qu'ils ont rendu nécessaire. Nous avons cependant confiance que nous ne verrons pas se reproduire souvent désormais des récriminations semblables à celles que vient d'exhaler M. Isaac Pereire. Ce cri de guerre, poussé bien moins contre la corporation financière qui s'appelle la Banque de France que contre les procédés sains et les garanties tutélaires de l'industrie des banques, provoquera, nous l'espérons, des réponses décisives et définitives dans la presse et au sein des chambres. Le gouvernement de son côté, quoiqu'il laisse peut-être le champ trop libre aux entreprises brillantes, mais téméraires de M. Haussmann, semble avoir compris qu'il fallait se garder de donner une nouvelle impulsion artificielle au mouvement des travaux publics. M. Fould a rarement rencontré, depuis sa rentrée au ministère des finances, des chances favorables. On doit lui savoir gré cependant de la fermeté avec laquelle, en homme qui a étudié les questions de crédit et de banque à l'école de sir Robert Peel, il a maintenu, dans les dernières épreuves, les bons principes pratiqués par la Banque de France. On doit aussi le féliciter d'avoir résisté à ces projets de travaux publics auxquels on voulait consacrer, sous des formes mal expliquées, des emprunts énormes, comme s'il se fût agi, selon un mot récent et tout à coup devenu célèbre, d'*haussmaniser* la France. Une note publiée ces jours passés au *Moniteur* nous a informés, à la grande satisfaction du public financier, que l'allocation attribuée aux travaux publics pour 1866 ne dépasserait pas les ressources du budget, et ne déterminerait par conséquent aucune opération nouvelle de crédit.

Le grand et retentissant événement du jour est l'encyclique du pape. Au premier abord, nous aurions voulu croire que la manière la plus politique et la plus douce d'accueillir ce pénible document était de le considérer comme une œuvre d'exagération routinière et professionnelle et de le traiter avec une légèreté bienveillante et volontairement oublieuse. — Le bon curé de votre village, piqué par je ne sais quelle mouche, fait un beau dimanche une prédication furibonde. Vous avez l'honneur ce jour-là de le recevoir à votre table, et tandis qu'il déguste un bon vin, vous lui dites : « Peste! monsieur le curé, vous avez fait ce matin le diable bien noir, et vous damnez les gens de la belle façon! — Je fais mon devoir à l'église, réplique le curé en posant son verre; mais vous voyez que dans la société je ne suis point farouche. » Et la chose finit là et s'oublie dans un franc rire. — Nous eussions voulu le prendre sur ce ton avec le saint-père comme avec le premier et le meilleur des bons curés du monde. Aussi bien il nous est difficile d'associer les excentricités de l'encyclique avec le bénin et souriant visage de Pie IX. Ce pape-là n'en doit vouloir qu'au péché et ne doit pas repousser le pécheur. Par exemple, il anathématise, d'ac-

cord en cela avec toutes les morales, la violation du serment politique; or il est souverain depuis trop longtemps pour n'avoir pas fait bon visage à plus d'un violateur heureux de serment. Nous sentons néanmoins que dans cette circonstance il ne sied point de masquer de gaîté un chagrin sérieux et profond. L'encyclique du saint père a frappé ses amis et ses ennemis d'une égale stupeur. Pour nous, elle n'a rien qui puisse nous affliger, si nous considérons l'influence que cet acte peut exercer sur la durée du pouvoir temporel de la papauté; mais nous en sommes très sincèrement attristés quand nous songeons au trouble qu'elle va produire à travers le monde entier dans les âmes.

Il va sans dire que nous n'avons point à nous occuper des jugemens portés par le pape sur celles des erreurs condamnées par lui qui touchent au dogme, à la doctrine théologique et philosophique, à la morale. Dans cette région, le pape est en son vrai domaine, dans le domaine spirituel, celui dans lequel les dissidens eux-mêmes, qui reconnaissent les droits de la liberté de conscience, admettent que le pape a le droit de parler aux catholiques avec l'autorité que ceux-ci lui accordent. Quant à ses jugemens sur les questions qui touchent à l'état civil et politique des sociétés modernes, nous ne nous en plaindrions point, si nous n'avions en vue que le tort que de pareilles idées, aussi hardiment, aussi opiniâtrément, aussi absolument exprimées, peuvent faire à ce qui survit encore du pouvoir temporel de la papauté. Enfin, peut-on maintenant dire à tous l'encyclique du pape à la main, l'épreuve est consommée. Vous voyez que toute idée de transaction est un amusement chimérique; vous voyez que tout compromis est impossible. La liberté de conscience est rejetée comme une abomination; l'idée si douce de la tolérance est repoussée comme une désertion de la vérité; le pape revendique au nom de l'église le droit de réprimer par les peines corporelles les transgressions de ses lois spirituelles. On est saisi involontairement d'un frisson de dégoût et d'effroi quand on se rappelle le passé où ces prétentions n'étaient pas seulement des rodomontades sans effet, où elles étaient interprétées par les violences et les cruautés de la force fanatisée. Quand on regarde l'avenir, il ne semble pas possible que des esprits éclairés, que des âmes justes veuillent arbitrairement conserver sur le plus petit coin de terre la puissance temporelle à une autorité théocratique à qui cette puissance servirait à réaliser de telles prétentions. L'encyclique du pape nous rend le service de faire sentir à la France le gigantesque contre-sens de la présence de nos troupes à Rome. Ce document résout définitivement dans la conscience de la France la question italienne et la question romaine.

Mais ce qui nous afflige, ce que nous ne pouvons voir sans un serrement de cœur, c'est le lien terrible que l'encyclique impose à la conscience des catholiques dans tous les pays où la société civile est fondée sur les principes maintenant condamnés avec tant de solennité par la cour de Rome. Par un inexplicable esprit de défi, la cour de Rome reprend sur la société

civile toutes les prétentions que l'on croyait usées par le temps, neutralisées par les concordats, et qui avaient justifié depuis le XVIe siècle les défiances profondes entretenues par les nations protestantes contre ceux qui dans leur sein étaient restés fidèles au catholicisme. Le catholique pur, celui qui va s'unir à la pensée de l'encyclique par la célébration du jubilé et le gain de l'indulgence, n'est plus, dans les pays où le domaine civil est nettement séparé du domaine spirituel, un citoyen complet, entièrement attaché aux institutions fondamentales de sa patrie. S'il y jouit de la liberté de conscience, de la liberté de discussion, de la liberté de la presse, il se servira de ces libertés en les maudissant et en se promettant de retourner contre elles les victoires qu'il pourra leur devoir. Ainsi les fondateurs de la république américaine, qui, en établissant la liberté des cultes dans leur constitution, ont ouvert à la religion catholique un champ où elle a prospéré, ces honnêtes et généreux défenseurs de la liberté civile et religieuse en Angleterre qui, depuis Fox jusqu'à Robert Peel et lord Russell, ont pied à pied renversé les obstacles qui entravaient l'accès de leurs concitoyens catholiques à la libre vie politique anglaise, n'auront travaillé, si le sentiment de la cour de Rome prévaut, que pour d'éternels ingrats. Ceux même qui en France se sont associés aux catholiques dans la fameuse campagne de la liberté de l'enseignement, ceux qui au nom du droit d'association ont protesté contre l'ingérence de l'administration dans les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, n'auraient fait, sans le savoir, qu'introduire l'ennemi dans la place. La cour de Rome veut donc que partout les catholiques soient séparés de leurs concitoyens, dévoués à la liberté civile et religieuse par un malentendu latent, par une réticence permanente et par une défiance insurmontable. Nous ne connaissons point dans l'histoire moderne d'acte aussi subversif en politique et aussi dissolvant au point de vue social que cette imprécation par laquelle la papauté semble faire ses adieux au pouvoir temporel. En vérité, est-il possible de placer un tel anathème, dernier cri d'une ambition politique si étrangère aux origines du christianisme, sous l'invocation du pêcheur de Galilée et du grand Paul, qui convertissait le monde en travaillant de ses mains? Quant à nous, qui n'oublions point tout le bien que font à l'humanité les religions positives, nous ne pouvons voir sans une profonde douleur cette déclaration d'incompatibilité par laquelle le catholicisme romain ne craint point de se séparer du monde moderne. Nous ne pouvons avoir qu'une espérance, c'est que cette imprécation sera impuissante sur ceux à qui elle s'adresse et qu'elle veut entraîner vers un effroyable inconnu.

Notre temps est donc destiné à être l'époque des grands déchiremens. La rupture morale que la papauté signifie au monde moderne est-elle aussi, dans une autre sphère et dans des proportions bien plus vastes, une sécession comme celle qui désole l'autre hémisphère septentrional? Là du moins continuent à se manifester des symptômes plus rassurans et qui promettent la victoire aux principes de la société moderne. Le congrès américain

est réuni, et M. Lincoln lui a adressé son message annuel. Ce document, suivant l'usage, est encombré de détails. Ce qui nous y a frappés de préférence, c'est le passage qui concerne les rapports de l'Union américaine avec les gouvernemens étrangers. M. Lincoln s'y applaudit, avec une sincérité qui nous paraît être d'un bon augure pour l'avenir, de la bonne fortune qu'a eue l'Amérique de n'avoir vu ses difficultés intérieures compliquées par aucun conflit extérieur. On avait cru que le message ferait allusion à quelque ouverture de négociation vis-à-vis des états insurgés. Les états du nord n'auraient point, selon nous, diminué leur position morale et leur force effective, s'ils eussent, après la grande manifestation de l'élection présidentielle, ouvert une voie de retour aux états du sud. Ils n'eussent rien compromis par cette démarche, et, comme il est probable que cette avance eût échoué devant l'obstination des chefs du sud, tout le bénéfice moral en fût demeuré au gouvernement de l'Union. — Il est possible que la façon dont les opérations militaires étaient engagées dès le commencement de novembre ait empêché les ouvertures pacifiques. Il ne semble pas en effet qu'il fût opportun d'entamer des pourparlers au moment où Sherman se lançait à corps perdu dans la Georgie. L'habile et énergique capitaine paraît aujourd'hui avoir mené à bonne fin sa belle entreprise. C'est un curieux caractère que ce Sherman. Officier de West-Point, il avait quitté le service, et il dirigeait en Californie avec un très grand succès une maison de banque lorsque la guerre civile vint à éclater. Il abandonna sur-le-champ ses affaires, rentra au service et se fit dans la guerre la grande position qu'il a aujourd'hui. Il vient de traverser, après avoir rompu sa base d'opération, sur un espace de 480 kilomètres, la Georgie entière, un des états les plus peuplés et les plus riches du sud. Il n'a rencontré aucun obstacle sérieux, ravitaillant son armée à son aise, montrant au monde la fragilité intérieure de la confédération, et il a relié sans lutte ses communications avec la mer. Il a achevé son expédition plus facilement et plus rapidement encore qu'il ne l'avait espéré à l'origine. Il écrivait, en partant d'Atlanta, un billet de quatre lignes pour faire savoir à l'amiral Porter qu'il partait pour l'*eau salée*, qu'il arriverait au point par lequel il a effectivement rejoint la côte, et qu'il priait l'amiral de surveiller ce point-là vers la Noël. Il a atteint douze jours plus tôt le lieu du rendez-vous. Cette expédition aura une influence infaillible sur la dissolution de la confédération du sud, dont elle a disloqué toutes les voies de communication. Elle enlèvera aux confédérés leur dernier port, Savannah, dont Sherman ne peut tarder à s'emparer. Déjà trop faible pour soutenir la lutte dans le Tennessee, on ne comprend pas comment la confédération pourra opposer une armée à Sherman dans l'est de la Georgie et dans la Caroline du sud. Ce dernier état, qui va être plus directement menacé, proteste cependant avec opiniâtreté contre l'armement des noirs. Le congrès de la Caroline du nord au contraire vient de voter une résolution favorable à la paix, signe irrécusable de lassitude et de découragement. Cette résolution doit être

communiquée par le gouverneur aux gouverneurs des autres états de la confédération, et si elle obtient leur assentiment, les états, se considérant comme souverains, presseront collectivement Jefferson Davis d'ouvrir les négociations. Tel est du moins le plan des Caroliniens. Il est possible qu'il échoue une première fois; mais il annonce déjà une situation qui ne peut se terminer que par l'avortement de l'impie tentative de démembrement que Jefferson Davis et ses amis ont vainement entreprise contre la grande république américaine.

E. FORCADE.

UNE CRISE MINISTÉRIELLE EN ESPAGNE.

L'Espagne vient de traverser encore une fois une de ces bourrasques qui sont toujours imprévues, et qu'il faut toujours prévoir principalement quand tout semble calme à la surface. Rien n'est trompeur et dangereux au-delà des Pyrénées comme l'apparence du calme, comme un vote de confiance des chambres ou des élections donnant au gouvernement qui les fait une écrasante majorité. C'est presque toujours d'un mauvais augure. On a vu à Madrid des ministères mourir sur le coup d'un vote parlementaire qui avait la prétention de les aider à vivre; on en a vu périr pour avoir trop réussi au scrutin d'une élection générale, et je me souviens encore de ce mot spirituel que me disait un jour Donoso Cortès dans une de ces situations où l'on avait été trop heureux : « Comment voulez-vous que ce ministère résiste à cette majorité? » On a vu aussi des cabinets tomber sans raison ou pour des raisons qu'on ne disait pas, tant il est vrai que la politique en Espagne cotoie toujours des écueils invisibles, quand elle ne finit pas par tourner à la comédie au détriment du pays, du régime constitutionnel et des hommes mêmes qui se trouvent mêlés à ces crises! Il est arrivé un peu de tout cela récemment. Le ministère du général Narvaez s'était formé, il y a trois mois à peine, après une série de cabinets qui n'ont fait que passer depuis un an. Il avait, en naissant, l'apparence d'un pouvoir plus sérieusement constitué, fort de sa composition même et de la difficulté d'arriver à d'autres combinaisons. Il s'annonçait au début comme un gouvernement libéral décidé à détendre un peu la situation du pays, à relever la politique, les finances de l'Espagne. Il avait ses élections comme d'autres, et plus que d'autres il avait réussi au point de n'avoir plus probablement devant lui que l'embarras d'une majorité trop docile. Il touchait enfin à l'ouverture des chambres. C'est juste le moment où il a sombré tout à coup comme dans un de ces *typhons* de la mer des Indes où les navires se perdent quelquefois enveloppés par la tempête. Le *typhon* espagnol n'a pas été tout à fait aussi redoutable, il est vrai. Le ministère Narvaez s'est relevé après un naufrage qui n'a duré que quelques jours; il n'a pas moins disparu un instant, et entre sa chute et sa reconstitution s'est reproduite toute une crise intime du pouvoir aux mille et une péripéties.

Pourquoi le ministère du général Narvaez est-il tombé et comment s'est-il relevé après une succession de tentatives inutiles pour arriver à la forma-

tion d'un autre cabinet? Que dans ces imbroglios périodiques de la politique espagnole des influences fort peu avouées, encore moins constitutionnelles, s'agitent et se croisent en tous sens, que ces influences se défendent quand on veut les attaquer, c'est une assez vieille histoire, qui n'est après tout que le côté secondaire de la situation de la Péninsule. C'est certainement un phénomène curieux que depuis vingt ans, dans toutes les confusions de la vie publique espagnole, on entende sans cesse murmurer le nom d'une religieuse devenue un personnage soutenant ou paralysant des ministères. Il ne faut pas cependant qu'on s'y méprenne au-delà des Pyrénées : ces influences ne seraient pas si fortes, si les hommes et les partis ne se diminuaient pas eux-mêmes, et cette crise nouvelle, qui a tenu pendant quelques jours Madrid en suspens, ne serait peut-être pas survenue, si le ministère ne s'était trouvé affaibli justement à l'heure où il avait à faire les plus graves propositions, où il avait à prendre un parti dans les questions les plus délicates. Lorsque le cabinet du général Narvaez arrivait au pouvoir il y a trois mois, toute sa force, indépendamment de la notoriété et de l'habileté de ses membres, était dans les promesses libérales qu'il faisait. Il avait à prouver, — c'était son programme et son unique raison d'être, — que la meilleure manière d'être aujourd'hui un intelligent et prévoyant conservateur, c'est de commencer par être un bon libéral, et en effet ses premiers actes étaient la traduction de cette pensée. Il laissait une certaine latitude dans les élections, il rendait la parole aux journaux. L'expérience n'était point si désastreuse, puisque le gouvernement lui-même constatait la parfaite tranquillité du pays dans ces conditions nouvelles. L'abstention des progressistes pouvait passer pour une abdication au moins autant que pour une menace.

Qu'arrivait-il cependant? Les élections étaient à peine achevées que le ministre de l'intérieur, M. Gonzalez Bravo, lançait une circulaire où perçait déjà un tout autre esprit. Par une singulière logique, au moment où on constatait les heureux effets d'une politique de conciliation et de libéralisme, au moment où on venait de frapper la loi sur la presse d'une sorte de désaveu par une large amnistie, en allant jusqu'à restituer les amendes infligées depuis plusieurs années, on invitait les gouverneurs des provinces à user de toute la puissance répressive de cette même loi pour voir ce qu'elle pouvait produire. C'était peut-être pour satisfaire quelques modérés furieux et consternés; le cabinet ne semblait pas moins reculer devant le programme qui faisait sa force, et bientôt il s'affaiblissait encore plus par la brusque retraite du ministre des affaires étrangères, M. Llorente, très décidément opposé à toute velléité de réaction; il s'affaiblissait doublement en perdant un de ses membres les plus habiles, les plus éclairés, un de ceux qui représentaient dans le gouvernement des idées plus libérales, et parce que cette retraite devenait le signe visible d'une lutte entre deux tendances contraires dans l'intérieur du cabinet. Il en est résulté que le jour où le ministère a voulu proposer des mesures d'une certaine gra-

vité, il a manqué de l'autorité nécessaire pour les faire prévaloir. Il est arrivé en désarroi auprès de la reine, et au lieu d'être maître de la situation sous tous les rapports, comme il le croyait, il s'est vu tout à coup arrêté sur la question de Saint-Domingue, qu'il proposait de trancher en se retirant de cette ruineuse et mortelle entreprise, où les hommes vont mourir sans gloire, où les finances espagnoles s'épuisent sans compensation possible.

C'est là précisément que commençait cette crise, qui est devenue pendant quelques jours un véritable imbroglio, comme il n'y en a guère qu'en Espagne. Qui allait recueillir ce pouvoir tombé en deshérence par suite de la retraite du général Narvaez et de ses collègues à l'ouverture du parlement? A ne considérer d'ailleurs que la question même qui était la cause ou le prétexte de cette subite dissolution ministérielle, il y avait assurément de quoi réfléchir un peu. Il ne s'agissait de rien moins que de décider si on aurait le courage politique d'abandonner Saint-Domingue, au risque de froisser l'orgueil espagnol, ou si on persisterait plus que jamais dans cette guerre ingrate, au risque d'envoyer une armée nouvelle mourir de la fièvre et de se trouver un jour ou l'autre dans les plus désagréables rapports avec l'Angleterre, qui semble disposée à reconnaître les insurgés dominicains comme belligérans. On s'est adressé un peu à tout le monde, à toutes les nuances du parti modéré. On a d'abord appelé le général Pavia, marquis de Novalichès, qui, n'ayant point été encore président du conseil, est naturellement tout disposé à le devenir, lui aussi, et le général Pavia, tout comme un autre, a fait son ministère, — un ministère assez bizarrement composé, qui en avait bien au moins pour un mois de vie! — Cette expérience, du reste, lui a été épargnée. Lorsque le général Pavia est allé au palais avec sa liste toute prête, il s'est trouvé que la chose n'était plus du tout aussi simple qu'elle le paraissait. La reine a voulu tout au moins y songer. L'heure du général Pavia était déjà passée. Est venu ensuite M. Isturiz, vieillard fort respectable et parfaitement impuissant, qui a été bien souvent ministre, et qui ne pouvait le redevenir cette fois que pour frayer de nouveau la route au général O'Donnell. Avec M. Isturiz reparaissait le grand ministre des finances M. Salaverria, et, chose curieuse comme symptôme, le ministre des affaires étrangères dans cette combinaison était M. Salvador Bermudez de Castro, qui est encore, si je ne me trompe, ambassadeur accrédité auprès du roi François II de Naples, qui a été fait prince napolitain de Santa-Lucia de la main de ce souverain sans couronne. M. Isturiz en a été pour sa combinaison tout comme le général Pavia, bien qu'on l'eût peut-être préféré un instant. Le vieux marquis de Miraflorès a été aussi appelé. On s'est adressé à bien d'autres encore, et à ce propos on ne peut vraiment qu'admirer combien il y a de ressources en Espagne, combien il peut y avoir de présidens du conseil dans un parti à Madrid. Il n'est question ici, bien entendu, que de ceux qui viennent d'être essayés, car pour les autres, pour ceux qui l'ont été déjà ou qui espèrent le deve-

nir, il en foisonne. Le parti modéré ne se composera plus bientôt que de présidens du conseil, ce qui ne prouve pas précisément sa puissance.

Pendant quelques jours, il y a eu des collections de ministres tout prêts à revêtir l'uniforme et attendant l'heure de se rendre au palais pour prêter serment, une heure qui n'est jamais venue, et au milieu de tout cela se reproduisait dans le public cette scène toujours curieuse à Madrid : — y a-t-il un ministère? où en est la crise? qui s'en va et qui arrive? — Parmi les employés, sans cesse menacés à chaque changement de cabinet, c'est à qui s'informera et cherchera d'où vient le vent. Tout le monde est affairé, et personne ne fait rien. Par malheur, les crises ministérielles ont quelquefois des effets plus sérieux, et c'est ce qu'on a vu récemment à Madrid. Tout s'est subitement arrêté. Les négociations commerciales se sont trouvées paralysées. Tous les jours, il y avait foule à la Banque pour échanger les billets contre de l'argent, et dans le monde du négoce on refusait le papier de la Banque pour n'avoir pas à faire les appoints en numéraire. Une chose à remarquer du reste dans cette crise, c'est l'attitude parfaitement digne et réservée de l'ancien cabinet : il s'est tenu à l'écart de tout et n'a cherché à rien empêcher. L'un de ses membres, le général Lersundi, a été plusieurs fois appelé, consulté par la reine, qui connaît son dévouement, et, sans accepter aucune mission officielle, il a su, dit-on, allier à l'inébranlable fidélité du soldat une respectueuse indépendance de langage.

Enfin, de guerre lasse, après tous les essais et toutes les combinaisons qui ont rempli ces quelques jours, c'est le cabinet Narvaez tout entier, moins M. Llorente, qui est rentré au pouvoir ou plutôt qui y est resté, puisque sa démission n'avait point encore été acceptée, et de fait c'était encore le meilleur dénoûment, le seul possible peut-être. Pouvait-on s'adresser aux progressistes? Ce n'est pas le programme du parti progressiste qui est fort à redouter, c'est sa faiblesse, son incohérence; il est au moins aussi divisé que le parti modéré, sans avoir l'esprit politique et les habitudes de gouvernement que gardent après tout les conservateurs : imaginez de faire vivre ensemble le duc de la Victoire, M. Olozaga et le général Prim, ou prenez une de ces nuances sans l'autre! La reine pouvait-elle se tourner encore une fois vers le général O'Donnell? Mais c'est le duc de Tetuan qui a commencé l'affaire de Saint-Domingue, qui a laissé les finances espagnoles dans le piteux état où elles sont, et qui de plus, d'après une opinion générale, est l'allié de toutes les influences cléricales dont on se plaint. On pouvait encore moins s'adresser à la fraction absolutiste du parti modéré; c'eût été peut-être jouer trop gros jeu. Quant à toutes ces nuances intermédiaires et flottantes successivement essayées, c'était évidemment ne rien faire. Il était temps d'ailleurs de prendre un parti, puisque c'était le 22 décembre que devaient se réunir les chambres, qui ont été effectivement ouvertes ce jour-là.

Voilà donc le ministère Narvaez ramené au pouvoir par la bourrasque

qui a failli l'emporter. Il n'y a pas à se dissimuler pourtant qu'il triomphe moins par sa propre force que par l'impossibilité d'arriver à autre chose, et que cette situation nouvelle, qui a l'apparence d'un succès politique et personnel pour lui, cache bien des épines, bien des difficultés. En réalité, même après s'être dénouée heureusement, cette crise n'est peut-être pas ce qu'on pourrait appeler une crise de santé; elle a surtout ce dangereux caractère de laisser voir certaines faiblesses dans le cabinet, des conflits de tendances, une volonté hésitante et paralysée là où l'on s'était plu d'abord à supposer la résolution d'une pensée nette et fixe. La preuve la plus sensible de cet embarras intime, c'est le discours mis dans la bouche de la reine à l'inauguration des chambres, c'est-à-dire après la crise. Ce discours, si bien intentionné qu'il soit, n'est point certainement l'expression d'une politique bien arrêtée. La grande affaire du moment, la question de Saint-Domingue, le discours royal la traite par sous-entendu, en laissant pressentir une loi qui viendra proposer sans doute quelque mesure héroïque. La querelle avec le Pérou est présentée comme pouvant se dénouer par la paix, ce qui mettra sûrement l'Espagne à l'abri d'une grande faute. L'Italie?... Oh! pour l'Italie, le gouvernement espagnol aura une opinion quand tout sera fini, et alors il se souviendra de son respect filial pour le saint-siége. Le pape ne pourra qu'être sensible à cette généreuse attention, et l'Italie, qui déjà s'inquiète peu d'être reconnue ou de n'être pas reconnue par l'Espagne, s'en inquiétera vraisemblablement moins encore quand tout sera fini. A l'intérieur, le discours royal laisse voir des intentions plus que des résolutions. Il annonce encore une fois une loi sur la presse et une loi pour garantir l'ordre public. En un mot, on le sent à son allure, le cabinet est incontestablement embarrassé.

Or, s'il veut faire quelque chose aujourd'hui, et il a beaucoup à faire, ce qui lui serait le plus nécessaire avant tout, ce serait une volonté très ferme et le prestige d'une situation entière. Pour proposer, pour faire accepter une mesure de prévoyance supérieure, comme l'abandon de Saint-Domingue, il faut une grande autorité morale que rien ne soit venu affaiblir. Dans les finances, le cabinet Narvaez a tout à faire, mais il ne peut rien faire qu'avec de la sécurité, avec une situation sûre, avec une bonne politique en un mot, et il ne peut y avoir aujourd'hui de bonne et sûre politique que par le libéralisme. Tant que le ministère n'en sera pas là, il en sera aux expédiens qui sont encore maintenant sa seule ressource. Il fera des emprunts plus ou moins détournés à gros intérêts, il se procurera de l'argent dont ceux qui le lui prêtent se paieront par des spéculations. Il arrivera ainsi à suffire au service du semestre de la dette; mais combien de temps pourra-t-il vivre à l'aide de ces négociations onéreuses nouées tantôt avec les uns, tantôt avec les autres? Pour réorganiser les finances comme pour régler toutes les questions extérieures et intérieures qui sont aujourd'hui l'embarras de l'Espagne, le ministère Narvaez a besoin évidemment de se retremper en quelque sorte, de s'affermir de nou-

veau, de faire acte d'autorité morale et de résolution, de reprendre enfin le programme qu'il avait semblé s'approprier à son origine, le programme d'une politique largement libérale pratiquée par des conservateurs intelligens. Ce n'est pas seulement sa grande et efficace ressource pour résoudre les sérieuses difficultés de toute sorte qui lui ont été léguées, c'est sa force unique contre toutes les influences irrégulières, et c'est aussi le seul moyen qu'il ait de servir la reine elle-même. S'il ne fait pas cela, il pourra vivre encore, c'est bien possible; mais il ne sera qu'un ministère de plus parmi tous les ministères qui encombrent l'histoire de l'Espagne nouvelle, et qui ont passé sans lui donner ni la liberté, ni la sécurité, ni même la prospérité matérielle, qui est l'œuvre de tout le monde, excepté du gouvernement.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LES LIVRES DE SCIENCE POPULAIRE EN 1864.

Parmi ces publications qu'on voit se multiplier chaque année à la fin de décembre, la préférence acquise aux livres de science populaire (1) n'est-elle pas un des *signes du temps,* pour employer l'expression admise? On ne saurait en tout cas nier que, depuis une dizaine d'années, tout le monde, petits ou grands, n'ait senti le besoin de s'initier aux applications, devenues si nombreuses, de la science. Les feuilles quotidiennes ont fait une place chaque jour plus grande aux vulgarisateurs; la science s'est parée pour être accessible à la foule. Dans les livres, le dessin est venu heureusement en aide au récit, et si chacun des prêtres improvisés de la nouvelle religion n'a pas fait preuve de toutes les qualités requises pour prêcher sûrement la doctrine, il n'est pas moins résulté de tout ce mouvement une diffusion, une excitation salutaire, dont les effets se font aujourd'hui sentir. Le niveau de l'éducation scientifique commune s'est élevé; le ciel et la terre ont dévoilé à des lecteurs émus une partie de leurs mystérieuses beautés, et la science n'est plus restée inaccessible aux profanes, comme ces temples de l'ancienne Égypte où les prêtres seuls pénétraient en secret.

Le mouvement dont nous parlons était depuis longtemps préparé. Déjà, au siècle dernier, Fontenelle, Buffon, Jean-Jacques Rousseau, Bailly, Bernardin de Saint-Pierre, Franklin, pour n'en pas citer d'autres, avaient largement initié le public aux merveilles de la nature. Soit qu'ils aient étudié

(1) *Le Ciel,* par A. Guillemin; 1 vol. in-8° illustré; Hachette. — *Le Monde de la Mer,* par A. Frédol; 1 vol. in-8° illustré; Hachette. — *Histoire des Plantes,* par L. Figuier; 1 vol. in-8°, avec figures; Hachette. — *L'Air et le Monde aérien,* par A. Mangin; 1 vol. in-8° illustré; Tours, A. Mame. — *Le Monde des Insectes,* par S. Henri Berthoud; 1 vol. in-8° illustré; Garnier frères. — *La Plante,* par E. Grimard; 2 vol. in-12, avec figures; J. Hetzel.

les trois règnes, soit qu'ils aient porté leurs regards vers le ciel, ou que, moins hardis, ils se soient bornés à faire sentir l'utilité des applications industrielles, ces illustres maîtres ont eu pour but de rendre la science populaire, et ont orné leurs écrits, déjà si nets et si clairs, de tous les charmes du style. Après eux, deux vulgarisateurs non moins célèbres, unis déjà par les liens de l'amitié, Humboldt et Arago, ont chacun, dans une voie différente, mais heureusement tous les deux, continué l'initiation des profanes à tous les arcanes de la science. C'est ce même mouvement qui se poursuit aujourd'hui, un peu au hasard il est vrai. L'armée des vulgarisateurs est sans chef, les soldats qui la composent sont eux-mêmes indisciplinés, ayant plus de bonne volonté que de science. Toutefois ils rendent des services aux ignorans et aux savans eux-mêmes, on ne saurait le nier, et c'est merveille de voir avec quel empressement les accueille un public toujours bien disposé et surtout avide d'apprendre. En temps ordinaire, c'est dans la presse quotidienne et dans quelques recueils spéciaux que les vulgarisateurs se font entendre. Aux approches du 1er janvier, ils abordent le livre, le livre du plus grand format, avec des *illustrations* dues aux *meilleurs artistes*. La mode s'en est mêlée, et les derniers mois de l'année 1864 ont vu fondre une véritable avalanche de ces livres de science vulgarisée. Nous allons en choisir quelques-uns et faire connaître sans détours les qualités comme les défauts qui les distinguent.

En premier lieu, citons *le Ciel*. La grandeur du sujet et le caractère bien connu de loyauté scientifique de l'auteur, M. A. Guillemin, méritent cette distinction au livre, qui d'ailleurs se recommande aussi par une véritable impression de luxe, un format exceptionnel et des dessins coloriés qui font la joie des amateurs. A cet ouvrage, qui n'a d'égal que l'*Astronomie populaire* d'Arago, et qui la laisse même derrière lui pour certains détails d'exécution (ceci soit dit sans vouloir offenser le moins du monde la mémoire de l'illustre savant), à cet ouvrage ont collaboré tous les grands noms de l'astronomie moderne. En Angleterre, ce sont surtout sir J. Herschel, l'amiral Smyth, Lassell et Warren de La Rue, en Allemagne Littrow, en Russie Struve, Bond aux États-Unis, en France MM. Le Verrier, Chacornac, Laussedat, Goldschmidt, etc. Tous ont aidé l'auteur de leurs conseils et de leur bienveillant concours. Mémoires originaux, dessins, photographies, ont été mis à sa disposition; à Paris, l'Observatoire impérial lui a été généreusement ouvert. Encouragé, soutenu jusqu'au bout par de tels appuis, M. A. Guillemin s'est mis courageusement à l'œuvre. Avec une patience qui ne s'est pas démentie un instant et un soin consciencieux de la vérité auquel on ne saurait donner trop d'éloges par ce temps de productions hâtives, il a mené son œuvre à bonne fin. La jeunesse, les gens du monde, justifiant le *cœlum tueri* d'Ovide, peuvent désormais regarder le ciel et y découvrir quelque chose, grâce aux notions d'astronomie rendues accessibles à tous dans ce livre remarquable. Le soleil, les planètes et les comètes, les étoiles et les nébuleuses, enfin les grandes lois de l'astronomie,

les méthodes et les instrumens en usage dans cette science qu'on pourrait appeler divine, forment autant de chapitres de l'ouvrage. La lecture en est facile, le style toujours clair et rapide. L'auteur n'en est pas du reste à son coup d'essai, et *le Ciel* témoigne d'un progrès très notable sur les *Causeries astronomiques* qui l'avaient précédé.

Si nous descendons des hauteurs de l'empyrée, où nous a conduits M. Guillemin, nous pourrons avec M. Arthur Mangin étudier au passage *l'Air et le Monde aérien.* L'ouvrage est un peu composite, comme son titre, et M. Mangin y dévoile tour à tour à ses jeunes lecteurs la constitution et les phénomènes de l'atmosphère; puis il décrit les habitans du monde aérien, les insectes et les oiseaux. Le livre est nourri de faits généralement bien présentés, et d'une façon intéressante; mais un grave reproche qu'on peut faire à l'auteur, c'est l'absence de toute méthode. Ainsi des chapitres sur la machine pneumatique, les pompes, le baromètre, l'aérostation et l'aéronautique, les tempêtes, les cyclones, les prédictions du temps, précèdent ceux sur les insectes et les oiseaux, sans transition, sans qu'on voie bien clairement comment tout cela se soude. Il y a mieux : dans l'histoire des insectes et des oiseaux, que l'auteur pouvait rendre si intéressante pour ses jeunes lecteurs, bien des faits sont passés sous silence. Les classifications même sont un peu négligées, et cependant c'est sur ces deux points peut-être, nous entendons les classifications entomologique et ornithologique, que les naturalistes sont le plus à l'abri des reproches si fondés qu'on leur adresse en général sur la méthode. Nous voulons bien reconnaître que le mode d'après lequel M. Mangin range les oiseaux offre un certain côté pittoresque; mais quand une division est admise dans la science et que cette division est bonne, pourquoi ne pas la respecter? pourquoi la violer à plaisir? De bonne foi, M. Mangin, en cataloguant les habitans de l'air en oiseaux parés, chanteurs, parleurs, voyageurs, nageurs, marcheurs, rapaces, intrus, a-t-il heureusement remplacé la classification en usage, et les ordres des rapaces, des passereaux, des grimpeurs, des gallinacés, des échassiers et des palmipèdes, auxquels nous reportent jusqu'aux souvenirs d'histoire naturelle du collége, n'offrent-ils pas, dans l'énonciation même, un caractère net et philosophique qu'il est bon de reconnaître? Les gens du monde ont adopté ces noms qu'ils comprennent, les maîtres de la science les ont acceptés tour à tour. Nous n'aimons pas la routine, nous croyons que la science progresse tous les jours, qu'une bonne classification est encore à trouver, une vraie classification *naturelle;* il ne faut pas cependant, par amour du changement, faire moins bien qu'on n'a fait. M. Mangin en agit sans plus de façon avec les insectes. Il est vrai qu'il peut nous répondre dans les deux cas qu'il n'écrit pas pour des naturalistes.

Du *Monde aérien* au *Monde de la Mer,* la transition se fait sans qu'on y pense. Saluons encore ici un bon livre, une œuvre posthume malheureusement, signée d'un pseudonyme, celui d'Alfred Frédol. Moquin-Tandon, qui a illustré les chaires scientifiques de province avant d'entrer à l'In-

stitut et au Muséum, se cachait volontiers sous ce nom d'emprunt pour chanter, quelquefois dans le patois gracieux de son pays, *le Noyer de Maguelonne* ou *les Jujubes de Montpellier*. C'est sous ce même nom de Frédoque nous le retrouvons dans son dernier ouvrage, étude pleine de vie et de force, semée de traits originaux, souvent familiers, et que l'on ne dirait pas suspendue par la mort. Ici comme dans *le Ciel*, tout indique une science de bon aloi, tout est marqué au coin de la vérité. Comme dans *le Ciel* aussi, des gravures coloriées initient le lecteur aux merveilles décrites dans le texte. C'est une succession de beaux dessins se déroulant dans les pages du livre comme les parois transparentes d'un aquarium. L'illusion est complète, on assiste à la vie des eaux, on voit se développer sous ses yeux des plantes et des animaux qu'on avait jusqu'alors à peine soupçonnés; on en rencontre d'absolument inconnus, on en retrouve enfin qu'on croyait bien connaître, mais sur lesquels on est étonné d'avoir su jusqu'alors si peu de chose. Moquin-Tandon a fait son livre en maître, en homme qui possède son sujet, et il nous promène tour à tour des plantes marines et des animaux infusoires aux polypiers et aux rayonnés, le corail, les éponges, les méduses, les étoiles de mer, les oursins; puis défilent à nos regards, avec leurs mœurs, leurs ruses, leur vie propre, toute la gent coquillière des mollusques, puis encore les crustacés et les poissons, les tortues et les oiseaux marins, enfin les gigantesques cétacés et les phoques, et jusqu'à l'ours blanc des pôles cantonné dans les mers de glace. N'est-ce pas là un spectacle *aux cent actes divers*, et n'est-ce pas le cas de répéter, après avoir lu ce beau livre, ces paroles émues de Christophe Colomb justement rappelées par l'auteur, que la bouche ne suffit pas à dire ni la main à écrire toutes les merveilles de la mer, *la lengua no basta para decir ni la mano para escribir todas las maravillas del mar*?

Si maintenant nous baissons d'un ton, nous passerons du *Monde de la Mer*, qui nous a tenu dans les régions sereines de la science, au *Monde des Insectes*, œuvre d'un esprit un peu léger, souvent trop superficiel, mêlée cependant de traits agréables. Ici la science affecte des dehors plaisans, on en cause entre amis en parlant aussi d'autre chose, *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Cela frise par instans le conte de fée, parfois aussi le roman. Au demeurant, le livre n'a nulle prétention, nulle portée scientifique; mais il fait aimer la science, et les esprits auxquels ne convient pas une nourriture trop substantielle pourront y trouver quelque plaisir, et même quelque profit.

Les deux ouvrages dont il nous reste à parler rentrent au contraire, comme les premiers, dans le domaine scientifique, sans cesser d'être à la portée de tous. Tous deux traitent de botanique. L'un, l'*Histoire des Plantes* de M. Figuier, se présente avec les qualités et les défauts que nous avons déjà relevés chez l'auteur. Disons toutefois que ces défauts se font moins sentir ici que dans de précédens ouvrages, et que ce livre, bien que n'étant qu'une compilation, ne présente pas trace de ces erreurs si graves

comme on en a redressé dans *la Terre avant le déluge* et *la Terre et les Mers*. Quelques dessins sont remarquables de vérité et d'exécution, et la division de l'œuvre est satisfaisante. La dernière partie, la géographie botanique, qui traite de la loi de distribution des végétaux à la surface du globe, est bien conduite. En somme, on reconnaît là un certain talent d'exposition, et, dans le courant de l'ouvrage, l'auteur semble se défier d'un écueil qu'il n'a pas toujours su éviter dans de précédentes publications. Il maîtrise ici son penchant aux explications forcées, douteuses, nous dirions presque surnaturelles. Une fois cependant il se laisse encore entraîner, et, pour donner des raisons de la tendance des racines à se diriger vers le centre de la terre, il invoque nous ne savons quelles expériences bizarres faites par des chercheurs isolés, expériences qui auraient besoin d'être contrôlées, et contrôlées solennellement. Au lieu d'imaginer ainsi des preuves contre nature, ne pourrait-on tout simplement admettre une bonne fois, comme le font du reste la plupart des traités de botanique, que si la racine se dirige vers le centre de la terre, la tige vers le ciel, c'est que l'une trouve dans le sol, l'autre dans l'atmosphère, sa propre nourriture, c'est que cet agent mystérieux qu'on appelle *force vitale* l'exige ainsi? La pesanteur, ou, si l'on veut, la force de gravitation, autre agent dont l'essence est également inconnue, n'a point de rôle à jouer dans ce grand phénomène.

Les réserves que nous venons de faire nous empêchent de mettre sur la même ligne l'*Histoire des Plantes* de M. Figuier et *la Plante* de M. Grimard. Ce dernier livre est vraiment un traité original de botanique. On devine que l'auteur n'a emprunté ses inspirations qu'à lui-même. Dans un format modeste, avec des dessins qui attirent moins les yeux que ceux de son rival, cet ouvrage est mieux fait et semble destiné à une longue vie. Ce n'est pas une compilation improvisée, c'est le livre d'un homme qui sent, qui a vu et qui sait. Dans la première partie, l'auteur chante la plante dans une forme un peu dithyrambique; mais bien vite, dans le second volume, le langage calme et mesuré du savant reprend le dessus, et c'est là la partie vraiment pratique et utile du livre. Voulez-vous être botaniste, voulez-vous herboriser à votre aise dans les vertes campagnes autour de Paris, lisez-le, inspirez-vous-en. Voulez-vous rester philosophe et ne connaître de la plante que ce qui vous intéresse dans le grand monde de la vie, tenez-vous-en au premier volume. Lire et méditer les deux est ce qui vaut mieux encore. L'auteur a fait heureusement entrer dans son cadre quelques bonnes pages de botanique géologique dont on néglige trop généralement de s'occuper en dehors des livres de géologie, et il nous a montré, non sans un certain bonheur d'expression, la vie végétale naissant sur le globe avec les plus humbles cryptogames, puis se développant avec les fougères, les palmiers, et arrivant enfin, avec les grands arbres dicotylédones, au degré de magnifique éclosion où nous la voyons aujourd'hui.

Quelle conclusion tirer de ces pages et quels services peuvent rendre

non-seulement à la jeunesse, aux gens du monde, mais encore à la vraie science, tous ces livres de science populaire que chaque année voit naître et souvent la même année mourir? Nous croyons que le principe est bon, que ce n'est pas perdre son temps que de vulgariser la vérité, d'initier le public aux grandes découvertes, aux nobles études de notre époque. Par là on prépare les jeunes esprits aux carrières utiles, on propage parmi les gens du monde des connaissances devenues de plus en plus indispensables dans la vie de chaque jour. On vient en aide aux savans eux-mêmes en popularisant leurs belles découvertes, en en faisant comprendre la portée, les applications et souvent le sens philosophique; mais pour que le bien se fasse comme il convient, pour que la vulgarisation soit profitable, il faut qu'elle ne soit pas entachée d'erreur, que le bon grain ne soit pas mêlé d'ivraie.

Sous ce rapport, qu'il nous soit permis de dire que l'esprit d'examen et de critique n'a pas toujours présidé à la préparation des ouvrages de science populaire dont nous venons de parler, qu'il y a dans quelques-uns d'entre eux ou des compilations trop hâtives ou des chapitres écrits trop légèrement. Nous les avons examinés chacun en détail, c'est au lecteur de se reporter à ce que nous avons dit au sujet de chacun d'eux pour voir sur qui tombe l'éloge et sur qui tombe le blâme. Au demeurant, l'intention des auteurs a été bonne toujours, et il faut faire des vœux pour que le flambeau de la science brille ainsi chez nous chaque année d'un éclat de plus en plus vif.

N'oublions pas néanmoins que la critique, tout en faisant bon accueil à certaines tentatives de vulgarisation, doit se montrer à l'occasion vigilante et sévère. On ne s'improvise pas vulgarisateur scientifique, et pour vulgariser avec avantage il faut d'abord bien savoir soi-même. Ce qui a fait le mérite de quelques auteurs exceptionnels que nous avons cités, Buffon, Arago, Humboldt, c'est qu'ils étaient eux-mêmes des savans accomplis, bien plus ils étaient aussi des écrivains. Sans doute nous ne demandons pas à nos vulgarisateurs populaires les qualités de ces hommes de génie, mais nous leur demandons, à quelques-uns du moins, plus de calme, plus de vrai savoir dans leurs productions, parfois si nombreuses. Il vaut mieux se taire que d'écrire à contre-sens, que de répandre dans le public des faits souvent entachés d'erreurs ou mal présentés. Le public ne peut comprendre ce que l'auteur ne comprend pas lui-même, et des deux côtés il en résulte une demi-savoir pire que la plus profonde ignorance. On ne transige pas du reste avec les vérités scientifiques. Voilà pourquoi le droit, disons mieux, le devoir de la critique est de se montrer justement sévère et de tenir le public en garde contre les faux vulgarisateurs. L. SIMONIN.

V. DE MARS.

L'ITALIE

ET LA VIE ITALIENNE

III.

ROME. — LES VILLAS. — LES PALAIS. — MICHEL-ANGE.

Villas et palais.

Rien ne m'a plus intéressé dans les villas romaines que les anciens maîtres. Les naturalistes le savent, on comprend très bien l'animal d'après la coquille (1).

L'endroit où j'ai commencé à le comprendre est la villa Albani, bâtie au XVIIIe siècle pour le cardinal Alexandre Albani et sur son propre plan. Ce qu'on y devine tout de suite, c'est le grand seigneur homme de cour à la façon des nobles de notre XVIIe siècle. Il y a des différences, mais les deux goûts sont voisins : c'est l'art et l'arrangement que par-dessus tout ils aiment; aucune liberté n'est laissée à la nature, tout est factice. L'eau ne s'élance qu'en jets et en panaches, elle n'a pour lits que des vasques et des urnes. Les pelouses sont enfermées dans d'énormes haies de buis plus hautes qu'un homme, épaisses comme des murailles, et formant des triangles géométriques dont toutes les pointes aboutissent à un centre. Sur le devant s'étend une palissade serrée et alignée de petits cyprès. On monte d'un jardin à l'autre par de larges escaliers de pierre, semblables à ceux de Versailles. Les

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1864 et du 1er janvier 1865.

plates-bandes de fleurs sont enfermées dans de petits cadres de buis; elles forment des dessins et ressemblent à des tapis bien bordés, régulièrement bariolés de couleurs nuancées. Cette villa est un débris, comme le squelette fossile d'une vie qui a duré deux siècles, et dont le principal plaisir consistait dans la conversation, dans la belle représentation, dans les habitudes de salon et d'antichambre. L'homme ne s'intéressait pas aux objets inanimés, il ne leur reconnaissait pas une âme et une beauté propre; il en faisait un simple appendice de sa propre vie; ils ne servaient que de fond au tableau, fond vague et d'importance moins qu'accessoire. Toute l'attention était occupée par ce tableau lui-même, c'est-à-dire par l'intrigue et le drame humain. Pour reporter quelque partie de cette attention sur les arbres, les eaux, le paysage, il fallait les humaniser, leur ôter leur forme et leur disposition native, leur air « sauvage, » l'apparence du désordre et du désert, leur donner autant que possible l'aspect d'un salon, d'une galerie à colonnades, d'une grande cour de palais. Les paysages du Poussin et de Claude Lorrain portent tous cette empreinte; ce sont des architectures; la campagne y est peinte pour des gens de cour qui veulent retrouver la cour dans leurs terres. Il est curieux à ce sujet de comparer l'île de Calypso dans Homère et dans Fénelon. Dans Homère, c'est une île véritable, sauvage et rocheuse, où nichent et crient les oiseaux de mer. Dans Fénelon, c'est une sorte de Marly « arrangé pour le plaisir des yeux. » Aussi les jardins anglais, tels qu'on les importe chez nous à présent, indiquent l'avénement d'une autre race, la domination d'un autre goût, le règne d'une autre littérature, l'ascendant d'un autre esprit, plus compréhensif, plus solitaire, plus aisément fatigué, plus tourné vers les choses du dedans.

Une seconde remarque, c'est que notre grand seigneur est antiquaire. Outre deux galeries et un portique circulaire plein de statues antiques, il y a ici des morceaux de sculpture de toute sorte répandus dans tout le jardin, cariatides, torses, bustes colossaux, dieux, colonnes surmontées de bustes, urnes, lions, grands vases, socles, débris innombrables souvent brisés ou mutilés. Même, afin de tout mettre à profit, on a incrusté dans un mur quantité de restes informes. Quelques-unes de ces sculptures, une cariatide, un masque d'Antinoüs, des statues d'empereurs, sont belles; mais la plupart sont un ramassis singulier. Beaucoup appartenaient certainement à de petits municipes, à des maisons particulières; déjà chez les anciens c'étaient des œuvres de pacotille, ce qui subsisterait chez nous si après un long enfouissement on retrouvait des statues d'escalier et des bustes d'hôtel de ville; ce sont des docu-

mens de musée plutôt que des œuvres d'art. On n'orne ainsi sa maison que par pédanterie; le bric à brac est un goût de vieillard, c'est le dernier qui ait subsisté en Italie. La littérature morte, on faisait encore des dissertations sur un vase ou sur des monnaies; parmi les sonnets galans et les phrases d'académie, quand tout effort d'esprit était interdit ou amorti, dans le grand vide du dernier siècle, on gardait, comme au temps de Politien et de Laurent de Médicis, l'ancien goût et la curiosité archéologique. Cette sorte d'emploi détourne l'esprit des grandes questions; un prince absolu, un cardinal peut le favoriser, occuper ainsi ses heures vides, se donner un air de connaisseur et de Mécène, mériter des épîtres dédicatoires, des frontispices mythologiques et les grands superlatifs italiens et latins.

Un troisième point non moins visible est que notre seigneur antiquaire est Italien, homme du midi. Le climat convie à cette architecture; beaucoup de constructions, imitées chez nous pendant nos siècles classiques et absurdes sous notre ciel, sont raisonnables ici et partant belles: d'abord les grands portiques à arcades ouvertes; on n'a pas besoin de fenêtres, même il vaut mieux qu'il n'y en ait pas; on s'y promène surtout pour prendre le frais. Il convient de plus que tout y soit en marbre; dans le nord, on y aurait froid par la seule imagination, on penserait involontairement aux tentures, aux paillassons, aux calorifères, aux tapis, à tout l'attirail du bien-être indispensable. Au contraire un duc, un prélat en robe violette, en grande représentation, entouré de ses gentilshommes, est justement ici à l'endroit qu'il lui faut pour causer des affaires d'état ou écouter un sonnet. De temps en temps, dans sa promenade majestueuse, il peut jeter un coup d'œil sur les statues, les bustes des empereurs, faire tout haut à leur sujet le latiniste ou le politique, s'intéresser sincèrement à leur vie et à leurs images par une sorte de parenté et à titre de successeur. Il est encore très bien ici pour recevoir les artistes, patronner les débutans, commander ou examiner des plans d'édifice. S'il entre dans les allées, elles sont assez larges et assez unies pour que sa robe ne s'accroche point et que son cortége s'y déploie. Le jardin et les bâtimens sont excellens pour tenir une cour à ciel ouvert.

Les points de vue, les morceaux de paysages qu'on aperçoit au bout des galeries, encadrés entre les colonnes, sont du même goût. De superbes chênes-liéges lèvent sur une terrasse leurs pilastres monstrueux et le dôme toujours vert de leur feuillage monumental. Des allées de platanes s'allongent et s'enfoncent comme un portique. De hauts cyprès silencieux collent leurs branches noueuses contre leur écorce grise et montent d'un air grave, monotone, en pyra-

mides. Des aloès dressent contre la paroi blanche des murailles leur tige étrange, pareille à un serpent convulsif hérissé par la lèpre. Au-delà de l'enceinte, sur les coteaux voisins, un pêle-mêle de constructions et de pins s'élève et descend selon les mouvemens du terrain. A l'horizon ondule la ligne âpre et cassée des montagnes; une surtout, bleuâtre comme un nuage chargé de pluie, lève son triangle qui bouche un pan du ciel. De là les yeux reviennent sur la suite d'arcades rondes qui forment le portique tournant, sur les balustrades et les statues qui diversifient la crête du toit, sur les colonnes jetées çà et là, sur les rondeurs et les carrés des viviers et des haies. Dans cet encadrement de montagnes, cela fait justement un paysage comme ceux de Pérelle, et correspond à un état d'esprit dont un homme moderne, surtout un homme du nord, n'a aucune idée. Les gens d'aujourd'hui sont plus délicats, moins capables de goûter la peinture, plus capables de goûter la musique; ceux-ci avaient encore des nerfs rudes et des sens tournés vers le dehors; ils ne sentaient pas l'âme des objets extérieurs, ils n'en goûtaient que la forme. Les paysages savamment choisis et disposés leur donnaient la même sensation qu'un appartement haut et ample, solidement bâti et bien décoré : cela leur suffisait, ils n'avaient point de conversation avec un arbre.

Au premier étage, du haut du grand balcon de marbre, la montagne qui fait face semble un édifice, une vraie pièce d'architecture. Au-dessous, on voit les dames et les visiteurs se promener dans les compartimens des allées; donnez-leur des jupes de soie brochée, des habits de velours, des jabots chiffonnés, des tournures plus aisées et plus nobles : voilà la cour qui défilait et vivait oisive sous les yeux et aux frais d'un grand. Il en avait besoin pour prouver à autrui son importance et pour se défendre contre l'ennui; ce n'est qu'aujourd'hui qu'un homme sait vivre seul ou en famille. Pareillement ce grand salon lambrissé et paré de marbres, orné de colonnes, de bas-reliefs, de grands vases, doré, peint à fresques, est le plus bel endroit pour une réception. Sans beaucoup d'efforts, on peut recomposer devant son imagination la scène entière avec les personnages. Çà et là, en attendant le maître, à propos de tableaux, les amateurs, les abbés regardent et causent. On lève les yeux vers *le Parnasse* de Mengs, on le compare à celui de Raphaël, on fait ainsi preuve d'éducation et de bon goût, on a évité les conversations dangereuses et on peut s'en aller sans s'être compromis. A côté de là, dans les petits salons, on contemple le superbe bas-relief d'Antinoüs, cette poitrine si forte, ces lèvres viriles, cette apparence de vaillant lutteur, plus loin un admirable cardinal pâle du Dominiquin, et les deux petites bacchanales si vivantes de Jules Romain.

On les comprend encore, la tradition s'est conservée; un nouvel esprit, une culture oratoire et philosophique n'a pas effacé comme en France toutes les mœurs et toutes les idées du XVIe siècle; on y assassine toujours; le soir, les rues ne sont point sûres. Tandis qu'en France règnent les peintres de boudoir, Mengs ici imite la renaissance et Winckelmann retrouve l'antique. On goûte leurs œuvres et celles des grands maîtres; les longues attentes d'antichambres, le vide des conversations prudentes, le danger de la gaîté abandonnée, la défiance réciproque, ont augmenté la sensibilité en l'empêchant de s'épancher. Il y a place encore dans l'homme pour les impressions fortes.

Comme ces habitudes et ces sentimens sont loin des nôtres! Comme la culture raffinée, le partage des fortunes et la police bien entendue ont travaillé parmi nous pour ne laisser d'homme régnant que le bohème, l'ambitieux qui a des nerfs, l'homme de Musset et de Heine!

J'ai poussé à pied deux milles plus loin; il y a quantité de grandes villas garnies de ruines ridicules qu'on a fabriquées exprès, plusieurs modernisées; les styles opposés s'y mêlent, ce n'est pas la peine d'y entrer. D'autres maisons plus bourgeoises laissent entrevoir des massifs de palmiers, de cactus, de joncs blancs panachés parmi des fontaines coulantes; rien de plus original et de plus gracieux. Les auberges les plus pauvres ont dans leur cour quelque grand arbre largement ouvert, une grosse treille qui fait un toit de verdure. On y boit du mauvais vin sucré et jaune; mais en face s'étendent des paysages à teintes douces bornés par la longue montagne bleuâtre, des verdures naissantes, des têtes blanches d'amandiers, le dessin élégant des arbres bruns ou grisâtres, et le ciel est tout moite de nuées légères.

Villa Borghèse.

Je n'ai pas grand'chose à te dire sur les autres villas; elles suggèrent des idées semblables; la même vie produisait les mêmes goûts. Quelques-unes sont plus grandes, plus campagnardes, dessinées plus librement, entre autres la villa Borghèse. On y va par la place du Peuple; cette place avec ses églises, ses obélisques et ses fontaines, avec l'escalier monumental du Pincio, est singulière et belle. Je compare toujours mentalement ces monumens à ceux de Paris, auxquels je suis accoutumé : on y trouve moins de grandeur matérielle, moins d'espace, moins de moellons que dans la place de la Concorde et l'Arc de Triomphe; mais cela est plus inventé et plus intéressant.

Cette villa Borghèse est un vaste parc de quatre milles de tour,

semé de bâtimens de tout genre. A l'entrée est un portique égyptien du plus mauvais effet; c'est quelque importation moderne. L'intérieur est plus harmonieux et tout classique : ici un péristyle, là un petit temple, plus loin une colonnade en ruine, un portique, des balustres, de grands vases ronds, une sorte de cirque. Le terrain onduleux courbe et relève de belles prairies toutes rouges d'anémones molles et tremblantes. Les pins, séparés à dessein, profilent dans l'air blanc leur taille élégante et leur tête sérieuse. Aux détours des allées, les fontaines bruissent, et dans les petites vallées les grands chênes encore nus dressent leurs vaillans corps de héros antiques. J'ai été élevé et nourri dans le nord; tu devines qu'à leur aspect j'oubliais toutes les beautés de Rome, que les fabriques et les églises n'étaient plus rien auprès de ces vieux êtres noueux, de ces grands combattans de mes chères forêts qui allaient revivre, et dont le vent moite appelait déjà les pousses. Ils délassent délicieusement des monumens et des pierres. Tout ce qui est humain est *voulu*, et à ce titre fatigue; les lignes des bâtimens sont toujours raides; une statue, un tableau n'est jamais qu'un spectre du passé; les seules choses qui donnent un plaisir parfait sont les êtres naturels, en train de se faire et de se transformer, qui vivent, et dont la substance, pour ainsi dire, est coulante. On reste ici des après-midi entières à regarder les chênes-liéges, la vague teinte bleuâtre de leur verdure, leurs rondeurs aussi amples que celles des arbres de l'Angleterre; il y a ici une aristocratie comme là-bas, seule la grande propriété héréditaire peut sauver de la cognée les beaux arbres inutiles. A côté d'eux, les pins-parasols, droits et cannelés comme des colonnes, portent leur coupole dans le pacifique azur; on ne se lasse pas de suivre ces rondeurs qui se suivent et se mêlent, le petit frémissement qui les agite, la courbure gracieuse de tant de nobles têtes éparses au milieu de l'air transparent. De distance en distance, un peuplier rouge de bourgeons allonge au milieu d'eux sa pyramide vacillante. Peu à peu le soleil baisse; des chutes de clartés illuminent les troncs demi-blanchis, les pentes gazonnées pleines de pâquerettes fleuries. Le soleil baisse encore, et les vitres du palais flamboient; des rougeurs étranges se posent sur les têtes des statues, et l'on entend dans le lointain des airs de Bellini, une musique vague apportée par les intervalles de la brise.

Villa Ludovis.

Toutes ces villas ont leur collection d'antiques. Celle de la villa Ludovisi est une des plus belles; on a bâti exprès un pavillon pour la loger. Depuis Laurent de Médicis, la possession des antiquités

est ici un luxe obligé, un complément de toute grande vie aristocratique. Aussi bien, à regarder les choses de près, on apercevrait dans toute l'histoire de la Rome moderne le souvenir et comme la continuation de la Rome antique; le pape est une sorte de césar spirituel, et sur beaucoup de points les peuples qui vivent au-delà des Alpes leur paraissent toujours des barbares. Nous n'avons pu que renouer la chaîne de la tradition; chez eux, cette chaîne ne s'est pas rompue. — J'ai des notes sur toute cette galerie, mais je ne veux pas t'accabler de notes...

Le temps était parfaitement beau, le ciel d'un bleu sans nuages, d'autant plus charmant que depuis huit jours nous étions ici dans la pluie et dans la boue; mais j'avais besoin de faire effort pour regarder, j'avais toujours sur le cœur la mort de notre pauvre ami Woepke.

La villa est pourtant bien riante : les prairies, intactes et rafraîchies par les pluies, étincelaient; les haies de laurier fleuri, les futaies de chênes verts, les allées de cyprès centenaires, ranimaient et redressaient l'âme par leur grâce ou leur grandeur. Cette sorte de paysage est unique; les végétations des climats opposés s'y mêlent et s'y groupent : ici des bouquets de palmiers, de grands joncs panachés qui sortent comme un cierge de leur nid de lanières luisantes, là-bas un peuplier, un énorme châtaignier grisâtre et nu qui bourgeonne. Ce qui est plus étrange encore, ce sont les vieilles murailles de Rome, une vraie ruine naturelle qui sert d'enceinte. Les serres s'appuient contre les arcades rougeâtres; les citrons, en rangées pâles, se collent contre les briques disjointes; tout à l'entour l'herbe nouvelle s'étend et foisonne; de temps en temps, d'une hauteur, on aperçoit la dernière ceinture de l'horizon, les montagnes bleuies, rayées par la neige. Tout cela est dans l'enceinte de Rome; personne n'y vient, je ne sais si quelqu'un y habite. Cette Rome est un musée et un sépulcre où subsistent dans le silence les formes passées de la vie.

On arrive au grand pavillon central dans une salle lambrissée de mosaïques où de grands bustes regardent, rangés gravement, du haut des niches. Le nom du fondateur, le cardinal Ludovisi, est inscrit au-dessus de chaque porte; par les fenêtres, on aperçoit des jardins et des verdures. L'*Aurore* du Guerchin remplit le plafond et ses courbures; cela fait une salle à manger de grand seigneur, nue et grande : aujourd'hui nous en avons de brillantes et de commodes; en avons-nous de belles? — L'Aurore, sur un char, quitte le vieux Titon, à demi enveloppée dans une draperie qu'un petit amour soulève, pendant qu'un autre petit enfant nu, potelé, avec un air de bouderie enfantine, prend des fleurs dans un panier. C'est

une jeune et vigoureuse femme, et dans sa force il y a presque de la rudesse. Devant elle, trois femmes sont sur une nue, toutes larges, amples, bien plus originales et naturelles que celles de l'*Aurore* du Guide. Plus avant encore folâtrent trois jeunes filles rieuses qui éteignent les étoiles. Un rayon de lumière nouvelle traverse à demi leurs visages, et le contraste des portions éclairées et des portions obscures est charmant. Parmi les nuages roussâtres et les fumées matinales qui s'évaporent, on aperçoit l'azur profond de la mer.

Sur une courbure de la voûte dort une femme assise, vêtue de gris, la tête appuyée sur sa main; près d'elle, un enfant nu est couché sur un linge et dort aussi. Ce sommeil est d'une vérité admirable; la profondeur de l'engourdissement où le sommeil plonge les enfans se marque dans la petite moue des lèvres, dans le froncement léger des sourcils. Guerchin ne copiait pas des antiques comme le Guide; il étudiait le modèle vivant comme le Caravage; il observait les particularités de la vie réelle, les mines, les gaîtés, les mutineries, tout ce qu'il y a de capricieux dans la passion et l'expression d'un visage. Ses personnages sont parfois lourds et courts; mais ils vivent, et le mélange de lumière et de clair-obscur sur le corps des deux dormeurs est la poésie du sommeil lui-même.

Les palais.

Ces villas, ces jardins, les palais qui remplissent le Corso sont les restes de la grande vie aristocratique. Il n'y a plus rien de semblable à Paris ni à Londres; les parcs privés y sont devenus des promenades publiques; il ne reste aux grandes familles que des hôtels, plus souvent des maisons munies d'un petit morceau de terrain, où le maître du logis ne se promène que sous les regards des maisons voisines. Tandis que dans les pays du nord l'égalité s'établissait, l'aristocratie ici s'affermissait et se renouvelait par le népotisme. Pendant trois siècles, les papes ont employé la meilleure partie des revenus publics à fonder des familles; ils étaient bons parens, et pourvoyaient les enfans de leurs sœurs et de leurs frères. Sixte-Quint donne à un de ses petits-neveux le cardinalat et cent mille écus de bénéfices ecclésiastiques. Clément VIII, en treize ans, distribue à ses neveux, les Aldobrandini, en argent comptant seulement, un million d'écus. Paul V donne au cardinal Borghèse cent cinquante mille écus de bénéfices, à Marc-Antoine Borghèse une principauté, plusieurs palais à Rome, les plus belles villas du voisinage, à tous des diamans, des argenteries, des carrosses, des ameublemens entiers, un million d'écus d'argent comptant. Avec ces profusions, les Borghèse achètent quatre-vingts terres dans la seule campagne de Rome, et d'autres ailleurs. En effet, le pape n'est qu'un grand

fonctionnaire âgé, dont la place est viagère; sa famille est obligée de l'exploiter au plus vite. A chaque règne, les prodigalités deviennent plus grandes. Sous Grégoire XV, le cardinal Ludovisio reçoit pour deux cent mille écus de bénéfices; son oncle, père du pape, est aussi bien traité. Le pape fonde des *luoghi di monte* pour huit cent mille écus qu'il leur donne. « Ce que possèdent les maisons Peretti, Aldobrandini, Borghèse et Ludovisio, dit un contemporain, avec leurs principautés, leurs énormes revenus, tant de magnifiques bâtimens, d'ameublemens superbes, d'ornemens et d'agrémens extraordinaires, tout cela surpasse non-seulement la condition des seigneurs et des princes non souverains, mais encore les approche de celle des rois eux-mêmes. » Sous Urbain VIII, les Barberini reçoivent jusqu'à cent cinq millions d'écus; les choses vont si loin que le pape a des scrupules et nomme une commission à ce sujet. En effet, pour fournir à ces libéralités, il fallait emprunter, et les finances étaient dans un triste état : à la fin du XVIe siècle, les intérêts de la dette absorbaient les trois quarts du revenu; six ans plus tard, elle absorbait tout, excepté soixante-dix mille écus; quelques années après, plusieurs branches du revenu ne suffisaient plus pour payer les assignations dont on les avait grevées. Néanmoins la commission déclara que le pape, étant prince, pouvait donner à qui bon lui semblait ses épargnes et ses excédans. Personne alors ne considérait le souverain comme un magistrat administrateur des deniers publics; une pareille idée ne s'est établie en Europe qu'après Locke : l'état était une propriété dont on pouvait user et abuser. La commission déclara que le pape pouvait en conscience fonder pour sa famille un majorat de quatre-vingt mille écus. Quand, un peu plus tard, Alexandre VII voulut fermer la plaie, on lui prouva par bons et valables argumens qu'il avait tort. Il avait défendu à ses neveux l'entrée de Rome; le recteur du collége des jésuites, Oliva, décida qu'il devait les appeler « sous peine de péché mortel. » Il y a plaisir à voir dans les contemporains (1) comment l'argent coule, déborde, descend à chaque pape dans un nouveau réservoir, et s'y étale magnifiquement en flots dorés, en nappes reluisantes, où les sequins, les écus, les ducats, font étinceler leurs précieuses effigies. A l'instant, comme aux environs d'un canal rafraîchissant, le lecteur voit pousser les plus belles fleurs aristocratiques, toutes les somptuosités que représentent les tableaux et les estampes, gentilshommes en habit de velours et de satin, estafiers chamarrés, suisses et laquais, majordomes ventrus, officiers de bouche, de table et d'écurie, une population de gens d'épée, domestiques no-

(1) Cités par Ranke, *Geschichte der Pœpste.*

bles choisis pour la décoration et la dépense, qui font cortége au maître pendant ses visites, garnissent ses antichambres pendant ses réceptions, montent dans ses carrosses, logent dans ses mansardes, mangent dans ses cuisines, assistent à son lever et vivent seigneurialement, ayant pour tout emploi le soin de faire durer leur habit brodé le plus longtemps possible et de défendre tout haut l'honneur de la maison.

Comment nourrir tous ces gens-là? Notez qu'il faut les nourrir : on a besoin d'eux pour se faire respecter; Rome n'est pas sûre. A la mort d'Urbain VIII, pendant le conclave, dit un contemporain, la société sembla dissoute. « Il y a tant de gens armés dans la ville que je ne me rappelle pas en avoir jamais vu autant. Il n'y a aucune maison un peu riche qui ne se munisse d'une garnison nombreuse de soldats. Si on les réunissait tous, on en ferait une grande armée. Les voies de fait ont dans la ville toute impunité, toute licence; il y a des hommes tués dans tous les endroits, la parole qu'on entend le plus souvent est celle-ci : tel ou tel, homme connu, vient d'être tué. » Une fois que le pape est nommé, les neveux du précédent ont fort affaire : on veut leur faire rendre gorge, leurs ennemis leur intentent des procès, souvent ils sont obligés de s'enfuir. Parmi tant de dangers, on est bien forcé d'avoir un parti, des créatures, une clientèle, un cortége d'épées fidèles et toujours prêtes. Rome n'a point fait le pas qui sépare le moyen âge des temps modernes: la sécurité, la justice y manquent; ce n'est point un état, encore moins une patrie; chacun est tenu de s'y protéger lui-même par force ou par ruse; chacun a ses priviléges, c'est-à-dire le pouvoir et le droit d'être en certains cas au-dessus de la loi. Cent ans plus tard, De Brosses écrit encore que « l'impunité est assurée à quiconque veut troubler la société, pourvu qu'il soit connu d'un grand et voisin d'un asile. » — « Tout est asile ici, les églises, l'enceinte du quartier d'un ambassadeur, la maison d'un cardinal, si bien que les pauvres diables de sbires (ce sont les archers) de la police sont obligés d'avoir une carte particulière des rues de Rome et des lieux où ils peuvent passer en poursuivant un malfaiteur. » Un grand vit dans son palais comme un baron féodal dans son château. Ses fenêtres sont grillées de barreaux entre-croisés, boulonnés, qui résisteront au levier et à la hache; les moellons de sa façade sont longs comme la moitié d'un homme, et ni les balles ni la pioche ne mordront sur leur masse; les murailles de ses jardins sont hautes de trente pieds, et on ne se hasardera pas aisément à attaquer les blocs du revêtement ou des encoignures. Au reste, le parc est assez grand pour contenir une petite armée; dans les antichambres et les galeries, deux ou trois cents habits galonnés

seront à l'aise; on les logera sans difficulté dans les combles. Quant aux recrues, elles ne manqueront pas. Ainsi qu'au moyen âge, les faibles, pour subsister, sont contraints de se recommander aux forts : « Monseigneur, dit le pauvre homme, comme mon père et mon grand-père, je suis serviteur de votre famille. » Ainsi qu'au moyen âge, le fort, pour se soutenir, est tenu d'enrégimenter autour de soi les faibles. « Voilà un habit et tant d'écus par mois, dit l'homme puissant, marche à côté de mon carrosse dans les entrées et les cérémonies. » Il y a ainsi à Rome cent petites ligues, et plus un homme a d'hommes sous sa main et à son service, plus il est fort.

A ce régime, on se ruine, et d'abord on emprunte. Là-dessus les grands font comme l'état : pour avoir de l'argent comptant, ils engagent leurs revenus et ne tiennent pas leurs engagemens. Sept ans durant, les créanciers des Farnèse ne reçoivent plus un écu; comme parmi ces créanciers il y a des hôpitaux et des établissemens charitables, le pape est obligé d'envoyer des soldats pour occuper la terre des Farnèse à Castro. D'ailleurs, en ce temps-là, des disputes d'étiquette provoquent des guerres véritables, et vous imaginez ce qu'on y dépense. Les Barberini, n'ayant pas reçu la visite d'Odoardo Farnèse, lui ôtent le droit d'exporter son blé; là-dessus celui-ci envahit les états de l'église avec trois mille chevaux, disant qu'il n'attaque pas le pape, mais les neveux. Les neveux à leur tour lèvent une armée, et des deux côtés les soldats sont des mercenaires, Allemands ou Français; le pays est pillé pendant ces cavalcades, et, la paix faite, chacun des deux partis trouve ses poches vides. Naturellement, pour les remplir, on pressure le peuple. Donna Olimpia, belle-sœur d'Innocent X, vend les emplois publics. Le frère d'Alexandre VI, chef de la justice au Borgo, vend la justice. Les impôts deviennent accablans. Un contemporain écrit que « les peuples, n'ayant plus ni deniers, ni linge, ni matelas, ni ustensiles de cuisine pour satisfaire aux exigences des commissaires, n'ont plus qu'une ressource pour payer les taxes, qui est de se vendre comme esclaves. » On cesse de travailler; les campagnes se vident. Au siècle suivant, De Brosses écrit : « Le gouvernement est aussi mauvais qu'il est possible de s'en figurer un à plaisir. Imaginez ce que c'est qu'un peuple dont le tiers est de prêtres, le tiers de gens qui ne travaillent guère et le tiers de gens qui ne travaillent pas, où il n'y a ni agriculture, ni commerce, ni fabriques au milieu d'une campagne fertile et sur un fleuve navigable, où à chaque mutation on voit arriver des voleurs tout frais qui prennent la place de ceux qui n'ont plus besoin de prendre. »

En pareil pays, travailler est une duperie ; pourquoi me donne-

rais-je de la peine, sachant que le fisc ou tel grand, tel coquin bien protégé, m'enlèveront le fruit de ma peine? Il vaut bien mieux aller au lever du valet de chambre d'un dignitaire; il m'obtiendra une part au gâteau. « Quand une fille du commun a la protection du bâtard de l'apothicaire d'un cardinal, elle se fait assurer cinq ou six dots à cinq ou six églises, et ne veut plus apprendre ni à coudre ni à filer; un autre gredin l'épouse par l'appât de cet argent comptant, » et ils vivent sur le commun; plus tard, entremetteurs, solliciteurs, mendians, ils pêcheront leur dîner où ils pourront. La vie noble commence, telle que la décrivent les romans picaresques, non pas seulement à Rome, mais dans toute l'Italie. On tient à déshonneur de travailler et l'on veut faire figure; on a des gens et on oublie de payer leurs gages; on dîne d'un navet et on étale un jabot de dentelles; on prend à crédit chez les marchands et on les éconduit à force de supplications et de mensonges. Les comédies de Goldoni sont pleines de ces personnages bien nés, d'esprit cultivé, demi-escrocs et qui vivent aux dépens d'autrui; ils se font inviter à la campagne, ils sont toujours gais, égrillards, beaux diseurs, ils savent trop bien tous les jeux, ils font des vers en l'honneur du maître, ils lui donnent des conseils sur ses bâtisses, surtout ils lui empruntent de l'argent et mangent à pleine bouche; on les appelle « cavaliers des dents; » bouffons, flatteurs, gloutons, ils embourseraient un coup de pied pour un écu. Les mémoires du temps donnent cent exemples de cette décadence : Carlo Gozzi, revenant de voyage avec un ami, s'arrête un instant à contempler la superbe façade du palais de sa famille. Ils montent un large escalier de marbre et s'étonnent; il semble que la maison ait été mise au pillage. « Le pavé de la grande salle était entièrement détruit, partout des cavités profondes à se donner des entorses; les vitres brisées livraient passage à tous les vents; des tapisseries sales et en lambeaux pendaient aux murailles. Il ne restait plus trace d'une magnifique galerie de tableaux anciens. Je ne retrouvai que deux portraits de mes ancêtres, l'un de Titien, l'autre de Tintoret. » Les femmes engagent, louent ou vendent ce qu'elles peuvent et comme elles peuvent; quand le besoin prend les gens à la gorge, ils ne raisonnent plus : un jour la belle-sœur de Gozzi vend au charcutier, au poids, une liasse de contrats, de fidéicommis et de titres de propriétés. Ce sont partout les expédiens, les tripotages, les gaîtés du *Roman comique*. Il faut lire ce polisson de Casanova pour savoir jusqu'où la misère dorée peut descendre. Sans doute, comme tous les drôles, ce sont ses pareils qu'il fréquente; mais les coquineries françaises ont chez lui un autre tour et d'autres acteurs que les coquineries italiennes. Il salue un comte,

officier de la république de Venise, bon gentilhomme dont la femme et la fille ont le meilleur langage et les plus courtoises façons; le lendemain, il va leur rendre visite, trouve les volets presque fermés, les ouvre un peu, s'aperçoit que les deux pauvres dames sont en guenilles et que leur linge est rebutant; elles louent le dimanche leurs beaux habits, afin d'aller à la messe, sans quoi elles n'auraient point part aux aumônes ecclésiastiques par lesquelles elles vivotent. — Quelques années plus tard, il revient à Milan. Des maris, des frères, tous gentilshommes, tous bien élevés, quelques-uns encore fièrs, se font ses entremetteurs auprès des personnes de leur famille; un comte chez lequel il loge, et qui n'a pas de bois pour faire du feu dans ses cheminées, s'offre en rougissant pour négocier la chose avec sa femme. Un autre, le comte Rinaldi, apprenant qu'on donne cent écus de sa fille, pleure de joie, croyant n'en avoir que cinquante. De charmantes dames qui, faute d'argent, n'ont jamais pu visiter Milan, ne peuvent résister à un souper et à une robe. Le fils d'un noble vénitien tient un tripot, triche et l'avoue. Une jeune fille noble confesse que « son père lui a enseigné à tailler un pharaon de telle façon qu'elle ne peut perdre. » Hommes et femmes sont à genoux devant un sequin. On ne peut rien citer, et il n'y a que les propres paroles de l'aigrefin charlatan et viveur pour faire sentir le contraste extraordinaire des manières et des mœurs : d'un côté les beaux habits, les phrases polies, le style élégant, les prévenances et le bon goût du meilleur monde, de l'autre l'effronterie, les actions, les gestes et les ordures du plus mauvais lieu. C'est à ce bas-fond qu'aboutit la vie seigneuriale du XVIe siècle; quand le peuple ne travaille plus et que les grands volent, on voit pulluler les chevaliers d'industrie et les dames d'aventure; l'honneur est une marchandise comme le reste, et on le livre contre espèces quand on n'a plus rien.

Et cependant c'est à cette société de privilégiés, d'oisifs, qu'on doit les grandes œuvres d'art pour lesquelles aujourd'hui l'on visite Rome. En l'absence de tout autre intérêt, ils s'occupaient de collections et d'architecture; le plaisir de bâtir, les goûts d'antiquaire et de connaisseur sont les seuls qui restent à un seigneur fatigué des cérémonies dans un pays où la chasse et les violens exercices corporels ne sont plus de mode, où la politique est interdite, où il n'y a point d'esprit public ni d'idées humanitaires, où la grande littérature s'est éteinte pour laisser à sa place l'ignorance crasse et les petits vers. Que voulez-vous qu'il fasse quand il a pourvu aux intérêts de sa maison, quand il a rendu des visites et fait l'amour? Il construit et il achète. Jusqu'au XVIIIe siècle, et en pleine décadence, cette noble tradition subsiste. Il préfère la beauté à la commodité

« Les maisons, dit le président De Brosses, sont couvertes de bas-reliefs antiques de fond en comble, mais il n'y a pas de chambres à coucher. » L'Italien ne met pas son luxe, comme les Français, dans les réceptions et la goinfrerie; à ses yeux, une belle colonne cannelée vaut mieux que cinquante repas. « Sa manière de paraître, après avoir amassé par une vie frugale un grand argent comptant, est de le dépenser à la construction de quelque grand édifice public... qui fasse passer à la postérité d'une façon durable son nom, sa magnificence et son goût. »

Les traces de cette étrange vie sont visibles à chaque pas dans les cent ou cent cinquante palais qui peuplent Rome. Vous voyez des cours immenses, des murailles hautes comme celles d'une prison, des façades monumentales. Personne dans la cour; c'est un désert; parfois à l'entrée une douzaine de fainéans, assis sur les pavés, font semblant d'arracher l'herbe; on dirait que le palais est abandonné. Quelquefois il l'est tout à fait, le maître ruiné loge au quatrième étage, et tâche de louer quelque portion du reste; les bâtimens sont trop grands, trop disproportionnés à la vie moderne, on n'en pourrait faire que des musées ou des ministères. Vous sonnez, et vous voyez arriver lentement un suisse, quelque laquais au visage terne; tous ces gens-là ont l'air des oiseaux mélancoliques d'un jardin des plantes, empanachés, dorés, chamarrés, bariolés et tristes, mais posés sur un perchoir convenable. Souvent personne ne vient, quoiqu'on ait choisi le jour et l'heure indiqués : c'est que le *custode* fait une commission pour la princesse; là-dessus le visiteur jure contre le maudit pays où chacun vit des étrangers et où personne n'est exact. Vous montez une quantité d'escaliers d'une largeur et d'une hauteur étonnantes, et vous voilà dans une enfilade de pièces encore plus larges et plus hautes; vous avancez, cela ne finit pas; vous marchez cinq minutes avant d'arriver à la salle à manger; on logerait là quatre régimens d'infanterie, sapeurs et musique; l'ambassade d'Autriche est perdue dans le palais de Venise comme une nichée de rats dans un vieux moulin. — Je suppose que vous fassiez visite : la famille a beau habiter le palais, il semble qu'il soit vide. On distingue quelques rares domestiques dans l'antichambre; au-delà commence la solitude, cinq ou six salons énormes, pleins de meubles fanés, la plupart dans le style de l'empire. Vous jetez les yeux en passant par une fenêtre, vous apercevez de grands murs mornes, des pavés rongés de mousses, des corniches de toit mutilées ou lépreuses. Enfin reparaissent les figures humaines, un ou deux huissiers; on est annoncé, et l'on voit devant soi un homme fort simple, en redingote, dans un fauteuil moderne, dans une chambre plus petite que les autres, arrangée à peu près

comme il faut pour être commode et tenir chaud. S'il y a au monde une habitation triste et qui soit en désaccord avec les mœurs modernes, c'est la sienne; regardez en manière de contraste, au sortir de là, un hôtel rafraîchi, comme on en trouve quelques-uns dans la petite noblesse, une maison d'artiste, comme il y en a aux environs de la place d'Espagne, avec ses tapis, ses jardinières de fleurs, ses élégances multipliées et toutes neuves, les charmantes et innombrables inventions de son bien-être, ses dimensions médiocres et commodes, tout ce qu'elle enferme de coquet, de brillant, de comfortable et d'agréable. Au contraire, il faudrait dans le palais soixante laquais chamarrés et quatre-vingts gentilshommes à gages : ce sont les meubles naturels de pareilles salles; les cours redemandent les cent chevaux et les vingt carrosses des anciens maîtres; les vaisselles, les tapisseries, les millions d'argent comptant devraient venir ici, comme sous les papes de l'avant-dernier siècle, pour redorer ou renouveler l'ameublement. Les tableaux eux-mêmes, tous ces grands corps en mouvement, tant de superbes nudités pendues aux murailles, ne sont plus que des monumens d'une vie éteinte, trop voluptueuse et trop corporelle pour le temps présent. L'aristocratie romaine ressemble à un lézard niché dans la carapace d'un crocodile antédiluvien, son grand-père; le crocodile était beau, mais il est mort.

Palais Farnèse.

De tous ces fossiles, le plus grand, le plus imposant, le plus noble, le plus sévèrement magnifique est, à mon gré, le palais Farnèse. Il est dans un vilain quartier; on passe pour y arriver aux environs du palais Cenci, si délabré et si morne, à travers le Ghetto des Juifs, vrai cloaque de parias où des ruelles tortues s'enchevêtrent parmi des ruisseaux fétides, parmi des maisons dont la façade ventrue, disloquée, semble une hernie d'hydropique, parmi de noires cours suintantes, parmi des escaliers de pierre dont le boyau s'entortille autour d'un mur encrassé par la saleté séculaire. Des figures laides, courtes, blafardes, y fourmillent comme des champignons poussés sur des décombres. Cent pas plus loin, seul au milieu d'une place noirâtre, se dresse l'énorme palais, massif et haut comme une forteresse, capable de recevoir et de rendre la fusillade. Il est de la grande époque; ses architectes, San-Gallo, Michel-Ange, Vignoles, surtout le premier, y ont imprimé le véritable caractère de la renaissance, celui de la vigueur virile. Véritablement il est parent des torses de Michel-Ange, et l'on y sent l'inspiration du grand âge païen, âge de passions tragiques et d'énergie intacte que la domination étrangère et la restauration catholique

allaient amollir et dégrader. Au dehors, c'est un carré colossal, presque dépourvu d'ornemens, à fortes fenêtres grillées; il faut qu'il puisse résister à une attaque, durer des siècles, loger un prince et toute une petite armée : voilà la première idée du maître et de l'architecte; celle d'agrément ne vient qu'ensuite. Encore le mot d'agrément est-il mal choisi; parmi ces mœurs dangereuses et hardies, on ne soupçonne pas l'amusement, l'amabilité gracieuse telle que nous l'entendons; ce qu'on aime, c'est la beauté mâle et sérieuse, et on l'exprime par des lignes et des constructions comme par les fresques et les statues. Au-dessus de cette grande façade presque nue, la corniche qui fait le rebord du toit est à la fois riche et sévère, et son encadrement continu, si bien approprié et si noble, maintient ensemble toute la masse, en sorte que le tout est un seul corps. Les bossages énormes des encoignures, la variété des longues files de fenêtres, l'épaisseur des murailles, entremêlent sans cesse l'idée de la force à l'idée de la beauté. On entre par un vestibule sombre, peuplé d'arabesques, solide comme une poterne, étayé par douze colonnes doriques trapues, de granit rougeâtre. Là s'ouvre l'admirable cour intérieure qui est le chef-d'œuvre de l'édifice; le dehors est pour la défense : c'est au dedans qu'on se promène, qu'on se repose et qu'on prend le frais. Chaque étage a son promenoir intérieur, son portique de colonnes, et chaque colonne est encastrée dans un fort arc, d'échine résistante, ce qui augmente encore l'air énergique; mais les balustres, la diversité des étages, l'un dorique, l'autre ionique, surtout la guirlande de fleurs et de fruits qui les sépare, les lis sculptés en façon d'arabesques, répandent dans cette sévérité une beauté charmante et comme une lumière saine au milieu d'une ombre forte.

Palais Sciarra et Doria.

L'ancien roi de Naples habite le palais Farnèse, en sorte qu'il est difficile d'en voir les peintures; les autres sont ouverts à jours fixes. Les propriétaires ont le bon goût et le bon sens de faire de leurs galeries privées des musées publics. Des pancartes servant de livrets sont posées sur les tables et mises à la disposition des visiteurs; les concierges et les gardiens reçoivent gravement leurs deux pauls : en effet, ce sont des fonctionnaires qui servent le public et doivent être payés par le public... Voilà le passage de la vie aristocratique au régime démocratique : les chefs-d'œuvre, les palais ont déjà cessé chez nous d'être la propriété des particuliers pour devenir l'usufruit de tout le monde.

Palais Sciarra. — Deux tableaux précieux sont sous verre : le pre-

mier, le plus beau, est *le Joueur de violon* de Raphaël. C'est un jeune homme en barrette noire, en manteau vert, avec un collet de fourrure et de grands cheveux bruns tombans. On a bien eu raison de déclarer Raphaël le prince des peintres : impossible d'être plus sobre, plus simple, de comprendre la grandeur plus naturellement et avec moins d'effort. Ses fresques ternies, ses plafonds écaillés ne le montrent pas tout entier; il faut voir des morceaux où, comme ici, le coloris n'a pas souffert, et où le relief est intact. Le jeune homme tourne lentement la tête et regarde le spectateur; la noblesse et le calme de cette tête sont incomparables, et aussi sa douceur et son esprit; on ne peut pas imaginer un être plus beau, plus fin, plus digne d'être aimé. Il est tellement sérieux qu'on lui croirait une nuance de tristesse; la vérité est seulement qu'il est au repos et qu'il a l'âme noble. Plus on regarde Raphaël, plus on sent qu'il avait une âme tendre et généreuse, semblable à celle de Mozart, celle d'un homme de génie qui a déployé son génie sans peine et toujours vécu parmi des formes idéales; il est resté bon, comme une créature supérieure qui traverserait sans les subir les misères et les bassesses de la vie.

L'autre tableau est le portrait d'une maîtresse de Titien, noble aussi et calme comme une statue grecque; elle a posé une main sur un écrin, et l'autre main touche ses magnifiques cheveux, qui retombent jusque sur son col. La chemise flotte, blanche et plissée; une grande draperie rouge s'enroule tordue autour des épaules. Quelle sottise que de comparer les deux peintures et les deux peintres! Est-ce que le meilleur n'est pas de jouir par eux de tous les aspects de la vie?

Deux Madeleines du Guide.—Ici on fait la comparaison malgré soi; on quitte tout de suite cette peinture molle, blanche, qui semble faite sans idée et à la mécanique.

Je trouve qu'un des chefs-d'œuvre de cette galerie, peut-être le plus grand, est *la Modestie et la Vanité* de Léonard de Vinci; ce ne sont que deux figures de femmes dans un fond sombre. Ici, et comme par contraste, ce qu'il y a d'idées est incroyable. Cet homme est le plus profond, le plus pensif de tous les peintres, un penseur raffiné qui a des curiosités, des caprices, des délicatesses, des exigences, des sublimités, peut-être des tristesses au-delà de tous ses contemporains. Il a été universel, peintre, sculpteur, architecte, machiniste, ingénieur; il a deviné les sciences modernes, pratiqué et marqué leur méthode avant Bacon, inventé en toutes choses jusqu'à paraître bizarre aux hommes de son siècle, percé et poussé en avant, à travers les siècles et les idées futures, sans jamais s'enfermer dans un art ni dans une occupation, sans jamais se contenter

de ce qu'il savait et pouvait, au contraire dégoûté à l'instant de ce qui aurait suffi à l'amour-propre du plus ambitieux génie, toujours préoccupé de se dépasser lui-même, de renchérir sur ses découvertes, comme un navigateur qui, négligeant le succès, oubliant le possible, s'enfonce irrésistiblement dans l'inconnu et dans l'infini. L'expression de la figure qui représente la vanité est incroyable. On ne saura jamais toutes les recherches, les combinaisons, les sensations, tout le travail intérieur spontané et réfléchi, tout le chemin parcouru par l'âme et l'esprit, pour arriver à trouver une pareille tête. Elle est bien plus svelte, bien plus noblement élégante que celle de la Monna Lisa, et l'abondance, la recherche de sa coiffure sont extraordinaires. De superbes torsades étagent au-dessus de ses cheveux leurs reflets d'hyacinthe; d'autres cheveux crépelés descendent jusque sur les épaules. Le visage n'a presque point de chair; les traits, siége de l'expression, l'occupent tout entier. Elle sourit étrangement, tristement, de ce sourire propre à Vinci, avec la plus singulière supériorité mélancolique et railleuse : une reine, une femme adorée, une déesse qui aurait tout et trouverait que c'est bien peu, aurait ce sourire.

La salle des paysages est une des plus riches; elle renferme plusieurs Claude Lorrain, des Locatelli, un vaste paysage du Poussin représentant saint Matthieu qui écrit auprès d'une grande eau dans une campagne monumentale : toujours le paysage italien, tel qu'on l'entend dans ce pays, c'est-à-dire la villa agrandie, de même que le jardin anglais est la campagne rapetissée. Les deux races, la germanique et la latine, montrent ici leur opposition : l'une aime la nature libre pour elle-même, l'autre ne l'accepte qu'en manière de décoration, pour l'approprier et la subordonner à l'homme. Le plus beau de ces tableaux est le grand paysage du Poussin : une rivière qui tourne, sur la gauche une forêt, sur le devant une colonnade ruinée, en face une tour, dans le lointain des montagnes bleuâtres. Les plans s'étagent ainsi que des architectures, et les taches de couleur sont comme les formes, simples, fortes, sobres et bien opposées. Cette gravité, cette régularité, contentent l'esprit, sinon les yeux; mais pour y être vraiment sensible il faudrait aimer les tragédies, le vers classique, la pompe de l'étiquette et des grandeurs seigneuriales ou monarchiques. Il y a une distance infinie entre ces sentimens et les sentimens modernes. Qui est-ce qui reconnaîtrait ici la vie de la nature telle que nous la comprenons, telle que la peignent nos poètes, ondoyante, sujette à l'accident, tour à tour délicate, étrange et puissante, expressive par elle-même, et aussi variée que la physionomie de l'homme?

Autant le palais Sciarra est délabré, autant le palais Doria est

magnifique. Entre les familles romaines, la famille des Doria est une des plus riches; il y a huit cents tableaux dans les appartemens. On traverse d'abord une grande quantité de chambres qui en sont couvertes; puis on entre dans la galerie, superbe promenoir carré autour d'une cour remplie de plantes verdoyantes, peint à fresque, orné de grandes glaces. Trois côtés sont remplis de tableaux, le quatrième de statues. Çà et là sont des portraits ou des bustes de famille : celui de l'amiral André Doria, le premier citoyen et le libérateur de Gênes, celui de donna Olimpia, qui gouverna l'église sous Innocent X. Une telle galerie, un jour de réception, aux lumières, peuplée de costumes riches d'officiers, de cardinaux, d'ambassadeurs, doit offrir un spectacle unique. J'ai vu dans d'autres palais deux ou trois de ces grandes soirées; les lauriers, les orangers, mêlés aux bustes et aux statues, parent les escaliers et les vestibules; les chairs vivantes des peintures luisent magnifiquement dans leurs fonds noirâtres et leurs cadres d'or; les longues galeries, les salons hauts de trente pieds, laissent les groupes se faire et se défaire avec aisance; les flambeaux des torchères, les girandoles des lustres, étalent leurs clartés dans ce vaste espace sans éblouir les yeux par leur profusion; les demi-ombres, les tons adoucis, ne disparaissent pas, comme dans nos petits salons, sous l'uniformité et la crudité d'une lumière blanche. Chaque groupe a sa teinte propre et vit de son air; parmi les tentures de soie, entre les marbres mats des statues, sous les reflets sombres des bronzes, les personnages nagent dans une sorte de fluide dont les yeux sentent la mollesse et la profondeur.

Les paysages du Poussin remplissent une salle presque entière. Ce sont les plus grands que j'aie jamais vus : l'un a vingt pieds de long. A force de regarder ces mouvemens de terrains savamment disposés, ces premiers plans noirâtres peuplés de grands arbres et qui font contraste avec la teinte effacée des montagnes lointaines, cette large ouverture de ciel, on finit par se détacher de son temps et se mettre au point de vue du peintre. S'il ne sent pas la vie de la nature, il sent sa grandeur, sa gravité solennelle, même sa mélancolie. Il a vécu en solitaire, en méditatif, dans un âge de décadence. Peut-être le paysage n'est-il que le dernier moment de la peinture, celui qui clôt une grande époque et convient aux âmes fatiguées; quand l'homme est encore jeune de cœur, c'est à lui-même qu'il s'intéresse : la nature n'est pour lui qu'un accompagnement. Du moins il en est ainsi en Italie; si l'art du paysage s'y développe, c'est à la fin, au temps des arcadiens et des académies pastorales; il occupe déjà la plus grande partie des toiles de l'Albane; il remplit toutes celles de Canaletti, le dernier des Vénitiens. Zuccarelli,

Tempesta, Salvator, sont des paysagistes. Au contraire, du temps de Michel-Ange et même de Vasari, on dédaignait les arbres, les fabriques; tout ce qui n'est pas le corps humain semblait accessoire.

Il y a là plusieurs tableaux de Titien, une *Sainte Famille* de sa première manière; le superbe type corporel qu'il va étaler dans ses maîtresses commence à se dégager. Deux portraits les représentent; ce ne sont que de belles créatures saines et franches : l'une, parée de perles avec une collerette, est la plus appétissante des servantes bien nourries. Une Madeleine gaillarde étalée à pleine poitrine n'est qu'un simple animal. Une sainte Agnès n'est qu'une bonne petite fille un peu boudeuse, bien enfant, bien exempte de toute idée mystique. Dans son *Sacrifice d'Abraham*, le pauvre Isaac crie comme un petit garçon qui vient de se couper le doigt. Titien ose presque autant que Rubens montrer dans l'homme le tempérament, les passions de la chair et du sang, les instincts libres et bas, toute la vie brutale du corps; mais il ne la lâche pas, il maintient la chair débordante dans les contours d'une forme harmonieuse : chez lui, la volupté ne va pas sans la noblesse. Son bonheur n'est pas le simple assouvissement des sens, c'est en outre le contentement des instincts poétiques; il ne se réduit pas à des kermesses, il veut des fêtes, non pas des fêtes de rustres, mais des fêtes d'épicuriens et de grands seigneurs. L'instinct chez de pareilles gens peut être aussi fort, aussi débordé que dans le peuple, mais il est accompagné d'un autre esprit et ne se satisfait pas à si peu de frais; ce qu'il demande, ce ne sont pas des navets dans une écuelle, mais des oranges sur un plat d'or. On ne peut imaginer une couleur plus franche et plus saine que celle de ses *trois Ages de l'homme*, un corps plus florissant et plus frais que sa superbe femme blonde; sa robe est rouge, et les manches de sa blanche chemise retroussée avec de gros bourrelets aux épaules laissent voir la blancheur ferme de ses admirables bras; elle a le regard sérieux et calme. Nous ne savons plus faire la beauté qui pourrait provoquer et ne provoque pas.

Plusieurs tableaux de l'école bolonaise sont tous du même caractère. L'un est du Guerchin, très poussé au noir, et représente Herminie qui rencontre Tancrède blessé, évanoui; l'écuyer est une tête d'académie, l'homme évanoui est copié sur le réel avec des intentions mélodramatiques. — Le second tableau, qui est du Guide, est une madone adorant l'enfant Jésus; la madone est une jolie pensionnaire, et le tableau sent déjà la dévotion fade et le voisinage du sacré-cœur. — Le troisième est une *pietà* d'Annibal Carrache. Son Christ, un beau jeune homme, a une tête distinguée, touchante, qui pourrait plaire à une belle dame. Les petits anges émus se montrent avec attendrissement les trous des pieds, essaient de sou-

lever la main pesante. Ce sont là des recherches ou des gentillesses sentimentales, comme il en faut dans le nouveau piétisme du XVIIe siècle, dans une religion de femmes mondaines et mystiques.

Mais les morceaux les plus frappans sont, je crois, les portraits. L'un, de Véronèse, représente Lucrèce Borgia, en velours noir, le sein un peu découvert, avec des bouillons de dentelle au corsage et aux manches, grosse, déjà mûre, les cheveux retroussés, un front bas, l'air composé et un singulier regard; telle elle était lorsque Bembo lui adressait les périodes et les protestations de ses lettres cérémonieuses. — L'amiral André Doria, de Sébastien del Piombo, est un superbe homme d'état et de guerre, au geste commandant, au regard calme, et sa grande tête est encore prolongée par une barbe grise.— Une autre tête par Bronzino, celle de Machiavel, éveillée, goguenarde, finit par arriver à l'expression d'un acteur bouffe; vous diriez d'un finaud qui a l'air de flairer attentivement autour de lui avec des intentions drolatiques. Dans Machiavel, il y a un comique sous l'historien, le philosophe et le politique, et ce comique est cru, licencieux, amer souvent et à la fin désespéré. On connaît ses plaisanteries au sortir de la torture, ses gaîtés funèbres pendant la peste; quand on est trop triste, il faut rire pour ne pas pleurer; peut-être au XVIIe siècle, et en France, il eût été Molière. — Deux portraits par Raphaël, ceux de Barthole et de Baldus, rudes et forts gaillards; tout l'homme est saisi sans heurt, et par le centre; à côté de Raphaël, les autres peintres sont hors de l'équilibre, excentriques. — Le chef-d'œuvre entre tous les portraits est celui du pape Innocent X par Velasquez : sur un fauteuil rouge, devant une tenture rouge, sous une calotte rouge, au-dessus d'un manteau rouge, une figure rouge, la figure d'un pauvre niais, d'un cuistre usé : faites avec cela un tableau qu'on n'oublie plus! Un de mes amis revenant de Madrid me disait qu'à côté des grandes peintures de Velasquez qui sont là toutes les autres, les plus sincères, les plus splendides, semblaient mortes ou académiques.

Palais Borghèse.

Quand au tournant d'une clairière vous voyez une biche avancer la tête, écouter, — le mouvement penché de son cou vous semble gracieux, et vous sentez l'ondulation souple qui, au premier bruit, va courir sous son échine et la lancer à travers les taillis. Quand devant vous un cheval qui veut sauter se ramasse sur sa croupe, vous sentez le gonflement des muscles qui le cabrent sur ses jarrets; vous vous intéressez par sympathie à cette attitude et à cet effort. Vous ne souhaitez pas autre chose, vous ne demandez pas en surcroît une idylle morale, une intention psychologique, comme en

cherche Landseer. Tel est l'esprit dans lequel il faut considérer les tableaux du grand siècle en Italie; l'expression commence plus tard avec les Carraches: ce qui occupe les hommes aux environs de l'an 1500, c'est l'animal humain et son accompagnement, le costume peu compliqué et lâche. Joignez-y la pompeuse superstition du temps, le besoin de saints pour les églises et de décoration pour les palais. De ces deux sentimens est sorti le reste; encore le second n'a-t-il fourni que le motif; toute la substance de la peinture vient du premier. Ils ont eu raison; la douleur, la joie, la pitié, la colère, toutes les nuances des passions n'étant visibles qu'à l'œil intérieur, si je leur subordonne le corps, si les muscles et le vêtement ne sont là que pour les traduire, je traite les formes et les couleurs en simples moyens, je fais ce que je pourrais mieux faire avec un autre art, la poésie par exemple, je commets la même faute que la musique lorsqu'avec une rentrée de clarinette elle prétend exprimer la ruse triomphante du jeune Horace, la même faute que la littérature lorsqu'avec vingt-cinq lignes de noir sur du blanc elle essaie de nous montrer la courbure d'un nez ou d'un menton. Je manque les effets pittoresques et je n'atteins qu'à demi les effets littéraires; je ne suis qu'un demi-peintre et un demi-littérateur.

Cette idée-là revient sans cesse, par exemple devant les madones et la Vénus d'André del Sarto, belles jeunes filles qui sont parentes, devant *la Visitation* de Sébastien del Piombo; c'est la visitation, si vous voulez, mais le vrai titre serait : une jeune femme debout à côté d'une vieille femme courbée. Il y avait deux hommes dans le spectateur du temps, le dévot qui, en payant le tableau pour une église, croyait gagner cent ans d'indulgences, et l'homme d'action qui, la tête remplie d'images corporelles, se plaisait à contempler deux corps sains, actifs, dans des manteaux bien drapés.

L'amour sacré et l'amour profane de Titien, encore un chef-d'œuvre et du même esprit: une belle femme habillée à côté d'une belle femme nue, rien d'autre, et cela suffit. La première sérieuse du sérieux le plus noble, l'autre blanche de la blancheur ambrée de la chair vivante entre un linge blanc et un vêtement rouge, les seins peu marqués, la tête exempte de toute bassesse licencieuse, donnent l'idée du plus heureux amour. A côté d'elles est un bassin sculpté, derrière elles un grand paysage bleuâtre, des terrains roux tranchés par la teinte foncée des bois sombres, et dans le lointain la mer; à distance sont deux cavaliers; on aperçoit un clocher, une ville. Ils aiment les paysages réels qu'ils voient tous les jours, et les mettent dans leurs tableaux, sans s'inquiéter de la vraisemblance; tout est pour le plaisir des yeux, rien pour celui de la faculté raisonnante. L'œil passera des tons simples de cette chair ample et saine aux

riches teintes noyées du paysage, comme l'oreille passe de la mélodie à l'accompagnement. Les deux sont d'accord, et l'on sent en allant de l'un à l'autre un plaisir qui continue un plaisir du même ordre. Dans son autre tableau, *les trois Grâces*, lorsqu'on a regardé la première, son beau visage paisible, le diadème d'or semé de perles qui avance jusqu'au milieu de ses cheveux crêpelés, et ces blonds cheveux dont les ondes de soie retombent sur le col jusqu'à la robe, on laisse aller ses yeux vers le magnifique paysage de rochers nus azurés par l'air et la distance, et la poésie de la nature ne fait que compléter celle du corps.

Il y a dix-sept cents tableaux dans cette galerie; comment en parler? Comptez tous les musées d'Italie, tous ceux qui sont au-delà des monts, tout ce qui a péri; ajoutez qu'il n'y a pas de maison particulière un peu aisée qui n'ait quelque vieux tableau. Il en est de la peinture italienne comme de cette sculpture grecque qui jadis accumulait à Rome soixante mille statues. Chacun de ces arts correspond à un moment unique de l'esprit humain; on pensait alors par des couleurs et par des formes.

Un de ces tableaux reste dans l'esprit, *la Chasse de Diane*, par le Dominiquin. Ce sont de toutes jeunes filles nues ou demi-nues, rieuses et un peu vulgaires, qui se baignent, qui tirent de l'arc, qui jouent. L'une, couchée sur le dos, a le plus charmant geste d'enfant heureuse et espiègle. Une autre, qui vient de tirer de l'arc, sourit avec une jolie gaîté villageoise. Une petite de quinze ans, au torse plantureux et dru, défait sa dernière sandale. Toutes ces fillettes sont rondes, alertes, gentilles, un peu grisettes et partant fort peu déesses; mais il y a tant de jeunesse et de naturel dans leurs physionomies et dans leurs allures! Dominiquin est un peintre original, sincère, tout à fait le contraire du Guide. Parmi les exigences de la mode, des conventions et du parti-pris, il a son sentiment propre, il ose le suivre, revenir à la nature, l'interpréter à sa façon. Les gens de son temps l'en ont puni, il a vécu malheureux et méconnu.

Palais Barberini et Rospigliosi.

Il est agréable de suivre son idée; je suis allé voir ses autres tableaux : il y en a un au palais Barberini, qui représente Adam et Ève devant Dieu après leur péché. Le peintre s'y montre aussi consciencieux que maladroit; Adam, avec l'air d'un domestique benêt, s'excuse et montre piteusement Ève, qui montre le serpent avec un soin non moins exagéré. « Ce n'est pas ma faute, c'est elle. » « — Ce n'est pas ma faute, c'est lui. » On voit que l'artiste poursuit l'expression morale, qu'il y insiste avec l'attention scrupuleuse d'une

école de la décadence; Raphaël ne descendait pas jusque-là. Un autre signe du temps, c'est la décence ecclésiastique : Ève et Adam ont des ceintures de feuilles; mais le corps et la tête de la femme, les petits anges qui portent Jéhovah sont parfaitement beaux, et toute la peinture est solide. Dominiquin était le fils d'un cordonnier, lent et laborieux, d'esprit doux et modeste, très laid, malheureux en amour, pauvre, critiqué et opprimé, tout reployé en lui-même, se cherchant et ne se trouvant pas toujours, comme une plante qui, dans un mauvais air, sous des giboulées fréquentes, se développe incomplétement, et, parmi des bourgeons avortés, pousse çà et là de belles fleurs.

Il y a dans le palais Rospigliosi une autre *Ève* de lui, cette fois cueillant la pomme. Ève est belle, et il n'y a aucune partie du tableau qui ne montre une étude attentive; mais quelle idée baroque que cette ménagerie de tous les animaux entassés autour d'eux, ce perroquet rouge sur l'arbre de vie! L'arbre a une bosse, une espèce de marchepied sur lequel Adam monte. En revanche, dans son *Triomphe de David*, qui est à côté, le génie et le naturel sont jetés à pleines mains. On ne peut rien voir de plus charmant, de plus vivant que le groupe des femmes qui jouent des instrumens; une surtout, demi-penchée, étendant les bras, un sistre dans les mains, en tunique bleue, la jambe nue, s'élance avec un geste d'une grâce inexprimable : la chair est comme imprégnée de lumière; impossible de trouver une pose qui mette la structure humaine, le bel animal qui déploie ses membres dans un plus beau jour. Toutes ces têtes sont jeunes, d'une grâce et d'une sincérité virginales, *inventées*. On voit un homme qui a un vrai cœur de peintre, qui a senti le beau tout seul et par lui-même, qui a cherché, qui a créé, qui est aux prises avec son idée, qui travaille de toute sa force pour la rendre, qui n'est pas un simple fabricant de figures comme le Guide. « Il ne cessait jamais, disent ses biographes, de fréquenter des endroits où se rassemblaient des quantités de gens, afin d'observer les attitudes et les expressions par lesquelles les sentimens intérieurs se manifestent. » On trouve partout chez lui cet effort, souvent trop grand, vers l'expression : tel est le geste irrité de Saül, qui tire violemment sa tunique. Le peintre a voulu montrer un jaloux qui se décèle à demi et se contient à demi; mais la peinture rend mal les complications et les nuances des sentimens; la psychologie n'est pas son affaire.

C'est dans ce palais que se trouve le célèbre plafond du Guide, celui qu'on appelle *l'Aurore;* le dieu du jour est sur son char, entouré par le chœur des Heures dansantes, et sur le devant, à travers l'air, la première Heure matinale jette des fleurs. Le bleu profond

de la mer encore demi-obscure est charmant; il y a une joie, une ampleur toute païenne dans les florissantes déesses qui se tiennent par la main, formant des pas, comme pour une fête antique. En effet, il copiait l'antique, par exemple les Niobides, et de la sorte il s'était fait une manière; le type une fois trouvé, il le répétait toujours, consultant, non pas la nature, mais l'agrément du spectateur. Aussi la plupart de ses figures ressemblent à des gravures de modes, par exemple l'*Andromède* de la salle voisine; celle-ci n'a ni corps ni substance, elle n'existe pas, elle n'est qu'un ensemble d'agréables contours. Le Guide est un artiste heureux, admiré, mondain, qui s'accommode au goût du jour, qui plaît aux dames. Il disait : « J'ai deux cents manières différentes de faire regarder le ciel par de beaux yeux. » Ce qu'il apporte dans ce monde léger, galant, déjà affadi, où les sigisbés fleurissent, ce sont des délicatesses d'expression féminine inconnues aux anciens maîtres, ce sont des physionomies et des sourires de société. La véritable énergie, la force intérieure de la passion franche ont disparu déjà en Italie; on n'aime plus les vraies vierges, les âmes primitives, les simples paysannes de Raphaël, mais de touchantes pensionnaires de salon ou de couvent, des demoiselles bien apprises; l'ancienne rudesse s'est effacée, il n'y a plus trace de la familiarité républicaine; les gens se parlent cérémonieusement, selon l'étiquette, avec des titres ronflans et des phrases obséquieuses; depuis la conquête espagnole, ils ne s'appellent plus frère ou compère, ils se donnent du monseigneur à travers le visage. Le goût a changé avec l'état des âmes; des gens raffinés et mous ne peuvent aimer des figures simples et fortes; il leur faut des rondeurs maniérées, des sourires doucereux, des teintes curieusement fondues, des visages sentimentaux, l'agrément et la recherche en toutes choses, quelquefois, par contraste, les rudesses du Caravage, la trivialité et la crudité de l'imitation littérale, comme un verre d'eau-de-vie après vingt verres d'orgeat sucré. On sent ce contraste en comparant, à la galerie Barberini, deux portraits célèbres, deux figures qui, à cent cinquante ans de distance, ont été des objets d'amour et des modèles de beauté : la Fornarina, peinte par Raphaël, et Beatrix Cenci, peinte par le Guide. La Fornarina est un simple corps, tête brune, le regard dur, l'expression vulgairement joyeuse, les rebords des yeux fortement marqués, les avant-bras très gros, les épaules trop tombantes, une vigoureuse femme du peuple, pareille à cette boulangère entretenue par lord Byron, qui le tutoyait et l'appelait chien de la Madone; Raphaël n'y trouvait certainement qu'un animal humain bien membré, bien portant, qui lui fournissait des motifs de lignes. Tout au contraire la Cenci est une délicate et jolie pâlotte; son petit men-

ton, sa bouche mignonne, toutes les courbures de son visage, sont gracieuses; drapée de blanc, la tête entourée de linges blancs, elle est posée en modèle comme une figure d'étude. Elle est intéressante et maladive; ôtez-lui la pâleur qui lui vient de son triste état, il reste une agréable demoiselle, comme la vierge de *l'Annonciation* du Louvre devant l'ange, qui est un agréable page : voilà de quoi faire courir les faiseurs de sonnets et les belles dames.

La Sixtine, le XVIe siècle.

Te souviens-tu de la visite que nous avons faite l'an dernier à l'École des Beaux-Arts avec Louis B..., homme d'esprit, cultivé, lettré, s'il y en a, pour voir la copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange? Il a bâillé, il s'est récrié, il s'est moqué de nous, il a déclaré qu'il aimait mieux le *Jugement dernier* de l'Anglais Martin. Au moins, disait-il, la scène y est, tout le ciel et toute la terre, le ciel fendu par la foudre, le pêle-mêle des morts innombrables qui, à perte de vue, par légions, sortent de leurs sépulcres sous la lumière surnaturelle de la dernière nuit et du dernier jour. Ici il n'y a ni ciel, ni terre, ni abîmes, ni air, mais deux ou trois cents corps qui prennent des attitudes. — A quoi tu as répondu que Michel-Ange ne peignait ni le ciel, ni la terre, ni l'air, ni les abîmes, qu'il ne prenait point pour personnages l'infinité et la lumière surnaturelle, qu'il était sculpteur et avait pour seul moyen d'expression le corps humain, qu'il faut considérer sa fresque comme une sorte de bas-relief où le grandiose et la fierté des attitudes remplacent le reste, et que si aujourd'hui dans cette tragédie suprême nous donnons le premier rôle à l'espace, aux éclairs, à la fourmilière indistincte des figurines humaines, on le donnait alors à quelques colosses tragiquement drapés ou tordus.

D'où vient ce changement? Et pourquoi prenait-on alors tant d'intérêt aux muscles? C'est qu'on les regardait. J'ai relu dans les écrivains du temps les détails de l'éducation et les violences des mœurs au XVIe siècle; quand on veut comprendre un art, il faut regarder l'âme du public auquel il s'adressait.

« Je veux, dit Castiglione en traçant le portrait de l'homme accompli, que notre homme de cour soit un parfait cavalier à toute selle, et comme c'est un mérite particulier des Italiens de bien gouverner le cheval à la bride, de manœuvrer par principes surtout les chevaux difficiles, de courir des lances, de jouter, qu'il soit en cela un des meilleurs parmi les Italiens... Pour les tournois, les pas d'armes, les courses entre barrières, qu'il soit un des bons parmi les meilleurs Français... Pour jouer aux bâtons, courir le taureau, lancer des dards et des lances, qu'il soit excellent parmi les Espagnols. Il

convient encore qu'il sache sauter et courir... Un autre exercice noble est le jeu de paume. Et je n'estime pas à moindre mérite de savoir faire la voltige à cheval. » Ce n'étaient pas là de simples préceptes relégués dans la conversation et dans les livres; les actions et les mœurs y étaient conformes. Julien de Médicis, qui fut assassiné par les Pazzi, est loué par son biographe non-seulement pour son talent de poète et son tact de connaisseur, mais encore pour son habileté à manier le cheval, à lutter et à jeter la lance. César Borgia, le grand politique, est aussi exercé aux coups de main qu'aux intrigues. « Il a vingt-sept ans, dit un contemporain, il est très beau de corps et grand, et le pape son père a grand'peur de lui. Il a tué six taureaux sauvages en combattant à cheval avec la pique, et à l'un de ces taureaux il a fendu la tête du premier coup. » C'est l'Italie en ce moment qui fournit l'Europe de savans maîtres d'armes, et dans les estampes du temps on voit l'élève nu, un poignard dans une main, une épée dans l'autre, qui du jarret à la nuque prépare et assouplit ses muscles comme un athlète et comme un lutteur.

Il le faut bien, la paix publique est trop mal gardée. « Le 20 septembre, dit un chroniqueur, il y eut un grand tumulte dans la ville de Rome, et tous les marchands fermèrent leurs boutiques. Ceux qui étaient aux champs ou dans leurs vignes revinrent en toute hâte, et tous, tant citoyens qu'étrangers, prirent les armes, parce qu'on affirmait comme chose certaine que le pape Innocent VIII était mort. » Le lien si faible de la société se rompait, on rentrait dans l'état sauvage, chacun profitait du moment pour se débarrasser de ses ennemis. Et ne croyez pas qu'en temps ordinaire on s'abstînt d'y toucher. Les guerres privées des Colonna et des Orsini s'étalent autour de Rome aussi librement qu'aux plus noirs siècles du moyen âge. « Dans la ville même, il se faisait beaucoup de meurtres et de pillages le jour et la nuit, et il se passait à peine un jour que quelqu'un ne fût tué... Le troisième jour de septembre, un certain Salvator assaillit son ennemi, le seigneur Beneaccaduto, avec qui pourtant il était en paix sous une caution de 500 ducats; il le frappa de deux coups et le blessa mortellement, en sorte qu'il mourut. Et le quatrième jour le pape envoya son vice-camérier, avec les conservateurs et tout le peuple, pour détruire la maison de Salvator. Ils la détruisirent, et le même quatrième jour de septembre Jérôme, frère dudit Salvator, fut pendu.» Je citerais cinquante exemples semblables. A ce moment, l'homme est trop fort, trop habitué à se faire justice à lui-même, trop prompt aux voies de fait. « Un jour, dit Guichardin, Trivulce tua de sa propre main, dans le marché, quelques bouchers qui, avec l'inso-

lence ordinaire aux gens de cette sorte, s'opposaient à la levée des droits dont ils n'avaient pas été exemptés. » Jusqu'en 1537, on laissa ouvert à Ferrare un champ clos où le duel à mort était accordé même aux étrangers, et où les petits garçons venaient se battre à coups de couteau. La princesse de Faenza lance quatre assassins contre son mari, et, voyant qu'il résiste, saute du lit et le poignarde elle-même, sur quoi son père prie Laurent de Médicis de solliciter auprès du pape pour lever les censures ecclésiastiques, alléguant qu'il a la pensée de « la pourvoir d'un autre mari. » — Le prince d'Imola est assassiné et jeté par les fenêtres, et on menace sa veuve, enfermée dans la forteresse, de tuer ses enfans, si elle ne la livre. Elle monte sur les créneaux et répond, avec le geste le plus expressif, « qu'il lui reste le moule pour en faire d'autres. » Considérez encore les spectacles qu'on a tous les jours dans Rome. « Le second dimanche, un homme masqué dans le Borgo dit des paroles offensantes contre le duc de Valentinois. Le duc, l'ayant appris, le fit saisir : on lui coupa la main et la partie antérieure de la langue, qui fut attachée au petit doigt de la main coupée. » — « Les gens du même duc suspendirent par les bras deux vieillards et huit vieilles femmes, après avoir allumé du feu sous leurs pieds, pour leur faire avouer où était l'argent caché, et ceux-ci, ne le sachant pas ou ne voulant pas le dire, moururent dans ladite torture. » Un autre jour, le duc fait amener dans la cour du palais des condamnés (*gladiandi*), et lui-même, revêtu des plus beaux habits, devant une assistance nombreuse et choisie, les perce à coups de flèche. — « ... Il tua aussi, sous le manteau du pape, Perotto, qui était favori du pape, en telle façon que le sang sauta à la face du pape. » On s'égorgeait dans cette famille. Il avait déjà fait assaillir à coups d'épée son beau-frère, et le pape faisait garder le blessé; « mais le duc dit : Ce qui ne s'est pas fait à dîner se fera à souper... Et un jour, le 17 août, il entra dans la chambre, comme le jeune homme se levait déjà, fit sortir sa femme et sa sœur; ayant appelé trois assassins, il fit étrangler ledit jeune homme... Il tua encore son frère, le duc de Gandie, et le fit jeter dans le Tibre. » Et comme on demandait au pêcheur qui avait vu la chose pourquoi il n'en avait rien dit au gouverneur de la ville, cet homme répondit « qu'en sa vie il avait vu, à différentes nuits, jeter plus de cent corps au même endroit, sans que personne en eût jamais pris souci. »

Tout cela prend corps et relief lorsqu'on lit les mémoires de Cellini. Aujourd'hui nous nous sommes si bien remis aux mains de l'état, et nous comptons tellement sur le juge et sur le gendarme, que nous avons peine à comprendre le droit naturel de guerre par

lequel, avant l'établissement des sociétés régulières, chacun se défend, se venge et se satisfait. En France, en Espagne, en Angleterre, les bêtes féroces de la féodalité trouvaient dans l'honneur féodal, sinon une bride, du moins une borne; le duel remplaçait les guerres privées : on se tuait le plus ordinairement selon les règles, devant témoins, en un lieu choisi. Ici l'instinct du meurtre se lâchait dans les rues. On ne peut pas énumérer toutes les violences racontées par Cellini, non pas seulement les siennes, mais celles des autres. Un évêque à qui il ne voulait pas livrer un vase d'orfévrerie envoie des gens pour saccager sa maison; lui, l'arquebuse à la main, se barricade. — Un autre orfévre nommé Piloto est un chef de bande. — « Pendant son séjour à Rome, le Rosso... ayant décrié les ouvrages de Raphaël, les élèves de cet illustre maître voulaient absolument le tuer. » — Vasari, couchant avec l'apprenti Manno, « lui écorcha une jambe avec les mains, croyant se gratter lui-même, car jamais il ne se taillait les ongles; » sur quoi, « Manno était décidé à le tuer. » — Le frère de Cellini, apprenant que son élève Bertino Aldobrandi venait d'être tué, « jeta un si grand cri de rage qu'on eût pu l'entendre à dix milles de là; puis il dit à Giovanni : Au moins saurais-tu m'indiquer celui qui me l'a tué? — Giovanni lui répondit que oui, et que c'était un de ceux qui étaient armés d'un espadon, et qu'il avait une plume bleue sur sa barrette. Mon pauvre frère, s'étant avancé et ayant reconnu le meurtrier à ce signalement, se lança au milieu du guet avec sa promptitude et son intrépidité merveilleuses; puis, sans qu'on pût l'arrêter, il allongea une botte dans le ventre de son homme, le traversa de part en part et le poussa en terre avec la garde de son épée. » Presque aussitôt il est lui-même jeté bas d'un coup d'arquebuse, et l'on voit alors se déchaîner toute la furie des *vendette*. Cellini ne peut plus ni manger ni dormir, et la tempête intérieure est si forte qu'il croit qu'il mourra, s'il n'y cède... « Je me disposai un soir à sortir de ce tourment, sans tenir compte de ce qu'une pareille entreprise avait peu de louable... Je m'approchai adroitement du meurtrier avec un grand poignard semblable à un couteau de chasse. J'espérais d'un revers lui abattre la tête; mais il se retourna si vivement que mon arme l'atteignit seulement à la pointe de l'épaule gauche et lui fracassa l'os. Il se leva, laissa tomber son épée, et, troublé par la douleur, se mit à courir. Je le poursuivis, le rejoignis en quatre pas, et levai mon poignard au-dessus de sa tête, qu'il inclinait très bas, de sorte que mon arme s'engagea entre l'os du cou et la nuque si profondément que malgré tous mes efforts je ne pus la retirer. » — Un peu plus tard, et toujours sur la voie publique, Cellini tue Benedetto, puis Pompeio, qui l'avaient offensé. Le cardinal Médicis et le car-

dinal Cornaro trouvent cela très bien. Pour le pape, dit Cellini après un de ces meurtres, « il me lança un regard menaçant qui me fit trembler; mais dès qu'il eut examiné mon ouvrage, son visage commença de se rasséréner. » Et comme une autre fois on accusait Cellini : « Apprenez, répliqua le pape, que les hommes uniques dans leur profession, comme Benvenuto, ne doivent pas être soumis aux lois, et lui moins que tout autre, car je sais combien il a raison. » Voilà la morale publique. Et cependant le motif de ces guet-apens est aussi mince que possible. Luigi, son ami, avait pris pour maîtresse Pentesilea, une courtisane dont lui, Cellini, n'avait pas voulu, et que pourtant il l'avait prié de ne pas prendre. Furieux, il se place en embuscade, tombe sur eux à coups d'épée, les blesse, ne les trouve pas assez punis, et conte avec satisfaction leur mort, qui ne tarda guère. En fait de morale privée, il a des visions mystiques quand il est en prison; son ange gardien lui apparaît, il s'entretient avec un esprit invisible; il a des transports de dévotion, c'est l'effet de la solitude et de la réclusion sur de pareilles têtes. Du reste, en liberté, il est bon chrétien à la mode du temps; son *Persée* ayant réussi, « je partis, dit-il, en chantant des psaumes et des hymnes à la gloire de Dieu, ce que je continuai à faire pendant tout ce voyage. » On trouve des sentimens pareils chez le duc de Ferrare; « ayant été atteint d'une grave maladie qui l'empêcha d'uriner pendant quarante-huit heures, il eut recours à Dieu, et voulut qu'on payât tous les appointemens échus. » Telle est aussi la conscience de l'un de ses prédécesseurs, Hercule d'Este, qui, au sortir d'une orgie, allait chanter l'office avec sa troupe de musiciens français, qui faisait couper la main ou crever un œil à deux cent quatre-vingts prisonniers avant de les vendre, et le jeudi saint allait laver les pieds aux pauvres. Telle est la piété du pape Alexandre VI, qui, ayant appris l'assassinat de son fils, le duc de Gandie, se frappe la poitrine, et confesse ses crimes en sanglotant devant les cardinaux assemblés. L'imagination, en ce temps-là, se frappe dans un sens ou dans un autre, tantôt du côté de la volupté, tantôt du côté de la colère, tantôt du côté de la peur. De loin en loin, à la pensée de l'enfer il leur vient un frisson, et ils croient s'acquitter avec des cierges, des signes de croix et des patenôtres; mais de fondation ce sont des païens, de vrais barbares, et la seule voix qui parle en eux, c'est celle de la chair émue, des nerfs qui frémissent, des membres qui se tendent, et de la cervelle trop pleine où bruit l'essaim des formes et des couleurs.

On ne s'attend pas, j'imagine, à les trouver bien délicats dans leurs façons. Le cardinal Hippolyte d'Este, qui fit crever les yeux à son frère, reçoit à coups de bâton un envoyé du pape chargé de lui

apporter un bref déplaisant. On sait comment le pape Jules II, dans une querelle avec Michel-Ange, tombait à coups de canne sur un évêque qui essaya de s'interposer. Une fois Cellini est reçu en audience par le pape Paul II. « Il était, dit Cellini, de la meilleure humeur du monde, d'autant plus que cela se passait le jour où il avait coutume de faire une solide débauche, après laquelle il vomissait. » Impossible de raconter avec le maître de cérémonies Burchard les fêtes données au Vatican devant Alexandre VI, César Borgia et la duchesse Lucrèce, ni même tel petit amusement improvisé que ces trois personnages regardaient de la fenêtre « avec de grands rires et une grande satisfaction; » des vivandières en rougiraient. On ne s'est point encore poli; la crudité n'effarouche personne; les poètes comme Berni, les conteurs comme l'évêque Bandello expliquent avec détails précis les événemens les plus risqués. Ce que nous appelons le bon goût est l'œuvre des salons, et ne naîtra que sous Louis XIV. Ce que nous appelons la décence ecclésiastique est un contre-coup de la réforme et ne s'établira qu'au temps de saint Charles Borromée. Les instincts corporels étalent encore toute leur nudité à la lumière, et ni le raffinement du monde, ni les convenances de l'habit ne sont venus tempérer ou déguiser la fougue intacte des sens déchaînés. « Parfois, dit Cellini, il advint qu'en pénétrant à l'improviste dans les pièces secrètes je surpris la duchesse » dans une occupation qui n'avait rien de royal... « Alors elle se mettait contre moi en de telles rages que j'en étais épouvanté. » Un jour, à la table du duc, il se prend de querelle avec le sculpteur Bandinelli, qui lui jette au nez la plus grossière injure. Par miracle il se retient, mais un instant après il lui dit : « Je te déclare expressément que si tu n'envoies pas le marbre chez moi, tu peux chercher un autre monde, car, coûte que coûte, je te crèverai le ventre dans celui-ci. » Les gros mots trottent comme dans Rabelais, et des saletés de cabaret, de dégoûtantes plaisanteries d'ivrogne viennent éclater jusque dans un palais. « Ah! pourceau, m'écriai-je, manant, bourrique, c'est donc le seul bruit que ton talent puisse faire! En même temps je sautai sur un bâton. » Cellini affiche quatre vers sur cette aventure, et le duc et la duchesse se mettent à rire. Aujourd'hui des valets de bonne maison mettraient de pareils plaisans à la porte; mais, lorsqu'on se sert de ses poings comme un charretier et de son épée comme un soudard, il est naturel qu'on ait des gaîtés de charretier et de soudard (1).

Il est naturel aussi que leurs plaisirs soient d'une espèce particu-

(1) Cellini conte de la façon que voici ses démêlés avec une de ses maîtresses : « Je la saisis par les cheveux et je la traînai dans la chambre en la rouant de coups de pied et de poing jusqu'à ce que la fatigue m'obligeât à m'arrêter. »

lière. Ce que préfère un homme du peuple, j'entends un homme habitué aux exercices corporels et dont les sens sont rudes, ce sont les spectacles qui parlent aux yeux, surtout ceux dans lesquels il est acteur; il a le goût des parades, et volontiers il s'y adjoint. Il laisse aux gens de salon, aux raffinés, aux efféminés, les curiosités de l'observation, de la conversation et de l'analyse. Il aime à voir des lutteurs, des bouffons, des saltimbanques qui font des grimaces, des féeries, des processions, des entrées de troupes, des défilés de cavalcades, d'uniformes éclatans, bariolés, extraordinaires. Aujourd'hui que le peuple à Paris va au théâtre, c'est par ces moyens que les théâtres populaires attirent les spectateurs. En cet état d'esprit, un homme est pris par les yeux. Ce qu'il souhaite regarder, ce n'est pas une intelligence pure, mais un corps vigoureux, bien habillé, bien assis sur une selle, et quand au lieu d'un il y en a cent, quand les broderies, les dorures, les panaches, la soie et le brocart des robes brillent en plein soleil parmi les fanfares, quand le triomphe et le tumulte de la fête entrent par toutes les voies dans tous ses sens, la sympathie involontaire ébranle tout son être, et s'il lui reste une envie, c'est de monter lui-même à cheval pour s'étaler avec un habit pareil au milieu du cortége et devant les assistans. Tel est à cette époque le goût qui règne en Italie : on n'y rencontre que cavalcades princières, fêtes pompeuses et publiques, entrées de villes et mascarades. Galeazzo Sforza, duc de Milan, venant visiter Laurent de Médicis, amène avec lui, outre une garde de cinq cents fantassins, cent hommes d'armes, cinquante laquais à pied vêtus de soie et d'argent, deux mille gentilshommes et domestiques de sa suite, cinq cents couples de chiens, un nombre infini de faucons, et son voyage lui coûte deux cent mille ducats d'or. De son côté, la ville lui donne trois spectacles publics, l'un qui est « l'annonciation de la Vierge, » l'autre qui est « l'ascension du Christ, » le dernier qui est « la descente du Saint-Esprit. » — Le cardinal de San-Sisto dépense vingt mille ducats pour une seule fête en l'honneur de la duchesse de Ferrare, et fait ensuite la tournée de l'Italie avec un cortége si nombreux et si magnifique que toute la pompe du pape son frère ne faisait que l'égaler. — La duchesse Lucrèce Borgia entre à Rome avec deux cents dames, toutes magnifiquement habillées, toutes à cheval, chacune accompagnée d'un cavalier. — On prépare à Florence une grande fête mythologique, le *triomphe de Camille*, avec quantité de chars, d'étendards, d'écussons, d'arcs de triomphe; Laurent de Médicis, afin d'embellir le spectacle, demande au pape un éléphant; le pape envoie seulement deux léopards et une panthère; il voudrait bien venir, mais sa dignité le retient; une quantité de cardinaux, plus heureux, arrivent pour

jouir de la fête. Un peintre, Piero di Cosimo, avec ses amis, en arrange une autre toute lugubre, le *triomphe de la Mort,* un char tiré par des bœufs noirs, sur lesquels on a peint des crânes, des os, des croix blanches, sur le char une figure de la Mort avec sa faux, dans le char des sépulcres d'où sortent des gens habillés en squelettes, et qui, aux reposoirs, entonnent un hymne funèbre. — Entre cinquante fêtes semblables, lisez celle que décrit Vasari et qui signala le commencement du siècle; jugez par son éclat, comme par ses détails, des goûts pittoresques qui remplissaient alors tous les cœurs. Il s'agissait de célébrer l'avénement du pape Léon X, et Laurent de Médicis, voulant que la compagnie du Broncone, dont il était le chef, surpassât en magnificence celle du Diamant, avait chargé Jacopo Nardi, « noble et savant gentilhomme, » de lui composer six chars. Le Pontormo les avait peints, Baccio Bandinelli les avait décorés de sculptures; tout l'art et toute la richesse de la ville, toutes les inventions et toutes les recherches du luxe et de l'érudition récente, toutes les images et tous les souvenirs de l'histoire et de la poésie antiques avaient contribué à les embellir. Des coursiers harnachés de peaux de lions et de tigres, avec des housses en drap d'or, avec des croupières en cordes d'or, avec des brides tressées d'argent, s'avançaient en long cortége; derrière eux suivaient des génisses, des mules superbement caparaçonnées, les formes fantastiques ou monstrueuses des buffles déguisés en éléphans et des chevaux travestis en griffons ailés. Des bergers vêtus de peaux de martre et d'hermine et couronnés de feuillage, des prêtres en toges antiques portant des candélabres et des vases d'or, des sénateurs, des licteurs, des cavaliers couverts d'armes éclatantes, étalant des faisceaux et des trophées, des jurisconsultes à cheval vêtus de longues robes, entouraient les chars où les grands personnages de Rome apparaissaient parmi les insignes de leur dignité et les monumens de leurs exploits. Par leurs fières nudités, leurs vaillantes attitudes, leurs nobles draperies flottantes, les figures peintes et sculptées imprimaient un accent encore plus païen dans cette procession païenne, et enseignaient l'énergie et l'allégresse à leurs compagnons vivans, qui, aux sons des trompettes, aux acclamations de la foule, s'étalaient à cheval ou sur des chars. Ce généreux soleil qui luisait au-dessus de leurs têtes revoyait enfin un monde pareil à celui qu'il avait éclairé jadis à la même place, je veux dire le même sentiment profond de joie naturelle et poétique, le même épanouissement de force saine et complète, le même souffle d'éternelle jeunesse, le même triomphe et le même culte de la beauté. Et quand après avoir contemplé ce large déploiement de splendeurs et d'armures parmi le chatoiement

des étoffes ondoyantes, parmi les scintillemens des écharpes argentées, parmi les fauves reflets de l'or tressé en fleurs et déroulé en arabesques, les spectateurs virent sur le dernier char, du milieu d'une pyramide de figures vivantes, à côté d'un laurier verdissant, se lever l'enfant nu qui représentait la renaissance de l'âge d'or, ils purent croire un instant qu'ils avaient ranimé la noble antiquité disparue, et qu'après un hiver de quinze siècles la plante humaine allait fleurir tout entière une seconde fois.

Voilà les spectacles qu'on avait tous les jours dans une ville d'Italie; c'était là le luxe des princes, des cités, des corporations. Des mains, des yeux et du cœur, le moindre artisan y prenait part. Le sentiment des belles formes, des grandes ordonnances, des ornemens pittoresques, était populaire. Un charpentier le soir en parlait à sa femme; on en discutait au cabaret, devant l'établi; chacun prétendait que la décoration à laquelle il avait travaillé était la plus belle; chacun avait ses préférences, ses jugemens, son artiste, comme aujourd'hui les élèves d'un atelier. Il arrivait de là que le peintre et le statuaire parlaient non-seulement à quelques critiques, mais à tout le monde. Aujourd'hui, que nous reste-t-il des anciennes pompes poétiques? La descente de la Courtille, où hurlent des ivrognes sales, et le cortége du bœuf gras, où grelottent six pauvres diables en maillot rose parmi les haussemens d'épaules et les quolibets. Les mœurs pittoresques se sont réduites à deux parades de rues, et les mœurs athlétiques aux luttes de foires où des hercules payés à dix sous l'heure se démènent devant des hommes en blouse et des soldats. Ces mœurs étaient la température vivifiante qui de toutes parts faisait germer et fleurir la grande peinture. Elles ont disparu, et partant nous ne pouvons plus la refaire. Tout au plus un peintre, en s'enfermant dans son atelier avec des vases antiques, en se nourrissant d'archéologie, en vivant parmi les plus purs modèles de la Grèce et de la renaissance, en se séquestrant de toutes les idées modernes, peut arriver, à force d'étude et d'artifice, à reformer autour de son esprit une température semblable. Nous avons vu des prodiges de ce genre, un Overbeck, qui, communiant, jeûnant, se cloîtrant à Rome, croit retrouver les figures mystiques d'Angelico de Fiesole, — un Goethe, qui, s'étant fait païen, ayant copié les torses antiques, muni de toutes les ressources que l'érudition, la philosophie, l'observation et le génie peuvent accumuler, parvient, par la souplesse et l'universalité de l'imagination la plus cultivée qui fut jamais, à redresser sur un piédestal allemand une Iphigénie presque grecque. Avec une serre savamment bâtie et des calorifères bien ménagés, on peut faire mûrir des oranges, même en Normandie; mais la serre coûtera un million; sur dix orangers,

neuf ne porteront que des avortons acides, et le paysan normand à qui vous offrirez les fruits du dixième préférera au fond du cœur son eau-de-vie et son poiré.

Reconnaissons qu'il y eut alors un concours de circonstances unique : on n'a jamais revu ce mélange de rudesse et de culture, ces façons d'hommes d'épée et ces goûts d'antiquaires, ces mœurs de bandits et ces conversations de lettrés. L'homme est alors dans un état passager, et sort du moyen âge pour entrer dans l'âge moderne, ou plutôt ces deux âges sont à leur confluent et pénètrent l'un dans l'autre de la façon la plus étrange et avec les contrastes les plus surprenans. Comme le gouvernement central et la fidélité monarchique n'ont pu s'établir en Italie, le moyen âge s'y prolonge plus longtemps qu'ailleurs par les violences privées et l'appel à la force. Comme en Italie la race est précoce et que la croûte de l'invasion germanique ne l'a recouverte qu'à demi, l'âge moderne s'y développe plus tôt qu'ailleurs par l'acquisition de la richesse, la fécondité de l'invention et la liberté de l'esprit. Ils sont à la fois plus avancés et plus arriérés que les autres peuples; plus arriérés dans le sentiment du juste, plus avancés dans le sentiment du beau, et leur goût est conforme à leur état. Toujours une société veut trouver dans les spectacles qu'elle se donne les objets qui l'intéressent le plus. Toujours, dans une société, il y a un personnage régnant qui se reproduit et se contemple dans les arts. Aujourd'hui c'est le plébéien ambitieux qui veut goûter les plaisirs de Paris et de sa mansarde descendre au premier étage, — bref le parvenu, le travailleur, l'intrigant, l'homme de bureau, de bourse ou de cabinet, que représentent les romans de Balzac. Au XVIIe siècle, c'est l'homme de cour expert dans les bienséances et rompu aux manéges du monde, beau diseur, élégant, le plus poli, le plus adroit qu'on ait jamais vu, tel que le montre Racine et tel que les romans de Mlle de Scudéry essaient de le montrer. Au XVIe siècle, en Italie, c'est l'homme bien portant, bien membré, richement vêtu, énergique et capable de belles attitudes, tel que les peintres le figurent. Sans doute un duc d'Urbin, un César Borgia, un Alphonse d'Este, un Léon X, écoutent des poètes et des raisonneurs; c'est un divertissement le soir, après souper, dans une villa, sous des colonnades et des plafonds ornementés. En somme pourtant, ce qui les amuse, ce sont les occupations des yeux et du corps, les mascarades, les cavalcades, les grandes formes de l'architecture, la fière prestance des statues et des figures peintes, la superbe décoration dont ils s'entourent. Toute autre diversion serait fade; ce ne sont pas des analystes, des philosophes, des gens de salon; il leur faut des choses palpables et tangibles. Si vous en doutez, regardez plutôt leurs plaisirs : ceux

de Paul II, qui fait courir devant lui des chevaux, des ânes, des bœufs, des enfans, des vieillards, des Juifs qu'on a « empiffrés » d'avance afin de les rendre plus lourds, et qui rit à se tenir les côtes; ceux d'Alexandre VI, que je ne puis pas décrire; ceux de Léon X, qui, botté, éperonné, passe la saison à chasser le cerf et le sanglier, qui entretient un moine capable « d'avaler un pigeon d'une bouchée et d'engloutir quarante œufs de suite, » fait servir à sa table des mets sous forme de singes et de corbeaux pour jouir de la surprise des convives, s'entoure de bouffons, fait jouer devant lui *la Calandra* et *la Mandragora*, se plaît aux contes salés et paie des parasites. La finesse native de pareils esprits s'emploiera à démêler des nuances non de sentimens ou d'idées, mais de couleurs ou de formes, et pour les satisfaire l'on verra se former le peuple d'artistes dont Michel-Ange est le premier.

Il y a quatre hommes qui, dans les arts et dans les lettres, se sont élevés au-dessus de tous les autres, tellement au-dessus, qu'ils semblent d'une race à part : Dante, Shakspeare, Beethoven et Michel-Ange. Ni la science profonde, ni la possession complète de toutes les ressources de l'art, ni la fécondité de l'imagination, ni l'originalité de l'esprit, n'ont suffi à leur donner cette place : ils ont eu tout cela; mais tout cela est secondaire. Ce qui les a portés à ce rang, c'est leur âme, une âme de dieu tombé, tout entière soulevée par un effort irrésistible vers un monde disproportionné au nôtre, toujours combattante et souffrante, toujours en travail et en tempête, et qui, incapable de s'assouvir comme de s'abattre, s'emploie solitairement à dresser devant les hommes des colosses aussi effrénés, aussi forts, aussi douloureusement sublimes que son impuissant et insatiable désir.

Par ce trait, Michel-Ange est moderne, et c'est pour cela peut-être qu'aujourd'hui nous le comprenons sans effort. A-t-il été plus infortuné que les autres hommes? Quand on regarde les événemens du dehors, il semble que non. S'il a été tourmenté par une famille avide, si deux ou trois fois le caprice ou la mort d'un protecteur est venu arrêter une grande œuvre qu'il avait commencée ou conçue, si sa patrie est tombée en servitude, si autour de lui les âmes se sont amollies ou dégradées, ce sont là des traverses, des tiraillemens, des malheurs qui n'ont rien d'inusité. Combien d'artistes ses contemporains en ont éprouvé de plus grands! Mais la souffrance se mesure à l'ébranlement de l'être intérieur, non au choc des choses extérieures, et s'il y a eu jamais une âme capable de transports, de frémissemens et d'indignation, c'est celle-là. Il fut sensible à l'excès, et partant « timide, » solitaire, mal à son aise dans les petites actions de la société, tellement que par exemple il ne put jamais

prendre sur lui de donner à dîner. Les hommes trop agités d'émotions continues se taisent pour ne pas se livrer en spectacle, et se replient faute d'espace pour se déployer. Dès sa jeunesse, il s'était déplu dans les compagnies, et s'était renfermé dans l'étude et le silence au point de paraître orgueilleux ou fou. Plus tard, au faîte de la gloire, il s'y plongea plus avant encore, se promenant seul, servi par un seul domestique, passant seul des semaines entières sur ses échafauds, tout entier à la conversation qu'il avait incessamment avec lui-même. C'est qu'il ne trouvait personne autre qui lui repondît. Non-seulement ses sentimens étaient trop forts, mais encore ils étaient trop hauts. Dès sa première adolescence, il avait aimé sans mesure toutes les choses nobles : son art d'abord, auquel il s'était livré malgré les brutalités de son père, et qu'il avait approfondi dans tous ses accessoires, le compas et le scalpel à la main, avec une ténacité extraordinaire, jusqu'à devenir malade; ensuite sa dignité, qu'il avait maintenue, au péril de sa tête, en face des papes les plus impérieux, jusqu'à se faire respecter comme un égal et les braver « plus que n'aurait fait un roi de France. » Il avait méprisé les plaisirs ordinaires : « quoique riche, il avait vécu comme un homme pauvre, » frugal, dînant souvent d'un morceau de pain, laborieux, dur à son corps, dormant peu, et quelquefois tout habillé, sans luxe, sans train de maison, sans souci de l'argent, donnant ses statues et ses tableaux à ses amis, 20,000 francs à son domestique, 30 ou 40,000 francs en une fois à son neveu, quantité de sommes à sa famille. Bien plus, il avait vécu en moine, sans maîtresse ni femme, chaste dans une cour voluptueuse, n'ayant connu qu'un amour, amour austère et platonique, pour une femme aussi fière et aussi noble que lui. Le soir, après avoir travaillé, il écrivait un sonnet à sa louange et s'agenouillait en esprit devant elle, comme Dante aux pieds de Beatrice, la priant de le soutenir dans ses défaillances et de le garder dans le « droit sentier. » Il prosternait son âme devant elle comme devant une vertu céleste, et retrouvait pour la servir l'exaltation des mystiques et des chevaliers. Il sentait dans sa beauté une révélation de l'essence divine; il la voyait « encore couverte de ses vêtemens de chair s'envoler rayonnante jusque dans le sein de Dieu. » — « Celui qui l'aime, disait-il, s'élève au ciel avec la foi, et la mort lui devient douce. » Il montait par elle jusqu'à l'amour suprême; c'est dans cette source première des choses qu'il l'avait d'abord aimée; conduit par ses yeux, il y revenait avec elle (1). Elle mourut avant lui, et il en demeura longtemps « accablé et comme insensé; » plusieurs années après, il

(1) Toutes ces expressions sont prises dans les sonnets de Michel-Ange.

lui restait au cœur un grand chagrin, le regret de n'avoir point à son lit de mort baisé, au lieu de sa main, son front ou sa joue. Le reste de sa vie correspondait à de pareils sentimens. Il s'était « complu aux raisonnemens des hommes doctes, » et aussi à la lecture des poètes, de Pétrarque, de Dante surtout, qu'il savait presque entier par cœur. « Plût au ciel, écrivait-il un jour, que j'eusse été tel que lui, même au prix d'un sort pareil! Pour son âpre exil et sa vertu, je donnerais le plus heureux état du monde. » Les livres qu'il préférait étaient ceux où la grandeur est empreinte, l'Ancien et le Nouveau Testament, surtout les terribles et douloureux discours de Savonarole, son maître et son ami, qu'il avait vu attacher au pilori, étrangler, brûler, et dont « la parole vivante était toujours demeurée dans son âme. » Un homme qui sent et vit ainsi ne sait pas s'accommoder à la vie; il est trop *différent*. S'il excite l'admiration des autres, il ne se contentera pas lui-même. « Il rabaissait ses ouvrages, ne trouvant jamais que sa main fût arrivée à exprimer l'idée qu'il formait au dedans de lui-même. » Un jour, vieux et décrépit, quelqu'un le rencontra près du Colisée, à pied et dans la neige, et lui demanda : « Où allez-vous? — A l'école, pour tâcher d'apprendre quelque chose. » Plus d'une fois le désespoir le prit; s'étant blessé la jambe, il s'enferma chez lui et voulut se laisser mourir. A la fin, il va jusqu'à se déprendre de lui-même « de cet art qui fut son monarque et son idole; peinture ou statuaire, que rien maintenant ne vienne distraire mon âme tournée vers le divin amour qui sur la croix ouvrit les bras pour nous recevoir. » Dernier soupir d'une grande âme dans un siècle gâté, chez un peuple asservi! pour elle, le renoncement est le seul refuge. Soixante années durant, ses œuvres n'ont fait que rendre visible le combat héroïque qui jusqu'au bout s'est livré dans son cœur.

Des personnages surhumains aussi malheureux que nous-mêmes, des corps de dieux raidis par des passions terrestres, un olympe où s'entre-choquent les tragédies humaines, voilà la pensée qui descend de toutes les voûtes de la Sixtine. Quelle injustice que de lui comparer les *Sibylles* et l'*Isaïe* de Raphaël! Ils sont forts et beaux, je le veux bien, ils témoignent d'un art aussi profond, je n'en sais rien; mais ce que l'on voit du premier regard, c'est qu'ils n'ont pas la même âme : ils n'ont jamais été dressés comme ceux-ci par la volonté impétueuse et irrésistible; ils n'ont jamais éprouvé comme ceux-ci le tressaillement et le raidissement de l'être nerveux qui se bande et se lance tout entier au risque de se briser. Il y a des âmes où les impressions rejaillissent en foudres, et dont toutes les actions sont des éclats ou des éclairs. Tels sont les personnages de Michel-Ange. Son colossal Jérémie qui rêve appuyant

sa tête énorme sur son énorme main, à quoi rêve-t-il, les yeux baissés? Sa barbe tressée et flottante qui descend jusqu'à la poitrine, ses mains de travailleur sillonnées de veines saillantes, son front plissé, son masque épais, le grondement sourd qui va sortir de sa poitrine, donnent l'idée d'un de ces rois barbares, sombres chasseurs d'aurochs, qui venaient heurter leur colère inutile contre les portes de l'empire romain. Ézéchiel se retourne avec une interrogation impétueuse, et son élan est si brusque que l'air froissé soulève sur son épaule un pan de son manteau. La vieille Persica, sous les longs plis de sa cape tombante, lit infatigablement un livre que de ses deux mains noueuses elle tient collé devant ses yeux perçans. Jonas s'abat renversé la tête en arrière sous l'apparition foudroyante, pendant que ses doigts comptent d'eux-mêmes involontairement les quarante jours qui restent à Ninive. La Libyca descend violemment, emportant l'énorme livre qu'elle a saisi. L'Érythræa est une Pallas plus guerrière et plus hautaine que sa sœur l'Athénienne antique. Autour d'eux, sur la courbure des voûtes, des adolescens nus tendent leur échine ou déploient leurs membres, tantôt fièrement étendus et reposés, tantôt élancés et luttant; quelques-uns crient, et de leur cuisse raidie, de leur pied crispé, ébranlent furieusement le mur. Au-dessous, un vieux pèlerin courbé qui s'assoit, une femme qui baise son petit enfant serré dans ses langes, un homme désespéré qui de son regard oblique défie amèrement le destin, une jeune fille au beau visage riant qui dort paisible, vingt autres, les plus grandes figures de la vie humaine, parlent par tous les détails de leur attitude et par le moindre pli de leur vêtement.

Ce ne sont encore là que les contours de la voûte; sur la voûte elle-même, longue de deux cents pieds, se développent les histoires de la Genèse et les délivrances d'Israël, la création du monde, de l'homme et de la femme, le péché, l'exil du premier couple, le déluge, le serpent d'airain, le meurtre d'Holopherne, le supplice d'Aman, une population de figures tragiques. On se couche sur le vieux tapis qui couvre le plancher, et l'on regarde. Elles ont beau être à cent pieds de haut, enfumées, écaillées, étouffées les unes par les autres, situées au-delà de toutes les habitudes de notre peinture, de notre siècle et de notre esprit : on les entend d'abord. Cet homme est si grand que les différences de temps et de nation ne subsistent pas devant lui.

La difficulté n'est pas de subir son ascendant, mais de s'en expliquer la puissance. Quand, après avoir livré ses oreilles à cette voix tonnante, on s'est retiré, reposé, mis à distance, de façon à ne plus en sentir que le retentissement, quand on a laissé la réflexion suc-

céder aux sensations et qu'on cherche par quel secret il donne un accent si vibrant à sa parole, on arrive à se dire qu'il avait l'âme de Dante et qu'il a passé sa vie à étudier le corps humain : ce sont ses deux origines. Le corps tel qu'il le fait est tout entier expressif, squelette, muscles, draperie, attitude et proportions, en sorte que le spectateur est ébranlé à la fois par toutes les parties du spectacle. Et ce corps exprime l'emportement, la fierté, l'audace, le désespoir, l'âpreté de la passion effrénée ou de la volonté héroïque, en sorte que le spectateur est ébranlé par les plus fortes des impressions. L'énergie morale transpire par tout le détail physique, et corporellement d'un seul choc nous en sentons le contre-coup.

Regardez Adam endormi auprès d'Ève, que Jéhovah vient de tirer de lui. Nulle créature n'a jamais été ensevelie plus avant dans un plus profond sommeil de mort. Son corps énorme est affaissé, et son énormité rend l'affaissement encore plus frappant. Au réveil, ces bras pendans, ces cuisses inertes, écraseront un lion dans leur étreinte. — Dans *le Serpent d'airain*, l'homme qui, serré à mi-corps par un serpent, l'arrache avec son bras reployé et se tord en écartant les cuisses fait penser aux luttes des premiers humains contre les monstres dont les croupes limoneuses ont labouré le sol antédiluvien. Les corps entassés, mêlés les uns dans les autres et renversés les talons en l'air, les bras arc-boutés, les échines convulsives, frémissent sous l'enlacement des reptiles; les gueules hideuses font craquer les crânes, viennent se coller contre les lèvres hurlantes; les cheveux hérissés, la bouche ouverte, des misérables tressaillent à terre pendant que leurs pieds battent furieusement au hasard dans le fouillis humain. — Un homme qui manie ainsi le squelette et les muscles met de la colère, de la volonté, de l'effroi dans un pli de la hanche, dans la saillie d'une omoplate, dans l'affleurement d'une vertèbre; entre ses mains, tout l'animal humain se passionne, agit et combat. Quels misérables mannequins en comparaison que les fresques graves, les processions immobiles qu'on a laissées subsister au-dessous de lui! Elles subsistent comme des marques anciennes imprimées sur le quai d'un fleuve et par lesquelles on peut voir de quels torrens le fleuve s'est accru et s'est enflé. Seul depuis les Grecs, il a su tout ce que valent des membres. Pour lui comme pour eux, le corps vit par lui-même et n'est pas subordonné à la tête. Par la force du génie et de l'étude solitaire, il a retrouvé ce sentiment du nu dont la vie gymnastique les avait imbus. Devant son Ève assise qui se tourne à demi le pied reployé sous la cuisse, on imagine involontairement la détente de la jambe qui soulèvera ce grand corps si fier. Devant son Ève et son Adam chassés du paradis, personne ne songe à chercher la douleur des visages; c'est le torse

entier, ce sont les membres agissans, c'est la charpente humaine avec l'assiette de ses poutres intérieures, avec la solidité de ses supports herculéens, avec le froissement et le craquement de ses jointures mouvantes, c'est l'ensemble qui frappe. La tête n'y entre que comme une portion, et l'on reste immobile, absorbé par la vue des cuisses qui soutiennent de pareils troncs, des bras indomptés qu soumettront la terre hostile.

Mais ce qui, à mon gré, surpasse tout, ce sont les vingt jeunes gens assis sur les corniches aux quatre coins de chaque peinture, véritables sculptures peintes qui donnent l'idée d'un monde supérieur et inconnu. Tous sont des héros adolescens, du temps d'Achille et d'Ajax, aussi fins de race, mais plus ardens et d'une énergie plus âpre. Là sont les grandes nudités, les superbes déploiemens de membres, les mouvemens emportés des batailles d'Homère, mais avec un plus fort élan, avec une plus courageuse hardiesse de volonté virile. On n'imaginait pas que la charpente humaine ployée ou dressée pût toucher l'esprit par une telle diversité d'émotions. Les cuisses appuient, la poitrine respire, tout le revêtement de chair se tend et frémit, le tronc se plie au-dessus des hanches, l'épaule sillonnée de muscles va retrousser impétueusement le bras. Un d'eux se renverse, tirant sa grande draperie sur sa cuisse; un autre, le bras sur son front, semble parer un coup. Quelques-uns, pensifs, rêvent assis, laissant pendre les quatre membres. Plusieurs courent, enjambent une corniche ou se rejettent en arrière avec un cri. Trois d'entre eux, au-dessus d'Ézéchiel, de la Persica et de Jérémie, sont incomparables, l'un surtout, le plus noble de tous, calme et intelligent comme un dieu, et qui regarde, accoudé sur des fruits, une main posée sur ses genoux. On sent qu'ils vont se remuer, agir, et l'on voudrait les garder devant soi dans la même attitude. La nature n'a rien produit d'égal, c'est ainsi qu'elle aurait dû nous faire; elle trouverait ici tous les types : à côté des géans et des héros, des vierges, des adolescens pudiques, des enfans qui jouent, cette charmante Ève si jeune et si fière, cette belle Delphica, pareille à une nymphe primitive, qui tourne ses yeux remplis d'un étonnement naïf, tous fils ou filles de la race colossale et militante, mais à qui leur âge a conservé le sourire, la sérénité, la joie simple, la grâce des Océanides d'Eschyle et de la Nausicaa d'Homère. Une âme d'artiste porte en soi tout un monde, et celui de Michel-Ange est ici tout entier.

Il l'avait fait et n'avait plus à le refaire. Son *Jugement dernier*, qui est à côté, ne laisse pas la même impression; le peintre avait alors soixante-sept ans, et son inspiration n'était plus si fraîche. Lorsqu'on a trop longtemps manié ses idées, on les possède mieux,

mais on en est moins ému; on pousse au-delà de la sensation primitive, la seule vraie, et l'on s'exagère ou l'on se copie. Ici, de parti-pris, il épaissit les corps, il enfle les muscles, il prodigue les raccourcis et les poses violentes, et fait de tous ses personnages des athlètes bien nourris et des lutteurs occupés à montrer leur force. Les anges qui enlèvent la croix s'accrochent, se renversent, serrent les poings, tendent les cuisses, retroussent les pieds comme dans un gymnase. Les saints se démènent avec les instrumens de leur supplice, comme si chacun d'eux voulait attirer l'attention sur ses formes et sur sa vigueur. Les âmes du purgatoire, sauvées par un chapelet ou par un froc, sont des modèles outrés qui serviraient dans une école d'anatomie. L'artiste vient de toucher à ce moment où le sentiment disparaît sous la science, et où l'esprit est surtout sensible au plaisir de la difficulté vaincue. Quoi qu'il en soit, l'œuvre est encore unique, pareille à quelque fanfare déclamatoire sonnée à tout rompre par la poitrine et le souffle d'un vieux guerrier. Des figures, des groupes entiers y sont dignes de ce qu'il a fait de plus grand. La puissante Ève, qui maternellement serre contre son flanc une de ses filles épouvantées, le vieil et formidable Adam, colosse antédiluvien, souche de l'arbre immense de l'humanité, les têtes bestiales et carnassières des démons, le damné qui colle son bras sur sa face pour ne pas voir l'abîme où il s'engloutit, celui qui, enlacé par un serpent, demeure immobile, avec un rire amer, raide d'horreur, pareil à une statue de pierre, surtout ce Christ foudroyant, comme le Jupiter qui, dans Homère, renverse dans la plaine les Troyens et leurs chars, tout à côté de lui, presque cachée sous son bras, reployée, craintive, avec un geste de jeune fille, la Vierge, si fine et si noble, voilà des conceptions égales à celles de la voûte. Elles vivifient l'ensemble, on cesse de sentir l'abus de l'art, la recherche de l'effet, la domination du métier; on ne voit plus que le disciple de Dante, l'ami de Savonarole, le solitaire nourri parmi les menaces de l'Ancien Testament, le patriote, le stoïcien, le justicier, qui portait dans son cœur le deuil de sa cité, qui assista aux funérailles de la liberté et de l'Italie, qui, au milieu des caractères avilis et des âmes dégénérées, seul survivant et tous les jours plus sombre, passait neuf ans sur cette œuvre immense, l'âme remplie par la pensée du juge suprême, écoutant d'avance les tonnerres du dernier jour.

H. Taine.

LA

NATIONALITÉ SERBE

D'APRÈS LES CHANTS POPULAIRES

Vouk Stéphanovitch Karadjitch, *Poésies nationales, Proverbes et Contes populaires serbes.*

L'insurrection des Serbes contre la domination ottomane au commencement de notre siècle et la création de la principauté de Serbie (*Sèrbia*, en turc *Sirp*), qui en a été la conséquence, ont appelé l'attention de l'Occident sur l'une des populations les plus importantes de la péninsule orientale. La fraction de la race slave qui porte le nom de Slaves du sud-est n'a pas, si l'on excepte les Russes (les Croates ne sont qu'un million d'individus), de représentant plus digne d'être étudié que la nation serbe, qui occupe la principauté, la Tsàrnagora (Montenegro), la Bosnie, l'Hertzégovine, quelques districts de la Bulgarie et de l'Albanie septentrionale, la Métobie (ancienne Serbie), la Slavonie, la Dalmatie, une partie de l'Istrie, et qui s'étend dans quelques autres provinces de l'Autriche (Batchka, Sirmie et Banat). Malheureusement la légitime curiosité qu'inspirent ces six millions d'hommes ne trouve dans les documens historiques que peu d'occasions de se satisfaire. Quelques chroniques monastiques, des biographies de princes renommés par leur dévotion, telles sont les principales ressources offertes à qui veut se rendre compte de l'histoire des Serbes avant la guerre de l'indépendance. Si les Serbes ont été peu habiles à conserver par des procédés méthodiques le souvenir de leurs grands hommes, ils ont néanmoins trouvé dans leur génie poétique un infaillible moyen

d'immortaliser, avec le nom des héros, les victoires, les combats et les souffrances de leur race. « Chants populaires, disait un des plus grands poètes de la race slave, arche d'alliance entre les temps anciens et les temps nouveaux, c'est en vous qu'une nation dépose les trophées de ses héros, l'espoir de ses pensées et la fleur de ses sentimens! Arche sainte, nul coup ne te frappe, ne te brise, tant que ton propre peuple ne t'a pas outragée. O chanson populaire, tu es la garde du temple des souvenirs nationaux, tu as les ailes et la voix d'un archange, souvent aussi tu en as les armes! La flamme dévore les œuvres du pinceau, les brigands pillent les trésors; la chanson échappe et survit. Si les âmes avilies ne la savent pas nourrir de regrets et d'espérances, elle fuit dans les montagnes, s'attache aux ruines, et de là redit les temps anciens : ainsi le rossignol s'envole d'une maison incendiée et se pose un instant sur le toit; mais si le toit s'affaisse, il fuit dans les forêts, et d'une voix sonore il chante un chant de deuil aux voyageurs entre des ruines et des sépulcres. » Ces heureuses images ne s'appliquent-elles pas admirablement à ce peuple serbe que Mickiewiçz lui-même nous montre « enfermé dans son passé, » destiné à être le musicien et le poète de toute la race slave, sans savoir qu'il en représenterait un jour la plus grande gloire littéraire?

Bien qu'il soit impossible de déterminer d'une manière précise la date des *pesmas*, on sait que la poésie populaire était florissante dans les pays serbes avant la domination musulmane. Un certain nombre de ces pièces parlent de la période des Nemanitch (XIIe siècle), et quoique les morceaux les plus anciens n'aient pu échapper aux remaniemens, ils donnent une impression tellement vive des idées et des mœurs du moyen âge qu'il est difficile de n'en pas faire remonter le fond aux époques qu'ils s'attachent à peindre. Il semblerait extraordinaire que des œuvres aussi remarquables soient arrivées fort tard à la connaissance des Occidentaux, si l'on ne savait l'injuste dédain qu'on a professé trop longtemps pour les idiomes slaves. La docte Allemagne, avec Herder, Goethe et Mme Robinson, montra la première quelque bonne volonté pour la poésie nationale des Serbes (1). La France, l'Italie, la Grande-Bretagne, tournèrent

(1) Herder chercha dans le recueil fort incomplet du franciscain Katchitch les matériaux du premier volume de ses *Volksliedern*, et Goethe, ayant trouvé dans le *Voyage en Dalmatie*, publié en 1774 par Fortis, le chant connu sous ce nom : *la Femme de Hassan-Aga*, ne dédaigna pas de le traduire. Un écrivain né dans un village de la Serbie publia en 1815 à Vienne un spécimen de sa poésie nationale, et quelques années après (1823-34), à Leipzig, les *Narodné serbské pésmé* (poésies nationales serbes), dont une seconde édition (3 vol. in-8°) a paru à Vienne de 1841 à 1846. L'Europe lettrée, trop ignorante de la langue serbe, ne sentit l'importance de cette publication que grâce à la remarquable traduction qu'en fit, sous le nom de Talvi, Mlle Thérèse Jacob, aujourd'hui mistress Robinson. Cette traduction (*serbische Lieder*, Halle, 1826), à laquelle il est

ensuite leur attention vers cette curieuse littérature. Les écrivains serbes eux-mêmes ont pris soin dans ces derniers temps d'alimenter par d'intéressantes publications cet esprit de savantes recherches, et le monde lettré de l'Occident peut aujourd'hui, grâce à cet ensemble de travaux divers, se faire une idée exacte du genre de génie poétique et des sources d'inspiration d'où procèdent les chants populaires de toute la Slavie méridionale.

I. — PÉRIODE PRIMITIVE.

Rien n'est plus aisé que de retrouver dans les chants populaires de la Grèce et de la Roumanie les traditions toujours vivantes du polythéisme de la race pélasgique. Dans les ballades roumaines, il suffit de citer *le Soleil et la Lune* (*Soarele si Luna*) pour montrer la persistance des dogmes de l'ancien paganisme. Il ne semble pas d'abord aussi facile de reconstruire le polythéisme slave à l'aide des *pesmas*. D'abord cette forme des religions antiques est moins connue que le culte des Hellènes et des Latins et même que le paganisme germanique (1). La religion des anciens Slaves a dû cependant suivre la même marche que toutes les autres religions. Après avoir commencé par l'adoration des forces physiques, qui, saisissant vivement l'imagination des hommes des premiers âges, leur apparaissaient comme divines, elle subit des transformations

bon de comparer l'ouvrage allemand plus récent de Kapper, *Chants populaires des Serbes* (Leipzig 1852), servit à Mme Élise Voïart pour ses *Chants populaires des Serviens* (Paris 1834). En 1836, un écrivain dalmate, M. Tommaseo, donnait une large part aux « chants illyriens » dans sa belle collection des *Canti popolari* (Venise 1839). Beaucoup plus tard, un Français, M. Dozon, vice-consul à Mostar, traduisait avec talent, sur les originaux, les *Poésies populaires serbes*, que sir John Browning, de son côté, faisait passer dans la langue anglaise. Enfin un poète serbe de la Bosnie, l'auteur des *Serbianka*, M. Siméon Miloutinovitch, avait publié à Leipzig, dès 1837, les *Chants populaires des Monténégrins et des Serbes de l'Hertzégovine*, recueil qui complète la publication plus ancienne de M. Czelakovsky, *Chants populaires de toutes les tribus slaves* (Prague 1822-27), où se trouvent les poésies bulgares. Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié non plus les pages consacrées à la Serbie et à ses légendes par M. Cyprien Robert, notamment dans son étude sur *la Poésie slave au dix-neuvième siècle* (1er avril 1854).

(1) Malgré les travaux de Lelewel, de Kollar, de Schafarik, de Maciojowski et de Kamsicli, la « science du mythe slave » est bien loin d'être complète. Les Slaves ne possèdent point de recueils analogues aux *Eddas*, qui puissent servir de point de départ pour combler les lacunes ; en outre ils n'ont pas l'ardeur scientifique ni l'esprit investigateur de l'Allemagne. Quoique M. Karadjich ait ajouté à sa collection de chants d'autres publications intéressantes, telles que les *Proverbes serbes* (Vienne 1849, 2e édit.) et les *Contes populaires serbes* (*ibid.* 1853), contes traduits en allemand par sa fille, la Slavie méridionale attend encore, ainsi que les autres contrées de la péninsule orientale, les hommes qui appliqueront à ses antiques traditions les procédés féconds de la science occidentale. La critique doit donc se borner à signaler, à l'aide des *pesmas*, les traits principaux du mythe serbe.

qui la rapprochèrent de plus en plus du monothéisme. Au culte d'une triade composée de Sviatovit, de Péroun et de Radegast avaient succédé, au VIe siècle après Jésus-Christ, des croyances plus épurées. Procope, en parlant des Slaves qui habitaient derrière les Karpathes, s'exprimait ainsi : « Ils adorent un dieu créateur de la foudre et seul maître de toutes choses; ils lui immolent des bœufs et lui offrent toute sorte de sacrifices. Ils ne reconnaissent aucune espèce de destinée, et se refusent à lui accorder la moindre puissance sur le sort de l'homme. A l'approche de la mort, que ce soit pendant la maladie ou avant la bataille, ils font à leur dieu un vœu qu'ils remplissent fidèlement lorsqu'ils échappent au danger, parce qu'ils croient que c'est ce vœu qui les a sauvés; mais ils adorent aussi les fleuves, les nymphes et une foule d'autres divinités auxquelles ils offrent des sacrifices, et ils rattachent à ces sacrifices des prédictions relatives à l'avenir. » Helmold, écrivain du XIIe siècle, disait des Slaves polabes ou Slaves du nord de l'Allemagne, dont le plus grand nombre a été anéanti par les Allemands : « Outre les divinités à formes nombreuses et diverses qu'ils font présider aux champs et aux forêts, aux tristesses et aux joies, ils croient à un dieu qui règne sur tous les autres dans le ciel, et qui, ne s'occupant, comme le plus puissant de tous, que des choses célestes, abandonne la direction de toutes les affaires aux autres dieux, qui lui sont subordonnés, qui sont issus de son sang, et dont chacun est d'autant plus considérable qu'il se trouve plus rapproché du dieu des dieux. »

Les poètes serbes tiennent peu à nous dissimuler le rôle secondaire qu'ils laissent au Dieu suprême, appelé dans un chant d'une façon médiocrement chrétienne « l'antique tueur, » et ils nous représentent avec la candeur du moyen âge le partage de l'univers, qu'ils nomment « partage des bénédictions. » Les saints qui « accourent au partage » sont « saint Pierre et saint Nicolas, saint Jean, saint Élie et saint Pantéléimon. » La Vierge, — la puissante *Panaghia* de la race pélasgique, — assiste à cet acte important dans une attitude soumise qui prouve assez que les Slaves n'ont jamais eu de culte analogue à l'adoration d'Athéné. « Les vignes, les blés et les clés du royaume du ciel » sont accordés à saint Pierre; Élie prend « la foudre et les éclairs, » Pantéléimon « la chaleur qui mûrit; » saint Jean, « le puissant saint Jean, » reçoit « le bois de la vraie croix » et le privilége de sanctionner « les liens de fraternité et d'adoption; » saint Nicolas se réserve « les fleuves et les pâturages, » le royaume de Veles ou Volos, dieu des pasteurs. Il paraît que la Panaghia se résigne sans beaucoup de peine à une situation conforme au rôle subordonné de la femme serbe, car dans un banquet où, autour d'une table d'or, siégent les saints chacun selon

son rang, nous voyons Élie le foudroyant s'asseoir au haut bout et Marie se placer humblement au milieu, à côté de saint Sava, un Serbe canonisé.

S'il n'est pas impossible d'apercevoir dans les chants populaires et dans les traditions des Serbes la trace de plusieurs dieux du panthéon slave, rien n'est plus aisé que d'y découvrir le culte de la *vila*, que les Russes nomment *roussalka*. En effet, les chants les plus anciens comme les plus modernes tantôt présentent des allusions aux *vilas*, tantôt les font intervenir dans la vie des simples particuliers comme dans celle des héros. Ces êtres mystérieux, qui se montrent déjà au berceau de la nation serbe, reparaissent, lors de la guerre de l'indépendance, en plein XIXe siècle, « au sommet du Roudnik » pour conseiller à Tsèrni-George de chercher en Sirmie un refuge contre la colère des Turcs. Le christianisme n'a guère modifié leur ancien caractère. En général, les peuples pélasgiques, cédant aux idées des pères de l'église, se sont hâtés de transformer en démons les divinités de la nature. C'est ainsi que les néréides sont devenues les perverses anaraïdes; mais les Slaves méridionaux, convertis beaucoup plus tard, restés d'ailleurs par la rudesse de leur vie assez étrangers aux conceptions dogmatiques des théologiens, n'ont mis aucun empressement à renoncer aux idées que leurs ancêtres se faisaient des êtres surnaturels répandus, disaient-ils, dans toutes les parties du vaste monde, ni de les supposer animés d'intentions malveillantes envers l'espèce humaine.

Quoique les contes serbes fassent mention des *vilas*, il en est question plus fréquemment dans les *pesmas*, et c'est là qu'il faut chercher une notion complète des attributs et du caractère de ces êtres surnaturels. De même que les divinités de la nature ont à l'origine personnifié des êtres physiques, je suppose que les vapeurs fluides qui flottent à certaines heures sur les bords des lacs, qui s'attachent, dans la profondeur des bois, aux branches inclinées des arbres, ou que la brise emporte vers le ciel, ont fourni la première idée des *vilas*. Ces formes fugitives, qui peuvent offrir tant d'illusions à l'imagination des peuples enfans, ne devaient-elles pas leur apparaître comme de blanches nymphes parées de leurs longs cheveux flottans et de robes aériennes mollement agitées par le souffle des vents? Et les prés humides, les bois silencieux, le bord des torrens couverts d'une écume éblouissante, qui sont devenus leur demeure favorite, n'ont-ils pas été leur berceau? La rapidité dans les mouvemens, la mobilité, les apparences changeantes, ne rappellent-elles pas assez clairement cette origine? L'inconstance et le caprice devaient devenir leurs attributs à mesure que, par une suite de développemens qu'on retrouve dans tous les mythes, on essayait de leur donner un rang dans l'échelle du monde moral.

Le penchant qui les attachait aux solitudes où elles étaient nées, et qui les portait à la colère et à la vengeance contre les hommes assez audacieux pour en troubler le calme, ne leur permit jamais d'entrer avec l'espèce humaine dans des relations régulières. Enclins à la violence, les Serbes se sont bien gardés de donner à leurs divinités favorites plus de mansuétude qu'ils n'en ont eux-mêmes. Aussi les *pesmas* nous montrent des *vilas* qui se battent dans la montagne, et il faut que ces luttes soient sérieuses, puisqu'on peut les comparer au tonnerre qui gronde, à la terre qui tremble, à la mer qui se brise sur les écueils. La *vila* Ravioïla s'irrite contre Milosch Obilitch, doué d'une voix plus belle que la sienne, et qui a l'audace de chanter sur la montagne du Mirotch la louange des anciens et illustres rois des Serbes; elle s'élance de la cime du mont, d'une flèche frappe le héros à la gorge, et de l'autre perce « son cœur vaillant. » La prudence conseille donc de ne pas irriter ces âmes ardentes, qu'un refus ou un mot peut pousser aux actes les plus extrêmes. Cependant ces êtres violens sont, quand ils s'émeuvent, capables des procédés les plus tendres. Une jeune fille pense, en voyant la pluie tomber, que son « ami sera mouillé. » Témoin de son inquiétude, une *vila* lui dit qu'elle a tendu un pavillon sur la campagne, et qu'à l'abri de cette tente son bien-aimé repose sous « une robe de zibeline. » D'ailleurs, à mesure qu'un peuple se fait de la morale des idées moins élémentaires, ses divinités se transforment en même temps que son âme. Dans plusieurs poèmes, les *vilas* adoptent un certain nombre d'idées et de sentimens chrétiens. C'est ainsi qu'elles deviennent « sœurs d'adoption » des hommes, nommés alors leurs « frères en Dieu, » et qu'elles accomplissent loyalement leurs devoirs de fraternité. Une *vila* non-seulement donne à son *probatime* (frère d'adoption) des conseils de prud'homie, mais lui reproche d'avoir voulu vider une querelle « le saint jour du dimanche. »

Une fois qu'on était entré dans cet ordre d'idées, il était naturel que quelques imaginations mélancoliques acceptassent la théorie des pères de l'église sur l'identité des démons et des anciennes divinités. Les Serbes sont, il est vrai, peu portés à goûter des théories contraires à la vive et saine gaîté de leur génie national. J'en trouve pourtant un exemple dans les *pesmas*. Une mère, ennuyée de n'avoir que des filles dans un pays où les soldats ont toujours été si nécessaires, dit au parrain, qui lui demande le nom qu'elle veut donner à son dixième enfant : « Appelle-la Iagna (Agnès), et puisse le diable l'emporter! » Quand Iagna fut en âge d'être mariée, elle prit un seau et alla à la fontaine. Une fois qu'elle eut pénétré dans la sombre forêt, la voix de la *vila* parvint à son oreille : « Entends-tu, Iagna, la très belle? — viens vers moi dans la forêt, — car ta mère

à nous t'a donnée. » Et il fut impossible à la vierge de résister à cette voix puissante du « démon » qui l'appelait dans la profondeur des bois.

L'ancien paganisme slave avait aussi ses animaux mythiques, qui dans les imaginations jouaient parfois un rôle non moins important que les divinités. La croyance aux dragons et aux serpens forme la base des contes en prose; mais elle se montre à peine dans les *pesmas*. Toutefois l'influence mystérieuse et fatale que la mythologie roumaine attribue au *balaurul* ou « grand serpent aux écailles vertes » se retrouve dans un des chants consacrés au chef populaire Marko Kralievitch. Lorsque celui-ci a tué l'Albanais Moussa, il voit avec surprise que « trois cœurs de héros » battaient dans la poitrine du guerrier redouté. « Dans le troisième dormait un mauvais reptile, — et lorsque le serpent s'éveilla, — le corps mort du héros tressaillit. — Le serpent dit alors à Marko : — Remercie Dieu, ô Marko Kralievitch, — de ce que je ne m'éveillai pas tandis que Moussa vivait : — il t'en serait arrivé triple malheur! » Rien n'est plus commun dans la poésie serbe que ces rapports intimes de l'humanité avec des êtres dont l'instinct infaillible lui paraissait volontiers supérieur à la raison et identique au don de prophétie. Les « noirs corbeaux » viennent annoncer les malheurs, et deux de ces oiseaux, dont « l'un croasse et l'autre parle, » racontent à la tsarine Militza le désastre de Kossovo. Ces porteurs de mauvais présages figurent souvent dans la poésie héroïque. Les domestiques et les voleurs tirent des pronostics du chant du coucou, les premiers quand il chante de grand matin, les seconds quand il se fait entendre après le coucher du soleil. Du reste, le coucou appartient autant à l'humanité qu'aux animaux, car on raconte qu'il a été autrefois une jeune fille (en serbe son nom est féminin) qui, à force de pleurer, a été métamorphosée en un oiseau dont le cri monotone ressemble à une plainte. « Aussi, dit M. Vouk, même aujourd'hui il n'est presque point de femme serbe ayant perdu un frère qui ne fonde en larmes en entendant le chant du coucou. »

Dans le genre de vie que peignent les *pesmas*, le faucon, qui sert à la chasse, le cheval, indispensable à la guerre, doivent avoir plus que les autres animaux des rapports intimes avec l'espèce humaine. On les voit s'associer aux sentimens de l'homme et même aux ardeurs du patriotisme. Marko Kralievitch, se sentant malade sur le grand chemin, soupire après un peu d'eau et un peu d'ombre. Alors un faucon gris s'abat d'en haut, lui apportant de l'eau dans sa serre et lui faisant de l'ombre avec ses ailes. Le héros s'étonne de sa sollicitude. « Lorsque *nous combattions* à Kossovo, lui dit fièrement l'oiseau, et que *nous soutenions* la terrible attaque des Turcs, ceux-

ci me coupèrent les ailes; toi, tu me relevas, et tu me mis sur un vert sapin! »

La nature inanimée elle-même n'est pas plus indifférente que les animaux à la destinée des Serbes. La foudre, les éclairs, les vents, les montagnes, jouent leur rôle dans le grand drame dont l'homme est le principal acteur. Une vierge s'adresse à l'étoile du matin, lui donne le doux nom de « sœur, » et lui demande des nouvelles de son fiancé, le duc Stéphân. Un pauvre jeune homme « marié à une veuve non pareille en âge » adresse aux roses cette charmante apostrophe : « fleurissez, roses, et ne me regardez plus! » Les alouettes félicitent les amans heureux en gazouillant « d'une douce voix : quoi de plus beau que la maîtresse, si ce n'est le jeune maître? » mais les amoureux ne doivent confier leur secret, s'ils y tiennent, ni à la prairie, ni au bateau, ni aux eaux, car la prairie le raconterait au blanc troupeau, le pasteur au voyageur, le voyageur au batelier, le batelier au bateau de bois de noyer, le bateau aux froides ondes, — et les ondes à la mère de la jeune fille.

La poésie nationale des Serbes, qui a conservé avec tant de soin des idées plus ou moins conformes au culte de la nature considérée comme un tout animé et vivant, n'a pas montré le même empressement à chanter des croyances aujourd'hui fortement enracinées, mais favorables au système dualiste. La magie, qui n'avait pas moins d'importance chez les anciens que chez les hommes du moyen âge, ainsi que le prouve *la Magicienne* de Théocrite, n'a point dans la poésie serbe la place qu'elle occupe dans l'opinion de la multitude. On en trouve cependant assez de traces pour constater l'importance que les Serbes y attachent. Un guerrier reproche à sa femme de l'avoir livré aux Turcs : « Mon seigneur, répond-elle, les Turcs m'avaient jeté un sortilége. » Si la magie est assez puissante pour décider la femme d'un *haïdouk* à suivre l'exemple de la perfide Dalila, elle peut aussi imposer l'amour aux cœurs les plus rebelles. Tandis qu'au commencement de la nuit les héros se reposent et boivent un vin doré, et que les vierges reviennent de la fontaine, le timide Stoïan aperçoit parmi elles la sœur d'Iovan, dont il devient soudainement amoureux. Celle-ci ayant repoussé ses avances, au lieu d'essayer de s'en faire aimer, il court chez lui pour « l'ensorceler. » Il prend quatre billets. Sur le premier, il trace un charme et le jette dans le feu en disant : « Ne brûle point, ô charme, ni toi, ô billet, mais seulement la raison de la sœur d'Iovan! » Il en écrit un second et le jette dans l'eau : « Eau, n'entraîne point le charme ni le billet, mais seulement la raison de la sœur d'Iovan! » Il en écrit un troisième et le jette aux vents : « N'enlevez point, ô vents, le charme ni le billet, mais seulement la raison de la sœur

d'Iovan! » Le quatrième billet, il le place sous son oreiller : « Et toi, ne demeure point ici, ô charme, ni toi, billet, mais qu'à ta place cette nuit vienne la sœur d'Iovan! » Peu d'heures s'étaient écoulées, qu'un bruit léger se fit entendre à la porte de Stoïan : « Ouvre la porte, si tu reconnais un Dieu! Ouvre la porte! les flammes me dévorent! » Stoïan hésitant et gardant le silence, la voix continue : « Ouvre la porte, les eaux m'entraînent; ouvre la porte, si tu reconnais un Dieu! Les vents m'enlèvent jusqu'aux nuages! »

Les Serbes, ayant, comme les autres peuples, remarqué chez les femmes une plus grande aptitude à subir le phénomène de l'hallucination, phénomène dont l'explication jette une si vive lumière sur l'histoire du merveilleux, ont attribué aux sorcières une puissance digne des magiciennes de Thessalie. La *viechtilza*, dont parlent tant de voyageurs, est un être malfaisant et redouté. Elle peut dépouiller son corps comme un vêtement. Des ailes de feu la transportent à travers l'espace au foyer des personnes endormies, dont elle ouvre le flanc pour dévorer leur cœur. Le goût du sang humain attribué à la sorcière existe aussi, on le sait, chez les vampires; mais on retrouve là une différence analogue à celle que j'ai signalée entre les idées serbes et les idées helléniques. Pour un Hellène, le vampire est un excommunié dont le corps se conserve par un châtiment du ciel; pour un Serbe, le vampire (*voudkodlak*) est un être dont la nature est de nuire comme le loup ou le serpent, sans que l'orthodoxie ait rien à voir en cette affaire.

La peste est un personnage du même genre et plus redoutable encore. On dit que, prenant l'apparence d'une femme voilée, elle va porter la contagion de maison en maison. Combien de fois, quand la mort semblait planer sur toute la péninsule, le lugubre fantôme ne s'est-il pas montré aux pâtres crédules ou aux femmes effrayées! Pour ces vives imaginations, qui regardent une apparition comme un fait aussi simple que la manifestation d'une force naturelle, « il existe beaucoup de choses entre le ciel et la terre » qu'elles acceptent en dépit de la science, qui les a depuis longtemps reléguées dans le domaine des visions et des chimères. N'a-t-on pas vu d'ailleurs un contemporain de Voltaire, le savant Calmet, composer un volume pour prouver l'existence des vampires, et, au siècle de Descartes et de Molière, un des restaurateurs de la botanique, Tournefort, déclarer qu'il avait vu, — de ses yeux vu, — plusieurs cas de vampirisme?

Dans cette période primitive, telle que la retracent les chants populaires, c'est en définitive un culte rêveur et superstitieux des puissances naturelles qui semble dominer chez les Serbes. On va voir de ce mélange d'exaltation aventureuse et de croyances naïves se dégager une nation virile.

II. — PÉRIODE DES TSARS.

Comparés aux Hellènes et aux Roumains, les Serbes sont une jeune nationalité, et cependant eux aussi ont constamment leurs regards tournés vers le passé. On ne s'en étonne guère quand on lit dans les *pesmas* le tableau épique de cet empire serbe que la maison d'Autriche et la Turquie ont mis en lambeaux, et qui est si peu oublié que des millions d'hommes, comme l'attestent MM. Grouïtch et Yankovitch, se posent chaque jour cette question : « quand viendra l'empire serbe? » Cet empire, renversé par les Turcs, était l'œuvre de plusieurs générations intrépides. Avant leur arrivée, le territoire qu'elles occupèrent avait été habité par divers peuples. Dans les temps les plus reculés, on y trouve des populations thraces ou illyriennes; puis vinrent les Romains, qui nommèrent ce pays Haute-Mœsie. Au temps de l'invasion des barbares, différentes nations s'y succédèrent. Les Avares s'en étant emparés au commencement du VIIe siècle, l'empereur de Constantinople Héraclius appela les Serbes. Lorsque ceux-ci, répondant à son appel, eurent chassé les Avares, ils s'organisèrent en divers districts gouvernés par des *zoupans* (chefs de tribus) plus ou moins soumis, selon les circonstances, à la suzeraineté de l'empire. Quoique Héraclius eût déjà tenté de les faire entrer dans l'église orientale, ils ne se convertirent complétement que sous l'empereur Basile Ier le Macédonien; mais leur conversion ne les attacha pas aux césars de Byzance. Des luttes intérieures ou des guerres contre les Hellènes occupèrent leur activité jusqu'à l'époque où Étienne Ier Nemania, fils de Tchoudomil, fondateur de la glorieuse dynastie des Nemanitch, après avoir définitivement secoué le joug des empereurs, prit le titre de prince des Serbes (1165) et réunit toutes les zoupanies en une seule, qui porta le nom de royaume.

Étienne ou Stéphân Ier Nemania est le saint Louis de la Serbie. Comme lui, il contribua par une sage administration à la grandeur de l'état; comme lui, il montra beaucoup d'ardeur contre les « hérétiques » et aima les moines passionnément; comme lui, il se montra jaloux des droits de l'église nationale; comme lui enfin, il a été, après sa mort, compté au nombre des bienheureux. Le « saint roi » (*sveti krâl*), — ainsi que le nomment les Serbes, — fonda un grand nombre de monastères et d'églises. Les souverains de la Serbie attachaient en général tant d'importance à ces fondations, qu'ils ont dépassé à cet égard les souverains occidentaux les plus connus par leur zèle pour les constructions religieuses. Étienne ne se borna point à construire des monastères. Devenu caloyer sous le nom de Siméon qu'on lui donne maintenant, il voulut terminer

sa carrière à Vilindar, un des couvens du mont Athos, qui appartient encore aux Serbes. Ses reliques furent apportées à Stoudénitza (1203), édifice fameux situé dans la principauté de Serbie, par Ratsko, un de ses fils, célèbre sous le nom de saint Sava. Stoudénitza s'appela dès lors le *lavra* (monastère) de Saint-Siméon. D'après le chant populaire où il est parlé de la fondation de Vilindar et de Stoudénitza, il faudrait aussi faire remonter au roi Étienne Ier la construction de Milieschevka, bâti sur un rocher escarpé de l'Hertzégovine, que d'autres attribuent à saint Sava, qui y fut enterré. Ce personnage, en si grande estime parmi les Serbes qu'on le voit dans une circonstance solennelle siéger à côté de Panaghia, a puissamment secondé son père dans son œuvre d'organisation politique et religieuse. On trouve chez lui pour les caloyers de la *Montagne-Sainte* la même admiration que les princes occidentaux du XIIIe siècle, un saint Louis, une sainte Élisabeth, avaient pour les premiers disciples de saint François. En Orient, les moines du mont Athos exerçaient à peu près la même influence que les franciscains en Occident. Leur république monastique attirait les regards des souverains et des peuples. Ils allaient sans cesse chercher des aumônes dans les cités et dans les villages de la péninsule orientale. Ils pénétraient jusqu'au sein des cours, où ils racontaient les merveilles de la « Montagne-Sainte. » Fallmerayer (1), peu suspect d'enthousiasme, raconte qu'il a subi lui-même l'impression du calme qu'on goûte dans cette admirable contrée, loin des troubles qui agitent la société moderne. Combien cet attrait, naïvement décrit dans les légendes du bouddhisme, devait être plus vif dans ce monde du moyen âge livré aux caprices de la force! Un moine serbe qui vint à Pristina fit au jeune Ratsko un tableau si frappant de la vie méditative dont on jouissait au mont Athos, que, sous prétexte d'aller à la chasse, le prince s'enfuit en Macédoine. Lorsque le roi eut, après de longues recherches, découvert la retraite de son fils, il lui envoya plusieurs seigneurs pour le décider à la quitter. A l'aide d'une ruse qui donne bien une idée du christianisme de cette époque, le nouvel ascète les fit boire et profita de leur ivresse pour prononcer ses vœux. Il n'oubliait pas toutefois dans sa retraite les intérêts de son pays. Devenu archimandrite malgré sa jeunesse, il entreprit plus tard le voyage de Constantinople et profita de la confiance qu'il avait inspirée aux moines grecs pour obtenir du patriarche œcuménique la création d'un archevêque serbe, autorisé à sacrer les évêques indigènes. Au commencement du XIIIe siècle (1219), il fut lui-même élu archevêque d'Oujitza, et c'est en cette qualité qu'il couronna son frère Étienne II et ses deux successeurs, Étienne III et Vla-

(1) Voyez sur Fallmerayer la *Revue* du 1er novembre 1862.

dislas. A la fin de sa vie, il se démit de ses fonctions pour faire un pèlerinage au mont Sinaï. A son retour, il visita Jean Asan, chef de ce royaume valaco-bulgare qui jouait alors un si grand rôle dans la péninsule. Saint Sava mourut à la cour du prince roumain le 12 janvier 1237. Louis IX, roi de France, qui venait d'être déclaré majeur en 1236, allait le remplacer dans le monde chrétien.

Il était impossible que les tendances mystiques d'Étienne Ier et de Sava ne soulevassent point des objections parmi les chefs belliqueux de la Serbie. Joinville nous donne dans ses *Mémoires* une idée fort exacte des résistances que le rude génie des chevaliers français opposait aux aspirations monastiques de Louis IX. Un chant nous a conservé la trace de l'impression que produisaient parmi les Serbes tant de fondations religieuses et tant de trésors employés à des œuvres dont l'utilité ne semblait pas évidente à toutes les intelligences. Le poète nous montre les chefs chrétiens tenant conseil près de la blanche église de Grachanitza. « Que sont devenus, disent-ils, les trésors du roi Nemania, sept tours remplies d'or et d'argent? » Le Nemanitch Sava, qui se trouve parmi eux, se charge de leur donner des explications. En s'adressant aux « nobles chefs, » on voit qu'il comprend la nécessité de ménager l'orgueil d'une féodalité encore peu habituée à l'unité de la monarchie. Si son père « le bienheureux » n'a pas prodigué ses richesses pour acheter des massues garnies d'acier, des sabres et des lames de bataille, ni pour parer richement les coursiers, il a fondé, pour le salut de son âme, de celle de sa mère et de son fils, les trois plus célèbres monastères que possède la Serbie : Vilindar, Stoudénitza et Milieschevka. Les Slaves sont essentiellement mobiles. Les chefs, satisfaits de la déférence montrée par le fils d'Étienne, au lieu de continuer leurs murmures, font des vœux ardens pour le Nemanitch Sava et pour l'âme de son père. Une fondation entreprise dans l'intérêt de l'âme (*doucha*) finissait toujours en ce temps-là par être acceptée. Si les Orientaux ne croient pas au purgatoire, ils admettent la mitigation des peines de l'enfer, et ils peuvent par conséquent prier pour les morts, sans tomber dans la contradiction qu'on leur reproche si volontiers en Occident.

Les règnes qui suivirent Étienne Ier Nemania jusqu'à Étienne VIII Douchan, « empereur de Roumélie et tsar de la Macédoine » au XIVe siècle, ne furent pas assez célèbres pour attirer l'attention des poètes populaires. Malgré le pompeux surnom de Grand, Étienne III n'avait ni l'énergie ni les lumières de sa femme Hélène, princesse d'origine française, dont les historiens serbes font le plus grand éloge, et à qui l'archevêque Daniel attribue la fondation de nombreuses écoles. En revanche, Étienne Douchan, le Charlemagne de la Serbie, porta si haut (1336-59) la gloire de son peuple, que

son souvenir vivra éternellement dans la mémoire des Serbes. « Le XIVe siècle, dit M. Tommaseo, fut pour la Serbie l'époque de la suprême grandeur. » L'énergie militaire était alors trop affaiblie parmi les Hellènes pour qu'ils pussent, à peine remis de leur lutte contre les tsars, arrêter le vol de l'aigle à deux têtes des Nemanitch. Aussi vit-on les Serbes déborder comme un torrent sur le sud de la péninsule, enlever aux césars de Byzance la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Albanie, l'Acarnanie, et pousser leurs conquêtes jusqu'aux environs de Constantinople. Du reste, des populations plus belliqueuses que ne l'étaient les Hellènes au XIVe siècle ne purent résister à l'impétuosité des soldats d'Étienne le Puissant. Les Magyars, qui ont été jusqu'à nos jours des adversaires si redoutables pour les Slaves du sud, essayèrent inutilement d'arrêter le développement de l'état serbe. Louis Ier, roi de Hongrie, après avoir subi deux sanglantes défaites, se vit obligé de renoncer à ses projets. Il faut avouer que certaines entreprises de Douchan n'étaient pas plus légitimes que les tentatives des Magyars contre l'indépendance des Slaves. S'il se fût borné à constituer l'unité des populations serbes, il n'aurait mérité que les éloges de la postérité. Il eût été même assez naturel qu'il essayât de rattacher à son empire les Croates et les Bulgares, qui font aussi partie de la Slavie méridionale; mais les Hellènes et les Chkipetars (Albanais), qui appartiennent au rameau pélasgique de la race indo-européenne, ne pouvaient rester longtemps soumis à une race qu'ils regardaient avec raison comme moins illustre que la leur, et dont ils différaient profondément par les traditions et par les habitudes. Douchan eut beau, comme Charlemagne, emprunter à l'ancienne civilisation des rangs et des titres, s'entourer de « despotes, » de « logothètes, » de « chambellans; » il ne fit pas plus illusion aux Hellènes que Charlemagne n'avait fait illusion aux Italiens. Un moment comprimées par la force, les populations n'attendaient que l'occasion pour échapper au *tsarat* serbe. M. Tommaseo a donc raison de dire dans ses *Canti popolari* que, si la politique de Douchan éleva les Serbes au comble de la gloire, elle prépara aussi leur ruine.

On semble croire en Serbie que si une fièvre violente n'avait pas en quelques heures enlevé le tsar au moment où dans la force de l'âge (il n'avait que quarante-cinq ans), solidement établi en Thrace, au village de Diavoli, il menaçait Constantinople avec une armée de quatre-vingt mille hommes, l'empire, régénéré par une race militaire, protégé par l'aigle à deux têtes et les deux lis, armes des Nemanitch, aurait pu arrêter les Ottomans et préserver la chrétienté des maux sans nombre que lui a causés l'asservissement de la péninsule. Les guerres de conquête ne manquent jamais de

pareilles excuses. Les Serbes ont montré à Kossovo qu'isolés ils n'étaient pas plus en état que les Héllènes, les Albanais et les Bulgares d'arrêter l'invasion de l'islamisme. Une tâche semblable leur était d'autant plus impossible qu'ils souffraient intérieurement de la désunion qui régnait entre les nationalités de la péninsule. Les lois mêmes de Douchan prouvent, par un luxe singulier de répression, quels dangers la violence et la rapine faisaient courir à l'ordre social. Les paysans, qui appartenaient en toute propriété aux seigneurs et qui souffraient surtout de l'impuissance des lois, ne devaient pas être disposés à des sacrifices héroïques pour un état de choses qui leur était si peu favorable. En effet, les *pesmas* caractérisent nettement les rapports des grands avec leurs inférieurs. Quand Marko arrive chez le *voïvoda* Milosch Obilitch, voici les conseils que celui-ci donne à ses domestiques : « Mes serviteurs, ouvrez vite les portes, — sortez aux champs pour le recevoir; — mettez-vous en rang sur la grande route; sous votre bras, enfans, prenez vos bonnets, — prosternez-vous profondément sur la terre, — car c'est mon *probatîme*, Marko! — Ne cherchez point à saisir sa tunique; surtout gardez-vous de toucher à son sabre! — On ne touche pas Marko impunément! — Peut-être est-il en colère, Marko! — peut-être est-il ivre, Marko! — avec son cheval il vous écraserait! — Oui, il vous foulerait cruellement sous les pieds. » Quoique ce chant se rapporte à une époque de décadence, on sait que le régime féodal n'était pas moins oppressif sous Étienne le Puissant. Le prince lui-même n'était point à l'abri des colères de cette turbulente noblesse, qu'un chant populaire nous montre se précipitant vers lui l'épée à la main.

Le serment que Douchan, avant de mourir, avait fait prêter aux grands d'obéir à son fils n'empêcha pas le démembrement de l'empire. Le *voïvoda* de la Macédoine et de l'Acarnanie souleva le premier ces provinces contre l'autorité d'Ouroch et s'empara de Skadar (Scutari); ce fut le signal d'une insurrection générale. Le tableau animé que les *pesmas* font de l'anarchie qui suivit la mort de Douchan donne, malgré quelques erreurs de détail, une idée assez exacte de la situation des Serbes à cette époque. On voit apparaître au premier plan un personnage qui joue un grand rôle dans la poésie populaire : c'est Marko Kralievitch, le fils du *krâl* Voukachin, de la grande famille de sang royal des Merniavtchévitch, les plus puissans vassaux du tsar Douchan. Quant à Ouroch, le fils du tsar, le poète en fait un enfant débile et incapable de défendre ses droits.

Quatre camps s'étendent dans la plaine devenue si tristement fameuse de Kossovo (1), près de la blanche église de Samodréja. Les

(1) Kossovo ou Koçovo, « champ du merle, » de *koç*, merle. Le mot allemand *Amselfeld* a la même significat'o .

trois premiers sont ceux des trois frères Merniavtchévitch, et le quatrième est celui du tsarévitch Ouroch. Le poète, pour nous faire mieux comprendre les fureurs sauvages des chefs serbes, nous montre les trois frères Merniavtchévitch se disputant l'empire dans une attitude menaçante et disposés à se percer de leurs poignards d'or. Le timide héritier d'Étienne le Puissant, effrayé de leurs fureurs, n'ose pas même réclamer le trône de son père. Cependant on s'avise, pour terminer un différend dont les conséquences semblent graves aux plus aveuglés, de s'enquérir du testament de Douchan. Les quatre prétendans envoient donc chacun un *tchaouch* (héraut) au protopope Nédelko, qui a entendu la dernière confession du tsar et qui conserve les « lettres impériales. » Les quatre « ardens » messagers arrivent à Prisren; mais le prêtre est à l'église pour dire les matines et la messe. Ici se passe une scène qui seule donne une idée de la violence des mœurs féodales. Les messagers « insolens des insolens » entrent à cheval dans le temple du Seigneur, ils font claquer leurs fouets tressés et en frappent le protopope. En les écoutant, on croit entendre les terribles chevaliers de Normandie qui tuèrent au pied des autels Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. « Allons vite, s'écrient-ils, protopope Nédelko, — viens à l'instant sur la plaine de Kossovo, — pour que tu y déclares à qui appartient le trône, — car tu as donné la communion — au glorieux tsar et reçu sa confession, — et de plus tu possèdes les lettres impériales. — Viens, si tu ne veux à l'instant perdre la tête! » En écoutant ces discours, on comprend pour quel motif « les lois et ordonnances » (*zakov i oustav*) du tsar Étienne insistent si fortement sur le respect des clercs. Le protopope, au lieu d'invoquer « les ordonnances, » engage les messagers à respecter « le service divin, » et quand il est terminé, il leur conseille d'aller à Prilip (Albanie) consulter le fils de Voukachin, Marko Kralievitch, qui a été « scribe chez le tsar » et qui conserve les « lettres impériales. »

La colère des Serbes est moins longue que violente. Calmés par les paroles du prêtre, les *tchaouchs* partent pour Prilip. En présence de Marko, ils se montrent aussi humbles qu'ils avaient été arrogans devant le *prota* (nom populaire d'un archi-prêtre). Ils l'appellent « seigneur » et « s'inclinent avec respect. » Marko, après avoir écouté attentivement les messagers, rentre dans sa maison et appelle sa mère Euphrosine. Les chants qui se rapportent à l'époque glorieuse de l'empire serbe nous montrent plus d'une fois la femme exerçant une influence que les idées et les mœurs turques devaient lui faire perdre. Pouvait-on la mépriser comme une esclave au temps où Étienne le Puissant n'avait pas de meilleur conseiller ni de coopérateur plus énergique que la tsarine Hélène? Les recommandations d'Euphrosine, dignes d'une mère spartiate ou d'une matrone ro-

maine, semblent prouver que les femmes serbes méritaient de jouer un rôle important dans une société violente, mais fort capable de comprendre les sentimens généreux. La mère de Marko le conjure d'être un témoin fidèle, de ne penser ni à son père ni à ses oncles, mais de prononcer « d'après la vérité divine. » Enfin elle lui rappelle qu'il doit songer à son âme, et qu'il vaudrait mieux perdre la tête que de la charger d'un faux témoignage. Marko, après avoir reçu les conseils de sa noble mère, monte à cheval et part pour Kossovo. Quand on l'aperçoit, chacun des prétendans se félicite de son arrivée. Voukachin compte sur la bienveillance de son fils, les deux autres frères se confient dans le zèle d'un neveu; mais, dédaignant leurs promesses, Marko se dirige « sans tourner la tête » vers la blanche tente du *tsarévitch*, et celui-ci, convaincu de l'impartiale fermeté de Marko, l'embrasse avec la joie expansive d'un enfant.

Le lendemain, quand l'aurore paraît, la cloche de l'église de Samodréja annonce les matines. Les princes, après y avoir assisté, se rangent devant les portes du temple; ils mangent du sucre et boivent de l'eau-de-vie de prunes (*chlivovitza*). Avant de prononcer son arrêt, Marko, avec une liberté héroïque, reproche aux Merniavtchévitch leur insatiable ambition, puis il leur montre la lettre qui déclare que le tsar en expirant a remis l'empire à son fils Ouroch. Furieux, le *krâl* Voukachin tire son poignard d'or pour percer son fils. Celui-ci, ne voulant pas se défendre contre son père, fait, en fuyant, trois fois le tour de l'église. Au troisième tour, une voix qui sort du sanctuaire l'engage à s'y réfugier. Les esclaves et les prisonniers devenaient libres quand ils pouvaient trouver un asile dans une église; mais la colère de Voukachin ne lui permet pas de respecter l'inviolabilité du saint lieu. Avec la *furia* qui caractérise ces populations fougueuses, il s'élance sur les portes et il frappe le bois de son poignard. Un de ces prodiges, comme on en trouve parfois dans les *pesmas*, l'avertit avant qu'il se laisse entraîner par sa fureur : le sang coule du bois, et le *krâl* se livre au repentir : « Malheur à moi! Par le Dieu vivant! — j'ai tué mon fils Marko. » — Mais une voix sortit du sanctuaire et dit : — « Voukachin, écoute et comprends. — Ce n'est point ton fils Marko que tu as blessé, — mais un ange du Seigneur! » Irrité d'avoir été poussé par la décision de son fils à un pareil acte, le *krâl* le maudit et souhaite qu'il ne meure pas avant d'avoir servi « le tsar des Turcs, » tandis que le jeune Ouroch demande que le ciel accorde à Marko une renommée aussi durable que le soleil et la lune.

Voukachin n'en monta pas moins sur le trône de Douchan, après avoir tué de sa propre main, d'un coup de masse d'armes, le pieux et faible Ouroch; seulement son règne fut de courte durée. Mourad Ier, à la tête de soixante-dix mille Ottomans, menaçait la Ser-

bie. Voukachin, ayant réuni une armée de soixante et un mille hommes, passa en Macédoine et battit d'abord le *padishah* sur les bords de la Maritza (l'Hèbre des anciens); mais tandis que les Serbes, avec l'insouciance orientale, se livraient au repos, Mourad revint la nuit suivante avec des troupes fraîches et tailla les chrétiens en pièces. « Le *krâl* de Serbie et de Roumanie » et ses deux frères succombèrent dans ces luttes acharnées; le *krâl* fut, disent les uns, assassiné par un valet après un engagement, d'autres prétendent qu'il se noya dans la Maritza. La conscience du peuple aime assez à voir les gens punis par où ils ont péché; elle nous montre Voukachin, qui avait échappé au massacre, périssant victime d'une de ces perfidies dont il avait été trop peu avare. Voici cette dernière version : une fille turque est sortie avant l'aurore pour laver de la toile dans la Maritza. Après le lever du soleil, l'eau se trouble, elle roule fangeuse et sanglante, puis elle apporte des chevaux et des *kalpaks* (bonnets de fourrure), vers midi des blessés, enfin un guerrier qui se débat au milieu du courant. Quand ce guerrier aperçoit la jeune fille, il lui donne le titre qui rend aux yeux des Serbes un refus fort difficile : « Ma sœur en Dieu, lui dit-il, jette-moi une pièce de toile, retire-moi de la Maritza, et je te comblerai de bienfaits. » Cet « appel en Dieu » ayant touché le cœur de la musulmane, elle attire sur la rive le guerrier, dont dix-sept blessures attestent la bravoure et dont un riche vêtement trahit le haut rang. Son sabre seul vaut trois villes impériales. Ce sabre devait causer sa perte. A peine Moustapha-Aga, frère de la Turque, appelé par sa sœur au secours du chrétien, a-t-il vu cette arme splendide, sa triple poignée ornée de trois pierreries, qu'il s'en empare et qu'il s'en sert pour trancher la tête du blessé.

Ce flot fangeux, puis sanglant, qui roule des débris et des cadavres, ne ressemble-t-il pas à l'invasion mahométane dont la Serbie était menacée ? Les divisions des Serbes rendaient le danger plus redoutable encore. Dans ce péril extrême, une assemblée générale des feudataires de l'empire appela au trône un ennemi personnel des Merniavtchévitch, le *voïvoda* de la Sirmie, Lazare Grébliano-vitch (1374), que Douchan avait marié à Militza, princesse qui semble avoir été du sang illustre des Nemanitch. Lazare, qui n'avait jusqu'alors montré qu'une médiocre énergie, se surpassa dans ces conjonctures périlleuses. Il essaya de défendre les Valaco-Bulgares contre les Turcs, et contint la Hongrie tantôt par des négociations et tantôt par l'épée; mais de pareils efforts, en lui faisant perdre de bons soldats, l'épuisaient avant la lutte décisive qu'il devait soutenir à Kossovo contre cet énergique Mourad Ier, qui triompha dans trente-neuf batailles.

Comme si elle ne pouvait comprendre pourquoi le Dieu des chré-

tiens avait, dans cet élan suprême, paru abandonner la Serbie orthodoxe à la fureur des soldats du prophète, la poésie serbe a laissé dans l'ombre les discordes des chrétiens, les dissensions qui déchiraient le pays, la versatilité et la faiblesse du souverain; elle s'est plu à considérer les événemens qu'on va raconter, non pas comme le résultat d'une défaite inattendue, mais comme la conséquence prévue d'une immolation volontaire comparable au martyre des premiers disciples de Jésus-Christ. La Serbie, personnifiée dans son tsar, aurait pu choisir entre « l'empire du ciel » et « l'empire de la terre, » et elle aurait préféré « celui qui dure dans les siècles des siècles. » Sa ruine apparente n'aurait été de cette façon que le triomphe des âmes régénérées par la foi sur l'instinct puissant qui nous attache aux jouissances de la vie, et Lazare, en succombant sous le glaive des infidèles, aurait été supérieur même au « saint roi » et au bienheureux Sava. Ces interprétations, destinées à consoler les peuples de leurs désastres, se retrouvent, sous des formes appropriées au temps, à toutes les époques de l'histoire. Il suffit de rappeler les diverses théories des Italiens sur la funeste journée de Novare et surtout les ingénieux et volumineux commentaires des Français sur la déroute de Waterloo.

Les *pesmas* qui se rapportent à la bataille de Kossovo (1389) forment un véritable cycle qui s'ouvre par le défi de Mourad et qui se ferme par les funérailles de Lazare. Le tsar Mourad fond sur Kossovo. De là il écrit à Lazare, et somme la « tête de la Serbie » de lui envoyer les clés d'or des cités et le tribut pour sept années. Lazare regarde la lettre et « verse des pleurs amers. » Ces larmes trahissaient les angoisses secrètes du tsar à la pensée des complots qui se tramaient jusque dans sa famille entre ses deux filles, Voukossava et la belle Mara, qui avaient épousé Milosch Obilitch (1) et Vouk Brankovitch. Moins brillant que Marko, le héros populaire Milosch était en réalité plus que lui étranger à toute espèce de crainte. Sa femme, Voukossava, était fière de qualités qui lui faisaient oublier l'obscurité de la naissance de son mari. Mara au contraire, flattée d'avoir épousé un Brankovitch, opposait les aïeux de son mari aux vertus guerrières de son beau-frère. Parmi ces populations impétueuses, de pareilles discussions mènent aisément à des actes de violence. Un

(1) Le nom de Milosch était destiné à jouer un grand rôle dans les annales des Serbes, car outre Milosch Obilitch nous y trouvons encore Milosch Stoitchévitch, un des officiers de Tsèrni-George, qui, ne craignant « ni sultans ni vizirs, » brille aux premiers rangs parmi les chefs vantés par les chantres de Mischar, ce Marathon de la Serbie; le Tsèrnagorste Milosch, fils d'Obren-Beg, « de cœur vaillant et de haute apparence; » enfin Milosch Ier Obrénovitch, qui devait affranchir son pays du joug des Turcs. S'il faut en croire les *pesmas*, aucun de ces chefs n'aurait eu les grandes qualités de Milosch Obilitch, dont le caractère réellement chevaleresque prouverait seul que l'idéal du guerrier chrétien n'était pas inconnu aux Slaves méridionaux.

jour Voukossava souffleta sa sœur, et celle-ci, versant des larmes de fureur, n'eut pas de peine à décider son mari à tenter de la venger. Le tsar ayant autorisé ses gendres à se battre en duel, Milosch démonta son adversaire, mais il évita soigneusement de le blesser. Il semble que, loin d'être touché de ce procédé courtois, le fier Vouk Brankovitch travailla dès lors à rendre la fidélité de Milosch suspecte à son souverain, tandis qu'il nouait lui-même des intelligences criminelles avec les Turcs. Lazare, voulant célébrer la gloire (*slava*) de son patron (1), avait convoqué pour une fête les seigneurs serbes à Krouchévatz, « lieu retiré, » sur les bords de la Morava. — A sa droite sont placés son beau-père, Youg-Bogdan, et ses neuf beaux-frères; à gauche est son gendre Vouk Brankovitch; à l'autre bout est le *voïvoda* Milosch, ayant à ses côtés ses *probatimes*, le *voïvoda* Iovan Kossantchitch et Milan Toplitza. Le tsar prend une coupe de vin et s'adresse aux seigneurs comme s'il hésitait sur le choix de celui à qui il veut porter un toast. Youg-Bogdan a pour lui la vénération due à la vieillesse, Vouk Brankovitch la dignité, les Yougovitch l'amitié d'un beau-frère, Iovan Kossantchitch la beauté, Milan Toplitza la haute taille, et Milosch la vaillance. « Pourtant à aucun autre je ne veux boire — qu'à Milosch Obilitch. — A ta santé, Milosch, fidèle ou traître! » A ce mot de traître, le Bayard de la Serbie, sans peur et sans reproche, bondit « sur ses pieds légers; » mais, plein de respect pour le tsar, « couronne d'or de la Serbie, » après s'être incliné vers « la terre noire » et l'avoir remercié de son toast, il déclare simplement qu'un traître n'est pas disposé comme lui à mourir pour la foi chrétienne à Kossovo. Le traître est le maudit Vouk Brankovitch et non le *voïvoda*, qui jure par Dieu le très-haut d'immoler Mourad, le tsar des Turcs, et de lui mettre le pied sur la gorge.

Plus tard, après avoir pris cet engagement, Milosch interroge son *probatime*, Iovan Kossantchitch, sur les forces de l'armée ottomane et sur la situation de la tente du *padishah*. La description que le frère d'adoption de Milosch fait des troupes infidèles est empreinte de l'emphase orientale. Les lances de guerre forment une noire forêt; les étendards sont pressés comme les nuages sur un ciel orageux; les tentes sont aussi nombreuses que les flocons de neige sur les montagnes. Les barbares descendus des pentes de l'Altaï dans les steppes de l'Asie centrale et précipités par une force mystérieuse sur la péninsule devaient en effet apparaître aux chrétiens moins

(1) D'après une coutume très ancienne, qui n'a pas disparu de la principauté de Serbie, chaque *rodja*, — MM. Grouïtch et Yankovitch ont prouvé que ce mot a chez les Serbes le sens de la *gens* des Romains, — a, outre les patrons des membres qui la composent, un patron commun qu'elle fête avec certaines cérémonies, et c'est ce qu'on appelle célébrer « la gloire » de ce patron.

comme une armée que comme un monde qui se transportait en Europe. Ces hordes, animées par le fanatisme, marchaient « cheval contre cheval, guerrier contre guerrier. » Pareils à ces sauterelles dévorantes que les vents poussent sur les riches plaines du Danube, les Osmanlis étaient comme un détachement de cette gigantesque armée finno-mongole qui a couvert de ses farouches soldats tout l'est de l'Europe en faisant reculer de plusieurs siècles la civilisation chrétienne. Milosch, après avoir écouté avec le plus grand sang-froid les détails que son *probatime* lui donne sur les troupes ottomanes, lui demande s'il sait où est la tente du sultan, qu'il se propose de tuer au milieu de sa formidable armée. C'est en vain que son ami l'accuse de folie et lui dit que les ailes mêmes du faucon ne pourraient le soustraire à la fureur des Turcs; rien n'ébranle la résolution du héros.

Enfin a paru le jour qui doit voir aux prises les Turcs et les chrétiens. Lazare se prépare au martyre par des œuvres de piété. Averti par une lettre de « la mère de Dieu, » que saint Élie lui avait apportée de Jérusalem, qu'il pouvait choisir entre l'empire de ce monde et celui du ciel, et, décidé à choisir l'empire céleste, il avait appelé à Kossovo le patriarche de Serbie « avec douze puissans évêques, » et dressé une tente de soie et d'écarlate pour y recevoir l'eucharistie avec toute l'armée. Quant à Milosch Obilitch, les *pesmas* ne s'accordent point sur les détails de sa mort. Selon la version la plus répandue, Milosch aurait, dès le matin, quitté sa tente pour se diriger vers le camp des Turcs avec ses deux frères d'adoption. Le sultan, trop habitué à voir la trahison seconder ses desseins, l'aurait admis sans difficulté en sa présence, et Milosch, après l'avoir poignardé, aurait culbuté les gardes et essayé, mais en vain, de se frayer, ainsi que ses deux compagnons, un passage à travers l'armée musulmane tout entière. D'après une autre version, adoptée par les Turcs, il serait tombé sur le champ de bataille, puis se serait relevé pendant que Mourad vainqueur parcourait le théâtre du combat, et aurait frappé le *padishah* en feignant de vouloir, comme un suppliant, embrasser son étrier. Le récit le plus généralement accrédité de la bataille de Kossovo peut, à la rigueur, se concilier avec les deux hypothèses.

L'aube matinale commence à blanchir, et les portes de la cité de Krouchévatz s'ouvrent pour laisser passer l'armée des Serbes. La tsarine Militza court aussitôt à l'entrée de la ville. Tout en s'attachant à caractériser énergiquement l'ardeur unanime du patriotisme, le poète n'oublie pas de décrire par quelques traits sobres la physionomie des personnages. Le vieux Youg-Bogdan, « d'ancienne et noble race, » le héros que le tsar Étienne le Puissant faisait asseoir près de lui, « à sa table d'or, » préoccupé uniquement dans ce pé-

ril extrême des dangers de la patrie, n'accorde pas un seul regard à sa fille éplorée. En présence de ce patriote austère, ses fils n'osent donner à leur sœur aucune marque de tendresse; mais, loin du regard de leur père, Bochko et Voïn se montrent plus tendres pour la tsarine, tout en lui rappelant avec vigueur combien il serait honteux pour eux de laisser à d'autres l'étendard de la croix et les destriers du tsar. Dans le cœur de l'époux, la voix de l'amour parle toutefois plus fort que l'amitié dans le cœur d'un père ou d'un frère. Le tsar, marchant à la tête des fiers bataillons de la Serbie, ne peut retenir ses larmes. Lazare, le héros et le martyr de la foi, fait songer à la tendresse de l'intrépide Louis IX pour sa chère Marguerite, et Goloubân, le « fidèle serviteur, » au « bon chevalier » qui seul, à Damiette, veillait auprès de la reine de France : « Bon chevalier, lui disait-elle, me promettez-vous de faire ce que je vous demanderai? — Sur l'honneur, je vous le promets, madame. — Eh bien! si les infidèles entrent dans la ville, vous me tuerez. — J'y pensais, madame! »

Le lendemain de la bataille, deux noirs corbeaux arrivent de Kossovo, la vaste plaine, et s'abattent sur le blanc palais de Krouchévatz. L'un croasse, l'autre dit en parlant : « Est-ce là la demeure du glorieux Lazare? ou bien n'y a-t-il personne dans cette tour? » Ce silence et cet abandon préparent déjà l'âme aux plus étranges revers de la fortune. Une seule personne, la tsarine Militza, entend les sinistres oiseaux. Elle leur demande, au nom de Dieu, d'où ils viennent si matin, s'ils n'arrivent pas de Kossovo, s'ils n'ont pas vu le choc de deux puissantes armées, et pour qui la victoire s'est déclarée. Les messagers répondent que les deux tsars (Lazare et le sultan) ont succombé, qu'il ne reste rien de l'armée turque, et que des troupes serbes il ne reste que des débris sanglans. Un serviteur du tsar ajoute à ce récit d'intéressans détails sur la mort héroïque du père et des frères de Militza. Il parle aussi des gendres de la tsarine. Milosch Obilitch est tombé près des froides ondes de la Sinitza, après avoir immolé le tsar turc et douze mille de ses soldats. Son nom vivra dans le cœur des Serbes, il sera chanté tant que l'univers et Kossovo existeront. Quant à Vouk Brankovitch, qui a trahi le tsar, qui a déserté avec douze mille soldats, malédiction sur lui et sur sa race! — Cette double prédiction s'est accomplie. Le nom de Milosch jouit d'une telle popularité qu'on écrit encore des traités entiers sur ce héros de la Serbie, et que la mémoire de Vouk est maudite comme aux premiers jours. « S'il se trouvait, dit le code de la Tsèrnagora, publié en 1803, un Tsèrnagorste qui trahît la patrie, nous le vouons tous à une malédiction éternelle, comme Judas, qui a trahi le Seigneur, comme l'infâme Vouk Brankovitch, qui trahit les Serbes à Kossovo, qui s'attira de cette

façon la malédiction des peuples et se priva de la divine miséricorde. »

Dans un autre chant, la veuve de Lazare, accompagnée de ses deux filles Voukossava et Mara, entend de la bouche d'un *voïvoda* un récit qui ne diffère pas essentiellement de celui qui vient d'être analysé. Toutefois ce chant ne parle point de la mort de Mourad, et montre Milosch, « appuyé sur sa lance de bataille, » se défendant comme un lion jusqu'au moment où son sabre se brise. Dans un troisième chant, on retrouve bien les mêmes faits; mais on est surpris de voir apparaître les trois Merniavtchévitch, qui succombent avec Étienne, duc de l'Hertzégovine en 1440. Malgré ces anachronismes, on peut, à l'aide des *pesmas*, faire un tableau exact dans ses lignes principales de la célèbre journée de Kossovo.

Un des poètes populaires termine par ces mots le récit de la bataille : « ce fut ainsi que les Turcs vainquirent le tsar; — ce fut ainsi que tomba Lazare, prince de Serbie, — et avec lui l'armée entière des Serbes, — soixante et dix-sept mille vaillans guerriers! — Maintenant tous pleins d'honneur et de sainteté, — ils sont admis auprès du Tout-Puissant! » Cette idée du martyre, qui se révèle dès le moment où le prophète Élie est envoyé au tsar, devient une consolation suprême pour la nation serbe, frappée d'un coup terrible. Elle était si conforme aux idées du temps, le peuple était tellement convaincu que la Serbie était une victime offerte au salut du monde chrétien, que l'auréole des mythes ne tarda pas à resplendir sur la tombe de Lazare. Lorsque la tête du noble tsar fut abattue sur « la sanglante plaine de Kossovo, » aucun chrétien ne put la trouver, et elle tomba dans les mains d'un jeune Turc, fils d'une femme serbe. Cet infidèle, obéissant à son insu à la voix du sang maternel, dit aux Ottomans que ce serait un grand péché devant Dieu d'abandonner au bec des vautours et des corbeaux, aux pieds des coursiers et des hommes, une tête qui sans doute avait appartenu à un haut seigneur. Il prit donc le chef vénérable du saint tsar, l'enveloppa dans son manteau et la jeta dans une source d'eau vive. Elle y resta quarante étés, et pareil temps le corps demeura sur la plaine sans que ni vautour ni corbeau y touchât, sans que ni pied d'homme ou de coursier le heurtât. La « sainte tête » fut découverte par des voyageurs qui la virent briller dans l'eau comme la lune et la tirèrent de la mare profonde. A peine eut-elle été placée sur l'herbe verte, qu'on la vit se mouvoir et rejoindre miraculeusement le corps dont elle avait été séparée. Le patriarche de Serbie, averti d'un prodige si éclatant, convoqua l'élite du clergé orthodoxe, et tous, patriarche, archevêques et prêtres, se disposèrent à rendre à Lazare les honneurs suprêmes. Ils demandèrent au tsar où il désirait que fût placé son tombeau. Le martyr répondit

qu'il ne voulait reposer en aucun monastère étranger, mais dans le beau couvent de Ravanitza, fondé de son propre argent, « sans qu'il en coutât un *para*, — ou une larme à son pauvre peuple. »

III. — PÉRIODE DES DESPOTES. — MARKO KRALIEVITCH.

Les Turcs ont prétendu, sans tenir compte des affirmations des *pesmas*, que la victoire de Kossovo avait été faiblement disputée; mais la conduite de Bayézid Ier, successeur de Mourad, prouve que l'armée des vainqueurs était réellement épuisée. En effet, le *padishah* laissa aux Serbes une demi-indépendance, et au lieu de leur imposer le traître Vouk Brankovitch, il appela au trône du tsar son fils Étienne IX Lazarévitch, qui devait partager l'autorité avec Militza, veuve de Lazare (1392). Le *despote*, — tel était le titre du souverain vassal de la Turquie, — fut obligé de donner pour femme au vainqueur sa sœur Milesa. Son successeur, George Brankovitch, fut également forcé de livrer à Mourad II sa fille Mara. Sans parler des inconvéniens politiques qui résultaient de ces unions, puisque les fils qui en pouvaient naître devenaient des prétendans au trône de Serbie, qui ne comprend les douleurs des mères chrétiennes livrant leurs filles à l'islamisme et au harem? A une autre époque, la poésie populaire se serait peut-être emparée d'un sujet aussi pathétique; mais avec les Turcs arrivent déjà les mœurs musulmanes, et l'idéal des poètes serbes s'abaisse tellement qu'on les voit mettre sur la même ligne les élans d'une bravoure impétueuse et les excès de la force brutale, les fiers instincts du patriotisme révolté et les exploits d'un buveur intrépide. Au lieu d'un Étienne Nemania, d'un Étienne Douchan ou d'un Lazare, la scène va être exclusivement occupée par Marko Kralievitch.

Le Roland, le Cid de la Serbie, Marko, était, nous l'avons déjà vu, fils du *krâl* Voukachin, qui joua un rôle considérable après la mort de Douchan. Marko, dont parlent si souvent les *pesmas*, avait tellement disparu des annales d'un peuple fort pauvre en historiens, qu'on pourrait s'étonner raisonnablement de l'importance que la poésie populaire attache à son nom; mais depuis la fondation de la principauté de Serbie, les Serbes ont senti la nécessité de commencer à recueillir et à étudier les monumens de leur histoire. Grâce aux renseignemens publiés par la *Société de littérature serbe* de Belgrade, on peut maintenant se faire une juste idée de l'existence agitée de Marko.

Après la mort de Voukachin, tué sur les bords de la Maritza, Marko avait refusé de se soumettre à l'autorité de Lazare, chef reconnu par toute la nation; il était passé en Turquie, et s'était mis

sous la protection de Mourad Ier : il excita les infidèles à faire la guerre à son pays, et, ainsi que son frère André, les conduisit à Kossovo. Après la bataille, l'un et l'autre reprirent possession de leurs domaines comme vassaux du *padishah*, et Marko, qui commandait à Rovina les troupes serbes auxiliaires, périt dans cette journée si glorieuse pour les Roumains, où le *domnu* de Valachie, Mircéa Ier Bassaraba, dont le nom redouté revit dans les *pesmas*, écrasa l'armée de Bayézid le Foudre et le poursuivit l'épée dans les reins jusque sous les murs d'Andrinople (1398).

Il semble que la poésie populaire, justement sévère pour la trahison de Vouk Brankovitch, n'avait pas beaucoup de motifs pour exalter Marko; mais il faut bien reconnaître que l'idéal de cette poésie, si noble au début, avait perdu de sa pureté. Tout fait croire d'ailleurs que, malgré sa conduite déloyale, Marko, devenu vassal du *padishah*, consola plus d'une fois le patriotisme des Serbes par des prouesses dans les combats auxquels il prit part, et surtout par la fierté qu'il montra dans ses relations avec la puissance suzeraine. L'histoire de cette époque prouve que les vassaux de la Sublime-Porte lui faisaient parfois payer fort cher une soumission plus ou moins forcée. La conduite du vainqueur de Rovina en est un exemple. Le fils de la princesse serbe Voïsava, Scander-Beg, la gloire de l'Albanie, ce « diable blanc » si redouté des Turcs, que les Chkipetars célèbrent encore dans leurs chants nationaux, n'avait-il pas servi d'abord Mourad II contre la Serbie avant de devenir la terreur de Stamboul? Sans doute il est possible que le fils du *kral* ait eu, comme Roland, la bonne fortune de voir tomber sur sa tête toutes les couronnes tressées par cet enthousiasme populaire qui crée si aisément un monde de mythes; néanmoins on trouve dans certains chants un tel accent de vérité qu'on peut admettre que Marko, une fois sa triste rancune satisfaite, ne perdit aucune occasion de montrer aux vainqueurs de Kossovo qu'il avait dans les veines le sang bouillant des héros serbes.

La conscience du peuple ne pouvait d'ailleurs imputer au libre choix de son héros ses relations avec les plus cruels ennemis de la Serbie. On se rappelle que la malédiction de Voukachin condamne Marko à ne pas rendre l'âme avant d'avoir servi le tsar des Turcs. En outre toute l'existence de Marko obéit à deux influences opposées qui en expliquent les contradictions choquantes. Si le *kral* Voukachin est à la fois violent, ambitieux et perfide, s'il personnifie toutes les convoitises brutales et la ruse déloyale d'une féodalité sans scrupule et sans frein, Euphrosine, mère de Marko, est le modèle de toutes les vertus. Cette femme, qui représente sans cesse à son fils que « le mal ne peut amener le bien, » et qu'elle est

« lasse de laver ses vêtemens ensanglantés, » n'apparaît-elle pas à côté de Marko comme le bon génie chargé de neutraliser la funeste influence des traditions paternelles? Le père de Marko n'avait pas choisi une pareille épouse. Il avait jeté les yeux, dit un chant, sur la femme d'un *voïvoda* de l'Hertzégovine, Moutchilo. Cette femme, digne de devenir la compagne de Voukachin, avait tenté d'empoisonner son mari; ce criminel projet n'ayant pas réussi, le *krâl* tua lui-même le *voïvoda*, qui, avant de mourir et pour se venger de sa déloyale moitié, engagea Voukachin à ne pas l'épouser, en lui montrant que sa vie ne serait pas en sûreté avec elle, et en ajoutant que sa sœur Euphrosine lui présentait au contraire toutes les garanties. Le *krâl* convaincu donna la préférence à la sœur de Moutchilo, mais auparavant il fit traîner à la queue des chevaux la veuve du *voïvoda*, dont l'astuce et la mort font songer à la reine des Franks Brunehilde. « Euphrosine, dit le poète, engendra une belle lignée, Marko et André, et Marko se modela sur son oncle le *voïvoda*. » On peut supposer que l'excellente Euphrosine parlait souvent à son fils d'un frère qu'elle avait en vain essayé de préserver d'une mort tragique, et que ces exhortations ne permirent pas aux discours et aux exemples de Voukachin de produire tous leurs fruits.

Comme son père, Marko n'épousa point la femme sur laquelle il avait jeté les yeux; mais cette fois ce fut le patriotisme de la femme et non la prudence de l'homme qui devint un obstacle insurmontable. Repoussé par la belle et fière Rossanda, qui refuse de prendre pour mari un vassal des infidèles, Marko, après s'être vengé d'une manière à la fois atroce et perfide, est obligé de tourner ses vues d'un autre côté. Le poème consacré à ses noces ne donne, pas plus que le chant qui raconte les malheurs de Rossanda, une favorable idée de cette époque de décadence, et prouve qu'au temps des despotes serbes les jeunes filles étaient exposées à d'autres dangers que la violence, qu'elles couraient risque, même dans les plus hautes conditions, d'être « vendues, » — c'est l'expression du poète, — par d'indignes parens et achetées par de perfides amis. En somme, en Orient non plus qu'en Occident, l'histoire et les traditions populaires ne montrent guère sous un beau jour ces siècles croyans que l'ignorance ou la mauvaise foi essaie d'opposer sans cesse aux « corruptions des âges démocratiques. »

Les *pesmas* ne nous parlent pas seulement de la famille de Marko, elles fournissent plusieurs détails sur ses *probatimes*. La fraternité d'adoption devait en effet tenir une grande place dans cette société tourmentée, soudainement envahie par des élémens étrangers et hostiles. Chez ceux qui avaient conservé, comme Milosch bilitch et Rossanda, le sentiment patriotique et chrétien dans toute sa pu-

reté, les liens d'adoption étaient un moyen excellent pour repousser les mœurs barbares; mais dans la position de Marko les rapports avec les nouveaux suzerains étaient fréquens et pouvaient, en certains cas, devenir intimes. Dans les *pesmas*, la sincérité l'emporte sur l'envie d'idéaliser Marko. Toutes les fois que Marko et son *probatime* Milosch apparaissent sur la même scène, on voit éclater la supériorité de Milosch, le patriote dévoué qui préféra la mort à la honte d'être « le valet des Turcs. » Au contraire, quand la poésie nous montre Marko en relations avec des *probatimes* musulmans, elle a soin d'opposer fièrement la noblesse des idées chrétiennes à la servilité et au sensualisme grossier que la loi du prophète inspire à ses sectateurs.

Outre les différences de religion, les Serbes, naturellement guerriers, n'avaient qu'une fort médiocre aptitude au rôle de vassal. Aussi, loin de blâmer les perpétuelles révoltes de son héros contre les suzerains de la Serbie, la poésie populaire les met en relief avec une évidente satisfaction. En théorie, Marko reconnaît sa dépendance. « Oui, Turc, dit-il, je suis un guerrier vaillant; mais tu as le pas sur moi, car à toi appartiennent la seigneurie et l'empire. » Dans la pratique, il ne montre toutefois ni déférence ni soumission. Quand un *kadi* (juge musulman), par l'appât des ducats, semble disposé à lui faire perdre son procès : « Écoute, s'écrie-t-il, kadi-effendi, rends une sentence équitable, car tu vois cette masse aux nœuds dorés; si je t'en frappais, tu n'aurais plus besoin d'emplâtre, tu oublierais ton tribunal, et tu ne verrais plus de ducats. »

Les légendes nous apprennent que le vizir lui-même n'est pas à l'abri des menaces de Marko. La chasse au faucon était à cette époque, comme elle l'est encore en Afrique et en Perse, une des distractions favorites des seigneurs. Le poète décrit une de ces chasses faites par le vizir du sultan avec douze braves et Marko Kralievitch. Après trois jours de fatigues infructueuses, on arrive au bord d'un lac vert où nagent des canards aux ailes d'or. Le vizir lâche son faucon, mais l'oiseau disparaît subitement, s'élève au ciel et se perd dans les nuages. Marko Kralievitch dit alors au vizir : « Me serait-il permis, ô vizir, — de lâcher mon faucon, — afin qu'il prenne le canard aux ailes d'or? — Cela t'est permis, Marko, et pourquoi pas? » Malheureusement le faucon du vizir, toujours prêt à s'emparer du gibier des autres, veut arracher le canard des serres du vainqueur et s'attire une rude leçon, car le faucon de Marko le reçoit durement et lui arrache ses plumes grises. Le vizir, prenant parti pour l'oiseau battu, brise l'aile de son adversaire et s'en retourne exempt d'inquiétude. Marko n'était pas homme à supporter un pareil affront : il poursuit l'insolent, lui abat la tête, et de ses douze soldats fait vingt-quatre morceaux. Décidé à se justi-

fier lui-même devant le *padishah*, il part pour Andrinople, — les Turcs n'avaient pas encore conquis la ville de Constantin, — et il paraît devant le sultan. Lorsque le « tsar souverain » voit ses yeux ardens comme ceux d'un loup affamé et son regard qui brille à l'égal de l'éclair, il se hâte de trouver excellente la cause plaidée par un tel avocat. Aussi répond-il en éclatant de rire : « Si tu ne t'étais pas emporté ainsi, — je ne pourrais plus t'appeler mon fils. — De tout Turc je peux faire un vizir; — mais on ne peut facilement trouver un brave tel que Marko; » puis il lui donne mille ducats pour « boire du vin, » ou plutôt pour le faire sortir plus vite du divan impérial, « car Marko en colère était terrible. »

Dans une autre circonstance, Marko prend une attitude encore plus menaçante. Il a tué un Turc, Moustaf-Aga, dans les mains duquel il avait reconnu le sabre du krâl Voukachin. Le sultan, averti de ce meurtre, lui envoie plusieurs serviteurs chargés de l'amener. Marko ne daigne pas les écouter, et il reste assis, buvant du vin noir. Ennuyé enfin de ces messages, il met, en signe de deuil, sa peau de loup à l'envers, prend sa forte massue et pénètre sous la tente du sultan. Sans quitter ses bottes, afin de prouver son mépris pour l'étiquette turque, il s'établit sur un tapis, lançant sur « l'ombre de Dieu » des regards obliques. Le sultan effrayé recule, et Marko le pousse jusqu'aux parois de la tente. Dans son épouvante, le *padishah* porte la main à sa ceinture et en tire cent ducats qu'il donne promptement au kralievitch. Cette poltronnerie du sultan ne fait-elle pas songer au Charlemagne que les légendes féodales montrent si débonnaire au milieu de ses arrogans vassaux?

La poésie serbe s'attache aussi à prouver que la conduite du chef des Ottomans est le résultat de la nécessité, car Marko seul peut délivrer son suzerain d'ennemis contre lesquels la bravoure des Turcs est complétement impuissante. Cette donnée est devenue avec le temps l'expression d'une grande vérité historique. N'est-ce pas la valeur des Serbes musulmans de la Bosnie qui a, dans la décadence de la Turquie, sauvé l'empire des sultans? Sans leur intrépidité, sans le concours des Albanais mahométans, que seraient devenus les représentans de la molle Asie sur le continent européen? On peut donc affirmer que le courage des Serbes et des Chkipetars a été le principal obstacle à l'affranchissement de leur race. Quoique Marko n'ait pas adopté la loi du prophète, il personnifie jusqu'à un certain point ces enfans égarés de la péninsule orientale dont le glaive s'est tourné contre le sein de leur mère; mais l'instinct populaire, tout en déplorant leur égarement, n'a pas voulu que la Turquie s'attribuât la gloire de leurs exploits, et il se plaît à nous la montrer aux pieds de ces braves, attendant d'eux le salut qu'elle ne pourrait obtenir de ses propres soldats.

Les combats que Marko livre à l'Albanais Moussa et au Maure mettent en relief cet ordre d'idées. Pour les Serbes, le Maure n'est pas comme pour l'Espagnol l'habitant du Maghreb, mais le nègre hideux, un être repoussant que les populations de la péninsule orientale ne voient qu'avec horreur. La ballade roumaine intitulée *Kira* exprime cette horreur avec une singulière énergie. Si l'islamisme n'avait amené en Europe que des peuples asiatiques, il eût peut-être causé moins de répugnance; quand on vit arriver, mêlés aux hordes de l'Asie, des noirs aux traits abjects, recrutés en Afrique par cette propagande mahométane qui, de nos jours, a pris sur la même terre une si grande extension, les poètes se firent les organes de la colère universelle. « Ce noir visage et ces dents blanches, » ces « méchans » Maures, ces Maures « farouches, » ces « sombres » Maures, ces « détestables » Maures faisaient horreur aux auteurs des *pesmas* comme à Marko. La voracité bestiale et les passions grossières de la race noire paraissaient si énormes, qu'on nous parle d'un bandit de cette race, une sorte de Gargantua nègre, se faisant donner par les villes, « pour chaque nuit, un veau gras, — une fournée de pain blanc, — un muid de *chlivovitza*, — deux muids de vin pourpré, — et de plus une belle vierge. »

Avec de tels êtres, Marko n'agira point comme avec l'Albanais Moussa, qu'il appelle courtoisement « un brave » et qu'il veut combattre à armes égales. Un Maure a forcé le sultan, par la terreur qu'il inspire, à lui accorder la main de sa fille. Celle-ci, à l'exemple de son père, implore la protection du kralievitch en lui adressant une lettre écrite avec son sang. Marko se rue brutalement sur le cortége des noces, tue le parrain et le *dévèr* (paranymphe), et engage le combat contre le Maure avec tant d'acharnement que son coursier Charatz, animé de sa colère, se précipite sur la cavale arabe de l'Africain et la déchire à belles dents. Si Marko, en combattant les Maures ou d'autres ennemis, se laisse emporter par l'impétuosité naturelle du caractère serbe, il est loin d'être inaccessible aux remords. Il les apaise, comme tous les hommes de cette époque, en fondant des couvens. Un jour il pousse le repentir jusqu'à céder aux représentations de sa mère. Il renonce aux aventures pour se faire laboureur; mais au lieu de retourner le sol de la montagne ou de la vallée, il se met à labourer le grand chemin où passent les janissaires avec des charges d'or. Naturellement ces soldats du *padishah* s'irritent de voir défoncer les routes dans un pays où chacun déjà les trouve impraticables; la querelle s'aggrave, et Marko finit par tuer les Turcs et par abandonner bœufs et charrue pour reprendre le sabre et la lance.

Après les péripéties de cette existence agitée, après tant de querelles avec les musulmans et même avec les chrétiens, le Cid de la

Serbie arrive, sans s'en douter, au terme de sa carrière. Un dimanche matin, en gravissant le mont Ourvina, son cheval commence à glisser et à pleurer. Tandis que Marko interroge Charatz, la *vila* de la montagne lui répond que son coursier verse des larmes parce que l'heure de la séparation est arrivée. Le Serbe, se sentant plein d'ardeur et ne songeant nullement à la mort, s'étonne qu'on lui propose de quitter le meilleur cheval du monde. La *vila* ajoute qu'il s'agit d'une séparation éternelle, et qu'il va mourir de la main de « l'antique tueur. » Elle lui conseille donc d'aller jusqu'au sommet de la montagne, de regarder son visage dans la fontaine et de se convaincre par cet examen que l'heure fatale est arrivée. Sans manifester d'abord la moindre émotion, Marko obéit à la *vila*. Arrivé au point culminant de l'Ourvina, il regarde de droite à gauche, et il aperçoit deux sapins parés d'un riche feuillage, qui dépassent de leur tête élancée tous les arbres de la forêt. Il conduit Charatz de ce côté, l'attache à un des sapins, et se penche sur le miroir de la fontaine. Lorsqu'il voit qu'il faut mourir, il ne peut s'empêcher de verser quelques larmes et d'adresser à la vie des paroles de regret, ces âmes héroïques et actives étant complétement étrangères au lâche ennui qui consume les générations molles et désœuvrées. Toutefois ce moment de faiblesse est vite passé. Marko ne veut pas que le noble coursier qui a partagé ses fatigues tombe aux mains des barbares, qu'il porte l'eau et qu'il fasse la corvée pour les Turcs. Il tire son sabre, lui abat la tête et lui creuse une tombe; puis il brise en quatre son glaive tranchant, afin que les Ottomans ne se glorifient pas de l'avoir pris, et que les chrétiens ne le maudissent point en lui reprochant de l'avoir livré aux musulmans. Son sabre brisé, il rompt sa lance de bataille en sept morceaux et en jette les débris à travers les branches des sapins. Saisissant sa forte masse, il la précipite du haut de l'Ourvina dans la mer bleue et profonde. Quand il s'est ainsi défait de ses armes, il tire un papier de sa ceinture pour écrire la lettre suivante : « Que celui qui viendra sur l'Ourvina, — à la fraîche fontaine des sapins, — et qui trouvera là le brave Marko, — qu'il sache par cette lettre que Marko est mort! — Dans sa ceinture sont trois bourses, — trois bourses pleines de jaunes ducats. — Je lui donne la première, — afin qu'il ensevelisse mon corps; — la seconde servira à orner les églises; — la troisième sera pour les estropiés et les aveugles, — afin que les aveugles, allant par le monde, — chantent et célèbrent les actions de Marko. » — La lettre terminée, il l'attache au rameau du vert sapin, où on peut l'apercevoir de la route. Il jette dans la fontaine son écritoire d'or, ôte son dolman vert, l'étend sur le gazon au pied d'un sapin, fait le signe de la croix, s'étend sur le dolman, rabat son bonnet de

martre sur ses yeux, et se couche pour s'endormir du sommeil éternel.

Marko reste toute une semaine au bord de la source, chaque passant faisant un long détour pour ne pas éveiller l'irascible héros; mais « toujours du bonheur le malheur est suivi, — comme le malheur suit toujours le bonheur. » Une bonne fortune amène l'igoumène (supérieur de couvent) Vasso, du monastère de Vilindar, avec son diacre sur la montagne. Quand l'igoumène aperçoit Marko, il fait signe de la main au diacre : « Doucement, mon fils, gardons-nous de l'éveiller! — car, troublé dans son sommeil, il est d'humeur difficile, — et il pourrait nous tuer tous les deux! » La lecture de la lettre ayant appris aux moines que le héros n'est plus, Vasso ne peut retenir ses larmes. Il charge sur son cheval le corps sans vie, le porte sur le rivage de la mer, s'embarque pour le mont Athos, et l'enterre dans la blanche église de Vilindar, sans élever aucun monument, afin que la vengeance des ennemis de Marko ne puisse le poursuivre dans la tombe.

D'autres traditions plus conformes à la vérité historique font périr le kralievitch à Rovina. Les unes disent que le terrible *domnu* de Valachie Mircéa Ier Bassaraba l'aurait tué lui-même en lui lançant une flèche d'or à la bouche, d'autres que, son cheval s'étant enfoncé dans un marais, — la *pesma* semble faire allusion à cette circonstance en parlant au début de la défaillance de Charatz, — il périt avec son fameux coursier. Pour les gens plus crédules, le héros n'est pas mort. Il erre dans les nuages des Karpathes, ce paradis païen des guerriers serbes, ou, comme le Barberousse et le Guillaume Tell des légendes germaniques, il dort dans une caverne, en attendant le jour marqué par les décrets du ciel. Quelques-uns lui donnent Charatz pour compagnon, et disent que lorsque le fidèle coursier aura fini de manger la mousse de la caverne, le héros reparaîtra dans le monde. Un Serbe a raconté à M. Dozon que le peuple de Prilip croit que chaque année, à la Saint-George, il entre dans une église monté sur Charatz, afin d'y célébrer sa *slava*.

Le despote Étienne IX Lazarévitch, moins turbulent que Marko, prolongea sa carrière jusqu'en 1427. Comme il n'avait pas d'enfans, il eut pour successeur le fils du traître Vouk, George Ier Brankovitch, qui ne se montra pas dans sa conduite plus loyal que son père, puisque, défendu une première fois par les Hongrois et par le Roumain Hounyadi dans sa lutte contre les Ottomans, il ne rougit pas d'abandonner le roi des Magyars à Varna (1444), et après la seconde bataille de Kossovo de retenir prisonnier à Kladovo le Roumain fugitif. Jean Hounyadi, sous le nom de Jean de Sibigne, joue un certain rôle dans les poésies et les légendes de la Serbie. On

sait avec quelle énergie le plus célèbre des guerriers de la Roumanie défendit Belgrade contre Mahomet II. Il était par malheur d'une intolérance excessive. Une *pesma* rapporte que George Brankovitch demanda un jour à Hounyadi quelle serait la condition religieuse des Serbes, s'il devenait maître de leur pays. « Je les convertirais à la religion catholique, » répondit-il. George adressa la même question au *padishah*. « Je bâtirais, dit l'Ottoman, une mosquée à côté de chaque église, et mes sujets seraient libres ou de se prosterner devant la mosquée ou de se signer devant l'église. »

IV. — PÉRIODE CONTEMPORAINE.

La domination étrangère fut féconde en épreuves douloureuses dont les *pesmas* ont conservé plus d'un souvenir. Les poètes populaires, qui avaient consolé la nation dans ses jours de deuil en lui racontant les exploits de ses pères, suivirent les *haïdouks* dans les forêts, dans les gorges des montagnes, et parurent sur les premiers champs de bataille quand Tsèrni-George donna le signal de l'insurrection. Les chants qui nous ont transmis les péripéties de la guerre de l'indépendance ont un genre d'intérêt qu'il est impossible de méconnaître. En les lisant, on se fait une juste idée du caractère, des habitudes et des prétentions des chefs qui ont pris part à la lutte. On est surtout frappé de la transformation laborieuse qui s'opère en eux, celui-ci devenant de *haïdouk* général, et cet autre quittant la vie pastorale pour exercer les plus hautes fonctions de l'état. Je me rappelle avoir vu en Serbie certaines physionomies éminemment martiales, certaines mœurs primitives, à la fois simples et rudes, qui semblaient appartenir à un autre âge : on pouvait se croire parmi des héros de l'*Iliade* ou avec ces guerriers qu'ont chantés les *pesmas*, et dont le souvenir est encore populaire sur les bords du Danube.

Aujourd'hui, après une lutte terrible, une fraction de la nation serbe, établie entre la Save, le Danube, le Timok et la Drina, commence à recueillir le fruit des travaux et des souffrances de ses pères. La principauté de Serbie, malgré les liens qui la rattachent encore à la Turquie, possède un gouvernement national, et peut, à l'ombre des étendards qui ont tant de fois vu fuir les Turcs, braver les sultans et les pachas. La terre serbe n'est point un de ces vieux pays dont le sol usé a perdu les élémens de la fécondité et de la vie. Le pays est généralement montagneux; mais ces montagnes, riches en cuivre, en argent et métaux divers, renferment des trésors actuellement non exploités. En outre, loin d'être dépouillées de leur parure comme en Espagne et en Italie, elles sont couvertes d'épaisses forêts, qui leur assurent un large approvisionnement

d'eau. Les profondes vallées qu'elles enferment dans leurs flancs sont admirablement plantées et arrosées de nombreuses rivières, qui vont, au nord, se jeter dans le Danube, le fleuve de l'épopée serbe, et dans la Save, limite septentrionale de la principauté. Ces cours d'eau, dont les rives sont encombrées d'arbres et qui ont tous les caractères des rivières de montagnes, deviendraient d'une haute importance pour le commerce, si l'on y exécutait des travaux d'art. D'ailleurs le sol fertile des vallées et des parties basses assure dès à présent à la Serbie le plus précieux de tous les biens, la richesse agricole. Les céréales, le lin, le chanvre, la vigne, le bétail, y prospèrent également. L'abondance de mots que la langue possède pour décrire les diverses espèces et qualités de chevaux prouve le soin dont ce valeureux animal y est l'objet. Dans les vastes forêts, presque toutes composées d'arbres à feuilles caduques, où domine le chêne, on peut élever d'innombrables troupeaux de ces « pourceaux à la dent éclatante » que ne dédaignaient pas les héros d'Homère. Le climat, tempéré et sain, un peu rude seulement sur les hauteurs, n'est pas moins propre que le sol à maintenir la vigueur d'une race énergique et solidement trempée. On se figure trop aisément les Serbes de la principauté comme un peuple perdu, ainsi que leurs frères de la Tsèrnagora, dans de stériles rochers où il aurait, en cas de guerre, à lutter contre la misère et la faim encore plus que contre le glaive de l'ennemi. L'idée qu'on se fait du midi de l'Europe en général fortifie ces préjugés; mais il ne s'agit point ici de la Provence altérée, des tristes Castilles, des pentes déboisées de l'Apennin, que dévore un soleil implacable. Vous vous trouvez dans une contrée où les arbres à fruit sont si nombreux que les poiriers, surtout dans les parties basses de la principauté, forment des forêts entières. La poésie populaire nous montre les jeunes Serbes apportant à leurs fiancées « des figues de mer, des raisins de Mostar, des oranges, des prunes séchées sur les rameaux verts, des pêches humides de rosée. » Elle nous les montre s'entretenant de leurs amours à l'ombre des amandiers ou « des cerisiers richement couverts de fruits » dans la prairie où abonde « l'herbe fine et verte, » ou dans les jardins plantés de jasmins au doux parfum, « de fleurs printanières, de jaunes œillets, de blanc basilic, » et d'immortelles dont les vierges font des couronnes pour le bien-aimé.

Le peuple qui habite cette terre féconde et qui en tire un vin généreux, une nourriture substantielle et abondante, a des formes plus robustes qu'élégantes. Le Serbe est plus grand que svelte; sa tête est large et grosse, son front carré et saillant. La solidité de ses nerfs ne lui permet pas de connaître la peur. Sa bravoure étant le résultat de sa constitution même et non point d'une excitation passagère, il n'est guère susceptible de cette férocité que les popu-

lations méridionales ont trop souvent manifestée dans les combats. Organisé pour la guerre et pour la vie pastorale, il n'a point jusqu'à ce jour manifesté plus de penchant pour l'étude que pour le négoce. « Les lettres menues » dont parlent les *pesmas* semblent fatiguer à la fois et ses yeux et son attention; mais la faculté poétique n'est nullement inséparable des habitudes studieuses, et personne n'ignore quelle distance sépare le poète de « l'homme de lettres. » La Serbie fournirait au besoin une nouvelle preuve de cette vérité. Des pasteurs guerriers perdus dans des forêts impénétrables où des villages entiers sont cachés dans les bois ont été visités par l'inspiration, comme les rapsodes errans qui composèrent autrefois les poèmes homériques. Un patriotisme exalté a mis sur leurs lèvres ardentes des chants admirables qui dureront autant que leur race. Quel dommage que cette race n'ait pas eu, comme les Hellènes, l'instinct de la perfection, et que les *pesmas* n'aient pu devenir une *Iliade!* Cette faculté poétique se retrouve, du reste, plus ou moins vive, à toutes les époques. La bataille de Mischar a eu ses *gouslars* comme la journée de Kossovo, et beaucoup de chants domestiques sont avec raison considérés comme l'œuvre des femmes. Elles ont, sans parler des exploits des héroïnes, mis en vers de gracieuses compositions consacrées à la tendresse et à l'amour, qu'elles accompagnent des accords de la *tamboura* (mandoline orientale).

Une imagination aussi vive exclut naturellement ce que les modernes nomment le sens critique. Aussi le monde a-t-il conservé pour le Serbe le caractère mystérieux qu'il avait pour les populations occidentales du moyen âge. Sa foi est cependant plutôt inspirée par un sentiment religieux que par cette orthodoxie rigide qui était au temps des Grégoire VII et des Innocent III la règle de l'Occident. Son caractère comme son imagination le porte à conserver les anciennes croyances, même quand elles sont antérieures à la prédication chrétienne. L'esprit d'ironie, si étrangement développé chez les Slaves de l'est (Russes), s'accuse moins aux bords de la Drina et de la Morava, et la Serbie n'a jamais eu de Gogol. La gravité serbe, qui n'exclut point un fonds de belle humeur, est loin toutefois de ressembler à la taciturnité que les Latins et les Slaves trouvent si singulière chez les Germains. « Autre est le Serbe, autre est l'Allemand! » dit-on sans cesse dans les chaumières de la Serbie. « Les muets, » — tel est le nom que les Slaves donnent aux peuples germaniques, — ont quelque peine à comprendre le caractère d'une nation dont le chant et la danse semblent être la vie, qui chante en travaillant comme en s'amusant, aux funérailles comme aux mariages. Des penchans aussi divers devaient produire des sociétés fort différentes. Tacite remarquait déjà que le Teuton cherche l'isolement et fuit les voisins. De nos jours, l'Allemand se

cantonne dans les limites étroites du foyer avec autant de soin que l'Anglo-Saxon dans son *home*. Le Serbe au contraire, — et cette tendance existe chez tous les Slaves non germanisés, — le Serbe aime tellement la vie en commun qu'il sacrifie à ce besoin impérieux des droits que les autres races sont habituées à regarder comme essentiels au maintien de la personnalité et de l'ordre social.

Pour se rendre un compte exact d'un état de choses si éloigné de ce que les Occidentaux ont sous les yeux, il faut pénétrer dans un village de Serbie, car le centre de la famille n'est ni le château, ni le temple, ni la cité, — mais le village. Sans la conquête, il est probable que la vie qu'on y mène serait bien différente : l'aristocratie, que les lois du tsar Douchan nous montrent si puissante, se serait fortifiée comme chez les Slaves de l'ouest et de l'est (Polonais, Tchèques, Russes). En refusant d'imiter l'apostasie égoïste des seigneurs bosniaques, la noblesse serbe se condamna noblement à partager avec le paysan l'humble condition des *raïas*. Le Slave est naturellement attiré vers l'agriculture, et l'ancien seigneur devint aisément laboureur. L'islam, qui croyait anéantir la Serbie, lui donna au contraire une force et une unité singulières contre l'ennemi commun. Les luttes de castes, qui ont été si funestes à d'autres pays, devinrent, dans le malheur général, complétement impossibles, et la fraternité s'enracina dans des épreuves que tous supportèrent avec le même patriotisme. Sans doute la guerre de l'indépendance fit naître dans l'esprit de plus d'un chef militaire la pensée de reconstituer au profit de quelques-uns l'ancienne aristocratie. Le principe aristocratique étant admis chez leurs voisins, en Bosnie comme en Autriche, ils pouvaient croire que les Serbes se résigneraient volontiers à l'accepter; mais il devint bientôt évident pour les moins pénétrans que la nation, si indifférente à tout ce qui regardait la liberté politique, avait contracté la passion de l'égalité, et les hommes qui dirigeaient l'insurrection, Milosch aussi bien que Tsèrni-George, n'étaient d'ailleurs nullement disposés à se créer des adversaires avec lesquels il aurait fallu nécessairement compter.

On sait qu'en Serbie le sol de la commune se divise en forêts dont la jouissance est à tous, en champs clos et appartenant à des particuliers, en prairies où chaque paysan a son lot et dont le pâturage reste commun, en *ispoute*, terrains délaissés, dont tout le monde jouit. Enfin, si un villageois n'a pas assez de terres, il lui suffit pour en obtenir de nouvelles de s'adresser à la commune. Un régime qui fait une aussi grande part à la vie communale ne semble pas suffire encore aux instincts du peuple serbe. Des maisons s'entendent pour travailler ensemble. Aujourd'hui on fait la besogne d'une maison et demain celle de l'autre. Un sentiment vraiment fraternel rapproche aussi souvent que le besoin de vivre ensemble.

Dans les jours de fête où l'on ne travaille ni pour soi ni pour le gain, on est heureux d'aider les maisons qui n'ont pas assez de bras pour terminer leurs travaux. Ces joyeuses expéditions se nomment des *moba*, et les *mobaroche* vont en chantant faire leur besogne chez des hôtes qui les traitent avec l'hospitalité que des personnes moins utiles et même les étrangers sont assurés de trouver sous le toit des braves enfans de la Serbie.

L'amour du plaisir, la cordialité et l'hospitalité, qui sont les traits caractéristiques de tout paysan serbe, se manifestent surtout quand on célèbre la fête du patron du village ou d'une *rodja*. Cette solennité rappelle les agapes fraternelles des temps primitifs, et sourit singulièrement aux Serbes buveurs. Dans ces festins, auxquels prélude un cérémonial religieux assez compliqué, chacun occupe la place que lui mérite son rang ou son âge, et les règles de l'hospitalité slave sont rigoureusement respectées. Les hôtes sont assis immédiatement après le prêtre et le *staréchina* du village. Dans la crainte que l'ignorance des usages du pays n'empêche quelque étranger de prendre part à la fête, on envoie deux ou trois jeunes gens sur la place pour inviter ceux qui pourraient s'y trouver. N'est-ce pas là ce festin vraiment évangélique où le roi fait venir les conviés de la plus humble condition, ramassés dans les rues et dans les carrefours? On voit qu'on est ici chez un peuple qui, sans être capable d'établir sur l'Évangile les constructions ingénieuses, mais fantastiques, des théologiens du moyen âge, s'est attaché surtout à conserver dans ses fêtes et dans ses habitudes hospitalières la tradition fraternelle qui est l'essence même des enseignemens du Christ.

Le repas est animé par d'amicales conversations et par les toasts. Les *staréchina*, fidèles à l'ordre consacré et aux formules reçues, boivent à la santé des « maisons, » des *rodja*, du village, de la nation serbe, du « chef suprême » (le prince), etc. Peu pressés d'abréger des conversations où ils s'entretiennent des grands événemens qui occupent encore les imaginations, les vieillards restent longtemps à table; mais la jeunesse préfère la danse au vin et aux longs discours. Elle n'attend pas que les vieillards aient fini pour commencer la danse. Quand ils se lèvent, l'animation redouble : le *kolo*, le chant des filles deux à deux, le tir, la course, la lutte, le saut, se partagent les assistans.

Le *kolo*, dont il est si souvent question dans les *pesmas*, est une des distractions favorites de la jeunesse serbe. Cette ronde change de physionomie selon l'âge et le caractère des femmes qui y prennent part. Tantôt une jeune vierge n'y paraît que pour faire admirer sa modestie, tantôt l'épouse d'un Bosniaque y trouble les cœurs par l'expression qu'elle donne à tous ses mouvemens. Voici un exemple du charme irrésistible que déploie la danseuse dans le

kolo. Le *haïdouk* Radoïtza, plongé dans un cachot de Zadar (Zara, en Dalmatie), faisait si bien le mort, que Békir ordonne de l'enterrer. L'*aguinitza* (la femme de l'*aga*), peu convaincue de la réalité d'un trépas si soudain, conseille d'allumer du feu sur la poitrine du *haïdouk*, pour voir si « le brigand » ne bougera pas. Radoïtza, doué d'un « cœur héroïque, » ne fait pas un seul mouvement. La Turque exige qu'on poursuive l'épreuve. On met dans le sein de Radé (Radé, diminutif de Radoïtza) un serpent échauffé par le soleil : le *haïdouk* reste immobile et n'a pas peur. La femme de l'aga conseille alors de lui enfoncer vingt clous sous les ongles; il continue de montrer un cœur ferme, et ne laisse pas échapper un seul soupir. La méchante *boula* (femme turque) ordonne enfin qu'on forme un *kolo* autour du prisonnier, dans l'espoir que Haïkouna arrachera un sourire au *haïdouk*. Haïkouna, la plus belle et la plus grande des filles de Zadar, conduit la ronde: le collier suspendu à son cou résonne à chaque pas, on entend frémir son pantalon de soie. Radoïtza, inébranlable devant les tortures, ne peut résister à tant de charmes, il la regarde et sourit; mais la jeune Serbe, à la fois fière et attendrie de son triomphe, laisse tomber sur le visage de Radé son mouchoir de soie, afin que les autres filles ne voient pas le sourire du *haïdouk*. L'épreuve terminée, on jette Radoïtza dans la mer profonde; mais, « merveilleux nageur, » il revient la nuit dans la maison de Békir-Aga, lui abat la tête, tue « la chienne de Turque » en lui enfonçant sous les ongles les clous qu'il a retirés de ses mains, enlève Haïkouna, « cœur de sa poitrine, » l'emmène en terre de Serbie et l'épouse dans une blanche église.

La *rodja* a son patron comme le village, et sa fête s'éloigne moins des usages occidentaux. Chaque *koutcha* (maison) la célèbre comme elle l'entend. La solennité dure trois jours, et elle ne contribue pas seulement, comme les fêtes patronales des Occidentaux, à réveiller le souvenir des saints canonisés par l'église. La poésie y joue un grand rôle, et comme elle n'est point chez les Serbes l'œuvre des lettrés, mais la tradition complète de la nation, le *gouslo* aide puissamment à entretenir dans ces âmes naïves et passionnées le feu sacré du patriotisme. Un profond silence règne pendant qu'on chante cette histoire épique, que la muse populaire fait remonter jusqu'à ces guerriers armés de faux qui auraient suivi Alexandre le Macédonien à la conquête du monde, et jusqu'à Teuta, cette reine d'Illyrie, qui osa braver Rome. Quand il s'agit d'une victoire, les vieillards dont l'âge n'a point glacé le cœur ne peuvent contenir leurs cris de joie. S'il s'agit d'un désastre, par exemple de la bataille de Kossovo, à leurs soupirs se mêlent les pleurs des femmes et des enfans.

Dans l'ancienne Dardanie, qui correspond à la Serbie actuelle,

Hérodote trouva des populations passionnées pour leurs chants nationaux. Dès le VIe siècle après l'ère chrétienne, on peut constater qu'il existait chez les Slaves païens des rhapsodes ou *gouslars* qui chantaient leurs poèmes. Ces rhapsodes charment encore les fêtes populaires et les habitués des *méhanas* (cabarets). Au commencement de ce siècle, on a vu un aveugle aller en Serbie pour assister aux batailles libératrices de Tsèrni-George. Dans l'ardeur du combat et au milieu des balles, il exhortait ses compatriotes à se montrer dignes de leurs pères. Les chanteurs s'accompagnent d'un instrument primitif nommé *gouslé*. La *gouslé* est un morceau de bois creusé qui n'a ordinairement qu'une corde, qui ne peut en avoir plus de quatre, et qu'on couvre d'une peau de mouton. On la place sur les genoux et on en joue à l'aide d'un archet en forme d'arc, avec une plume ou avec les doigts. Les riches instrumens décrits dans les *pesmas* n'en diffèrent que par la substitution de l'or et de l'argent au bois. Armé de la *gouslé*, le chanteur débite la *pesma* comme un récitatif, par couplets de cinq à six vers, puis il fait une pose pendant laquelle le son de la corde continue de se faire entendre. L'aveugle Démodocus, dont les chants charmaient les Hellènes rassemblés dans le palais d'Ulysse, ne tirait pas probablement de sa lyre une musique plus harmonieuse, et cependant Homère affirme que ses chants produisaient une impression profonde. J'avouerai que, malgré l'exécution barbare, la pensée poétique a tant de puissance que moi-même, en écoutant ces rhapsodes, je finissais par tomber sous le charme.

En Serbie, la vie communale est tellement développée qu'on pourrait craindre que l'esprit de clocher ne finît par donner au patriotisme un caractère municipal excessif et contraire aux intérêts de la nation. L'institution des *sabore*, dont l'origine est essentiellement religieuse, a pour but d'empêcher la fraternité de se concentrer dans le village. Construites ordinairement au milieu des forêts solitaires, les églises étaient sous la domination étrangère un centre de réunions commodes. Les Turcs, cantonnés dans les villes, ne s'inquiétaient guère de voir aux jours de fête, à l'anniversaire de la dédicace du sanctuaire, aux Rameaux, à Pâques, etc., les *raïas* s'empresser de courir à l'église. Ces jours-là, l'église paroissiale réunissait dans ses murs tous les habitans des villages qui formaient la paroisse. Aujourd'hui encore les grands *sabore* sont la réunion annuelle de plusieurs arrondissemens et même de plusieurs départemens autour d'une église ou plus souvent d'un monastère. On nomme *sabore* de *vidovdan* le pèlerinage que font chaque année, le jour de la bataille de Kossovo, des personnes de tous les départemens, qui se rassemblent au couvent de Ravanitza, où reposent les restes vénérés du tsar Lazare.

Tous ces faits attestent que chez le peuple serbe il existe un penchant très fort pour la vie commune, et qu'il ne néglige aucune occasion de le fortifier. Ce penchant, dont l'influence pourrait être si utile, est malheureusement chez lui poussé à l'excès. Les Serbes, comme toutes les populations restées fidèles au régime patriarcal, ne sont pas encore préparés à se faire une idée rationnelle des droits de l'individu dans la société moderne. Cette considération s'applique particulièrement à la condition des femmes, qui offre partout le meilleur moyen de se rendre compte des vues d'un peuple sur l'indépendance individuelle. Les Serbes n'ont pu vivre impunément en contact avec l'islam, dont les doctrines éminemment asiatiques sont si nuisibles aux droits et à la dignité de la femme. Tous les peuples de la péninsule ont plus ou moins subi cette influence, et il importe à leurs intérêts comme à leur dignité de répudier énergiquement et promptement le funeste héritage que leur ont légué les défaites ou les défaillances morales de leurs ancêtres.

L'antique code des *Lois de Manou* (*Manava-Dharma-Sastra*), tout en recommandant d'assujettir les femmes à une dure servitude, prescrit aux Aryas de leur donner des noms qui charment les oreilles et qui réveillent la pensée de toutes les séductions inhérentes à la nature féminine. Les Serbes n'ont pas oublié ce conseil. Leurs poètes prodiguent même aux « vierges fleuries » ces épithètes louangeuses dont l'Orient n'est jamais avare. « Rose, or, tige d'amour, fleur de beauté, ma douce âme, » telles sont les qualifications les plus employées. S'agit-il de décrire leurs charmes, on nous parle de « leurs paupières brunes, » de la « blancheur de leur beau cou, éclatant comme la neige dans la verte forêt, » de leur visage qui resplendit « semblable au soleil levant, » et de leurs yeux pareils « aux fruits noirs du prunellier. » Le portrait de la vierge Haïkouna nous présente l'idéal d'une beauté accomplie. Ses blonds cheveux sont des tresses de soie, ses bruns sourcils des sangsues marines, ses noires paupières les ailes de l'hirondelle, ses yeux deux pierres précieuses, ses joues sont blanches et roses comme si elles avaient gardé l'empreinte de l'aurore, ses petites dents sont des rangs de perles, sa bouche mignonne est une boîte de sucre, son sein a la blancheur des colombes, sa taille est haute et svelte comme un jeune sapin; quand elle parle, on entend gémir la tourterelle; quand elle rit, on croit voir luire le soleil.

Malgré les éloges donnés à la beauté, une *pesma* cependant nous montre la jeune fille exposée à des corrections qui sembleraient honteuses aux vierges de la Gaule ou de la Grande-Bretagne. Il est vrai que les femmes serbes dans leurs passions participent de la violence du caractère national. Une jeune fille maudit ses yeux noirs, parce qu'ils n'ont pas vu la fleur et l'écharpe brodée que le bien-aimé a

reçues d'une rivale. Sa jalousie éclate en accens qui surprendraient singulièrement une Flamande ou une Genevoise. L'amour n'est dans les *pesmas* qu'un court et vif printemps, un prélude bruyant à la vie sévère de l'épouse et de la mère, vie étrangère à toute rêverie sentimentale, remplie par ce travail absorbant qui fait justice de toutes les fantaisies de l'imagination et de tous les caprices du cœur. Cette destinée ressemble plutôt à l'existence d'une Anglaise qu'à celle des femmes latines. Fort libre avant son mariage, l'Anglo-Saxonne, une fois mariée, perd si bien le sentiment de sa personnalité qu'un observateur doué d'une malice toute gauloise, Henri Beyle, a pu la comparer au mobilier vivant du harem. En Serbie, il se passe quelque chose d'analogue. Si l'épouse serbe ne joue qu'un rôle excessivement effacé, la jeune fille exprime ses sentimens avec une pétulance et une liberté dignes d'être remarquées. Une vierge voit du haut du *tchardak* (belvédère) un adolescent qui joue de la *gouslé*. « Dieu de bonté, dit-elle, quel charmant jeune homme! — Si tu me l'accordais pour mari, — je répandrais des œillets sur sa couche, — des roses rouges sur son oreiller, — afin que souvent leur parfum l'éveillât, — et qu'il caressât mon blanc visage. » L'amante de Laso (Lazare) n'exprime pas le vœu de lui appartenir en termes moins accentués : « Si j'avais, ô Laso! — les trésors du tsar, — je sais bien, ô Laso! — ce que j'achèterais. — Je m'achèterais, ô Laso! — un jardinet sur la Sava. — Je sais bien, ô Laso! — ce que j'y planterais. — J'y planterais, ô Laso! — hyacinthes et œillets. — Si je possédais, ô Laso! — du tsar les trésors, — je sais bien, ô Laso! — ce que j'acquerrais. — J'acquerrais, ô Laso! — le beau, l'aimable Laso, — et il serait pour moi, ô Laso! — le jardinier du jardinet. » Une autre voudrait devenir un frais ruisseau, pour courir joyeusement sous la fenêtre de l'ami « de son cœur, » afin qu'il pût étancher sa soif dans ses ondes et baigner sa poitrine dans ses flots. Un jeune homme traverse le soir un village. Deux paysannes l'aperçoivent, et la plus jeune s'émeut à la pensée qu'il n'aura pas d'abri. Elle presse sa mère de lui donner l'hospitalité. « Mais, dit celle-ci, nous n'avons pour cet étranger, qui est peut-être riche et délicat, ni mets précieux pour le repas du soir, ni couche molle pour le sommeil, ni *chlivovitza* pour le matin. — Mère, invite-le, répond la fille, mes yeux éclatans lui serviront de *chlivovitza*, mon doux visage de mets succulens, le frais gazon de couche molle, le ciel serein de pavillon, mon bras et mon sein d'oreiller. » La certitude d'être aimé remplit ces âmes primitives d'une joie qui se manifeste de la manière la plus naïve, la plus enthousiaste. Des voyageurs arrivent à une hôtellerie. Un d'entre eux confie son cheval à une charmante jeune fille couronnée de fleurs. « Bel alezan à

la crinière d'or, dit-elle de sa plus douce voix au noble coursier, dis-moi, ton maître est-il marié? — Non, belle fille, mais à l'automne il songe à t'épouser. — Si tu disais vrai, bel alezan, je garnirais ton poitrail avec mes atours d'or et d'argent, et j'entourerais ton front de mon collier d'or! »

Dans un pays nullement mystique, où la race essentiellement agricole surabonde de vie, où le célibat n'est point estimé, et où le monachisme est en complète décadence, le désir de se marier explique chez les jeunes vierges ces vivacités de caractère et de langage. « O *tchardak*, que le feu te brûle! s'écrie la fillette qui s'ennuie de se promener seule et de dormir seule sur sa couche. Personne, s'écrie-t-elle, n'est à droite ni à gauche; je tourne autour de moi la triste couverture, et dans la couverture mes douleurs. » Il n'est pas étonnant que, dans une pareille disposition d'esprit, qui rend trop facile la tâche des séducteurs, la mort ne paraisse pas plus dure que le célibat. Cette disposition ne rend pas toutefois une fille aveugle sur le mérite de ceux qui prétendent à sa main. Elle n'est nullement disposée à l'un de ces « mariages de raison » où le rang et la fortune font trop aisément oublier l'âge. L'antipathie que de pareils mariages inspirent est peinte tantôt avec une verve ironique, tantôt avec une vivacité dramatique. Les poètes qui nous font assister à la toilette et au travail des vierges nous permettent de lire dans leur âme. Une jeune fille, en baignant ses joues gracieuses, s'adresse à son beau visage : « O mon visage, dit-elle, si je savais qu'il te fût réservé de recevoir les baisers d'un vieillard, j'irais dans la verte forêt pour recueillir toutes les plantes d'absinthe, je les broierais avec ardeur, j'en ferais une eau dont je te laverais chaque matin, afin que les baisers parussent aussi amers au vieillard que l'absinthe elle-même; mais s'il s'agissait d'un jeune homme, j'irais dans un riant jardin, j'en cueillerais toutes les roses, j'en ferais une eau dont je te baignerais chaque jour, afin que les baisers, parfumés et suaves, répandissent la joie dans son cœur. Ah! avec lui, j'irais volontiers dans la montagne plutôt que de vivre dans la *koula* du vieillard. J'aimerais mieux dormir avec lui sur la dure que sur les coussins de soie du vieillard. »

Dans ces chants, où l'on dirait, au premier coup d'œil, que le côté sensuel de l'amour tient la plus grande place, apparaît un autre sentiment. La jeune fille semble vouloir moins son propre bonheur que « répandre la joie dans le cœur » du bien-aimé. Sauf de rares exceptions, le dévouement est le fond même du caractère féminin. Malgré cette tendance générale, il faut tenir grand compte de la différence des races. Chez les Gaulois et chez les Latins par exemple, la femme, dont la personnalité est fort accen-

tuée, ne s'oublie jamais complétement elle-même. L'amour n'a pas, du moins ordinairement, la prodigieuse action que Henri Beyle constatait avec surprise chez les Anglaises. Si le pénétrant observateur avait vécu parmi les Serbes du sud, il aurait vu bien d'autres merveilles de ce genre. La femme serbe est en effet comme une sorte d'Ève que la main de Jéhovah n'aurait pas complétement détachée des flancs d'Adam. Ses pensées et ses affections, loin de jaillir du foyer d'une volonté indépendante et fière, sont comme l'écho d'une autre âme. Aussi le veuvage n'est pas là ce que les Parisiennes nomment le bâton de maréchal, mais la plus triste des situations. La jeune fille elle-même ne paraît tant pressée d'aimer que pour abdiquer plus vite une responsabilité trop lourde. A côté des chants où éclate, comme par mégarde, la pétulance d'une race pleine de vie, on en trouve d'autres où se montre moins la vivacité d'une jeune fille dont toutes les aspirations s'élancent vers l'idéal de ses rêves que la sollicitude affectueuse et tendre d'un être prêt à confondre toute sa vie dans une autre existence. Cette sollicitude ne semble lui laisser aucun repos. La pluie, même quand elle tombe en douce rosée, fait naître l'inquiétude dans son sein. « Hélas! s'écrie-t-elle, mon ami sera mouillé dans les champs, et il porte un riche dolman bleu et il monte un coursier qui n'est pas encore dressé. » En voyant passer Iovan à cheval sur le pont, en le regardant et en lui jetant des roses, celle qui l'aime ne peut sans frémir songer au rêve qui a troublé le sommeil de ses nuits. « O mon plus cher ami, j'ai fait un songe mystérieux : ton alezan errait seul dans les champs, ton bonnet roulait sur la plaine ensanglantée, et tu tombais percé des flèches ennemies. » Si les fantômes du sommeil troublent le cœur de la jeune Serbe, la réflexion ne lui cause pas de moindres émotions. « O bien-aimé, où vas-tu? Vaste et longue est la plaine, profonde est l'eau bourbeuse! Demeure, ô bien-aimé, ne me quitte point! » On s'étonnerait de trouver chez un peuple primitif l'expression aussi délicate des sentimens tendres, si l'on ne savait quelle source de poésie est contenue dans un cœur vraiment épris. Le berger André est victime d'un accident. André est orphelin, et il n'a ni père ni mère pour pleurer sur sa tombe, abandonnée comme celle du « jeune malade » de Millevoye; une fille du village saura pleurer sa mort avec des accens inspirés par une vraie passion. Elle voudrait composer un chant pour « son joyau d'or; » mais si ce chant, allant de bouche en bouche, allait passer par des lèvres impies? Elle songe à broder son nom sur sa manche; mais le temps, en usant l'étoffe, n'aurait-il pas l'air d'anéantir le cher souvenir d'André? L'idée lui vient de l'écrire dans un livre; mais le livre ne tombera-t-il pas dans des mains profanes? « Je veux, dit-

elle enfin, le garder dans mon cœur, — il ne périra qu'avec lui! »

Les liens du sang sont tellement forts chez les Serbes que la sœur semble dans quelques chants préférer l'amitié fraternelle à l'amour. Dans la vie orientale, le frère exerce l'autorité du père mort sur la fille, dont la tendresse pour le compagnon de son enfance est toujours mêlée de déférence et même de respect. Aussi quelques *pesmas* mettent-elles résolûment la sœur au-dessus de l'épouse. Une légende exprime cette manière de voir avec une singulière énergie. Iovan s'est brisé la main; la *vila* promet de le guérir à la condition que sa mère donnera sa main droite, sa femme son collier de perles, et sa sœur la parure de sa tête. La sœur sacrifie volontiers sa parure, mais l'épouse refuse le collier. — L'histoire de la « jeune épouse de George » n'a pas une signification moins claire. Au retour d'une expédition, elle accourt sur le rivage de la mer pour voir si elle trouvera parmi les braves les trois hommes qu'elle appelait « ses biens, » son mari, son *dévèr* et son frère. Aucun d'eux n'étant revenu, elle s'abandonne au désespoir. Pour George, elle coupe ses cheveux; pour le *dévèr*, elle déchire son visage; pour son frère, elle perd les yeux. Les cheveux repoussent, les blessures s'effacent, mais les yeux ne revoient plus la douce lumière du ciel, et le cœur ne peut se consoler de la perte d'un frère.

La poésie nous montre cependant ailleurs comment les sœurs apprennent parfois à apprécier à sa juste valeur cette amitié fraternelle qui leur avait paru d'abord plus solide que toutes les autres affections. Une sœur écrit à son frère qu'elle est esclave des Turcs, et qu'il faut un peu d'or et quelques perles pour la racheter. Le frère répond philosophiquement qu'il a besoin d'or pour la bride de son cheval (trait essentiellement oriental) et de perles pour le collier de sa belle. La sœur, sachant à quoi s'en tenir sur les illusions de sa jeunesse, se contente de lui dire : Je ne suis pas esclave des Turcs, mais je suis leur tsarine. Un autre chant, encore plus pressé de faire la leçon aux « pauvres folles » qui pensent qu'il n'y a rien « de plus cher qu'un frère, » affirme sans hésitation que de même que le ciel est plus vaste que la mer, « l'amant est plus cher qu'un frère. » Militza est tellement de cet avis que son amour pour Ranko lui est, dit-elle, « plus cher que quatre frères. »

Les *pesmas* semblent aussi s'être proposé de populariser quelques axiomes qui peuvent aider les jeunes filles à distinguer les amans sérieux de ceux qui prétendraient abuser de leur simplicité. « Comme gage d'amour, on donne une pomme, — comme parfum se donnent les basilics, — mais l'anneau ne se donne que comme fiançailles. » L'anneau est donc un signe expressif qu'il faut bien se garder de confondre avec cette fameuse pomme verte « mordue avec

les dents, » dont il est si souvent question dans les chants, et qu'on trouve quelquefois unie au coing. En effet, Stoïan, pour faire connaître son amour à la sœur d'Iovan, jette sur son passage une pomme et « un coing parfumé. » Dans toutes les traditions orientales, la pomme est regardée comme un symbole de séduction. Une pomme séduisit Ève comme elle séduisit Atalante, et pour l'obtenir des mains de Pâris, Héra, le modèle de la matrone hellénique, Athéné, la vierge austère, consentirent à paraître sans vêtemens, comme Aphrodite, devant un pasteur phrygien. Une jeune fille serbe, plus avisée que l'Ève de la Genèse, s'empresse de « jeter au nez » de Mirko la pomme qu'il lui offre : « Je ne veux ni de toi ni de ta pomme, » dit-elle avec colère. La sœur d'Iovan, non moins « courroucée, » du pied repousse au loin la pomme que veut lui faire accepter Stoïan; mais celle qui dédaigne le plus résolûment ce gage d'un amour indigne d'elle sourit doucement dès qu'elle voit briller dans la main de Mirko l'anneau d'or, « l'anneau de promesse. »

De pareilles délibérations sont du reste absolument inutiles quand les parens n'attendent pas que la jeune fille soit nubile pour la fiancer. On demande en mariage Iagoda, sœur de Marko Kralievitch, lorsqu'elle est « toute petite. » J'ai vu de pareilles fiançailles même chez des Orientaux établis en Occident. Les *pesmas* ont deviné les funestes conséquences de ces unions prématurées. Combien est sinistre le dialogue entre un frère et une sœur qui marche nu-pieds sur le sol glacé! « N'as-tu pas froid aux pieds, petite sœur? — Non, pas aux pieds, ô mon frère! — mais un froid glacial à mon pauvre cœur! — Toutefois ce n'est pas la neige qui m'a refroidie, — c'est ma mère qui m'a glacée — en me donnant à celui que je hais!... » Ailleurs la poésie serbe emploie l'ironie contre ce vieillard qui abuse de ses mille ducats pour ravir « malgré elle » la vierge Haïkouna à André Souko, qui ne peut offrir que douze ducats à un frère avide. Le brave jeune homme, grâce à la complicité de sa fiancée, enlève la plus belle fleur qu'ait nourrie la plaine de Nevesinia. En vain le vieillard veut engager le cortége à prendre parti contre « le brigand. » Les gens de la noce, comme le chœur des tragédies grecques, donnent une leçon de morale à l'oppresseur : « Qu'il emporte celle qui pour lui est née! — Quant à toi, vieillard, retourne en ton logis, — ce n'est pas pour toi que fleurissait cette rose! »

Il y a dans les *pesmas* plus d'un curieux épisode de la vie conjugale. Ikonia a réalisé l'idéal de « l'amour dans le mariage » tel qu'une Serbe peut le concevoir. Nulle femme ne possède « un maître » tel que le sien. Où il va, Iovan Morniakovitch conduit sa femme par la main; où il s'assied, il la place sur ses genoux; quand il jure, c'est par son nom; quand elle dort en haut dans le

tchardak, il marche doucement pour ne pas l'éveiller, et quand il l'éveille, c'est avec un baiser. Malgré ces riantes apparences, le cœur d'Iovan est loin d'être satisfait. Ikonia ne lui a point donné d'enfans, et chacun sait le chagrin qu'un pareil malheur peut causer à un Oriental. Les femmes stériles ne sont guère plus estimées en Serbie qu'elles ne l'étaient parmi les Juifs. Une veuve, Anna, qui a entendu au bain Ikonia vanter son bonheur, devine avec la sagacité d'une femme jalouse le côté faible de la situation. Elle farde ses sourcils, se peint le visage, met ses plus beaux atours et attend Iovan quand il revient du bazar. La stérilité d'une épouse est un cas tellement grave, qu'elle ne croit pas nécessaire d'avoir recours à de longs argumens. « Que veux-tu faire d'une femme stérile? Prends-moi, et je te donnerai tous les ans un fils aux cheveux dorés. » Iovan, aisément persuadé, la prit pour « fidèle épouse. » La pauvre Ikonia, répudiée, s'étant pendue à un oranger, le mari, dont elle avait tant vanté la tendresse, se contenta de dire avec un flegme dont on trouve en Orient trop d'exemples : « Qu'elle se pende, j'en ai une plus belle. »

Si tous les mariages ne finissent pas d'une manière aussi tragique, il est difficile que la personnalité des femmes serbes, si dociles et si résignées qu'on les suppose, ne souffre pas souvent du rôle médiocre qui leur est fait par les habitudes nationales, et qu'elles ne s'aperçoivent pas que leurs maris sont plus attachés à la famille qu'à l'épouse. La jeune femme doit d'abord trembler de s'exposer, même complétement innocente, aux cruels sarcasmes de ses belles-sœurs. Le beau-frère, comme membre du sexe fort, n'est pas non plus une puissance à dédaigner. Aussi voyons-nous la prudente Angélia, qui veut obtenir une faveur du frère de son mari, baiser humblement sa main et son vêtement et s'incliner devant lui jusqu'à terre. Quand Dieu veut punir une femme, il n'a pas besoin d'inventer d'autres châtimens que de laisser agir contre elle le « mauvais sort, » c'est-à-dire « de petits beaux-frères, une méchante belle-mère et un pire beau-père. »

Un certain nombre de *pesmas* célèbrent le sentiment maternel, et ce ne sont pas les moins touchantes. La mère de Konda ne veut pas être séparée de son fils unique. Elle le fait enterrer auprès d'elle « sous les orangers aux fruits d'or. » Chaque matin, elle se glisse dans le jardin vert, « soupirant, pleurant, frémissant, » pour demander à l'enfant qui repose dans la fosse profonde si la terre ne lui pèse pas, s'il ne gémit pas sous le poids du cercueil d'érable. Hélène, femme de Radoïtza, séparée de sa petite fille, interroge sur sa situation la lune qui s'élève au-dessus de la forêt. A-t-elle des habits et des alimens? La baigne-t-on le matin?

En sortant du sommeil, ne cherche-t-elle pas des yeux sa mère et « ses douces mamelles? » L'enfant ne manque de rien, répond l'astre qui passe au-dessus des villages et des cités, « mais elle est altérée de tes soins. » Ces simples paroles brisent le cœur de la pauvre mère, qui gémit de douleur et tombe morte sur la terre noire. Aussi, même quand les poètes doutent du dévouement de la sœur et de l'épouse, on les voit exprimer leur confiance absolue dans le plus pur et le plus solide des amours.

J'ai peut-être trop insisté sur la vie des paysans et de leurs modestes compagnes; mais on ne doit point perdre de vue que la civilisation serbe, essentiellement patriarcale, n'offre point encore de grandes complications. Au contraire, en lisant les chants de la Grèce moderne, on y retrouve toutes les classes qui jouent un rôle en Occident, et cette diversité de types, ces Phanariotes, ces primats, ces négocians, ces marins, offrent l'occasion de tableaux variés. Un personnage original qui n'occupe pas dans les *pesmas* moins de place que dans les chants grecs, c'est le *haïdouk*, le klephte des Serbes. Depuis qu'une partie de la famille serbe a secoué le joug étranger, le *haïdouk* tend à disparaître de la scène. Il a toutefois, dans les provinces restées soumises aux musulmans, conservé une partie de l'importance qu'il avait naguère dans la principauté. Les Serbes et les Hellènes sont aujourd'hui assez portés à idéaliser la vie klephtique. Il est certain que le *haïdouk* et le klephte ont rendu plus d'un service à la cause nationale en entretenant l'esprit militaire chez les *raïas* et en montrant par d'audacieuses entreprises la faiblesse de la domination étrangère; mais il est de la famille de ces *outlaw* dont l'historien de *la Conquête d'Angleterre*, Augustin Thierry, a tracé un admirable portrait. Or l'*outlaw* est un personnage d'une nature assez difficile à caractériser. La haine de l'ordre, le mépris de la loi, des convoitises fâcheuses et des passions vulgaires peuvent se mêler dans son âme ardente à des inspirations véritablement patriotiques, et pour faire ici la part exacte du bien et du mal, il faut étudier avec beaucoup d'attention les *pesmas* consacrées aux *haïdouks*.

On vient de voir quelles sont les principales sources d'inspiration qui ont alimenté les chants populaires des Serbes. Aujourd'hui encore le souffle de quelques-unes des idées qu'expriment les *pesmas* anime l'âme de ce peuple fier et vivace, qui, depuis la guerre d'Orient, a su fixer l'attention des hommes politiques de l'Europe. Les derniers événemens ont montré qu'une agitation presque continuelle règne en Serbie. Une lutte sanglante s'est engagée entre la Turquie et la Tsèrnagora; les *raïas* de l'Hertzégovine ont manifesté par leur turbulence le peu de goût qu'ils ont pour la domination musulmane;

enfin, même aux portes de Belgrade, les Serbes et les Ottomans ont échangé des boulets et des balles. Dans les villages de la principauté, une sourde fermentation a, dit-on, plus d'une fois éclaté quand le prince visitait les campagnes. Le cri séditieux : « vive le tsar des Serbes! » dont on saluait le vassal des sultans, atteste assez que les descendans des soldats de Mischar n'ont pas renoncé à la pensée de prendre leur revanche du désastre de Kossovo; mais l'impétuosité des aspirations populaires trouve un modérateur dans le gouvernement. Avant de tirer du fourreau le sabre de Tsèrni-George et de Milosch, le prince de Serbie doit se rendre compte des difficultés de l'entreprise. La Turquie n'est plus, sous le puissant protectorat de l'Angleterre, ce qu'elle était au temps de la guerre de l'indépendance. Elle a des armées organisées à l'européenne et des généraux étrangers (il suffit de citer le Slave Omer-Pacha) qui ont fait leurs preuves sur les champs de bataille. Si les Turcs étaient les seuls adversaires des Serbes, ceux-ci pourraient espérer que le despotisme et les mœurs asiatiques, ces énergiques dissolvans, les délivreraient tôt ou tard; mais les Serbes et les Albanais musulmans, qui ont conservé les habitudes viriles des Européens, sont pour eux des ennemis bien plus redoutables que toutes les armées ottomanes. Avec de pareils soldats, la lutte serait terrible, et les Serbes chrétiens sont trop bons juges en fait de bravoure pour pouvoir en douter un seul instant.

En attendant que la principauté croie le moment venu d'arborer l'étendard des tsars de Serbie, elle ne doit pas oublier qu'il y a pour elle plusieurs moyens de gagner les sympathies de l'Europe et de grandir dans l'ordre politique. La race slave a fait ses preuves de bravoure; ce sont maintenant des gages d'une autre nature qu'il lui faut donner au monde civilisé. Les Germains ont eu la gloire d'accomplir la réforme et de commencer le mouvement philosophique dont ils ont, de notre temps, repris la direction. Les Latins sont justement fiers de la renaissance et des grands jours de 1789. L'heure est arrivée pour les Slaves de sortir, à leur tour, des langes du moyen âge et d'aider le progrès général de la civilisation. Ils n'ont, pour agir, qu'à s'inspirer du génie sympathique et civilisateur de la France, de l'esprit pratique et libéral de l'Angleterre, de la noble ardeur scientifique de l'Allemagne : triple ferment d'émulation qui saura exciter leur cœur martial et leur donner cette force, sûre d'elle-même, qui au besoin transporte des montagnes

DORA D'ISTRIA.

LES DERNIERS JOURS

DE

LA THÉOLOGIE PAÏENNE

PROCLUS ET SON DIEU.

Procli philosophi platonici opera inedita, etc. 2e édition, par M. V. Cousin.

Tous ceux qui sont allés à Rome ont contemplé dans l'original même et ceux qui n'ont pas visité le Vatican ont admiré dans des copies peintes ou gravées le magnifique tableau où Raphaël a représenté *l'École d'Athènes*. Là, le Sanzio a peint, groupé, fait revivre, chacun avec son caractère, — presque avec son visage, tantôt retrouvé dans les monumens antiques, tantôt deviné par un puissant instinct, — les maîtres de la pensée grecque, Socrate, Platon, Aristote, et autour d'eux ceux qui les avaient préparés, et ceux qui plus ou moins fidèlement les suivirent. Si l'artiste avait voulu être complet, et si son art n'eût pas eu de limites, il aurait placé au bas de son tableau, sur les derniers degrés du temple, deux groupes encore. Le premier nous eût montré le chef des néoplatoniciens, l'enthousiaste Plotin, plongé dans les ravissemens de l'extase, entre Ænésidème et les mages indiens, c'est-dire entre le scepticisme, qui dégoûte les âmes de la raison, et le mysticisme, qui attire, pour l'annihiler, la raison lasse d'elle-même. Plus bas encore, le second groupe eût réuni les philosophes de la dernière école d'Athènes. Entre eux et Plotin, on eût vu le Syrien Jamblique évoquant par sa puissance théurgique deux génies, Éros et Antéros, devenus vi-

sibles à son ordre, et nouant autour de son cou leurs bras charmans. Près de Jamblique, Proclus, adonné comme lui aux mystères de la théurgie, eût tenu d'une main les oracles de la Chaldée et le *Parménide* de Platon, de l'autre la sphère magique dont il se servait à Athènes pour conjurer les chaleurs brûlantes et ramener les pluies. Enfin, après Proclus, après Marinus son biographe, après leurs successeurs, on eût vu Damascius, ne sachant plus, à force de mysticisme, si l'on peut connaître Dieu, ou si la connaissance du premier Être est impossible, et faisant, par un retour fatal, aboutir l'extase à une sorte de scepticisme inconscient. Ainsi l'imposante fresque eût offert aux regards du spectateur la vie tout entière de l'intelligence grecque, depuis le temps de sa pleine et florissante maturité jusqu'à l'heure où, épuisée par de suprêmes efforts, elle s'éteignit enfin, non sans avoir mêlé, avant de disparaître, quelques brillans rayons aux clartés que le christianisme naissant jetait sur le monde. Néanmoins, dans cette œuvre plus vaste que nous rêvons, Raphaël, se fût-il surpassé lui-même, ne nous aurait appris ni comment les philosophies germent et se développent, ni comment elles finissent.

Les causes de la grandeur et de la décadence des écoles philosophiques, c'est à la philosophie elle-même de les découvrir en étudiant sa propre histoire, qui n'est que la conscience humaine manifestée sous tous ses aspects dans les écrits des penseurs de génie. C'est à la philosophie de considérer, en parcourant les annales de son passé, le jeu des méthodes diverses, d'en juger, d'après les fruits qu'elles ont portés, la puissance ou l'infirmité, et d'acquérir cette expérience dont nul, pas même le génie, ne s'est jamais impunément dispensé. Si le XIXe siècle, qui s'appelle le siècle de l'histoire et de la critique, lit, comprend, discute aujourd'hui en France les systèmes les plus profonds et les plus obscurs comme les plus clairs et les plus accessibles, s'il s'en inspire à propos sans en subir aveuglément l'influence, on sait quelle impulsion, quels exemples et quels travaux l'en ont rendu capable. Parmi ces travaux, le premier et le plus rude fut cette édition des œuvres inédites de Proclus d'où sont sortis tant des savans ouvrages sur la philosophie néoplatonicienne (1). C'était un des grands anneaux de la chaîne immense que M. Cousin devait plus tard reformer tout entière, soit par ses propres efforts, soit par ceux de ses élèves. La première édition étant épuisée, il en donne une nouvelle avec un luxe et une richesse dont ses ressources personnelles auront seules fait les frais. On nous

(1) Ceux de MM. Jules Simon, Ravaisson, Barthélemy Saint-Hilaire, Vacherot, Berger, Bouillet. Voyez aussi, dans la *Revue* du 1er septembre 1844, une étude de M. E. Saisset sur l'*Histoire de l'École d'Alexandrie*.

saura gré de reproduire ici quelques extraits de son *avertissement* où il raconte lui-même l'histoire de ces deux entreprises, qui répondent l'une à sa jeunesse, l'autre à son âge actuel, et que sépare (qui s'en douterait?) un intervalle de quarante-six années. « Pour nous juger équitablement, dit-il, il faudrait se rappeler à quel point la philosophie ancienne était alors (en 1818) négligée en France. Seul, sans conseils ni secours, au milieu de l'indifférence du public, et malgré la désapprobation de la plupart de nos amis, qui nous voyaient à regret enseveli dans de si obscurs et si pénibles travaux, à travers toutes les contrariétés, la disgrâce, la persécution, la maladie, nous avons mené à fin cette laborieuse entreprise avec la constance que donne une ferme conviction, et les yeux attachés sur le but que nul autre que nous n'apercevait encore. Quelques années à peine écoulées, nos efforts, d'abord si froidement accueillis, ont porté leurs fruits et profité à la philosophie. M. de Gérando, dans la seconde et estimable édition de son *Histoire comparée des Systèmes de Philosophie*, a tiré des écrits par nous publiés de nombreux extraits qui ont éclairé la doctrine des alexandrins et de Proclus. Il appartenait au plus grand métaphysicien français de notre siècle de retrouver dans le vieil alexandrin les plus importantes vérités de la psychologie. M. de Biran avait commencé sur les traités *de la Liberté, de la Providence* et *du Mal*, des études qui attestent à la fois sa profonde sagacité et le point élevé où lui-même était parvenu. Depuis 1830, l'école d'Alexandrie et Proclus sont devenus parmi nous le sujet de travaux considérables... Comment s'étonner que nous éprouvions quelque faiblesse pour un ouvrage qui, malgré tous ses défauts, a le mérite d'avoir ouvert une carrière où d'autres depuis ont été plus loin que nous? Quand donc nous l'avons vu épuisé et menacé de disparaître, nous n'avons pu nous résigner à laisser périr avec lui le souvenir de tant de veilles qui n'étaient pas restées infructueuses. De là l'idée de cette nouvelle édition de Proclus. »

Le nouveau et unique volume consacré aux œuvres inédites de Proclus est de beaucoup supérieur à tous égards aux six tomes de la première édition, dont il reproduit la matière, augmentée de la vie de Proclus par Marinus, de nombreux argumens en latin, les uns empruntés à Fabricius, les autres écrits par M. Cousin lui-même, de notes, de citations empruntées à d'autres ouvrages de Proclus, enfin des hymnes de ce philosophe, déjà connus, il est vrai, mais dont le texte est ici reconstitué à nouveau d'après des manuscrits précédemment inexplorés. M. Cousin a donné à la partie philologique du livre les soins les plus attentifs (1). On retrouve enfin au

(1) Un exemple suffira. Le texte grec des trois traités sur *la Providence, la Liberté*

début de ce volume, et enrichie d'intéressans détails, la forte leçon où l'auteur de l'*Histoire générale de la Philosophie* a porté sur l'essence même des doctrines néoplatoniciennes un jugement profond et décisif. Ceux qui se sont fait une règle de puiser avant tout dans l'original la connaissance des systèmes accueilleront cette publication avec une joie reconnaissante. Il y a plus : si, cédant à l'attrait extraordinaire que les spéculations des alexandrins exercent sur les esprits philosophiques, ils se laissent aller à relire Proclus, ils s'apercevront bien vite que les vérités et les erreurs qui tantôt se mêlent et tantôt s'entre-choquent dans ces vieux commentaires sont précisément les mêmes que les vérités et les erreurs dont le conflit est aujourd'hui flagrant. Autour de nous, des penseurs se demandent sérieusement, sincèrement, comme Proclus, et en termes presque semblables, non pas si Dieu existe, mais comment il existe, et si lui attribuer certaines perfections, même les plus sublimes, ce n'est pas porter atteinte à son essence ineffable. Comme du temps de Plotin et de Proclus, déterminer l'infini paraît en ce moment non-seulement difficile, ce qui serait incontestable, mais scientifiquement impossible. La publication de M. Cousin a donc cela d'opportun qu'elle met sous les yeux du lecteur un ensemble de hautes et redoutables questions redevenues actuelles. Aussi, même après tant de beaux travaux que nous ne prétendons ni refaire ni égaler, mais qui sont antérieurs de quinze années à nos graves préoccupations de l'heure présente, nous croyons qu'il est à propos d'examiner encore quel est le dieu de Proclus, et si c'est un dieu, puis quelle est la valeur de la méthode qui a produit sa théodicée, et si cette méthode à la fois ambitieuse et stérile ne doit pas être résolûment écartée par la science moderne. Avant de traiter ces deux points, nous étudierons brièvement dans Proclus l'homme, le païen dévot et faiseur de prodiges, enfin le poète. Sa vie, ses superstitions, ses hymnes, éclaireront d'avance sa doctrine et en prépareront l'intelligence.

et *le Mal* est perdu; mais ces traités subsistent dans une traduction latine à demi barbare de la main du dominicain Guillaume de Morbeka, ami de saint Thomas, pénitencier des papes Clément IV et Grégoire IX. Fabricius avait publié le premier traité d'après un manuscrit de la bibliothèque de Hambourg. Un Français, M. de Burigny, fit transcrire les trois traités d'après le même manuscrit et en donna la copie à la Bibliothèque royale de Paris. En 1820, M. Cousin, ayant étudié cette copie et n'en étant pas satisfait, partit pour l'Italie et trouva deux manuscrits des trois traités de Proclus à l'Ambrosienne de Milan. Il les compara avec le manuscrit de Hambourg, corrigea une foule de mots altérés par les copistes et put même ajouter deux pages entières à la copie de Paris. Le mot à mot latin est éclairci dans la nouvelle édition par des textes grecs empruntés à Proclus et à Plotin. On verra dans le volume même de M. Cousin qu'il a fait de semblables travaux pour le *Commentaire sur le premier Alcibiade* et pour les hymnes de Proclus.

I.

« Pourquoi en effet, a dit M. de Rémusat (1), l'histoire de la philosophie se réduirait-elle à l'exposition des systèmes philosophiques? L'histoire politique ne se borne pas à exposer les systèmes politiques des différens états. Une histoire de la philosophie pourrait être au moins une histoire des philosophes. » Or la biographie des philosophes a d'autant plus de prix et d'intérêt qu'il en jaillit plus de lumières pour l'explication du sens et de la destinée de leurs doctrines. Tel est précisément, selon nous, le mérite de l'*éloge* de Proclus par Marinus, son disciple, car c'est bien là un *éloge* dans toute l'acception bonne et mauvaise du mot. Les défauts mêmes de ce panégyrique servent à caractériser fortement l'état des esprits dans la dernière école de philosophie païenne. Aux beaux temps de l'atticisme, les maîtres étaient vénérés, on tâchait de suivre leurs exemples, on développait leurs idées, on les pleurait après leur mort, on défendait leur mémoire; mais on n'accablait de louanges hyperboliques ni leur personne ni leur souvenir. Xénophon racontait les entretiens de Socrate, Platon agrandissait les pensées et idéalisait l'image de son père intellectuel : Marinus ne s'en tient pas là; il exalte Proclus; bien plus, il le déifie. Dans la biographie comme dans les systèmes, l'antique inspiration est remplacée par le rêve, la poésie par le délire mystique, et la piété par le fanatisme et l'extase. Il serait oiseux de reproduire ici les faits de la vie de Proclus; on les trouvera rapidement et suffisamment exposés dans les récentes histoires de l'école d'Alexandrie. Essayons seulement, en forme d'esquisse, un portrait du personnage où paraîtra la vivante expression d'abord de sa vocation et de ses tendances, puis de ses théories.

L'école d'Alexandrie et l'école néoplatonicienne d'Athènes furent doublement religieuses, par leur goût pour les problèmes théologiques et par leur profond attachement aux dogmes du paganisme. Avant de l'anéantir, le christianisme avait imprimé au vieux polythéisme mourant une secousse qui, pendant quelque temps encore, l'électrisa et le ranima. Même après la vaine tentative de Julien, les philosophes païens crurent de bonne foi que l'olympe pourrait revivre, renouvelé et rajeuni par l'adjonction de toutes les divinités de l'Orient. De là une constante intervention des anciens dieux dans la naissance, la vie, les démarches et les travaux des philosophes. Sans doute l'imagination grecque ne s'était jamais abstenue d'en-

(1) *Bacon, sa vie, son temps,* etc., préface, p. III.

tourer de merveilles le berceau et le génie des plus illustres penseurs. Platon lui-même a sa légende, où Apollon apparaît et joue à son égard le rôle de père en s'unissant mystérieusement avec sa mère Périctyone; mais cette légende est courte et purement poétique. Au contraire, celle de Proclus est donnée par Marinus comme authentique, et elle est surchargée de visions, d'apparitions, d'avertissemens divins. Détachons-en quelques traits remarquables. Proclus naît à Byzance de parens originaires de Lycie, Patricius et Marcella, simples mortels, quoique de race noble et pleins de vertus; mais c'est Minerve elle-même qui le reçoit au sortir du sein maternel et qui fait pour lui l'office de sage-femme, c'est Minerve qui a voulu qu'il vît le jour à Byzance, parce que cette ville est chère à la déesse, c'est elle qui protége ses premières années et son adolescence. Elle lui apparaît en songe et l'invite à cultiver la philosophie. Dès lors le jeune inspiré voue à sa patronne un culte fervent; il l'aime d'un amour qui passe les limites mêmes de l'enthousiasme. Bientôt ses parens l'emmènent à Xanthe, leur ville natale, dont Apollon était le dieu protecteur. C'est encore, dit Marinus, une faveur divine qui accorda cette seconde patrie à Proclus, afin que celui qui devait exceller dans toutes les sciences fût élevé et instruit par le dieu qui conduit les Muses. Un jour Proclus tombe dangereusement malade : on désespère de sa vie; mais voilà qu'un homme dans la fleur de la jeunesse et d'une parfaite beauté s'approche du lit, touche la tête du patient, le guérit et disparaît. C'était Télesphore lui-même, l'un des dieux du cortége d'Esculape. Minerve devait se rendre visible à Proclus plusieurs fois encore, d'abord pour lui ordonner d'aller étudier la philosophie à Athènes même, puis pour le guérir d'un mal terrible; mais de toutes ces visions la plus mémorable fut la suivante. Proclus était à Athènes lorsque ces hommes (les chrétiens) qui n'hésitaient pas, dit Marinus, à déplacer les monumens les plus sacrés enlevèrent la Minerve d'or et d'ivoire qui était l'honneur du Parthénon. La nuit d'après, une femme d'une pure beauté se présente à Proclus et lui prescrit de construire aussitôt un temple. « Il plaît, dit-elle, à Minerve, ta souveraine, de demeurer chez toi désormais. » C'est ainsi que le plus célèbre maître de la dernière école païenne de philosophie vivait en commerce direct et fréquent avec les dieux.

Au reste, si jamais homme fut digne d'entrer dès ce monde en société avec les puissances supérieures, ce fut Proclus. Quand on a réduit de moitié les proportions extraordinaires que Marinus prête à son maître, il reste encore une noble et grande figure, la figure d'un sage, presque celle d'un saint. Le jour où la philosophie aura rencontré son Plutarque, Proclus sera placé aux premiers rangs

parmi les hommes qui ont su élever leur âme et leur caractère à la hauteur de leur génie. En passant par sa belle intelligence, les mythes païens se dépouillent de leurs impuretés. Proclus est Grec, Grec de Constantinople, né à la fin du bas-empire; quoiqu'il ait habité quelque temps Alexandrie, la plus grande partie de son existence s'est écoulée dans cette Athènes qui, savante encore, était plus corrompue que jamais. Il était riche, il était beau, d'une beauté si pure et si exquise que les peintres ne pouvaient saisir sa ressemblance, et que ses nombreux portraits, qui circulaient dans la ville, étaient tous infiniment au-dessous du modèle. Enfin sa constitution robuste et saine ne connut la maladie que deux ou trois fois pendant une vie de soixante-quinze années. Il demeura néanmoins tempérant, sobre, dur envers son corps, livré à des travaux prodigieux et capable de faire, à son école d'Athènes, jusqu'à cinq leçons par jour. Plusieurs fois on lui offrit de brillantes alliances : il ne se maria point; mais ce ne fut point par égoïsme ni pour échapper aux soucis de la famille, selon le conseil d'Épicure, puisque, comme Plotin, il se fit le guide, le tuteur même des enfans de ses amis et prit en main la gestion de leurs biens et de leurs intérêts. Une phrase de Marinus, une seule, laisse douter que Proclus ait été invariablement chaste. Il combattit du moins avec courage les ardeurs de son tempérament. Dès sa jeunesse, il s'abstenait de manger de la chair des animaux. Plutarque, fils de Nestorius, et l'un de ses maîtres, l'ayant blâmé d'exténuer ses forces par un tel régime, Proclus répondit simplement : « Que mon corps aille ainsi jusqu'où je désire, et qu'ensuite, s'il veut, il périsse! » Assurément l'Égyptien Plotin, qui était honteux d'avoir un corps, qui ne parlait jamais de sa patrie ni de sa famille, qui ne permit jamais qu'on fît son portrait ni son buste, parce que le corps, cette vaine image où la nature nous a enfermés, ne vaut pas la peine d'être regardé, Plotin fut mystique à un plus haut degré que le Byzantin Proclus; mais celui-ci le fut assez pour suivre, quelquefois même jusqu'à l'excès, ces admirables exemples de sévérité morale envers soi-même qui étaient aussi dans l'héritage de Socrate et de Platon.

On se tromperait au surplus, si l'on croyait que les néoplatoniciens d'Alexandrie et d'Athènes soient allés, dans la pratique, jusqu'aux dernières conséquences de leur mysticisme. Le but de la vie humaine était à leurs yeux l'unification, l'identification complète avec l'unité absolue par cette extase stupéfiante où l'âme devait perdre jusqu'au sentiment de sa personnalité; mais nul n'arrivait à ce terme de la perfection et du bonheur qu'après avoir parcouru l'échelle ascendante des vertus inférieures, au nombre desquelles étaient les vertus politiques. Sans ambition, mais pleins

d'amour pour la justice et jaloux de l'exercer sous toutes ses formes, nourris d'ailleurs des écrits politiques de Platon et d'Aristote, ces hommes de bien se mêlèrent aux affaires publiques autant que le leur permirent l'état du monde à cette époque et le respect de leur propre caractère. A ce sujet, Porphyre rapporte dans sa biographie de Plotin un fait intéressant et curieux. L'empereur Gallien et l'impératrice Sabine avaient pour Plotin une considération particulière. Encouragé par leur bon vouloir, il les pria de faire rebâtir une ville de Campanie qui était ruinée, de la lui donner avec tout son territoire, et de permettre à ceux qui devaient l'habiter d'être régis par les lois de Platon. Son dessein était de nommer cette ville Platonopolis et d'y aller demeurer avec ses disciples. Il eût aisément obtenu ce qu'il demandait si quelques courtisans de l'empereur n'y eussent mis obstacle soit par jalousie, soit par dépit, soit par quelque autre mauvaise raison. Il est difficile de conjecturer quels fruits eût portés cette entreprise, si Plotin avait pu en tenter les chances. Toujours est-il certain que l'amour de la vie politique et des libres institutions s'était conservé, en dépit des temps, au fond de ces belles âmes. Deux siècles après, Proclus montrait à Athènes des sentimens pareils. Il assistait à ce qu'il restait alors d'assemblées publiques, y exprimait d'excellens avis, traitait des questions de droit avec les autorités de la ville, et non-seulement il les exhortait, mais il les obligeait même par l'ascendant de son autorité philosophique à rendre à chacun ce qui lui était dû. Si le récit de Marinus est véridique, n'y a-t-il pas, dans les efforts généreux par lesquels ce mystique essaie d'améliorer une société abaissée et corrompue, un spectacle aussi consolant qu'inattendu?

Mais au-delà des vertus politiques, les néoplatoniciens en voyaient d'autres d'un ordre infiniment supérieur. Plus haut que la pure contemplation de l'unité ineffable, plus haut même que l'extase, à laquelle Plotin s'était arrêté, ses successeurs, à l'exception pourtant de Porphyre, plaçaient les vertus théurgiques. Aux yeux de Marinus, le mérite éminent de Proclus, son maître, ou plutôt le comble de sa perfection fut de parvenir à l'exercice du pouvoir mystérieux de la théurgie. Qu'était-ce donc que cette vertu singulière? Le lecteur connaîtrait mal Proclus, si nous ne lui parlions de cet élément important de la dernière théodicée païenne. Peu de mots suffiront : on trouvera de plus amples détails chez les historiens de l'école d'Alexandrie, et surtout dans les pages remarquablement claires et complètes que M. F. Ravaisson a consacrées au néoplatonisme à la fin du tome deuxième de son *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*. La théurgie n'était point une momerie, encore moins un artifice grossier au service des charlatans et des fourbes;

c'était, aux yeux de ceux qui la pratiquaient, un procédé sérieux et profondément religieux. Elle consistait proprement à faire des dieux, c'est-à-dire à obtenir par de certains rites que les dieux descendissent en réalité dans leurs images, et non-seulement dans leurs images de bois et de métal, mais aussi dans les hommes eux-mêmes, qui devenaient alors des idoles vivantes de telle ou telle divinité. On voit tout de suite quel parti pouvait tirer de ce procédé, d'ailleurs très ancien, une philosophie qui visait à replonger l'homme dans cette unité divine d'où il était sorti. Avant Jamblique, l'école néoplatonicienne n'avait point pratiqué la théurgie. Plotin admettait, il est vrai, une certaine magie. Partant de cette idée que tous les êtres de l'univers vivant au sein de l'âme générale étaient liés par une sympathie réciproque, il disait que les magiciens étaient capables de rapprocher les natures qui ont un amour inné les unes pour les autres, et cela au moyen de chants, d'invocations, de paroles, de figures, d'attitudes. Il ajoutait néanmoins que les enchantemens et les philtres étaient sans vertu sur l'âme du sage, et que celui-ci ne pouvait être ensorcelé et n'avait pas besoin d'être charmé, son identification avec l'être premier étant opérée et consommée par la seule extase. Porphyre pensait à peu près de même : il enseignait qu'il n'appartient qu'à la philosophie de nous unir avec le Dieu suprême, et il n'attachait à la théurgie qu'une importance secondaire; mais Jamblique et l'auteur, quel qu'il soit, du livre sur les *Mystères égyptiens* firent un pas de plus. Sans s'arrêter à la philosophie, ni à la contemplation, ni même à l'extase, ils établirent ou crurent établir par le moyen du raisonnement que le pouvoir de nous unir à Dieu réside uniquement dans la vertu hiératique ou théurgique.

Proclus se jeta, lui aussi, dans ces voies qui n'étaient plus celles de la science. Incontestablement Proclus est un philosophe de forte race : à une immense érudition, à la science de tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, aux talens de l'écrivain, du versificateur et même du poète, il joint la vigueur de la réflexion et une rare puissance de combiner les idées et de coordonner les diverses parties d'un système. En même temps il a la prétention de concilier toutes les religions entre elles et avec la philosophie. Il va jusqu'à dire que le philosophe doit être le pontife de l'univers. Or, tandis qu'il travaille à cet accord de tant d'élémens divers, d'évidentes prédilections l'entraînent d'une part vers le platonisme, de l'autre vers les oracles chaldéens où Dieu était représenté comme un abîme. Ce sont bien là les deux termes que surtout il s'efforce de réunir et de mettre en harmonie. Il répétait que, s'il en était le maître, il ne laisserait circuler que le *Timée* de Platon et les oracles de Zoroastre. Là

est pour nous le secret des violences que Proclus a fait subir aux plus hautes pensées de Platon. Là aussi est la cause de sa passion pour les opérations théurgiques. Proclus adresse des hymnes et des sacrifices aux dieux de tous les pays, à ceux de la Grèce comme à ceux des Arabes et des Égyptiens; mais c'est le dieu de Jamblique que son âme cherche au-dessus des autres divinités, et c'est à la puissance théurgique qu'il aspire. Phénomène étrange et bien digne des plus sérieuses méditations, ce même Proclus qui n'osait pas nommer Dieu et qui, comme certains modernes, aurait craint de le rabaisser en lui attribuant seulement l'existence, Proclus, par de ridicules incantations et en prononçant des mots inintelligibles empruntés aux barbares, usurpait la puissance divine elle-même, commandait aux élémens, guérissait ses amis malades, prévoyait en songe sa destinée future et connaissait en dormant que l'âme qui lui était échue en partage n'était autre que celle de Nicomaque le Pythagoricien. Ce grand esprit, ce pénétrant génie se mettait à l'école d'une femme, Asclépigénie, fille du second Plutarque, et apprenait d'elle le sens, l'usage, l'efficacité des superstitions chaldéennes. On pourrait, il est vrai, alléguer à la décharge de Proclus que tous ses contemporains en étaient là. Cependant on verra que sa doctrine théologique n'était pas de nature à l'affranchir du joug de ces folles imaginations (1).

Ce qui prouve encore que, quoique Grec, quoique possédant à fond la philosophie grecque, quoique disciple avoué de Platon, dont il a commenté les plus importans dialogues, Proclus avait cédé à l'attrait prédominant des conceptions théologiques de l'Orient, c'est le rang inférieur qu'il assigne aux dieux de la Grèce dans sa hiérarchie des divinités. Moins ébloui par la contemplation vertigineuse d'un dieu sans détermination, semblable au vide ténébreux d'un abîme et égal au néant, il eût compris et retenu, en la perfectionnant, la méthode que Platon avait appliquée à l'interprétation des mythes du paganisme. L'auteur du *Timée* et du *Cratyle* avait été, pour parler le langage de la science moderne, un symboliste de génie. Il avait vu, non pas le premier, mais avec une puissance d'intuition toute nouvelle, que chacune des divinités de l'olympe cachait, sous des formes plus ou moins grossières, soit la conception de Dieu lui-même, soit la notion de l'un quelconque des attributs divins. D'une main délicate et prudente, il avait osé dégager du sein des fables poétiques et populaires le sens religieux qu'elles

(1) Sur les thaumaturges du siècle de Proclus et des temps précédens, on peut consulter l'ouvrage de M. Alfred Maury intitulé *la Magie et l'Astrologie*, chap. III, IV et V, et la *Vie d'Apollonius de Tyane*, de Philostrate, traduite par M. A. Chassang, maître de conférences à l'École normale.

enveloppaient. Pour faire monter les esprits du polythéisme au monothéisme, pour élever sans violence la conscience générale jusqu'à la hauteur des plus pures idées philosophiques, il avait établi entre le dieu de sa théodicée et le grand dieu des Hellènes d'habiles similitudes. Si le dieu de la *République* est la source de l'être et de l'essence, le Jupiter du *Cratyle* est le père de la vie. Une tradition religieuse considérait Athéné (Minerve) comme la fille de Jupiter, née de son cerveau : Platon s'empare de cette fable, et, profitant ingénieusement des apparences étymologiques, il fait d'Athéné, déesse de l'intelligence et de la pensée, la pensée même de Dieu, *Theou noesis*, ramenant ainsi à l'unité d'un seul être Dieu et son intelligence, que le mythe avait séparés. Nous ne prétendons pas que ce système d'interprétations fût infaillible, et que Platon n'ait jamais altéré les mythes primitifs, ces fleurs de l'imagination religieuse que l'on ne touche guère sans les flétrir. Toujours est-il que le profond philosophe employait le seul moyen qu'il y eût de sauver la religion grecque vieillissante : il en recueillait les germes féconds et les semait dans le terrain neuf et riche de la métaphysique spiritualiste, qui en devait transformer la séve. Au lieu de suivre cet exemple, que fit Proclus? Des choses contradictoires, quoiqu'elles attestent une parfaite sincérité et une grande vigueur d'esprit. Païen croyant, pratiquant et dévoué, s'il l'eût fallu, jusqu'au martyre, il aspire à conserver toutes les divinités mythologiques; mais il veut en même temps rester fidèle à sa théorie des hypostases et concilier une doctrine où Dieu n'est rien, pas même l'Être, avec cette mythologie où l'idée et le sentiment de la vie surabondent. Une telle conciliation était jusqu'à un certain point possible dans le pur platonisme, qui affirmait énergiquement en Dieu l'être, la vie, l'intelligence; dans le néoplatonisme de Proclus, elle était impraticable et elle avorte. Jetez les yeux sur le tableau hiérarchique des puissances divines qui résume la symbolique de Proclus (1) : Jupiter n'y est qu'au cinquième rang, et Athéné, cette Minerve si parfaite, qui aux yeux de Platon était l'Intelligence divine, Athéné, que Proclus lui-même adorait d'un cœur si fervent, tombe au sixième groupe, entre Vesta et Mars, et n'est plus qu'une divinité conservatrice et subalterne. Les intentions de Proclus encore une fois étaient excellentes; mais traiter ainsi le paganisme, en reléguer les plus hautes conceptions si bas, au-dessous de l'Un ineffable et des intelligibles, ce n'était ni le relever, ni le transformer, ni le sauver : c'était en réalité lui donner le coup de grâce.

(1) Voyez ce tableau dans l'*Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, par M. Vacherot, tome II.

L'étendue de l'esprit de Proclus et les qualités grecques de son génie atténuent néanmoins à chaque instant les effets négatifs de sa méthode mystique, fondée, on le verra bientôt, sur la seule abstraction. S'il n'avait cru qu'à son Dieu suprême, dont le langage humain ne pouvait rien dire, il n'aurait plus eu qu'à se taire, et la philosophie était morte. Par bonheur, ces divinités grecques, qu'il maintient en les abaissant, participent du Dieu absolu et gardent quelque chose de leur antique nature : par là elles sont à la fois plus pures que les dieux d'Homère et d'Hésiode et plus vivantes que le dieu innommable des Orientaux. Il est donc permis encore d'en parler, bien plus de les prier, de les célébrer, de les chanter en vers. De là ces hymnes de Proclus, quelquefois ternes, pâles, semblables à de médiocres pastiches d'Homère, mais parfois aussi animés de je ne sais quel souffle nouveau. M. Cousin les caractérise en maître quand il parle de « ces hymnes empreints d'une mélancolie profonde, où, désespérant de la terre et l'abandonnant aux barbares et à la religion nouvelle, il se réfugie un moment en esprit dans la vénérable antiquité, avant de se perdre dans le sein de cette unité absolue, objet constant de toutes ses pensées, suprême asile de ses misères. » Oui, une immense tristesse, mais en même temps de fermes espérances, voilà les sentimens qui, dans les jours mauvais, soutiennent ceux qui comme Proclus ont gardé la jeunesse du cœur et la chaleur de l'âme. Pour ceux-là, rien n'est jamais complétement perdu, pas même l'inspiration poétique. Cette inspiration, nous l'avons retrouvée en plusieurs endroits des chants de Proclus, mais surtout à la fin de son hymne à Athéné Polymétis, dont nous essayons de traduire ici les vingt-trois derniers vers.

« ... Écoute-moi, ô toi dont le visage rayonne de pures clartés, donne-moi un paisible refuge, à moi qui suis errant sur cette terre. Donne à mon âme les pures lumières qui brillent dans tes paroles sacrées. Donne-moi la sagesse et l'amour, et souffle à cet amour la force, toute la force qui, du sein des terrestres vallées, m'enlèvera vers l'olympe jusqu'aux demeures du Père excellent. Et si quelque faute honteuse pèse sur ma vie (car combien sont nombreuses, combien diverses les actions impies que je commets, insensé que je suis, ma conscience troublée me le dit assez), pardonne-moi, déesse miséricordieuse et tutélaire ; ne permets pas que les châtimens redoutables me dévorent comme une proie, moi qui, prosterné contre terre, implore la grâce de t'appartenir. Donne à mon corps, à mes membres une santé puissante, inaltérable; éloigne de moi l'essaim des maladies aiguës qui épuisent la chair. Oui, je t'en conjure, ô souveraine, calme de ta main divine la violence de mes sombres douleurs. Au navigateur qui traverse la vie n'envoie que les souffles les plus doux. Donne-lui l'hyménée, des enfans, la gloire, le bonheur, l'aimable sérénité, l'éloquence, l'amitié et son doux langage, la vive intelligence, la force contre le malheur, un

haut rang dans la cité. Exauce, exauce-moi, ô ma reine; je viens à toi chargé de prières, parce qu'une cruelle nécessité me presse; prête à ma voix une oreille favorable. »

Dans ces vers touchans, presque pathétiques par instans, on trouve l'attitude humiliée et l'accent contristé du pénitent, le sentiment douloureux de l'humaine misère, et aussi cet amour de la vie présente et de ses biens qui remplissait les âmes grecques (1). Cependant le philosophe spiritualiste, le mystique fervent y parle plus haut encore que le païen dévot, et quand Proclus implore Athéné sa protectrice, c'est un autre dieu qu'il contemple et qu'il aspire à posséder. Quel était donc ce dieu ineffable?

II.

On ne se propose pas ici d'exposer à nouveau la théodicée de Proclus telle qu'elle est développée dans la *Théologie selon Platon*, dans les *Élémens de théologie* et aussi dans les grands commentaires sur quelques dialogues de Platon, notamment dans les commentaires sur le *Premier Alcibiade* et sur le *Parménide*, qui étaient inédits avant M. Cousin. On voudrait seulement reproduire en quelques pages les traits essentiels des dernières doctrines néoplatoniciennes sur Dieu et sur les attributs divins, étudier à cette occasion les lois qui régissent et dominent la raison humaine, appliquée à la recherche de la cause suprême. Ces lois, qui constituent la méthode en théodicée, sont de nos jours méconnues ou contestées, non qu'elles soient à découvrir, mais peut-être parce qu'elles ne sont pas encore

(1) Il faut remarquer encore, à propos de cet hymne, que les premiers vers ont, au point de vue archéologique, un intérêt particulier aperçu et indiqué par M. Cousin lui-même dans une des notes de son *avertissement*. Proclus était à Athènes, on le sait, lorsque la Minerve d'or et d'ivoire fut enlevée du Parthénon par les chrétiens. Il avait donc contemplé, dans sa splendeur et au milieu du sanctuaire construit par Ictinus, le chef-d'œuvre de Phidias tel qu'il était sorti des mains du grand artiste. Les épithètes descriptives accumulées au début de l'hymne de Proclus doivent probablement rendre avec une certaine exactitude l'image de la célèbre statue. Et en effet Minerve y est appelée de plusieurs noms significatifs tels que *porte-bouclier, habile à manier la lance, coiffée d'un casque d'or;* mais il n'y est pas question de la Victoire qu'elle portait sur sa main étendue selon Pausanias et Arrien, et qui était tout à fait admirable, au rapport de Pline. Cette Victoire, Quatremère de Quincy et M. Beulé en ont admis l'existence dans la composition du colosse, et nous l'avons admirée, posée comme un oiseau et battant des ailes sur la main gauche de la belle Minerve restituée par Simart sous la direction et aux frais de M. de Luynes. Pourquoi Proclus n'en parle-t-il pas, lui qui rappelle tous les triomphes d'Athéné et jusqu'à la défaite qu'elle infligea à la brûlante passion de Vulcain? C'est là un point qui ne peut manquer d'attirer l'attention des archéologues. Nous n'avons pas à le discuter ici; mais notre observation aura du moins fait connaître les divers genres d'importance de l'*hymne à Athéné* publié par M. Cousin.

suffisamment fixées. Ces lois sont-elles psychologiques ou logiques, ou métaphysiques, ou bien sont-elles marquées à la fois de ce triple caractère? Nulle part mieux que dans Proclus elles ne se montrent sous leurs aspects divers, tour à tour suivies, violées, puis obéies de nouveau. Ces lois, que la philosophie spiritualiste avait heureusement élucidées pendant le cours des siècles, Hegel les a mêlées et confondues. En cela, et malgré de notables différences, il a suivi l'exemple de Proclus, pour qui, à part certaines réserves, il a maintes fois exprimé ses prédilections. Ainsi revenir au vieux Proclus, c'est rester à beaucoup d'égards sur le terrain philosophique de notre âge et agiter des questions contemporaines.

Rendons tout d'abord à Proclus la justice de reconnaître qu'il repousse catégoriquement la doctrine du hasard. Avant lui, Platon dans *les Lois*, Aristote dans *la Physique*, Plotin dans la troisième *Ennéade*, avaient écarté cette absurde explication de l'origine des êtres. Ils avaient compris que, le hasard n'étant rien ou n'étant qu'un accident fortuit, il répugnait à la raison de rendre compte par ce vain mot de l'ordre universel. Même à sa dernière heure, la philosophie grecque se révoltait contre un pareil non-sens, et Proclus déclarait qu'admettre le hasard, c'est renoncer à la science. On n'oserait plus aujourd'hui essayer de ramener dans la discussion des grands problèmes ce chimérique fantôme du hasard, si cher à certains matérialistes du siècle dernier; mais, qu'on le sache ou non, on l'évoque d'une autre manière quand on supprime les causes et la métaphysique, ou bien quand on n'admet que des séries indéfinies de phénomènes dont chacun n'est que l'effet du précédent, sans que la chaîne se puisse terminer à un premier principe qui soit cause sans être effet. Proclus croit à quelque chose d'incorporel qui n'a pas été produit et qui a produit tout ce qui existe. Par là, il appartient à la grande famille des métaphysiciens spiritualistes, et jusque-là il est platonicien.

Il est encore métaphysicien spiritualiste en cet autre point qu'il fait de la psychologie la base de la théodicée. Il enseigne que l'âme doit se connaître elle-même et qu'elle possède dans sa propre nature de quoi s'élever jusqu'à Dieu. Plus la science marche, plus elle s'assure que cette route est la bonne; mais il faut la bien suivre, tandis que Proclus ne tarde guère à l'abandonner. Son siége est fait d'avance : sa doctrine sur Dieu, il a beau dire qu'il la cherche, elle est toute trouvée. Dieu est l'unité pure : la connaissance de l'âme doit nous conduire à Dieu; nos facultés devront donc nous conduire, bon gré, mal gré, à l'unité pure. De là cette théorie, qui avait quelques racines dans le passé, mais que Proclus pousse à outrance et qui consiste à soutenir que le semblable est connu par

le semblable. « Nous connaissons, dit-il presque au début de la *Théologie selon Platon*, nous connaissons le sensible par la sensation, le vraisemblable par l'opinion, la vérité déduite par le raisonnement, l'intelligible par l'intelligence. » Jusque-là, cette psychologie est vraie et peut se justifier. Par malheur, le philosophe ne s'arrête pas dans sa marche. Il continue et dit : « De même c'est par l'unité (de notre nature) que nous connaissons l'Un parfait . » Ce dernier principe est ce qui, dans Proclus, a particulièrement charmé Hegel : il signifie en effet qu'au plus haut de la connaissance l'esprit de l'homme ou le sujet est identique à son objet, c'est-à-dire à Dieu. Or l'identité du sujet et de l'objet est, comme on sait, une des propositions essentielles de l'hégélianisme. Il n'y a pas beaucoup de différence entre cette proposition et cette autre, assez moderne, que Dieu n'existe que dans l'esprit de l'homme. Pour Proclus, il est vrai, l'identification de l'âme humaine avec Dieu n'était point constante : elle ne s'opérait que par le suprême effort de l'extase. Toujours est-il qu'aux yeux du philosophe néoplatonicien cette unification se produisait au moyen de ce qui, dans notre âme, est purement un. Or cela ne se comprend pas. Lorsque la psychologie enseigne que l'âme humaine a certaines facultés intellectuelles, par exemple le raisonnement et la raison, lorsqu'elle ajoute que le raisonnement atteint tels objets et la raison tels autres, il n'est pas d'esprit un peu ouvert qui n'entende ce langage; mais que l'unité, qui n'est qu'un caractère de notre âme, et qui ne saurait d'aucune façon être considérée comme une faculté de connaître, saisisse et conçoive l'unité de la nature divine, c'est une énigme métaphysique qu'il faut renoncer à déchiffrer.

D'ailleurs Proclus a jugé qu'il y avait lieu de démontrer l'existence de Dieu, et sur ce terrain il est plus aisé de le suivre. Cette partie de sa doctrine est remarquablement belle et forte : son génie analytique y déploie ses meilleures ressources. Il y a dans son argumentation quelque chose de l'essor de Platon, de la rigueur d'Aristote et de l'intuition sereine de saint Anselme. Ce n'est point que les trois preuves qu'il propose soient également saisissables et irréprochables en tout leur développement. La première en particulier, qui se fonde sur l'idée de l'unité, est obscure et subtile. Négligeons-la, et ne parlons que des deux autres, dont nous omettrons ce qui rebuterait absolument le lecteur. La seconde est appuyée sur la notion et le désir du bien. Tous les êtres, dit Proclus, désirent le bien; or ce bien ne peut pas être identique aux êtres qui le désirent, car alors ces êtres seraient le bien lui-même, et n'auraient plus à désirer ce bien qu'ils posséderaient; donc le bien est antérieur à tous les êtres qui le désirent. Ce raisonnement équivaut à

celui que fait la théodicée moderne quand elle dit, en substituant le mot parfait au mot bien : Je désire et je conçois le parfait; si ce parfait n'est pas la perfection suprême, j'en conçois un autre qui est la suprême perfection, et celui-ci est le vrai parfait que ma raison affirme. Ainsi il existe un être qui est la perfection absolue, et cet être c'est Dieu. — Voici enfin, brièvement résumée, la troisième preuve de Proclus. Il faut une cause première. Supposez en effet qu'une telle cause n'existe pas : dans cette hypothèse, ou bien il n'y aura plus d'ordre dans l'univers, ce qui est faux, ou bien les causes, se produisant mutuellement, formeront un cercle où chacune d'elles sera effet autant que cause, de sorte qu'il n'y aura pas de véritable cause, — ou bien enfin on ira à l'infini dans la poursuite des causes; mais la science doit s'arrêter dans cette recherche, ou n'être plus la science. Donc il y a une cause première de laquelle tous les êtres émanent.

Hâtons-nous de le remarquer : si ces deux dernières preuves de l'existence de Dieu ne sont pas valables, aucune ne vaut, car la science actuelle n'en a pas d'autre à offrir; mais elles n'empruntent nullement leur solidité, reconnue par tant d'écoles, à l'idée fondamentale du néoplatonisme. Cette idée, on le sait déjà, c'est que Dieu est l'unité, et rien que l'unité, c'est-à-dire quelque chose de radicalement indéterminé. Dès le premier pas, Proclus, comme tous ceux qui de près ou de loin le suivent, est obligé de sortir de sa théorie pour rentrer dans la doctrine inévitable d'un Dieu déterminé et vivant. On ne redira jamais assez, surtout aujourd'hui, qu'un Dieu pareil à l'Un de Proclus ne toucherait d'aucun côté notre intelligence, que nous n'en aurions ni le plus vague sentiment, ni l'idée la plus confuse, que personne n'y penserait et que nul ne songerait à démontrer qu'il existe. Au vrai, le philosophe qui se prouve à lui-même ou qui prouve aux autres que Dieu est réellement ne découvre pas Dieu, il ne le prouve même pas; il s'assure seulement, et il assure ceux qui l'écoutent ou le lisent, que la raison ne peut nier Dieu sans se nier elle-même. Qui ne voit toutefois que s'assurer qu'on ne peut nier l'objet d'une idée, c'est déjà connaître cet objet, tout au moins le concevoir? Et comment concevoir un objet absolument indéterminé, puisque l'indéterminé pur est insaisissable à la pensée? Quelque idée de Dieu, par conséquent l'idée de quelque détermination ou d'une certaine manière d'être en Dieu, est indispensable à qui parle de Dieu. Rien ne sortira jamais de rien. Pour déduire quoi que ce soit d'une idée, il faut supposer que cette idée contienne plus que le rien. Pour traiter du Dieu indéterminé, force est bien de le déterminer à l'avance et de mettre un peu de vie dans la notion qu'on en pose dès le début. Hegel n'a

pas éludé cette loi; sa première trilogie de l'être, du non-être et du devenir contient le devenir, qui est une façon déterminée, quoique fuyante, d'exister. Avant Hegel, Proclus avait subi cette nécessité imposée à la connaissance humaine. Au lieu de se contenter, comme Plotin, de poser au faîte des existences l'Un, d'où émaneront tous les êtres, Proclus tente de prouver l'existence de l'Un, qui est, dans sa pensée, aussi indéterminé que l'Être de Hegel, *identique au non-être*, l'a été plus tard. Voilà cependant que pour faire accepter à la raison cet Être, cet Un, cet indéterminé, sans lequel sa doctrine s'écroulerait du sommet à la base, Proclus est contraint de déterminer son indéterminé et de l'appeler le bien et la cause, bref de le baptiser des noms les plus significatifs et les plus déterminans que contiennent les dictionnaires du sens commun et de la science. Son système débute par une contradiction flagrante qui le suivra jusqu'à ses derniers développemens.

Proclus a lui-même aperçu cette inconséquence; il a voulu la justifier. Y a-t-il réussi? On doit se le demander, car, s'il a eu le droit de la commettre, d'autres ont eu aussi après lui ou auront encore dans l'avenir ce même droit. Sa théorie des attributs de Dieu nous l'apprendra. En effet, l'impossibilité de rien attribuer au premier principe y est érigée en doctrine régulière et scientifique. C'est aujourd'hui une crainte très vive et très sérieuse chez certains esprits que celle de rabaisser Dieu en le revêtant des puissances et des facultés de l'âme humaine, ces puissances fussent-elles conçues comme agrandies jusqu'à l'infini. On redoute l'anthropomorphisme, et on a raison; mais la philosophie en est-elle donc réduite à la triste alternative de choisir entre l'anthropomorphisme et un Dieu égal à zéro? Platon ne l'avait pas cru : il avait considéré comme impies ces fables poétiques où les dieux se souillaient des plus honteuses passions et donnaient aux hommes les pires exemples; néanmoins le Dieu que sa raison avait conçu était quelque chose, disons mieux, ce Dieu était quelqu'un, et quelqu'un de parfait. Proclus est trop platonicien et trop religieux pour avouer que son Dieu soit un pur néant. Et cependant il n'ose appliquer à la connaissance du principe inaccessible et ineffable qu'une méthode négative. Il lui répugne d'employer à cette occasion ce qu'il appelle la trompeuse analogie, c'est-à-dire cette sorte d'induction dont nous parlions tout à l'heure, et qui consiste à transporter en Dieu nos propres perfections revêtues d'infinitude. Nier de Dieu toutes les qualités des êtres lui paraît le plus sûr; mais, par un détour imprévu, il transforme ses négations en véritables affirmations. Il prétend que refuser à Dieu une qualité, c'est lui accorder, lui reconnaître la puissance de créer cette qualité en dehors de sa nature. A l'en

croire, quand on dit : Dieu n'est pas l'intelligence, c'est comme si l'on disait : Dieu a le pouvoir de produire l'intelligence. Quand on dit : Dieu n'est pas l'âme, c'est comme si l'on disait : Dieu a le pouvoir de produire l'âme. Si Dieu était quelque chose, il ne produirait aucune chose. Le manque, le défaut dans le premier principe est, dit encore Proclus, le signe non certes de l'infériorité et de la privation, mais au contraire de la prééminence. Ainsi Dieu ne sera rien de ce qu'on affirme des créatures, en vertu de ce principe que tout producteur doit être supérieur à son produit, toute cause supérieure à son effet. — Certes l'évidence de ce principe n'est pas un seul instant contestable, mais Proclus l'a-t-il bien compris, et de quelque façon qu'il l'ait entendu, y est-il du moins resté fidèle?

Proclus recommande aux philosophes, dans un de ses ouvrages intitulé *les Dix doutes sur la Providence*, de prendre pour guide Mercure, qui inculque aux âmes les vérités du sens commun. Il ne veut pas dire, en parlant ainsi, que la philosophie soit condamnée à ne pas dépasser les limites du sens commun, mais bien qu'elle est tenue d'en respecter les principes alors même qu'elle les développe. Eh bien! Proclus a oublié que le sens commun mesure à sa manière la valeur des êtres qu'il connaît, qu'il place les uns au-dessus des autres, qu'il établit entre eux des degrés d'infériorité et de supériorité. Pour le sens commun, un être est supérieur à un autre être, lorsque le premier possède une qualité qui manque au second, ou bien encore lorsque celui-là, semblable d'ailleurs à celui-ci, l'emporte par un développement plus grand et plus complet des qualités communes à l'un et à l'autre. Essayez de lui faire accroire que le comble de la supériorité est précisément l'absence, non-seulement de toute perfection, mais de toute qualité quelconque : vous n'y parviendrez jamais. La philosophie, dont les vues sont plus hautes et plus larges que celles du sens commun, doit-elle, sur ce point, se montrer de meilleure composition? Elle ne le pourrait pas, le voulût-elle. La raison l'oblige à soutenir que l'être supérieur à tous les autres est celui en qui les puissances les plus hautes résident au suprême degré. Or la pensée de Proclus est fort différente. Selon ce philosophe, le principe suprême est simplement celui dont le caractère essentiel se retrouve dans tous les êtres sans aucune exception; mais, à son sens, l'unité est le seul caractère commun à tous les êtres : donc le premier principe est l'unité pure. Qu'après cela l'unité pure ne soit qu'une abstraction creuse, peu lui importe; que cette unité vide exclue toute qualité, il ne s'en inquiète pas. L'unité est ce que l'esprit rencontre partout : c'est assez; Dieu sera l'unité, rien de plus. Cependant que deviennent dans cette théorie les droits du sens commun et ceux de la raison? Ils deviennent

ce qu'ils peuvent. Cela ne regarde plus Proclus, ou plutôt le sens commun et la philosophie se vengent, ils rentrent à l'improviste dans le système d'où on les a repoussés et arrachent à Proclus cet aveu : Dieu est une cause, il est la cause de tout. En d'autres termes, Dieu, qui n'a pas d'attributs, possède néanmoins le suprême attribut, la puissance.

Hegel est plus d'accord avec lui-même, du moins au début de son mouvement dialectique. Il place au point de départ l'être pur, l'être indéterminé, l'être dépouillé et nu; mais il sait ce qu'il fait, et, sauf à se contredire bientôt, il confesse que son être pur est identique au néant (*das Nichts*). Proclus n'a point cette intrépidité. Il réduit bien son premier principe à la dernière nullité, il lui ôte courageusement l'être, la vie, l'éternité, l'intelligence, l'âme, le mouvement, la liberté; il va même plus loin, il avertit qu'en nommant Dieu le Bien et l'Un, il ne prétend rien affirmer de son intime nature. Toutefois, cette œuvre d'anéantissement une fois consommée, il en nie les effets et s'écrie : « N'allez pas croire qu'un tel Dieu ne soit rien! Il n'est pas tout non plus; il est le principe et la fin de tout. » Soit. Les critiques les plus concilians trouveront cependant quelque difficulté à comprendre cette théodicée, et à concevoir par exemple qu'une cause productrice dépourvue d'intelligence soit supérieure à l'intelligence parfaite et consciente d'elle-même. Pascal a dit avec autant de force que d'éclat : « Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Cette phrase célèbre n'est si éloquente que parce qu'elle exprime une profonde vérité psychologique dont la métaphysique doit profiter sous peine de n'agiter que d'arbitraires hypothèses. La science philosophique ne connaît réellement qu'une seule cause digne de ce nom. Cette cause, c'est l'âme humaine agissant librement, c'est-à-dire sciemment. Otez à cette cause l'intelligence de ses actes, elle déchoit de son rang de cause et tombe au rang des forces fatales et aveugles. En cet état, est-elle supérieure à ce qu'elle était quand elle possédait la conscience? Qui osera répondre que oui? Inconscient, dénué d'intelligence, le dieu de Proclus est une cause inférieure à l'intelligence qu'il produit. Que ceux qui estiment que la nature divine nous est à jamais inaccessible gardent le silence sur les attributs de Dieu, ils seront du moins conséquens avec eux-mêmes; mais qu'après avoir mis la connaissance des perfections absolues au-dessus et en dehors de la science, ils donnent pour cause à des œuvres où brille l'intelligence et à des êtres doués de raison un Dieu nul comme celui de Proclus, ou une molécule chimique comme les récens matérialistes,

n'est-ce pas trop oublier les lois de la raison et les principes sans lesquels elle flotte comme un navire privé de gouvernail et de boussole?

Ce qui vient d'être dit suffit à réfuter la théorie néoplatonicienne des hypostases. On n'y insistera pas davantage. Arrêtons-nous un peu plus longtemps sur l'acte par lequel Dieu, chez Proclus, engendre son premier produit, parce que là nous rencontrons Hegel et tous les panthéistes modernes. Je ne sais si le problème de la création sera jamais scientifiquement résolu. Peut-être quelque jour le vol plus puissant des facultés humaines les portera-t-il jusque dans les profondeurs de ce mystère. En attendant, la circonspection de l'école spiritualiste, qui se borne à dire que Dieu est le créateur de l'univers sans prétendre savoir comment il le crée, a sur l'audace des panthéistes l'avantage d'éviter des explications incompréhensibles qui n'expliquent rien et propagent les chimères. N'est-il pas provisoirement plus sage de réserver le problème que d'adhérer par exemple à la théorie hégélienne? Dans un travail clair et nerveux, M. Paul Janet a soigneusement analysé la dialectique de Hegel, sondé le principe d'où elle part et démontré que ce principe est stérile, et impuissante la méthode qui se flatte de le féconder. Cette discussion n'est pas à recommencer. On nous permettra seulement d'indiquer dans Proclus les origines du *procès* hégélien, c'est-à-dire de ce développement par lequel l'être indéterminé devient successivement tous les êtres de l'univers. De frappantes analogies, mêlées, il est vrai, de notables différences, rapprochent en ce point Hegel et Proclus.

Dans ses *Leçons sur l'Histoire de la Philosophie*, Hegel donne des éloges à Plotin; mais il lui préfère Proclus, dont la méthode lui semble moins arbitraire, moins chargée de métaphores, plus systématique, plus régulière et plus conforme à la dialectique de Platon. Il est certain que toutes les fois que Plotin a tenté d'expliquer le passage du premier principe aux êtres qui émanent de lui, il s'est borné à accumuler de brillantes images. C'est tantôt un vase trop plein qui déborde, tantôt le rayonnement d'une lumière qui s'échappe de la cause sans troubler sa quiétude, tantôt quelque chose de pareil à des parfums qui, tant qu'ils durent, embaument de leurs exhalaisons tout ce qui les entoure. Proclus, que M. Cousin a bien nommé l'Aristote de l'école d'Alexandrie, rejette, lui aussi, ou croit rejeter les métaphores de Plotin, comme Aristote dédaignait celles de Platon. Il reste néanmoins à savoir si ce qu'il apporte vaut mieux que ce qu'il élimine. La grande difficulté du système des émanations est de rendre fécond le premier principe, qui n'est que l'unité abstraite, sans plus, et d'en tirer des existences.

Ou bien il n'y aura dans l'univers de Proclus rien que la seule unité, ce qui n'est pas admissible, ou bien il est nécessaire que ce principe des êtres sorte de lui-même, se multiplie, *se plurifie*. Toutefois, en se multipliant, il doit rester lui-même et conserver intacte son ineffable unité. Et n'oubliez pas que ce principe n'a ni intelligence, ni volonté, ni aucun attribut quelconque qui l'incline à produire les êtres. Le Dieu de Platon crée le monde parce qu'il est bon, exempt d'envie, et qu'il veut qu'il existe des êtres autant que possible semblables à lui. Le Dieu de Proclus n'est que l'*un*, de même que le premier principe de Hegel n'est que l'*être pur*. Comment l'unité, n'étant que l'unité, produira-t-elle autre chose qu'elle-même? comment par exemple produira-t-elle l'intelligence? A cette question, Proclus répond : « L'unité *s'abaisse*, et en s'abaissant elle produit des unités à la fois semblables et inférieures à l'unité productrice. Or ces unités particulières et inférieures sont comme *la fleur* et *les sommets* des intelligences. Et ainsi, en produisant les unités inférieures, l'unité suprême produit du même coup les intelligences. » Arrêtons-nous là et voyons si cette production des unités et de l'intelligence par l'unité première est possible et légitime, car si elle ne l'est point, dès son premier pas la dialectique de Proclus est paralysée. Avec un peu d'attention, le lecteur comprendra aisément ce que nous allons dire.

Recourons à une comparaison qui n'est pas dans Proclus, mais qui nous aidera à l'entendre. Supposons que j'aie un vase rempli d'eau et que je l'incline : qu'en tombera-t-il? De l'eau évidemment, des gouttes d'eau qui, dans leur chute, se diviseront de plus en plus. Si je prétends qu'à un certain point de leur chute ces gouttes d'eau deviennent du vin sous prétexte qu'elles sont comme la fleur et le sommet du vin, vous croirez que je raille, ou, si vous pensez que je parle sérieusement, vous avouerez ne pas comprendre comment ces gouttes d'eau deviennent du vin. Reprenez maintenant la théorie de Proclus. Son unité pure, c'est l'idée générale et abstraite de l'unité. S'*abaisser*, dans la langue de Proclus, signifie quelque chose de très clair pour qui sait l'entendre : ce mot exprime le mouvement d'une idée qui, de générale qu'elle était, se transforme en se divisant, et se décompose en toutes les idées particulières qu'elle comprend. Ainsi procède l'unité de Proclus : elle produit les unités inférieures, comme l'idée générale produit les idées particulières enfermées dans sa compréhension, ou, si vous voulez, comme une masse d'eau produit, en se divisant, toutes les gouttelettes qu'elle comprenait. Il semble que jusque-là Proclus ne dise rien que de vrai; pas du tout, déjà il se trompe. Voyez plutôt : une idée générale ne se brise pas, ne se divise pas toute seule en ses idées particulières;

cette division, il faut qu'un esprit, le mien ou le vôtre, l'accomplisse, de même que l'eau ne sortira pas du vase dont j'ai parlé, si une main ne le vient incliner. Cependant, au moment où l'unité de Proclus, qui est proprement une idée générale, s'abaisse, c'est-à-dire se brise en ses unités inférieures, il n'existe encore aucun esprit, ni humain ni divin, pour la diviser en ses multiples, et elle-même ne possède aucune force, aucune faculté capable d'opérer cette division. Donc, quoi qu'en dise Proclus, son unité restera unité; elle ne s'abaissera pas, elle ne se divisera pas, elle ne produira rien, et rien ne viendra au monde.

Ce n'est pas tout. Accordez au philosophe que cette impossibilité devienne possible; admettez qu'un vase plein d'eau épanche l'eau qu'il contient sans que personne ne l'incline, concédez-lui que son unité morte, inerte, indéterminée, prenne je ne sais où, puise, si l'on veut, dans son néant même la force de se diviser : que produira cette division? Évidemment rien autre chose que le morcellement du tout primitif. En se brisant, l'unité produira des unités pareilles à la première, abstraites et indéterminées. Par quel miracle ces unités se changeraient-elles en autant d'intelligences? On ne le voit pas. Entre l'unité pure et l'intelligence il y a un abîme. De l'une à l'autre, il faudrait un passage. Ce passage, ce n'est pas l'*abaissement*, nous l'avons prouvé. Le dieu de Proclus n'est donc ni un principe, ni une cause, ni une source d'êtres. Il n'est rien, il ne fait rien et ne peut rien faire. Pourquoi? Parce que ce dieu est radicalement indéterminé, parce que c'est au fond une négation pure, et qu'en théodicée la méthode négative adoptée par Proclus ne mène qu'au néant.

Chose remarquable, et qui justifiera les développemens dans lesquels on vient d'entrer, Hegel, à part la différence des termes, procède comme Proclus, et sa dialectique, comme celle du penseur néoplatonicien, présente dès le début un vice qui l'arrêterait court, si l'auteur de la *Logique*, par une frappante inconséquence, ne se hâtait d'introduire dans ses déductions des notions empruntées à l'expérience. Mais si Proclus s'est fourvoyé au point de départ, si sa méthode est absolument impuissante, où donc a-t-il puisé sa doctrine de la Providence, admirable à tant d'égards? C'est qu'il a presque constamment employé, à son insu, la méthode analogique ou plutôt l'induction rationnelle, qui est aussi féconde que la méthode négative est stérile. Il faut montrer maintenant quel parti il a tiré de cette méthode, à quel maître il l'avait empruntée et quels services cette méthode, complétée et corrigée, pourrait rendre à la science actuelle.

III.

On a raison d'admirer l'école d'Alexandrie. Chez les principaux philosophes qui l'ont illustrée, il y a un souffle, une profondeur, une étendue, une puissance d'intuition métaphysique sans lesquels l'influence du néoplatonisme, qui s'est prolongée à travers le moyen âge et la renaissance jusqu'à nos jours, serait tout à fait inexplicable. Les grands monumens que Plotin et Proclus ont légués à la postérité, ceux au moins qui sont arrivés jusqu'à nous, renferment de remarquables parties où brillent d'éclatantes vérités. Pourtant l'élément solide et durable de leurs doctrines, ce n'est pas en eux-mêmes qu'ils l'ont trouvé, ce n'est pas à leurs méthodes personnelles et favorites qu'ils le doivent. Proclus vise à concilier Platon avec l'Orient; mais rarement il y réussit. Tantôt il penche du côté du panthéisme, et il y tombe : alors le Dieu qu'il célèbre s'évanouit dans le vide de l'abstraite unité; tantôt, par un mouvement contraire, il revient à Platon, et aussitôt son Dieu s'anime et vit. Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans l'une comme dans l'autre évolution il s'imagine toujours platoniser. C'est de sa part une pure illusion. Quand il emploie réellement la dialectique platonicienne, il abandonne la sienne propre, il ruine sa théorie du Dieu indéterminé, et quand il reste fidèle aux procédés alexandrins, il suit une voie que Platon n'a jamais suivie dans ses recherches sur la nature et sur les attributs de Dieu. Les deux méthodes qui se disputent en quelque sorte la pensée de Proclus, et qui tour à tour la maîtrisent, sont aussi celles qui se partagent les métaphysiciens d'aujourd'hui. La double théorie de Proclus sur la Providence nous permettra de voir fonctionner les deux instrumens scientifiques et de juger lequel est le meilleur. Décomposer et décrire le véritable *organum* de la théodicée serait l'un des plus grands services que l'on pût rendre en ce moment à la philosophie.

Il est bien difficile d'affirmer Dieu et de nier en même temps la Providence. La Providence, c'est la cause de l'ordre du monde : or cet ordre est si évident et tellement inexplicable en l'absence d'une cause excellente qui le produise et le maintienne, que les athées sont obligés d'attribuer à la matière des vertus providentielles. Aussi est-ce sur l'idée de Providence que la famille et l'enseignement s'appuient à l'envi pour édifier dans les jeunes esprits la connaissance de Dieu. Cette preuve en effet a l'inappréciable avantage de parler éloquemment à toutes les facultés de l'homme : à ses sens par les spectacles de la nature, à sa conscience par la considération des résultats moraux de ses démarches bonnes ou mauvaises, à sa raison par la nécessité de rapporter des œuvres mer-

veilleuses à une cause mille fois plus merveilleuse encore. Nous n'oublions pas que cet argument ne donne pas complète satisfaction aux purs philosophes, et que la notion métaphysique de l'infini s'y doit joindre, sans quoi le principe que l'on conçoit, quoique très grand, n'atteint pas la grandeur suprême. Toutefois, si cette manière d'envisager la Divinité n'est ni la seule ni la plus profonde, elle est incontestablement le vestibule de la théodicée : pour aller plus loin, il faut passer par là. Les facultés religieuses de l'homme y reçoivent doucement l'éducation première dont elles ont besoin, et les regards de la raison s'y habituent graduellement à des clartés de plus en plus resplendissantes; mais parmi tous ces rayons qui partent de l'éternel foyer de lumière, il en est un que les beautés de l'univers et la sérénité de la conscience réfléchissent infailliblement, et dont les yeux les moins attentifs sont frappés. Ce rayon, c'est celui de l'intelligence divine. Que la cause de l'ordre physique et de l'ordre moral soit une cause intelligente, voilà ce que la raison comprend le plus tôt et le mieux. Parcourez les écrits où il est traité de la Providence, depuis l'entretien de Socrate avec Aristodème le Petit jusqu'au récent volume de M. de Rémusat intitulé *Philosophie religieuse*, et qui présente avec exactitude l'état actuel de la question : vous reconnaîtrez que la notion de providence enferme, implique nécessairement l'idée d'intelligence. Les stoïciens eux-mêmes, dont le Dieu est matériel, incorporé au monde et intérieur à son œuvre, ont mieux aimé attribuer la raison à la matière que d'admettre une providence dépourvue de raison, et si leur Dieu n'est que du feu, c'est du moins un feu intelligent, un feu artiste : solution inadmissible, mais qui démontre à quel point il est difficile de concevoir une Providence à laquelle l'intelligence manquerait. Cette difficulté ou plutôt cette impossibilité radicale, on l'affronte aujourd'hui. Proclus, lui aussi, l'avait affrontée. Ne parlons donc ici que de ce philosophe, et voyons comment il est sorti de la lutte que sur ce point il a engagée avec la raison.

Il a sur la Providence deux doctrines : l'une qui est le fruit de sa méthode négative, l'autre qui a sa source dans un procédé scientifique fort différent. Ces deux doctrines sont tellement distinctes qu'il n'y a pas moyen de les confondre. Proclus est religieux au plus haut degré; le dogme de la Providence lui est cher, tellement cher, qu'il le défend éloquemment et fortement contre les objections qui avaient cours de son temps (1). Toutefois il n'est pas moins attaché à sa conception alexandrine d'un Dieu ineffable, purement un, vide d'attributs. Il essaie donc de tirer l'idée de Provi-

(1) Voyez les trois traités sur *la Providence, la Liberté* et *le Mal*, nouvelle édition de M. Cousin, p. 78.

dence de la notion abstraite de l'unité, et de prouver que la Providence ne doit pas descendre au niveau de l'intelligence. Pour y parvenir, il a recours à un subterfuge vraiment indigne d'un aussi grand esprit, et qu'on ne pourrait lui pardonner, si sa bonne foi n'était évidente. Il joue sur le mot *pronoïa*, lequel signifie dans la langue grecque, comme le mot Providence dans la nôtre, vue anticipée, préconnaissance des choses à venir. Ce sens, qui est le seul raisonnable, Proclus l'écarte; il prétend que *providence* veut dire un être qui existe antérieurement à la connaissance, antérieurement à l'intelligence, de telle façon que la langue, cette expression spontanée du sens commun, semble témoigner en faveur de la méthode négative, et placer le dieu Providence au-dessus et en dehors de toute intelligence. Tout n'est pas décidé cependant; la raison est moins complaisante que les mots, qui souffrent tout, et il reste à prouver qu'une Providence sans intelligence mérite encore son nom et joue dans le monde un rôle quelconque. Proclus le prouve en effet; comment? En disant que c'est *par son être* que Dieu produit tout, et que sa Providence n'est que *son être même*, rien que son être, antérieur et supérieur à tout attribut et à toute détermination. Cette explication est répétée à satiété dans le grand commentaire sur le *Parménide*, et chaque fois que Proclus la répète, il se persuade avoir atteint le comble de la clarté philosophique, tandis qu'il roule dans les ténèbres et dans le vide et que sa pensée n'embrasse que des ombres. Voilà où la doctrine du Dieu indéterminé peut jeter une belle intelligence. Voici maintenant comment une belle intelligence, par une sorte d'instinct de conservation philosophique, recule devant ces abîmes et revient à la vérité, au prix de plus d'une inconséquence. Ne pouvant rien faire de cette Providence, qui n'a pour toute puissance que son être et pour tout être que son unité, Proclus, devenu subitement aussi prodigue qu'il était avare, la pare d'une triple couronne de triples attributs. Il lui accorde d'abord la bonté qui constitue les êtres, la sagesse qui les conserve, la beauté dont l'attrait ramène les êtres à leur principe. A ces perfections il ajoute la volonté, la connaissance et la puissance, ou en d'autres termes la liberté, l'intelligence et la souveraineté, et afin de compléter ces dernières puissances, il proclame la Providence juste, véridique et universelle. Sans chercher si ces expressions ne sont pas autant de mots à la place d'autant de choses absentes, bornons-nous à remarquer que chacun de ces termes est une atteinte mortelle portée au principe de l'indétermination et à la méthode négative. Ou cette méthode est fausse, ou le dieu de Proclus doit rester sans attributs, dans sa nudité primitive et fatale.

Ce n'est pas tout : la doctrine de la Providence soulève une mul-

titude d'objections redoutables. Parmi ces objections, les unes doivent être résolues, les autres infirmées, d'autres encore écartées. Or ce travail, très complexe dans le détail, se réduit à prouver que Dieu est bon, que le bien domine dans le monde, enfin que l'univers et l'homme sont tellement constitués, que le bien doit indéfiniment s'accroître et le mal indéfiniment diminuer. Soutenir ces trois propositions, c'est être optimiste, et optimiste de la bonne façon, car il y a une façon absurde de l'être. On professe un optimisme absurde, cruel, impitoyable, lorsqu'on se pique de démontrer que tout est toujours pour le mieux, et que tout malheureux est rigoureusement responsable de son propre malheur. Plotin ne s'est pas préservé de cet excès : il a divisé l'humanité en deux classes, les hommes dépravés et les lâches, et il a imputé à ceux-ci, à leur faiblesse, à leur timidité, le succès des méchans, comme si tout opprimé, tout infortuné, toute victime l'était nécessairement par sa faute! Un autre optimisme moins barbare, mais plus niais, est celui que Voltaire a prêté à son Pangloss dans le roman de Candide. Ni l'un ni l'autre optimisme n'existe pas plus dans Leibniz, que Voltaire croit réfuter, que dans Proclus, dont Leibniz semble avoir eu certains ouvrages sous les yeux lorsqu'il a écrit ses *Essais sur la bonté de Dieu et la liberté de l'homme*. Le philosophe alexandrin a, pour défendre la Providence contre les objections de ses contemporains, des argumens souvent puisés aux sources stoïciennes, mais par lui renouvelés, et dont quelques-uns sont admirables et victorieux. A cette question souvent posée : « s'il y a une Providence, pourquoi l'homme de bien est-il malheureux, pourquoi au contraire l'homme pervers est-il heureux? » Proclus n'a garde de répondre que c'est la faute de l'homme de bien. Il cherche à dénouer la difficulté au lieu de la trancher. Il ramène l'idée de providence à celle de justice, et développe avec une habileté profonde et parfois touchante la notion d'équité proportionnelle dans la distribution des biens et des maux. Sans doute il exige que l'ordre général du monde soit respecté avant tout, et on peut lui reprocher de sacrifier çà et là l'individu à la perfection de l'ensemble. Pourtant sa raison ne serait pas satisfaite d'une organisation des choses où la fatalité aveugle courberait les destinées diverses sous le niveau d'une écrasante unité. Il lui faut une Providence à la fois juste comme la géométrie et harmonieuse comme la musique. Le barbare traducteur latin du texte aujourd'hui perdu des *Dix doutes sur la Providence* n'a pu réussir à éteindre, sous sa phrase pesante et obscure, ni l'éclat de cette pensée, ni le feu de cette conviction. Non, dit Proclus, la Providence n'est pas injuste à l'égard des hommes vertueux : elle leur accorde les biens qu'ils aiment et le moyen d'accroître ces biens précieux. Les richesses, la puissance, les sages n'en ont que

faire et ne s'en soucient pas. Pourquoi la Providence les leur donnerait-elle? Elle ne leur doit que des instrumens et des occasions de vertu. Au lieu d'avantages purement apparens et souvent dangereux, elle leur envoie des épreuves qui secouent leur âme, stimulent leur intelligence, leur apprennent à mépriser le corps et à mesurer exactement la grandeur de la vertu. D'un côté elle démasque à leurs yeux les faux biens dont l'aspect trompeur pourrait les séduire, d'un autre elle leur montre la vraie beauté. Quant aux hommes pervers, ils désirent ardemment et poursuivent sans relâche le bonheur apparent : eh bien! la Providence leur accorde ce qu'ils désirent, et les punit en le leur accordant. Ainsi chacun obtient le lot qu'il mérite : le sage, la vertu avec ses fruits excellens; le méchant, le succès et les richesses avec toutes les tentations et les angoisses qui y sont attachées.

Voilà une des faces de l'optimisme de Proclus. On ne peut s'empêcher d'y admirer, au milieu de quelques subtilités, un profond sentiment de la liberté humaine et une haute conception de la justice divine. Il serait trop long de suivre cette conception dans les conséquences nombreuses et variées que le philosophe en a déduites. Ce que nous en avons dit suffit à notre dessein, qui est de montrer Proclus abandonnant avec éclat, et néanmoins à son insu, l'impuissante méthode de l'alexandrinisme. Ouvrez en effet les flancs de l'unité néoplatonicienne, fouillez-en hardiment les gouffres, car c'est un abîme : vous y trouverez l'unité et encore l'unité, la morne unité de la nuit sans lumière, du vide sans fond, du rien sans limites; mais la vie divine puissante et féconde, mais la cause agissant d'une énergie inépuisable et éternelle, ne l'y cherchez pas. Dans ce désert, rien ne vit, n'existe, ne palpite à aucun degré. Et la preuve, c'est que pour y retourner, pour y remonter, pour reconquérir ce ciel perdu, savez-vous ce qu'il faut que l'âme fasse? Il faut qu'elle s'enlève à elle-même, une à une, toutes ses facultés, comme on dépouille un à un ses vêtemens, qu'elle dépose successivement toutes les formes de sa vie, qu'elle arrive à un hébétement complet, et qu'ainsi elle devienne enfin semblable à l'unité mathématique, à ce rien logique que l'arithméticien ajoute à lui-même lorsqu'il forme des nombres abstraits. Parvenue jusque-là et à cela réduite, l'âme est en extase, elle est sans conscience, sans détermination; elle est semblable à Dieu; bien plus, elle est Dieu. Or, si le dieu de Proclus est ce qu'est l'âme quand elle devient cela, qu'y a-t-il de commun entre lui et cette Providence qui prévoit l'avenir, connaît d'avance les destinées, est présente à titre de bien dans l'universalité des êtres, rend à chacun selon ses mérites, éprouve et récompense le sage, comble et châtie le pervers, et par un surcroît de délicate et maternelle justice ajourne parfois le châ-

timent afin de le rendre plus opportun et plus efficace? Entre ce dieu, qui est celui de Proclus, et cette providence, qui est aussi le dieu de Proclus, il y a la même différence, la même distance qu'entre zéro et l'infinie perfection. Le zéro, c'est la méthode alexandrine qui le produit; l'infinie perfection, c'est la méthode platonicienne qui la fait concevoir et aimer jusqu'à l'enthousiasme, mais jamais jusqu'à cette extase qui est le pur hébétement.

Comment est-il donc arrivé qu'un illustre philosophe, Hegel lui-même, et deux savans historiens du néoplatonisme, MM. Ravaisson et Vacherot, aient considéré Proclus comme le restaurateur de la méthode dialectique de Platon? Pour Hegel, cela se comprend : il lui fallait de grands ancêtres, et Platon lui paraissait à juste titre plus grand encore que Proclus. Sous l'empire de cette préoccupation, il a pu de bonne foi rapporter à Platon un procédé scientifique qu'il estimait sans égal. De la part des deux critiques français, cette opinion s'explique d'une autre manière. Oui, il y a dans les dialogues de Platon une certaine méthode d'abstraction qui revient maintes fois, occupe une certaine place et semble n'être que la recherche du caractère le plus général de chaque classe d'êtres ou d'objets. Certains objets ont cela de commun par exemple qu'ils sont égaux entre eux : il y a donc une idée générale de l'égalité. Prenons un autre exemple encore : toutes les choses et tous les êtres réels ont cela de commun qu'ils sont; il y a donc une idée générale de l'être. L'être en général cependant n'est ni vous, ni moi, ni aucun objet individuel. Il en résulte que plus je m'approche de cette idée générale de l'être, plus je m'éloigne de ce qui est individuel, réel, vivant. C'est là ce qu'on appelle la méthode d'abstraction pure. Celle-là, Proclus l'a vue ou cru la voir dans le *Parménide* de Platon, et il se l'est appropriée, le sachant et le voulant, parce qu'il espérait s'en servir pour donner à sa théorie de l'unité un caractère rigoureux et scientifique. A côté de ce procédé logique, il y en a un autre dans Platon, et celui-ci vise non plus à ce qui est général, mais à ce qui en toutes choses éveille l'idée de la perfection. Au-delà de la vérité incomplète et changeante, toujours mêlée d'erreur, ce procédé cherche, conçoit et affirme une vérité parfaite; au-delà de la beauté finie qu'altère toujours quelque laideur, il poursuit et atteint une beauté achevée et éternelle; au-delà de la justice des hommes, justice tantôt aveugle, tantôt boiteuse, tantôt impuissante, il entrevoit, saisit et pose la justice absolue à titre d'existence réelle, de réalité vivante. Et ce ne sont plus là des généralités vaines comme des ombres; ce sont des aspects mêmes de la Divinité conçus par la raison. Aussi le dieu de Platon a-t-il les attributs mêmes de la vie parfaite, l'intelligence, la bonté, la beauté, et les a-t-il par nature et par essence.

Au contraire, le dieu de Proclus n'est qu'un être de raison sans réalité, et si l'intelligence, la beauté, la bonté sont affirmées de lui, c'est en dépit de sa nature et en contradiction manifeste avec les procédés qui ont conduit le philosophe alexandrin jusqu'à la conception du premier principe. Au reste, on peut juger de la différence qui sépare l'un et l'autre dieu par les effets bien différens qu'ils produisent sur l'âme et sur l'homme tout entier. Platon et Proclus disent également que le but suprême de la vie est de ressembler à Dieu selon ses forces; mais autre modèle, autre ressemblance. Le mystique imitateur du dieu de Proclus travaillera donc à engourdir toutes ses énergies, à stupéfier toutes ses facultés, à éteindre en son intelligence tous les rayons, en son cœur toutes les flammes. Au contraire, le platonicien pur, le vrai disciple de l'auteur du *Banquet*, pour devenir semblable à son modèle éternel, pratiquera tellement la justice, la sainteté et la sagesse, et aimera la beauté suprême d'un si puissant amour, qu'il fera de lui-même le plus parfait, c'est-à-dire le plus vivant des êtres de la terre. Telle est selon nous, depuis longtemps et selon les textes, la véritable signification de la théorie des *idées;* telles sont la portée de la dialectique et l'incomparable vérité de la théodicée platonicienne. En un mot, la méthode de Proclus est radicalement négative; la dialectique de Platon est essentiellement positive, et si le procédé fécond du maître ne se substituait sans cesse à l'instrument vicieux et impuissant du disciple, il n'y aurait dans la théologie de Proclus que des cadres vides.

Cette dialectique platonicienne, qui a su communiquer, en dépit de lui-même, un certain éclat, une certaine force à l'alexandrinisme finissant, ne pourrait-elle aussi nous être de quelque secours, à nous chercheurs du XIXe siècle? Un double danger en ce moment nous menace : d'un côté le matérialisme, qui supprime tout simplement la métaphysique et Dieu; de l'autre l'abus de l'abstraction, qui réduit tantôt toutes les causes et toutes les substances, tantôt Dieu seul, l'idéal suprême, à l'état d'abstraction logique. Aurions-nous donc perdu le sentiment de la cause agissante? La faculté de concevoir le Dieu réel, l'infini vivant, serait-elle de notre temps paralysée, comme en ces jours de défaillance où les néoplatoniciens s'appliquaient à la stimuler par les opérations de la théurgie? S'il en était ainsi, il serait sage d'en revenir bien vite à la dialectique platonicienne en la corrigeant et en la complétant.

Si la dialectique platonicienne est incomplète, qu'y manque-t-il donc? On l'a dit récemment : il y manque ce que Platon y aurait ajouté, si, au lieu de naître en 429 avant notre ère, il était né depuis Kant et depuis la *Critique de la raison pure.* Porté sur les ailes de la raison et de l'amour, qui l'élèvent graduellement

de la région des choses mobiles et imparfaites jusqu'aux derniers sommets de l'idéal, et parvenu enfin à la conception de l'être parfait qu'il nomme le *bien*, la *cause*, la *beauté*, le *père* des essences et des existences, Platon ne doute pas un instant de la réalité des objets sublimes qu'il contemple. Il ne lui vient pas à l'esprit de se demander : « Ce bien, dont j'ai l'idée, est-il un être existant en dehors de ma raison? n'est-il qu'un rêve de mon intelligence? » Non : nul encore n'en était venu à de semblables doutes. Aux yeux de Platon, l'idée, aussitôt conçue, produisait la foi absolue en l'existence de l'objet. Cependant il y avait bien là deux mouvemens distincts de la raison confondus en un seul : par le premier, la raison s'élevait à la pensée du parfait; par le second, elle concluait de sa propre pensée à l'existence de Dieu. Or, du jour où la philosophie aurait distingué ces deux actes connexes de la raison, le premier sans le second devait paraître ne pas aboutir, et de là est venue très probablement la polémique d'Aristote contre les idées de Platon, et cette persistance avec laquelle le disciple reproche à son maître de dire des paroles vides (κενολογεῖν). Platon cependant est un métaphysicien tout aussi puissant qu'Aristote, mais il ne le montre pas assez. D'ailleurs les questions ne se posent pas en tout temps de la même manière. Bien plus tard que Platon, un siècle seulement avant Kant et sa *Critique*, Descartes réunissait, dans l'une de ses preuves de l'existence de Dieu, la métaphysique à la dialectique, et cela sans s'apercevoir qu'il établissait un passage de l'idée à l'être, ou, comme disent les Allemands, du subjectif à l'objectif. Il trouvait dans sa raison l'idée du parfait, et, au lieu d'en inférer immédiatement l'existence réelle de la suprême perfection, il remarquait que cette idée du parfait, il ne la pouvait tenir ni du néant, ni de lui-même, et qu'ainsi la cause de cette idée devait être une nature autre que la sienne et infiniment parfaite (1). En invoquant dans cette preuve la notion de cause ou plutôt le principe de causalité, Descartes avait si peu conscience des procédés distincts qu'il mettait en jeu, que, deux pages plus bas, il retombait dans les voies logiques et déduisait l'existence de Dieu de sa perfection. Il oubliait ou ne voyait pas que, pour que l'existence découle de la perfection, il faut que la perfection existe, et qu'ainsi cet argument n'est qu'un cercle vicieux. Mais tenir le langage que voici : — J'ai l'idée de l'infini; or rien de fini ne m'a donné cette idée; l'infini seul a pu me la donner : donc l'infini existe ; — parler ainsi, ce n'est pas tourner sur place, c'est avancer, c'est faire le plus grand pas que puisse franchir la raison humaine.

C'est unir la dialectique et la métaphysique, qui ne sauraient

(1) *Discours de la Méthode*, IVe partie.

marcher l'une sans l'autre. Chacun assurément a en lui-même la notion du parfait, et le philosophe peut s'appuyer sur cette notion pour prouver à chacun qu'il y a un Dieu. Cependant les intelligences humaines ne marchent pas de front : les esprits vont à la file, et les derniers, ignorans, infirmes ou traînards, sont souvent à une distance énorme des premiers. Avec ceux-ci, usez immédiatement des raisons métaphysiques, rien de mieux; mais avec les ignorans, et même avec ceux qui n'ont reçu qu'une demi-culture intellectuelle, avant de vous servir de l'idée du parfait ou de l'infini, il est indispensable d'éclaircir cette idée. C'est en quoi consiste la dialectique : par nuances, par gradations, par impulsions ménagées et successives, elle élève les esprits les plus grossiers à ces conceptions dernières qui sont le rayonnement même de l'idée de Dieu. Une fois en présence de ces rayons et inondé de la lumière qu'ils répandent, il faut bien que le disciple ou l'auditeur avoue l'existence d'un astre caché. Ici encore néanmoins un grand art est nécessaire. Il importe de savoir que l'intelligence n'est pas seule en nous à recevoir l'influence et comme l'impression de l'infini. Dès qu'une âme suffisamment préparée a conçu l'idée du parfait, toutes ses énergies en reçoivent un ébranlement extraordinaire, et tendent ensemble d'un mouvement puissant vers l'objet sublime entrevu par la raison. On ne peut qu'indiquer ici ce point, sans y insister; mais dans l'étude de ces mouvemens religieux de l'âme, psychologiquement analysés, peut-être y a-t-il non-seulement de quoi enrichir la théodicée et la renouveler, mais encore de quoi donner à la preuve de l'existence de Dieu toute sa vertu et toute sa force. Platon, le maître de Proclus, avait ainsi compris la science des choses divines. Dans les *Dialogues*, à côté de la dialectique de la raison, il y a une dialectique de l'amour. Certains ravissemens des âmes religieuses sont aussi inexplicables sans la puissance d'un attrait divin que l'idée du parfait sans un être parfait qui l'ait imprimée dans la raison. S'il était une fois bien prouvé, — j'entends scientifiquement prouvé par l'observation psychologique, — que l'infini attire l'âme, la réchauffe, l'enlève, de même qu'il l'éclaire, il ne serait plus possible d'identifier cet infini actif et vivant avec une forme vide de l'entendement. Par sa théorie de l'amour, Platon était entré dans cette voie féconde. Ni Plotin ni Proclus ne l'y ont suivi longtemps. Délaissant promptement l'analyse psychologique, ils se sont jetés de côté dans les abstractions. Comment leur dieu-néant aurait-il pu lutter contre le Dieu vivant et aimant du christianisme? Leur défaite était inévitable. La négation de Dieu ou un dieu abstrait, ne serait-ce pas le mot des philosophies qui meurent et le signal de leur fin prochaine? Les destinées de l'alexandrinisme dans l'antiquité, celles de l'hé-

gélianisme dans notre siècle semblent autoriser cette conclusion. On vient de voir où se perdit la théologie de Plotin et de Proclus. Comme eux, Hegel avait pris pour point de départ de sa philosophie l'être indéterminé. De ce principe il a voulu tirer un dieu bien étrange, puisqu'il n'a conscience et ne se réalise que dans l'homme; mais enfin ce dieu était quelque chose encore. La jeune école hégélienne a jugé que son maître s'était montré beaucoup trop théologien, et l'on a vu Feuerbach, Bauer et Arnold Ruge écarter absolument de la science toute idée religieuse. Ils étaient plus conséquens qu'Hegel n'avait osé l'être; mais depuis eux qu'est devenu l'hégélianisme dans cette Allemagne qui en était si fière il y a trente ans?

Proclus termina sa carrière en l'an 487 après Jésus-Christ. On sait par la *Chronique* de l'écrivain grec Jean Malala que moins d'un demi-siècle plus tard, en 529, un édit de l'empereur Justinien ordonna la clôture des écoles de philosophie que l'état entretenait à Athènes. A la disgrâce s'ajouta bientôt la persécution. Les derniers maîtres du néoplatonisme, n'ayant plus la liberté de pratiquer le culte païen auquel ils étaient restés fidèles, émigrèrent en Perse. Ils y furent accueillis par Chosroès, roi philosophe, en qui la barbarie et le platonisme formaient une bizarre alliance; mais, n'ayant rencontré en Orient que dégoûts et désenchantemens, la pauvre école, attristée, abattue, revint s'éteindre obscurément à Athènes, où l'air natal ne put la ranimer. La faveur, les encouragemens, un appui sérieux et efficace, eussent-ils réussi à prolonger son existence? Il est permis d'en douter. Son principe de vie, l'esprit grec, avait été peu à peu étouffé par l'esprit oriental. Celui-ci ne s'arrêta qu'à ses extrêmes conséquences, c'est-à-dire aux négations et aux incertitudes de Damascius (1), qui n'osait plus avoir de Dieu ni la moindre idée, ni le moindre soupçon. Est-ce à dire que, pour échapper à cet excès, la philosophie religieuse doive se jeter dans l'excès contraire, s'abandonner à un dogmatisme intempérant et abonder en affirmations gratuites et précipitées? Non certes; mais jamais la plus extrême prudence ne saurait aller jusqu'à dépouiller la raison du pouvoir qu'elle possède de concevoir la perfection à la fois infinie et vivante. Le triomphe de la science consiste, non à couper les ailes de l'intelligence, mais à en diriger de mieux en mieux le vol. Voilà le grave enseignement scientifique que nous semblent contenir les précieux textes de Proclus, proposés aujourd'hui pour la seconde fois aux méditations des philosophes.

CHARLES LÉVÊQUE.

(1) Sur *Damascius*, voyez d'abord les *Fragmens de philosophie ancienne* de M. V. Cousin, puis les ouvrages de MM. Simon, Ravaisson, Vacherot, H. Ritter, et aussi une assez récente *étude* par M. Ch.-Em. Ruelle.

LE PRIEURÉ

SECONDE PARTIE.

VI.

« Quoi! vous pensez que nous ne nous reverrons point? Vous ne diriez pas cela, Hyacinthe, si vous m'aimiez! » Ces derniers mots que Philippe, en quittant le presbytère, lui avait laissés pour adieu firent bien longtemps le tourment d'Hyacinthe (1). Pourtant elle n'y songeait plus; mais comme elle s'apercevait bien, depuis que Philippe devait venir, qu'elle ne les avait pas oubliés! Comme la cendre où ces souvenirs étaient enfouis s'était mise à voler aux premiers mots de l'abbé Joye!... Il est permis de croire qu'en appelant Philippe à Fourières l'abbé ne savait point ce qu'il faisait. Peut-être aussi le savait-il fort bien.

Or Philippe était arrivé. L'abbé avait reçu l'enfant prodigue, et, sans perdre une minute, il l'avait installé dans la belle maison de son oncle. Tout ce qui semblait mort depuis cinq ans avait repris vie en un jour : les croisées étaient rouvertes, le logis était paré; la vieille Bernardine était venue, qui avait fait le miracle. Le soir même, Philippe avait couché dans la chambre de sa mère Ursule, il avait soupé chez lui, même il y avait traité un convive : c'était l'abbé. Une nuit avait déjà passé sur tant d'événemens. Le matin qui suivit trouva l'abbé Joye à la fenêtre de son pauvre petit presbytère, niché, comme on sait, au flanc de l'église, entre deux arcs-boutans; il considérait humblement d'en bas *le plus beau presbytère de France*, où dormait le prince arrivé de la veille, et il songeait.

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

Il songeait surtout à la froideur des embrassemens de Philippe quand il l'avait abordé devant la porte du logis; il en avait encore le cœur tout glacé. En voyant venir ce petit homme élégant et guindé, il s'était écrié : — C'est lui! — et il avait senti qu'il perdait terre. Courir au jeune homme et lui donner l'accolade à la manière ecclésiastique, en mettant sa joue contre sa joue, tout cela avait été l'affaire d'une seconde; puis, comme si ce n'était pas encore assez, il avait saisi le nouveau-venu dans ses bras; la tête du petit Philippe se trouvait ainsi serrée contre la poitrine du grand abbé, le jeune homme étouffait. Il se dégagea comme il put de cette terrible embrassade en secouant sa belle chevelure noire, et il jeta sur le curé un certain regard où se pouvaient lire clairement tant de choses, que l'abbé, qui les y lut, en demeura court. Il avait beau vouloir oublier ce regard, il n'y pouvait réussir, et il le voyait toujours. En le recevant comme une flèche en plein cœur, il ne lui était venu qu'une pensée : — Hélas! s'était-il dit, j'aurais dû me souvenir que le mal était fait. Cet enfant n'aime plus les prêtres.

Et dans ce moment encore, après une nuit sans sommeil, levé dès l'aube et les yeux fixés sur le grand presbytère, l'héritage de celui que, par un reste d'habitude, il nommait toujours *notre* ingrat, l'abbé n'avait point d'autre sujet de méditation; il pensait naïvement que, si Philippe n'aimait plus les prêtres, cela n'était pas bien surprenant, puisque sans doute, pendant cinq ans, on ne lui avait rien appris avec plus de soin qu'à ne pas les aimer. Du premier abord il venait de voir comme on réussit quelquefois à changer un cœur, et cette triste vérification d'un malheur que tout l'avait préparé à craindre le ramenait au passé. Il se rappelait en soupirant comment on avait perdu jadis à Fourières cet enfant que la bénédiction de Dieu y avait envoyé; il se retraçait toutes les circonstances de ce coup funeste qui avait ravi Philippe à son oncle maternel le doyen, pour le livrer au pouvoir de son oncle paternel l'avocat, c'est-à-dire aux mains des impies!...

Mais après une heure de cette méditation cruelle l'abbé Joye jugea qu'il ne faisait que perdre un temps précieux dans les souvenirs du passé. Les devoirs de son ministère lui commandaient plus d'activité et moins de mémoire : il avait promis une intention de messe à une personne affligée, il savait que plusieurs âmes pieuses l'attendaient au confessionnal. Il s'y rendit en se recueillant de son mieux, il en sortit en soupirant malgré lui, et ne pouvant s'empêcher de penser, après ce qu'il venait d'entendre, que si les âmes pieuses même, quand elles se montrent toutes nues, sont si peu consolantes à voir, il n'était pas étonnant qu'il y eût tant de dureté, de froideur et d'ingratitude dans le monde.

De l'église, il alla tout droit à l'ancien presbytère. Il y entra

comme dans une maison qui lui appartenait, un peu par le droit de l'amitié et par la prescription de l'habitude; mais bientôt il ralentit le pas, étant venu à penser que la maison était occupée maintenant par le nouveau maître, et qu'il y a des gens qui ne sauraient souffrir qu'on marche trop délibérément sur leur bien. Le pauvre abbé ne pouvait s'ôter de l'esprit l'embrassade de la veille, et, prêt à revoir Philippe, il savait à quelle mine glacée il allait avoir affaire. *Monsieur* Montgivrault était au jardin. L'abbé l'aperçut de loin sous la charmille, où l'on ne pouvait pénétrer que par une petite porte invisible pratiquée sous le feuillage. Philippe se promenait absorbé dans ses pensées. Ce qu'étaient ces pensées-là, M. le curé de Fourières aurait bien voulu le savoir; mais d'avance il était bien sûr qu'elles n'étaient point telles qu'il les eût souhaitées.

Le petit homme arpentait l'allée d'un pas ferme et fier, et faisait craquer à grand bruit le sable sous ses talons. Il marchait les bras croisés, et cette attitude, quand on le voyait par derrière, ajoutait encore à la raideur de sa tournure. Il tenait la tête haute, ne craignant point de regarder le ciel; il eût voulu plutôt le toucher du front. L'abbé s'arrêta pour examiner tous ces signes d'orgueil dans un enfant. Il secoua tristement la tête, et ne put s'empêcher même de lever un peu les épaules; puis, comme Philippe en se retournant l'avait vu, il se porta au-devant de lui. — Vous le voyez, mon cher enfant, lui dit-il en s'efforçant de sourire, je n'ai sous le bras ni gros livres ni registres, je n'apporte point mes armes, j'ai remis nos affaires à demain.

— Monsieur le doyen,... dit Philippe en le saluant.

— Ne me donnez pas ce nom, interrompit l'abbé Joye; votre oncle l'a porté toute sa vie. J'y avais droit sans doute, mais je n'ai pas cru devoir le prendre. J'ai voulu que feu M. Verdelot fût le dernier doyen de Fourières, et c'est d'après ma volonté qu'on ne m'appelle ici que M. le curé.

— Eh bien! monsieur le curé, vous avez sagement fait de remettre à demain ce que vous nommez nos affaires. Je ne suis point si pressé.

— Vous auriez pourtant quelque raison de l'être, reprit l'abbé. Votre oncle, votre malheureux oncle, qui vous aimait tant, Philippe, vous a légué tous ses biens sous la seule condition qu'ils n'entreraient jamais dans les mains de M. Montgivrault, votre tuteur, et qu'ils seraient gérés par moi jusqu'à l'époque de votre majorité. Vous ne connaissez pas ces biens qui sont les vôtres, vous devez désirer de les connaître : c'est pourquoi je vous dis que vous auriez quelque raison d'être pressé.

— Monsieur, dit Philippe avec un geste superbe, je ne me soucie pas beaucoup de l'argent.

— Vous me faites plaisir en me disant cela, répliqua l'abbé.

— Si je ne connais pas mes biens, continua le jeune homme, je vous connais, vous qui les gérez. Je vais vous en donner la preuve. La condition qui faisait le fond des dispositions testamentaires de mon oncle, et que vous me rappelez, était absolue. Le testateur ajoutait que, si mon tuteur ne l'acceptait point pour moi, tous les biens retourneraient à un légataire étranger qui n'était autre que vous-même. Je me souviens à merveille que mon tuteur, que cet arrangement blessait au vif, voulait plaider...

— Ah! murmura l'abbé, c'eût été bien de la rigueur.

— Moi, reprit Philippe, moi qui n'avais encore que seize ans, mais à qui la raison est venue de bonne heure peut-être, je voyais autrement les choses. Je conseillai à M. Montgivrault de ne point accepter cette condition que vous dites, s'il la trouvait trop outrageante; mais je l'exhortai surtout à ne point faire de procès. Et comme il me représentait que je serais alors privé des biens de mon oncle maternel, je lui répondis qu'il n'en serait rien, que l'objet que s'était proposé M. le doyen en mourant était d'exercer une petite vengeance contre lui, non contre moi, que vous le saviez à merveille, que vous étiez du complot, et que si vous gardiez ces biens dont on feignait de me dépouiller, ce ne serait point pour vous en enrichir, mais certainement pour me les rendre.

— Quoi! s'écria l'abbé, mon enfant, mon cher enfant, vous avez pensé!... vous avez deviné!... et vous avez touché juste. Ah! c'est bien, très bien!... Cela prouve du moins que vous avez un bon cœur.

— Mais non, dit Philippe, cela prouve que j'ai réfléchi. Je connais les hommes, voilà tout.

Voilà tout?... L'abbé en demeura court, la voix lui manqua. Un coup de massue qu'on lui aurait assené sur la tête ne lui aurait pas causé un si grand étourdissement que ce « je connais les hommes » et ce « voilà tout. » Non, ce n'eût point été assez de l'orgueil des Verdelot pour faire un pareil élève, il avait fallu la pédanterie de l'avocat Montgivrault par-dessus cela; mais aussi quel résultat! Quand l'abbé, au bout d'un moment, recouvra l'usage du regard et l'exercice de la pensée, ce fut d'abord pour considérer Philippe avec une sorte d'admiration qu'il ne pouvait vaincre. On lui avait bien dit que la jeunesse moderne avait de la suffisance, mais il n'aurait jamais cru que le mal en fût venu à ce point-là.

Le mal! Était-ce un si grand mal après tout? Le contentement de soi ne provient que de la bonne conscience, pensait-il; or ce mélange comique de candeur solennelle et de gravité naïve que Philippe avait mis à débiter son impertinence ne témoignait point qu'il ne fût pas bon. L'abbé n'eût pas été trop mécontent de ce

cher enfant, si une idée qui lui traversa l'esprit n'était venue tout juste à cet instant le troubler dans ses velléités d'indulgence. — S'il parle ainsi à Hyacinthe, se dit-il, sûrement elle se moquera de lui. — Et tous les plans de l'abbé Joye tombaient en poudre, si Hyacinthe se moquait de Philippe.

— Mon enfant, dit-il, entrer dans le cœur de son prochain pour y chercher le bien, c'est une belle chose; mais cette étude nous conduit peu à peu à y chercher aussi le mal. C'est à quoi il faut prendre garde. Et puis l'âme humaine a des replis où ne pénètre que l'œil de Dieu. Vous êtes bien jeune encore, et les plus grands docteurs ne se sont point vantés de connaître les hommes...

— Oh! moi, riposta Philippe, je les ai vus de près.

— Allons, fit l'abbé, voyant l'inutilité de cette leçon, j'en suis aise. L'expérience est la mère des pensées sérieuses. Celles que vous aviez tout à l'heure, quand je vous ai abordé, devaient être de ce genre-là.

— Vraiment oui, je pensais... Vous n'ignorez pas sans doute, monsieur, que je suis avocat. La profession d'avocat m'a séduit dès mon enfance; c'est celle de mon tuteur, et j'avoue qu'elle me paraît vaste comme le monde. Elle embrasse tout, les intérêts des particuliers comme les intérêts généraux de la société; elle touche à tout, car chacune de nos plaidoiries peut devenir une profession de foi sur la politique, la science, l'art, l'industrie, la religion...

— La religion! dit l'abbé.

— La religion, continua Philippe avec une force croissante. Ne faut-il point qu'un avocat soit prêt sur les questions de droit ecclésiastique comme sur les autres?

— Je gage que c'est une de ces questions de droit ecclésiastique que vous approfondissiez tout à l'heure quand je vous ai abordé.

— Certes c'en était une, et la plus grosse. De grands légistes s'y sont appliqués sans la résoudre, et si je pouvais vous la dire...

— Pourquoi, demanda l'abbé, ne me la diriez-vous pas?

Mais Philippe secoua la tête.

— Oh! reprit le curé de Fourières, vous piquez ma curiosité, mon cher enfant. Vous ne refuserez point de la satisfaire. J'ai trop de plaisir à vous voir si savant et si réfléchi.

— Vous me forcez, s'écria le jeune avocat. Il serait pourtant mieux, monsieur le curé, de ne pas vous répondre; mais vous le voulez?

— Je le veux.

— Eh bien! c'était la question du mariage des prêtres.

L'abbé Joye recula de deux pas; puis il rougit, puis il pâlit. Philippe le vit qui portait la main à son cœur comme un homme qui se sent blessé... Il ne savait point que la soutane de l'abbé

avait une poche à l'endroit du cœur; il était bien loin de se douter de ce que cette poche aux secrets contenait depuis cinq ans. Elle contenait la réponse de l'avocat Montgivrault, le frère tuteur, à la lettre suppliante que le doyen Verdelot lui avait écrite quatre jours avant de mourir pour lui redemander son neveu. Cette hautaine et cruelle réponse, le destin et Dieu avaient épargné au doyen le chagrin de la lire. C'était l'abbé qui l'avait reçue, et depuis cinq ans il la gardait. Personne que lui ne l'avait jamais connue.

Il la gardait, il la portait sur lui sans cesse comme un monument de la défiance incurable du siècle contre l'église. Bien souvent il l'avait relue, bien souvent elle l'avait jeté dans des tourmens qui ne peuvent se dire; souvent encore il s'était demandé malgré lui si cette défiance n'avait pas un côté légitime, car il avait un cœur loyal qui se fût fait un scrupule de ne point rendre justice à l'ennemi même; mais l'abbé, en ce moment, ne voyait plus les torts de l'église, il ne voyait que ceux de ses adversaires. Tous les mots de cette lettre détestée se retraçaient en traits aigus dans sa mémoire; ils lui expliquaient une fois de plus l'éducation qu'avait reçue Philippe, et cette éducation lui rendait compte de la sottise que Philippe venait de dire, parlant à un prêtre, et dont celui-ci se trouvait si fort outragé. D'autres en auraient été moins atteints, ayant le cœur bien moins sensible. Ils n'y auraient peut-être vu que cela précisément,... une sottise; mais au gré de l'abbé Joye, et quoique sa colère fût déjà bien près de tomber, le souvenir de cette maudite lettre gâtait tout. Elle était bien le programme des enseignemens dont il touchait du doigt le fruit amer. L'avocat avait fait un bon élève! O pitoyable rigueur! avoir appris à ce jeune homme à détester les prêtres, qui l'avaient élevé avec cet excès d'amour! Ainsi, parce que l'église fut jadis en possession de gouverner le monde, ce qu'elle aurait pu faire, il est vrai, avec plus de douceur et de justice, on fait un crime à ses ministres d'aimer les enfans! L'avocat Montgivrault sans doute, en embarquant son pupille pour ce voyage que ses intérêts lui commandaient, lui avait dit : — Prenez garde! — Il avait deviné qu'à Fourières tout allait parler à son cœur, que l'image de son enfance, si tendrement caressée par les deux curés de Fourières et de Saint-Pern, allait se lever sous ses yeux, et que celui des deux qui vivait encore attendait en lui le retour de l'espérance. A la vérité, l'avocat avait touché juste; l'abbé avait commis cette stupide folie d'espérer encore en Philippe et de compter réchauffer le passé dans cette jeune âme bardée de glace... Maintenant adieu les projets et les rêves! Si jamais l'abbé Joye en avait fait, ce n'était pas pour lui-même. Il songeait à lui si rarement! C'était pour un cœur bien plus souffrant que le sien... Pauvre Hyacinthe!...

— Monsieur, dit Philippe, que ce long silence et les tristes regards de l'abbé ne laissaient pas d'inquiéter un peu malgré sa belle assurance, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

Ah! si ces excuses avaient été faites sur le ton qui convenait! Malheureusement le ton n'y était point.

— Je le sais, je le sais, répondit l'abbé. Pourquoi m'offenseriez-vous, mon fils, moi qui vous aime? Hélas! je n'ai qu'un reproche à vous faire, c'est de n'avoir pas bien pris votre temps pour songer à de telles choses.

— Eh! monsieur, dit Philippe, on n'est point le maître de sa pensée. Elle choisit d'elle-même le lieu et le moment où elle veut se produire. L'homme s'agite, sa pensée le mène...

— Vous n'avez point regardé où vous étiez, ni à qui vous aviez affaire, continua l'abbé. Ne paraphrasez point les paroles du grand Bossuet, mon cher enfant, et laissons cela... Je vais aller chercher les registres.

— Comme il vous plaira, dit froidement le jeune homme.

L'offensé maintenant, c'était lui. L'abbé Joye cependant, qui s'éloignait, avait à peine fait dix pas sous la charmille que Philippe le rejoignit et le retint par le bras. — Monsieur le curé, lui dit-il, il était convenu que nous remettrions ces comptes à demain.

— C'est vrai, répondit l'abbé; mais il m'est venu depuis un scrupule. Cette maison est triste, mon cher Philippe. Qui sait si vous n'y périrez pas d'ennui dès demain? Je crains de vous retenir à Fourières plus longtemps qu'il ne vous conviendrait d'y rester. Je veux vous rendre libre en me hâtant.

— Monsieur le curé, répliqua Philippe en souriant, — c'était depuis le commencement de cet entretien son premier sourire, — je me trouve fort bien ici. Voulez-vous donc m'en chasser?

— A vous parler franc, dit l'abbé, je pense que vous n'y avez rien à faire. Je m'aperçois que vous êtes revenu à Fourières comme un étranger. Qui eût pu s'attendre à cela? Vous avez tout oublié. Rien n'est plus naturel sans doute; vous étiez si jeune quand vous nous avez quittés! Peut-être même ne reconnaîtriez-vous pas une seule des personnes que vous avez connues ici autrefois?

— Oh! que vous vous trompez, monsieur! dit Philippe.

— Cela pourtant vous est arrivé hier... N'avez-vous point rencontré sur votre route?...

— J'ai rencontré M. Fleuriel de La Pervenchère. Croyez-vous donc, monsieur, que je ne l'aie point reconnu?

— Du moins vous ne le lui avez pas fait voir.

Le visage de Philippe se rembrunit tout à coup. — Non, dit-il, j'avais mes raisons pour en agir de la sorte. Je ne veux point me présenter au Prieuré.

L'abbé sentit qu'il recevait le coup de grâce, mais il ne répondit pas.

— Cependant, reprit Philippe, je me suis informé auprès de la vieille Bernardine des maîtres de cette maison. Quoi que vous en disiez, monsieur le curé, j'ai bonne mémoire. Je me souviens fort bien d'Hyacinthe Fleuriel, qui jouait avec moi quand nous étions enfans. Il paraît qu'elle n'est point mariée.

— Elle ne l'est point, répliqua l'abbé, qui pour cette fois ne fut pas maître de lui. Il laissa même échapper un gros soupir et répéta : Elle ne l'est point.

— On m'a dit aussi qu'elle était malade, continua Philippe : un mal inexpliqué, des tristesses sans raisons, beaucoup de larmes? Oh! je connais cela. C'est une fille qui s'ennuie...

— Et que vous ne désennuierez point, pédant comme vous êtes, se dit tout bas l'abbé indigné, car il croyait avoir abandonné sans retour cette folle pensée, que Dieu, dans sa bonté infinie, avait suscité Philippe Montgivrault tout exprès pour guérir Hyacinthe Fleuriel.

Mais, cette illusion désormais bannie de son cœur, il s'agissait maintenant de l'arracher d'un autre cœur où lui-même il l'avait semée, cultivée et fait grandir. Il sentait bien qu'une grande hâte pouvait seule réparer son imprudence. En sortant de l'ancien presbytère, il s'achemina lourdement vers le Prieuré. Le hasard lui épargna la moitié de la route, car au pied de la colline de Fourières il aperçut Mlle Fleuriel. Elle accourait de loin vers lui, il aurait voulu rentrer sous terre. — Je me suis entremis dans d'étranges choses, pensait-il, on m'en punit justement là-haut.

Elle l'aborda en lui disant quelques paroles banales, il y répondit sans oser la regarder; il y eut ensuite un silence. Elle ne fut guère embarrassée pour le rompre, car si elle n'avait pas sur-le-champ prononcé le nom de Philippe, c'était par suite de cet instinct qui commande à toutes les femmes de cacher le premier mouvement de leur cœur, et qui est moins chez elles de la pudeur que de la prudence. D'ailleurs elle trouvait naturel de parler de son ancien compagnon comme s'ils s'étaient revus déjà, comme si les jours d'autrefois étaient tout à fait revenus. — Eh bien! monsieur le curé, fit-elle en lui touchant le bras, vous n'avez donc rien à me dire?

Et alors il arriva à l'abbé Joye ce qui ne lui était jamais arrivé : jamais il n'avait manqué de courage, il avait sans cesse un trésor de consolations toutes prêtes pour les âmes souffrantes ou menacées; mais cette fois il se trouva sans force en songeant que c'était par sa faute qu'Hyacinthe allait souffrir. Il baissa la tête, et en effet il ne dit rien.

VII.

Après que l'abbé Joye l'eut quitté, Philippe demeura seul tout le reste du jour. La solitude est la diète de l'âme, et c'est à ce titre qu'elle fut toujours pratiquée par les philosophes, gens qui aiment à se tenir l'âme libre. Or, si Philippe Montgivrault n'était pas un philosophe, tout au moins il croyait l'être, et c'est la même chose souvent. Il goûta donc jusqu'au soir cette pleine solitude avec délices, ce qui n'empêcha point pourtant qu'il n'en fût rassasié quand il s'endormit. Un grand bruit de cloches l'éveilla le lendemain.

Dig, din, don! la belle volée! Philippe s'élança hors du lit et protesta : l'élève de l'avocat Montgivrault ne pouvait laisser passer une si belle occasion de protester contre les cloches. Or il y en avait trois à l'église de Fourières, qui aurait pu s'honorer à moins. La plus petite était fêlée, le sonneur ne s'en doutait point, le brave homme! Rien n'égalait la vigueur de son bras quand il lui était permis de faire entrer à la fois ses trois *filles* en danse. La première fille meuglait comme un taureau dans sa cage de pierre, la cadette avait une voix lamentable, la troisième, qui était la favorite de toute la paroisse, déchirait effrontément l'air de sa note fausse et criarde; toutes trois allaient, revenaient, volaient, hurlaient, tournaient, gémissaient; le vieux clocher vacillait comme un géant ivre sous l'assaut redoublé de cette furie sonnante. Philippe sortit de sa chambre; il était fort en colère. Rien en lui ne trahissait pourtant le désordre des sens; sa démarche n'était pas moins nette, son visage moins compassé. Aussi Bernardine ne fut-elle pas du tout troublée en le rencontrant : elle avait été accoutumée aux fureurs visibles du doyen; un maître qui ne trépignait point n'était pas fait pour l'émouvoir. Philippe lui demanda sèchement qui faisait sonner toutes ces cloches : elle leva doucement les épaules à cette question, pensant avoir affaire à un ignorant fieffé. Est-ce que tout ce qui était chrétien dans le monde ne devait pas savoir pourquoi les cloches de Fourières et de la chrétienté étaient en branle? D'abord ce jour était un dimanche, et ensuite c'était la Fête-Dieu, la fête du printemps et de celui qui a fait le printemps pour des fins que nous ne connaissons pas, car il est permis de supposer que ce ne fut pas seulement pour réjouir les yeux des hommes. Le jour de la Fête-Dieu, le prêtre, élevant l'hostie dans ses mains, la promène au milieu des fleurs qui s'épanouissent dans les haies et que les fidèles jettent en pluie sur le chemin. Spectacle pieux et charmant! Aussi Bernardine n'eût-elle pas voulu pour un empire que son maître le manquât. Elle lui demanda donc brusquement s'il ne

comptait pas assister à la procession... Eh quoi! c'était donc pour une procession que sonnaient les cloches?... Et puis, tournant sournoisement les yeux vers Philippe, la vieille femme ajouta que la procession serait belle, que l'on possédait à Fourières un dais tout neuf, que toutes les demoiselles de la paroisse y paraîtraient en robe blanche, et que Mlle Fleuriel de La Pervenchère y porterait la bannière de la Vierge. Ce disant, elle le regarda résolûment en face avec un grand clignement d'yeux.

La petite cloche fêlée se mit à cet instant à glapir avec tant de rage que sa robe d'airain semblait en devoir éclater en pièces. La belle réserve de Philippe n'en put supporter davantage. Il frappa du pied et laissa même échapper un gros juron. A la bonne heure! voilà la colère que comprenait Bernardine. Elle éclata de rire et lui dit qu'il aurait bien tort de se fâcher contre cette pauvre petite cloche, car elle était de sa famille; Mme Montgivrault sa mère en avait été la marraine, et M. Fleuriel de La Pervenchère le parrain. La cloche se nommait... Il arriva qu'à ce moment les yeux du maître et de la servante se rencontrèrent pour la seconde fois et que celle-ci acheva la phrase commencée. La cloche se nommait... Hyacinthe!

— Hyacinthe!... Philippe se mordit les lèvres et tourna le dos. Tout allait-il donc ainsi conspirer jusqu'à la fin de son séjour à Fourières à lui parler d'elle, l'abbé, la servante et les cloches? Toutes les bouches, toutes les voix, étaient pleines du Prieuré et de ses habitans! Avait-on juré de lui faire croire qu'il n'y avait que ces La Pervenchère sous le soleil? Vraiment il se souciait bien d'eux! Est-ce que seulement il les connaissait, ne les ayant pas vus depuis cinq ans? Vainement aurait-il cherché à se rappeler même les traits de cette Hyacinthe, son ancienne compagne. Il ne se souvenait que de deux choses qui la regardaient, de ses robes trop courtes, dont sa mère avait grand soin de rajuster les jupes, mais dont elle oubliait de rallonger les manches, et de sa démarche de garçon... Il fit à la servante indiscrète un signe impérieux qui lui commandait de sortir : elle avait grande envie de ne pas obéir, mais elle n'osa.

Pour lui, il continua de penser à Hyacinthe, dont la belle tournure n'avait sans doute fait que se perfectionner par le progrès naturel du temps! Il ne pouvait s'empêcher de songer aussi à M. Fleuriel, ce don Quichotte pacifique qui, d'un bout à l'autre de l'année, courait les routes sur son bidet blanc. — Ah! les ridicules gens! Au diable cette race épaisse! se disait Philippe à bout de patience. Est-que l'abbé Joye perdait la tête? Prétendre lui faire revoir par force, à lui, le dernier des Montgivrault, l'élève de l'avocat Montgivrault, un penseur, avocat et penseur lui-même, ces vilains bourgeois de cam-

pagne qui de leur vie n'avaient pensé à quoi que ce fût au monde?... Toute sa petite personne se redressait et se cabrait rien qu'à l'idée de remettre jamais le pied dans ces ruines humides du Prieuré, jadis le foyer de la superstition, devenues par le mouvement des temps et grâce à ses nouveaux hôtes le nid de l'ignorance. Ne savait-il pas ce qu'il y trouverait? Un vieux cavalier malappris, sa femme, Mme Fleuriel, une ménagère si acariâtre qu'aussi bien on aurait pu dire une mégère (les souvenirs de Philippe redevenaient ici fort présens), et Hyacinthe au milieu de tout cela, la sempiternelle Hyacinthe! Précieuse et sauvage à la fois sans doute, elle s'ennuyait. Quelle pitié! Cette robuste coquette, impatiente de dépenser les forces de son cœur, enrageait de se voir obligée d'en faire l'épargne, et elle s'ennuyait! Pour un honnête homme qui a de la prudence, qu'est-ce qu'il y a de plus menaçant qu'une fille qui s'ennuie?... Bernardine rentra.

Elle était habillée tout de neuf. Elle alla chercher dans un coin de la chambre un grand parapluie de coton rouge qu'elle se mit tout droit sur l'épaule, bien qu'il n'y eût pas un nuage au ciel. Il ne manquait plus rien à ses habits de fête. Elle jeta un dernier regard à la dérobée vers son jeune maître, et ce qu'elle fit alors s'appelle dans toutes les langues du monde rire au nez des gens. Philippe vit cela et ne dit mot. Cette vieille femme qui l'avait élevé lui faisait horreur. Penser à rire au moment où l'on va prier, n'est-ce pas le comble de l'abêtissement sur terre? Philippe Montgivrault ne souffrait que la piété qui ne rit point. La conscience blessée, les nerfs attaqués par cette belle humeur stupide, Philippe éprouva un grand besoin de respirer un peu d'air libre pour se calmer. Il commença par faire trois fois le tour de son jardin.

Le service divin était commencé; le plain-chant résonnait au loin dans l'église; il ne pouvait s'empêcher d'y prêter l'oreille. Les voix des fidèles, se mêlant à celles des chantres, produisaient une terrible harmonie; mais il faut croire que ces concerts rustiques qui s'élèvent du fond des saints lieux changent mystérieusement d'accent en arrivant aux voûtes : là tout s'épure, ce qui vient des gosiers redescend vers la terre, il n'y a que ce qui sort des âmes qui monte aux cieux. Or ce n'était justement que ce qui redescendait vers la terre que Philippe pouvait saisir. Sa pensée n'avait point d'ailes pour suivre dans les airs la trace de ces bonnes âmes dévotes. Ces chants qu'il fuyait ne l'en poursuivirent pas moins. Ce n'est pas tout : ils lui apportèrent des souvenirs. Il avait beau chercher à s'en distraire, le temps passé l'assaillait en ami et en ennemi. Il ne pouvait s'en défendre.

Qu'il l'avait aimée autrefois, cette fête! Tous les ans, depuis les

premières fleurs du renouveau, depuis Pâques, il marquait au crayon rouge, sur un almanach acheté tout exprès, chaque dimanche écoulé. « C'est un de moins, » disait-il à Hyacinthe, qui attendait comme lui. La Pentecôte passée, leur impatience à tous deux devenait de la fièvre. Il arrivait enfin, ce jour solennel de la Fête-Dieu! Le soir qui le précédait, Philippe allait après souper se poster sur le seuil du presbytère, la main sur les yeux, afin que son regard, tourné vers le chemin du Prieuré, portât plus loin. Hyacinthe paraissait bientôt; elle arrivait en courant : quand elle était au pied du coteau de Fourières, elle élevait au-dessus de sa tête une paire de grands ciseaux, attachés par un ruban à sa ceinture comme les clés d'une sœur tourière, et Philippe poussait de grands cris.

Oh! la bonne partie qu'ils allaient faire! Le jour ne leur manquerait point. La nature, au printemps, se sent si jeune et si belle qu'elle ne met point de voiles; il n'y a pas de nuits au mois de juin. Les terribles ciseaux d'Hyacinthe faisaient en s'ouvrant un angle démesuré; ils rappelaient l'outil des Parques : ils allaient, comme lui, trancher la vie dans sa fleur. Que cela est beau d'avoir une fois par an la licence de détruire! C'est la passion des enfans; ils n'en changent guère en devenant des hommes. Les yeux brillans, les joues enflammées, Philippe et Hyacinthe s'élançaient à travers le jardin. L'intrépide Philippe plongeait ses deux mains dans les rosiers et présentait les branches, Hyacinthe donnait un grand coup de ciseaux : le crime était consommé. On laissait là les fleurs tombées au pied de l'arbuste, on courait plus loin. Les rosiers étaient aussi communs dans le jardin du presbytère que les ronces le sont ailleurs. Une fois les deux enfans, émus du massacre qu'ils commençaient, craignant que le butin ne vînt à leur faire défaut, avaient pourtant voulu les compter; mais l'abbé Joye leur avait dit que ce serait prendre inutilement de la peine, que ces rosiers étant là pour honorer Dieu le jour de sa fête, il y en aurait toujours autant qu'il faudrait. Ils avaient continué leur tâche, persuadés que si les rosiers manquaient, le bon Dieu en ferait sortir de terre. — Philippe avait alors dix ans passés, Hyacinthe neuf ans; mais en grandissant ils n'avaient rien perdu de leur confiance dans le pouvoir divin et la véracité de l'abbé : c'est ce qui les rendait si hardis à couper les roses. Ils allaient donc, ils allaient; ils ne songeaient à s'arrêter que lorsque Hyacinthe commençait à se plaindre des ciseaux, qui se vengeaient d'avoir tant taillé et qui lui faisaient des ampoules aux mains. Ils revenaient alors sur leurs pas pour contempler leur ouvrage. On transportait les rameaux coupés, feuillages et fleurs, vers le grand cèdre : ce n'était pas l'affaire d'un voyage.

Là, sur la table de pierre placée au pied du cèdre, on voyait quatre grandes corbeilles garnies de belles serviettes blanches et parées de rubans; les deux enfans devaient les remplir de feuilles de roses. La besogne promettait d'être bien longue; on travaillait d'abord avec zèle, et la soirée s'avançait. La ronde des fantômes blancs commençait dans les prairies; l'ombre se formait et tournoyait autour des bouquets d'arbres semés au bord de l'eau; la brume s'épaississait tiède et flottante, et bientôt éteignait le clair miroir de la rivière; puis tout se mêlait enfin, tout se confondait, ombre et vapeurs, en un large voile qui s'élevait lentement en cadence, tandis que l'air était encore plein de clartés, si bien que cette nuit d'été semblait monter du sol et non descendre des cieux. C'était la nuit enfin, l'heureuse nuit, et Hyacinthe et Philippe jetaient de nouveau de grands cris pour demander qu'on apportât la lampe. Bernardine obéissait, la lumière brillait sous le sombre dôme du cèdre : elle envoyait ses rayons à la noire ramure, qui les repoussait avec colère, et retombait plus vive sur les roses coupées et les visages des deux enfans, aussi roses que ces fleurs. Ils s'émerveillaient tous les deux et se pâmaient de plaisir.

O doux écho des premières années, délicieuse *remembrance* de choses légères comme le vent et les feuilles, petits bonheurs qui ne furent rien et dont la mémoire est tout, par combien de fils nous tenez-vous, chers souvenirs de l'enfance, dont les pédans seuls ont envie de rougir, et dont les sages feraient plutôt les compagnons de toute leur vie! Mais les premiers ont beau faire; comme vous savez bien les vaincre! Il vient toujours un moment où les pédans rêvent, et c'est celui que vous choisissez. Vous approchez par les chemins couverts, vous vous mêlez d'abord à cette rêverie d'un air innocent, vous faites lentement et sans bruit le tour de la maison, puis soudain vous y pénétrez en poussant de grands cris et en menant votre danse. Le rêveur s'éveille, s'agite, se raidit, il est trop tard; vous l'enveloppez, vous l'entraînez, il lui faut céder à la ronde. Triple fou qui te confiais si bien dans ta raison, qui t'en imposais à toi-même par un visage grave, à quoi songeais-tu de mépriser de tels visiteurs? Ils sont petits, mais ils sont puissans: reconnais donc qu'ils sont tes maîtres! — C'est ainsi que Philippe Montgivrault, bien qu'il eût cent fois, depuis une heure, levé les épaules et souri de pitié à la seule pensée de cette Fête-Dieu qui naguère lui causait tant de joie, bien qu'il eût maudit la servante, maudit l'abbé, maudit ces Fleuriel et traité de haut tout ce petit monde, Philippe Montgivrault n'était déjà plus le même philosophe ni le même homme. Le charme opérait sournoisement en lui, car il se souvenait. Tout à coup il se leva.

L'heure était venue, les cloches faisaient rage, la sainte mêlée

des psaumes et des cantiques résonnait maintenant sous le porche de l'église, qui venait de s'ouvrir, et l'on entendait le premier bourdonnement de la foule qui sortait. Philippe tout doucement, sans savoir ce qu'il faisait, s'avançait vers l'extrémité du jardin; il se trouva bientôt au bord de la terrasse qui dominait la grande rue de Fourières. — Mais où vais-je donc? se disait-il. En vérité, c'était la première fois de sa vie qu'il lui arrivait de se trouver ridicule; il ne se reconnaissait plus. Quoi! c'était lui qui cédait à cette curiosité puérile, lui qui allait là! O renversement des choses! Un moment il s'arrêta : l'idée lui était venue que Bernardine ne pouvait manquer de l'apercevoir et qu'elle se moquerait de lui.

La vérité, c'est que la vieille servante, voyant que le jeune maître, rogue et maussade, ne voulait pas assister à la grande cérémonie du jour et qu'il refusait d'être heureux, ne s'en était pas mise autrement en peine. Elle savait bien qu'il la verrait malgré lui, cette procession, de la terrasse, des fenêtres de la maison, de partout; il n'avait qu'un moyen d'y échapper, c'était de demeurer caché au fond de son jardin. Là encore il entendrait, s'il ne voyait pas. Et c'est justement ce que se disait Philippe pour s'excuser devant sa propre conscience. Un homme qui n'aime point les processions et qui les rencontre dans les chemins, qu'a-t-il à faire? A se détourner et à s'enfuir? Mais cette action de prendre la fuite est-elle donc compatible avec l'air posé qui convient à un être raisonnable, et n'est-il pas plus digne de subir ce qu'on ne saurait éviter? Et ce n'est pas tout : il y a des spectacles qui blessent l'esprit, mais où les yeux peuvent bien un moment s'abandonner sans péril. On fait des réserves, on juge, on critique, tout cela peut servir. Or, dès qu'on peut faire une chose sans s'écarter de la raison, flambeau commun des dieux, des philosophes, des avocats et des hommes, il n'en saurait résulter de mal.

Et voilà comment Philippe Montgivrault argumentait. Mais quel bruit! quel concert! quelle harmonie! C'est la procession qui s'avance. Les chantres psalmodient; les demoiselles de Fourières, qui chantent des cantiques, font le dessus, et comme on voit bien qu'elles y mettent toute leur âme! Elles prient en chantant; elles croiraient prier beaucoup moins bien, si elles chantaient un peu moins fort. Philippe ne se hasarde qu'à demi, se dérobant encore pour l'autre moitié de sa personne derrière un des arbres de la terrasse. La grande rue du bourg est jonchée de feuillages, les façades des maisons sont tendues de beaux draps blancs, parées de guirlandes de fleurs. Des groupes de paysans la tête nue, les femmes leur chapelet à la main, se tiennent à genoux, attendant le passage du Dieu puissant qu'ils redoutent et qui les aime. Le saint cortége se montre enfin. Le garde champêtre ouvre la marche. Il porte à la

main le fourreau de son sabre; la lame, il l'a oubliée à la maison. Il représente l'autorité couvrant la religion de son égide; elles sont persuadées l'une et l'autre que cela est utile à toutes les deux, et l'autorité sur ce point ne se trompe pas en ce qui la regarde. Puis vient la bannière de la paroisse; elle est décorée de l'image de saint Pern, qui fut un grand saint, car il sert à deux églises, celle de Fourières et l'église du village voisin, qui porte son nom. Le bedeau suit cette bannière, et derrière le bedeau... un océan de mousseline blanche dont le vent soulève et roule doucement les vagues, cent aunes de ruban bleu aux ceintures! Voilà les demoiselles de Fourières, rangées sur deux lignes, toujours chantant. La chaleur, plus forte que la modestie et la piété, qui pourtant ne sont pas ordinaires, a commandé de relever les voiles, et l'on voit les visages à découvert : des boutons de roses ou de pivoines, fleurs de la saison. Ces dernières sont en plus grand nombre; tant de joues colorées sont la preuve que le médecin du corps a moins de clientèle à Fourières que le curé, médecin des âmes. Un seul visage est caché; c'est celui que Philippe Montgivrault ne veut point regarder et qu'il brûle de voir. A n'en pas douter, c'est là Hyacinthe, seule, au milieu des deux rangs. A quelle autre que Mlle Fleuriel de La Pervenchère aurait-on confié cette bannière où l'image de la sainte Vierge est brodée? L'honneur de la porter lui revenait par droit de naissance, c'est bien elle; mais cette bannière est une muraille : Philippe s'agite et se penche en dehors de sa cachette, — puis, tout à coup rappelé au sentiment de sa dignité qu'il allait méconnaître, il se redresse, et, mettant la main dans son gilet, il s'apprête à considérer en philosophe ce spectacle que sa philosophie n'approuve point. La procession avance toujours. La tête du cortége n'est plus qu'à vingt pas. Cette damnée muraille de satin bleu ne va-t-elle point s'abaisser?

Soudain Philippe s'imagina voir trembler le long manche de la bannière aux mains qui la tenaient. Ah! des mains de virago sans doute; mais on a beau être une *robuste coquette de village*, on ne soutient pas impunément un fardeau qui ferait tomber un homme. Un instant Philippe espéra... Et quoi donc? Espérait-il apercevoir les traits de cette belle demoiselle? Bien lui importait vraiment! Mais si cela ne lui importait point, pourquoi ne pas détourner la vue? Loin de là, ses yeux allaient, volaient; ils lui parlaient, ils lui disaient que cette petite Hyacinthe ne devait pas avoir une si mauvaise tournure. Les demoiselles de Fourières, avec leurs souliers de cuir sous leurs robes blanches, battaient la terre d'un pas sonore; elle, on ne l'eût pas entendue marcher. Le poids qu'elle portait forçait son corps à se rejeter en arrière et le faisait légèrement dévier à gauche, car elle présentait l'épaule droite, qui est la plus

forte. Dans ce mouvement, la jupe se relevait et laissait à découvert certain pied chaussé d'une bottine bleue, qui n'était pas un pied de villageoise. L'épaule, le bras, tout le côté gauche, qui cherchait à s'effacer et qui apparaissait quand le vent soulevait les plis de la bannière, étaient pleins de grâce; mais ce vent maudit n'en voulait point faire voir davantage. Si lentement que marchât la procession, une minute encore, et il allait être trop tard : le cortége des chanteuses atteignait le pied de la terrasse, Mlle Fleuriel allait passer...

Tout à coup,... est-ce donc qu'elle a reconnu Philippe ou qu'elle l'a deviné?... elle trébuche, elle chancelle, la bannière s'échappe de ses mains... Elle la ressaisit aussitôt d'un effort désespéré. Le petit pied dans sa bottine bleue se rassure, le cœur se remet en place, Mlle Fleuriel passe la tête haute, droite, sans même un mouvement d'yeux. Philippe Mongivrault n'a rien vu de ce visage embéguiné sous la mousseline; il n'a pu distinguer même la couleur des cheveux...

L'accident qui avait failli renverser Mlle Fleuriel avait causé bien du trouble dans la procession, le chœur des demoiselles en demeura court au beau milieu d'un cantique, le maître-chantre fit un *couac*. Ce bruit discordant eut son avantage, il changea le cours des pensées de Philippe Montgivrault, qui brusquement retourna la tête. Les quatre chantres de la paroisse s'avançaient sur deux rangs comme les demoiselles; à leur suite, c'étaient les quatre petits servans de l'église, marchant à reculons devant le dais, chacun portant attachée par un baudrier de rubans une corbeille remplie de feuilles de roses. De temps en temps ils y puisaient et jetaient par poignées ces feuilles de roses au saint sacrement placé sous le dais, sur une console, devant le curé, qui tenait les mains jointes et qui priait. Philippe tremblait : ces corbeilles, ces roses, encore des souvenirs!

L'abbé Joye semblait ravi en extase devant l'emblème sacré. Son âme suivait le chemin du ciel, vers lequel ses yeux étaient levés. Ses regards passèrent au-dessus de Philippe, et pourtant il eut comme un sentiment vague qu'il le voyait là; mais il n'avait alors de pensées ni pour la terre, ni pour les hommes, ni même pour Hyacinthe Fleuriel, sa chère Hyacinthe, qui était malade et qui s'ennuyait.

VIII.

Ennui, mortel ennui, pire cent fois que la douleur, puissance jalouse qui viens fermer nos yeux à tout ce qui charme et nos âmes à tout ce qui console, calice amer que cherchent en vain à repous-

ser ceux qui ont vécu, tu n'es donc pas fait que pour ces lèvres tremblantes, et tu veux aussi pâlir les bouches de vingt ans! Dieu nous a fait naître; son premier soin est de nous apprendre à nous méfier de la vie : n'allons point attacher trop de prix au présent qu'il nous a fait. Toujours il y manquera quelque chose, et ce quelque chose sera cela même qui pourrait nous rendre heureux.

Et pourquoi Dieu veut-il qu'il en soit ainsi? Est-ce que cela est juste? est-ce que cela est digne de lui? Pourquoi?... Ceux qui se sont chargés ici-bas d'expliquer les arrêts d'en haut ont fait une science et un art des moyens de ne pas répondre à cet éternel pourquoi. L'abbé Joye pourtant répondait naguère sans trop d'embarras aux questions de sa chère Hyacinthe, car elle n'osait encore les lui adresser que sous le voile, à travers mille détours ingénus qui lui laissaient bien des issues pour sortir de peine. Il disait que ces contradictions apparentes de la Providence sont la logique même, et que tout est mystère dans sa justice. Hyacinthe inclinait la tête en silence : l'abbé pensait qu'elle était éclairée et satisfaite, et il lui démontrait qu'elle devait l'être; elle ne demandait pas mieux que de le croire. Il est vrai qu'alors Philippe Montgivrault n'était pas de retour à Fourières, et ce que Hyacinthe Fleuriel en ce temps-là faisait de plus hardi, c'était de se demander pourquoi, si elle avait reçu le besoin d'aimer avec la vie, celui qui règle toutes choses avait voulu la jeter et la perdre dans cette solitude, tandis qu'il aurait pu placer ses destinées dans un monde vivant où l'on aime.

Le soir qui suivit la procession, Mlle Fleuriel était venue s'asseoir sur la terrasse du Prieuré. Elle était là, les deux bras appuyés sur la rampe de fer du balcon et le front dans ses mains. Un massif d'arbres odoriférans, de seringats et de chèvrefeuilles s'élevait au pied de ce balcon, et quelques rameaux chargés de fleurs au parfum violent, se redressant quand le vent les soulevait, venaient par instans effleurer le visage de la jeune fille et s'emmêler dans ses cheveux. Elle ne s'enivrait que trop de ces brûlantes haleines; elle se noyait dans ses pensées. Son père la considérait, debout derrière elle. Jamais M. Fleuriel n'avait rien vu de si beau, jamais rien d'aussi malheureux que sa pauvre Hyacinthe, et deux grosses larmes roulaient sur sa longue figure ravagée. L'excellent homme aurait égorgé de bon cœur la moitié de l'univers, s'il avait suffi d'un si petit sacrifice pour rendre à sa fille un éclair, un rayon, un sourire. Et ce n'était rien que cela : il venait à l'instant même de concevoir et d'exécuter une chose bien plus hardie en interdisant à Mme Fleuriel l'accès de cette terrasse, de peur qu'elle ne troublât la rêverie d'Hyacinthe. On entendait à l'intérieur de la maison la voix de Mme Fleuriel, qui, ne pouvant croire à ce qui lui arrivait,

se pâmait de rage. M. Fleuriel voulut montrer jusqu'au bout qu'il était un homme, et ferma la porte.

Alors il prit un des bouts de la ceinture bleue que Hyacinthe laissait traîner sur la dalle, car elle n'avait point quitté sa dévote parure, elle était encore enveloppée des plis de sa robe virginale du matin, et il se mit à rouler cette ceinture entre ses doigts. Il espérait ainsi attirer l'attention de sa fille, il commençait à redouter grandement pour elle la fraîcheur de la nuit et la durée de cette méditation opiniâtre; mais il avait encore bien plus peur de l'éveiller en sursaut et de lui causer de l'impatience. Comme elle était insensible à tout, qu'elle ne bougeait pas, il finit par se pencher doucement vers elle, et il lui baisa les cheveux à travers son voile ni plus ni moins que n'aurait fait un amant. En vérité, il n'y avait que Mme Fleuriel au monde pour dire que M. Fleuriel était un homme grossier qui ne sentait pas les choses. Hyacinthe soupira; ses bras attachés au balcon se dénouèrent, et elle releva la tête. — Hyacinthe, lui dit-il, ne vous fâchez point, je ne veux pas vous importuner, ma chérie. Je craignais seulement que ces fleurs ne vous fissent mal.

— Tout me fait mal, répondit Hyacinthe.

— Ce n'est rien, reprit M. Fleuriel, la paix et la gaîté vont revenir, Hyacinthe. Espérez...

— Je voudrais ne plus espérer, dit-elle. Vous ne savez donc pas que l'espérance est un piége, vous qui en parlez si bien. Il n'y a pas un cœur triste qui ne s'y laisse prendre, et c'est sans doute ce que l'on veut là-haut!...

— Eh! eh! dit M. Fleuriel en riant, car ce genre de plaintes contre le ciel ne lui déplaisait jamais; il était naturellement un peu voltairien, puisque sa femme était dévote. — Autant dire tout de suite ce que vous pensez, Hyacinthe, que la Providence est injuste. Si l'abbé vous entendait!

— Il m'entendra, répliqua brusquement Hyacinthe. Je veux dès demain le voir et lui parler.

— Quoi! reprit M. Fleuriel au comble de la surprise, qu'avez-vous donc à lui dire?

— Je ne lui dirai rien, murmura Hyacinthe. Il me comprendra mieux peut-être.

Ce qu'elle voulait faire comprendre à l'abbé, c'est que tout ce qui arrivait était sa faute. N'est-ce pas lui qui, un mois auparavant, lui avait dit d'un air inspiré : Je vous guérirai, Hyacinthe! lui qui avait appelé Philippe à Fourières quand elle ne songeait plus au passé? N'aurait-il pas dû prévoir que dès le premier jour elle recommencerait à aimer son ancien compagnon de toutes ses forces, avec toute son âme, comme autrefois, et que lui?... Mais un prêtre

ignore et ne sent point tout cela; il joue avec le danger, et c'est ainsi qu'il tue ceux qu'il se proposait de guérir.

Elle descendit les degrés de la terrasse, traversa la cour et le jardin, puis s'achemina vers le préau. M. Fleuriel ne voulut point la quitter encore. Comme elle était arrivée au bord de la fontaine de Saint-Pern, sa jupe s'accrocha dans des ronces; elle sentit une main qui s'empressait à la dégager et s'aperçut ainsi que son père l'avait suivie. Elle ne lui en témoigna point de déplaisir et continua de marcher... Tout à coup elle s'arrêta. Ses yeux, en remontant par-dessus la ligne des frênes, dans la direction de Fourières, venaient de s'attacher à une lumière unique qui brillait dans le bourg au dernier étage du grand presbytère. C'est là qu'était la bibliothèque de feu le doyen Verdelot.

— M. Philippe Montgivrault veille et étudie, fit observer M. Fleuriel. On dit que c'est un savant homme.

Hyacinthe ne répondit pas; mais M. Fleuriel était assez près d'elle pour entendre le bruit saccadé de son haleine et les battemens précipités de son sein. Il crut bien faire en insistant, le pauvre homme!

— Et pour moi, je pense, ajouta-t-il, que ce petit Philippe est un maître sot.

Hyacinthe ne répliqua pas davantage, mais elle se détourna précipitamment et s'éloigna. M. Fleuriel comprit que, pour cette fois, elle voulait impérieusement être seule. Il rentra chez lui le cœur bien malade. Il s'assit dans la salle basse; Mme Fleuriel, en le voyant en face d'elle, quitta la chambre. Elle était enfin relevée de l'audacieuse interdiction qui la retenait prisonnière depuis le commencement de la soirée; elle brûlait de venger son injure. Elle se mit donc à courir deci, delà, suivant sa coutume, appelant : Hyacinthe! Hyacinthe! se répandant en cris, en plaintes, en reproches, en menaces. Hyacinthe, suivant sa coutume aussi, ne répondait point. M. Fleuriel semblait écouter fort paisiblement tout ce tapage. Au bout d'une heure pourtant, il se leva, il s'en alla tout droit sous le cloître, sachant bien que c'était là qu'il trouverait la fille rebelle. Il la rejoignit bientôt dans l'obscurité, la força doucement à se lever du banc de pierre où elle pleurait, la prit par le bras, et la reconduisit à sa chambre. Mme Fleuriel revenait tout essoufflée du fond du jardin quand elle apprit que sa fille était rentrée.

Ce fut un problème à résoudre, le lendemain au Prieuré, que de savoir pourquoi le maître était sorti à pied de grand matin. Rien n'était moins conforme à ses habitudes. Par la pluie, par la grêle, par le vent et par la neige, aussi bien que par la chaleur de la canicule, que tout se congelât ou se consumât dans la nature, M. Fleuriel, comme on sait, enfourchait le bidet blanc dès l'aurore, et l'on

trottait; mais ce matin-là le cavalier courait le monde sans la monture, et pour la première fois depuis vingt-sept ans qu'elle était en vie, celle-ci faisait la grasse matinée. Vers l'heure du déjeuner, Mme Fleuriel, aux aguets, vit son mari qui revenait de Fourières; l'abbé Joye l'accompagnait. Ils prirent tous deux leur chemin par la prairie, et atteignirent ainsi la grande porte du Prieuré qui ouvrait sur le préau, devant la fontaine, au-dessus de l'appartement d'Hyacinthe. M. Fleuriel rentra seul. Au premier pas qu'il fit dans la cour, il se trouva face à face avec sa femme, et il lui dit tout de suite une chose bien surprenante ou bien terrible, car elle faillit en tomber à la renverse, poussa un cri, joignit les mains, et, quand elle eut épuisé la série de gestes qui peuvent servir à peindre toutes les variétés d'émotion ou d'indignation dont une âme dévote est capable, elle tourna le dos à son mari et regagna la maison. Il se hâta de la suivre.

L'abbé Joye était demeuré sur le préau. Il en fit d'abord le tour lentement, les yeux fixés par terre. Tout le monde savait bien qu'il aimait la botanique et qu'il soignait les malades : qui donc aurait pu s'étonner de le voir chercher des simples dans l'herbe? Il revint ensuite à la fontaine de Saint-Pern, et se mit en devoir de l'accommoder à l'intérieur d'une façon nouvelle; tout ce qui tapissait l'une des parois passa sur l'autre : ce fut un entier changement de système, et il ne fallut pas à l'artiste moins d'un grand quart d'heure pour l'exécuter. C'était justement, d'après les calculs de l'abbé, le temps nécessaire à Mlle Fleuriel pour mettre la dernière main à sa toilette avant qu'elle pût se montrer à la croisée. L'abbé avait toujours observé, dans le mal dont souffrait Hyacinthe, un symptôme qui aurait été pour lui un trait de lumière, s'il avait eu besoin d'être éclairé : c'est que le dégoût qu'elle témoignait pour toutes choses ne s'étendait pas jusqu'à la parure. Ce jour-là pourtant, elle apportait à se parer un soin trop particulier, puisque sa fenêtre restait close.

L'abbé attendit un moment, il allait, il venait, il se désespérait, quand la Providence, cette même Providence dont Hyacinthe, si mal à propos, s'avisait de douter, vint à son aide. Deux petits garçons en ce moment sortaient du hameau. Ils se tenaient par la main, ils n'avaient pas vu M. le curé, ils arrivaient vers la fontaine; leurs intentions n'étaient peut-être pas bien mauvaises. Cependant cette vue suggéra tout à coup à l'abbé une idée abominable. — Oh! l'invention endiablée pour un homme de Dieu! M. le curé se cache derrière le tronc du grand hêtre qui ombrageait le préau. L'ennemi s'avance, l'abbé s'élance hors de sa cachette. Haro sur les petits drôles qui viennent dégrader la fontaine et qui n'ont point de respect pour le grand saint Pern!... Et les petits garçons de s'enfuir,

et l'abbé de crier... La fenêtre s'ouvrit. L'abbé s'arrêta tout court. Voilà Hyacinthe! D'ordinaire elle commençait par lui sourire, et puis elle lui faisait signe qu'elle allait descendre. Cette fois il n'aperçut pas le moindre rayonnement sur son visage. Oh! non certes, elle ne lui souriait point. Elle le salua seulement et se retira de la croisée.

L'abbé, au premier moment, crut que la terre lui manquait. Il revint à lui, il passa la main sur ses yeux; son cœur, affreusement serré, lui dit qu'il avait bien vu. Quoi! Hyacinthe disparaissait sans répondre à son appel et feignait de ne point le comprendre! Qu'était-ce que cette nouveauté? Hyacinthe ne l'aimait donc plus! Dans l'excès de sa douleur, le pauvre abbé vint à penser que cette bizarrerie extraordinaire était sans doute encore un signe, et que le mal de la jeune fille était entré dans une nouvelle phase pendant la nuit. Il avait toujours trouvé si doux d'être la seule personne au monde qui ne fût point en butte à ses caprices! Mais cette exception était trop belle, il en avait tiré sans doute trop d'orgueil et il en était puni. Aussi soupira-t-il en se disant naïvement : Voilà mon tour!

Et comme cela était juste! Il apportait à Hyacinthe une bonne, une étrange nouvelle; mais il n'était que le messager. Un autre avait fait ce qu'il n'avait pu faire; un autre avait eu plus de pouvoir, ou plus de mérite, ou plus de bonheur que lui; un autre allait en avoir l'honneur. L'abbé soupira de nouveau en se disant qu'il fallait avant tout avertir Hyacinthe du grand événement qui se préparait, qu'il n'était point venu au Prieuré pour autre chose et qu'il n'avait pas de temps à perdre. Comme il était exempt d'amour-propre parce qu'il n'avait pas dans l'âme un seul mouvement qui ne se rapportât à autrui, il se mit à chercher dans sa tête le moyen de décider Hyacinthe à descendre. Après une courte réflexion, il n'en vit point d'autre que de l'appeler tout simplement. — Hyacinthe! — On aurait pu démêler quelque accent de reproche dans sa voix, mais de dépit pas l'ombre. Il était si bon! Hyacinthe, qui se tenait dans le fond de sa chambre, reparut près de la fenêtre. Certainement il y avait quelque chose d'involontaire dans le subit élan qui l'avait fait accourir. Elle ne jeta qu'un regard sur l'abbé, elle se sentit vaincue et inclina la tête : elle allait venir. Il franchit alors la porte gothique et s'introduisit dans la cour; Hyacinthe arrivait. — Réjouissez-vous, ma fille, lui dit-il, Philippe Montgivrault vient aujourd'hui dîner au Prieuré.

Hyacinthe devint très pâle : l'abbé crut qu'elle allait défaillir, et tout doucement il avança l'un de ses bras derrière elle; mais il la vit qui se redressait tout à coup, loin d'avoir besoin d'être soutenue.

— Monsieur le curé, pourquoi avez-vous pensé que cela pût me

réjouir? lui demanda-t-elle en fixant sur lui des yeux brillans de colère.

— Mais, ma fille, balbutia l'abbé, il me semblait.....

— M. Montgivrault et moi nous avons été élevés ensemble, interrompit Hyacinthe; s'il s'en était souvenu comme je m'en souviens, j'aurais eu du plaisir à le revoir.

— Il ne l'a pas oublié, s'écria l'abbé. Il vous en donne bien la preuve, puisqu'il vient.....

— Oh! fit-elle, vous l'en avez donc bien prié?

L'abbé hésita. L'aveu qu'il avait à faire lui coûtait trop. — Ce n'est pas moi qui suis allé l'inviter à dîner, murmura-t-il, c'est votre père.

— Mon père! s'écria Mlle Fleuriel, puis elle se cacha la figure entre ses mains. — Hélas! pensait-elle, ils savent tous ce que j'ai souhaité, et ils le lui ont fait savoir! Quelle honte!

— Vraiment, reprit-elle d'une voix éclatante, mon père est allé trouver M. Montgivrault, le supplier de vouloir bien nous rendre visite, et il se promettait de m'en faire la surprise! Mon père n'a pas d'orgueil, mais j'en aurai, moi!...

— Fouettez la crème! criait cependant Mme Fleuriel du fond de la maison. Essuyez la vaisselle dorée, dressez la table, et que le pied ne se trouve pas devant moi si vous mettez la rallonge! — Tout le monde sait que M. Fleuriel est fou, continuait-elle en se parlant à elle-même, tandis qu'elle traversait la cour. Il tient à le prouver une fois de plus en faisant dîner ce petit seigneur chez lui. N'importe, moi, je ne veux pas rester en affront.

Ce disant, elle aperçut l'abbé tout déconfit, immobile à la place même où Hyacinthe venait de le quitter sur de si dures paroles.

— Bonjour, monsieur le curé, fit-elle, vous ne devez pas avoir déjeuné.

— Je ne sais, dit l'abbé.

Le fait est qu'il n'en savait rien, et que dans le doute il était déterminé à s'abstenir, de peur de donner satisfaction à la chair, qui jamais ne dit : Assez!

— Eh! reprit Mme Fleuriel avec son aigre sourire, vous me répondez comme Hyacinthe m'a répondu tout à l'heure. Je crois bien que vous aussi vous rêvez. Sûrement ce n'est pas aux mêmes choses qu'elle.

Peut-être se promettait-elle de le fâcher par une si lourde sottise, car elle soupçonnait qu'il était pour quelque chose dans l'invitation faite par M. Fleuriel à Philippe Montgivrault, et elle voulait l'en faire repentir. Elle aurait pourtant bien dû savoir qu'il ne se fâchait jamais; mais que se passait-il donc aussi de nouveau dans

l'âme de M. le curé de Fourières? Son regard s'alluma soudain d'une flamme que jamais ni Mme Fleuriel, ni personne n'y avaient vue. — Ma fille, dit-il...

Mme Fleuriel recula d'un pas. Elle ne se souvenait pas qu'il lui fût jamais arrivé de l'appeler « ma fille » ailleurs qu'en confession.

— Et que voulez-vous que fasse Hyacinthe, si ce n'est de rêver? reprit-il d'une voix forte. — Ces rêveries ont un grand péril. A qui donc appartient-il de le conjurer? Ce mal dont elle est frappée n'est devenu grave que parce que vous l'avez forcée de le renfermer en elle. C'est en vous qu'il devait s'épancher. Vous étiez la confidente que le ciel et la nature lui avaient assignée, et vous n'avez point su faire ce que vous commandaient la nature et le ciel. Hyacinthe a trouvé la vie du corps dans votre sein; c'est tout ce que vous lui avez donné : est-ce là ce qu'on appelle être mère? Vous ne pouvez dire que vous connaissez l'âme de votre fille, puisque jamais vous n'y êtes descendue pour y chercher le bien et le mal et les y séparer l'un de l'autre. Vous n'avez pas même appris à en lire les plus clairs mouvemens sur son visage. Quand vous avez vu s'y produire ces terribles changemens d'où la perte ou le salut d'une existence entière va dépendre, vous n'avez opposé à ses troubles et à ses alarmes que des sarcasmes et des duretés. Votre cœur s'est fermé devant le sien, son cœur s'est enfui loin du vôtre. Si vous croyez avoir rempli vos devoirs quand vous avez dit vingt fois le jour de ce ton cruel : Hyacinthe rêve, si vous croyez cela, allez en paix. Je ne pense pas comme vous, et je crains que Dieu ne pense comme moi!

Jamais l'abbé n'en avait tant dit à aucune de ses ouailles; la foudre ne sortait que rarement de ses lèvres : c'est qu'il croyait n'avoir jamais eu devant les yeux une aussi grande coupable que Mme Fleuriel, puisque la victime de la faute qu'il lui reprochait, c'était Hyacinthe. Cependant l'effort de son indignation et de son courage ne manqua point de tomber dès qu'il eut cessé de parler. Il n'avait garde de demeurer là pour constater les effets de sa redoutable homélie : il la termina par une révérence, trop heureux que Mme Fleuriel ne fût point tentée de lui répondre, et, tirant son bréviaire de la poche de sa soutane pour se donner une contenance, il gagna du plus vite qu'il put l'allée du jardin bordée par la charmille, et qui longeait la prairie. Il se doutait bien que Hyacinthe se promenait dans l'allée opposée. Il ne se trompait point, il la vit; ils descendirent et remontèrent trois fois tous les deux, chacun de son côté, la longueur du jardin.

— Maintenant, se disait l'abbé, je la comprends bien. Tout son être se révolte à l'idée que Philippe, en venant ici, lui fait une grâce. Elle est fière. Est-ce qu'elle n'a pas ce qu'il faut pour l'être? Et

puis elle est chaste aussi, et c'est la première fois qu'elle va voir un homme si près d'elle... Quant à moi, elle m'en veut, parce qu'en appelant Philippe à Fourières je m'étais imaginé le plus sottement du monde qu'il allait accourir au Prieuré dès le premier jour, et que je me suis trompé. En ces choses, après tout, un prêtre vaut moins qu'un autre homme, parce qu'il ne les connaît point. C'est ce qu'elle ne peut me pardonner.

— Qui sait ce que mon père a dit à Philippe? se demandait Hyacinthe en se tordant les mains. Il a parfois tant de gaucherie. Sans doute il lui aura fait entendre que sa présence ici était nécessaire, et que, s'il daignait nous visiter une heure, un instant, ce serait une bonne action, en sorte que Philippe va venir pour faire le bien. Il croit que je l'aime... Oh! il n'aura pas fait difficulté de le croire, et il consent à me revoir... Qui est la cause de cette humiliation qui m'attend? C'est l'abbé. Il me semble qu'il m'appelle encore là-bas; il peut bien m'appeler!

— Aussi, continuait mentalement l'abbé, qui se serait douté que ce petit Philippe était un philosophe d'une si rare espèce? Il regimbe non-seulement contre les espérances de l'autre monde, mais aussi contre les joies de celui-ci; il ne se méfie pas seulement de Dieu, mais encore de l'amour. Je n'avais jamais entendu parler de cela. Je ne connais donc pas toutes les sectes; il y en a tant. Mon Dieu! que peut-on faire pourtant de mieux que d'aimer, quand on n'a pas mis son âme plus haut que les affections de cette terre? C'est ainsi que pense cette enfant : elle a bien raison; mais comme la voilà troublée! Elle ne voudrait pas être contente de ce qui arrive. Elle dit qu'elle a de l'orgueil. Elle essaie de me faire croire qu'elle ne désirait naguère revoir Philippe que parce qu'il avait été le compagnon de son enfance. L'enfant qu'elle a aimé lui serait devenu bien peu de chose, si le jeune homme avait voulu être davantage. Oh! je sais qu'elle ment, et c'est parce qu'elle voit bien que je le sais qu'elle me garde tant de rancune. Cependant j'ai toujours feint d'ajouter grande foi à ce qu'elle me disait. Hier encore, quand elle m'expliquait l'accident de la bannière... Mais c'est une ingrate, aujourd'hui elle ne veut pas même me regarder.

— Non, se disait Hyacinthe, non, il n'est pas si généreux. Ce n'est pas même par compassion pour moi qu'il se laisse conduire chez nous. Je ne crois pas qu'il ait un bon cœur : s'il ne l'avait point mauvais, est-ce que le passé n'y aurait pas gardé sa place? S'il redoute si fort les desseins qu'on peut former contre lui, il se serait promis peut-être, avant d'arriver à Fourières, de ne point renouer d'amitié avec nous; mais, une fois arrivé, il aurait senti quelque chose de plus fort que sa volonté qui l'aurait fait accourir. Non, il est ingrat, dur, sec et pédant comme toute sa race. Mon

père m'a dit cela, et, une fois dans sa vie, mon père a touché juste et a eu raison. Quand je songe que tel qu'ils le connaissent, ils ont voulu lui faire croire que je l'aime! Je sens que je ne peux le souffrir. Enfin qui l'amène ici? Est-ce la curiosité? Hyacinthe Fleuriel la malade va devenir pour ce sage un sujet d'étude... ou plutôt un objet de risée! C'est la fatuité qui le guide; il veut voir comment est fait le visage d'une fille qui se meurt d'amour... Mais non, non; ce n'est pas cela encore. Qu'est-ce donc?

Et Hyacinthe s'arrêta, cherchant toujours dans son esprit. — Grand Dieu! s'écria-t-elle tout à coup, je devine, sa maison est trop vaste, il y est seul. Il fait comme moi, il s'ennuie...

L'abbé, de l'autre côté, l'aperçut immobile, et, sans pouvoir distinguer le sens de ses paroles, il entendit le son de sa voix. Il jugea que le moment était bon, car enfin si elle parlait, elle devait avoir besoin qu'on lui répondît. C'était encore un faux calcul. Il s'était déjà mis en devoir, sans perdre de temps, de traverser le jardin; mais il n'avait pas fait la moitié du chemin, que, le voyant venir, Hyacinthe se détourna, et de son pas le plus rapide, presque courant, regagna la maison.

En entrant dans sa chambre, elle trouva sur son lit sa plus belle robe. Quelqu'un l'avait mise là sans doute afin de lui suggérer l'idée de s'en parer, au cas où cette idée ne lui viendrait point. Qui donc avait eu ce soin ingénieux? En portant les regards autour d'elle, Hyacinthe reconnut les traces de son père. M. Fleuriel avait oublié sur la tablette de la cheminée ce que Mme Fleuriel nommait amèrement le bréviaire de son mari. C'était un *Traité d'Agriculture pratique*, ce qui n'empêchait pas que M. Fleuriel ne fût en agriculture le moins pratique des hommes. Ses fermiers le savaient, ils en abusaient, et Mme Fleuriel, qui avait les yeux du loup-cervier, le voyait bien. Hyacinthe se prit à considérer cette robe, qui lui parut à son gré, et réfléchissant au désir qu'avait son père de la voir belle : — Il espère donc quelque chose, se dit-elle en levant les épaules et en soupirant.

Pourtant elle se sentait bien plus calme. Une paix inaccoutumée régnait d'ailleurs dans la maison malgré les apprêts du banquet prochain. On n'entendait point Mme Fleuriel appeler sa fille; la mercuriale de l'abbé n'était pas demeurée vaine. Hyacinthe se déshabilla et s'habilla lentement, ne songeant guère qu'à cela... Peut-être avait-elle encore d'autres pensées, mais si sourdes, si profondes... Elle venait à l'instant même de prendre en pitié son père, qui espérait; mais qu'y a-t-il de plus contagieux que l'espérance?

Lorsque la pendule sonna cinq heures, elle ferma sa fenêtre et se plaça derrière les rideaux. — S'il n'a pas tout oublié, se disait-elle,

il arrivera par le préau. — Mais au bout de quelques minutes la servante vint l'avertir que tous les convives étaient là et qu'on dînait; Philippe était arrivé par l'avenue des noyers.

Hyacinthe se faisant attendre, son père vint la chercher. — Que faites-vous donc, Hyacinthe? lui dit-il à travers la porte.

Elle changeait de robe...

IX.

— Quoi! monsieur Fleuriel, vous avez dit des truites, je crois?...

— Et pourquoi non? s'écria M. Fleuriel en se redressant. Les eaux de Fourières sont claires comme les sources des montagnes. Tout le monde m'a vu prendre dans la rivière des perches à foison.

— Oui, mais des truites!

— Voudriez-vous, ma bonne amie, me faire passer, aux yeux de M. Montgivrault, pour un Gascon? Quand je dis que j'ai pêché des truites...

— C'est que vous les aurez pêchées sans que je le sache, monsieur Fleuriel. Je vous prie de croire que je ne doute point de ce que vous nous contez là. Vous les aurez aussi mangées sans moi. Ce n'est pas bien.

— J'invoque le témoignage de monsieur l'abbé, dit M. Fleuriel.

— Monsieur, répliqua l'abbé en rougissant, j'ai toujours ouï dire que la perche et la truite sont sœurs. Si notre rivière produit des perches, il est donc permis de penser...

— Oh! murmura Mme Fleuriel, des truites!

— Je demande aussi à Hyacinthe de dire ce qu'elle sait à ce sujet. Ai-je pêché des truites, ma fille?

Hyacinthe fit un saut sur sa chaise. Elle n'avait pas écouté. — Oui, dit-elle sans savoir de quoi il s'agissait; oui, mon père.

— Monsieur, s'écria Mme Fleuriel, demandez à votre fille si vous n'avez pas aussi pêché des poissons volans dans la rivière de Fourières, vous verrez ce qu'elle vous répondra!

— Pour cela, dit l'abbé avec sa simplicité accoutumée, ce n'est pas possible, il n'y a de poissons volans...

— Que dans la mer, interrompit M. Fleuriel avec le plus dédaigneux mouvement d'épaules. On doit connaître l'histoire naturelle, ma chère amie, quand on veut parler de ces choses-là.

Philippe Montgivrault alors prit la parole. — Il n'y a de poissons volans que dans les mers du sud, dit-il. On les y rencontre quelquefois en si grande quantité qu'on croit voir ruisseler une autre mer d'argent à la surface des flots. Aussi les peuples de cet hémisphère ont-ils donné le nom de poisson volant à une constellation

brillante qui n'est visible que pour eux. Les anciens ne la connaissaient pas.

Un murmure approbateur s'éleva du milieu de la table. C'était M. Fleuriel qui applaudissait au savoir de son convive. Quant à l'abbé, il ne laissait pas de se trouver sensiblement flatté dans son ancien élève, et il pensait que le doyen Verdelot, qui de là-haut écoutait son neveu, devait rire aux anges.

— Les étoiles, dit-il, ont été faites pour chanter la gloire de Dieu. Ce n'est que pour se glorifier qu'il a créé toute la nature. Dieu est dans tout.

— Tout est donc Dieu? répliqua Philippe.

L'abbé tressaillit. — Quoi! mon enfant, s'écria-t-il, que voulez-vous dire?

— Oh! reprit Philippe, je sais bien que nous ne nous entendrons pas.

Il était assis entre Mme Fleuriel et Hyacinthe, qui se trouvait à sa droite. Pour la première fois depuis le commencement du repas, qui tirait cependant à sa fin, il s'aperçut que le verre de celle-ci était vide. Il y versa tour à tour du vin et de l'eau. Dans ce double mouvement, sa main se ploya et s'étendit deux fois, s'attachant avec complaisance au col de la carafe et s'en détachant avec plus de lenteur encore. Ce manége n'échappa point à Hyacinthe, pas plus que la beauté de cette main, qui lui rappelait les mains fameuses de feu le doyen Verdelot et de Mme Ursule; mais ce qui la frappa surtout, ce fut une bague qu'elle y vit au doigt annulaire, un cercle d'or enchâssant une pierre gravée qui lui parut représenter une figure de femme ornée d'une coiffure bizarre. Elle n'avait pas encore dit un seul mot. Lorsqu'elle était entrée dans la salle, il lui avait semblé que le parquet s'agitait sous ses pieds comme un sable mouvant. Comment elle avait gagné sa chaise, comment elle s'était assise à table, elle n'en savait rien. L'idée ne lui était pas venue auparavant qu'on la placerait à côté de Philippe; mais, une lueur confuse ayant percé les ténèbres de son esprit, elle comprit que cela était bien moins dangereux que d'être placée en face de lui. Elle n'avait encore pu toucher à un seul des mets qui passaient devant elle, et si son verre était vide, c'est qu'elle n'avait pas songé à boire. Elle ne faisait que tressaillir et devenir pourpre, se perdre dans les nues et en sortir tout effarée. Dans ces rares instans de clairvoyance, elle jetait un coup d'œil sur Philippe. Grand Dieu! qu'il avait changé depuis cinq ans! Il n'avait guère pris plus d'embonpoint, ses traits étaient demeurés aussi purs; mais il s'y était produit un je ne sais quoi de correct et de glacé qui faisait frissonner la pauvre Hyacinthe. Dans d'autres momens, n'osant plus l'examiner, elle se conten-

tait d'écouter cette voix harmonieuse et froide. Il arriva que Philippe à son tour la regarda. La flamme qu'elle vit luire dans ses yeux toujours brillans n'était pourtant plus celle d'autrefois. Le Philippe qu'elle avait aimé n'était plus là derrière ce vivant miroir; c'était un autre homme, un inconnu. — Oh! que j'ai bien raison de ne plus l'aimer, se disait-elle, puisque ce n'est plus lui, puisque je ne le connais plus!

Une certaine liberté d'esprit lui revenait peu à peu au milieu de toutes ces pensées et grâce à ces pensées mêmes. Le premier signe qu'elle en donna fut un trait de cette malice naturelle aux filles de vingt ans, et qui était le fort de Mlle Fleuriel en son bon temps. — Et puis, se dit-elle, ce petit Philippe ne souffrirait point qu'on l'aimât. — Non, non, certes, il ne l'aurait pas souffert; il mettait un courage désespéré à montrer qu'il ne le voudrait point; il était empesé, raide comme un homme résolu à vendre chèrement sa vie et l'indépendance de son cœur. Plus Hyacinthe le considérait, plus elle se croyait sûre de ne s'être pas trompée dans l'appréciation du motif qui l'avait décidé à se laisser mener au Prieuré, où il était si bien déterminé naguère à ne point se produire. C'était le poids du temps et la satiété de son isolement dans sa grande maison vide. L'ennui, le terrible ennui, avait vaincu ses répugnances, et il était venu plein de défiance et de peur. Le souci des suites de sa faiblesse, le fantôme du mariage forcé, avaient marché devant lui jusqu'à l'avenue des noyers et s'étaient assis à table à ses côtés. C'est pourquoi, au lieu de s'entretenir avec sa jeune voisine, il discutait comme il pouvait sur les mérites du poisson volant. Il faut croire qu'Hyacinthe, depuis une heure, s'était bien raffermie, bien rassérénée, car cet étrange poisson volant fut tout près de la faire éclater de rire. Ce fut à ce moment que Philippe imagina de lui verser à boire.

Comment expliquer le nouveau changement que cette attention produisit tout à coup dans les dispositions de Mlle Fleuriel? Il était donc dit qu'elle passerait par tous les genres d'émotion durant ce repas, — du trouble le plus violent aux abîmes de la tristesse, puis à un commencement de gaîté cachée, puis de là soudain à la colère! La cause de cette colère n'était pourtant que la bague que Philippe portait au doigt.

Ce n'était pas la faute d'Hyacinthe si jamais elle n'était sortie de Fourières, si personne à Fourières, pas même M. le curé, ne sachant ce que c'était qu'une pierre antique, un camée, elle n'avait pu trouver aucune occasion de l'apprendre. Le soin que prenait Philippe de lui montrer ce vilain joyau lui parut encore une injure. Pourquoi s'attachait-il à lui faire remarquer ce qui était sans doute

un présent d'une autre femme? Son intention était-elle donc de lui ôter toute espérance et de lui bien persuader sans retour qu'elle n'avait pas à prétendre à lui? Si l'abbé Joye avait pu deviner ce qui se passait dans l'âme de sa chère Hyacinthe, il se serait applaudi d'avoir si bien jugé le matin qu'elle était fière. Dans le transport de cette fierté tout enflammée, elle se mit à chercher ce qu'elle ferait bien pour convaincre Philippe à son tour qu'elle était loin de l'aimer malgré lui. Sa mère heureusement la dispensa de chercher. Il y avait longtemps que Mme Fleuriel aussi regardait cette bague; seulement, comme elle était placée à la droite de Philippe, elle l'avait mieux vue. — Eh! dit-elle en la touchant et en riant de tout son cœur, si toutefois elle avait un cœur, voilà une femme étrangement coiffée!

— C'est une Minerve, dit Philippe en reprenant subitement l'attitude et le ton d'un docteur, la Minerve *Zosteria*, ce qui en grec veut dire armée. Cette coiffure, qui semble étonner Mme Fleuriel, est un casque. Minerve, sous le nom de Pallas, est une déesse guerrière. Elle préside également aux arts de la paix et au salut des empires; mais avant tout c'est la déesse de la sagesse. Elle personnifiait aux yeux des Grecs les sciences, la raison et la vertu, et ils la regardaient comme la vierge par excellence. Le cœur de Minerve était en effet inaccessible aux passions. Cette pierre est un onyx. La gravure antique en est admirable. Elle m'a été rapportée d'Italie par mon oncle Montgivrault...

— Qui s'y connaît, dit Mme Fleuriel en se levant. Je me doutais bien que cette image était celle d'un faux dieu.

Là-dessus, elle reprit fièrement le chemin de son appartement. En donnant à dîner au dernier de ces Montgivrault qu'elle n'avait jamais pu souffrir, n'en avait-elle pas fait bien assez pour un jour? M. Fleuriel et Philippe descendirent sur la terrasse. L'abbé, toujours un peu lent, restait en arrière. Hyacinthe s'approcha de lui, et, se penchant à son oreille : — Monsieur le curé, lui dit-elle, oh! je suis bien guérie, allez! — Puis elle s'échappa.

L'abbé demeura tout étourdi. Hyacinthe guérie, ô miracle! Comment fallait-il l'entendre? Était-ce qu'elle n'aimait plus Philippe, ou qu'elle se croyait enfin aimée de lui? Mais n'importe, dans l'un ou l'autre cas il y avait lieu d'admirer la bonté de la Providence, toujours prête à venir au secours de ses enfans. L'abbé ne put s'empêcher pourtant de penser que le miracle de la guérison d'Hyacinthe s'était produit un peu vite. Il alla rejoindre son ancien élève et son amphitryon sur la terrasse.

A peine y était-il arrivé qu'Hyacinthe rentra dans la salle à manger, dont les portes étaient ouvertes. Elle traversait cette pièce immense en courant, le front haut, le rire aux lèvres. A ce spectacle,

M. Fleuriel et l'abbé, sans se regarder, sans se rien dire, se serrèrent furtivement la main. Philippe continuait à parler de mythologie. M. Fleuriel cria de loin à sa fille qu'il avait plu, que la terre était humide, et qu'elle ferait bien de mettre des sabots. Il était tombé vraiment une ondée après une journée orageuse, et l'on voyait par tout le jardin de grosses perles sur les feuilles des arbres et des larmes dans le calice des fleurs. Hyacinthe rentra sans se faire prier, et reparut au bout d'un instant. Son visage était encore plus animé, ses yeux souriaient comme sa bouche; le sentiment de sa récente délivrance l'illuminait tout entière. Ah! qu'elle avait bien reconquis sa jeunesse!

M. Fleuriel ne put tenir cette fois contre la vue de sa fille assagie, consolée, guérie; il oublia Philippe, son savoir et son éloquence, pour courir au-devant d'Hyacinthe, et il la saisit dans ses bras; puis ils revinrent tous les deux vers la terrasse, lui la tenant enlacée, elle laissant tomber coquettement sa tête sur l'épaule de son père. L'éclat de son teint ressortait plus vivement à côté de cette longue figure d'ivoire. Elle arriva en babillant à demi-voix et en battant les dalles du bout de ses pieds. Ces sabots qu'elle venait de chausser étaient de vrais bijoux, aussi légers que des sandales.

— ... Oui, monsieur le curé, disait Philippe, les dieux de l'olympe ne sont point ces divinités grossières ou banales dont on ne sait nous montrer que la figure extérieure dans nos écoles. Il y a la science à côté de la fable; chacun de ces mythes a un sens profond pour qui veut soulever les voiles, et les grands travaux modernes...

— Regardez-la, mon cher enfant, interrompit l'abbé. Comme elle est vive aujourd'hui! Voyez donc ses petits sabots! C'est moi qui les ai trouvés à la ville et qui les lui ai donnés.

— Monsieur l'abbé, dit Philippe en laissant échapper un geste d'impatience, vous aimez beaucoup Mlle Fleuriel?

— Oh! oui, répliqua l'abbé, beaucoup.

Par bonheur, il n'avait point vu le regard dont Philippe avait assaisonné ces mots perfides, n'étant occupé qu'à considérer Hyacinthe, qui s'était arrêtée sur le seuil de la salle à manger, et qui continuait de causer tout bas avec son père. — Lui dit-elle donc les mêmes choses qu'à moi? se demandait-il.

Cette idée lui causait bien un peu de jalousie.

— Je n'ai jamais été plus sérieuse, mon père, disait Hyacinthe. Regardez-moi, est-ce que j'ai l'air d'une personne qui ne jouit pas de toute sa raison? Je vous répète que c'est bien fini. Je ne songe plus du tout à Philippe...

— Eh! murmurait M. Fleuriel, voilà justement ce que je ne comprends pas.

Hyacinthe, sans lui répondre, s'avança sur la terrasse. Un bi-

zarre souci la tourmentait depuis la fin du dîner, et elle avait résolu d'y mettre un terme : elle voulait savoir si vraiment Philippe était plus petit qu'elle, plus petit qu'une femme! C'est pourquoi rapidement elle passa derrière lui, et, s'étant assuré qu'elle le dominait pour le moins de quelques lignes, elle s'accouda sur le balcon de l'air d'une personne qui ne songe à rien. Ce fut dans cette attitude que Philippe la vit en se retournant.

L'épreuve qu'elle venait de faire ne lui paraissait pourtant pas encore suffisante, et elle conçut aussitôt l'idée d'en tenter une autre. Elle s'adressa donc à son père, et le plus naturellement du monde lui demanda s'il ne se proposait point de faire faire à M. Montgivrault le tour de son jardin. M. Fleuriel n'y songeait guère, car il était tout entier à la confidence qu'il venait de recevoir d'elle et qu'il croyait posséder seul, et il composait mentalement le bon conte qu'il pourrait avec tout cela faire à l'abbé. Celui-ci au contraire en tressaillit d'aise.

Ce pauvre abbé, dans son isolement et malgré l'attrait de la conversation si nourrie qu'il était chargé de soutenir avec Philippe, se trouvait le plus malheureux des hommes. Les trois mots que sa chère Hyacinthe lui avait glissés à l'oreille l'avaient jeté dans les ténèbres. Hyacinthe n'aimant plus Philippe ou jugeant si tôt qu'il l'aimait lui semblait également imprudente ou folle; il ne voulait point croire ceci, il ne voulait point supposer cela. Il n'attendait de lumières que de la jeune fille elle-même. Ce tour de jardin l'enchantait; il espérait bien, dans le cours de la promenade, trouver le moyen de s'approcher d'Hyacinthe et de lui parler. On descendit au jardin. M. Fleuriel allait devant pour montrer le chemin à Philippe; l'abbé venait après, se croyant bien suivi d'Hyacinthe, et il s'arrêta au bas des degrés pour la laisser passer. Sa confusion fut à son comble quand il vit qu'elle était demeurée en observation sur la terrasse.

Hyacinthe était restée à la place même où la veille, à la même heure, elle rêvait si tristement dans un si cruel affaissement de tout son être. Si les pensées du lendemain étaient d'une nature moins douloureuse, elles ne la rendaient pas moins attentive. La jeune fille y fut bientôt si complétement absorbée que d'abord elle n'entendit point sa mère, qui, de l'étage supérieur, l'interpellait à demi-voix, et Mme Fleuriel, ne manquant point de croire que Hyacinthe faisait comme toujours la sourde oreille, hasarda de parler plus fort. L'aimable femme ne s'était mise, elle aussi, en embuscade à sa croisée que pour se dédommager, par l'observation de son ennemi, de la contrainte qu'elle avait soufferte à cause de lui depuis le commencement du jour; sa critique n'était point douce :

heureusement l'ennemi était loin. — Hyacinthe, disait Mme Fleuriel, voyez donc comme ce petit homme a toute la tournure de feu M. le doyen. Il grossira certainement avant l'âge. Ce que faisait le doyen Verdelot ne s'appelait pas marcher, c'était rouler, ne vous en déplaise. Ils se ressemblent tous les deux d'esprit comme de corps, et le neveu ne sera jamais que ce que fut l'oncle, un pédant... Mais vous ne me répondez pas, c'est que ce que je dis là ne vous touche guère. Qu'est-ce que cela vous fait que ce petit Philippe ait de l'embonpoint? Vous n'avez pas seulement jeté les yeux sur lui pendant le dîner, et ce n'est pas lui que vous regardiez là-bas tout à l'heure. Oh! je le sais bien.

M. Fleuriel et Philippe arrivaient alors à l'extrémité de l'enclos du Prieuré. L'abbé, n'ayant osé retourner en arrière, avait pris le parti de faire hâte pour les rejoindre; ils revenaient tous trois ensemble. Hyacinthe releva vivement la tête et avertit sa mère qu'elle pouvait être entendue; puis, comme Mme Fleuriel n'en finissait point, elle s'élança dans le jardin. Ce qu'elle éprouvait était bien étrange; les propos de sa mère répondaient justement à de certaines pensées qu'elle avait au même instant, et cependant ils l'indignaient. Elle n'avait pas voulu s'y associer une seconde de plus en les écoutant et en demeurant là; elle protestait en allant au-devant de Philippe, et néanmoins elle ne l'aimait plus! Elle se mit à marcher aussi vite que les convenances le lui permettaient. A mesure qu'elle approchait et que les traits du jeune homme se dessinaient à ses yeux, elle sentait redoubler son dépit et le besoin de lui rendre justice. Dans l'inquiétude qui l'agitait, elle ne voulait plus songer à sa taille, qui était trop petite, il est vrai, mais seulement à sa figure, qui était charmante. Il lui semblait même qu'on devait s'accoutumer aisément à la trouver moins froide.

C'est qu'à ce moment en effet elle l'était moins. — Eh quoi! un sourire, un vrai sourire animait cette glace vivante! Que s'était-il donc passé dans Philippe depuis un instant? Déjà tout émue par cette nouveauté qu'elle était si loin d'attendre, Hyacinthe alla prendre le bras de son père; mais Philippe, qui marchait entre l'abbé et M. Fleuriel, passa résolûment de l'autre côté, et, se trouvant ainsi près d'elle, lui demanda pourquoi elle était demeurée seule, et si elle n'aimait point la promenade. Hyacinthe lui répondit qu'il devait bien voir qu'elle l'aimait, puisqu'elle avait proposé de descendre au jardin. On remonta sur la terrasse.

M. Fleuriel fit apporter des chaises. Philippe en prit une qu'il hésitait à placer près de celle d'Hyacinthe; enfin il se décida. M. Fleuriel se mit à rire sous cape en se disant : Il aura beau faire. L'abbé au contraire trouva que Philippe faisait justement ce qui était bien.

Comme le jeune homme venait de s'asseoir, on entendit en haut une fenêtre qui se fermait avec un fracas épouvantable. C'était Mme Fleuriel qui portait aussi un jugement sur ce qui se passait à ses pieds.

On ne pouvait dire que la soirée fût belle, et cependant elle avait un charme étrange. Le ciel était gris au-dessus de Fourières, tout encadré de noir à l'horizon; un éclair fendait de temps en temps la longue chaîne mobile des nuées. Un nouvel orage venait du sud et accourait contre le vent. Une brise véhémente soufflait sur le bois, au sommet du coteau du Prieuré; les arbres du taillis se courbaient et se tordaient avec mille plaintes. L'air était moite, traversé par l'odeur de l'herbe mouillée, tout rempli de fraîches haleines. La nuit tombait.

— Pourquoi est-il venu s'asseoir auprès de moi? se demandait Hyacinthe. — Vraiment Philippe lui-même le savait-il bien? On a beau être philosophe et accoutumé à se représenter la raison de toutes choses, il en est qu'on sent et qu'on n'explique point. Si Philippe Montgivrault avait oublié son rôle, accusez la nuit, la saison, peut-être l'orage. Accusez cette brise qui passait sur des feuilles nouvelles et sur des fleurs, s'il ne se méfiait plus d'Hyacinthe, de ses vingt ans et de son ennui. Il s'abandonnait si bien au mouvement instinctif de ses sens ou de son cœur qu'il ne songeait point à entretenir une causerie inutile; il ne disait rien, parfois seulement il regardait Hyacinthe dans la pénombre. La jeune fille éprouvait une curiosité immense de connaître les pensées qui l'agitaient; mais, sachant bien que ce n'étaient point ces pensées qu'il pouvait lui dire, elle n'avait aucune envie qu'il parlât. Il y avait donc déjà un commencement d'accord entre eux qui consistait dans ce silence, un charme dont l'un et l'autre sentaient l'empire. Ce charme, M. Fleuriel, qui n'était point le plus adroit des hommes, se chargea de le rompre. Il n'eut pour cela que trois mots à dire : — Voilà dix heures!

En ce moment même, un coup de vent soulevait les barbes d'une coiffe de laine dont Hyacinthe s'était couvert la tête quand la nuit était venue; ces barbes indiscrètes étaient allées fouetter le visage de Philippe, qui ne se détourna pas pour les éviter, et Hyacinthe se disait tout bas : — Comme le voilà bien rassuré! — C'est apprivoisé qu'il eût fallu dire. L'horloge de Fourières sonnait en effet dix heures. Philippe se leva, l'abbé, qui devait faire route avec lui, était déjà prêt à partir. M. Fleuriel les accompagna tous deux jusqu'à l'avenue.

Et comme il était joyeux en revenant, le pauvre homme! En quatre enjambées, il était sur la terrasse. — Hyacinthe, ma chérie,

s'écria-t-il, le bon personnage que fait à présent l'abbé! Il s'en va persuadé que vous aimez toujours ce petit Montgivrault. Il ne sait rien; ce n'est pas moi qui aurais voulu rien lui dire!

— Mais je lui avais tout dit, mon père, répliqua-t-elle.

— Bon! reprit M. Fleuriel en se rengorgeant; c'est une preuve de plus qu'il ne faut parler qu'à moi. L'abbé ne vous a pas comprise...

— Oh! non! fit Hyacinthe en rentrant dans la maison; c'est qu'il ne me croyait pas, lui!...

X.

Et lequel des deux se trompait, de l'abbé ou d'elle-même? Hyacinthe n'en savait plus rien, mais elle ne voulait pas le savoir. Son père lui ayant demandé le lendemain si la nuit n'avait pas apporté quelque nouveau changement dans ses dispositions envers Philippe, elle lui répondit assez vivement qu'il s'inquiétait beaucoup trop d'une chose qui importait si peu. Ce fut le seul mouvement d'impatience qu'elle eut dans toute cette journée. Elle la passa, pour la plus grande partie, dans le jardin, sans souci de rechercher, comme auparavant, les lieux couverts, l'abri des frênes dans la prairie, ou l'orée du bois. Ce qu'elle fit d'abord en errant ainsi dans les allées ne pouvait s'appeler penser, ni rêver non plus, mais plutôt se laisser vivre.

De temps en temps, quand elle marchait dans la direction de la maison, elle se prenait à la considérer avec une surprise profonde. Les lourds éperons qui soutenaient cette façade noire ne lui semblaient plus projeter sur les croisées la même ombre maussade; ces fenêtres maintenant voyaient, ces murs s'offraient naturellement au soleil. On eût dit que la vieille demeure était en joie, ayant reconnu l'hôte de la veille, dont la présence l'avait ranimée.

Il n'avait fait pourtant qu'y passer. Y rentrerait-il jamais? Qui pouvait dire si jamais le Prieuré reverrait Philippe Montgivrault? Hyacinthe avait depuis le matin comme un pressentiment que le jeune homme allait subitement quitter Fourières. C'est ce qu'elle aurait fait, si elle eût été à sa place. Elle aurait agi de cette brusque façon par loyauté, par générosité, par prudence même, si, étant Philippe Montgivrault, elle eût été déterminée à ne point aimer Hyacinthe Fleuriel. Et si la résolution de Philippe n'était point si ferme, s'il n'était pas si sûr de lui-même, le mieux encore était de partir. Qu'il parte donc! se disait Hyacinthe. En vérité ce pressentiment lui causait bien moins de trouble et de douleur qu'elle ne l'aurait cru; il s'en fallait même de peu qu'elle n'en désirât l'accomplisse-

ment, pourvu qu'il eût lieu sans retard. Si Philippe restait, il lui semblait au contraire,... et elle n'achevait pas sa pensée... Ah! s'il restait, pouvait-elle répondre de demeurer toujours si forte et si calme? Cette force, ce calme, d'où lui venaient-ils? Seulement de ce qu'aimant encore Philippe, elle avait, la veille, entrevu nettement tous les motifs qu'on pouvait avoir de ne point l'aimer; mais devait-elle longtemps garder envers lui un jugement si sûr? Ne pouvait-elle devenir aveugle? Ses yeux, son cœur, sa raison, n'allaient-ils point s'accoutumer aux défauts de Philippe? N'apprendraient-ils pas même à les aimer si elle le revoyait souvent?... Il est vrai qu'à cette heure elle était bien loin de se douter qu'elle devait le revoir si tôt.

Ce soir-là même, M. Fleuriel frappait doucement à la porte de la chambre de sa fille, qui se disposait à se mettre au lit. Il venait lui rappeler que tous les ans, le mardi qui suivait le dimanche de la Fête-Dieu, ils allaient visiter ensemble la plus lointaine de ses fermes. C'est là qu'Hyacinthe avait été nourrie. La nouvelle fermière était fille de sa nourrice, et Mlle Fleuriel la nommait encore sa sœur de lait. Chaque année, à pareil jour, on attelait le bidet à la carriole. Hyacinthe le conduisait. C'était vraiment une partie de plaisir; mais M. Fleuriel tremblait que pour cette fois sa fille ne le priât de se rendre seul à Vielmur. Cependant il n'en fut rien. Hyacinthe assura qu'elle ferait volontiers cette promenade et lui laissa même la liberté de choisir l'heure du départ. Encouragé par tant de bonne volonté, M. Fleuriel l'embrassa et lui demanda en balbutiant si ce serait elle qui conduirait le bidet comme autrefois. Elle répondit en riant qu'elle le voulait bien.

On monta dans la carriole après le déjeuner. Hyacinthe saisit les rênes, son père lui présenta le fouet; elle le fit claquer deux fois en l'air, comme tout bon postillon qui se va mettre en route. Mme Fleuriel, qui était là, scandalisée de tant de gaîté si soudainement revenue, se disait tout bas avec amertume que ce miracle était l'œuvre d'un Montgivrault. Ne trouvant rien à dire tout haut, elle prit le parti de plaindre le pauvre bidet, qui allait en voir de belles; mais on savait bien que penser de la sensibilité de Mme Fleuriel envers le bidet. On partit. Il fallait traverser Fourières; en passant au pied du grand presbytère, Hyacinthe, sans embarras, sans émotion, leva la tête : Philippe n'était point sur la terrasse. M. Fleuriel fit remarquer qu'il devait mourir d'ennui tout seul dans cette maison spacieuse, et Hyacinthe en convint sans peine. On n'oublia pas non plus de jeter un regard sur le petit presbytère, le nid de l'abbé Joye, entre ses deux arcs-boutans, et l'on ne vit pas l'abbé plus que Philippe. Hyacinthe alors donna un coup de fouet qui n'était

plus pour la parade, et le bidet prit ce trot qui n'appartenait qu'à lui et qui l'avait rendu si fameux.

Des fenêtres du Prieuré, on pouvait, par un temps clair, découvrir la ferme de M. Fleuriel. Elle était située à l'extrémité d'une large région de prairies semées de massifs de peupliers et de trembles, coupée d'eaux vives et bordée au nord par la rivière de Fourières. Le sol, du côté du sud, se relevait brusquement au-dessus de la plaine verte, et la ferme était assise à pic sur l'escarpement même, à l'ombre prochaine d'une vieille ruine féodale qui semblait avoir commandé jadis à tout le pays. C'est de ce voisinage qu'elle avait pris son nom de Vielmur. On ne pouvait y aborder que par l'autre face de la colline, qui offrait un versant plus doux, et dont il fallait ainsi faire le tour. C'était un terrible passage où on allait voir l'habileté d'Hyacinthe à guider un char parmi les ornières. M. Fleuriel, plein de confiance dans sa fille, en cela comme en tout le reste, ne veillait d'aucune façon sur elle, et ne songeait qu'à passer ses champs en revue de l'un et de l'autre côté du chemin. On arrivait à la ferme, et il s'oubliait de plus en plus dans la contemplation de son bien, quand tout à coup il poussa un cri de surprise, et ses yeux s'ouvrirent démesurément... Devant la porte de la ferme, il y avait un magnifique noyer, sous ce noyer quelqu'un d'assis qui ne portait point l'habit de la campagne, un *monsieur*, un petit homme tout noir qui lisait. Hyacinthe laissa échapper une exclamation comme son père, et ils se regardèrent tous les deux. Ils avaient reconnu Philippe. — Que vient faire M. Montgivrault sur mon domaine? dit M. Fleuriel en secouant la tête de l'air le plus mécontent.

— Rassurez-vous, mon père, répondit Hyacinthe, il vient seulement visiter la tour.

Philippe n'ôta les yeux de dessus son livre qu'à l'instant où la carriole s'arrêta sous le grand noyer. Hyacinthe était ravie de le surprendre, curieuse de voir quelle impression cette rencontre allait lui causer; mais aucune marque de joie, ni de plaisir, ni d'étonnement ne se peignit sur son visage, qui ne s'abandonnait pas tous les jours à des mouvemens si déréglés. Seulement il s'était levé et vint cérémonieusement offrir la main à Mlle Fleuriel, qui se préparait à descendre de voiture. Elle voulut sans doute lui montrer que le secours de cette main lui était bien inutile, car elle sauta par terre avec tant de vivacité qu'il ne vit rien qu'un tourbillon qui passait, et, se retournant, il retrouva Hyacinthe déjà rassurée sur ses petits pieds, occupée à rassembler sa jupe. Si mince admirateur qu'il fût des grâces naturelles, il ne put s'empêcher pourtant de la féliciter sur sa légèreté. M. Fleuriel lui fit observer qu'il devait bien savoir à

quoi s'en tenir à ce sujet, car Hyacinthe et lui avaient sauté autrefois assez de barrières ensemble. Il ne prenait point garde à ce qu'il disait, et ne se souvenait plus de la recommandation que sa fille lui avait faite pendant le chemin de ne jamais parler à M. Montgivrault des choses d'autrefois. C'est qu'il était encore sous l'empire de la mauvaise humeur que lui avait causée la vue de Philippe à la porte de sa ferme; il n'y put tenir plus longtemps et lui demanda nettement ce qui l'avait amené à Vielmur. Hyacinthe avait aisément deviné que le jeune homme n'y était venu que pour visiter la tour. M. Fleuriel, fort radouci, invita Philippe à le suivre dans la ferme; celui-ci ne se fit point prier.

Les fermiers accouraient au-devant du maître. On traversa la grande cour, pavée de fascines et de paille. M. Fleuriel ne manqua point de pousser tout droit aux étables avec son cortége; Hyacinthe et Philippe entrèrent donc seuls dans le logis, où la jeune fermière avait préparé une collation. Elle commença par embrasser sa sœur de lait, toute la maison retentit de ce baiser sonore; puis elle regarda Philippe, et alors il arriva une chose à laquelle il était bien loin de s'attendre. Cette jeune femme l'avait vu cent fois au Prieuré dans des temps que lui seul avait oubliés, elle le reconnut aussitôt et tout d'abord n'en témoigna rien; mais, ayant versé du lait frais dans deux tasses, elle vint en présenter une à Hyacinthe, l'autre à Philippe, et leur dit en riant : Autrefois vous buviez bien dans la même!

Hyacinthe saisit précipitamment la tasse; heureusement elle était grande, et elle lui couvrait tout le visage. Quand Mlle Fleuriel l'eut vidée, le plus lentement possible, elle la posa sur la table, sentant que sa rougeur était passée; mais elle rencontra le regard de Philippe, qui cherchait le sien : le jeune homme n'avait point songé à boire. Vraiment ces yeux qu'il tenait des Verdelot, ces yeux si beaux, d'une eau si limpide et si froide, qui brillaient d'ordinaire et ne brûlaient point, ces yeux s'étaient animés comme par enchantement d'une vie étrange. Ah! la jeune fermière, dans sa candeur un peu grossière, ne savait point sans doute ce qu'elle avait fait. Hyacinthe en vint à penser que ces orgueilleux Verdelot n'étaient pas absolument rebelles à l'amour, que Mme Ursule avait passionnément aimé son mari le capitaine, et que Philippe... Mais comme Philippe ne voulait point cesser de la regarder, Mlle Fleuriel s'achemina vers la porte. La Providence s'employa par bonheur à la sauver de cette situation cruelle, et qui pourtant avait sa douceur : on entendit au fond de l'étable M. Fleuriel qui appelait sa fille et Philippe, leur criant qu'il était prêt à aller avec eux visiter la tour.

Il ouvrit la marche, toujours flanqué de son fermier, avec lequel

il avait à régler bien des comptes. Hyacinthe et Philippe le suivirent, celui-ci se tenant d'un pas en arrière, car le chemin était trop étroit pour qu'ils pussent y marcher de front. C'était un sentier charmant, pratiqué sur l'extrême bord de la pente, à pic du côté des prairies, de l'autre longeant les cultures, dont le séparait une haie vive. Les deux jeunes gens étaient muets. Au bout d'un instant, Hyacinthe entendit derrière elle d'abord comme un bruit de branches froissées, puis la voix de son compagnon, qui l'appelait par son nom, presque tout bas. — Mademoiselle Hyacinthe! — En même temps il lui présentait une églantine qu'il venait de cueillir dans la haie. — Elle n'est pas aussi belle que les roses de mon oncle, lui disait-il.

Ah! Hyacinthe ne chercha pas à cacher son émotion et encore moins à la vaincre. Elle s'arrêta, et, portant la main à son cœur qui battait avec une terrible force, elle répondit : — Vous vous souvenez donc de ces roses?

En ce moment, on pénétrait dans la tour. Tout à coup la jeune fermière parut, courant avec un enfant dans les bras. Elle était occupée, en l'absence des maîtres, à l'éveiller et à l'habiller, quand on avait reçu à la ferme une grande nouvelle, et dans son empressement à l'apporter la première elle n'avait point pris le temps de remettre le pauvre petit dans son berceau. Elle approchait hors d'haleine et criant : « Mlle Colombe arrive! » Le messager qu'envoyait Mme Fleuriel pour annoncer l'arrivée de Mlle Colombe courait derrière. Il remit à M. Fleuriel une lettre de sa fille cadette elle-même, qui apprenait à ses *chers parens* qu'une maladie contagieuse s'étant déclarée dans le couvent de M..., où elle était, Mme la supérieure renvoyait toutes les pensionnaires à la maison paternelle, et qu'en conséquence elle suivait sa lettre. Mlle Colombe venait à l'instant même d'arriver au Prieuré. M. Fleuriel fit un signe à Hyacinthe pour l'engager à s'écarter avec lui du groupe qui les entourait tous les deux. Il avait la mine si longue qu'Hyacinthe ne put s'empêcher d'en rire. — N'êtes-vous donc pas content de revoir ma sœur Colombe? lui demanda-t-elle.

— Je devrais l'être, répondit-il; mais vous savez bien que votre mère m'a toujours accusé d'aimer votre sœur moins que vous. Cela n'est pas vrai au moins! Et pourtant la présence de Colombe au Prieuré en ce moment ne me fait guère de plaisir. Nous étions si bien sans elle, vous me rendiez si heureux depuis deux jours! Si Colombe allait détruire tout ce bonheur-là...

— Que voulez-vous dire? répliqua vivement Hyacinthe; puis une pensée, une affreuse pensée dont elle ne fut point la maîtresse lui traversa soudain l'esprit. Jetant du côté de Philippe un regard

étrange : — Mon père, dit-elle, Colombe n'a-t-elle pas seize ans passés?

— Depuis la Noël. Elle est née l'hiver, et vous l'été; c'est sans doute pourquoi vous êtes si différentes.

Ils demeurèrent pensifs un instant l'un et l'autre.

— Bah! dit M. Fleuriel, puisqu'elle est à la maison... Son arrivée nous fera partir d'ici une heure plus tôt que nous ne l'aurions dû; mais il y aura bien une place dans la carriole pour ce petit Montgivrault. Me permettez-vous de la lui offrir?

— Je ne vous le défends pas, mon père, répondit-elle.

Ils retournèrent alors au-devant de Philippe, qui de son côté venait à eux. Du premier coup d'œil Hyacinthe vit le changement que ces quelques minutes avaient apporté dans le cours des pensées du jeune homme et dans la disposition de son cœur. Ah! qu'elle était bien encore une fois bannie de ses traits, cette expression tendre et vivante qui un moment les avait animés! Le petit homme maintenant ne songeait guère à l'églantine, aux roses de son oncle le doyen et à la tasse de lait.

Il avait dignement employé le temps pendant lequel Hyacinthe et son père causaient confidentiellement ensemble. Il avait parcouru l'enceinte de cette tour éventrée, et les leçons de l'oncle Montgivrault, avocat et penseur, avaient chassé de son esprit cette furtive leçon d'amour donnée et reçue dans le sentier. Tout inspiré de ces ruines, il lui tardait de répandre devant M. Fleuriel le fruit de cette inspiration savante. Il commença. M. Fleuriel bientôt fut tout oreilles, car c'était un homme qui aimait fort à s'instruire; mais le suffrage de M. Fleuriel n'était pas le seul qu'ambitionnât l'orateur. Il se flattait bien aussi d'être écouté par une autre personne, et il se retourna pour s'en assurer. Or que vit-il? Mlle Fleuriel qui s'était assise dans l'herbe, tenant dans ses bras l'enfant de la fermière et s'amusant à lui boucler les cheveux. Philippe, au milieu de son discours, ne put s'empêcher de lever les épaules; il pensa qu'il avait failli faire une grande faute en s'abandonnant dans la ferme et dans le chemin à une indiscrète et niaise émotion. Son oncle Montgivrault lui avait toujours dit qu'il ne devait épouser qu'une femme sérieuse; il pensait bien comme son oncle. Hyacinthe jouant avec cet enfant et le regardant d'un air attendri lui paraissait une femme comme il y en a tant, bonne d'ailleurs pour le commun des hommes, non pour lui, — au demeurant une sotte!

PAUL PERRET.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

LES

CRISES COMMERCIALES

ET MONÉTAIRES

II.

LA FUITE DE L'ARGENT ET LA HAUSSE DE L'ESCOMPTE.

I.

L'histoire du *money-market* depuis cinquante ans le montre bouleversé presque périodiquement par des perturbations qui font penser aux ouragans du monde physique ou aux convulsions du corps humain (1). L'expérience toute récente de l'année qui vient de finir nous a prouvé que le marché monétaire est sujet aussi à un autre genre de trouble qui ressemble plutôt à une maladie de langueur. Aux crises aiguës succèdent les crises lentes et continues, aux ébranlemens violens et subits les maux chroniques. Ces deux espèces de crises viennent-elles des mêmes causes, et ces causes, quelles sont-elles? jusqu'à quel point peut-on prévenir le retour du fléau, et de quelle façon?

Plusieurs moyens se présentent de résoudre ces questions. D'abord on pourrait chercher une solution dans les théories des principaux écrivains qui se sont occupés de la matière; puis on essaierait, à la lumière des faits les mieux constatés, de contrôler, de

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

rectifier, s'il le faut, les principes généraux, et d'arriver enfin à des conclusions appuyées sur l'étude du passé et pouvant même jusqu'à un certain point servir de guide pour l'avenir. Dans un livre remarquable à plus d'un titre, intitulé *du Crédit et des Banques*, un économiste connu des lecteurs de la *Revue*, et dont la science regrette la mort prématurée, M. Charles Coquelin, a exposé une théorie des crises qui a été fort goûtée, parce qu'elle venait à l'appui d'une thèse très en vogue, la liberté des banques. D'après M. Coquelin, toutes les crises commerciales et financières ont été amenées par une cause unique, le monopole accordé en France et en Angleterre à une banque privilégiée. Le remède était donc naturellement indiqué; il suffisait d'appliquer ici encore la maxime favorite de l'école économique : « laissez faire, laissez passer, » et de proclamer la liberté de l'émission. Voici comment le monopole des banques privilégiées devra nécessairement produire des crises. Dans un pays qui s'enrichit, le capital créé chaque année par l'épargne cherche un placement rémunérateur; il en trouverait un excellent dans l'escompte, c'est-à-dire dans des avances faites au moyen du crédit à l'industrie et au commerce, dont il favoriserait ainsi la saine expansion; mais la banque privilégiée envahit le marché et interdit à ces capitaux nouveaux la faculté de lui faire concurrence en se groupant sous la forme d'un établissement de crédit. Qu'en résulte-t-il? C'est que ces capitaux condamnés à l'oisiveté vont, en attendant mieux, s'accumuler dans les caves de la banque privilégiée. Celle-ci, voyant sans cesse grossir son encaisse de la masse de ces dépôts, sur lesquels elle ne paie rien, en profite pour étendre, pour multiplier encore ses escomptes et grossir ses dividendes. D'autres capitaux particuliers sont rendus ainsi improductifs, d'où résultent de nouveaux dépôts et une plus grande extension de l'escompte. Cette facilité de l'escompte surexcite toutes les industries; d'autre part, la masse des capitaux disponibles en quête d'un placement s'accroît sans cesse. C'est alors que la richesse semble déborder; l'or coule à flots; on ne sait que faire de son argent; il faut à tout prix en trouver l'emploi. Les projets, les entreprises de tout genre naissent en foule. Tout le monde souscrit avec fureur; mais dès qu'il faut faire face aux versemens, on retire successivement les fonds déposés à la banque, où ils ne touchent aucun intérêt. L'encaisse diminue à vue d'œil. La banque continue à lancer des billets dans la circulation, mais ils sont bientôt présentés au remboursement. Effrayée enfin d'une situation qu'elle-même a créée, elle se décide à hausser brusquement le taux de l'escompte ou à en restreindre l'étendue. C'est le signal de la panique. La crise éclate, les faillites se succèdent, la débâcle est générale. Ainsi

interdiction malavisée et injuste de fonder à volonté des établissemens de crédit, ce qui rend improductifs une masse de capitaux, excès de dépôts qu'aucun intérêt ne fixe et ne retient, enfin retrait de ces dépôts qui épuise l'encaisse métallique de la banque privilégiée, voilà, suivant M. Coquelin, l'enchaînement de faits qui aboutit à des perturbations périodiques dans le monde des affaires. « Le change défavorable, ajoute-t-il, cette circonstance dont le parlement anglais s'est beaucoup occupé sans la bien comprendre, n'est point la cause déterminante des crises, car elle est plutôt un symptôme de prospérité croissante. »

Il n'est point surprenant que cette théorie ait rencontré de nombreuses et importantes adhésions. Elle est en elle-même très plausible, elle est irréprochable sous le rapport des principes abstraits, et la déduction des causes et des effets paraît très rigoureuse. Malheureusement elle ne concorde pas avec les faits, comme on va le voir. Si elle était exacte, le pays où le monopole d'une banque centrale est le plus exclusif devrait être le plus maltraité par les crises. Au contraire les pays où il y a beaucoup de banques et où l'on paie un intérêt aux déposans devrait échapper à ces orages, et enfin, dans les années de perturbation, les dépôts devraient être considérablement réduits. Or rien de tout cela n'est vrai, aucune de ces circonstances ne se réalise. Il est un pays où le monopole de la banque privilégiée est des plus absolus, c'est la France, et des trois grandes nations commerciales, c'est précisément la France qui a le moins souffert des crises. Il est une autre contrée où les banques sont plus nombreuses que partout ailleurs, et où elles paient un bon intérêt sur les dépôts qu'on leur confie. Cette contrée, ce sont les États-Unis. Or nulle part les crises n'ont été plus violentes, plus générales, plus brusques. Si le retrait des dépôts était la cause déterminante des crises en Angleterre, où on étudie depuis longtemps ce grave phénomène, les économistes, les hommes d'état, les enquêtes parlementaires auraient dû signaler cette remarquable circonstance. Comment se fait-il que nulle part il n'en soit question? Un fait aussi important aurait-il donc passé inaperçu? En aucune manière; mais ce fait n'existe pas. Non-seulement les années de crise ne sont pas celles où la banque a conservé le moins de dépôts, mais on voit fréquemment les dépôts augmenter au moment même où la tempête financière se déchaîne avec le plus de fureur. Quelques chiffres vont le prouver.

En 1825, année de crise terrible, la moyenne annuelle des dépôts a été plus élevée que durant les années précédentes; elle a été de 2,600,000 livres sterling contre 2,300,000 en 1824 et 1823, et 1,300,000 livres en 1822 et 1821. En 1845 et 1846, époque où le

capital était surabondant et où, suivant M. Coquelin, il aurait dû s'accumuler dans les caisses de la Banque, les dépôts flottent entre 13 et 24 millions. En janvier 1847, ils montent encore à 17 millions. Au mois d'avril, ils s'abaissent un instant à 11 millions; mais bientôt ils se relèvent, et au plus fort de la débâcle, en octobre, ils atteignent 17 millions. Quand on suit de mois en mois le mouvement des dépôts, on les voit fléchir parfois à l'instant où se font de grands envois de métaux précieux à l'étranger; mais rien, absolument rien n'indique un retrait successif, continu, qui mette la Banque dans l'embarras et qui occasionne une crise. Il n'y a pas trace non plus de cette relation intime entre la dépression de l'encaisse et le retrait des dépôts. Ainsi, en janvier 1847, les dépôts montent à 17 millions et l'encaisse à 14. Au commencement d'octobre de la même année, quand l'encaisse est au plus bas et qu'il est tombé à 8 millions, nous trouvons les dépôts au même chiffre qu'en janvier, à 17 millions. Les années qui précèdent la grande crise de 1857 offrent des chiffres non moins concluans. Les dépôts montent à 20 millions en 1850 et retombent à 13 en 1851, sans que le mouvement des affaires s'en ressente en aucune façon. En 1854, il se produit une oscillation considérable, de 22 à 12 millions; elle n'occasionne aucune perturbation. En 1856, les dépôts flottent de 14 à 18 millions. En 1857, année désastreuse entre toutes, aucun retrait de quelque importance ne se remarque. En novembre, quand la gêne est à son comble, lorsqu'il faut se résoudre à suspendre l'*act* de 1844 en présence d'un encaisse réduit à 6 millions, les dépôts montent à 18, à 19, et le 25 du terrible mois à 20 millions. Ces faits significatifs nous expliquent pourquoi les documens anglais ne citent pas le retrait des dépôts parmi les causes qui déterminent les crises : c'est qu'il n'y a aucun rapport entre la fluctuation des dépôts et les perturbations commerciales. Le seul pays où le retrait des dépôts ait aggravé le mal, c'est l'Union américaine en 1857, précisément, semble-t-il, parce que là des banques très nombreuses paient un bon intérêt pour les sommes qu'on leur confie. Il en résulte que les dépôts prennent des proportions énormes, et comme ces banques n'inspirent pas une entière confiance, on retire l'argent quand on les croit menacées. En Angleterre, où la Banque jouit d'une confiance absolue, on constate un phénomène contraire. On y dépose ses capitaux dans les temps difficiles, lorsqu'on se défie de tout placement définitif. C'est donc en méconnaissant les données les plus incontestables qu'on a soutenu que les tourmentes financières étaient occasionnées par le monopole des banques privilégiées, et qu'on a préconisé la liberté d'émission des billets comme le meilleur moyen d'en prévenir le retour. Il ne manque peut-être point

de bonnes raisons à faire valoir pour attaquer le monopole et pour réclamer la liberté en cette matière; mais on doit, semble-t-il, renoncer à en chercher dans l'histoire des crises (1).

Un économiste allemand aussi distingué par la netteté de ses aperçus que par le mérite du style, M. Max Wirth, dans le livre où il raconte si bien l'histoire des crises, arrive à en attribuer l'origine à la rupture de l'équilibre entre la production et la consommation, et cette opinion a été partagée par plusieurs économistes français (2). Voici comment ces écrivains expliquent la naissance et le développement de ces troubles profonds qui de temps à autre désolent le monde des affaires. A mesure qu'une nation s'enrichit et que l'aisance se répand, les besoins de la consommation augmentent. Il en résulte que le prix de certains produits s'élève. Ceux qui sont chargés de les créer ou de les importer font alors de grands bénéfices. Ces bénéfices exceptionnels attirent les capitaux, qui se portent à l'envi dans la même branche de la production. La spéculation et l'agiotage impriment à ces opérations une activité anormale. Nul ne s'inquiète plus de l'étendue des débouchés, parce que tout le monde gagne de l'argent; mais bientôt le marché est encombré, l'excès de la concurrence amène un engorgement, un *glut*. L'offre des produits dépasse la demande. Dès lors il y a révulsion : les prix tombent aussi rapidement qu'ils ont monté; les pertes qui en découlent entraînent des ruines, des faillites. Et comme toutes les industries se tiennent, le mal se répercute, la chute des uns entraîne celle des autres, enfin l'ébranlement se communique au monde entier des affaires.

Si l'on veut bien se rappeler l'histoire des principales crises, on n'aura point de peine à se convaincre que cette théorie est insuffisante pour expliquer ces grandes convulsions qui subitement attei-

(1) Nous ne voulons pas soulever incidemment la question des banques, qui a été traitée récemment ici même dans de remarquables études, et ailleurs encore, dans le livre si complet que M. Wolowski vient de consacrer à cette matière. Un mot toutefois en passant. On pourrait peut-être invoquer en faveur de la liberté des banques un argument assez piquant, parce qu'il serait tout l'opposé de celui que font valoir les partisans de cette liberté. L'expérience comparée de la Belgique et de la Suisse montre que la multiplicité des banques a plutôt pour effet de limiter la circulation fiduciaire, ce qui oblige de conserver plus de monnaie métallique. Dans ce cas, le reproche qu'on pourrait adresser aux banques privilégiées serait, non, comme le prétendent leurs adversaires, de mal remplir leur office, mais au contraire, par la confiance illimitée qu'elles méritent, de permettre d'opérer les échanges avec trop d'économie, c'est-à-dire avec trop peu de numéraire. Les banques libres, inspirant plus de défiance, seraient préférables, parce qu'elles seraient moins efficaces comme agens d'émission, et elles seraient d'autant plus utiles qu'elles seraient plus impuissantes sous ce dernier rapport.

(2) Entre autres par M. Joseph Garnier, qui l'expose dans ses *Élémens d'Économie politique*.

gnent toutes les industries, toutes les valeurs, toutes les transactions. Elle peut tout au plus rendre compte de ces difficultés momentanées qui se produisent parfois dans certaines branches d'industrie auxquelles on a imprimé un élan désordonné. Les économistes s'accordent à ne pas admettre un excès général de production, parce que, dans ce cas, tous les produits s'échangeraient, comme avant, les uns contre les autres, avec cette différence que chacun en aurait davantage. Il ne peut donc y avoir surabondance que sur un ou deux points du marché. A-t-on fabriqué trop de coton, trop de fer, trop de soieries, ces industries subiront des pertes; mais il est impossible que ces fausses opérations épuisent l'encaisse des banques, tuent le crédit et portent le trouble dans tout le mécanisme de la circulation. Il est trop évident, pour qui les a étudiées, que ni la crise de 1847, ni surtout celle de 1857, qui a ébranlé les deux hémisphères, ne peuvent être attribuées à un *glut*, à un encombrement de marchandises, c'est-à-dire à l'activité exagérée de telle ou telle industrie.

Lorsqu'après avoir examiné les vues parfois ingénieuses des économistes du continent, on aborde l'étude des écrits publiés en Angleterre sur la même question, on s'aperçoit aussitôt qu'ici on a vu de près et souvent la marche du terrible phénomène. On sait comment il naît, comment il se développe; les faits sont bien constatés et généralement connus. Nul n'hésite à voir dans les crises ce qu'elles sont réellement, un dérangement profond du mécanisme de l'échange. La fuite de l'or, la raréfaction de l'agent métallique de la circulation, nécessairement accompagnées d'une contraction correspondante du crédit, telle est, personne ne le conteste, la cause déterminante, immédiate du mal; mais d'où provient le trouble de la circulation? pourquoi, à certains momens, l'agent des échanges fait-il défaut au point d'entraver subitement le mouvement général des affaires, et surtout comment empêcher le retour de ces désastreuses perturbations? Sur ce point, l'accord cesse et les avis se divisent. Nous exposerons d'abord la manière de voir de Robert Peel et des autres promoteurs de l'*act* de 1844. D'après eux, l'origine première de toutes les crises résidait dans l'émission exagérée des billets de banque. Le prix de toutes les choses, disaient-ils, dépend du rapport qui existe entre la masse des échanges qu'il faut accomplir et la quantité d'instrumens de la circulation (*currency*), or ou papier, qui peuvent servir à les opérer. Réduisez cette quantité, et les prix baissent; augmentez-la, et les prix haussent. C'est là un principe élémentaire incontestable. Or les banques peuvent, dans d'assez larges limites et en très peu de temps, étendre l'agent de la circulation par l'émission de leurs billets, et amener ainsi une

hausse factice de tous les prix. Cette faculté qu'elles possèdent, elles ne manquent pas d'en faire usage, et elles le font dans les circonstances les plus fâcheuses, précisément à l'heure même où la spéculation et la concurrence des acheteurs tendent à faire renchérir toutes les marchandises et toutes les valeurs. En ces momens-là, chacun veut étendre ses opérations : les uns s'efforcent de garder leur approvisionnement pour profiter de la hausse; d'autres, pour le même motif, veulent augmenter leurs achats. Afin d'y parvenir, tous demandent des avances. Les banques y consentent; elles accordent de plus grands crédits, et elles le font en étendant leur circulation fiduciaire. La *currency* s'accroît donc du même pas que la spéculation, d'où résulte nécessairement une hausse désordonnée de tous les prix. Comme conséquence immédiate, le numéraire métallique s'écoule, car chacune de ses unités a perdu de sa valeur. Tout est cher en Angleterre, tout ailleurs est resté relativement bon marché. Le capital en quête d'un placement émigrera donc vers les pays où il a conservé toute sa puissance, c'est-à-dire où il pourra acheter à de meilleures conditions. D'autre part, la cherté factice qui règne en Angleterre éloignera les commandes, les ordres de l'extérieur. La balance du commerce et par suite le change deviendront défavorables, et pour rétablir l'équilibre il sera nécessaire de faire à l'étranger de fortes remises métalliques qui produiront un vide sur le marché monétaire, qui atteindront le crédit, ébranleront la confiance et amèneront la crise. Le remède est donc indiqué par la cause même du mal qu'il s'agit de combattre. Puisque, de leur aveu, les banques ne restreignent pas leurs émissions de billets quand un change défavorable provoque l'exportation de l'or, il faut les y contraindre par la loi, afin d'arriver à ce résultat, que la circulation fiduciaire ne s'étende plus à l'avenir que dans la proportion où se serait accru un intermédiaire des échanges entièrement métallique. Tel est le but qu'on s'efforça d'atteindre par l'*act* de 1844.

On peut affirmer d'avance que cette théorie doit contenir une grande part de vérité. Des hommes comme Robert Peel, Mac-Culloch, Norman, Loyd, Torrens, partant des principes élémentaires de la science et ayant suivi avec attention et dans tous leurs détails les fluctuations du marché monétaire et commercial, ne pouvaient se tromper complétement. Il est hors de doute qu'ils ont exactement décrit les symptômes des crises. En étudiant l'enchaînement des causes et des effets qui les produisent, ils ont vu très clair jusqu'à un certain point; mais au-delà, quand ils ont voulu déterminer l'origine première de la série des conséquences qui en découlent, ont-ils pénétré assez avant, ont-ils embrassé la question dans toute

son étendue, et en considérant comme principale une circonstance accessoire, ne sont-ils pas arrivés à indiquer comme souverain un remède nécessairement insuffisant? Voilà ce qu'a soutenu le consciencieux auteur de l'*Histoire des Prix*, M. Tooke, et, il faut bien l'avouer, les événemens ont confirmé plusieurs de ses objections. L'*act* de 1844 n'a empêché ni la crise de 1847 ni celle plus sérieuse encore de 1857.

M. Tooke affirmait d'abord que l'émission des billets de banque n'a point pour effet d'élever les prix, parce qu'ils remplacent les effets de commerce, et qu'ainsi ils ne pénètrent pas assez avant dans la circulation pour agir de la même façon que le ferait un accroissement de monnaie métallique. Ce point de théorie est encore incomplétement éclairci. Cependant M. Stuart Mill entre autres y a jeté assez de lumières (1) pour qu'on puisse dire que l'opinion de Tooke ne doit être admise qu'avec infiniment de réserve et pour certains cas seulement. Quoi qu'il en soit de cette difficulté, Tooke a du moins clairement démontré que les crises ne proviennent point d'un excès dans l'émission des billets. Ce qui avait fait naître cette manière de voir, c'étaient principalement les fluctuations du marché monétaire en 1824 et 1825, en 1836 et 1837. Or Tooke a montré que l'histoire financière de ces années ne confirmait pas du tout l'appréciation de Robert Peel à ce sujet.

Depuis la reprise des paiemens en espèces, la circulation fiduciaire de la Banque d'Angleterre s'était élevée en moyenne à 19 ou 20 millions sterling. Au commencement de 1823, elle était de 18,392,240 livres avec un encaisse d'environ 10 millions. En 1824, quand se déclara la fièvre de spéculation qui devait amener la fameuse débâcle, la circulation des billets montait à 19 millions de livres; mais comme d'autre part l'encaisse s'était élevé au chiffre énorme de 14 millions, cette insignifiante augmentation des *notes* était parfaitement justifiée. En octobre, quoique l'encaisse métallique fût tombé à 11,600,000 livres, on ne peut pas dire que l'émission était exagérée, puisqu'elle était restée au chiffre de 19 millions, et qu'ainsi elle n'allait pas même au double de l'encaisse, tandis qu'on admet qu'elle peut s'étendre sans danger jusqu'au triple. Les banques provinciales furent moins réservées que la Banque d'Angleterre; mais leurs émissions, dont on ne connaît pas exactement le total, et qui ont été, d'après Tooke, très exagérées par leurs adversaires, n'eurent point lieu au moment de la grande expansion du commerce et de l'industrie qui amena plus tard la catastrophe. Toutefois, si la surabondance de la circulation

(1) Voyez ses *Principes d'Économie politique*, liv. III, ch. 4.

fiduciaire ne fut pas la cause première de la crise, il est certain que la Banque contribua, nul ne le conteste, à l'aggraver quand déjà l'ébranlement était devenu inévitable. Au lieu d'élever à temps le taux de l'intérêt et de restreindre ses avances, elle fit tout le contraire (1), sous prétexte de venir au secours du commerce, lorsque déjà son encaisse, fondant à vue d'œil, aurait dû lui imposer plus de prudence. C'est à partir d'octobre 1824 qu'il lui aurait fallu déjà prendre des mesures de précaution en prévision de la tempête qui approchait visiblement. Tous s'accordent à lui reprocher son inertie, sa passivité absolue, jusqu'à l'instant où, enveloppée dans la tempête qui ébranlait tout autour d'elle, elle en vint à demander au gouvernement l'autorisation éventuelle d'une nouvelle suspension de ses paiemens en numéraire, ce qui lui fut refusé. En résumé, s'il est vrai que la Banque en 1825 a contribué à aggraver la crise, il est certain aussi que ce n'est pas l'excès de ses émissions qui l'a provoquée. On peut en dire autant pour les années 1835, 36 et 39. La Banque a commis les mêmes fautes, elle n'a point, quand il le fallait, élevé l'intérêt et restreint ses avances; mais elle a si peu amené les embarras du marché monétaire par sa circulation fiduciaire que le tableau mensuel qui en indique le chiffre permet de constater que celui-ci est resté à peu près invariable de 1834 à 1838, oscillant à peine de 17 à 18 millions. Pendant la même période, les émissions des banques provinciales ne s'écartent presque point non plus d'un maximum de 11 millions et d'un minimum de 10 millions. Quant aux deux grandes tourmentes de 1847 et 1857, elles forment, on l'a vu, le plus fort argument des adversaires du système de Robert Peel. Comme elles se sont produites sous l'empire de la législation restrictive de 1844, il est certain qu'on ne peut en accuser cette fois l'excès d'émission.

Dans son grand ouvrage d'économie politique, M. Stuart Mill a émis au sujet des crises commerciales quelques vues qui, comme toutes celles qui émanent de cet éminent écrivain, se distinguent par la profondeur et l'originalité. Suivant lui, les crises accompagnent presque nécessairement le progrès de la richesse chez une nation dont la puissance productive augmente rapidement, et voici pourquoi. Dans tout pays, l'accumulation des capitaux est bornée par le taux des profits qu'ils donnent. Quand ce taux descend très bas par la concurrence des fonds qui cherchent un placement et

(1) En février 1825, quand l'encaisse n'était déjà plus que de 8 millions, la Banque augmenta sa circulation fiduciaire d'un million, et ses avances sur valeurs de 6 millions. La nécessité peut autoriser une banque à étendre ses émissions et ses escomptes au plus fort de la crise; mais, comme nous le prouverons, elle doit toujours élever le taux de l'intérêt quand l'horizon devient menaçant.

qui n'en trouvent plus, l'accumulation cesse, parce que l'épargne n'est plus encouragée par la rente qu'elle procure. Dans un pays comme l'Angleterre, où le nombre des personnes riches est considérable et où le produit net annuel est énorme, on se rapproche de temps en temps de ce taux *minimum* au-dessous duquel cesserait toute épargne nouvelle. Lorsque quelques années se sont écoulées sans grandes perturbations, il y a tant de capitaux cherchant un emploi qu'il n'est presque plus possible de les placer d'une façon rémunératrice. Alors tous les titres haussent, l'escompte s'abaisse, et de tous côtés on se plaint de ne plus rien gagner. Bientôt surgissent une foule d'entreprises qui promettent un intérêt plus élevé que les placemens ordinaires, et les capitalistes, ne sachant que faire de leur argent, souscrivent sans hésiter. C'est la période d'expansion, toujours suivie d'une période de révulsion, conséquence nécessaire des erreurs et des imprudences d'une spéculation effrénée. Cette révulsion, par les circonstances désastreuses qui l'accompagnent, — pertes, ruines, ventes forcées, chômage du travail industriel, — détruit une partie du capital surabondant. Un nouveau mouvement ascensionnel recommence alors, car l'épargne est de nouveau stimulée par suite du vide qui s'est opéré sur le marché. Ainsi s'explique la périodicité des crises qui éclatent chaque fois que le capital s'est accumulé jusqu'à l'excès : elles opèrent comme une saignée ou un exutoire sur un corps gonflé de sang jusqu'à l'apoplexie (1). Sans doute cette théorie de M. Mill rend bien compte d'une des causes qui, en fait, ont contribué à la naissance de certaines crises; mais aussi longtemps que le capital anglais peut trouver aux colonies et à l'étranger un placement avantageux, nous ne pouvons admettre qu'il surabonde jamais au point de rendre une tourmente financière inévitable, et en tout cas l'histoire du *money-market* en 1847 et 1857 est loin de pouvoir servir de base à l'opinion de l'éminent économiste anglais.

II.

Nous venons d'examiner les différens systèmes proposés pour expliquer les crises; essayons maintenant d'en démêler les causes en suivant simplement l'indication des faits.

Il est une circonstance qui invariablement précède toutes les grandes perturbations commerciales, c'est l'exportation des métaux

(1) Si cette opinion de M. Mill était juste, il en résulterait que ce n'est point l'accumulation du capital qui pourrait émanciper définitivement les classes inférieures, comme le disent la plupart des économistes, cette accumulation atteignant assez vite sa limite extrême.

précieux et la dépression de l'encaisse des banques qui en résulte. Chacun de ces événemens a sa physionomie particulière et ses caractères distinctifs, mais chaque fois on remarque le même symptôme précurseur : le change devient défavorable, l'or s'écoule. On est donc forcément conduit à y voir la cause déterminante du mal. Mais, dira-t-on, que peut faire l'exportation de 200 à 300 millions de numéraire à une nation qui, comme l'Angleterre, fait une économie annuelle de 2 ou 3 milliards, et dont la richesse mobilière seule doit dépasser 50 milliards? L'économie politique n'enseigne-t-elle pas que les métaux précieux sont une marchandise comme une autre, et qu'il est très profitable de les exporter pour remplacer ce capital improductif, la monnaie, par d'autres valeurs qui procurent des revenus ou des jouissances? Pour faire comprendre comment l'exportation d'une quantité d'or absolument insignifiante relativement à l'ensemble de la richesse nationale peut entraver la marche des affaires et y produire le trouble le plus profond, il est indispensable de rappeler en quelques mots le mécanisme des échanges.

L'échange est le fondement de la société économique dès l'instant où chacun ne produit plus lui-même tout ce dont il a besoin. A mesure que la division du travail s'applique aux différens groupes de métiers, aux différentes provinces d'un royaume, enfin aux différentes nations, l'échange joue un rôle plus important, et le jour où les échanges seraient suspendus, ne fût-ce que momentanément, la moitié des hommes périraient. Or, pour opérer cette masse d'échanges qui entretient la vie des peuples civilisés, ceux-ci ont eu recours à un *intermédiaire* qui est la monnaie. A un moment donné, la quantité d'unités monétaires nécessaires à un pays est parfaitement déterminée : elle dépend de la quantité d'échanges à faire, comme le nombre des véhicules qui sont indispensables dépend de la masse des marchandises à transporter. Si un certain nombre de véhicules manquent, les transports seront en retard; si les unités monétaires font défaut, les échanges languiront, et l'ordre économique sera troublé. Il est vrai qu'on peut remplacer les unités monétaires d'or ou d'argent par d'autres unités du même nom faites en papier; mais ces unités ne conserveront leur qualité de bon intermédiaire des échanges qu'à la condition de ne pas être émises au-delà du besoin qu'on en a, et pour arriver à conserver cette juste proportion on ne connaît pas d'autre moyen que de les faire rembourser à vue par l'institution qui les a lancées dans la circulation. Une certaine quantité de monnaie métallique est donc toujours nécessaire comme base et régulateur de la monnaie de papier. Il est encore vrai qu'on a trouvé un expédient plus simple et plus

puissant que la monnaie de papier, c'est le crédit sous ses formes diverses : promesses, billets à ordre, chèques, lettres de change, *warrants*, comptes-courans et autres combinaisons du même genre. Si tous les habitans d'un pays se connaissaient, étaient honnêtes et avaient confiance dans leur solvabilité réciproque, on pourrait à la rigueur opérer tous les échanges intérieurs par la simple intervention du crédit, sans monnaie d'aucune sorte. Dans l'état actuel, on a recours aux effets de commerce appuyés par l'escompte sur les billets de banque, lesquels s'appuient à leur tour sur le fonds solide du numéraire métallique. A mesure que les bonnes habitudes commerciales se répandent dans un pays, il parvient à réduire la quantité d'or et d'argent dont il a besoin, à ce point qu'enfin tout un merveilleux et gigantesque échafaudage d'instrumens de crédit repose sur un fondement métallique extrêmement exigu. Or c'est précisément là qu'en est arrivée l'Angleterre. Le but constant du commerce anglais a été de mener à bien beaucoup d'affaires avec peu d'argent, et ce but, il a su l'atteindre. Le savant collaborateur de Tooke, M. Newmarch, décrit parfaitement le mécanisme qui a été mis en œuvre, quand il dit que l'or est la monnaie *divisionnaire* du billet de banque, comme le billet de banque l'est du chèque, le chèque de la lettre de change, et la lettre de change des viremens de parties et des comptes-courans. Chacun de ces moyens d'échange complète le suivant, et tous s'enchaînent les uns aux autres, s'engrènent les uns dans les autres, de telle façon que le premier est nécessaire au second, le second au troisième, et ainsi de suite. On ne peut trop admirer ces ingénieuses créations de l'esprit humain appliqué aux affaires, mais elles offrent un inconvénient qui est précisément de donner lieu aux crises, et voici comment.

L'Angleterre fait avec le monde entier un commerce immense, qui depuis longtemps déjà se chiffre par milliards. Comprenant les avantages de la division du travail, elle se procure une grande partie des denrées qu'elle consomme en s'appliquant à créer les produits qu'elle fabrique le plus économiquement. Elle s'est transformée ainsi en un vaste atelier, en une cité industrielle qui tire du dehors ses matières premières et ses denrées alimentaires, qu'elle paie avec ses marchandises manufacturées. Ces vastes échanges s'opèrent aussi au moyen d'un instrument de crédit généralement employé, la lettre de change. Pour tous les produits qu'elle vend aux nations étrangères, elle émet des traites sur celles-ci, et elle fait tirer sur elle pour tout le montant de ce qu'elle a acheté. Si elle a autant vendu qu'acheté, toutes ses créances compenseront toutes ses dettes. Dans ses comptes-courans avec l'univers, le doit et l'avoir se balanceront; mais si elle a plus acheté que vendu, et si par suite, toutes les dettes et créances compensées, elle reste devoir un solde

à l'étranger, comment fera-t-elle pour le payer? Elle ne peut se libérer au moyen de la monnaie divisionnaire de la lettre de change, le billet de banque, car cet agent de la circulation intérieure n'a pas cours sur le marché extérieur. Il ne restera donc qu'à envoyer des métaux précieux qui sont reçus partout, et en effet, jusqu'à ce que toute dette soit payée et la balance rétablie, l'or s'écoulera hors du pays. Cette nécessité d'envoyer du numéraire à l'étranger se manifestera par le change, qui deviendra défavorable à l'Angleterre. Rien n'est plus facile à comprendre. L'Angleterre ayant plus importé qu'exporté, le montant des traites sur Londres dépassera le montant de celles que cette place aura émises sur l'étranger. Les premières de ces traites, étant trop nombreuses, seront plus offertes que demandées; donc elles baisseront de prix. Ainsi une traite de cent livres sterling tirée de Calcutta sur Londres ne se vendra pas l'équivalent de cette somme, il y aura perte; mais si cette perte dépasse les frais nécessaires pour transporter cent livres sterling en or, il y aura avantage à envoyer de l'or, et c'est ce qu'on fera aussi longtemps que le change, c'est-à-dire la valeur du papier payable à Londres, ne se relèvera pas.

Cet écoulement de l'or, s'il continue, aura de graves conséquences. En effet, nous avons vu que tout le système d'engrenage des instrumens de crédit, billets, chèques, lettres, *warrants*, viremens, comptes-courans, s'appuyait sur une base métallique réduite au plus strict nécessaire. Si ce fondement solide est entamé, affaibli, tout le mécanisme menace de se détraquer. La crainte seule d'une semblable catastrophe agit sur les esprits et diminue la confiance. Moins de confiance signifie moins de crédit, et moins de crédit se traduit par ralentissement et suspension des échanges, puisque ceux-ci se font au moyen du crédit. En outre l'or qu'on envoie à l'étranger est puisé en grande partie dans l'encaisse de la banque régulatrice, qui est chargée d'en garder un grand approvisionnement à la disposition du public. Il s'ensuit que son encaisse diminue et qu'elle est obligée de réduire ses avances ou de marcher bravement à l'encontre d'une suspension des paiemens en espèces. De toute façon, ces rouages ingénieux, qui manœuvraient si bien en temps calme pour régler les transactions intérieures, s'arrêtent et cessent de rendre leur service accoutumé. Il en résulte alors pour le marché monétaire ou un embarras momentané, ou un trouble profond, ou une véritable crise, suivant la situation des affaires. Si le commerce ne doit pas faire face à trop d'engagemens, il traversera ces momens difficiles sans grands désastres; mais s'il a beaucoup de versemens à opérer, s'il a beaucoup d'obligations à remplir, si la spéculation a beaucoup acheté à terme, alors il y aura une véritable crise, qui peut causer les plus terribles ravages, comme

on l'a vu en 1825, 1847 et 1857. Tous ceux qui, pour remplir leurs engagemens, comptaient sur le secours du crédit sont maintenant obligés, afin de se procurer la seule chose qui puisse les libérer, de l'or ou des billets de banque, de vendre à perte leurs actions, leurs marchandises, leurs titres de toute nature. Celui qui a de l'argent comptant est le maître du marché, car il tient ce que tout le monde désire, ce qui est rare et cher. Quand les réalisations forcées se font sur une grande échelle, elles dépriment tous les prix, d'où résultent des revers, des faillites, une suite de pertes retombant des uns sur les autres. La tourmente dure jusqu'à ce que l'or et la confiance reparaissent, remettant en mouvement le mécanisme si compliqué et si délicat de l'échange.

D'après cette analyse exacte des faits les mieux constatés, il est facile de se convaincre que les crises résultent d'un dérangement dans la balance du commerce extérieur, agissant sur un marché où il est très largement fait usage du crédit et très peu du numéraire. Tout pays qui fera de grandes affaires avec peu d'argent, et qui aura un vaste mouvement d'importations et d'exportations, sera exposé à ces perturbations économiques. C'est pourquoi nul n'en a plus souffert que l'Angleterre d'abord, l'Amérique ensuite. La France s'en est beaucoup moins ressentie, parce que jusqu'à présent elle faisait un usage restreint du crédit et qu'elle possédait une puissante circulation métallique; mais depuis ces dernières années elle commence à éprouver les contre-coups des troubles du *money-market*, parce que sa circulation fiduciaire et son commerce extérieur ont à peu près doublé. Les pays du midi en ont été tout à fait préservés parce que relativement le commerce extérieur y était peu important et l'emploi du crédit presque nul. Hambourg, quoique ayant repoussé le billet de banque, a passé par de terribles épreuves, parce que son commerce extérieur est énorme, et que presque toutes ses opérations sont à terme. Plus un pays expulsera des canaux de la circulation les métaux précieux en les remplaçant par des instrumens de crédit, billets de banque, chèques, *warrants*, viremens de parties et chambres de liquidation (*clearing-houses*), plus en même temps il développera ses relations avec les nations étrangères, plus aussi il sera exposé au retour périodique des perturbations financières, car plus facilement une balance et un change défavorables ébranleront tout le mécanisme de l'échange, à moins que pour y parer on ne redouble de circonspection, de prudence et d'habileté dans la direction des établissemens de crédit.

Mais, ne manqueront pas d'objecter quelques économistes, expliquer ainsi les crises, c'est ressusciter les creuses chimères de l'école mercantile, la fameuse balance du commerce et la confusion du numéraire avec le capital, deux erreurs cent fois déjà réfutées! Les

élémens de la science montrent que l'argent est une marchandise qu'il n'est pas plus désavantageux d'exporter que du fer ou du coton. La quantité de numéraire qui circule importe peu, car s'il est rare, il haussera, et s'il est abondant, il baissera, de sorte qu'un écu dans le premier cas valant autant que deux écus dans le second, on fera exactement le même chiffre d'affaires avec une quantité de numéraire deux fois moindre, ce qui est évidemment un avantage. Loin donc de voir une circonstance fâcheuse dans ce que l'on appelait jadis une balance défavorable, c'est-à-dire un excès d'importation, il faut savoir y reconnaître une preuve de la prospérité croissante du pays qui importe plus qu'il n'exporte. Les crises ne proviennent point de la rareté du numéraire, mais de la rareté du capital, ce qui est tout autre chose, car ce que les emprunteurs désirent, ce sont en définitive des marchandises, des matières premières, des vivres pour faire travailler les ouvriers. Ainsi parleront la plupart des économistes, et cette opinion a été exposée notamment par M. Michel Chevalier dans son excellent livre sur la monnaie, et par M. Max Wirth dans son *Histoire des crises*. « C'est, dit M. Michel Chevalier, une fâcheuse confusion de croire que la monnaie est la même chose que le capital. Cette confusion se révèle par une locution qu'il est très commun d'entendre : on dit l'*argent est abondant* ou l'*argent est rare*, pour indiquer que l'homme industrieux qui cherche du capital a de la facilité ou de la peine à en obtenir. Les Anglais disent monnaie (*money*) comme nous disons argent, et ils appellent *money-market* ce qu'il faudrait nommer le marché au capital. » D'après M. Max Wirth, les crises de 1847 et de 1857 ont éclaté non parce qu'on manquait de numéraire, mais parce qu'on n'avait pas assez de tous les produits, fer, bois, denrées alimentaires, qu'exigeait la fondation de toutes les entreprises industrielles qu'on avait prétendu créer à la fois. Ces affirmations constituent ce que l'on appelle les saines doctrines : elles forment l'un des articles du *credo* économique, et qui les met en doute est par le fait même convaincu d'hérésie. La plupart des chapitres écrits sur la circulation monétaire ne sont que le développement de l'axiome fameux formulé par Turgot : « toute marchandise est monnaie, et toute monnaie est marchandise (1). »

Cette théorie, qui paraît inattaquable au point de vue abstrait, est cependant, on ne peut le dissimuler, contredite par ce qui se passe chaque jour sous nos yeux. Il suffit de lire les correspondances finan-

(1) Voyez, entre autres, le chapitre consacré à ce sujet dans le manuel classique de M. Joseph Garnier. Dans une publication récente, et dont M. Forcade a si clairement montré l'erreur fondamentale (*Revue* du 1er janvier), M. Isaac Pereire s'appuie également, pour attaquer le monopole de la Banque de France, sur ces axiomes économiques qu'il reproduit : « L'or et l'argent sont des marchandises comme tous les autres

cières pour voir l'extrême importance qu'on attache partout à l'abondance du numéraire. Les journaux américains et anglais, même des publications de pur agrément comme l'*Illustrated London News*, renferment une rubrique spéciale intitulée *money-market*, et la première chose qu'on y signale, c'est la quantité d'or arrivé de la Californie et de l'Australie par tel navire, ou le chiffre des métaux précieux enlevés par l'exportation. Les rédacteurs de ces bulletins, même ceux de la feuille qui fait autorité en cette matière, l'*Economist*, semblent tous sans exception pénétrés des erreurs de l'école mercantile. On dirait qu'ils ont fait leur éducation économique dans les livres d'il y a deux siècles. Les galions californiens sont-ils arrivés, les métaphores joyeuses naissent en foule sous leur plume. Ils annoncent que l'intérêt baisse, que l'escompte est facile, que toutes les valeurs trouvent des acheteurs, que les prix montent. Le télégraphe signale-t-il encore de nouveaux arrivages de métaux précieux, le monde des affaires est plein d'ardeur, plein de confiance. L'intérêt tombe à 3, à 2 1/2, à 2. Aussitôt toutes les entreprises existantes trouvent des facilités pour activer leurs travaux, et les nouvelles voient accourir les souscripteurs en foule. Que s'est-il passé? Les capitaux,— c'est-à-dire, d'après les économistes, les marchandises, les denrées, — se sont-ils subitement multipliés? En aucune façon. Un seul fait s'est produit, celui que constate si volontiers le public : *l'argent est abondant*. Mais tout à coup le change devient contraire; il faut envoyer du métal vers l'extrême Orient. Aussitôt une certaine inquiétude s'empare des esprits. Les bulletins financiers prennent un ton lugubre, l'aspect du marché s'assombrit; à chaque navire qui part emportant le précieux agent de la circulation, on entend un cri d'alarme. L'intérêt monte, l'escompte se restreint, les prix s'affaissent; on trouve difficilement à vendre, plus difficilement encore à emprunter. Il y a embarras, gêne, et si l'écoulement des métaux précieux continue et attaque fortement l'encaisse des banques, il y a crise. D'où vient ce changement si grave? Les capitaux, marchandises et denrées, sont-ils donc plus rares? Non, c'est seulement le numéraire qui fait défaut.

Il est trop évident que des fluctuations brusques et toujours en rapport avec l'exportation ou l'importation de l'argent, comme on en voit de si fréquentes depuis quelques années, ne peuvent être attribuées à la rareté ou à l'abondance des capitaux entendus au sens adopté par les économistes. D'ailleurs l'histoire des crises confirme

produits de l'industrie humaine. » — « Loin d'entraver la sortie de l'or ou de l'argent, on ne saurait trop l'encourager, etc. » — « L'élévation du taux de l'intérêt est sans influence sur l'abondance et la rareté du numéraire et réciproquement. » Autant de propositions démenties par l'expérience journalière, surtout en temps de crise aiguë ou chronique.

de la manière la plus éclatante ce que nous enseigne l'expérience journalière : toutes ont été provoquées par l'exportation du numéraire et accompagnées de la diminution de la réserve métallique des banques; toutes ont cessé avec le reflux de l'or soit vers les coffres des banques, soit directement dans les canaux de la circulation. En 1810, l'encaisse tombe en Angleterre à 3 millions, en 1825 à 1 million, en 1836 à 3 millions, en 1839 à 2, en 1845 à 8 et en 1857 à 6 millions. En 1810, l'or s'était écoulé pour payer des subsides aux armées alliées, en 1825 pour faire face aux emprunts et à l'exploitation des mines de l'Amérique espagnole, en 1836 et 1839 pour satisfaire aux besoins monétaires du continent et des États-Unis, en 1847 pour payer les importations de denrées alimentaires, en 1857 pour remplir les vides créés par la crise sur le marché de New-York. Pendant la même année, le naufrage du galion californien le *Central-America* détermine l'explosion finale à New-York, et l'arrivée du convoi chargé de l'argent autrichien met un terme aux désastres à Hambourg. En présence de tant de faits tous incontestables, tous concordans, il est impossible de ne pas concevoir quelques doutes sur la complète exactitude des axiomes économiques au sujet de la monnaie.

Cette contradiction entre la théorie et les faits est une grave difficulté, car, si l'on ne parvient pas à la résoudre, il faut renoncer à jamais rien comprendre aux problèmes de la circulation. Il est donc indispensable d'élucider, par une analyse sévère, cette question fondamentale, d'où dépend la solution des difficultés qui se rattachent à la gestion des banques, à l'émission des billets et aux crises. Il faut voir qui en définitive a raison, des hommes d'affaires qui ont les yeux obstinément fixés sur les fluctuations du *money-market*, ou des hommes de théorie suivant imperturbablement les déductions des principes abstraits. Entre la théorie et la pratique, on l'a dit avec raison, il ne peut y avoir de conflit réel. Si la théorie n'embrasse pas tous les faits, c'est qu'elle est incomplète. Quelques rectifications sont donc ici nécessaires, et on voudra bien nous permettre de les exposer, car sans elles il serait impossible de bien apprécier la valeur des remèdes indiqués pour prévenir les ravages causés par les crises.

D'abord il n'est pas exact de dire, comme on l'a trop répété depuis Turgot par réaction contre l'école mercantile, que la monnaie est une marchandise comme une autre. Cette proposition n'est vraie que si l'on considère le métal dont la monnaie est faite; mais en tant qu'intermédiaire des échanges, elle a des caractères particuliers qui la distinguent nettement de toutes les autres marchandises. Si le fer et le coton sont rares, ceux qui en ont besoin souffrent, mais cette rareté n'agit pas sur le prix des autres produits.

Si au contraire la monnaie est rare, le prix de toutes les choses s'en ressent. Tout le monde a besoin d'échanger, c'est-à-dire de vendre et d'acheter; si donc le moyen d'échanger vient à manquer ou à se raréfier, tout le monde est gêné et toutes les transactions deviennent difficiles. De même que, lorsque l'eau baisse dans les rivières, les transports ne peuvent plus s'opérer, parce que les bateaux sont à sec, ainsi, quand la monnaie diminue ou fait défaut dans les canaux de la circulation, les produits ne peuvent plus passer que très difficilement d'une main dans une autre, faute de l'intermédiaire universel (1). On est parvenu, dans les pays avancés en fait de commerce, à se passer de beaucoup de numéraire en le remplaçant par le crédit sous toutes ses formes; mais, étant donnée la quantité d'unités monétaires qui sont encore indispensables, la rareté produit ici un embarras, et quelquefois même une crise générale. On dit, il est vrai, que quand la monnaie devient rare, chacune de ses unités, augmentant de valeur, opérera plus d'échanges; mais nous touchons ici à l'erreur première qui a conduit à méconnaître l'évidence des faits. Cette proposition n'est exacte que si on considère un long espace de temps; elle est fausse dans la plupart des cas et pour la grande majorité des transactions, parce que la monnaie est une marchandise tarifée, recevable en tout paiement et ayant seule l'éminent privilége d'éteindre toute dette au taux fixé par la loi. Ainsi je me suis obligé à payer 1,000 francs à terme; si avant l'échéance le numéraire devient rare, il s'ensuivra que la valeur de chaque unité, de chaque franc, augmentera en raison de sa rareté. Si donc chaque franc vaut en réalité le double, je devrais pouvoir m'acquitter en versant 500 francs, qui représentent maintenant une valeur égale à 1,000 francs; mais si, comme il arrive aujourd'hui, je dois me procurer 1,000 francs en vendant des marchandises, je perdrai la moitié sur la réalisation, car une hausse du numéraire se traduit par une baisse de tous les produits. Or, dans le

(1) M. Michel Chevalier ne méconnaît-il pas ce caractère essentiel de la monnaie quand il dit : « Les hommes superficiels et le vulgaire s'écrient que l'argent est rare, parce que l'argent est la mesure du capital; mais l'expression est inexacte et suscite une fausse idée : c'est à peu près comme si, quand le drap ou la toile de coton manque à une foire, on s'écriait : « Les mètres sont rares? » Pour que la comparaison de l'éminent économiste fût exacte, il faudrait que la monnaie ne fût, comme le mètre, qu'une mesure; mais c'est un intermédiaire et un équivalent qu'il faut livrer à chaque transaction. Si les mètres étaient en or ou en argent, et si l'acheteur, après avoir mesuré le drap ou le coton, devait les livrer au vendeur, on comprendrait très bien qu'on pût en manquer. Quand chacun désire vendre ses produits et ne peut le faire faute d'argent ou de crédit appuyé sur de l'argent, ce qui fait défaut, ce n'est pas une commune mesure, toujours facile à trouver, mais l'équivalent métallique dont la rareté arrête les transactions en avilissant tous les prix.

monde des affaires, presque tous les producteurs, tous les commerçans, usant du crédit, ont ainsi des échéances à terme qu'ils espèrent remplir en vendant les marchandises qu'ils auront fabriquées ou qu'ils tiennent en magasin. Si l'argent se raréfie de moitié, ils seront obligés de donner deux fois plus de produits pour se procurer la somme qu'ils se sont engagés à livrer. Ceci montre bien comment la rareté du numéraire poussée à un certain point devient une calamité dans tout pays où le crédit est en usage, et pourquoi la perturbation est d'autant plus désastreuse qu'il y a plus d'opérations à terme, à crédit.

L'étude des crises fait voir manifestement que l'argent, marchandise tarifée et seule éteignant toute dette, n'est pas un produit comme un autre. A Hambourg, en 1857, des négocians possédant des millions de denrées coloniales furent mis en faillite pour des obligations qui s'élevaient à peine à la moitié de leur actif, car ils ne pouvaient s'acquitter envers leurs créanciers avec leurs denrées, et celles-ci ne trouvaient pas d'acheteurs, parce que l'argent avait disparu du marché. En 1825, en Angleterre, on vit vendre à 2 pour 100 de perte des bons de l'échiquier échéant le lendemain. On payait ainsi la prime inouie de 720 pour 100 d'intérêt par an, afin d'obtenir de l'argent comptant. En France, en 1848, pour avoir 1,000 francs en monnaie d'or, l'on donnait 120 francs de prime, tandis qu'on pouvait, en attendant huit jours, se procurer la même somme à la Monnaie en payant les frais peu élevés du monnayage. Un billet de banque à cours forcé sans nulle valeur intrinsèque sera préféré alors à une valeur double en marchandises ou en traites, parce qu'avec celles-ci on ne peut satisfaire ses engagemens, tandis qu'on le peut au moyen du billet, intermédiaire légal des échanges. Ainsi donc la monnaie a, comme agent tarifé de la circulation, des caractères tout à fait exceptionnels, et la rareté seule de cet agent suffit pour amener les crises.

Maintenant est-on plus fondé à prétendre que l'abondance du numéraire n'a pas d'action sur l'intérêt, et qu'il faudrait dire non le *money-market*, le marché de la monnaie, mais le marché du capital, c'est-à-dire des produits? L'étude des faits nous force encore à voir ici une erreur. La remarque mise en avant, que les emprunteurs désirent se procurer, en dernier résultat, des capitaux disponibles, c'est-à-dire des denrées, des produits de toute nature et non de l'or, cette remarque est très exacte; mais comment se procurera-t-on ces marchandises réparties de tous côtés? Évidemment en les achetant, et pour les acheter il faut d'abord de la monnaie. Ce que l'emprunteur désire donc en premier lieu, c'est de l'or. Aussi, avant de se présenter sur le marché des pro-

duits, des capitaux-marchandises, où il ne trouverait pas assez de crédit, il va d'abord au marché de l'argent, au *money-market*, où il emprunte du numéraire. Et en effet c'est généralement sous forme de monnaie, métal ou billets, que les avances se font. Si le numéraire est abondant, l'emprunteur trouvera beaucoup de gens disposés à lui en prêter, et à un taux peu élevé. La quantité des capitaux-marchandises est indépendante de la quantité du numéraire et n'en tient point lieu. On voit très souvent qu'en moins de quinze jours les emprunteurs ont deux fois plus de peine à se faire accorder des avances, quoique la masse des capitaux-marchandises n'ait pas diminué : seulement le *money-market* est mal fourni. Les pièces d'or et d'argent ou leurs substituts,—les billets,—sont semblables à de petits véhicules qui servent à transporter les produits des mains de leurs détenteurs dans celles des entrepreneurs d'industrie. Pour autant qu'on n'ait pas appris à se servir de véhicules en papier, ceux en or et en argent sont indispensables. Il faut donc que les entrepreneurs s'en procurent à tout prix; sinon, ils ne pourront commencer leurs travaux. C'est pour cela qu'ils se transportent au marché des véhicules d'or, afin d'en louer, et qu'ils se réjouissent quand des navires arrivant de Californie ou d'Australie en apportent des cargaisons, car, si ces petits wagons sont rares, ils devront payer très cher la faculté d'en faire usage, et s'ils sont abondans, ils pourront les louer à bas prix. Le *money-market* est donc le marché où se louent les véhicules de l'échange, et plus il s'en présente, moindre sera cette indemnité, appelée intérêt, qu'il faudra payer pour avoir la faculté de s'en servir. Une fois pourvu de ses moyens d'échange, qu'on lui loue plus ou moins cher, l'entrepreneur d'industrie, l'emprunteur se transporte sur le marché des capitaux-marchandises. Alors, si ceux-ci sont abondans, il les obtient à des prix avantageux; s'ils sont rares, il les paie cher. Donc, pour que la situation soit tout à fait bonne, il faut que le marché de la monnaie et celui des denrées soient tous les deux bien pourvus. Ce que l'on vient de dire des emprunts s'applique aussi aux entreprises de chemins de fer, dont les versemens exigibles ont aggravé les crises de 1847 et 1857. Ce qui manquait alors, ce n'était pas le fer et les denrées, comme on l'a prétendu, c'était le numéraire, car les versemens mensuels devaient se faire non en maisons, en terres, en fer, en coton et autres capitaux, mais bien en monnaie. Or la monnaie était rare, et pour s'en procurer il fallait réaliser à tout prix et subir ainsi des pertes énormes.

Il est donc très désirable, on le voit, que les canaux de la circulation soient largement fournis de cet équivalent universel qui sert d'intermédiaire, ou qu'en d'autres termes l'argent soit abondant sur le *money-market*. Tel est le fait constaté par tous les hommes d'at-

faires, et en vain nié par une théorie incomplète. C'est ce fait qui avait frappé l'école mercantile et qui l'avait portée à conclure qu'une nation doit attirer et retenir dans la limite de ses frontières le plus de métaux précieux possible. C'était aller au-delà de la vérité, car une fois les besoins de la circulation satisfaits, le numéraire surabondant a pour unique effet d'amener la hausse des prix. A partir de ce moment, les économistes ont raison, toute accumulation nouvelle de métaux précieux est inutile au mouvement des affaires et à la production de la richesse : elle rend tout plus cher sans amener une baisse dans le taux de l'intérêt.

Il faut maintenant résumer en quelques mots les conclusions que l'étude des faits nous impose. Il est utile à toute nation d'être abondamment pourvue de la quantité de numéraire dont elle a besoin pour opérer ses échanges avec sécurité et facilité. Quand il y en a moins, il y a gêne, parce que, faute de véhicules monétaires, le mouvement des échanges est entravé; quand il y en a plus, le numéraire qui n'est plus absorbé par la circulation fait hausser les prix d'abord, puis est exporté dans les pays où les prix sont restés bas. Toutefois, avant que ce fait se produise, le numéraire agit d'une manière utile, car, cherchant à se placer, il vient s'offrir sur le *money-market* et fait baisser le loyer de l'argent, qui est l'intérêt (1).

III.

La discussion des effets produits par l'abondance et la rareté du numéraire nous permet d'aborder maintenant l'examen des mesures propres à prévenir les crises ou du moins à en pallier les fu-

(1) Si ces conclusions sont exactes, elles peuvent servir à discerner en quelle mesure est vraie la doctrine très répandue et soutenue en Angleterre, surtout par Hume et par M. Attwood, à savoir que l'accroissement de la quantité de numéraire favorise le développement de l'industrie, doctrine combattue par la grande majorité des économistes. Le numéraire encourage l'industrie aussi longtemps qu'il ne dépasse pas les besoins de la circulation, car l'abondance du numéraire facilite les échanges et les prêts, comme le grand nombre des wagons facilite les transports, et elle fait baisser l'intérêt sans faire hausser les prix; au-delà de ces limites, elle fait hausser les prix sans faire baisser l'intérêt. Il semble au premier abord qu'on pourrait combattre cette théorie par l'exemple de la Californie, où l'or est abondant et l'intérêt élevé; mais en y réfléchissant on voit que cet exemple ne prouve rien. En Californie et en Australie, l'or est plutôt une marchandise qu'un intermédiaire des échanges, et l'abondance de l'or, en tant que marchandise, n'agit pas plus sur l'intérêt que l'abondance du fer ou du plomb. Ce qui fait baisser l'intérêt, c'est la quantité de numéraire s'offrant sur le marché monétaire, non celui qui s'exporte ou se thésaurise, et c'est précisément l'or des pays producteurs du métal qui s'exporte pour payer les importations. Enfin l'intérêt est élevé en Californie et dans toute l'Amérique, parce que les profits y sont considérables dans toutes les branches de la production. Tant qu'avec 100 francs on en pourra gagner annuellement 10 ou 12, jamais on ne les prêtera pour 2 ou 3.

nestes conséquences. On a vu que, pour qu'une véritable crise éclate dans un pays, il faut la réunion de trois circonstances : d'abord l'emploi du crédit sous toutes ses formes et porté à ce point qu'il réduise extrêmement l'usage de la monnaie métallique; puis un vaste commerce qui de temps à autre, par un dérangement de la balance, nécessite l'exportation d'une grande quantité de numéraire à prendre sur une circulation qui en possède tout juste le nécessaire; enfin un marché surchargé d'opérations à terme qui exigent le secours du crédit, et qui, le crédit se refusant ou se contractant, aboutissent à des pertes, à des désastres. Si les crises résultent de la concordance de ces trois circonstances, pour les prévenir il faudra évidemment empêcher que ces causes ne se représentent; mais comment y parvenir?

Le premier remède qui s'indique est de conserver une circulation métallique abondante. M. Fullarton, dans son remarquable essai sur le *Règlement de la circulation*, a parfaitement montré comment la France naguère encore échappait aux perturbations monétaires, grâce aux innombrables accumulations d'argent grandes et petites qui existaient chez tous les particuliers, depuis le paysan qui enfouissait ses écus dans un pot de fer jusqu'au banquier qui les conservait dans son coffre-fort. Quand l'exportation enlevait une certaine quantité de numéraire, une partie de ces petits trésors, attirée dans la circulation par une légère hausse d'intérêt, suffisait pour combler le vide, et c'est ainsi qu'on a vu la France, après les maux d'une double invasion, payer un demi-milliard aux puissances alliées en quelques mois, sans qu'on remarquât aucune gêne sensible dans la circulation. Depuis que l'argent ne s'enfouit plus, mais se place en titres d'emprunts publics ou en obligations de chemins de fer, et qu'en même temps la circulation fiduciaire s'élève à 800 ou 900 millions, le *money-market* français est devenu bien plus sensible aux contractions et aux fluctuations produites par le commerce extérieur. Afin de conserver une large circulation métallique, faudrait-il donc renoncer à l'emploi du crédit ou tout au moins à celui du billet de banque? M. Wolowski fait un calcul très simple qui engagerait presque à recommander ce dernier parti, quelque extrême qu'il paraisse. L'emploi de 800 millions en billets, moyenne de l'émission tant en France qu'en Angleterre et aux États-Unis, procure une économie annuelle de 40 millions; mais si les crises décennales occasionnent une perte d'un demi-milliard, estimation bien inférieure à la réalité, chacun de ces pays perd au moins 10 millions par an par l'usage de la monnaie de papier, bien à tort vantée comme la plus économique de toutes. Certes, si en renonçant au billet on était certain d'échapper aux crises, il ne faudrait pas hésiter à payer les 40 millions de primes que coûterait ce sa-

crifice fait à une complète sécurité; mais cela ne suffirait pas, car Hambourg, sans véritable émission de billets, n'a pas échappé aux grandes tourmentes commerciales, et c'est l'emploi de tous les instrumens de crédit, dont le billet de banque est l'un des moins importans (1), qui tend à réduire la circulation métallique, circonstance essentielle sur laquelle Robert Peel n'avait point assez fixé son attention en 1844. Quoi qu'il en soit, il est toujours certain que, pour rendre les crises moins fréquentes, il faudrait limiter la circulation des billets plutôt que l'étendre, comme le demandent à tort la plupart des publicistes français en ce moment. En Angleterre, où la monnaie métallique ne sert plus qu'au commerce de détail, on reconnaît le danger de la situation en présence d'un mouvement d'exportation et d'importation qui s'élève par an à 9 ou 10 milliards. Les deux écoles économiques qui se partagent l'opinion au sujet de la circulation sont d'accord sur ce point. On sait ce qu'a fait l'école de Mac-Culloch par son représentant au pouvoir, Robert Peel, en vue d'assurer à la Banque une forte réserve. Tooke, le chef de l'école adverse, est aussi d'avis que les banques devraient toujours conserver un approvisionnement métallique très considérable. C'est le dernier mot de sa fameuse *Histoire des Prix*. Voici le raisonnement qu'il fait et qu'il appuie sur une étude approfondie de l'histoire du *money-market*. Quand la balance du commerce est dérangée par un excès d'importation, il faut nécessairement envoyer de l'or à l'étranger pour rétablir l'équilibre; mais, une fois ces expéditions faites et les dettes payées, le change se remet au pair, car il n'y a plus excès de traites sur l'Angleterre : dès lors la cause du drainage métallique cesse, et l'or ne s'écoule plus du pays. Si donc, quand l'écoulement commence, la Banque est en possession d'un puissant encaisse, elle pourra atteindre le moment où l'équilibre se rétablira, sans aucune mesure exceptionnelle et en portant seulement l'escompte au taux de 5 ou 6 pour

(1) En Angleterre, le billet de banque perd chaque année de son importance comme agent d'échange. En 1844, la circulation fiduciaire se montait à environ 30 millions sterling. Aujourd'hui, quoique le mouvement d'affaires ait probablement doublé, le chiffre des billets ne dépasse guère 26 millions, et l'émission des banques provinciales est réduite à la moitié environ de ce qu'elle était en 1844 et du maximum légal. A mesure que le mécanisme des opérations de banque se perfectionne, on règle davantage les dettes réciproques par de simples transcriptions dans les livres. Depuis que tout récemment la Banque d'Angleterre s'est fait représenter au *clearing-house* de Londres, les centaines de millions qui s'y soldent chaque jour n'exigent plus même l'emploi des *banknotes*. En 1863, on a fait par jour jusqu'à 330 millions d'affaires au *clearing-house* de New-York par de simples annotations dans les écritures. Dans ces deux pays, l'emploi du billet diminue à mesure que le mouvement des échanges devient plus considérable. En présence de ce fait, ne serait-on pas amené à croire que la liberté d'émission ne ferait ni tout le mal que redoutent ses adversaires, ni tout le bien qu'en espèrent ses partisans?

100. Si au contraire le commerce doit puiser l'argent dont il a besoin dans un réservoir à moitié rempli au début, il le mettra complétement à sec avant d'avoir pu solder ses dettes envers l'étranger, et la Banque sera obligée d'avoir recours à des mesures d'une rigueur désespérée et funeste pour tous, afin d'échapper au danger d'une suspension. Ainsi donc éviter d'étendre d'une façon artificielle la circulation fiduciaire et conserver dans les caisses des institutions de crédit de larges approvisionnemens métalliques, telle est la première mesure de prudence que conseille l'expérience du passé.

La seconde circonstance qui contribue à déterminer les crises est, avons-nous dit, un dérangement dans la balance du commerce. Ce point demande quelques explications. Pour savoir si l'équilibre existe, il ne suffit pas de consulter le tableau des exportations et des importations, afin de se réjouir quand les premières dépassent les secondes, ou de s'affliger à la vue d'un résultat opposé, comme le ferait un disciple naïf de l'école mercantile. En effet, si l'on relevait par exemple les chiffres qui concernent l'Angleterre, on se convaincrait qu'elle importe, année moyenne, au-delà d'un milliard de francs en valeur de plus qu'elle n'exporte (1). Il n'en résulte pourtant pas que la balance lui soit défavorable, car généralement tous ces millions de marchandises représentent simplement l'intérêt annuel des immenses capitaux que les Anglais ont placés dans le monde entier et dont ils touchent le revenu sous forme de denrées qu'ils consomment. Ces importations sont donc une sorte de tribut que l'univers paie à la nation qui lui a prêté de l'argent pour faire ses chemins de fer, exploiter ses mines ou entretenir ses armées, et l'Angleterre ne doit rien exporter en retour, car elle ne fait que toucher les sommes qui lui sont dues. La seule indication infaillible d'un dérangement de la balance commerciale est le taux du change, et en temps ordinaire les variations du change suffisent pour ramener le commerce international vers un état d'équilibre où les importations balancent les exportations, en exceptant, bien entendu, celles qui ont le caractère d'un tribut ou d'un paiement et qui n'exigent pas de compensation (2). Toutefois il se présente

(1) Voici le tableau du commerce extérieur de l'Angleterre pour les quatre dernières années. Les chiffres en sont réellement instructifs.

Années.	Importations.	Exportations.	Balance en faveur des exportations.
1860	210,531,000 liv. st.	164,521,000	46,010,000
1861	217,485,000	159,632,000	57,853,000
1862	226,593,000	167,190,000	59,403,000
1863	248,981,000	196,902,000	52,079,000

(2) Cette loi si curieuse a été admirablement exposée par M. Stuart Mill dans les chapitres XXII et XXIII du quatrième livre de ses *Principes d'économie politique*. On la

de temps à autre des cas exceptionnels, où par suite soit d'une disette, soit d'une importation extraordinaire de certaines matières premières à des prix exorbitans, ainsi que nous le voyons en ce moment pour le coton, l'équilibre ne se rétablit pas et où le change reste longtemps contraire malgré des envois continuels de métaux précieux. Dans ces cas, par quel moyen échapper à la crise? Ici encore tous les hommes compétens s'accordent en Angleterre à reconnaître qu'il n'y a qu'un seul remède : la hausse du taux de l'escompte officiel fixé par la banque régulatrice. Jadis les souverains défendaient l'exportation du numéraire sous peine de mort, et le métal précieux ne s'en écoulait pas moins; aujourd'hui on a vu que, pour attirer l'or des quatre coins de l'horizon, il suffisait d'élever l'intérêt de 2 ou 3 pour 100, c'est-à-dire de le payer son prix.

La puissance de ce mécanisme merveilleux, qui agit avec la régularité d'une pompe aspirante, était à peine soupçonnée il y a vingt ans, peut-être parce qu'alors le capital, moins mobile et moins cosmopolite, obéissait moins exactement à l'appel. En 1844, on croyait généralement que la prudence des banques devait surtout se manifester par le règlement de leur circulation fiduciaire. Depuis lors, on a reconnu que celle-ci échappait presque entièrement à leur contrôle, qu'elle se maintenait toujours à peu près dans les mêmes limites, et que son influence sur le *money-market* était tout à fait insignifiante; mais d'un autre côté l'expérience journalière a montré que l'effet d'une hausse de l'escompte était magique, infaillible. Il est facile d'expliquer ce phénomène, l'un des plus intéressans que présente l'étude du monde commercial, — l'un des plus importans aussi par ses conséquences pratiques. Élever le taux de l'intérêt signifie qu'on est disposé à payer un plus fort loyer pour l'usage du numéraire. Il s'ensuit que l'argent disponible sur les places où relativement il abonde et où il se loue bon marché se précipitera vers le marché où on consent à le payer cher. C'est l'inévitable conséquence de la loi de l'offre et de la demande. Si l'on payait les voitures publiques 5 francs l'heure à Londres, tandis qu'à Paris on ne voudrait donner que 3 francs, il est évident que toutes passeraient la Manche à la condition qu'elles pussent se transporter aussi facilement que les véhicules d'or et d'argent. L'or est aussi mobile que l'eau, et tend, comme cet élément, à se mettre partout de niveau. Il coule avec impétuosité vers les endroits où un vide se produit,

trouvera indiquée aussi dans un opuscule publié chez Guillaumin et intitulé : *Études sur la liberté du commerce international*. Un mot suffit à expliquer cette loi. Un change défavorable résultant d'un excès d'importation stimulera l'exportation, parce que souvent il sera moins onéreux d'envoyer des marchandises que de l'or pour solder la différence.

et c'est précisément ce vide, ce besoin d'argent, que trahit l'élévation de l'intérêt. Pour faire passer le métal d'un pays dans un autre, il y a mille moyens, et ils deviennent chaque jour plus rapides, plus économiques, à mesure que les relations internationales se resserrent et se multiplient. Indépendamment des opérations de banque qui rendent possibles des transports d'argent ou qui en tiennent lieu, il se fait des achats de fonds publics et de marchandises sur la place où l'escompte s'élève, car cette hausse a pour inévitable conséquence de déprimer d'abord le prix des fonds publics, et ensuite, si elle continue, celui des marchandises. Le reflux rapide de l'or sur le marché de New-York en novembre 1857, après la suspension universelle du mois précédent, est un des plus concluans exemples de ce phénomène.

La solidarité des divers marchés monétaires, qu'on s'étonne de voir encore niée en France par des financiers habiles (1), est depuis longtemps en Angleterre un axiome incontesté dans la région des affaires. Déjà en 1857, lord Overstone, — autrefois M. Loyd, — développait cette vérité dans des lettres adressées au *Times* au sujet de la crise de cette année. « Tandis que toutes les nations civilisées, disait-il, se font concurrence pour la possession du capital, il est impossible qu'un pays en conserve la proportion dont il a besoin, s'il ne consent pas à en payer le prix sous la forme d'un intérêt élevé. Quand des circonstances spéciales amènent une forte demande de métaux précieux, le peuple qui ne se résigne pas à s'imposer les sacrifices que les autres subissent doit renoncer à conserver une circulation métallique et se préparer au régime du papier-monnaie. Il est désormais impossible que l'un jouisse des avantages de l'argent à bon marché, tandis que les autres sont dans l'embarras et supportent la gêne d'un intérêt élevé. » L'exactitude de ces affirmations est clairement démontrée par l'histoire financière de l'année dernière (1864), où l'on a vu l'escompte s'élever et descendre à peu près du même pas sur tous les marchés monétaires de l'Europe.

La diversité des opinions qui règnent à ce sujet à Paris et à Londres est remarquable. Tandis qu'ici le reproche qu'on adresse sans

(1) Lorsque, dans sa récente brochure sur l'*organisation du crédit*, M. Isaac Pereire veut que l'intérêt reste bas en France, même quand il s'élève sur tous les autres marchés monétaires, n'est-ce pas comme s'il voulait assurer à tout l'empire du froment à 18 francs, tandis qu'à l'étranger on le paierait 25 ou 30 francs? Et demander comment l'argent pourrait passer de France en Angleterre, n'est-ce pas exiger qu'on explique comment fait l'eau pour remplir le vide qui la sollicite? Dans les pays où la loi limite à 6 pour 100 le taux de l'intérêt, les banques défendent leur encaisse en repoussant certaines valeurs qu'elles escomptent d'ordinaire, et cela irrite bien plus le commerce qu'une hausse, qui atteint tout le monde et qui ne crée pas deux catégories, les élus et les réprouvés du crédit.

cesse à la Banque de France est d'élever trop l'escompte, là-bas celui qu'on répète à tout instant contre la Banque d'Angleterre est de ne pas l'élever assez et assez tôt. Toutes les crises anciennes, affirme-t-on, ont été causées ou aggravées par la même faute, qui consiste à ne pas hausser à temps le taux de l'intérêt. Et ce ne sont pas, qu'on veuille bien le remarquer, des théoriciens qui tiennent ce langage, ce sont les organes de la Cité, les représentans des intérêts du commerce, le *Times* et l'*Economist*. Pendant toute l'année dernière, ils n'ont cessé de gourmander la Banque sur sa lenteur à hausser l'escompte et sur sa hâte intempestive à l'abaisser. Le premier devoir de la Banque dans les momens difficiles, dit-on là-bas, c'est de maintenir un large approvisionnement métallique. Aussi longtemps que l'encaisse est conservé, la confiance demeure intacte, il n'y a point de crise violente à craindre, car il n'y aura point de ces paniques qui tuent le crédit. Le crédit sera cher, mais les bonnes valeurs trouveront à s'escompter. L'argent s'écoule, il est rare, donc il ne peut pas être loué à bon compte. Tant pis pour ceux qui ne peuvent pas en payer l'usage au prix du jour! Du moins, s'il y a gêne, il y n'y aura pas de désastres. Et en effet le *money-market* a échappé en 1864 à une tourmente qui semblait imminente.

Ainsi donc l'expérience des cinquante dernières années et celle toute récente de l'année qui vient de s'écouler permettent de formuler avec précision les mesures de prudence à prendre dans le règlement du commerce international. Le change contraire amène-t-il un écoulement prolongé du numéraire, haussez l'escompte, afin que le vide attire le métal de tous les marchés où il est encore abondant. L'or reflue-t-il largement, desserrez l'écrou, *the screw*, comme disent les Anglais; abaissez l'intérêt, afin que le commerce ait la faculté de puiser dans l'approvisionnement reconquis de quoi opérer ses paiemens. Et ainsi faites marcher sans hésitation la pompe pneumatique du numéraire jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli et le danger passé.

J'arrive maintenant à la troisième et dernière circonstance qui contribue à déterminer les crises, l'excès des engagemens à terme, qui exigent l'intervention d'un large crédit et d'un numéraire abondant, et qui aboutissent à des catastrophes quand le numéraire fait défaut et que le crédit se contracte; mais il semble impossible ici d'imposer des mesures de prudence. Comment en effet entraver par des règlemens restrictifs la liberté des transactions commerciales, ce domaine réservé que respectent même les despotes? Comment empêcher les particuliers d'acheter des marchandises à terme, de souscrire à des entreprises nouvelles, de s'engager à des versemens futurs? L'idée seule d'une prétention semblable paraît absurde, et pourtant on y arrive tout simplement, sans restrictions et sans régle-

mentation, par le même procédé qui permet de maintenir l'équilibre dans les échanges internationaux, la hausse de l'escompte. Un exemple récent va le démontrer. En 1863 comme en 1824, 1846 et 1856, on avait vu s'établir en Angleterre un très grand nombre de sociétés; on en avait lancé à la Bourse de Londres deux cent soixante-trois avec un capital souscrit de 2 milliards 1/2, dont 1 milliard payable en 1864. Il n'y avait pas encore de quoi gêner sensiblement, en temps ordinaire, la circulation d'un pays dont l'épargne actuelle monte, suivant des calculs très bien faits, à environ 130 millions sterling ou plus de 3 milliards par an. L'élan toutefois était donné; beaucoup d'autres sociétés allaient encore se constituer en 1864, et les appels de fonds, pesant sur un marché déjà gêné par la situation du commerce extérieur, pouvaient provoquer de graves perturbations. La hausse de l'intérêt a écarté le danger en entravant tout essor ultérieur de l'esprit d'entreprise et de spéculation, car les faiseurs de projets savent bien que les souscripteurs, qui abondent quand l'intérêt est à 2 ou 3 pour 100, se tiennent à l'écart quand l'escompte officiel est à 8 ou 9, parce qu'ils trouvent alors facilement un emploi très lucratif de leur argent. Si en 1864 la Banque d'Angleterre avait agi comme en 1825, maintenant l'escompte à bas prix malgré la fuite du numéraire, le change contraire et le développement de l'esprit d'entreprise, il est certain que le monde des affaires aurait eu à traverser de terribles épreuves et à enregistrer de nouvelles catastrophes.

Il est devenu possible, au point où nous a conduit cette étude, de résumer en deux mots toute la théorie des crises monétaires. Elles sont occasionnées par un dérangement dans la balance du commerce international, raréfiant le numéraire sur un marché où le crédit est largement employé et qui se trouve surchargé d'engagemens à terme. Dans l'état actuel de l'humanité, le seul moyen de les prévenir ou d'en diminuer la gravité est la hausse en temps opportun du taux de l'intérêt, qui agit comme une pompe sur le métal précieux qu'elle attire, et comme un frein sur la spéculation qu'elle entrave.

Les lois qui règlent les fluctuations de la circulation, encore mal comprises il y a vingt ans, sont maintenant assez connues pour qu'on puisse presque toujours signaler à l'avance les dangers qui menacent le *money-market*. Pour le prouver, nous citerons en terminant un exemple remarquable de ces utiles prévisions, qui viendra confirmer l'exactitude de la théorie que l'on a exposée. Le 2 janvier 1864, l'organe du commerce anglais l'*Economist* publiait un article où il indiquait les vicissitudes qu'aurait à subir le marché monétaire pendant l'année qui s'ouvrait, et ses prédictions

se sont réalisées à la lettre. Après avoir montré que l'Angleterre importerait pour environ un milliard de coton, il en concluait que cette importation aurait pour conséquence infaillible un large écoulement de numéraire. Quand l'Europe tirait son coton de l'Amérique avant la guerre civile, elle le payait en marchandises manufacturées de toute nature, que les États-Unis consomment en abondance; maintenant que c'est l'Inde qui fournit en grande partie l'approvisionnement de cette matière première, il n'en est plus de même. Le *ryot* hindou a peu de besoins, et comme tous les peuples arriérés il thésaurise les métaux précieux. Impossible donc de le payer en produits de l'industrie européenne : il ne reste qu'à lui expédier de l'argent. Ce drainage devait se faire sentir partout; il élèverait le taux de l'intérêt en France, où l'*act* de 1844 n'agit pas, tout aussi bien qu'en Angleterre, parce que la cherté de l'argent proviendrait de la balance défavorable et non de la législation. L'escompte serait élevé durant toute l'année, mais avec des oscillations qui dépendraient de l'afflux et de l'écoulement intermittens du métal. Il en résulterait une grande gêne peut-être, mais point de véritable crise, parce que le marché n'était pas trop surchargé d'engagemens, grâce aux mesures de précaution prises à temps. — Ainsi parlait l'*Economist*, et il suffit de se rappeler les faits les plus récens, ou de consulter les bulletins de la Bourse de l'an dernier, pour se convaincre que ces prédictions financières se sont réalisées plus exactement encore que celles de la météorologie. Cette contre-épreuve si frappante de la théorie des crises prouve que l'on connaît bien aujourd'hui les causes qui engendrent ces désastreux phénomènes, et il n'est pas besoin d'insister pour montrer toute l'importance de cette découverte récente de la science économique, car on voit aussitôt à quelles pertes, à quelles catastrophes peut échapper l'homme d'affaires qui, connaissant les vrais principes, voudra se livrer à un examen attentif des faits du monde commercial. Il saura prévoir l'approche du gros temps et des momens difficiles mieux même que le marin, qui n'a pour se renseigner que le baromètre et l'état du ciel. Nous avons raconté les grandes perturbations monétaires qui périodiquement ont désolé l'Angleterre, les États-Unis, et parfois tout le nord-ouest de l'Europe. Il serait téméraire peut-être d'espérer que l'avenir en sera complétement préservé, mais il est du moins permis de croire que, si le *money-market* doit encore traverser de mauvais jours et des périodes orageuses, le progrès des connaissances financières saura en atténuer les plus fâcheuses conséquences.

ÉMILE DE LAVELEYE.

CICÉRON

DANS LA VIE PUBLIQUE ET DANS LA VIE PRIVÉE

I.

LA VIE PUBLIQUE.

Drumann. *Geschichte Roms nach Geschlechtern*, t. V. et VI. — Abeken. *Cicero in seinen Briefen.* — Mommsen. *Römische Geschichte*, t. III. — Forsyth. *Life of Cicero.*

Quand on étudie, comme nous l'avons fait, les relations de Cicéron avec les plus grands personnages de son temps (1), on est amené à toucher aux événemens principaux de sa vie politique et de sa vie privée; mais on n'y touche qu'en passant, et ce n'est pas assez pour les bien connaître. L'une et l'autre valent la peine d'être examinées de suite et de près, et je crois utile, avant de quitter définitivement Cicéron, de jeter au moins un coup d'œil rapide sur toutes les deux.

Sa vie publique, dont je vais m'occuper d'abord, est sévèrement jugée d'ordinaire par les historiens de nos jours. Il paie la peine de sa modération. Comme on n'étudie plus cette époque qu'avec des arrière-pensées politiques, un homme comme lui, qui a essayé de fuir toute extrémité, ne satisfait pleinement ni les uns ni les autres partis. Tous s'entendent pour l'attaquer; de tous les côtés on le raille ou on l'insulte. Les partisans fanatiques de Brutus l'accusent d'être timide, les amis passionnés de César l'appellent un sot. C'est encore

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre et du 1er novembre 1864.

en Angleterre et chez nous qu'il est le moins malmené (1). Les traditions classiques ont été là plus respectées qu'ailleurs; les savans persistent davantage dans leurs vieilles habitudes, dans leurs anciennes admirations, et au milieu de tant de bouleversemens la critique au moins est demeurée conservatrice. Peut-être aussi cette indulgence qu'on témoigne à Cicéron dans les deux pays vient-elle de l'habitude qu'ils ont de la vie politique. Quand on a vécu dans la pratique des affaires, au milieu des manœuvres des partis, on est plus disposé à comprendre les sacrifices que peuvent exiger d'un homme d'état les nécessités du moment, l'intérêt de ses amis, le salut de sa cause. Au contraire on devient trop dur pour lui quand on ne juge sa conduite qu'avec ces théories inflexibles qu'on imagine dans la solitude, et qui n'ont pas subi l'épreuve de la vie. Voilà sans doute pourquoi les savans de l'Allemagne lui font une si rude guerre. A l'exception de M. Abeken, qui le traite humainement, les autres sont sans pitié. Drumann surtout ne lui passe rien. Il a fouillé ses œuvres et sa vie avec la minutie et la sagacité d'un homme d'affaires qui cherche les élémens d'un procès. C'est dans cet esprit de malveillance consciencieuse qu'il a dépouillé toute sa correspondance. Il a courageusement résisté au charme de ces confidences intimes qui nous font admirer l'écrivain et aimer l'homme malgré ses faiblesses, et, en opposant l'un à l'autre des fragmens détachés de ses lettres et de ses discours, il est parvenu à dresser un acte d'accusation en règle où rien n'est omis, et qui tient presque un volume. M. Mommsen n'est guère plus doux, seulement il est moins long. Comme il voit les choses de haut, il ne se perd pas dans le détail. En deux de ces pages serrées et pleines de faits, comme il sait les écrire, il a trouvé moyen d'accumuler plus d'outrages pour Cicéron que n'en contient tout le volume de Drumann. On y voit notamment que ce prétendu homme d'état n'était qu'un égoïste et un myope, et que ce grand écrivain ne se compose que d'un feuilletoniste et d'un avocat. Voilà bien la même plume qui vient d'appeler Caton un don Quichotte et Pompée un caporal. C'est toujours ce politique aigre et fougueux, préoccupé du présent dans ses études du passé, qui poursuit dans l'aristocratie romaine les hobereaux de la Prusse et salue d'avance dans César ce despote populaire dont la main ferme peut seule donner à l'Allemagne sa fantastique unité.

(1) Je ne dois pas oublier de dire que dans une savante histoire de l'Italie ancienne, dont la seconde édition a paru récemment à Florence, M. Atto Vanucci a parlé de Cicéron avec beaucoup d'intérêt et de talent. Dans cette histoire, comme dans presque toutes celles dont je parle ici, les préoccupations du présent se mêlent au récit du passé. M. Vanucci n'a pu raconter ces grandes scènes de la chute de la liberté à Rome sans éprouver de patriotiques émotions qu'il communique à ses lecteurs.

Qu'y a-t-il de vrai dans ces violences? Quelle confiance doit-on avoir dans ces hardiesses révolutionnaires de la critique allemande? Quel jugement faut-il porter sur la conduite politique de Cicéron? L'étude des faits va nous l'apprendre.

I.

Trois causes contribuent d'ordinaire à former les opinions politiques d'un homme, sa naissance, ses réflexions personnelles et son tempérament. Si je ne parlais pas seulement ici des convictions sincères, j'en ajouterais volontiers une quatrième, qui fait plus de conversions encore que les autres, l'intérêt, c'est-à-dire ce penchant qu'on éprouve, presque malgré soi, à trouver que le parti le plus avantageux est aussi le plus juste, et à conformer ses sentimens aux positions qu'on occupe ou à celles qu'on souhaite. Cherchons à démêler quelle fut l'influence de ces causes sur les préférences politiques et la conduite de Cicéron.

Longtemps à Rome la naissance avait souverainement décidé des opinions. Dans une ville où les traditions étaient si respectées, on héritait des idées de ses pères comme de leurs biens ou de leur nom, et l'on mettait son honneur à continuer fidèlement leur politique; mais au temps de Cicéron ces coutumes commençaient à se perdre. Les familles les plus anciennes ne se faisaient plus scrupule de manquer à leurs engagemens héréditaires. Dans le parti du sénat, on trouve alors bien des noms qui s'étaient illustrés à défendre les intérêts du peuple, et le démagogue le plus audacieux de cette époque s'appelait Clodius. En aucun temps du reste, Cicéron n'aurait pu trouver une direction politique dans sa naissance. Il n'appartenait pas à une famille connue. Il était le premier de tous les siens qui s'occupât des affaires publiques, et le nom qu'il portait ne l'engageait d'avance dans aucun parti. Enfin il n'était pas né à Rome. Son père habitait un de ces petits municipes de la campagne dont les beaux esprits se moquaient volontiers, parce qu'on y parlait un latin douteux et qu'on y connaissait mal les belles manières, mais qui n'en faisaient pas moins la force et l'honneur de la république. Ce peuple grossier, mais vaillant et sobre, qui occupait les pauvres villes délaissées de la Campanie, du Latium, de la Sabine, et chez qui les habitudes de la vie rustique avaient conservé quelque reste des anciennes vertus, était bien véritablement le peuple romain. Celui qui remplissait les rues et les places de la grande ville, qui perdait son temps au théâtre, qui figurait dans les émeutes du Forum et vendait sa voix au Champ-de-Mars, n'était qu'un ramassis d'affranchis et d'étrangers, et l'on ne pouvait apprendre avec lui que le désordre, l'intrigue et la corruption. La vie

était plus honnête et plus saine dans les municipes. Les citoyens qui les habitaient restaient étrangers à la plupart des questions qui s'agitaient à Rome, et le bruit des affaires publiques ne parvenait guère jusqu'à eux. On les voyait quelquefois arriver au Champ-de-Mars ou sur le Forum, quand il s'agissait de voter pour quelqu'un de leurs compatriotes ou de le défendre par leur présence devant les tribunaux; mais d'ordinaire ils ne se souciaient pas d'exercer leurs droits et restaient chez eux. Ils n'en étaient pas moins dévoués à leur pays, jaloux de leurs priviléges, même quand ils n'en faisaient rien, fiers du titre qu'ils portaient de citoyens romains, et fort attachés au gouvernement républicain qui le leur avait donné. La république avait conservé pour eux son prestige parce qu'en vivant loin d'elle ils en voyaient moins les faiblesses, et qu'ils se souvenaient toujours de son ancienne gloire. C'est au milieu de ces populations rustiques, arriérées dans leurs idées comme dans leurs manières, que s'écoula l'enfance de Cicéron. Il apprit d'elles à aimer le passé plus qu'à connaître le présent. Ce fut la première impression et le premier enseignement qu'il reçut des lieux comme des gens parmi lesquels il passa ses jeunes années. Il a parlé plus tard avec attendrissement de cette modeste maison que son aïeul avait construite sur les bords du Liris, et qui rappelait par sa simplicité austère celle du vieux Curius. Il me semble que ceux qui l'habitaient devaient se croire reportés à un siècle en arrière, et qu'en les faisant vivre avec les souvenirs du passé elle leur donnait l'habitude et le goût des choses anciennes. Voilà sans doute ce que Cicéron doit à sa naissance, s'il lui doit quelque chose. Il a pu prendre dans sa famille le respect du passé, l'amour de son pays et une préférence marquée pour le gouvernement républicain; mais il n'y trouva pas de tradition précise, ni d'engagement positif avec aucun parti. Quand il entra dans la vie politique, il fut forcé de se décider seul, grande épreuve pour un caractère irrésolu! et pour choisir entre tant d'opinions contraires il lui fallut de bonne heure étudier et réfléchir.

Cicéron avait consigné le résultat de ses réflexions et de ses études dans des écrits politiques dont le plus important, *la République*, ne nous est parvenu que très mutilé. Ce qui en reste nous montre qu'il est là, comme partout, disciple fervent des Grecs. C'est à Platon qu'il s'attache de préférence, et son admiration est si vive pour lui qu'il voudrait souvent nous faire croire qu'il se contente de le traduire. En général, Cicéron ne paraît pas se soucier beaucoup de la gloire d'être original. C'est à peu près la seule vanité qui lui manque. Il y a même à ce propos, dans sa correspondance, un aveu singulier, dont on a fort abusé contre lui. Pour faire comprendre à son ami Atticus comment ses ouvrages lui coûtent si peu de peine,

il lui dit : « Je ne fournis que les mots, dont je ne manque pas; » mais Cicéron, contre son habitude, s'est ici calomnié. Il n'est pas traducteur aussi servile qu'il voudrait le faire croire, et dans ses ouvrages politiques surtout la différence est grande entre Platon et lui. Leurs livres portent bien le même titre, mais dès qu'on les a ouverts, on s'aperçoit qu'au fond ils ne se ressemblent pas. C'est le propre d'un philosophe spéculatif comme Platon de viser en toute chose à l'absolu. S'il veut faire une constitution, au lieu d'étudier d'abord les peuples qu'elle doit régir, il part d'un principe de la raison et le suit avec une rigueur inflexible jusque dans ses dernières conséquences. Il arrive ainsi à former un de ces systèmes politiques où tout se tient et s'enchaîne, et qui, par leur admirable unité, charment l'esprit du sage qui les étudie, comme la régularité d'un bel édifice séduit les yeux qui le regardent. Malheureusement ces sortes de gouvernemens, imaginés dans des réflexions solitaires et fondues tout d'une pièce, sont d'une application difficile. Quand on veut les mettre en pratique, il survient de tous côtés des résistances auxquelles on ne s'attendait pas. Les traditions des peuples, leur caractère, leurs souvenirs, toutes les forces sociales, dont on n'a pas tenu compte, ne veulent pas se soumettre aux lois rigoureuses qu'on leur impose. On s'aperçoit alors qu'on ne les faconne pas comme on veut, et puisqu'elles refusent absolument de céder, il faut bien qu'on se résigne à modifier cette constitution qui semblait si belle quand on ne s'en servait pas; mais ici encore l'embarras est grand. Il n'est pas facile de rien changer dans ces sortes de systèmes serrés et logiques où tout est si habilement lié que la moindre pièce qu'on dérange ébranle le reste. D'ailleurs les philosophes sont naturellement impérieux et absolus; ils n'aiment pas qu'on les contrarie. Pour éviter ces oppositions qui les impatientent, pour échapper autant que possible aux exigences de la réalité, ils imitent cet Athénien dont parle Aristophane, qui, désespérant de trouver ici-bas une république qui lui convînt, allait en chercher une à sa fantaisie jusque dans les nuages. Eux aussi construisent des cités en l'air, c'est-à-dire des républiques idéales gouvernées par des lois imaginaires. Ils rédigent des constitutions admirables, mais qui ont le tort de ne s'appliquer à aucun pays en particulier, parce qu'elles sont faites pour le genre humain tout entier.

Ce n'est pas ainsi qu'agit Cicéron. Il connaît le public auquel il s'adresse, il sait que cette race froide et sensée, la plus prompte, dit Pline, à prendre les choses par leur côté pratique, serait peu satisfaite de toutes ces chimères. Aussi s'égare-t-il moins dans ces rêves de l'idéal et de l'absolu. Il n'a pas la prétention d'écrire des lois pour tout l'univers; il songe surtout à son pays et à son temps,

et, quoiqu'il ait l'air de tracer le plan d'une république parfaite, c'est-à-dire qui ne peut pas exister, on voit bien qu'il a les yeux sur une constitution qui existe réellement. Voici quelles sont à peu près ses théories politiques. Des trois formes de gouvernement qu'on distingue d'ordinaire, aucune ne le contente tout à fait quand elle est isolée. Je n'ai pas besoin de parler du gouvernement absolu d'un seul, il est mort pour s'y être opposé (1). Les deux autres, le gouvernement de tous ou de quelques-uns, c'est-à-dire l'aristocratie et la démocratie, ne lui semblent pas non plus sans défauts. Il est difficile qu'on s'accommode tout à fait de l'aristocratie quand on n'a pas l'avantage d'être de grande maison. Celle de Rome, malgré les qualités qu'elle déploya dans la conquête et le gouvernement du monde, était comme les autres impertinente et exclusive. Les échecs qu'elle avait subis depuis un siècle, sa décadence visible et le sentiment qu'elle devait avoir de sa fin prochaine, loin de guérir son orgueil, le rendaient intraitable. Il semble que les préjugés deviennent plus obstinés et plus étroits quand ils n'ont plus que quelque temps à vivre. On sait comment nos émigrés, en présence de la révolution victorieuse, usaient leurs dernières forces à de vaines luttes de préséance. De même la noblesse romaine, au moment où le pouvoir lui échappait, semblait prendre à tâche d'exagérer ses défauts et de décourager par ses dédains les honnêtes gens qui s'offraient à la défendre. Cicéron se sentait attiré vers elle par ce goût qu'il avait pour la distinction des manières et pour les plaisirs élégans; mais il ne pouvait pas se faire à ses insolences. Aussi, même en la servant, a-t-il toujours conservé contre elle des rancunes de bourgeois mécontent. Il savait bien qu'elle ne lui pardonnait pas sa naissance et qu'on l'appelait un parvenu (*homo novus*); en revanche il ne tarissait pas de railleries contre ces gens heureux qui sont dispensés d'avoir du mérite, qui n'ont pas besoin de prendre de la peine, et à qui les premières dignités de la république viennent en dormant (*quibus omnia populi romani beneficia dormientibus deferuntur*).

(1) On a remarqué que, dans sa *République*, Cicéron parle avec beaucoup d'estime et même une sorte d'attendrissement de la royauté, ce qui ne laisse pas de surprendre chez un républicain comme lui; mais il entend par là une sorte de gouvernement patriarcal et primitif, et il exige tant de vertus du roi et de ses sujets, qu'on voit bien qu'il ne croit pas que cette royauté soit facile ou même possible. Il ne faut donc pas admettre, comme on l'a fait, que Cicéron voulait annoncer et approuver par avance la révolution que César accomplit quelques années plus tard. Au contraire il indique en termes très vifs ce qu'il pensera de César et de son gouvernement quand il attaque ces tyrans, avides de domination, qui veulent gouverner seuls, au mépris des droits du peuple. « Le tyran peut être clément, ajoute-t-il; mais qu'importe d'avoir un maître indulgent ou un maître barbare? Avec l'un et l'autre, on n'en est pas moins esclave. »

Mais, si l'aristocratie lui plaisait peu, il aimait encore moins le gouvernement populaire. C'est le pire de tous, disait-il avant Corneille, et en le disant il suivait l'opinion de la plupart des philosophes grecs, ses maîtres. Presque tous ont manifesté une grande aversion pour la démocratie. Non-seulement la nature de leurs études poursuivies dans le silence et la solitude les éloignait de la foule, mais ils la fuyaient avec soin, de peur qu'elle ne leur communiquât ses erreurs et ses préjugés. Leur préoccupation constante était de se tenir en dehors et au-dessus d'elle. L'orgueil que cet isolement même nourrissait en eux les empêchait de voir un égal dans un homme du peuple, étranger à ces études dont ils étaient si fiers. Aussi répugnaient-ils à la souveraineté du nombre, qui donne la même importance à un ignorant et à un sage. Cicéron dit positivement que l'égalité entendue de cette façon est la plus grande de toutes les inégalités, *ipsa æquitas iniquissima est*. Ce n'était pas le seul reproche, ni même le plus grand que les philosophes grecs et Cicéron avec eux faisaient à la démocratie. Ils trouvaient qu'elle est de sa nature agitée et tumultueuse, ennemie du recueillement, et qu'elle n'offre pas au savant et au sage ces beaux loisirs qui lui sont nécessaires pour les ouvrages qu'il médite. Quand Cicéron songeait au gouvernement populaire, il n'avait à l'esprit que luttes et combats. Il se rappelait les séditions plébéiennes et les scènes orageuses du forum. Il croyait entendre ces plaintes menaçantes des débiteurs et des dépossédés qui pendant trois siècles troublèrent le repos des riches. Quel moyen, parmi ces tempêtes, de se livrer à des travaux qui réclament le calme et la paix? Les plaisirs de l'esprit sont à chaque instant interrompus dans ce régime de violence qui arrache sans cesse les honnêtes gens au silence de leur bibliothèque pour les jeter sur la voie publique. Cette vie tumultueuse et incertaine ne pouvait pas convenir à un ami aussi résolu de l'étude, et si la morgue des grands seigneurs le rejetait quelquefois vers le parti populaire, la haine de la violence et du bruit ne lui permettait pas d'y rester.

Quelle était donc la forme de gouvernement qui lui semblait la meilleure? Il le dit très nettement dans sa *République*, celle qui les réunit toutes dans un juste équilibre. « Je veux, dit-il, qu'il y ait dans l'état un pouvoir suprême et royal, qu'une autre part soit réservée à l'autorité des premiers citoyens, et que certaines choses soient abandonnées au jugement et à la volonté du peuple. » Or ce gouvernement mixte et tempéré, qui contient les qualités des autres, n'est pas, selon lui, un système imaginaire, comme la république de Platon. Il existe et il fonctionne; c'est celui de son pays. Cette opinion a été fort attaquée. M. Mommsen la trouve aussi peu conforme à la philosophie qu'à l'histoire. Il est certain qu'à la prendre

dans sa rigueur elle est plus patriotique que juste. C'est aller bien loin que de nous donner la constitution romaine pour un modèle irréprochable et de fermer les yeux sur ses défauts au moment où elle périssait par ses défauts mêmes. Cependant il faut bien reconnaître qu'avec toutes ses imperfections elle n'en était pas moins une des plus sages des temps anciens, qu'aucune peut-être n'avait fait encore autant d'efforts pour satisfaire aux deux grands besoins des sociétés, l'ordre et la liberté. On ne peut pas nier non plus que son principal mérite consiste à essayer de réunir les diverses formes de gouvernement et à les concilier ensemble malgré leurs oppositions apparentes. Polybe l'avait aperçu avant Cicéron, et ce mérite, elle le tient de son origine même et de la façon dont elle s'est formée. Les constitutions de la Grèce avaient été presque toutes l'improvisation d'un homme; celle de Rome fut l'œuvre du temps. Cette pondération savante des pouvoirs qu'admirait tant Polybe n'avait pas été imaginée par une volonté prévoyante. Il ne s'était pas trouvé un législateur aux premiers temps de Rome qui réglât d'avance la part que chaque élément social devait avoir dans la combinaison générale; c'étaient ces élémens qui se l'étaient faite à eux-mêmes. Les séditions plébéiennes, les luttes acharnées du tribunat contre les patriciens, qui épouvantaient Cicéron, avaient précisément contribué plus que tout le reste à achever cette constitution qu'il admire. Après un combat de près de deux siècles, quand ces forces opposées s'aperçurent qu'elles ne pouvaient pas se détruire, elles se résignèrent à s'unir, et des efforts qu'elles firent pour s'accommoder ensemble sortit un gouvernement imparfait sans doute, — peut-il y en avoir de parfait? — mais qui n'en reste pas moins le meilleur peut-être de l'ancien monde. Il est bien entendu que ce n'était pas à la constitution romaine telle qu'elle était de son temps que Cicéron donnait tous ces éloges. Son admiration remontait plus haut. Il reconnaissait qu'elle avait été profondément modifiée depuis les Gracques, mais il croyait qu'avant d'avoir subi ces altérations elle était irréprochable. C'est ainsi que les études et les réflexions de son âge mûr le ramenaient à ces premières impressions qu'il avait gardées de son enfance, et qu'elles fortifiaient en lui l'amour des anciens temps et le respect des anciens usages. A mesure qu'il avança dans la vie, tous ses mécomptes et tous ses malheurs le rejetèrent encore de ce côté. Plus le présent était triste et l'avenir menaçant, plus il se retournait avec regret vers le passé. Si on lui avait demandé en quel temps il aurait voulu naître, je crois qu'il aurait choisi sans hésitation l'époque qui suivit les guerres puniques, c'est-à-dire le moment où Rome, fière de sa victoire, assurée de l'avenir, redoutée du monde, entrevoit pour la première fois les beautés de la Grèce et commence à se laisser toucher par le charme

des lettres et des arts. C'est le plus beau temps de Rome pour Cicéron, celui où il place de préférence la scène de ses dialogues. Il aurait certainement aimé à vivre parmi ces grands hommes qu'il fait si bien parler, auprès de Scipion, de Fabius et du vieux Caton, à côté de Lucilius et de Térence, et dans ce groupe illustre le personnage dont la vie et le rôle devaient le plus le tenter, celui qu'il aurait voulu être, si l'on pouvait choisir son temps et se faire sa destinée, c'est le sage et savant Lælius. Unir, comme lui, une grande situation politique au culte des lettres, joindre à l'autorité souveraine de la parole quelques succès militaires que les plus grands prôneurs des triomphes pacifiques ne dédaignent pas, arriver dans des temps calmes et réguliers aux premières dignités de la république, et après une vie honorable jouir longtemps d'une vieillesse respectée, voilà quel était l'idéal de Cicéron. Que de regrets et de tristesse n'éprouvait-il pas quand il retombait de ce beau rêve aux mécomptes de la réalité, et qu'au lieu de vivre au sein d'une république tranquille et dans la familiarité des Scipions, il lui fallait être le rival de Catilina, la victime de Clodius et le sujet de César!

Le tempérament de Cicéron eut, je crois, plus de part encore à ses préférences politiques que sa naissance et ses réflexions. Il n'y a plus rien à apprendre à personne sur les faiblesses de son caractère. On a pris plaisir à les mettre à nu, on les exagère même volontiers, et depuis Montaigne c'est un lieu-commun chez nous que de s'en moquer. Je n'ai donc pas besoin de répéter ce qu'on a dit tant de fois, qu'il était timide, hésitant, irrésolu; je reconnais avec tout le monde que la nature l'avait fait homme de lettres bien plus qu'homme politique. Je crois seulement que cet aveu ne lui fait pas autant de tort qu'on pense, car il me semble que l'homme de lettres a souvent l'esprit plus complet, plus compréhensif, plus étendu que l'autre, et que c'est précisément cette étendue qui le gêne et le contrarie quand il met la main aux affaires. On se demande quelles sont les qualités qu'il faut avoir pour être un homme d'état; ne serait-il pas plus juste de chercher quelles sont celles dont il est bon de manquer, et n'est-ce pas quelquefois par des limites et des exclusions que la capacité politique se révèle? Une vue des choses trop fine et trop pénétrante peut embarrasser un homme d'action, qui doit se décider vite, par la multitude des raisons contraires qu'elle lui présente. Trop de vivacité d'imagination, en le promenant sur beaucoup de projets à la fois, l'empêche de se fixer sur aucun. L'obstination vient souvent de l'étroitesse d'esprit, et c'est une des plus grandes vertus du politique. Une conscience trop exigeante, en le rendant trop difficile sur le choix de ses alliés, le priverait de secours puissans. Il faut qu'il se méfie de ces élans de générosité qui le portent à rendre justice même à ses ennemis; dans

les luttes acharnées qui se livrent autour du pouvoir, on court le risque de se désarmer soi-même et de laisser prendre sur soi quelque avantage, si l'on a le malheur d'être juste et tolérant. Il n'y a pas jusqu'à cette rectitude naturelle de l'esprit, la première qualité d'un homme d'état, qui ne puisse devenir un danger pour lui. S'il est trop sensible aux excès et aux injustices de son parti, il le servira mollement. Pour que son dévouement soit à toute épreuve, il ne faut pas seulement qu'il les excuse, il doit être capable de ne pas les voir. Voilà quelques-unes des imperfections du cœur et de l'esprit par lesquelles il achète ses succès. S'il est vrai, comme je le crois, que dans le gouvernement d'un état l'homme politique réussisse souvent par ses défauts, et que ce soient ses qualités mêmes qui fassent échouer l'homme de lettres, quand on dit qu'il n'est pas propre aux affaires, c'est presque un compliment qu'on lui fait.

On peut donc avouer, sans trop humilier Cicéron, que la vie publique ne lui convenait pas. Les raisons qui firent de lui un incomparable écrivain ne lui permettaient pas d'être un bon politique. Cette vivacité d'impressions, cette sensibilité délicate et irritable, source principale de son talent littéraire, ne le laissaient pas assez maître de sa volonté. Les choses avaient trop de prise sur lui, et il faut pouvoir se détacher d'elles pour les dominer. Son imagination mobile et féconde, en le dissipant de tous les côtés à la fois, le rendait peu capable de desseins suivis. Il ne savait pas assez s'abuser sur les hommes et s'étourdir sur les entreprises, aussi était-il sujet à des défaillances soudaines. Il s'est vanté souvent d'avoir prévu et prédit l'avenir. Ce n'était pas certainement en sa qualité d'augure, mais par une sorte de perspicacité fâcheuse qui lui montrait les conséquences des événemens, et plutôt les mauvaises que les bonnes. Aux nones de décembre, quand il fit périr les complices de Catilina, il n'ignorait pas les vengeances auxquelles il s'exposait, et il prévoyait son exil : il eut donc ce jour-là, malgré les hésitations qu'on lui a reprochées, plus de courage qu'un autre qui, dans un moment d'exaltation, n'aurait pas vu le danger. Ce qui fut surtout pour lui une cause d'infériorité et de faiblesse, c'est qu'il était modéré, modéré par tempérament plus que par principes, c'est-à-dire avec cette impatience nerveuse et irritée qui finit par employer la violence à défendre la modération. Il est rare qu'on évite tous les excès dans les luttes politiques. Ordinairement les partis sont injustes dans leurs plaintes quand ils sont vaincus, cruels dans leurs représailles quand ils sont vainqueurs, et prêts à se permettre alors sans scrupule ce qu'ils blâmaient sévèrement chez leurs ennemis. S'il est des gens parmi eux qui s'aperçoivent qu'on va trop loin, et qui osent le dire, il leur arrive inévitablement d'irriter

contre eux tout le monde. On les accuse de timidité et d'inconstance, on dit qu'ils sont légers et changeans; mais ce reproche est-il bien mérité? Cicéron s'est-il démenti lui-même lorsqu'après avoir défendu les malheureux que frappait l'aristocratie sous Sylla, il défendait, trente ans après, les victimes de la démocratie sous César? N'était-il pas au contraire plus conséquent avec lui-même que ceux qui, après s'être plaints amèrement d'être exilés, exilèrent leurs ennemis dès qu'ils en eurent le pouvoir? Seulement il faut avouer que si ce vif sentiment de la justice honore un homme privé, il peut être dangereux pour un politique. Les partis n'aiment pas ces gens qui refusent de s'associer à leurs excès, et qui, au milieu de l'exagération générale, affichent la prétention de rester seuls dans la vraie mesure. Ce fut un malheur pour Cicéron de n'avoir pas de ces résolutions franches qui engagent pour toujours un homme dans une opinion, et de vouloir flotter de l'une à l'autre, parce qu'il voyait trop le bien et le mal de toutes. Il faut être bien sûr de soi pour essayer de se passer de tout le monde. Cet isolement suppose une décision et une énergie qui manquaient à Cicéron. S'il s'était attaché résolûment à un parti, il y aurait trouvé des traditions et des principes fixes; des amis certains, une direction assurée, et il n'aurait eu qu'à se laisser conduire. Au contraire, en entreprenant de marcher seul, il risquait de se faire des ennemis de tous les autres et il n'avait pas devant lui de route tracée. Il suffit de parcourir les principaux événemens de sa vie politique pour reconnaître que ce fut là l'origine d'une partie de ses malheurs et de ses fautes.

II.

Ce que je viens de dire du caractère de Cicéron donne la raison de ses premières opinions politiques. C'est sous la domination de Sylla qu'il commença à paraître au Forum. L'aristocratie était toute puissante alors, et elle abusait étrangement de son pouvoir. Vaincue un moment par Marius, ses représailles avaient été terribles. Des massacres tumultueux et désordonnés n'avaient pas suffi à sa colère. Appliquant au meurtre même son génie froid et régulier, elle avait imaginé les proscriptions, qui n'étaient qu'une manière de réglementer l'assassinat. Après avoir pourvu ainsi à sa vengeance, elle s'était occupée à fortifier son autorité. Elle avait dépossédé de leurs biens les municipes les plus riches de l'Italie, exclu les chevaliers des tribunaux, diminué les attributions des comices populaires, dépouillé les tribuns du droit d'appel, c'est-à-dire qu'elle n'avait rien laissé debout à côté d'elle. Quand elle eut brisé toutes les résistances par la mort de ses ennemis et concentré tout le pouvoir en

ses mains, elle déclara solennellement que la révolution était finie, qu'on allait revenir à un gouvernement légal, et « qu'on cesserait de tuer à partir des calendes de juin; » mais malgré ces pompeuses déclarations les massacres continuèrent longtemps encore. Des assassins, protégés par les affranchis de Sylla, qui partageaient le profit avec eux, se répandaient le soir, dans les rues obscures et tortueuses de la vieille ville, jusqu'au pied du Palatin. Ils frappaient les gens riches qui rentraient chez eux, et, sous quelque prétexte, se faisaient adjuger leur fortune, sans que personne osât se plaindre. Tel était le régime sous lequel on vivait à Rome à l'époque où Cicéron plaida ses premières causes. Un modéré comme lui, à qui les excès répugnaient, devait avoir horreur de ces violences. Une tyrannie aristocratique ne pouvait pas plus lui convenir qu'une tyrannie populaire. En présence de tous ces abus d'autorité que se permettait la noblesse, il se sentit naturellement porté à tendre la main à la démocratie, et ce fut dans les rangs de ses défenseurs qu'il fit ses premières armes.

Ses débuts furent pleins d'audace et d'éclat. Au milieu de cette terreur muette qu'entretenait le souvenir des proscriptions, il osa parler, et le silence universel donna plus de retentissement à sa parole. Son importance politique date de la défense de Roscius. Ce malheureux, à qui on avait enlevé d'abord toute sa fortune et qu'on accusait ensuite d'avoir assassiné son père, ne trouvait pas d'avocat. Cicéron se proposa pour le défendre. Il était jeune et inconnu, deux grands avantages quand on veut tenter de ces coups hardis, car l'obscurité diminue les périls qu'ils font courir, et la jeunesse empêche de les apercevoir. Il n'eut pas de peine à démontrer l'innocence de son client, qu'on accusait sans preuve; mais ce succès ne lui suffit pas. On savait que derrière l'accusation se cachait l'un des affranchis les plus puissans de Sylla, le riche et voluptueux Chrysogonus. Il se croyait sans doute protégé contre les témérités de la défense par l'effroi qu'inspirait son nom. Cicéron le traîna dans le débat. On retrouve dans son discours la trace de l'épouvante qui saisit les auditeurs quand ils entendirent prononcer ce nom redouté. Les accusateurs étaient interdits, la foule restait muette. Seul, le jeune orateur semble tranquille et maître de lui. Il sourit, il plaisante, il ose railler ces terribles gens que personne ne regardait en face, parce qu'on songeait toujours en les voyant aux deux mille têtes de chevaliers et de sénateurs qu'ils avaient fait couper. Il ne respecte même pas tout à fait le maître lui-même. Ce surnom d'*heureux*, que ses flatteurs lui avaient donné le jour de son retour sanglant à Rome, devient ici l'occasion d'un jeu de mots. « Quel est l'homme assez *heureux*, dit-il, pour n'avoir pas quelque coquin dans son entourage? » Ce coquin n'est autre que l

tout-puissant Chrysogonus. Cicéron ne le ménage pas. Il dépeint son luxe et son arrogance de parvenu. Il le montre entassant dans sa maison du Palatin tous les objets précieux qu'il a enlevés à ses victimes, fatiguant le voisinage du bruit de ses chanteurs et de ses musiciens, « ou voltigeant sur le Forum, les cheveux bien peignés et luisans de parfums. » A ces plaisanteries se mêlent des accusations plus sérieuses. Le nom des proscriptions est quelquefois prononcé dans ce discours, le souvenir et l'impression qu'elles ont laissés se retrouvent partout. On sent que celui qui parle et qui les a vues en a l'âme encore tout occupée, et que l'horreur qu'il en a ressentie et dont il n'est pas le maître l'empêche de se taire, quelque péril qu'il y ait à parler. Cette émotion généreuse se fait jour à chaque moment, malgré la réserve qu'impose le voisinage des proscripteurs. Il ose dire, en parlant de leurs victimes, qu'elles ont été atrocement égorgées, quoiqu'il fût d'usage de leur trouver toute sorte de crimes. Il voue à la haine et au mépris publics les misérables qui se sont enrichis dans ces massacres, et par un jeu de mots qui fit fortune il les appelle « des coupeurs de tête et de bourse. » Il demande enfin formellement qu'on mette un terme à ce régime dont rougit l'humanité; « sinon, ajoute-t-il, il vaudra mieux aller vivre parmi les bêtes féroces que de rester à Rome. »

C'est à quelques pas de l'homme qui avait ordonné les proscriptions, en face de ceux qui les avaient faites et qui en profitaient, que Cicéron parlait ainsi. Qu'on juge de l'effet que devaient produire ses paroles! Elles exprimaient les sentimens secrets de tout le monde, elles soulageaient la conscience publique, forcée de se taire et humiliée de son silence. Aussi le parti démocratique éprouva-t-il depuis ce jour la plus vive sympathie pour cet éloquent jeune homme qui protestait avec tant de courage contre un régime odieux. C'est ce souvenir qui jusqu'à son consulat lui conserva si fidèlement la faveur populaire. Toutes les fois qu'il souhaitait quelque magistrature, les citoyens accouraient en foule au Champ-de-Mars pour lui donner leurs suffrages. Aucun homme politique de ce temps, et il y en avait de bien plus grands que lui, n'est arrivé aussi facilement aux premières dignités. Caton a subi plus d'un échec. César et Pompée ont eu besoin de coalitions et de brigues pour être toujours heureux. Cicéron est le seul dont toutes les candidatures aient réussi du premier coup, et qui n'ait jamais été forcé de recourir aux moyens auxquels on demandait ordinairement le succès. Au milieu de ces marchés scandaleux qui livraient les honneurs aux plus riches, malgré ces traditions tenaces qui semblaient les réserver aux plus nobles, Cicéron, qui n'avait pas de naissance et qui avait peu de fortune, a toujours vaincu tous les autres. Il a été nommé questeur, édile; il a obtenu la préture ur-

baine, qui était la plus honorable; il est arrivé au consulat la première fois qu'il l'a demandé, aussitôt que les lois lui permettaient d'y prétendre, sans qu'aucune de ces dignités ait rien coûté à son honneur ou à sa fortune.

Il importe de remarquer qu'au moment où il fut nommé préteur, il n'avait encore prononcé aucun discours politique. Jusqu'à l'âge de quarante ans, il ne fut qu'un avocat, et il n'éprouva pas le besoin d'être autre chose. L'éloquence judiciaire menait donc à tout; quelques succès brillans devant les tribunaux suffisaient pour pousser un homme dans les dignités publiques, et personne ne s'avisa de demander à Cicéron d'autre preuve de sa capacité pour les affaires au moment où on allait lui confier les premiers intérêts de son pays et l'investir du pouvoir souverain. Toutefois, si ce long séjour dans le barreau fut sans danger pour sa carrière politique, je ne crois pas qu'il ait été sans dommage pour son talent. Tous les reproches qu'on adresse, à tort sans doute, à l'avocat d'aujourd'hui étaient parfaitement mérités par l'avocat d'autrefois. C'est de lui qu'on peut vraiment dire qu'il se chargeait indifféremment de toutes les causes, qu'il changeait d'opinion avec chaque procès, qu'il mettait son art et sa gloire à trouver d'excellentes raisons pour appuyer tous les sophismes. Jamais, dans les écoles antiques, le jeune homme qui s'exerçait à la parole n'entendait dire qu'il est nécessaire d'être convaincu et convenable de parler selon sa conscience. On lui apprenait qu'il y a différentes espèces de causes, celles qui sont honnêtes et celles qui ne le sont pas (*genera causarum sunt honestum, turpe*, etc.), sans avoir soin d'ajouter qu'il fallait éviter ces dernières. Au contraire, on lui donnait le goût de s'en charger de préférence, en exagérant le mérite qu'il y avait à y réussir. Après lui avoir appris comment on défend et on sauve un coupable, on n'hésitait pas à lui enseigner les moyens de déconsidérer un honnête homme. Telle était l'éducation que recevait l'élève des rhéteurs, et, une fois qu'il était sorti de leurs mains, il ne manquait pas une occasion d'appliquer leurs préceptes. Par exemple, il ne commettait pas la faute de garder quelque modération et quelque retenue dans ses attaques. En se condamnant à être juste, il se serait privé d'un élément de succès auprès de cette foule mobile et passionnée qui applaudissait aux portraits satiriques et aux invectives violentes. La vérité ne le préoccupait pas plus que la justice. C'était un précepte des écoles d'inventer, même dans les causes criminelles, des détails piquans et imaginaires qui réjouissaient l'auditoire (*causam mendaciunculis adspergere*). Cicéron cite avec de grands éloges quelques-uns de ces mensonges agréables qui ont peut-être coûté l'honneur ou la vie à de pauvres gens qui avaient le malheur d'avoir des adversaires trop spirituels, et, comme il avait

lui-même en ce genre l'imagination fertile, il ne se faisait pas faute d'avoir recours à ce moyen facile de réussir. Rien enfin n'était plus indifférent à l'avocat antique que d'être en contradiction avec lui-même. On disait que l'orateur Antoine n'avait jamais voulu écrire aucun de ses plaidoyers, de peur qu'on ne s'avisât d'opposer à son opinion du jour celle de la veille. Cicéron n'avait pas ces scrupules. Il a passé sa vie à se contredire, et ne s'en est jamais inquiété. Un jour qu'il disait trop ouvertement le contraire de ce qu'il avait autrefois soutenu, comme on le pressait d'expliquer ces brusques changemens, il répondit sans s'émouvoir : « On se trompe si l'on croit trouver dans nos discours l'expression de nos opinions personnelles; ils sont le langage de la cause et des circonstances, et non celui de l'homme et de l'orateur. » Voilà au moins un aveu sincère; mais que ne perdent pas l'orateur et l'homme à changer ainsi de langage avec les circonstances! Ils apprennent à ne plus se soucier de mettre de l'ordre et de l'unité dans leur vie, à se passer de sincérité dans leurs opinions et de conviction dans leur parole, à faire pour le mensonge les mêmes dépenses de talent que pour la vérité, à ne considérer jamais que les besoins du moment et le succès de la cause présente. Voilà les enseignemens que le barreau de cette époque donnait à Cicéron. Il y séjourna trop longtemps, et quand il le quitta pour faire à quarante ans ses débuts dans l'éloquence politique, il ne put pas se délivrer des mauvaises habitudes qu'il y avait prises.

Est-ce à dire qu'on doive rayer Cicéron de la liste des orateurs politiques? Si l'on donne ce nom à tout homme dont la parole a quelque action sur les affaires de son pays, qui agit sur la foule pour l'entraîner ou sur les honnêtes gens pour les convaincre, il me semble difficile de le refuser à Cicéron. Il savait parler au peuple et s'en faire écouter. Il l'a quelquefois dominé dans ses emportemens les plus furieux. Il lui a fait accepter ou même applaudir des opinions contraires à ses préférences. Il a paru l'arracher à son apathie et réveiller en lui, pour quelques momens, une apparence d'énergie et de patriotisme. Ce n'est pas sa faute si ces succès n'ont pas eu de lendemain, si après ces beaux triomphes d'éloquence la force brutale est restée maîtresse. Au moins a-t-il fait avec sa parole tout ce que la parole pouvait faire alors. Je reconnais cependant qu'il manque à son éloquence politique ce qui manquait à son caractère. Elle n'est nulle part assez résolue, assez décidée, assez pratique. Elle est trop préoccupée d'elle-même et pas assez des questions qu'elle traite. Elle ne les aborde pas franchement et par leurs grands côtés. Elle s'embarrasse de phrases pompeuses, au lieu de s'appliquer à parler cette langue précise et nette qui est celle des affaires. Quand on la regarde de près et qu'on entreprend de l'ana-

lyser, on trouve qu'elle se compose surtout de beaucoup de rhétorique et d'un peu de philosophie. C'est de la rhétorique que viennent tous ces argumens agréables et piquans, toutes ces finesses de discussion, et aussi toute cette ostentation de pathétique qu'on y rencontre. La philosophie a fourni ces grands lieux-communs développés avec talent, mais qui ne tiennent pas toujours très bien au sujet. Il y a là trop d'artifice et de procédé. Un débat serré et simple conviendrait mieux à la discussion des affaires que ces subtilités et ces émotions; ces grandes tirades philosophiques seraient avantageusement remplacées par une exposition nette et sensée des principes politiques de l'orateur et des idées générales qui règlent sa conduite. Malheureusement, comme je l'ai dit, Cicéron a conservé, en abordant la tribune, les habitudes qu'il avait prises au barreau. C'est par des moyens d'avocat qu'il attaque cette loi agraire si honnête, si modérée, si sage, que le tribun Rullus avait proposée. Dans la quatrième *Catilinaire*, il avait à discuter cette question, une des plus graves qui puissent être posées devant une assemblée délibérante : — jusqu'à quel point est-il permis de sortir de la légalité pour sauver son pays? — Il ne l'a pas même abordée. On souffre de voir comme il recule devant elle, comme il la fuit et l'évite, pour développer de petites raisons et se perdre dans un pathétique vulgaire. Évidemment ce genre grave et sérieux d'éloquence n'était pas celui que préférait Cicéron et où il se sentait le plus à l'aise. Si l'on veut connaître les véritables aptitudes de son talent, qu'on lise, immédiatement après la quatrième *Catilinaire*, le discours pour Muræna qu'il prononça à la même époque. Il n'y en a pas de plus agréable dans la collection de ses plaidoyers, et l'on admire comment un homme qui était consul et qui avait de si grandes affaires sur les bras s'est trouvé l'esprit assez libre pour plaisanter avec tant d'aisance et d'à-propos. C'est qu'il est vraiment là dans son élément. Aussi, quoique consul ou consulaire, revenait-il au barreau le plus souvent qu'il le pouvait. C'était, disait-il, pour obliger ses amis. Je crois qu'il voulait encore se plaire plus à lui-même, tant il paraît heureux, tant sa verve et son esprit s'épanouissent librement quand il a quelque affaire agréable et piquante à plaider. Non-seulement il ne manquait aucune occasion de paraître devant les juges, mais il enfermait autant que possible ses discours politiques dans le cadre des plaidoyers ordinaires. Par exemple, tout se tournait chez lui en questions personnelles. La discussion des idées le laisse froid d'ordinaire. Pour qu'il retrouve tous ses avantages, il faut qu'il soit aux prises avec quelqu'un. Les plus beaux discours qu'il ait prononcés au Forum ou dans le sénat sont des éloges ou des invectives. C'est là qu'il est sans rival, c'est là que, suivant une de ses expressions, son éloquence s'exalte et

triomphe; mais des invectives et des éloges, si beaux qu'ils soient, ne sont pas tout à fait pour nous l'idéal de l'éloquence politique, et nous réclamons d'elle autre chose aujourd'hui. Tout ce qu'on peut dire pour justifier les discours de Cicéron, c'est qu'ils étaient parfaitement appropriés à son temps, et que leur caractère s'explique par celui des circonstances au milieu desquelles ils furent prononcés. La parole alors ne menait plus l'état, comme aux beaux temps de la république. D'autres influences l'avaient remplacée : c'était, dans les élections, l'argent et les brigues des candidats, dans les discussions de la place publique le pouvoir occulte et terrible des sociétés populaires; c'était surtout l'armée, qui, depuis Sylla, élève ou renverse tous les pouvoirs. Au milieu de ces forces qui la dominent, l'éloquence se sent impuissante. Comment pourrait-elle conserver encore cet accent qui commande, ce ton impérieux et résolu de quelqu'un qui sait son pouvoir? A-t-elle besoin de faire appel à la raison et à la logique, d'essayer de s'imposer aux convictions par un débat serré et nerveux, quand elle sait que les questions qu'elle traite se décident ailleurs? M. Mommsen fait malignement remarquer que, dans la plupart de ses grands discours politiques, Cicéron plaide des causes déjà gagnées. Quand il publia les *Verrines*, les lois de Sylla sur la composition des tribunaux venaient d'être abolies. Il savait bien que Catilina était décidé à quitter Rome lorsqu'il prononça la première *Catilinaire*, où il le conjurait si pathétiquement de s'en aller. La seconde *Philippique*, qui semble si courageuse quand on la suppose prononcée en face d'Antoine tout-puissant, ne fut rendue publique qu'au moment où Antoine s'enfuyait vers la Gaule cisalpine. A quoi donc ont servi tous ces beaux discours? Ils n'ont pas servi à faire prendre de décisions, puisque ces décisions étaient déjà prises; mais ils les ont fait accepter de la foule, ils ont soulevé et passionné pour elles l'opinion publique, ce qui est bien quelque chose. Il faut s'y résigner, on ne gouverne plus alors par la parole, l'éloquence ne peut plus espérer de diriger les événemens; mais elle agit sur eux d'une façon indirecte, elle essaie de faire naître ces grands mouvemens d'opinion qui les préparent ou les achèvent : « elle ne provoque pas des votes et des actes, elle sollicite des émotions (1). » Si cet effet moral est le seul but qu'elle se propose à ce moment, celle de Cicéron, par son abon-

(1) J'emploie ici les expressions même de M. Havet, qui a mis cette idée en tout son jour dans un des trop rares écrits qu'il a publiés sur Cicéron. A ce propos, qu'il nous soit permis de regretter que M. Berger et lui n'aient pas cru devoir donner au public les excellens cours qu'ils ont faits au Collége de France et à la Sorbonne, et dont Cicéron a été si souvent le sujet. S'ils avaient cédé aux vœux de leurs auditeurs et aux instances de tous les amis des lettres, la France n'aurait rien à envier à l'Allemagne sur cette importante question.

dance et sa pompe, par son éclat et son pathétique, était faite pour l'atteindre.

Il avait d'abord mis sa parole au service du parti populaire : on a vu que c'est dans les rangs de ce parti qu'il fit ses débuts politiques; mais, quoiqu'il l'ait fidèlement servi pendant dix-sept ans, je suis porté à croire qu'il ne le servait pas toujours de bon cœur. C'étaient les excès du régime aristocratique qui l'avaient rejeté vers la démocratie; il dut trouver que la démocratie, surtout quand elle fut victorieuse, n'était pas beaucoup plus sage. Elle lui envoyait quelquefois de terribles cliens à défendre. Il lui fallait faire l'apologie de brouillons et de séditieux qui troublaient sans cesse la paix publique. Il plaida même un jour ou fut sur le point de plaider pour Catilina. Il est probable que ces complaisances lui coûtaient et que les emportemens de la démocratie lui donnèrent plus d'une fois la tentation de se séparer d'elle. Malheureusement il ne savait où aller en la quittant, et si les plébéiens le blessaient par leurs violences, l'aristocratie avec sa morgue et ses préjugés ne l'attirait guère. Puisque, dans les partis qui existaient alors, il n'en trouvait aucun qui représentât exactement ses opinions et qui convînt tout à fait à son tempérament, il ne lui restait plus d'autre ressource que d'en former un exprès pour lui. C'est ce qu'il essaya de faire. Quand il sentit que l'éclat de sa parole, les dignités qu'il avait remplies, la popularité qui l'entourait, faisaient de lui un personnage important, pour s'assurer du lendemain, pour prendre dans la république une situation à la fois plus solide et plus haute, pour s'affranchir des exigences de ses anciens protecteurs, pour n'être pas forcé de tendre la main à ses anciens adversaires, il chercha à créer un parti nouveau, formé des modérés de tous les autres, et dont il serait le chef; mais il comprit bien qu'il ne pouvait pas tout à fait improviser ce parti et le faire naître de rien. Il fallait qu'il y eût comme un noyau autour duquel les nouvelles recrues qu'il espérait viendraient se ranger. Il crut l'avoir trouvé dans cette classe de citoyens dont il faisait partie par sa naissance et qu'on appelait les chevaliers.

Rome a toujours manqué de ce que nous appelons aujourd'hui une classe moyenne et bourgeoise. A mesure que les petits cultivateurs des campagnes abandonnèrent leurs champs pour venir habiter la ville, et « que ces mains qui travaillaient le froment et la vigne ne furent plus occupées qu'à applaudir au théâtre et au cirque, » le vide devint de plus en plus grand entre l'opulente aristocratie qui possédait presque toute la fortune publique et ce peuple indigent et affamé qui se recrutait sans cesse dans l'esclavage. Le seul intermédiaire qui existait entre eux était les chevaliers (1). Ce

(1) Voyez, sur l'organisation des chevaliers, le livre de M. Naudet sur *la Noblesse chez les Romains.*

nom désignait, à l'époque dont nous nous occupons, une classe de citoyens plus riche que les autres. Ceux-là étaient chevaliers dont la fortune dépassait 400,000 sesterces (80,000 francs). Ils formaient, dans les élections, dix-huit centuries qui votaient à part; c'était, jusqu'aux Gracques, leur seule prérogative politique. Dans ces dix-huit centuries, les plus grandes familles de Rome étaient mêlées à ces plébéiens obscurs que le hasard ou l'économie avait enrichis; mais on pense bien que la noblesse tenait ces parvenus à distance et qu'elle avait grand soin de ne pas se confondre avec eux. Elle leur distribuait ses mépris aussi libéralement qu'aux pauvres gens de la plèbe; elle leur fermait avec obstination l'entrée des dignités publiques. A l'époque où Cicéron fut nommé consul, il y avait trente ans qu'un homme nouveau, pas plus un chevalier qu'un plébéien, n'était arrivé au consulat. Éloignés de la vie politique par la jalousie des grands seigneurs, les chevaliers furent forcés de tourner leur activité ailleurs. Au lieu de perdre leur temps à tenter des candidatures malheureuses, ils s'occupèrent à faire fortune. Quand Rome eut conquis le monde, ce furent les chevaliers surtout qui profitèrent de ces conquêtes. Ils formaient une classe industrieuse et éclairée, ils étaient déjà à leur aise et pouvaient faire quelques avances de fonds, ils songèrent à exploiter à leur profit les pays vaincus. Pénétrant partout où se montraient les armes romaines, ils se firent négocians, banquiers, fermiers de l'impôt, et finirent par amasser d'immenses richesses. Comme Rome n'était plus alors au temps des Curius ou des Cincinnatus, et qu'on n'allait plus prendre les dictateurs à la charrue, la fortune leur donna de la considération et de l'importance. On commença dès lors à parler d'eux avec plus de respect. Les Gracques, qui voulaient s'en faire des alliés dans la lutte qu'ils livraient à l'aristocratie, firent décider qu'on prendrait les juges dans leurs rangs. Cicéron alla plus loin; il tenta de faire d'eux le fond de ce grand parti modéré qu'il voulait créer. Il savait qu'il pouvait compter sur leur dévouement. Il leur appartenait par la naissance, il avait fait rejaillir sur eux l'éclat qui entourait son nom; il n'avait jamais négligé de défendre leurs intérêts devant les tribunaux ou dans le sénat. Il comptait bien aussi qu'ils lui sauraient gré de vouloir augmenter leur importance et les appeler à un grand avenir politique.

Toutes ces combinaisons de Cicéron semblèrent d'abord très heureusement réussir; mais, à dire le vrai, le mérite de ce succès revient surtout aux circonstances. Cette grande coalition des modérés, dont il s'est applaudi comme de son plus bel ouvrage, se fit presque d'elle-même, sous l'empire de la peur. Une révolution sociale semblait imminente. La lie de tous les anciens partis, plébéiens misérables et grands seigneurs ruinés, vieux soldats de Ma-

rius et proscripteurs de Sylla, s'étaient réunis sous la conduite d'un chef audacieux et habile qui leur promettait une répartition nouvelle de la fortune publique. Cette réunion décida ceux qu'ils menaçaient à s'unir aussi pour se défendre. La frayeur fut plus efficace que ne l'auraient été sans elle les plus beaux discours, et l'on peut dire en ce sens que Cicéron fut peut-être plus redevable de cette fusion, qu'il regardait comme le salut de sa politique, à Catilina qu'à lui-même. La communauté des intérêts amena donc, au moins pour un temps, la conciliation des opinions. Ce furent les plus riches et par suite les plus compromis, c'est-à-dire les chevaliers, qui naturellement furent l'âme du parti nouveau. A côté d'eux se rangèrent les plébéiens honnêtes, qui ne voulaient pas qu'on allât au-delà des réformes politiques, et ces grands seigneurs que leurs plaisirs menacés arrachaient à leur apathie, qui auraient laissé périr la république sans la défendre, mais qui ne voulaient pas qu'on touchât à leurs murènes et à leurs viviers. Le parti nouveau ne chercha pas longtemps pour se donner un chef. Pompée était en Asie, César et Crassus favorisaient secrètement la conjuration. Après eux, il n'y avait pas de plus grand nom que celui de Cicéron. C'est ce qui explique ce grand courant d'opinion qui le nomma consul. Son élection fut presque un triomphe. Je ne dirai rien de son consulat, dont il a eu le tort de beaucoup trop parler lui-même. Ce n'est pas que je veuille rabaisser la victoire qu'il remporta sur Catilina et ses complices. Le danger était sérieux. Salluste lui-même, son ennemi, le déclare. Derrière le complot se tenaient cachés des ambitieux politiques prêts à profiter des événemens. César savait bien que le règne de l'anarchie ne pouvait pas être long. Après quelques pillages et quelques massacres, Rome serait revenue de sa surprise, et les honnêtes gens, retrouvant quelque énergie dans leur désespoir, auraient repris le dessus. Seulement il est probable qu'il se serait produit alors une de ces réactions qui suivent d'ordinaire ces grandes épreuves. Le souvenir des maux dont ils étaient si malaisément sortis aurait disposé bien des gens à sacrifier la liberté, qui les exposait à tant de périls, et César se tenait prêt à leur offrir le remède souverain du pouvoir absolu. En coupant le mal dans sa racine, en surprenant et en punissant la conjuration avant qu'elle n'eût éclaté, peut-être Cicéron retarda-t-il de quinze ans l'avénement du régime monarchique à Rome. Il n'a donc pas eu tort de vanter les services qu'il rendit alors à la liberté de son pays, et il faut reconnaître avec Sénèque que, s'il a loué son consulat sans mesure, il ne l'a pas loué sans motif.

Malheureusement il est rare que ces sortes de coalitions survivent beaucoup aux circonstances qui les ont fait naître. Quand ces intérêts qu'un danger commun avait réunis commencèrent à se rassurer,

ils reprirent entre eux leur ancienne guerre. Les plébéiens, qui n'avaient plus peur, sentirent renaître leurs rancunes contre la noblesse. Les nobles recommencèrent à jalouser la fortune des chevaliers. Quant aux chevaliers, ils n'avaient rien de ce qu'il faut pour devenir, comme Cicéron l'avait voulu, l'âme d'un parti politique. Ils étaient plus occupés de leurs affaires privées que de celles de la république. Ils n'avaient pas la force du nombre, comme les plébéiens, et manquaient de ces grandes traditions de gouvernement qui conservèrent si longtemps l'autorité à la noblesse. Pour toute règle de conduite, ils avaient cet instinct ordinaire aux grandes fortunes qui leur fait préférer l'ordre à la liberté. Ils cherchaient avant tout un pouvoir fort qui sût les défendre, et César n'eut pas dans la suite de partisans plus dévoués qu'eux. Dans ce désarroi de son parti, Cicéron, qui ne pouvait pas rester seul, se demanda de quel côté il devait se ranger. L'effroi que Catilina lui avait causé, la présence de César et de Crassus dans les rangs de la démocratie l'empêchèrent d'y revenir, et il finit par s'attacher à la noblesse malgré ses répugnances. A partir de son consulat, il se tourne résolûment vers elle. On sait comment la démocratie se vengea de ce qu'elle regardait comme une trahison. Trois ans après, elle fit condamner son ancien chef, devenu son ennemi, à l'exil, et ne consentit à le rappeler que pour le jeter aux pieds de César et de Pompée, devenus par leur union les maîtres de Rome.

III.

La crise politique la plus grave que Cicéron ait traversée, après les grandes luttes du consulat, est certainement celle qui se termina par la chute de la république romaine à Pharsale. On sait qu'il ne s'engagea pas volontiers dans ce terrible débat, dont il prévoyait l'issue, et qu'il flotta près d'un an entre les deux partis avant de se décider. Il n'y a pas à être surpris qu'il ait hésité si longtemps. Il n'était plus jeune et obscur comme au temps où il plaida pour Roscius. Il avait une grande position et un nom illustre qu'il ne voulait pas compromettre, et il est bien permis de réfléchir quand on joue d'un coup sa fortune, sa gloire et peut-être sa vie. D'ailleurs la question n'était pas aussi simple et le droit aussi évident qu'il le paraît d'abord. Lucain, dont les sympathies ne sont pas douteuses, disait pourtant qu'on ne peut pas savoir de quel côté était la justice, et cette obscurité ne semble pas s'être tout à fait dissipée, puisqu'après dix-huit siècles de discussions la postérité n'a pas réussi encore à se mettre d'accord. Ce qu'il y a de curieux, c'est que chez nous, au XVIIe siècle, en plein régime monarchique,

les savans se prononçaient tous sans hésiter contre César. Des magistrats de cours souveraines, hommes timides et modérés par leurs fonctions et leurs caractères, qui approchaient du roi et ne lui ménageaient pas les flatteries, se permettaient d'être des pompéiens dans l'intimité et même des pompéiens fougueux. « M. le premier président, dit Guy-Patin, est si fort du parti de Pompée qu'il me témoigna un jour de la joie de ce que j'en étais, lui ayant dit, dans son beau jardin de Bâville, que si j'eusse été, quand on tua Jules César, dans le sénat, je lui aurais donné le vingt-quatrième coup de poignard. » Au contraire c'est de nos jours, dans une époque toute démocratique, après la révolution française, qu'au nom même de la révolution et de la démocratie on a soutenu avec le plus d'avantage le parti de César, et qu'on a mis dans tout son jour le profit que l'humanité a tiré de sa victoire.

Je n'ai pas l'intention de rouvrir ce débat, il est trop fertile en discussions orageuses. Je n'en veux prendre ici que ce qui est indispensable pour faire connaître la vie politique de Cicéron. Il y a, je crois, deux façons très différentes d'envisager la question : — la nôtre d'abord, c'est-à-dire celle des gens désintéressés dans ces querelles d'autrefois, qui les abordent en historiens ou en philosophes après que le temps les a refroidies, qui les jugent moins sur les causes que sur les résultats, et qui se demandent surtout le bien ou le mal qu'elles ont fait au monde; — ensuite celle des contemporains, qui les apprécient avec leurs passions et leurs préjugés, d'après les idées de leur temps, dans leurs rapports avec eux-mêmes, et sans en connaître les conséquences éloignées. C'est uniquement à ce dernier point de vue que je vais me placer, quoique l'autre semble bien plus grand et bien plus fécond; mais comme mon seul dessein est de demander compte à Cicéron de ses actes politiques, et qu'on ne pouvait pas raisonnablement exiger de lui qu'il devinât l'avenir, je me bornerai à montrer comment la question se posa de son temps, quelles raisons on alléguait des deux côtés, et de quelle façon il était naturel qu'un homme sage et qui aimait son pays appréciât ces raisons. Oublions donc les dix-huit siècles qui nous séparent de ces événemens, supposons que nous sommes à Formies ou à Tusculum pendant ces longues journées d'anxiété et d'incertitude qu'y passa Cicéron, et que nous l'entendons discuter, avec Atticus ou Curion, les motifs que lui donnaient les deux partis pour l'attirer dans leurs rangs.

Ce qui fait bien voir que le jugement des contemporains sur les événemens auxquels ils assistent n'est pas le même que celui de la postérité, c'est que les amis de César, quand ils voulaient gagner Cicéron, n'employaient pas l'argument qui nous semble le meilleur.

Aujourd'hui la principale raison qu'on invoque pour justifier sa victoire, c'est qu'à tout prendre, si Rome y a perdu quelques-uns de ses priviléges, c'est au profit du reste de l'univers qu'elle en a été dépouillée. Qu'importe qu'on ait privé de leur liberté politique quelques milliers d'hommes qui n'en faisaient pas un très bon usage, si on a du même coup arraché le monde presque entier au pillage, à l'asservissement et à la ruine? Il est certain que les provinces et leurs habitans, si rudement traités par les proconsuls de la république, se sont bien trouvés du régime inauguré par César. Son armée était ouverte à tous les étrangers; il avait avec lui des Germains, des Gaulois, des Espagnols. Ils l'aidèrent à vaincre, et naturellement ils profitèrent de sa victoire : ce fut, sans qu'il l'ait souhaité peut-être, une revanche des peuples vaincus. Ces peuples ne tenaient pas à recouvrer leur ancienne indépendance; ils en avaient perdu le goût avec leur défaite. Leur ambition était toute contraire : ils voulaient qu'on leur permît de devenir Romains. Jusque-là pourtant cette aristocratie fière et avide aux mains de laquelle était le pouvoir, qui entendait exploiter le genre humain au profit de ses plaisirs ou de sa grandeur, avait obstinément refusé de l'élever jusqu'à elle, sans doute pour conserver le droit de le traiter selon ses caprices. En renversant l'aristocratie, César abaissa la barrière qui fermait Rome au reste des nations. L'empire a fait le monde entier romain; il a réconcilié, dit un poète, et confondu dans un même nom tous les peuples de l'univers. Ce sont assurément là de grandes choses, et il ne nous convient pas de les oublier, nous qui sommes les fils de ces vaincus appelés par César à partager sa victoire; mais qui songeait, au temps de Cicéron, qu'il en devait être ainsi? qui pouvait prévoir et indiquer ces conséquences lointaines? La question ne se présenta pas alors comme elle se pose pour nous, qui l'étudions à distance. César, dans les motifs qu'il donne de son entreprise, n'allègue nulle part l'intérêt des peuples vaincus. Le sénat n'a jamais prétendu être le représentant de la nationalité romaine menacée par une invasion de barbares, et l'on ne voit pas que les provinces se soient soulevées en faveur de celui qui venait les défendre : au contraire, elles se partagèrent d'une façon presque égale entre les deux rivaux. Si l'Occident combattait avec César, tout l'Orient se rendit dans le camp de Pompée. C'est ce qui prouve que quand la lutte s'engagea, les conséquences n'en étaient pas connues, même de ceux qui devaient en profiter, et que leur intérêt aurait dû rendre clairvoyans. D'ailleurs, quand Cicéron aurait soupçonné les bienfaits que le monde allait tirer du triomphe de César, pense-t-on que cette raison pouvait suffire à le décider? Il n'était pas de ces gens qui aiment l'humanité tout entière pour se dispenser de servir leur pays. Il se serait difficilement

résigné à sacrifier sa liberté, sous prétexte que ce sacrifice profiterait aux Gaulois, aux Bretons et aux Sarmates. Sans doute l'intérêt du monde ne lui était pas indifférent, mais celui de Rome le touchait plus encore. Il était doux et humain de caractère, il avait écrit dans de beaux ouvrages que toutes les nations ne sont qu'une même famille, il s'était fait chérir dans la province qu'il avait gouvernée; cependant, quand César ouvrit aux étrangers qui l'accompagnaient la cité et même le sénat, il se montra très mécontent, et attaqua ces barbares de ses railleries les plus cruelles. C'est qu'il voyait bien que ces Espagnols et ces Gaulois qui se promenaient la tête haute sur le forum triomphaient de Rome. Sa fierté de Romain se révoltait à ce spectacle, et je ne vois pas de motif de l'en blâmer. S'il put deviner alors ou seulement entrevoir l'émancipation générale des peuples vaincus qui se préparait, il comprit aussi que cette émancipation entraînerait la perte de l'existence indépendante, originale et distincte de son pays. Il était naturel qu'un Romain ne voulût pas payer de ce prix même la prospérité du monde.

Cette raison écartée, il y en avait une autre, spécieuse sinon vraie, dont on se servait beaucoup pour entraîner les irrésolus. On leur disait que la république et la liberté n'étaient pas intéressées dans la guerre, que c'était simplement une lutte entre deux ambitieux qui se disputaient le pouvoir. Il y avait dans cette assertion une part de vérité capable de tromper les esprits légers. Il est certain que les questions personnelles tenaient une grande place dans ce débat. Les soldats de César se battaient uniquement pour lui, et Pompée traînait à sa suite beaucoup d'amis et de créatures que lui avaient faits trente ans de prospérité et de puissance. Cicéron lui-même nous fait plusieurs fois entendre que c'est sa vieille amitié pour Pompée qui l'a conduit dans son camp. « C'est à lui, à lui seul que je me sacrifie, » disait-il en quittant l'Italie. Il y a des momens où il semble prendre plaisir à restreindre cette querelle dans laquelle il va s'engager, et où, en écrivant à ses amis, il leur répète ce que disaient les partisans de César : « C'est un conflit d'ambition, *regnandi contentio est;* » mais il faut bien prendre garde quand on lit sa correspondance à cette époque, et la lire avec précaution. Jamais il n'a été plus irrésolu. Il change d'opinion chaque jour, il attaque et il défend tous les partis, en sorte qu'en réunissant avec adresse tous ces mots échappés à ses mécontentemens et à ses incertitudes, on peut trouver dans ses lettres de quoi faire le procès à tout le monde. Ce ne sont là que des boutades d'un esprit inquiet et effrayé dont il ne faut abuser ni contre les autres, ni contre lui-même. Ici, par exemple, quand il prétend que la république n'a rien à faire dans le débat, il ne dit pas ce qu'il pense réellement. Ce n'est qu'un de ces prétextes qu'il imagine pour justifier ses hésitations aux yeux

de ses amis et aux siens. Il est si rare d'être tout à fait sincère, je ne dis pas seulement avec les autres, mais avec soi! On est si ingénieux à se prouver qu'on a mille raisons pour faire ce qu'on fait sans raison, par intérêt ou par caprice! Mais, quand Cicéron veut être franc, quand il n'a plus aucun motif de se tromper lui-même ou d'abuser les autres, il parle d'une autre façon. Alors la cause de Pompée devient bien réellement celle de la justice et du droit, celle des honnêtes gens et de la liberté. Sans doute Pompée avait rendu de bien mauvais services à la république avant d'être amené par les circonstances à la défendre. On ne pouvait pas se fier entièrement à lui, et l'on redoutait son ambition. Dans son camp, il affectait des airs de souverain, il avait des flatteurs et des ministres. « C'est un petit Sylla, dit Cicéron, qui rêve aussi à des proscriptions, *syllaturit, proscripturit.* » Le parti républicain aurait certainement pris un autre défenseur, s'il avait été libre de le choisir; mais au moment où César rassembla ses troupes à Rimini, ce parti, qui n'avait ni soldats, ni généraux, fut bien forcé d'accepter les secours de Pompée. Il les accepta comme ceux d'un allié dont on se défie et qu'on surveille, qui deviendra peut-être un ennemi après la victoire, mais dont on ne peut pas se passer pendant le combat. Au reste, quoique Pompée ne rassurât pas tout à fait la liberté, on savait bien qu'avec lui elle courait moins de dangers qu'avec César. Il était ambitieux sans doute, mais plus ambitieux d'honneurs que de pouvoir. Deux fois on l'avait vu arriver aux portes de Rome avec une armée. La démocratie l'appelait, il n'avait qu'à vouloir pour se faire roi, et deux fois il avait licencié ses troupes et déposé les faisceaux. On l'avait fait consul unique, c'est-à-dire presque dictateur, et au bout de cinq mois il s'était volontairement donné un collègue. Ces précédens faisaient croire aux républicains sincères qu'après la victoire il se contenterait de titres sonores et d'éloges pompeux, et que l'on paierait ses services, sans danger pour personne, avec de la pourpre et des lauriers. En tout cas, s'il avait réclamé autre chose, on peut être certain qu'on le lui aurait refusé et qu'il aurait trouvé des adversaires dans la plupart de ceux qui s'étaient faits ses alliés. Il y avait dans son camp bien des gens qui n'étaient pas ses amis et qu'on ne peut pas soupçonner d'avoir pris les armes pour lui conquérir un trône. Caton se méfiait de lui et l'avait toujours combattu. Brutus, dont il avait tué le père, le détestait. L'aristocratie ne lui pardonnait pas d'avoir relevé le pouvoir des tribuns et de s'être uni contre elle avec César. Est-il vraisemblable que tous ces grands personnages, exercés aux affaires, aient été les dupes de ce politique médiocre qui n'a jamais trompé personne, et que, sans le savoir, ils aient travaillé pour lui seul? ou faut-il admettre, ce qui est moins probable encore, qu'ils le savaient, et qu'ils abandon-

naient volontairement leur pays, risquaient leur fortune et donnaient leur vie pour servir les intérêts et l'ambition d'un homme qu'ils n'aimaient pas? Assurément il s'agissait pour eux d'autre chose. Quand ils passaient la mer, quand ils se décidaient, malgré leurs répugnances, à commencer une guerre civile, quand ils venaient se mettre sous les ordres d'un général auquel ils avaient tant de raisons d'en vouloir, ils ne pensaient pas intervenir seulement dans une querelle personnelle, mais venir au secours de la république et de la liberté menacées.

« Mais ici, ajoute-t-on, vous vous trompez encore. Ces noms de liberté et de république vous abusent. Ce n'était pas la liberté qu'on défendait dans le camp de Pompée, c'était l'oppression d'une caste sur un peuple. On voulait maintenir les priviléges d'une aristocratie pesante et injuste. On se battait pour lui conserver le droit d'opprimer la plèbe et d'écraser le monde. » A ce compte, les amis de la liberté doivent garder pour César les sympathies qu'ils accordent généralement à Pompée; il est le libéral et le démocrate, l'homme de la plèbe, le successeur des Gracques et de Marius. C'est bien en effet le rôle qu'il s'attribuait depuis le jour où, presque enfant, il avait tenu tête à Sylla. Préteur et consul, il avait paru servir avec dévouement la cause populaire, et au moment où il marchait sur Rome abandonnée par le sénat, il disait encore : « Je viens délivrer le peuple romain d'une faction qui l'opprime. »

Qu'y a-t-il de vrai dans cette prétention qu'il affiche d'être le défenseur de la démocratie? Qu'en devait penser, je ne dis pas un patricien, qui naturellement en pensait beaucoup de mal, mais un ennemi de la noblesse, un homme nouveau comme Cicéron? Quelque colère qu'aient causée à Cicéron les dédains de l'aristocratie, quelque impatience qu'il ait ressentie à trouver toujours sur son chemin, dans ses candidatures, un de ces grands seigneurs à qui *les honneurs venaient en dormant*, je ne vois pas que sa mauvaise humeur l'ait jamais porté à prétendre que le peuple fût opprimé (1), et je suppose que, lorsqu'on soutenait devant lui que César prenait les armes pour lui rendre la liberté, il demandait depuis quand il l'avait perdue, et quels priviléges nouveaux on voulait ajouter à ceux qu'il possédait déjà. Il rappelait alors que le peuple jouissait d'une organisation légale, qu'il avait des magistrats particuliers, auxquels il faisait appel des décisions des autres, magistrats inviolables et sacrés, que la loi armait du pouvoir énorme d'arrêter le gouvernement par leur intercession, et d'interrompre la vie politique, — qu'il avait la liberté de la tribune et de la parole, le droit de suffrage,

(1) Il a même prétendu quelque part que la situation des plébéiens dans la république était, à tout prendre, meilleure que celle des patriciens.

dont il trafiquait pour vivre, enfin le libre accès à toutes les magistratures, et il n'avait qu'à citer son exemple pour démontrer qu'il était possible à un homme sans aïeux et presque sans fortune de parvenir même au consulat. A la vérité, de pareils succès étaient rares. L'égalité inscrite dans la loi souffrait beaucoup dans l'application. Les fastes consulaires à cette époque ne contiennent guère que des noms illustres. Quelques grandes familles semblaient s'être établies dans les premières dignités de l'état : elles en gardaient les abords et n'en laissaient approcher personne; mais était-il besoin, pour briser ces obstacles que l'habileté de quelques ambitieux opposait au jeu régulier des institutions, de détruire ces institutions elles-mêmes? Le mal était-il si grand qu'on fût forcé d'avoir recours au remède radical du pouvoir absolu? Était-il défendu de croire qu'il serait plus sûrement guéri par la liberté que par le despotisme? N'avait-on pas vu, par des exemples récens, qu'un grand courant d'opinion populaire suffisait pour renverser toutes ces résistances aristocratiques? Les lois offraient au peuple le moyen de reconquérir son influence, s'il l'avait énergiquement voulu. Avec la liberté des suffrages et celle de la tribune, avec l'intercession des tribuns et la force invincible du nombre, il devait toujours finir par être le maître. S'il laissait à d'autres le pouvoir, c'était sa faute, et il méritait l'abaissement où le tenait la noblesse, puisqu'il ne faisait pas d'efforts pour en sortir. Cicéron avait peu d'estime pour le peuple de son temps; il le croyait de sa nature indifférent et apathique. « Il ne demande rien, disait-il, il ne souhaite rien. » Et toutes les fois qu'il le voyait s'agiter sur la place publique, il soupçonnait que c'étaient les largesses de quelques ambitieux qui faisaient ce miracle. Il n'était donc pas porté à croire qu'il fallût lui accorder des droits nouveaux quand il le voyait si peu ou si mal user de ses droits anciens. Aussi ne regardait-il pas comme sérieux le prétexte invoqué par César pour prendre les armes. Jamais il ne consentit à voir en lui le successeur des Gracques venant émanciper la plèbe opprimée; jamais la guerre qui se préparait ne lui parut être le renouvellement des anciennes luttes, dont l'histoire romaine est pleine, entre le peuple et l'aristocratie. En effet, une réunion de grands seigneurs ruinés, les Dolabella, les Antoine, les Curion, marchant sous la conduite de celui qui se glorifiait d'être le fils des dieux et des rois, méritait peu le nom de parti populaire, et il s'agissait d'autre chose que de défendre les priviléges de la naissance dans un camp où s'étaient rendus tant de chevaliers et de plébéiens, et qui comptait parmi ses chefs Varron, Cicéron et Caton, c'est-à-dire deux petits bourgeois d'Arpinum et de Réate, et le descendant du paysan de Tusculum.

Du reste, César ne semble pas s'être beaucoup préoccupé lui-même de ce rôle de champion de la démocratie. Quand on lit avec soin ses mémoires, on ne voit pas qu'il y parle beaucoup des intérêts du peuple. La phrase que j'ai citée tout à l'heure est à peu près la seule où il en soit question. Il est plus franc dans tout le reste. Au début de la guerre civile, quand il expose les raisons qu'il a de la commencer, il se plaint qu'on lui refuse le consulat, qu'on lui enlève sa province, qu'on l'arrache à son armée; il ne dit pas un mot du peuple, de ses droits méconnus, de sa liberté qu'on opprime. C'était pourtant le moment d'en parler pour justifier une entreprise que tant de gens, et les plus honnêtes, condamnaient. Dans les dernières conditions qu'il posait au sénat avant de marcher sur Rome, que réclamait-il? Toujours son consulat, son armée, sa province; il défendait ses intérêts personnels, il stipulait pour lui; jamais il ne lui vint dans la pensée de demander aucune garantie pour ce peuple dont il se disait le défenseur. Autour de lui, dans son camp, on ne pensait pas plus au peuple qu'il ne s'en occupait lui-même. Ses meilleurs amis, ses plus braves généraux, n'avaient pas la prétention d'être des réformateurs ni des démocrates. Ils ne songeaient pas en le suivant qu'ils allaient rendre la liberté à leurs concitoyens; ils voulaient venger leur chef outragé et lui conquérir la puissance. « Nous sommes les soldats de César, » disaient-ils avec Curion. Ils n'avaient pas d'autre titre, ils ne connaissaient pas d'autre nom. Quand on venait parler à ces vieux centurions qui avaient parcouru la Germanie et la Bretagne, qui avaient pris Alise et Gergovie, d'abandonner César et de passer du côté des lois et de la république, ils ne répondaient pas qu'ils défendaient le peuple et ses droits. « Nous, disaient-ils, que nous quittions notre général, qui nous a donné tous nos grades, que nous prenions les armes contre une armée dans laquelle nous servons et nous sommes victorieux depuis trente-six ans? Nous ne le ferons jamais! » Ces gens-là n'étaient plus citoyens, mais soldats. Après trente-six ans de victoires, ils avaient perdu les traditions et le goût de la vie civile; les droits du peuple leur étaient devenus indifférens, et la gloire remplaçait pour eux la liberté. Cicéron et ses amis pensaient que cet entourage n'est pas celui d'un chef populaire qui vient rendre la liberté à ses concitoyens, mais celui d'un ambitieux qui vient établir par les armes un pouvoir absolu, et ils ne se trompaient pas. Ce qui le prouve plus que tout le reste, c'est la conduite que tient César après la guerre. De quelle façon a-t-il usé de sa victoire? comment en a-t-il fait profiter le peuple dont il prétendait défendre les intérêts? Je ne parle pas de ce qu'il a pu faire pour son bien-être et ses plaisirs, des fêtes somptueuses, des repas publics qu'il

lui a donnés, du blé et de l'huile qu'il a si généreusement distribués aux plus pauvres, des 400 sesterces (80 francs) qu'il a payés à chaque citoyen le jour de son triomphe : si ces aumônes suffisaient aux plébéiens de ce temps, s'ils consentaient à sacrifier leur liberté à ce prix, je pardonne à Cicéron de n'avoir pas fait d'eux plus d'estime et de ne s'être pas rangé de leur côté; mais s'ils réclamaient autre chose, s'ils voulaient une indépendance plus complète, plus de part aux affaires de leur pays, de nouveaux droits politiques, ils ne les ont pas obtenus, et la victoire de César, malgré ses promesses, ne les a rendus ni plus influens ni plus libres. César a humilié l'aristocratie, mais il ne l'a humiliée qu'à son profit. Il a enlevé le pouvoir exécutif des mains du sénat, mais pour le mettre dans les siennes. Il a établi l'égalité entre tous les ordres, mais c'était une égalité de servitude, et tout le monde a été confondu désormais dans la même obéissance. Je sais bien qu'après qu'il eut fait taire la tribune, enlevé au peuple le droit de suffrage et réuni dans sa main tous les pouvoirs publics, le sénat qu'il avait nommé, à bout de flatteries, lui décerna solennellement le nom de libérateur et vota l'érection d'un temple à la liberté. Si c'est contre cette liberté qu'on accuse Cicéron et ses amis d'avoir pris les armes, je ne crois pas que ce soit la peine de les défendre de ce reproche.

Rendons aux choses leur vrai nom. C'est pour lui, et non pas pour le peuple, que César travaillait, et Cicéron, en le combattant, pensait défendre la république et non les priviléges de l'aristocratie. Mais cette république méritait-elle d'être défendue? Y avait-il quelque espoir de la conserver? N'était-il pas manifeste que sa ruine était inévitable? — C'est la dernière objection qu'on fait à ceux qui suivirent le parti de Pompée. J'avoue qu'il n'est pas facile d'y répondre. Le mal dont Rome souffrait et qui se trahissait par ces désordres et ces violences dont les lettres de Cicéron nous font un si triste tableau n'était pas de ceux qu'on peut conjurer avec quelques sages réformes. Il était ancien et profond. Il s'aggravait tous les jours sans qu'aucune loi pût le prévenir ni l'arrêter. Pouvait-on espérer le guérir avec ces changemens timides que proposaient les plus hardis? A quoi servait de diminuer, comme on le voulait, les priviléges de l'aristocratie et d'augmenter les droits des plébéiens? Les sources mêmes de la vie publique étaient gravement altérées. Le mal venait de la façon dont se recrutaient les citoyens.

Pendant longtemps, Rome avait tiré sa force du peuple des campagnes. C'était des tribus rustiques, les plus honorées de toutes, qu'étaient sortis ces vaillans soldats qui avaient conquis l'Italie et vaincu Carthage; mais ce peuple agriculteur et guerrier qui avait si bien défendu la république n'avait pas su se défendre lui-même

contre l'envahissement de la grande propriété. Resserré peu à peu par ces immenses domaines où la culture est plus facile, le pauvre paysan avait longtemps combattu contre la misère et les usuriers; puis, découragé de la lutte, il avait fini par vendre son champ à son riche voisin, qui le convoitait pour s'arrondir. Il avait essayé alors de se faire fermier, métayer, mercenaire, sur ce domaine où il avait été si longtemps le maître; mais là il avait rencontré la concurrence de l'esclave, travailleur plus sobre, qui ne discute pas son prix, qui ne fait pas ses conditions, qu'on peut traiter comme on veut (1). C'est ainsi que chassé deux fois de son champ, comme propriétaire et comme fermier, sans travail et sans ressource, il avait été forcé d'émigrer à la ville et de se faire inscrire dans les tribus urbaines. A Rome cependant la vie n'était pas pour lui plus facile. Qu'y pouvait-il faire? Il y avait peu d'industrie, et généralement elle n'était pas aux mains des hommes libres. Dans les pays où fleurit l'esclavage, le travail est déconsidéré. L'homme libre regarde comme son privilége et son honneur de mourir de faim sans rien faire. D'ailleurs chaque grand seigneur avait des gens de tous les métiers parmi ses esclaves, et comme c'était trop de tant d'ouvriers pour lui seul, il les louait à ceux qui n'en avaient pas ou leur faisait tenir boutique, dans un coin de sa maison, à son profit. Là encore, la concurrence de l'esclavage avait tué le travail libre. Heureusement à cette époque, Marius avait ouvert les rangs de l'armée aux prolétaires. Ces malheureux, ne trouvant pas d'autre ressource, s'étaient faits soldats. Faute de mieux, ils avaient achevé la conquête du monde, soumis l'Afrique, la Gaule et l'Orient, visité la Bretagne et la Germanie, et la plupart d'entre eux, les plus braves et les meilleurs, étaient restés dans ces lointaines expéditions. Pendant ce temps, les vides que faisaient dans la cité tous ceux qui partaient et ne revenaient pas se remplissaient mal. Depuis que Rome était puissante, il y venait des gens de toutes les parties du monde, et l'on pense bien que ce n'étaient pas les plus honnêtes. A plusieurs reprises elle essaya de se défendre contre ces invasions d'étrangers; mais elle avait beau faire des lois sévères pour les éloigner, ils revenaient toujours se cacher dans cette immense ville sans police, et une fois qu'ils y étaient établis, les plus riches avec de l'argent, les autres avec des complaisances ou des ruses, finissaient par obtenir le titre de citoyens. Ceux qui l'avaient plus naturellement encore et sans avoir besoin de le demander, c'étaient les affranchis. Sans doute la loi ne leur accordait pas du premier coup tous les droits politiques; mais après une ou deux générations toutes ces ré-

(1) Voyez l'*Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité*, de M. Wallon, t. II, ch. 9.

serves disparaissaient, et le petit-fils de celui qui avait tourné la meule et qu'on avait vendu sur le marché des esclaves votait les lois et nommait les consuls comme un Romain de vieille race. C'est de ce mélange d'affranchis et d'étrangers que se formait alors ce qu'on appelait encore par habitude le peuple romain, peuple misérable, qui vivait des libéralités des particuliers ou des aumônes de l'état, qui n'avait plus ni souvenirs, ni traditions, ni esprit politique, ni caractère national, ni même moralité, car il ne connaissait pas ce qui fait l'honneur et la dignité de la vie dans les conditions les plus basses, le travail. Avec un peuple pareil, la république n'était plus possible. C'est de tous les gouvernemens celui qui demande le plus d'honnêteté et de sens politique dans ceux qui en jouissent. Plus il confère de priviléges, plus il réclame de dévouement et d'intelligence. Des gens qui n'usaient pas de leurs droits ou ne s'en servaient que pour les vendre n'étaient pas dignes de les conserver. Le pouvoir absolu qu'ils ont appelé de leurs vœux, qu'ils ont accueilli de leurs applaudissemens, était fait pour eux, et l'on comprend que l'historien qui étudie de loin les événemens du passé, quand il voit disparaître la liberté à Rome, se console de sa chute en disant qu'elle était méritée et inévitable, et qu'il pardonne ou même qu'il applaudisse à l'homme qui, en la renversant, ne fut qu'un instrument de la nécessité ou de la justice.

Mais les gens qui vivaient alors, qui étaient attachés au gouvernement républicain par tradition et par souvenir, qui se rappelaient les grandes choses qu'il avait faites, qui lui devaient leurs dignités, leur position et leur renommée, pouvaient-ils penser comme nous et prendre aussi facilement leur parti de sa chute? D'abord ce gouvernement existait. On était familiarisé avec ses défauts depuis si longtemps qu'on vivait avec eux. On en souffrait moins par l'habitude qu'on avait de les supporter. Au contraire on ne savait pas ce que serait ce pouvoir nouveau qui voulait remplacer la république. La royauté avait inspiré de tout temps une répugnance instinctive aux Romains; mais leur aversion pour elle était devenue plus forte depuis qu'ils avaient conquis l'Orient. Ils avaient trouvé là, sous ce nom, le plus odieux des régimes, l'asservissement le plus complet au milieu de la civilisation la plus raffinée, tous les plaisirs du luxe et des arts, le plus bel épanouissement de l'intelligence avec la tyrannie la plus lourde et la plus basse, des princes accoutumés à se jouer de la fortune, de l'honneur, de la vie des hommes, sortes d'enfans gâtés cruels comme on n'en rencontre plus que dans les déserts de l'Afrique. Ce tableau n'était pas fait pour les séduire, et quelques inconvéniens qu'eût la république, ils se demandaient s'il valait la peine de les échanger contre ceux que pouvait avoir la

royauté. De plus, il était naturel que la chute de la république ne leur parût pas aussi prochaine et aussi sûre qu'à nous. Il en est des états comme des hommes, auxquels, après leur mort, on trouve mille raisons de mourir que personne ne soupçonnait de leur vivant. Quand les rouages de ce vieux gouvernement fonctionnaient encore, on ne pouvait pas voir combien la machine était délabrée. Cicéron a quelquefois des momens de profond désespoir où il annonce à ses amis que tout est perdu; mais ces momens ne durent pas, et il reprend vite courage. Il lui semble qu'une main ferme, qu'une parole éloquente, que l'accord des bons citoyens peuvent tout réparer et que la liberté guérira facilement les abus et les fautes de la liberté. Jamais il n'aperçoit toute la gravité du danger. Dans les plus mauvais jours, sa pensée ne va pas au-delà des intrigans et des ambitieux qui troublent le repos public; c'est toujours Catilina, César ou Clodius qu'il accuse, et il pense que tout sera sauvé, si l'on réussit à les vaincre. Il se trompait. Catilina et Clodius n'étaient que les symptômes d'un mal plus profond, qu'on ne pouvait pas guérir; mais faut-il le blâmer d'avoir nourri cette espérance, toute chimérique qu'elle était? Est-il coupable d'avoir pensé qu'il y avait d'autres moyens de sauver la république que de sacrifier la liberté? Un honnête homme et un bon citoyen ne doivent pas accepter du premier coup ces extrémités. On a beau leur dire que les arrêts du destin condamnent à périr le gouvernement qu'ils préfèrent et qu'ils ont promis de défendre, ils font bien de ne le croire tout à fait perdu que lorsqu'il est à terre. Qu'on les appelle, si l'on veut, aveugles ou dupes, il est honorable pour eux de n'être pas trop perspicaces, et il y a des erreurs et des illusions qui valent mieux qu'une résignation trop facile. La liberté réelle n'existait plus à Rome, je le crois : il n'en restait que l'ombre; mais l'ombre est quelque chose encore. On ne peut en vouloir à ceux qui s'y attachent et qui font des efforts désespérés pour ne pas la laisser périr, car cette ombre, cette apparence les console de la liberté perdue et leur donne quelque espoir de la reconquérir. C'est ce que pensaient les honnêtes gens comme Cicéron, qui, après avoir mûrement réfléchi, sans entraînement, sans passion et même sans espérance, allèrent retrouver Pompée; c'est ce que Lucain fait dire à Caton dans ces vers admirables qui me semblent exprimer les sentimens de tous ceux qui, sans se dissimuler le triste état de la république, s'obstinèrent jusqu'à la fin à la défendre : « Comme un père, qui vient de perdre son enfant, se plaît à conduire ses funérailles, allume de ses mains le bûcher funèbre, ne le quitte qu'à regret et le plus tard qu'il peut, ainsi, Rome, je ne t'abandonnerai pas avant de t'avoir tenue morte dans mes bras. Je suivrai jusqu'au

bout ton nom seul, ô liberté, même quand tu ne seras plus qu'une ombre vaine! »

IV.

Pharsale ne fut pas la fin de la carrière politique de Cicéron, comme il semblait le croire. Les événemens devaient le ramener encore une fois au pouvoir et le replacer à la tête de la république. Sa vie retirée, son silence pendant les premiers temps de la dictature de César, loin de nuire à sa réputation, l'avaient au contraire augmentée. Les hommes d'état ne perdent pas autant qu'ils le pensent à rester quelque temps en dehors des affaires. La retraite, dignement supportée, les grandit. Il suffit qu'ils ne soient plus au pouvoir pour qu'on se trouve quelque penchant à les regretter. On a moins de raisons d'être sévère pour eux quand on ne convoite pas leur place, et, comme on ne souffre plus de leurs défauts, on en perd facilement le souvenir pour ne plus songer qu'à leurs qualités. C'est ce qui arriva à Cicéron. Sa disgrâce désarma tous les ennemis que lui avait faits sa puissance, et jamais sa popularité ne fut plus grande qu'à ce moment où il se tenait volontairement loin des yeux du public. Dans la suite, quand il crut devoir se rapprocher davantage de César, il se conduisit avec tant d'adresse, il accommoda si habilement ensemble la soumission et l'indépendance, il sut si bien conserver, jusque dans ses éloges et ses flatteries, un air d'opposition, que l'opinion publique ne cessa pas de lui être favorable. D'ailleurs les plus illustres défenseurs de la cause vaincue, Pompée, Caton, Scipion, Bibulus, étaient morts. De tous ceux qui avaient occupé avec honneur de grandes fonctions sous l'ancien gouvernement, il ne restait guère plus que lui; aussi s'habitua-t-on à le regarder comme le dernier représentant de la république. On sait qu'aux ides de mars Brutus et ses amis, après avoir frappé César, appelèrent Cicéron en agitant leurs épées sanglantes. Ils semblaient ainsi le reconnaître pour le chef de leur parti et lui faire honneur du sang qu'ils venaient de verser.

Ce sont donc les circonstances plus encore que sa volonté qui lui ont fait jouer un si grand rôle dans les événemens qui suivirent la mort de César. J'ai raconté ailleurs (1) comment il fut amené à livrer contre Antoine cette lutte où il devait périr. J'ai montré que ce n'est pas de lui-même et volontairement qu'il la commença. Il avait quitté Rome et ne voulait pas y revenir. Il pensait que le temps des

(1) Voyez l'étude sur *le second Brutus d'après les Lettres de Cicéron* dans la *Revue* du 1er novembre 1863.

résistances légales était passé, qu'il fallait opposer aux vétérans d'Antoine de bons soldats plutôt que de bonnes raisons, et il n'avait pas tort. Convaincu que son rôle était fini et que celui des gens de guerre allait commencer, il partait pour la Grèce quand un coup de vent le rejeta sur la côte de Rhégium. De là il se rendit au port de Vélie, où il trouva Brutus, qui se préparait aussi à quitter l'Italie, et ce fut lui qui, toujours scrupuleux, toujours ennemi de la violence, lui demanda de faire encore quelques efforts pour ranimer le peuple, et de tenter une dernière fois la lutte sur le terrain de la loi. Cicéron céda aux prières de son ami, et, quoiqu'il n'espérât guère réussir, il s'empressa de retourner à Rome pour y livrer ce dernier combat. C'était la seconde fois « qu'il venait, comme Amphiaraüs, se jeter vivant dans le gouffre. »

Brutus lui rendit ce jour-là un grand service. L'entreprise désespérée dans laquelle il l'engagea presque malgré lui ne pouvait pas être utile à la république, mais elle profita à la gloire de Cicéron. Ce moment fut le plus beau peut-être de sa vie politique. D'abord nous avons le plaisir et presque la surprise de le trouver ferme et décidé. Il semble s'être délivré de toutes ces hésitations qui embarrassaient ordinairement sa conduite. C'est qu'aussi il n'était guère possible d'hésiter alors. Jamais la question ne s'était aussi nettement posée. A chaque évolution nouvelle des événemens, les partis se dessinaient davantage. Une première fois l'ambition de César, qui n'était ignorée de personne, en ralliant autour de l'aristocratie romaine tous ceux qui voulaient, comme elle, conserver les anciennes institutions, avait élargi les cadres de ce vieux parti et modifié son programme. En s'augmentant d'élémens nouveaux, il changea de nom comme de caractère; il devint le parti de l'ordre, le parti des honnêtes gens, *optimates*. C'est ainsi que Cicéron aime à le désigner. Cette dénomination était encore un peu vague; elle se précise après Pharsale. Comme en ce moment il n'y a plus de doute sur les intentions du vainqueur, comme on le voit substituer ouvertement son autorité à celle du sénat et du peuple, le parti qui lui résiste prend le nom qui lui convient et que personne ne peut plus lui refuser; il devient le parti républicain. La lutte s'établit donc franchement entre la république et le despotisme. Et pour que le doute soit encore moins possible, le despotisme, après la mort de César, se montre aux Romains sous sa forme la moins déguisée et pour ainsi dire la plus brutale. C'est un soldat sans génie politique, sans distinction de manières, sans élévation d'âme, à la fois grossier, débauché et cruel, qui réclame par la force l'héritage du grand dictateur. Il ne prend pas la peine de cacher ses desseins, et Cicéron ni personne ne peut plus s'y tromper. Ce dut être un grand

soulagement pour cette âme d'ordinaire si indécise et si incertaine de voir si clairement la vérité, de ne plus sentir d'ombres entre son esprit et elle, d'avoir une confiance si complète dans la justice de sa cause, et, après tant de doutes et d'obscurités, de combattre enfin au grand jour. Aussi comme on sent qu'il a le cœur à l'aise! comme il est plus libre et plus vif! quelle ardeur dans ce vieillard, et quelle passion de combat! Aucun des jeunes gens qui l'entourent ne montre autant de décision que lui, et lui-même est plus jeune assurément qu'à l'époque où il combattait Catilina ou Clodius. Non-seulement il entame résolûment la lutte, mais, ce qui est plus rare chez lui, il la poursuit jusqu'au bout sans faiblir. Par un contraste étrange, l'entreprise la plus périlleuse qu'il ait jamais tentée, et qui devait lui coûter la vie, est précisément celle où il a le mieux résisté à ses découragemens et à ses défaillances ordinaires.

Dès son retour à Rome, encore tout animé de cette ardeur qu'il avait puisée à Vélie dans les entretiens de Brutus, il se rendit au sénat, et il osa y parler. La première *Philippique*, si on la rapproche des autres, paraît timide et pâle; quel courage cependant n'a-t-il pas fallu pour la prononcer dans cette ville indifférente, devant ces sénateurs effrayés, à quelques pas d'Antoine furieux, menaçant, et qui, par ses émissaires, écoutait tous les propos qu'on tenait contre lui! Cicéron finissait donc comme il avait commencé. Deux fois, à trente-cinq ans d'intervalle, il protestait seul, au milieu du silence général, contre un pouvoir redouté, qui ne souffrait pas de résistance. Le courage est contagieux comme la peur. Celui que Cicéron montra dans son discours en fit trouver aux autres. Cette parole libre surprit d'abord, puis rendit honteux ceux qui se taisaient. Cicéron profita de ces premiers élans, bien timides encore, pour rassembler quelques personnes autour de lui et trouver des défenseurs à la république presque oubliée. C'était là le difficile. De républicains, il n'en restait guère, et les plus résolus allaient rejoindre Brutus en Grèce. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était de s'adresser aux modérés de tous les partis, à tous ceux que blessaient les emportemens d'Antoine. Cicéron les adjura d'oublier leurs anciennes inimitiés et de se réunir. « Maintenant, leur disait-il, il n'y a plus qu'un seul vaisseau pour tous les honnêtes gens. » On reconnaît là sa politique ordinaire. C'est encore une coalition qu'il essaie de former comme à l'époque de son consulat. Ce rôle est décidément celui pour lequel il a le plus de goût et qui lui convient le mieux. Par la souplesse de son caractère et de ses principes, il était plus propre que personne à concilier les opinions, et l'habitude qu'il avait prise de côtoyer tous les partis faisait qu'il n'était étranger à aucun, et qu'il avait partout des amis. Aussi son entreprise

parut-elle d'abord assez bien réussir. Plusieurs des généraux de César l'écoutaient volontiers, ceux surtout qui trouvaient qu'en somme ils perdaient moins à rester citoyens d'un état libre qu'à devenir sujets d'Antoine, et les ambitieux subalternes, comme Hirtius et Pansa, qui, après la mort du maître, ne se sentaient pas assez forts pour convoiter la première place et ne voulaient pas cependant se contenter de la seconde. Malheureusement ce n'était encore qu'une réunion de chefs sans soldats, et jamais on n'avait eu plus besoin de soldats qu'en ce moment. Antoine était à Brindes, où il attendait des légions qu'il avait fait venir de la Macédoine. Furieux de la résistance inattendue qu'il avait rencontrée, il annonçait qu'il s'en vengerait par le pillage et le meurtre. On le savait homme à le faire. Chacun croyait voir déjà sa maison saccagée, son champ partagé, sa famille proscrite. La terreur était partout. On tremblait, on se cachait, on fuyait. Les plus intrépides cherchaient de tous les côtés quelqu'un qu'on pût appeler à la défense de la république. Il n'y avait d'aide à espérer que de Decimus Brutus, qui occupait la Gaule cisalpine avec quelques légions, ou de Sextus Pompée, qui réorganisait ses troupes en Sicile; mais c'étaient des secours douteux, lointains, et la ruine était sûre et prochaine. Au milieu de cet effroi général, le neveu de César, le jeune Octave, que la jalousie d'Antoine et la défiance des républicains avaient jusque-là tenu à l'écart, et qui attendait avec impatience l'occasion de se faire connaître, pensa qu'elle était venue. Il parcourut les environs de Rome, appelant aux armes les vétérans de son oncle qui y étaient établis. Son nom, ses largesses, les promesses dont il était prodigue, lui amenèrent vite des soldats. A Calatia, à Casilinum, en quelques jours il en trouva trois mille. Alors il s'adressa aux chefs du sénat, leur offrit l'appui de ses vétérans, leur demandant pour tout salaire de l'avouer dans les efforts qu'il allait faire pour les sauver. Dans une telle détresse, il n'y avait pas moyen de refuser ce secours sans lequel on périssait, et Cicéron lui-même, qui avait témoigné d'abord quelques défiances, se laissa séduire à la fin par ce jeune homme qui le consultait, le flattait et l'appelait son père. Quand on fut sauvé grâce à lui, quand on vit Antoine, abandonné de plusieurs de ses légions, forcé de quitter Rome, où Octave le tenait en échec, la reconnaissance du sénat fut aussi prodigue que sa frayeur avait été grande. On combla le libérateur de dignités et de complimens. Cicéron l'éleva dans ses éloges bien au-dessus de son oncle; il l'appela un divin jeune homme suscité par le ciel pour la défense de la patrie; il se fit le garant de son patriotisme et de sa fidélité : imprudentes paroles que Brutus lui reprocha bien durement, et que l'événement ne devait pas tarder à démentir!

On connaît trop les faits qui suivirent pour que j'aie besoin de

les raconter. Jamais Cicéron n'a joué un plus grand rôle politique qu'à ce moment; jamais il n'a mieux mérité ce nom d'homme d'état que ses ennemis lui refusent. Pendant six mois, il fut l'âme du parti républicain, qui se recomposait à sa voix. « C'est moi, disait-il avec orgueil, qui ai donné le signal de ce réveil, » et il avait raison de le dire. Sa parole sembla rendre quelque patriotisme et quelque énergie à ce peuple indifférent. Il lui fit applaudir encore une fois ces grands mots de patrie et de liberté que le forum allait bientôt ne plus entendre. De Rome, l'ardeur gagna les municipes voisins, et de proche en proche toute l'Italie fut remuée. Ce n'est pourtant pas assez pour lui, et il va chercher plus loin encore des ennemis à Antoine et des défenseurs à la république. Il écrit aux proconsuls des provinces et aux généraux des armées. D'un bout du monde à l'autre, il gronde les tièdes, il flatte les ambitieux, il félicite les énergiques. C'est lui qui pousse Brutus, toujours hésitant, à s'emparer de la Grèce. Il applaudit au coup de main hardi de Cassius qui le rend maître de l'Asie; il excite Cornificius à chasser d'Afrique les soldats d'Antoine; il donne du cœur à Decimus Brutus pour résister dans Modène. Les adhésions qu'il sollicite avec tant de passion lui arrivent de tous côtés. Même ceux qui sont des ennemis et des traîtres n'osent pas lui refuser ouvertement leur concours. Lépide et Plancus font des protestations emphatiques de fidélité. Pollion lui écrit d'un ton solennel « qu'il jure d'être l'ennemi de tous les tyrans. » De toutes parts on demande son amitié, on sollicite son appui, on se met sous sa protection. Ses *Philippiques*, qu'heureusement il n'a pas le temps de refaire, se répandent dans le monde entier à peu près comme il les prononce, et gardant, avec les vivacités du premier jet, la trace des interruptions et des applaudissemens du peuple. Ces improvisations passionnées vont porter partout l'émotion de ces grandes scènes populaires. On les lit dans les provinces, on les dévore dans les armées, et des pays les plus lointains arrive à Cicéron le témoignage de l'admiration qu'elles inspirent. « Votre toge est encore plus heureuse que nos armes, » lui dit un général victorieux. « Chez vous, dit un autre, le consulaire a vaincu le consul. » — « Mes soldats sont à vous, » lui écrit un troisième. On lui rapporte la gloire de tout ce qui arrive d'heureux à la république. C'est lui qu'on félicite et qu'on remercie de tous les succès qu'elle obtient. Le soir où l'on sut à Rome la victoire de Modène, le peuple entier vint le prendre à sa maison, le conduisit en triomphe au Capitole, et voulut entendre de sa bouche le récit de la bataille. « Ce jour, écrit-il à Brutus, m'a payé de toutes mes peines. »

Ce fut le dernier triomphe de la république et de Cicéron. Le

succès est quelquefois plus fatal aux coalitions que les revers. Quand l'ennemi commun, dont la haine les réunissait, est vaincu, les dissentimens particuliers reparaissent. Octave voulait affaiblir Antoine pour en obtenir ce qu'il désirait; il ne voulait pas le détruire. Lorsqu'il le vit fuyant vers les Alpes, il lui tendit la main, et tous les deux marchèrent ensemble sur Rome. Dès lors il ne restait plus à Cicéron « qu'à imiter les braves gladiateurs, et à chercher comme eux à bien mourir. »

Sa mort fut courageuse, quoi qu'ait prétendu Pollion, qui, l'ayant trahi, avait intérêt à le calomnier. J'aime mieux croire au témoignage de Tite-Live, qui n'était pas de ses amis et qui vivait à la cour d'Auguste : « De tous ses malheurs, dit-il, la mort est le seul qu'il supporta comme un homme. » C'est bien quelque chose, il faut l'avouer. Il pouvait se sauver, et un moment il l'essaya. Il voulut partir pour la Grèce, où il aurait retrouvé Brutus; mais, après quelques jours de navigation, contrarié par le vent, souffrant de la mer, tourmenté surtout de regrets et de tristesses, découragé de vivre, il se fit descendre à Caïète, et revint dans sa maison de Formies pour y mourir. Il a souvent remercié le coup de vent qui le ramena à Vélie la première fois qu'il voulait fuir en Grèce. C'est ce qui lui a donné l'occasion de prononcer ses *Philippiques*. Celui qui le rejeta dans Caïète n'a pas moins servi sa renommée. Sa mort me semble racheter les faiblesses de sa vie. C'est beaucoup pour un homme comme lui, qui ne se piquait pas d'être un Caton, d'avoir été si ferme à ce terrible moment; plus il était timide de caractère, plus je suis touché de le trouver si résolu pour mourir. Aussi, lorsqu'en étudiant son histoire je suis tenté de lui reprocher ses irrésolutions et ses défaillances, je songe à sa fin, je le vois, comme Plutarque l'a si bien dépeint, « la barbe et les cheveux sales, le visage fatigué, prenant son menton avec la main gauche, par un geste qui lui était ordinaire, et regardant fixément ses meurtriers, » et je n'ose plus être sévère. Malgré ses défauts, c'était un honnête homme, « qui aimait bien son pays, » comme le disait Auguste lui-même un jour de franchise et de remords. S'il fut quelquefois trop hésitant et trop faible, il a toujours fini par défendre ce qu'il regardait comme la cause de la justice et du droit, et quand elle a été vaincue pour jamais, il lui a rendu le dernier service qu'elle pût réclamer de ses défenseurs, il l'a honorée par sa mort.

GASTON BOISSIER.

TOBY LE LUMBERER

SCÈNES DE LA VIE CANADIENNE.

I. — LA RIVIÈRE SAINT-JOHN.

Que sont devenues les sombres et majestueuses forêts qui s'étendaient depuis la rive droite du Saint-Laurent jusqu'à la Nouvelle-Écosse, couvrant ainsi la presque totalité du vaste territoire connu jadis sous le nom d'Acadie? Elles sont tombées peu à peu sous la cognée du bûcheron; des émigrans, sujets de la Grande-Bretagne, ont defriché le sol et desséché les marais, bâti des *cottages* et fondé des villes là où les Canadiens français allaient, en compagnie de leurs amis les sauvages, chasser l'ours noir et le caribou. Le voyage de Québec à Saint-John, qu'on n'eût pu faire en moins de six semaines, à travers les bois, la hache à la main, en se guidant sur les étoiles, se fait maintenant en une ou deux journées, sur les rails d'un chemin de fer. Tout ce changement s'est accompli en moins d'un demi-siècle. Il n'a fallu que peu d'années à l'esprit moderne pour répandre l'activité à travers ces contrées incultes et détruire à tout jamais l'aspect grandiose de ces paisibles solitudes. La terre appartient à l'homme, c'est à lui de la rendre féconde par son labeur et par son énergie, et chacun d'applaudir à ces transformations qui décuplent la richesse des peuples. Toutefois ceux qui ont vu de leurs propres yeux le commencement de cette guerre acharnée entreprise contre le désert par l'homme civilisé, ceux qui ont contemplé les premières éclaircies que le pionnier pratiquait en se jouant, par le fer et la flamme, dans les épais massifs des forêts vierges, ceux-là ont conservé un souvenir pénible de ces spectacles de destruction, et l'image des beautés de la nature à jamais perdues demeure gravée dans leur esprit en traits ineffaçables. Assez d'autres

se précipitent avec frénésie vers un avenir qui les fascine; qu'il nous soit permis de jeter un regard de sympathie vers ce qui n'est plus : tout ce qui tombe pour ne plus se relever mérite une parole de regret et d'adieu. Que l'on veuille donc bien nous suivre dans cette marche en arrière et remonter avec nous dans le passé, jusqu'à une époque de paix pour les deux mondes et de prospérité pour l'Amérique du Nord. — Sortons de Québec par la grande voie du Saint-Laurent et descendons le cours de ce fleuve imposant jusqu'à l'embouchure de l'un de ses mille affluens, qui porte le nom de Rivière-du-Loup. Là nous trouvons un gentil village assis sur un escarpement du haut duquel on peut à la fois plonger son regard sur le vaste fleuve qui roule vers l'Océan ses flots profonds et distinguer à l'horizon la cime des montagnes du Labrador. Maintenant tournons à droite, passons rapidement le long du charmant lac Témisquata, sans nous arrêter à contempler le vol des aigles pêcheurs qui se balancent au-dessus des eaux, sans prendre garde aux petites perdrix qui courent lestement dans les hautes herbes; laissons les lièvres effarés fuir autour de nous et les chevreuils bondir à travers les halliers; allons, allons toujours jusqu'au-delà des Petites-Chutes (*Little Falls*) de la rivière Saint-John. Dans ces régions, les forêts atteignent un degré de splendeur incomparable. Le pin, le thuya, le frêne, l'érable, le hêtre, le chêne rouge aux larges feuilles, mêlent leurs rameaux dans une harmonieuse confusion. Cette contrée boisée était alors le paradis des bûcherons flotteurs, nommés par les colons anglais *lumberers*, gens turbulens et grossiers, rompus à toutes les fatigues, épris de la vie vagabonde. Leur métier consistait, — ainsi que leur nom l'indique, — à réunir en immenses radeaux les arbres abattus par eux, et à confier ces forêts flottantes au courant de la rivière.

A l'époque où nous reportent ces souvenirs, un camp de *lumberers* était dressé sur les bords du Saint-John, à quelques milles au-dessous des Petites-Chutes. Bien que ce fût un dimanche, ces mécréans se livraient avec énergie à leur labeur quotidien. Au bruit de la hache, que suivait de près le craquement lugubre des pins séculaires tombant avec fracas sur le sol qui les avait nourris, se mêlait celui des voix discordantes des travailleurs : chansons grivoises et jurons énergiques retentissaient sous les voûtes sonores des forêts, attaquées avec une sorte de fureur par vingt bras robustes. Il y a dans la destruction de tout ce qui vit et se tient debout, arbres ou monumens, un certain enivrement qui excite et provoque les manifestations brutales. L'homme qui sème ou bâtit demeure au contraire calme et silencieux, comme si sa pensée se concentrait avec tendresse sur les germes qu'il confie à la terre ou sur l'œuvre dont il rêve l'achèvement. Ces bruyans *lumberers*, à

demi sauvages, portaient un costume qui contribuait à leur donner un aspect peu avenant. Une chemise de laine rouge, un pantalon de grosse flanelle tissée dans le pays, une vareuse verdâtre attachée autour des reins par une ceinture, des mocassins de couleur brune liés au-dessus du cou-de-pied à la manière des Indiens, composaient leur accoutrement; sur leurs têtes étaient posées des coiffures informes, feutres aplatis, chapeaux de paille tressés par eux pendant les longues soirées de l'hiver, bonnets pointus, ouverts au sommet comme ceux des rameurs du Haut-Canada. Quant au visage de ces bûcherons, les reflets de la neige et les bises glaciales de la saison froide les avaient brunis et hâlés autant que les chauds rayons du soleil de l'été; leurs cheveux noirs et plats flottaient sur leurs épaules, et autour de leurs mentons s'enroulait une barbe inculte. Ainsi vêtus, aussi étranges par la physionomie que par le costume, la hache au poing et le couteau à la ceinture, les *lumberers*, dont la vie se passait au sein des solitudes américaines, ressemblaient à la fois au Robinson fantastique de Daniel de Foë et aux brigands légendaires des ballades allemandes.

Le soleil allait disparaître derrière la cime des arbres, lorsque les *lumberers* eurent achevé de réunir et d'attacher avec des branches de saules et des faisceaux de lianes roulées en manière de cordes les grosses pièces de bois coupées sur les deux rives du Saint-John. A l'avant et à l'arrière de l'immense radeau s'allongeaient de grands avirons destinés à en régler la marche. Alors le maître flotteur Toby Harving, s'adressant aux gens de son équipage, cria d'une voix forte :

— Holà! mes garçons, assez travaillé pour un dimanche!

— Hurrah! répondirent en chœur les vaillans *lumberers*.

Bientôt, réunis autour de la marmite, ils mangèrent avidement le porc salé et le dur biscuit qui formaient le fond de leur nourriture habituelle. Le repas fini, ils avalèrent une forte ration d'eau-de-vie, allumèrent leurs courtes pipes et prirent place autour d'un feu pétillant. Les nuits de printemps sont froides dans les forêts canadiennes. Quoique le mois de mai fût arrivé, il gelait presque chaque soir, dès que le soleil ne réchauffait plus la terre : çà et là des flocons de neige couvraient le sol dans les endroits ombragés, et la rivière Saint-John charriait des débris de glaçons. Le ciel était sombre; de rares étoiles aux lueurs vacillantes marquaient les déchirures des nuées poussées par le vent du nord-ouest. Le cri strident de la chouette et le hurlement sonore du grand hibou retentissaient à travers les halliers, mêlés au glapissement lugubre du loup-cervier. Indifférens aux impressions de crainte, de mélancolie ou de tristesse qu'inspirent à toute créature humaine les ténèbres et la solitude, les *lumberers* chantaient et dansaient devant les

flammes du foyer. Tout à coup cependant ils firent silence, et maître Toby se leva en portant la main sur la carabine appuyée près de lui contre un tronc d'arbre : l'ombre d'un cavalier marchant vers le camp des *lumberers* avait suffi à causer cette alerte. C'est que dans le désert comme au fond des bois chacun est le centre de tous les bruits d'alentour, et l'homme a peur de l'homme, seul ennemi qui puisse l'attaquer à armes égales.

Le cavalier s'était arrêté à une cinquantaine de pas des bûcherons. — Mes amis, leur cria-t-il, voulez-vous permettre à un chasseur égaré de partager votre bivac pour cette nuit?

— Oui, répliqua sèchement Toby Harving, un peu honteux d'avoir eu peur d'un cavalier solitaire perdu dans la forêt.

— En vérité, continua le chasseur en mettant pied à terre, je rends grâces à Dieu de vous avoir rencontrés. Mon cheval n'en peut plus, et je suis mort de faim.

— Vous n'avez donc rien tué? demanda le maître flotteur avec un sourire ironique... Vous avez pourtant là un beau fusil à deux coups!

— Oh! la chasse n'a pas été trop mauvaise; voyez plutôt.

Parlant ainsi, le chasseur détacha de la selle de son cheval une paire de grosses gelinottes et une demi-douzaine de pigeons sauvages; puis il ajouta : — Prenez ce gibier, s'il peut vous être agréable, mes amis, et donnez-moi tout de suite quelque chose à manger...

— Du porc et du biscuit, voilà tout ce que nous avons, dit le maître flotteur.

— Cela suffit au voyageur affamé, répliqua le chasseur. Je suis parti depuis hier matin des *Grand Falls;* il y a tout au plus quarante ou cinquante milles d'ici en ligne droite, n'est-ce pas? La nuit dernière, après avoir dormi sous la cabane d'un pêcheur du lac Témisquata, je me remettais en route, lorsque j'ai levé un vieux caribou qui m'a entraîné plus loin que je ne voulais; en galopant dans les halliers, mon cheval s'est abattu, j'ai roulé à terre, et j'ai perdu mon briquet. Vainement j'ai tâché d'allumer du feu avec des herbes que je croyais sèches et que l'humidité avait pénétrées; l'amorce de mon fusil n'a jamais pu leur faire prendre feu, et voilà comment il m'a été impossible de cuire mon gibier.

Tandis que le chasseur parlait ainsi, il attaquait vigoureusement la pièce de porc salé, et maître Toby, assis près de lui, cherchait à deviner ce que pouvait être cet étranger, parfaitement équipé, qui semblait battre la forêt pour son plaisir. Les autres *lumberers* s'étaient retirés sous l'abri de feuillage qui formait leur camp, et ils s'enveloppaient dans leurs couvertures de laine pour dormir. La présence de ce cavalier avait fait cesser leurs joyeux ébats; il y avait dans ses manières aisées et dans son langage plus correct que

le leur quelque chose qui les gênait. Toby Harving était le seul qui veillât près de l'étranger devenu son hôte.

— Vous venez des *Grand Falls?* demanda à son tour le maître flotteur?

— J'en suis parti hier matin, comme je viens de vous le dire, et avec l'intention de faire une courte promenade avant le déjeuner; mais je vous empêche d'aller dormir avec vos gens... Voulez-vous goûter le vieux rhum que j'ai là dans mon sac? Hein! qu'en dites-vous?...

— Excellent! répliqua maître Toby. Vous étiez logé sans doute, auprès des *Grand Falls*, à l'auberge de *l'Aigle-d'Or?*

— Non, mais tout à côté...

— Alors vous êtes descendu chez John Blumenbach, — chez celui que nous appelons plus communément Old Johny ou John Blum, — puisqu'il n'y a que ces deux maisons-là qui soient habitables dans toute la contrée?

— Précisément, c'est chez M. Blumenbach que j'ai trouvé asile, un brave homme aux manières aimables, Allemand, je crois, et qui a une fille assez gracieuse.

— Johanna! dit maître Toby en fixant ses regards sur le visage du chasseur; y a-t-il longtemps que vous habitez chez son père?

— Quelques semaines seulement... Voulez-vous revenir au flacon de rhum? Buvez sans façon; j'en prends rarement moi-même, et toujours avec de l'eau....

Maître Toby Harving fit un geste négatif, et après un moment de silence : — Qui êtes-vous donc, vous qui semblez né plutôt pour vivre dans les villes que pour errer dans nos forêts?

— Pour l'instant je suis chasseur, et le hasard m'a fait votre hôte. Voyons, mon ami, n'y a-t-il pas place pour moi dans ces immenses solitudes? Vous connaissez M. Blumenbach, à ce qu'il paraît; de quel pays est-il donc? Il y a en lui de l'Allemand par le nom, du Français par les manières; il parle bien anglais, mais avec un accent singulier...

— Ah! répliqua maître Toby, c'est son secret. Depuis plus de dix ans qu'il est venu s'établir auprès des *Grand Falls*, jamais on n'a pu savoir ce qu'il est... Sa fille était une enfant dans ce temps-là...

— Après tout, dit le chasseur, peu importe ce qu'est et d'où est venu M. Blumenbach; il a les manières d'un *gentleman*, et sa fille est parfaitement élevée. Quel dommage qu'il soit venu enfouir cette pauvre enfant au fond des bois, dans une solitude sauvage où elle ne peut voir personne!

— Il passe assez souvent des *lumberers* aux *Grand Falls*, répliqua vivement Toby Harving.

— Et l'on dit même qu'ils y font grand tapage, interrompit le chasseur.

— Sans doute ils font du bruit, ils rient, ils chantent comme de braves gens, amis de la joie... Dame! ils ne sont pas aimables, élégans comme des *gentlemen;* mais croyez-vous qu'un maître flotteur, à la tête de son vaillant équipage, et qui a sous ses pieds pour mille livres sterling de bois flottant, ne vaille pas un *dandy* de la vieille Angleterre? Je ne suis pas sujet britannique, moi, monsieur, mais bien citoyen américain; je suis né aux sources de la rivière Saint-John, dans l'état du Maine.

— Eh bien! un coup de mon vieux rhum à la santé de l'*uncle Sam* (1) et de tous ses enfans, répliqua le chasseur. Maintenant, maître flotteur, je vais m'étendre devant votre feu, si vous le permettez, et dormir ici à la garde des étoiles...

Maître Toby s'en alla prendre place auprès de ses *lumberers*, profondément piqué que le chasseur aimât mieux passer la nuit au grand air que de partager son gîte. Celui-ci attacha au pied d'un arbre son cheval fatigué, et, s'enveloppant dans les plis d'un épais manteau doublé de fourrures, il se mit en devoir de dormir. Durant plusieurs heures, les flammes du foyer jetèrent de vives lueurs à travers les bois; mais vers minuit elles s'éteignirent, et quand les premières étoiles pâlirent au firmament, une épaisse gelée blanche, répandue sur les herbes et sur les feuilles des arbres, donnait un aspect d'hiver à ces forêts toutes parées de la fraîche végétation du printemps. Dès que l'aube parut, le soleil, qui répandait sa jaune lumière à travers la brume, ne tarda pas à lancer un pâle rayon sous les nuages, et ceux-ci, s'abaissant lentement sur l'horizon, finirent par envahir tout le ciel. Le vent était changé; il soufflait du sud. La pluie commença aussitôt à tomber, et la gelée fondit immédiatement sous l'influence d'une brise plus chaude.

Cependant les *lumberers* s'occupaient à lever leur camp; ils transportaient sur le radeau tous leurs ustensiles, haches, marteaux et marmites. De son côté, le chasseur, accroupi devant le foyer, dont il rallumait les tisons, faisait bouillir dans une théière le café du matin; son cheval était sellé et bridé. — Maître flotteur, et vous tous, *lumberers*, dit-il à haute voix, approchez, je vous prie; le temps est humide, une tasse de café vous fera du bien avant de partir.

Les *lumberers* arrivèrent au plus vite; chacun d'eux tenait à la main son gobelet de fer-blanc. Le chasseur leur versa le café en y ajoutant ce qui lui restait de rhum, et ils prirent congé de l'étranger en déclarant qu'il était un parfait *gentleman*.

(1) Jeu de mots par lequel on traduit le monogramme *U.-S.*, *United-States*, États-Unis.

— Ah ! dit Toby Harving à ses hommes, vous avez la vue courte, vous autres. Parce qu'il vous a donné quelques oiseaux de sa chasse et un peu de café, vous voilà contens?... Moi, je n'aime pas à rencontrer dans nos forêts ces promeneurs aux belles manières; ils auront bientôt pris notre place !... Vous verrez quelque jour ces gens-là tracer des routes par ici, barrer les cours d'eau par des digues pour y installer des moulins, et les grands arbres tomberont, et puis adieu le métier de *lumberer!*

Pendant qu'il parlait ainsi, les bûcherons poussaient au milieu du courant le radeau, dont il larguait lui-même les amarres. Au premier mouvement que fit la masse de bois emportée par les eaux assez rapides de la rivière Saint-John, les gens de l'équipage poussèrent un triple hurrah qui ébranla les bois d'alentour. Le bruit de ces voix puissantes, répété par les échos, allait se perdre au fond des clairières que la hache des bûcherons avait pratiquées sur les deux rives du fleuve, et il retentissait comme une menace à l'adresse des arbres trois fois séculaires qui penchaient leurs longs rameaux au-dessus des places laissées vides par leurs compagnons disparus. La lourde machine voguait lentement sur les eaux vertes, partout constellées de gouttes de pluie. Elle se déroulait comme un serpent gigantesque et se tordait aux tournans de la rivière avec de sourds craquemens; puis les grandes rames, frappant les flots à de longs intervalles, redressaient la tête et la queue du radeau, qui poursuivait sa marche sous la sombre voûte des forêts, en jetant l'épouvante parmi les cormorans et les sarcelles. Des hérons huppés qui s'en allaient eux-mêmes à la dérive, perchés sur des troncs d'arbres que les crues du printemps avaient entraînés avec les derniers glaçons, regardaient d'un œil surpris cet amas de poutres flottantes, monté par une douzaine d'hommes qui semblaient sous leurs couvertures grises des tas de neige tachés par la pluie, et lorsque le radeau passait près d'eux, ils s'élevaient doucement sur leurs ailes arrondies et fuyaient le cou tendu, les jambes pendantes, vers les anses solitaires.

Pendant ce temps-là, le chasseur se remettait en selle et partait au trot, couvert de son manteau fourré et poussant à travers les halliers, dont chaque arbre versait sur lui l'eau qui filtrait lentement à travers le feuillage. Arrivé au milieu d'une éclaircie d'où il apercevait encore le cours du Saint-John, il s'arrêta et considéra pendant quelques minutes les *lumberers*, qui s'enfonçaient au loin sous le sombre dôme des grands arbres inclinés sur les deux bords de la rivière. Maître Toby, debout à la proue du radeau, signalait du geste à son équipage la route à suivre pour éviter les sables et les rochers; puis de sa grande main, levée au-dessus de sa tête, il réglait le mouvement plus ou moins rapide des avirons, pareil au

chef d'orchestre qui indique les *forte* et les *piano* aux exécutans placés sous sa direction. Il y avait dans cet homme ignorant de toute poésie, voué à la destruction de tout ce qui charme le poète et l'artiste, une certaine grandeur. Au milieu de cette solitude silencieuse que la pluie rendait plus morne encore, il représentait la vie, le mouvement, l'action humaine, à laquelle tout ce qui existe sur la terre doit tôt ou tard obéir et se soumettre.

Les *lumberers* avec leur radeau se rendaient au même point que le chasseur avec son cheval; seulement, comme les premiers suivaient toutes les sinuosités de la rivière Saint-John et ne faisaient que flotter au fil de l'eau qui les emportait, le cavalier prit bien vite sur eux une grande avance. Vers midi, le soleil se montra au milieu des nuages qui se dispersaient vers le nord et se groupaient en masses blanchâtres, comme il arrive toujours après la pluie du printemps dans les climats tempérés. C'est à ce moment que le chasseur parut devant la barrière qui marquait l'enceinte du terrain appartenant à M. Blumenbach. La blanche maison, ornée d'une galerie et bâtie à mi-côte dans une position qui dominait le cours du Saint-John, semblait plus avenante encore sous les rayons d'un soleil de mai. Dans les forêts américaines, au milieu des défrichemens que signalent les troncs d'arbres noircis par le feu, — et nommés *stumps* par les colons anglais, — le moindre cottage, construit en bois et couvert avec des écorces enlevées aux sapins ou aux cyprès, prend une physionomie souriante et sérieuse à la fois.

L'habitation de M. Blumenbach occupait un assez grand espace planté d'orge et de maïs. On y voyait encore çà et là de vieux arbres, laissés debout dans l'intention d'imiter les massifs disposés au milieu d'un parc. Dans la cour qui précédait la demeure du planteur s'élevaient deux corps de bâtimens formant les ailes du logis principal : à gauche se trouvait la ferme proprement dite avec les écuries, les étables et les nombreux hangars; à droite, un pavillon construit avec plus de soin, et qu'eût occupé le gérant des cultures, s'il y en avait eu un. C'est dans ce pavillon que demeurait depuis quelques semaines sir Henri Readway, le chasseur que nous avons vu demander aux *lumberers* un gîte pour la nuit. Sir Henri, en qui le soupçonneux Harving croyait voir un ingénieur chargé d'explorer le pays pour y percer des routes et y établir des moulins à eau, était tout simplement un *sportsman*, un touriste chercheur d'aventures, qui, après avoir servi quelques années et beaucoup chassé dans l'Inde, avait quitté la carrière militaire pour se livrer plus librement à sa passion favorite. Il appartenait à cette classe de *gentlemen* intelligens, actifs, doués à la fois du sentiment de la poésie et de l'esprit pratique propre à la race britannique. Ces voyageurs intrépides étudient à fond les pays qu'ils ont l'air de traver-

ser en courant; ils en devinent et en apprécient les ressources. Dans l'intervalle de leurs excursions lointaines, ils recueillent leurs impressions, y joignent des réflexions de toute sorte, et livrent le tout au public dans des livres simplement, sagement écrits, et qui sont lus. Sans doute, le *moi* tient une bonne place dans ces récits, mais on y trouve presque toujours d'utiles indications, des aperçus judicieux sur le parti à tirer de certaines contrées plus ou moins négligées. Le côté pratique de ces relations est immédiatement saisi par les lecteurs anglais, toujours à la piste des entreprises à fonder au loin, et il arrive que le chasseur épris de la vie sauvage, le *sportsman* qui a célébré avec enthousiasme les forêts abondantes en gibier et les charmes de la solitude, devient à son tour, — et sans en être trop fâché, — l'instigateur de ces défrichemens immenses qui porteront le coup mortel à tout ce qui l'a séduit, à tout ce qui lui a procuré des émotions dont il gardera le souvenir jusqu'à son dernier jour.

Mettant pied à terre, sir Henri Readway confia son cheval aux mains d'un palefrenier et se hâta d'échanger son costume de coureur de bois contre la tenue irréprochable d'un homme du monde. Sa toilette achevée, il se dirigea vers le salon de son hôte. M. Blumenbach, assis devant une petite table, auprès d'un grand feu, — on en allume presque toute l'année quand on vit au milieu des bois, — était occupé à copier de la musique.

— Sir Henri, s'écria-t-il en s'avançant avec empressement vers celui-ci, d'où venez-vous? où avez-vous passé ces deux nuits? Vous nous avez causé beaucoup d'inquiétude, mon ami! Les ours, les loups,... que sais-je? je craignais pour vous les mauvaises rencontres. Aussi ai-je fait plus de dix fautes en copiant ce morceau... Ah! sir Henri, ma fille n'a d'autre professeur ici que moi : il faut que je lui enseigne le français, l'histoire, la musique, enfin le peu que je sais; mais vous n'avez pas déjeuné?... Passons dans la salle à manger... Holà, Bill, servez au plus vite.

Bill était un vieux serviteur né dans la Nouvelle-Écosse, un *New-Scotian*. Il obéissait lentement, mais avec ponctualité et sans jamais rien dire. Au bout d'un quart d'heure, de fortes pièces de bœuf et des tranches de venaison parurent sur la table avec la bière et le *claret*. Tout le service était de faïence bleue, avec de grands dessins représentant des palais, des cathédrales, des vues de Londres, des châteaux avec leurs parcs. Le goût français n'accepte pas volontiers ces peintures grossières assez maladroitement placées au fond des plats, mais au-delà des mers elles ont un double avantage : à l'Européen, elles rappellent les souvenirs du vieux monde, et elles inspirent au créole élevé loin de la mère-patrie une admiration mêlée de respect pour les pays où l'on voit de si belles choses.

Sir Henri mangea de fort bon appétit, tout en racontant à M. Blumenbach les incidens de son excursion de la veille. Il en était à sa rencontre avec les *lumberers*, lorsque Johanna, la fille de son hôte, entra dans la salle à manger. Sir Henri se leva pour la saluer.

— Restez assis, monsieur Readway, lui dit la jeune fille; je venais voir, mon cher père, si vous avez achevé la copie de cette cantate dont vous m'avez parlé...

— Pas encore, mon enfant, répondit le planteur; tu l'auras ce soir... Sir Henri s'était égaré, comme je l'avais supposé... Il y a vraiment de l'imprudence à se lancer seul dans ces forêts, et, sans la rencontre qu'il a faite des *lumberers* et de leur chef Toby Harving, il fût peut-être mort de faim.

— Est-ce que les *lumberers* sont en route? demanda la jeune fille, un peu troublée.

— Ils sont partis ce matin même des *Little Falls*, répliqua sir Henri. Vraiment, monsieur Blumenbach, c'est un étrange personnage que ce maître flotteur, ce Toby Harving, comme vous l'appelez. Il a l'air vif, le regard intelligent et fier, mais il semble que la vue d'un autre homme que lui et les siens au milieu de ces solitudes lui donne sur les nerfs.

— L'habitude de vivre loin des villes, indépendant au fond des bois, rend parfois l'homme défiant et peu sociable... Je connais cet homme depuis plusieurs années; quoique ses dehors soient un peu rudes, je ne crois pas qu'il ait le cœur mauvais.

— Hum! dit sir Henri; il ne fera jamais de mal à qui ne le gêne pas, mais...

— Est-ce que vous avez eu avec lui quelque altercation, monsieur Readway? demanda la jeune fille.

— Non, non, dit sir Henri, et à quel propos d'ailleurs? J'ai pris place au feu de son bivac, et il n'a pas eu lieu de se repentir de ma visite, ni lui, ni les siens... Je veux dire seulement qu'il a paru peu satisfait de me voir arriver à son camp, et encore moins d'apprendre que je suis l'hôte et le commensal de M. Blumenbach... Vous comprenez, miss, que j'ai évité toute discussion avec ce flotteur américain...

— Eh bien! répondit M. Blumenbach, ce flotteur est un personnage important. Dans un pays où chacun est le fils de ses œuvres, il occupe un certain rang parmi tous ces petits planteurs qui défrichent de leurs propres mains un sol couvert de broussailles et enseveli sous la neige pendant six mois. Il a pris l'habitude de nous faire deux visites chaque année, quand il descend la rivière avec son radeau et quand il retourne vers les sources du Saint-John... Nous tâchons de lui faire bon accueil, bien que ses façons, un peu familières, nous déplaisent plus que nous n'osons le laisser voir...

— Je me charge de le mettre à la raison, dit sir Henri. En vérité, il serait étrange qu'un homme grossier s'imposât de la sorte à une famille respectable... Voyons, miss Johanna, voulez-vous que je vous délivre des visites de cet homme?

— L'entreprise serait périlleuse, répondit la jeune fille, et vous pourriez vous attirer quelque malheur.

— Quel malheur? demanda sir Henri; je lui ferai entendre que sa présence vous est désagréable...

— Et il vous provoquera, interrompit M. Blumenbach. Ses visites sont rares; elles constituent un ennui de quelques heures qui se renouvelle deux fois par an, et voilà tout... Puis, ayant fait signe à sa fille de se retirer, il ajouta : Sir Henri, savez-vous pourquoi je suis ici, au fond des forêts canadiennes, loin de la Suisse, où je suis né? C'est que, moi aussi, j'ai été provoqué, et j'ai eu le malheur de tuer mon adversaire. En vain j'ai cherché à étouffer en moi le souvenir de ce meurtre; il m'a fallu partir, abandonner les lieux témoins de cette fatale rencontre, quitter à jamais le vieux monde pour m'exiler dans cette jeune Amérique, où je tâche de ne plus entendre parler de ma patrie... Au nom du ciel, sir Henri, ne faites rien, ne dites rien qui puisse amener entre vous et cet homme une querelle sérieuse... La paix que j'espérais trouver ici serait à tout jamais troublée... Vous me le promettez, sir Henri?

— Oui, répondit celui-ci, je vous promets d'être patient...

Ils se levèrent tous les deux, M. Blumenbach pour retourner au salon et sir Henri pour se retirer dans le pavillon qu'il habitait. Johanna, accoudée sur l'appui d'une fenêtre haute, promenait mélancoliquement ses regards sur le vaste horizon de forêts qui l'entourait. A un mille, vers l'ouest, grondaient sourdement les *Grand Falls,* au-dessus desquelles la lumière du soleil, tamisée par la vapeur des eaux, produisait un brillant arc-en-ciel. Des aigles à tête blanche planaient dans le ciel et se posaient parfois sur les branches mortes des vieux pins; les canards et les oies sauvages passaient en troupes serrées, regagnant les bords du lac Huron et du Lac-Supérieur. Ce qui restait de neige dans les clairières disparaissait rapidement sous le souffle du vent du sud, et le cardinal au plumage de feu faisait entendre, sous les touffes des sorbiers et des hêtres, son cri plaintif, qui annonce le printemps. Dans ces régions, qui sont soumises à un climat aussi froid que celui de la Russie pendant l'hiver, — bien qu'elles se trouvent placées sous des latitudes beaucoup plus élevées, — il y a au mois de mai des journées d'une douceur ineffable, où la végétation, longtemps comprimée, se développe d'une façon merveilleuse. Il semble que l'on voie les bourgeons se gonfler, la séve monter en bouillonnant de la racine à la cime des plantes. Le feuillage resplendit d'une teinte

glauque pareille à celle des eaux d'un lac. Çà et là, dans les endroits marécageux, pendent du haut des branches dénudées les longues touffes de mousse grise qui donnent au paysage un aspect étrange. Ce sont pour la plupart des arbres semblables aux nôtres, mais là ils ont acquis des proportions énormes, leur port est plus majestueux, leurs rameaux s'étalent plus librement. A les voir serrés les uns contre les autres, se touchant tous par l'extrémité de leurs branches et couvrant de leur ombre les jeunes semis qui sont nés de leurs graines fécondes, on croirait qu'ils cherchent à se défendre contre les attaques des émigrans; mais cet aspect a quelque chose de triste et d'accablant : on dirait que cette nature muette et solennelle attend le maître auquel la Providence l'a destinée. Était-il étonnant qu'une jeune fille, transportée au sortir de l'enfance dans ces régions si peu animées, y eût contracté des habitudes de mélancolie et de méditation solitaire? Seule avec son père, qui l'aimait tendrement, mais qui ne souriait presque jamais, Johanna éprouvait un secret ennui dont elle ne pouvait se rendre compte.

II. — LES GRAND FALLS.

Le soir de ce même jour, à l'heure où le soleil colorait de ses derniers rayons les nuées blanches suspendues au-dessus du dôme des forêts, le radeau conduit par Toby Harving parut à un demi-mille des *Grand Falls*. Il s'avançait avec une rapidité croissante, le courant augmentant de vitesse par l'effet de l'attraction de la cataracte; mais les *lumberers*, qui connaissaient le danger, s'approchèrent insensiblement du rivage. Dès qu'ils sentirent le radeau entraîné par une force qu'il leur serait bientôt impossible de maîtriser, ils l'amarrèrent solidement aux arbres voisins, remettant au lendemain la grande opération qui consiste à lancer par-dessus les chutes la lourde masse de bois flottant. Durant la nuit, ils menèrent joyeuse vie à la taverne de *l'Aigle d'or*, la plus importante des rares stations qu'ils rencontraient dans le long trajet des *Little Falls* à Frederictown; puis, au point du jour, reprenant leur labeur de la veille, ils poussèrent de nouveau le radeau au milieu du courant. A un signal donné par leur chef, tous les *lumberers* sautèrent dans une barque qui les ramena au rivage.

— *Let go!* laisse aller! cria solennellement maître Toby Harving, jetant en avant ses bras robustes comme pour donner une impulsion plus forte encore au radeau, dont la tête atteignait déjà le bord de la cataracte. Les poutres de l'avant, attirées par l'abîme béant, firent le plongeon, entraînant à leur suite toute la longue et compacte masse de bois qui fut immédiatement disjointe et rompue. Le

craquement des liens brisés et le bruit des troncs d'arbres à peine dégrossis qui se choquaient en tourbillonnant dominèrent un instant la grande voix de la cataracte, puis tout disparut dans une épaisse vapeur blanche pareille à celle qui se dégage d'une chaudière en ébullition. Les fragmens du radeau roulaient en désordre et se heurtaient dans le gouffre comme des naufragés qui s'accrochent les uns aux autres. Telle est la puissance de ces grandes chutes qu'elles tordent et brisent en morceaux dans leurs terribles étreintes les arbres les plus robustes. Ces magnifiques enfans de la forêt, qui avaient pendant des siècles défié la tempête, l'eau si légère, si transparente, qui se résout en brouillard au choc des rochers, les promène, les roule, les secoue et les broie les uns contre les autres comme des joncs desséchés; mais il faut que l'abîme vomisse la proie qu'il a engloutie. Après avoir été pendant une heure ballottées en tous sens, les pièces de bois reprennent lentement le fil de l'eau; le courant, qui les ressaisit une à une, les ramène peu à peu vers le centre de la rivière. C'est alors que les *lumberers*, montés sur des bateaux, courent à force de rames après les débris errans de leur radeau; ils les conduisent ensuite le long du rivage, où ils doivent recommencer leur pénible travail. Il leur faut pour la seconde fois lier ensemble ces pièces de bois isolées, en former un tout compacte, une masse flottante qui poursuivra sa route, sans rencontrer d'obstacles sérieux, jusqu'à Frederictown, à l'embouchure de la rivière Saint-John.

Le passage d'un radeau à travers les *Grand Falls*, avec ses diverses péripéties, présentait un spectacle assez curieux; aussi les habitans du voisinage s'étaient-ils rassemblés sur le bord de la rivière pour y assister de plus près. M. Blumenbach, sa fille et leur hôte, sir Henri Readway, le contemplaient du haut de la berge. Au milieu des vaillans *lumberers* qui opéraient à travers les eaux le sauvetage des troncs d'arbres disséminés par la violence du courant, maître Toby Harving se faisait remarquer par la vigueur de ses bras et la rapidité de ses mouvemens. Quand la partie la plus difficile de cette ingrate besogne fut achevée, et qu'il ne resta plus qu'à dresser sur le radeau la tente qui sert d'abri à l'équipage, les flotteurs allèrent une fois encore se reposer à la taverne de *l'Aigle d'or*. Un tiers environ du bois dont se composait le radeau avait été mis en pièces dans le périlleux passage des *Grand Falls*, mais il restait tant d'autres arbres debout au sein des forêts canadiennes que personne ne s'affligeait d'une perte aussi considérable. Encore moins s'occupait-on d'obvier à cet inconvénient par l'établissement d'un canal latéral à la rivière.

Maître Toby Harving, voyant ses gens attablés à la taverne et dis-

posés à y faire une longue pause, profita du moment pour aller rendre à M. Blumenbach sa visite accoutumée. Il n'avait point pris sa part des copieuses libations auxquelles ses *lumberers* s'étaient abandonnés la nuit précédente. Son regard était sérieux; il semblait préoccupé de quelque affaire importante et marchait à grands pas, serré dans sa large ceinture de laine rouge, le chapeau de feutre gris incliné sur le front. Sous son bras, il portait la longue carabine sans laquelle il ne quittait jamais son radeau. Ses mocassins de peau de caribou se posaient sur le sol sans produire le plus léger bruit; il y avait dans toute la personne du maître flotteur, si singulièrement équipé, une certaine élégance sauvage parfaitement en harmonie avec le milieu dans lequel il vivait. Arrivé devant l'habitation de M. Blumenbach, maître Toby ouvrit la barrière et traversa lestement la cour.

— John Blum est à table? demanda-t-il au domestique Bill, qui se montrait à l'entrée du vestibule, portant sur un plateau les tasses et le café.

— Oui, répondit froidement le vieux serviteur, qui n'aimait pas à entendre appeler son maître John Blum tout court.

— Très bien, fit Toby Harving, et il entra dans la salle à manger après avoir déposé à la porte sa lourde carabine, dont la crosse retentit sur le parquet. Les trois convives, M. Blumenbach, sa fille Johanna et sir Henri Readway, éprouvèrent à la vue du *lumberer* une impression désagréable qu'ils essayèrent de dissimuler; mais l'accueil était si froid que le nouveau-venu resta debout au milieu de la salle à manger.

— Prenez place à mes côtés, *master* Harving, dit M. Blumenbach en lui offrant un siége. Vous voilà une fois encore en route pour Frederictown?

— Ah çà! dit à haute voix le maître flotteur, sans répondre à la question qui lui était adressée, est-ce que vous ne me reconnaissez plus, Johanna? Décidément je commence à croire que je suis de trop ici!

— Qu'est-ce qui peut vous donner une pareille idée, maître Harving? répondit Johanna. N'avez-vous pas été toujours bien reçu chez mon père?

— C'est vrai, répliqua le *lumberer*; mais mon costume de sauvage vous choque peut-être aujourd'hui à cause de ce *gentleman* qui est assis près de vous, miss!... Avant-hier pourtant ce *gentleman* a paru très heureux de partager avec nous un peu de biscuit et de porc salé...

— J'avais faim, répondit sèchement sir Henri.

— Et la faim apprivoise le loup, comme dit le proverbe.

— La comparaison est blessante, dit sir Henri visiblement irrité. Je vous ai laissé mon gibier pour votre dîner du lendemain; donc nous sommes quittes.

— Aussi je ne vous demande rien, monsieur le chasseur, repartit Toby Harving avec exaltation; si vous avez quelque chose à réclamer, ma carabine est à la porte...

— *Heinrich! Heinrich! aus Liebe für mich!* (Henri! Henri! pour l'amour de moi!) dit à demi-voix Johanna sans songer que sir Henri ne pouvait entendre l'allemand.

A ces mots, prononcés avec un accent ému, sir Henri, qui était devenu rouge de colère, retrouva tout son calme, et s'adressant au *lumberer :* — Monsieur Harving, lui dit-il, j'ai trop longtemps vécu en Orient pour ignorer le prix de l'hospitalité... Je vous remercie de celle que vous m'avez accordée.

— A la bonne heure! s'écria le maître flotteur en se redressant avec fierté. Tenez, monsieur Blumenbach, il m'aurait été désagréable d'avoir à vider une querelle chez vous en présence de votre fille, que je ne voudrais pas effrayer... Écoutez-moi, j'ai quelque chose à vous dire. Vous savez bien que voilà déjà dix ans que je mène la profession de *lumberer*, descendant le Saint-John avec mon bois flotté et retournant à pied vers les forêts des *Little Falls;* mais le métier me fatigue, et je songe parfois à me retirer... J'ai quelques fonds placés sur les banques d'Augusta et de Portland (1). Mon rêve serait de m'établir dans l'une de ces deux villes et d'y fonder une maison de commerce. Si vous vouliez vous associer à moi, nous ferions de belles affaires sous la raison *Harving, Blumenbach and C°.*

— Non, non, répliqua doucement M. Blumenbach, je veux rester ici...

— Tenez, reprit le *lumberer*, jamais il n'y aura ici ni grande ville ni commerce important. Vous n'y ferez rien.

— Peut-être avez-vous raison; mais enfin j'aime la solitude, la vie au milieu des bois.

— Et votre fille, monsieur Blumenbach? êtes-vous bien certain qu'elle se plaise dans cette solitude que vous ne voulez pas quitter, et où elle ne voit personne, comme le remarquait l'autre soir le *gentleman* que voici?

Sir Henri avait achevé de déjeuner; il se promenait de long en large, sans faire aucune attention aux paroles du *lumberer*, qui prenait son repas tout en causant avec une grande volubilité. Cette indifférence du *gentleman* irritait le maître flotteur, qui attachait

(1) Villes principales de l'état du Maine.

beaucoup d'importance aux projets d'établissement dont il entretenait M. Blumenbach. Après un moment de silence, il reprit en élevant la voix : — Croyez-moi, John, allons nous fixer dans quelque ville du Maine, ou à Boston, si vous le préférez; nous y ferons figure!... Voyons, Johanna, qu'en dites-vous?

— Mais, reprit la jeune fille, ce sont là des affaires dont je n'ai point à me mêler.

— Bien au contraire, répliqua vivement maître Toby; tout le succès de mon entreprise dépend de vous... Est-ce que vous ne vous êtes aperçue de rien, Johanna?... Est-ce que vous ne me comprenez pas, monsieur Blum?... Et vous, monsieur le chasseur, est-ce que vous ne devinez pas?

— De quoi est-il question? demanda nonchalamment sir Henri.

— En vérité, c'est un parti pris! Personne ne veut m'entendre... Je propose à mon ancien ami John Blum une magnifique affaire, il me répond à peine... Et quand je parle de devenir son gendre, Johanna ouvre de grands yeux comme si elle ne s'était jamais attendue à une pareille demande!

Ayant ainsi parlé, le maître flotteur croisa les bras sur sa poitrine, et regarda M. Blumenbach, qui demeurait silencieux ainsi que sa fille. Le désappointement de Toby Harving fut immense. Ce n'était pas sans faire un certain effort sur lui-même qu'il avait mis au jour le secret de sa pensée. Il aimait Johanna d'un amour sincère, non pas à cause de la grâce délicate qui la distinguait, mais parce qu'elle était comme le point lumineux de ses longs et pénibles voyages. Il l'avait vue grandir, il avait toujours été reçu chez son père avec une courtoisie qu'il prenait pour l'effet d'une préférence marquée; enfin il se considérait à tous égards comme l'égal de ce planteur venu d'Europe, croyait-il, pour demander à l'Amérique l'aisance qu'il n'avait pas trouvée dans sa patrie. Mainte fois, en voguant sur le Saint-John, maître Toby Harving avait calculé les bénéfices déjà réalisés et entrevu le jour où il lui serait permis de demander à son ami John Blum la main de sa fille Johanna. Ce jour était arrivé, et sans plus tarder, sans être embarrassé par la présence d'un tiers, et profitant de son passage périodique aux *Grand Falls*, il s'était expliqué sur ses projets d'avenir. L'idée d'un refus ne s'étant pas même offerte à son esprit, le silence de M. Blumenbach et l'étonnement manifesté par Johanna lui causèrent une grande tristesse. Le cœur de cet homme rude, aux habitudes grossières, fut saisi d'un chagrin poignant, et des larmes montèrent à ses yeux.

— Miss Johanna, ma chère petite Jany, *dear little Jany*, vous ne voulez donc pas me répondre? dit-il d'une voix altérée par la

douleur. Vous ne savez donc pas que j'ai pensé à vous jour et nuit pendant mes longs trajets des *Little Falls* à Frederictown? Vous ne savez donc pas que je vous aime?... Où êtes-vous née? d'où vous viennent ces cheveux cendrés, ces yeux bleus comme l'aile du martin-pêcheur? Je l'ignore; mais ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai jamais rencontré sur ma route une jeune fille dont le regard ait produit sur moi une pareille impression...

Johanna faisait un mouvement pour sortir. Toby Harving s'avança vers elle, et, cherchant à la retenir : — Jany, Jany, lui dit-il, écoutez-moi; c'est peut-être la dernière fois que je vous parle. Pourquoi donc m'avez-vous accueilli avec un sourire toutes les fois que je paraissais devant vous? Était-ce de la peur?... Mais je n'ai jamais fait de mal à personne, vous le savez bien... C'était donc par pitié pour un *lumberer*, pour un homme sans éducation, qui passe sa vie sur l'eau et dans les forêts comme un sauvage?... Mais je ne veux pas de votre pitié, miss, car je ne suis l'inférieur de qui que ce soit. Et maintenant que vous voulez fuir ma présence, serait-ce par mépris pour moi?

— Maître Harving, interrompit le père de Johanna, ma fille est bien jeune; vos paroles nous ont pris à l'improviste, et ce ne sont pas là des questions qui se puissent résoudre en un instant... De grâce calmez-vous.

— Subterfuge et tromperie! reprit vivement le *lumberer*. Il vaudrait mieux me dire : — Ma fille n'est pas pour toi, pauvre flotteur; tu ne portes pas de gants, tu ne parfumes pas ta chevelure, tu ne te fais pas habiller à Londres ni même à Frederictown.... Tu travailles de tes grosses mains...

— Maître Toby, interrompit sir Henri Readway, qui donc vous a donné le droit d'insulter tout le monde ici?

Ces paroles, prononcées avec un flegme hautain, réveillèrent dans le cœur de Toby Harving les sentimens de haine et d'envie qui avaient été un instant comprimés par la douleur. Profondément blessé des mépris de cet étranger, auxquels Johanna et son père semblaient s'associer par leur silence, Toby Harving était debout au milieu de l'appartement, pâle de colère, les deux mains passées dans les plis de sa ceinture, et jetant sur sir Henri un regard menaçant. Celui-ci continuait de se promener de long en large, avec calme et à pas comptés, comme s'il eût été seul.

—Monsieur Readway, lui dit le père de Johanna, qu'effrayait l'exaspération de Toby Harving, vous savez ce que vous m'avez promis!

— Oui, répondit sir Henri, je me retire par égard pour vous.

— Et moi, dit à son tour le *lumberer*, je m'en vais; je vois bien qu'il n'y a plus place pour moi dans cette maison jadis si hospitalière... Et c'est vous, Jany, vous qui me trahissez ainsi! Vous joignez

vos dédains à ceux de cet étranger, qui désormais donne le ton chez vous! Prenez-y garde; vous ferez de moi un homme redoutable, un homme capable de tout!...

Deux heures après avoir proféré ces menaces, maître Toby Harving donnait à ses *lumberers* le signal du départ. Le grand radeau, diminué de tout ce que lui avait enlevé au passage le gouffre de la cataracte, s'allongea de nouveau sur les eaux du Saint-John. Excités par les libations du matin, les gens de l'équipage poussaient des cris joyeux en agitant leurs puissans avirons; mais leur chef, assis sur un bloc de bois à l'arrière du radeau, se tenait silencieux, la tête entre les mains : il semblait en proie à une agitation violente. Tout à coup il se leva, et, tournant les yeux vers l'habitation de M. Blumenbach, il aperçut à la fenêtre du pavillon sir Henri Readway qui le regardait avec un lorgnon. Un frisson nerveux parcourut tous les membres du *lumberer;* par un mouvement rapide, il saisit sa carabine, en dirigea le canon vers le *gentleman* et fit feu. La balle, sifflant dans l'air, atteignit sir Henri à l'épaule, mais sans lui faire d'autre mal que d'effleurer légèrement la chair.

— *Good bye, lumberer!* cria le *gentleman* en faisant un porte-voix de ses deux mains. — Et il ôta tranquillement son habit pour essuyer le sang qui coulait de sa légère blessure.

— Qu'y a-t-il? demanda M. Blumenbach, accourant en toute hâte vers sir Henri.

— Rien, répondit celui-ci; pour me donner une preuve de son estime et de son amitié, cet homme a tiré, — de trop loin heureusement, — une petite salve en mon honneur.

III. — LES LACS AUX AIGLES.

Les échos du rivage qui se renvoyaient le bruit de la détonation éveillèrent de tristes pensées dans l'âme de M. Blumenbach et de sa fille. La criminelle action du *lumberer* dénotait toute la violence de ses passions; désormais il était l'ennemi déclaré, irréconciliable de sir Henri et de ses hôtes. Étranger à ce pays qu'il devait quitter à la fin de l'été, sir Henri ne se préoccupait guère des rancunes de maître Toby Harving; il traitait de faiblesses les appréhensions de Johanna et de son père.

— C'est à moi qu'il en veut, disait-il en riant, et je me charge de le dompter, si jamais il reparaît devant moi; mais, bah! il ne reviendra plus, et vous serez débarrassés de ses visites importunes.

— Nous entendrons parler de lui tôt ou tard, reprit M. Blumenbach; soyez-en certain,.. et ce ne sera plus en ami qu'il se présentera. Vous avez été dur pour lui, sir Henri...

— Et vous, miss Johanna, reprit sir Henri, êtes-vous contente de moi? Ai-je été assez débonnaire, assez patient?...

— Ne parlons plus de cela, je vous en conjure, répliqua la jeune fille; le seul bruit de la cataracte qui gronde là-bas suffit à me faire peur; il me semble entendre la voix du *lumberer* en colère...

— Allons, dit sir Henri, vous manquez de courage, miss Johanna; il faut que je vous apprenne à être brave... comme une miss anglaise;... le voulez-vous?

— Oh! oui, répondit-elle avec un sourire.

— Eh bien! voici les beaux jours; nous monterons à cheval, nous courrons dans la forêt, nous irons à la chasse, à la pêche; votre père se joindra à nous dans toutes ces parties de plaisir, et nous viendrons à bout d'égayer ces solitudes, où la vie serait insupportable, si l'on ne savait s'y créer des ressources contre l'ennui. Le soir, nous lirons; la poésie a tant de charme au milieu d'une nature sauvage!.. Et puis vous ferez de la musique, et je vous écouterai avec ravissement chanter ces beaux airs allemands que votre père vous a fait apprendre. Quand vous répétez avec lui ces duos au rhythme vibrant qui expriment l'union de deux âmes éprises de l'idéal ou l'élan de deux cœurs exaltés par la passion, il semble qu'un monde inconnu, qui n'est ni la vieille Europe, ni la jeune Amérique, ni l'Asie mystérieuse, s'ouvre devant moi, et je me trouve entraîné vers les perspectives grandioses que Milton, le poète aveugle, entrevoyait avec les yeux de son esprit.

Sir Henri n'était rien moins qu'un lettré ou un philosophe. Il avait beaucoup voyagé et beaucoup réfléchi tout en agissant le plus possible. Rien ne lui semblait plus déplorable que ces existences inactives, languissantes, auxquelles se condamnent tant de personnes intelligentes, parce qu'elles ignorent l'art de vivifier leur esprit et de remplir leurs journées. Il avait remarqué chez Johanna un peu de cette langueur, de cette propension à se laisser aller à l'ennui, et chez le père de celle-ci un fonds de chagrin qu'il se croyait de force à dissiper, au moins en partie. Par ses conversations, il cherchait à ranimer chez son hôte l'instinct du mouvement et le goût des distractions de tout genre. Johanna l'écoutait avec une attention émue. C'était la première fois que les idées d'art et de poésie, dont elle avait le pressentiment, lui étaient nettement révélées. Il lui semblait qu'une lumière nouvelle venait éclairer ce monde de forêts et de solitude qui l'entourait.

Les poètes dont son père avait rassemblé les œuvres dans la petite bibliothèque du salon devinrent pour elle des amis qui devaient l'initier à cette vie de l'intelligence sans laquelle l'autre n'est rien. Dans la musique, qui n'avait été jusque-là qu'une récréation pour elle, la jeune fille découvrait une source d'émotions vives et suaves.

Ce que les leçons de son père ne lui avaient pas fait soupçonner, quelques mots d'un étranger passagèrement associé à sa monotone existence avaient suffi à le lui faire comprendre; mais cet étranger était jeune, élégant : il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, et sa parole était à la fois convaincante et sympathique. Dès lors tout fut changé en cette jeune fille blonde, un peu molle, naïve et plus jeune que son âge; elle franchit d'un bond tout l'espace qui la séparait encore de ses vingt ans. Ses yeux bleus s'animèrent d'un feu plus vif; il y eut dans tous ses mouvemens plus d'action et dans ses pensées plus d'élan. M. Blumenbach, sur qui pesait une mélancolique tristesse, et dont le visage sévère, encadré de cheveux blanchis avant le temps, ne se déridait que de loin en loin, subit, lui aussi, l'ascendant que sir Henri exerçait sur ceux qui l'approchaient. Il prit de nouveau goût aux plaisirs qu'il avait depuis longtemps abandonnés. L'exercice du cheval et de la chasse, les promenades sur l'eau, qui passionnaient sa fille, lui devinrent chaque jour plus agréables, et il retrouva dans son esprit cultivé, mais engourdi par le silence, une foule d'idées qui semblaient attendre le moment de se faire jour. Dans les conversations à trois sous l'ombrage des vieux arbres qui avaient jadis abrité les Indiens armés de l'arc et de la hache de pierre, M. Blumenbach, sa fille Johanna et sir Henri touchaient à tout ce qui intéresse l'homme né dans les grandes villes de l'Europe. Sous le toit de cette habitation perdue au sein des solitudes canadiennes, le feu sacré de la civilisation antique et moderne s'était ranimé avec une intensité nouvelle; il y brillait d'un éclat lumineux et tempéré sous la triple influence de l'expérience, de l'activité énergique et de la grâce candide : c'étaient comme les trois notes qui constituent l'accord parfait.

Il y avait dans les environs, à quelques milles autour des *Grand Falls*, une demi-douzaine de *farmers* vivant du travail de leurs bras. Comme ils étaient bons chasseurs, sir Henri prenait plaisir à les réunir, et de concert avec eux il organisait de grandes expéditions contre les lynx et les ours noirs. Ces colons, habiles tireurs, manquaient absolument de grâce et d'élégance; leur gaucherie faisait mieux ressortir les manières aisées de sir Henri, qui s'était constitué leur chef, et ils lui obéissaient volontiers, parce qu'il savait les rendre plus actifs, plus entreprenans qu'ils ne l'étaient d'habitude. Un jour qu'il s'agissait d'une grande battue autour des étangs nommés les Lacs aux Aigles (*Eagle Lakes*), la troupe des chasseurs auxiliaires ayant été convoquée, M. Blumenbach et sa fille montèrent à cheval et se joignirent à sir Henri. Celui-ci portait dans ces occasions solennelles une carabine rayée qu'il tenait en travers sur le devant de sa selle et un fusil double accroché en sautoir sur son dos. Bill, le vieux domestique de l'habitation, suivait

son maître; naturellement poltron, il s'étonnait de la hardiesse de miss Johanna et se promettait, mais en vain, de surmonter cette pusillanimité dont il avait honte. Heureusement pour lui, sa place était à l'arrière-garde, et personne n'était témoin des accès de frayeur qui venaient l'assaillir.

L'été régnait désormais dans ces régions au climat extrême, un été brûlant souvent troublé par des orages. Des nuées de mouches à la piqûre venimeuse s'agitaient sous l'ombre des forêts; c'était au bord des eaux que le gros gibier venait se réfugier, malgré les insectes, afin de pouvoir se désaltérer et se baigner. Les chasseurs, épars le long des lacs, faisaient lever çà et là des chevreuils qui passaient rapides comme la flèche en bondissant à travers les halliers. Plus d'un d'entre ces ruminans au pied léger tomba sous la balle des tireurs, et la chasse se poursuivait gaiement.

— En vérité, miss Johanna, dit sir Henri à la jeune fille, qui galopait près de lui, vous traversez les bois avec l'ardeur et la grâce de la déesse des chasseurs... Désormais je ne veux plus vous nommer que miss Diana!

— Votre compliment vient fort mal à propos, répliqua la jeune fille, je crois vraiment que mon cheval va m'emporter... Il se cabre... Holà! Bill!

— Le vieux Bill est bien loin derrière nous, dit sir Henri; tenez la bride d'une main ferme et frappez avec la cravache... Bravo! le voilà qui marche; le tout est de savoir s'y prendre. Caressez-le maintenant.

La jeune fille un peu émue passait sa main sur la crinière de son cheval, qui allongeait la tête et soufflait avec force; celui que montait sir Henri se mit à frissonner et demeura immobile, les oreilles dressées, les naseaux ouverts. — Bien, dit le hardi chasseur, nous allons avoir une aventure; faites signe à Bill d'arriver au plus vite, il tiendra nos chevaux, et nous aborderons l'ennemi à pied...

— Quel ennemi? demanda miss Johanna épouvantée.

— Bill, accourez, *old fellow*, prenez nos chevaux et restez à cette place, dit sir Henri. Parlant ainsi, il aida miss Johanna à descendre, lui remit entre les mains le fusil double, et marchant avec précaution vers un endroit fangeux, couvert d'herbes épaisses et de buissons épineux : — Tenez, miss Johanna, voici l'ennemi...

Un ours au pelage noir, à l'œil fauve, se levait en grognant; il avait l'air de gourmander le chasseur malappris qui le troublait dans ses méditations.

— A vous de tirer, miss! dit sir Henri. La jeune fille contemplait avec effroi la lourde bête au regard sournois, qui semblait compter sur sa force pour repousser l'attaque.

— A vous, miss Johanna! reprit sir Henri en lui faisant un rem-

part de son corps. Appuyez le canon du fusil sur mon épaule, visez en pleine poitrine dès qu'il se dressera sur ses pieds de derrière, et faites feu!...

— Impossible, dit la jeune fille, ma vue se trouble; je me sens près de défaillir...

— Si vous le manquez, je l'abattrai avec ma carabine; que craignez-vous? Voilà une belle occasion d'essayer votre courage...

La jeune fille fit ce que lui disait sir Henri; elle le fit machinalement d'abord, et parce qu'elle avait trop peur pour s'enfuir. Lorsque la bête se leva en rugissant, lorsqu'elle se montra debout, les pattes de devant étendues pour embrasser sa proie et la déchirer avec ses griffes aiguës, Johanna, subitement animée d'un accès de courage désespéré, appuya l'arme contre son épaule, et fit feu des deux coups. Les deux balles avaient porté; mortellement blessé dans la région du cœur, l'ours tourna sur lui-même, puis se roula dans d'affreuses convulsions au milieu des touffes d'herbe qu'il inondait de son sang.

— Il est mort, cria sir Henri; voici un brillant exploit!... Mais la jeune fille, étourdie par la double détonation et en proie à une émotion trop vive, sentait ses forces l'abandonner. Elle posa ses deux mains sur le bras de sir Henri, et, sa tête défaillante s'inclinant sur l'épaule du jeune chasseur, elle s'évanouit. Ses longs cheveux blonds flottaient au vent; l'arme était tombée de sa main, et sir Henri contemplait avec complaisance son visage pâle comme la fleur de l'églantier, dont les traits immobiles et calmes semblaient exprimer autant de confiance que d'effroi.

Cet évanouissement ne dura que quelques secondes. Miss Johanna rouvrit les yeux, regarda autour d'elle, et, sentant son visage si près de celui de sir Henri, elle se rejeta vivement en arrière.

— Mon Dieu! dit-elle d'une voix altérée, où est mon père? où est Bill?...

— Prenez mon bras, dit sir Henri; venez vous asseoir au pied de cet arbre.

La jeune fille repoussa doucement le bras que lui offrait sir Henri; elle alla se réfugier à l'ombre d'un frêne, à cent pas de l'endroit où l'ours râlait en se tordant sur l'herbe; sir Henri l'acheva d'un coup de sa carabine tiré à bout portant. Bill cependant avait pris la fuite, emmenant avec lui les deux chevaux, et il courait à travers la forêt; il avait fini par s'embourber sur le bord d'un des lacs, et là, se croyant menacé par l'animal qui venait d'être abattu, il criait de toutes ses forces : Un ours! un ours!... Miss Johanna! mon maître! où est mon maître?... Les chasseurs, attirés par le riple coup de feu, arrivaient de toutes parts; M. Blumenbach ne arda pas non plus à paraître : il fut le seul qui ne rit point de la

piteuse mine que faisait Bill, enfoncé dans la fange jusqu'à la ceinture et tenant toujours la bride des deux chevaux.

— Qu'y a-t-il? lui demanda son maître...

— Un monstre, un vrai monstre! monsieur, par là...

M. Blumenbach s'élança vers le point que Bill lui montrait du doigt. Du plus loin qu'il le vit accourir en piquant des deux, sir Henri, devinant son inquiétude, se hâta d'agiter son mouchoir en criant : Victoire! victoire!...

— Où est ma fille? demanda M. Blumenbach...

— Ici, mon père, répondit miss Johanna, faisant un suprême effort pour paraître calme, c'est à moi que revient l'honneur de la journée!...

— Imprudente! lui dit son père avec un accent de reproche.

— Il n'y a jamais de danger pour qui est brave, — répondit sir Henri. Et s'adressant à la jeune fille : — Après un pareil acte de courage, vous n'aurez plus peur d'un *lumberer* en colère, n'est-ce pas?

— Chut! reprit miss Johanna, ne me parlez jamais de cela, et ne dites plus jamais un mot de l'extravagance que vous m'avez fait commettre.

Parlant ainsi, Johanna remonta sur son cheval; Bill, retiré de la vase par les chasseurs canadiens, venait de ramener les deux *poneys* confiés à sa garde. La jeune fille était sérieuse et comme attristée. Une vive rougeur colorait ses joues, d'ordinaire un peu pâles. Elle trottait auprès de son père, et l'ours, principal trophée de cette journée de chasse, était porté sur un lit de branchages par les *farmers*, qui se relayaient fréquemment. Sir Henri dut aussi se mettre de la partie; dans ces pays où l'on ne connaît ni les gardes-chasse, ni les piqueurs, ni les valets de chiens, où l'on n'a pas même de meute, chacun est obligé de lever, de suivre et finalement de porter son gibier sur son dos.

— Vraiment, Johanna, dit M. Blumenbach à sa fille en considérant l'énorme bête étendue sur sa litière comme un nabab dans son palanquin, est-il possible que tu aies eu la hardiesse de faire feu sur un ours de cette taille?

— Ah! reprit-elle en se tournant vers sir Henri, qui faisait à ce moment l'office de porteur et semblait plier sous le fardeau, c'est maintenant que je me sens fière de mon triomphe... Voyez, mon père! votre fille n'a-t-elle pas l'air d'une châtelaine du moyen âge qui rentre en son manoir suivie de son cortége de chevaliers?...

— Miss Johanna, répliqua sir Henri, vous devenez fière, et vous prenez plaisir à nous voir... à vos pieds!...

La jeune fille donna un coup de cravache à son cheval et partit en avant. Elle avait hâte d'arriver à l'habitation de son père pour remettre un peu d'ordre dans sa toilette et aussi dans ses idées. Il

y eut ce soir-là chez le planteur un grand dîner auquel furent conviés tous ceux qui avaient pris part à la chasse. Johanna en fit les honneurs avec beaucoup d'aisance et de dignité, comme si elle eût eu à traiter des hôtes de distinction. Les *farmers* canadiens, habitués à un maigre ordinaire, et qui ne connaissaient rien de la délicatesse de la cuisine européenne, mangèrent beaucoup et parlèrent peu. Ils considéraient avec une certaine admiration la jeune fille aux cheveux cendrés tressés en longues nattes, aux yeux bleus, à la peau fine et transparente, qui présidait le banquet avec des allures de reine. M. Blumenbach contemplait avec un attendrissement inquiet sa fille Johanna, la veille encore si timide et maintenant si sûre d'elle-même, et de temps à autre sir Henri levait sur elle son regard calme et fier avec un secret orgueil.

Quand la nuit fut venue et que d'épaisses ténèbres couvrirent la terre, chacun d'entre les chasseurs canadiens, reprenant son fusil, son sac à plomb et sa corne de bœuf remplie de poudre, s'engagea résolûment dans la forêt pour regagner sa demeure. Il leur paraissait tout naturel de retrouver sa route à travers les grands bois et les halliers au milieu de l'obscurité la plus profonde. L'instinct les guidait; en posant le pied sur le sol sec, humide ou pierreux, ils savaient dire au juste en quel endroit ils se trouvaient. La direction du vent leur tenait lieu de boussole, et si le temps était parfaitement calme, il leur suffisait pour s'orienter de tâter le tronc d'un arbre et de constater la présence de la mousse, qui indique toujours le côté du midi. Dès que le silence régna autour d'elle, Johanna, retirée dans sa chambre, essaya de se reposer des émotions de la journée; mais elle ne put dormir que d'un sommeil agité. Il lui semblait qu'elle parcourait les bois sous les traits fantastiques d'une héroïne des contes de fées, chassant devant elle les bêtes sauvages qui se dérobaient l'une après l'autre à sa poursuite. Elle voyait sir Henri galoper à ses côtés, s'attacher à ses pas, comme si elle l'eût tenu par ce fil enchanté dont les péris se servent pour enchaîner celui qu'elles veulent retenir captif, et ils s'en allaient ainsi tous les deux dans des espaces imaginaires où tout était rayonnement et bonheur; puis elle se sentait tomber au fond d'un abîme, et le rêve, subitement interrompu, recommençait encore. Quand la lumière du soleil montant sur l'horizon vint l'avertir qu'il était déjà tard, elle se leva inquiète et fatiguée par les songes qui avaient hanté son cerveau surexcité. Elle se rappela son tranquille sommeil, ses douces rêveries d'autrefois, alors qu'elle vivait timide et solitaire à l'ombre du toit paternel, et elle se demanda pourquoi il ne pouvait plus en être ainsi. A ce moment, sir Henri se promenait à cheval sur le coteau faisant face à la rivière. Elle se mit à le regarder, cachée derrière les rideaux de sa fenêtre. Il lui apparut

tel que son imagination le lui avait montré pendant son sommeil, plein de noblesse, hardi, fier, portant au front la marque des créatures d'élite. Elle se reprochait de n'avoir pas compris dès le premier jour la supériorité de ce brillant *gentleman*, qui avait éclairé sa vie d'un rayon si lumineux; mais cet hôte choisi que le printemps avait amené ne devait-il pas partir à l'automne, comme les oiseaux de passage qui disparaissent aux premières gelées?... A cette pensée, Johanna se laissa tomber sur un fauteuil, et il lui sembla ressentir jusqu'au fond du cœur les atteintes cuisantes des froids de l'hiver.

IV. — LE JACK-LIGHT.

Si l'été arrive tard et tout d'un coup dans le nord de l'Amérique comme en Russie, il s'en va rapidement aussi, et dès la fin d'août les brouillards du matin font pressentir le retour de la saison froide. A l'approche de l'automne, qui devait être pour lui le signal du départ, sir Henri Readway multipliait les excursions, les parties de chasse, les promenades sur l'eau. Cette incessante activité commençait à fatiguer M. Blumenbach; elle l'inquiétait aussi pour sa fille : celle-ci prenait un goût de plus en plus vif à tous les genres de plaisirs qui s'offraient à elle; il lui fallait être continuellement en scène. Partout les *farmers* la rencontraient parcourant la forêt avec l'intrépidité d'une amazone, et le bruit de ses exploits s'était répandu depuis les sources du Saint-John jusqu'à Frederictown. Son père, qui d'abord avait été heureux de la voir trouver quelques distractions dans cette contrée solitaire, aurait désiré la ramener à un genre de vie plus calme : il lui en voulait un peu de ce qu'elle avait rompu avec les habitudes de retraite qui convenaient à son âme éprouvée par le chagrin; mais Johanna avait pris son essor. Même quand elle était seule avec son père, les aspirations de son esprit exalté se manifestaient par la vivacité de son langage. Chez la jeune fille destinée à passer sa vie au sein des solitudes américaines se révélaient les instincts de la femme du monde, avide de briller dans les grandes villes d'Europe. Johanna en avait parfois les désirs changeans, les velléités impétueuses et subites; mais la tyrannie de ses petits caprices ne s'exerçait pas de la même manière sur les deux personnes qui l'approchaient le plus. Sa tendresse pour son père devenait plus ardente à mesure que son cœur se dilatait, elle savait tout obtenir de lui à force de prévenances; vis-à-vis de sir Henri, elle agissait tout autrement : plus elle se sentait attirée vers lui, plus elle affectait de mettre sa complaisance à l'épreuve et de lui imposer ses volontés. Toutefois celui-ci était de force à tenir tête à

la jeune fille la plus fantasque, et Johanna, en croyant commander, ne faisait qu'obéir à l'impulsion qu'il lui communiquait.

Un jour, ils étaient partis tous les trois pour aller pêcher dans les eaux de la rivière Saint-John; on devait faire une collation dans un lieu frais et ombragé, quand on aurait pris beaucoup de poisson. Le lieu était bien choisi, mais l'habitant des eaux a ses caprices, lui aussi, et les lignes demeuraient immobiles au milieu du courant, sans que la plus légère oscillation du liége à demi submergé indiquât la présence d'un poisson. Le vieux Bill, qui accompagnait volontiers son maître dans ces excursions exemptes de périls, faisait judicieusement observer que l'on ne gagnerait rien à attendre plus longtemps. Quand le soleil s'élève sur l'horizon, la truite, aussi bien que la tanche paresseuse et la carpe défiante, descend au plus profond de la rivière et s'y retire pour dormir.

— Sir Henri, dit Johanna d'un ton de reproche, vous nous avez conduits dans des parages où il n'y a jamais eu de poisson.

— Miss, répliqua sir Henri, prenez patience, et donnez plus de fond à vos lignes... Le poisson va venir; mais si vous faites du bruit, adieu la pêche!...

— Eh bien! adieu la pêche! repartit vivement Johanna; mon père, quel livre avez-vous à la main? Oh! qu'il ferait bon lire ici à haute voix quelque belle poésie!

— Le livre que je tiens est un volume du mélancolique Wordsworth, répondit M. Blumenbach, qui se tenait paisiblement à l'écart. Je lis le joli poème de *Peter Bell*; mais la lecture à haute voix m'est pénible. Si vous voulez prendre le livre, sir Henri...

Sir Henri prit le volume, et après avoir parcouru quelques lignes, il lut cette stance :

His face was keen as the wind
That cuts along the hawthorn fence;
Of courage you saw little there,
But, in its stead, a medley air
Of cunning and impudence.
. . . . . .
. . . . . .
There was a hardness in his cheek,
There was a hardness in his eye (1).

En vérité, dit sir Henri en interrompant sa lecture, nous le connaissons tous, ce Peter Bell dont parle le poète, car son portrait semble fait sur nature... C'est celui de votre ancien ami, monsieur Blumenbach!

(1) « Son visage était aigu comme le vent qui pénètre à travers la haie de néfliers sauvages; de courage, on n'en voyait guère sur ses traits, mais en revanche un mélange de finesse et d'impudence... Il y avait de la dureté sur sa joue; il y avait de la dureté dans son œil... »

Celui-ci fit signe à sir Henri de continuer de lire; mais Johanna s'écria : — De quel ami parlez-vous? Ce portrait est assurément celui d'un homme méprisable et méchant!...

— Vous n'avez pas reconnu le *lumberer* Toby Harving? dit en riant sir Henri.

— Oh! de grâce ne parlons plus du maître flotteur, interrompit M. Blumenbach; il peut reparaître d'un jour à l'autre. Déjà plusieurs *lumberers* ont passé par ici, se dirigeant vers les *Little Falls* pour y préparer les travaux de la prochaine campagne.

— Est-ce qu'on a vu Toby Harving autour des *Grand Falls?* demanda Johanna.

— Non, répondit son père, mais il ne tardera pas à se montrer, à moins qu'il n'ait pris le parti de se fixer à Frederictown ou à Portland.

— Pour y élever un chantier de bois flotté et devenir un grand négociant! ajouta sir Henri avec un sourire.

— Puisse-t-il en être ainsi! murmura le planteur. C'est son rêve, son idéal à lui. Vous ne comprenez pas ces gens-là, sir Henri; leurs ambitions vous semblent mesquines, ridicules même. Qu'importe? Ils courent droit à leur but avec l'impétuosité d'un torrent, et malheur à qui veut leur barrer le chemin, ne fût-ce que par un sarcasme!

Le nom de Toby Harving avait éveillé une certaine inquiétude dans l'esprit de M. Blumenbach, et Johanna, visiblement troublée, ne songeait plus ni à la pêche, ni aux vers de Wordsworth. Sir Henri dut fermer le livre. Au désappointement d'une partie manquée se joignait l'appréhension de voir le maître flotteur apparaître un matin, plein de colère et animé par le désir de la vengeance. On replia les lignes; la collation se fit vite et sans appétit, et l'on reprit le chemin de l'habitation. Le reste de la journée se passa assez tristement. Un souvenir menaçant s'était glissé comme un hôte importun dans le petit salon du planteur, et il y régna jusqu'au soir un silence auquel l'heure du thé vint heureusement mettre fin. Quand la lampe fut allumée, Johanna pria son père de chanter avec elle une ballade allemande d'un rhythme rapide, puis une romance plus tendre, puis un air du *Freyschütz*, enfin le chœur des chasseurs du même opéra, dans lequel sir Henri fit sa partie. Il y a dans l'accentuation anglaise quelque chose de guttural et d'étrange qui donne toujours un peu envie de rire à ceux qui l'entendent. M. Blumenbach et sa fille eurent peine à garder leur sérieux pendant que sir Henri chantait, et cet accès d'hilarité fit une heureuse diversion à la tristesse qui pesait sur eux.

— Eh bien! dit bravement sir Henri, vous voilà en belle humeur tous les deux; j'en suis ravi!... Ce chœur, auquel j'ai eu l'impru-

dence de me mêler, m'a transporté dans les sombres défilés où le chasseur allemand prépare sa balle enchantée, et il m'est venu une idée qui en vaut bien une autre.

— Laquelle? demanda la jeune fille.

— Laissez-moi le temps d'achever, miss Johanna; nous sommes, nous aussi, de francs tireurs, et pourtant nous n'avons pas pratiqué tous les genres de chasse; il nous en manque un, l'un des plus amusans, la chasse au *jack-light* (1), et je vous le propose.

— Une chasse au *jack-light!* interrompit Johanna, mais cela doit avoir lieu la nuit?

— Sans doute, répondit sir Henri; en pleine nuit et dans l'endroit le plus profondément obscur que nous pourrons trouver... C'est une chasse fantastique comme celle du *Freyschütz*.

— La nuit!... répéta la jeune fille.

— La nuit, répliqua sir Henri. Avez-vous peur des fantômes?

— Non, dit Johanna; mais la nuit appartient au génie du mal...

— Eh bien! reprit sir Henri en s'approchant d'elle, nous aurons contre ce génie redoutable deux armes efficaces, la présence d'un ange et... nos fusils...

Telle est la puissance d'un compliment sur le cœur inexpérimenté d'une jeune fille que ces paroles banales suffirent à éloigner les craintes que ressentait Johanna. La jeune fille ne rêva plus que l'exécution immédiate de cette partie de chasse au flambeau. Dès le lendemain soir, le vieux Bill fut chargé de préparer deux bateaux, l'un destiné à porter le *jack*, l'autre réservé aux chasseurs. La journée avait été chaude et sombre; quand la nuit vint, il n'y avait aucune étoile au firmament. L'obscurité la plus profonde régnait sur les eaux. M. Blumenbach et sa fille prirent place sur la première de ces deux barques, et près d'eux s'assit Bill, qui remplissait les fonctions de rameur; dans le second bateau s'assit sir Henri, accompagné d'un Canadien habile à manier l'aviron. Pendant plus d'une heure, les deux embarcations descendirent le courant côte à côte; il s'agissait de choisir un lieu hanté par les chevreuils.

— Eh bien! miss Johanna, dit sir Henri, trouvez-vous donc les ténèbres si effrayantes?...

— Oh! non, répliqua la jeune fille; je me sens si bien accompagnée... J'ai mon père à mes côtés...

— Et le vieux Bill, qui est si brave!... Je ne sais rien de plus charmant que de descendre paisiblement à minuit le cours d'une rivière profonde et doucement rapide comme celle-ci!

— C'est vraiment délicieux, reprit la jeune fille. N'est-ce pas, mon

(1) Chasse à la lanterne, ou, comme l'appellent les Canadiens français, chasse au flambeau.

père? Voyez donc ces mouches à feu qui se croisent autour de nous comme des étincelles! c'est ravissant... Quelle bonne idée vous avez eue là, sir Henri!...

— Avouez-le, miss Johanna, répliqua sir Henri, il y a de belles choses sur cette terre canadienne, et vous ne vous en doutiez pas!... C'est que pour les comprendre et les goûter il faut venir d'un pays où l'imprévu a cessé d'exister.

— Quelle sérénité dans ces forêts pleines de ténèbres! quel mystère sous ces dômes sombres! ajouta-t-elle à demi-voix. Pour la première fois je comprends, moi aussi, les splendeurs d'une nuit d'été dans la solitude.

— Quand ces forêts auront cessé de couvrir le sol qui les a vues naître, dit à son tour sir Henri, quand il n'y aura plus ici que des champs, des récoltes, des maisons, des routes, des vergers, comme en Angleterre, et de hautes cheminées dont les vapeurs salissent l'horizon, il se trouvera peut-être des poètes pour chanter les beautés de la solitude, et ce sera du milieu des bruits incessans d'une cité laborieuse que leurs chants s'élèveront!... L'homme est ainsi fait; il dédaigne ce qu'il a et regrette ce qu'il n'a plus... Mais nous, tâchons de ne pas oublier le présent, et songeons à notre chasse nocturne. Puis, s'adressant à Bill : — Cessez de ramer, lui dit-il; vous allez maintenant rebrousser chemin et remonter le courant en faisant le moins de bruit que vous pourrez. Je vous suivrai à distance avec mon bateau, et si je fais feu, vous vous arrêterez... c'est entendu!... Surtout du silence, miss Johanna!

Sir Henri alluma le *jack*, fixé à la proue du bateau que montaient Johanna et son père; aussitôt le vieux Bill laissa tout doucement tomber dans l'eau ses deux rames, et il s'éloigna. Le *jack* brillait comme un phare. Des milliers de moucherons, de moustiques et de papillons de nuit l'entouraient de manière à lui donner l'apparence du soleil vu à travers un voile de nuages. Les deux barques, éloignées l'une de l'autre d'environ cinquante pas, s'avançaient lentement sur les eaux limpides du Saint-John, couvertes toutes les deux par les ombres que projetaient les arbres de la forêt. Tout à coup Bill cessa d'agiter ses avirons.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda tout bas M. Blumenbach...

— Il y a... quelque chose, répondit Bill.

— Quelque chose? dit sir Henri, qui faisait ramer en avant pour connaître la cause de ce temps d'arrêt. Quoi donc?

— Quelque chose ou quelqu'un sur mon honneur, dit à demi-voix le vieux serviteur; j'ai de bons yeux, monsieur.

— O mon Dieu! s'écria la jeune fille.

— Allons donc, miss Johanna, repartit sir Henri; vous, si brave,

vous auriez peur... Tous ces pourparlers peuvent nous faire manquer l'heure propice; ramez, Bill!

Le vieux serviteur se remit à ramer avec une précaution que la défiance augmentait encore, et le *jack* refléta de nouveau sa lumière dans le pur cristal des eaux. Sir Henri, appuyé sur la proue du second bateau, regardait avec attention les deux bords de la rivière. Il lui sembla voir passer une ombre qui s'enfonçait sous les arbres et marchait le long de la rive; mais comme il s'efforçait de distinguer si cette ombre était celle d'un homme ou d'un quadrupède, il aperçut un peu plus loin la silhouette d'un chevreuil qui se tenait debout, dans l'eau jusqu'aux genoux, la tête allongée : l'animal contemplait le *jack-light* avec tant d'étonnement et de plaisir, qu'il semblait comme fasciné par cette lumière errante. Sir Henri eut tout le temps d'épauler solidement sa carabine et d'ajuster le chevreuil. Le coup partit; la pauvre bête, frappée à la tête, fit un bond, s'élança hors de l'eau et essaya de fuir vers la forêt.

— A terre, à terre! dit vivement sir Henri à l'homme qui conduisait son bateau... Puis, sautant dans la rivière, assez basse en cet endroit, il s'élança sur les pas du chevreuil, qui se débattait au milieu d'un hallier.

— Je le tiens! s'écria-t-il d'une voix triomphante en saisissant l'animal par sa ramure... Miss Johanna, je le tiens!

— Voilà qui est au mieux, dit M. Blumenbach; nous n'avons plus qu'à rentrer maintenant.

— Déjà, mon père? demanda Johanna.

— Que ferions-nous ici plus longtemps? Le coup de fusil a épouvanté les chevreuils à trois milles à la ronde; il n'y a plus d'espoir d'en voir reparaître un seul d'ici à demain... Sais-tu qu'il est deux heures du matin! — Tandis que M. Blumenbach mettait le pouce sur le ressort de sa montre pour la faire sonner, un cri étrange retentit du côté où s'était fait entendre la voix de sir Henri.

— Mon père! dit Johanna en saisissant le bras de celui-ci.

— Peut-être le cri d'un lynx ou le miaulement d'un chat sauvage; il y a des bruits si extraordinaires la nuit dans ces forêts... Holà! sir Henri, voulez-vous que l'on vous aide à rapporter votre gibier?.. — C'est singulier, murmura M. Blumenbach, qui se penchait vers le rivage, il n'a pas répondu...

— Chut! fit Johanna; je crois entendre des pas dans les herbes sèches... Bill, sautez à terre; mon vieux Bill, allez voir ce qui se passe par là... Mon père, si nous allions aussi!... Bill prendrait la lanterne et nous éclairerait...

— Reste, ma fille, j'irai seul!...

— Oh! non, non, j'aurais trop peur, reprit Johanna; mais où est-il? où peut-il être? Oh! ce cri qui m'a fait tressaillir...

La jeune fille était descendue à terre avec son père; Bill, qui avait amarré le bateau à une racine, les précédait portant le *jack*. Ils marchèrent au hasard pendant cinq minutes, embarrassés dans les grandes herbes auxquelles se mêlaient des ronces entrelacées.

— Mon cher maître, dit Bill en s'arrêtant tout à coup, n'avançons pas!... La malédiction de Dieu est sur nous... Ne sentez-vous pas l'odeur de la fumée?

— Et ne voyez-vous pas luire les flammes à travers les arbres? ajouta Johanna. Mon père, la forêt est en feu... Où est sir Henri? Où sommes-nous?... Que faire?...

La fumée s'avançait en effet comme un nuage noir au milieu de l'obscurité, et derrière cette sombre nuée courait la flamme, léchant les herbes et s'élançant en spirales le long des lianes enroulées autour des grands arbres. Subitement saisies par le feu, les feuilles se contractaient avec un crépitement sinistre. Çà et là se dressaient des chênes et des hêtres à demi consumés, pareils à des colonnes incandescentes; ils oscillaient quelques instans sur leur base, puis roulaient avec fracas, et leurs débris jaillissaient au loin sous forme de charbons ardens. L'incendie marchait vite, aussi vite que la mer poussée par les vents du large aux marées d'équinoxe. Le feu, qui puisait un aliment dans les herbes desséchées par le soleil, s'élevait comme des vagues et ondulait en s'étendant toujours. Chassés de leurs repaires, les animaux de la forêt fuyaient comme des ombres, silencieux et frappés de terreur. Johanna, ainsi que son père et le vieux Bill, avaient dû se rapprocher de la rivière et chercher un refuge dans leur bateau : déjà des brandons de feu pleuvaient sur les eaux et s'y éteignaient avec un sifflement étrange. M. Blumenbach appela près de lui l'autre barque, celle que montait sir Henri quelques instans auparavant, et s'adressant à l'homme qui la conduisait : — Pouvons-nous retourner vers les *Grand Falls?* lui demanda-t-il.

— Impossible, répondit le rameur; l'incendie vient de ce côté; tout est en feu par là.

En effet, tout le ciel semblait n'être dans cette direction qu'une fournaise ardente.

— Descendons la rivière, s'écria M. Blumenbach, et que Dieu nous garde!

Il enveloppa de son manteau sa fille Johanna, qui demeurait appuyée sur le bord de la barque, muette, frappée d'effroi et de stupeur. Une sueur froide perlait sur le visage pâle de la jeune fille en dépit de l'air brûlant que promenait autour d'elle le sombre

nuage de fumée marchant devant les flammes. Bill faisait force de rames, ainsi que le Canadien qui conduisait l'autre bateau; ils allaient à l'aventure, tournant le dos aux *Grand Falls* et à l'habitation dont le fléau dévastateur les forçait à s'éloigner. Arrivés à l'embouchure de l'un des petits affluens du Saint-John, nommé *Salmon-River*, — la rivière du Saumon, — ils en remontèrent le cours pour y chercher un refuge, et s'arrêtèrent enfin devant un groupe de maisons habitées par des *farmers*. Depuis longtemps déjà il faisait jour. Les vapeurs épaisses que la brise du matin dispersait en épaisses colonnes à travers le ciel indiquaient la direction de l'incendie; il s'étendait sur un immense espace, marchant toujours, sans trouver d'obstacle, jusqu'à ce que la rivière Saint-John vînt lui barrer le passage. Tout le triangle compris entre les *Grand Falls*, les Lacs aux Aigles et le cours d'eau nommé Aroostook, sur la rive droite du Saint-John, devint la proie des flammes. Bestiaux, habitations, récoltes, tout périt en quelques heures, et les *farmers*, surpris dans leur sommeil, échappèrent à grand'peine à la fureur de l'incendie.

Les habitans des bords de *Salmon-River* accueillirent avec empressement M. Blumenbach et sa fille. Ce n'était pas sans une curiosité mêlée de sympathie qu'ils considéraient la jeune miss dont ils avaient entendu vanter si souvent la grâce et l'intrépidité; mais la pauvre Johanna n'était plus que l'ombre d'elle-même. En proie à une fièvre violente accompagnée de délire, elle ne cessait de demander à son père : Où est-il?... Puis elle répétait en allemand : Oh! quelle nuit charmante! Qu'il fait bon voyager sur la rivière au milieu des ténèbres!... Heinrich! Heinrich!... Au milieu des angoisses que lui faisait éprouver l'état alarmant de sa fille, M. Blumenbach oubliait tout autre soin. Qu'était devenue son habitation? Il l'ignorait encore. Lorsque les flammes furent complétement éteintes et le sol assez refroidi pour qu'il fût possible d'y poser le pied, Bill reçut de son maître l'ordre d'aller constater par ses yeux les désastres que l'incendie avait causés dans son domaine. Le vieux serviteur partit accompagné du rameur qui conduisait quelques jours auparavant le bateau de sir Henri Readway, et tous deux ils remontèrent la rivière Saint-John jusqu'au pied des *Grand Falls*. Tout ce qui avait appartenu à M. Blumenbach était détruit, maison, cultures, arbres fruitiers. On eût dit qu'une main ennemie s'était acharnée contre cette demeure tranquille et y avait allumé le feu sur tous les points à la fois. En descendant de nouveau la rivière pour retourner vers son maître et lui rendre compte de ce qu'il venait de voir, Bill ne put résister au désir de débarquer au lieu même où sir Henri avait disparu après avoir tiré le chevreuil à la clarté du *jack-light*. Jamais le vieux serviteur n'eût osé mettre

le pied sur cette plage fatale, s'il se fût trouvé seul; mais la présence d'un compagnon plus hardi que lui le rendait moins poltron. Ils descendirent donc à terre et se mirent à marcher le long du rivage : tout n'était que cendres et charbons éteints aussi loin que la vue pouvait s'étendre, excepté une touffe de roseaux et de joncs entourée de flaques d'eau, et si humide que le feu avait passé par-dessus ce bouquet d'herbes aquatiques sans les entamer. Là, ils aperçurent, auprès des restes desséchés d'un chevreuil, le corps de sir Henri à demi brûlé par les flammes qui l'avaient atteint en courant. Un long couteau à manche de corne, semblable à ceux que les *lumberers* portent à leur ceinture, lui avait percé le cœur, et restait profondément enfoncé entre deux côtes.

Les incendies étant alors très fréquens dans ces contrées, on ne s'occupa point de rechercher la cause de celui qui venait de ravager tant de maisons, de cultures et de forêts. Chaque *farmer* se remit à construire sa demeure et à ensemencer ses terres avec un nouveau courage; mais M. Blumenbach, atterré par la double catastrophe dont il venait d'être témoin, ne voulut plus rester dans ces solitudes américaines, où il avait espéré trouver la paix et le repos. Il se décida donc à retourner en Europe. Johanna fut longtemps à se remettre des émotions terribles qui l'avaient assaillie dans cette nuit fatale. Le courage et l'intrépidité dont elle avait fait preuve durant ces beaux jours si vite écoulés l'abandonnèrent pour jamais : elle devint plus timide, plus craintive qu'auparavant. Le moindre bruit l'alarmait, elle avait peur de tout, et particulièrement des joies bruyantes. Son père ne lui parla jamais de la découverte que Bill avait faite sur les bords de la rivière; la disparition de sir Henri Readway demeura toujours un mystère pour Johanna, et, quelque pénible que fût cette incertitude, elle était certainement moins cruelle que la réalité. Les quelques mois pendant lesquels la pauvre jeune fille avait joui de toute la plénitude de la vie lui semblaient un rêve délicieux dont un affreux cauchemar l'avait subitement tirée sans qu'elle sût pourquoi ni comment. Son père se rendait mieux compte des événemens tragiques qui le forçaient à changer encore de pays et de climat.

Un soir, à bord du navire qui le ramenait en Europe, des passagers parlaient de la difficulté et des périls auxquels s'exposent les émigrans qui défrichent les forêts américaines. — Ah! répondit l'ancien planteur, il est plus facile d'extirper toutes les plantes sauvages d'une savane que d'arracher l'envie et la haine d'une âme basse et vile; il est moins dangereux de marcher sur la queue d'un serpent à sonnettes que de blesser un cœur orgueilleux et sans pitié.

TH. PAVIE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 janvier 1865.

Le début de l'année nouvelle est heureux. On n'y voit aucun de ces symptômes de difficultés graves et pressantes qui tous les ans, à pareille époque, depuis 1859, excitaient de générales inquiétudes. Le commencement de 1865 ressemble à l'aube d'un jour serein : c'est un ciel pur, finissant à l'horizon par des tons doux. Qu'on se reporte seulement un an en arrière : nous en étions alors au discours impérial qui proclamait la ruine du système politique européen, et ne montrait d'espoir pour la paix du monde que dans la réunion d'un congrès. Nous n'avons pas eu le congrès, quelques iniquités politiques nouvelles ont été commises dans notre vieille Europe, et nous avons des apparences de paix telles que nous n'en avions plus connues depuis le commencement de 1858. Le ton des petites allocutions prononcées par l'empereur à l'occasion du jour de l'an s'est conformé avec une justesse particulière à cet aspect nouveau des circonstances. L'empereur a dit au corps diplomatique que la France serait toujours guidée, dans ses rapports avec les nations étrangères, par le respect du droit et l'amour de la paix et de la justice. Dans sa réponse au sénat, il a pris soin de marquer lui-même d'un trait les heureuses perspectives du moment, en se félicitant du tranquille dénoûment où étaient venues se fondre les alarmes des premiers mois de 1864.

Il est une de ces petites allocutions impériales du jour de l'an qui ne touche en rien à la politique, et qui pour cela nous a peut-être frappés davantage, comme donnant la note d'une situation qu'il est curieux de saisir à la volée. Nous voulons rappeler les paroles adressées au chancelier de la Légion d'honneur, « au général de l'empire et au dernier aide-de-camp de l'empereur, » qui n'est autre que M. le comte de Flahault. Tout le monde connaît la brillante et longue carrière, aujourd'hui si heureusement couronnée, de M. le comte de Flahault. Il semble que rien n'ait manqué, en fait d'éclat, d'élégance et de bonheur, à la vie de cet homme distingué. Il a connu

sur le théâtre le plus élevé et le plus dramatique du monde les vives et fortes émotions de la jeunesse. Quand il a été condamné à l'inaction, il a pu occuper ses loisirs dans le mouvement de la société aristocratique et politique d'Angleterre, recueillir de nobles amitiés dans le cercle d'Holland-House, former d'intimes liaisons avec des hommes tels que lord Palmerston. Le régime de 1830 le porta aux premiers postes diplomatiques, qu'il sut dignement remplir, et les vicissitudes des événemens qui suivirent ont rejoint pour ainsi dire les deux extrémités de sa vie en le ramenant dans le milieu des succès de ses premières années. L'empereur a éclairé l'autre jour d'une lueur finale, dans l'intervalle opportun d'une situation politique reposée, la bonne grâce et la bonne fortune de cette rare existence. Pour nous, en lisant les paroles de l'empereur, nous songions aux lignes touchantes par lesquelles Mme de Souza, qui était encore alors Mme de Flahault, présenta pour la première fois au monde son fils, celui-là même à qui vient d'être adressé le compliment impérial. Il y a longtemps de cela. C'était en 1793. Mme de Flahault, émigrée et malade, publiait à Londres son premier roman, *Adèle de Sénanges*. « Cet essai, disait-elle dans l'avant-propos, a été commencé dans un temps qui semblait imposer à une femme, à une mère, le besoin de s'éloigner de tout ce qui était réel, de ne guère réfléchir et même d'écarter la prévoyance, et il a été achevé dans les intervalles d'une longue maladie... Seule dans une terre étrangère, avec un enfant qui a atteint l'âge où il n'est plus permis de retarder l'éducation, j'ai éprouvé une sorte de douceur à penser que ses premières études seraient le fruit de mon travail. Mon cher enfant, si je succombe à la maladie qui me poursuit, qu'au moins mes amis excitent votre application en vous rappelant qu'elle eût fait mon bonheur! Et ils peuvent vous l'attester, eux qui savent avec quelle tendresse je vous ai aimé, eux qui si souvent ont détourné mes douleurs en me parlant de vous!... » Et ainsi continuait le tendre et gracieux babil maternel. On voit que les vœux de sa mère ont porté bonheur à M. de Flahault. Sa vie est un roman de Mme de Souza qui finit bien, un roman consolant qui prouve que toutes les carrières commencées dans les peines de l'exil ne sont point condamnées à un malheur éternel. Nous espérons d'ailleurs qu'on ne trouvera point ce rapprochement indigne du sérieux de la politique. Qui sait si quelque historien investigateur de l'avenir, un Michelet, un Carlyle encore à naître, désireux de se rendre compte de tous les ressorts directs ou indirects qui ont agi sur l'époque présente, ne sera point amené à se demander quelle influence a pu exercer sur une forme et un moment de notre société l'écrivain délicat à qui nous devons *Eugène de Rothelin, Émilie et Alphonse*, et d'autres œuvres qui restent parmi les plus charmantes de notre littérature? L'historien littéraire notera sans doute ces ouvrages qui marquent une fine transition, au point de vue de la forme et du goût, entre le style Louis XVI et le style de l'empire, comme parlent aujourd'hui les amateurs de curiosités; mais peut-être l'historien moraliste voudra-t-il aller plus loin et se croira-t-il

autorisé à rechercher à travers le style les influences d'esprit et d'âme que cette femme distinguée a pu avoir sur tout un côté de notre société vivante.

Ces exercices raffinés ne sont malheureusement point de notre compétence : après les souhaits de bonne année, il faut retourner aux affaires. Les affaires, pour le moment, ce sont les nouvelles attributions données au conseil privé, la question religieuse résultant de la publication de l'encyclique, la situation financière exposée dans le rapport de M. Fould, l'enquête qui vient d'être décrétée sur les causes des crises commerciales.

Nous avions fait allusion, il y a deux mois, aux projets qui étaient étudiés dans les hautes régions du pouvoir à propos du conseil privé; nous laissions voir dès lors que nous n'attachions point une grande importance au résultat de cette étude. C'est la nature des affaires elles-mêmes et la force des choses qui déterminent les attributions des ministres agissant dans leurs départemens respectifs ou délibérant en conseil. Il n'y a point d'affaires qui puissent être amenées par une filière administrative naturelle et logique à un conseil qui serait distinct du conseil des ministres et qui lui serait supérieur. Si l'on avait eu l'idée, afin de donner au conseil privé un emploi actif et continu, de lui envoyer comme en dernier ressort les affaires qui sont de la compétence ministérielle, on n'eût fait que créer un rouage inutile qui eût affaibli, en la divisant et en la ralentissant, l'action gouvernementale. Quelque désir que l'on eût pu avoir de donner de l'occupation et du relief au conseil privé, il était impossible qu'on s'arrêtât à une pareille idée. Nous croyons qu'une autre pensée avait été un moment prise en considération. Certains membres du conseil privé qui ne sont point ministres auraient désiré, assure-t-on, que l'accès du conseil des ministres leur fût ouvert. Ces membres du conseil privé eussent été dans cette combinaison de véritables ministres sans portefeuille, des ministres non pour l'action, mais pour la délibération. Avec ce système, on serait retombé dans des inconvéniens analogues à ceux que présentait un conseil privé faisant double emploi avec un conseil des ministres. Les membres du conseil privé qui n'ont point de portefeuille aujourd'hui ont été ministres autrefois et ont contracté une sorte de vocation particulière pour les fonctions qu'ils ont déjà exercées. On ne saurait faire par exemple que M. Walewski, ancien ministre des affaires étrangères, ne s'applique de préférence à la politique extérieure, que M. Magne n'ait point une inclination prononcée pour les questions financières, que M. de Persigny ne se préoccupe pas avant tout de la direction à donner à la politique intérieure. MM. Walewski, Magne et de Persigny entrant au conseil des ministres y seraient donc en quelque sorte des doublures des ministres des affaires étrangères, des finances, de l'intérieur, aujourd'hui en exercice. Il y aurait là un mauvais partage de responsabilité morale, des chocs, des conflits probables, et en fin de compte des obstacles gratuitement créés à la bonne expédition des affaires. Nous ne sommes donc point surpris que la seconde idée n'ait

pas eu plus de succès que la première. Les deux systèmes écartés, on ne voit pas trop quel aliment régulier et important on pourra donner à l'activité du conseil privé reconstitué et placé sous la présidence du prince Napoléon. Nous ne voyons que deux ordres de questions dont se puisse occuper un conseil supérieur de gouvernement. Il y a d'abord les affaires telles qu'elles naissent chaque jour de la vie politique et administrative du pays, par exemple les résolutions que peuvent commander des événemens extérieurs, l'organisation que tel ou tel dessein politique veut que l'on donne aux forces militaires ou navales, les ressources financières qu'il faut trouver pour subvenir à des dépenses nécessaires, et tous les actes de cet ordre. Or ces affaires sont de la compétence exclusive des ministres dans les départemens desquels elles se présentent. Il y a en second lieu les grandes mesures par lesquelles s'accomplit le développement des institutions ; ces mesures, dans la constitution de 1852, dépendent exclusivement de l'initiative du chef de l'état. Il ne nous paraît pas probable que le chef de l'état soumette aux délibérations d'un conseil de telles mesures, qui sont l'exercice même du pouvoir constituant qu'il s'est réservé. Le souverain n'a pas pris l'avis du conseil privé pour donner le décret du 24 novembre, et s'il croit utile un jour de tenir la fameuse promesse du couronnement de l'édifice, il n'est point vraisemblable qu'il fasse décider par les conseillers privés de l'opportunité d'un acte si considérable et depuis si longtemps attendu. Quelle est donc la pâture qui reste au conseil privé? Malgré les explications données par *le Moniteur,* il n'est point aisé de l'apercevoir. Le courant des affaires qui se produisent pour ainsi dire d'elles-mêmes lui fait défaut; les actes d'initiative extraordinaire ne sont pas de son ressort. Il n'y a plus alors qu'une catégorie de questions vagues et arbitraires qui n'ont ni l'urgence et l'intérêt des affaires proprement dites, ni l'importance des questions constitutionnelles fondamentales, un ordre de mesures qui rentrent dans la politique spéculative et facultative. Pour ces questions-là, le conseil privé sera un haut comité d'études, une sorte de quintessence du conseil d'état. Il ne sera pas autre chose, car nous n'admettons point l'analogie que *le Moniteur* cherche à établir entre le conseil privé actuel et le *conseil* de l'ancienne monarchie. Une portion des membres de celui-ci étaient des fonctionnaires hiérarchiquement inférieurs aux ministres; puis l'ancien conseil était un tribunal administratif en dernier ressort, et tout un ensemble d'affaires ordinaires lui arrivait régulièrement, sur lesquelles il portait des décisions suprêmes et sans appel.

La législation et les pratiques gouvernementales chez nous présentent à chaque instant les confusions et les disparates les plus étranges entre les traditions et les routines du passé et les principes nouveaux que la révolution française a introduits dans la politique. Ces pans de murs ruinés qui demeurent encore debout au milieu de constructions qui sont encore loin d'être achevées composent un édifice bizarre plein d'absurdités et de contre-sens. L'application des routines du passé à un présent dont les condi-

tions sont si différentes encombre la politique de fictions inefficaces et choquantes. On en a un exemple dans ce qui se passe aujourd'hui à propos du débat politique et religieux soulevé par l'encyclique. Après la publication du manifeste pontifical, on se trouvait en présence d'une situation religieuse et politique fort nette. Tous les inconvéniens de cette situation retombaient sur les partisans du pouvoir temporel des papes; tout l'embarras était pour ceux qui, enchaînés par une docilité systématique aux prétentions de la cour de Rome, devenaient complices des empiétemens que l'encyclique commet sur le domaine de la société civile dans le monde moderne. C'était aux polémistes sacerdotaux et laïques du catholicisme en France, en Belgique, en Angleterre, en Amérique, dans tous les pays où la limite est nettement tracée par le principe de la liberté des cultes entre les droits de la société civile et les droits de la conscience religieuse, c'était à ces polémistes catholiques de se débattre sous le poids de la solidarité que leur imposaient les opiniâtres et bruyantes prétentions romaines. Ils étaient pris au piége d'une contradiction insoluble. Ils ne pouvaient soutenir les revendications romaines sans se mettre en guerre ouverte avec les principes essentiels des sociétés modernes, sans s'exclure eux-mêmes du mouvement et de la vie de ces sociétés, sur lesquelles ils avaient voulu, depuis bien des années, exercer une influence politique à la faveur des principes aujourd'hui condamnés sans retour par la papauté. Il eût été utile et salutaire de maintenir pendant quelque temps cette confrontation des principes de la société moderne et des prétentions de la théocratie, sans la compliquer d'aucune intervention intempestive. Cet antagonisme si radical et si franc, laissé à lui-même, eût produit dans les esprits et dans les consciences des mouvemens qui eussent rapidement contribué à la bonne solution des questions religieuses de notre époque, à cette solution qui ne saurait être autre que la séparation complète du spirituel et du temporel, la substitution du système volontaire au système de la subvention des cultes et l'entière liberté des cultes fondée sur les libertés générales du droit commun. Les exagérés du parti clérical se chargeaient déjà eux-mêmes avec un plaisant aveuglement de hâter ce travail de décomposition. Ils proclamaient avec un joyeux orgueil, l'encyclique à la main, que désormais aucun catholique ne pourrait plus s'appeler libéral. Il eût été non-seulement très curieux, mais d'un grand profit moral et politique, d'attendre l'effet de ce profond travail d'idées, de passions et d'intérêts, d'où le principe de la société moderne doit sortir épuré et complété.

Malheureusement le pouvoir en France n'a pas su conserver à la société civile l'avantage entier de cette intéressante situation. On a cru devoir recourir avec une hâte malhabile à de vieux erremens où la société moderne ne peut point trouver des moyens efficaces de défense et de triomphe. On a fait une diversion qui change la forme du débat, qui donne une contenance aux adversaires et leur ménage une retraite commode. Le gouvernement, imitant les pratiques de l'ancienne monarchie, que les articles

organiques édictés à la suite du concordat ont voulu faire revivre, a cru devoir interdire aux évêques la lecture d'une portion de l'encyclique. Plusieurs évêques, n'ayant pas tenu compte de cette interdiction, ont été ou seront cités devant le conseil d'état en appel comme d'abus. Ainsi, en retirant aux évêques une liberté qui était, pour eux et pour les catholiques qui n'entendaient point faire divorce avec la société moderne, souverainement embarrassante, on leur a donné l'attitude plus intéressante et plus enviée de pasteurs arbitrairement gênés dans l'exercice de leurs fonctions religieuses, on les a ornés d'un air de persécution. Or, en agissant ainsi, on a mis en œuvre une simple fiction, comme si l'on se figurait que c'est avec des fictions que l'on peut résoudre la lutte aujourd'hui engagée sur la question de la papauté temporelle. L'interdiction de lire une encyclique est aujourd'hui une fiction au plus haut degré. Ah! il n'en était point ainsi lorsque Napoléon promulguait les articles organiques. Non-seulement alors la liberté de la presse n'existait point, mais le premier empereur était le souverain maître de la publicité : il la façonnait, la mesurait ou l'interdisait à son gré. Quand donc il faisait défense de publier une bulle pontificale, cette bulle était vraiment soustraite en fait à la connaissance du public. On sait ce qu'il en coûta à l'abbé d'Astros de placarder une bulle de Pie VII à la porte de Notre-Dame, et avec quelle sévérité insultante fut traité un membre du conseil d'état, M. Portalis, pour n'avoir pas su intercepter la communication pontificale. Aujourd'hui nous n'avons pas, il est vrai, la liberté de la presse, mais nous avons la publicité impérieusement nécessaire des grands documens d'état. Ces documens sont pour le public une propriété qu'aucun excès de pouvoir ne peut lui ravir. L'encyclique a donc été publiée entièrement par tous les journaux, elle a été lue par tout le monde. Quiconque veut s'édifier à la méditation de l'allocution pontificale l'a sous la main. En interdisant aux évêques de lire en chaire et de publier eux-mêmes ce document, on n'atteint donc pas l'objet réel que se proposait l'auteur des articles organiques. On frappe les évêques d'une vexation gratuite, on les affranchit de l'embarras d'une situation délicate, on les met à même de prendre une contenance de victimes. Les empêche-t-on d'exprimer publiquement leur adhésion à l'encyclique? Pas le moins du monde, puisque l'interdiction qui leur est signifiée suppose leur adhésion acquise d'avance, et qu'il leur est loisible de répondre par des lettres publiques à la lettre publique du ministre. L'appel comme d'abus, le jugement invoqué du conseil d'état est une autre fiction et un autre anachronisme. Qu'y a-t-il de commun entre la France moderne et la France de l'ancien régime, et au point de vue politique entre l'église de France et l'église gallicane d'autrefois? L'appel comme d'abus avait un sens et une efficacité dans les institutions civiles et religieuses de l'ancienne monarchie. L'église et l'état étaient unis par des solidarités étroites dont pas une aujourd'hui ne subsiste. Ce que l'on appelle l'église gallicane ne résultait point d'une différence dogmatique; ce qui constituait cette

église, c'était la combinaison de certains intérêts ecclésiastiques groupés et fondus dans une organisation politique particulière, c'était l'alliance du spirituel et du temporel, alliance dissoute par la révolution de 1789. Cette alliance ayant été rompue, l'église en France est devenue ultramontaine, et ne peut être rien autre. Il y a donc un contre-sens, si ce n'est une injustice, à s'efforcer de lui imposer les charges d'un état de choses dont elle ne possède plus les avantages. En matière d'appel comme d'abus seulement, voyez quelle différence il y a entre le tribunal d'autrefois et le tribunal d'aujourd'hui! Il y avait des conseillers clercs dans le parlement devant lequel pouvait être traduit un évêque; ce parlement jugeait et condamnait comme des attentats contre l'état les attaques qui se produisaient contre le dogme religieux. Si ce parlement eût existé aujourd'hui, il eût condamné sans doute M. l'évêque de Moulins, mais il eût fait brûler en Grève la *Vie de Jésus* de M. Renan, et sous sa juridiction les rédacteurs de journaux que M. l'évêque de Poitiers vient de condamner comme hérétiques feraient bien d'aller soutenir leurs opinions en Hollande.

L'intervention de l'état dans le débat religieux actuel au nom de formules surannées nous paraît donc une diversion regrettable. Si le gouvernement tenait à exprimer sa désapprobation touchant certaines prétentions de l'ordre politique émises par l'encyclique, il pouvait le faire avec plus de gravité et de bien moindres inconvéniens par des déclarations publiques imprimées dans le journal officiel ou prononcées dans les chambres. Une des conséquences les plus regrettables du mode d'intervention qu'on a choisi serait, nous le répétons, de faire perdre de vue par de mesquines tracasseries et des récriminations querelleuses le fond du débat que la publication de l'encyclique a si nettement posé. La papauté a repris dans cette manifestation solennelle toutes les prétentions qu'elle a pu émettre dans le cours de son existence sur la subordination de la puissance civile à la puissance spirituelle, organe de l'unité dogmatique. La société moderne est fondée sur un principe contraire : elle entend vivre indépendante de toute unité dogmatique religieuse; elle ne reconnaît d'autre droit à l'autorité religieuse que celui qu'elle tient, en dehors du domaine civil, de la libre adhésion des consciences. La société moderne ignore le dogme, non parce qu'elle est athée ou indifférente, mais parce que, bornée par sa destination terrestre, elle proclame, comme le disait si bien Royer-Collard, son incompétence à juger des dogmes qui règlent la destinée de l'homme au-delà de la mort. La société moderne est donc fondée sur la séparation du spirituel et du temporel, et ne peut se concilier avec les exigences légitimes et les justes droits de la conscience religieuse qu'au moyen de la réalisation complète des garanties de la liberté politique. Or les libertés politiques assurent à la religion et aux cultes divers qui la peuvent représenter tous les droits que la conscience religieuse peut réclamer, le droit de posséder, le droit de réunion, le droit d'association, le droit de prosélytisme par la presse et par la parole. Dans l'état libre,

suivant la conception moderne, l'église et toute église, en tant qu'elles n'aspirent point à la domination temporelle, sont libres. Et ce n'est là ni une utopie, ni le simple jeu d'une déduction logique : c'est un ordre de choses passé partiellement en certaines sociétés et complétement en d'autres à l'état de fait. En France, le principe est posé; mais il n'est encore réalisé qu'en partie, par suite de l'inachèvement de l'œuvre de réorganisation que la révolution nous a léguée. En Angleterre, en dehors de la constitution officielle de l'église, tous les cultes dissidens, qui comprennent peut-être la moitié de la population du royaume-uni, depuis les catholiques d'Irlande jusqu'aux unitairiens des grandes villes industrielles, trouvent l'intégrité de la liberté religieuse dans la complète jouissance des libertés politiques. Enfin cette conciliation toute moderne de la liberté religieuse et de la liberté civile est entièrement réalisée aux États-Unis. C'est à l'application totale de ce principe que les événemens et la force des choses sont en train de travailler en Italie et en France. La fin du pouvoir temporel de la papauté est destinée à mettre un terme au système bâtard et inconséquent, mélange d'idées libérales et de pratiques despotiques, qui régit chez nous les rapports de l'église et de l'état. C'est cet objectif que la presse libérale et démocratique ne doit jamais perdre de vue en France. N'imitons point l'immoral et déplorable exemple que nous a donné en 1852 la presse cléricale. Cette presse, qui croyait avoir gagné alors la perpétuelle faveur du pouvoir, se réjouissait grossièrement des échecs de la liberté, qui semblaient enchaîner pour toujours ses adversaires. Ne demandons point à des actes de pouvoir une garantie contre les empiétemens de l'église; sachons bien que nous n'avons contre ces empiétemens d'autre défense loyale, efficace et durable, que la liberté, et que les hommes aussi qui ont contribué par leur politique à l'affranchissement et à la fin du pouvoir temporel de la papauté s'accoutument à la pensée que nous devons la liberté à l'église libre dans l'état libre, et que la chute du pouvoir temporel doit avoir pour conséquence en France l'inauguration dans leur plénitude de ces libertés politiques qui nous sont marchandées avec une si fatale imprévoyance.

La publication du rapport que le ministre des finances a l'habitude de présenter à l'empereur au moment où les projets de budget sont portés au conseil d'état était cette année attendue avec une grande curiosité. Les incidens politiques qui avaient entraîné de si grosses dépenses extraordinaires avaient donné une teinte assez triste aux rapports des années précédentes. L'an passé par exemple, le découvert avait atteint un chiffre si considérable qu'il fallut faire le pénible aveu de la nécessité d'un emprunt. On augurait mieux de la situation présente, et le rapport de M. Fould a confirmé cette espérance. Grâce à l'emprunt, les découverts sont ramenés à la somme de 660 millions. La dette flottante restera cependant durant quelque temps supérieure à cette somme. Elle s'élève encore à 808 mil-

lions, mais sera successivement atténuée par le recouvrement de diverses sommes provenant du solde de l'emprunt, qui est de 15 millions, de la perception de 50 millions des droits en retard sur les sucres, de 54 millions à réaliser sur les rentes mexicaines, et d'articles divers s'élevant à 30 millions. En somme, les découverts et la dette flottante sont ramenés à un chiffre qui, s'il est maintenu, ne saurait donner d'inquiétude. Les prévisions des budgets permettent de compter que ce chiffre ne sera point dépassé. M. Fould obtient en effet sur les exercices 1864 et 1865 des économies qui sont reportées au budget extraordinaire de 1866, et il espère augmenter notablement ces économies, grâce à la diminution successive des dépenses extraordinaires de la marine et de la guerre, qui sont encore comptées pour 65 millions au budget rectificatif de 1865. Cette perspective de la diminution des dépenses militaires et maritimes est la partie du rapport de M. Fould qui a été accueillie avec le plus de faveur. Les esprits sages ont vu aussi avec plaisir que les projets d'un emprunt applicable aux travaux publics dont il avait été question dans ces derniers temps sont tout à fait écartés. Si les prévisions du rapport sont maintenues, nous ne ferons que rentrer en 1866 dans une situation financière régulière; c'est bien le moins qu'on donne à nos finances le temps de respirer dans une situation semblable. Il serait si sage et, ce nous semble, si commode, au lieu d'embarrasser maladroitement le présent et l'avenir par des anticipations continuelles, de laisser jouer pendant quelque temps l'élasticité des revenus publics, et de commencer des expériences financières reproductives avec des excédans de recette réalisés et des résultats acquis, en marchant de pied ferme sur un terrain solide. C'est cette sagesse de conduite qui fait la prospérité des finances anglaises. L'année dernière, M. Gladstone a pu employer à des réductions de taxes un excédant de recettes de près de 80 millions de francs. Or il se trouve que, malgré cette réduction d'impôts, l'accroissement du revenu laissera encore cette année à M. Gladstone la disposition d'un excédant non moins considérable qu'il pourra appliquer à de nouvelles expériences sur la taxation. Certes nous n'en sommes point là encore; mais, pour atteindre à cette solidité financière qui est pour un pays la meilleure garantie de la liberté d'action politique, que manque-t-il à la France? Ce n'est certes point la fécondité des ressources, c'est tout simplement la patience dans le pouvoir de rester deux ans sans escompter l'avenir.

Le conseil de régence de la Banque de France a dignement répondu aux violentes attaques dirigées contre ses principes économiques en demandant à l'empereur une enquête sincère et complète sur les causes des perturbations du crédit et des crises commerciales. La dernière crise a sévi avec une bien plus grande rigueur en Angleterre qu'en France. Cependant le *Times* s'applaudissait naguère d'un fait remarquable, c'est que la conduite de la Banque d'Angleterre dans la fixation du taux de l'intérêt n'avait soulevé au sein du commerce anglais aucune protestation, aucune plainte.

Les spéculateurs à outrance qui avaient été les principaux auteurs du renchérissement des capitaux ont subi eux-mêmes sans murmurer l'effet naturel de leurs propres opérations. Le *Times* voyait dans cet acquiescement unanime de la communauté financière et commerçante aux règles suivies par la Banque le résultat de la bonne éducation économique du public anglais. Il est curieux que ce soit en France, où la crise a été bien moins sévère, qu'une clameur si passionnée et si mal justifiée par la valeur des critiques se soit élevée contre la Banque, obligée de varier le prix du crédit sous la pression des circonstances qui ont agi en 1864 sur l'ensemble du monde financier et commercial. Sans doute la lutte engagée à propos de la Banque de Savoie et des calculs d'intérêts privés, ainsi que le remarque la Banque dans sa supplique, ont été la principale cause de cette levée de boucliers; mais il est juste d'observer aussi que si la controverse s'est assoupie en Angleterre, que si les doctrines qui ont inspiré l'acte de sir Robert Peel y ont acquis l'autorité de la chose jugée, la question de la conduite des banques dans la fixation du taux de l'intérêt et dans les mesures qui garantissent la conservation d'une réserve métallique suffisante pour assurer la convertibilité des billets a été pendant cinquante ans dans ce pays l'objet des plus vives polémiques et des enquêtes parlementaires les plus approfondies. Ceux qui sont au courant de l'histoire des idées de crédit en Angleterre depuis le fameux comité de 1810, depuis Horner et Ricardo jusqu'au temps de Mill, de Wilson, de lord Overstone et de M. Macleod, sourient lorsqu'ils voient M. Isaac Pereire se flatter d'être un homme de progrès en soutenant la théorie de l'immobilité de l'intérêt et de l'alimentation de l'encaisse par des expédiens empiriques. M. Isaac Pereire a eu en Angleterre un nombre infini de précurseurs, et ces précurseurs ont toujours appartenu aux classes rétrogrades et au torysme. M. Isaac Pereire, qui ne veut pas que les capitaux se prêtent à leur prix naturel, déterminé par le rapport de l'offre et de la demande, s'imagine appartenir à l'école de la liberté du commerce. Or dans cette lutte d'un demi-siècle au bout de laquelle ont prévalu les vrais principes du commerce de banque, l'école libérale en Angleterre a toujours été tout entière pour la règle de la variation de l'escompte et du maintien de l'encaisse métallique. C'est le parti de la prohibition et de la protection, le parti qui aurait voulu que le blé, comme pendant la guerre, se payât toujours plus de 100 shillings le quarter, qui voulait, devançant M. Isaac Pereire, que le taux de l'escompte fût toujours bas, et qui à toutes les crises accusait la Banque de ne point fournir assez de billets à la circulation. Ces vieux et opiniâtres rétrogrades, qui n'ont jamais pardonné à sir Robert Peel l'acte de 1819 et la reprise des paiemens en espèces, ont enfin disparu, comme le *Times* s'en félicitait, de la scène de la politique et des affaires, et n'ont plus laissé après eux que le souvenir fâcheux qui s'attache aux préjugés vaincus. On peut en France prédire le même sort à ceux qui ont accepté leur

héritage et qui croient gravement s'être parés à la dernière mode du progrès lorsqu'ils n'invoquent que de vieilles idées justement répudiées par tout ce qu'il y a eu en Angleterre d'économistes et d'hommes d'état financiers éminens depuis un demi-siècle.

C'est une des bonnes chances de cette année qu'au début du moins aucune question de politique étrangère ne s'impose aux préoccupations publiques. Il y a bien toujours cette affaire des duchés, qui, après avoir ameuté l'Allemagne contre l'infortuné Danemark, devient une cause de querelle intestine au sein de l'Allemagne elle-même. La Prusse détient les duchés et n'a pas l'air de vouloir s'en dessaisir de si tôt. Avant de laisser régler par la diète la question de succession, M. de Bismark a une infinité de préliminaires à établir et profite de tous les incidens pour entamer de droite et de gauche des discussions collatérales. Tantôt il veut que l'Autriche convienne avec lui des rapports qui devront exister entre la Prusse et les duchés avant qu'on examine à Francfort les titres des divers prétendans; tantôt il donne à la Saxe et à la Bavière des leçons acerbes sur les devoirs des états secondaires, et leur fait énergiquement sentir qu'une grande puissance comme la Prusse ne peut point se laisser enchaîner dans la confédération comme dans les mailles d'un étroit réseau; puis il envoie à Vienne le héros d'Alsen, le prince Charles de Prusse. Cependant les jours et les semaines passent, et l'affaire des duchés ne sera point résolue lorsque s'assembleront les chambres prussiennes. Nous ne serions point surpris que M. de Bismark réservât cette affaire comme un moyen de se concilier une partie de ses anciens adversaires politiques dans la chambre populaire, et d'un autre côté voulût à ce propos prendre dans une manifestation parlementaire un point d'appui contre les exigences de la diète. Quoi qu'il en soit, grâce à la politique passive et à la systématique prudence de l'Angleterre et de la France, la Prusse est en veine de s'agrandir, et l'on peut être sûr que M. de Bismark ne laissera échapper aucune des occasions que la fortune pourra mettre à sa portée.

Pour notre compte, nous plaçons aussi parmi les meilleurs augures de cette année le bon aspect qu'ont pris décidément les affaires de l'Union américaine. Le général Sherman a dignement couronné par la prise de Savannah sa belle campagne de Georgie. L'effet moral de cette campagne est immense. La Georgie est l'état le plus riche et le plus peuplé, l'*imperial state* de la confédération. La presse de Richmond, quand Sherman commença son entreprise, fit entendre toute sorte de rodomontades. Sherman, disait cette presse, était coupé de sa base d'opérations par Hood, qui envahissait sur ses derrières le Tennessee; en évacuant Atlanta et en se lançant dans la Georgie, il tentait une retraite impossible, ce serait une autre retraite de Moscou, et on prédisait la destruction de son armée, dont quelques débris à peine atteindraient les marécages qui enveloppent Savannah. On ne pouvait rien opposer à ces prédictions confiantes tant que Sherman

poursuivait silencieusement son entreprise; mais l'événement a prouvé que le général américain unit une grande sûreté de jugement à la hardiesse des conceptions et à une rare promptitude d'action. En s'engageant dans la Georgie, Sherman savait bien ce qu'il faisait. D'abord il ne reculait point devant Hood; il savait que l'armée de Hood ne pouvait lui inspirer d'inquiétude, puisqu'il lui suffisait d'un détachement de ses propres troupes placées sous le commandement du général Thomas pour amuser Hood, l'attirer dans le Tennessee, et finalement le battre et le détruire. Il savait qu'il ne rencontrerait pas d'ennemis qui pussent l'arrêter dans la Georgie, qu'il n'aurait point à lutter contre l'énergie désespérée d'une population hostile, qu'il traverserait un pays fertile en y nourrissant grassement son armée. Aucune de ses prévisions n'a été démentie; la faiblesse intérieure de la confédération a été démontrée au monde, et maintenant Sherman, après avoir coupé en deux les états rebelles, pourra remonter vers le nord et se joindre à Grant pour étouffer la sécession dans un cercle de fer. Devant une démonstration aussi saisissante de la faiblesse de la confédération esclavagiste, bien des opiniâtretés doivent être ébranlées dans les états du sud. Déjà un membre du congrès de Richmond a déposé une proposition qui demande l'ouverture des négociations pour la paix, et un membre du sénat rebelle, M. Foote, a quitté l'assemblée en faisant entendre contre M. Jefferson Davis les récriminations les plus vives.

Il est étrange qu'au moment où la nouvelle des succès de Sherman et de Thomas arrivait à Washington, une alarme qui a peu duré ait traversé le monde politique américain. Le bruit se répandit que la France et l'Angleterre allaient prendre prétexte de la nouvelle élection présidentielle pour reconnaître comme gouvernement de fait les états confédérés. Le motif dont on couvrait ce projet de reconnaissance était assez subtil. Les puissances européennes, disait-on, ont pu considérer d'abord la rébellion comme une guerre civile intérieure, car les états du sud avaient pris part à l'élection de 1860, d'où est sortie la nomination de M. Lincoln comme président. Pendant sa première magistrature, M. Lincoln a bien été le président légal de tous les États-Unis; mais il n'en est plus de même depuis l'élection de 1864 : les états confédérés n'ont pris aucune part à cet acte politique. M. Lincoln n'est plus maintenant le président nommé par tous les états : les états confédérés ont maintenant en fait une existence séparée et indépendante; ils ont droit à être reconnus comme un gouvernement de fait. Nous ne savons quel est le rat de chancellerie qui a imaginé cette ingénieuse théorie. On aurait pu en tirer un grand parti contre les États-Unis, si par malheur ils eussent eu mine d'être les plus faibles et d'avoir le dessous; mais la force domine aisément les inventions des casuistes de la diplomatie, et ni l'Angleterre ni la France ne songeront à chercher aux États-Unis et à leur magistrat suprême une aussi mauvaise chicane. Quoi qu'en ait dit le *Times,* nous ne pouvons croire que notre gouvernement ait récemment

entamé à ce sujet des pourparlers avec le gouvernement anglais. La république américaine doit se rassurer de ce côté. Elle fera mieux de mettre dès à présent à l'étude la question de savoir comment les états du sud seront reconstitués quand la sécession avouera sa défaite. Ce problème a occupé l'autre jour à New-York, devant un immense auditoire, l'orateur populaire le plus éloquent des États-Unis, M. Wendell Phillips. La *reconstruction,* tel est le nom que M. Wendell Phillips donne à l'œuvre qu'il s'agit de commencer même avant l'heure de la dernière victoire et de la paix. M. Wendell Phillips demande la *reconstruction* au nom des idées abolitionistes les plus radicales. Il ne veut pas seulement que les noirs, esclaves du sud, soient émancipés, il veut qu'ils soient investis de tous les droits politiques qui appartiennent aux citoyens américains. Que disait-on que la question de l'esclavage n'était point la vraie cause de ce terrible conflit? Si des deux côtés on a cherché en effet à la dissimuler au début de la lutte, la solution de cette question apparaît inévitablement comme attachée au dénoûment. On parle au sud de donner des armes aux noirs; on parle au nord de leur donner les droits politiques. La guerre accomplit ainsi son œuvre impérieuse, et l'émancipation complète des noirs sera le premier mot de la paix.

Le bruit que fait l'encyclique refoule pour le moment l'Italie émancipée dans le silence. On peut reconnaître encore le bon sens politique italien au calme qui règne dans la péninsule malgré l'agitation morale que la cour de Rome vient de déchaîner à travers le monde. Le gouvernement et le parlement italien, après avoir eu leur grande campagne politique dans la discussion de la convention du 15 septembre, se consacrent maintenant à une campagne d'affaires. Nous n'avions pas douté que M. Sella, en montrant à l'Italie ses besoins financiers dans leur sincère réalité, n'obtînt du pays les efforts et les ressources réclamés par la situation. L'avance de l'impôt foncier a été faite avec un patriotique empressement; un emprunt de 150 millions garanti par les biens domaniaux et remboursable en peu d'années a été conclu avec une puissante compagnie anglaise. La situation financière est assurée, les préparatifs de la translation de la capitale se poursuivent avec calme, et l'Italie n'a plus qu'à attendre paisiblement l'échéance à laquelle doit s'accomplir l'exécution de la convention du 15 septembre.

E. FORCADE.

V. DE MARS.

LE

POSITIVISME

A PROPOS D'UN LIVRE DE M. LITTRÉ.

I.

LES CAUSES DU POSITIVISME.

Vous pouvez définir en deux mots le positivisme : c'est la science affirmant qu'elle suffit à l'homme, quand elle fait profession de ne connaître que la matière, les propriétés de la matière, les lois de la matière. Tout à l'heure on montrera comment ceci n'est pas le pur matérialisme. Quoi qu'il en soit, pour premier effet de cette affirmation, vous voyez disparaître de l'esprit humain la religion et la philosophie, ces glorieuses conjectures dont l'objet, tout immatériel, n'est pas moins que notre origine, notre spiritualité, notre survivance aux organes qui constituent la vie actuelle et apparente. Ces aperçus, le philosophe positif les traite de spéculation excessive, de méthode vicieuse, et pour ce méfait il renvoie philosophie et religion aux premiers âges du monde, comme un début informe, comme un exercice puéril et véniel de l'humanité naissante.

La science n'est pas d'hier. Pourquoi donc est-ce aujourd'hui seulement qu'elle a pris cette arrogance de régner seule sur l'esprit humain, de le remplir et de l'assouvir tout entier, d'en exclure tout ce qui n'est pas elle, et qui en était un certain aliment, une quête habituelle? Il faut que quelque chose soit arrivé à la science

ou à l'esprit humain. Aurions-nous perdu quelques-unes de nos curiosités sur une autre vie, sur notre valeur et notre persistance éternelles? ou bien la science s'est-elle étendue à ces choses que la religion et la philosophie éclairaient à leur manière? Non, il n'est rien advenu de pareil; rien n'a péri dans l'homme des ambitions et des anxiétés qui l'élèvent si fort au-dessus du singe le plus compliqué, le plus accompli. Le « problème de la destinée, » comme dit Jouffroy, n'a pas cessé d'apparaître aux hommes, visitant à ses heures les plus pauvres d'esprit, les plus humbles de condition; mais de nouvelles questions, de nouveaux intérêts, de nouveaux droits ont paru dans le monde, qui le passionnent étrangement: tout un trésor où il a mis son cœur. Sur cet ensemble de nouveautés, la religion et la philosophie sont sans voix, sans traditions, je ne dis pas sans principes; mais la vertu de ces principes est latente et ne s'est produite encore ni en établissemens ni même en raisonnemens. Cependant ces questions sont grandes, encore que bornées à l'horizon d'ici-bas : elles dépassent le bien-être, elles touchent à l'honneur des peuples, aux devoirs de la société, elles invoquent le commandement divin de la charité. Quand on ne sait que dire aux hommes là-dessus, les eût-on conduits et dominés longtemps, on perd quelque chose de cette domination, on passe à l'ombre, on touche au déclin et à l'effacement : telle est l'aventure des anciennes autorités morales.

D'un autre côté, la science, avec toutes ses méthodes et ses interprétations, n'a rien trouvé sur ce problème de la destinée dont nous parlions tout à l'heure : elle n'a rien cherché, il est vrai, elle dédaigne et supprime le problème, ni plus ni moins. Cela ne suffit point au monde. Parce que le monde s'est pris d'impatience contre la métaphysique et la religion, muettes ou hostiles sur tant de questions nouvelles et impérieuses, parce que des sciences nouvelles sont nées, chacune à titre de solution partielle, parce que la philosophie positive a entrepris de coordonner toutes les sciences et d'en tirer une notion suprême, magistrale, exclusive, — ce n'est pas à dire que le monde va se contenter de cette philosophie, n'y trouvant rien pour ses curiosités d'outre-tombe, dont il s'entretenait avec la métaphysique et la religion.

Il faut avouer cependant que la science s'est accrue sensiblement aux mains des philosophes positifs. Elle compte aujourd'hui le développement des sociétés parmi les choses de son observation; elle a découvert une loi de ce développement, qui est le progrès; elle s'élève ainsi jusqu'à la morale, qui fait partie de ce progrès, et dans les développemens de la morale en reconnaît les commandemens. A cette hauteur, dès qu'elle tient pareille école, la science

met le pied dans le domaine des religions et des philosophies, elle en fait le service et prend quelque chose de leur grandeur, de leur transcendance; elle ne laisse en dehors d'elle-même, — et cet hiatus, il faut en convenir, est un vide affreux, — que les sanctions de la morale, c'est-à-dire la persistance de l'individu pour être puni ou récompensé ailleurs.

Ainsi la philosophie et la religion nous donnent le spectacle d'une certaine disproportion avec le monde tel qu'il s'est développé, tandis que la science, appliquée à l'état social et à ses lois, comme à celles de la nature, a pris des dimensions et des clartés nouvelles, a grandi sur l'horizon et s'est élevée par de nouveaux services dans l'estime des hommes. A ce compte, la philosophie positive n'est pas l'avénement capricieux d'une doctrine purement fausse et chimérique : elle est née du silence obstinément gardé par la religion et la philosophie sur certaines obsessions de la conscience moderne; mais parce qu'une doctrine est venue à son heure et porte avec elle son à-propos, ce n'est pas à dire qu'elle soit vraie, et qu'avec l'intention de suppléer un vide, un silence, elle y parvienne. En tout cas, son mérite serait médiocre, si, comblant certaines lacunes, elle en ouvrait d'autres, et de plus profondes, de plus dévorantes.

Nous avons donc trois choses à prouver : d'abord la déchéance moderne, relative, de la religion et de la philosophie, puis l'avénement et le progrès de la science du côté des choses morales, politiques et sociales; enfin nous avons surtout à montrer quelle est l'insigne erreur de la science quand, du haut de ses ascensions et sous prétexte de ses développemens, elle prétend interdire à l'homme toute curiosité sur son origine et sa fin, l'identifiant et le bornant à l'humanité, l'enchaînant à la terre et lui disant : Tu n'iras pas plus haut. Il faut conter cela aux taupes. Et s'il me plaît à moi de regarder le soleil en face! si je souffre moins sur les sommets où l'on peut être ébloui que dans la pâle clarté d'un sillon étroit et court! Il vous souvient peut-être de certain tableau du Dominiquin, *le Ravissement de saint Paul*. Le saint gagne les cieux sous l'haleine et la main des anges, drapé d'un nuage de pourpre, l'œil perdu d'extase. L'infini l'attire, il monte à tire d'aile, et du train dont il s'élève, si l'infini a quelque part un autel, un monarque, le bienheureux va rouler à ses pieds et le contempler face à face... Nous ne sommes pas des saints en général; les anges ne nous portent pas, ne nous obéissent pas. Toutefois nous avons à l'esprit quelque chose comme des ailes, une véritable impatience du pur terre à terre, un appétit d'espace, et c'en est assez pour ne pas ramper; mais nous verrons tout cela de plus près et sans phrase, en prenant le scepticisme corps à corps. Pour le moment, les trois

points que nous venons d'indiquer sont à développer amplement, avec un retour préalable sur les principaux traits de la philosophie positive.

I.

Le positivisme est donc avant tout une excommunication de la religion et de la philosophie, éliminées, répudiées péremptoirement, comme étrangères ou comme malsaines à l'esprit humain. La science les traite de théologie et de métaphysique, ce qui est gros d'insinuations malveillantes, tandis qu'elle parle d'elle-même avec une foi, avec une jactance incomparables. Aujourd'hui, dit-elle, j'ai réponse à tout, j'explique le cosmos, je raconte les cieux, je fonde la société. Avec mes procédés, avec mes pouvoirs, qui sont l'observation et l'induction, je suffis à l'homme adulte et purgé de fantaisies puériles. Je remplis et je rassasie l'esprit humain tel que je l'ai réformé. Voyez plutôt jusqu'où je monte avec ces ailes, et tout ce que j'embrasse dans cette étreinte, sans lacune, sans hiatus. Je vous ouvre, je vous déploie le monde (je cite textuellement une communication écrite de M. Littré), « où apparaissent des propriétés numériques, géométriques et mécaniques, des propriétés physiques, des propriétés chimiques et des propriétés vitales. Il n'y a rien au-delà, et avec cela on a l'ensemble de tout ce qui peut être su. »

« Cet ensemble constitue six sciences ainsi rangées : mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie ou science des corps vivans, et sociologie ou science des sociétés. Cet ordre n'est pas arbitraire : il satisfait à trois conditions qui le déterminent.

« Il représente un ordre naturel. La nature en effet offre trois ordres de phénomènes où la hiérarchie est marquée : les phénomènes physiques, les phénomènes chimiques, qui ne peuvent exister sans les phénomènes physiques, et les phénomènes vitaux, qui ne peuvent exister sans les phénomènes physiques et chimiques.

« Il représente un ordre didactique. En effet la mathématique est la seule qu'on puisse apprendre indépendamment des autres. L'astronomie et la physique ne peuvent pas se passer du secours des mathématiques. La chimie a besoin de la physique comme de son support. Dans la biologie, toute la partie végétative exige des connaissances profondes en chimie. Enfin les premiers principes de la sociologie ont leur point de départ dans les aptitudes inhérentes aux êtres vivans. La subordination didactique est irréfragable.

« Il représente un ordre historique. Les sciences ne se sont constituées que suivant la hiérarchie indiquée. La mathématique a précédé toutes les autres; puis viennent l'astronomie et la physique; plus tard, quand on

cesse d'appliquer aux phénomènes de combinaison moléculaire des théories illusoires ou des théories physiques, l'alchimie disparaît et la chimie se fonde; plus tard encore, quand on cesse d'appliquer aux phénomènes de la vie les interprétations physiques ou chimiques, la biologie arrive à son tour; enfin la fondation de la sociologie est encore plus récente : elle est due à M. Comte.

« C'est parce qu'elle satisfait à ces trois conditions, ordre naturel, ordre didactique, ordre historique, que la philosophie positive fournit, en toutes les questions, un fil et une lumière; c'est parce qu'elle émane des sciences qu'elle échappe aux vices et aux illusions de la subjectivité; c'est parce qu'elle emprunte aux sciences ainsi rangées hiérarchiquement ses généralités qu'elle est non une science particulière, mais une philosophie.

« La philosophie positive est à ses débuts, les développemens lui viendront; il en est un qui se présente déjà : la sociologie, puisqu'elle contient l'évolution de l'humanité, renferme implicitement l'histoire de la morale, de l'esthétique et de la psychologie, mais d'une manière implicite seulement. Aussi faut-il les extraire de ce bloc où elles sont confondues, les considérer dans leur ensemble et leur connexion comme une seule science dite théorie du sujet, les établir en septième science à la suite des six sciences déjà hiérarchisées, et leur faire fournir, suivant la méthode employée par M. Comte, leur contingent d'idées générales pour étendre et éclairer le domaine de la philosophie positive. »

Telle est cette fameuse classification des sciences, qui est faite pour en montrer la base, la filiation, l'achèvement et la portée souveraine sur l'ordre moral et politique. Tel est le champ de la connaissance humaine exploré désormais dans toutes ses parties, non pas sans doute approfondi et sondé comme il le sera quelque jour, mais délimité et fermé. Vous ne voyez là, dit le philosophe positif, aucune notion sur l'essence, l'origine et la fin des choses, c'est-à-dire rien d'*absolu;* mais les choses nous sont inaccessibles en ces replis. Je ne m'enquiers pas de ces abîmes, j'observe et je compare; cela fait, j'élimine le particulier, je m'arrête au général, je néglige l'absolu. Toutefois, dans ces limites où je me contiens, je ne laisse pas de rencontrer tout ce qui intéresse l'individu et la société; par-delà ces bornes, rien n'est à découvrir, et même rien n'importe. Regardez bien en effet : la science comprend la vie des sociétés, les lois de cette vie, le progrès entre autres. Donc, en étudiant le passé politique des sociétés, vous apprendrez leur avenir, et non-seulement l'avenir comme probabilité, mais comme droit et devoir, — devoir de l'homme soit envers lui-même, soit envers ses semblables, soit envers la puissance publique, — devoir de cette puissance envers les individus, soit à respecter, soit à protéger, soit à consulter. Il n'y a que du relatif en tout cela; mais ce n'est pas peu de chose apparemment que des rapports qui, dans

leur constance, dans leur inviolabilité, sont des lois. Qu'allez-vous chercher au-delà? et que trouverez-vous avec des vues de l'esprit, avec des conceptions *à priori* qui sont de pures imaginations sans portée, parce qu'elles sont sans base? Remarquez bien que cette science de l'histoire est le dernier anneau d'une chaîne de science continue, achevée seulement de nos jours, par où cet ensemble prend un caractère de grandeur incomparable. Quand Turgot découvrit la philosophie de l'histoire et la loi du progrès, il ne s'aperçut pas que la science avec cette conquête conquérait tout; mais il n'avait pas lieu, il n'avait pas le droit, en quelque sorte, de s'en apercevoir : la chimie ne faisait que de naître, et la physiologie, qui est la science des propriétés organiques, la biologie, qui est la science des propriétés vitales, n'existaient pas du tout. Aujourd'hui la chaîne est ininterrompue qui unit la plus simple des sciences, la mathématique, à la philosophie de l'histoire ou sociologie, qui est la plus compliquée des sciences.

On sait combien est capital cet achèvement, ce couronnement de la connaissance humaine par la philosophie de l'histoire. C'est par ce côté que la science touche à la morale et au droit public, à la conduite des individus et des sociétés, au principe et à la constitution de l'état. Ici toutefois une remarque est essentielle : je prête à la philosophie positive un langage qu'elle pourrait tenir, mais qu'elle ne tient pas, ou du moins qu'elle n'accentue pas avec assez de force et d'insistance. Cet aspect de sa doctrine, par où elle devient une règle morale et politique, en est, selon moi, le plus triomphant : c'est là qu'elle est le plus près de suppléer à tout ce qui est religion et philosophie. Seulement je ne vois pas qu'elle tire avantage ou du moins qu'elle ait une conscience assez fière de ce grand trait qui la relève du pur matérialisme, qui la distingue et la recommande.

A cette classification des sciences, la philosophie positive ajoute une théorie des âges de l'esprit humain où cet esprit nous apparaît comme s'acheminant vers le règne de la science à travers maint écart. L'homme, en face de la nature, a des manières différentes et successives de l'expliquer : d'abord la manière théologique, qui est de mettre partout des dieux; ensuite la manière métaphysique, qui est de supposer partout des forces abstraites, occultes; enfin la manière scientifique ou *positive*, qui constate sous le nom de lois le cours permanent et régulier des choses.

Ici est la rencontre des philosophes positifs avec Turgot, qui s'exprime en ces termes : « Avant de connaître la liaison des effets physiques entre eux, il n'y eut rien de plus naturel que de supposer qu'ils étaient produits par des êtres intelligens, invisibles et

semblables à nous, car à quoi auraient-ils ressemblé? Tout ce qui arrivait sans que les hommes y eussent part eut son dieu, auquel la crainte ou l'espérance fit bientôt rendre un culte, et ce culte fut encore imaginé d'après les égards qu'on pouvait avoir pour les hommes puissans, car les dieux n'étaient que des hommes plus ou moins puissans et plus ou moins parfaits, selon qu'ils étaient l'ouvrage d'un siècle plus ou moins éclairé sur les vraies perfections de l'humanité. Quand les philosophes eurent reconnu l'absurdité de ces fables, sans avoir acquis néanmoins de vraies lumières sur l'histoire naturelle, ils imaginèrent d'expliquer les causes des phénomènes par des expressions abstraites, comme essences et facultés, expressions qui cependant n'expliquaient rien, et dont on raisonnait comme si elles eussent été des êtres, de nouvelles divinités substituées aux anciennes. On suivit ces analogies, et on multiplia les facultés pour rendre raison de chaque effet. Ce ne fut que bien tard, en observant l'action mécanique que les corps ont les uns sur les autres, qu'on tira de cette mécanique d'autres hypothèses que les mathématiques purent développer et l'expérience vérifier. »

On divisait autrefois la floraison de l'esprit humain en différentes époques; il y avait l'âge étrusque, le siècle de Périclès, le siècle de Léon X, le siècle de Louis XIV. Turgot et les positivistes ont changé cela contre une vue plus profonde de l'esprit humain, le considérant surtout dans l'accroissement de ses facultés, dans ses fruits plutôt que dans ses fleurs.

Il me semble qu'on saisit bien ici comment a pu naître la philosophie positive, comment une école a paru pour définir et absorber tout par la science, pour y enchaîner, pour y borner tout effort, toute aspiration de l'homme. A voir le chemin qu'a suivi l'intelligence humaine, passant de l'imagination à l'observation, méprisant les hypothèses pour en venir à l'expérience, rencontrant, une fois parvenue à ce point, une vérité pleine de bienfaits (celle des sciences naturelles et exactes), qui la pénètre d'admiration et de gratitude,... en présence, dis-je, de ce spectacle, certains esprits ont pu croire que la science, avec ses méthodes, ses acquisitions et même ses limites, était le dernier mot de l'esprit humain, que celui-ci devait s'arrêter avec elle, se désintéresser de ce qu'elle ignorait. Si la science est la chose progressive entre toutes parmi des êtres éminemment destinés au progrès, la science doit leur suffire. Comme elle rayonne avec ses clartés croissantes sur toute la condition de ces êtres, comme elle leur fait de la force, du bien-être, du droit, comme elle a des règles de conduite pour l'individu et pour la société, il est vrai de dire qu'elle embrasse tout, qu'elle ne laisse rien échapper des intérêts humains, et ne s'arrête qu'où finit

l'homme. Celui-ci abuse de ses facultés, il se pervertit et s'égare à plaisir, quand il ne fait pas de ses facultés l'usage purement scientifique. Aimez-vous les romans? Soit; mais sachez bien dans ce passe-temps que vous faites ou que vous lisez un roman. Il a plu à Newton de commenter l'Apocalypse; mais Newton savait bien alors qu'il ne décrivait pas la mécanique céleste. L'homme a certaines facultés pour en jouir, mais non pour y croire.

Bien entendu que ce sont toujours les philosophes positifs qui parlent de la sorte. Disent-ils autre chose encore? y a-t-il quelque chose de plus dans leur doctrine? Hélas! oui, il y a une politique; il y a même une religion, ce qui est un insigne écart, une trahison intime de leur méthode. Cette religion, M. Littré la rejette; cette politique, il ne l'expose pas, ou du moins il ne l'expose plus. Faisons comme M. Littré, laissons là ces tristes dogmes et cherchons plutôt ce qui a pu suggérer et mettre sur pied cette entreprise inouie d'une science unique, d'une maîtresse science, non-seulement pour expliquer la nature, mais pour conduire les individus et les sociétés, pour les contenter, pour les repaître, corps et âmes. Cherchons cela où l'on peut le trouver, c'est-à-dire dans le divorce des esprits avec les autorités qui régnaient autrefois sur les esprits, dans la disproportion de ces anciennes puissances avec les nouveaux principes de foi et d'obéissance qui ont prévalu dans le monde.

J'allais dire à ce propos que la face du monde a changé; mais ces expressions manquent de force et de propriété. C'est le fond même des choses qui s'est transfiguré, c'est l'âme humaine qui s'est enrichie d'idées, peut-être même de facultés nouvelles. Je vous fais grâce de tant d'inventions qui, dans le courant même du moyen âge, ont éclaté en bienfaits et en lumière sur la condition physique des hommes, et que Turgot a si bien reconnues et énumérées. Cela est considérable, mais n'a rien à voir ici. Ce que je veux détacher et mettre en relief, c'est le progrès des sciences morales, car, remarquez-le bien, la science est possible, elle existe et même se développe dans l'ordre moral : l'histoire en témoigne, l'histoire la plus avérée, la plus éclatante. Telle a été la fortune de certaines idées, nullement géométriques ni chimiques, capables de renouveler les conditions de la foi et les bases de la société, — ce qui est moral apparemment, — que ces idées ont fait des sciences : philosophie de l'histoire, histoire générale et critique, économie politique, philosophie politique, cette dernière en voie de formation seulement, un *desideratum* dont le nom seul existe. Il n'est tel que cet achèvement scientifique d'une idée pour en marquer la diffusion et la puissance. Quand le monde est jeune, il fait des vers,

quelquefois une épopée, avec les idées qui le pénètrent. On sait de reste que tout le paganisme des anciens est dans Homère, tout leur rationalisme dans Lucrèce, toute la piété du moyen âge dans *la Divine Comédie*. Plus tard, en pareil cas, le monde fait des sciences et même des révolutions. A chaque âge son allure : dans l'âge viril, l'homme a foi aux idées, foi sur expérience et non sur parole : c'est de beaucoup la plus puissante en œuvres. On ne l'a pas encore vue transporter des montagnes; mais comme elle détruit! comme elle s'entend à niveler!

Quelles sont donc ces idées si puissantes sur l'esprit des hommes, qui finissent par se couronner de sciences et de révolutions? De grandes idées, il faut en convenir : souveraineté des peuples dans les limites de la raison, souveraineté des individus dans la limite de l'inoffensif, égalité des hommes devant la loi, pas de lois contre la conscience et la propriété, affranchissement des esprits, valeur et dignité du travail; — idées saines et légitimes autant que passionnées et capiteuses. Elles ne font qu'exprimer ce qui est dans toutes les consciences. Or, si l'idée du droit est en nous, c'est pour en sortir apparemment et s'empreindre dans toutes les relations humaines. Ou cette idée n'a pas de sens, pas d'application, ou elle doit se détailler de la sorte et s'emparer du monde avec cette puissance... Et de fait elle n'y manque pas. Il faut qu'une société s'ouvre un jour ou l'autre à des institutions nées de l'idée du droit, à moins d'être orientale, théocratique, c'est-à-dire fondée sur une borne où elle s'endort et s'ensevelit à jamais... Mais si nous supposons un peuple où l'état social n'est pas fixé et pétrifié par un décret divin, où la nouveauté n'est pas un sacrilége, où rien n'arrête de ce côté l'ascension naturelle des esprits,... les choses ne sauraient s'y passer comme en Orient : les esprits, s'appliquant à la cité, y découvrent une chose publique et ne tardent pas à la traiter comme telle, sans respect aveugle de ce qui a duré, sans frayeur sénile de ce qui est nouveau. La vraie différence de l'Orient à l'Occident, ce n'est pas l'heure plus ou moins matinale où le soleil s'y lève : c'est que l'Occident fait la distinction du spirituel et du temporel, dont l'Orient fait confusion.

En Europe, pour avoir mis d'un côté le pape, de l'autre le monarque, la plus haute source de révolution était ouverte : l'esprit nouveau pouvait entrer par là et souffler à toute haleine. C'est à ce titre que ces fils de Japhet ont seuls l'aptitude au progrès. Entre l'église sans épée et l'état sans idée, sans âme, l'esprit a paru comme une puissance et fait œuvre d'examen, c'est-à-dire de réforme; le droit humain a pu se faire entendre, se faire compter. Le monde a marché, grâce à la division de ces pouvoirs dont la

promiscuité est seule capable de l'arrêter. Dans cette liberté des intelligences, une chose devait arriver, pas moins que l'émancipation des rois, des peuples et même des papes. On pourrait dresser le catalogue de toutes les découvertes humaines; il n'en est pas une qui vaille cette fameuse distinction propre à l'Occident, du temporel et du spirituel, pas même l'imprimerie. Dès que les deux pouvoirs se confondent ou s'entendent contre l'esprit humain, l'imprimerie ne peut servir que comme elle sert en Espagne, où tout le monde sait lire et ne lit que *ténèbres*.

Qui donc a inventé cela? Que ce soit un pape ou un roi, je le félicite et l'honore de tout mon cœur. Il s'est ruiné par là, ou plutôt il a ruiné tout absolutisme, et livré passage au pouvoir des peuples, à la souveraineté de la raison. Nous dirons simplement, si vous trouvez ces expressions un peu ambitieuses, que de là est née une certaine liberté des esprits, une certaine prépondérance des classes éclairées, qui, après tout, est la seule force connue pour mener passablement les affaires de ce monde. On en a fait une expérience qui n'est pas regrettable. Elle a commencé le jour où le monde s'est demandé s'il ne payait pas trop cher la dose de bon ordre et de sécurité que lui procuraient ses gouvernemens, pasteurs des peuples pour les dévorer, s'il n'y aurait pas avantage pour les peuples à se gouverner eux-mêmes, au lieu de ces dominations extérieures et coûteuses faites comme des exploitations, si la croyance des hommes n'était pas leur droit et pouvait jamais être un crime, si le travail n'était pas leur bien, leur patrimoine naturel, et pouvait jamais leur être vendu, octroyé comme un privilége, si la cruauté était nécessaire à la religion, aux juges, au fisc, si l'homme des champs avait besoin d'être attaché à la glèbe pour la cultiver, si les hommes avaient besoin d'être partagés en castes pour assurer l'exécution des œuvres utiles à la société, des services publics, s'ils n'avaient pas entre eux assez de similitude pour être traités par la loi comme des égaux, s'il était bon que la femme et l'enfant subissent un pouvoir arbitraire, s'il fallait éterniser un état social tout à l'avantage de quelques-uns, tout à la charge du plus grand nombre.

On comprend bien que ces griefs n'apparurent pas tous à la fois, graves et divers comme ils sont. Cette clameur de haro fut successive. Le droit national qui conclut contre la royauté absolue, le droit commun qui est la négation des castes, le droit individuel qui exclut les religions d'état et toutes les intrusions de l'état dans la vie privée, sont choses très distinctes qui ne s'enchaînent pas les unes les autres en fait ni en logique : on n'en fit un corps de droit, un ensemble constitutionnel que dans notre *déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. Chacun de ces griefs eut son tour, sous

des influences diverses, partielles, mais homogènes et convergentes, qu'il est facile de noter. Tantôt c'est l'idée émise par un penseur comme Vauban sur l'égalité de l'impôt, tantôt c'est un exemple de tolérance religieuse comme celui de la Hollande, tantôt c'est l'irrévérence des anciennes forces à l'égard les unes des autres, comme les procédés de Louis XIV envers le saint-siége, qui retentissent à la longue dans toutes les intelligences, pour aboutir à cette note aiguë, à cette furieuse question du tribun Canuleius : *scilicet ea vobis civitatis forma sana videtur?*

Il faut remarquer ici le train dont ces choses arrivent, qui est une marque de leur prédestination, de leur légitimité. Il n'y a pas dans l'histoire d'aventures improvisées, de scandales éclatant un beau jour, de champignons vénéneux qui aient poussé dans une nuit; *natura non facit saltus*, a dit un physiologiste. L'histoire a des allures tout aussi réglées, tout aussi continues. On y voit que tout se prépare, s'élabore, et s'avance pas à pas vers les hommes par des cheminemens soutenus et imperturbables. Le nuage qui creva en 89 sur cette terre de France, élue entre toutes, avait amassé lentement son tonnerre, et c'est ce qui en fit la fécondité. Quelque chose avait déjà grondé parmi nous, si l'on me demande une date, avec la renaissance et la réforme; mais le moyen âge lui-même avait ri, ce qui est de grande conséquence, il avait ri des pouvoirs religieux et féodaux, alors même qu'il les subissait dans toute leur plénitude. Ce n'est pas la première fois qu'on aurait vu un peuple railler et obéir tout ensemble, c'est-à-dire se moquer de ses maîtres, de ses croyances et de lui-même. Les Athéniens, dont nous descendons bien plus que des Latins, avaient au plus haut degré cet aimable enjouement. Dans l'*Électre* d'Euripide, le chœur raconte le festin d'Atrée, et « comment le soleil a reculé d'horreur, » ce qui, ajoute-t-il, « paraît néanmoins fort douteux. » Tel était le sourire attique, et cela peut-être pendant que Socrate buvait la ciguë officielle. En France, le sarcasme, la critique, la fronde des esprits ne désarma pas un instant. Le dernier exemple en est Port-Royal à l'époque la plus croyante, la plus organique du moins, comme dit le saint-simonisme. Ce n'était que religieux, direz-vous; toutefois il y faut remarquer ceci de politique, que la France, dès qu'elle prend une chose à cœur, n'en croit pas aveuglément ses pouvoirs constitués. Elle le fit bien voir à Henri IV.

Que faisaient cependant les anciennes disciplines qui avaient possédé les âmes parmi cet évanouissement du respect? car les âmes n'étaient pas au dépourvu avant ces idées nouvelles dont nous parlions tout à l'heure. Les hommes ne furent jamais si bas que de vivre uniquement de pain. Ils eurent toujours, sous le nom de

religion et de *philosophie*, quelque chose pour les satisfaire en certaines aspirations qui ne se contentent pas de la terre, des produits ou du tombeau qu'elle nous offre. Or fut-il donné à la religion et à la philosophie de comprendre ce qui se passait dans les âmes? Leur vint-il à l'esprit de se transformer, d'ajuster leur pas et leurs traits à ceux du monde moderne? La chose, quand elle arrive, est d'un merveilleux effet. Voyez plutôt le principe de propriété, perverti pendant des siècles, appliqué avec une intempérance inouie jusqu'à l'homme, jusqu'au travail, jusqu'à la puissance publique... Il y eut un temps, qui durait encore au moyen âge et même plus tard, où tout cela était approprié, traité de choses, régi par le droit civil; mais la propriété est rentrée dans ses limites, a rejeté ces excès, et, purgée de la sorte, elle est devenue quelque chose d'inviolable et de sacré, un fond qui ne bouge pas plus dans nos commotions françaises que le sol et que la langue. Il en est arrivé autant au principe d'autorité : tel que l'a fait la raison moderne, c'est-à-dire national, il s'est établi à jamais dans le respect des hommes. On voit par ces exemples que ce qui s'adapte à leurs besoins nouveaux ne peut être touché par la désuétude. A cette condition, avoir été est une raison d'être encore. Les choses ne périssent pas pour leur ancienneté, qui est marque de leur valeur et source naturelle de respect, mais pour leur impropriété, pour leur disproportion survenue, quand elles ne s'en aperçoivent pas.

Pourquoi la religion, parmi nous, n'a-t-elle pas eu cet instinct de salut? La réforme prouve que la religion n'en est pas absolument destituée, si ce n'est en France, où, tentée par la plus haute noblesse, Bourbons en tête, elle finit par échouer. Le catholicisme français ne lâcha rien de son esprit, de ses maximes, et cela tandis qu'un torrent de choses nouvelles emportait la société. Il commença dès le XVIe siècle à vivre comme un étranger dans ce monde qu'il avait rempli de son souffle. Est-il une politique moins semblable à celle des croisades que François Ier allié de Soliman, ou que Richelieu secourant les réformés d'Allemagne? Mais il faut voir surtout ce qui se passe dans le monde des idées. Là, tout se constitue, se produit en dehors de la théologie : science, droit public, morale, philosophie, méthode. Après Galilée, d'une astronomie peu orthodoxe, c'est Grotius posant la question du droit naturel comme s'il n'existait pas d'Écriture sainte, puis Descartes philosophant à distance de la Bible au point de chercher ce qu'il faut croire de l'humanité et de la nature dans l'hypothèse d'un Dieu trompeur. Ainsi procèdent les sciences morales et les sciences naturelles. Ce n'est pas tout : au-dessus et comme législation des sciences, s'élèvent des questions de méthode. Quels sont nos moyens de connaître,

quels sont les caractères de la certitude? Or, dans ces recherches, la révélation, qui est la lumière religieuse, la tradition, qui est la méthode religieuse, ne sont pas même comptées : Bacon et Descartes n'ont foi qu'à la raison ou à l'expérience. Enfin, au-dessous et par application des sciences, apparaissent les arts, les métiers, l'industrie, le commerce, en un mot tout un ordre de travaux, d'existences et de transactions dont l'antiquité faisait médiocre estime, et dont regorgent les sociétés modernes. Tout cela est imprévu, et même, jusqu'à un certain point, réprouvé par la loi religieuse. On peut voir dans le *Discours sur l'usure* de Bossuet ce qu'elle pensait du prêt à intérêt.

Telle est la nouvelle figure du monde; tout y était religieux, tout y est laïque, même la morale. « Le plus grand bienfait du christianisme, dit Turgot, est d'avoir éclairci et propagé la loi naturelle. » Dans cet état de la conscience humaine, la foi religieuse n'est désormais qu'un auxiliaire de la morale; la religion n'y touche que par un côté, celui de la sanction et du culte. Encore faut-il remarquer qu'il est donné à l'esprit de l'homme de concevoir en dehors de toute foi positive aussi bien la sanction que le précepte de la loi morale, aussi bien l'idée de peine et de récompense que celle du devoir. Quant au culte, il ne s'adresse qu'à certaines facultés de l'homme, à l'imagination et aux sens; encore, pour ces facultés mêmes, n'est-il pas toujours un besoin réel, impérieux. « Une religion sans culte, dit M. de Chateaubriand, est le rêve d'un enthousiaste sans imagination; » mais ce rêve n'est-il pas réalité dans presque tous les pays protestans, d'une froideur, d'une nudité de cérémonies religieuses qui en est presque l'absence et la négation?

Ainsi la religion, après avoir tout enserré, tout expliqué, a laissé tout échapper. Cet événement n'était pas inévitable. Aussi bien que la propriété, aussi bien que l'autorité, la religion pouvait se raffermir et s'éterniser en se transportant sur la base de l'esprit moderne; mais il ne lui plut pas de s'adapter à tant de nouveautés qui naissaient dans le monde, de les comprendre et de s'ordonner par rapport à elles. Elle persista en toutes choses, petites ou grandes, dans une invincible inertie. Où l'on voit toute l'inaptitude, toute la disproportion de l'église avec les temps où nous vivons, c'est dans ce grand sujet de la liberté politique, du droit des peuples. Quoi! rien là-dessus dans la bouche du prêtre! Il n'y a donc point de devoirs publics, point de vertus publiques à reconnaître, à encourager? Pourquoi ne pas parler aux hommes de leurs droits, ce qui est une manière implicite de leur enseigner le droit d'autrui, c'est-à-dire le devoir? Et puis véritablement il y a quelque grandeur dans l'idée politique, laquelle n'est pas tout entière un appétit

de bien-être. Ne voyez-vous pas qu'on redresse les hommes en leur parlant de liberté, qu'on les exalte même, que l'essentiel est de perdre terre par quelque endroit, de courir à quelque idéal, ce qui est une manière de regarder le ciel ?

Mais je flatte étrangement l'église, à parler comme je fais de son silence et de son inertie. La vérité est qu'elle ne prononce pas sans colère le nom de liberté. Elle avait à prendre, en ce qui touche le droit des peuples, un de ces trois partis : acquiescement, abstention, hostilité. C'est le dernier qu'elle a préféré. Ici même on a fait naguère un tableau des doctrines politiques de l'église que les lecteurs de la *Revue* n'ont sûrement pas oublié. On l'a fait, non pas avec ces déclamations vagues et grossières qui éloignent tout d'abord certains lecteurs, même des plus faciles à convaincre, mais avec une sobriété de mots et de ton, avec une abondance de preuves et de détails qui sont peut-être pour quelque chose dans ce bel état où est parvenue la question romaine (1). Rien ne ressemble plus à cette forte étude que telle note diplomatique récente où le ministre des affaires étrangères de l'empire déplorait, avec des larmes dans le style, *la fréquente et malheureuse opposition du saint-siége avec les idées de ce temps*. Le jour où le gouvernement français voudra parler à l'opinion, il trouvera un exposé de motifs, ou, si vous aimez mieux, un exposé de prétextes qui ne laisse rien à désirer dans les faits et les documens dont M. Émile de Laveleye a déroulé le détail. — Tantôt ce sont des mandemens, des encycliques, des allocutions qui déclarent la liberté de la presse *très funeste, très détestable, et dont on ne peut avoir assez d'horreur*, ou même qui traitent la civilisation moderne comme « la source d'où viennent tant de maux déplorables, tant de détestables opinions, tant d'erreurs et tant de principes absolument contraires à la religion catholique et à sa doctrine; » — tantôt ce sont des traités conclus par le saint-siége en Amérique, et même en Europe, pour supprimer la liberté des cultes, la liberté de la presse, la liberté des associations, la liberté de l'enseignement, pour attribuer en ces matières tout pouvoir à l'évêque, pour rétablir les tribunaux ecclésiastiques, le droit d'asile, la dîme elle-même! Cette liste est longue, mais il eût été fâcheux de ne pas aller jusqu'au bout, où l'on voit si l'église est fidèle aux choses du passé. — Dans ce qui arrive de nos jours, elle ne comprend que ce qui la blesse; dans l'extermination de la Pologne, elle ne ressent que le traitement fait à certains évêques, se défendant avec force « d'approuver les mouvemens inconsidérés de ce pays, réprouvant et con-

(1) *La Belgique et la crise actuelle*, par M. Émile de Laveleye. *Revue* du 1er août 1864.

damnant ces très funestes mouvemens, se vantant d'enseigner et d'inculquer l'obéissance aux princes en toute chose qui n'est pas contraire aux lois de Dieu et de son église. » Comme s'il n'était au monde que le grief religieux, et parmi les religions que le catholicisme!

Ainsi on détruit sous vos yeux un peuple qui a pour lui les traités et l'histoire, on le déracine du territoire où il a vécu de longs siècles indépendant, glorieux même, quelquefois utile à la chrétienté, l'église ne saurait dire le contraire, et quand ce peuple se récrie, se redresse, quand il se souvient de lui-même et prétend vivre, quand il n'est pas de tribune ou de chancellerie qui ne proteste en sa faveur, l'église trouve ce peuple imprudent, égaré! Si l'Europe a bien ou mal fait de ne pas s'allumer pour la Pologne, c'est une tout autre question. Les cabinets ont pu regarder le droit polonais comme le plus fondé en titres et le plus dépourvu de chances qui ait jamais existé : ce défaut de chances est une considération qui a pu frapper les hommes d'état, préposés qu'ils sont à l'utile, gardiens nés des intérêts, c'est-à-dire du sang et de l'argent des peuples; mais le droit est ce qui devait toucher l'église, ce droit violé par des dynasties qui en rougirent sous leur fard.

On peut se demander pourquoi l'église montre une telle antipathie au monde moderne, elle qui s'était adaptée au monde romain, au monde féodal, et même plus tard au monde de la monarchie administrative. C'est qu'il y a dans la société moderne deux choses dont l'église ne peut prendre son parti : le *droit* et la *vie*, pas moins que cela. — Comment admettrait-elle les droits humains, quand sous cette invocation on va lui demander tout d'abord la liberté des cultes? Elle ne peut pas même accorder la liberté de conscience! Quand on se tient pour la vérité même, on ne peut souffrir l'erreur à côté de soi; on a un devoir précis d'intolérance et de prosélytisme; on ne peut supporter ce que supportent aujourd'hui les communions protestantes, en Angleterre du moins, où le catholicisme, au lieu d'être persécuté comme autrefois, est enseigné dans des séminaires entretenus par l'état. On me citera des catholiques fort libéraux; je les reconnais pour tels et les honore tout le premier. Toutefois, comme ils font profession d'être soumis à une autorité qui interprète tout autrement l'essence du catholicisme, et cette autorité, comme ils la tiennent pour infaillible, j'admettrais volontiers quelque perplexité de leur part. Qui croiront-ils ici, leur conscience, qui parle droit et honneur des peuples, ou l'église, qui leur tient à peu près ce langage : L'homme, créature déchue et corrompue, ne peut composer des sociétés capables de se gouverner elles-mêmes? Chimère que le pouvoir des peuples sur eux-mêmes! Ne touchez à rien de la cité, laissez à leur place les pouvoirs qui ont

pour eux la coutume, l'état de possession. Ils sont légitimes à ce titre. A les changer, vous n'auriez pas mieux, et vous subiriez le malaise dispendieux de ces changemens. Et puis où prenez-vous cette fierté de patriote, cette ardeur au progrès, cette audace de pensée publique? Cela n'est pas chrétien. Le monde a connu de longue date ces arrogances; mais c'était le monde païen!

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus...

« Sentiment romain, dit Pascal. *Cor diminutum*, sentiment chrétien...» Arrêtons-nous sur ces hauteurs : nous sommes en pleine lumière, dont le plus vif rayon est une antithèse que je n'ai pas faite et qui est au fond même de ces choses : religion, art de mourir; progrès, accroissement de vie.

II.

Passons à la philosophie, et voyons ce qu'elle sait faire pour les hommes, tourmentés comme ils le sont de nos jours.

Il y a dans les mémoires de Saint-Évremond une scène que vous avez peut-être remarquée, où l'on voit le maréchal d'Hocquincourt à table avec de petites gens, leur ouvrant son cœur, leur expliquant son caractère, les honorant à tue-tête et à gorge déployée des confidences les plus délicates. Il interrompt brusquement le père Canaye, un jésuite qui « parlait du malin avec un ton de nez fort dévot. — Laissons là le diable, dit-il, et parlons de mes amitiés. J'ai aimé la guerre devant toutes choses, après la guerre Mme de Montbazon, et après Mme de Montbazon, tel que vous me voyez,... la philosophie! » On ne s'arrête pas en si beau chemin après boire surtout, et le vieux pécheur commence un terrible détail de la manière dont il a aimé tout cela. A ce moment, Saint-Évremond (ami du père Canaye, il faut croire) s'entremet, rompt le propos et ramène le bon seigneur de sa *seconde amitié*, comme il dit, à sa troisième. D'Hocquincourt prend le change et s'écrie, toujours tendre: « Je ne l'ai que trop aimée, la philosophie! »

Et nous aussi, anciens jeunes gens de la restauration, ci-devant auditeurs de la Sorbonne, l'avons-nous aimée, la philosophie! Il est vrai que nous avions d'admirables professeurs. Je les vois encore dans leur chaire, une auréole au front, une langue de feu sur la tête... Des prophètes, des sibylles! Sachons-leur gré à jamais de tout l'esprit qu'ils eurent alors. A la rigueur, ils auraient pu s'en passer, nous ne leur en demandions pas tant. En ce temps-là, une apothéose était prête pour quiconque agitait un drapeau fameux et ne reculait pas devant une certaine dépense de pompe et de gravité. Quel théâtre! quels personnages! quel public surtout que cette

jeunesse, toute palpitante d'idées générales où la doctrine coulait à pleins bords! Alors deux jeunes gens s'abordaient et pouvaient se raconter ainsi la soirée de la veille chez un ami commun : *Nous avons remué beaucoup d'idées.* Voilà ce que j'ai vu. La phrénologie ne faisait que de naître à cette époque. Elle avait là, je veux dire à l'amphithéâtre de la Sorbonne, toute peuplée de nos enthousiasmes, un beau sujet d'étude. Partout les protubérances de la vénération, partout de ces têtes pointues où niche le respect. Qui nous rendra ces temps de croyance et d'émotion?

Quoi! passés à jamais! quoi! pour toujours perdus!

ce que Virgile traduit ainsi :

Nullane jam Trojæ dicentur mœnia?

Je pense tout à fait comme un troisième poète, le marquis de Posa, que nous devons porter respect aux rêves de notre jeunesse. On se trompe noblement quand on est jeune. Et puis que deviendrait le respect de nous-mêmes, où se prendrait-il, où s'emploierait-il, s'il n'était couramment celui de nos erreurs? Donc je ne vais pas brûler ce que j'ai adoré; mais le respect le plus persistant, le plus inaltérable, dont on fait hautement profession, n'exclut pas une certaine liberté de jugement. Or je me demande maintenant, à cette heure distante et reposée où nous sommes parvenus, quels fruits a portés ce mémorable enseignement. J'en cherche la trace, la lumière sur certaines questions qui nous tourmentent affreusement.

Voilà près de quatre-vingts ans que la France veut être libre et qu'elle a fait pour cela une révolution fameuse, suivie de plusieurs autres qui ne sont pas indifférentes, sans qu'on puisse dire encore qu'elle y a pleinement réussi. Or la France est un pays intelligent, pensant, où l'idée a un véritable empire, où les théories font fortune et portent coup. Cela entendu, je demande à la plus haute, à la plus compréhensive des sciences morales, à la philosophie, qui a charge d'intelligences comme la religion a charge d'âmes, je lui demande, dis-je, ce qu'elle a fait en vue de la liberté, ce qu'elle nous a enseigné pour nous rendre capables de ce bien, pour créer sur cette base l'accord et l'assiette des esprits. Peut-on dire qu'elle se soit acquittée de son office, qui est d'agir sur les esprits, pour agir par là sur les mœurs et finalement sur les institutions? Il n'est pas de question comme celle-ci pour s'imposer aux philosophes. La philosophie est-elle, oui ou non, l'étude de l'homme? La liberté politique est-elle, oui ou non, le pouvoir des peuples sur eux-mêmes, ou, pour mieux dire, le gouvernement par les gouver-

nés? Alors que la philosophie nous dise ce que vaut l'homme pour la liberté ainsi comprise, ce qu'il porte en lui pour résister ou pour suffire à cette besogne, de quelles ressources il dispose, naturelles ou acquises, contre l'apparente contradiction de ce problème.

La psychologie pourrait bien se tourner enfin de ce côté. Sans doute elle a d'autres poursuites plus élevées, celles qui s'informent du devoir et de la sanction éternelle du devoir par rapport à l'individu. Toutefois cette question de la liberté est considérable, intéressant un être aussi continu et aussi spacieux que la société, touchant, comme elle fait, à certains devoirs du citoyen et du souverain où reparaissent ceux de l'individu, à la charité par exemple, qui pourrait bien être un objet des lois, une vertu de gouvernement. En tout cas, cette question a pris de nos jours un degré visible d'urgence et d'obsession. Si l'homme est un sujet d'étude à lui-même, l'heure est venue pour lui de se connaître et de s'expérimenter là-dessus. S'il existe une science des choses générales et profondes pour suspendre à des hauteurs inviolables tout ce qui importe à l'homme, cette science fera bien d'être politique.

Les hommes, et surtout certaines races d'hommes (c'est à la France que ceci s'adresse), ne peuvent se passer de philosophie sur les choses qu'ils ont faites d'abord d'une manière instinctive et empirique. C'est ainsi que le langage, la production des richesses, sont devenus des sciences : pourquoi en serait-il autrement de l'état social et de la gestion sociale? Pourquoi l'art politique ne deviendrait-il pas science politique? Créer dans la société un pouvoir né d'elle-même, son élu, sa créature, son justiciable, c'est une entreprise. A cela près de quelques exceptions antiques, il n'est rien au monde de plus nouveau et de plus étrange, car le monde jusqu'à ces derniers siècles avait toujours vécu sous des dominations qui lui étaient extérieures en quelque sorte, qui tiraient leur droit d'elles-mêmes, — à titre divin, comme les églises, — à titre de propriété, comme les monarchies et les castes conquérantes. Le droit politique n'existait pour personne, pas même pour le roi : le monde était prêché ou possédé plutôt que gouverné.

Ces dominations vendaient cher leurs services, c'est-à-dire une certaine sécurité, la *paix du roi*, comme on disait; mais enfin il était en elles de rendre ces services : rien au moins ne les en détournait absolument. Une police tolérable des rapports privés et courans, quelque protection des personnes et des biens étaient la condition de leur pouvoir et l'aliment de l'impôt dont elles vivaient. Pourquoi d'ailleurs un souverain supérieur aux lois n'en ferait-il pas de raisonnables? Il ne s'agit pas pour lui de pratiquer la justice, mais de l'imposer. Il paraît que l'on pouvait vivre ainsi; mais tout change d'aspect, si nous parlons d'une société maîtresse d'elle-

même, qui doit trouver en elle-même le frein et la discipline, comme elle y trouve tout ce qui l'entraîne et l'égare. Assurée, dès qu'elle s'appartient, contre les iniquités et les exactions royales, on peut se demander qui la garantira contre celles qui peuvent procéder d'ailleurs, de partout où se trouve le souverain, notamment si celui-ci est ignorant et besogneux avec l'avantage du nombre, avec une misère qui lui paraît née des lois anciennes et réparable par les lois nouvelles, dont il a la main pleine.

« Je pense toujours, me disait un homme d'infiniment d'esprit, à ce problème de l'organisation de la démocratie. » Le problème n'est pas seulement là : il commence avec tout pouvoir pris dans la société elle-même, fût-il choisi aux conditions les plus fortes et les plus sensées; mais enfin il faut convenir, avec l'éminent auteur de *la Politique libérale*, que si le triomphe de la démocratie est un fait, l'organisation de la démocratie demeure une énigme entre toutes. OEdipe, jeune et superbe, rencontrant sur son chemin le vieux Laïus (église, royauté, noblesse, parlemens), a bientôt fait de l'étrangler; mais tout autre est l'aventure qui l'attend avec le sphinx. Étant donné des êtres égoïstes, comment obtenir de ces êtres eux-mêmes la répression de leur égoïsme? Telle est la question monstrueuse que les sociétés rencontrent dans leur ascension, qui leur est jetée du haut de l'idéal où elles aspirent. Je ne crois pas m'être servi d'expressions outrées. L'égoïsme, c'est bien la nature humaine; la répression de l'égoïsme, c'est la société : cette répression, confiée aux égoïstes, c'est la liberté politique. Voilà le problème, et l'humanité fera bien de s'y appliquer avec tout ce qu'elle a de facultés, de méthodes, d'expérience intime et historique.

Qui fera cette théorie, qui trouvera cette solution, si ce n'est nous autres Français du XIXe siècle, en vertu de ce que nous valons, et surtout à raison de ce qui nous manque? Les sociétés antiques avaient pour se faire libres en toute sécurité, en toute impunité, un expédient comme l'esclavage. Telle société moderne qui n'a pas d'esclaves est libre en vertu de ses mœurs, par la puissance de ses traditions : la liberté y est un effet de race au premier chef, c'est-à-dire l'effet d'une cause intime, permanente et inimitable. En France, où la liberté n'a pas cette racine britannique, encore moins le procédé antique, elle n'a pas même l'appui d'une théorie. Ce n'est pas que les théoriciens manquent à cette terre de France, la première du monde pour exhaler à tout propos des idées générales. On y a fait des théories à perte de vue sur la nature, sur l'histoire, sur l'art, sur la littérature, sur la richesse, sur la législation, sur la constitution et les facultés de l'esprit humain; mais tout cela est subordonné à l'existence des sociétés, et cette existence est subordonnée elle-même à la constitution des pouvoirs qui

la maintiennent. Dès qu'il est entendu que ces pouvoirs, au lieu de s'imposer à la société, doivent être pris en elle et organisés par elle, il faut savoir d'après quels principes. Ici les principes sont à considérer. Pour une œuvre où manquent les précédens, les traditions, je ne vois pas d'autres matériaux possibles. La liberté est matière à philosophie dans une société comme la nôtre, qui n'a ni réminiscences ni pratiques libérales; or cette philosophie est encore à faire parmi nous.

En 89, il y eut tout juste assez de réflexion et d'invective, soit pour détruire les anciens pouvoirs, qui tombaient de vétusté, soit pour établir le droit commun, qui était évident de lui-même. A cet égard, les titres du genre humain étaient partout. Quant à créer, en fait ou en théorie, la source et la garantie nationales du droit, on ne sut aller jusque-là. « Il n'y a rien de si absurde, dit Cicéron, qui n'ait été affirmé par quelques philosophes. » Le mot est un peu dur. Bornons-nous à reconnaître, en présence de cette lacune signalée tout à l'heure, qu'il y a une chose utile et vitale que nul philosophe n'a dite jusqu'à présent. Encore une fois, nous n'avons que cela, nous autres Français, pour nous faire libres, — cela, c'est-à-dire l'étude, l'élaboration théorique de la liberté, à défaut des précédens historiques et des instincts de race qui ne nous portent pas bien impérieusement de ce côté.

Si cette philosophie inédite doit se trouver quelque part, c'est apparemment dans la double considération de l'esprit humain et du développement de cet esprit à travers la vie progressive des sociétés. Or on n'a pas négligé en France l'étude de l'esprit humain. La psychologie a fleuri parmi nous; mais, dans les limites qu'elle s'est faites, a-t-elle fructifié? De fort beaux esprits l'ont cultivée, et même avec un notable progrès de méthode, qui est l'observation appliquée aux faits intellectuels. Ils ont tiré au clair des questions d'un véritable intérêt : l'analyse et la critique de la sensibilité, de l'entendement, de la raison, de la volonté, etc., ont été poussées fort loin; mais enfin il ne s'agit là que de l'homme en général, d'un homme abstrait, en dehors du théâtre et des rapports où il passe sa vie, dans de purs espaces où on ne l'a jamais vu. C'est une étude sur la nature morte, pour ainsi dire, et non sur cette nature humaine actuelle et vivante qui se débat au milieu de mainte épreuve, de mainte construction épineuse, celle entre autres du pouvoir de l'homme sur lui-même et sur ses semblables, c'est une nomenclature de nos facultés sans portée et sans conséquence de droit politique.

Certes il faut dénombrer et classer les facultés de l'esprit humain : ce fond est à reconnaître; mais, ayant pris et étudié à part chacune d'elles, on ne peut en rester là. Il faut nous dire quelle

est la valeur respective de ces facultés très différentes, comment elles s'équilibrent ou se contrarient, ce qu'elles ont en elles pour répondre aux fins diverses de l'humanité, celle par exemple de la liberté. Je prends un exemple de ces recherches qui ont été négligées au grand détriment de notre éducation politique, et je le choisis dans un ordre de choses qui touche à cette terrible énigme du droit des peuples ou du droit des hommes sur eux-mêmes. Chaque philosophe nomme et classe comme il l'entend les facultés constitutives de l'homme sous le chef de l'entendement, de la sensibilité, de la volonté. On pourrait tout aussi bien diviser l'homme en principes moraux et en principes égoïstes, — les uns par lesquels nous sommes portés et prévenus passionnément en faveur de nous-mêmes, — les autres, qui nous enseignent le droit, la justice, c'est-à-dire quelque chose en faveur de nos semblables. Il va sans dire que le conflit de ces élémens est naturel : les psychologues l'entendent bien ainsi; mais quelle est la puissance respective de ces facultés et l'issue ordinaire de cette lutte? Quelle est la force d'impulsion ou de résistance qui appartient à ces antagonistes? quelle est leur place, leur dimension et leur importance à chacun dans notre nature? En outre, que devient dans la société notre nature ainsi faite? Et la société elle-même, ainsi composée, que devient-elle à l'école des siècles et de la sagesse qu'ils apportent, à l'épreuve du présent et des nouveautés qu'il suscite? Voilà ce qu'il faudrait savoir. Qu'importe l'essence humaine considérée en elle-même, dans ses traits généraux, en l'air pour ainsi dire, en dehors de l'éducation qu'elle tient de l'état social et des circonstances où cette éducation doit se déployer? De grâce, parlez-nous un peu des races, du climat, de la tradition, de tout cet ensemble physique et moral où apparaît l'individu, que je n'appelle pas pour cela un détail! Depuis quand est-il permis d'étudier les êtres, les espèces surtout, sans étudier soit leurs milieux, soit leur puissance intime de variation, de transformation? Pourquoi la philosophie est-elle une définition immuable de l'humanité? pourquoi s'obstine-t-elle à nous montrer le fond humain et rien de plus quand la littérature suit pas à pas toutes les nuances, tous les développemens qui viennent s'ajouter à ce fond? C'est là ce qui fait de la littérature une expression sociale : aussi bien c'est à ce prix seulement que la philosophie sera une influence, un enseignement politique. On ne sait rien sur les droits et sur les chances de l'humanité tant que l'on connaît seulement sa physionomie générale, tant qu'on ignore ces choses particulières qui la transforment au point de mettre un abîme entre les anciens et les modernes, entre l'habitant des tropiques et le vrai descendant des plateaux de la Haute-Asie. Ce qu'on voudrait connaître, c'est l'homme moderne et occidental, héritier de tout le passé hu-

main, dans une société mieux apprise, mais plus tentée, en face de toutes ces occasions d'errer et de faillir que comporte le progrès. Nulle connaissance ne vaut celle-ci dans le problème, dans l'angoisse qui nous tient au sujet de la liberté nationale et de l'indépendance individuelle.

Ou la politique verra clair dans ce problème, ou elle est condamnée à ne vivre que de phrases quand elle parlera, de hasards quand elle agira et instituera. En attendant que cette lumière se fasse, jamais elle ne saura dire aux hommes pourquoi et comment ils peuvent gouverner eux-mêmes la chose publique. En effet, si l'égoïsme a l'ardeur et la force d'un instinct, d'un appétit, si d'autre part nos élémens moraux ne fournissent que des notions, tout au plus des sentimens, comment vous y prendrez-vous pour conclure de là que l'homme est fait pour la liberté, c'est-à-dire que les sociétés humaines sont capables de se gouverner elles-mêmes? Cette logique est insoutenable. Comment! vous comptez sur des êtres égoïstes pour brider eux-mêmes leur égoïsme, c'est-à-dire pour mettre dans la société le respect du droit d'autrui, qui n'est pas en eux ou qui n'y est que superficiellement, toujours prêt à s'effacer, à défaillir! Tout ce que comporte une pareille espèce, c'est un gouvernement pris en dehors et au-dessus d'elle, — un gouvernement absolu de rois, de prêtres ou de nobles, — pour la maîtriser vigoureusement en sa malfaisance intentionnelle et organique. Il lui faut je ne dis pas un bon tyran, mais un tyran quelconque, qui vaudra toujours mieux que l'anarchie ou que la violence organisée des égoïsmes. Que si cette espèce veut être une cité maîtresse d'elle-même, le dénoûment est aisé à prévoir. L'égoïsme, prépondérant comme un instinct, prévaudra et passera dans les lois avec toute sa crudité, — l'égoïsme du plus grand nombre, s'il vous plaît, dès qu'il s'agit d'une société jouissant du suffrage universel, et cela avec les suites auxquelles on peut bien s'attendre dans cette même société pétrie d'inégalités actuelles, de griefs anciens et plus ou moins réparés, de souvenirs irritans, de colères accumulées... Supposez un rêve de Platon où ce gouvernement représentatif lui eût apparu. Comme sa raison, à peine les yeux ouverts, eût traité ce rêve de cauchemar! Quoi! le gouvernement aux mains des esclaves! C'en est fait de l'esclavage... Vous pensez peut-être que ce n'eût pas été grand mal. Soit; mais nous n'en sommes plus là, et si telle inégalité, qui n'est plus l'esclavage, doit périr à son tour par la même cause, par la même organisation de pouvoirs qui eût emporté l'esclavage, demandez-vous un peu ce qui survivra de la société et de l'humanité, telle que nous la connaissons aujourd'hui?

Je prie bien le lecteur de remarquer que, parlant d'égoïsme, je suis au cœur de la question et dans les entrailles mêmes de l'huma-

nité. La nature a mis en nous l'égoïsme avec la force voulue pour un objet tel que notre conservation. Elle aurait pu y mettre le dévouement, préposant chacun de nous au soin et à la tutelle de son prochain; mais elle n'en a pas usé ainsi, et nous devons croire, d'après quelques détails de sa façon, qu'elle a tout arrangé pour le mieux. Toutefois à travers cet optimisme il faut reconnaître que cette conformation de l'homme n'est pas un petit obstacle à sa liberté politique, et même que cette difficulté est toute pareille à celle de la vie physique. Le fait est que nous naissons égoïstes, tout comme nous naissons nus sur la terre nue : grâce à la famille et à ses instincts, nous vivons physiquement; mais comment vivrons-nous libres, c'est-à-dire gouvernés et réprimés par nous-mêmes, ayant ici l'instinct contre nous, l'instinct égoïste? La raison de croire et d'espérer à cet égard, c'est que les gouvernemens les plus absolus et les mieux armés ne doivent pas tout à la force, quand ils nous imposent le joug social. Si nous étions des loups, comme dit Hobbes, ou des tigres, comme on pourrait le croire au souvenir de la terreur, de la Saint-Barthélemy et des dragonades, nulle police, nulle contrainte ne nous réduirait à vivre en société; il faut que cette police trouve en chacun de nous un certain concours, un fond qui se laisse manier et pour ainsi dire des constables d'*office*. Sans doute l'égoïsme est le seul élément qui ait en nous la force d'un instinct; mais l'égoïsme n'est pas le seul élément de notre nature, la seule impulsion de nos actes. Il y a des impulsions morales, des disciplines naturelles ou acquises, dont l'effet élémentaire est de nous soumettre à une puissance publique, et de soumettre cette puissance elle-même à un certain empire du droit. La question est de savoir si elles ne sont pas capables d'un effet plus raffiné, si par exemple elles sont de force, — soit à se passer de gouvernement en certaines circonstances, ce qui est le cas de la liberté civile, — soit à exercer le gouvernement, ce qui est le cas de la liberté publique.

Certains publicistes ont sur nous un avantage manifeste, qui est d'ignorer ces embarras, ces questions. Ils professent résolûment la plus haute estime politique pour l'humanité et n'hésitent pas à l'émanciper, à la couronner de toutes parts. Il y a plaisir à les entendre parler comme ils font de l'intelligence, de la conscience, de la volonté humaine; mais ce plaisir est sans mélange de profit. Ces nobles qualités sont évidentes, je ne les révoque pas en doute : il me semble toutefois qu'il serait précieux de savoir jusqu'à quel point elles sont primées ou balancées par les instincts égoïstes, qui de leur côté sont eux-mêmes fort évidens et fort accusés. Jusque-là je ne sais rien, absolument rien, sur la capacité politique de

l'homme; je ne puis me faire aucune idée du pouvoir qu'il convient de lui attribuer soit sur lui-même, soit sur ses semblables.

Comment ne songez-vous pas à cette difficulté, quand, au sortir de vos dithyrambes sur la grandeur de l'homme, vous passez à la question du gouvernement, de son mécanisme, de ses limites et de sa compétence? Souffrez qu'au seuil même de vos recherches je vous arrête court et vous soumette un doute. A quoi bon un gouvernement, c'est-à-dire une force du dehors contre des êtres tels que vous venez de les décrire avec tant de complaisance, accomplis comme on ne l'est pas, pétris de qualités aimables et sûres, doués d'un gouvernement intime qui est leur excellence naturelle? Arrière toute contrainte! Livrez-les à eux-mêmes : la force n'est pas faite pour eux, ils n'en ont pas besoin. — Ah! dites-vous, c'est que quelque chose résiste en eux à l'empire de ces impulsions saines et généreuses, lesquelles ont besoin dès lors d'un renfort, d'une contrainte extérieure pour se faire obéir. — Voilà qui change la thèse. Alors prenez la peine d'examiner quel est le fond de cette résistance dont vous reconnaissez les effets, quelle est la valeur, peut-être le droit, de cette force opposée aux forces morales, comment elle s'équilibre avec l'intelligence et la conscience, jusqu'à quel point elle doit être combattue, tolérée ou même érigée en pouvoir. Cela veut être étudié de près. Si l'égoïsme est en nous avec la force d'un instinct, vous avez à rechercher trois choses : d'abord comment le réprimer dans le mal qu'il fait, ensuite comment le suppléer dans le bien qu'il ne fait pas, enfin comment l'amender en soi, et ce que l'histoire nous apprend sur la culture dont il est susceptible, car ici elle nous apprend quelque chose, le genre humain ayant laissé derrière lui bien des énormités qui déformaient son enfance. Vous avez surtout à montrer comment il peut être chargé lui-même de toute cette besogne sur lui-même, car n'oubliez pas un instant, quand vous parlez de liberté politique pour les hommes, que ce mot est impropre, que vous parlez de pouvoir, et de pouvoir souverain, à leur conférer. Dieu me préserve de résoudre ces questions, ou même d'en tracer le programme! C'est bien assez de montrer par aperçu où pourraient se porter les recherches, où pourrait même se trouver un germe de solution.

Il s'agit de tempérer l'égoïsme. Or qui fera cet office? Est-ce le gouvernement? Alors mettez la force entre ses mains, une force croissante comme la vie et l'activité des hommes dans une société progressive. C'est le moyen, je suppose, de contenir l'égoïsme des gouvernés; mais qui modérera celui des gouvernans, cet égoïsme auquel est sujet même un gouvernement national, à base élective et populaire? Si le modérateur est l'opinion, il faut qu'elle soit libre;

son pouvoir est à ce prix. — Si c'est l'esprit de corps et de localité..., il faut créer des corps et instituer des pouvoirs locaux. — Si la religion..., vous aurez à examiner lequel vaut mieux à cette fin, d'une religion indépendante ou salariée. Si le bien-être, désarmant les convoitises grossières et les appétits de spoliation qui pourraient naître chez le peuple souverain,... il faut admettre alors que l'état doit faire de son mieux pour créer ce bien-être; c'est le cas du socialisme. Si c'est l'instruction, la culture de l'esprit... Arrêtons-nous sur ce point, qui en vaut la peine : s'il est vrai que l'égoïsme entende la raison et soit capable de s'élever, de s'élargir, de se raffiner, d'abdiquer enfin, selon que les intelligences sont plus ou moins ouvertes et cultivées, il suit de là que l'intelligence populaire doit être cultivée à tout prix, quoi qu'elle en ait et quoi qu'il en coûte, — que le pouvoir politique du citoyen doit être proportionné à son intelligence, nul quand elle est nulle, montant avec elle, mesuré à ses développemens et à ses preuves.

J'effleure, j'indique à tout hasard; mais, s'il n'y a rien qui vaille dans ces esquisses de solution, toujours est-il que les élémens de solution sont là, uniquement là. Il ne sert à rien de considérer l'homme en lui-même, isolément et abstractivement, encore moins d'étudier chacune de ses facultés prise à part. Il faut voir au contraire quelle est la proportion de ces principes, bons ou mauvais, et ce que devient ce rapport dans l'homme social et successif, tel qu'il se déploie, s'améliore et même se dépravе à travers les siècles. Ce point de vue est digne de toute votre sagacité, et s'impose absolument à la bonne foi de vos travaux. Ou vous interrogerez l'histoire, ce dont jusqu'ici vous n'avez eu garde, ou, interrogeant l'homme tout seul, vous aurez pour unique réponse que le despotisme est nécessaire contre cette malfaisance organique, contre cet égoïsme inné et prépondérant. Le catholicisme, avec son dogme de l'humanité déchue, ne dit pas autre chose, et vous allez nécessairement conclure de même, si vous la tenez pour égoïste, ce qui paraît synonyme de méchante. Il est évident qu'à méchanceté survenue ou à méchanceté naturelle le même régime est applicable. Ici l'observation historique est la vraie lumière où paraissent les lois qui conviennent à une société. Tout s'éclaire dès que l'on envisage l'homme dans son dernier état, dès que l'on considère en lui l'élève, la créature des civilisations passées. Qu'est-ce que le fond humain, le naturel de l'individu, sous cet immense façonnement qui le saisit à sa naissance, qui l'étreint jusqu'au tombeau, qui ne le lâche pas un instant? L'inné devient ce qu'il peut sous le poids de cet acquis, de ce capital accumulé pendant des siècles, qui attend l'homme pour l'enrichir, dans la famille, dans la profession, dans la patrie. Tout demeure obscur au contraire, si l'on ne considère que les

côtés nobles de la nature humaine, ou si, la considérant de tous côtés, on ne démêle pas, l'histoire à la main, comment le principe le plus défectueux, qui paraît le plus fort, est susceptible d'être désarmé, émoussé du moins, par certaines voies d'éducation et d'hérédité, par certaines créations de personnes collectives où naît une âme supérieure, par des mœurs enfin qui deviennent dans l'homme isolé une seconde et meilleure nature. Ici la lumière ne peut venir que du passé, qui assure, mais qui mesure le progrès. Voyez aussi quelle fortune de bruit et d'influence pour tout esprit qui aborde les choses de ce côté, même avec les systèmes et les sophismes les plus déplaisans au monde moderne! Ces esprits s'emparent tout d'abord de l'attention : on leur trouve la force, l'originalité. Comme ils ouvrent à l'intelligence un horizon nouveau, on abonde dans leurs méthodes, si ce n'est dans leur sens.

Vous sentez bien que je veux parler ici de Joseph de Maistre. Voilà un homme qui a fait révolution dans les esprits avec son étude des droits du passé, du pouvoir légitime qui appartient à la tradition. Peu importe qu'il ait eu pour point de départ une passion, une haine. Par la vertu d'un grand esprit qui ne peut être tout entier à l'erreur et à l'invective, il s'est élevé, il a fait la théorie de sa colère, et à cette hauteur il a trouvé une doctrine à moitié vraie. Sans doute il a tort de nier le progrès; mais il a raison d'opposer au progrès le passé, cet hôte qui l'a si longtemps contenu, et avec lequel le progrès doit compter. Son rare mérite est d'avoir étudié l'homme dans la société, la société dans l'histoire, et reconnu ainsi le poids du passé sur le libre arbitre, sur la raison pure, où les révolutions placent leur confiance.

Maintenant, qu'il ait trouvé dans l'histoire uniquement ce qu'il y cherchait, c'est une infirmité fort répandue; qu'il ait mis dans son style plus d'esprit et de facétie que la gravité de son sujet n'en tolérait, plus que Montesquieu lui-même n'en hasardait, ce défaut est si rare, si peu contagieux, qu'il est véniel. Je conclus de tout qu'il faut lui pardonner, même quand on ne peut plus l'admirer et le suivre. Il est de la grande race des moqueurs, dont le propre est d'exceller à la démonstration *per absurdum*, comme dit l'école; cette logique, cette famille en vaut bien une autre, où l'on a pour ancêtres Socrate, Pascal, Voltaire.

Quant à l'erreur capitale où il est tombé, chacun l'a pressentie. Cette erreur est de négliger le fond humain où doit s'appuyer toute société humaine, et qui constitue partout une ration, un minimum de droits absolument inévitable. « Une constitution, dit-il, qui est faite pour toutes les nations n'est faite pour aucune : c'est une pure abstraction, une œuvre scolastique, faite pour exercer l'esprit d'après une hypothèse idéale, et qu'il faut adresser à l'*homme* dans les

espaces imaginaires où il habite. Qu'est-ce qu'une constitution? N'est-ce pas la solution du problème suivant : étant donné la population, les mœurs, la religion, la situation géographique, les relations politiques, les richesses, les bonnes ou les mauvaises qualités d'une nation, trouver les lois qui lui conviennent? » J'en demande bien pardon à M. de Maistre; mais, quand on fait une constitution, il faut considérer, outre toutes les circonstances qu'il énumère, ce qui se trouve dans l'homme en général, c'est-à-dire chez tous les hommes. Certains traits moraux et universels, qui sont les fondemens de notre nature, sont aussi bien les fondemens mêmes de la société. A ces facultés, que vous trouvez chez tous, répondent certaines institutions qui ne sont pas moins que l'esclavage aboli, le droit pour tous de prier et de travailler, l'égalité des charges publiques, la tolérance religieuse, le concours des sociétés à la chose publique, la pensée affranchie de tout obstacle préventif, la liberté des esprits sous une loi purement répressive. Nécessaires sont ces institutions, parce qu'il y a entre tous les hommes quelque chose de commun, un fonds de similitude qui ne permet pas de les subordonner et de les sacrifier les uns aux autres, comme si les uns n'avaient pas *cette lumière qui éclaire tout homme venant au monde*, comme si les autres étaient nés ou devenus infaillibles. M. de Maistre est d'une inconséquence prodigieuse, voulant d'une part l'unité de religion, admettant de l'autre toutes les diversités, toutes les inégalités politiques et sociales. A suivre ses principes, on ferait du nègre un catholique des plus réguliers; on se souviendrait de son âme le dimanche, à l'heure des offices, la laissant esclave toute la semaine, et cela sous prétexte des tropiques, où le travail nègre est seul possible, sous prétexte du cerveau nègre, qui ne comprend que le maître et non la chose publique, sous prétexte des mœurs patriarcales, où maîtres et esclaves s'accommodent si bien les uns des autres. Bougainville a vu la société que les jésuites avaient fondée au Paraguay, cet idéal apparemment de M. de Maistre. « Ces Indiens, dit Bougainville, avaient l'air d'animaux pris au piége : » un mot que je me plais à citer, parce qu'il exprime admirablement le fond humain ou plutôt son atmosphère vitale, c'est-à-dire la liberté, sans laquelle il n'y a plus d'homme!

Bien préférable est la philosophie qui se déploie dans cette grande revue de nos annales qu'a passée M. Guizot. Si j'avais à former un esprit, je prendrais ce livre, et je profiterais de cette éducation pour faire la mienne. L'idée du droit humain y est toujours présente à côté de tous les accidens historiques ou physiques qui peuvent en varier l'expression. Vous trouvez là l'esprit des lois de notre passé; mais en quel état au juste ce passé nous a-t-il mis, et quel degré d'aptitude nous a-t-il légué pour la liberté politique? Peut-être

les détails manquent-ils sur ce point. Vous pouvez induire de ces admirables travaux une théorie politique des classes moyennes, et même une certaine théorie psychologique du spiritualisme, sans lequel je vous défie bien de parler droit, même droit public. Seulement cette dernière se fait sentir plutôt qu'elle n'est explicite et démontrée. Je ne puis mieux m'expliquer à ce propos qu'en rappelant une étude récente du même maître sur la génération de 89 (1). Il trouve à cette génération un défaut, qui était un excès de confiance dans la bonté humaine et dans l'efficacité des lois. Combien il est regrettable que le plan de cette étude n'ait pas comporté une de ces grandes leçons où excelle l'illustre historien, où l'on eût mesuré quelle est la puissance de la loi sur l'homme, c'est-à-dire de l'idéal sur la réalité que nous sommes! Nous aurions su pour le coup ce que vaut l'homme dans la cité, en quoi il peut être libre, en quoi il peut être souverain, ce qu'il mérite d'indépendance pour lui-même et de pouvoir sur les autres.

Je ne vois que Hobbes qui ait été tout à la fois philosophe politique et psychologue politique; mais pour ce qu'il enseigne, — méchanceté naturelle de l'homme, son asservissement désirable, le droit et le bienfait du despotisme, — il aurait aussi bien fait de n'être ni l'un ni l'autre. Pour revenir à M. de Maistre, dans la vigueur de sa réaction contre les théories abstraites de l'homme et du droit humain, il oublie que le fond humain est pourtant à ménager, à pratiquer, et que pour cela une analyse des facultés humaines est nécessaire. Quoi qu'il en soit, ce contemporain de notre révolution touchait à une partie de la vérité; il avait de plus un rare mérite d'à-propos quand il rappelait les esprits politiques à la considération de l'histoire, à une certaine estime du passé, et s'élevait d'un bond vigoureux au-dessus de la pure métaphysique. « Je n'ai traversé la métaphysique et les sciences, disait Leibnitz, que pour arriver à la morale; » mais de nos jours on demande bien autre chose à la métaphysique, réputée science de l'homme, que les principes de la morale, que des principes purement privés, tandis que l'homme est l'*animal politique*, reconnu par un naturaliste tel qu'Aristote. Ainsi Leibnitz nous montre la voie, mais sans y entrer comme il faut. Un écrivain moderne s'avance un peu plus. « Aujourd'hui, dit le père Gratry, je suis obligé d'avouer que j'ai horreur de la métaphysique abstraite et de toute science qui ne se relie pas à la morale, à Dieu, au bien des hommes. Et je vois avec une joie profonde mon siècle en venir au même point. » Parler du *bien des hommes*, c'est un peu vague, mais cela peut comprendre à la rigueur le salut et l'honneur des sociétés, identifié avec leur droit

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1862.

sur elles-mêmes. Il répugnait sans doute à cet esprit distingué, mais clérical, borné à la chose religieuse, de s'expliquer autrement sur la chose publique. C'est pourtant là qu'aujourd'hui la France attend la métaphysique, ou, à son défaut, une science quelconque. La France déteste le pouvoir absolu pour l'avoir expérimenté sous toutes les formes : elle cherche la liberté, encore qu'elle en ait peu d'expérience, elle sait parfaitement les droits, les facultés que tout homme et tout peuple possèdent à cette fin; mais, rencontrant sur son chemin l'obstacle de l'égoïsme, elle demande à la science une étude de ce ressort curieux et des combinaisons par où il peut entrer dans la machine d'une société se gouvernant elle-même. La Rochefoucauld n'y pensait guère, quelque état qu'il fît de l'égoïsme. On ne peut pas dire que ce point de vue soit précisément étranger à la philosophie enseignée de nos jours. Comment y aurait-elle échappé? Elle rencontre sur son chemin les plus hautes questions politiques. Peut-elle parler devoir sans se trouver face à face avec les devoirs de l'état, institué qu'il est contre l'égoïsme, avec mission de le réprimer et de le suppléer? Or voici ce que je trouve à ce sujet dans le plus éloquent de nos philosophes : « Oui, le gouvernement d'une société humaine est aussi une personne morale. Il a un cœur comme l'individu; il a de la générosité, de la bonté, de la charité. Il y a des faits légitimes et même universellement admirés qui ne s'expliquent pas, si on réduit la fonction du gouvernement à la seule protection des droits. Le gouvernement doit aux citoyens, mais en une certaine mesure, de veiller à leur bien-être, de développer leur intelligence, de fortifier leur moralité. » J'ai lu ce beau passage dans un opuscule de 1848 sur *la Justice et la Charité*, pour le retrouver plus tard dans le livre *du Vrai, du Bien et du Beau*, et l'ayant rencontré déjà dans le *Cours de philosophie* professé en 1817. Ces paroles fortes et sensées méritaient bien l'honneur de cette redite; mais, tandis que nos philosophes étaient sur cette voie, ils auraient peut-être dû s'y engager à fond et pousser jusqu'au bout. C'était le cas d'insister sur cet aspect de la morale, sur ce genre de devoir aussi nouveau que l'état moderne, dût-on pour cela faire trêve un instant aux dissertations prolongées sur le sensualisme et l'idéalisme, sur le spiritualisme et le matérialisme. On fatigue étrangement les hommes à leur parler sans fin de ces systèmes : le monde en est las comme des Atrides. Il sent bien qu'à prononcer toujours ces mots, à se balancer éternellement sur ces doctrines, il ne bouge pas, que la vie n'est pas là, que la carrière s'ouvre ailleurs. Il ne supporte plus, sous le nom de philosophie, une petite science, ou plutôt (car rien n'est petit en pareil sujet) une science bornée à l'origine de nos connaissances, à la question de savoir si nos idées viennent uniquement des sens

ou de quelque source plus abondante et plus généreuse. Il ne croit plus que cette science ait des fruits. — Vous me montrez fort bien, dit-il aux psychologies, que nous avons les idées du vrai, du juste et du beau, parce que nous n'avons pas pour unique principe de nos connaissances la sensation d'où rien de pareil ne peut sortir; mais qu'importe cette preuve, quand nous sentons en nous ces idées, toutes palpitantes et toutes vibrantes, quand ces étoiles répondent *adsum* à l'appel souverain de l'artiste ou du penseur? Il suffit d'avoir ces idées, d'où qu'elles viennent. Vous avez dépensé dans la démonstration de leur provenance beaucoup d'esprit qui ailleurs eût fait merveille. Rien n'est indifférent comme une erreur à ce sujet. Où en serait le monde, si les idées s'y arrêtaient faute d'une théorie correcte sur l'origine des idées? Le fait est que le monde marche, qu'il a même fait de nos jours ses plus grands pas en dépit du sensualisme que vous combattez, et sans attendre le spiritualisme que vous professez. Ceci est une question de date. Voyez donc le XVIIIe siècle expliquant l'origine de nos connaissances ainsi que faisaient Locke, Condillac, et néanmoins arrivant avec cette pauvre théorie à cette déclaration de 89, où s'épanouit tout ce qu'on peut imaginer de droit au profit des sociétés et des individus! Ce n'est pas sa psychologie, bien sûr, qui l'a mené là; elle n'était faite que pour l'en détourner et le borner. A défaut de lumière psychologique, comment cette idée de droit qui est en nous a-t-elle fait pour en sortir, pour percer à ce moment? Par où a-t-elle pris pour devenir la conscience de toute une société? Par où doit-elle prendre pour passer dans les faits? Cet avénement tient-il à ce que l'esprit français était cultivé par une église riche et lettrée qui dispensait l'enseignement avec une profusion qui en était presque la gratuité, ou bien à la prépondérance de classes supérieures dont la noblesse et le loisir appartiennent naturellement aux grandes idées? Verrons-nous là un essor naturel de l'esprit humain vers la vérité, ou le don particulier d'une race, ou le bénéfice d'un certain état de société, tel que la perle dans une huître malade? Je n'affirme rien, je ne propose rien, en fait de restaurations surtout; mais tout cela mérite d'être examiné, d'être vérifié à fins politiques, pour mettre, s'il y a lieu, dans la société moderne quelque chose de ce qui a si bien servi l'ancienne, et qui l'a même réformée de fond en comble.

Êtes-vous sûrs que la plus haute philosophie ne soit pas là? C'est à dessein que je dis *la plus haute*, car dans cette poursuite vous touchez aux devoirs, aux vertus (la charité par exemple), qui préparent l'individu à revivre pour des récompenses, car vous arriverez peut-être ainsi à une solution telle que d'enseigner cette vertu par l'exemple de l'état, par le précepte et la substance des lois.

Cela est plus urgent que de savoir au juste si nos idées sont innées, ou s'il ne faut voir en elles que des sensations transformées. Il s'agit peut-être moins de faire l'éducation d'une statue, dussiez-vous réussir où Condillac a échoué, que celle de la société, pour lui apprendre à s'appartenir et à se régir elle-même. Seulement il ne faut plus pour cela étudier l'homme en général, en l'air, au repos, dans une indétermination de circonstances qui n'est jamais son fait; il faut considérer l'homme dans l'état social, et les sociétés elles-mêmes dans leur cheminement progressif.

Ceci, dirai-je aux philosophes, n'est pas pour vous un changement de méthode, car vous appliquez l'observation aux faits de conscience : pourquoi ne pas l'appliquer à ces mêmes faits étudiés dans l'homme successif à travers l'histoire? Peut-être, chemin faisant, ont-ils pris des proportions nouvelles ou subi des altérations notables. Est-il démontré, par exemple, que la volonté, que le libre arbitre, sous le poids des siècles et d'une éducation immémoriale, sous la discipline d'un milieu lentement élaboré et s'aggravant d'âge en âge, soit toujours identique à lui-même, doué du même ressort, de la même élasticité? Remarquez en passant le chiffre presque invariable des crimes et délits, des mariages, des suicides, qui reparaît chaque année : n'y a-t-il de nouveau ici que la statistique?

Qu'importe que les facultés de l'esprit soient les mêmes, si leurs acquisitions et leur exercice montrent d'un siècle à l'autre une différence qui est comme une puissance nouvelle? Aristote professait l'esclavage, Platon ne le discutait même pas. Or je vois à peu de temps de là une définition de la loi romaine où l'esclavage *est une institution du droit des gens par laquelle un homme est soumis à un autre, contrairement à la nature.* Il me semble que l'esprit humain a fait un grand pas pour en venir là. Est-ce toujours le même qui se contredit et se dément de la sorte? Euler nous apprend, dans ses *Lettres à une princesse allemande*, que le mot *justice* n'existait pas dans la langue russe. Aujourd'hui que la Russie émancipe les paysans, n'a-t-elle pas un mot et même une idée de plus? Les exemples abondent d'un revirement complet dans les vues de l'esprit humain. Qu'il y ait là des facultés nouvelles ou le simple développement de facultés anciennes, peu importe. Je me borne à constater que la grande affaire c'est d'étudier l'homme, non en général, mais en particulier, sujet qu'il est à de telles transfigurations. Voulez-vous reconnaître la destinée qu'il lui faut à un moment donné? Êtes-vous en peine de la société qui lui convient, du gouvernement qu'il mérite? Considérez pour cela l'esprit humain dans son dernier état, la nature actuelle de l'homme aux prises avec sa condition ac-

tuelle, et, pour tout dire, la France telle que des monarques absolus l'ont faite et assise, telle que les révolutions l'ont élevée et inquiétée, la France, dis-je, en face d'un problème qui est d'en finir avec ces monarchies et ces révolutions. Il faut avouer que nos philosophes modernes, nos éclectiques touchaient de près à ce sujet où ils ne sont pas entrés. Ils y confinaient non-seulement par l'observation intime et psychologique dont ils faisaient profession, mais par le rare et vif sentiment qu'ils ont montré de la philosophie de l'histoire. Je ne sache rien de plus beau que certain passage des *Fragmens philosophiques* de M. Cousin. « Illustres historiens qui avez immortalisé par votre génie les aventures et les lois de quelques peuplades de la Grèce, vos peintures sont brillantes, vos idées souvent profondes; vous me transportez réellement sur la place publique d'Athènes ou de Corcyre, sur les champs de bataille de l'Attique et de la Laconie; vous me montrez fort bien ce qui a perdu Athènes, ce qui a fait triompher Lacédémone..... Mais après tout qu'est-ce qu'une nation de plus ou de moins dans l'humanité? Qu'est-ce que cette Athènes, cette Lacédémone, dans le sein de la civilisation générale? Représentent-elles quelque idée dans l'économie de la vie universelle? Ce serait cette idée qu'il s'agirait de déterminer : ce sont les idées diverses représentées par les divers peuples qu'il faudrait atteindre et décrire... »

Il y a quelque modestie chez un écrivain à mettre une pareille prose à côté de la sienne. Pour ma part, j'en suis tout ébloui. Que manque-t-il donc à cette doctrine? Rien, si ce n'est un certain complément de doctrine : dès qu'on admet que l'histoire a ses lois comme la nature, il convient de prendre garde que toute loi est flanquée d'une force par où elle s'accomplit, que dans l'histoire cette force est l'esprit humain, avec tout ce qui s'y loge du passé, tout ce qui s'y reflète du dehors, à quoi les institutions s'accommodent et se proportionnent, de sorte que cet esprit est à considérer, non-seulement dans ses bases, mais dans ses phases et dans l'évolution de ses aptitudes croissantes.

Ainsi la métaphysique pas plus que la religion n'a compris le monde moderne, et n'est en état de répondre aux perplexités modernes. C'est par ce vide, par ce silence que religion et métaphysique ont suscité le positivisme; mais cette doctrine a-t-elle rempli la place vacante et suppléé aux oracles qui se taisent? Je ne le crois pas, et j'essaierai de le faire voir dans une prochaine étude.

DUPONT-WHITE.

UN

PEINTRE SUDISTE

DES MŒURS DU NORD EN AMÉRIQUE

Marion, by Manhattan, 3 vols; London, Saunders, Otley and Co.

Le 25 juin 1864 s'éteignait à New-York un des écrivains les plus remarqués parmi ceux dont les correspondances propageaient naguère au dehors, surtout en Angleterre, les théories les plus outrées, les attaques les plus excessives du *secessionism* le plus ardent. Sous le pseudonyme de « Manhattan, » il avait publié dans l'*Evening Standard* de Londres, et probablement aussi dans les feuilles américaines, des articles de tout genre si contraires à la politique unioniste et d'une telle virulence que l'administration du président Lincoln, — habituée qu'elle est cependant à supporter les plus extrêmes licences d'une presse hostile, — s'était crue cette fois en droit de sévir. Manhattan, cité devant le major-général Dix, dont les fonctions équivalent à celles d'un préfet de police, avait été d'abord arrêté, puis relâché provisoirement sur parole; il attendait qu'une décision finale du président réglât sa situation vis-à-vis des autorités, lorsqu'une maladie de quelques jours vint l'enlever brusquement et l'appela devant un tribunal plus auguste et plus formidable que ceux de la terre. L'*Evening Standard*, dans la notice nécrologique consacrée à ce collaborateur pseudonyme, nous apprit, sans nous révéler son nom, qu'il avait cinquante ans à l'époque de sa mort, et qu'il laissait une veuve avec un enfant. Après

avoir loué « la vigueur et l'honnêteté » qui compensaient chez son correspondant américain l'absence de certaines grâces de style « toujours désirables et avantageuses dans les compositions littéraires, » la feuille anglaise rendait hommage à la générosité bien connue de Manhattan et aux qualités privées qui lui avaient valu de nombreux amis.

Nonobstant ces qualités, et malgré le succès éphémère des pamphlets quotidiens où cet homme du sud épuisait contre les champions de la grande république américaine, avec une verve d'ailleurs incontestable, les railleries les plus âpres, les invectives les plus cruelles et parfois aussi les calomnies les plus évidentes, il ne relèverait pas de nous, il resterait perdu dans cette foule d'ombres obscures qu'on « regarde en passant, » n'était une sorte de roman publié par lui peu de mois avant sa mort, et destiné, sans qu'il l'ait peut-être jamais su, à produire un scandale retentissant.

L'histoire de ce livre est vraiment singulière. Publié à New-York, il soulève aussitôt une partie de l'opinion; maintes réclamations viennent effrayer l'éditeur, qui en arrête la vente sous prétexte « d'indécences. » A Londres cependant, où, malgré quelques écarts récens, la librairie observe en général le culte des convenances, reparaît presque aussitôt l'ouvrage supprimé à New-York; une première édition s'enlève en quelques semaines. Certains passages d'une extrême crudité ont révolté la pruderie locale; mais en revanche l'antipathie secrète du torysme anglais contre la démocratie américaine est singulièrement flattée par ces révélations inattendues, impitoyables, qui lui montrent les taches au front de l'astre, l'argile aux pieds du colosse. La curiosité malveillante qui jadis avait fait une si grande vogue aux absurdes épigrammes de mistress Trollope, aux caricatures de Charles Dickens, trouvait une tout autre satisfaction dans ces dénonciations portées par un Américain même contre son pays natal. Ajoutez à ceci le caractère anecdotique, l'authenticité à peu près garantie de ces dénonciations, la transparence des allusions, le nom parfois mis au bas du portrait, et vous aurez la clé du succès bruyant qui, malgré les « indécences, » fut rapidement acquis à l'œuvre nouvelle. On lui fit subir pour une seconde édition quelques retranchemens indispensables, on émonda ce que telles ou telles peintures avaient de trop choquant, et, moyennant ces précautions d'ordre public, une bonne partie de la presse anglaise, le *Times* en tête, put courir sus aux *Yankees* sans trop de scrupule ou de remords. « Une flotte anglaise, disait un de ces critiques hostiles, faisant tout à coup voile vers New-York et bombardant la ville, serait à peine un *casus belli* plus décisif que le choc produit par ces volumes sur les susceptibilités (*sensibilities*) américaines. »

Ces susceptibilités effectivement s'alarmèrent : les canons Parrott répondirent aux canons Armstrong, les plumes de New-York aux plumes de Londres. La moralité anglaise fut comparée à la moralité américaine; on se demanda quels argumens sérieux la première pouvait tirer contre la seconde d'un livre supprimé par l'opinion. Comment se faisait-il qu'on acceptât contre un grand peuple le méprisable témoignage d'un *reporter* du *New-York Herald?* Par quel miracle un livre omis, passé sous silence, regardé comme non avenu dans le pays même de l'écrivain, trouvait-il de l'autre côté de l'Atlantique un éditeur, un public, des juges? Heureusement pour Manhattan (qui se mourait alors, nous l'avons dit, et ne pouvait se défendre), quelques naïfs aveux se mêlaient aux anathèmes de ses compatriotes. Des Américains reconnaissaient le caractère autobiographique de ce prétendu roman, dont l'auteur est en même temps le héros, et les rapports intimes qu'il avait eus avec quelques-uns de ses personnages; ils nommaient l'homme politique chez lequel, en qualité de secrétaire, il avait pu étudier dans sa jeunesse la haute société de New-York. « J'ai connu, disait l'un d'eux, presque tous les individus désignés ou nommés par Manhattan; je me souviens d'avoir entendu raconter, encore étudiant, un des incidens les plus dramatiques de son récit; j'ai vu au moins une douzaine de fois la courtisane célèbre dont il a raconté la vie, sans même prendre la peine de changer le nom qu'elle portait... » A la bonne heure : voilà des témoignages irréfragables et qui jettent une lumière éclatante sur l'un des points du débat. Grâce à un ennemi de Manhattan, nous ne pouvons douter ni que ce dernier ait vécu dans le monde qu'il veut peindre, ni qu'il nous donne, à la place d'imaginations plus ou moins contestables, les souvenirs fidèles d'une vie accidentée. Ceci nous suffit pour expliquer l'intérêt de son livre, fait de chair vivante et non de rêves en l'air. Loin de nous la pensée d'en tirer les mêmes conclusions que certains organes de la presse anglaise. Juger les États-Unis d'après ce qui se passait, il y a une trentaine d'années, dans telle ou telle section d'une ville commerçante, où affluent nécessairement les aventuriers de l'étranger, où l'Europe envoie ce qu'elle a de pis dans tous les genres, c'est là une idée qui ne saurait nous venir. Pour l'avoir conçue et ne pas en rougir, pour y persister quand on vous en démontre l'absurdité, il faut garder en soi un vieux levain de rancune *cavalière*, de ressentiment jacobite contre les descendans de ces vingt et un mille puritains anglais qui, de 1620 à 1640, vinrent fonder sur les bords du Connecticut et de l'Hudson une Angleterre nouvelle. Nos sympathies, on le sait de reste, leur sont au contraire acquises, à eux et à leurs glorieux ancêtres. Si quelque chose pouvait nous y confirmer, ce serait l'indomptable énergie, la mer-

veilleuse ténacité que manifestent aujourd'hui dans leurs luttes intestines, — soit qu'ils affirment le droit de séparation et veuillent maintenir l'esclavage, soit qu'ils combattent pour l'union et pour l'affranchissement de la race noire, — les enfans de cette race vaillante. A cet égard nul soupçon possible. Pourquoi donc serait-il interdit de chercher dans le livre de Manhattan ce qu'on est à peu près certain d'y trouver, la vérité, non pas la vérité absolue, mais la vérité contingente et relative sur un état de choses tout spécial, tout éphémère, tout exceptionnel si l'on veut, qui n'en est pas moins une des manifestations de la vie sociale à une époque et dans un pays déterminés? Notre curiosité, une fois en éveil, ne se laissera effaroucher ni par les imperfections de l'œuvre ni par l'indignation quelque peu exagérée dont elle a été l'objet. Manhattan, comme on le pense bien, n'était pas un écrivain d'élite : il est devenu romancier par occasion à la fin de sa carrière sur la foi de son rédacteur en chef, qui, le jugeant qualifié pour ce rôle, lui acheta, — ceci est un trait de mœurs, — quelques volumes de Walter Scott, de Bulwer, destinés à être ses modèles. Déjà nous lui avons entendu reprocher, comme correspondant de feuilles quotidiennes, de ne pas assez « sacrifier aux grâces » et de remplacer l'élégance du style par le relief grossier des images, l'emportement et la violence du trait. D'un autre côté, et c'est ici le point essentiel, nous venons de constater qu'à défaut d'un sujet fictif le romancier a puisé largement dans les souvenirs de sa vie. Tout ceci constitue pour nous l'ensemble de ses défauts et de ses mérites. Avons-nous raison, avons-nous tort, balançant les uns par les autres, de croire que ces derniers l'emportent? C'est là une question qu'il suffit d'indiquer pour le moment, et qu'il sera plus aisé de résoudre au sortir d'une galerie de portraits qui, on l'aura bien vite reconnu, n'appartiennent pas tous au *genre noble*.

I.

Marion Monck, — ou Manhattan, car c'est tout un, — prélude à sa terrible besogne par une espèce d'idylle dont le théâtre est une ferme de trois cent soixante acres de terre, située sur les bords de la rivière Cooper, à quelque trente milles de Charleston. Son père, de race anglaise, arrière-petit-fils de l'amiral Monck, sa mère, fille d'un émigrant hollandais, vivaient sur cette terre fertile, mais insalubre, dont l'acre se payait quatorze sous (*seven pence*) il y a cinquante ans, et en dernier lieu, — c'est-à-dire avant la guerre civile, — ne valait pas plus de huit ou dix francs, — d'un dollar et demi à deux dollars. Malgré l'étendue de leur domaine, sur lequel s'élève une habitation ample et commode, les Monck appartiennent

à la classe des « petits blancs (1). » Leur cheptel humain se réduit à deux esclaves. Suppléant ainsi à l'insuffisance de leurs ressources agricoles, ils tiennent ouvert une sorte d'entrepôt, de bazar rustique, où les nègres des plantations voisines viennent échanger quelques produits du sol contre le tabac, les outils, les merceries, les quincailleries venus de la ville voisine. Commerçant pour ainsi dire dès le berceau, Marion pousse et grandit au hasard, comme une plante sauvage, à l'ombre du comptoir paternel. En fait de professeurs, il n'a guère que deux autres petits blancs d'espèce assez équivoque, plutôt braconniers que chasseurs, et qui ne possèdent ni l'un ni l'autre la moindre teinture de l'A, B, C, d'ailleurs cavaliers intrépides, pêcheurs consommés, et sachant mieux que personne tuer un coq d'Inde ou détruire un chat sauvage. On devine ce qu'un disciple bien doué put gagner à leur école et ce que Marion devait être à dix ans, lorsqu'il perdit sa grand'mère. Une tante vint alors s'établir à la ferme, et l'éducation de son neveu, si parfaite à certains égards, lui parut offrir des lacunes considérables. Averti par elle, l'enfant eut assez d'intelligence pour comprendre que la lecture n'est pas tout à fait un art d'agrément, ni l'arithmétique un objet de luxe. Son excellente mémoire le mit bientôt au courant de tout ce qu'il aurait pu apprendre plus à loisir dans une école de district. Une fois qu'il sut écrire et compter, il devint pour sa mère, spécialement chargée du bazar de famille, un assistant, un commis précieux; mais lorsque les *pratiques* lui laissaient quelque répit, il se retirait à l'écart, un livre à la main, apprenant par cœur tout ce qui lui paraissait bon à retenir. Cette seconde période dura quatre ans.

L'enfant fut alors saisi de la fièvre précoce qui tourmente la jeunesse américaine. « Marion Monck communiait longuement, sérieusement avec lui-même, rêvant jour et nuit de son avenir. » La conclusion de ces rêves fut qu'il fallait en finir avec la vie de famille. Si rien n'était changé à leur existence, les siens et lui n'occuperaient jamais dans la société blanche qu'un rang subalterne, incertain, entre les riches planteurs dont l'orgueil les repoussait et les « petits blancs » de caste inférieure au-dessus desquels il se sentait déjà placé. Une fois son parti pris et le consentement de ses parens obtenu, il se rendit à Charleston, où son père espérait lui procurer un emploi dans quelque maison de commerce; mais ce bel adolescent, connu de tous par ses exploits de chasse ou de pêche, ses prouesses de nageur ou d'écuyer, ne se trouvait pas suffisam-

(1) Le « petit blanc, » qu'on appelle aussi *poor white trash*, « pauvre rebut blanc, » est le prolétaire de race blanche, n'ayant que peu ou point d'esclaves, par opposition au propriétaire ou planteur. Dans *la Clé de la Case de l'oncle Tom*, on trouvera tout un chapitre consacré à cette classe d'hommes, à ses misères et à ses préjugés.

ment recommandé aux sages négocians chez lesquels il allait frapper par l'apprentissage qu'il avait pu faire du trafic avec les nègres. Huit jours de tentatives inutiles, épuisant ses ressources et son courage, le décidèrent à prendre un héroïque parti. « Puisque je ne réussis pas en cette ville où je connais tant de monde, peut-être aurai-je meilleure chance parmi ceux que je ne connais pas et dont je ne suis pas connu. » Et sur ce beau raisonnement il alla retenir son passage à bord de la *Saluda*, bateau à vapeur qui desservait régulièrement la ligne de Charleston à New-York. Son hôtesse, charitable matrone que son dénûment et son audace intéressaient peut-être au même degré, lui donna pour une jeune Carolinienne du sud, mariée à un des *merchant princes* de New-York, une lettre de recommandation banale, — fondement fragile de l'édifice qu'il avait à construire.

Le voici à New-York, ayant brûlé ses vaisseaux, c'est-à-dire ne possédant plus de quoi payer sa traversée de retour. Que deviendra-t-il, sans appui, sans conseils, sans secours, aux prises avec la faim, dans cette vaste sentine de corruption et de vices? Mais la fortune, qu'on dit éprise des téméraires, ou Dieu, qui mesure le vent à l'agneau dépouillé, l'envoie tout d'abord frapper à une porte hospitalière. On ouvre, il est en face d'une jeune et charmante créature; celle-là même que son unique recommandation lui assignait comme protectrice. Elle vient d'avoir seize ans, il n'en a pas tout à fait quinze; vouée aux tristesses d'un hymen mal assorti, déjà délaissée par un époux à qui elle appartient depuis dix-huit mois à peine, cette fille du sud voit aussitôt un frère dans le jeune compatriote en faveur de qui on l'implore; elle le servira, croyez-le bien, de toute son âme, et c'est grâce à elle que, dès le lendemain de son arrivée, présenté au riche M. Nordheim, il verra s'ouvrir pour lui les bureaux de la grande maison de commerce Pitt, Granville et Cᵉ.

M. Nordheim est le mari de Bessy, — appelons familièrement par son petit nom cette femme-enfant, vendue par des parens avides à un israélite libertin; — elle nous y autorise en conviant Marion, dès leur seconde entrevue, à ne plus la traiter autrement, du moins quand ils seront seuls. — J'ai, lui dit-elle, tout justement l'âge nécessaire pour devenir votre sœur aînée. — Puis, posant une main sur l'épaule de Marion, de l'autre elle écarta les cheveux bruns qui retombaient sur le front blanc du jeune homme et y déposa le baiser à la fois le plus pur et le plus tendre. — Ceci vous baptise mon frère, ajouta-t-elle en badinant. — Et ceci, répliqua Marion, lui passant le bras autour du cou, tandis que leurs lèvres se rencontraient, ceci fait de vous ma sœur aimée. — Ce pacte étrange, conclu si vite, entre deux tasses de thé, fera froncer le sourcil du moraliste le moins rigide, d'autant mieux que M. Nordheim, courant

au-devant des malheurs qui planent, dirait-on, autour de lui, installe bientôt Marion dans le domicile conjugal. Est-ce là un simple effet de la cécité qu'on dit particulière aux maris en péril? Celui-ci veut-il se décharger sur un sigisbé inoffensif, qui ne lui inspire aucune méfiance, de certaines obligations gênantes pour ses plaisirs? Nourrirait-il au fond quelque projet plus noir et plus compliqué? Certaine clause de son contrat de mariage est de nature à nous rendre sa complaisance fort suspecte. Deux mille dollars de revenu sont assurés à Bessy, et, quoi qu'il puisse arriver, lui garantissent une existence indépendante, pourvu toutefois que son mari n'ait contre elle aucuns griefs sérieux : précaution toute mercantile et digne d'un enfant d'Israël, mais qui expose Nordheim à une tentation singulière, celle de provoquer lui-même, dans des vues intéressées, le désastre contre lequel il semble avoir voulu se prémunir! Qu'on se rassure cependant, l'honneur de mistress Nordheim sortira sain et sauf de cette situation critique. Ni Bessy, ni Marion, ne songent à mal; l'engagement fraternel a été pris de part et d'autre avec une entière bonne foi; si mistress Nordheim se laisse peu à peu gagner à des sentimens moins permis, ce sera beaucoup plus tard et longtemps à son insu.

Son mari pourtant ne la ménage en rien. Marion une fois installé chez lui, cet infidèle époux s'absente sous prétexte d'affaires, mais en réalité pour aller conclure un de ces marchés odieux qui semblent rentrer dans l'ordre de ses trafics habituels. Dans le New-Jersey, au sein d'une misérable famille, sous la direction d'un père abruti par l'abus des liqueurs fortes, végète une malheureuse jeune fille qu'on a signalée à Nordheim comme une perle de beauté; il y court, et l'affaire se négocie, d'abord vis-à-vis du père, puis vis-à-vis de l'enfant elle-même, avec une précision tout à fait digne d'un pays où la traite des noirs a longtemps été tolérée. La promesse de cinq cents dollars a coupé court aux scrupules intéressés de ses parens, et moyennant quelques bonnes paroles dont elle n'a guère l'habitude, Clara Norris souscrira facilement à une transaction dont elle comprend néanmoins l'ignominie. Vers l'abîme où on l'entraîne, elle marche en pleurant, mais les yeux ouverts. Ses regrets s'adressent au lieu natal, à ses habitudes d'enfance, à ce père, à cette mère par lesquels elle était maltraitée et qui la vendent aujourd'hui, mais que de justes ressentimens, un mépris légitime ne l'empêchent pas d'aimer encore. N'importe : elle a pris son parti de plier sous le joug de la nécessité. — Je suis pure comme la glace, dit-elle à son corrupteur, mais la vie qui m'est faite devient chaque jour plus intolérable; je veux retirer mon père de cette pauvreté qui le dégrade et finira par le perdre absolument. Si vous tenez vos promesses,

je vous serai fidèle jusqu'à la mort; dans le cas contraire, malheur à vous!

Par un phénomène assez étrange, cette promesse de fidélité sera tout aussi bien tenue que les sermens prononcés au pied de l'autel par Bessy, la belle mistress Nordheim. En face de résultats si contraires à toutes probabilités, on se demande, — question suggérée par certains détails du récit même, — si le dieu Mammon, le roi Dollar, comme on dit là-bas, ne serait pas pour quelque chose dans la rigidité avec laquelle les deux jeunes Américaines observent leurs devoirs respectifs. Ni l'une ni l'autre n'a la moindre affection pour le juif opulent qui se les est asservies; mais la femme légitime respecte un contrat qui lui assure en tout état de cause une aisance suffisante, la maîtresse reste fidèle à un protecteur qu'elle ne saurait avantageusement remplacer. L'argent, toujours l'argent, l'argent maudit et fatal paraît ici le mobile universel; on nous le montre dominant les passions, les caractères, et même chez les femmes supérieur à tous les entraînemens.

Devenu bientôt le confident de M. Nordheim, Marion Monck se trouve dans une position délicate. Trahira-t-il la confiance de son patron? Méconnaîtra-t-il ce qu'il doit de franchise sans réserve à sa « sœur » Bessy? Cette fois, par exception, et sans que la chose doive tirer à conséquence, les calculs personnels seront moins écoutés que les inspirations d'une tendresse désintéressée. Au sortir du boudoir de Clara Norris, qui l'a très affectueusement reçu dans cette somptueuse retraite où la confine la jalousie de son protecteur, Marion va tout conter à Bessy, et s'étonne de la trouver parfaitement indifférente aux révélations qu'il lui apporte. — Vous ne m'apprenez rien, *brother mine*, lui dit-elle en souriant, et si vous m'avez vue quelque peu inquiète, c'était uniquement du secret que vous me gardiez; le reste me trouve parfaitement insouciante. Si j'aimais M. Nordheim, il n'en serait pas tout à fait de même; mais, dans l'état des choses, pourquoi me préoccuperais-je de ses rapports avec la jeune fille dont vous parlez? Je n'ai pas à me mêler de ses fantaisies, aussi longtemps qu'il ne manquera pas publiquement à certains égards qui me sont dus... Quant à vous, Marion, sachez bien que je ne vous en veux plus, car votre réserve seule motivait la froideur que je vous ai témoignée... Prenez garde seulement aux paroles dorées de cette sirène... Elle devrait pourtant bien voir que vous êtes un enfant...

Ici perce un léger sentiment de jalousie fort mal placée en ce moment, mais qu'on verra se développer avec plus de raison lorsque Marion Monck sera, au bout de quelques mois, introduit chez son principal patron, M. Pitt Granville. Celui-ci, l'âme et la che-

ville ouvrière de la puissante maison à laquelle M. Nordheim est associé, nous offre le type accompli du négociant américain. Fier de son origine anglaise et d'un aïeul qui présida jadis la chambre des communes, il domine de la tête la foule de ses confrères, et maintient vis-à-vis d'eux avec une raideur hautaine son privilége aristocratique. D'amis, il n'en compte guère, ou pour mieux dire il n'en a qu'un. Le colonel Benson, cet unique ami de M. Pitt Granville, a quitté volontairement les rangs de l'armée anglaise par suite de son mariage avec une riche veuve, qui possède une plantation et plusieurs centaines de nègres sur les bords de la rivière Ashley, dans la Caroline du sud. Maître de grands capitaux engagés dans le commerce anglo-américain, le colonel occupe en outre des fonctions rétribuées par le gouvernement anglais. Ces deux hommes, que rattache une étroite communauté d'origine, sont intimement liés l'un avec l'autre, et chacun d'eux ayant un fils et une fille, il est assez naturel qu'une double alliance soit déjà sur le tapis; mais Walter Granville s'est épris de miss Madison Pinckney, dont l'origine aristocratique et la beauté remarquable ne sauraient compenser aux yeux de son père la situation de fortune plus que médiocre; Marion, d'un autre côté, plus sensible qu'il ne faudrait aux coquetteries précoces que la fille de son patron met en usage pour le ranger parmi ses nombreux admirateurs, pourrait bien créer quelques obstacles à Middleton Benson, l'époux désigné d'Isabella Granville.

La première des deux combinaisons échoue devant la résistance obstinée de Walter, qui, sommé de renoncer à miss Pinckney, affronte résolûment le courroux paternel. Pitt Granville, habitué à tout voir plier sous sa tyrannie domestique, n'admet pas qu'on aille contre sa volonté; il place son fils entre une obéissance ou une rupture absolue. Emporté par la passion, celui-ci n'hésite pas devant la seconde des deux alternatives; il sort pour n'y plus rentrer de la maison de son père, et, quelque peu fier de ce sacrifice, va l'annoncer à celle qui doit s'en montrer le plus touchée. Ici l'attend une cruelle déception. Son récit palpitant n'éveille chez miss Madison qu'une attention contenue et silencieuse.

« — Vous êtes un étourdi, Walter, lui dit-elle, prenant enfin la parole; que signifie cette querelle? Pourquoi rompre avec votre père et vous faire ainsi chasser de chez lui?

« — Vous me le demandez, chère Madison, quand vous seule en êtes cause? Pouvais-je, épousant Margaret Benson, continuer à vous aimer?

« — Et qui tenait, je vous prie, à ce qu'il en fût ainsi?... Bien certainement, Walter, vous ne m'avez pas crue assez niaise pour songer à devenir votre femme une fois que vous seriez abandonné par votre père... Rien au monde, je vous le déclare, ne me pousserait à une pareille folie. Nous

mourrions de faim d'ici à six semaines... Oubliez-moi le plus tôt possible, car si votre père s'est formellement déclaré en faveur d'un autre mariage, il serait inutile d'échanger plus de paroles à ce sujet; M. Granville n'est pas homme à revenir sur ce qu'il a dit, et quant à vous, qui lui devez toute votre importance dans le monde, je ne sais vraiment ce que vous deviendriez une fois renié par lui.

« — Mais, s'écria le pauvre Walter, complétement abattu par ce dernier coup, vos lettres,... votre promesse,... ces gages échangés...

« — Pour l'amour de Dieu, terminez là ce catalogue à l'usage des cœurs bien épris. J'avoue sans hésiter que j'ai peut-être un peu légèrement agi, mais je ne pensais pas que votre père s'opposât aussi formellement à notre hymen... Désormais, enfant que vous êtes, il faut se montrer plus sage... Si vous m'en croyez, vous irez trouver votre père; il saura que vous êtes venu me rendre ma parole et reprendre la vôtre, tout prêt d'ailleurs à épouser miss Benson le jour où vous en serez requis.

« — Adieu mon rêve! s'écria Walter; c'en est fait de lui et pour jamais.

« — A la bonne heure donc!... Ouvrez les yeux et rêvez le moins possible!... C'est là une habitude malsaine; elle porte à la longue sur les nerfs. Comme ami, d'ailleurs je vous recevrai désormais... Vous serez toujours le bienvenu lorsqu'à ce titre vous vous présenterez chez moi... »

Elle sort là-dessus, et le malheureux qu'elle congédie en ces termes s'élance exaspéré dans la rue. Sa fierté répugne à l'éclatant démenti qu'elle voudrait le voir se donner, à l'abjecte soumission qu'elle lui conseille. Dégoûté de la vie, altéré de dangers, il monte à bord d'un baleinier en partance et disparaît pour longtemps, sinon pour toujours, de la scène où nous l'avons vu briller un moment. Sa mère, d'une constitution maladive, est frappée à mort par le départ de ce fils chéri dont ne lui arrivent plus aucunes nouvelles. Affligé, mais inébranlable, Pitt Granville n'abdique nullement, malgré ce premier désastre, les projets qu'il avait conçus; Middleton Benson reste toujours dans sa pensée le futur époux d'Isabella, qui, depuis la mort de sa mère, a passé sous la surveillance d'une de ses parentes. Cette dernière, mariée pour son malheur au second des deux frères Granville et maintenant séparée de lui, a été recueillie par le chef de la famille.

Ce frère cadet de Pitt Granville est un nouveau personnage dont l'histoire tient de près aux plus curieux épisodes du tableau multiple esquissé par Manhattan. Thomas Granville a débuté dans la vie sous les plus rians auspices. Gracieux, spirituel, bien venu de tous et de toutes, il avait sa place marquée d'avance au premier rang. Une légèreté irrémédiable, une invincible paresse le déclassant peu à peu, il est tombé au rang des hommes de plaisir, aisément méprisés par les gens d'affaires. Cependant un brillant mariage, qui le fait entrer dans une famille essentiellement aristocratique, pourrait le relever encore. Il a épousé Catherine Pinckney, la sœur aînée

de miss Madison, de miss Monroe, de miss Clay et de miss Calhoun Pinckney, qui tiennent de près, ainsi que l'indiquent leurs prénoms, aux premières notabilités politiques de l'Union. Le président Jackson, intimement lié avec le père qu'elles ont perdu, les regarde en quelque sorte comme ses filles; elles ont grandi sous la tutelle de cet homme d'état, qui figure comme témoin à la noce de Catherine et dont le patronage est acquis dès lors à l'homme qu'elle a choisi pour époux. Pitt Granville, flatté du mariage de son frère Thomas, s'efforce d'y voir le gage d'une résipiscence tardive et décide son associé Nordheim à l'admettre en tiers dans la maison qu'ils dirigent. Tom cependant, après quelques efforts avortés, retombe dans ses premiers erremens. La règle, l'économie, le travail, lui sont étrangers depuis trop longtemps pour qu'aucun parti-pris leur subordonne désormais son existence. Sa femme ne lui a pas apporté de fortune, et les revenus qu'il doit à la généreuse intervention de son frère ne suffisent pas un seul jour au luxe dont il veut s'entourer, à la folle prodigalité dont il a contracté l'habitude. Pitt Granville essaie vainement d'y mettre ordre en limitant avec une certaine rigueur les prélèvemens du nouvel associé sur le revenu commun, il n'aboutit qu'à faire au jeune ménage une situation éminemment difficile et périlleuse. Nordheim, insatiable dans ses désirs et sans cesse aux aguets de quelque nouvelle conquête, voit tout le parti qu'il pourra tirer des embarras où l'incurie de Thomas Granville a déjà placé sa jeune épouse. Sa bourse est ouverte au mari dissipateur, ses soins assidus sont prodigués à la femme trop souvent délaissée. Las de Clara Norris, dont le luxe croissant commence à lui peser, il cherche un complice qui, la rendant infidèle et le justifiant ainsi à ses propres yeux, lui fournisse l'occasion d'une rupture suffisamment motivée. En attribuant ce rôle à Thomas Granville, Nordheim espère y trouver double profit, la femme qu'il convoite devant plus facilement oublier ses devoirs, s'il la met en face d'un parjure flagrant. Le marché qu'il propose à son associé dans une heure d'extrême détresse est tout simplement de lui compter deux mille dollars le jour où, par lui séduite, Clara Norris ne pourra plus se targuer d'une fidélité irréprochable : combinaison savamment immorale que l'égoïste prudence des deux femmes fera misérablement échouer. Donner audience au brillant mari de Kate Pinckney, écouter ses fadeurs, accompagner sur le piano les romances qu'il chante si bien, tolérer ses assiduités qui le compromettent seul, la maîtresse de Nordheim y consentira volontiers; mais l'admettre en tiers dans ce paradis d'où elle ne veut pas être chassée, tenez pour certain qu'elle ne le fera jamais, parce qu'elle sait compter. Quant à Catherine Pinckney ou plutôt à mistress Thomas Granville, si ulcérée qu'elle puisse être par les irrégularités de son mari, elle acceptera les bons offices,

les prévenances coûteuses, peut-être même les secours discrets de l'homme qui espère la conduire ainsi jusqu'à l'oubli complet de ses devoirs; mais son orgueil d'une part et de l'autre l'arrière-pensée d'un divorce qu'elle regarde comme inévitable mettront obstacle à sa chute définitive. Si le divorce a lieu, il faut qu'il soit prononcé contre Thomas Granville pour que sa femme puisse contracter de nouveaux liens tandis que l'époux coupable restera au ban de l'hyménée. — Que dirons-nous de ces vertus fortifiées par le calcul et rendues impeccables par les salutaires enseignemens du code civil?

Parmi toutes ces complications se développe et croît le candide attachement du jeune commis des Granville pour la fille de son patron. Aucun encouragement ne lui manque, et la belle Isa, inclinant sa tête blonde sur l'épaule de Marion, a répondu par les plus doux regards et les plus douces paroles à l'aveu de sa tendresse. Ce n'est peut-être pas la première fois, elle le lui laisse entendre naïvement, qu'elle se rend ainsi aux appels d'un cœur novice. — Je vous aime, lui dit-elle, mieux que je n'aimai jamais Frank Clackson ou ce niais de William Senless... Ce que j'éprouvais pour eux est bien passé... Quant à vous, je vous ai toujours aimé depuis... Voyons un peu... depuis le jour où je perdis ma mère... Mais vous me garderez le secret! ajoute-t-elle aussitôt. Et Marion, malgré la répugnance que toute dissimulation éveille en lui, doit se plier au caprice de sa bien-aimée. A vrai dire, tant de mystère lui semble inutile. Son apprentissage commercial est à peu près terminé : cinq années de travail assidu l'ont bien placé dans l'estime de ses patrons. Son salaire a grandi en même temps que ses attributions. Lors d'un incendie qui a failli dévorer la maison de banque, il a sauvé d'une destruction imminente les livres, les papiers les plus précieux. Pourquoi tant de zèle et tant de services ne trouveraient-ils pas leur récompense? Pourquoi M. Pitt Granville n'accueillerait-il pas comme gendre celui dont il a fait son principal assistant et pour ainsi dire son *alter ego?* Tout simplement, hélas! parce que le négociant de haute lignée ne voudra jamais se démentir vis-à-vis de son ami Benson, moins encore vis-à-vis de lui-même, en donnant à un aventurier de caste infime l'héritière d'un nom illustre et d'une fortune considérable. Bessy Nordheim, consultée à temps, eût éclairé là-dessus l'inexpérience de son jeune protégé; mais un scrupule instinctif, plutôt qu'une réelle appréciation de l'amour qu'il lui inspire sans qu'elle ose se l'avouer, a toujours retenu Marion, disposé parfois à la prendre pour confidente. Elle a pu deviner quelque chose, elle ne sait rien encore, et les vagues remontrances par elle hasardées de loin en loin n'ont pas fait tomber le bandeau qui couvrait encore les yeux de ce « frère » vers qui l'attire un sentiment de plus en plus prononcé.

Les choses en sont à ce point, lorsque M. Nordheim rencontre enfin le châtiment dû à ses nombreux méfaits. Pendant une représentation au théâtre italien de New-York, qui le compte parmi ses principaux commanditaires et ses habitués les plus fidèles, assis derrière une inconnue dont la beauté l'a frappé, il provoque chez elle, par ses attentions trop marquées, une colère, un effroi dont elle ne peut contenir les manifestations. Le frère de cette jeune femme, à qui elle se voit forcée de signaler leur insolent voisin, le frappe violemment au visage; du coup se trouvent brisées les lunettes d'or que portait Nordheim, et quelques éclats de verre pénétrant jusque dans le voisinage du cerveau y déterminent les plus graves désordres. Après plusieurs jours de fièvre et de délire, ce misérable expie par une mort précoce toutes les infortunes, toutes les hontes qui ont servi d'aliment à ses instincts de corruption. Il meurt, reconnaissant la justice du châtiment providentiel, et, pour compenser autant qu'il est en lui les torts de sa vie conjugale, léguant à Bessy tout ce qui lui reste de fortune. Dans la première émotion de ce moment solennel, Pitt Granville autorise en outre la veuve de son ancien associé à choisir elle-même celui qui prendra la place du défunt dans la puissante maison de commerce.

Si ce jeune écervelé de Marion avait su déchiffrer plus tôt l'espèce d'énigme que livrait à sa pénétration l'attachement ambigu de mistress Nordheim, s'il n'avait pas préféré à l'amitié dévouée dont elle l'entourait les séductions périlleuses d'une coquetterie banale, l'occasion serait magnifique pour lui, et une direction définitive serait imprimée à sa carrière; mais au moment où Bessy, maîtresse d'elle-même, songe à lui consacrer sa vie, elle apprend, à n'en pouvoir douter, qu'il existe entre Isa et lui des engagemens formels, une correspondance intime, des relations enfin qui supposent un amour réciproque. D'abord atterrée, elle réagit ensuite contre ce penchant impérieux qui vient de se révéler en elle et dont la domination l'effraie. Marion voit succéder à la confiance qu'elle lui témoignait une contrainte, une réserve dont il n'aura le secret que le jour où Bessy se croira suffisamment guérie pour se donner à un honnête homme beaucoup plus âgé qu'elle, mais dont elle a su comprendre et apprécier le caractère solide, la raison supérieure et le modeste dévouement. C'est sur le caissier Wilson, abasourdi tout le premier d'une pareille bonne fortune, que s'arrête le choix définitif de l'opulente et belle veuve; c'est lui qu'elle investit, en lui donnant sa main, de la part sociale dont elle dispose.

Reste pour Marion une épreuve cruelle. Averti par de vagues rumeurs et par quelques symptômes significatifs que le mariage d'Isabella Granville et de Middleton Benson pourrait bien être une affaire conclue entre leurs parens, il comprend que le mystère n'est

plus de saison et qu'il doit provoquer une explication décisive; mais quand il sollicite d'Isa la permission de la demander ouvertement à son père, il la trouve effarouchée, incertaine, éludant toutes ses instances, reculant devant un parti-pris définitif. Pressée de questions, d'argumens irrésistibles, à bout d'évasions et de défaites, elle laisse enfin la triste vérité sortir de ses jolies lèvres roses. Tout en répétant à Marion ces tendres paroles qui l'ont ébloui, tout en lui laissant voir qu'elle déteste son rival, Isabella lui avoue que, sans force contre la volonté de son père, elle a toléré les assiduités de Middleton Benson, accepté ses hommages, et finalement promis d'être sa femme. Étonnée, intimidée de l'orage qu'elle soulève dans le cœur de son amant par ces aveux effrontés et naïfs, la jeune Américaine n'en repousse pas moins avec une persistance craintive, et sous les prétextes les plus frivoles, l'offre qu'il lui fait de la conduire immédiatement chez un ministre, et de se prémunir contre le refus paternel en faisant consacrer d'avance l'hymen que l'inflexible despotisme de Pitt Granville n'accepterait pas à d'autres conditions.

« — Y songez-vous, Marion? se récria Isabel, tout à fait scandalisée; croyez-vous que j'irais me marier en toilette du matin?... Et si je rentrais pour m'habiller, la tante Kate flairerait bien vite quelque anguille sous roche... Non, non, ne pensons plus à pareille chose.

« — Tenez, reprit Marion découragé, vous lasseriez la patience d'un saint... Que signifie cette question de toilette lorsqu'il s'agit de nos plus chers intérêts?... Mais si l'heure vous paraît mal choisie, si quelques préparatifs vous sont indispensables, promettez-moi de saisir la première chance qui se présentera,... ce soir par exemple...

« — Ce soir, impossible, répliqua Isabel Granville. Nous sommes invités chez le colonel Benson, et pour rien au monde je ne me dispenserais d'y aller... Mais à quoi bon tant insister sur ce mariage?... Papa serait capable de nous tuer tous les deux... Il vaut bien mieux se soumettre.

« — Croyez-vous à propos de plaisanter en pareille matière? Dites que vous ne voulez pas m'épouser, et je saurai...

« — Vous épouser? Je ne demande pas mieux,... si mon père y consent; mais il n'y consentira jamais, et alors que puis-je faire?

« — Supposons qu'il voulût savoir si vous m'aimez, votre réponse, que serait-elle?

« — C'est selon, dit la belle enfant avec une franchise désespérante. S'il avait l'air en colère, je répondrais que non; s'il paraissait bien disposé, je dirais certainement le contraire... En bonne conscience, peut-on exiger autre chose? »

Marion, — et ceci fait honneur à sa constance, — ne se tient pas pour battu. Il a pitié de tant de faiblesse, et, après avoir ramené chez elle la charmante Isa, il va seul affronter, par un aveu complet et une demande régulière, le courroux de son redoutable patron.

Celui-ci l'écoute sans prononcer une parole, si ce n'est pour éclaircir, au moyen de quelques questions, les points essentiels du récit.

« — Maintenant, monsieur Monck, voulez-vous m'accompagner chez moi? demanda poliment M. Granville.

« — Volontiers, monsieur, répondit Marion.

« Pas un mot de plus ne fut échangé entre eux pendant qu'ils se rendaient ensemble dans la maison du riche négociant. Le salon était libre; M. Granville sonna, un domestique parut.

« — Prévenez miss Isabel que je désire lui parler.

« Un instant après, la belle jeune fille était devant eux. Elle rougit en voyant avec qui se trouvait son père.

« — Approchez, mon enfant, lui dit ce dernier; je viens d'être informé par ce jeune *gentleman* qu'il vous aime depuis longtemps et qu'il croit cette affection payée de retour : en est-il ainsi? continua M. Granville du ton le plus doux.

« Sa fille ne répondit rien.

« — M. Benson n'a-t-il pas reçu de vous l'assurance qu'il vous plaisait et que vous étiez prête à lui accorder votre main? reprit-il encore avec le même accent.

« — Oui, mon père, répondit Isabel en toute simplicité.

« — Auriez-vous changé d'avis, ma bonne petite?

« — Non, père! fut-il répondu sans plus de précautions oratoires.

« — Désirez-vous épouser M. Marion Monck?

« — Nullement, père, à moins que vous ne le souhaitiez vous-même.

« — Vous pouvez rentrer chez vous... Et maintenant, monsieur Monck, je présume que vous avez pleine satisfaction? dit M. Granville.

« — Vous avez raison, monsieur, je suis satisfait... Je vois trop tard le piége grossier qui m'a été tendu, et, fût-elle reine d'Angleterre, je ne l'épouserais certainement pas, crut pouvoir ajouter le jeune homme indigné.

« — Elle n'est que miss Granville, et vous ne l'épouserez pas davantage... Mais restons-en là, reprit son patron, qui saisit une plume, traça rapidement quelques lignes et les inséra dans un pli cacheté. Ces lignes étaient adressées à l'employé chargé de la caisse... »

On devine le reste. Marion, à peine majeur et après sept années de bons et loyaux services, voit d'un jour à l'autre sa position brisée, son avenir compromis, ses espérances détruites, et tout cela pour les beaux yeux d'une Isa Granville!

II.

Le roman, à vrai dire, s'arrête ici. Déshérité de son amour, réduit à vivre d'expédiens, entraîné par le désœuvrement sur une pente fatale, demandant des consolations au scepticisme le plus cynique, cherchant à s'étourdir par l'abus des liqueurs fortes, Ma-

rion Monck, malgré ce qui lui reste de sa bonté, de sa générosité natives, n'est plus un héros tant soit peu sortable. Il se perd dans la foule et s'efface provisoirement derrière les personnages épisodiques du livre, auxquels le rattachent des liens plus ou moins arbitraires, des incidens plus ou moins fortuits. Il en est deux surtout dont la destinée offre un contraste frappant, et qui ont leur place marquée dans cette galerie de tableaux comme portraits peints d'après nature. Tout *New-Yorker* de quarante à cinquante ans les connaît de réputation, sinon autrement, et pourrait écrire leurs noms au bas du cadre.

Le premier est le colonel Mac-Neil, d'origine écossaise, fier de ses aïeux et de son clan, qui nous est présenté dès l'abord comme un des rois de la mode. Voici dans quels termes Bessy Nordheim, interrogée par son jeune ami Marion, lui recommande ce personnage, dont elle voudrait lui voir cultiver l'amitié.

« Je ne suis pas autant que vous pourriez le croire en mesure de vous renseigner sur son compte, et ce que j'ai à vous en dire, je le tiens de M. Nordheim. Le colonel est connu pour sa galanterie et se regarde lui-même comme un séducteur accompli (*a lady-killer*). Je n'étais pas à New-York depuis trois semaines qu'il me faisait déjà une cour assidue. Il fut passablement mystifié de m'entendre répéter tout haut, en pleine table et devant M. Nordheim, quelques-uns de ses madrigaux les plus expressifs. Mon mari trouva cela charmant, et, pour me récompenser d'avoir montré tant de tact, il me fit connaître par extraits le passé de mon nouvel amoureux. Écossais, et de très bonne souche, on le croit né au commencement du siècle, et je lui ai entendu dire à lui-même qu'il avait quatorze ans seulement lorsque son père, à la tête d'un régiment de *high-landers*, fut tué sur le champ de bataille de Waterloo. Le jeune homme suivit sa mère au Canada, où elle vint contracter un second mariage, et il débuta dans notre ville environ dix ans plus tard. Il avait alors de vingt-quatre à vingt-cinq ans et possédait un capital de dix mille livres sterling. Recommandé à M. Granville et suivant ses avis, il entreprit ici le commerce des vins en société avec un M. Gillespie, ce dernier sans fortune, mais habile négociant. Le colonel Mac-Neil est un de nos merveilleux les plus en vue; il est reçu dans la meilleure compagnie, figure parmi les pensionnaires du *City-hotel*, organise les bals de la *City-assembly*, et, bien que sa réputation de moralité ne soit pas des mieux établies, bien qu'on le tienne pour responsable de maint scandale, aucune porte ne lui est fermée; même il doit épouser, dit-on, miss Grasper, la fleur de nos plus riches héritières. »

A ces détails, déjà si précis, mistress Nordheim en ajoute d'autres qui relèvent essentiellement de la biographie anecdotique et accusent la réalité du personnage ainsi mis en scène; mais à peine s'est-il révélé dans tout son éclat, duelliste consommé, joueur presque trop habile, expert en bonne chère et en plaisirs de tout ordre, que son astre semble pâlir. Au moment où, vers la fin d'un bal,

il a obtenu de la belle miss Grasper l'autorisation de la demander à son père, celui-ci vient couper court, et sans trop de façons, à leurs tendres épanchemens. Le vieux millionnaire, — millionnaire sterling, entendons-nous, millionnaire à vingt-cinq millions, — ne paraît pas autrement flatté des prétentions affichées par le galant colonel, et, se ménageant l'occasion de lui parler seul à seul, les anéantit d'un mot... « Il se peut, lui dit-il, que vos affaires soient bonnes, et votre fortune liquide. Tout ceci ne m'importe guère en vérité, mais je ne crois pas qu'un homme soit jamais assez riche pour soutenir à la fois *deux* familles. » Sous cette allusion flagrante, le colonel, si audacieux qu'il soit, n'ose relever le front. Elle lui rappelle en effet que dans un quartier lointain, dans une demeure humble et cachée, près d'une mère qui n'est pas sa femme, grandissent deux beaux enfans qu'il sait être à lui et qu'il s'est promis de n'abandonner jamais. Aussi rend-il à miss Grasper, séance tenante, l'engagement qu'elle avait pris vis-à-vis de lui, et souscrit-il avec une impassibilité de commande à l'écroulement total de ses ambitieuses espérances. Mieux que personne cependant, Mac-Neil sait qu'il vient de jouer son va-tout. La maison qu'il a fondée ne vit déjà plus que d'un crédit artificiel; au naufrage qu'il prévoit, il arrache d'avance quelques misérables épaves pour assurer l'avenir de cette « famille, » dont l'existence lui coûte déjà si cher, mais qu'après tout il ne veut pas punir du désastre dont elle est la cause innocente. Peu après survient la faillite, et des hautes sphères où il planait le malheureux colonel est tout à coup précipité parmi les ilotes et les parias de cette société où la richesse seule excuse le vice. Nous le voyons d'abord résigné : il lutte par mille expédiens contre la misère, qui l'envahit peu à peu. Vient ensuite, à mesure que la vie se fait plus rigoureuse pour lui, un découragement inerte et de mauvais augure. A mi-chemin du travail qui le relèverait et du suicide qu'il se croit interdit, il rencontre l'ivresse, qui, en lui faisant oublier ses maux, peut aussi en rapprocher le terme. La progression fatale de cette marche à reculons, qui le conduira finalement de la taverne au cabaret, du cabaret à l'hospice, de l'abrutissement quotidien au *delirium tremens* et à la folie complète, est indiquée par Manhattan avec une vérité saisissante dont nous ne ferons pas exclusivement honneur à son talent, l'exactitude de ses souvenirs paraissant y être pour beaucoup. On a comparé ses récits à des « rapports de police, » et par le fait ils y ressemblent quelquefois; mais qu'est-ce qu'un rapport de police, sinon l'image en même temps grossière et fidèle de nos passions les plus abjectes? Et cette image, quand elle nous est offerte, n'arrête-t-elle pas les yeux, ne captive-t-elle pas l'intérêt par sa naïveté même?

Chez le colonel Mac-Neil, encore en pleine prospérité, Marion a rencontré le comte Falsechinski, un banni de Pologne, dont la mise étrange a fixé son attention. Dans des salons bien chauffés, après un souper abondant et délicat, ce personnage garde boutonnée jusqu'au menton sa redingote d'uniforme. Au cœur de l'hiver, comme par bravade, il porte des pantalons blancs. Marion et lui se tiennent seuls à l'écart des tables de jeu, où le maître de la maison taille et ponte avec un bonheur inoui. La conversation qui s'engage entre eux révèle chez le comte une éducation distinguée. Il possède la plupart des langues européennes, et son érudition semble comprendre les sujets les plus divers. L'heure du départ venue, c'est-à-dire au milieu de la nuit, les deux causeurs s'en vont de compagnie. Malgré la rigueur du froid, Falsechinski n'a pas de manteau. Marion découvre, chemin faisant, que, faute de gîte, sa nouvelle connaissance va passer la nuit à courir les rues. Ému d'une misère pareille chez un homme de ce nom et de cette valeur personnelle, il force le noble exilé à venir partager jusqu'au lendemain la comfortable chambrette qu'il occupe encore chez mistress Nordheim. Là, nouvelles instances pour que cet hôte trop discret consente à partager le lit du jeune homme. Le comte résiste, refuse longtemps de quitter ses vêtemens, et lorsque enfin, dompté par une obstination supérieure à la sienne, il se résout à mettre bas son uniforme terni, un fait étrange demeure avéré : c'est que sous son accoutrement militaire le malheureux n'a pas de linge. Étonnement bien naturel de Marion, qui ne s'explique pas la présence d'un si pauvre hère parmi les invités du brillant colonel; voici l'explication fournie par le comte :

« J'ai pu jusqu'à ces dernières extrémités garder des dehors à peu près tolérables. Mac-Neil m'a connu dans des temps plus heureux; il sait que je m'entends au jeu mieux que lui-même; il me sait aussi trop pauvre pour engager une partie. Dans son invitation de ce soir, il était sous-entendu que s'il venait à être battu par n'importe lequel de ses riches adversaires, je prendrais immédiatement sa place, et qu'au moyen de fonds par lui avancés je rétablirais les chances en sa faveur. Ma part de prise eût été ce qu'il aurait bien voulu m'abandonner; mais les cartes lui ont été constamment favorables, et il a pu se passer de mes services. Même à lui, même à cet homme dont le souper m'a dédommagé d'une longue abstinence, mon orgueil ne me permettait pas d'avouer que je ne possédais plus ni le moindre *cent* ni un abri quelconque pour reposer ma tête. En me résignant à une confession pareille, j'étais à peu près certain qu'il me tendrait un *billet de cinq* (1), mais nous n'aurions pu désormais frayer sur un pied d'égalité. »

(1) *A five,* un billet de cinq dollars.

La générosité juvénile de Marion Monck n'est point refroidie par cette franchise à outrance. Non-seulement il habille de pied en cap, séance tenante, le joueur malheureux, mais dès le lendemain il s'occupe de lui procurer du travail. Une belle personne dont nous connaissons déjà la position équivoque l'a précisément chargé de lui trouver un maître de langues. On dirait qu'elle pressent une destinée vagabonde et des relations cosmopolites. La jalousie de Nordheim, ordinairement plus scrupuleuse, tolère cet arrangement, qu'il complète et rend plus acceptable en plaçant Falsechinski comme traducteur parmi les employés de la maison Pitt Granville. Une fois le pied à l'étrier, le banni, que la faim ne met plus à la merci du premier venu, va profiter des circonstances favorables avec cet aplomb, cette dextérité qui commandent le succès. S'il consent à jouer pour le compte d'autrui, ne craignons pas qu'il laisse son *partner*, son bailleur de fonds, régler selon sa fantaisie la quotité de gains qui doit lui être attribuée. Son partner cette fois, c'est Thomas Granville, et, avec une centaine de dollars que ce prodigue aux abois trouve moyen d'emprunter, l'habile ponte, assis à une banque de *faro*, réalise quarante fois cette somme. Mais tandis que Tom Granville, épris maintenant de Clara Norris, accepte comme un niais la proposition qu'elle lui fait de prendre en dépôt les deux mille dollars qui lui tombent ainsi du ciel, Falsechinski, mieux avisé, place ses fonds chez de vieux banquiers, spéculateurs émérites, dont il travaille à capter la confiance. Et comme un titre, fût-il de mauvais aloi, a toujours son prestige chez les compatriotes de Washington, MM. Prime, Ward et C° s'engouent bientôt de leur nouveau client. Celui-ci, certain de savoir par eux de quel côté le vent souffle, leur remet presque aveuglément le soin de faire fructifier ses modestes épargnes. Grâce à leurs conseils, exactement suivis, il entre à propos dans ces opérations de terrains qui ont fait et défait à New-York tant de fortunes énormes; il y renonce de même, gorgé de primes, quand elles vont devenir périlleuses. A ce moment, c'est-à-dire après un laps de quelques années, Falsechinski, toujours employé chez Pitt Granville, est, sans qu'on le sache, à la tête d'une véritable fortune. Le sort, qui persiste à le favoriser, et son adresse, qui vient en aide au sort, lui rendent à cette époque, par l'entremise du chargé d'affaires russe, les droits civils et les vastes domaines dont le tsar l'avait autrefois dépouillé. Il a guetté ce moment, cette occasion favorable, et, secondé par ses banquiers, qui s'enorgueillissent alors d'être ses amis, il sollicite, il obtient la main de miss Irène Grasper, cette opulente héritière pour qui Mac-Neil avait dressé jadis, mais inutilement, ses piéges les mieux combinés.

« Ainsi va le monde! » s'écrie Manhattan, qui place judicieuse-

ment à la même date les tristes funérailles du colonel et le splendide mariage de Falsechinski. Pareils contrastes effectivement ne sont pas sans exemple dans le monde restreint dont il parle. A l'heure présente, mieux encore qu'il y a trente ans, on voit de l'autre côté de l'Atlantique, où le goût des spéculations aventureuses, servi par les derniers événemens, a pris les allures fébriles d'une véritable passion, de longues prospérités aboutir à une chute subite, et le mendiant de la veille transformé en Crésus du lendemain. Les fournitures militaires, les sources de pétrole, les variations du prix de l'or, multiplient les brusques désastres et les rapides fortunes. On dirait ces dunes maritimes que la houle furieuse déplace, élève, aplanit en quelques heures. Ce fléau, nous le connaissons aussi; l'Angleterre ne l'ignore pas plus que nous, et s'il prend aux États-Unis, grâce à des stimulans énergiques, on ne sait quel essor exaspéré qui dans le lointain produit une impression mêlée de terreur et de dégoût, il faut en accuser cette activité particulière qui fait notre admiration quand elle se déploie sur d'autres routes. On peut dire des peuples comme des individus que leurs vices et leurs vertus sont étroitement solidaires.

Il semble assez inutile d'épuiser la liste infiniment trop nombreuse des personnages que Manhattan fait défiler sous nos yeux. On n'introduira donc pas le lecteur dans la discrète maison de mistress Woodruff, bien qu'il pût être curieux de comparer cette matrone dévote à la «Macette» de notre Régnier, à la «Célestine» espagnole dont elle se montre la digne émule. On doit laisser de côté, comme trop révoltant et trop bas, cet O'Doemall, ce type de laquais irlandais transformé à New-York en négociant interlope et qui parcourt, — de l'abus de confiance au meurtre suivi de vol, de l'escroquerie simple à l'escroquerie compliquée de séduction, — une série complète des méfaits les plus odieux. On omettra de même les prouesses galantes de Francis Gaillard, ce *southerner* qui, après avoir tué M. Nordheim, obtient secrètement, comme salaire d'un si bel exploit, les bonnes grâces de miss Benson, celle-là même dont Walter Granville avait refusé la main. Séduite, il l'abandonne, et, relancé par elle jusque chez sa mère, il meurt quelques mois après avoir légitimé la naissance de l'enfant qu'elle porte dans son sein : chronique rebattue s'il en fut, mais dont les détails multipliés indiquent assez un « emprunt à la vie réelle. » Une telle surabondance de scandaleuses révélations se refuse à l'analyse; contentons-nous d'indiquer par un simple trait ce qu'Hogarth appelait jadis le « cours » ou le « voyage » de... l'aventurière (*Harlot's Progress*), c'est-à-dire la grandeur et la décadence de miss Clara Norris. Il suffit de la reprendre au point où nous l'avons laissée, alors que, soudainement privée de son premier protecteur, cette beauté vénale n'a plus de

motifs valables pour se refuser aux empressemens de Thomas Granville. Elle était déjà son banquier, elle devient sa maîtresse, et, fière de l'enlever à une femme aussi belle que l'est Kate Pinckney, cumule encore quelque temps des fonctions que certaines dames du demi-monde ne trouvent nullement incompatibles. Les remords n'existent plus dans ce jeune cœur, déjà ouvert aux ambitions mercantiles. La sirène, sous de gracieux dehors, déguise un Harpagon féroce. Les élégances dont elle s'entoure, les soins qu'elle se donne pour perfectionner une éducation incomplète, dérivent de calculs positifs et précis. Son ambition, à elle, est de relever le *cottage* paternel et de s'assurer dans le New-Jersey quelques centaines d'acres de bonnes terres destinées à fructifier singulièrement quand elles seront exploitées par l'excellent agriculteur dont elle est fille. L'incurie et la paresse de son nouveau tenant ne semblent guère favoriser la réussite d'un projet si raisonnable; mais Clara Norris n'est pas femme à laisser Thomas Granville s'endormir à son aise dans les délices de sa petite Capoue, et dès qu'elle voit ce charmant garçon à peu près ruiné prendre à rebours, sans trop de honte ni de scrupule, la route où elle l'avait d'abord entraîné, l'intrépide bohémienne, avec un front d'airain, le chasse du paradis qu'il avait pris à bail et dont il a l'impertinence de se croire le propriétaire. Confus, désolé, piqué au vif dans tout ce qui lui reste d'amour et d'orgueil, le malheureux s'exécute : il quitte New-York et va réclamer à Washington le bénéfice d'une promesse formelle que lui avait faite, le jour même de ses noces, le président Jackson, charmé de sa bonne grâce et de son esprit. Sans trop s'inquiéter si le commerçant incapable pourra devenir un utile agent diplomatique, le général envoie au sénat la nomination de son protégé comme consul dans la « seconde ville de France. » A peine connue, cette faveur ramène à Tom Granville les nombreux amis que son inconduite n'effrayait pas, mais que ses malheurs avaient écartés. Elle lui ramène en outre Clara Norris, prise tout à coup du goût des voyages et qui propose à son ancien protecteur de l'accompagner à l'étranger. Si bizarre que soit une pareille offre, le nouveau consul, cédant à une inconcevable fascination, consent à ce que l'audacieuse créature prenne secrètement passage à bord du navire sur lequel il doit monter pour se rendre à son poste. Une fois en Angleterre, oubliant toute honte et toute prudence, les deux complices se donneront pour mari et femme. C'est le moment où Clara Norris, présentée sous son faux nom aux réunions officielles sous le patronage de deux altières *ladies*, parentes de la vraie mistress Granville et qui croient avoir affaire à elle, se manifeste dans toute sa splendeur, et tend ses rêts avec les meilleures chances de réussite. Les adorateurs, les présens coûteux affluent autour d'elle, et le tarif des hommages qu'on lui rend s'élève en raison de la po-

sition sociale qu'elle occupe. Aussi le domaine du New-Jersey est-il bientôt affranchi de toute hypothèque, et lorsque le gouvernement américain, averti de la déconsidération qui s'attache à son agent, révoque purement et simplement Thomas Granville, l'insensé revient à peu près dénué de toutes ressources, tandis que sa maîtresse rentre à New-York littéralement chargée de dépouilles opimes.

Là ils se séparent définitivement, et pendant que Clara continue à suivre avec le même succès cette carrière où elle marche d'un pas si ferme, d'un front si assuré, l'ancien consul franchit en quelques mois tous les degrés de l'avilissement le plus abject. Sa famille est redevenue implacable pour lui, et il touche aux dernières extrémités de la misère; il est déjà sur la limite mal définie de certaines industries équivoques et de ces premiers délits, à peine plus coupables, que suit une flétrissure indélébile, quand un généreux inconnu lui vient en aide, le retire du bourbier où il allait périr, tout cela par des motifs ignorés et provisoirement inexplicables. En réalité, c'est encore Clara Norris qui tend la main à ce malheureux, non par pitié, comme on pourrait le croire, mais pour le faire servir à ses projets de vengeance. Traitée naguère avec une rigueur dédaigneuse par Pitt Granville et tous les siens, elle s'est promis de mettre sous ses pieds, si jamais l'occasion s'en présentait, l'orgueil de cette altière famille. La destinée, complice de ses rancunes, vient justement de ramener à New-York le fils du banquier, ce Walter qu'une inflexible résistance aux volontés paternelles a réduit à s'engager comme matelot à bord d'un navire baleinier. Clara se hâte de le recueillir chez elle, l'éblouit et l'asservit par ses générosités, le fascine par ses caresses, et, après l'avoir suffisamment préparé à cette offre inattendue, elle lui propose de l'épouser.

Ce n'est pas tout cependant : il lui plaît encore, par une sorte de raffinement, que cette union, flétrissante pour le nom des Granville, soit consacrée en présence de l'un d'eux; elle prétend que l'oncle, mis à sa merci par le dénûment où elle le sait plongé, figure parmi les témoins de son mariage avec le neveu. Peut-être le malheureux, si déchu qu'il soit, s'y refuserait-il, arrêté par un dernier scrupule; mais on l'étourdit par des libations répétées, on le trompe aussi longtemps que l'exige la circonstance sur le véritable nom du futur, et le programme infernal de la courtisane se réalise point par point. Une fois rendu à lui-même et lorsque Clara triomphante l'a mis au courant de ce qui se passe, le pauvre Tom éprouve, il est vrai, quelques remords d'être intervenu si mal à propos; mais il a tellement perdu tout ressort, toute dignité virile, la misère l'a si complétement assoupli et métamorphosé, qu'il accepte des nouveaux époux les deux ou trois cents dollars destinés à le payer de sa complaisance. Ajoutons que son infamie semble lui porter bon-

heur. Ce prodigue converti se fait avare; l'humiliation des Granville les ayant rendus plus accessibles à la pitié, il trouve encore moyen de se réconcilier avec eux, et tire de son frère quelques secours qui le remettent à flot. La loterie, le jeu, tout lui réussit, et, comme les rudes leçons de la pauvreté lui ont appris à thésauriser, rien ne lui manque pour redevenir honnête homme ou à peu près. La mort seule l'arrête en si beau chemin; elle le surprend marié en secret à une jeune Française qu'il a tirée d'une situation difficile, et dont la reconnaissance dévouée adoucit ses dernières heures.

Le mariage de Clara Norris, formé sous de tristes auspices, lui donne moins de bonheur qu'elle n'en attendait. Walter Granville, pour qui elle se prend d'une affection assez sincère, ne tarde pas, revenu de sa première ivresse, à comprendre l'ignominie d'une pareille union. Dégoûté de lui-même et des autres, n'ayant pour cuirasse contre le mépris qu'une impudeur affectée, il retombe dans les déplorables habitudes qu'il avait contractées pendant ses croisières, et quand la créature avilie dont il a fait sa femme veut l'arracher par ses reproches à un train de vie aussi funeste, elle éveille en lui des colères fiévreuses qui semblent le pousser de jour en jour aux extrémités les plus redoutables. Il comprend du reste à quel dénoûment tragique aboutirait inévitablement une situation pareille, et après une scène violente où il l'a laissée à moitié morte, il quitte sa femme pour se rembarquer, en lui promettant qu'elle sera bientôt veuve. La nouvelle de sa mort arrive en effet quelques semaines plus tard, et porte le coup suprême à la raison ébranlée de son malheureux père. Le moment est venu pour Clara Norris, — maintenant affranchie et vengée, — de couronner tant d'habiles manœuvres par une retraite opportune. Aussi retourne-t-elle dans le New-Jersey pour achever paisiblement sa vie au sein d'une famille qu'elle a comblée de bienfaits. — Manhattan, qui moralise au besoin, tire de là cette conclusion remarquable : « elle fut heureuse, elle fut sauvée de par cette unique vertu, l'attachement qu'elle avait gardé pour tous ses proches. Elle y trouva la rédemption partielle de ses fautes, qui étaient grandes, et la récompense de sa bonté. » Voilà ce qu'on peut appeler de l'indulgence pratique.

Pendant que ces destinées diverses suivaient ainsi leur cours, que devenait Marion Monck, le héros de ce roman biographique? Échappa-t-il réellement à toutes les tentations qui doivent assiéger un très jeune homme réduit plusieurs années de suite à se créer des ressources quotidiennes dans une ville comme New-York? Il le dit, et il faut l'en croire sur parole. Toutefois, parmi les expédiens variés auxquels il demanda son pain de chaque jour alors que lui manquaient, il l'avoue, les bénéfices d'une profession régulière, il en est qui répugnent à nos idées de parfaite délicatesse, et si l'on

jugeait par ce qu'il dit de ce qu'il peut avoir à taire, les conjectures iraient assez loin; mais, pour glisser là-dessus, il suffit de se rappeler que la mort a ses immunités, et que l'auteur de ce prétendu roman est inséparable du personnage fictif sous le nom duquel il raconte en réalité sa propre existence. Cette considération donne également une saveur assez piquante au récit de ses débuts dans la carrière des lettres. Ils offrent un curieux échantillon de cette facilité toute spéciale avec laquelle un Américain sans vocation bien décidée, sans noviciat préalable, sans même être bien sûr de son aptitude, entreprend n'importe quelle tâche à la suggestion et pour le compte du premier venu, dès que le besoin du gain l'aiguillonne. Profitant des loisirs que son renvoi lui a faits et tout en essayant de reconquérir une position analogue à celle qu'il a perdue, Marion Monck s'est occupé de politique. Il appartient à l'association démocratique de son *ward* (ou district), et la représente comme délégué à l'un des deux comités annuels qu'elle envoie siéger à Tammany-Hall. Une des séances auxquelles il assiste en cette qualité l'ayant vivement égayé par certains détails grotesques, Marion la raconte au rédacteur en chef du *New-York Herald*, avec lequel il entretient depuis déjà quelques années des relations de bon voisinage et presque des rapports d'amitié. Le lendemain, harcelé par un créancier exigeant qu'il faut satisfaire à tout prix, il se décide à se présenter chez le formidable *editor* pour solliciter de lui un prêt temporaire de vingt dollars.

« — Je ne fais jamais de ces affaires-là... » Telle fut la réponse catégorique de M. Bennett, et comme Marion s'excusait de son importunité : « Non, non, continua-t-il, je ne vois rien que de très simple dans votre démarche... » Il traçait en même temps quelques mots sur une feuille de papier. Au moment où Marion se levait pour sortir, M. Bennett l'arrêta du geste. — Un moment, reprit-il. Voici une traite dont le chiffre correspond exactement à la somme que vous désirez; mais je ne vous la prêterai pas, il faut la gagner.

« — La gagner! Gagner vingt dollars?... Et comment voulez-vous que je m'y prenne? demanda Marion.

« — Ce récit que vous me fîtes hier de la séance tenue à Tammany-Hall m'a paru vraiment une chose amusante, continua le rédacteur en chef.

« — Eh bien? dit encore Marion.

« — Eh bien! voici l'ordre de vous payer à vue la somme de vingt dollars;... sur cette table, en revanche, du papier, des plumes, de l'encre... Écrivez aussi exactement que possible ce que vous me dîtes hier, et l'ordre en question vous sera remis.

« — Hélas! objecta Marion, cela me prendra toute la journée et ne méritera peut-être pas d'être lu.

« — Que vous importe? Faites ce qu'on vous demande, comme on vous le demande, et je me déclare satisfait.

« Marion se mit immédiatement à l'œuvre. En deux heures de temps, il avait noirci dix grandes feuilles de papier vélin. Passant alors le manuscrit à M. Bennett, qui ne lui fit pas même l'honneur d'y jeter les yeux, il reçut de lui le précieux billet, qu'il s'empressa de faire acquitter. — Je suppose, pensait-il, que notre homme m'a fait écrire tout ce fatras pour se fournir à lui-même le prétexte de m'avancer la petite somme dont j'avais besoin.

« Le lendemain matin cependant il trouva son article dans l'*Herald*, deux colonnes et demie, d'une gaîté folle, bourrées de noms propres, et qui firent un effet prodigieux. On se disputait les numéros. Ce jour-là, vers dix heures, ils faisaient déjà prime et se vendaient un dollar. Plus tard ils étaient introuvables, si haut que l'enchère pût atteindre. Marion Monck n'y comprenait rien. C'était son premier essai de ce genre, et jamais il ne se serait cru capable d'un si triomphant effort. M. Bennett lui avait-il donc révélé une faculté latente? ou bien n'était-ce qu'un heureux accident? Le jeune écrivain s'en tint provisoirement à cette dernière alternative, la plus modeste des deux. — J'ai réussi, se disait-il, pour m'être montré docile aux suggestions de M. Bennett. Livré à moi-même, j'échouerais infailliblement. »

Il ne faut pas s'étonner après ceci que l'*editor* du *New-York Herald* occupe une place éminente dans les récits de son ancien collaborateur. Il a ouvert à celui-ci les portes de la presse quotidienne; il lui avait plus tard, en lui donnant confiance et courage, frayé la voie du roman. Nous comprenons à merveille que Manhattan, docile aux inspirations de la reconnaissance, ait vanté sur tous les tons l'habileté, la réserve discrète, les vues libérales, l'initiative hardie, le zèle passionné, l'ardeur presque religieuse avec laquelle ce publiciste modèle, selon lui, remplit sa mission! Il ne parle jamais de ses débuts ignorés, de son attitude modeste, de ses manières insinuantes, de l'art avec lequel il s'approprie les idées étrangères, du tact qu'il met à choisir les sujets qui doivent le mieux captiver l'attention publique, sans une certaine émotion qui, toute réflexion faite, a bien son côté plaisant. Du moins nous affecte-t-elle ainsi, peu habitué que nous sommes à voir les augures de la presse, fussent-ils engagés dans la même entreprise, se regarder l'un l'autre avec une si sérieuse vénération.

Le bruyant début que l'on vient de raconter fut en quelque sorte le point de départ d'une première campagne durant laquelle Manhattan parcourut les états du sud comme correspondant du *New-York Herald;* mais il ne se croyait pas dès cette époque appelé à rester dans la carrière où M. Bennett eût voulu le retenir. C'est du moins ce que nous apprend l'histoire de ce personnage sous le nom duquel le romancier publiciste raconte ses propres aventures. Encore imbu des idées qui l'avaient tout d'abord dirigé vers le commerce, Marion, nous dit Manhattan, s'y sentait ramené par les souvenirs d'un succès entrevu et par la nature même de son ambition.

Aussi accepta-t-il avec transport les offres bienveillantes du comte Falsechinski lorsque celui-ci, pour s'acquitter de ce qu'il devait au premier instrument de sa fortune, lui fournit les moyens de fonder une maison indépendante en l'associant à son beau-frère, le jeune Grasper. M. Bennett signala vainement à sa nouvelle recrue les chances incertaines auxquelles tout négociant est soumis, vainement il s'efforça de lui démontrer la supériorité de l'homme de lettres sur l'homme de chiffres. Le sort en était jeté : l'ancien commis de Pitt Granville reprit à vingt-cinq ans le harnais des affaires.

Manhattan ne s'explique pas sur le succès de cette seconde entreprise, et la brusque suspension du récit laisse à deviner ce qui en advint; mais en se rappelant le rôle que jouait, au moment où la mort est venue le surprendre, ce hardi propagateur des idées sudistes, on n'a pas grand'peine à s'assurer que la fortune l'avait trahi sur le champ de bataille des spéculations commerciales, et qu'il était venu chercher asile, — comme M. Bennett lui avait prédit que cela pourrait arriver, — dans les rangs de la presse militante.

On peut apprécier maintenant et la conception du livre de Manhattan et la polémique animée dont il est devenu le sujet. Selon nous, entre l'écrivain et ceux qui l'ont si sévèrement jugé, un tiers, désintéressé comme nous le sommes, ne saurait s'empêcher de constater un malentendu flagrant. Les Américains du nord, ceux de New-York en particulier, ont cru que le but spécial de Manhattan était de les dénoncer au mépris du monde, de fournir aux dénigremens de la presse anglaise une sorte de témoignage auxiliaire. Ce point de vue n'a rien qui nous surprenne. L'hostilité acharnée du correspondant de l'*Evening-Standard* légitime une pareille interprétation. Et cependant le livre lui-même la dément pour ainsi dire à chaque page; on n'y trouve aucune allusion à l'état présent des choses, aucune trace des passions qu'il soulève. Loyalement rétrospectives, ces peintures d'un autre temps ne s'adaptent en rien aux polémiques actuelles. Ainsi que nous le faisions remarquer dès le début, ceux-là qui s'indignent le plus des révélations de l'homme du sud ne l'accusent ni de mentir, ni même d'inventer; eux aussi, sous d'autres noms, connurent les Granville, les Nordheim, les Mac-Neil, les Benson, les Grasper; ils ont lorgné au théâtre la belle Clara Norris, que Manhattan n'a pas pris la peine de débaptiser. La mort de Nordheim est inscrite à sa date dans les fastes de l'opéra italien que l'aristocratie de New-York avait créé, mais qu'elle n'a pu faire vivre. Bref, l'anecdote avérée, authentique, étayée de preuves, constitue le fond de ce prétendu roman, et l'on n'y trouverait pas vingt pages, peut-être pas dix, dont on doive faire honneur ou honte à l'imagination de l'auteur. On ne saurait dès lors lui reprocher d'avoir écrit au profit de telle cause, au dé-

triment de telle autre. Pourquoi ne pas supposer que cela soit possible, lorsque ses animosités avaient ailleurs coudées franches et trouvaient ample satisfaction dans les âpres luttes de chaque jour? Autre inconséquence : les Américains du nord l'accusent d'avoir voulu les diffamer. Tout compte fait cependant, il demeure établi, — cette remarque, ils l'ont faite eux-mêmes, — que la grande majorité des personnages diversement odieux dont la révélation est due à Manhattan, et qu'il a tirés du tombeau pour les attacher au pilori, sont justement des étrangers de passage, — oiseaux voyageurs, souvent oiseaux de proie, — Polonais comme Falsechinski, Allemands comme Nordheim, Écossais comme Mac-Neil, Anglais comme les Granville; tel autre arrive du sud, celui-ci du Canada, un troisième d'Irlande, et ainsi de suite. En revanche, le seul honnête garçon de la bande, ce caissier Wilson qui épouse Bessy Nordheim, est né à New-York. On n'a pas à louer Manhattan de cette impartialité tout à fait involontaire, puisque, une fois engagé dans un récit véridique, ou peu s'en faut, il ne lui appartenait plus de distribuer les rôles à sa fantaisie; encore doit-on reconnaître, pour rester juste, que son œuvre eût été tout différemment conçue, s'il l'avait abordée avec la préoccupation malveillante que les Américains du nord lui supposent.

Justifié de ce chef, est-il également quitte de certains reproches où la morale n'est pas moins intéressée que la littérature? Je veux m'y arrêter quelques instans pour constater par un exemple de plus l'insuffisance de la réalité brute, réduite à sa valeur propre, et tant qu'elle n'a pas reçu, de quelque main exercée à cette tâche subtile, les atténuations indispensables, les reliefs voulus, bref ces soins intelligens qui la relèvent de son insignifiance native, et qui de sa laideur même, exagérée à propos, lui font quelquefois un mérite. Apprenti tardif, l'auteur de *Marion*, doué certainement de quelques aptitudes exceptionnelles, nous paraît avoir ignoré jusqu'aux premiers élémens de l'art où il s'essayait. L'ordre dans les idées, l'exact emploi des mots, le sentiment des nuances, les scrupules du tact manquent à son improvisation, dont l'allure vagabonde et saccadée trahit l'origine professionnelle. Tout au rebours de ceux que ravit un tour délicat, un effet bien préparé, ce *recorder*, ce *reporter* s'en tient au fait, quel qu'il soit et tel qu'il s'est produit. Il le saisit au vol de ses souvenirs, l'expédie en un tour de main, l'ajoute à sa collection sans s'inquiéter de la place que le hasard lui assigne, puis court sus à quelque nouvelle proie qu'il ne choisira pas davantage et ne traitera pas avec plus d'égards. La méthode est simple. Est-elle bonne? C'est une autre question. Si on l'applique à un certain ordre de faits qui, scabreux par eux-mêmes, exi-

gent pour être tolérés une mesure et des ménagemens exceptionnels, elle devient complétement inacceptable.

On peut admettre, on peut contester, selon le point de vue où l'on se place, l'utilité, la convenance de ces révélations anecdotiques qui livrent en pâture aux lecteurs blasés de la génération présente telle génération disparue, oubliée, et qu'on pourrait bien laisser dormir dans la paix du tombeau. En revanche, il nous paraît généralement admis, même par les plus rigoureux, que le génie ou l'esprit, prêtant à de telles esquisses un intérêt tout à fait indépendant du sujet traité, les a fait accepter de tout temps. L'impertinence du fond cachée par la suprême élégance de la forme, cela s'est vu du temps d'Hamilton; des détails vulgaires et hasardeux relevés par une touche large et forte, Rousseau nous les fournirait au besoin. Tout autrement « indécent » que le romancier américain, Tallemant des Réaux échappe souvent au dégoût par une bonne humeur bourgeoise, un gros rire gaulois qui désarme et pacifie. Diderot rachète ses saillies, quelquefois cyniques, par la sympathie communicative et puissante dont il a le secret. Ces qualités diverses, ou de talent ou de nature, étaient requises à un degré quelconque pour rendre tolérables ces souvenirs intimes de Manhattan, dont l'indiscrète hardiesse était un premier tort, et qui, fidèlement prosaïques, ont dû sembler sans excuse. C'est faute d'y avoir suppléé par une certaine délicatesse d'organisation ou par une culture suffisante que le romancier improvisé s'est vu confondre avec les écrivains qui spéculent sur le scandale, et tiennent école d'immoralité.

Au fond, et malgré la réprobation bruyante qui les a flétries, ses plus grandes audaces ne vont pas aussi loin qu'on pourrait le croire. S'il dit parfois trop nettement des choses qu'ordinairement on laisse entendre, il ne prend aucun souci de les rendre plus attrayantes, il ne cherche jamais à irriter, à stimuler les curiosités malsaines. Les anathèmes dont il a été l'objet, s'ils ne sont pas affaire de patriotisme offensé, restent à l'état d'énigmes, car au fond l'élément puritain subsiste dans ses récits. Comme dans la *haute vie* américaine, dont ils reproduisent les péripéties habituelles, la spéculation, le jeu, y tiennent une place énorme. Le dollar y tinte à chaque ligne, le *faro* y tient lieu de Providence, le vin, les liqueurs y coulent à pleins bords; mais dans cette kermesse laborieuse où les joueurs ressemblent à des traficans, les buveurs à des *thériakis*, le vice paraît toujours honteux de lui-même, attristé de ses excès, hanté par quelques secrets remords qui ne lui laissent ni verve, ni entrain, ni gaîté. Il se pratique avec méthode et se meut, impassible, dans d'étroites limites. Chez Clara Norris, en soirée intime, Thomas Granville

chante la romance à la mode, et Falsechinski l'accompagne de la guitare. Nordheim, le terrible Nordheim, adonné à la traite des blanches, en échange de bien des services que nos « lionnes pauvres » n'accepteraient pas impunément, n'obtient de mistress Kate Granville que le droit de se produire à côté d'elle, dans sa propre loge, et de l'accompagner parfois quand elle fait une tournée de visites. Mac-Neil, le *lady-killer*, dans cette petite maison des faubourgs où il a caché son ménage clandestin, ne porte que les préoccupations édifiantes d'un bon père de famille, et les soins qu'il prend pour assurer, au détriment des créanciers de sa faillite future, l'avenir de ses enfans naturels, exposés par lui de la manière la plus pathétique, défraient ses longs entretiens avec Jane Cameron, sa maîtresse dévouée. Marion Monck, déçu par l'inconstante Isabel, se console en buvant des rigueurs de l'amour, mais on ne voit pas qu'il ait cherché d'autres dédommagemens, ni qu'à l'âge de vingt-cinq ans, au moment où on se sépare de lui, ce Gil Blas sudiste, dont toutes les femmes raffolent, ait une seule fois trébuché sur les voies glissantes de la Babylone américaine. N'y a-t-il pas quelque raison de s'étonner que tant de haros aient salué ce livre où on trouverait sans peine, en l'étudiant avec soin, — et abstraction faite de ses maladresses inconvenantes, — la confirmation de tout ce qu'on a pu lire de plus favorable sur le compte de la société américaine ?

Songez effectivement qu'il s'agit de New-York, la ville marchande, la ville des immigrans, le foyer principal de toutes les industries illicites, — qu'on a mis sous vos yeux la classe la plus corrompue de ses résidens, celle qui compte le plus d'hommes riches et de femmes oisives, — qu'on a soigneusement enregistré tous les scandales donnés en dix ans par cette réunion de « têtes choisies, » — que le résultat d'un si beau travail est le réquisitoire biographique dont toutes les données essentielles viennent d'être résumées, — enfin que cet écrit, si peu fait pour tant de tumulte, signalé dès son apparition à la vindicte publique, a été pour ainsi dire étouffé dans son berceau. Que ressort-il de toutes ces données, sinon que la population des États-Unis est encore, à beaucoup d'égards, investie de son caractère primitif? Les tranquilles raffinemens de la corruption étrangère la trouvent défendue contre leur influence destructive, et par les traditions austères de l'esprit religieux, et par cette passion du travail qui absorbe aisément toutes les autres. Là comme ailleurs, vous pourrez noter quelque affaissement partiel dans ce qu'on appellerait volontiers le niveau de l'héroïsme, moins qu'ailleurs la défaillance dans le sentiment du devoir. Les mots de richesse et d'oisiveté n'y ont pas le même sens

que chez nous. Un millionnaire se croirait déshonoré s'il ne travaillait au moins autant que le plus zélé de ses commis. Le foyer domestique, déserté par le chef de famille pendant la journée entière, y demeure aussi inviolable, aussi sacré que s'il ne le quittait jamais. Les dissolvans qui minent par la base nos sociétés vieillies, — scepticisme, raillerie, irrévérence, — n'ont pas encore trouvé prise sur cette race sérieuse et simple. Elle a ses travers, — inutile de les énumérer, — que son orgueil ne lui permet pas de reconnaître, et qui presque tous en dérivent; mais en somme l'orgueil est une force quand il ne se paie pas de vains titres ou de vains mots. Voyez ce qu'il donne d'énergie à la guerre civile, et quelles gigantesques proportions elle a prises dans ce pays, où l'esprit militaire était à créer!... Ici cependant, malgré nous, un pressentiment nous arrête, une sorte d'inquiétude nous saisit. L'esprit militaire, inoculé violemment à cette nation si prospère, si éprise de ses droits, si bien protégée contre l'oppression, si absolument maîtresse d'elle-même, comment agira-t-il sur ses mœurs et sur ses destinées? Comment se combinera-t-il avec les tendances religieuses, le goût de l'action politique, l'instinct et les traditions mercantiles qui jusqu'à présent avaient fourni ses élémens de grandeur à la plus florissante république des temps modernes? Parviendra-t-on, la lutte une fois terminée, et même au prix de quelques ingratitudes éclatantes, à ramener dans l'ancienne voie cette foule de citoyens qu'il a fallu transformer en soldats? Sera-t-on réduit à inaugurer pour eux une politique belliqueuse? Et s'il en était ainsi, évitera-t-on les dangers intérieurs qu'elle comporte? Ce sont là des questions bien graves sans doute; mais un livre qui reflète exactement, comme celui de Manhattan, certains aspects de la vie américaine dans un de ses grands centres ne permet pas de les écarter. Il n'en est guère d'ailleurs auxquelles on puisse s'intéresser davantage, et bien aveugle serait celui qui, se passionnant ici pour mille incidens éphémères, resterait indifférent aux changemens qui s'accomplissent sur l'autre rive de l'Atlantique. Là-bas, derrière ce nuage de poudre et de fumée qui nous dérobe les combats incessans du nord et du sud, germent peut-être déjà tels événemens, telles métamorphoses où nos fils auront à chercher un jour la solution des principaux problèmes de l'ordre social. Dans ces annales pour nous impénétrables, mais qui pour eux n'auront plus de mystères, puissent-ils ne pas trouver un flétrissant démenti donné aux théories, aux doctrines dont vivent aujourd'hui les plus hautes intelligences et les plus nobles âmes, mais bien la confirmation éclatante de ce qu'elles espèrent, annoncent et préparent!

E.-D. Forgues.

LES

KURDES DE L'HAÏMANEH

A neuf heures de chemin vers le sud-ouest d'Angora, l'ancienne Ancyre, tout près du petit village d'Hoiadja, se creuse dans ce vaste plateau que l'on appelle l'*Haïmaneh*, et qui s'étend vers Afioun-Kara-Hissar et Konieh, une gorge assez profonde. Il y a là comme un défilé que traverse un sentier très fréquenté. C'est par là que devait passer autrefois la route qui d'Ancyre menait à Gordium et à Pessinunte. Au-dessus de la gorge se dresse une antique forteresse ruinée que j'ai été le premier voyageur européen à visiter. Les paysans des environs l'appellent *Ghiaour-Kalé-Si* (la forteresse des infidèles). Elle occupe le sommet d'un haut mamelon qui domine le chemin. Une double muraille cyclopéenne, en gros blocs formant des assises irrégulières assemblées sans ciment, défend le petit plateau qui termine la colline : l'une en borde la crête; l'autre, à 40 mètres environ au-dessous de la première, servait d'ouvrage avancé du côté qui regarde la vallée et qui descend vers la route. C'était la première construction de ce genre que j'eusse encore rencontrée en Asie-Mineure.

Mais ce qui, bien plus que ces murailles, fait l'intérêt de ces ruines, ce qui leur imprime un cachet d'antiquité reculée et d'étrange originalité, ce sont deux grandes figures, hautes d'environ 3 mètres, sculptées dans le rocher, à gauche de l'entrée de la forteresse. Ce sont deux guerriers coiffés d'une tiare, ou d'un casque en forme de tiare surmonté de l'*uréus*. Tous les deux sont dans la même position, debout, la main droite étendue vers l'occident. Le bras gauche, replié devant la poitrine, semble tenir quelque chose; quoi? c'est ce que je n'ai pu distinguer. Le costume se compose d'une tu-

nique courte à larges manches, descendant jusqu'au-dessous du genou, et serrée au-dessus des hanches par une ceinture d'où pend une courte et large épée. Au bas de ce vêtement court une bande qui figure probablement une bordure dont la couleur différait de celle du reste de l'étoffe. Les jambes paraissent nues. Les pieds sont chaussés de souliers dont la pointe se relève un peu, comme celle des souliers à la poulaine : détail curieux que l'on a retrouvé en Cappadoce dans les grands bas-reliefs de Boghaz-Keui et d'Euiuk, en Italie dans les plus anciennes des sculptures étrusques : ainsi par exemple dans ce tombeau, connu sous le nom de *tombeau lydien*, qui a passé de la collection Campana dans le musée Napoléon III (1).

Comment se trouvent et que font là ces deux figures colossales? A quelle époque et dans quelle intention les a-t-on sculptées dans cette roche, sous la puissante enceinte dont elle était l'indestructible fondation? Quelles générations les ont laissées là comme la marque ineffaçable de leur passage? On ne sait, et en l'absence de toute inscription et de tout document historique il ne semble pas que personne puisse répondre à ces questions. Veut-on une hypothèse? Voici une de celles qui paraîtraient peut-être le moins invraisemblables. Dans ces longues guerres entre les rois de Lydie et les rois de Médie sur lesquelles Hérodote nous donne de trop courts détails, les rois mèdes franchirent l'Halys et se portèrent au-devant de leurs ennemis. Ce fut peut-être dans le cours d'une de ces campagnes que les Mèdes fortifièrent cette hauteur. Comme pour marquer cette terre de leur sceau, ils auraient alors taillé dans le roc, à la porte de leur citadelle, l'image de deux princes ou généraux mèdes. Il semble que la main droite des deux guerriers, étendue vers l'occident, montre les plaines spacieuses qui se déploient à perte de vue de ce côté, et en promette la conquête. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, nous avons là sans doute la signature de quelque conquérant venu de Ninive ou de Babylone, ou plutôt encore d'Ecbatane ou de Suze.

Ce qui confirme cette supposition, c'est que, par le caractère du costume, par la disposition des plans, par la manière dont est comprise et rendue la forme humaine, par l'ensemble enfin du style, ces monumens se rapprochent sensiblement et des bas-reliefs cappadociens et des figures assyriennes que nous possédons au musée

(1) J'avais pris à tout hasard un premier croquis de ces figures; mais dès mon retour à Angora M. Guillaume partit pour les dessiner. On peut voir, dans l'*Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie* (Paris, Didot, f°), planche 10, une fidèle copie de ces bas-reliefs, qui compteront parmi les plus authentiques et les plus intéressans monumens de l'art asiatique primitif.

du Louvre. C'est la même simplicité, le même art d'indiquer les choses largement et par grandes masses. Il y a un peu de dureté et quelque chose de trop accusé dans certains mouvemens des muscles ou des draperies, mais point cette froideur compassée qui gâte la plupart des figures égyptiennes. Dans le type enfin de la physionomie, dans le dessin du profil, quoique ce soit là une des parties que les siècles ont le moins respectées, on reconnaît ces traits fortement accentués, ce nez aquilin, cette barbe longue et frisée, tout ce type enfin qui se trouve dans toutes les sculptures assyro-médiques, et qui ne peut être confondu avec nul autre.

Par une singulière rencontre, ce type, qui s'était ainsi présenté à moi d'une manière si saisissante, si imprévue, dans ce site désert, sur ce monument d'un si lointain passé, s'offrait à mes regards, quelques instans après, dans le monde actuel et dans la vie réelle. A 2 kilomètres de la forteresse, je m'arrêtai, pour me reposer pendant les heures chaudes du jour, dans un petit hameau nommé Kara-Omerlu. La physionomie des habitans du village et le caractère de leurs traits me frappèrent aussitôt. Ce n'était plus, je le vis du premier coup d'œil, à des Turcs que j'avais à faire. On sait combien de croisemens ont modifié peu à peu chez les Turcs le type tartare, et comment cette lente infusion de sang géorgien, circassien, grec, arménien, slave, a fini par donner à certains Osmanlis, dans la capitale surtout et dans les familles riches, des traits où ne se retrouve pour ainsi dire plus rien du primitif aspect de la race et de son ancienne coupe de visage. On peut remarquer pourtant chez les Osmanlis en Asie-Mineure, surtout parmi les gens de la campagne, certaines particularités qui se reproduisent chez la plupart d'entre eux et qui semblent caractéristiques : c'est le nez court et assez gros du bout; c'est la saillie des pommettes, saillie légère, il est vrai, et qui n'est pas exagérée et difforme comme chez les Mongols; ce sont les lèvres épaisses, les yeux humides et sensuels. Ici au contraire ce sont de grands yeux noirs, mobiles et ardens, un nez long et fin, la bouche bien fendue avec des lèvres minces. Le profil distingué, le sourcil arqué, la barbe noire et pointue, tout cela rappelle les Persans, mais avec quelque chose de moins civilisé et de moins délicat. Chez beaucoup de ceux qui m'entourent, il y a je ne sais quoi de sauvage dans la physionomie, d'étrange dans le regard, d'immodéré dans les mouvemens. Le contraste est frappant avec la placidité turque. C'est que ce village, c'est que la plupart des villages de l'Haïmaneh ne sont point habités par des Turcs ou des Turcomans, par des Tartares qu'auront plus ou moins modifiés les croisemens et le changement de milieu; la population qui domine dans cette province,

entre Angora, Afioun-Kara-Hissar et Konieh, appartient à une tout autre race que les Turcs. Ce sont des Kurdes, cousins-germains des Persans et nos parens éloignés. C'était surtout pour étudier chez elle cette population intéressante et curieuse à plus d'un titre que je m'étais décidé à quitter Angora, à y laisser mes deux compagnons, M. Guillaume, l'architecte, et M. Jules Delbet, le médecin de la mission que j'avais l'honneur de diriger. Seul avec un honnête et brave Turc, Méhémed-Aga, qui ne m'avait pas quitté depuis cinq mois, je passai dans l'Haïmaneh une douzaine de jours, visitant de préférence les villages kurdes et faisant causer le plus possible les hôtes chez qui je m'arrêtais pour prendre le repas et faire la sieste de midi. Je tire aujourd'hui du journal de cette excursion tout ce qui peut servir à faire connaître un peuple qui possède de remarquables aptitudes, et qui se verra peut-être, d'un moment à l'autre, appelé à sortir de son obscurité et à jouer un rôle brillant dans l'empire turc, enfin réveillé de sa longue torpeur.

I.

Le nom que se donnent à eux-mêmes les Kurdes, et sous lequel ils sont connus dans toute l'Asie antérieure, se retrouve en persan dans l'adjectif *kourd*, *gourd* (fort, vaillant); *gourdân*, dans le *Shah-nameh*, la grande épopée nationale de la Perse, désigne les héros (1). Les Kurdes ont donc fait comme les Francs, comme les Germains, comme tant d'autres peuples : le nom qu'ils ont pris n'est autre chose qu'une épithète louangeuse, naïve expression de leur confiance en leur énergie et leur courage, espèce de défi à l'adresse des voisins, des ennemis. Le *Shah-nameh* ou Livre des rois, de Firdousi, explique à sa manière l'origine des Kurdes; il la reporte au temps de Zohak, ce monarque légendaire qui, dans la tradition persane, succède au glorieux Djemschid, et règne après lui, pendant mille ans, sur l'Iran, que désole sa cruauté. Ce Zohak était un méchant roi, allié d'Iblis ou du diable; de chacune de ses épaules sortait la tête d'un serpent noir, et chaque jour on servait une cervelle d'homme à chacun de ces serpens. On amenait donc tous les matins aux cuisiniers de Zohak deux jeunes gens qu'ils tuaient et qu'ils accommodaient de leur mieux. A un certain moment, les cuisiniers de Zohak se trouvent être deux hommes pieux et bons, dont

(1) L'étymologie du mot *kourd* n'est pas bien certaine; peut-être pourrait-on y chercher la racine *kar*, agir, qui se trouve dans le zend, l'ancienne langue de la Perse, comme dans le sanscrit, et que l'on reconnaît dans le grec κρ-αίνειν, dans le latin *cr-eare*.

le cœur s'attendrit sur les victimes qu'ils sont obligés de sacrifier; ils réussissent alors, à force d'art, à tromper les serpens : ils mêlent en égale proportion, dans le plat qu'ils leur servent, une cervelle d'homme et une cervelle de mouton. Grâce à cette ruse, des deux malheureux qui leur sont amènés, ils n'en tuent plus qu'un chaque jour; ils cachent l'autre et le mettent en sûreté. « Lorsque les cuisiniers en avaient rassemblé deux cents, ils leur donnaient quelques chèvres et quelques moutons, sans que les jeunes gens sussent de qui leur venait ce don, et ils les envoyaient dans le désert. C'est d'eux qu'est née la race actuelle des Kurdes, qui ne connaissent aucune habitation fixe, dont les maisons sont des tentes, et qui n'ont dans le cœur aucune crainte de Dieu. » Toute bizarre qu'elle soit, la légende a un fond historique; elle connaît, elle affirme, comme la science moderne, l'origine iranienne des Kurdes. Elle voit en eux les enfans de la Perse, mais des enfans perdus, des proscrits que l'étrange aventure qui les a jetés au désert a condamnés pour toujours à une vie inquiète, à une errante et sauvage existence.

Le gros de la nation kurde habite aujourd'hui le pays de montagnes qui s'étend à l'est du Tigre, au sud des lacs de Van et d'Ourmiah; c'est le territoire où les historiens et les géographes anciens placent leurs *Carduques*, *Gordiéens* ou *Gordiéniens*. Que l'on adopte l'une ou l'autre de ces formes, qui se rencontrent également dans les auteurs classiques, le nom ancien, légèrement défiguré sans doute par la transcription que nous en ont donnée les Grecs et les Latins, paraît être identique au nom moderne et devoir s'expliquer par la même racine. Nous ne voyons pas que l'ancienne population de ces montagnes, au pied desquelles ont passé toutes les invasions, ait jamais été déplacée ou détruite; on peut appliquer aux Kurdes tout ce que nous raconte Xénophon, dans son *Anabase*, de ces sauvages et vaillans Carduques qui, pendant les sept pénibles journées que les Grecs employèrent à traverser leur pays, leur firent éprouver des pertes plus sérieuses que n'avait fait en Mésopotamie l'immense armée du grand roi. Ces Carduques, tout compris que fût leur territoire dans ce vaste empire des Achéménides qui l'enveloppait de toutes parts, jouissaient d'une indépendance que les satrapes n'osaient plus menacer; une armée perse de cent vingt mille hommes, qui avait voulu pénétrer dans le pays des Carduques pour les réduire à l'obéissance, avait été, racontait-on, complétement détruite dans les défilés où elle s'était imprudemment engagée. Aujourd'hui une partie du Kurdistan dépend nominalement de la Turquie, et l'autre de la Perse; mais pachas turcs ou gouverneurs persans ne se hasardent guère à demander aux Kurdes de leur ressort autre

chose qu'un faible tribut : ceux-ci paient quelquefois, quand leurs chefs sont d'humeur pacifique et ne veulent pas voir s'interrompre leurs relations commerciales avec le bas pays. Si les montagnards font au contraire la sourde oreille et se montrent récalcitrans, il est rare que l'on insiste; on n'y gagnerait que de voir la plaine désolée par de rapides incursions, et, sur toutes les routes voisines, les passans détroussés, les caravanes arrêtées par de hardis cavaliers armés de la lance et du fusil. Xénophon rapporte que de son temps, tout le long du fleuve Kentritès, qui séparait le pays des Carduques de la satrapie d'Arménie, la rive arménienne, jusqu'à une journée de marche de la frontière, restait inhabitée et déserte; aucun village n'osait s'établir dans cette zone, dans cette espèce de *border* que parcouraient sans cesse des bandes de pillards carduques. Les choses se passent encore à peu près de même dans plusieurs provinces de la Perse et de la Turquie que dominent les hauteurs du Kurdistan. Il y a tel village de l'Azerbidjan et du Louristan où on vit dans de perpétuelles alarmes. Le village est fortifié, et des guetteurs, à certaines époques de l'année, surveillent, sans se lasser, la campagne environnante. S'élève-t-il à distance quelque tourbillon de poussière où l'on croit distinguer les vestes rouges et les énormes turbans des cavaliers kurdes, du sommet de quelque tour retentit un signal d'alarme, et aussitôt accourent de toutes parts et rentrent précipitamment les travailleurs dispersés dans les champs; sur eux se referme la lourde porte de chêne garnie de barres de fer qui clôt l'unique entrée. Quand arrivent enfin les Kurdes, presque tout le monde est à l'abri; mais il reste toujours quelques enfans ou quelques femmes qui n'ont pu s'enfuir à temps, des troupeaux qui ne se sont point laissé rallier; il reste des blés mûrs qui attendent la faucille. Les pillards font en toute hâte la moisson de ces champs que d'autres avaient ensemencés. Ils lient en travers de leurs selles de lourdes et traînantes gerbes, puis ils repartent avant le soir pour leurs montagnes, chassant devant eux captifs en pleurs, troupeaux bêlans et mugissans.

De pareilles pilleries ne fournissent pas un moyen de subsistance régulier, ne suffisent point à nourrir un peuple. Il arriva de bonne heure aux Kurdes ce qui arrive chez nous aux Auvergnats et aux Savoyards, en Orient aux Maïnotes de la Morée, aux Sfakiotes de la Crète : ils étouffèrent dans leurs montagnes, dont le sol, tout coupé de profonds ravins, tout semé d'âpres rochers, ne livre à la culture qu'un espace très limité. Or chez ces fortes races qui boivent les eaux vives, qui respirent l'air pur des hauts lieux, les familles sont nombreuses, et deviennent bien vite peuplade et tribu. En Occident, où toute la terre est occupée, c'est en partant un à un, comme

domestiques, ouvriers, commerçans, que les gens de la montagne émigrent vers la plaine, et qu'ils vont chercher à y gagner leur vie. De même, les Maïnotes se répandent dans les îles de l'Archipel et dans toute la Grèce pour y exercer divers métiers, et presque tous les *hammals* ou portefaix de Constantinople sont des Arméniens; mais en Orient l'émigration peut prendre une autre forme, sous laquelle on ne la rencontrerait plus guère aujourd'hui dans l'Europe occidentale : elle peut avoir lieu par familles et par tribus, et ressembler à une sorte de lente et graduelle invasion. Dans l'Asie antérieure, en Turquie et en Perse, la population, sauf dans quelques districts privilégiés, est partout très clair-semée. Dans les plaines surtout, qu'ont tant de fois parcourues en tous sens les cavaliers touraniens, Scythes d'Hérodote et de Diodore, Kharismiens et Mongols, Turcs seljoukides et Turcs ottomans, — dans les plaines, sur lesquelles ont plus lourdement pesé tant de siècles de désordre et de mauvais gouvernement, il y a partout, là où la terre serait le plus fertile, si les bras ne lui faisaient défaut, de vastes espaces incultes et déserts qui sont censés appartenir au chef de l'état : c'est ce que l'on appelle en Turquie le *beylick* ou domaine. Moyennant une certaine redevance, qui souvent même n'est pas payée, le premier venu peut y planter sa tente, y faire paître ses troupeaux, écorcher le sol pour y faire pousser quelques épis d'orge ou de blé. Les Kurdes profitèrent de cette situation pour se répandre et essaimer dans différentes directions. A quelle époque commencèrent ces obscures migrations, dont l'histoire n'a conservé aucun souvenir, et qui se renouvellent encore à chaque instant? C'est ce qu'il est impossible de déterminer; chez ces ignorantes et sauvages peuplades, les générations se succèdent et passent sans laisser plus de traces que les feuilles de nos arbres qui se détachent et qui tombent chaque hiver. Dans l'Haïmaneh, les vieillards que j'interrogeais sur le temps auquel remonterait l'établissement de leur peuple dans cette contrée me répondaient qu'ils ne savaient pas au juste, mais qu'il devait bien y avoir cent ou deux cents ans; leurs pères à eux et leurs grands-pères y étaient nés. Toujours est-il que les voyageurs européens qui, depuis la fin du dernier siècle, ont parcouru la Turquie et la Perse ont trouvé des Kurdes fixés par groupes plus ou moins nombreux dans toute la partie occidentale du plateau de l'Iran, dans la Haute-Mésopotamie, dans le nord de la Syrie, sur les deux versans du Taurus, dans toute l'Anatolie, surtout dans le bassin de l'Halys.

Les Kurdes sont, on le voit, un peuple voyageur. Il n'est pas nécessaire, pour les rencontrer, d'aller les chercher dans cet épais massif de montagnes où maintenant encore il est dangereux de s'en-

gager, où a été pillé et mis à mort plus d'un voyageur européen, entre autres, en 1829, ce brave et vaillant Édouard Schulz, sur qui la philologie orientale fondait tant d'espérances. Nous n'étions pas à plus de cinq ou six jours de marche de Constantinople, que je tombais, dans le voisinage d'Uskub (l'ancienne *Prusias ad Hypium*), au milieu d'un campement de Kurdes. Leurs tentes noires de poil de chèvre étaient éparses sous les noyers, parmi les grandes fougères écrasées par le bétail. Ces Kurdes, nous dirent-ils eux-mêmes, ne semaient ni ne moissonnaient; aucun d'eux ne savait tracer un sillon. Ils n'étaient que pâtres, et ne vivaient que des produits et de la vente de leurs bestiaux. Ils ne connaissaient pas la maison; hiver comme été, ils vivaient sous la tente : seulement, l'hiver, on couvre de terre le bas de la toile pour arrêter la bise au passage.

Toutes ces familles kurdes qui sont établies par milliers hors du Kurdistan, dans les provinces limitrophes, en sont-elles donc restées ainsi à la vie nomade, et n'ont-elles d'autre demeure que la tente? Les Kurdes seraient-ils les émules de ces Tartares qui errent dans les steppes de l'Asie centrale, ou de ces Tsiganes ou Bohémiens auxquels il a fallu tant de siècles, dans les pays même les plus peuplés et les plus civilisés de notre Occident, pour se résoudre à essayer enfin de la vie sédentaire? Non certes. Le sol et les conditions climatériques de l'Anatolie, de la Syrie et de la Perse sont bien plus favorables à la culture que les terres imprégnées de sel, les sécheresses, les longs hivers des plateaux du Turkestan. Les Kurdes, tant qu'ils demeurent dans leur pays, sont laboureurs : ils font dans leurs montagnes, raconte-t-on, des miracles d'énergie et de patience pour cultiver un terrain pierreux, pour retenir l'humus sur des pentes presque verticales, pour y semer et y récolter le blé, pour faucher l'herbe qui pend aux parois des précipices (1). Les Kurdes ne sont pas non plus dans la situation des Tsiganes. Ceux-ci, la persécution et les préjugés religieux en avaient fait, à ce qu'il semble, des étrangers et des proscrits dans leur propre patrie, et lorsqu'ils se décidèrent enfin à la quitter, répandant partout l'épouvante et partout repoussés et traqués, ils coururent d'un trait jusqu'en Écosse et en Espagne. Ils ne s'arrêtèrent que là où la terre leur manqua. Quand cette course effrénée se terminait à la mer, le pli était pris; il y avait là je ne sais quelle humeur inquiète qui se

(1) « Auprès de Van, une tribu kurde, les Hékiars, habite de hautes et verdoyantes montagnes qui sont tellement escarpées qu'un bœuf ne pourrait les gravir; mais comme les plateaux qu'elles portent à leur sommet sont assez fertiles, les Hékiars ont coutume d'y porter sur leurs épaules de jeunes veaux qui, deux ans après, sont attachés à la charrue. » — Amédée Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse*, p. 140.

transmettait avec le sang de génération en génération; il y avait des habitudes invétérées de vagabondage qui persistent aujourd'hui encore dans le plus grand nombre des petits groupes dont se compose ce peuple étrange. Rien de pareil chez les Kurdes; seulement, une fois que l'esprit d'aventure et le désir de se faire une vie plus large et plus aisée les ont chassés de leurs montagnes, ils se promènent pendant un temps plus ou moins long avant de fixer quelque part leur nouvelle demeure, avant de jeter dans le sol de nouvelles racines. L'état où j'avais trouvé les premiers Kurdes qui se fussent offerts à moi, c'est le premier stage de l'émigration, l'époque où l'on cherche et compare, afin de choisir le voisinage des plus fraîches eaux et des plus nourrissans pâturages. Il n'y avait, me dirent eux-mêmes ces Kurdes, que douze ou quinze ans qu'ils étaient venus du Kurdistan dans cette région de l'Anatolie.

De l'autre côté d'Uskub, entre cette ville et Boli, je rencontrai, quelques jours après, un Kurde qui me représente le second moment, la seconde période de l'émigration. C'est un homme dans la force de l'âge, qui a commencé à se prendre à la vie sédentaire. Né ici, il aime cette lande boisée dont il a défriché une partie. Il nous montre ses champs de maïs et les sauvageons qu'il a écussonnés. Il allait faire le dernier pas qui marque le renoncement définitif à la vie nomade et qui consacre le mariage de l'homme avec la terre : il allait se bâtir une maison, et déjà il avait abattu les arbres qui devaient lui fournir ses maîtresses poutres, quand l'autorité résolut d'établir tout près de lui, de l'autre côté du ruisseau, un village de Tartares. Cela l'a décidé à attendre encore. Il craint qu'on ne gâte ses champs, qu'on ne cueille ses pommes. Peut-être, si ses voisins se montrent par trop incommodes, lèvera-t-il les piquets de sa tente pour aller les replanter un peu plus loin, dans quelque autre clairière de la forêt; mais ne craignez rien, ce n'est déjà plus un nomade que l'homme qui laboure et qui greffe. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il élèvera la maison depuis longtemps projetée.

Cette dernière démarche, les Kurdes de l'Haïmaneh l'ont accomplie depuis longtemps. Ils se sont construit des maisons, mais ils ont toujours des tentes. Dans toute l'Anatolie, il est bien rare qu'on passe toute l'année sous un même toit. La plupart des villages de la plaine ont dans la montagne leur village d'été ou *ïaïla*, situé souvent à dix ou quinze heures de distance. Le village d'été, placé presque toujours dans une région plus ou moins boisée, se compose de cabanes bâties en troncs non équarris ou bois de grume; l'air pénètre librement à travers ces pièces mal assemblées et qui n'ont point d'adhérence. C'est vers la mi-juin que l'on monte à ce que l'on appellerait en Suisse des chalets. On a chargé sur des bêtes

de somme les enfans et le mobilier, qui se compose d'une ou deux marmites, de couvertures et de tapis. Les femmes marchent à côté tout en filant; plusieurs d'entre elles portent sur le dos d'énormes pots de terre et de larges chaudrons; chacune a son paquet. Les hommes, à cheval, ne portent pas autre chose que leur tchibouk et leurs armes; ils poussent devant eux les troupeaux et courent sur les flancs du convoi. On redescend en même équipage vers la mi-septembre. Rien n'est plus curieux et plus pittoresque que de voir une de ces caravanes traverser un fleuve. Une scène de ce genre, qui s'est offerte à moi dans la Grèce occidentale, n'est jamais sortie de mon souvenir. C'était en Acarnanie, sur les bords de l'Achéloüs. Les pâtres valaques, population dont la situation en Grèce rappelle à tous égards celle des Kurdes dans l'Haïmaneh, étaient occupés à faire passer leurs troupeaux sur la rive gauche, pour de là les conduire aux pâturages d'été, dans l'Agrapha. Plus d'un millier de chèvres étaient rassemblées et serrées sur la grève, dans une sorte de parc fait de branches sèches ramassées sur le sable. Les femmes, les enfans, les jeunes filles, les petits enfans même, tournaient tout alentour pour les empêcher de fuir, courant au-devant des récalcitrantes et les forçant à rentrer dans l'enceinte. Cependant les bergers, debout au milieu du bétail inquiet et confus, saisissent dans le tas, par la patte ou par les cornes, ce qui leur tombe sous la main, et, malgré la résistance de l'animal, le lancent dans le bac. Ce n'est pas tout d'avoir rempli la barque de chèvres; il faut les forcer d'y rester. Au moment où on démarre et où le bateau, cédant au courant, commence à s'éloigner de la plage, c'est parmi ces indociles passagers une terreur générale, un élan tumultueux pour s'échapper et regagner la rive. Malgré les efforts des bergers et de leurs femmes, qui rejettent au fond du bateau les révoltés, quelques-uns réussissent, et d'un bond s'en vont retomber sur la grève. Quant à ceux qui sont restés prisonniers, ils semblent se résigner et restent plus tranquilles; mais, dès que le bac touche à l'autre bord, impatiens, ils se poussent, ils montent les uns sur les autres, et les bergers ont à peine eu le temps de sauter à terre, que le troupeau est déjà tout entier sur la plage.

Pendant que le bac fait ses voyages d'une rive à l'autre, emportant à chaque fois plus d'une centaine de chèvres, les pâtres amènent une troupe de chevaux, de jumens et de poulains qu'il s'agit de faire passer. Ceux-là peuvent nager; on ne leur offrira pas le bateau. A coups de gaule, on les conduit jusqu'au bord du fleuve; mais là ils refusent d'avancer : cette eau trouble et rapide les effraie. Tout le monde alors se met de la partie; les uns frappent à coups de bâton, les autres lancent des pierres, tous poussent de

grands cris, destinés à encourager, à exciter les chevaux. Un étalon, plus hardi que les autres, se décide enfin. Il entre dans l'eau, toute la troupe le suit; après quelques pas, elle perd pied et commence à nager bravement; elle aborde bientôt, au milieu du fleuve, sur un banc de sable où elle n'a de l'eau que jusqu'au genou, et là, craintive et frileuse, elle s'arrête et semble se demander avec inquiétude si le bras qui lui reste à franchir n'est pas plus profond encore, le courant plus dur, l'eau plus glacée. Plusieurs font mine de vouloir retourner en arrière; mais, sur la rive qu'ils ont quittée, les bergers sont toujours là qui leur jettent des pierres, qui les menacent de la voix et du geste, tandis que sur l'autre bord les femmes les appellent doucement, avec des paroles encourageantes et flatteuses. Après quelques instans d'hésitation, celui qui avait déjà conduit la marche se remet à la nage; on l'imite, et cette fois la bande gagne le rivage et monte sur la berge, reniflant l'eau à pleins naseaux et secouant ses crins humides; puis tous, étalons, jumens suivies de leurs poulains qui se serrent contre elles, s'élancent, avant qu'on ait eu le temps de les saisir, vers la forêt voisine, pour s'y sécher au feuillage et s'y essuyer dans les grandes herbes; sur leurs traces se précipitent les femmes et les enfans pour s'emparer d'eux et les ramener près du campement.

On ne trouve pas chez les Kurdes de l'Haïmaneh ces régulières et annuelles migrations si souvent observées chez d'autres populations pastorales; c'est qu'ils sont établis à une assez grande distance de toute montagne, sur un plateau qui est élevé de 8 ou 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, et où les chaleurs de l'été ne paraissent pas être jamais excessives; les troupeaux y peuvent trouver à vivre en toute saison. Ils n'ont donc point, à proprement parler, de *ïaïlas;* mais pendant tout l'été, quittant leurs maisons aux épais murs de terre, ils vont habiter sous la tente, qu'ils plantent à quelques pas du village, sur la pelouse où paît leur bétail. Ils s'y trouvent, disent-ils, plus à l'aise pendant les nuits d'été que dans leurs étroites demeures; ils y respirent plus librement, ils y dorment mieux.

C'est vers cinq heures du soir que, le 29 septembre 1861, j'arrivai au plus grand des villages kurdes que j'aie vus dans l'Haïmaneh, *Katrandji-Innler*, « les grottes de Katrandji, » situé sur le bord d'un ruisseau, *Gheuk-bounar*, qui descend au Sakharia. Quelques familles sont encore sous leurs grandes tentes noires, d'autres sont rentrées déjà dans leurs maisons d'hiver, dont plusieurs, adossées au roc, ont pour arrière-appartement et pour magasin les plus commodes de ces nombreuses cavernes auxquelles le village doit son nom. C'est ici un des paysages les plus originaux que j'aie

encore vus en Orient. Des deux côtés se dressent des falaises nues et fauves, de la pierre brûlée; au fond de la vallée, c'est un ruisseau qui se traîne dans les roseaux, c'est un pré qui n'est pas vert, mais qui l'a été et qui le redeviendra, on le devine à je ne sais quelle teinte un peu plus fraîche qui persiste sous les grandes herbes brûlées. Dans ce pré, si cela peut s'appeler du même nom qu'une prairie normande, on voit debout, couchés, une centaine de chameaux, toute une caravane au repos; dans un coin du tableau, au bout d'une sorte de cap que projette en avant la haute colline, un seul arbre, un peuplier, et tout autour les maisons à toit plat, avec les couvertures empilées en tas sur les terrasses; plus bas, les tentes noires encore dressées sur leurs piquets. Parmi les tentes vont et viennent les femmes qui préparent le repas. Des enfans, la tête chargée de piécettes d'argent, se roulent à terre, et de jeunes poulains hennissent et appellent leurs mères.

Les femmes, qui nous suivent des yeux avec surprise pendant que nous passons au milieu des tentes pour gagner le village, ont une singulière coiffure, qui m'avait fait déjà remarquer dans le bazar d'Angora des groupes de matrones kurdes faisant leurs emplettes. Elles portent sur la tête une sorte de pelotte, sans doute rembourrée de coton, qui a la forme tantôt d'une marmite renversée, tantôt d'une crête de coq. Sur cette masse s'attache un voile blanc qui retombe sur les épaules. Quelques-unes sont jolies; en général, elles semblent plus sauvages encore que leurs maris. Les hommes, à part la différence de physionomie et de type déjà signalée, ne se distinguent guère ici des Turcs que par des vêtemens plus brillans. Ils paraissent avoir un goût des plus marqués pour les turbans de soie damassée et pour les vestes rouges brodées d'or. Leurs fez sont cylindriques, au lieu de suivre, comme les fez turcs, la forme de la tête. Les Kurdes ont perdu, depuis qu'ils se sont fixés dans le bas pays, l'usage de ces énormes turbans que leurs frères portent dans le vrai Kurdistan. Là, dit un voyageur, le turban se compose parfois d'une trentaine de châles et de mouchoirs enroulés l'un autour et au-dessus de l'autre, au point que cet échafaudage finit par atteindre une hauteur et une circonférence fabuleuses.

Je suis le premier Européen qui, de mémoire d'homme, ait paru dans ce village. Aussi m'entoure-t-on avec curiosité quand je mets pied à terre devant la maison du chef, auquel on donne le titre de bey, et qui possède, à ce qu'il paraît, de grandes richesses en troupeaux et bêtes de somme. Sa demeure ressemble pourtant à toutes celles que nous avons trouvées dans les villages kurdes. C'est une longue pièce assez étroite; au fond, en face de la porte, une sorte de cheminée où brûle presque toujours un petit feu : il faut pouvoir

préparer en quelques minutes le café pour les visiteurs, il faut avoir toujours sous la main un charbon pour allumer sa pipe. Des deux côtés de la pièce, collée sur la terre le long du mur, une large bande de feutre remplace le divan; c'est sur ce feutre que s'assoient les visiteurs ordinaires; pour les hôtes de distinction comme nous, on met encore par-dessus des matelas et des coussins. Au milieu se trouve un passage, où aucune étoffe ne recouvre le plancher de terre battue. Plusieurs des chefs de famille du village viennent s'asseoir sur le feutre à côté et en face de moi. Nous causons en attendant le souper; malheureusement ils parlent le turc très incorrectement et le prononcent très mal; sans l'intermédiaire de mon *cawas,* qui est de Kharpout, dans le voisinage du Kurdistan, sur le haut Euphrate, je ne comprendrais pas grand'chose à ce jargon. Entre eux, les habitans de tous ces villages ne parlent jamais que leur propre langue, le kurde, et les femmes, les enfans n'en savent pas d'autre. Les hommes, qui vont et viennent, apprennent du turc juste ce qu'il en faut pour pouvoir communiquer avec les habitans des villages voisins, et pour aller vendre à Constantinople et dans les grandes villes de l'Anatolie le bétail qu'ils élèvent.

Au bout d'une heure environ, on apporte le repas avec le même cérémonial, si souvent décrit, que chez les Turcs. D'abord un serviteur, mettant un genou en terre pour que nous ne soyons pas forcés de nous lever, nous présente l'aiguière et nous verse de l'eau sur les mains, puis il nous tend le bout de la longue et moelleuse serviette qu'il porte, dépliée et pendante, sur l'épaule. On pose devant nous une petite table ronde, élevée de trente centimètres environ au-dessus du sol; autour d'elle s'assoient par terre, les jambes croisées sous eux à la mode des tailleurs, outre mon cawas et moi, deux ou trois des principaux Kurdes. Les plats se succèdent avec rapidité : parmi eux, je remarque une purée de feuilles de mauve et des feuilles de vigne farcies; mais le morceau de résistance, celui auquel je fais honneur le plus vaillamment, c'est la moitié d'un mouton rôti à grand feu; le ventre en est bourré de riz mêlé avec du raisin de Corinthe. J'ai emporté d'Angora un couvert de voyage, je m'en sers quand je mange seul; mais quand je dîne avec des hôtes qui m'ont bien accueilli et auxquels je veux témoigner des égards, je laisse la fourchette dans ma poche, et j'imite de mon mieux la manière de faire de nos convives; comme eux, je mets hardiment la main au plat et je mange avec les doigts de la main droite; il faut montrer qu'on sait vivre et qu'on connaît les belles manières... Les Orientaux apportent d'ailleurs une extrême adresse à se servir de cette fourchette naturelle, que je ne manie-

rai jamais avec la même aisance. C'est à peine si, à la fin du repas, après avoir pris de tous les plats, ils se sont sali le bout des doigts. Chaque personne a auprès de soi, pour manger la soupe, les confitures et le riz, une cuiller de bois. — Après souper, on apporte le café, et je gagne le cœur de tous les Kurdes assis en file et appuyés contre le mur en faisant passer de main en main mon sac à tabac, bourré du meilleur que l'on puisse trouver à Angora. La chambre est bientôt remplie de fumée; les serviteurs entretiennent dans l'âtre un feu qui n'éclaire que le groupe voisin du foyer; le reste se perd dans la vapeur et l'ombre épaisse.

C'est ici que je vois employer pour la première fois un combustible que je devais retrouver en usage dans tout le pays au sud et à l'est d'Ancyre, dans toute l'ancienne Cappadoce. Dans l'Haïmaneh, dans la province d'Iusgat, il n'y a nulle part de bois, et en même temps l'hiver est très rude. Lorsque souffle sans obstacle sur ces grandes plaines nues le vent glacial qui vient de Russie et que le sol est au loin couvert d'une épaisse couche de neige, il ne suffirait pas, pour avoir chaud, d'enfoncer en terre sa tanière et de s'y tenir renfermé, comme des animaux hibernans. On a d'ailleurs à faire cuire ses alimens. Il fallait donc, pour que tout ce pays ne fût pas absolument inhabitable, inventer un moyen de chauffage. On l'a trouvé dans la fiente desséchée des animaux, que l'on recueille, que l'on prépare et que l'on conserve avec soin. Tout ce que l'on a ainsi ramassé dans les étables à bœufs, dans les pâturages, dans les endroits où s'arrêtent ordinairement les caravanes, on le jette dans de grandes fosses, où on le mêle avec de l'eau; puis les femmes et les jeunes filles pétrissent cette pâte, où elles enfoncent leurs bras nus jusqu'à l'épaule. Elles la façonnent ainsi en brunes galettes que l'on étend, pour les faire sécher, sur le sol, ou que l'on colle plus souvent contre les murs des maisons. L'automne venu, avant les pluies, on détache tous ces gâteaux, qui ont pris à peu près l'aspect de certaines tourbes tout en restant bien plus légers, et on les entasse dans un coin de l'habitation. Quand ils ont été convenablement fabriqués et séchés, ils s'allument vite et brûlent bien, avec une petite flamme bleuâtre qui répand une odeur légèrement musquée. En somme, on s'y habitue très vite, et dans l'Haïmaneh cela me paraissait tout naturel de voir préparer mes alimens et d'allumer ma pipe avec un morceau de ce charbon animal.

Dans tous les villages kurdes que je visitai et où je m'arrêtai dans le cours de cette excursion, à Kara-Omerlu, à Eski-Tchalich, à Tambour-Oghlou, à Evli-Fakli, dans plusieurs autres encore, comme à Katrandji-Innler, je retrouvai le même type, le même costume, la même langue, les mêmes habitudes. Partout les Kurdes, sans avoir

oublié l'usage de la tente, ont construit des maisons. Ce n'est d'ailleurs point par là seulement qu'ils se sont attachés au sol et qu'ils en ont pris possession. Autour de tous ces villages, ils ont défriché et labouré quelques terres; mais cette culture et ces récoltes restent encore pour eux une chose secondaire : à peine sèment-ils assez d'orge et de blé pour leur propre consommation. Ce n'est pas de cela qu'ils vivent, ce n'est point par le labourage qu'ils gagnent de quoi acheter les riches vêtemens, les belles armes dorées et damasquinées dont ils aiment à se parer, les étalons de race que montent leurs chefs. Ce qui fait leur richesse, ce sont les chevaux et les bestiaux qu'ils élèvent pour les vendre à Stamboul, à Smyrne, à Trébizonde. De l'Haïmaneh à Constantinople, les troupeaux qu'ils conduisent sans cesse sur ce grand marché sont à peu près quarante jours en route. Les pâtres kurdes font à l'occasion de plus grands voyages : il arrive à Constantinople des troupeaux qui viennent du Kurdistan même, des environs de Van, et qui ont été en chemin parfois plus d'une année. Le village de Katrandji-Innler, un des plus prospères de l'Haïmaneh, possède une soixantaine de chameaux qu'il loue aux conducteurs de caravanes. Un chameau vaut, parvenu à son plein développement, 8,000 piastres, près de 1,600 francs, valeur énorme en comparaison de celle des autres animaux domestiques. Ainsi un bœuf, s'il sait déjà travailler, coûte dans l'Haïmaneh environ 1,000 piastres; s'il n'a pas encore été mis à la charrue, seulement 600. Posséder ici un chameau, c'est comme si l'on était propriétaire en Occident d'un attelage de roulier. Le chameau étant le plus puissant moyen de transport que possède le commerce dans tout l'intérieur de l'Asie, on fait de beaux bénéfices en le mettant à la disposition des négocians. D'ailleurs aucun de ces chameaux n'est né en Anatolie; ils viennent tous de la Syrie. Les Kurdes prétendent que ces animaux ne se reproduiraient pas dans le pays qu'ils habitent. On peut voir pourtant dans la Grèce centrale, à Salona, l'ancienne Amphissa, un troupeau de chameaux qui subsiste depuis le temps de la domination turque, et qui compte déjà plusieurs générations. On sait aussi que le chameau a été naturalisé avec succès dans la Basse-Toscane, aux environs de Pise. Quoi qu'il en soit de cette question d'acclimatation, peut-être après tout les Kurdes trouvent-ils plus de profit à aller chercher cet animal dans la Syrie, sa vraie patrie, où il naît, où il grandit dans les conditions les plus favorables.

Nous avons donc suivi les Kurdes, ces transfuges de la montagne, dans les différentes périodes, dans les phases naturelles et successives de leur vie d'émigrans. Nous avons montré d'abord le pâtre nomade qui erre sur la lande, plantant sa tente aujourd'hui auprès

d'une source, demain auprès d'une autre; depuis qu'il a dit adieu à sa patrie, à la vieille terre des ancêtres, aux libres et fiers sommets qu'ont habités ses pères, aucun lieu ne lui a paru mériter qu'on s'y arrête; aucune plaine, quelque fertile, aucune rive, quelque herbeuse et fraîche qu'elle soit, n'a pu fixer son inquiet et vagabond caprice. Nous avons ensuite rencontré l'émigrant déjà las de toujours errer, déjà désireux de s'assurer un lendemain et de fonder un établissement durable, de créer un lien entre sa vie qui s'écoule et les choses qui demeurent. Plus loin, dans une autre région, nous avons vu ce désir enfin réalisé. Les Kurdes ont retrouvé dans l'Haïmaneh comme une seconde patrie; là, quoique leurs mœurs et leurs habitudes gardent encore bien des traces de ces longues années de courses et d'aventures qui ont suivi leur exode, quoique la vie, dans un pays de plaine, diffère nécessairement de ce qu'elle peut être dans les vallées et les gorges des hautes montagnes, ils se sont refait comme une image affaiblie de leur antique Kurdistan :

..... parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama.

Il nous reste à étudier les Kurdes, sur cette terre qu'ils se sont à peu près appropriée, dans leurs rapports avec ces Turcs qui les entourent ici de toutes parts, dont les villages sont mêlés aux leurs, qui ont entre leurs mains toute l'autorité publique, et contre qui ils n'ont plus, pour protection et pour barrière, les escarpemens des ravins et les profondeurs de la forêt; il nous reste à montrer comment, dans cette situation nouvelle et plus précaire, ils gardent une indépendance d'allures, ils déploient une énergie et une activité qui contrastent avec l'indolence turque, et qu'expliquent le sang qui coule dans leurs veines, les qualités supérieures de la race à laquelle ils appartiennent.

II.

Pendant les heures que je passai sous le toit ou sous la tente noire des Kurdes, plus d'une fois je m'amusai à me faire dicter par eux des séries de mots usuels que je tâchais de transcrire le plus exactement possible, tels que mon oreille les percevait. La grammaire comparée a depuis longtemps placé la langue kurde dans le groupe des langues iraniennes, parmi ces idiomes dont les formes les plus anciennes nous sont offertes par les livres attribués à Zoroastre et par les inscriptions cunéiformes des princes achéménides. Il m'eût été difficile de faire comprendre aux pâtres sau-

vages qui m'entouraient ce que c'est que cette race indo-européenne où les classent d'emblée et leur type physique et le dialecte qu'ils parlent, dialecte où tout est aryen, la grammaire aussi bien que les racines. Cela pourtant les divertissait quand je prononçais pour eux un mot français tout à fait analogue, de son comme de sens, au mot kurde qu'ils venaient de me dicter; non se dit en kurde *nono*, — dent, *dadân*, — pied, *pâ*, etc. Ils comprenaient que notre langue ressemblait à la leur bien plus que le turc, et ils riaient aux éclats, en montrant leurs dents blanches et tranchantes, quand je leur affirmais que mes compatriotes et moi, qui demeurions si loin au-delà des mers, si loin de ces montagnes qu'ils regardent comme leur berceau, nous étions originaires de la même contrée que les Kurdes, qu'eux et nous faisions partie d'une même famille aujourd'hui dispersée à tous les vents du ciel (1).

Tout ce que je vois, tout ce que j'apprends des habitudes des Kurdes et de leur manière de vivre confirme la pensée que suggèrent tout d'abord la coupe de leur visage et la physionomie de leur langue. Leur caractère, leur âme même, aussi bien que leur corps et que leur idiome, sont vraiment de race aryenne. Quoiqu'ils soient musulmans et sunnites, leurs usages diffèrent en des points importans de ceux des Turcs. Comme tous les peuples indo-européens à qui l'islamisme s'est imposé par la conquête, comme les Persans par exemple, ils n'ont accepté cette foi nouvelle que sous bénéfice d'inventaire, ils ne se sont pas soumis à toutes ses prescriptions. Quoiqu'en plein pays turc, leurs femmes ont toutes le visage découvert; elles ne songent pas à se voiler, même sur le passage d'un *ghiaour*. Le premier jour où, dans l'Haïmaneh, je rencontrai des Kurdes, deux jeunes femmes, qui lavaient du linge au ruisseau, nous regardaient en face, Méhémed et moi, et nous saluaient en riant de refrains moqueurs que mon cawas, qui comprenait leur langue, refusa absolument de me traduire. Je fus encore plus étonné en voyant dans d'autres villages les femmes venir s'asseoir, toujours la face découverte, parmi les hommes, dans la maison où nous étions installés, et prendre part, comme aurait pu le faire en pareille occurrence une de nos paysannes, à la conversation générale. Je n'ai jamais rien vu de pareil, pas même chez ces mahométans crétois qui sont presque tous d'origine grecque, qui font du vin, qui en boivent publiquement, et qui passent pour de fort mauvais musulmans. Les femmes, quoique moins sévèrement voilées en Crète que dans plusieurs autres parties de l'empire, se

(1) Voici les noms de nombre, tels que les prononcent les Kurdes de l'Haïmaneh; ils suffiront à montrer combien leur dialecte est voisin du persan : 1 *iekki*, 2 *douan*, 3 *sian*, 4 *tchour*, 5 *pench*, 6 *chech*, 7 *aft*, 8 *aicht*, 9 *na*, 10 *da*, 100 *sat*, 1,000 *azar*.

cachent la figure au moins devant un étranger, et jamais, en aucun état de cause, elles ne se mêleraient ainsi à la conversation des hommes.

Ici comme ailleurs, ce que la femme gagne en liberté doit profiter à sa dignité. Les femmes kurdes, nous assurait-on à Angora, sont d'actives et de laborieuses ménagères. Ce qui leur manque, comme à leurs maris, c'est l'instruction, même élémentaire. Ces colonies sont formées de familles qui, avant de s'établir en ces lieux, ont mené longtemps, loin des villes, la vie sauvage du pâtre isolé dans les clairières des bois ou sur la lande déserte; le contact des hommes n'a pas encore poli leurs manières. On ne rencontre guère chez eux cette politesse naturelle, cette courtoise et noble aisance qu'a donnée aux Osmanlis l'habitude héréditaire du commandement, et que le voyageur est tout étonné de trouver à chaque instant chez l'ouvrier ou le paysan. Mes hôtes kurdes ont presque tous quelque chose d'un peu abrupt et d'un peu étrange; mais on sent bien vite chez eux une force native, un amour du mouvement, un goût pour l'action et l'effort, qui répondent de leur avenir. Quoique les Kurdes soient relativement peu nombreux dans ces provinces centrales de l'Asie-Mineure, toutes les populations qui vivent à côté d'eux les redoutent, et évitent à tout prix d'entrer avec ces rudes voisins en collision et en lutte ouverte. L'autorité turque a pour eux de grands ménagemens; pour tout ce qui regarde l'impôt et la conscription, elle traite avec eux par l'intermédiaire de leurs chefs ou *beys*, et se garde bien de pousser trop loin ses exigences. Si un pacha veut s'enrichir aux dépens de ses administrés et tirer de quelques *cazas* ou cantons une somme deux ou trois fois plus forte que celle dont il doit tenir compte au gouvernement central, il se gardera bien de faire peser sur les villages kurdes ces contributions illégales; il s'exposerait ainsi à voir les cavaliers kurdes infester aussitôt toutes les routes et couper toutes les communications.

Les Kurdes ont à Angora la réputation d'être de hardis et infatigables voleurs, et cette réputation, ils paraissent la mériter. Au moment où je me préparais à partir pour l'Haïmaneh, nos amis les Arméniens catholiques et les Grecs d'Angora manifestaient les plus vives inquiétudes; on m'envoyait dire, par ceux en qui je devais avoir le plus de confiance, de ne point partir, que, si je partais, je ne reviendrais pas. Je ne tins aucun compte de ces avertissemens; je savais que dans toute l'Anatolie les brigands, qui peuvent dépouiller tout à leur aise Arméniens, Turcs et Grecs, ne se hasardent guère à attaquer les Francs : ils n'ignorent pas que le risque serait plus grand que le profit. Je ne craignais donc rien, et je me trouvai bien de ma sécurité; mais il me fut impossible de conserver la moindre

illusion sur le respect que les Kurdes professent pour la vie et pour le bien d'autrui. Les Kurdes avouent leurs habitudes de brigandage avec la même naïveté qu'Ulysse, dans Homère, raconte qu'il a exercé la piraterie. Dans le village de Tambour-Oghlou, j'étais en train de déjeuner dans la maison destinée aux visiteurs, quand arrivèrent successivement plusieurs hôtes. L'un d'eux, un Kurde d'un village situé à une dizaine d'heures vers le sud, me montra ses armes : c'était un fusil français à deux coups, qui me parut assez bon, des pistolets à deux coups, montés en argent, une jolie et légère hache damasquinée. Je lui demandai s'il était chasseur; il me répondit qu'il ne se servait de son fusil et de ses armes que pour tuer des hommes. Les autres m'assurèrent en riant que c'était en effet un grand voleur, et qu'il avait fait plus d'un mauvais coup. C'était fort possible, mais je crus voir que l'on voulait surtout s'amuser à m'effrayer. Je pris donc la chose en plaisantant, ce qui eut l'air de mortifier un peu ce fanfaron de brigandage. Ces Kurdes, au moins maintenant, n'assassinent guère; mais ils volent volontiers des chevaux et du bétail aux gens des villages. Dans les villages turcs de l'Haïmaneh, j'entendis plusieurs fois des paysans se plaindre de larcins de ce genre dont ils auraient été récemment victimes; quant à ressaisir par la force les objets volés ou à se venger de ces affronts, ils n'y songeaient guère; ils craignaient trop de provoquer de sanglantes représailles. Entre Angora et Kaisarieh, les caravanes sont souvent arrêtées par des bandes de dix ou quinze cavaliers kurdes. Peu de temps après mon voyage dans l'Haïmaneh, la mission française quittait Angora pour aller franchir l'Halys auprès de Kaledjik. En arrivant dans cette petite ville, nous apprîmes que la veille, sur cette même route que nous venions de suivre, une quinzaine de personnes avaient été dépouillées par six voleurs, des Kurdes de l'Haïmaneh. Les victimes étaient de jeunes paysans qui portaient à la ville de la paille, du bois et d'autres denrées. On leur avait pris leurs cognées, leurs habits, les meilleurs de leurs chevaux.

Quand on est habitué à inspirer de la crainte, à dépouiller et à rançonner les autres, on ne se laisse guère battre et voler sans résistance. En septembre 1861, pendant que nous étions à Angora, une caravane fut attaquée entre cette ville et Nicomédie, auprès d'un bourg nommé Nali-Khan. Parmi les voyageurs se trouvait un Kurde, grand marchand de bestiaux, qui revenait de Constantinople, où il avait placé toute sa marchandise, avec une escarcelle bien garnie. Le premier mouvement des Arméniens, qui formaient la majorité, fut de crier qu'ils se rendaient; mais le Kurde donna le signal de la résistance. Les brigands avaient l'avantage; ils s'étaient mis à l'abri derrière des arbres d'où ils tiraient, presque sans dan-

ger, sur les voyageurs, ramassés en tas au milieu du chemin. Il y eut pourtant un voleur de tué et plusieurs de blessés. Un ou deux Turcs et quelques Grecs de Kaisarieh s'étaient joints au Kurde et luttaient avec lui contre les brigands; les Arméniens chargeaient les armes et les passaient au Kurde, qui faisait merveille. Ce ne fut que quand une balle l'eut étendu mort avec cinq voyageurs que le combat cessa, et que les brigands dépouillèrent à leur aise toute la caravane.

Cette hardiesse, cette énergie naturelle qui éclatent dans ces scènes de rapine et de meurtre, certains Kurdes savent déjà en trouver un meilleur emploi dans le commerce et les affaires, auxquelles ils appliquent parfois, dit-on, des facultés vraiment remarquables. Un mois après avoir quitté l'Haïmaneh, nous franchissions l'Halys ou Kizil-Irmak. Le fleuve, à l'endroit où aboutit ce qu'on appelle la route d'Iusgat, est divisé en deux bras par une petite île. Sur le bras le plus profond, qui a 18 mètres de large, il y a un petit pont de bois. L'autre bras est moins étroit, mais on le traverse aisément à gué : les chevaux n'ont de l'eau que jusqu'au genou. En hiver, au contraire, le passage devient à peu près impossible quelquefois pendant six semaines ou deux mois; il faut recourir pour les bestiaux, pour les caravanes, au bac, lent et dangereux moyen de transport. Il est aisé de comprendre combien une pareille situation gêne le commerce. Aussi venait-on, en 1861, de se décider à faire sur l'Halys, au-dessus de Kaledjik, un pont de bois qui devait reposer sur des piliers de brique. Pour ce pont, le gouvernement avait donné 25,000 piastres : les habitans les plus aisés de Kaledjik ont fourni, qui 1,000 piastres, qui 500, chacun suivant ses moyens; mais le principal souscripteur a été un négociant kurde, un grand marchand de bétail, qui va sans cesse pour ses affaires à Constantinople. Il a versé dès le début de l'entreprise 25,000 piastres, et il a déclaré qu'il en compterait encore 10,000 le jour où il passerait à cheval pour la première fois sur le pont. On comptait qu'il y passerait avant l'hiver.

Ce Kurde, on le voit, porte dans les affaires une décision, une sûreté de coup d'œil qui sont partout des qualités rares. Afin de rendre ses opérations plus faciles et plus régulières, il sacrifie sans hésiter près de 9,000 francs, une grosse somme pour le pays. C'est ce qu'ont fait, toute proportion gardée, nos grands manufacturiers alsaciens, quand ils ont si généreusement contribué aux dépenses de la route qui va de Munster à Gérardmer en traversant le Schlug; c'est ce qu'a fait dernièrement le commerce de Mulhouse quand il a versé 1 million pour ce canal de la Sarre dont on attend encore l'achèvement. N'est-il pas curieux de trouver en Orient, chez un

Kurde, c'est-à-dire chez un homme qui nous ferait l'effet d'un sauvage, et qui ne sait probablement ni lire ni écrire, cette large et intelligente manière de comprendre les affaires? En Europe même, bien des gens civilisés ne se seraient-ils pas montrés, dans des conditions analogues, relativement plus avares? Tous les négocians auraient-ils compris que c'était là un placement avantageux, et qu'une crue inopinée, en arrêtant tous les convois, pouvait un jour ou l'autre faire perdre à l'opulent marchand de bétail bien plus qu'il ne donnait pour construire le pont de l'Halys?

J'avais eu, trois ans plus tôt, un exemple curieux de la fermeté et du sang-froid que les hommes de cette race savent déployer dans les circonstances difficiles. Dans ces troubles de la Crète qui furent provoqués en 1858 par la mauvaise administration de Véli-Pacha, la ville de Candie, où s'étaient entassés les musulmans effarés et affamés, avait failli devenir le théâtre d'épouvantables désordres. A plusieurs reprises, les Turcs avaient été sur le point de se jeter sur les chrétiens et de les égorger. On aurait eu là, sur une plus grande échelle et dans de bien autres proportions, une répétition des massacres de Djeddah. L'honneur d'avoir prévenu ces scènes affreuses revint, de l'avis de tous ceux qui furent à même de suivre la marche des événemens, à deux hommes de cœur, à l'agent consulaire de France, M. Itard, mort aujourd'hui, et à un pacha kurde qui vivait depuis plusieurs années exilé à Candie, Beder-Han-Bey. Ce personnage avait été longtemps indépendant de fait dans une portion du Kurdistan, où il avait fait régner un ordre inconnu avant lui; j'entendais parfois raconter de lui par mon cawas des traits de sévérité cruelle, qui faisaient songer au roi de Portugal dom Pèdre le Justicier. Dans la ville de Van, où il résidait le plus souvent, il rendit un jour une ordonnance qui interdisait à tout homme, quel qu'il fût, de franchir en armes une certaine porte de la cité. Peu de jours après arrivait à Van, accompagné d'une troupe de cavaliers, un jeune chef, proche parent du bey et l'un de ses favoris. Les gardes de la porte lui communiquèrent l'ordre souverain; il ne fit qu'en rire, répondit que pareille défense ne pouvait le regarder, piqua des deux, et se présenta devant Beder-Han-Bey pour lui rendre compte de l'expédition d'où il revenait victorieux. En même temps que lui arrivaient les gardes, qui racontèrent à leur maître comment son édit avait été violé. Sans vouloir rien entendre, Beder-Han-Bey fit couper le poignet au jeune vainqueur, à ce neveu qu'il chérissait; c'était la peine qu'il avait promis solennellement d'infliger à ceux qui ne respecteraient pas sa volonté. Quand cet ordre si rigoureux eut été exécuté, il témoigna la plus vive tendresse à celui qu'il venait de frapper d'un si dur châtiment; il le com-

bla de présens et d'honneurs. Un homme qui punissait ainsi la désobéissance étourdie de l'un des siens inspirait aux hommes turbulens qui l'entouraient une profonde terreur. Dans les districts qui lui étaient soumis, le vol était devenu chose inconnue. On pouvait laisser sur un chemin une bourse pleine d'or, personne ne se serait hasardé à y toucher; mais en revanche les Kurkes ne furent jamais plus terribles pour leurs voisins. Les nestoriens de la province de Tauris payaient, depuis plusieurs années, un tribut à Beder-Han-Bey; en 1844, excités par les conseils imprudens de missionnaires américains établis au milieu d'eux, ils se laissèrent aller à refuser le tribut et se préparèrent à résister. Quelques mois après, tous leurs villages étaient en cendres; tout ce qui n'avait pas péri sous le fer des Kurdes était emmené en captivité dans la montagne.

Les malheurs des nestoriens avaient eu un grand retentissement en Europe. La légation américaine et l'ambassade anglaise avaient vivement ressenti les malheurs causés par la maladroite intervention de ces missionnaires, qu'elles protégeaient. On poussa la Porte à punir ces violences et à faire un dernier effort pour soumettre le Kurdistan. Beder-Han-Bey eut alors à soutenir contre les pachas chargés de le soumettre une lutte longue et glorieuse. Il ne succomba, en 1847, que sous des forces très supérieures, secondées par la trahison d'une partie des siens. Relégué, après sa défaite, dans l'île de Candie, où l'avait précédé le bruit de ses victoires, il avait, par la noblesse de son attitude, par le prestige qui l'entourait, pris bien vite un grand ascendant sur la population. Quand éclatèrent les troubles, il mit à profit cet ascendant : quoiqu'il ne fût investi d'aucune fonction publique et qu'il n'eût aucune force à sa disposition, il s'entremit avec une infatigable énergie, allant des Turcs aux Grecs, calmant ceux-là par ses sages conseils, rassurant ceux-ci par ses encouragemens et ses promesses, arrivant toujours à temps pour arracher aux plus furieux les armes qu'ils allaient tourner contre les pauvres chrétiens. Beder-Han-Bey joua donc à Candie à peu près le même rôle qu'Abd-el-Kader, deux ans plus tard, à Damas; mais le chef kurde fut plus heureux : il réussit à prévenir les massacres, tandis que l'Arabe dut se borner à dérober aux bourreaux quelques victimes.

Ce qui a permis à un homme comme Beder-Han-Bey de prendre à une heure décisive, dans un pays étranger, un rôle aussi prépondérant, aussi brillant, c'est qu'il avait occupé longtemps une de ces hautes situations qui donnent aux qualités naturelles tout leur relief et tout leur jeu : l'exercice du commandement, la guerre, les négociations, la captivité, l'exil, lui avaient appris à connaître les hommes et les choses; son esprit s'était ouvert en même temps que

son caractère s'assouplissait et se trempait tout à la fois. Ce qui a manqué jusqu'ici aux Kurdes de l'Haïmaneh, ce sont des occasions semblables. Je ne doute pas qu'il n'y ait parmi les chefs de ces familles et de ces villages plus d'un homme qui, par son courage et son activité, serait bientôt en mesure de se faire remarquer sur un plus grand théâtre, si les circonstances l'y poussaient. Les Turcs affectent de mépriser les Kurdes, leurs voisins. Répondant à une question que je lui avais adressée, un aga turc me disait : « Nous prenons quelquefois en mariage les filles des Kurdes, mais jamais nous ne leur donnons les nôtres. » Il oubliait de dire que les Kurdes se passent quelquefois de la permission qu'on leur refuse. En rentrant à Angora, nous nous arrêtâmes dans le village turc de Tchalich; c'était là que venait d'avoir lieu un événement dont on parlait dans tout le pays. Une jeune Turque d'une vingtaine d'années, la fille d'un aga de Tchalich, l'un des plus riches et des plus fiers de la province, s'était livrée à un berger kurde; c'était elle, paraît-il, qui avait fait les premières avances. Ils étaient depuis plusieurs jours ensemble dans la montagne; de tous les villages voisins, les Turcs se mirent à leur poursuite, et on finit par retrouver la jeune fille, qui fut déposée dans la maison d'un voisin; son père ne voulut pas la reprendre sous son toit. On se demandait partout ce que le père allait faire de la coupable. La donnerait-il au berger kurde? Mais sa fierté souffrirait trop d'une pareille mésalliance. Trouverait-il quelque Turc qui, attiré par l'appât d'une dot, consentît à épouser sans retard la réprouvée? Ou plutôt ne l'étranglerait-il pas une de ces nuits? Quand le bruit causé par cette affaire serait un peu tombé, ne dirait-il pas un beau matin que sa fille était malade depuis plusieurs jours et qu'elle était morte dans la soirée? Personne ne s'en serait inquiété. Le berger kurde, par qui la honte était entrée dans la maison du Turc, n'avait pas été pris; on s'était sans doute arrangé pour le laisser échapper, et Dieu sait pourtant si on n'eût pas été heureux de le punir de son audace; mais c'eût été irriter et provoquer la tribu kurde à laquelle il appartenait, et les Turcs au fond craignent les Kurdes : tout en leur témoignant, quand l'occasion s'en présente, un dédain affecté et une impuissante mauvaise volonté, ils plient sans cesse devant leur énergie redoutée.

Un fait curieux, c'est que, dans l'Haïmaneh, si l'une des deux races qui s'y partagent le sol subit l'influence de l'autre, ce ne sont point les Kurdes qui se laissent atteindre et modifier par le contact et l'exemple de leurs voisins : ce sont les Turcs, ces conquérans de l'Anatolie, ces anciens maîtres de la terre, qui peu à peu, dans plusieurs cantons de cette province, se mettent à imiter les usages de ces nouveaux venus, de ces pâtres turbulens pour lesquels ils

professent si peu d'estime. Vers la fin de notre excursion, nous rencontrâmes un grand village, Modannenen-Tchaltik, situé au milieu de vastes landes où le pas de nos chevaux faisait lever à chaque instant des bandes de francolins. Au premier coup d'œil, Tchaltik nous fit l'effet d'un village kurde; nombre de tentes noires étaient dressées dans la prairie, devant la colline dont le pied porte les maisons. Comme chez les Kurdes, les femmes se montraient, le visage tout à fait découvert, devant la tente et auprès de la fontaine. Cependant, quand nous fûmes assis sous une des tentes et que nous causâmes avec les agas du village, ceux-ci, en réponse à nos questions, s'empressèrent de nous déclarer qu'ils étaient Turcs, et non pas Kurdes; ils avaient l'air de croire que nous leur faisions une injure en doutant de leur origine tartare. En les regardant avec attention, je reconnus d'ailleurs bientôt qu'ils disaient la vérité; aucun de ceux qui m'entouraient n'avait le type et la physionomie kurdes; n'eussent-ils point parlé, le caractère de leurs traits et leur majestueuse indolence m'eussent bientôt averti de mon erreur. C'étaient bien des Turcs; mais, tout entourés de tribus kurdes et se trouvant dans de semblables conditions de climat et de milieu, ils ont involontairement copié leurs voisins, ils ont pris quelque chose de leurs coutumes et de leurs manières.

Ce qui jusqu'ici a empêché les Kurdes de tirer parti de cet ascendant inavoué, mais réel, qu'ils ont conquis dans la province, c'est l'isolement où les tiennent leur langue, leurs usages, leur ignorance, ce sont ces habitudes de brigandage que favorisent la faiblesse et parfois la complicité des représentans du pouvoir central; mais qu'on mette des troupes régulières à la disposition des gouverneurs de Kaisarieh, d'Iusgat, d'Afioun-Kara-Hissar et d'Angora, qu'une prompte et sévère répression atteigne tous les vols à main armée, comme du temps d'Izzet-Pacha, comme cela même arriverait encore, si on envoyait dans l'Haïmaneh Ahmet-Vefik-Effendi, les Kurdes auront bientôt renoncé au brigandage. A quoi pourra s'appliquer alors leur activité, c'est ce que montre l'exemple de ce grand marchand kurde dont la libéralité aura plus fait que celle du sultan pour réunir les deux rives de l'Halys et pour tenir ouverte en toute saison une des routes les plus importantes de l'Asie-Mineure. La meilleure partie du commerce des bestiaux dans l'Anatolie est entre les mains des Kurdes; en louant aux conducteurs de caravanes ces chameaux qu'ils vont emprunter à la Syrie, ils tirent aussi de grands profits du mouvement de marchandises qui se dirige vers Smyrne, les Dardanelles, Nicomédie ou Samsoun. Enfin l'agriculture, qui ne fait que de naître chez eux, paraît devoir se développer et s'étendre autour de leurs villages. La

richesse s'accroissant de jour en jour, les rapports se multipliant avec les autres populations orientales, on finira bien, un jour ou l'autre, par sentir le besoin d'acquérir quelque instruction, ne fût-ce qu'au point de vue des affaires et comme moyen de lucre. Une fois éveillé dans un siècle comme le nôtre, l'esprit se rendormira-t-il de si tôt? N'a-t-on pas le droit de présager avec quelque vraisemblance un heureux avenir à ce peuple de noble et haute race, qui n'a point encore trouvé son heure ni donné sa mesure, mais dont l'énergie native s'est conservée jusqu'ici, à l'abri de toute atteinte, dans une vie de rustique pauvreté et de hardies aventures?

Souvenons-nous, avant de quitter l'Haïmaneh, de cette vieille forteresse médique ou assyrienne qui en surmonte un des points culminans; souvenons-nous de ces deux guerriers gigantesques sculptés à côté de la porte et dont la main de pierre s'étend vers l'Occident. Si c'était là, dans la pensée des rudes artistes de ces âges lointains, comme une prise de possession au nom des guerriers de leur race et comme un conseil adressé à leurs descendans de pousser plus loin cette conquête, voici qu'après bien des siècles, pendant lesquels cette terre a si souvent changé de maîtres pour appartenir en dernier lieu à des envahisseurs tartares, l'émigration kurde s'est chargée de dégager la parole et de réaliser le vœu de ces ancêtres dont elle ignore la gloire et jusqu'au nom. De nouveau, comme après les victoires des Mèdes de Cyaxare, comme après celles des Perses de Cyrus, c'est une population d'origine et de langue iraniennes qui occupe le centre de l'Asie-Mineure et qui tend à y dominer; si nos prévisions ne nous trompent pas, elle y acquerra une prépondérance de plus en plus marquée, et elle concourra, avec les Grecs et les Arméniens, à éliminer peu à peu les Turcs, ou tout au moins à les réduire à une situation inférieure et subordonnée. Ce sera un dernier triomphe du génie indo-européen sur le génie touranien, sur ces Scythes des historiens anciens, sur ces Mongols et ces Tartares des historiens modernes, qui, de quelque nom qu'on les appelle, n'ont guère joué dans l'histoire du genre humain que le rôle d'agens destructeurs chargés de venir, à longs intervalles, renverser les empires caducs, et imprimer au monde un profond et salutaire ébranlement.

GEORGE PERROT.

LE PRIEURÉ

TROISIÈME PARTIE (1).

XI.

Mlle Colombe avait seize ans passés. Il s'en fallait bien qu'elle fût svelte, déliée, légère comme Hyacinthe; toutefois elle n'était ni pesante ni courte. Son visage n'avait pas non plus le frais éclat de celui de sa sœur, ce qui n'empêchait pas que Mlle Colombe ne fût assez blanche avec une épaisse chevelure noire, naturellement un peu crêpée, et des yeux également fort noirs. Il est vrai que cette abondance de cheveux ne lui servait de rien pour ses parures, car elle avait grand soin de les disposer, malgré une inclination évidente, en nattes fuyantes et serrées qui passaient pour l'enseigne même de la modestie au couvent de M... Une chevelure si dépourvue de grâce n'avait d'autre avantage que de lui élargir le front, qu'elle avait étroit et couvert. L'arc des sourcils de Mlle Colombe était fait aussi du plus pur ébène; ces yeux qu'ils ombrageaient étaient pleins d'un feu très singulier, uniforme et caché, brûlant en silence sans jamais jeter d'éclairs. Jamais non plus ils ne devaient se mouiller de cette douce rosée des jeunes âmes attendries qui coule dans les regards; ils n'étaient faits ni pour rêver ni pour pleurer : c'étaient des yeux secs. Quant au nez..., mais on parcourrait la Champagne entière sans y rencontrer un nez grec, et il faut bien avouer que le nez de Mlle Fleuriel était mince jusqu'à l'excès. Ce n'est qu'un défaut négatif. Sa bouche était fort petite : un trait de

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 janvier 1866.

vermillon, rien de plus. Cette bouche riait quelquefois, mais sans aimer à rire. Colombe était un joli fruit vert de couvent fait pour mûrir très promptement au contact du monde; mais on voyait bien que pour être mûr il n'en serait pas moins acide.

Elle arriva dans un char-à-bancs qui le matin, au départ, comptait douze pensionnaires charmées de l'accident qui hâtait les vacances. Un vieux cheval pie, blanc et noir, menait l'équipage du couvent; l'automédon avait les cheveux ras sous un grand chapeau; il portait une longue jaquette noire boutonnée jusqu'à la bouche, et ce n'est que lorsqu'il se tenait debout qu'on pouvait distinguer cet habit-là d'une soutane. Une sœur converse était assise sur le devant de la voiture. Les douze fillettes empilées dans l'intérieur de cette machine roulante, juchées de ci, de là sur les bancs, les coudes serrés, les pieds sur leurs malles, les genoux à la hauteur du menton, prenaient l'air où elles en pouvaient prendre; on ne voyait qu'un pêle-mêle de frais minois et de robes noires aux portières. Ainsi chargé, tantôt droit, tantôt penché quand les voyageuses n'étaient point sages, toujours ballottant et gémissant, le char trottait depuis l'aurore du nord au sud, de l'est à l'ouest du pays, en chacun des lieux où il passait déposant une partie de son fardeau, une pensionnaire et une malle. Il s'en était déjà déchargé des neuf dixièmes avant d'arriver au Prieuré. Là, lorsqu'on entra dans la grande cour, à la vue de la chapelle, du cloître, de la porte gothique, le cheval hennit, la sœur converse se souleva sur son banc, le cocher se frotta les yeux, et il s'en fallut de peu que les pensionnaires ne laissassent échapper un cri de frayeur. Tout le monde s'était cru de retour au couvent.

Mme Fleuriel accourut : elle reçut dans ses bras la fille suivant son cœur, l'embrassa fort étroitement et se détourna comme pour cacher un pleur d'attendrissement qui la gagnait. Mlle Colombe, pendant ce temps, promenait autour d'elle des yeux qui n'étaient point du tout émus, mais qui n'en semblaient pas moins reprendre possession avec un certain plaisir du vieux logis de famille. — Ma chère maman, dit-elle d'une voix composée où la raillerie perçait à travers des inflexions caressantes, et moi aussi je suis bien contente de vous revoir.

— Ah! s'écria Mme Fleuriel en tirant décidément son mouchoir, que cela est bon à entendre! Je remercie Dieu de ne m'avoir pas tout pris à la fois. Il me reste une fille!...

Le grand char-à-bancs avait tourné dans la cour, la sœur converse saluait en se croisant les bras sur la poitrine, le cocher découvrait sa tête rasée, les pensionnaires faisaient à Colombe des signes d'adieu par les portières, et le cheval blanc et noir reprenait

le trot en passant sous la porte gothique. Mme Fleuriel, tenant toujours sa fille embrassée, se disait : « Voilà une petite-vérole qui sera venue à propos, si elle ne tue point trop de monde. » Saisissant alors Colombe par le bras, elle l'entraîna dans sa chambre.

— Colombe, lui dit-elle, j'ai eu bien souvent envie de vous écrire depuis trois mois; mais je sais que Mme la supérieure ouvre toutes les lettres adressées à ses pensionnaires, et j'avais à vous dire des choses...

— Mme la supérieure ouvre même les lettres qui nous viennent de nos parens, répliqua Colombe... Le croiriez-vous, maman? Il y a des pensionnaires à qui cela ne plaît point. L'année dernière, la plus âgée de tout le couvent entretenait avec son frère une correspondance... Il lui écrivait tous les jours. Eh bien! l'on a découvert qu'elle n'avait point de frère!...

— Quel scandale! s'écria Mme Fleuriel, qui s'était hâtée de fermer la porte et de pousser le verrou. Et jusque dans un couvent! Que peut-il donc arriver dans une maison profane où la mère est seule à veiller sur sa fille, où le père, incapable de sentir ses devoirs...

— Maman, interrompit Colombe en levant à demi les épaules et en souriant, est-ce de mon père que vous parlez?... Il faut pourtant que j'aille l'embrasser, et je vois que vous m'avez enfermée ici avec vous. Et Hyacinthe? où donc est-elle? Pourquoi ne l'ai-je pas encore vue?

— Je ne sais, dit Mme Fleuriel, si votre père et votre sœur se soucient beaucoup de vous voir. Ils sont en promenade ensemble, ils reviendront assez tôt... Mais écoutez-moi, Colombe... Votre sœur, vous le savez, n'est jamais sortie du logis. M. Fleuriel ne l'a point voulu. Votre père n'a jamais eu d'yeux et d'entrailles que pour votre sœur aînée.

— Oui, repartit Colombe avec un air de profonde indifférence, ils se sont toujours beaucoup aimés tous les deux.

— Oh! dit Mme Fleuriel avec énergie, n'allez pas en vouloir à votre père. Vous devez plutôt lui savoir gré de sa faiblesse et de son injustice. Il ne m'a point interdit de vous mettre au couvent parce qu'il ne vous aimait pas. Je lui en ai de la reconnaissance, moi qui vous aime. De cette façon, Colombe, vous avez reçu une éducation chrétienne, et vous êtes toujours ma fille; quant à Hyacinthe, je vous le dis, elle ne l'est plus...

— Maman, fit Colombe en fixant sur sa mère ses yeux noirs et hardis, que se passe-t-il enfin chez nous? Hyacinthe est donc bien changée?

On entendit le bruit de la carriole qui revenait de Vielmur, et

qui, tournant en ce moment l'angle de la route, entrait dans l'avenue des noyers. — Voici votre père et votre sœur, dit Mme Fleuriel à Colombe.

Celle-ci s'étant approchée de la croisée, Mme Fleuriel la rejoignit, et lui passant un bras autour de la taille :

— Si Hyacinthe n'avait pas été aujourd'hui à Vielmur quand vous êtes arrivée, lui dit-elle, vous ne l'auriez pas trouvée davantage à la maison. Il aurait fallu la chercher dans la prairie, là, sous ces frênes que vous voyez et que vous connaissez bien, et qui sait? plus loin peut-être, dans le bois...

— Dans le bois! répéta Colombe.

— Vous l'auriez vue revenir tout en pleurs, vous auriez vu votre père s'approcher d'elle et lui dire en la caressant : — Vous avez donc encore pleuré, Hyacinthe? — M. Fleuriel pense que les larmes de sa fille sont des perles. Il est vrai qu'elle se hasarde bien moins maintenant à pleurer.

La carriole avançait dans l'avenue. Comme elle passait devant un noyer plus jeune et moins touffu, Hyacinthe, apercevant de loin sa sœur à travers les feuilles, se mit à agiter son mouchoir.

— Il est vrai, répéta Mme Fleuriel, qu'elle se hasarde bien moins maintenant à pleurer, car elle ne se soucie plus de rougir ses yeux.

— Pourquoi? s'écria Colombe en se retournant brusquement. Qui peut lui faire craindre de se rougir les yeux? Qui vient donc au Prieuré?

— Vous le saurez, dit Mme Fleuriel. Votre modestie, Colombe, est destinée à souffrir plus d'une fois pendant votre séjour auprès de vos parens; mais maintenant venez. Vous le disiez tout à l'heure, il faut respecter les bienséances. Venez au-devant de votre père.

Mais Mlle Colombe se redressa tout à coup. — Non, fit-elle en frappant du pied. Dites-moi d'abord si l'on veut marier Hyacinthe.

— Si on le veut! s'écria Mme Fleuriel. Ce n'est pas moi sûrement qui le veux; mais venez, Colombe, je vous en prie. Nous nous reverrons bien ce soir.

Colombe respirait. — Ah! fit-elle, s'il n'y a que la volonté de mon père, Hyacinthe n'est pas encore mariée.

— Qui sait? dit Mme Fleuriel en l'entraînant hors de la chambre. Si l'on vous avait appris là-bas au couvent que votre pauvre mère était moquée, maltraitée, bravée en face, réduite à rien dans sa maison, vous ne l'auriez pas cru... Et pourtant rien n'est plus vrai, ma chère fille, vous le voyez bien.

— Oui, reprit Colombe d'un air de menace, je vois bien que c'est

l'effet de la maladie de Mlle Hyacinthe que de vouloir devenir la maîtresse chez nous.

On peut dire que le baiser de sa fille cadette fut pour M. Fleuriel une des plus grandes surprises qu'il eût jamais éprouvées au monde. Colombe appuya ses lèvres de toute sa force sur les deux joues paternelles; il crut même sentir distinctement qu'elle le serrait dans ses bras, et, ma foi, il lui rendit son étreinte, car c'était son sang après tout. Et puis, quittant son père, Colombe se jeta au cou d'Hyacinthe et se mit à l'embrasser en murmurant des petits mots de tendresse à son oreille. — Ma belle Hyacinthe, disait-elle, ma chère sœur! — Et elle recommençait à la baiser; cette grande embrassade n'aurait jamais pris de fin, si Colombe n'avait senti qu'on la tirait par sa jupe. Elle se douta bien que cet avertissement lui était donné par sa mère; mais, bien loin d'en être touchée et d'y obéir, elle passa son bras sous celui de sa sœur. — Hyacinthe, lui dit-elle, allons au jardin ensemble, je vous prie.

— Je le veux bien, dit Hyacinthe.

— Que cela est donc surprenant! lui dit Colombe quand elles furent à quelque distance de la maison. Chaque année, vous êtes plus jolie et toujours plus fraîche que moi. Et pourtant..., Hyacinthe, ayez donc confiance en votre sœur, et confessez-lui que vous n'êtes point du tout malade.

— Mais en effet, dit Hyacinthe avec un triste sourire, je ne suis pas malade.

— Votre réponse est moins franche qu'elle ne le semble, reprit Colombe. Elle me prouve bien que vous ne faites pas plus de cas de moi que l'an passé. Vous n'oubliez jamais que je suis la plus jeune, et vous me traitez comme une enfant.

— Oh! que non! répliqua vivement Hyacinthe. Je suis au contraire très disposée à vous regarder comme plus sage que moi. D'abord vous êtes bien plus savante, et je me suis aperçue plusieurs fois que vous aviez des idées formées sur mille choses que j'ignore. Vous avez aussi bien plus d'esprit.

— Pour cela, c'est moi qui le nie, s'écria Colombe avec un air de naïveté parfaite. Vous voyez que ce que j'en ai ne me tourmente point. Vous au contraire, Hyacinthe, vous avez trop d'esprit pour jamais pouvoir être heureuse.

— Je ne sais, dit Hyacinthe, ce que le plus ou moins d'esprit que j'ai ou que je n'ai pas peut faire pour mon bonheur, et je ne comprends pas bien ce que vous voulez me dire...

— Ce que je veux dire, répliqua Colombe, je n'en sais rien. Je ne vous ai pas vue depuis bientôt un an. Notre mère m'a dit tout à l'heure que vous ne cessiez plus de pleurer. Vous m'avez bien caché

cela dans vos lettres. Mon premier mouvement a été d'espérer que je pourrais vous consoler; mais comment y réussirais-je, si vous ne m'y aidez pas un peu? Je ne connais pas la cause de votre chagrin. Ah! je voudrais bien la connaître! Hyacinthe, si vous aimez un peu votre petite sœur...

— Je vous aime, Colombe, dit Hyacinthe en s'efforçant encore de sourire, parce que vous devenez aimable. Je vois avec bien du plaisir que vous n'êtes plus la même qu'autrefois, et que vous me témoignez une amitié bien plus grande. C'est sans doute parce que vous me croyez souffrante et affligée. Cela prouve la sensibilité de votre cœur, et il me semble, quand j'y pense, que je n'étais pas très juste envers vous l'an dernier.

— Ce n'est pas vous qui étiez injuste, repartit Colombe en s'arrêtant devant la clôture du jardin. J'avais de mauvaises pensées à votre sujet. Je vais même vous avouer que la première qui m'est venue, lorsque notre mère m'a appris que vous aviez l'esprit si malade, c'est que... Mais je n'ose vous en dire plus...

— Il faut oser, dit Hyacinthe.

— C'est que vous n'étiez pas assez pieuse.

Elle s'interrompit tout à coup, n'étant point fâchée de s'interrompre et trouvant à sa portée la diversion qu'elle cherchait. Ses yeux, s'étant levés par hasard, venaient de rencontrer au loin le grand presbytère, que frappaient alors les rayons du soleil couchant.

— Quoi! dit-elle, quel événement! Que veulent dire ces fenêtres ouvertes? L'abbé Joye s'est donc déterminé à faire prendre l'air à ce grand tombeau?

Hyacinthe se tut. Elle ne pouvait supposer que Mme Fleuriel n'eût pas informé sa fille cadette de la présence de Philippe Montgivrault à Fourières et que Colombe en ce moment ne jouât pas l'ignorance. Ce fut assez de cette pensée pour refouler au fond de son cœur la confiance déjà prête à se faire jour sur ses lèvres, et pour détruire soudainement le charme qui commençait. Le soupçon lui vint même confusément que Colombe faisait plus que de simuler l'ignorance, qu'elle remplissait un rôle, qu'elle lui avait été envoyée par sa mère pour surprendre ses confidences, et que tout ce langage insinuant et tendre, si nouveau dans sa bouche, n'était qu'un piége.

— Et à ce propos, dit Colombe, qui ne s'apercevait pas encore de l'effet qu'elle avait produit, je vais vous demander des nouvelles de l'abbé.

— Il est bien portant, mais retournons à la maison.

— Retournons, si vous voulez, reprit Colombe d'une voix toujours aussi douce. Il s'en faut pourtant que je vous aie dit tout ce que j'avais à vous dire. Je remarque aussi que vous avez trouvé le

moyen de ne rien me répondre, mais là, rien... en sorte que me voilà forcée de conclure des choses bien fausses sans doute du peu que je sais.

— Vraiment! fit Hyacinthe en retirant vivement son bras passé sous celui de sa sœur. Et quelles sont ces choses fausses que vous concluez, je vous prie?

— D'abord que cette maison ne vous plaît plus.

— Est-ce tout?

— Et puis... Mais je ne fais encore en ce moment, je vous assure, que répéter ce que m'a dit notre mère. C'est elle qui prétend que vous n'aimez plus cette maison. Elle ajoute que vous désirez passionnément d'en sortir.

Hyacinthe prit encore une fois le parti de se taire.

— C'est ce qui m'a conduite à une réflexion bien naturelle et qui vous étonnera pourtant, reprit Colombe, car j'ai beau faire, vous vous obstinez à me considérer comme une petite fille. Voulez-vous que je vous la dise?

— Certes, fit Hyacinthe, cette réflexion pourrait bien n'être pas très obligeante pour moi, ma chère Colombe; je n'en suis que plus curieuse de la connaître.

— Oh! elle est bien simple, et ce n'est pas la peine de prendre cet air fâché. Je sais depuis une heure que vous n'aimez plus le Prieuré et que vous souhaitez de le quitter. Aussitôt je me suis mise à chercher dans ma tête le moyen que vous avez d'arriver à votre idée. Je n'en ai trouvé qu'un seul, et c'est de vous marier.

— Colombe! s'écria la pauvre Hyacinthe.

Colombe se pencha à son oreille. — C'est donc là votre rêve? lui dit-elle.

Hyacinthe n'avait point trouvé la force de répondre; d'ailleurs elle n'en aurait pas eu le loisir; Colombe n'eut pas davantage celui de continuer. Un bruit de pas lointains, qui retentissait au bout de l'allée derrière elles, leur fit en même temps retourner la tête à toutes deux. Hyacinthe tressaillit et murmura deux ou trois mots inintelligibles. Colombe était demeurée à son tour immobile et muette de surprise. Ces pas étaient ceux de l'abbé Joye et d'une autre personne qui l'accompagnait, un jeune homme dont la tournure n'était pas inconnue à la pensionnaire du couvent de M..... Il portait la tête haute, et cependant ne dépassait pas le coude de M. le curé.

A mesure qu'ils s'avançaient tous les deux, le voile tombait des yeux de Colombe. Les fenêtres du grand presbytère ouvertes, les réticences d'Hyacinthe durant l'entretien qu'elles venaient d'avoir ensemble, sa prudence inaccoutumée, son trouble en ce moment,

l'exaspération de Mme Fleuriel, tout lui était expliqué : le prétendant d'Hyacinthe n'était pas à venir, il était venu ! Mlle Colombe avait toujours eu la mémoire active et nette. La preuve qu'elle reconnaissait Philippe Montgivrault, c'est que ses lèvres minces tremblaient. Pourtant elle ne dit rien. L'abbé Joye et Philippe n'étaient plus qu'à une faible distance, et le premier cria : — Bonjour, Colombe !... Mais elle était déterminée sans doute à ne point le voir et à ne point l'entendre, elle avait besoin de réfléchir dans la solitude; peut-être était-elle aussi bien effarouchée de la présence inattendue de cet étranger, qui venait avec le curé de Fourières et qui était un jeune homme... Elle se détourna donc et s'éloigna d'un pas lent, mesuré, composé, l'allure du couvent qu'elle avait subitement retrouvée.

Philippe était revenu de Vielmur dans la carriole, assis à côté d'Hyacinthe, derrière M. Fleuriel, car ce n'était plus la jeune fille alors qui conduisait le bidet; elle avait remis les rênes à son père. Les deux jeunes gens n'avaient échangé que quelques mots de politesse durant le chemin; Philippe était descendu à Fourières. En le revoyant au bout de si peu de temps et après qu'il l'avait quittée si froidement, elle n'eut qu'une pensée : c'est que son pressentiment se réalisait, que Philippe allait partir et qu'il venait prendre congé. Il ne lui adressa qu'un salut muet en l'abordant; il comptait apparemment sur l'abbé pour nouer l'entretien : celui-ci avait un sujet tout naturellement trouvé dans l'arrivée inattendue de la pensionnaire. Il se plaignit avec un tremblement mal déguisé dans la voix que Colombe n'eût point voulu prendre garde au bonjour qu'il lui avait envoyé du fond du jardin. Hyacinthe savait bien qu'il se souciait peu des caprices de Colombe, ne l'ayant jamais aimée; elle le regardait, la tristesse peinte sur son visage, et la mine au contraire à moitié triomphante, à moitié embarrassée de Philippe, tout lui disait qu'elle ne se trompait point. Elle avait donc eu cent fois raison la veille de penser que sa destinée amère ne lui épargnerait aucune douleur, et, sûre que Philippe s'éloignerait, d'être persuadée que ce serait trop tard. Il partait à cause de ce qui s'était passé le matin même à Vielmur, peut-être pour échapper à de certaines suggestions indiscrètes de son propre cœur, certainement pour fuir un commencement d'engagement qu'il n'avait pas pris, mais qu'il avait si bien failli prendre; il partait... Hyacinthe s'en croyait si sûre que, comme il venait de prendre la parole et s'excusait de se présenter au Prieuré sans s'être fait annoncer auparavant, elle fit un geste pour l'arrêter, et, plus pâle que les lis qui fleurissaient autour d'elle, acheva la phrase. — Vous êtes venu, lui dit-elle, pour nous apprendre que vous songez à quitter Fourières?

— Quoi! mademoiselle, s'écria Philippe, M. le curé vous avait donc déjà vue depuis mon retour à Vielmur?

— Non, fit l'abbé tout en poussant du bout de son soulier les cailloux de l'allée, non vraiment.

— Et comment Mlle Hyacinthe saurait-elle cela, répondit le jeune homme, si vous ne le lui aviez point dit?

— Ah! dit l'abbé, c'est qu'elle l'a deviné.

Philippe d'abord ne répondit pas : il éprouvait une sensation extraordinaire; un souffle tiède, impétueux et doux venait encore de se faire jour dans cette âme étroite et glacée. Jamais rien ne l'avait étonné si fort que cette prescience et cette double vue d'Hyacinthe dont il était l'objet. Hyacinthe, ayant pénétré le secret des résolutions de sa sagesse, et, comme disait l'abbé Joye, deviné qu'il partait, lui paraissait bien plus belle que jamais il ne l'avait vue. Ces tendres créatures nées pour aimer le sont aussi pour qu'on les aime, et savent arracher quelquefois ce qu'on ne voudrait point leur donner. C'était la seconde fois depuis le commencement du jour que Philippe reconnaissait la force du charme dont il se trouvait enveloppé à son insu et malgré lui lorsqu'il approchait de la jeune fille; ce fut la seconde fois aussi que, se voyant menacé, il ne songea pas immédiatement à se défendre.

— Mon départ, balbutia-t-il, n'est point encore une chose arrêtée. Je le prévois seulement...

— Certainement, interrompit l'abbé, il ne fait que le prévoir; mais dans la crainte où il est que ses prévisions ne se réalisent, il n'a pas voulu remettre...

— J'ai voulu au plus tôt vous remercier, mademoiselle, reprit Philippe, vous remercier bien sincèrement de l'accueil que j'ai reçu chez vous.

M. Fleuriel, qui arrivait, coupa court au compliment du jeune homme. — Ai-je bien entendu? demanda-t-il. Retournez-vous à Paris?

Mais tandis que Philippe recommençait, non sans un embarras croissant, l'explication qu'il avait déjà donnée, M. Fleuriel sentit le bras de sa fille qui s'appuyait sur le sien; il la regarda; elle secoua furtivement la tête et lui fit signe que Philippe ne partirait pas.

Ce qu'elle pourrait faire pour l'en dissuader, — et ce n'était pas encore assez, — pour lui en enlever jusqu'à la pensée, jusqu'au souvenir même de cette pensée qu'il avait eue, ce qu'elle allait tenter de hardi, elle n'en savait rien. Elle s'en fiait à l'inspiration du moment, à la vivacité de son esprit, à l'ingénuité de son cœur, au hasard, à la Providence, à Dieu. Il faut avoir vécu bien longtemps, il faut être homme sans doute pour hésiter à faire intervenir Dieu

dans ses espérances, dans ses joies, dans ses douleurs; Hyacinthe était femme, elle avait vingt ans, et jamais elle ne s'était senti tant d'adresse, tant de détours et de courage; elle était sûre de la victoire, elle se disait : Il restera! L'idée ne lui vint même pas de se repentir du mouvement imprudent qui lui avait échappé et qui avait fait si clairement voir à Philippe qu'il était aimé. Ne fallait-il pas bien qu'il le sût pour arriver à l'aimer à son tour? Et quand même il n'en viendrait point à l'aimer, elle voulait qu'il restât pour remplir sa solitude, pour peupler son cœur, plus désert encore sans lui que la maison, pour la faire souffrir peut-être, mais au moins pour lui laisser le goût de vivre.

M. Fleuriel invita Philippe à se reposer un moment au parloir (on sait que le salon se nommait ainsi au Prieuré). Tout le monde s'y rendit ensemble. Chemin faisant, l'abbé en revint à penser à Colombe et témoigna de nouveau le désir de la voir. Philippe, marchant à côté d'Hyacinthe, lui demanda quel âge avait sa sœur et si elle lui ressemblait; puis, se ravisant, il ajouta que cela n'était guère probable au moins en ce qui concernait l'humeur et la tournure de l'esprit, leur éducation à toutes deux ayant été si différente. Hyacinthe lui répondit que Colombe avait bien plus de mérite qu'elle-même, et que c'était un grand malheur qu'on ne l'eût pas envoyée au couvent comme sa cadette. Il sourit : elle vit qu'il la comprenait et se dit qu'il verrait bien aussi ce que pouvait une fille ignorante! Tout en continuant de causer, elle ne cessait point de songer au plan qu'elle devait former pour le garder à Fourières. Comme on entrait dans le salon, elle s'assit en pensant que le moment était venu où les puissances d'en haut devaient la secourir et lui fournir le moyen qu'elle cherchait. La porte s'ouvrit; on vit apparaître la pensionnaire du couvent de M....

XII.

Mme Fleuriel escortait la seule fille qui lui restât; elle aurait aussi bien pu demeurer dans sa chambre; qui se fût attendu à la voir paraître, quand elle n'y était point forcée, pour un visiteur qui se nommait Montgivrault? Mlle Colombe, marchant la première, entra toute droite les yeux baissés. Elle portait la robe noire du couvent, et par-dessus un large ruban de moire bleue en sautoir, qui était la marque d'honneur dans la grande classe. Studieuse et sage, elle tenait un livre à la main. L'abbé vint à elle, prêt à l'embrasser; elle recula doucement et s'inclina comme une fille pieuse et bien née, qui sait ce qu'elle doit à un prêtre, mais qui n'est point fâchée de

lui rappeler ce qu'il se doit à lui-même : or un prêtre doit-il jamais embrasser une jeune personne? L'abbé demeura quelque peu surpris : il n'aurait pu dire pourquoi ce beau salut lui rappelait la fameuse embrassade de Philippe à son arrivée à Fourières; mais il est certain que dans son esprit et sa mémoire ce salut et cette embrassade se trouvèrent soudainement liés. Mlle Colombe fit ensuite quelques pas dans la chambre; elle n'avait pas encore pris garde à l'étranger qui était là, elle semblait ignorer jusqu'à sa présence. M. Fleuriel la lui signala. Il ajouta qu'elle devait bien se souvenir de M. Montgivrault et de sa famille, à commencer par le doyen Verdelot, qui l'aimait fort.

— Je ne me souviens pas, dit-elle d'une voix claire.

Puis elle alla s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre, toujours flanquée de sa mère, qui s'assit devant elle. Alors elle ouvrit son livre.

De toutes ces choses insolites qu'elle venait de dire ou de faire en trois ou quatre minutes, aucune ne choqua plus fort M. Fleuriel que ce livre ouvert. Il crut au moins en devoir faire des excuses à Philippe. Le petit homme était tout rouge de dépit; cependant il ne perdit pas contenance et répondit poliment qu'aimant lui-même si fort la lecture, il n'était pas étonné que les autres l'aimassent, et que cette passion de s'instruire faisait grand honneur à Mlle Colombe. La pensionnaire releva la tête et fixa les yeux sur ce hardi personnage qu'elle n'avait pas voulu reconnaître et qui la désignait par son nom. Les yeux de Mlle Colombe étaient justement le contraire de ceux de Philippe, ils brûlaient et ne brillaient point. Quand on rencontre de ces yeux-là et qu'on a vingt ans, on peut bien oublier qu'on est philosophe. La rougeur de Philippe redoubla; mais il pensa que sa dignité ne lui permettait point de laisser tomber ce défi que lui jetait une petite fille; il demanda ce que c'était que ce livre que lisait Mlle Colombe et qui semblait l'intéresser si vivement. Elle lui répondit que c'était le *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales.

— On pourrait appeler saint François de Sales l'apôtre de la grâce, dit l'abbé, dont le visage s'éclaira. C'est le plus aimable des saints.

— Aimable! s'écria Colombe. — Sûrement ce n'était pas le côté doux et souriant du saint qu'on envisageait au couvent de M..., et cette appréciation de l'abbé faisait plus que de la surprendre; elle en était presque scandalisée.

— Mais, ma fille, reprit-il, je ne sais si c'est bien là une lecture de votre âge?

— Monsieur le curé, dit Colombe, vaudrait-il mieux faire comme

ma sœur et lire des livres frivoles... que sais-je? peut-être des romans!

— Où avez-vous pris que votre sœur lise des romans? s'écria M. Fleuriel.

— Où avez-vous pris cela? répéta l'abbé, qui ne se possédait plus. Prenez garde de mentir.

Dans le premier mouvement de son indignation, Hyacinthe s'était levée prête à la riposte; mais ce ne fut qu'un éclair de courage, et devant une réflexion qui lui vint tout s'évanouit. — Laissez dire Colombe, mon père, balbutia-t-elle. Je ne lis pas de romans plus que d'autres livres. Je suis une ignorante, moi; j'en suis bien fâchée.

Elle se laissa tomber sur sa chaise et y demeura immobile, observant Philippe et sa sœur. Dans son trouble, elle se croyait le jouet d'une vision folle, car elle trouvait en les regardant qu'ils n'étaient point du tout différens l'un de l'autre, qu'ils avaient les mêmes gestes, rapides, secs et pourtant cadencés; leurs voix prenaient aussi par instans les mêmes inflexions aigres et prêcheuses; ils aimaient tous les deux les livres et méprisaient qui ne les aime point. — Où donc ont-ils appris à se ressembler? se demanda-t-elle; puis elle pensait qu'entre les enseignemens qu'ils avaient reçus au couvent de M... et chez l'avocat Montgivrault il y avait un abîme! Elle ne savait point que la même froideur règne aux deux pôles du monde. Seulement, si tout était glacé chez Philippe, l'âme et l'humeur, dans la pensionnaire de M... il n'y avait peut-être que l'âme.

— Pour moi, dit Philippe avec son emphase ordinaire, je ne pourrais prendre parti entre Mlle Colombe et M. le curé. Je connais peu les saints, et ce n'est point de ce côté-là que j'ai dirigé mes études; j'ai ouï dire cependant que saint François de Sales n'était pas un saint ordinaire et que ses ouvrages valaient la peine d'être lus.

— En vérité! s'écria Mlle Colombe, voilà bien de la condescendance; mais ces propos-là ne m'étonnent point, les ennemis de la religion n'en tiennent pas d'autres. — « Ils ont ouï dire, ils n'ont point lu. » C'est ce qui fait toute leur force.

— Ah! s'écria Mme Fleuriel, que cela est bien dit!

— Au reste, reprit Colombe en levant les épaules, je ne suis qu'une enfant, je n'ai point le don de convertir, et je me soucie peu de ce que disent ces gens-là. Seulement leur langage me fait pitié.

— Colombe! s'écria M. Fleuriel.

— Colombe! répéta l'abbé.

— Oh! oui, reprit-elle en regardant de nouveau Philippe, une grande et profonde pitié.

Peut-être, — car les dévotes ont parfois de la charité, — peut-

être savait-elle bien que ce regard adoucirait aux yeux de Philippe l'impertinente amertume des paroles qu'il accompagnait; mais ce ne fut pas tout : il inspira au jeune philosophe un détachement soudain de sa philosophie et une audace extraordinaire pour lui répondre; sans doute elle ne comptait pas sur ce dernier effet de ses pieux dédains.

— Mademoiselle Colombe, dit-il avec un feu qu'on ne lui avait jamais vu, vous êtes bien sévère, et il n'est pas aisé de disputer avec vous.

— Je ne tiens pas à disputer, répondit-elle d'un ton si bref qu'il hésita un moment.

— Il faut, reprit-il, que vous soyez bien disposée à me traiter en ennemi, puisque vous refusez de vous souvenir que nous avons été amis autrefois.

— Que voulez-vous? dit Colombe. Je n'ai pas de mémoire, moi, et l'on ne m'en donne point.

Philippe cette fois était bien battu, et se leva pour se retirer. L'abbé Joye l'imita. Le jeune homme était en proie à des mouvemens que jamais il n'avait ressentis; une flamme étrange s'était allumée derrière le voile brillant de ses yeux; ses belles mains d'évêque serraient convulsivement le bord de son chapeau. Hyacinthe attendait qu'avant de sortir il vînt la saluer en particulier; mais il l'oublia sans doute. Il se contenta de s'incliner au moment de franchir le seuil du parloir; elle ne s'y trompa point : ce salut, qui paraissait s'adresser à tout le monde, n'était que pour Colombe. Quand Philippe fut dans la cour, il marcha seul en avant, sans songer à l'abbé, qui venait derrière lui, et à M. Fleuriel, qui avait voulu les accompagner tous les deux jusqu'à l'avenue.

M. Fleuriel de son côté ne pensa guère à s'offenser de la distraction de son hôte. Il saisit l'abbé par le bras. — Eh bien! monsieur le curé, lui demanda-t-il, que pensez-vous de tout cela?

— Dieu le sait, dit l'abbé.

— Et vous, reprit M. Fleuriel, ne vous en doutez-vous pas? Quand j'ai envoyé cette petite fille au couvent, qui m'aurait dit qu'on me renverrait...

— Un docteur, fit l'abbé.

— Un diable, continua M. Fleuriel.

— Hélas! j'en conviens, dit l'abbé en soupirant, ce n'est point la colombe de l'arche : elle n'a pas rapporté le rameau d'olivier à la maison.

Philippe s'arrêta, et ils se turent.

— Monsieur, dit M. Fleuriel, j'espère encore vous revoir avant que vous ne quittiez Fourières.

— Je l'espère aussi, s'écria Philippe, car il se peut que je ne parte point.

M. Fleuriel regagna la maison en quatre enjambées, et, entrant dans le parloir comme la foudre, il courut embrasser Hyacinthe. — Il ne s'en va plus, lui dit-il à l'oreille. Ah! votre sœur en avait pourtant fait assez pour le décider à partir.

Hyacinthe eut un sourire déchirant.

— Comme vous vous trompez! dit-elle. C'est ma sœur au contraire qui le décide à rester.

— Voyez comme ils se parlent bas, disait de son côté Mme Fleuriel à sa chère Colombe. Qui sait? M. Montgivrault vient peut-être bien de se déclarer.

— Maman, dit Colombe à voix haute, comment se peut-il que ce petit Philippe ait osé revenir à Fourières, où tout le monde sait qu'il a fait mourir son oncle de chagrin? Ce pauvre doyen avait toujours l'espérance de revoir son neveu, il ne se lassait point de l'attendre, cela fendait le cœur. Il disait, il est vrai, pour excuser ce méchant enfant, que son tuteur le retenait à Paris. Est-ce que vous croyez cela? Pensez-vous, maman, que si l'on voulait me séparer de vous, me tînt-on même enfermée dans un cachot, je ne saurais pas bien m'échapper?

— Oh non! Colombe, dit Mme Fleuriel, je ne le pense pas.

— C'est qu'il aimait mieux son oncle Montgivrault que son oncle Verdelot, allez, maman, ou plutôt c'est qu'il n'aime rien au monde. Il paraît que M. Montgivrault le tuteur est un grand impie...

— Un homme abominable, interrompit Mme Fleuriel, et il a fait un digne élève. Avez-vous vu, Colombe, sur quel ton ce petit Philippe parle des saints?

— Oh! pour petit, fit Colombe avec un grand éclat de rire, il ne peut nier qu'il le soit. Il faut des yeux complaisans pour lui voir la taille d'un homme.

— C'est le roi des nains, dit Mme Fleuriel.

— Mais ce qu'il n'a point eu d'avantages physiques, il le regagne en arrogance. C'est une qualité qu'il a montrée de bonne heure. Il avait quinze ans, je crois, quand il quitta Fourières avec sa mère, Mme Ursule, et déjà...

— Cela se croyait un personnage! grommela Mme Fleuriel.

— Je ne pouvais le souffrir, continua Colombe. Quand il me rencontrait avec Hyacinthe, il me renvoyait toujours; je ne veux pas en faire un reproche à ma sœur, mais elle ne me défendait point, elle s'en serait bien donné de garde : elle aimait bien mieux demeurer seule avec lui.

— Oh! certes, dit Mme Fleuriel, Hyacinthe ne le hait point.

— On conserve volontiers ses goûts d'enfance, et ces souvenirs sont bien forts, dit Colombe; mais comprenez-vous, maman, que M. le curé garde une amitié si grande à un jeune homme qui lui a témoigné tant d'ingratitude, et qui du reste n'a point de religion?

— Peuh! répondit Mme Fleuriel, c'est que M. le curé...

— Je crois, dit Colombe, que l'abbé Joye est un prêtre bien facile.

— C'est possible, répliqua Mme Fleuriel. Quant à moi, Colombe, je vous l'avoue, j'honore les prêtres de tout mon cœur, mais je ne les aime point.

— Parce que vous n'avez jamais connu que celui-là, maman, dit Colombe, et que justement il est trop aimable. Ah! je préférais de beaucoup M. le doyen. Malheureusement il y a une chose qui lui nuit dans mon esprit, le pauvre homme, c'est que ce petit Philippe lui ressemble.

Hyacinthe et son père, assis à l'autre bout du parloir, écoutaient ce dialogue étrange. Hyacinthe tenait les yeux fermés. M. Fleuriel avait pris sa main dans les siennes. La colère le faisait de temps en temps bondir sur sa chaise, mais un serrement de la main d'Hyacinthe l'avertissait aussitôt que, pour l'amour d'elle, il devait se contenir. Alors il essayait de lui parler tout bas. — Hyacinthe, lui disait-il, puisque vous ne voulez point que ce soit moi qui les punisse, je vous en prie, punissez-les donc vous-même. Autrefois vous n'étiez pas si patiente, vous vous seriez bien défendue! On vous accusait même d'être trop rude. Ah! vous êtes bien changée.

— Je n'ai plus de courage, répondit Hyacinthe.

Et, laissant aller sa tête sur l'épaule de son père : — Quant à vous, lui dit-elle, on ne vous craint pas ici. Vous ne pouvez rien faire pour moi que de m'aimer.

La nuit tombante ensevelissait rapidement cette vaste pièce, obscure même au milieu du jour, grâce aux vieilles boiseries de chêne qui recouvraient la muraille. Le manteau de la cheminée, fait de pierres blanches, projetait seul encore un peu de clarté. C'est là que jadis s'asseyait le prieur devant l'âtre immense, et le même esprit morose qu'autrefois régnait dans ce lieu, tout plein à jamais du souffle monacal. On entendait au dehors le vol tournoyant des chauves-souris qui battaient les vitres des croisées. Il s'était fait depuis quelques instans un grand silence dans le parloir.

— Colombe, dit Mme Fleuriel, c'est vous qui faisiez autrefois la prière du soir, parce que vous étiez la plus jeune. Depuis que vous êtes au couvent, on ne prie plus ici.

— Oh! maman, répondit Colombe, je suis bien sûre que vous priez, vous.

— Nous pourrions, dit Mme Fleuriel, reprendre cette pieuse coutume.

— Je le veux bien, fit Colombe. Je vais dire la prière; mais, maman, la dirai-je pour tout le monde, ou seulement pour nous deux?

— Hyacinthe fera semblant de l'entendre, répliqua Mme Fleuriel. Elle rêvera pendant ce temps-là. Quant à M. Fleuriel, il est bien libre de ne point s'y associer; il peut aller faire un tour de jardin.

— Et pourquoi donc? s'écria M. Fleuriel. Pourquoi ne m'y associerais-je point, ne fût-ce que pour prier Dieu de vous rendre toutes les deux meilleures?.. Au surplus, ajouta-t-il, je crois que Dieu lui-même n'y peut plus rien.

Et il se leva, tenant toujours la main d'Hyacinthe, car il ne voulait point qu'elle demeurât après lui. Elle ne lui résista pas et se laissa conduire; mais au moment où ils allaient sortir, toutes les indignations qu'elle refoulait depuis si longtemps au fond de son cœur éclatèrent soudain sur ses lèvres comme une fanfare de vengeance : — Colombe, s'écria-t-elle, je vous laisse le soin de prier pour moi!

. . . . . .

Le jour est sans fin, le ciel écrasant, la nature vide. Plus de désirs ni d'espérances, plus même de regrets. Le passé n'est plus, l'avenir ne peut plus être. Hyacinthe, depuis le matin, reste assise au bord de son lit, les yeux secs. La pensée de ce qui arrive dans cette funeste maison lui arracherait plutôt un sourire que des pleurs. O Colombe, êtes-vous si experte à seize ans dans l'art de trahir, formée si vite dans un couvent? L'aventure vraiment est plaisante! Et Hyacinthe songe à son père, qui s'obstine à douter encore. C'est que vous êtes aussi sa fille, ô Colombe, c'est qu'il ne veut point vous condamner pour la seule intention de trahir; il attend, pour oser y croire, que la trahison soit commise... Mais Hyacinthe, qui avait tant de fois jadis bercé sa jeune sœur dans ses bras, Hyacinthe se souvenait bien de n'avoir jamais vu briller sur le visage de l'enfant une lueur sortie de l'âme. — Colombe, vous aviez en naissant ce terrible vermillon sur une lèvre trop mince, vous aviez ces mêmes yeux noirs brillans en silence! Et comme déjà vous étiez habile à vous déguiser et à mentir! Aussi l'on espérait en vous alors à la maison, et il n'y avait pas que votre mère qui vous aimât. Hyacinthe était la seule que vous n'abusiez point, parce qu'elle vous voyait de plus près dans vos jeux et dans l'indiscrétion de vos colères. Elle savait bien que votre cœur était glacé et qu'elle n'y tenait guère de place; mais qui lui aurait dit que, non contente de ne jamais lui rendre la tendresse qu'elle vous donnait, vous en voudriez un jour à sa vie, et que vous viendriez la lui prendre?...

Colombe était dans la chambre de sa mère, et sa mère lui disait :

— Ce n'est pas vous, Colombe, qui m'avez jamais trompée.

— Et je ne vous tromperai jamais, maman, répondit Colombe de ce grand air assuré qui est l'accompagnement ordinaire de la candeur.

La pensionnaire ne quittait plus ni jour ni nuit l'aile maternelle. Le jour, elle prenait part aux redoutables travaux de Mme Fleuriel, et six heures durant, sans se plaindre, ourlait un des bords du nuage de toile; quand sa mère prenait l'aiguille, elle tenait les ciseaux. La nuit elle dormait là, dans la chambre de sa mère, sur une couchette joignant le lit. On s'éveillait le matin en médisant d'Hyacinthe et de Philippe, de M. Fleuriel et de l'abbé, surtout d'Hyacinthe. Mme Fleuriel faisait remarquer à Colombe que ce n'était point Hyacinthe qui voudrait dormir si près d'elle, de crainte qu'on ne l'entendît rêver. Ce n'était pas Hyacinthe qui eût voulu exposer le secret de ses pensées aux trahisons du sommeil.

Mais Colombe, la bonne petite Colombe, innocente et pure, ne redoutait rien. La nuit précédente pourtant, sur le matin, il lui était arrivé de rêver. Sa mère l'avait entendue se débattre en dormant et dire : — Je ne veux point me marier, moi, comme ma sœur! Je ne veux point sortir d'ici! — Et c'est ce dernier mot qui mettait l'excellente Mme Fleuriel en peine. — *Ici!* — Était-ce la maison maternelle? était-ce le couvent? Elle demanda donc à sa fille l'explication de cet « ici » qui l'embarrassait. Colombe baissa la tête, hésitant à répondre. Il lui en coûtait d'avouer à sa mère que bien qu'elle l'aimât de tout son cœur, elle avait d'autres attachemens presque aussi forts, et que le Prieuré lui plairait moins encore que le couvent. Mme Fleuriel se hâta de l'assurer qu'elle y retournerait pour un an, dès que la petite vérole serait passée; Colombe témoigna qu'elle en serait ravie. Mme Fleuriel s'écria qu'Hyacinthe le serait encore bien plus qu'elle, ne souhaitant rien avec plus d'ardeur que de voir sa sœur quitter la maison.

Le nom d'Hyacinthe devint une occasion pour Colombe de faire observer à sa mère que Philippe Montgivrault ne s'était point hasardé à reparaître au Prieuré depuis trois jours. — Je le crois bien! dit Mme Fleuriel en se pâmant de rire, vous lui en avez ôté l'envie.

XIII.

Philippe Montgivrault vivait retranché dans la bibliothèque de son oncle comme dans une forteresse; l'ennemi dont il redoutait les assauts était un ami : c'était l'abbé Joye. Bernardine, confuse et scandalisée, avait dû par trois fois répondre à M. le curé, qui se présentait à la porte du logis, que le maître était absent. Si Philippe

avait tant de répugnance à recevoir cette visite, c'est qu'il savait bien que l'abbé lui parlerait d'Hyacinthe et ne lui parlerait pas de Colombe.

La bibliothèque de feu le doyen Verdelot, qui occupait le dernier étage du grand presbytère, était une vaste pièce rectangulaire, éclairée du plus beau jour. On y voyait deux ou trois tables et force rayons de chêne sur la muraille qui fléchissaient sous le poids des livres; ce qu'on y trouvait de plus rare, c'étaient les siéges. Il y en avait tout juste autant que de tables; mais un maître de rhétorique, même dévoré de l'amour des figures, aurait hésité à donner le nom de *commodités de la conversation* à ces trois chaises de paille. Le doyen, qui était un savant homme, avait songé aux meubles de l'esprit avant de se soucier de ceux du corps; pour rassembler les derniers, il avait compté sur son neveu, sachant bien qu'un grand établissement comme celui qu'il avait rêvé ne se fonde pas en un jour, que les héritiers sont faits pour continuer l'œuvre de leur auteur, et que c'est à cela du moins que l'héritage est bon, en quoi M. le doyen se trompait et ne voyait qu'un côté des choses, car l'héritage a encore une autre utilité : il sert à faire des ingrats. Des demeures éternelles, l'ancien curé de Fourières devait amèrement méditer sur cette vérité terrestre, s'il pouvait voir son neveu faire en ce moment ce qu'il faisait. Les morts ne reprennent point leurs dons, à quoi bon ménager les morts? Assis devant la même table où le doyen avait écrit durant dix ans, et dans les derniers temps posé ses mains tremblantes, feuilletant un livre que ses yeux voilés ne pouvaient plus lire, Philippe, puisant de l'encre à la même écritoire, usant peut-être de la même plume, car il l'avait trouvée là, en entrant, toute taillée, toute noircie, Philippe écrivait à l'homme que son oncle Verdelot avait haï d'une si juste haine, à l'homme qui l'avait tué, à son oncle Montgivrault.

La thèse qui faisait le fond de cette lettre (car c'en était une, le pupille et le tuteur ne se parlaient, ne s'écrivaient que par thèses) était bien la plus délicate et la plus ardue, la plus extraordinaire et la plus périlleuse du monde. Le sujet n'en était pourtant que le mariage. C'est un sujet qu'il convient d'aborder froidement; on n'est que trop exposé à s'animer quand on a dépassé les prémisses, et la conclusion peut être chaude. L'écrivain le sentait bien. C'est pourquoi sa belle épître débutait par une proposition générale tendant à prouver ce qui n'est pas connu, c'est-à-dire que le mariage doit être considéré avant tout comme un devoir social. Il remplit ainsi la première page. La seconde fut toute de précautions, de transitions, de détours. C'est seulement dans la troisième qu'il se hasardait à passer de la proposition générale à l'examen d'une autre

proposition plus particulière et fort étrange, à savoir comment un homme sage et digne de ce nom se devait marier, et s'il était de toute nécessité que la femme qu'il aurait distinguée eût la même foi, les mêmes principes, la même règle de conduite que lui... C'est aussi à cet endroit qu'il jeta la plume. Oh! la subtile question à poser au tuteur! Cela ne revenait-il point à lui demander si l'on peut aimer ses ennemis? Philippe se leva, sentant que tout le trahissait, les mots dont il se servait et qui dépassaient sa pensée, et jusqu'à sa pensée même, conduite par des mouvemens secrets bien plus hardis qu'elle.

Et laissant là cette lettre commencée, oubliant brusquement sa résolution de se tenir enfermé jusqu'à ce qu'il eût éclairci ce qu'il éprouvait depuis une semaine, embrassant avec la même force de volonté une résolution contraire, au risque de rencontrer l'abbé Joye dans le bourg, sûr de se trouver en face d'Hyacinthe qu'il redoutait bien plus que l'abbé, déterminé à tout braver pour revoir Colombe, Philippe sortit de sa forteresse, prêt à se rendre au Prieuré.

Il espérait échapper aux regards curieux de la vieille Bernardine; mais elle lavait du linge dans la cour. Il est vrai qu'elle lui tournait le dos, causant avec une personne qui avait doucement entre-bâillé la grande porte et qui ne montrait point son visage, quelque voisine sans doute qui venait en passant prendre l'air de la maison. C'était Bernardine en ce moment qui parlait. Tout à coup la mystérieuse interlocutrice prit la parole à son tour. Philippe se rejeta vivement en arrière; il croyait avoir reconnu la voix de Colombe. Au bruit qu'il fit, Bernardine se retourna. Mlle Colombe, ne recevant point la réplique qu'elle attendait, ouvrit un peu plus la porte... Elle aperçut Philippe, il la vit, et la porte se referma.

Mlle Colombe était sortie ce jour-là bien malgré elle. Mme Fleuriel, depuis le matin, la pressait de prendre un peu d'air, d'exercice et de soleil. Colombe résistait, lui disant : — Me faut-il donc aller au bois toute seule comme Hyacinthe? — Et Mme Fleuriel de rire et de lui répondre : — Je ne crains point cela de vous, Colombe. — S'étant enfin déterminée à céder aux prières maternelles, Mlle Colombe, qui, par bienséance autant que par goût naturel, détestait la solitude, était venue tout droit au bourg de Fourières. Elle s'était donné pour but de promenade le petit presbytère de l'abbé Joye, qu'elle ne pouvait souffrir; ayant d'ailleurs de bonnes raisons de penser que M. le curé n'était pas chez lui, et ne l'ayant en effet point rencontré, elle n'avait pas manqué d'entrer à l'église. Elle en était sortie après une courte prière pour retourner à la maison, souhaitant le bonjour à tout le monde sur son passage. Les gens de

Fourières la trouvèrent extrêmement changée; ils disaient qu'elle devenait moins fière à mesure que sa sœur l'était davantage, et il est vrai que depuis la procession de la Fête-Dieu l'aînée des demoiselles Fleuriel n'était pas une fois montée au bourg. La cadette, en faisant ce que sa sœur ne faisait plus, ne se proposait point sans doute d'autre objet que de plaire à ces bonnes gens. Arrivée devant la porte du grand presbytère et apercevant la vieille Bernardine, Mlle Colombe n'avait pu résister au plaisir de converser un moment avec une si vieille amie. Elle tenait la porte entre-bâillée, de peur que M. Montgivrault ne la vît des fenêtres de la maison. Et malgré toute cette prudence et par un malheureux hasard il l'avait vue.

Le premier mot de Philippe fut pour demander à Bernardine ce que Mlle Fleuriel lui disait. La vieille servante se mit à rire.—Elle me disait, répliqua-t-elle, que vous feriez bien de vendre cette maison et de partir d'ici. Philippe n'en voulut pas entendre davantage; il tourna court, se jeta dans son jardin, s'enfonça sous la charmille, en proie à une colère violente. Et ce n'était pas la première fois depuis quelques jours qu'il ressentait de la colère, passion peu philosophique, et qu'auparavant il ne connaissait point. Le sang de sa race se réveillait dans ses veines à mesure que des émotions nouvelles se faisaient jour dans son cœur. Colombe opérait ce miracle; le petit homme amoureux, ou si près de l'être, échappait à l'avocat Montgivrault, son tuteur. Il retournait à sa véritable nature et retrouvait l'humeur de M. le doyen.

Le frais couvert de la charmille ne versa point le calme dans son esprit; il s'en éloigna parcourant toutes les allées, il passa sous le cèdre. La vue de la table de pierre le fit tout à coup songer à Hyacinthe, et une douce vision glissa devant lui pour un moment. Ce n'était pas Hyacinthe qui eût jamais pu parler durement comme sa sœur; elle n'avait point le goût des méchans propos, elle savait dire peu de choses, mais des choses si douces qu'on en était malgré soi remué jusqu'au fond de l'âme. Pourquoi n'était-ce pas Hyacinthe qu'on avait envie d'aimer?... Ah! justement parce qu'elle voulait être aimée, parce qu'auprès d'elle on avait peur de ne pas être libre, parce que ce faible charme qu'elle répandait autour de soi était passager et ne tenait point... Mais ces yeux noirs de Colombe, si pleins de pensées de toute sorte, deux vivantes énigmes... Quelle folie de penser à Hyacinthe! Philippe gagna d'un trait le bout de son jardin, franchit gaillardement le mur de clôture, qui n'était guère élevé en cet endroit de plus de six pieds, et retomba au milieu des vignes sur le versant de la colline de Fourières.

Voilà pourtant ce qu'il advient d'un philosophe. Qui l'eût vu mar-

cher d'un train si rapide ne l'aurait pas reconnu. Ou ce n'était pas l'élève de l'avocat Montgivrault qui courait ainsi derrière les pampres, ou le doyen Verdelot était bien vengé. Au pied de la colline était la grande route : Philippe devait la traverser en évitant d'être vu, puis gravir le coteau du Prieuré par le chemin du hameau, et, malgré cet énorme détour, il comptait bien arriver à l'habitation avant Colombe, qui suivait sans doute la rue du bourg et l'avenue des noyers. Une perfide et méchante idée lui était venue; peut-être dans son exaltation ne jugeait-il pas bien ce qu'elle avait de cruel. Il ne croyait plus que ce fût une folie de penser à Hyacinthe ou de feindre du moins d'y penser, car cette feinte pouvait servir à ses projets : il voulait que Colombe en rentrant le trouvât auprès de sa sœur. Il ne savait pas qu'Hyacinthe, depuis trois jours, ne sortait plus de sa chambre; l'eût-il su, il n'aurait point manqué de se flatter qu'elle en sortirait bien pour lui. Une autre chose encore dont il ne se doutait point, c'est que Colombe en ce moment retournait au Prieuré, aussi sûre qu'il l'y suivait que si elle l'avait vu marcher derrière elle. C'est pourquoi elle faisait hâte comme lui, c'est pourquoi elle se serait bien gardée de prendre l'avenue, qui, lorsqu'on descendait directement du bourg, était le chemin le plus long.

La source qui coulait du coteau du Prieuré, alimentant devant la porte gothique la fontaine de Saint-Pern et descendant ensuite le long du jardin, tournait brusquement au bas de la prairie; là, gonflée des pleurs de la terre, changée soudain en un gros ruisseau, elle courait parallèlement à la grande route, l'espace d'une lieue environ, jusqu'à un nouveau détour qui la conduisait à la rivière. Elle barrait ainsi la traverse de Fourières au Prieuré, à l'entrée de laquelle on avait construit un pont de bois pour assurer le passage quand les eaux trop hautes ne permettaient pas de traverser à gué en posant les pieds sur les cailloux. Une épaisse bordure de saules et de frênes s'élevait du côté de la prairie, toute une végétation puissante d'arbrisseaux et de grandes herbes s'élançait du lit du ruisseau et tapissait les deux rives, et comme si ce n'était pas encore assez de mystère et d'ombre, un bouquet d'aulnes s'élevait à la tête du pont et le défendait du regard des curieux qui cheminaient sur la route. Si l'on était au contraire arrêté sous ces arbres, on pouvait voir venir de loin ceux qu'on attendait. Or on ne peut croire que Mlle Colombe attendît Philippe en cet endroit. Ce qui est certain, c'est qu'il ne découvrit point sa robe noire à travers les feuilles. Et pourtant il la vit sur le pont, comme il entrait, toujours courant dans le chemin.

Il s'arrêta subitement, mais il n'eut point du tout la pensée de

battre en retraite. Son beau plan était manqué; néanmoins il aimait encore bien mieux cette surprise ou cette aventure : il ne savait trop comment nommer ce qui arrivait. Colombe était immobile sur le pont les yeux tournés vers le ruisseau. Philippe, l'ayant à peine entrevue lorsqu'un instant auparavant elle ouvrait la porte du grand presbytère, n'avait point pris garde alors qu'elle ne portait pas ce jour-là sa grande écharpe bleue. Ce fut merveille combien l'absence de cette écharpe le rendit aise, ces insignes de couvent lui déplaisaient au dernier point et lui rappelaient d'ailleurs trop sensiblement qu'il parlait à une pensionnaire. Assez d'autres choses lui disaient que Colombe, bien qu'elle eût reçu de la nature un esprit sérieux, ne pouvait toujours se défendre des dernières sollicitations de l'enfance. Cet âge de seize ans est encore puéril. Philippe n'en voulait pour preuve que l'attitude de Colombe, qui, penchée sur la balustrade du pont, regardait l'eau tressauter et écumer en poussant de petites exclamations de plaisir. Il s'élança en avant et mit le pied sur ce pont à son tour; le bruit de ses pas résonna comme le roulement du tonnerre sur ces vieilles planches mal jointes. Il passait derrière la jeune fille; Colombe ne bougeait point. Il s'arrêta de nouveau et lui souhaita le bonjour d'une voix fort altérée.

— Ah! dit-elle sans se retourner, c'est M. Montgivrault, je le vois, qui s'en va prendre des nouvelles de ma sœur.

— Mademoiselle, dit Philippe, je dois conclure de vos paroles que votre sœur est souffrante. A la vérité, je n'en savais rien.

— Oh! pourtant, dit-elle tout en jetant un caillou dans l'eau, qui sait cela mieux que vous?

— Je vais en effet au Prieuré, reprit Philippe; mais savez-vous pourquoi j'y vais, mademoiselle? C'est pour demander à votre père s'il ne voudrait point vous faire plaisir en achetant ma maison.

— Vraiment! vraiment! fit Colombe en riant; Bernardine vous a donc répété ce que je lui disais tout à l'heure. Mon père ne vous achètera pas votre maison, monsieur Montgivrault; mais je n'en pense pas moins que vous feriez fort bien de la vendre.

— Mademoiselle, dit Philippe, je voudrais bien savoir si l'on doit vous renvoyer au couvent.

— Au couvent! s'écria-t-elle en se décidant enfin à se retourner. Certes vous ne devez point douter que je brûle d'envie de m'y revoir, continua-t-elle d'un ton moqueur; mais qu'est-ce que cela vous fait? je vous le demande... Que vous importe qu'on me renvoie au couvent, comme vous dites, ou qu'on me garde au Prieuré?

— A votre tour, dit Philippe, qu'est-ce que cela vous fait que je demeure à Fourières, si vous ne devez pas y rester?

— Rien, fit-elle. Oh! rien. Je me soucie peu de ce qui vous regarde. Je crois vous l'avoir déjà bien montré.

— Et moi, dit-il, je ne puis concevoir cette aversion que vous me témoignez. Il n'est point ordinaire de ressentir de l'éloignement pour ceux que l'on a connus dans son enfance, et l'on est au contraire toujours disposé...

— Pourtant, interrompit Colombe, vous avez fort connu l'abbé Joye dans votre enfance, et l'on dit que vous n'êtes pas très tendre à l'égard de ce pauvre abbé.

— Oh! que cela est différent! balbutia Philippe embarrassé. M. le curé n'a jamais été que mon maître, et vous étiez mon amie...

— Votre petite amie! interrompit ironiquement Colombe.

— Vous étiez mêlée sans cesse à mes jeux...

— Oh! je le nie, s'écria-t-elle. Quand j'essayais de m'y mêler, vous me chassiez en me menaçant. Vous m'auriez battue, je crois, si j'étais restée.

— Je vous aimais beaucoup, reprit Philippe.

— Allons, dit Colombe, un peu de sincérité ne peut vous nuire. Convenez donc que ce n'était point moi que vous aimiez, c'était ma sœur. Cela n'a guère changé. Il y a toujours beaucoup de sympathie entre vous et ma sœur. Il n'y en a pas du tout entre vous et moi, et il n'en faut pas chercher la raison bien loin. Je ne puis souffrir les gens qui pensent comme vous faites sur les choses que vous savez.

— Si je vous entends bien, mademoiselle, dit Philippe en se redressant, il s'agit de la religion. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que nous ayons chacun la nôtre?

C'est ainsi qu'il y a de certains sujets qui rendent un homme à lui-même; c'est ainsi que d'un pauvre amoureux timide et tremblant qu'on était, on redevient soudain un grand philosophe. Philippe, content de lui et de ce qu'il venait de dire, se tenait droit et fier devant Colombe, attendant avec confiance la réponse qu'elle pourrait bien lui faire. Mlle Colombe se mourait de rire.

— Ah! fit-elle toute pâmée, qu'est-ce que votre religion, je vous prie?...

— Mademoiselle, dit Philippe...

— Je crois, dit Colombe, redevenant sérieuse, que c'est une religion où l'on ne se soucie guère de Dieu.

— Dans la religion ordinaire, qui est la vôtre, repartit Philippe, on ne tient guère compte de l'homme.

— Laissons cela, dit Colombe, ou bien je vous dirais encore des choses qui vous déplairaient. Je vous répète que vos opinions me font horreur.

— Eh bien! reprit Philippe, c'est un sentiment qui changerait peut-être, si vous me permettiez de vous faire connaître ces opinions; mais vous ne le voulez point. Je pourrais retourner contre

vous le reproche que vous faisiez l'autre jour aux ennemis de l'église, dont toute la force, selon vous, consiste à refuser de s'éclairer...

— Monsieur Montgivrault, interrompit Colombe de sa voix dure et claire, vous avez la prétention de me convertir, je le vois bien.

— J'aime, dit Philippe, à faire triompher la raison partout où je le peux. Et quand je m'adresse à vous, mademoiselle, si digne de la goûter et de la comprendre...

— Décidément, s'écria Colombe, vous ne me ferez pas le plaisir de vous taire? — Et s'avançant d'un pas vers Philippe, fixant ses yeux noirs sur le jeune homme et posant la main sur son bras : — Si nous entreprenions une lutte de ce genre, lui dit-elle, je plaindrais bien votre raison. Et si l'un de nous était converti, sachez, monsieur Montgivrault, que ce ne serait pas moi.

La jeune dévote, sur ces derniers mots, tournant le dos au jeune philosophe, se mit en devoir de reprendre son chemin. Elle n'était déjà plus sur le pont quand Philippe, qui d'abord était demeuré muet, frappé de surprise et aussi d'un peu de crainte, s'avisa enfin de s'élancer après elle et la rejoignit. — Ah! lui dit-elle, vous allez maintenant faire votre visite à ma sœur.

— Non! non! répliqua Philippe, je vous suis au Prieuré! Je n'y veux voir d'autre personne que vous...

— Épargnez-vous donc la peine de me suivre, dit Colombe; je ne vais pas au Prieuré.

Et comme Philippe, sans lui répondre, continuait de marcher auprès d'elle : — Où donc peut aller Mlle Colombe Fleuriel, si elle ne va pas au Prieuré? lui dit-elle en riant. C'est là ce que vous vous demandez, n'est-il pas vrai? Je l'ai bien deviné.

— Cela est vrai, murmura Philippe.

— Eh bien! dit-elle, restez là où vous êtes, et vous allez le voir; mais je vous défends de faire un pas de plus.

Philippe obéit. Mlle Colombe s'avança quelques instans encore dans le chemin, puis il la vit qui, tournant subitement à droite, prenait un sentier taillé à vif dans le roc du coteau. Elle semblait ainsi marcher sur la tête des arbres qui baignaient leurs pieds dans le lit du ruisseau, et disparaissait à demi dans le feuillage. Au bout de ce sentier s'élevait une maisonnette isolée, presque en ruine, que Philippe connaissait bien, et qu'il croyait inhabitée. C'est là qu'entra Mlle Colombe; mais au moment d'entrer elle se retourna, fit un signe de la main à Philippe, qui la regardait. — Retournez chez vous, lui cria-t-elle.

Cette pauvre maison était celle d'une vieille femme moribonde qui s'appelait Jacqueline Levrault. Voilà ce que Philippe apprit de

la bouche de Bernardine en rentrant chez lui. Il s'en fallut de peu qu'il ne retournât sur ses pas, et qu'il ne courût tout de suite chez la vieille Jacqueline, que Mlle Colombe ne devait pas encore avoir quittée. Il est beau de voir la charité chrétienne et la philanthropie faire alliance au chevet des malades. Philippe se réjouissait de penser que Mlle Colombe était douce aux pauvres gens qui souffraient; mais il réfléchit qu'elle l'était infiniment moins envers les riches philosophes qui se portaient bien, et que trop d'empressement pourrait lui déplaire. Il remit donc cette visite au lendemain.

XIV.

« Hyacinthe, mon enfant, vous voulez donc me faire mourir de chagrin. Tenez-vous cachée, si cela vous plaît, à tout le reste de la maison, qui n'est point digne de vous voir; mais faites une exception pour votre père, qui vous aime. » M. Fleuriel, ayant écrit ces mots au crayon sur un chiffon de papier, se mit à chercher une pierre dans la cour, et, l'ayant trouvée, il l'enveloppa de ce billet suppliant. Alors, se plaçant près de la porte gothique, il lança la pierre, par la fenêtre ouverte, dans la chambre d'Hyacinthe, puis il se hâta de gagner l'autre côté de la maison. Il était presque arrivé à la terrasse, lorsqu'il aperçut devant lui Mme Fleuriel, qui était assise sur les degrés; il entendit en même temps un bruit de pas derrière lui dans le jardin. Le cœur lui battit vivement, et, comme il ne se souciait point de montrer son émotion à Mme Fleuriel, il se garda bien d'avancer; mais ce pas n'était point celui d'Hyacinthe, si rapide et si léger : c'était le pas sec, ferme et malgré tout un peu lent de Mlle Colombe, qui avait appris à marcher sur les dalles d'un couvent. Si M. Fleuriel se retourna, ce ne fut point pour s'assurer que c'était elle, mais seulement par curiosité, pour connaître le chemin qu'elle allait prendre. Il la vit, comme il s'y attendait bien, sortir du jardin par la brèche du treillage et disparaître derrière les arbres de la prairie. Alors il acheva de gravir l'escalier de la terrasse. — Madame Fleuriel, je vous plains, dit-il à sa femme en passant près d'elle. L'air du Prieuré ne vaut rien apparemment aux filles sages. Voici que votre fille cadette s'est mis en tête depuis quelques jours d'aimer la promenade presque autant que son aînée.

— On sait à quoi pense ma fille durant ces promenades, répliqua Mme Fleuriel, tandis que la vôtre, monsieur Fleuriel... Tenez, vous brûlez de disputer avec moi... Je ne le veux point, et je vous accorde d'avance tout ce que vous voudrez. Mettons que ce soit Co-

lombe qui, depuis l'an dernier, bouleverse la maison. Votre fille Hyacinthe n'est point capable de cela : elle est si bonne et si douce!

— Non, non, répliqua M. Fleuriel, parlez-moi de la douceur de votre fille Colombe, je vous en prie.

— C'est Colombe qui donne en spectacle à tout le pays ses pleurs sans raison! C'est Colombe qui passe les jours à rêver et à s'attendrir dans les bois!

— Eh oui!

— C'est Colombe enfin qui se meurt d'amour pour un petit Montgivrault, qui ne veut point d'elle ! c'est Colombe...

— Oh ! sur ce point-là, nous nous entendrons, s'écria M. Fleuriel. Je sais bien que votre fille Colombe n'est pas plus faite pour ressentir de l'amour... Et cependant...

— Moi, j'en suis sûre, je le jurerais au besoin sur mon âme immortelle, dit Mme Fleuriel avec une lenteur et une solennité extraordinaires. Et c'est justement pour cela, monsieur, que je souhaiterais presque de voir ma fille Colombe mariée.

Il n'aurait jamais prévu cette conclusion, et il en demeura d'abord tout interdit; il se préparait pourtant à prier Mme Fleuriel d'achever franchement sa pensée et de dire que si elle *souhaitait presque* de voir Colombe mariée, elle souhaitait tout à fait de voir Hyacinthe rester fille; mais il n'en eut point le temps : on vint lui dire qu'Hyacinthe l'attendait chez elle.

Elle se jeta dans ses bras quand il entra et lui demanda pardon de l'avoir affligé. Elle lui dit que pendant une semaine tout entière qu'elle avait passée dans la solitude un mauvais esprit y avait sans relâche habité près d'elle, lui soufflant d'abominables pensées, comme celle d'essayer de mourir, et, si elle vivait, de n'aimer plus personne au monde. Ce billet tombé dans sa chambre l'avait subitement rendue à elle-même; elle voulait vivre maintenant pour son père, qui l'aimait et dont la tendresse était le seul bien qu'elle ambitionnât désormais, étant désabusée de tous les autres. M. Fleuriel ne cessait point de la tenir sur son cœur, de la regarder, de l'écouter, et secouait la tête : — Mentez, mentez à votre aise, lui dit-il, puisque cela vous console. Ne sais-je pas bien que vous ne croyez pas vous-même un mot de tout ce que vous me dites?

Elle se récria, jurant qu'il verrait bien qu'elle était sincère, s'il pouvait lire dans le fond de son cœur. Il ne lisait que sur son visage; mais il se disait que, s'il était vrai qu'Hyacinthe fût *désabusée*, la désillusion avait coûté bien cher à la pauvre enfant, et à lui plus encore qu'à elle. Il ne retrouvait plus sur ses joues ce fugitif incarnat dont il se plaisait souvent à suivre la trace dans la blancheur de sa peau; la pâleur ne lui était point naturelle. Hyacinthe pâlie

lui faisait peur. Elle devina ce qu'il pensait et lui dit : — Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je sois pâle? ne vous ai-je pas dit que j'avais formé le dessein de ne plus vivre? — Et elle ajouta en souriant qu'elle avait déjà commencé à mourir.

Alors il la supplia de ne plus prononcer un mot si terrible. Elle lui répondit que ce mot lui venait involontairement aux lèvres, que cette pensée de la mort était impérieuse et ne se laissait pas chasser si aisément d'un seul coup, qu'il ne savait pas de quels abîmes elle sortait, qu'elle ne se sentait pas si forte après une telle souffrance, et, bien que ce fût assez de l'amour qu'elle lui portait pour la raffermir, qu'elle voulait s'armer encore d'un autre secours. — M. Fleuriel observait Hyacinthe tandis qu'elle lui disait tout cela avec une exaltation menaçante, et il lui demanda de quel secours elle voulait parler; il pensait bien que c'était de l'abbé, il ne se trompait point. L'idée lui vint qu'elle allait au confessionnal, car il la voyait se coiffer à la hâte et se disposer à sortir. Elle-même avoua qu'elle se rendait au petit presbytère; mais comme M. Fleuriel baissait tristement la tête : — Ne venez-vous pas avec moi, mon père? lui dit-elle.

Il se sentit soulagé d'un poids immense, car il estimait fort les conseils de l'abbé Joye, qu'Hyacinthe allait prendre, et il lui semblait qu'ils ne lui serviraient pas moins qu'à elle. Et puis la pensée de cette confession à trois l'avait ranimé; il s'en fallait même de peu qu'au milieu de son chagrin il ne trouvât l'aventure piquante. Il avait toujours été voltairien, M. Fleuriel. Sa curiosité d'ailleurs était éveillée, et la curiosité du maître du Prieuré était proverbiale à Fourières. Aussi se mit-il à marcher en avant d'un pas singulièrement leste. Hyacinthe paraissait le suivre sans effort, et il en était ravi, pensant qu'elle n'était point trop affaiblie et que sa pâleur serait bientôt passée; mais Hyacinthe ne parlait point, et ce n'était pas là son compte. — Hyacinthe, lui dit-il, n'y pouvant plus tenir, qu'allons-nous donc dire tous les deux à M. le curé? — Hyacinthe sourit encore, répondit qu'elle parlerait seule et l'assura qu'il serait content de ce qu'elle dirait. Et le silence se rétablit entre eux pour un instant.

— Hyacinthe, reprit M. Fleuriel comme ils allaient entrer dans le bourg, vous ne m'avez point donné le loisir de vous apprendre que M. Montgivrault...

— Mon père! fit Hyacinthe en s'arrêtant toute chancelante, est-ce que je vous avais parlé de lui?

— C'est vrai, balbutia-t-il, et je n'aurais pas dû le premier...

— Achevez maintenant, dit-elle. Il est venu au Prieuré?

— Samedi passé.

— Et, s'écria-t-elle, qui l'y a reçu?

— Mais, répliqua M. Fleuriel, votre mère et votre sœur...

— Et vous, dit-elle, que faisiez-vous donc? Pourquoi n'êtes-vous pas allé au parloir?

— Moi, répondit-il presque tout bas, j'attendais. J'espérais que vous alliez sortir de votre chambre, où vous vous teniez enfermée. Vingt fois je vous ai appelée.

— Ah! fit-elle, pardonnez-moi, car je vous ai bien entendu.

Ils allaient passer alors devant le grand presbytère. Hyacinthe, d'une voix étouffée, pria son père de lui donner le bras; elle serra ce bras de toute sa force tandis qu'on longeait le mur de la terrasse, et jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au petit presbytère de l'abbé Joye ils n'échangèrent plus un mot.

Le cabinet de l'abbé ne s'appelait pas autrement dans tout Fourières que le « nid de M. le curé; » mais jamais oiseau du ciel n'avait habité un nid si pauvre : des siéges en bois blanc, une table en bois noir, une fenêtre sans persiennes pour arrêter les rayons de l'été au passage, sans rideaux pour amortir la bise. En ce moment, l'ombre de l'un des deux arcs-boutans de l'église entrait dans la chambre, formant une longue colonne mobile qui se balançait sur le froid carreau et se brisait à l'angle du mur recrépi à la chaux comme dans une prison ou dans une cellule. Quelques livres traînaient sur la table; mais l'abbé n'avait été studieux que dans sa jeunesse. Quand les devoirs de son ministère ne l'occupaient point, il aurait pu sans doute étudier encore; mais le plus souvent il n'y songeait pas : il ne faisait plus que rêver depuis qu'il était un vieux prêtre.

C'est qu'il savait bien que la science, la science véritable et vivante, non celle qui sert à orner les esprits, mais à fortifier les âmes, non celle qui n'inspire à l'homme que le superbe désir de s'élever au-dessus des hommes ses semblables, mais la passion au contraire de les connaître en se mêlant à leurs maux, de les soulager, de les conduire, de les aimer, il savait que cette science-là ne s'apprend point dans les livres, et que c'est dans le spectacle de la vie qu'on doit la puiser. Un cœur déchiré qui s'ouvre et se répand n'en dit-il pas bien plus qu'un livre célèbre? Un cœur orgueilleux qui se trompe, qui montre à nu son erreur, est plus éloquent peut-être, et pourtant là encore tout est incertitude, doute, ténèbres. A ceux qui ont souffert et regardé souffrir les autres, à ceux qui ont recherché les causes au fond des blessures qu'ils pansaient, la vie apparaît comme un champ de conjectures et d'espérances sans cesse exposées au vent moqueur de la fortune, qui passe et relève à son gré ou renverse tout. Grand sujet de méditation pour un prêtre

que de déterminer si c'est la main de Dieu qui dirige la fortune! L'abbé n'était point de cet avis. Il ne pouvait croire que la main de Dieu eût voulu s'abattre sur Hyacinthe Fleuriel, le plus beau, le plus pur des ouvrages qui en étaient sortis; il ne pouvait croire que le ciel n'aurait point frappé de préférence ce dur et présomptueux Philippe. Ah! quand il pensait à Philippe, le peu de fiel que contenait son âme se soulevait comme une houle; il souhaitait presque de le voir puni, puis s'arrêtait dans ce souhait cruel, et se rappelait qu'autrefois il avait aimé Philippe autant qu'Hyacinthe. Il se souvenait aussi qu'en ce temps-là ils lui rendaient également l'un et l'autre cette affection profonde, indéfinissable, née de tant de sources diverses, qu'il leur portait à tous les deux. Qui lui aurait dit qu'un jour ils se rencontreraient encore dans un sentiment contraire, et qu'ils useraient tous les deux envers lui d'une égale ingratitude?

Pourtant cela était vrai. Hyacinthe, depuis de longs jours, refusant de laisser pénétrer personne dans sa chambre, ne faisait point d'exception pour lui; Philippe ajoutait l'outrage à la froideur qu'il lui avait toujours montrée depuis son retour à Fourières, et, retranché dans sa belle maison, lui en faisait défendre la porte. Tous deux l'abandonnaient, lui parce qu'il était embarrassé de ses visites et de sa présence, elle parce qu'il n'avait plus l'art ni le pouvoir de la consoler. Et c'est cette pensée de son impuissance qui, depuis le matin qu'il était là, assis devant sa fenêtre, lui tirait de temps en temps des larmes. A d'autres momens, il s'humiliait; il se disait tristement que Dieu n'était pas avec lui et n'habitait point dans son ministre, puisqu'il ne se trouvait ni la grâce féconde, ni la lumière invincible qui l'eût rendu supérieur à lui-même en cette occasion cruelle. On eût pu voir alors ses mains se joindre, ses lèvres s'agiter; il priait, il suppliait Dieu de lui accorder au moins pour une fois le don de sauver une âme.

Quand Hyacinthe et M. Fleuriel entrèrent, l'abbé crut être la dupe de son désir et le jouet de ses yeux; mais sa joie fut de courte durée, car si le premier regard avait été tout d'éblouissement, le second lui fit voir le changement qui s'était opéré sur le visage de la jeune fille. Ce que n'y avait pu faire l'attente de l'amour, l'amour trompé l'avait fait; les regrets avaient été plus funestes à Hyacinthe que les rêves; la douleur avait osé lui ravir une partie de sa beauté, ce qui en était comme la fleur, et entamer sa jeunesse. A travers cette nouvelle pâleur, l'abbé vit pourtant briller une lumière nouvelle; il comprit que cette âme qu'il était seul à connaître, cette âme si simple, si droite et, quoi qu'on en dît, si forte, était entrée en action et en lutte. — Monsieur le curé, dit Hyacinthe, je suis venue avec mon père pour lui dire devant vous...

Elle avait trop présumé d'elle-même; le courage et la voix lui manquèrent. Sa pensée trop tendue se brisa sur ses lèvres. Elle s'assit devant la table, s'y accouda et attendit. M. Fleuriel, qui avait pris la main de l'abbé en entrant, ne la lâchait point; l'abbé le regardait. — Ne me demandez rien, lui dit tout bas M. Fleuriel, je ne sais pas pourquoi nous sommes ici.

— Monsieur le curé, reprit enfin Hyacinthe, croiriez-vous que j'ai songé à mourir?

— Eh! dit l'abbé essayant de sourire, il faut toujours songer à cela.

— Oh! s'écria-t-elle, vous entendez bien ce que je vous dis; mais vous feignez de vous y méprendre. Je n'ai pas fait que méditer sur la mort, je l'ai désirée avec une ardeur que vous ne pouvez concevoir. Je l'ai envisagée comme le souverain bien qu'il dépendait de moi de saisir. Enfin j'ai cru fermement, de toute mon âme, que c'était mon droit, si je le voulais, que de mourir.

— Hyacinthe, dit l'abbé, vous ne saviez donc pas ce que vous faisiez?

— Et si je me suis arrachée à cette pensée, reprit-elle, ce n'est point par la crainte de Dieu...

— Taisez-vous, Hyacinthe, dit M. Fleuriel. L'abbé serait forcé de vous blâmer, ma fille.

— M. le curé le peut bien, continua-t-elle; mais qu'il me dise auparavant ce que Dieu pense de moi à cette heure. Je sais que si je me suis déterminée à subir la loi de vivre, qu'il a imposée à toutes ses créatures, ce n'est que pour des raisons humaines.

— Je crois, balbutia l'abbé, que Dieu n'est pas si prompt à rejeter loin de lui ceux qui l'aiment.

— Et puis, dit M. Fleuriel, l'abbé ne peut rien vous dire, Hyacinthe, avant de connaître vos raisons.

— Ah! dit Hyacinthe, la première de toutes, c'est vous, mon père, c'est la pensée qui m'est venue que si je m'en allais de ce monde, vous n'y trouveriez plus personne pour vous aimer.

M. Fleuriel se leva, brûlant de s'élancer vers sa fille et de l'embrasser.

— Quand j'ai reçu ce matin votre billet, mon père, reprit-elle...

— Quoi! fit l'abbé, vous avez songé à lui écrire, vous? Et cette idée, je ne l'ai pas eue!

Mais d'un signe Hyacinthe pria qu'on la laissât achever sans l'interrompre.

— Je me suis représenté, dit-elle, la vie que vous mèneriez au Prieuré dans votre vieillesse, seul avec ma mère, ou bien encore

avec ma mère et ma sœur, et puis, plus tard,... une autre personne... qui pourrait y venir habiter un jour.

— Hyacinthe! s'écria M. Fleuriel, que voulez-vous dire? quelle folie? Pensez-vous donc encore que votre sœur?... Et croyez-vous que je me ferais son complice, moi, dans une action si méchante? Croyez-vous que je donnerais jamais mon consentement à son mariage avec ce petit Montgivrault?...

— Vous le pourriez, si l'on osait vous le demander, dit l'abbé, dont les doux yeux s'allumèrent; vous le devriez même pour les punir tous les deux.

— Mon père, fit Hyacinthe, ne remarquez-vous donc pas quel soin je prends de ne prononcer aucun nom?... Et puis, reprit-elle avec un demi-sourire, vous allez peut-être bien vite, et M. le curé veut faire comme vous. Quel motif, je vous le demande, avons-nous de croire que la personne dont je vous parle ait envie d'aimer et d'épouser ma sœur?

— Aucun, dit M. Fleuriel.

L'abbé se taisait.

— Aucun vraiment, aucun! répéta Hyacinthe. Oh! je le sais bien, il n'y a point d'apparence qu'une telle chose arrive, et cependant elle n'est pas impossible, puisque vous vous emportez quand nous en parlons tous les trois. M. le curé, lui, garde le silence. Que vous importe d'ailleurs, mon père, que votre fille Colombe se marie et vous quitte?.. Est-ce que je ne vous reste point? Écoutez-moi. Je n'ai rien à vous dire ici que je ne vous aie déjà dit dans ma chambre, ce matin, quand vous y êtes venu; mais c'est cela même que j'ai voulu vous répéter en présence de M. le curé. J'ai voulu le prendre à témoin d'un serment...

— Un serment! fit l'abbé.

— D'un serment que j'ai résolu de vous faire. Je vais donc vous jurer devant lui de n'aimer plus que vous...

— Ma fille, s'écria l'abbé, ne commettez pas la faute de prêter un serment pareil. Et vous, monsieur, ne l'acceptez point. Hyacinthe, c'est encore un mauvais esprit qui vous conseille. Dieu ne vous permettrait pas d'oublier que vous avez vingt ans. A cet âge, avec le cœur que vous avez, jurer de ne plus aimer que votre père! Mais venez donc, venez, monsieur, la supplier de revenir à la raison.

Et, saisissant M. Fleuriel par le bras, il le poussait vers sa fille. Hyacinthe était muette; l'abbé se tenait debout auprès d'eux, il joignait les mains.

— Pourquoi, dit-elle, semblant tout à coup sortir d'un rêve, pourquoi m'empêcher de prendre de bouche un engagement que j'ai pris de cœur?...

— Rétractez-vous donc, dit l'abbé. Il en est temps encore. Vous le devez. Il le faut...

— Je l'ai formé librement, continua-t-elle. Il me semblait tout simple de consacrer ma vie à mon père, puisque ce n'est que pour lui que je l'ai conservée.

— Et cela est bien, répliqua l'abbé, très bien, ma fille, de penser d'abord à votre père et de ne penser qu'à lui...

— J'ai pensé aussi à vous, dit-elle. C'est aussi pour vous que je veux vivre.

— Enfin! murmura l'abbé. Voilà donc ce que j'attendais!.. Mais ce n'est pas assez, ma fille... Il faut renoncer à ce serment. Voyez votre père qui vous prie.

— Hyacinthe! dit M. Fleuriel.

— Vous avez commencé de nous rendre heureux, continua l'abbé. Achevez donc votre ouvrage. Éloignez de votre esprit jusqu'au souvenir de cette promesse imprudente, s'il est vrai que vous nous aimez.

— Oui, dit-elle, oui, je vous aime; mais je voulais me contraindre à ne pouvoir plus aimer que vous. Vous ne voyez donc pas que vous m'ôtez toute ma force en m'empêchant de prêter ce serment...

— Soyez faible, repartit l'abbé, mais soyez libre.

— Ah! fit-elle, c'est la liberté justement que je crains. Ce qu'il vous faut, je le vois bien, c'est que je reste libre de souffrir, c'est que je garde ces pensées funestes...

— Ma fille, interrompit l'abbé, gardez plutôt l'espérance.

— Non, dit-elle, ne me parlez plus d'espérer. Je crois entendre mon père, qui n'a que le mot d'espérance à la bouche, quand il essaie de me consoler, et il me semble que c'est une raillerie. Que voulez-vous donc tous les deux que j'espère? Il n'y a que vous qui puissiez m'aimer; je ne veux aimer que vous. Laissez-moi faire ce serment qui va m'arracher à moi-même...

— Hyacinthe! ma fille! s'écrièrent à la fois M. Fleuriel et l'abbé en l'entourant de leurs bras.

— Eh bien! dit-elle d'une voix éteinte, je vous obéis. Vous ne voulez pas que je jure, je ne jurerai donc point.

PAUL PERRET.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

LA

BANQUE DE FRANCE

ET

LA CIRCULATION FIDUCIAIRE

I. *La Banque de France et l'organisation du crédit en France*, par M. Isaac Pereire. — II. *Les Débats sur la Banque de France*, par M. J.-A. Rey. — III. *Les Banques d'émission et d'escompte*, par M. Maurice Aubry. — IV. *La Monnaie de papier et les Banques d'émission*, par M. A. d'Eichtal. — V. *Considérations sur les banques d'émission*, par M. Cucheval-Clarigny, etc.

Jamais peut-être l'étude des conditions essentielles du crédit n'a offert un plus grand intérêt d'opportunité qu'en ce moment. Sans parler de l'enquête ordonnée sur nos institutions de finance et sur les principes auxquels est soumise la circulation monétaire, on peut dire que depuis un an une autre enquête était ouverte, et que les témoignages s'en produisaient devant le public sous la forme d'innombrables écrits. Si la multiplicité des études pouvait suffire pour résoudre un grave problème, il n'est pas de question qui devrait plus que celle des banques se dégager aujourd'hui de toute incertitude. Malheureusement plus on avance dans le débat, et plus les assertions contradictoires, les systèmes nouveaux ou rajeunis, les fantaisies économiques, se croisent et s'agitent. On essaie trop souvent d'éveiller de fausses espérances par l'appât de périlleuses chimères, et, à l'exception de quelques travaux mûrement élaborés, ce dont on semble tenir le moins de compte, c'est l'expérience; ce dont on se soucie trop peu, c'est la connaissance des faits. Cependant, si,

comme le disent les Anglais, l'économie politique est principalement *a matter of facts*, jamais cette vérité n'a rencontré une application plus directe que dans la question du crédit et des banques.

Nous n'avons point la prétention d'aborder ici cette vaste matière sous les divers aspects qu'elle présente. Notre tâche, plus modeste, doit se borner à rétablir des données pratiques qu'on semble oublier ou ignorer, et à rappeler que l'émission des billets faisant office de monnaie ne se renferme point dans les limites d'une question de facilité des escomptes; elle touche aux problèmes les plus délicats de la sécurité de la circulation et de la variation des prix. Au lieu de n'offrir qu'un intérêt purement commercial, elle s'élève aux proportions d'un véritable intérêt public.

I.

Il faut avant tout se rendre bien compte de l'objet du débat. Depuis 1848, la Banque de France a seule la faculté d'émettre des billets payables en espèces au porteur et à vue; depuis 1857, elle a seule le droit d'élever le taux de ses opérations au-dessus de la limite posée par la loi de 1807 en matière d'intérêt de l'argent, et de faire varier les conditions de l'escompte suivant la situation du marché. On attaque aujourd'hui, l'on dénonce même comme un monopole abusif, le *droit exclusif d'émission*. Les uns voudraient qu'on rentrât dans le principe absolu de liberté, car à leurs yeux la création des billets faisant office de monnaie est *une industrie comme une autre*. Une opinion moins extrême reconnaît que le contrôle et la surveillance de l'état sont indispensables, et doivent s'exercer soit sous la forme de règlemens spéciaux auxquels les banques d'émission fondées librement seraient assujetties, soit au moyen d'un privilége fractionné entre plusieurs banques établies dans le même rayon, soit enfin au moyen d'un privilége exclusif accordé pour des régions déterminées. On prétend en outre que la Banque ne saurait jouir seule d'une exemption légale qui supprime à son égard les dispositions limitatives du taux de l'intérêt, et au lieu de demander, d'accord avec cet établissement, une modification générale du droit commun, reconnu inapplicable, on prend la situation actuelle à rebours. On voudrait assujettir la Banque à un taux *maximum* ou à un taux invariable de l'escompte, tandis qu'en dehors d'elle les transactions seraient affranchies de toute règle limitative.

Ces réclamations, produites avec vivacité, même avec une certaine amertume et une sorte de violence, se fondent sur le dommage causé au commerce par la Banque de France, sur l'abus qu'elle aurait fait de son privilége, et sur les bénéfices exorbitans

recueillis par cette institution : elle s'enrichit, ajoute-t-on, d'autant plus que les conditions qu'elle impose sont plus dures et que la production et le négoce souffrent davantage. De pareilles accusations sont graves : il faut les examiner de près et les rapprocher des données pratiques. Quelques faits et quelques chiffres suffiront pour mettre chacun à même d'apprécier la situation.

On se plaît à rappeler qu'avant 1848 la Banque de France avait presque constamment maintenu l'escompte à 4 pour 100, et que, *pendant plus de trente ans*, neuf banques départementales avaient fonctionné concurremment avec elle à la satisfaction de tout le monde. Trois d'entre ces institutions, armées chacune d'un monopole distinct pour un rayon déterminé, ont seules duré plus de trente ans (Rouen, Nantes et Bordeaux), les six autres (Lyon, Marseille, Lille, Le Havre, Toulouse et Orléans) n'ayant été établies que depuis 1835 et 1836; mais c'est un détail sur lequel il serait inutile d'insister. Ce qu'il est plus important de constater, c'est l'oubli des réclamations nombreuses soulevées contre le fractionnement du droit d'émission. L'idée d'incorporer les banques départementales à la Banque de France est bien antérieure à 1848; la révolution de février n'a fait que consacrer une réforme déjà mûre dans les esprits. Indiquée en 1847 par une commission de la chambre des députés, elle fut énergiquement réclamée dans la dernière discussion parlementaire engagée sous le gouvernement de juillet. Chose remarquable, au moment où l'un des plus habiles promoteurs de cette grande mesure, M. Léon Faucher, put se féliciter de la voir accomplie, M. Blanqui aîné, qui l'avait combattue, reconnut qu'il s'était trompé. « A la veille des événemens de février (disait-il dans une discussion engagée devant l'Académie des sciences morales et politiques en 1849), je soutenais l'opinion contraire (1); mais l'expérience qui vient de s'accomplir a modifié mes idées, et je crois que la centralisation du crédit a ses avantages. Elle prévient les inquiétudes qu'inspirent les billets des banques locales, et elle tend à généraliser l'usage du crédit. » Il ajoutait encore qu'il croyait l'expérience de l'unité des banques d'autant plus décisive qu'elle s'était accomplie dans des temps plus désastreux pour le pays.

Les banques départementales ne rendaient qu'un service incomplet sous le rapport de la circulation : leurs billets ne pouvaient franchir un étroit rayon; consacrés à l'échange local, ils n'empruntaient point au principe de l'unité cette vigueur qui distingue aujourd'hui la monnaie fiduciaire acceptée dans le pays tout entier. Aussi la moyenne de la circulation ne dépassait guère en 1846,

(1) Celle de la multiplicité des banques.

pour toutes les banques départementales, 86 millions; elle s'élevait à peu près à 269 millions pour la Banque de France. Le chiffre total n'était donc pour tout le pays que de 355 millions, pas la moitié de celui qui se maintient aujourd'hui sans difficulté sérieuse. La moyenne du portefeuille était, dans la même année, de 219,696,000 fr. pour la Banque de France et ses succursales, et de 77,235,900 fr. pour les banques départementales, avec un total général de 296,931,900 fr.; le montant total des escomptes accomplis d'environ 2 milliards 1/2, dont les banques départementales apportaient 772 millions pour leur contingent. Le tout a plus que doublé maintenant; les succursales de la Banque ont, à elles seules, escompté au-delà de 3 milliards 233 millions en 1863, et le chiffre total a dépassé celui de 5 milliards 688 millions; il s'est élevé à 6 milliards 550 millions en 1864. La banque unique s'est largement acquittée de la fonction qui lui a été dévolue pour toute la surface du territoire : elle a fidèlement réalisé les prévisions de M. Adolphe d'Eichtal, qui, après avoir mis en lumière les embarras créés et les fautes commises par les banques départementales, disait le 22 février 1848 : « La banque unique, que produit-elle comme banque de circulation? Bien loin de concentrer les ressources, elle est un moyen d'égale division, d'égale répartition des capitaux; elle les prend là où ils sont inutiles, à ses frais et risques; elle les porte là où ils sont utiles, où ils manquent. »

Tel est l'heureux résultat contre lequel on voudrait réagir aujourd'hui, tel est le fécond principe contre lequel on entreprend une campagne téméraire. La Banque de France, dit-on, fait payer ce service bien cher; elle gagne trop d'argent en maintenant l'escompte à trop haut prix. — Un fait curieux est à mentionner d'abord : en 1846, la banque de Lyon, une de ces banques départementales dont on prétend exalter le mérite, a procuré à ses actionnaires un produit de 244 francs sur des titres de 1,000 francs émis peu d'années auparavant. Nous sommes loin de lui en faire un reproche, pourvu que ce bénéfice n'ait pas été acquis au prix de la sécurité nécessaire des opérations. Si nous citons cet exemple, c'est uniquement pour ne point revenir sur une triste espèce d'argumens, les argumens de jalousie, qu'on voudrait ne pas rencontrer dans un débat sérieux. Il faut qu'une banque soit prospère pour que son crédit s'étende, pour que la solidité de ses opérations résiste à la violence des crises; le gain qu'elle fait correspond aux services qu'elle rend; la puissance de son crédit profite au commerce et à la facilité des transactions. — Non, répondent ceux qui condamnent l'élévation du taux de l'escompte, c'est parce que la Banque a pressuré le commerce qu'elle a grossi le chiffre du dividende! Ils semblent croire et ils enseignent

comme une vérité irrécusable que l'absence de la concurrence a seule permis cette exploitation, que le taux de l'intérêt n'a dépendu que de la volonté d'une institution faisant abus du monopole. — Il y a dans une pareille assertion une erreur de fait et une erreur de principe.

Pendant longtemps, la Banque de France avait eu pour règle une sorte de taux normal de l'intérêt fixé à 4 pour 100. Ainsi que l'a écrit dans la *Revue* Léon Faucher (1), « comme on avait commandé à la victoire, elle poussait l'illusion du privilége jusqu'à commander à l'argent. » Qu'en est-il résulté? Le taux immuable de 4 pour 100, trop cher dans les temps d'abondance (à une époque où l'esprit d'entreprise et la facilité des relations commerciales n'avaient point pris encore le large développement qui les fait déborder aujourd'hui), éloignait les emprunteurs solides, tandis que dans les momens de gêne, quand l'intérêt montait beaucoup plus haut, tous les emprunteurs se précipitaient sur le réservoir de la Banque au risque de le vider, ainsi que cela eut lieu en 1847. La règle arbitraire de la fixité du taux de l'intérêt fut alors mise de côté, et l'on fit payer chez nous, comme partout ailleurs, l'argent ce qu'il valait, en mesurant la hausse et la baisse de l'escompte sur la pénurie ou sur l'abondance des capitaux.

Chose singulière, les écrivains qui exagèrent les avantages de la multiplication de la monnaie fiduciaire et l'économie qui doit en résulter pour la fortune publique se font les panégyristes d'une époque d'immobilité durant laquelle la Banque de France n'a guère fonctionné que comme banque de dépôt; presque constamment l'encaisse métallique était alors au niveau des billets en circulation, quand il ne le dépassait pas. Le point culminant auquel s'est élevée la monnaie fiduciaire n'a pas été avant 1848 au-delà du chiffre moyen de 269 millions pour la Banque de France et les succursales, et de 86 millions 1/2 pour les banques départementales; c'était donc un total de 355 millions de billets atteint en 1846 pour la France entière. La circulation a plus que doublé aujourd'hui; elle se maintient au chiffre d'environ 800 millions, qui l'emporte de beaucoup sur celui de la Banque d'Angleterre. Cet accroissement énorme est dû à la confiance qu'inspire l'inébranlable solidité de notre grand établissement de crédit et à l'unité du signe fiduciaire, accepté partout comme la monnaie elle-même.

Le commerce a-t-il subi des conditions onéreuses? les exigences de la Banque l'ont-elles condamné à payer un tribut énorme? Pour répondre à cette question, simple en apparence et très complexe en

(1) *La Banque de France et le taux de l'intérêt*, 1er décembre 1853.

réalité, il ne faut point s'arrêter à une seule époque, exposée à des charges extraordinaires; l'on doit tenir compte d'une certaine série d'années qui permet de mieux comprendre la situation. C'est surtout la faculté ouverte par la loi de 1857 qu'on a dénoncée comme la cause des exigences nouvelles de la Banque. L'article 8 permet en effet, si les circonstances l'exigent, d'élever au-dessus de 6 pour 100 le taux des escomptes et des avances. Voyons quel a été le résultat général. Il est reconnu que durant les six années qui ont précédé la loi, c'est-à-dire de 1851 à 1856, le taux moyen de l'escompte a été de 4 fr. 11 cent.; il s'est élevé pour les six années suivantes, de 1858 à 1863, à 4 fr. 14 cent., 3 centimes de différence! De 1858 à 1862, la moyenne était même descendue à 4 fr. 02 cent.; c'est l'élévation du taux de 1863 qui a causé l'augmentation signalée plus haut. L'année 1864 a été bien plus difficile à traverser; elle a porté la moyenne de l'escompte à 6 fr. 50 cent., chiffre le plus lourd que nous ayons eu à subir jusqu'à présent. Ce chiffre fait monter à 4 francs 48 centimes la moyenne des sept années écoulées depuis 1858; c'est presque le taux actuel de 4 1/2 pour 100.

Environ un demi pour cent d'augmentation moyenne supporté sur le taux jadis immuable de 4 pour 100, c'est quelque chose, nous sommes loin de prétendre le contraire. C'est une charge supplémentaire assez considérable, singulièrement accrue en vertu de l'influence exceptionnelle de la dernière année; mais elle est loin de correspondre aux chiffres de 7, 8 et 9 pour 100, que les adversaires de la Banque font habilement miroiter devant les yeux, et qui n'ont jamais été chez nous que de courte durée. Loin d'ajouter aux bénéfices de la Banque, ces taux les ont atténués; ils ont eu pour but, non le gain, mais la diminution des avances et la rentrée du numéraire. Aux termes de la loi de 1857, la recette qui provient d'une perception supérieure à 6 pour 100 ne doit pas accroître le dividende; elle est portée à un compte de réserve spécial, destiné à augmenter le capital social. La Banque conserve cet excédant sans paraître y attacher une grande importance; sans lui profiter beaucoup, il fournit le prétexte d'attaques acerbes et injustes. La *réserve spéciale* constitue en ce moment un total de 6,987,142 fr.; elle n'était que de 3,000,754 francs au 1er janvier 1864; l'année dernière l'a plus que doublée. Cette réserve représente à peine une moyenne de gain d'un million par an sur les années écoulées depuis la loi de 1857. On aimerait sans doute à voir la Banque ne pas profiter de cet excédant; mais on doit constater aussi qu'il est loin de motiver les plaintes excessives dont il est l'objet : il se réduit à peu de chose en présence de la masse énorme des escomptes, en pré-

sence du capital même de la Banque, pour lequel il constitue un bénéfice annuel d'environ demi pour cent.

Ce n'est pas tout : quand la Banque serre fortement l'écrou de l'escompte, elle renonce à percevoir 6 pour 100 sur la portion des affaires dont l'essor diminue. Elle se résigne à une perte réelle que le bénéfice d'un excédant apparent et non partageable est loin de compenser; elle le fait par devoir, dans l'intérêt de la sécurité de la circulation et dans l'intérêt même du commerce. Aussi la perception d'un taux supérieur à 6 pour 100, mesure temporaire de défense et de politique financière, n'a jamais eu pour mobile un calcul cupide de la part de la Banque; elle n'a d'ailleurs imposé au commerce qu'une charge inférieure à sept millions en plus de sept années; enfin, sans entrer dans la répartition des dividendes, elle a contribué à porter jusqu'au taux de 4 fr. 48 cent. la moyenne de l'intérêt perçu depuis 1858.

Cette augmentation d'environ demi pour cent sur le taux d'escompte, maintenu d'une manière fixe à 4 pour 100 pendant vingt-six ans, depuis 1820 jusqu'en 1846 (1), correspond à un état de choses nouveau dont il importe de ne pas méconnaître l'effet. La demande des capitaux s'est accrue sous la puissante impulsion donnée à l'esprit d'entreprise, et l'emploi en est devenu plus productif. La France, repliée en quelque sorte sur elle-même à la première époque, étend aujourd'hui partout son activité et son influence. Elle construit des chemins de fer en Espagne, en Italie, en Autriche, en Russie, en Turquie; elle verse des flots de numéraire dans les emprunts contractés par les puissances étrangères; elle fonde au dehors de nombreux établissemens de crédit. Elle partage tout au moins avec l'Angleterre la force d'expansion qui appartenait jadis entièrement à cette dernière. C'est l'appât des gros profits qui dirige une partie de nos capitaux sur les places étrangères en diminuant chez nous l'offre et en augmentant les demandes. La Banque ne saurait établir, elle ne fait que constater

(1) Le taux moyen de l'escompte de la Banque a été de 6 pour 100 depuis l'an VIII jusqu'en 1806. Il est descendu à 5 fr. 53 c. depuis le 23 septembre jusqu'au 31 décembre de cette année, et à 4 fr. 60 c. en 1807. Le taux de 4 pour 100 s'est maintenu depuis 1808 jusqu'en 1813. Il a été de 4 fr. 75 c. en 1814 et de 5 pour 100 depuis 1815 jusqu'en 1820, année où il a baissé à 4 fr. 08 c. Depuis 1847, où la moyenne s'est élevée à 4 fr. 95 c., elle est descendue à 4 pour 100 pour 1848, 1849, 1850 et 1851, et à 3 fr. 17 c. pour 1852. Elle a été de 3 fr. 29 c. en 1853, — de 4 fr. 41 c. en 1854, — de 4 fr. 44 c. en 1855, — de 5 fr. 51 c. en 1856, — de 6 fr. 25 c. en 1857, — de 3 fr. 71 c. en 1858, — de 3 fr. 46 c. en 1859, — de 3 fr. 63 c. en 1860, — de 5 fr. 53 c. en 1861, — de 3 fr. 77 c. en 1862, — de 4 fr. 73 c. en 1863, — et de 6 fr. 50 c. en 1864. — Sur les sept années écoulées depuis 1857, on en compte *quatre* pendant lesquelles l'escompte a été *au-dessous* et *trois* pendant lesquelles il a été *au-dessus* de 4 pour 100.

le taux de l'intérêt; elle subit le contre-coup des exigences du marché. Quand on l'accuse d'élever abusivement le taux de l'escompte, on lui attribue un pouvoir qu'elle ne possède pas, et l'on prend pour une cause de malaise ce qui n'est qu'une conséquence de l'équilibre rompu entre la demande incessante et la formation successive de capitaux considérables. Faut-il rappeler l'immobilisation croissante des ressources actives dans les grands travaux publics, qui, tout en promettant d'utiles résultats pour l'avenir, retiennent une grande partie du capital circulant et le transforment en capital fixe? Quand aux milliards absorbés au dehors et au dedans par la construction des chemins de fer, par la transformation des grandes villes, par la création d'établissemens de crédit, l'amélioration de la culture, l'accroissement de l'industrie, l'extension du commerce, l'on ajoute les milliards dévorés par les emprunts publics, on arrive à un total gigantesque, qui dépasse les visées les plus hardies, qui confond l'imagination. Il faut que la France possède d'admirables ressources pour avoir fait face à de pareils besoins sans fléchir sous le fardeau. Qui s'étonnerait d'un léger accroissement du taux de l'intérêt en présence des nécessités nombreuses imposées par les entreprises de la guerre et par les travaux de la paix? Si quelque chose est de nature à exciter une légitime surprise, c'est que des saignées aussi abondantes faites au capital circulant aient pu ne se traduire que par une aussi faible différence sur le taux moyen de l'escompte, car c'est le *taux moyen* qui indique seul les bénéfices réels de la Banque, comme les charges réelles du commerce (1).

La Banque de France a eu besoin de la solidité de son crédit et de la puissance que lui donne sa constitution pour répondre, comme elle l'a fait, à des demandes d'escomptes accrues dans d'énormes proportions. Si une nécessité absolue l'a contrainte à recourir temporairement à des taux élevés, on doit reconnaître que dans les circonstances les plus difficiles elle a su concilier l'aide donnée au commerce avec les commandemens de la prudence. La différence sur le loyer du capital a une gravité que nous sommes loin de méconnaître, les plaintes du commerce, qui s'arrête à la superficie des choses et blâme ce qui le blesse sans tenir compte de ce qui lui profite, n'ont rien qui doive étonner; mais ce qui lui importe avant tout, ce sont des ressources suffisantes : or le tableau des escomptes accomplis porte en traits éloquens la marque des services rendus par la Banque. Il suffit de citer ici quelques chiffres pour montrer

(1) Il y aurait à tenir compte aussi de l'influence exercée par le mouvement international des métaux précieux, et nous en dirons un mot tout à l'heure. L'excellent travail de M. de Laveleye publié dans la *Revue* du 15 janvier a d'ailleurs simplifié notre tâche en jetant une vive lumière sur cette question.

l'essor des affaires et la tâche agrandie de l'institution qui demeure le pivot principal du crédit. En réunissant les escomptes de la Banque de France à ceux des succursales et des banques départementales, le *maximum* obtenu avant 1848 ne montait qu'à 2 milliards 659 millions. Ce chiffre s'était réduit à 1 milliard 25 millions en 1849 pour la Banque de France, désormais appelée seule à pourvoir aux besoins du pays. Un mouvement progressif a porté le total des escomptes à 1 milliard 824 millions en 1852, à 2 milliards 949 millions en 1854, puis à 3 milliards 762 millions en 1855. L'année 1856 a donné 4 milliards 674 millions, et l'année 1857 le chiffre énorme de 5 milliards 645 millions. Ce chiffre descendit subitement à 4 milliards 179 millions en 1858 pour se relever à 4 milliards 711 millions en 1859, et monter à 4 milliards 969 millions en 1860. Depuis cette époque, la somme des escomptes n'a cessé de grandir. Après être montée à 5 milliards 326 millions en 1861, à 5 milliards 429 millions en 1862, à 5 milliards 688 millions en 1863, elle vient d'atteindre en 1864 le total prodigieux de 6 *milliards* 550 *millions!*

C'est aux époques de crise, alors que le taux de l'intérêt s'élève, que les escomptes de la Banque deviennent le plus considérables. Il en a été ainsi pendant les années dont la date restera dans l'histoire des tempêtes commerciales, en 1847, en 1857 et en 1864. Les escomptes de la Banque et de ses succursales, qui n'avaient guère dépassé 1 milliard jusqu'en 1844, s'élevèrent jusqu'à 1 milliard 808 millions en 1847, alors que l'intérêt avait été pour la première fois porté et maintenu à 5 pour 100; ce fut le point culminant avant la révolution de février. L'apogée a été atteint depuis avec des chiffres bien autrement considérables : en 1857, le total des escomptes était de 5 milliards 645 millions à un intérêt moyen de 6 fr. 25 c., et en 1864 de 6 milliards 550 millions à un intérêt moyen de 6 fr. 50 cent. Le motif en est bien simple : dans le cours ordinaire des choses, la Banque de France a des auxiliaires qui contribuent avec elle à la négociation du papier de commerce; leur nombre diminue et leurs ressources se restreignent dans les momens difficiles. C'est à la Banque qu'il faut alors avoir recours; elle devient pour le commerce une véritable ancre de salut, surtout si l'ordre, la sagesse et la prévoyance de ses opérations ont su gagner la confiance générale. Il lui est impossible d'empêcher que l'argent ne devienne cher quand la rareté de cette marchandise en accroît le prix; au moins elle empêche les désastres en ouvrant un refuge aux engagemens sérieux. Ce qui se trouve frappé, c'est l'esprit désordonné de spéculation, cause première du mal. La Banque est ainsi récompensée de sa bonne tenue et de sa prudence; elle a les reins assez forts

pour ne point plier sous les exigences qui l'assiégent et pour être à même d'élargir son action, alors que celle du crédit privé se resserre. Elle maintient la circulation sur la base solide du numéraire, en même temps qu'elle prête un énergique appui au commerce. Tel est le service qu'elle a rendu dans la crise que nous venons de traverser.

On comprend à merveille que les intérêts froissés par la hausse considérable de l'escompte aient fait entendre de vives réclamations : ce dont on souffre provoque immédiatement la plainte. La réflexion et l'étude peuvent seules élever l'esprit au-dessus de l'horizon étroit de l'intérêt privé en ouvrant les vastes aspects de l'intérêt général. Alors les préventions se dissipent, une appréciation calme ramène à un jugement plus équitable. Le chiffre de 6 milliards 550 millions d'escompte pour 1864 répond suffisamment aux reproches d'abandon du commerce et d'indolence. — Mais c'est à un taux élevé, dit-on, c'est à 6 fr. 50 c. en moyenne que ce crédit a dû être acquis! On ne saurait en disconvenir. En dehors des causes que nous avons essayé d'indiquer et du mouvement des métaux précieux, qui expliquent comment les capitaux, surmenés par la spéculation, ont accru leurs exigences et comment le numéraire a imposé des sacrifices pour retrouver l'équilibre, il est un motif dont il n'a été tenu aucun compte, et qui pourtant domine la situation : le nouveau régime de liberté commerciale que la France a brillamment inauguré en 1860, et dont elle poursuit les fécondes applications, a créé pour tous les marchés une solidarité plus intime que par le passé. Le pays profite de relations plus nombreuses et plus étendues, les échanges se multiplient dans une proportion inconnue jusqu'ici, les liens se resserrent entre les nations, les bénéfices augmentent; arrachés à leur isolement, les peuples, qui s'empruntent de mutuels avantages, se trouvent soumis aussi à une dépendance mutuelle, et le mal dont l'un d'eux est atteint se répercute forcément chez ceux qui entretiennent avec lui les rapports les plus intimes.

Le commerce général de la France ne dépassait point, de 1827 à 1836, une moyenne de 1 milliard 366 millions; cette moyenne a été de 2 milliards 112 millions pour la période décennale de 1837 à 1846, et de 3 milliards 126 millions pour celle de 1847 à 1856. Le chiffre s'était élevé en 1857 à 4 milliards 593 millions en valeurs officielles, et à 5 milliards 328 millions en valeurs réelles. En ne tenant compte que de celles-ci, nous les voyons arriver à 5 milliards 412 millions en 1859, à 5 milliards 804 millions en 1860, à 5 milliards 745 millions en 1861. Ce chiffre a été de 5 milliards 949 millions en 1862, de 6 milliards 762 millions en 1863: il dépasse

7 milliards 1/2 pour 1864. La valeur en est donc plus que triplée depuis vingt ans, plus que doublée depuis dix ans, et accrue d'environ 50 pour 100 depuis que nous profitons de la liberté commerciale. Quelle immense révolution dans les rapports de la production et de l'échange! Cette révolution s'est surtout manifestée dans nos relations avec l'Angleterre. Les importations de ce pays en France n'étaient en 1827 que de 14 millions, en 1847 de 72, en 1857 de 321; elles ont monté à 525 millions en 1862, et à 691 millions en 1863; nos exportations à la destination de la Grande-Bretagne étaient de 107 millions en 1827, de 155 en 1847, de 548 en 1857, de 619 en 1861 et de 834 en 1862; elles se sont élevées à plus de 1 milliard en 1863. Ces chiffres d'importation et d'exportation ont encore grandi en 1864, et les différences du commerce *spécial* sont plus fortes que celles du commerce *général*.

Quand la masse des échanges décuple en moins de vingt ans et double en quelques années entre la France et l'Angleterre, quand celle-ci est devenue notre plus riche cliente, faut-il donc s'étonner que la situation du marché anglais agisse sur la nôtre? Plus que jamais, en ce qui concerne surtout le capital sous la forme la plus fluide, les paroles de Mengotti rencontrent leur application : « Le numéraire est essentiellement rebelle aux ordres de la loi; il vient sans qu'on l'appelle; s'en va, quoiqu'on l'arrête, sourd aux avances, insensible aux menaces, attiré seulement par l'appât des profits. » Pour l'empêcher de partir quand il s'en va, ou pour le rappeler quand il est parti, il n'y a qu'un moyen efficace, c'est d'élever la rémunération qu'on lui accorde. On peut discuter sur la quotité de l'*écart* admissible sans perturbation entre le taux de l'escompte à Londres et le taux de l'escompte à Paris; mais au-delà d'une limite assez restreinte il est impossible, pour quiconque a la moindre notion des facilités et de l'importance du commerce du papier sur Londres, de nier que dans l'état actuel des relations commerciales entre les deux pays la Banque de France ne saurait fermer les yeux sur les décisions prises par la Banque d'Angleterre, et réciproquement.

Quel a été le taux de l'escompte de la Banque d'Angleterre durant l'année 1864? Qui a pris l'initiative de l'élévation de ce taux? Dans quelle proportion cette initiative s'est-elle exercée par la suite? Quel écart a été maintenu, et au profit de quel pays? Voilà des questions d'une grave importance dans le débat qui s'agite, et dont le tableau suivant nous offre la solution.

BANQUE D'ANGLETERRE.			BANQUE DE FRANCE.		
DATES DES CHANGEMENS.		TAUX DE L'ESCOMPTE.	DATES DES CHANGEMENS.		TAUX DE L'ESCOMPTE.
1864. Janvier.....	1er	7 pour 100.	1864. Janvier.....	1er	7 pour 100.
—	20	8 —			
Février.....	11	7 —			
	25	6 —	Mars.....	24	6 —
Avril.....	16	7 —			
Mai.....	2	8 —	Mai.....	6	7 —
—	5	9 —	—	9	8 —
—	19	8 —	—	20	7 —
—	26	7 —	—	26	6 —
Juin.....	16	6 —			
Juillet.....	25	7 —			
Août.....	4	8 —			
Septembre..	8	9 —	Septembre..	9	7 —
			Octobre.....	13	8 —
Novembre...	10	8 —	Novembre...	3	7 —
—	24	7 —	—	24	6 —
Décembre...	15	6 —	Décembre...	8	5 —
			—	22	4 1/2 —

On voit que le point de départ a été le même pour les deux banques : c'était le taux de 7 pour 100. Après l'avoir élevé à 8 pour 100, puis ramené à 7 pour 100, sans qu'aucun changement ait été accompli chez nous, la Banque d'Angleterre a donné une seule fois, au 25 février, le signal d'une baisse à 6 pour 100, qui a été appliquée par la Banque de France un mois plus tard. Depuis lors, la hausse de l'escompte a toujours commencé par Londres; Paris n'a suivi qu'à distance, en maintenant constamment un écart qui a varié entre 1 et 2 pour 100. En somme, l'intérêt a été à la Banque d'Angleterre, durant l'année 1864, de 6 pour 100 pendant 106 jours, de 7 pour 100 pendant 102 jours, de 8 pour 100 pendant 81 jours, et de 9 pour 100 pendant 77 jours. Il a été à la Banque de France de 4 1/2 pour 100 pendant 9 jours, de 5 pour 100 pendant 14 jours, de 6 pour 100 pendant 163 jours, de 7 pour 100 pendant 148 jours, de 8 pour 100 pendant 32 jours, et ne s'est point élevé au-delà. La moyenne totale pour l'année bissextile, de 366 jours, a été de 7 fr. 35 cent. pour 100 à Londres et de 6 fr. 50 cent. pour 100 à Paris.

Si nous n'avons pas craint de produire cette longue série de chiffres, c'est qu'elle répond suffisamment aux accusations les plus véhémentes et aux argumens les plus subtils. Un seul fait a droit ici de nous étonner, c'est que la Banque de France soit arrivée à maintenir d'une manière notable et persévérante l'escompte à un taux plus bas que celui de la Banque d'Angleterre. Aujourd'hui encore il existe à l'avantage de notre marché un écart entre le taux de l'escompte à Paris et celui des principales places de commerce de l'Europe.

La Banque de France a plus que jamais conduit largement ses escomptes en 1864; elle est arrivée au chiffre inoui de 6 milliards 550 millions, en se maintenant en moyenne à près de 1 pour 100 d'intérêt au-dessous du taux de la Banque d'Angleterre. C'est un résultat dont elle peut se glorifier à juste titre. Il ne désarme cependant pas ses adversaires. Sans s'inquiéter de la situation générale du marché des capitaux, sans tenir compte du nouveau régime commercial dont la France est appelée à supporter les conséquences en même temps qu'elle en recueille les avantages, ils s'arment du taux du dividende qu'elle distribue pour faire appel à de mauvais sentimens, trop faciles à éveiller. La Banque est coupable, parce qu'elle a réalisé de grands bénéfices; cela suffit pour la condamner. On ne se demande point si les bénéfices d'une institution de crédit de cette nature ne grandissent pas avec les services rendus, et si ceux-ci ne leur servent point de mesure naturelle. On enfle même d'une manière fictive le dividende de 200 francs, acquis en 1864, d'une répartition extraordinaire de 35 francs qui appartient à l'exercice de 1861, et qui est le résultat de la liquidation d'affaires difficiles engagées à cette époque. Sans nul doute, c'est un beau chiffre que celui de 200 francs, qui équivaut à 20 pour 100 sur les anciennes actions émises à 1,000 fr., et à 18 pour 100 sur les actions nouvelles, sur lesquelles il a été opéré un versement de 1,100 francs; mais ce résultat a déjà été atteint et même dépassé plusieurs fois. Le dividende a été de 200 fr. en 1855, de 272 fr. en 1856, de 247 fr. en 1857; il s'était élevé avant la révolution de février, au milieu d'un mouvement d'affaires singulièrement calme et restreint, à 144 francs en 1839, 139 fr. en 1840, 138 fr. en 1842, 159 fr. en 1846 et 177 fr. en 1847. On dira que le dividende nouveau correspond à un capital doublé depuis 1857; il en est ainsi pour toutes les entreprises dont l'extension successive a fait augmenter le fonds de roulement ou de garantie, et l'on doit se féliciter au lieu de se plaindre de ce que les résultats obtenus s'élèvent proportionnellement aux avances faites.

D'ailleurs ces résultats remarquables demeurent au-dessous des avantages recueillis dans d'autres entreprises qui n'ont pas toutes le mérite de contribuer autant que la Banque de France à raffermir l'assiette du crédit et à maintenir les conditions indispensables d'une circulation solide. Est-ce qu'on a jamais eu la pensée de faire un sujet de reproche aux banques *à fonds-unis* (*joint-stock-banks*) des dividendes de 20 pour 100, de 30 pour 100 et au-delà, qu'elles ont légitimement distribués à leurs actionnaires? Nullement; on y a vu au contraire un motif d'encouragement pour des établissemens analogues qui commencent à fonctionner utilement dans notre pays. Si nous rappelons ce fait, ce n'est pas uniquement

dans la pensée d'établir un parallèle instructif, c'est aussi pour qu'on ne perde pas de vue l'influence qu'exercent sur le taux général de l'intérêt tant de placemens nouveaux et très productifs qui se disputent le capital circulant.

Turgot a raison, la diminution du loyer des capitaux livre de nouveaux domaines à la production, comme la mer, en se retirant, découvre de nouvelles plages propres à la culture; la belle image dont il s'est servi rend compte du phénomène qui suit la baisse du taux de l'intérêt, *lorsque toutes les autres circonstances demeurent les mêmes*. Seulement le principe qu'il a mis en avant cesse d'être exact, si la demande du capital s'accroît par suite du meilleur parti que savent en tirer et des fruits plus abondans que recueillent ceux qui l'emploient. Alors, loin de marquer le déclin, la hausse de l'intérêt devient un signe de prospérité; elle correspond à une plus riche récolte. C'est ce qui apparaît en traits saillans dans les fertiles contrées que le génie de l'homme fait sortir d'un long engourdissement, c'est ce qui éclate aussi dans les états les plus civilisés, quand le progrès y développe une ère nouvelle. La rente, le salaire et le profit y grandissent à la fois; comment le capital circulant serait-il exclu d'une part de ce bénéfice additionnel? Comment surtout, plus mobile, plus facile à transporter qu'aucun autre bien, n'élèverait-il point ses prétentions en présence du marché universel de plus en plus ouvert, du gain accru et du risque diminué pour les placemens lointains, pendant que la compétition générale fait marcher la demande d'un pas plus accéléré que la formation des richesses disponibles? On s'empare des chiffres du bilan de la Banque pour prétendre qu'en mettant ses services à plus haut prix, cette institution en a rendu moins. Le calcul paraît simple et concluant alors que l'on choisit pour les mettre en regard l'époque à laquelle l'escompte est d'ordinaire au plus haut et celle où il est au plus bas. En janvier 1864, le portefeuille s'élevait à 752 millions et les avances sur titres à 115 millions, total 867 millions. En décembre de la même année, le portefeuille s'est trouvé réduit à 562 millions et les avances sur titres à 66 millions, total 628 millions, avec une diminution de 238 millions. Ainsi, ajoute-t-on, les bénéfices de la Banque s'élèvent en raison inverse des services qu'elle rend. C'est là une arithmétique de mauvais aloi : non, les bénéfices ne peuvent résulter que de l'extension des opérations; la Banque a plus gagné en 1864 que dans aucune autre année, parce que jamais elle n'a autant escompté. La diminution du portefeuille coïncide avec la réduction de l'intérêt; elle témoigne d'une détente dans la situation : le commerce a moins besoin de la Banque lorsqu'il profite davantage d'autres capitaux et lorsque les affaires reprennent une allure régulière. Il en a toujours

été ainsi après les grandes crises, après celles de 1847, de 1857, comme après celle de 1864. Du reste, ceux qui se sont saisis de ce singulier argument n'avaient qu'à prendre un peu patience : ils auraient vu le premier bilan de 1865, celui du 5 janvier, accuser un accroissement considérable du portefeuille, qui a augmenté de 93 millions dans l'espace d'une semaine, en montant à 690 millions. Quant à la diminution du chiffre des avances sur titres, l'occasion s'offrira bientôt d'expliquer pourquoi nous sommes loin de nous en plaindre : ces avances intéressent beaucoup plus la spéculation que le commerce.

En résumé, l'élévation du taux de l'escompte, grief principal invoqué contre la loi du 9 juin 1857, n'a fait augmenter l'intérêt perçu par la Banque de France que de 1/2 pour 100 en moyenne durant les sept dernières années. Cette augmentation s'explique par l'extension des affaires, l'essor de l'esprit d'entreprise, les nombreux travaux exécutés avec le capital français, et les emprunts considérables auxquels ce capital a dû faire face chez nous et au dehors; elle a été motivée aussi par le mouvement des métaux précieux.

Après avoir invoqué le passé sans tenir compte des différences de situation, après avoir ainsi tracé un tableau de pure fantaisie, c'est dans les institutions de crédit des pays étrangers qu'on cherche des armes contre le principe de l'unité de circulation fiduciaire. Ici les mêmes erreurs se reproduisent, et il sera facile d'en faire justice. Ceux qui combattent ce principe savent-ils bien qu'ils essaient de remonter le courant auquel obéit le monde entier? De plus en plus l'organisation de la Banque de France devient le type de la constitution financière des autres peuples : on essaie de reproduire ce type ou de s'en rapprocher. La Belgique, la Hollande, presque tous les états de l'Allemagne, ne possèdent qu'une *banque d'émission*. L'Italie est à la veille d'adopter ce système. Si c'est une faute que de marcher dans cette voie, le nombre des coupables se multiplie, et nous serions curieux de connaître le pays où l'on serait disposé à renoncer à l'unité de la circulation fiduciaire pour adopter le régime de la concurrence en fait de monnaie de papier.

Mais, dira-t-on, l'Angleterre, l'Écosse, les États-Unis, ne connaissent point de privilége en fait d'émission; ils profitent du régime de la liberté et s'en trouvent à merveille. — Cette assertion, sans cesse reproduite, est-elle bien exacte? Oui, il fut un temps, assez rapproché du nôtre, puisque nous n'en sommes pas encore séparés par un quart de siècle, où ces divers pays obéissaient aux lois de la concurrence en fait de banques d'émission, où, suivant l'expression de Carey, chacun était aussi libre de fonder un de ces établissemens que d'ouvrir une échoppe de savetier. Qu'en est-il

résulté? Des crises violentes, des faillites innombrables, des ruines multipliées. Il faut avoir la mémoire courte pour ne pas se souvenir de cette période de vingt années, marquée par des désastres répétés, et des cris de détresse qui retentissaient des deux côtés de l'Océan. Les hommes les plus considérables de l'Amérique, Gallatin, Webster, Buchanan, ont condamné les tristes résultats d'un principe faux. L'Angleterre les a également signalés par l'organe de ses plus illustres économistes. Son grand homme d'état, sir Robert Peel (dont M. Gladstone, — le meilleur chancelier de l'échiquier que ce pays ait encore possédé au jugement de Cobden, — recueille fidèlement l'héritage), s'est efforcé, sinon d'en empêcher entièrement le retour, du moins d'en affaiblir la fatale influence. Il est vrai que nos modernes financiers dédaignent ces glorieux représentans de l'étude et de l'expérience. Que leur importent Adam Smith, Ricardo, Rossi, Overstone, Torrens, Sismondi, Jean-Baptiste Say et Léon Faucher? Ne sont-ils pas en train de construire une économie politique nouvelle qui enveloppe dans un même dédain la vieille science et les faits accomplis? — On se refuse à reconnaître que l'Angleterre s'est efforcée résolûment de proscrire la concurrence dans l'émission des billets qui tiennent lieu de monnaie; on passe sous silence les conditions spéciales dans lesquelles s'est développé le système des banques d'Écosse; on ne dit rien des tendances nouvelles des États-Unis. Ce sont autant de points sur lesquels il est bon de s'entendre.

L'*act* de 1844 a défendu de fonder en Angleterre aucunes nouvelles banques d'émission. Le respect pour le principe sacré de la non-rétroactivité a fait tolérer l'existence de celles qui fonctionnaient alors; mais la faculté dont chacune d'elles peut user a été limitée à la moyenne de la circulation des deux années antérieures. On a multiplié les clauses destinées à faire refluer, au fur et à mesure de l'extinction, ces droits fractionnés vers la Banque d'Angleterre, seule investie d'un privilége permanent. En 1826, on comptait 809 banques; il n'en restait que 584 en 1833, et 300 en 1844, entre lesquelles se trouva répartie la faculté d'émettre 8 millions de livres de billets (200 millions de francs). Un tiers de ces banques a déjà succombé; quelques-unes ont abandonné, au bénéfice de la Banque d'Angleterre, la part afférente du droit d'émission. Au 17 septembre de l'année dernière, la circulation de cet établissement était de 20,618,682 livres sterling (près de 620 millions de francs). Les banques privées (*private-banks*), qui ne peuvent compter au-delà de six associés, avaient en cours 2,971,725 livres sterling de billets (un peu plus de 74 millions de francs), et pour les *joint-stock-banks* (banques par actions) ce chiffre n'était que de 2,788,896 livres sterling (environ 70 millions de francs). Le total

était donc, pour les deux catégories, de 144 millions de francs; mais une partie de cette somme de billets a été remise à la Banque d'Angleterre contre des billets de celle-ci, qui remplacent dans la circulation la monnaie de papier locale, dont l'importance est singulièrement réduite. Toute banque qui cesse de payer à bureau ouvert perd le droit d'émission. Les banques privées ne peuvent se réunir pour l'exercer, si de cette fusion résulte une association de plus de six personnes. La Banque d'Angleterre a la faculté de réclamer jusqu'à concurrence des deux tiers la jouissance du privilége évanoui des banques de province. L'*act* de 1844 ne porte aucune atteinte aux droits acquis, mais il ne néglige rien pour en hâter l'extinction; il les tolère provisoirement, comme un mal inévitable, et l'on viendrait présenter ces prescriptions jalouses comme une application du principe de la concurrence!

La vérité, c'est que ce principe a disparu ou a été singulièrement restreint. Qu'on en juge par ce qui s'est passé en Écosse et en Irlande depuis 1845. Aucune banque nouvelle ne saurait y participer au droit d'émission, exclusivement maintenu dans des limites strictement définies en faveur des banques qui existaient lors de la promulgation de la loi. La circulation autorisée en Écosse a été établie à 3,150,000 livr. sterl. (78,750,000 fr.), et celle de l'Irlande à 6,356,494 liv. sterl. (159 millions de francs). Au-delà du chiffre spécialisé pour chaque banque, tout billet émis en Écosse et en Irlande dut être intégralement représenté par une valeur correspondante en or; mais la réserve métallique est toujours de beaucoup supérieure à l'exigence légale. La circulation *autorisée* est descendue aujourd'hui en Écosse au-dessous de 70 millions; les billets de banque y circulent en moyenne pour une somme inférieure à 100 millions, avec une réserve métallique supérieure à la moitié. En Irlande, la circulation des billets oscille autour de 125 millions de francs. Les réserves en métal précieux sont considérables.

L'émission des billets n'a jamais formé qu'une branche très accessoire de l'industrie des banques d'Écosse; celles-ci, organisées pour un système d'avances beaucoup plus que pour l'escompte du papier de commerce, ont grandement contribué à la prospérité de la contrée et notamment de l'agriculture, la plus riche industrie du pays, en fonctionnant surtout comme banques de dépôt et de virement; elles allouent un intérêt aux capitaux qui leur sont versés et les font fructifier en les prêtant à un taux supérieur. Tandis que la circulation des billets s'est toujours maintenue dans des chiffres restreints, les dépôts se sont élevés au-delà d'un milliard de francs; ils oscillent encore autour de ce chiffre. Là se rencontre le puissant levier dont ces banques disposent : elles justifient leur vieille renommée en prenant pour base la réalité des ressources agglomé-

rées, des épargnes réunies en vertu d'un ingénieux mécanisme, au lieu de poursuivre de gros bénéfices en s'appuyant sur la fiction de la monnaie de papier. Les banques d'Écosse ont su, par l'organisation d'un contrôle mutuel, prévenir l'émission surabondante du papier; aussi des plaintes ont vivement retenti contre l'*esprit étroit* et la *pusillanimité* des directeurs de ces établissemens. La circulation demeure au-dessous du tiers de leur capital. L'accroissement des dépôts alimente les opérations; les billets ne servent guère qu'à faciliter le règlement des comptes.

D'où vient ce phénomène, qui assigne aux banques d'Écosse un rang à part dans l'ordre des institutions de crédit? Du principe de la responsabilité indéfinie des associés, appliqué à toutes les banques qui n'ont pas obtenu une *charte d'incorporation*. Il en résulte une surveillance très active de la part des intéressés; ils doivent se connaître, ils sont tenus de se contrôler sans cesse. Les petits capitalistes deviennent, non des sociétaires indéfiniment responsables, mais des déposans qui se contentent d'un intérêt réduit, et beaucoup de ces cliens des banques puisent dans la régularité et dans la fréquence de leurs versemens le meilleur élément de leur crédit. La réserve disponible est entretenue par ce courant de l'épargne, toutes les ressources sont rapidement utilisées; rien ne sommeille ni ne se perd des instrumens actifs de la production : on travaille avec un capital effectif sans cesse renouvelé, au lieu de courir après la multiplication fictive de prétendus capitaux en papier, et le sentiment de la responsabilité, toujours en éveil, maintient la direction dans une ligne de prudente réserve.

Ceux qui invoquent l'exemple des banques d'Écosse afin d'en déduire une preuve de fécondité pour la concurrence n'auraient pas dû négliger de décrire le genre de crédit dont profite la patrie d'Adam Smith. La responsabilité indéfinie des associés, sauf des exceptions peu nombreuses, y a servi de base solide aux opérations des banques; celles-ci, établies dans un pays essentiellement agricole, ont fonctionné principalement comme banques de dépôt, et très accessoirement comme banques de circulation. Le chiffre de leurs billets n'équivaut pas au dixième des sommes reçues en compte-courant, ni au tiers de leur capital; il permet de réaliser une économie d'une cinquantaine de millions de francs à peu près sur une circulation qui aurait été purement métallique. Le capital ainsi économisé représente à 4 pour 100 un profit annuel de 2 millions de francs qui n'est pas à dédaigner; mais il reste fort loin des brillantes perspectives ouvertes par ceux qui croient voir dans la monnaie de papier la baguette magique de la richesse.

Les banques d'Écosse multiplient leurs succursales, mais elles ne sont qu'au nombre de quatorze. Leurs comptes réciproques se sol-

dent au moyen de mandats sur la Banque d'Angleterre, qui leur sert de point d'appui et leur permet de profiter du réservoir métallique de Londres. Tout en rendant pleine justice à la bonne tenue et aux avantages des banques d'Écosse, nous ferons remarquer qu'elles sont taillées sur un patron distinct, et qu'elles font un usage très discret des billets de banque; leur principale et presque leur unique ressource leur est fournie par les dépôts, qu'une plus grande masse de billets payables à vue ne manquerait point d'écarter. Enfin le principe de la solidarité indéfinie des associés leur conserve une direction prudente. Le nombre des banques qui émettent des billets est très faible, la quotité de la circulation est strictement limitée, aucune banque nouvelle d'émission ne peut se fonder; tous ces établissemens s'alimentent en partie à la Banque d'Angleterre, quoique l'Écosse continue à être un pays distinct par sa législation. Il est difficile de découvrir dans cet ensemble quelque application sérieuse du principe de la *concurrence* et de la *liberté des banques* (1). Les économistes allemands, qui penchent vers la liberté des banques d'émission, ne séparent point ce principe de celui de la *responsabilité solidaire des associés*, et ils s'appuient à cet égard sur les précédens établis en Écosse. Ceux qui livrent aujourd'hui assaut à la Banque de France sont loin de l'entendre ainsi: ils voudraient limiter les risques des associés tout en étendant la faculté d'émission. La liberté qu'ils invoquent est hors de cause dans une pareille hypothèse, car la constitution d'une société anonyme crée toujours un privilége.

On présente la concurrence comme le levier à l'aide duquel le pays verrait multiplier la monnaie fiduciaire et baisser le taux de l'escompte. La disponibilité constante du capital des banques suffirait, dit-on, pour prévenir les crises monétaires; il faut se garder du placement en rentes. Le système des banques américaines, dont on a voulu invoquer l'exemple pour l'opposer triomphalement au régime de la Banque de France, est cependant fondé sur le *monnayage de la rente*, ce qui en fait un système peu recommandable. Le capital des institutions de crédit des États-Unis, *converti en fonds publics*, sert de base et de mesure à l'émission des billets; aucune limite n'est imposée à la matière ainsi monnayable. Rien de plus faux ni de plus dangereux qu'un pareil système, qui n'assure pas même le bon marché de l'escompte. Le taux en effet a été pres-

(1) Il est à remarquer que les garanties dont le système des banques d'Écosse se trouve entouré n'ont pas empêché deux grands établissemens financiers de ce pays de sombrer en 1857, la *Western Bank* avec un capital de 1,500,000 livres sterling (37,500,000 francs), et la *Glasgow City Bank* avec un capital de 1 million de livres sterling (25 millions de francs). Ces désastres ont même été, au dire de Mac-Culloch, la cause première de la suspension de l'*act* de 1844.

que toujours plus élevé à New-York qu'à Paris; il est monté en 1837 jusqu'à 32 pour 100, en 1839 jusqu'à 36 pour 100, en 1847 et 1848 à 18 pour 100, et en 1857 de nouveau à 36 pour 100. Les chiffres de 10, 12 et 15 pour 100 s'y reproduisent fréquemment. La pluralité des banques restreint aussi le chiffre de l'émission : à New-York, ce chiffre ne représente même pas *le quart* de l'encaisse métallique, tant les rudes échecs subis dans le passé ont mis en suspicion la faculté de créer la monnaie fiduciaire.

Ainsi les exemples tirés soit de l'histoire de la Banque de France, soit des institutions de crédit étrangères, ne concluent en rien contre le principe de l'unité des banques. Il reste à voir si les adversaires de ce principe peuvent tirer de meilleurs argumens des réformes aujourd'hui proposées.

II.

On reproche à la Banque de France d'avoir immobilisé son capital en rentes; il suffirait, ajoute-t-on, de le rendre disponible pour affranchir le commerce des lourdes charges qu'entraîne l'élévation de l'escompte et pour maintenir le taux invariable de 4 pour 100. L'accroissement facile de la réserve métallique permettrait d'accroître le capital fiduciaire du pays en provoquant une plus large circulation de billets. La Banque serait en position d'augmenter les avances sur les fonds publics et sur les valeurs diverses, ou bien on établirait à côté d'elle une institution distincte chargée de cet office, et dotée également du privilége de battre monnaie avec du papier. Alors *le crédit serait organisé*, car le commerce obtiendrait l'escompte à taux réduit, et tout détenteur d'un titre de placement pourrait le mobiliser à volonté.

De pareilles visées reposent sur une double illusion et créent un double danger; elles se rattachent à des idées erronées sur la nature de la monnaie et sur le service des billets. Remarquons-le de prime-abord, ce n'est pas la Banque qui a immobilisé une portion notable de son capital, c'est la loi qui a voulu constituer ainsi un fonds permanent de garantie, en imposant à cette institution un prêt à des conditions onéreuses pour elle. 100 millions ont été versés au trésor; ils se trouvent représentés par des titres de rente 3 pour 100 au taux de 75 francs et subissent en ce moment une dépréciation d'environ 11 millions, dépréciation supérieure de moitié au bénéfice de la réserve spéciale formée par la perception accidentelle d'un taux d'intérêt de plus de 6 pour 100.

Ce n'est là qu'un détail : étudions le principe, examinons-en les conséquences. — On demande que le capital de la Banque devienne disponible : est-ce que le placement en rentes, exonéré de la con-

dition d'inaliénabilité, ne constitue point le mode d'emploi qui se prête le mieux à une prompte réalisation? On a parlé d'achat de papier à l'étranger : c'est alors que le commerce se plaindrait de voir employer ailleurs les ressources du pays. Enfin on a imaginé que la Banque pourrait entretenir un encaisse considérable en échangeant ses titres de rente contre des métaux précieux et en conservant ceux-ci dans ses caves : singulier moyen, il faut l'avouer, pour obtenir cette économie du capital métallique dans laquelle on prétend voir en même temps une source de prospérité pour le pays! singulière prétention aussi que celle qui consiste à vouloir maintenir le niveau de la réserve en numéraire sans toucher en rien aux causes qui en déterminent la diminution successive!

On exagère étrangement la portée de la mesure proposée. Si le capital de la Banque est transformé en fonds de roulement, s'il se trouve absorbé par les opérations courantes, le crédit de l'institution ne souffrira-t-il point de l'absence d'un fonds permanent de garantie? Suivant l'idéal entrevu par le comte Mollien, ce crédit devrait être assez solide pour permettre à la Banque de fonctionner même sans capital. Nous avons changé tout cela! — Pourquoi? Est-ce pour accroître la somme des billets au moyen d'un surcroît d'encaisse? Alors la puissance agrandie de la réserve ne fortifiera en rien la sécurité correspondante de l'émission. — Est-ce pour diminuer d'une manière constante l'écart entre la réserve et les billets? Il faut d'autres digues pour arrêter le mouvement des espèces; il obéit à d'autres lois. — Est-ce pour maintenir l'escompte à un taux invariable? La naïveté d'une pareille prétention n'est égalée que par l'impuissance de l'instrument mis en œuvre. — Est-ce pour augmenter les avances sur fonds publics et sur autres valeurs? Dans ce sens, si l'on bornait strictement ces avances au capital disponible, il n'y aurait pas grand danger : resterait seulement à savoir si le crédit de la Banque gagnerait à substituer une garantie mobile, affectée à un service spécial, à la garantie fixe d'un placement en rentes. D'ailleurs les plaintes du commerce, fondées ou non, qui ont provoqué l'enquête, tendent à un résultat diamétralement opposé. Les avances sur titres profitent à la spéculation, elles n'intéressent guère la production et l'échange. S'il est un reproche mérité parmi ceux qu'on a soulevés contre la Banque, c'est qu'elle se soit chargée depuis 1852 d'une mission étrangère aux attributions naturelles où elle devrait se renfermer. « Je ne comprends en fait de banque que l'escompte, » disait Napoléon, et il parlait sagement; l'action de la Banque gagnerait à se concentrer ainsi, et le commerce en retirerait un avantage sérieux.

Les avances sont en partie la cause des embarras que nous avons traversés; la Banque a bien fait de les restreindre, elle ferait en-

core mieux d'y renoncer; il y a péril à les donner pour support à une portion quelconque de l'émission des billets payables au porteur et à vue. Quand ceux-ci se trouvent adossés à des lettres de change qui représentent des opérations sérieuses, les échéances successives aboutissent à un paiement effectif qui renouvelle l'encaisse. Il n'en est pas de même des avances faites sur des valeurs d'autant plus difficiles à réaliser que la situation devient plus embarrassée, et qui sont, par leur essence, étrangères à la circulation du numéraire. Le crédit commercial souffre de voir détourner vers une autre destination une partie de la circulation fiduciaire, dont la quotité est plus bornée qu'on ne le suppose; il souffre des complications que produit, lorsque les besoins du marché augmentent, la nécessité de faire vendre des titres dont la baisse précipite la crise, ou bien de renouveler les prêts au détriment de l'escompte.

Nous comprendrions l'utilité d'un établissement distinct chargé de consentir des avances sur les fonds publics, les actions et les autres valeurs de placement, comme le Crédit foncier accorde des prêts sur immeubles, mais c'est à la condition que le principe serait le même, que dans un cas comme dans l'autre on n'aurait point recours à des billets faisant office de monnaie. Monnayer les titres de placement est une pensée tout aussi chimérique que celle de monnayer la terre; le système de Law reposait sur des conceptions analogues. Rien à première vue de plus séduisant ni de plus simple que de créer la richesse au moyen d'un papier à vignettes destiné à remplacer le numéraire; mais celui-ci n'est que la mesure des valeurs, il ne vaut que comme agent intermédiaire des transactions, il constitue l'indispensable mécanisme des échanges. Les services qu'il rend sont considérables; les méconnaître serait aussi peu rationnel que de confondre la richesse avec l'abondance des métaux précieux, comme le faisait le système erroné de la balance du commerce. L'or et l'argent ont été appelés à faire l'office d'une mesure, la moins variable et la mieux appropriée à la courte durée des transactions humaines. Destiné à remplacer le numéraire, le billet de banque risque de troubler l'harmonie des échanges, s'il n'est point contenu dans des limites étroites, s'il cesse d'être le simple auxiliaire et l'ombre du numéraire. Il importe de ne point commettre une confusion trop commune. La monnaie de papier est d'un maniement plus commode que la monnaie métallique lorsqu'il s'agit de sommes d'une certaine importance; elle abrége les comptes, facilite les envois, aide à la fécondité du mouvement commercial. Ces avantages, qui tiennent à la forme de la monnaie de papier, on les recueillerait tous, quand même les billets se borneraient à représenter les matières précieuses conservées à titre de gage. Il n'y aurait de différence que pour l'économie que d'autres

garanties acquises aux billets en circulation permettent de réaliser sur l'encaisse : en effet, la confiance qu'ils obtiennent en maintient un certain nombre d'une manière permanente sur le marché. Les banques de circulation utilisent une partie du trésor que les banques de dépôt gardaient tout entier : elles emploient l'or et l'argent d'une manière productive en les remettant contre des engagemens souscrits ou des billets escomptés, ce qui modifie la nature du fonds destiné à pourvoir au remboursement de billets à vue et au porteur. Cette espèce d'artifice financier a besoin, pour réussir, d'effets à courte échéance, destinés à procurer un paiement réel, qui est le résultat d'opérations commerciales sérieuses. Alors l'échange permanent des billets contre le numéraire se trouve assuré par le renouvellement échelonné de l'encaisse. On peut, de cette manière, féconder une fraction du capital engagé dans le mécanisme de la circulation en l'échangeant contre des denrées, des marchandises ou des instrumens de travail; mais la somme ainsi épargnée ne sera jamais que l'équivalent d'une portion du capital métallique, qui ne constitue lui-même chez les peuples riches qu'une portion restreinte de l'avoir général.

En Angleterre, le maximum des billets en circulation pour les trois royaumes s'est tenu au-dessous de 40 millions de livres sterling en 1853, et le minimum est presque descendu à 32 millions en 1859. La moyenne est de 900 millions de francs, dont environ la moitié est représentée par une réserve métallique. L'économie sur le métal précieux qui aurait dû être affecté à la circulation, si chaque billet avait une garantie correspondante en espèces, ne s'élève donc pas à 20 millions de livres sterling (500 millions de francs), c'est-à-dire au quatre centième du chiffre auquel on évalue la richesse de l'Angleterre. C'est une épargne de 500 millions; en admettant qu'elle rapporte 4 pour 100 d'intérêt, elle donne un bénéfice annuel de 20 millions qui ne correspond qu'à *un millième* des 20 milliards auxquels monte chaque année la production britannique. Des chiffres analogues conduisent à un résultat pareil en France. Le Pactole qui roule les billets de banque se réduit donc à un mince filet d'eau. Pourrait-on l'accroître de beaucoup? Il est permis d'en douter : la circulation n'a besoin que d'une certaine quotité de moyens d'échange. Quand le métal surabonde, il ne tarde pas à rétablir l'équilibre en s'écoulant sur les marchés du dehors; quand le papier dépasse les besoins, il ne profite pas du même déversoir, il vient s'échanger contre le métal, qui obéit à une loi aussi certaine, aussi rigoureuse que la loi d'équilibre des fluides.

Il est facile de saisir les conséquences de ce fait. La solidité de la garantie offerte en échange de l'émission des billets ne suffit point: elle se rencontre au plus haut degré dans le sol; cependant, à l'ex-

ception de quelques rêveurs attardés, tout le monde reconnaît l'impossibilité de monnayer le sol. Il faut assurer d'une manière indubitable la conversion constante des billets contre espèces. Cette règle ne rencontre guère personne qui la révoque en doute; mais on diffère beaucoup quant au mode suivant lequel il convient de l'appliquer. Les tentatives faites pour établir une mesure de proportion entre la réserve métallique et la circulation fiduciaire ont toutes échoué. On met sans cesse en avant, comme un principe acquis, qu'il suffit de conserver un encaisse métallique égal au tiers de la somme des billets émis; mais ce rapport du *tiers* s'est maintes fois montré inefficace, les crises provoquées par l'exubérance du signe monétaire ont fait chèrement payer le bénéfice insignifiant obtenuà l'ai de d'une circulation imprudente.

Il ne suffit pas qu'en temps ordinaire l'échange des billets contre espèces s'opère sans embarras; il faut qu'il continue toujours, quelque menaçantes que soient les éventualités. Il ne suffit pas que la garantie offerte soit solide, il faut que les espèces ne manquent jamais. Ce n'est pas seulement l'intérêt du commerce qui se trouve engagé ici (et l'on sait combien il périclite quand des secousses violentes se produisent), c'est l'intérêt général dans l'acception la plus large du mot. Il s'agit de maintenir la rectitude de la mesure de la valeur et d'empêcher qu'une influence irrégulière ne s'exerce sur les prix. C'est à ce point de vue élevé que la question a été envisagée en Angleterre : tel est le véritable terrain du débat qui s'y est prolongé pendant un quart de siècle, et sur lequel on ne possède malheureusement en France que des notions insuffisantes.

Plus on émet de billets et moins on conserve d'espèces. Personne ne le conteste, puisque les novateurs les plus hardis s'arment de ce résultat, qu'ils présentent comme un avantage. Le dicton vulgaire a raison : *le papier chasse le numéraire;* mais si la confiance diminue, si le crédit se contracte, si les détenteurs du signe des échanges se présentent plus nombreux pour l'échanger contre le gage métallique, il faut bien, quelque lourd sacrifice que cela impose, faire revenir l'or; autrement le mécanisme fragile de la circulation fiduciaire ne tarderait point à se briser. « Le numéraire, dit Sismondi, est une voie publique, et celui qui, à l'aide d'une circulation en papier, l'emprunte pour l'exporter creuse sous cette voie publique un souterrain dans lequel elle peut s'abîmer. » L'image est heureuse et juste : chaque émission de monnaie de papier enlève des supports au terrain solide de l'or et de l'argent; si on approche trop de la couche superficielle, tout risque de s'effondrer.

La *quantité* des moyens de circulation, qu'ils soient en or ou en papier, se met toujours en rapport avec les besoins du marché; c'est la *qualité* qui se détériore à mesure qu'on use plus largement

de la monnaie fiduciaire. En effet, les opérations qui exigent le *comptant* sont toujours limitées, et la création d'un trop grand nombre de billets de banque résultant de l'escompte n'aboutit qu'à substituer le *comptant* improductif à des engagemens à terme qui donnaient un revenu et qui étaient conservés comme mode de placement; tout au contraire le numéraire métallique et fiduciaire est un capital mort qui ne profite qu'autant qu'il circule, et s'il dépasse les besoins du marché, il s'avilit. L'*unité* du droit d'émission des billets, faisant office de monnaie, sert ici de puissante sauvegarde : elle prévient le péril et permet de faire face aux situations difficiles. Le fractionnement de ce droit pourrait, dit-on, augmenter de quelques centaines de millions la circulation fiduciaire : en admettant pour un moment cette hypothèse fort hasardée, nous serions loin d'y applaudir, car le risque accru l'emporterait de beaucoup sur le bénéfice; mais on n'arriverait même pas à cette extension. Le résultat le plus certain d'une pareille mesure serait de diminuer au lieu de multiplier le nombre des billets en circulation, tout en aggravant le péril des crises monétaires. Quant au premier point, il est admis par beaucoup de ceux qui demandent ce qu'ils nomment la liberté des banques; ils s'arment même contre l'unité des facilités qu'elle donne pour étendre la circulation fiduciaire. Cette divergence d'appréciation parmi les partisans d'un même système suffirait pour nous tenir en garde contre la fécondité qu'on lui attribue. Qu'arrive-t-il en effet? C'est le public qui fait crédit à la Banque en acceptant ses billets : plus le crédit de la Banque s'élève, et plus la circulation fiduciaire se maintient à l'abri de tout échec. C'est ainsi que le commerce tout entier est intéressé à l'inébranlable solidité de l'institution qui alimente les transactions journalières. La France emploie aujourd'hui environ 800 millions de billets de banque: comment ce résultat considérable a-t-il été obtenu? Grâce à la puissance du crédit acquis à la Banque de France et grâce à l'unité du billet, qui le fait circuler partout. Rien de pareil ne se serait produit en présence des banques départementales, armées chacune d'un privilége local. On ne se rappelle donc plus les plaintes légitimes que soulevait cette sorte de féodalité, et les entraves qu'opposait la marqueterie de billets émanant de sources différentes? — On a prétendu encore que du moment où pleine garantie serait donnée à l'échange de tous les billets contre espèces, l'*unité* de la monnaie fiduciaire existerait de fait, car ils représenteraient tous, au même titre, le numéraire. Par malheur, le moyen de donner d'une manière certaine cette *pleine garantie* n'existe point dans le système de la *concurrence* des banques d'émission; toutes les règles indiquées ont failli devant l'expérience, dès que l'on a un peu élargi l'écart entre la réserve métallique et les billets émis. Restriction forcée de la

circulation fiduciaire ou danger de crises partielles qui ne tardent pas à se transformer en crises générales, telle est l'alternative dont l'histoire des États-Unis et de l'ancien système anglais, aboli en 1844, ne fournit que trop d'exemples.

La Banque de France fait profiter le pays tout entier des ressources qu'elle accumule et de la confiance qu'elle inspire. Elle rayonne au moyen de ses succursales, et fait participer de plus en plus les diverses régions du territoire au bénéfice d'un escompte bien conduit, largement dispensé, en procurant partout l'avantage d'un taux uniforme d'intérêt, maintenu aussi bas que le permet la situation générale. Si l'on fractionnait l'émission, il faudrait augmenter d'une manière permanente, et dans une forte proportion, les réserves métalliques; aujourd'hui une impulsion commune permet, grâce au télégraphe et aux chemins de fer, de faire correspondre partout les ressources aux besoins, en déversant instantanément sur les caisses qui s'épuisent le trop plein de celles où le numéraire surabonde.

Avant 1848, on l'a constaté, la circulation réunie des banques départementales était loin d'arriver à 100 millions, et ce maigre avantage a plus d'une fois provoqué des embarras sérieux auxquels l'assistance de la Banque de France a dû pourvoir. L'économie réalisée sur la circulation métallique du pays était presque nulle, puisque, comme nous l'avons montré, l'encaisse de la Banque de France égalait d'ordinaire, quand il ne le dépassait pas, le montant des billets. C'est à cette condition et en présence d'un portefeuille très exigu que l'escompte avait pu être maintenu au taux fixe de 4 pour 100. Il ne faut pas argumenter de ce résultat alors que tous les élémens dont il était l'expression ont complétement changé.

Le privilége fractionné par région serait moins périlleux que la concurrence d'établissemens qui fonctionneraient dans la même circonscription, et le danger serait extrême, si l'on mettait en présence deux institutions destinées à se combattre et à s'entre-détruire. Jamais une pareille faute n'a été commise chez nos voisins : la Banque d'Angleterre a toujours été armée du privilége de l'émission à Londres et dans un certain rayon en dehors de la capitale. Elle n'a eu à soutenir que la concurrence de banques *privées*, qui ne pouvaient compter au-delà de six associés, et celle des banques *à fonds réunis* (*joint-stock-banks*) au-delà d'un rayon de 65 milles (26 lieues) en dehors de Londres. Les *country-banks*, ainsi limitées, ont cependant été la cause de sérieuses perturbations. Il n'en pouvait guère être autrement. Quand l'émission obéit à une impulsion unique, la Banque peut et doit, en présence de la baisse du change, empêcher le départ du numéraire en élevant le taux de l'escompte.

Si plusieurs banques d'émission sont en présence, quelle est celle qui donnera le signal? N'est-il pas à craindre qu'à mesure que l'une d'elles voudra user de prudence, les autres ne profitent de cette contraction partielle pour augmenter leurs bénéfices en étendant leurs affaires? Ces courans opposés, qu'il est impossible d'éviter sous un régime de concurrence sérieuse, ont été l'un des motifs de l'*act* de 1844. En posant une digue à de pareilles manœuvres et en limitant l'émission des billets, cette loi a prévenu d'une manière décisive tout retour possible au *cours forcé*. Elle a préservé de cette rude épreuve la mesure de la valeur et la stabilité des contrats; le but de sir Robert Peel a été complétement atteint de ce côté.

Pourquoi demande-t-on la liberté de l'émission? On prétend atteindre ainsi le but principal des banques, qui est l'abaissement du taux de l'intérêt. Ici encore il règne une étrange confusion entre l'office naturel des banques et la création de billets faisant service de monnaie. Les banques arrivent à réduire l'intérêt en vivifiant les capitaux disponibles, en facilitant l'épargne, en agglomérant les réserves et en les mettant en contact avec la demande destinée à les faire fructifier. Telle a été la principale fonction remplie par les banques d'Écosse, tel est encore le puissant levier des *joint-stock-banks*, des banques de dépôt d'Angleterre, qui exercent une action si utile sur la production et sur la circulation des richesses, sans frapper de monnaie fiduciaire. Au lieu de s'en tenir à cette réalité féconde, des esprits aventureux prétendent créer des capitaux fictifs qui, ne coûtant rien, s'offriraient à bon marché. Il nous est permis de le dire, cette ressource se réduit partout à peu de chose; en admettant qu'elle soit l'équivalent d'un capital nouveau, il ne s'agirait que des espèces économisées sur le mécanisme des échanges au moyen de papier non représenté par la réserve métallique. Déduction faite de l'encaisse, c'est en tout un demi-milliard, aussi bien pour la France que pour l'Angleterre; mais, dit-on, ce demi-milliard ne coûte que les frais de fabrication : les banques peuvent donc le prêter à prix réduit, tout en réalisant un beau bénéfice; elles forcent ainsi tous les capitaux à diminuer leurs exigences. C'est là une conséquence qui se produit d'elle-même dans la mesure convenable (car les banques ont intérêt à étendre l'émission) par la facilité et le bas prix de l'escompte : celui-ci ne constitue en leur faveur aucun privilége. Avec les ressources dont elle dispose et l'immense mouvement d'affaires qu'elle provoque, la Banque de France est loin d'accomplir le dixième des transactions de prêt et d'emprunt réalisées chaque année dans le pays. Elle ne peut jamais hausser l'intérêt au-delà du taux qui résulte de l'offre et de la demande, car elle rencontre à côté d'elle la concur-

rence active des capitaux. Elle opère constamment dans le sens d'une baisse de loyer : l'effet qu'elle produit s'étend de proche en proche sur la masse des ressources disponibles; mais il se répartit nécessairement en proportion de cette masse même. Si la Banque voulait aller au-delà, si elle prétendait peser sur le capital de manière à trop diminuer le profit, le capital irait là où il pourrait recueillir un profit supérieur; une baisse artificielle de l'escompte, loin d'aider la production, lui porterait préjudice. Elle ne profiterait qu'au petit nombre et nuirait à tous. Les banques sont forcément limitées dans leur action; ceux qui leur attribuent le merveilleux pouvoir de fabriquer du capital ne sauraient prétendre qu'elles le fabriqueront sur métier continu. Aussi ont-ils trouvé un singulier moyen pour concilier la limitation de l'offre avec l'empressement de la demande. La Banque ne devrait, étant obligée de faire un choix, admettre au bénéfice de l'escompte à prix réduit que les grandes maisons qui font le commerce de l'argent; elle a tort, ajoute-t-on, de traiter avec le commerce secondaire. Que diront de ce programme nouveau les négocians qui se plaignent aujourd'hui? Il nous semble que le commerce trouvera mieux son compte à la manière libérale dont la Banque use du crédit, alors qu'elle admet jusqu'à des lettres de change de 20 et de 30 francs, et qu'elle porte, comme en 1864, la somme des escomptes au chiffre colossal de 6,550 millions, en écartant à peine un centième des demandes qui lui sont adressées. Faire de l'escompte à un taux de faveur en s'éloignant des conditions naturelles du marché, c'est arriver à n'agir qu'au profit d'un cercle restreint de favorisés, c'est violer les lois de l'économie aussi bien que les préceptes de l'équité.

Quand la Banque peut-elle et quand doit-elle élever l'intérêt? C'est lorsque la concurrence des capitaux s'affaiblit ou se retire, lorsqu'en présence de caisses qui se ferment et d'exigences qui grandissent, elle voit augmenter aussi le nombre de ses cliens en même temps que le numéraire s'écoule de plus en plus de ses caves, attiré au dehors sous l'influence du change. Ce sont là des circonstances qui coïncident fatalement. Que le numéraire se porte ailleurs, poussé par l'attrait du bénéfice, ce qui est le fait habituel, ou bien qu'il serve à combler les besoins nouveaux causés sur le marché intérieur par la contraction du crédit et par l'inquiétude qui fait accroître la réserve métallique des particuliers, le résultat est le même; on le verra se manifester avec une persistance fatale, tant que les motifs qui l'ont provoqué ne cesseront point d'agir. — Des faits invariables se produisent : le métal, chassé de la circulation par les billets, commence par affluer dans les caisses de la Banque, il s'y accumule; les escomptes augmentent, le change sur l'étranger s'altère, et la réserve agglomérée s'écoule au dehors.

L'insuffisance de l'encaisse devient un symptôme de la situation générale; le métal précieux est retiré, si on espère l'utiliser autrement à plus haut prix; tant que cette situation dure, les demandes continuent. Quand le courant est établi, il faut, pour l'arrêter et pour le faire remonter vers la source, s'attaquer à la cause même, consentir à payer l'argent ce qu'il vaut. La liberté commerciale amène la solidarité des marchés; les métaux précieux, ces instrumens de la circulation, aussi nécessaires à la production des richesses que les machines qui produisent la force et qui impriment le mouvement, suivent la loi de toutes les marchandises : ils vont là où le profit les appelle. Les expédiens ne servent à rien. On a beau acheter de l'or, comme la Banque en a fait la triste expérience : il s'en va, si on a été obligé de l'acquérir à haut prix. On voudrait en vain le payer avec une portion du capital disponible: l'effet ne varierait point. Les plans bâtis sur l'extension du capital de la Banque et sur l'aliénation des rentes, pour défendre l'encaisse, ne reposent que sur le sable. On a beau dire qu'il est facile d'entretenir des réserves métalliques qui correspondent aux besoins de l'échange des billets, sans qu'on soit forcé de recourir à l'élévation du taux de l'escompte, et cela en réalisant le capital de la Banque ou en l'augmentant. On tombe ainsi dans un cercle vicieux : le capital flottant, auquel on ferait appel, aggraverait la situation en disparaissant du marché; l'aliénation soudaine des rentes entraînerait une plus forte baisse des cours et ferait ressortir l'intérêt à plus haut prix. Les crises monétaires résistent à ces panacées.

De pareils procédés n'ont point la vertu que leur attribuent ceux qui exagèrent l'influence du capital de la Banque, dont ils demandent la libre disposition ou l'accroissement. L'un et l'autre remède déplacent la difficulté sans la surmonter : ils reculent quelque peu le moment de l'épuisement de l'encaisse, ils n'en écartent point le péril. Si le capital de la Banque est toujours mobile, il s'engagera dans les affaires courantes; quand une crise éclatera, les proportions des embarras auront changé, les embarras n'auront pas disparu. A supposer qu'on ait reservé des ressources, ou qu'on en crée de nouvelles au moment du danger, les caisses auront beau se ravitailler, le numéraire s'écoulera tant que les conditions faites ailleurs au métal précieux permettront de réaliser un bénéfice en échangeant les billets. On aura beau réunir de nouvelles masses d'or, tout s'échappera à travers cette fissure aussi longtemps qu'on n'aura point réussi à la réparer. Il n'existe qu'un moyen de retenir ou de rappeler une marchandise universelle, qui rencontre toujours un placement facile : ce moyen, c'est de ne point lutter par de vains artifices contre un renchérissement naturel, de ne point livrer son or au-dessous de ce qu'il vaut, de ne point maintenir l'escompte

plus bas que ne le permet la position du marché. Du moment où l'on renonce à lutter contre une hausse nécessaire, tout rentre dans l'ordre accoutumé, les caisses des banques cessent de se dégarnir, le reflux de l'or commence.

L'expérience récente accomplie en France et en Angleterre suffit pour convaincre les plus incrédules. On essaierait vainement de donner le change sur l'efficacité de cette mesure en la dénonçant comme un vestige du système suranné de la balance du commerce, qui n'avait en vue que l'accroissement constant du numéraire: rien ne s'en éloigne davantage. Voltaire, dont on a invoqué l'autorité, était un fidèle défenseur de la fameuse *balance*. « Si nous attrapions de l'étranger 10 millions par an, fait-il dire au géomètre dans *l'Homme aux quarante écus*, pour la balance du commerce, il y aurait dans vingt ans 200 millions de plus dans l'état. » Les économistes, qu'il raillait, ont eu la gloire de prouver que les empires ne s'enrichissent point en obtenant sans cesse des balances avantageuses en métaux précieux, mais en augmentant la masse des produits utiles. Ils ont protesté contre les moyens factices de retenir l'or ou de l'attirer, parce qu'ils ont toujours soutenu que le niveau nécessaire s'établirait tout seul, à la condition qu'on n'essaierait point de forcer la marche naturelle des choses. Ils ont fait justice des craintes de disette et de famine en proclamant la liberté du commerce des céréales, parce que le blé ne manque jamais là où l'on consent à le payer ce qu'il vaut : ce sont les prétendus magasins d'abondance, ce sont les règlemens arbitraires qui peuvent seuls, en essayant de produire une baisse factice, empêcher les approvisionnemens. La rareté attire l'or comme le blé; le mouvement du commerce le dirige là où on le paie plus cher; il reviendra donc dès qu'on n'usera plus d'artifices pour lui retirer un bénéfice naturel. La Banque ne fait pas la hausse de l'escompte, elle la subit; si elle fermait les yeux devant la nécessité, si elle se laissait envahir par des exigences qui grandissent à mesure que la position s'aggrave, elle déserterait son devoir au grand détriment du commerce, exposé à payer bien cher un ajournement irréfléchi de l'élévation de l'intérêt.

L'émission de billets faisant office de monnaie complique la situation et l'aggrave. Si la circulation était purement métallique, à mesure que la somme nécessaire pour entretenir le mécanisme des échanges diminuerait, le prix de toutes choses baisserait sur le marché, mal pourvu de métaux précieux; le prix de l'or hausserait par conséquent, et l'équilibre ne tarderait point à se rétablir. Avec une circulation mixte, composée d'or et de billets, à mesure que la somme des signes fiduciaires augmente, le métal précieux s'en va. On s'en aperçoit peu tant que l'émission destinée à com-

bler le vide reste dans des limites restreintes, et surtout aussi longtemps qu'aucun mouvement violent ne vient altérer le cours des affaires; mais si l'on va plus loin, si l'engrenage des échanges, au lieu d'employer un mécanisme solide, construit en métaux précieux, ne repose en grande partie que sur une monnaie de papier, ou bien si quelques symptômes d'inquiétude éclatent, il devient difficile d'éviter une catastrophe. L'abîme du papier-monnaie attend les peuples qui, aveuglés par le désir de réaliser une faible économie sur l'instrument des échanges, compromettent la base même de tout commerce, la fixité de la mesure des prix, en détériorant la qualité du numéraire. « Ce qui importe, disait sir Robert Peel, ce n'est pas la *quotité*, c'est la *qualité* de la monnaie. » En effet, il ne s'agit point de multiplier des *signes* qui n'auraient qu'une valeur douteuse; il faut maintenir dans leur intégrité les gages métalliques ou les représentans fiduciaires qui servent de type et de mesure à toutes les marchandises, et qui en traduisent le prix. La valeur des choses a obtenu dans les métaux précieux un point commun de soudure : ceux-ci ont introduit une sorte de langue universelle au milieu de la complication des intérêts. La *monnaie* réelle, droite de poids et de titre, correspond toujours au besoin qu'on en éprouve, car, comme l'a si bien fait remarquer le comte Mollien, elle rencontre sa limite en elle-même : si elle surabonde, elle retrouve sa valeur en redevenant simple métal; si elle manque, le métal arrive pour profiter de l'écart que la rareté ne manque jamais de produire dans le prix. Il n'en est pas ainsi de la monnaie de papier : elle procure plus aisément des ressources dont il est facile d'abuser; elle ne se refuse point comme le métal, elle se prête au contraire à de molles complaisances; à mesure qu'elle se multiplie, elle agit sur le prix des choses qu'elle enfle, et sur l'or qu'elle déprécie. Il ne suffit donc pas de mettre en avant une garantie solide et de prétendre assurer la conversion des billets en métal au moyen d'une réserve suffisante. Rien de plus variable, suivant la pression des circonstances, que la proportion à maintenir entre l'encaisse et les billets : de tristes échecs l'ont prouvé; le rapport du *tiers* entre la réserve métallique et la monnaie fiduciaire s'est montré inexact en présence des crises amenées par la concurrence des banques. Les exemples puisés à cet égard dans l'histoire des banques d'Écosse portent à faux, car, pour régler leurs comptes respectifs, celles-ci puisent dans le réservoir métallique de la Banque d'Angleterre. Alors qu'il s'agit de la monnaie fiduciaire d'un état considérable, l'*unité* d'émission est le plus solide bouclier du crédit; elle facilite la circulation et la consolide. Elle permet de mesurer les émissions aux besoins réels; loin de causer l'élévation du taux de l'intérêt, l'unité seule peut le réduire alors que la demande des capitaux s'accroît

partout, et que la fécondité de la production, fomentée par la liberté commerciale, par les voies rapides de communication, par l'application heureuse des sciences à l'industrie, tend à élever le niveau des profits.

Telle était la préoccupation constante de sir Robert Peel. Il avait eu la gloire en 1819 de faire décider la reprise du paiement en espèces; il compléta son œuvre par l'*act* de 1844, qui mit l'Angleterre à l'abri d'un désastre analogue à celui qu'elle avait subi pendant plus de vingt années. Désormais, comme l'a dit l'illustre promoteur de cette loi, la *livre sterling* ne risque plus de perdre le type qui lui appartient et de devenir le *sentiment de la valeur*, au lieu d'être la valeur elle-même : elle correspond à un poids et à un titre déterminé du métal précieux qui sert de mesure commune aux échanges accomplis dans l'univers entier. Cette fixité de garantie constitue un immense service rendu au commerce et à la production des richesses, qui reposent sur l'admirable mécanisme de la monnaie, dont rien ne doit altérer la pureté. Chacun reconnaît combien il importe de faciliter l'escompte; mais ce qui domine tout, c'est la stabilité du gage des contrats. Pour ne point l'altérer, pour conserver aux transactions un point de repère infaillible, pour donner à la mesure des valeurs la plus grande stabilité qu'il soit possible d'atteindre, pour mettre les prix à l'abri des variations capricieuses, il faut veiller à maintenir au-dessus de tout soupçon la rectitude du mécanisme monétaire. Tel est le caractère véritable du *currency-principle*, qui l'a emporté en Angleterre sur le *banking-principle* en faisant triompher l'intérêt général et véritable du pays, lié à la solidité du mécanisme monétaire, sur l'intérêt apparent de la facilité de l'escompte. D'anciens préjugés ont été vaincus; les négocians de la Cité, comme le disait dernièrement le *Times*, sont trop éclairés pour se laisser séduire par l'*antiquaille du capital illimité et de l'escompte invariable*. Les règles sévères consacrées par la loi de 1844 pour l'Angleterre, et par les lois de 1845 pour l'Écosse et l'Irlande, empêchent les émissions qui ne sont pas garanties par une valeur correspondante en or de s'élever à un demi-milliard de francs. Une fois que la limite marquée pour la quotité de l'émission fiduciaire se trouve atteinte, l'escompte ne peut plus se faire qu'avec des billets intégralement représentés par le métal en caisse. Cette rigueur est peut-être trop grande; la facilité offerte en 1847 et en 1857 pour la suspension temporaire de la loi de 1844 pourrait être adoptée en principe. De cette manière, la Banque d'Angleterre serait admise, avec l'autorisation du gouvernement, à augmenter la circulation fiduciaire pour faire face à une crise causée temporairement par l'absence d'une quotité suffisante de signes monétaires; mais aussi, pour bien marquer le but spécial de cette mesure et lui enlever

tout caractère d'une pression factice, exercée dans le sens de l'abaissement de l'intérêt, il serait nécessaire d'exiger, comme on l'a fait en 1847 et en 1857, que la Banque ne diminuât point l'escompte tant qu'elle ne serait pas rentrée dans la stricte exécution de la loi qui règle la quotité normale de l'émission. Chose bien remarquable, tandis que chez nous on attaque la Banque quand elle élève le taux de l'escompte au moment où la baisse du change lui en fait une loi, de l'autre côté du détroit, dans des circonstances analogues, le gouvernement, en 1847 et en 1857, n'a autorisé une circulation additionnelle des billets que sous la condition formelle imposée à la Banque de ne point diminuer le taux de l'intérêt. Il a permis ainsi de pourvoir à une nécessité du règlement des comptes, sans porter atteinte au principe en vertu duquel le capital métallique du pays peut se reconstituer. On n'a même pas eu besoin de recourir à ce moyen extrême en 1864 : la hausse de l'escompte a suffi pour ramener l'équilibre; la crise s'est dénouée sans graves désastres des deux côtés du détroit, grâce à l'énergie de la direction imprimée à la Banque d'Angleterre comme à la Banque de France. Ceux qui prétendent que la hausse temporaire et *indispensable* de l'escompte a été mal vue par le commerce anglais, et doit amener l'abrogation du principe sur lequel repose le statut actuel, se trompent. Ce statut détermine la distinction essentielle entre le droit d'émission des billets, minutieusement réglé comme touchant à l'intérêt général, et la véritable fonction des banques, qui est de mettre en présence le capital réel et le travail, fonction qu'elles continuent de remplir en pleine liberté. La loi, en limitant l'émission et en la concentrant, oblige la Banque de recourir, en temps de crise monétaire, à une élévation de l'escompte. Loin de condamner cette mesure, le commerce anglais y applaudit. Quant au gouvernement, on peut juger de ses tendances par l'opinion de l'homme d'état éminent qui dirige avec tant d'habileté les finances de la Grande-Bretagne. Cette opinion, qu'il nous communiquait à propos de notre ouvrage sur la *question des banques*, nous avons demandé à l'invoquer publiquement, et il a eu l'obligeance de la formuler de nouveau dans une lettre du 24 décembre 1864, que nous croyons devoir citer textuellement. « Je vous ai écrit le 8 octobre, nous dit M. Gladstone, en exprimant, entre autres choses, mon avis que la distinction tracée par vous entre l'office de la Banque et la fonction de l'émission était une distinction *à la fois saine et vitale*, et en témoignant la satisfaction avec laquelle je vous ai vu employer, par votre publication, le moyen le plus propre pour faire pénétrer vos idées dans les esprits. J'oserai ajouter aujourd'hui, ce qu'avec vos vues sur l'*act* de 1844 vous serez bien aise d'apprendre, que durant la dernière crise le gouvernement de la Banque d'Angleterre a été

courageusement et sagement dirigé, et que les principes essentiels du *statut* peuvent être regardés comme ayant gagné en vigueur par l'effet de notre récente expérience (1). »

Que pourrions-nous ajouter à ces décisives paroles? Le nom du chancelier actuel de l'échiquier suffit pour en faire saisir l'importance. Ceux qui s'imaginent que l'Angleterre songe à répudier des principes qui ont contribué à sa grandeur et à sa sécurité se trompent; ils prouvent qu'ils sont demeurés étrangers au mouvement d'idées qui a provoqué l'*act* de 1844, et qui en confirme les principales dispositions. Les Anglais savent trop bien l'économie politique pour y renoncer. Ils ne se laisseront point tenter par l'extension abusive de la monnaie fiduciaire; ils possèdent mieux que cela : ils voient se multiplier les banques de dépôt, ils profitent du chèque pour économiser sur l'instrument de la circulation en usant largement du système des compensations; ils maintiennent, comme base assurée, le terrain solide du métal précieux, ce gage et cette mesure de la valeur; fidèles aux saines doctrines de la liberté commerciale, ils savent conserver ou rappeler le numéraire, matière première du mécanisme des échanges, en se résignant au besoin à le payer ce qu'il vaut. C'est en étudiant ces instructifs exemples, c'est en maintenant avec une sage fermeté l'institution unitaire de la Banque de France telle que 1848 nous l'a léguée, que notre pays saura conquérir la même puissance et la même prospérité; c'est ainsi qu'il écartera les mauvaises influences qui pourraient réagir sur la circulation monétaire. L'intérêt du commerce se confond avec l'intérêt de l'état pour défendre contre des réformes imprudentes l'instrument à la fois le plus énergique et le plus sûr du crédit sérieux. Si, comme tout permet de l'espérer, en fournissant d'utiles lumières quant aux améliorations qu'il serait bon d'introduire dans le mécanisme de la Banque, l'enquête dissipe des préjugés entretenus par la connaissance insuffisante des faits et des principes, elle aura rendu un service considérable au développement régulier de la richesse de la France.

L. WOLOWSKI, de l'Institut.

(1) « I find that it was on the 8th of octobre that I wrote to you, expressing, among other points, my opinion, that the distinction which you have drawn between the business of Banking and the function of issue was both a sound and a vital one, and that I was glade you had adopted the proper means, namely by publication, of impressing your views upon the public.

« I may venture at this time to add, what with your views upon the Act of 1844 you will be glad to hear, that during the recent period of pressure the government of the Bank of England has been courageously and wisely conducted, and that the essential principles of that statute may be considered to have gained in strength from our recent experience. I have, etc., faithfully yours. « W. GLADSTONE. »

LES

RÊVERIES BIBLIQUES

DE M. MICHELET

La Bible de l'humanité, par M. J. Michelet; 1 vol. in-12, 1864.

Vous êtes-vous jamais demandé, revenant par l'esprit à la révolution de la fin du dernier siècle, à ses retentissemens infinis, à cette multitude de révolutions individuelles qui en sont la suite obscure et inévitable, vous êtes-vous demandé ce que devint à un moment donné, dans la grande dispersion, tout ce peuple de moines subitement émancipés, jetés à l'improviste de l'ombre du cloître à l'air libre du monde? Si on connaissait et si on pouvait suivre leur destinée ainsi coupée en deux, ce serait sans doute un curieux chapitre d'analyse morale. La veille encore ils vivaient de leur vie close et réglée jusque dans ses plus menus détails, de cette vie qui recommençait tous les jours et tous les jours repassait par les mêmes sentiers. Quelques-uns étaient de savans hommes, de patiens chercheurs, d'un esprit très cultivé et très fin, qui fouillaient l'histoire, qui se passionnaient et s'égayaient dans l'étude. Pour les savans comme pour les simples d'esprit, l'horizon était fixe et invariable : il n'allait pas au-delà de la haute muraille, tout au plus du jardin de leur couvent, au-delà de l'intérêt de leur ordre ou de leur destination particulière, et, vivant de la vie claustrale, ils en gardaient les goûts, les mœurs, le pli ineffaçable. Les plus hardis d'un regard perçaient les grilles et pressentaient le monde extérieur sans le

connaître. La veille, c'étaient des moines, des solitaires; le lendemain, ils se trouvent tout à coup émancipés et libres, confondus dans la masse troublée d'une société en ébullition. Prodigieux changement dans leur existence, révolution inattendue qui les livre sans défense à tous les souffles excitans du siècle! Beaucoup durent être pris d'un étrange vertige et ressentir l'ivresse de l'air extérieur. Rien n'est dangereux comme un moine qui fait tant que de s'émanciper : dans sa gaucherie même d'affranchi de la veille, il a d'étonnantes licences d'esprit et des ingénuités d'irréligion devant lesquelles reculerait un simple laïque; quand il en vient à remuer certains mystères scabreux de notre misérable humanité, il a facilement de vraies concupiscences d'imagination, d'étranges audaces d'inquisition graveleuse. Il se hâte de réparer le temps perdu en touchant à tous les fruits défendus de la liberté avec la curiosité âpre et fougueuse d'une nature longtemps refoulée et mortifiée sous la bure. Il secoue son froc pour paraître en toute chose un homme nouveau, et jusque dans ses plus grandes hardiesses cependant on sent encore le moine étonné, embarrassé ou enivré, mêlant au besoin un reste d'hallucination mystique à des crudités inquiétantes, à des goûts singuliers. Je ne voudrais rien dire de trop quand il s'agit d'un des plus brillans esprits, d'une des plus vraies originalités contemporaines; mais M. Michelet parfois réveille justement et très involontairement l'idée d'un de ces moines émancipés qui s'échappent à travers le monde, saccagent tout avec une ingénuité périlleuse, et vers le soir, à l'heure des pensées reposées et sereines, sont aiguillonnés par toute sorte de tentations tardives. Si on veut bien y regarder de près, il a les goûts et les allures d'un cénobite troublé dans son travail solitaire, violemment arraché à la vie contemplative pour être livré tout à coup à l'ardente fascination de la popularité et des nouveautés. C'est un moine sécularisé de la science et de la poésie, et là est peut-être au fond le secret de sa carrière, de ses métamorphoses morales, de cette originalité très fine et très laborieuse, pleine de mouvemens étranges et de contrastes.

C'est qu'en effet toute une partie de la vie de M. Michelet, la première, la plus féconde, quoique la moins retentissante, disparaît dans une sorte de claustration austère et douce. Il se tient dans l'ombre et le recueillement studieux, et à cette époque légendaire, fabuleuse, de sa carrière, volontiers on se le figure comme un jeune bénédictin-poète dans sa cellule, une cellule assez vaste pour être une bibliothèque. Les vieux livres, les vieux parchemins sont épars autour de lui, avec cette vénérable poussière du passé qui a un charme tout-puissant pour son esprit, qu'il n'a qu'à secouer pour

en faire sortir mille apparitions peuplant sa solitude. Cette vie d'autrefois, qui est le grand objet de sa recherche obstinée, il la saisit dans ses caractères, dans ses passions, dans ses détails les plus fugitifs ou les plus inconnus. Ces personnages qu'il ranime en historien ému, il les connaît, il a vécu avec eux, il les tutoie, il a surpris leurs plus secrètes pensées, leurs tics, le pli familier de leur physionomie. Du dehors rien ne l'occupe, ou du moins il ne se laisse pas atteindre; un rien lui suffit, un rayon de soleil qui glisse à travers les barreaux et joue sur la page commencée, ou peut-être déjà quelqu'une de ces bêtes qu'il aime, qu'il décrira plus tard. Il a la grâce aimable du solitaire, la pénétration sincère et vive du savant qu'aucun bruit extérieur ne distrait, la subtilité de l'homme qui interroge, analyse et décompose, les effusions de celui qui parle beaucoup avec lui-même. Puis tout à coup, un jour, quelque chose d'étrange comme un oiseau noir vient battre des ailes avec grand bruit à sa fenêtre : l'oiseau noir, c'est le jésuite, le terrible jésuite, et voilà le solitaire qui se réveille en sursaut, qui se lève tout effaré. S'il ne ferme pas précisément ses livres, il les délaisse un peu, ou du moins il ne les lit plus du même œil. Lui aussi, il veut voir ce qui se passe au dehors, et il se trouve à l'étroit dans sa cellule, dans sa paisible et studieuse solitude. Le bruit l'attire, le retentissement de sa voix dans un monde plus étendu l'étonne et l'enivre; les tentations vont au-devant de lui et le fascinent : il s'émancipe et se sécularise. C'est vers 1845 que cela lui arriva, au plus fort des querelles religieuses et universitaires de ce temps.

M. Michelet, quand cette révolution a été accomplie en lui et qu'il s'est donné toutes ses libertés, s'est plu assez souvent à des interprétations des choses qui avaient au moins le mérite d'être originales, à des définitions des hommes et des événemens qui pouvaient bien avoir, si l'on veut, quelque lueur de vérité, mais qui ne laissaient point, à coup sûr, d'être bizarres. Ainsi c'est lui qui, dans ses récits sur la renaissance et la réforme, a trouvé la clé des changemens de la politique de la France à un certain moment en découvrant deux François Ier : *avant et après l'abcès!* C'est lui encore qui, en parcourant le XVIIe siècle, a mis en lumière le rôle décisif de la fistule du grand roi. On a eu de même deux Louis XIV : *avant et après la fistule!* Je sais bien que c'est réduire un peu l'histoire et la voir par des côtés assez humilians; mais M. Michelet est devenu un peu médecin dans ses transformations, et, sans recourir à la médecine, on pourrait dire que l'apparition du jésuite, de l'oiseau noir, à la fenêtre de sa cellule joue dans sa carrière d'écrivain le même rôle que toutes ces maladies royales dont il saisit si merveilleusement l'influence : c'est du moins le signal de toute une métamorphose dans ses habitudes

et dans sa pensée. Jusque-là en effet c'était l'homme du travail solitaire et recueilli. Il faisait de l'histoire une sorte d'art sacré; il traçait cette description si vivante de la France dans sa formation, faisant de la géographie un vrai drame; il racontait avec une émotion religieuse la vie de Jeanne d'Arc. Il avait à travers tout d'invincibles tendresses pour le moyen âge. A dater du jour de la mystérieuse apparition, tout a changé sensiblement; M. Michelet est devenu un autre homme, se jetant dans toutes les mêlées avec la passion d'une nature nerveuse et irritée, curieux non plus seulement de l'histoire, mais des secrets de la vie, même des maladies, — s'enhardissant à toutes les tentatives, heureux quelquefois dans ses audaces, parfois aussi se perdant dans de prétentieuses subtilités, toujours sous le poids de sa grande obsession, poursuivant l'oiseau noir, le voyant partout, dans le passé et dans le présent, et voulant à tout prix en délivrer l'humanité, promenant enfin un des esprits les plus charmans et les plus étincelans dans toutes les sphères du connu et de l'inconnu. Il était déjà passionné dans son recueillement, il l'a été encore plus dans ses dispersions. Il a eu surtout une prétention particulière, celle de n'être pas ce qu'il est réellement, de vouloir tout embrasser dans une intelligence plus fine, plus pittoresquement inventive, plus originalement ingénieuse que large et féconde, plus capable de tracer de vivans tableaux de l'art ou de la nature que d'interpréter avec clarté les grands mouvemens humains ou de formuler le symbole des croyances religieuses de son siècle. C'est ainsi qu'avec des dons merveilleux, avec de la sincérité, du désintéressement, M. Michelet en vient à écrire des œuvres diffuses, comme *la Bible de l'Humanité*, comme les derniers volumes de son histoire, où ses rares qualités s'émoussent, où ses défauts grossissent dangereusement. Il s'en donne, comme on dit, à cœur-joie dans le sens de ses affectations et de ses faiblesses.

Je ne sais s'il est un talent mieux doué pour éblouir par l'imprévu, par la nouveauté des traits qu'il prodigue comme un vrai magicien, et en même temps mieux fait pour dérouter, pour impatienter par toutes les contradictions où le jette une absence à peu près complète d'équilibre moral, par un tourbillon incessant d'instincts, de tons, de couleurs, qui se mêlent sans se lier. Depuis qu'il s'est élancé dans cette carrière où le solitaire de la veille est devenu l'écrivain que tourmente le goût de la vie et de la popularité, M. Michelet ressemble à une âme en peine qui essaie toutes les formes visibles, même celles qui répugnent le plus à sa nature. Il va du présent au passé, de la psychologie morale à la description du monde des oiseaux et des insectes, de l'histoire à l'étude de l'o-

rigine des religions. Au fond, que trouvez-vous? Un esprit qui se débat contre ses propres aptitudes, qui est en travail perpétuel de métamorphose et apparaît sous une multitude de faces contraires, semblables à des fragmens d'un miroir brisé qui refléteraient une physionomie toujours changeante. Chose curieuse en effet, M. Michelet réunit en lui des traits qui semblent s'exclure, et qui font de son talent un phénomène aussi brillant que difficile à saisir et à dessiner. L'auteur de l'*Histoire de France* et de *la Bible de l'humanité* est certainement avant tout un esprit de haute et fine culture, recherché, allant même jusqu'à être *précieux*, et le voilà tombant dans des trivialités grossières que sa svelte nature traîne après elle comme un vêtement incommode et malpropre. M. Michelet a sans effort par instans l'impartialité supérieure d'une intelligence sérieuse formée dans l'étude, dans la contemplation désintéressée des choses du passé, et tout aussitôt il aura de véritables fureurs de parti-pris, des haines passionnées, fixes, implacables. De tous nos contemporains, il est assurément celui qui a le moins le tempérament révolutionnaire. Imaginez donc l'auteur de *l'Amour* s'embarrassant dans une déclamation révolutionnaire; il s'arrêterait à mi-chemin : après trois mots, il mettrait un point. Il a trop le goût des choses idéales, des abréviations et des subtilités de langage, et cependant il lui arrive de vouloir souffler dans ce tube sonore d'où sortent les lieux-communs, les banalités retentissantes et vides, les emphases révolutionnaires. S'il est un homme tout d'instinct, d'intuition, d'une âme religieuse et même mystique, certes c'est M. Michelet; il n'a pas seulement le sens du mysticisme dans le passé, il en a le goût et la vocation. Il a la passion de tout ce qui est mystérieux, il se promène parmi les visions, il s'échappe en extases subtiles et enflammées, et tout à côté il sera pris d'un démon secret d'ironie, il déchirera les voiles du temple, il ravagera le sanctuaire et jouera sans pitié avec les choses sacrées. Il a le sentiment délicat et exalté de la pureté morale, et il se plongera dans les détails de la physiologie la plus crue. Il étonne par une puissance singulière de transformation et de mobilité. Où est le secret de cette nature multiple? quelle est la faculté essentielle dont la domination exclusive explique ces contrastes et ces métamorphoses, et, pour me servir d'une des expressions de l'auteur, ce perpétuel *hallali* à travers toutes les routes du visible et de l'invisible? Notre ingénieux ami Émile Montégut l'a dit, et un autre esprit de vive pénétration, M. H. Taine, l'a dit aussi, et on le redira toutes les fois que M. Michelet lancera quelque œuvre nouvelle comme une énigme de plus : c'est l'imagination, — une imagination nerveuse, inquiète, vagabonde, prodigieusement impressionnable et vibrante. C'est par l'i-

magination que l'auteur de *la Bible de l'humanité* est tout ce qu'il est, qu'il prend toutes les formes; c'est par elle et avec elle qu'il est tour à tour ou tout ensemble historien, naturaliste, philosophe et surtout poète.

Ce n'est pas l'étendue et la variété des domaines parcourus ou un instant occupés par M. Michelet qui est ici une difficulté. On a vu plus d'une fois des esprits embrasser dans leur observation, étreindre dans une conception hardie et large les divers ordres de faits du monde moral ou physique, et c'est même le signe le plus éclatant d'une intelligence véritablement supérieure de ne point scinder les phénomènes humains, d'en saisir le lien intime, les rapports mystérieux, de retrouver par la pensée le secret de leur profonde et vaste harmonie; mais ces esprits font de l'imagination leur puissante et lumineuse complice, ils ne subissent pas son empire comme celui d'une maîtresse tyrannique. M. Michelet, lui, avec le même goût d'universalité, est justement le contraire de ces esprits; il est le serviteur de son imagination, il la suit haletant dans toutes les aventures où il plaît à cette souveraine fascinatrice de l'entraîner. Savant, il l'est sûrement malgré tout, et il ne faudrait pas imiter les bonnes gens qui ne reconnaissent plus la science, qui lui refusent leur porte comme à un hôte inconnu dès qu'elle ne se présente pas avec la démarche compassée, le geste pédantesque, la physionomie grave et ennuyeuse. Il est des pages de M. Michelet où dans un désordre apparent et à travers les bizarreries les plus inattendues le génie d'une époque, le caractère d'un personnage se révèlent tout à coup et parlent. Un homme revit dans un trait; un siècle palpite dans une peinture saccadée et à peine ébauchée. Ce n'est ni la science ni l'observation qui manquent à ce patient et ardent chercheur; mais toutes ces choses qu'il sait pour les avoir étudiées, pour les avoir contemplées face à face, ces élémens premiers rassemblés par une érudition active, l'imagination les interprète, les transfigure, les dépasse et les torture. Ce n'est plus l'esprit supérieur maître de son œuvre, disposant d'une main vigoureuse des élémens qu'il a conquis, les classant, les coordonnant pour en faire sortir la vie comme ferait un Macaulay; c'est l'homme enivré et fasciné qui subit une domination, qui a des lueurs, des caprices, des emportemens ou des boutades, et c'est ainsi que tout ce que fait M. Michelet devient une série de fantaisies sur les révolutions humaines, sur l'histoire des animaux, sur la littérature, sur l'art, sur la philosophie morale et les religions.

Asservi et entraîné par son imagination, l'auteur de *la Bible de l'humanité*, si vive et si indépendante que soit sa personnalité, n'a plus la possession de lui-même; il est tout entier à sa création, au sujet qui l'émeut; il s'y absorbe. Son âme, par une de ces trans-

migrations dont il s'est fait, je crois, une foi, passe dans ces êtres vivans, dans ces choses morales qu'il décrit. Il sait, n'en doutez pas, ce que sent et ce que pense un oiseau. Est-il bien certain de n'avoir été jamais un oiseau? Quand il analyse si curieusement, si bizarrement la nature de la femme, son tempérament nerveux et ses crises, ses terribles crises, est-il bien sûr de n'en avoir jamais traversé de semblables? Et de même aujourd'hui le voilà Indien dans l'Inde avec le *Ramayana*, Persan dans la Perse primitive, Égyptien en Égypte, Hellène dans la Grèce antique. M. Michelet remue tout cela et le fait vivre, prenant dans ses mains une religion comme un oiseau ou comme une jeune mariée dont il analyse les métamorphoses. Quand il s'agit du charmant et brillant monde de l'air, je ne dis pas; M. Michelet aura certainement des pages pleines de grâce qui sembleront presque naturelles. Il interrogera le héron rêveur, et il sera un vrai poète en racontant le drame de la vie du rossignol. Quand il s'agit de la femme, de la touchante *blessée*, passe encore, quoiqu'il y eût déjà fort à dire : à travers des détails qui ont une fade et écœurante odeur de clinique, l'auteur saura du moins trouver, en compensation des désagrémens qu'il inflige, des observations d'une poétique et ingénieuse délicatesse. Quand il s'agit des religions, c'est-à-dire de ce qui touche au plus profond de l'âme humaine, à la racine des civilisations, le procédé est un peu léger, et on pourrait se demander si M. Michelet n'aurait pas mieux fait d'ajouter à ses poèmes sur les oiseaux, sur les insectes, sur les habitans de la mer, un dernier poème sur une autre classe de créatures vivantes. Il aurait pu y placer ce gracieux portrait de l'éléphant, le « colérique et capricieux » éléphant formé aux convenances et à la vie civilisée par la toute-puissance morale de l'Inde ancienne : « rien n'est plus beau, plus grand pour l'Inde; la victoire fut toute de l'âme. On crut, on dit à l'éléphant qu'il avait été homme, un brahme, un sage, et il en fut touché; il se conduisit comme tel. C'est ce qu'on voit encore. Il a deux serviteurs qui sont chargés de l'avertir de ses devoirs, de le rappeler (s'il s'écartait) dans la voie de la convenance, de la gravité brahmanique : sur son cou, le cornac qui le dirige et lui gratte l'oreille, le gouverne surtout par la parole et l'enseignement; l'autre, serviteur à pied, marchant tout près, d'une voix soutenue, avec mêmes égards, lui inculque aussi sa leçon... » Depuis, « on a fort ravalé l'éléphant; » mais M. Michelet, en allant étudier sa physionomie rêveuse au Jardin des Plantes, n'a pu manquer de deviner que l'intéressant animal, le « mont vivant, » comme il l'appelle, devait songer aux temps où, sur les bords du Gange, il « se replongeait à la grande âme et s'en incarnait un rayon. »

Il ne faut pas demander si en entreprenant ce nouveau voyage

d'imagination à travers les époques primitives de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, de la Grèce, en remuant toutes ces religions, ces traditions, ces mythologies, ces poésies, l'auteur de *la Bible de l'humanité* a laissé tomber de ces pages colorées et ingénieuses où se retrouve toujours le poète. M. Michelet ne serait plus lui-même, s'il cessait d'être cet esprit impressionnable et hardi qui s'émeut sans effort devant les grandes manifestations humaines, et qui en les contemplant est instantanément saisi du démon familier de l'inspiration. L'attrait était puissant, ici surtout : c'était la nouveauté de cet Orient lointain à peine connu, que la science de notre temps fait chaque jour sortir de son ombre profonde en découvrant le secret de ses langues, de ses religions. Il en aurait fallu bien moins pour fasciner M. Michelet. Le vieux monde décidément ne lui a plus suffi, il lui a paru étroit; la Grèce visiblement est trop petite, la Judée est sèche; il lui faut les sources primitives, les paysages grandioses de la Haute-Asie, les sommets sacrés d'où descendent le Gange et l'Indus ou les torrens de la Perse, et à ces torrens sacrés, à ces sources premières, il s'abreuve, selon son habitude, jusqu'à y puiser l'ivresse de l'imagination, jusqu'à oublier tout ce qui ne découle pas de ces régions profondes et merveilleuses de l'Orient. Écartez cette fascination et ce voile du passé cependant : quelle est la pensée inspiratrice du nouveau commentateur des religions orientales? quel est donc ce livre qui s'appelle de ce nom orgueilleux de *Bible de l'humanité?* Ce n'est point évidemment un livre d'érudition, quoiqu'il soit né à l'ombre de la science moderne. L'auteur décline ingénument cette ambition, et les savans auraient, je pense, beaucoup à effacer, à rectifier ou à éclaircir dans les interprétations de M. Michelet, dans cet exposé tourbillonnant des mythes et des légendes de l'Inde, de la Perse ou de l'Égypte. Ce n'est point non plus un livre de philosophie : c'est le propre de ce talent tout d'intuition et de sentiment de se perdre dans les idées générales, dans le mouvement abstrait des grands systèmes philosophiques, de ne plus se reconnaître dès qu'il n'a plus une réalité sensible devant lui, des impressions et des instincts humains à faire mouvoir, à personnifier. Qu'est-ce donc, encore une fois? Cela est bien simple : c'est une œuvre de fantaisie comme toutes les œuvres de M. Michelet, comme *l'Oiseau*, comme *l'Insecte*, comme *la Mer;* c'est un livre de littérature sur les religions, et, considérée comme œuvre littéraire, *la Bible de l'humanité*, sans égaler les précédens poèmes de l'auteur, contient certainement encore de vives et éblouissantes peintures, de pénétrantes et fines analyses. Les magnificences de la poésie indienne, du grand *Ramayana*, sont ressaisies, expliquées et commentées avec l'effusion reconnaissante d'une intelligence qui se

sent quelque parenté avec le génie brahmanique. Sur la Grèce, — quoiqu'elle soit *petite*, — sur ses traditions, ses légendes et toute cette germination poétique de dieux qui illumine le ciel hellénique, il y a des pages d'une sagacité inventive et pittoresque.

Quant à la pensée, elle est assez difficile à définir, à moins qu'il ne faille la voir dans cette boutade de l'auteur, qui, en quittant les ombrages immenses et les grands fleuves de l'Inde, trouve que « les petits lacs de Galilée » sont assez pauvres, et estime qu'il les *boirait d'un coup*. C'est là au fond, dans une image humoristique, la triste pensée de ce livre, qui n'est plus qu'une vaine puérilité lorsqu'il touche à tout ce qui est chrétien. En réalité, il est fait pour supprimer, pour évincer tout uniment le christianisme, et ce n'est pas moi qui le dis, c'est M. Michelet qui, en traçant la généalogie morale de la race humaine, dit avec une naïveté d'inventeur : « De l'Inde jusqu'à 89 descend un torrent de lumière, le fleuve de droit et de raison. La haute antiquité, c'est toi. Et ta race est 89. Le moyen âge est l'étranger. La justice n'est pas l'enfant trouvé d'hier, c'est la maîtresse et l'héritière qui veut rentrer chez elle, c'est la vraie dame de maison. Qui était avant elle? Elle peut dire : J'ai germé dans l'aurore, aux lueurs des Vêdas. Au matin de la Perse, j'étais l'énergie pure dans l'héroïsme du travail. Je fus le génie grec et l'émancipation par la force d'un mot : « Thémis est Jupiter, » *Dieu est la justice même*. De là Rome procède, et la loi que tu suis encore... » Ainsi c'est bien clair : voilà une *Bible de l'humanité* d'où le christianisme est banni comme un étranger. Moyennant cette solution où l'auteur voit le triomphe de la justice éternelle par « l'accord victorieux des deux sœurs, science et conscience, » toute ombre disparaît. Après cela, si la réalité ne ressemble pas au rêve, si le monde en est encore à ses vieilles iniquités, à ses vieux péchés, à ses souffrances et à ses troubles, M. Michelet vous proposera le souverain remède : « qui lit le *Ramayana* est quitte de ses péchés; » vous trouverez dans le *Ramayana* la pureté, l'apaisement, la jeunesse et la force. Franchement M. Michelet, dans sa sincérité bien évidente, a trop souvent de ces passions merveilleuses, de ces illuminations soudaines; trop souvent il s'écrie : « J'ai trouvé ce que je cherchais,.. reçois-moi donc, grand poème!.. que j'y plonge!... c'est la mer de lait!... » Ce qui est assez vraisemblable, c'est qu'en l'année 1863, « année chère et bénie, » où pour la première fois il a pu lire le *divin Ramayana*, M. Michelet s'est trouvé, comme ce Vrihaspati représenté par l'art indien, assis sur un lotus, et qu'il s'y est endormi d'un sommeil plein de rêves éblouissans, gracieux et effrénés. Il s'est réveillé brahmane pour offrir son évangile à l'humanité moderne.

Ce n'est, qu'on m'entende bien, ni l'importance religieuse et littéraire des grandes poésies indiennes, ni l'intervention de la race humaine dans la formation traditionnelle de ses croyances, ni les droits de la science s'appliquant à éclairer, à dégager toutes ces questions obscures et profondes, que je prétends diminuer. Comment se sont formées les religions de l'Inde, de la Perse, de la Grèce, de l'Égypte, qui ont précédé le christianisme? Quel est le caractère et quelles sont les évolutions des grands systèmes religieux et philosophiques de la Haute-Asie, brahmanisme, bouddhisme ou autres? quelle est la marche de l'idée de Dieu dans ce travail confus? dans quelle mesure l'élément aryen et l'élément sémitique ont-ils concouru à la formation de l'Europe moderne? quel est enfin le rapport du christianisme avec tout ce passé? Ce n'est pas un ignorant comme moi, dirai-je à l'imitation de M. Michelet, qui peut se permettre de trancher ou de remuer ces problèmes, faits pour l'esprit d'un Burnouf, et qu'un Burnouf même ne résout pas. M. Michelet, lui, en avouant son incompétence, avec la nature la moins propre à se plier aux précisions, aux sévérités de la science, va, remue, tranche, s'exalte, raille, et croit avoir mis une lumière là où il a mis une fantaisie d'imagination. C'est l'humoriste de l'histoire des religions. Par les obscurités où il se débat, par la légèreté agitatrice de ses hypothèses poétiques, il ne fait que raviver d'une façon plus saisissante ce sentiment humble et grave que le spectacle de l'univers éveille chez tout homme sincère : c'est que dans l'étude des choses, dans l'interprétation des phénomènes du monde moral comme du monde physique, la science est beaucoup, et elle n'est pas tout. Son pouvoir n'est illimité qu'en apparence : les bornes redoutables, invincibles, sont encore partout pour elle. Dans son indépendance, elle refuse de reconnaître le merveilleux, le surnaturel, et le surnaturel la poursuit sous d'autres formes, sous le nom de l'extraordinaire, de l'incompréhensible, qui l'environne et la presse.

Oui, sans doute, la science est devenue de nos jours la passion sérieuse et désintéressée de bien des âmes noblement tourmentées du besoin de connaître, et, par un énergique effort tenté sur tous les points, elle a marché à pas de géant. Elle a découvert des lois nouvelles, des propriétés inconnues de la nature, des affinités ou des combinaisons de races qu'on ne soupçonnait pas. Elle a éclairci la confusion des temps. Elle a trouvé dans l'étude des langues des instrumens nouveaux pour pénétrer le secret des civilisations et des religions, et sous ce rapport on peut dire qu'elle a resserré le cercle des faits sur lesquels les églises se réservaient un droit supérieur d'interprétation, agrandissant ainsi de tout ce qu'elle a soustrait à l'autorité la libre juridiction de l'intelligence humaine. Elle a rétréci le domaine du mystère et de l'inconnu, elle ne l'a pas sup-

primé, et pour la science, si je ne me trompe, autre chose est de s'étendre autant qu'elle peut, de s'exercer dans sa pleine indépendance, d'imprimer son sceau définitif sur ce qu'elle conquiert patiemment chaque jour, autre chose est de nier ce qu'elle n'a pas réussi à comprendre, ce qui commence justement là où elle s'arrête, au bord de l'infini. Étendez autant que possible la limite : au-delà il reste toujours ce qu'on n'explique plus et ce qui n'existe pas moins, la grande et vague région de l'inconnu. Il est certain que bien des mystères de pur dogme ne sont pas plus incompréhensibles et plus étonnans que ces autres mystères au milieu desquels nous marchons, et que nous arrivons presque à croire tout naturels parce que nos yeux sont accoutumés à les voir se dérouler, parce que nous les coudoyons en quelque sorte. Celui qui n'admet que ce que la science saisit et démontre par ses propres moyens s'est-il arrêté un instant à se considérer lui-même, à s'écouter vivre et penser? S'est-il demandé comment s'est allumée cette étincelle qui brille en lui, comment se transmet l'existence, dans quel recoin de l'espace se cache cette chose fuyante et insaisissable qui s'appelle le principe de la vie? S'est-il adressé le mot que M. Michelet prête au Persan : « D'où suis-je venu? De mon père; mais le premier père? » N'a-t-il jamais été troublé en contemplant la souveraine et énigmatique majesté du monde qui l'environne? Et croyez-vous que quelques lubies semées sur le connu et sur l'inconnu répondent au redoutable problème?

Vous aurez beau transporter le fils des hommes sur la plus haute montagne, le flatter du don dangereux de la toute-puissance et de l'universelle intelligence, lui dire que les royaumes et les empires sont à lui, que rien n'existe en dehors de ce que sa science peut comprendre, qu'il est lui-même le souverain auteur de toutes les religions indistinctement, du christianisme comme de toutes les autres : le fils des hommes sent sa puissance, il est vrai, mais il sent en même temps sa faiblesse; il sent la borne invisible, et ce qu'il a de grandeur morale tient justement quelquefois à cette borne contre laquelle il se raidit saisi d'une inexprimable angoisse : témoin Pascal, le plus émouvant et le plus noble des êtres pensans. En réalité, même après avoir lu la *bible* nouvelle de M. Michelet, et après s'être pénétré de son humanité, le mortel le mieux abreuvé aux grandes sources peut avoir encore quelques doutes. Il se dit qu'il peut certainement surprendre les forces cachées de la nature, les plier sous sa main intelligente, qu'il peut découvrir des lois et des constellations, produire les combinaisons les plus gigantesques ou les plus gracieuses de tout ce qui existe, et qu'il ne peut réellement créer un brin d'herbe. Quand il étend son regard autour de lui, au-dessus de lui, il se sent de force à expliquer bien des phé-

nomènes, à planter son drapeau sur bien des conquêtes de sa pensée ou de sa science, et voici que tout à coup il s'arrête étonné et muet devant ce fait universel, obstiné, — le mal, la douleur héréditaire, la solidarité dans l'expiation. D'où vient cette loi inexorable et inexpliquée qui poursuit la race humaine? Comment se fait-il que celui qui n'a commis encore aucune faute, qui n'a pas même existé, entre dans la vie, où il n'a pas demandé à venir, enfanté dans la douleur et ayant lui-même des larmes pour premier langage?

Ainsi reparaît sans cesse l'inconnu, où l'âme humaine plonge de toute la force de cet instinct que la science seule ne satisfait pas, que les religions de siècle en siècle ont cherché à satisfaire par des interprétations toujours nouvelles, variées avec les races, certainement incomplètes et insuffisantes, de l'idée de Dieu, de la nature et de l'homme. Et entre tous les systèmes religieux qui se sont succédé, ce qui fait la puissance du christianisme, c'est que bien évidemment il est l'explication la plus universelle, la plus lumineuse et la plus profonde de cet ensemble de mystères, c'est que mieux que tout autre il sait parler aux hommes de leurs misères et de leur grandeur. Ce qui, en dehors des questions historiques qu'on peut agiter, fait du christianisme une doctrine à part, où d'autres doctrines anciennes ont pu venir se fondre, mais qui dans son essence n'est pas seulement le produit de l'imagination humaine, qui se lie dans son origine à l'apparition d'un révélateur divin et suscite invinciblement la croyance, c'est que ses principes sont toute une révolution inattendue et la plus imprévue, c'est que, comme le disait un jour M. Quinet, s'il était possible que le christianisme fût né spontanément dans ce chaos d'Hébreux, de Grecs, d'Égyptiens, de Romains, d'adorateurs de Jéhovah, de Mithra, de Sérapis, qui se mêlent à cette époque, si « cette vague multitude, oubliant les différences d'origine, de croyances, d'institutions, s'est soudainement réunie en un même esprit pour inventer le même idéal, pour créer de rien et rendre palpable à tout le genre humain le caractère qui tranche le mieux avec tout le passé et dans lequel on découvre l'unité la plus manifeste, » c'est le plus « étrange miracle » dont on ait entendu parler, et tel que l'eau changée en vin n'est rien auprès de celui-là. M. Michelet, je le sais bien, résiste; il a de tendres et infinies admirations pour les lois de Manou, pour les Vêdas, pour tout ce qui est persan ou égyptien; il aura beau s'évertuer, il fera du chemin avant de rencontrer quelque chose comme le sermon sur la montagne, comme ces versets merveilleux dont la fécondité n'est point épuisée, qui retentissent encore à l'oreille de tous les humbles, de tous ceux qui souffrent, qui ont besoin d'être soutenus ou relevés : « bienheureux ceux qui pleurent,... bienheureux les doux et les miséricordieux,... bienheureux ceux qui supportent la persé-

cution pour la justice!... » L'auteur de *la Bible de l'humanité* a un malheur : quand il en vient à cette époque chrétienne, il ne sait plus guère où il en est après avoir traversé l'Inde, la Perse et la Grèce; tout tourne et danse devant son esprit. Le christianisme lui apparaît tantôt comme « un vent doux, » tantôt comme un « effet de blonde lune où se mêle un reflet affaibli du couchant, » tantôt comme une religion de femme. Il vous dira que la *condition messianique* pour une femme, c'est « d'être âgée, jusque-là stérile.» Le plus clair, c'est que M. Michelet est un homme d'imagination, qui joue avec les religions comme avec les oiseaux, et à qui ne suffisent pas les lacs de Galilée, ces *petits lacs* qu'il boirait d'un coup.

Il a soif, il *halète*, suivant son langage, quand il approche de cette « sèche Judée, » de « ce paysage de cendre, » où l'humanité à tort voit son centre. Le christianisme, chose stérile, « profonde pauvreté et définitive impuissance! » C'est la mort de la nature par la victoire de la grâce, c'est la grande éclipse de l'humanité, le commencement de la décadence. Voilà le moyen âge qui arrive et qui passe comme le feu, laissant une contrée nue et désolée! Que de siècles en vain! M. Michelet reste tout rougissant d'une telle stérilité. Par hasard, on retrouvera bien sur ce chemin des siècles *ceci et cela*, mais si peu! « Quoi, si peu pour mille ans!... Mille ans! mille ans, vous dis-je, et pour cette société de tant de peuples et de royaumes!... » M. Michelet a l'effroi rétrospectif de cette fameuse millième année où tout devait périr, et il ne semble pas bien convaincu encore que le monde n'ait pas fini vers cette époque. Pour moi, je crois que la fantaisie a d'immenses priviléges, mais que c'est vraiment beaucoup pour elle de mettre ainsi mille ans dans une boutade et de se reposer en croyant avoir enseveli sous une pincée de cendre l'Europe chrétienne. M. Michelet fait entrer ici fort légèrement en quelques pages, en quelques traits, ce qu'il déroule dans plusieurs volumes de son histoire. Il n'a plus pour le moyen âge les tendresses qu'il avait autrefois; il le fuit avec un véritable effroi, comme s'il sentait encore l'ombre de cette époque s'étendre sur notre tête. C'est l'effroi assez peu scientifique d'une imagination qui perd le sens des grandes réalités du passé et qui prend ses visions pour les lois mêmes de l'histoire. Il n'y aurait peut-être aucune présomption à rassurer cet esprit charmant et trop impressionnable sur le danger d'une résurrection possible du moyen âge dans son ensemble. Le moyen âge est mort définitivement, mort dans sa pensée, dans ses institutions, et tout ce qui s'agite autour de nous ne nous prépare guère à le voir renaître.

Ce n'est plus qu'une période de l'histoire évanouie pour jamais, — et jugé historiquement dans ses œuvres, dans ses agitations, dans ses lois, dans ses arts, dans toutes ses manifestations, le moyen

âge n'apparaîtrait pas assurément avec ce caractère d'irrémédiable stérilité qui met si bizarrement M. Michelet hors de lui. Il apparaîtrait comme une époque de formation puissante et confuse où le christianisme, au lieu de communiquer la mort, donne la vie, et n'est que la forte discipline sous laquelle se recompose et se coordonne un monde tombé en dissolution. Si vous voulez dire que c'est là le passé et que nous vivons dans le présent, que nous marchons vers l'avenir, un avenir inconnu pour nous, comme il l'a été pour ceux qui nous ont précédés, il n'est point tout à fait nécessaire de recourir à de si fantasques images. Ce n'est pas une raison pour que, nouveaux venus d'hier, plus heureux sans doute et plus favorisés, nous allions renier nos ancêtres qui ont été à la peine, qui ont porté le poids d'un âge plus difficile, pour que nous rabaissions la grandeur de l'inspiration qui en fit des hommes nouveaux. M. Michelet, je le veux bien, cherche la véritable vie et la vraie loi de la civilisation humaine dans les religions plus anciennes, à la lueur des Vêdas, au matin de la Perse, sous le soleil de l'Égypte, sous le ciel gracieux de la Grèce. C'est un caprice de littérature. Historiquement et moralement il n'y a qu'un malheur : une époque et une religion se jugent aussi à leurs fruits. Que sont devenues ces religions où M. Michelet découvre mille beautés fécondes dont il se fait le pontife retardataire? qu'ont-elles fait de ces contrées qu'elles ont remplies de leur esprit? Qu'est-il sorti au contraire du moyen âge, de ce temps de désolation et de mort, de ces *mille ans* de stérilité? Rien, peu de chose, — tout simplement les sociétés modernes qui au seuil de cette époque se sont trouvées assez viriles pour faire un pas de plus, pour entrer à marches forcées dans une voie de civilisation où tout s'agrandit et se renouvelle, où le progrès de la veille conduit au progrès du lendemain. Est-ce donc que M. Michelet a vu le christianisme banni de ce monde?

Ce n'est point en vérité chose aussi facile qu'on semble le penser de déraciner du cœur d'une civilisation ce qui est son essence et sa force. M. Michelet y emploiera son imagination pétulante et crispée. Il appellera le christianisme le moyen âge, ou il lui donnera toute sorte de noms disgracieux. Il fera une *Bible de l'humanité* pour remplacer l'Évangile, et même il découvrira le *divin Ramayana*. Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, il a peu de chance d'assister à la victoire de la loi nouvelle dont il se fait l'apôtre de fantaisie, parce que la loi ancienne n'est pas épuisée, parce que cette loi, tombée du haut d'une croix, trouve chaque jour encore son active et féconde application, parce que tout ce qu'il y a de vivace dans le monde moderne vient de là, émane de cette source. Ce que M. Michelet appelle le progrès n'est, à tout prendre, qu'un archaïsme assez mêlé et passablement équivoque, une exhumation de

toutes les vieilleries de la terre. C'est là ce qu'il appelle « l'accord de la pensée moderne avec la haute antiquité. » Ce qu'il y a de nouveau, d'essentiellement progressif, c'est le christianisme, toujours vivant, que le monde d'aujourd'hui n'est pas venu abroger, qu'il vient accomplir, et dont l'empreinte profonde reste marquée dans toutes ses œuvres. Est-ce que la révolution française elle-même n'est pas une des plus grandes émanations du christianisme, que vous croyez fini, ou plutôt que vous représentez comme n'ayant jamais été qu'un messager de stérilité et de mort? Tout ce qui dure, tout ce qui survit de la révolution comme une conquête définitive, tout ce qui en a fait un des événemens les plus universels, c'est ce qui était chrétien; ce qui s'en est allé au contraire, c'est ce mélange de naturalisme et de résurrections artificielles, de fêtes païennes et de constitutions lacédémoniennes. Est-ce que la pensée chrétienne n'est pas comme un souffle vivifiant au fond de tout ce qui se fait pour adoucir la loi sociale par l'équité, par le respect de la liberté humaine, pour introduire l'égalité parmi les hommes, pour les rapprocher par la solidarité? Est-ce que la fraternité n'est pas en définitive le nom laïque d'une idée chrétienne? C'est l'inspiration qui est devenue le sel de la terre. Et quand les esprits s'échauffent de toutes parts sur cette simple question de la division des pouvoirs, de la distinction entre la puissance religieuse et la puissance civile, entre le spirituel et le temporel en un mot, d'où procède cette pensée? Elle vient tout droit de la contrée aux *petits lacs*, de ce *petit docteur* dont M. Michelet fait le rêve, l'amusement des femmes hystériques de son temps, des « dames agitées, *possédées*,... malades de leur vie impure, » car il faut bien que la maladie de la femme revienne toujours avec M. Michelet. C'est par le christianisme, et c'était alors une chose étrangement nouvelle, qu'est proclamée pour la première fois cette loi qui abolit la confusion absolutiste des deux pouvoirs, qui affranchit la conscience des dominations extérieures, et qui n'est même pas accomplie encore aujourd'hui. Le monde moderne a cela de particulier vraiment qu'il est plus chrétien qu'il ne le croit lui-même quelquefois, plus chrétien assurément que l'auteur de *la Bible de l'humanité* ne le suppose, plus chrétien aussi que ne le pensent ceux qui, du haut d'une étroite interprétation, veulent l'arrêter à chaque pas, à chaque progrès, en l'accusant d'être un grand révolté. Tout est là : il n'est pas venu abroger, mais accomplir, par l'abolition de toutes les servitudes, de toutes les iniquités tyranniques.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que le christianisme comme inspiration ne vit pas seulement d'une façon générale dans le mouvement continu de la civilisation; il vit chez ceux-là mêmes qui

croient s'en affranchir, et commencent par attester leur indépendance en le niant ou en le diminuant. M. Michelet l'avoue avec une candeur un peu triste : « Il est en nos amis, dit-il, autant que dans nos ennemis; par un million de fils, souvenirs, habitudes, éducation, affections, chacun est lié au dedans, les grands esprits comme les autres... Tels génies de nos jours croient pouvoir encore concilier l'inconciliable... » Et la fantaisie elle-même, qui se croit libre et reine, a ses servitudes intérieures. — Que voulez-vous? c'est l'effet d'un bon cœur, souvenance des mères, pensées du berceau, peut-être l'image flottante de quelque bon vieux précepteur. C'est bien possible, quoique ces influences de sentiment, ces souvenirs d'enfance n'excluent nullement quelque chose de plus sérieux et de plus réfléchi. Ce qui est certain, c'est que le christianisme se mêle à la pensée même, ne fait qu'un avec elle, devient quelquefois la raison d'être du talent, et une des plus singulières études serait de rechercher ce qui reste encore d'invinciblement religieux dans les esprits qui se croient le plus libres, le plus irrévocablement affranchis. Ce qu'ils ont d'éloquence, d'élévation, de vigueur ou de finesse tient souvent à ce qu'ils ont gardé de chrétien. C'est la séve mystérieuse de leur intelligence, l'inspiration inavouée de leur talent, le secret de leur originalité. Ils sont comme leur siècle, ils sont quelquefois plus chrétiens qu'ils ne l'imaginent eux-mêmes, et, sans aller bien loin, l'auteur de *la Bible de l'humanité* en est peut-être un exemple vivant. M. Michelet a beau vouloir paraître un révolté, se déguiser en Hindou, en Persan des époques fabuleuses; il se trahit lui-même à chaque instant, il garde malgré lui l'ineffaçable empreinte de l'initiation première.

C'est le charme de son talent, et, chose plus caractéristique, M. Michelet n'a pas seulement les qualités d'une intelligence imprégnée d'influence chrétienne, il en a, si j'ose le dire, les défauts; il n'est pas seulement chrétien, il a les entraînemens, les raffinemens dangereux d'un catholique démesuré et excessif par certains côtés. C'est un casuiste très subtil, un directeur obstiné de la conscience humaine, un confesseur acharné à pénétrer dans les derniers replis; il a toute une galerie de cas épineux, d'aveux surpris à ses pénitentes, car il a des pénitentes. Il a étudié en homme pratique les passions et les tentations; il égale parfois les manuels de théologie morale. Et ce n'est pas tout : M. Michelet a quelque chose de l'échappé du cloître, disais-je; il a surtout les imaginations fort libres de l'un de ces moines dont je parlais, qui, une fois émancipés, touchent à tout avec une candeur redoutable, soulèvent tous les voiles et vous laissent en présence de choses tout à fait humaines et fort simples peut-être, mais dont on n'a pas l'habitude de parler

en public. Depuis qu'il s'est lancé dans cette voie, l'auteur de *la Femme* et de *l'Amour*, il faut l'avouer, ne résiste plus du tout à ces imaginations; il entre dans des détails d'une crudité réaliste qui ne laisse pas en vérité d'être très audacieuse. Tout y est, sauf le mot, et encore le mot y est-il quelquefois. Dans ses histoires comme dans ses poèmes en prose, dans son élégie médicale sur la femme comme dans *la Bible de l'humanité*, M. Michelet en vient, malgré lui, à ne plus voir qu'un objet unique, à tout ramener à un invariable point de vue, et vous sentez par exemple que quand il aborde en historien des époques comme la régence, lorsque dans ses études sur les religions il trouve sous la main les mythes égyptiens ou *le Cantique des cantiques*, il va jusqu'au bout. M. Michelet, je le sais bien, a le respect de la reproduction de l'espèce humaine; il y voit quelque chose d'auguste et de religieux, comme un rite sacré du culte de la nature. Ce n'est pourtant pas un motif pour vivre sous cette obsession unique, pour tenir à nous dire à quel jour, à quelle heure, sous quelle impression tel personnage de l'histoire a été conçu, pour décrire les poursuites ardentes de la divinité égyptienne cherchant avec une fougue africaine les membres dispersés de l'époux, de son Osiris, et finissant par les trouver tous, — tous, hors un seul. « Profond désespoir! hélas! celui-ci, c'est la vie! Puissance sacrée d'amour, si vous manquez, qu'est-ce du monde? » On est bien forcé quelquefois avec M. Michelet de s'aventurer dans des régions scabreuses. Et notez bien que même dans les détails les plus nus, qui ont à peine le vêtement succinct d'une statue antique bien élevée, l'auteur ne se défait pas d'une certaine mysticité. M. Michelet est tout à la fois poète, médecin, physiologiste, casuiste, mythologue et historien. C'est beaucoup sans doute pour former une originalité morale et littéraire des plus curieuses, ce n'est pas assez pour entreprendre la réforme religieuse du monde par un idéal qui n'est pas même nouveau, qui n'est que le résumé plus poétique que scientifique d'une multitude de préjugés antichrétiens.

Au fond, *la Bible de l'humanité* n'est point autre chose : c'est un recueil de fantaisies brodées par une imagination agacée et nerveuse, qui a des visions, qui a eu surtout la vision de l'oiseau noir, et qui dans sa mobilité effarée flotte sans cesse entre toutes les extrémités morales, entre sa nature véritable et la nature qu'elle cherche à se faire. C'est le livre d'un rêveur transformé par les hasards de la vie en polémiste pétulant et fantasque, et s'il a quelque chose de sérieux, c'est parce que, comme bien d'autres livres nés d'une pensée d'hostilité ou de réserve presque dédaigneuse à l'égard du christianisme, il laisse une impression d'indéfinissable

malaise intérieur. Réellement, au milieu des conflits de doctrines qui tendent de plus en plus à envahir notre monde contemporain, et qui dans certaines régions prennent un caractère tout à fait extrême, l'homme moderne est soumis à une étrange épreuve. Pendant qu'il vit, qu'il travaille patiemment, obscurément, aux progrès de chaque jour, il entend incessamment retentir à son oreille un dialogue de paroles contraires qui ressemble par instans à un choc étincelant d'épées. Il est tour à tour rudoyé ou caressé et attiré dans les sens les plus opposés.

D'un côté on lui dit : Tu n'as plus à hésiter, ton émancipation est au prix d'une renonciation intérieure à des croyances traditionnelles qui consacrent ton immobilité, ton asservissement à une loi invisible dont les prêtres se font les interprètes ambitieux et intéressés. Cette loi, d'où vient-elle? Cesse enfin de croire à son origine surnaturelle et divine. Le christianisme, comme toutes les religions de la terre, est l'œuvre de l'imagination humaine. La science a scruté ses sources, elle a pesé ses principes; il n'est même pas toujours aussi grand que les religions de l'Inde ou de la Perse, et ses mystères ne sont pas plus sacrés. C'est encore une théocratie. Revêts la robe virile en entrant en possession de toi-même et de la vérité par la science. — D'un autre côté, voici l'autre voix qui reprend : La science n'est qu'une ruineuse chimère. Tu n'as pas le droit de regarder au-delà de ce que la foi prescrit. Ce que tu appelles la civilisation est une monstrueuse décadence. La liberté, le progrès, sont de faux dieux que ton orgueil a créés, et auxquels il faut renoncer. L'indépendance de la conscience est un mot hérétique qu'on ne peut invoquer que selon les circonstances. Si tu veux rester orthodoxe, tu ne dois pas même examiner ce que la loi spirituelle gagnerait à être affranchie de tout lien d'intérêt terrestre. Tout ce que tu as cru depuis un demi-siècle et bien plus encore, tu dois l'abandonner et le renier pour rester dans la vraie foi. — L'homme moderne écoute et devient fort perplexe. Il ne voit pas distinctement où on veut le conduire, et il résiste. L'homme moderne en vérité, c'est vous, c'est moi, c'est un peu tout le monde, car enfin en dehors des prêtres et des savans nous sommes quelques millions d'hommes dont on joue ainsi l'âme à quitte ou double, si on me permet ce mot, qui réunissons en nous-mêmes la foi chrétienne et l'amour de notre temps, qui n'avons nulle envie de livrer, fût-ce devant une encyclique, tout ce qui est l'essence et la grandeur de la civilisation moderne, mais qui ne nous sentons nullement préparés à retourner avec M. Michelet au culte de Zoroastre ou aux grottes d'Éléphanta. En réalité, au milieu de ces souffles extrêmes, l'homme moderne reste le vrai chrétien, et c'est

la condition même des progrès qui l'ont fait ce qu'il est aussi bien que de ceux auxquels il aspire encore.

La science, pour ne parler que d'elle, devient une fantaisie, un péril, quand elle se place trop manifestement en dehors de ce grand courant moral d'inspiration chrétienne. La science est indépendante sans doute, elle a ses priviléges et ses franchises dans la poursuite de la vérité, comme aussi on peut bien, ce me semble, lui demander où elle va, où elle nous conduit, ce qu'elle pense faire de nous. Ici commence le doute que *la Bible de l'humanité* n'est certes pas faite pour éclaircir. Franchement, est-il bien vrai qu'en affaiblissant le sentiment chrétien on serve aujourd'hui le progrès et la liberté? Ne les compromet-on pas au contraire, soit par les réactions auxquelles on donne de trop faciles prétextes, soit en énervant dans l'homme la force morale sans laquelle il ne peut ni conquérir ni maintenir cette liberté qu'il convoite sans cesse? On en viendrait ainsi à marcher contre son but. Il ne suffit pas de dire comme M. Michelet : « Il faut faire volte-face, et vivement, franchement, tourner le dos... à ce passé morbide qui, même quand il n'agit pas, influe terriblement par la contagion de la mort... Oublions et marchons!... Marchons aux sciences de la vie... Soyons, je vous prie, *hommes*, et agrandissons-nous des nouvelles grandeurs inouies de l'humanité... » Tout ceci est bon à dire. Et moi, je me demande en toute sincérité ce que serait un homme selon le cœur et selon la *bible* de M. Michelet. Il aurait, selon toute apparence, des facultés très raffinées, une imagination très fertile en métaphores, une intelligence aiguisée et subtile. Il serait on ne peut mieux préparé à goûter les merveilles de la poésie indienne; il décrirait pour l'amusement de ses contemporains un monde de rêves et de fantaisies. Il n'aurait ni le nerf de l'action pratique ni même le sens des choses réelles, et tandis qu'il flotterait dans les nuages de ses hallucinations, la réalité serait envahie par la force et par les passions serviles. J'aime mieux la religion qui a fait Pascal dans l'ordre de la pensée, Hampden dans la vie civile. Ceux qui tentent de telles entreprises de destruction morale ne savent pas quelle place occupe encore dans l'âme humaine cette image du Christ qu'ils veulent effacer, et quel vide, quel effroyable vide, se ferait le jour où ils auraient réussi. Ils oublient ce qu'il y a de fortifiant pour les hommes, pour les peuples qui souffrent, dans ce spectacle lointain d'une simple croix de bois du haut de laquelle la justice prend son vol pour reconquérir le monde.

CH. DE MAZADE.

L'APPRENTISSAGE

DES

JEUNES OUVRIERS DANS LA PETITE INDUSTRIE

Tout le monde est à peu près d'accord pour trouver que la France est trop administrée et trop réglementée. Le gouvernement lui-même semble être de cet avis, puisqu'il propose de réviser la loi du 4 mai 1855. On émancipera un peu les départemens et les communes; on ferait bien, pendant qu'on y est, d'émanciper aussi les individus, ne fût-ce que pour leur permettre de se livrer aux bonnes œuvres avec plus de dignité et de plaisir. Nos lois font à l'initiative personnelle une guerre impitoyable; elles ont fini par rendre le dévouement ou impossible ou difficile, et bientôt nous ne pourrons plus faire le bien que par voie de pétition.

Au milieu du courant d'idées qui entraîne les meilleurs esprits vers la décentralisation, il semble qu'on commette un anachronisme en demandant un redoublement de sévérité dans les lois qui limitent le travail des enfans; mais il n'en est rien, et la contradiction n'est qu'apparente. Personne ne songe à détruire la centralisation, ni à se passer de règlemens : on n'en condamne que l'abus. C'est violer la liberté que de réglementer le travail des adultes; c'est la servir que de protéger la santé et l'intelligence des enfans contre des calculs égoïstes et cupides.

La loi de 1841, en défendant aux parens de placer leurs enfans dans les manufactures avant huit ans révolus, gêne un peu la liberté des parens, et la même loi, en défendant de faire travailler ces enfans plus de huit heures par jour et de les faire travailler la nuit, gêne un peu la liberté des fabricans. Cependant n'est-ce pas une

excellente loi, une loi nécessaire et profondément humaine? Il y avait, avant cette loi, des enfans de six ans dans les manufactures; on les y tenait enfermés pendant la journée entière, et la journée était alors de treize ou quatorze heures. Ces pauvres êtres avaient encore bien souvent un quart de lieue ou une demi-lieue à faire pour rentrer chez eux après treize heures de fatigue. Ils n'y trouvaient pas toujours un lit. Les ateliers n'étaient pas à cette époque dans les conditions hygiéniques où nous les voyons. On disait que, pour faire tenir debout ces ouvriers de six ans durant la journée entière, il fallait emprisonner leurs jambes dans une boîte de fer-blanc : ce détail, souvent répété dans les livres et dans les discours, et qui n'a pas peu contribué à exciter la pitié, est très probablement apocryphe. Il n'y avait pas dans les ateliers d'instrumens de torture; mais ces interminables journées, ce long travail imposé à de si faibles corps, cette absence d'air et de mouvement, cette solitude, ce défaut absolu de soins et de tendresse, ne tardaient pas à triompher des constitutions les plus saines et à causer la mort ou des maladies incurables. La loi de 1841, qui devait mettre fin à tant d'abus, remédier à tant de douleurs, ne fut pas votée sans peine; cela tient sans doute à ce que peu de personnes avaient pénétré dans les ateliers, et vu de leurs yeux ce qui s'y passait. On invoqua contre la loi l'intérêt des fabricans : quel intérêt? Ils n'en avaient aucun, et quand ils en auraient eu! On parla moins du droit des pères de famille; c'est qu'au fond le droit de faire travailler un enfant de moins de huit ans pendant douze heures par jour ne diffère guère du droit de le tuer. Si ce mot paraît une exagération, que l'on consulte les tables de mortalité, et l'on se convaincra qu'il n'est que juste. La loi passa néanmoins, aux applaudissemens de tous les gens de cœur, et l'on put constater presque immédiatement qu'elle n'avait aucun résultat funeste pour l'industrie, et qu'elle en avait d'excellens pour l'hygiène publique. Elle a rendu les plus grands services partout où elle a été bien observée. Ce qu'on lui reproche aujourd'hui avec pleine raison, c'est de manquer d'une sanction efficace et de laisser encore au travail des enfans une trop grande latitude. Son mérite est d'avoir posé le principe; son défaut, de l'avoir appliqué très imparfaitement. Il est urgent, pour la compléter, de créer un corps d'inspecteurs salariés comme en Angleterre, et de réduire le travail des enfans dans les manufactures à la demi-journée. Cela doit se faire, et cela se fera.

Mais la loi de 1841 a un autre malheur : c'est de s'appliquer à trop peu d'enfans. Ceux qui l'ont faite ne l'ont guère considérée que comme un essai; ils ont avoué dans la discussion qu'ils avaient peur de généraliser et qu'ils voulaient procéder avec une sage len-

teur. Il est regrettable que cet essai, tenté il y a vingt-trois ans, demeure à l'état d'essai, et l'on se demande comment cela est possible à présent que le succès est constaté. Est-ce timidité? est-ce négligence? La timidité n'a pas de prétexte, la négligence serait coupable. Voici l'article 1er de cette loi : « Les enfans ne pourront être employés que sous les conditions déterminées par la présente loi, 1° dans les manufactures, usines et ateliers à moteur mécanique ou à feu continu, et dans leurs dépendances, 2° dans toute fabrique occupant plus de vingt ouvriers réunis en atelier. » Cela revient à dire que la loi réglemente uniquement le travail des enfans dans la grande industrie. On se demande, en lisant cet article, si la grande industrie emploie plus d'enfans que la petite, et les occupe à un travail plus fatigant.

Or il n'en est rien. D'abord, pour la fatigue, les professions sont si variées dans la petite industrie qu'il est difficile de proposer une formule générale; mais il est clair que dans la grande industrie le métier de rattacheur, celui de lanceur, celui de margeur, sont au nombre des moins fatigans, et qu'ils s'exercent dans des ateliers plus salubres que ne le sont ordinairement ceux de la petite industrie. Pour le nombre, il n'y a pas de comparaison possible. Un recensement qui remonte à 1851 donne pour la grande industrie 2,094,370 ouvriers, pour la petite industrie 7,810,150 ouvriers, pour l'industrie agricole 20,351,630 ouvriers. La proportion entre les ouvriers et par conséquent entre les enfans était à peu près comme 2 est à 28. Supposons qu'elle ait varié dans ces quatorze ans, comme on n'en peut guère douter, car les progrès de la grande industrie sont manifestes : il n'en reste pas moins vrai qu'en limitant sa protection aux enfans employés dans la grande industrie, la loi ne protége pas la dixième partie des jeunes travailleurs. Cela étant, que peut-on répondre au raisonnement que voici : une loi n'est juste que quand elle est nécessaire; aucune loi n'est plus nécessaire, ni par conséquent plus juste que celle de 1841; cette loi est tout aussi nécessaire aux enfans qu'elle abandonne qu'à ceux qu'elle protége : donc elle doit étendre sa protection et ses bienfaits, non pas, comme elle l'a fait jusqu'à présent, à une catégorie très restreinte de jeunes travailleurs, mais à tous les ouvriers âgés de moins de seize ans, quel que soit l'atelier où ils travaillent?

Il n'y a qu'une seule objection, c'est que l'inspection, la constatation même des délits sera difficile dans les ateliers composés de moins de vingt ouvriers. Elle sera peut-être difficile, ce qui même n'est pas prouvé; mais elle ne sera pas impossible, et elle est très nécessaire : ces deux points sont hors de doute. Un petit atelier, dit-on, est quelquefois la famille elle-même; il faut craindre d'in-

troduire une surveillance jusqu'au sein de la famille. A la bonne heure. Un atelier de dix-neuf personnes, est-ce une famille? Un atelier de quinze, de dix personnes, est-ce une famille? Est-il donc si difficile d'écrire dans la loi qu'un atelier composé du père et de ses enfans ne peut pas être surveillé? Que restera-t-il de l'objection, une fois cette restriction faite? Une telle restriction n'est-elle pas plus raisonnable, plus rassurante et aussi précise que cette limite de vingt ouvriers introduite sans raison appréciable dans la loi de 1841? On n'aura pas même besoin de constater l'absence d'un étranger; cette constatation est toute faite par la loi sur les patentes. Il n'y a donc aucune difficulté, et il y a urgence. Ou supprimons la loi de 1841, ou rendons-la générale; ou déclarons une bonne fois qu'il est loisible à tout le monde de faire travailler un petit enfant dès qu'il est en âge de se tenir debout, et de le faire travailler chaque jour jusqu'à ce qu'il tombe en défaillance, ou, si nous croyons avoir le droit d'intervenir pour quelques milliers d'enfans au nom de l'humanité et de la morale, intervenons pour tous. C'est déjà trop que cette distinction inconcevable et injustifiable ait duré sans protestation pendant près de vingt-cinq ans. C'est trop pour notre honneur. Les Anglais ont eu plus d'entrailles.

Il est bien vrai qu'on a fait en 1851 une loi sur le contrat d'apprentissage en faveur des enfans employés dans la petite industrie; mais cette loi, qui est un progrès, bien qu'elle soit, comme la loi de 1841, fort incomplète, diffère surtout de la première en ce qu'elle offre sa protection sans l'imposer. Elle régit les contrats en laissant tout le monde libre de n'en pas faire; elle protége seulement ceux qui réclament sa protection. Un enfant entre-t-il dans la grande industrie, la loi de 1841 exige qu'il soit âgé de huit ans au moins, qu'il ne travaille pas plus de huit heures par jour, et qu'il fréquente assidûment une école. Entre-t-il dans la petite industrie, il échappe à la loi de 1841 et à toute autre loi spéciale. Il ne profite des stipulations de la loi de 1851 que s'il prend la qualité d'apprenti, et il est parfaitement libre de ne pas la prendre.

Nous ne demandons pas qu'on enlève à la loi de 1851 son caractère facultatif; il n'y a pas de raison suffisante pour forcer tous les jeunes travailleurs à souscrire un contrat régulier d'apprentissage; mais, si nous analysons cette loi, nous verrons qu'elle contient deux parties fort distinctes. La première partie limite pour chaque jour la durée du travail suivant les âges; elle oblige tous les patrons à laisser prendre aux enfans, sur la journée de travail, le temps nécessaire à leur instruction jusqu'à concurrence de deux heures. La seconde partie règle tout ce qui est relatif à l'enseignement de la profession. A le bien prendre, c'est cette seconde partie, et elle

seule, qui traite du contrat d'apprentissage; c'est celle-là seule qui devrait être facultative. La première partie au contraire devrait s'étendre à tous les enfans, qu'ils soient apprentis ou non. Ce n'est pas parce qu'un enfant devient apprenti qu'il a besoin d'être ménagé et d'apprendre à lire, c'est parce qu'il est un enfant, et parce qu'il sera un homme. On a donc eu tort de confondre en une seule loi deux législations dont l'une est impérative et devrait être générale, tandis que l'autre est et doit demeurer facultative. Cette distinction est certainement très importante, et c'est pour l'avoir négligée qu'on a laissé un si grand nombre d'enfans en dehors des prescriptions de la loi.

La législation française était, avant la révolution, un véritable chaos. Refondre toutes les lois d'après un système unique, les faire entrer dans une codification régulière, de manière à éviter les contradictions et les doubles emplois, et à rendre l'étude de la jurisprudence relativement facile, était une idée à la fois simple et profonde. Nous avons raison d'en être fiers pour notre pays; mais comme il n'y a d'immuable dans la législation que la morale, et que la loi écrite est heureusement progressive, nous retomberons bien vite dans l'ancienne confusion, si nous faisons des lois nouvelles sans avoir le soin de réformer en même temps les lois anciennes qui traitent de la même matière ou de matières analogues. Par exemple, comment se fait-il qu'on ait promulgué en 1851 une loi sur le contrat d'apprentissage, et qu'on n'ait pas même eu l'idée de réformer la loi de 1841 sur le travail des enfans dans les manufactures? Il n'y a qu'à comparer ces deux lois, destinées l'une à réglementer la grande industrie, et l'autre à réglementer une portion restreinte de la petite industrie, pour voir que, quand elles se rencontrent, elles se contredisent.

Ainsi les enfans ne peuvent être admis dans la grande industrie avant huit ans, mais ils peuvent entrer à tout âge dans les ateliers de la petite industrie. — Dans la grande industrie, un enfant âgé de moins de douze ans ne peut être employé que huit heures sur vingt-quatre, divisées par un repos. Dans la petite industrie, les enfans au-dessous de quatorze ans, quel que soit leur âge, peuvent être employés dix heures par jour. — Dans la grande industrie, tout enfant au-dessous de douze ans est tenu de suivre une école; les enfans au-dessus de cet âge n'en sont dispensés que quand un certificat donné par le maire de leur résidence atteste qu'ils ont reçu l'instruction primaire élémentaire; les chefs d'établissement sont obligés d'y tenir la main sous leur responsabilité personnelle. Dans le système de la loi de 1851, si l'apprenti âgé de moins de seize ans ne sait pas lire, écrire et compter, le maître doit lui

laisser prendre deux heures pour son instruction sur la journée de travail, d'où il résulte que, d'après la loi de 1841, le maître est obligé d'envoyer l'enfant à l'école, et que, d'après la loi de 1851, il est tenu seulement de ne pas lui refuser le temps et la permission d'y aller.

Au lieu de laisser subsister deux lois qui traitent de la même matière d'après des principes différens et y perdent l'une et l'autre en précision et en autorité, si on avait remanié en même temps toute la législation relative au travail des enfans, voici ce qu'on aurait fait : on aurait mis dans la première loi tout ce qui est impératif, c'est-à-dire tout ce qui concerne la santé et l'éducation, et l'on aurait généralisé cette loi en supprimant les paragraphes 2 et 3 de l'article premier, après quoi on aurait mis dans la seconde loi tout ce qui est facultatif, c'est-à-dire tout ce qui a trait à l'enseignement de la profession.

La première loi, avec les modifications que le temps et le progrès des idées ont rendues nécessaires, aurait pu être conçue à peu près ainsi : « Article 1er. Aucun enfant ne peut être employé, comme apprenti ou comme ouvrier, dans la grande ou dans la petite industrie, avant l'âge de huit ans révolus. — Article 2. Aucun enfant au-dessous de seize ans ne peut être employé à des travaux de nuit. — Article 3. Aucun enfant au-dessous de douze ans ne peut être employé plus de six heures sur vingt-quatre. — Article 4. Tous les enfans employés dans la grande ou dans la petite industrie iront à l'école, savoir : les enfans de huit à douze ans tous les jours, les enfans de douze à seize ans trois fois par semaine. La durée de la classe sera de deux heures, prises sur la journée de travail. Les patrons seront obligés, sous peine d'amende, de tenir la main à l'exécution du devoir scolaire. » Cette loi faite, on n'aurait plus mis dans la loi relative aux contrats d'apprentissage que ce qui concerne les contrats d'apprentissage, c'est-à-dire l'enseignement de la profession. Telle est la première réforme que nous voudrions voir introduire dans la législation sur le travail des enfans.

Une seconde réforme, qui tient au même ordre d'idées, consisterait à rattacher à la loi sur l'apprentissage et à la loi sur le travail des enfans dans les manufactures la loi projetée sur l'enseignement professionnel. Ce sont moins trois lois différentes que les trois titres d'une loi unique.

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur l'enseignement professionnel, car nous pensons qu'on se donne inutilement beaucoup de peine pour le créer. Il existe depuis 1833 sous le nom d'écoles primaires supérieures, et nous en avons le type amélioré et perfectionné dans l'école Turgot à Paris et dans l'école La Martinière à

Lyon. Au lieu de laisser tomber cette excellente organisation, comme on a eu le tort de le faire dans ces dernières années, ou de la remplacer par des colléges industriels, au grand détriment des études et sans avantage pour personne, on rendrait un grand service au pays, particulièrement aux familles d'ouvriers, en reprenant l'œuvre de 1833, et en multipliant dans Paris et dans toute la France les écoles primaires supérieures. Nous affirmons sans crainte que, si on ouvrait demain une école Turgot dans chacun des arrondissemens de Paris, il n'y aurait pas au bout de trois mois, dans une seule de ces écoles, une seule place vacante. Notez bien cependant qu'on n'apprend pas, dans ces utiles et nécessaires établissemens, à être tourneur, mécanicien, fileur, tisseur, ébéniste. On apprend ce qu'il faut savoir pour être un homme distingué dans sa profession, et même dans toute profession: mais on n'y apprend pas sa profession. Un ouvrier sorti de l'école Turgot a toutes chances de devenir contre-maître, et même patron. Les premiers élèves trouvent à se placer d'emblée comme chefs d'atelier. Quelques-uns entrent dans les écoles spéciales d'Angers ou de Châlons, ou même à l'École centrale, ce qui en fait des ingénieurs. Une bonne éducation mène à tout. On peut voir dans le musée industriel de La Martinière, inscrits sur un tableau d'honneur, les noms de ceux de ses élèves qui sont arrivés jusqu'à l'École polytechnique. Ce qu'il y a d'excellent dans ces écoles, c'est qu'elles secondent l'ambition, quand elle est légitime, sans jamais la surexciter.

L'école d'apprentissage est toute autre chose que l'école professionnelle. L'école d'apprentissage est celle où l'on apprend un métier. Il y en a quelques-unes en France. La loi du 7 octobre 1848 avait organisé des écoles d'apprentissage pour l'agriculture. L'école des mousses, à Marseille, est une école d'apprentissage pour la marine. L'horlogerie a ses écoles spéciales à Cluzes, à Besançon: on s'occupe d'en fonder une à Paris. Mulhouse élève en ce moment même une admirable école de tissage. Les écoles d'arts et métiers de Châlons, d'Angers, d'Aix, peuvent être, à la rigueur, considérées comme des écoles d'apprentissage, puisqu'on y apprend à fond, théoriquement et pratiquement, l'un des métiers suivans: forgeron, fondeur, ajusteur, serrurier, tourneur sur métaux et menuisier. Déjà pourtant ces écoles s'élèvent au-dessus de l'apprentissage proprement dit; elles ne forment que des ouvriers d'élite ou des chefs-ouvriers, et pour y être admis il faut avoir fait un an d'apprentissage dans un atelier, et en apporter le certificat. Nous ne parlons que pour mémoire des écoles vétérinaires, des écoles de mineurs, des écoles d'hydrographie, etc., puisqu'il ne s'agit ici que des ouvriers et des arts mécaniques.

Est-il possible, comme quelques personnes l'ont rêvé, de remplacer l'apprentissage dans les ateliers par des écoles d'apprentissage? Nous n'hésitons pas à dire que cela n'est pas possible. Il y a deux objections également invincibles. La première, c'est la dépense. Nous la dédaignerions, s'il ne s'agissait que de quelques millions. Il s'agit au contraire d'une dépense supérieure à celle de l'enseignement primaire et de l'enseignement professionnel réunis. En effet, une école d'apprentissage est une école sans doute; mais c'est encore plus un atelier qu'une école. Que fera l'état dans l'hypothèse de nombreuses écoles d'apprentissage? Prendra-t-il des élèves pour leur temps, comme les autres patrons? Alors il faut qu'il se transforme en entrepreneur. Se fera-t-il payer? Dans ce cas, pour aspirer à être ouvrier, il faudra être fils de famille. Enseignera-t-il les professions gratuitement? S'il le fait, il se ruinera. Il y a plus : s'il enseigne le métier à tout le monde, il l'enseignera mal, et c'est là la seconde objection, tout aussi forte que la première. Il est impossible que l'école d'apprentissage remplace avantageusement l'apprentissage dans l'atelier, parce qu'on y sacrifiera toujours involontairement la pratique à la théorie. A cet égard, il faut distinguer entre les ouvriers d'élite et les ouvriers ordinaires, entre les professions faciles et celles qui demandent une habileté supérieure.

Autant il serait impraticable de supprimer partout l'apprentissage pour le remplacer par des écoles, autant il est avantageux, pour l'industrie nationale et pour les ouvriers eux-mêmes, de placer dans les grands centres industriels quelques écoles spéciales, en petit nombre, bien pourvues de ressources et de maîtres, qui propagent les connaissances théoriques et fournissent des moniteurs à l'enseignement mutuel des ateliers. Il est par exemple hors de doute que l'école de tissage fondée à Mulhouse rendra les plus grands services à la fabrique française. Elle possède dès à présent un assortiment des machines les plus parfaites, et sera constamment tenue au courant des perfectionnemens mécaniques et des améliorations dans les procédés de préparation et de teinture. Les élèves qu'elle formera posséderont à fond la théorie comme la pratique de leur profession, et ils auront gagné, dans la fréquentation des plus habiles praticiens, ce point d'honneur professionnel qui est d'une importance inappréciable pour le développement d'une industrie. Est-ce à dire que les fabriques de Mulhouse vont manquer d'apprentis, et que les ouvriers vont aller se former à l'école de tissage? Ils n'y penseront même pas, et il suffit de voir l'école, sans parler de son règlement, pour comprendre qu'on n'a pas en vue les futurs ouvriers, mais bien les futurs patrons. On forme sans doute des ouvriers dans les écoles d'horlogerie; seulement il faut

se rappeler ce qu'est un bon ouvrier horloger : c'est un mécanicien, un artiste. Avec une petite mise de fonds, il peut aisément devenir fabricant et marchand, parce que pour la réparation et même pour la fabrication des montres à l'usage civil il n'est pas nécessaire d'avoir un atelier; le maître suffit avec un apprenti et un compagnon. D'ailleurs les petits horlogers, qui ne font que du rhabillage et des réparations, n'iront pas se former dans une institution spéciale; leurs bénéfices sont trop restreints pour qu'ils affrontent les dépenses qu'une pareille résolution leur imposerait. L'école fondée à Paris par M. Mildé en fournit la preuve. Cette école est gratuite, mais l'élève donne en entrant, à titre de cautionnement, une somme de 50 francs, qu'à la vérité on lui rend plus tard; il paie 5 francs par mois, pendant vingt mois, pour l'outillage, et c'est un avantage énorme, car l'outillage coûte ordinairement 350 francs. Il n'est reçu qu'après un examen dans lequel il doit prouver qu'il sait passablement l'orthographe, le système métrique et l'arithmétique jusqu'aux fractions inclusivement. Il doit être âgé en entrant de treize ans au moins, et l'apprentissage dure quatre ans pour les montres, pendules et compteurs à l'usage civil, cinq ans pour les instrumens de précision. Il faut donc s'entretenir et même faire des dépenses spéciales jusqu'à l'âge de dix-sept ou de dix-huit ans. Cela suppose une assez grande aisance, et très peu d'ouvriers sont en mesure de donner à leurs fils une pareille éducation. Ces écoles n'en sont pas moins précieuses, parce qu'il en sort des ouvriers d'élite, des patrons instruits, en un mot des moniteurs. Il faut les recommander, les aider, les propager; elles contribuent à perfectionner notre main-d'œuvre, et c'est par la main-d'œuvre surtout que notre industrie nationale doit prospérer. Ces écoles modèles cependant, qui sont et seront toujours à la portée du petit nombre, forment en définitive plutôt l'esprit que la main. Ce qui doit être universel, ce sont les écoles primaires, parce que tout le monde doit savoir lire et écrire; ce qui doit être très général, sans être universel, ce sont les écoles professionnelles, ou écoles primaires supérieures, parce que tous les enfans qui se sentent capables doivent trouver près d'eux les ressources nécessaires pour cultiver leur esprit, perfectionner leur éducation et donner l'essor à leurs facultés. Quant aux écoles d'apprentissage, elles ne doivent et ne peuvent être qu'une exception, et jamais les écoles professionnelles ni les écoles d'apprentissage ne dispenseront les ouvriers, et surtout les ouvriers pauvres, de s'engager dans un atelier pour y apprendre leur état.

Après tout, où est le mal? L'habitude du travail manuel est essentiellement virile; elle fortifie l'âme et le corps, pourvu que le

travail soit toujours mesuré sur les forces, et qu'il n'absorbe pas la journée entière au point de ne rien laisser pour l'étude. Le travail, et même le travail manuel, est souvent un plaisir; il est aussi, reconnaissons-le, dans beaucoup de cas une peine. Il faut s'y plier dès l'enfance, pour qu'il ne paraisse pas trop lourd à l'âge mûr. Il faut apprendre à aimer ce rude compagnon, qui compense la fatigue du corps par la sécurité, la dignité, la bonne conscience. La vie est un ensemble de peines et de plaisirs, où les peines ont la plus grande part. A la longue, le bon travailleur sent naître et se développer en soi une force qui le protége contre la peine : c'est la conviction d'avoir virilement employé son temps, et d'être prêt à aller généreusement, simplement, jusqu'au bout, sans défaillir. S'il se mêle à cela quelque sentiment plus doux, une amitié fidèle, un devoir patriotique accompli, on doit remercier Dieu à l'heure de la mort. Ce monde n'est qu'un grand atelier où nous sommes tous ouvriers, chacun à notre place, et l'enfant qu'il faut plaindre est celui qui n'apprend pas dès le premier jour qu'il a une tâche à remplir, tâche petite ou grande, obscure ou glorieuse, mais pénible à coup sûr, puisqu'il est homme.

On aura donc toujours besoin d'une loi sur l'apprentissage, même quand notre système d'instruction primaire aura été complété par la création de l'instruction professionnelle, et il ne peut pas être question, pour des esprits sérieux, de supprimer la loi de 1851, mais seulement de la compléter. Une première remarque à faire sur cette loi, c'est qu'on en profite très peu. Cela prouverait peut-être qu'elle n'est pas suffisamment pratique. Voici à cet égard des chiffres significatifs, empruntés à la dernière enquête de la chambre de commerce de Paris, publiée en 1864. On a recensé dans les ateliers de Paris 25,540 enfans au-dessous de seize ans, savoir 19,059 garçons et 6,481 filles. Sur ce nombre, 5,798 enfans, dont un peu plus de 200 filles, sont employés comme ouvriers auxiliaires, c'est-à-dire qu'on achète leurs bras pour un salaire, sans leur donner avec ce salaire aucune instruction professionnelle. Ces enfans, devenus adultes, ne pourront donc utiliser que ce qui leur restera de force; ils n'y joindront aucune aptitude acquise, et se trouveront réduits à la condition de journaliers et de manœuvres, la pire de toutes les conditions aujourd'hui que la force mécanique tend à remplacer partout la force humaine. Sur les 19,752 apprentis des deux sexes qui travaillent dans les ateliers de Paris, 10,487 garçons et 4,732 filles sont engagés sans contrat. Il n'y a donc en tout que 3,674 garçons et 849 filles, soit 4,523 enfans sur un total de 25,540, qui aient profité des stipulations de la loi de 1851.

Doit-on croire qu'un certain nombre d'enfans, sans être réguliè-

rement engagés comme apprentis, sont cependant traités comme tels par les patrons? Oui sans doute, quoique l'omission d'une formalité si importante et si facile à remplir indique beaucoup de négligence dans les pères de famille et soit d'un mauvais augure pour la surveillance exercée par eux sur le travail et la conduite de leurs enfans. En revanche, les contrats d'apprentissage les plus réguliers et les mieux rédigés ne sont pas toujours une barrière suffisante contre les abus. Si quelques maîtres humains et intelligens sont de véritables pères pour leurs apprentis, beaucoup d'autres ne songent qu'à tirer le plus grand parti possible de leur travail, sans souci de leur santé, de leurs mœurs et de leur instruction. Nul ne peut s'en étonner en se rappelant qu'il suffit d'exercer un métier pour avoir le droit de prendre des apprentis.

L'article 6 de la loi de 1851 est ainsi conçu : « Sont incapables de recevoir des apprentis les individus qui ont subi une condamnation pour crime, ceux qui ont été condamnés pour attentat aux mœurs, ceux qui ont été condamnés à plus de trois mois d'emprisonnement pour les délits prévus par les articles 388, 401, 405, 406, 407, 408, 423 du code pénal, » c'est-à-dire pour divers délits de vols, détournemens, abus de confiance et tromperie sur la nature ou la qualité des marchandises vendues. Sauf ces incapacités, qui même peuvent être levées, après un certain temps, par les préfets des départemens ou par le préfet de police à Paris, tout ouvrier peut recevoir un jeune enfant dans son atelier et dans sa maison, le loger, le nourrir, se substituer, pendant deux, trois ou quatre ans, à tous les droits et à tous les devoirs du père de famille. L'atelier peut être composé de repris de justice et de femmes perdues; le maître lui-même peut avoir été condamné pour vol, pourvu que la condamnation ait été de moins de trois mois; il peut être brutal, ignorant, débauché; il peut avoir une femme ou un fils, partageant, au moins par le fait, son autorité sur l'apprenti, sans que la loi ait prévu le cas où cette femme aurait été condamnée à une peine infamante. Que deviendra un enfant dans un milieu pareil? Sur quels soins peut-il compter? Quelle éducation peut-il recevoir? La loi accumule les précautions quand il s'agit de choisir un instituteur; est-il nommé, l'administration le surveille tous les jours, à toute heure; à la moindre faute contre l'honneur ou les bienséances, il est impitoyablement destitué, et tout cela est juste. Cependant il n'est jamais seul avec un de ses élèves, il ne les voit, pour ainsi dire, qu'en public; il ne les garde que cinq ou six heures par jour, tandis que l'apprenti est livré corps et âme, jour et nuit, au patron pendant toute la durée de l'apprentissage. On est obligé, en l'absence de toute précaution législative, de se reposer, pour le choix d'un

bon maître, sur la sollicitude et l'intelligence du père; mais tous les enfans n'ont pas de père, et tous les pères n'ont pas le cœur d'un père. Un ouvrier nomade, sans capacité, sans moralité, sans ressources suffisantes pour vivre, lui et les siens, se décharge le plus vite qu'il peut, et sur le premier venu, du soin de nourrir et d'élever son enfant. Quelquefois, plus soucieux et plus attentif, trompé par des apparences de probité, il livre son fils, croit lui donner un maître, et ne lui donne en réalité qu'un tyran.

La loi a bien pris cependant quelques précautions, mais ses dispositions, presque toujours incomplètes, sont facilement éludées. Par exemple, pour la limitation de la journée, qui est de dix heures, et que nous voudrions réduire à six, la loi est demeurée sans effet. On peut affirmer que les trois quarts des parens ne la connaissent pas. Sait-on ce que dure à Lyon, dans le tissage et les industries connexes, la journée de l'adulte? Treize, quatorze et quelquefois quinze heures. Si un apprenti annonçait l'intention de travailler dix heures seulement, il trouverait difficilement un patron, et voici pourquoi. Tout patron ou chef d'atelier a dans sa chambre quatre, cinq ou six métiers qui forment son capital. Deux de ces métiers sont occupés par lui et sa femme; il loue les autres à des compagnons, et tire de cette location un bénéfice assez élevé. Quand un apprenti qui occupe un métier ne travaille pas, le patron ne perd pas seulement le travail de l'apprenti, il perd la location du métier; c'est pourquoi il n'est pas rare de voir des enfans de douze ou quatorze ans, des jeunes filles, travailler treize heures par jour, et même plus, comme leurs maîtres. Toute cette population est sobre, économe, laborieuse, dure pour elle-même. Dans la plupart des industries lyonnaises, la journée est de treize heures. Passe pour les adultes, puisqu'ils le peuvent et le veulent; mais il est cruel de penser qu'on impose à des enfans une tâche qui serait trop lourde pour des hommes faits.

Une des conséquences de cette situation de la fabrique lyonnaise, c'est que très peu d'apprentis suivent les écoles. Après avoir décidé, dans son article 9, que la durée du travail *effectif* des apprentis âgés de moins de quatorze ans ne pourra dépasser dix heures par jour, la loi de 1851 ajoute, dans l'article 10, que si l'apprenti âgé de moins de seize ans ne sait pas lire, écrire et compter, ou s'il n'a pas encore terminé sa première éducation religieuse, le maître sera tenu de lui laisser prendre, *sur la journée de travail*, le temps nécessaire pour son instruction, et que ce temps ne pourra pas dépasser deux heures. Ces deux articles semblent contradictoires, puisque l'un impose dix heures de travail effectif, tandis que l'autre permet de prélever deux heures sur la journée de travail

pour assister à l'école. Ces deux heures sont, pour le maître, une perte sans compensation, et cette perte est surtout sensible quand le travail de l'apprenti est l'unique rémunération des frais qu'il occasionne. On s'explique très bien que le maître ne se soucie pas de prendre un apprenti qui ne travaillera que huit heures, au lieu d'un apprenti qui en travaillerait dix, et qu'une fois le contrat signé il ne se donne pas grand'peine pour envoyer l'enfant à l'école et pour se priver ainsi de ses services pendant deux heures tous les jours. Au fond, la loi ne le rend pas responsable de la fréquentation de l'école; il est seulement tenu de laisser prendre à l'apprenti le temps d'y aller. En d'autres termes, il ne peut pas refuser la permission, si on la lui demande. Au moins dans la loi de 1841 on avait un recours direct, une action légale contre le patron négligent. A dix ans de distance, la législation a reculé au lieu d'avancer.

Personne n'ignore que la France occupe un des derniers rangs, parmi les nations de l'Europe, pour l'instruction primaire. On le déplore, on en rougit. On sent doublement la nécessité de l'instruction depuis l'établissement du suffrage universel et la suppression du système protectioniste. On dit qu'on ne refuse d'établir chez nous l'instruction obligatoire telle qu'elle existe en Prusse, en Suisse et dans presque toute l'Allemagne, qu'à cause du respect dû à l'autorité paternelle; mais ici ce n'est pas le père que la loi aurait devant elle, c'est le patron; ce n'est pas dans la famille qu'il s'agirait d'intervenir, c'est dans l'atelier. Le principe de la responsabilité directe du patron a été posé nettement dans la loi de 1841; pourquoi n'a-t-il pas été maintenu dans celle de 1851? Pourquoi n'a-t-on pas pris les mesures nécessaires pour rendre efficaces l'une et l'autre loi? A-t-on peur d'éclairer le peuple? Ne comprend-on pas tout ce qu'il gagnerait en habileté professionnelle, en moralité et en bien-être, s'il avait plus de lumières? Y a-t-il un bien plus facile à faire, un devoir plus impérieux, un plus grand service à rendre à l'humanité et à la patrie?

A défaut de l'instruction générale, abandonnée, sacrifiée, autant par la faute de la loi que par celle des parens et des maîtres, l'instruction professionnelle est-elle au moins donnée convenablement? Cela importe à l'état, comme aux enfans et aux familles. Il faut qu'un état ait de bons soldats dans ses armées et de bons ouvriers dans ses ateliers. Nous avons d'assez bons soldats, comme le monde le sait, un peu à ses dépens : où en sont nos ouvriers? Quel est notre rang dans les expositions internationales? Et quelles sont, sur les divers marchés, la qualité et la quantité de nos exportations? Nous pourrons faire des conseils-généraux, des chambres consultatives, des comices, des sociétés industrielles, distribuer des croix et des

médailles, envoyer des délégations à Londres et à Berlin, fonder des musées industriels, créer des écoles, réformer nos lois, notre batellerie, nos messageries : tout cela est excellent; le grand secret, le véritable secret de la supériorité d'un peuple, c'est la bonne organisation de l'apprentissage. Il faudrait que le gouvernement, ou une académie, ou une société industrielle fît faire une enquête sur cette question. Il est impossible à la statistique de s'orienter dans ce dédale, si elle n'a pas à sa disposition toutes les ressources d'une commission d'enquête. L'apprentissage varie de place en place, et presque d'atelier en atelier. Au milieu de renseignemens contradictoires, voici ce qui surnage : c'est que, dans un grand nombre de maisons, l'apprenti fait un service de domestique. Il nettoie l'atelier et les outils, il fait les courses. S'il apprend son état, c'est par hasard et en regardant par-dessus l'épaule des compagnons. C'est là un stage plutôt qu'un apprentissage. D'un atelier ainsi tenu, il ne peut sortir que des ouvriers incapables, si même il en sort des ouvriers. Quand un enfant a porté des boîtes et des cartons, du matin au soir, dans tous les coins de Paris, pendant trois ans, à quel métier est-il bon, si ce n'est à celui de commissionnaire? Dans d'autres états, où il n'y a pas de courses à faire, on met l'enfant à un établi, et il apprend au moins quelque chose; mais alors il arrive trop souvent que le patron en fait un *spécialiste*, ce qui rend son savoir très court et très peu productif. Par exemple, un enfant veut être bijoutier. S'il entre dans une bonne maison, et sous la direction d'un patron honorable, on lui fera faire successivement des chaînes, des anneaux, des épingles, des bijoux montés, il apprendra à graver, à sertir, à polir; en un mot, il deviendra un bijoutier, et, son apprentissage fini, il pourra se présenter avec confiance dans les meilleures maisons et aspirer à un bon salaire. En revanche, il n'aura rendu que très peu de services au maître, parce que, passant sans cesse d'un genre de travail à un autre, et quittant une partie aussitôt qu'il y excelle, il ne peut être, pendant la durée de l'apprentissage, qu'un ouvrier médiocre. S'il tombe au contraire dans les mains d'un patron peu scrupuleux, qui ne cherche qu'à l'exploiter, le moyen est en vérité facile. Il consiste à lui faire faire indéfiniment un seul genre d'ouvrage; en deux ou trois mois, il le fera aussi bien et aussi vite qu'un compagnon, surtout si on ne lui met jamais autre chose en main pendant la durée de ses trois années. Le résultat de cette manœuvre est que le patron a eu pendant trois ans un ouvrier pour rien, et que l'apprenti, habile dans cette spécialité et ignorant tout le reste, ne trouve que de l'ouvrage mal rétribué, et le trouve difficilement. Il y a même des ateliers fondés sur ce principe : on dirait, à les voir, que c'est une école; au fond, c'est

tout le contraire, puisque les enfans n'y apprennent rien. Le patron, avec un ou deux ouvriers, prend douze ou quinze apprentis qu'il transforme assez promptement en habiles spécialistes; il n'accepte qu'un seul genre de commande; grâce à cette industrie, il a la main-d'œuvre pour rien, et fait à bon marché la besogne de dix-huit personnes. Sans doute un atelier n'est pas un lieu mystérieux où nul ne pénètre; des spéculations de cette nature ne peuvent se faire à huis clos; les fabricans ou les cliens qui donnent de l'ouvrage, les compagnons qui travaillent dans l'atelier, et les apprentis eux-mêmes sont bien vite édifiés sur cette malhonnête exploitation. Le père, quand il vient conduire son fils le premier jour, est averti de ce qui l'attend, rien qu'en jetant les yeux autour de lui. Il devrait se dire, sans même aller plus loin dans ces réflexions, que la même personne ne peut pas montrer le métier à six enfans; mais, que ce soit ou non la faute du père, la faute est commise, puisque les ateliers sont pleins, et qui en souffre? C'est l'enfant d'abord, qui n'apprend rien, et ensuite c'est le pays, qui n'a plus que des ouvriers mal préparés et médiocres.

Bien des raisons excusent ou du moins peuvent expliquer la faute du père. Il n'est pas facile de trouver un apprenti ou un maître. Il n'y a rien d'organisé à cet égard, pas de publicité, pas de bureaux de renseignemens et de placement. On prend ce qu'on trouve. Un ouvrier est toujours à court de temps, parce qu'il ne faut pas perdre sa journée. Il connaît son état, et ne connaît guère les autres. Il ne sait qui consulter pour bien choisir. Un jour il s'aperçoit que ses forces diminuent, que ses dettes augmentent et que son fils est devenu grand. Il s'informe autour de lui des places vacantes. Il s'estime heureux s'il en trouve une à propos, et la retient pour profiter de l'occasion. A Paris, les solides et sérieuses maisons sont assez rares. Le chaland est obligé de chercher le bon marché, et le fabricant, pour le contenter, sacrifie tout à l'apparence. Dans l'ébénisterie, dans la joaillerie, dans l'article Paris, dans la confection, il s'agit avant tout de sauver le premier coup d'œil. Les apprentis jouent un grand rôle dans cette fabrication éphémère. On est coulant sur les conditions, parce qu'on ne saurait se passer d'eux, et les parens, de leur côté, se laissent allécher par cette grande et merveilleuse raison de *sans dot*. Sous prétexte d'apprendre à leurs enfans un métier, on ne leur apprend que l'art d'éluder l'article 423 du code pénal. Dans ce genre d'industrie, les marchands vendent de tout, et les fabricans ne fabriquent qu'un objet unique : deux effets contraires produits par la même cause. La bijouterie, par exemple, se divise aujourd'hui en une foule de professions différentes. Un ouvrier ne fait que des chaînes ou des épingles; un autre ne fait que des doublés ou des ouvrans. Un autre

encore a pour spécialité les clefs de montre, les cachets ou les porte-mousqueton. Il en est de même de l'ébénisterie. Tel ébéniste ne fait que le genre Boule, tel autre se confine dans le gothique. Les ébénistes *à la trôle*, c'est-à-dire ceux qui n'ont ni magasins ni commandes, et colportent leurs meubles à mesure qu'ils les ont faits, s'en tiennent ordinairement à un meuble unique. Ainsi ils font un lit et le vendent, puis un autre lit, et ils le vendent encore; puis ils recommencent un troisième lit : jamais ils ne feront une table ou une commode. S'ils prennent un apprenti, c'est évidemment pour lui apprendre à faire un lit, puisqu'ils ne savent faire que cela. Ces ouvriers en lits, ou en tables, ou en commodes, ne s'appellent pas, à proprement parler, des ébénistes. On a inventé depuis quelques années des machines qui coupent toutes les pièces d'un meuble. Un industriel achète ces pièces en nombre à vil prix; il ne s'agit plus alors que de les agencer, c'est comme un jeu de patience. Le meuble ainsi fait ne vaut rien pour l'usage; il a bonne mine le premier jour, et peut se livrer pour presque rien. Après trois ans passés dans une maison où l'on travaille de la sorte, un enfant ne sait pas même manier un rabot ou une scie; cependant il est censé avoir fait un apprentissage d'ébéniste! Au fond, il a perdu trois ans de sa vie; mais personne ne l'a trompé, puisqu'il aurait dû savoir où il entrait. Est-ce un abus? est-ce un malheur? Les exemples de cette sorte abondent dans la plupart des industries; ils sont innombrables dans la fabrication des cuirs et peaux.

C'est une chose étrange, et pourtant vraie, que l'apprentissage dans ces maisons où l'on n'apprend rien ne se fait pas toujours à des conditions avantageuses pour l'apprenti. Pour beaucoup de pères et de tuteurs, ne rien payer est la question principale. Ce n'est pas toujours par défaut de tendresse. A cette condition indispensable de ne rien payer, ils se montrent faciles sur la nourriture, le logement, l'entretien, et même sur l'utilité et les avantages du métier. A Paris, le plus grand nombre des apprentis, 8,904 garçons et 2,762 filles, en tout 11,666 enfans, logent chez leurs patrons; 5,257 garçons et 2,819 filles, en tout 8,076 enfans, restent dans leur famille : ces derniers appartiennent pour la plupart à la grande industrie. Outre cette différence essentielle, il y a tant de variété dans la manière dont les enfans sont traités, dans les services qu'ils rendent par leur travail, dans la durée et le prix de l'engagement, qu'il est impossible d'arriver à se former une idée un peu générale. Voici quelques détails sur les conditions de l'apprentissage dans deux ou trois industries très répandues. Nous les prenons au hasard, et nous les donnons seulement comme preuves de la grande diversité des usages locaux.

A Paris, dans l'industrie de la peau, les tanneurs ne forment pas

d'apprentis. Pour 1,283 ouvriers, on n'a recensé que trois enfans, employés comme ouvriers auxiliaires à raison de 1 franc par jour. Les boyautiers, qui occupent 125 hommes et 119 femmes, n'ont qu'une apprentie unique. Les mégissiers, pour 612 ouvriers, n'emploient que 23 enfans, dont 8 ouvriers auxiliaires et 15 apprentis. Un manœuvre entre dans une tannerie ou une boyauderie en sa qualité d'homme de peine, et se fait ouvrier peu à peu en voyant faire les autres. Au contraire, pour les drayeurs, l'apprentissage est réglé de la façon suivante : l'apprenti donne en entrant 400 francs pour un an; il gagne sur-le-champ un salaire, qui est de 1 franc 50 centimes par jour pendant trois mois, de 2 francs pendant les trois mois qui suivent, et de 2 francs 50 centimes pendant les six derniers mois. Il en résulte, en comptant vingt-cinq jours par mois et peu de chômage, qu'il donne 400 francs par an et en reçoit 637; mais ce dernier chiffre est exagéré, car personne ne travaille trois cents jours dans un an. L'apprenti a donc travaillé toute l'année pour moins de 237 francs. Avec cela, il ne sait pas complétement son métier, car il y a presque autant de métiers que d'ateliers. Rien que dans le corps d'état des corroyeurs, on distingue les ouvriers de couteau et de table, les metteurs au vent et à l'huile, les dégraisseurs, estampeurs de brides, cambreurs, cambruriers, chauffeurs, etc. L'ouvrier qui n'a travaillé que le mouton pendant son année d'apprentissage ne peut entrer dans une maison où l'on travaille la chèvre sans verser de nouveau 400 fr. et faire un second apprentissage aux mêmes conditions que le premier. La durée de l'apprentissage dans l'ébénisterie varie de deux à quatre ans, et l'on comprendra cet écart, si l'on songe aux énormes différences de la fabrication dans cette partie. Dans les grandes maisons, on apprend véritablement son état, et c'est un état avantageux pour un bon ouvrier. Dans les maisons où l'on fabrique la pacotille, l'apprenti ne fait que coller ou assembler des parties de meubles fournies toutes taillées par la mécanique, et il y gagne tout au plus un peu d'adresse. Les enfans employés dans les papiers peints sont plutôt des ouvriers auxiliaires que des apprentis; leur travail est différent de celui de l'ouvrier, et ne les exerce pas à devenir ouvriers plus tard. C'est en partie pour cela, et en partie à cause de l'influence délétère des produits chimiques, que le recrutement des enfans est très difficile dans ces ateliers, quoiqu'ils touchent un salaire en entrant. Au contraire, l'apprentissage se fait régulièrement dans la gravure sur bois pour papier peint, industrie très différente, quoique voisine. La mise en couleur des planches gravées constitue dans le même groupe un état particulier, plus avantageux que celui de graveur. Les ouvriers de cette catégorie refusent de faire des

apprentis, et ne livrent les secrets de leur art qu'à leurs fils ou aux fils de leurs amis. Quand ils consentent à prendre un élève étranger, ils se font donner une somme de 200 à 300 francs. Si l'on pouvait multiplier indéfiniment ces exemples, on reconnaîtrait avec étonnement que les usages des diverses industries ne sont pas moins variés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient du temps d'Étienne Boileau.

Cette vérité est particulièrement remarquable à Lyon. Nous pourrions en donner des exemples dans la chapellerie, la lithographie, la coutellerie; mais nous nous bornerons au tissage, qui est l'industrie capitale. L'apprenti tisseur est nourri et logé. Il donne une indemnité de 50 francs et quatre ans de son temps. Ces conditions sont les mêmes pour un garçon ou pour une fille. Elles semblent assez dures, car si l'apprenti n'a pas commencé trop jeune, au bout d'un an il sait le métier et travaille aussi bien qu'un ouvrier; mais il faut ajouter qu'il ne travaille pas toute la journée pour le compte du maître. On lui assigne une tâche qui est censée représenter deux tiers de journée et les représente largement; s'il travaille au-delà, il reçoit la moitié du produit de son travail pendant l'autre tiers, et son bénéfice varie, suivant son habileté et son activité, entre 60 centimes et 1 franc. On regarde en général la position des apprentis tisseurs comme assez favorable; plusieurs ouvriers tisseurs prétendent même qu'ils regrettent leur temps d'apprentissage.

Les tisseurs sont en quelque sorte les aristocrates de la fabrique lyonnaise. Étrange chose que l'aristocratie! elle se glisse un peu partout; nous sommes presque tous à la fois dédaignés et enviés. Ce sont surtout les tisseuses qui tiennent le haut du pavé dans l'industrie lyonnaise, parce qu'elles gagnent autant que les hommes et dépensent moins, et aussi parce que leur position contraste avec celle des moulineuses et des dévideuses. Il n'y a pas d'apprentissage dans l'industrie du moulinage, qui ne rapporte aux ouvrières que 1 fr. 25 cent. pour une journée de douze ou treize heures; avec cela, elles doivent se nourrir, se loger et pourvoir à tous leurs besoins. Les dévideuses à la pièce ne sont guère plus favorisées; les plus heureuses s'engagent à l'année pour la nourriture et le logement, avec un salaire qui varie de 200 à 300 francs. Elles font de rudes journées pour cette modique somme, et sont chargées presque toujours, outre leur travail, de tous les gros ouvrages de la maison. Il serait vrai de dire que ni les moulineuses ni les dévideuses ne sont des ouvrières; les moulineuses sont des manœuvres et les dévideuses sont des servantes. Cependant il faut un apprentissage de quatre ans pour être dévideuse, et pendant ces quatre ans la malheureuse, nourrie et logée, ne touche qu'un maigre salaire de 20 ou 30 francs pour s'entretenir.

On se demande ce qui guide les pères de famille dans le choix d'un état pour leurs enfans. Quand il faut payer une somme, c'est pour beaucoup un obstacle insurmontable; mais enfin l'apprentissage est également de quatre ans pour une tisseuse et pour une dévideuse : toute la différence est qu'une tisseuse doit donner 50 fr.; il n'y en a pas d'autre, puisqu'avec son tiers de journée elle peut gagner beaucoup plus des 20 francs par an que le maître donne à l'apprentie dévideuse. Il n'est pas besoin non plus d'une capacité exceptionnelle pour apprendre le tissage de la soie; la plupart des dévideuses en seraient venues facilement à bout. C'est donc tout simplement cette somme de 50 francs une fois donnée qui met entre ces deux femmes, et pour toute la vie, une si grande différence. Quelquefois l'apprentissage se fait à des conditions absolument identiques dans deux métiers dont l'un est excellent et l'autre assure à peine de quoi vivre. Pourquoi le mauvais métier trouve-t-il des enfans qui s'y dévouent? Est-ce encombrement des professions lucratives? est-ce ignorance des pères de famille? Se laissent-ils déterminer par l'occasion? Le fils entre-t-il sans réflexion dans la carrière de son père? Ni la loi ni l'administration n'ont prise sur la détermination des ouvriers : on ne peut que les avertir. Il en est de même pour la réglementation, la durée et les conditions de l'apprentissage; tout cela vient d'usages surannés, qu'on maintient par aveuglement ou par résignation. Il serait bien temps d'établir une juste proportion entre les avantages du métier et les sacrifices exigés de l'apprenti. A défaut de la loi, qui n'a pas le droit d'intervenir, qu'on s'adresse au bon sens des contractans. Un abus signalé et constaté est à demi vaincu. Ce serait peut-être là le meilleur résultat d'une enquête; mais pour qu'une enquête soit vraiment utile, il faut que les ouvriers la connaissent; il faut qu'ils aient assez d'instruction pour puiser aux sources les renseignemens dont ils ont besoin et pour s'intéresser aux questions générales. Soit qu'on pense au perfectionnement de l'industrie ou à l'amélioration du sort des ouvriers, la nécessité de l'instruction revient partout. C'est le premier et le dernier mot de toutes les réformes.

Nous venons de tracer un tableau bien sombre. Il faut cependant, pour le compléter, parler de la manière dont sont traités certains apprentis par les hommes qui se sont chargés de leur donner un état, et qui en réalité ne font que les exploiter. Ce mot de patron fait illusion au premier moment; on songe toujours à un chef d'établissement qui ajoute à sa famille un ou deux enfans étrangers et les élève paternellement avec les siens. On se dit aussi, pour se tranquilliser, que le vrai père, en confiant son fils, ne l'abandonne pas. Il peut bien n'avoir pas assez d'instruction ou d'intelli-

gence pour s'apercevoir que l'apprentissage est nul ou insuffisant: mais, contre les mauvais traitemens que son fils aurait à subir, il est armé par sa tendresse d'abord et ensuite par la loi. Si l'enfant est employé à des services qui ne se rattachent pas à l'exercice de sa profession, à des travaux insalubres ou au-dessus de ses forces, si on le fait travailler la nuit ou plus de dix heures par jour, on peut invoquer les articles 8 et 9 de la loi de 1851. S'il a subi de mauvais traitemens, on peut demander la résiliation du contrat, sans préjudice des réparations civiles et des poursuites correctionnelles. Enfin, le maître étant tenu de se conduire envers l'apprenti en bon père de famille, il est évident qu'il doit le loger convenablement, suivant ses moyens, et lui donner une nourriture saine et suffisante. La loi est entrée dans tous ces détails : que pouvait-elle faire de plus? Il est vrai; mais quand le patron est dans la misère, ce qui est loin d'être rare, et qu'il n'y a pas assez de pain pour tout le monde, la ration de l'apprenti sera retranchée, en dépit de la loi, avant celle du fils de la maison. La loi dit bien qu'on ne doit travailler que dix heures; mais il n'y a pas de pendule dans l'atelier, l'ouvrage presse, les autres travaillent jusqu'à la nuit, l'apprenti fait comme eux : comment pourrait-il quitter l'établi? où irait-il? Il est rare qu'il ait une chambre pour lui seul. S'il n'y a pas de femme dans la maison, pas de domestique, on ne peut compter qu'un enfant de sept à huit ans sera proprement tenu, qu'il sera soigné s'il tombe malade : tout le monde dans la famille et dans l'atelier a sa tâche inexorable, qui ne permet ni interruption ni retard. Le patron est obligé, par le contrat et par la loi, de veiller sur les mœurs de l'apprenti : pourra-t-il y veiller, s'il a un atelier nombreux? Et même, s'il n'a pour tout aide que son apprenti, pense-t-on qu'il veillera sur lui, une fois la besogne faite? Quand il va au cabaret, mettra-t-il l'apprenti sous clé pendant ce temps-là? Il faut bien qu'il le laisse sortir et aller où bon lui semble. Le père n'est pas toujours averti; il ne sait ce qui se passe que par les doléances de l'enfant. Pour qu'il ait le droit d'intervenir, il faut des faits d'une certaine gravité, mesure bien difficile à saisir pour un homme qui a été élevé durement et qui a toujours été dur pour lui-même. Après tout, c'est une assez grosse affaire que d'aller devant les prud'-hommes ou devant le juge de paix. C'est d'abord du temps perdu, et puis on peut succomber, et alors que devient l'enfant, livré désormais à un ennemi? Si l'on gagne, il faut savoir où l'on placera l'enfant. Il n'y a pas toujours un autre maître tout prêt ou de la place dans la maison paternelle. Nous disons métaphoriquement : avoir du pain sur la planche; ce n'est pas une métaphore pour les pauvres gens, il y a des maisons où le pain manque souvent sur la

planche, où ce petit, qui reviendrait, apporterait avec lui la famine : cela fait supporter bien des choses. Le père n'en est pas moins père; il ne faut pas se hâter de l'accuser. Qu'on se souvienne aussi que l'apprenti n'a pas toujours un père pour veiller sur lui. Il y a bien des orphelins et bien des enfans qui, plus malheureux encore, ne savent pas le nom de leur père; il y en a même plus que jamais. Qui protégera ceux-là contre le patron, s'il est inhumain? Voilà une situation vraiment déplorable : un enfant abandonné à un maître qui a sur lui tous les droits d'un père, qui n'en a pas les sentimens, et qui a peut-être intérêt à le surcharger et à le maltraiter (1)! Oui, certes, il y a des lois; mais qui les invoquera pour ce pauvre enfant? Qui lui dira qu'il peut les invoquer? Quelquefois c'est encore plus triste : l'enfant a un père, et un bon père; tout à coup l'ouvrage vient à manquer dans la ville, l'ouvrier ramasse ses outils, prend son bâton de voyage, va chercher au loin le salaire. Il laisse son fils derrière lui, et dans quelles mains? Il y laisse aussi son cœur.

La chambre de commerce de Paris, en rappelant que 4,523 enfans seulement sur 25,540 ont souscrit un contrat régulier d'apprentissage, ajoute ce qui suit : « En présence des sages dispositions de la loi du 22 février 1851, nous avons constaté avec regret le petit nombre d'engagemens régulièrement intervenus entre patrons et apprentis. » On ne peut que s'associer à ce regret. Ce qui en diminue l'amertume, c'est que, dans les contestations qui se produisent après deux mois révolus, la jurisprudence des conseils de prud'hommes est d'appliquer les dispositions de la loi, même en l'absence de stipulations formelles; mais ce n'est là qu'un remède insuffisant, puisque les décisions des prud'hommes ne peuvent intervenir qu'à propos d'une contestation, et par conséquent lorsque le mal, et un mal souvent irréparable, est déjà fait.

Il est donc à désirer que l'usage des conventions écrites se généralise, et nous pensons même qu'on ne devrait pas se contenter de

(1) M. Auguste Callet, rapporteur de la loi de 1851 à l'assemblée législative, résume en ces termes l'impression que lui avait laissée l'étude des faits : « L'ignorance des parens, la faiblesse de l'enfant, l'avidité du maître, celle des père et mère de l'apprenti, ont engendré des fautes et des violences criantes. On a trop souvent oublié de part et d'autre le caractère moral et le but de l'apprentissage pour en faire un indigne trafic... — Qui d'entre vous, messieurs, dit-il ailleurs, à l'aspect de la dégradation physique de la classe pauvre dans toutes les grandes villes industrielles, qui de vous n'a plaint la destinée de ces pauvres enfans, maigres, pâles, décharnés, et si épuisés déjà qu'on doute presque en les voyant qu'ils puissent vivre jusqu'à l'âge d'homme? En effet, beaucoup de ces êtres étiolés meurent vers l'âge de la puberté; quant à ceux qui vivent jusqu'à la conscription, lorsqu'ils arrivent au conseil de révision, ce sont eux qui forment cette foule de jeunes soldats réformés... »

la simple formule légale fournie par l'article 12 de la loi, et qui est ainsi conçue : « Le maître enseignera son métier à l'apprenti progressivement et complétement, » ou de la formule ordinaire : « Le maître enseignera à l'apprenti tout ce qui est relatif à sa profession, sans rien lui cacher ni déguiser, afin qu'il devienne un bon ouvrier. » Il serait utile d'insérer dans le contrat l'énumération de ce qui constitue essentiellement le métier ou la profession, et par exemple, s'il s'agit d'un ébéniste, de stipuler tout au long que l'apprenti devra, pendant son apprentissage, faire successivement des lits, des commodes, des tables, en bois plein et en plaqué, en ciré et en vernis. Nous pensons aussi que pour suppléer à ce qu'il y a d'insuffisant dans la rédaction de l'article 10 de la loi, on ferait bien de fixer dans le contrat même, par une clause spéciale, tout ce qui concerne les temps d'école. La loi, pour faciliter l'usage des contrats, a sagement décidé qu'ils pouvaient être faits verbalement ou par écrit, par acte public ou par acte sous seing-privé, et rédigés indifféremment par les notaires, les secrétaires des conseils de prud'hommes et les greffiers de justice de paix. Il est à souhaiter que l'intervention des secrétaires des conseils de prud'hommes soit préférée partout où cette juridiction existe, et que ces officiers soient mis en mesure de donner des conseils et des renseignemens aux parties contractantes. On viendrait peut-être à bout, par ce moyen, de vaincre peu à peu la routine, et de substituer à des usages surannés une équitable proportion entre le prix et la valeur réelle de l'apprentissage.

Il est presque impossible, et nous le regrettons, de limiter par la loi le nombre d'apprentis que chaque maître pourra recevoir, et d'empêcher ainsi que des patrons de mauvaise foi se donnent des ouvriers gratuits sous prétexte d'apprentissage. Il ne paraît pas plus facile d'augmenter le nombre des incapacités édictées par les articles 4, 5 et 6; mais il serait peut-être juste de ne pas se borner à retirer aux individus condamnés pour certains délits le droit de recevoir des apprentis, et d'étendre cette incapacité aux patrons non repris de justice, dont la femme, demeurant avec eux, a subi des condamnations. Il faut se rappeler qu'un patron est à tous égards dans la même situation qu'un instituteur, et que sa maison, quand l'apprenti loge chez lui, remplace la maison paternelle. Par les mêmes motifs, il y aurait lieu de réformer le paragraphe 4 de l'article 15 et de le rédiger ainsi : « Le contrat d'apprentissage sera résolu de plein droit, si le maître ou l'apprenti, *ou la femme du maître demeurant avec lui*, vient à être frappé d'une des condamnations prévues en l'article 6. »

Une modification non moins importante, que nous avons déjà in-

diquée, et qu'il faudra introduire dans la loi sur les contrats d'apprentissage, si on ne modifie pas la loi de 1841 en la généralisant, consisterait à réduire à six heures, au lieu de dix, la journée de travail effectif pour les enfans au-dessous de quatorze ans. Le temps d'école serait pris en dehors de la journée de travail. En renonçant à la limite de huit heures, fixée par la loi de 1841 pour les enfans employés dans les manufactures, le législateur de 1851 a tenu compte des conditions assez douces du travail dans certaines industries, et de la difficulté de surveiller l'enfant en dehors de l'atelier; mais le travail des enfans est en général très doux dans les usines, et quand on fixe un maximum pour la durée de la journée, il faut songer que ce maximum devient aussitôt une règle générale; par conséquent on doit se préoccuper plutôt du travail fatigant que de celui qui ne l'est pas. Quant à la surveillance au dehors, elle n'est pas moins difficile pour les enfans qui appartiennent à la grande industrie, et elle n'a pas arrêté le législateur. Il y a là certainement un danger, mais un danger qu'il est aisé de prévenir. L'école reçoit naturellement l'enfant quand il sort de l'atelier, et le temps est venu de modifier le règlement des écoles publiques, en tenant compte des besoins de la grande et de la petite industrie. Le travail des enfans comprend deux parties : le travail en atelier, le travail à l'école; il est évident qu'on ne saurait séparer, ni dans la loi ni dans l'usage, ces deux côtés d'une question unique.

Enfin, ce qui serait hautement et par-dessus tout nécessaire, ce serait l'établissement d'une surveillance. On a prétendu, en 1841, qu'on pouvait surveiller les ateliers composés de plus de vingt ouvriers travaillant ensemble, mais que surveiller des ateliers de vingt ouvriers ou au-dessous, ce serait rétablir l'inquisition et porter l'effroi dans les familles. La vérité est que, faute d'avoir créé des inspecteurs salariés, on n'a surveillé ni les grands ateliers ni les petits. Nous ne voyons guère ce que viennent faire les souvenirs de l'inquisition à propos d'une surveillance qui ne commence à s'exercer que quand un étranger, un mineur, est introduit dans la famille, et qui a pour unique but, pour unique droit, de constater l'exécution des lois et règlemens en ce qui concerne cet étranger, ce mineur. Il n'y aura pas au contraire de vraie sécurité pour les familles tant que leurs enfans ne seront pas sous la protection d'inspecteurs spéciaux et salariés. Peut-être la nécessité de cette inspection est-elle plus évidente pour la petite industrie, parce qu'il y est plus facile de cacher le mal. Les prud'hommes pourraient en être chargés. Sous l'empire de la législation actuelle, les conseils de prud'hommes ne peuvent introduire des commissaires dans les ateliers que dans l'un de ces deux cas : ou lorsqu'ils ont été saisis d'une plainte en

contravention et spécialement requis de procéder à une visite, ou deux fois par an, sans plainte ni réquisition préalable, mais seulement pour constater le nombre des métiers et des ouvriers, et deux jours après que le fabricant a été prévenu officiellement. Ces dispositions sont très restrictives. L'article 65 de la loi du 11 juin 1809 en explique clairement le but : « En aucun cas les prud'hommes ne pourront profiter de leur inspection pour exiger la communication des livres d'affaires et des procédés nouveaux de fabrication qu'on voudrait tenir secrets. » Aucun de ces intérêts ne serait compromis par le droit donné aux prud'hommes de visiter les apprentis, et de faire pour eux ce que le père ne peut pas ou ne sait pas faire. Rien ne s'opposerait à ce que le conseil prît, dans son sein ou hors de son sein, un ou plusieurs délégués, suivant les besoins, pour les charger de cet office. Ces délégués recevraient un traitement. Il est du reste regrettable et singulier que les prud'hommes n'en reçoivent pas. C'est la seule magistrature qui s'exerce gratuitement. A Lyon, les prud'hommes patrons et les prud'hommes ouvriers reçoivent des jetons de présence; on y ajoute, pour les ouvriers seulement, un traitement annuel, qui est de 1,000 francs pour les tisseurs, et de 500 francs pour les autres professions. Tout cela est mal conçu et irrégulier. Il faudrait un traitement fixé par la loi et égal pour tous les membres des conseils. S'il y a un lieu où l'égalité doive régner plutôt encore que partout ailleurs, c'est dans les conseils de prud'hommes; s'il y a une magistrature qui doive être salariée de préférence aux autres, c'est celle-là. Les prud'hommes patrons peuvent sans honte recevoir un traitement, comme les magistrats et les députés. C'est à cette condition seulement que les attributions de cette magistrature populaire pourront être étendues, et qu'on pourra leur demander d'exercer leur patronage sur les apprentis. Cela seul suffirait pour démontrer l'urgence d'une réforme d'ailleurs peu dispendieuse. La réglementation du travail des enfans n'est devenue effective en Angleterre que depuis l'établissement d'inspecteurs salariés. Qu'on prenne ces inspecteurs dans les conseils de prud'hommes, ce qui serait le mieux, ou qu'on les choisisse d'une autre manière, il est certain que, tant que nous n'en aurons pas, nos lois sur le travail des enfans et sur le contrat d'apprentissage ne seront qu'une lettre morte.

Une des plus grandes difficultés que la loi sur les contrats d'apprentissage rencontre dans l'application, c'est qu'on aboutit presque toujours, en cas d'inexécution, à des dommages-intérêts, et que personne ne peut les payer. Les petits patrons, qui sont de beaucoup les plus nombreux, sont aussi pauvres que leurs apprentis. On se dit de part et d'autre que, s'il y a une condamnation, elle ne

sera pas suivie d'effet, et alors pourquoi commencer une poursuite? pourquoi même signer un contrat, puisqu'il se trouve dépourvu de sanction? Dans plusieurs corps d'état, notamment dans la fonderie de fer, on a eu l'idée de prélever une retenue de 25 pour 100 sur le salaire des apprentis. Cette retenue accumulée fait à la sortie une masse sur laquelle le patron peut se payer des amendes qui lui sont dues. Ce moyen n'est pas toujours praticable: il laisse l'apprenti sans recours, et ne garantit tout au plus que l'intérêt du patron.

Il y aurait lieu d'appliquer à la solution de cette difficulté le principe de solidarité, principe tout nouveau dans notre droit et dans nos habitudes, et qui a, dès sa naissance, rendu tant de services. Nous avons marché très lentement du mont-de-piété à la caisse d'épargne, très rapidement de la caisse d'épargne aux assurances sur la vie et à la caisse des retraites, aux sociétés de secours mutuels et aux sociétés, bien autrement fécondes et encore mal définies, de crédit mutuel. Pourquoi les pères de famille ne formeraient-ils pas une caisse qui aurait pour objet de garantir le paiement des amendes dues par le patron ou par l'apprenti? L'intérêt produit par l'argent versé dans cette caisse couvrirait les pertes, s'il y en avait, et il y en aurait d'autant moins que le membre de l'association qui donnerait lieu à une dépense deviendrait débiteur de ses associés et parviendrait le plus souvent à effectuer sa libération. L'existence d'une pareille caisse serait une grande sécurité pour les familles: elle donnerait une grande force aux contrats; elle permettrait aux apprentis de payer avec de l'argent, au lieu de payer avec du temps, les chômages occasionnés par la maladie pendant la durée de l'apprentissage. Une fois l'association en voie de prospérité, on pourrait faire des prêts d'honneur à d'honnêtes et laborieux enfans frappés tout à coup par la mort de leurs parens et mis dans l'impossibilité de continuer les études de leur profession. Ce serait même un puissant moyen d'émulation dans les écoles, si l'association décidait que les élèves les plus distingués seraient placés dans des établissemens d'un ordre supérieur, non pas à ses frais, mais sous son patronage et au moyen d'avances qu'elle fournirait. Le fils d'un pauvre ouvrier pourrait ainsi devenir avocat, ingénieur à l'aide de ses pairs, sans rien devoir à personne, si ce n'est de la reconnaissance. Cette belle institution existe en Allemagne. On voit un juge rendre par annuités à de simples artisans l'argent qu'ils lui ont prêté pour suivre les cours de l'université, et il n'en est pas moins fier sur son tribunal. Notre temps, qui a ses tristesses et qui a aussi ses consolations, serait digne de voir naître une institution de ce genre, car on n'a jamais été plus préoccupé de l'éducation des enfans, et jamais le sentiment de la famille, qui fait la force

morale des peuples, n'a trouvé des apôtres plus ardens et plus convaincus.

Nous attendons aussi beaucoup des écoles. Nous comptons particulièrement sur l'émotion publique, si jamais la lumière se fait sur le sort de ces milliers d'enfans qui souffrent sans être plaints et sans comprendre leur mal. Nous n'avons pas dit, tant s'en faut, la moitié de leurs misères, et pourtant, nous le savons, tout le monde ne nous croira pas. Personne ne dévoilera jamais une des plaies de la société moderne sans être accusé aussitôt d'exagération et d'imprudence. Il y a toujours une réponse prête à nos lamentations : elle consiste à opposer le bien, qui est réel et que nous ne contestons pas, au mal, qui est réel aussi, et qu'on ne devrait jamais oublier. Quel homme de bon sens voudrait entreprendre de soutenir qu'il n'y a pas en grand nombre d'excellens patrons, aimant leurs apprentis, leur faisant du bien, ménageant leurs forces, surveillant leurs mœurs, attentifs à leur enseigner tous les secrets de la profession, et restant leurs amis après avoir été leurs maîtres? Ceux-là nous réjouissent et nous consolent; ils ne nous dispensent pas de signaler la conduite des autres et le mal qui résulte d'une loi insuffisante. On voudrait, pour nous accorder le droit de nous plaindre, que nous eussions les mains pleines de remèdes infaillibles! Voilà bien le mal français : ou la résignation poussée jusqu'à la lâcheté, ou une révolution. Il faut d'abord connaître la maladie; c'est le commencement de toute réforme, et quand on la connaît, il ne faut ni s'irriter, ni se décourager: la colère et le découragement sont les deux formes de la faiblesse. Le vrai rôle d'un ami de l'humanité, d'un ami de son pays, est de chercher avec patience, avec persévérance, de ne jamais dédaigner les petits remèdes et les humbles réformes. En un mot, et c'est là le point capital, on ne doit jamais cesser de marcher en avant, à grands pas si on le peut, lentement s'il le faut.

JULES SIMON.

VERONICA SILVESTRIS

I. — SOUS LES CHÊNES.

Véroniques des bois, vous qui savez guérir,
Salut! — Je ne viens pas vous cueillir sous le chêne,
Ni chercher dans vos fleurs un remède à ma peine;
Le mal dont j'ai souffert, j'en veux toujours souffrir.

Même dans ses excès ma peine a ses délices,
Et je renferme en moi mes sanglots défendus,
Comme vous enfermez au fond de vos calices
Les pleurs que la rosée à l'aube a répandus.

Qui voudrait te guérir, immortelle douleur?
Tu fais la trame même et le fond de la vie.
S'il se mêle aux jours noirs quelques jours de bonheur,
Comme des grains épars, c'est ton fil qui les lie...

Vous ne l'ignorez pas, véroniques des bois!
Bien des fois vous avez contemplé sous les traînes
Le cortége navrant des tristesses humaines,
Et ses pleurs ont baigné vos épis bien des fois.

Près du hêtre croulant au choc de la cognée,
Vous avez vu tomber le bûcheron meurtri;
Vous avez vu marcher la pauvresse inclinée
Sous le fagot trop lourd pour son corps amaigri;

Dans l'agreste chemin qui mène au cimetière,
Vous avez vu passer le convoi de l'enfant
Qui jouait, hier encor, rose et l'œil triomphant,
Et qui gît, froid cadavre, en son étroite bière;

Et la mère à son tour, vous la verrez venir,
— Pauvre âme! — en vos sentiers, tremblante et l'œil aride.
Se demandant pourquoi les champs peuvent fleurir
Quand son cher bien-aimé dort sous le sable humide.

Les petits, les souffrans, vous les avez vus tous...
Oui, vous les connaissez, les épreuves humaines!
Et c'est pourquoi je viens à vous, sœurs des verveines,
Véroniques aux yeux sympathiques et doux!

Je viens, près de la source où boit la tourterelle,
Vous parler de mes morts et des mondes meilleurs,
Et des joyeux printemps d'autrefois, et de celle
Dont le regard est clair et frais comme vos fleurs.

Véroniques, salut! — Sans remède est ma peine,
Et vos calices bleus ne sauraient la guérir;
Le mal dont j'ai souffert, j'en veux toujours souffrir,
Car ce mal, c'est l'amour, véroniques du chêne.

II. — LES CHERCHEUSES DE MUGUET.

La mère et son enfant s'en vont par les futaies.
La mère a l'œil terne et muet,
Et l'on voit son sein hâve et maigre sous les plaies
De son corsage de droguet;
Tête nue et pieds nus, l'enfant d'un air sauvage
La suit, et toutes deux rôdent sous le feuillage
En cherchant des fleurs de muguet...

Des muguets!... Pour les vendre! — Au fond de leur demeure
Tout est vide, huche et grenier;
Il ne reste au logis qu'un nourrisson qui pleure
Dans son étroit berceau d'osier. —
La ville où tout se vend leur paiera ces fleurettes.
A l'œuvre donc! Muguets aux mignonnes clochettes,
Répandez-vous dans leur panier!

A travers les fourrés et les herbes mouillées,
Elles passent, les pieds en sang...
Cependant le soleil glisse sous les feuillées,
Mystérieux comme un amant
Qui visite en secret, le soir, son amoureuse;
Tout scintille, les fleurs et la mousse soyeuse.
Que leur fait le soleil levant?

Toujours plus loin, toujours, par la chaleur croissante,
Elles marchent, courbant le dos,

Et la mère parfois gronde l'enfant trop lente
Qui s'attarde au bord des ruisseaux...
Les nids sont pleins de joie et de battemens d'ailes.
Tout chante : rossignols, loriots, tourterelles...
Que leur fait le chant des oiseaux?

Elles iront au soir, quand l'ombre emplit les rues,
Vendre leurs bouquets aux passans,
Et les garçons rêveurs et les filles émues
Par les haleines du printemps
Sentiront tout à coup dans leur cœur qui s'ignore
De l'amour nouveau-né monter la voix sonore
Au frais parfum des muguets blancs.

Les vieillards, à l'aspect de la fleur printanière,
Croiront voir dans un bleu lointain
Les fantômes rians de leur jeunesse entière
Passer en se donnant la main,
Et les penseurs épris des beautés éternelles
Retrouveront au fond de ces calices frêles
Les empreintes du doigt divin.

Tous aux muguets de mai devront une belle heure,
Une heure de rêves sansprix...
— La mère et son enfant gagneront leur demeure
En rongeant un rude pain bis,
Et, seules dans leur chambre humide et délabrée,
Elles recompteront d'une main enfiévrée
Leurs sous tachés de vert-de-gris.

Puis toutes deux, sans autre espoir que les tortures
Et les dégoûts du lendemain,
Sans autre souvenir que les âpres morsures
Des ronces barrant le chemin,
Elles s'endormiront, avides d'une trêve,
Avides d'oublier dans un sommeil sans rêve
Les angoisses d'un jour sans pain.

O misère, voilà ton œuvre!... En tes entraves
Quand tu tiens l'homme emprisonné,
C'en est fait; cœur, esprit, jeunesse aux fruits suaves,
Vertes amours, tout est fané;
Tu prends l'âme fleurie et vierge, et tu la tues :
Ainsi le lis qui pousse au milieu des ciguës
Étouffe et meurt empoisonné.

III. — VERONICA.

Bouquets de saules, nids blottis
Dans la grande herbe,
Sources où les myosotis
Poussent en gerbe,

Bois de la ferme aux bleus lointains,
Futaie en pente
D'où l'on entend soirs et matins
Le coq qui chante,

Vignes, colline au doux contour,
Heureuses places,
Frais chemins qui de mon amour
Gardez les traces,

Prés où le narcisse est mêlé
Aux graminées,
Forêts d'où je suis exilé
Pour des années,

Ah! quand aux nouvelles saisons
La bien-aimée
Effleurera de vos gazons
L'herbe charmée,

Quand à l'ombre des rameaux verts
Vous verrez luire
Ses lèvres roses, ses yeux clairs,
Son clair sourire,

Faites pousser toutes vos fleurs
Sur son passage,
Envoyez toutes vos senteurs
Vers son visage.

Gouttes d'eau, perles qu'aux matins
Le vent secoue,
Roulez sur ses cheveux châtains
Et sur sa joue;

Cytises dorés, vers son front
Courbez vos branches;
Dans l'herbe où ses pieds marcheront
Naissez, pervenches.

Chantez-lui, pinsons et ramiers,
Ces mélodies
Dont jadis vous accompagniez
Nos causeries.

Et vous, véroniques des bois,
Vous ses marraines,
Ouvrez vos fleurs entre ses doigts
Sous les grands chênes;

Puis parlez-lui, prenez ma voix,
Soyez moi-même;
Dites-lui toutes à la fois
Comme je l'aime!

IV. — VEILLÉE DANS LES BOIS.

La nuit est noire. A tout instant
La forêt, prise d'épouvante,
Tord ses grands bras verts. On entend
Dans les feuilles l'eau ruisselante.

Au logis du vieux braconnier
Tout est clos. — Les fils et le père,
Suivis d'un maigre lévrier,
Sont à l'affût dans la clairière. —

Un enfant dort dans son berceau,
Auprès du grand lit de l'aïeule;
Assise et filant au fuseau,
La jeune fille veille seule.

La lampe au lumignon tremblant
Faiblement éclaire une joue,
Un coin d'oreille et le cou blanc
Où le lourd chignon se dénoue.

Elle est belle. Son sein d'enfant,
Son sein tiède parfois palpite;
Est-ce la peur, l'air étouffant,
Ou bien l'attente qui l'agite?...

La porte glisse sur ses gonds,
Et la rafale pluvieuse
Pousse un jeune homme aux cheveux blonds
Dans la chambre silencieuse.

La fileuse lui tend les bras :
— O mon amour! ô Madeleine!
— Marchez tout doux, parlez tout bas,
Ma grand'mère s'endort à peine.

Près de la vitre, assis tous deux,
Ils causent. La fillette essuie
Sur le front de son amoureux
Les froides larmes de la pluie.

« — Je t'aime, ô chère enfant! — Et moi!
A rêver de vous, moi, je passe
Les jours et les nuits. Ah! pourquoi
Êtes-vous fils d'un garde-chasse?

« Plus haut, plus grand que la forêt,
Entre nous deux un mur se dresse,
Et mon père me maudirait
S'il me savait votre maîtresse... »

Il l'interrompt et tour à tour
Il baise ses yeux bruns limpides...
Tandis qu'ils s'enivrent d'amour,
Les heures s'envolent rapides.

Le coq chante au loin. — « Coq maudit,
Tu mourrais, si j'étais ton maître! » —
A l'orient le ciel blanchit,
La belle entr'ouvre la fenêtre.

L'orage a fui, le ciel est bleu,
Et l'alouette est réveillée.
Encore un baiser, puis adieu
Jusqu'à la prochaine veillée!

Prompt comme un cerf, l'amoureux part
Et disparaît dans la ramée...
Sur la clairière, un frais brouillard
Ondule comme une fumée.

Leur carnier vide sur le dos,
Les braconniers quittent la place,
Engourdis, trempés jusqu'aux os.
— Ni poil, ni plume, triste chasse! —

Ils voient tout à coup le fourré
S'agiter. — A vous! dit le père. —

Les trois coups partent. — Bien tiré!
Victoire! La bête est par terre.

Le chien pousse un long hurlement...
Le père s'avance et regarde :
— Parmi les genêts teints de sang
Expire le blond fils du garde.

V. — LA CHANSON DU VANNIER.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez le lit frêle où la mère
Berce un petit enfant aux sons d'un vieux couplet :
L'enfant, la lèvre encor toute blanche de lait,
S'endort en souriant dans sa couche légère.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le panier plein de fraises vermeilles
Que les filles s'en vont cueillir dans les taillis;
Elles rentrent le soir, rieuses, au logis,
Et l'odeur des fruits mûrs s'exhale des corbeilles.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le grand van où la fermière alerte
Fait bondir le froment qu'ont battu les fléaux,
Tandis qu'à ses côtés des bandes de moineaux
Se disputent les grains dont la terre est couverte.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Lorsque s'empourpreront les vignes à l'automne,
Lorsque les vendangeurs descendront des coteaux,
Brins d'osier, vous lierez les cercles des tonneaux
Où le vin doux rougit les douves et bouillonne.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez la cage où l'oiseau chante,
Et la nasse perfide au milieu des roseaux
Où la truite qui monte et file entre deux eaux
S'enfonce et tout à coup se débat, frémissante.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Et vous serez aussi, brins d'osier, l'humble claie
Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend,
Tout prêt pour le cercueil. — Son convoi se répand,
Le soir, dans les sentiers où verdit l'oseraie.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

VI. — VERONICA.

Tandis que l'hiver à ma porte
Se lamente, un songe m'emporte
Vers le gai printemps d'autrefois,
Et le souvenir fait revivre
Sur mes vitres blanches de givre
Nos promenades dans les bois,

Et sous les arcades lointaines
Des bouleaux penchés et des frênes
Que berce le vent du matin,
Je crois revoir l'enchanteresse
Qui garde depuis ma jeunesse
Mon cœur dans sa mignonne main.

A l'époque où le muguet pousse,
— O souvenance triste et douce! —
Un jour, à travers la forêt,
Nous cheminions. La tourterelle
Chantait, et mon amour, comme elle,
Au fond de mon cœur soupirait.

Nos pas erraient à l'aventure.
Tout autour de nous, la nature
Paraissait prise d'un frisson :
Les hêtres inclinaient leurs branches,
Et sur leurs tiges les pervenches
Se haussaient le long du buisson.

Au bord des étangs solitaires,
En la voyant, les salicaires
Semblaient se réveiller soudain
Et se répéter à voix basse :
« Voici la jeunesse et la grâce
Qui s'avancent dans le chemin. »

Sur la feuillée épanouie,
Tout à coup une fine pluie
Descendit du ciel assombri,
Et sous une hutte voisine,
Au toit moussu tout en ruine,
Nous courûmes chercher abri.

Pauvre demeure, et pourtant chère!
L'averse menue et légère
D'un bruit frais remplissait le bois;
Au loin, les cloches de la ville
Résonnaient, et dans notre asile
Le vent d'est apportait leurs voix.

Elles semblaient me chanter : — Ose!
Parle! — Et ma bouche longtemps close
S'ouvrit pour dire que j'aimais...
Aussitôt sa main frémissante
Referma ma lèvre tremblante
Avec ce simple mot : — jamais!

Jamais! — Sur mon visage encore
Je sens, comme un feu qui dévore,
Le contact de ses petits doigts...
Jamais! — Nous quittâmes la hutte. —
On entendait comme une flûte
Le loriot au fond du bois.

Elle écoutait, pâle, oppressée;
On devinait qu'en sa pensée
Un cruel combat se livrait.
Ses yeux essayaient de sourire,
Et nous suivions sans rien nous dire
La lisière de la forêt.

Jamais! — Les bouleaux et les charmes
Secouaient leurs branches en larmes,
Et les rossignols des entours
Modulaient dans l'ombre des chênes
L'hymne des incurables peines
Et des impossibles amours.

André Theuriet.

REVUE MUSICALE

L'OPÉRA-COMIQUE ET LES MAITRES FRANÇAIS.

Une pièce intéressante, des situations, des caractères, avec cela une musique vraie, dramatique, agréable, de bons chanteurs qui soient en même temps de bons comédiens, c'est ce que dès le principe a exigé le public français. — Que demandons-nous de plus aujourd'hui? Qu'exige de plus notre esthétique? Où sont les réformateurs? De ce que les compositeurs poussent davantage à l'accentuation, au pathétique, au tragique, au *transcendantal*, il ne s'ensuit peut-être pas que le public ait perdu le goût de ce genre aimable, contenu, qui, mêlant dans une égale mesure l'intérêt dramatique à l'intérêt musical, composait en somme un spectacle fort attrayant. Un bon opéra-comique n'est pas une course au clocher, mais bien une course à l'autel de deux amoureux à travers mille incidens que l'imagination du *librettiste* invente et multiplie à plaisir. L'anecdote, voilà son fait, sa raison d'être, et ce bien, il le prend où il le trouve, dans Saint-Simon, dans Duclos, chez tous les chroniqueurs et nouvellistes, jusque dans la gazette du matin, à laquelle il empruntera ses racontages pour les travestir à l'italienne, à l'espagnole, au besoin même à la chinoise, et leur donner bon gré, mal gré, les violons, comme on disait sous le grand roi. Du style, il s'en inquiète peu; de la moralité, moins encore. Vous verrez par exemple dans un des chefs-d'œuvre du genre, *le Postillon de Lonjumeau,* un drôle sans foi ni loi, un garnement de la pire espèce, qui pour prix de son ivrognerie, de son ingratitude et de ses lâchetés, trouve à la fin le parfait bonheur. En revanche, pour nous autres Français, qui au théâtre pensons volontiers, avec Montesquieu, que « la perfection des arts est de nous présenter les choses telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir qu'il est possible, » cette contexture de dialogue et de morceaux de

musique a son agrément imprescriptible. L'histoire est, à vrai dire, toujours plus ou moins la même; mais l'habileté du métier consiste à savoir varier les effets, tirer d'un fonds qui ne change pas des situations nouvelles qu'on développe avec esprit, qu'on rime tant bien que mal, des scènes qu'on expose, qu'on noue et qu'on dénoue dans des conditions particulières de durée, ni trop longues ni trop courtes, et dont l'action, entremêlée de rires et de larmes, émue, pittoresque, amusante, ne perd jamais de vue ce point principal, qu'elle n'est là que pour faire valoir, dans certains momens déterminés, psychologiques, si je puis ainsi parler, les diverses formes de l'art auquel cette fois elle sert de thème.

En ce qui touche à la musique, de même que pour la pièce, l'opéra-comique a sa poétique. Il ne s'agit pas ici de se donner des airs de symphoniste indépendant, mais de suivre pas à pas le texte auquel on est lié, d'en rendre exactement l'esprit, sinon la lettre, de se mouvoir au milieu des obstacles avec toutes les apparences de la plus complète liberté. Rien d'obscur, de bizarre, point de ces énigmes qui vous forcent de remettre au lendemain votre jugement; il faut être clair sans être banal, original et symétrique à la fois. Voyez M. Auber, tête pratique, talent sûr : accompagnemens, instrumentation, harmonie, modulations, l'emploi de tous les moyens techniques est chez lui si naturel qu'à peine s'en aperçoit-on. Je ne parle pas de l'idée, presque toujours d'invention heureuse, et qui tantôt simple, tantôt s'amalgamant d'autres motifs accessoires, qu'elle passe des voix à l'orchestre ou de l'orchestre aux voix, ne cesse point d'être en parfaite analogie de sentiment et de proportions avec le sujet qui l'encadre. Nommerai-je certains ouvrages auxquels, depuis trente ans, plus ou moins, le public vient dès qu'ils se montrent : *la Dame blanche, Fra Diavolo, le Pré aux Clercs?* Dieu sait si les temps ont marché, et cependant il semble qu'en dépit de nos progrès, de nos tendances, cette musique conserve aux yeux des générations nouvelles l'irrésistible attrait de la jeunesse. C'est qu'il n'y a pas que du génie dans ces opéras; en dehors de leur valeur musicale, ils ont un mérite singulier dont involontairement notre patriotisme leur sait gré : ce ne sont point seulement d'excellens ouvrages, mais aussi des modèles, des modèles parfaits, dans un genre que nous aimons, et qui a ses règles, ses principes, qu'à défaut d'Aristote enseignent les chefs-d'œuvre. Une ouverture d'opéra-comique par exemple n'est point une symphonie. Par le style comme par le mouvement, il faut qu'elle soit en rapport avec l'action qui va suivre, que le sérieux y tienne sa place, qu'un peu de frayeur intervienne; c'est dans l'ordre, pourvu qu'au demeurant cela plaise et vous donne un avant-goût des mélodies qui se succéderont tout à l'heure. Les Allemands, je le sais, attribuent au développement thématique d'une même idée une importance dont en France on fait bon marché. Boieldieu, Hérold, M. Auber, procèdent à cet égard tout autrement que Mozart ou Beethoven. Les phrases vives, lé-

gères, pimpantes, coulent de leur plume avec une abondance prestigieuse; il semble qu'ils n'aient qu'à trouver le lien. Morceau charmant qui promet encore plus qu'il ne donne, et, tout en prodiguant les élégances, a l'air de vous dire : « Ce sera bien autre chose tantôt, lorsque dans le mouvement de l'ouvrage, dans le scintillement de l'harmonie, reparaîtront, au milieu d'une pléiade d'astres nouveaux, ces étoiles mélodiques avec lesquelles je m'amuse à jongler en ce moment! » Le défaut de cette ouverture, chacun le connaît, c'est de manquer de plan; mais quand un maître la gouverne, quel délicieux tableau musical! « Curiosité de désœuvré! s'écrie-t-on, passe-temps des esprits frivoles! » Ce sont là propos de pédans ou de niais, attendu qu'il y a plus de musique proprement dite dans tel passage d'un opéra-comique de Grétry ou de Boieldieu que n'en contient telle volumineuse partition. La nature, en créant dans le monde physique une si merveilleuse variété de types, n'a pas voulu se montrer moins prodigue envers le monde de l'intelligence. C'est justement cette variété qui fait le charme, l'intérêt de l'existence. Limiter de parti pris ses facultés de jouissance, prétendre ne les diriger, ne les fixer que sur un point de l'art, j'appelle cela contrevenir aux lois de la nature. Combien d'excellentes choses ne gâtons-nous pas avec cet appareil de philosophisme et d'hypothèses que nous colportons en tous lieux! Le monde est grand, et si impérieux est ce besoin qui nous possède tous de varier nos jouissances, que la moindre œuvre d'art, pourvu qu'elle soit à sa place, ne nous trouve jamais indifférens.

. . . . . A merrier man,
Within the limit of becoming mirth
A never spent an hour withal.

Ma raison ne vous demande point quelle partie de l'art vous avez choisie, mais si, dans la partie que vous cultivez, vous atteignez à la perfection. Il y a de ces tendances au faux sublime, au sentimentalisme, qui, bien autrement que l'instinct du banal, du grossier, peuvent altérer et corrompre le goût. Celui-ci va périr par l'égarement de ses sens, celui-là par l'extravagance de ses idées; les fanatiques de religion ne sont pas les seuls auxquels il arrive de passer quelquefois du sanctuaire à la maison des fous; l'idéal et le transcendantal ont aussi leurs dupes, leurs victimes, et les réformateurs et prêcheurs plus ou moins exaltés de la confrérie de l'*art pur* connaissent aussi le chemin de l'hôpital. Aux yeux de certains esthéticiens, amuser est un crime, l'art qui se contente de procurer du plaisir aux honnêtes gens ne saurait être qu'un art vulgaire et condamnable. J'en ai connu plus d'un de ces farouches hiérophantes qui, lorsqu'ils exerçaient leur sacerdoce, ne manquaient pas, au moindre joli motif de Boieldieu ou d'Auber, de crier à la profanation, et qui s'en allaient ensuite à la dérobée se faire un régal tout particulier de ces choses mignonnes et délicates

dont, parlant au public, ils croyaient devoir se scandaliser. « Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler, car je suis l'un et l'autre? » Ainsi peuvent dire les maîtres Jacques de la critique : tantôt cochers lorsqu'il s'agit de monter sur le siége de leur carrosse et de conduire l'opinion à grandes guides, tantôt cuisiniers lorsqu'ils veulent se délecter et offrir à leur gourmandise musicale un de ces petits soupers fins qu'un Aristarque qui respecte la religion du vrai beau doit naturellement réprouver au nom de Palestrina, de Hændel, de Gluck et de Sébastien Bach.

Sans plaisanterie ni paradoxe, on ne se figure pas de combien d'aimables jouissances vous prive souvent cette nécessité de rendre compte aux gens de ses propres sensations. Quels vifs et sévères conflits entre le *dilettante* ne demandant pas mieux que de prendre son plaisir où il le trouve et le critique forcé de se tenir sur la défensive, d'avoir l'œil aux principes! Comment dire toujours le pourquoi de ce qui nous amuse? Comment mettre d'accord la symphonie avec chœurs et *le Postillon de Lonjumeau, le Misanthrope* et *le Chapeau de paille d'Italie?* De ce que cette musique, par sa nature, défie la haute discussion, de ce que cette comédie du théâtre du Palais-Royal n'offre aucune prise à la critique, s'ensuivra-t-il que cette musique et cette comédie ne doivent point me divertir? Et s'il m'arrive, contre les règles, de m'en amuser, faudra-t-il que je me le reproche et m'en accuse par-devant Aristote et Beethoven? Quelques-uns, en petit nombre, ont cette manière de penser, mais en revanche beaucoup veulent s'en donner les airs. Ce sont ceux-là qui font l'opinion, par cette raison très simple qu'ils font plus de bruit que les autres. Quant au public, il se tait, reste indifférent et se contente de penser tantôt d'une façon, tantôt de l'autre. Gardons-nous donc de ces colères ébouriffées, de ces verdicts systématiques. Si l'art a ses hauteurs, il a aussi son terre-à-terre, et si Raphaël et Mozart sont de merveilleux génies, Adrien van Ostade et Cimarosa, j'imagine, comptent bien également pour des artistes. Je me suis maintes fois demandé quelle idée ces grands esprits, exclusivement préoccupés de la sainteté, de la sublimité de l'art, se pouvaient faire de sir John Falstaff, et dans quelle catégorie ils le classaient. Falstaff et l'art divin, l'art sacré, sont deux choses qui ne riment guère ensemble; l'idée de beauté telle que nos esthéticiens la conçoivent, la définissent, ne se présente même pas ici, et pourtant c'est un fameux type que cet incomparable fier-à-bras, une création qui, dans le monde du poète, tient sa place ni plus ni moins que Macbeth, Othello, Cymbeline. Il se montre, et le rire éclate, un rire sain, épanoui, de joyeux avénement, et sa présence si colossalement humoristique dissipe aussitôt comme par magie le harcelant essaim des esprits ténébreux cramponnés au pauvre cœur humain. Admirons, vénérons l'art sacré, et laissons-nous guider par lui vers les cimes dantesques, mais sachons aussi nous prémunir contre les fanatismes ridi-

cules. Mozart et Beethoven, pas plus que Raphaël et Shakspeare, ne veulent des ascètes; leur religion se peut concilier avec les goûts les plus mondains. Ayons donc une bonne fois le courage de nos sensations, et disons-nous que l'ouverture de *Coriolan* et les entr'actes d'*Egmont* ne nous en voudront pas le dimanche d'avoir fêté pendant la semaine *la Dame blanche* ou *le Domino noir,* et que ce n'est en aucune façon abdiquer son droit à célébrer Fraschini et la *diva* Patti, à les critiquer même, que de reconnaître honnètement qu'à l'Opéra-Comique il y a parfois des ténors qui savent chanter et des comédiennes dignes de remarque.

J'aime l'Opéra-Comique, et je le dis tout haut, sans crainte aucune de disgrâce. Un théâtre qui dans le passé peut évoquer des maîtres tels que Grétry, Méhul, Cherubini, qui dans le présent a pour représentant Boieldieu, Hérold, M. Auber, ne saurait être renié par qui que ce soit, fût-ce au nom des plus grands principes de l'art musical. Les Allemands ne s'y sont jamais trompés. Le plus ou moins d'intérêt que nous inspire à nous autres Français cette idée que nous avons affaire à un genre éminemment national les touchait peu, je suppose, et si de tout temps on a vu figurer sur leurs premières scènes des ouvrages empruntés à ce répertoire, c'est qu'apparemment ces ouvrages s'imposaient à leur estime, à leur admiration par des qualités essentielles. Le *Joseph* de Méhul, dont un poème d'une phraséologie par trop grotesque rend à Paris la représentation presque impossible, — à Vienne, à Berlin, occupe à chaque instant l'affiche. De même des *Deux journées,* qu'on retrouve en honneur partout. On sait ce que Beethoven pensait de Cherubini et comment, aux yeux du grand compositeur des symphonies, l'auteur de *Médée*, de *Faniska,* de *Lodoïska,* passait non-seulement pour un modèle de correction, de pureté, de clarté, d'élégance dans le style, mais aussi pour un écrivain dramatique sans égal. Cette opinion, je dois le reconnaître, m'avait toujours semblé une boutade, une sorte de pavé lancé par le sublime bourru dans le jardin de Mozart. Et cependant telle est l'influence de la moindre parole d'un homme de génie que je voulus en avoir le cœur net. Maintenant, pourquoi ne le dirais-je pas? cette partition placée si haut par Beethoven, plus haut, s'il vous plaît, que le *Don Juan,* — cette partition des *Deux Journées* ou du *Porteur d'eau,* ainsi qu'on l'appelle de l'autre côté du Rhin, — lorsqu'il m'arriva de l'entendre à Leipzig, me laissa presque froid. J'eus beau me tourmenter l'esprit à chercher le secret d'un pareil enthousiasme, mon effort demeura vain. Toutefois, si je ne devinai point l'énigme, et continuai après comme devant à me demander ce qui faisait qu'un Beethoven pouvait avoir mis là son idéal, cette musique plus *admirative* que vraiment dramatique et conçue d'ailleurs dans un système qui n'est plus le nôtre, sans m'émouvoir beaucoup, produisit cependant sur moi un certain effet. Le raisonnement, le calcul, me parurent y être bien plus en cause que l'inspiration; mais il n'en reste pas moins vrai que deux des principaux morceaux de cet ouvrage,

l'ouverture et le grand finale, portent l'empreinte du lion. Ce que j'en dis n'est pas pour engager le théâtre de l'Opéra-Comique à reprendre une partition dont la pièce, par son sentimentalisme pleurard et sa boursouflure solennelle, ne saurait chez nous désormais prêter qu'à la parodie. J'ai voulu simplement insister sur ce côté sérieux, élevé, d'un genre qu'on s'applique trop souvent à ravaler, et qui, très varié dans ses productions, très capable à la fois de s'étendre et de se restreindre, donnait dès l'origine, dans *le Tableau parlant* et *Joseph*, dans *l'Irato* et dans *Médée*, des témoignages caractéristiques de sa double tendance.

Un répertoire où l'auteur de *Fidelio* trouve ainsi du premier coup de quoi se prendre mérite qu'en dépit des mille niaiseries débitées à la gloire du genre dit *national*, les esprits curieux s'en préoccupent musicalement. Notons que ce qui se passait à l'époque de Beethoven à propos des *Deux Journées* de Cherubini arrivait encore hier à propos du *Zampa* d'Hérold. M. Verdi n'est certes point un Beethoven, cela se conçoit sans peine; cependant l'opinion de l'homme qui a écrit le *Trovatore* et *Rigoletto*, quand elle s'applique à une œuvre dramatique contemporaine, a bien son intérêt, et si cette opinion, ce sentiment est de l'enthousiasme, on en conclura peut-être qu'il fallait autre chose que des ariettes pour remuer ainsi jusqu'aux moelles un dramaturge de ce tempérament. A l'une des reprises de *Zampa*, M. Verdi assistait donc, entendant pour la première fois la partition d'Hérold. Ce fut comme une révélation. Dès l'ouverture, cette musique exerça son action sur la nature âpre et violente du célèbre Italien, qui, de plus en plus ému, attendri, passionné, s'écriait presque en larmes et d'une voix qui portait en elle l'accent généreux, sympathique, de la plus sincère, de la plus profonde conviction : « Mais c'est admirable! c'est sublime! quel maître vous avez là! » Oui, vraiment, un maître, mais d'une organisation très complexe et par cela même très française, un Bellini qui s'entend à l'instrumentation comme Weber s'y entendait, presque un Weber avec moins de naturalisme et plus de sensibilité. Des larmes, des soupirs, des élégies comme dans *les Puritains*, de la passion, du mouvement, de la terreur comme dans *Don Juan*, tout cela mêlé, amalgamé, confondu sous le souffle du grand ouragan rossinien, qui à cette époque de l'histoire musicale enveloppe, croise, féconde tout. Hérold adorait Rossini; ce jour nouveau l'éblouissait. A lui, comme à la plupart des représentans de la jeune école française, tant d'éclat et de lumière semblait quelque chose de merveilleux. Seuls, les vieillards, Berton et autres, protestaient, maugréaient à l'écart, chats-huans effarés qui prenaient l'aurore pour un incendie; mais la sympathique, la vivante jeunesse, comment n'eût-elle pas répondu à cet appel, salué de cris joyeux cette féerie? comment n'eût-elle pas battu des mains à l'illumination de ce palais enchanté du génie tout embrasé de flammes du Bengale, tout fulminant d'irradiations volcaniques, de multicolores phosphorescences répandues dans l'air à profusion par des pots de

feu sans nombre, qui s'appelaient *Tancredi, le Barbier, la Donna del Lago, la Gazza, la Cenerentola, l'Italiana in Algeri*, la *Semiramide?* A cette influence du rossinisme, aucun n'échappa, bien entendu que je ne parle ici que des compositeurs en communication directe avec le public. Hérold comme Boieldieu, comme Auber, tous la subirent; *la Dame blanche* et *les Deux Nuits, Fra Diavolo, Marie, Zampa, le Pré aux Clercs,* abondent en témoignages, mais, Dieu merci, sans qu'on ait rien à regretter.

On raconte que les mères de Sparte, pour faire de beaux enfans, contemplaient les images des dieux. Ainsi procédaient nos maîtres; ils écoutaient, ne se lassaient pas d'écouter ces chefs-d'œuvre d'un attrait puissant, irrésistible, et, sous le charme de cette ivresse, ils composaient les leurs. Qu'importent les formules trop particulières au grand Italien qu'on rencontre çà et là? Que nous font ces abus de la cadence et du *crescendo,* si la virtualité individuelle maintient ses droits? Ce qui constitue un des traits distinctifs des maîtres de l'école française, c'est qu'à aucune époque ils ne se sont laissé envahir par l'imitation. Le génie les attire, les captive, il ne les absorbe pas. Tout au plus s'agit-il avec eux d'une influence atmosphérique. Sous le ciel très variable où nous vivons, il suffit de l'arrivée d'une comète pour modifier en quelques heures les conditions du climat et faire que le vent, qui était du nord, tourne au sud; mais les comètes disparues, la température reprend son équilibre, et le bon vin qu'on doit à leur passage reste toujours du vin de France. On se tromperait fort d'ailleurs à croire que Rossini soit le seul qui ait exercé sur nos musiciens une action si dominante. Mozart avant lui régna de même, et Grétry se montre incessamment préoccupé de ce style qu'il bégaie, ne le pouvant parler, ce qui semblerait vouloir dire que l'école française ne saurait exister qu'à la condition d'emprunter son bien de part et d'autre. Je n'oserais beaucoup affirmer le contraire, à moins pourtant qu'il ne s'agisse de l'opéra-comique, car sur ce terrain la musique française est chez elle, avec ses traditions, son génie même, capable de rester original en s'appropriant à divers degrés l'esprit d'autrui. Il y a du rossinisme dans *la Dame blanche,* il y en a dans *Fra Diavolo* et *le Pré aux Clercs,* ce qui n'empêchera jamais Boieldieu, Hérold et M. Auber de compter parmi les maîtres. Voulez-vous voir la part d'originalité qui leur revient? Comparez les ouvrages que je viens de citer avec un opéra-comique écrit par un Italien pur, *la Fille du régiment* par exemple. Ce qui manque ici, ce n'est certes point la mélodie ni l'entrain, mais le trait caractéristique, l'air de famille. Des duos de grand-opéra, des cavatines, des finales, la faconde prolixe du Napolitain, plus de proportion gardée, partant plus de genre, un opéra italien fort agréable au demeurant, *la Figlia del regimento,* mais un opéra-comique, non pas! Ce *ne quid nimis* du poète latin ne fut jamais mieux atteint, mieux traduit qu'à ce théâtre, et par M. Auber. A ce titre, *le Domino noir* restera comme un modèle exquis : ni trop ni trop peu, c'est parfait.

L'Opéra-Comique est avec la Comédie-Française le seul théâtre qui possède aujourd'hui un répertoire. Il a son passé, chose considérable et qui oblige. Beaucoup de gens, nous le savons, se moquent de la tradition, et pourtant que serait-on sans elle dans les lettres, dans les arts, dans le monde? La tradition, le convenu, tâchons au contraire de n'en point parler à la légère; car en somme qu'est cela, sinon ce qu'à travers les générations les meilleurs esprits, les plus judicieux, se sont accordés à respecter? De Grétry et de Monsigny à M. Ambroise Thomas, à M. Grisar, du *Tableau parlant* et du *Déserteur* à *la Double Échelle*, à *Gilles ravisseur*, combien d'années, de révolutions! N'importe, l'idée n'a point menti à son origine. Prenons maintenant le genre par son plus grand aspect, allons de *Joseph* à *Zampa*, et nous reconnaîtrons ici encore le témoignage d'une transmission particulière, une sorte de constitution héréditaire qui fait qu'en dehors même des signes du temps la parenté se manifeste. Qu'après cela ce genre, par son caractère essentiellement mixte, complexe, prête à la critique, je n'en disconviens pas. Telle pièce agréable va réussir avec une musique médiocre, tandis qu'on a vu d'excellente musique tomber faute d'un bon poème. Qui ne se souvient des *Chaperons blancs*, un des chefs-d'œuvre de M. Auber, ainsi condamné sans appel? Faudra-t-il que dans un théâtre de musique la fortune du *libretto* exerce de la sorte une influence de vie et de mort sur une partition? Le cas n'est que trop vrai, et je le regrette tout en étant forcé de reconnaître que sans ces conditions l'Opéra-Comique ne serait pas ce qu'il est. Au musicien de prendre ses mesures, de s'arranger de manière à composer sur un sujet intéressant, en un mot de mettre de son côté cette force qui en Allemagne, en Italie, peut rester neutre, mais qui chez nous, en France, quand elle n'est pas pour lui est contre lui.

L'empereur Nicolas disait : « Je comprends l'absolutisme, je comprends même la république, mais j'avoue que je ne comprends pas le gouvernement constitutionnel. » Les gens qui n'aiment point l'opéra-comique parlent ainsi. — Nous comprenons l'opéra, disent-ils, le drame, nous comprendrions même au besoin la tragédie, à la condition qu'on ne nous y ferait pas aller; mais que voulez-vous que nous pensions d'un genre bâtard qui entre la parole et le chant n'a jamais su prendre un parti, de telle façon que la musique a l'air d'y venir à contre-temps interrompre le dialogue, lequel à son tour ne reparaît que comme un trouble-fête? Qu'on nous parle en prose, en vers, en musique, nous le voulons bien; mais si nous admettons la fiction, que ce soit une fois pour toutes, et qu'on n'y vienne pas à chaque instant déroger. Voilà une action qui s'engage, des personnages dont la conversation commence à vous intéresser; tout à coup le chef d'orchestre frappe avec l'archet sur son pupitre, et les violons, les flûtes et les clarinettes d'intervenir le plus sottement du monde. Ces personnages-là parlaient raison, et maintenant ils ne se possèdent plus; il a suffi d'une ri-

tournelle pour tripler, pour décupler leur ardeur, porter leur geste à l'exagération, et volontiers vous leur crieriez comme Hamlet : « Ne sciez pas trop ainsi l'air avec vos bras, et ne déchirez pas les oreilles de la galerie! » Ce n'est pas tout : la musique, s'emparant de ces voix, en a complétement modifié les conditions; parler un sentiment est une chose, le chanter en est une autre, et lorsque les violons se taisent et que le dialogue se renoue, ces voix mises en haleine, échauffées, entraînées, ne retrouvent plus le diapason de la comédie. Ce sont des chanteurs maintenant qui parlent et non plus des acteurs; laissez-les s'animer à la répartie, prendre feu et flamme pour la pièce, et tout à l'heure, quand il s'agira d'enlever un duo dramatique, un finale, ce ne sera plus, hélas! qu'à des comédiens essoufflés que vous aurez affaire. Ces déplacemens de registre que les virtuoses italiens, et ceux surtout de notre Académie impériale redoutent tant, — à ce point qu'il leur répugne infiniment de jouer à des distances trop rapprochées des rôles de leur emploi écrits dans des tonalités diverses, — ces déplacemens deviennent à l'Opéra-Comique d'une nécessité si fréquente qu'à peine si l'on s'en occupe. Les oreilles très exercées seules y prennent garde et s'en affectent comme de toute discordance. Un grand maître de nos amis, entrant un soir vers dix heures au Théâtre-Français pendant qu'on y jouait une comédie de Molière, fut surpris de l'élévation du métronome. « Il me semble, nous dit-il en souriant, que ce n'est pas tout à fait juste, peut-être un quart de ton trop haut. » Quelques jours après, je rencontrai un des sociétaires, et comme je lui racontais la chose, « ceci n'a rien qui m'étonne, me répondit-il, et des organisations moins subtiles que les vôtres eussent pu être également impressionnées. Vous arriviez tard dans la soirée, l'acte tirait à sa fin, le ton, qui toujours tend à hausser, touchait donc presque en ce moment à l'extrémité de son échelle, et, venant du dehors, vous étiez brusquement saisis par la sonore intensité d'une atmosphère graduellement échauffée, et dont la perception échappait à ceux qui écoutaient la pièce depuis le commencement, de même qu'à ceux qui la jouaient! » Lorsque dans un milieu tel que le Théâtre-Français, où tant de soin préside aux moindres inflexions de la voix, tant de calcul aux moindres gestes, que la *maestria* souvent y dégénère en pédantisme, et qu'on a pu dire avec esprit des comédiens qu'ils ne se contentent pas de jouer, mais qu'ils *officient*, — lorsque dans un pareil milieu l'oreille peut être offensée, comment prendre son parti sans quelque peine des transpositions continuelles qui résultent pour l'organe des chanteurs de ce passage immédiat de la musique au dialogue parlé? Et cependant, qui voudrait le nier? c'est un genre charmant que l'opéra-comique, un genre mixte très fécond sous ses deux espèces, capable de susciter à la fois d'agréables comédies et des partitions de maître, des chanteurs tels que M. Roger, M. Faure, et des comédiens tels que M. Couderc, des actrices comme Mme Faure-Lefebvre. A mon sens, ce n'est pas un médiocre argument en

faveur du genre que cette faculté de produire des talens propres à l'interprétation des plus grandes œuvres. L'homme qui a créé le rôle de Jean de Leyde dans *le Prophète* chanta d'abord *la Part du Diable, la Sirène* et *le Domino noir*, et le jeune baryton que le public a pu voir s'exercer galamment dans *Joconde* chante aujourd'hui *Guillaume Tell, Moïse,* et passe à bon droit pour le seul chanteur qu'il y ait à l'Académie impériale. Et par contre, lorsque jadis Mme Damoreau, descendant des hauteurs, vint s'établir à l'Opéra-Comique, s'y trouva-t-elle fort dépaysée? L'atmosphère musicale manqua-t-elle à cette voix habituée à se rouler dans les vastes horizons du génie? La même chose se renouvellera demain pour la Patti, s'il est vrai, comme on le raconte, que la jolie reine Mab de Ventadour songe à tenter une escapade du côté de la salle Favart; je dis une escapade, car un pareil oiseau n'est point de ceux qu'on garde en cage bien longtemps, la cage fût-elle d'or et de pierreries. N'importe, *le Pardon de Ploërmel* chanté en français par la Patti serait un spectacle de rare curiosité pour les délicats et d'immense attraction pour le public. L'idée est de la Patti, tout aussi bien elle aurait pu venir du directeur, assez homme d'esprit pour l'avoir eue; mais, à n'en considérer que la réalisation, mieux vaut qu'elle vienne de la Patti, car de la sorte on peut compter que les exigences de la cantatrice ne dépasseront pas les limites du possible. Quelle bonne fortune pour le monde lorsque dans un de ces tout-puissans cerveaux mignons, où tant de fantaisies se succèdent, il en naît une aussi charmante! Chanter en français à l'Opéra-Comique un chef-d'œuvre de Meyerbeer, voilà certes un caprice de reine qu'il faut savoir gré à Mlle Patti de vouloir se passer, elle qui pourrait tout anssi bien, comme Cléopâtre, s'amuser à faire dissoudre des perles dans du vinaigre.

Ou je me serai mal expliqué, ou l'on aura compris que l'opéra-comique est en somme un genre très sortable et avec lequel, musicalement, on doit compter. De nos jours, Meyerbeer y figure en personne; Rossini, par l'intermédiaire des plus grands maîtres, y marque sa venue, et dans le passé Gluck lui-même, par Méhul, y prend pied. On ignore trop quelle influence profonde exerça l'auteur d'*Iphigénie* sur le développement de l'auteur de *Joseph* et d'*Uthal,* de *Stratonice,* d'*Une Folie* et de *l'Irato.* « C'est lui, écrit Méhul, c'est ce grand homme qui m'a initié dans la partie philosophique et poétique de l'art musical. » Les braves gens qui s'imaginent que de Richard Wagner date toute idée de l'opéra moderne n'ont qu'à étudier l'œuvre du compositeur de Givet; ils y trouveront en abondance de quoi se renseigner utilement. Jamais en effet nul moins que lui ne mérita le reproche qu'on adresse de notre temps, avec raison, aux *spécialistes,* de sacrifier à la pompe musicale les conditions les plus élevées du drame, la marche de l'action, la vérité des caractères. Pour donner dans le piége tendu par M. Wagner aux ingénus et aux désœuvrés, il faudrait ne pas connaître une note de Méhul, car de compositeur plus imperturbablement attaché à

la pratique du système, je défie qu'on m'en cite un, même parmi les plus tapageurs de l'école de Weimar.

Avez-vous jamais ouï parler d'un opéra-comique en un acte intitulé *Uthal?* J'en doute fort, et cependant, qui le croirait? ce simple opéra-comique, et en un acte, était déjà gros de toutes les théories que nous avons vues depuis crever sur nous à si grand fracas. *Uthal!* cela vous a tout de suite je ne sais quel faux air d'épopée; il vous semble reconnaître dans ce titre comme un héroïque précurseur des *Tannhäuser* et des *Lohengrin.* L'action se passe aux beaux temps d'Ossian, et Méhul, estimant que ce n'était point assez pour sa musique de s'attacher à l'étude des caractères, trouvant, comme César, qu'il n'y a rien de fait, s'il reste quelque chose à faire, Méhul voulut se mettre en frais de couleur historique, mieux encore, de couleur *locale.* Produire une musique monotone, d'une mélancolie crépusculaire, une sorte de grisaille pareille en son effet à ces mornes vapeurs océaniques qui embrument le littoral calédonien, tel fut son parti-pris dans cet ouvrage *imité d'Ossian,* ainsi qu'on peut le lire au frontispice de la partition gravée : système chez lui tellement délibéré qu'on le vit, chose de nos jours presque inimaginable, pousser le scrupule de la tempérance jusqu'à s'abstenir de l'emploi des violons, les excluant de son orchestre comme des coloristes par trop vénitiens dans un pareil sujet. « Dans l'exécution de cet ouvrage, les violons doivent être remplacés par des quintes. » Lui-même prend soin d'expliquer sa théorie en manière d'avant-propos. Les flûtes, les hautbois, les clarinettes, les bassons et quatre cors composent, avec les *quintes,* cet orchestre, inexorablement maintenu dans la gamme du gris. N'oublions pas un coup de tamtam frappé au bon endroit, n'oublions pas surtout les harpes, qui ne peuvent manquer d'intervenir en cette histoire, attendu que dans un opéra *imité d'Ossian* il y a toujours des bardes! Je ne crois pas qu'on ait jamais, avec plus de conviction et d'austérité, sacrifié à cette vaine idole qu'on appelle la vérité dramatique. L'ouvrage néanmoins tomba; ni les connaisseurs ni le public n'en voulurent. Tout le monde avoua sans peine qu'au point de vue de la vérité de l'expression c'était sublime, mais personne ne revint, tant il est vrai qu'il y a de ces vérités qui ne sont pas meilleures à s'entendre chanter qu'à s'entendre dire. C'est à la première représentation de cet opéra d'*Uthal* que Grétry fit son fameux mot du louis d'or pour une chanterelle. Mais n'allons pas trop loin, et gardons-nous de confondre cette erreur d'un logicien têtu avec la simplicité souvent admirable et la saine sobriété du style de Méhul. Si cette partition d'*Uthal* fut l'écart d'un système, *Une Folie* et *Joseph* en furent l'honneur et le triomphe. Je cite à dessein ces deux ouvrages, parce que, dans l'un comme dans l'autre, le compositeur, avec cette vertu de tempérance musicale qui caractérise sa nature, me semble avoir fixé le genre et donné à ses contemporains, sous sa double forme aimable et grandiose, le véritable modèle de l'opéra-comique de l'*avenir.*

Après *Joseph*, — *Zampa*, *l'Étoile du Nord*, *le Pardon de Ploërmel*, pourront naître sans risque de faire éclater la tradition, de même qu'avec *Une Folie* s'ouvre une fenêtre sur tout le galant répertoire de Boieldieu, d'Auber et de leurs satellites. J'ouvre la correspondance de Weber, et j'y trouve un passage d'une application trop directe à nos mœurs actuelles pour ne pas être médité. « Une partition comme celle de *Joseph*, écrit l'auteur du *Freyschütz* et d'*Euryanthe*, n'est plus possible de nos jours, parce qu'il n'existe plus de musicien capable, sans le secours d'un orchestre pompeux, éblouissant, et par la seule intensité du sentiment, par la seule chaleur, la seule vérité de ses idées, de produire sur le public un effet profond et durable. Qui pourrait demeurer insensible à de tels accens tout imprégnés, je ne dirai pas du souffle antique, mais du plus pur esprit de la Bible? Là, point de clinquant, de parasitisme, aucune phrase à chatouiller plus ou moins agréablement l'oreille; la simple vérité toute nue, et, signe distinctif d'une main expérimentée, une instrumentation toujours sage, toujours modérée, sachant, en limitant ses ressources, atteindre aux effets les plus grands! » Dans *Une Folie*, Méhul n'a affaire qu'à des personnages du moment, des types parisiens. Pour trouver le style et l'expression de sa musique, il lui suffit en quelque sorte de regarder autour de lui. Avec *Joseph*, c'est autre chose : pour des caractères, des mœurs, des pays qu'il s'agit de peindre, il va sans dire que sa propre observation ne lui fournit plus un seul trait; à l'imagination maintenant d'évoquer l'inconnu, de se représenter des scènes d'un monde antérieur, de traduire des passions qu'on n'a point vécues; au peintre de portraits de devenir un Eustache Lesueur, car c'est une fresque musicale que cette partition de *Joseph*, la vraie fresque d'un maître français, un peu grise de ton, manquant d'éclat, mais d'un sentiment, d'un pathétique, d'une pureté de dessin et de composition à tout défier.

Lorsque je réfléchis aux conditions d'une telle œuvre et que j'entends le bruit qui se fait autour des théories de Richard Wagner, je crois rêver. Qu'y a-t-il donc de nouveau dans ces systèmes? Quelle loi organique de l'opéra moderne tous ces prétendus prophètes de l'avenir mettent-ils en avant que ce musicien du passé ne se trouve avoir accomplie? Écoutez cet orchestre toujours sobre de parti-pris, où la modulation n'intervient qu'à l'appel de la vérité dramatique, cet accompagnement toujours en rapport avec la nature du sujet, et demandez-vous ensuite s'il est vrai, comme on nous le raconte, que cette simultanéité d'expression soit une découverte de notre temps. De l'instrumentation passons à la peinture des caractères : autre invention qu'on se plaît à s'attribuer. Joseph, Siméon, Benjamin, Jacob, voyons-nous que ce soient là des figures qui manquent de plasticité, des caractères impersonnels, abstraits, des héros de tragédie classique comme en imaginait à la même époque Marie-Joseph Chénier? Qu'ils chantent tous ces personnages, et comme ce philosophe qui pour prouver le mouve-

ment marchait, ils vous convaincront aussitôt de leur individualité musicale. Les souvenirs et les tristesses de Joseph, les remords et le repentir de Siméon, la candeur de Benjamin, la douleur du vieux Jacob, sa colère, sa joie, autant de motifs admirables traités avec l'inspiration et le talent d'un maître que nuls principes de ceux qui vraiment conviennent à son art ne sauraient prendre au dépourvu. « Pour relever tous les mérites de ce magnifique poème musical, continue Weber, il faudrait écrire des volumes. » Oui, certes, mais à quoi bon? La barbarie, bien qu'elle gagne chaque jour du terrain, ne nous a pas encore tellement envahis qu'elle ait chassé de chez nous toute notion du vrai, du beau, et le chef-d'œuvre, quoique disparu de la scène, n'en est pas réduit, grâce à Dieu, à vivre de la seule vie que donnent les commentaires. Quelque mal que prennent certains esprits médiocres à embrouiller les questions, à corrompre le goût, la vérité n'en conserve pas moins son influence sur un bon nombre d'artistes, sur une grande partie du public. « D'ailleurs, s'écrie Weber en terminant, la beauté des œuvres de cet ordre-là ne se prouve point, il suffit d'en appeler au sentiment de ceux qui les entendent! » Les entendre, c'est aujourd'hui le difficile. Heureusement, à défaut du théâtre, l'enceinte du Conservatoire leur reste ouverte, et on les voit de loin en loin passer de la bibliothèque à la salle de concerts, comme ces souverains qui, sans sortir de leur palais, à certains jours solennels, haranguent les multitudes.

Pour voir se continuer un tel passé, l'Opéra-Comique n'a qu'à se laisser vivre. De Méhul à Hérold, la chaîne par Cherubini, Catel, Berton, est ininterrompue. Un seul parmi ces maîtres n'a pas eu, que je sache, de postérité immédiate : c'est Grétry, Grétry, le père du genre, à ce point qu'on se prendrait presque à dire de l'Opéra-Comique la maison de Grétry, comme on dit du Théâtre-Français la maison de Molière. Pas plus Dalayrac que Nicolo, pas plus Boieldieu qu'Adam et Auber ne procèdent de l'auteur de *Richard* et de *la Fausse Magie*. Monsigny seul, dans *le Déserteur*, a quelque chose du bonhomme. Bonhomme! entendons-nous, dans le sens du mot quand on l'applique à La Fontaine. Grétry tient en don ce qui en musique ne s'est plus rencontré chez nous, le naturel. Sous ce rapport, Sedaine et lui étaient faits pour s'entendre, comme plus tard, mais en de tout autres conditions, Scribe et Auber. Par le naïf, le pathétique, un je ne sais quoi de profond et de vrai dans le rire ainsi que dans les larmes, de même que par l'incorrection grammaticale, l'absence de style, leurs deux génies se ressemblaient; ni l'un ni l'autre ne savaient écrire, et cependant, soit réunis en collaboration, soit séparés, ils ont su produire des chefs-d'œuvre. Cette tradition de Grétry, longtemps perdue, je la retrouve aujourd'hui chez M. Grisar, mais combien affaiblie, modifiée par toute sorte d'influences climatériques! L'effet ici est cherché, le naturel voulu; c'est la manière du maître, agrémentée des mille curiosités du goût moderne. *Gilles ravisseur* me rap-

pelle Grétry moins la bonhomie, moins le cœur. Je crois y voir une de ces illustrations à la mode où M. Gustave Doré, du bout de son crayon sceptique, en se jouant, traduit Perrault. Ne plaisantons pas, l'auteur du *Tableau parlant* a du sang de Molière dans les veines. Son Cassandre, par son désespoir si réel, si humain, vous intéresse, vous émeut à travers les grotesques péripéties de l'aventure. Riez tant qu'il vous plaira lorsqu'il paraît voûté, caduc, ganache, avec sa souquenille, sa calotte et sa canne à corbin; mais qu'il chante cet air sublime : « *Pour tromper un pauvre vieillard,* » et je vous jure qu'à moins d'être un imbécile, après avoir vu le personnage se redresser de la sorte, vous ne rirez plus, car ce Cassandre-là vaut un Arnolphe!

Des deux voies qui de tout temps se sont ouvertes devant lui, l'Opéra-Comique semble désormais préférer la plus large, celle qui de Méhul, de *Stratonice,* de *Joseph,* d'*Euphrosine,* va, par *Médée* et *les Deux Journées* de Cherubini, jusqu'au *Zampa* d'Hérold, à l'*Haydée* d'Auber, à *l'Étoile du Nord* de Meyerbeer. Si je ne craignais d'assembler deux mots qui hurlent de se rencontrer, je dirais que ce qui prédomine aujourd'hui, c'est l'opéra-comique sérieux. Avec M. Auber, nous aurons vu se clore la période aimable de l'opéra de conversation. Le drame a remplacé la comédie, et nous voilà revenus à ce que l'empereur appelait de son temps le *genre tranché*. Depuis que la *maison de Molière* et les autres scènes prétendues littéraires ont pris d'un commun accord ce glorieux parti de ne plus montrer au public que des caractères et des passions en habits noirs, tout ce joli monde bariolé de la fantaisie et de l'histoire, qui faisait si belle figure lorsqu'il y avait des poètes au théâtre, semble s'être réfugié dans la musique. Pour ma part, je ne m'en plains pas, fort au contraire; c'est même, selon moi, un des plus précieux dons de la musique, l'art émancipateur par excellence, de savoir à certains momens distraire nos esprits de cette éternelle histoire des lionnes pauvres et du mauvais notaire enrichi. *Lara* fut, il y a quelques mois, un retour au système décoratif et dramatique. *Le Capitaine Henriot* confirme aujourd'hui la tentative. Je doute pourtant qu'elle réussisse aussi bien cette fois. La pièce de M. Sardou en vaut une autre; je ne lui reproche qu'un défaut, mais très grave dans la circonstance, celui de ne pas être à sa place. L'auteur des *Pattes de mouches* a l'air de croire que toute invention théâtrale, pourvu qu'elle offre quelque prise à l'intérêt, doit convenir à faire un opéra, comme s'il ne s'agissait que d'éparpiller d'une main distraite les duos et les morceaux d'ensemble sur le premier texte venu, pour qu'à l'instant même ce texte puisse passer indifféremment du Gymnase, du Vaudeville ou du Châtelet à la scène Favart. Il va sans dire qu'une pareille pratique nous ramènerait à l'enfance de l'art, et je m'étonne qu'un esprit aussi avisé ait de ces naïvetés qui vous reportent involontairement aux plus beaux jours de *l'Amant jaloux* et de *la Jeune femme colère,* alors que la musique ne figurait en quelque

sorte qu'à l'état de hors-d'œuvre dans une comédie dont l'intrigue *bien nouée* faisait accepter les *ariettes*. Que dans sa littérature M. Sardou se plaise à ne tenir aucun compte des genres, qu'il se trompe de porte et donne au Théâtre-Français des vaudevilles du Palais-Royal, c'est là simplement une question de goût dont le public décide en dernier ressort, et si *la Papillonne* avait réussi comme *les Pommes du voisin*, *Monsieur Garat*, ou *les Prés Saint-Gervais*, je ne vois pas de quel grief la critique pourrait se prévaloir; mais avec l'opéra les conditions changent du tout au tout. Si les moindres combinaisons n'aboutissent point à la musique, la partie est manquée. Dans *le Capitaine Henriot*, au lieu d'aider à l'action, la musique à chaque instant y fait obstacle. Ni ces airs ni ces duos ne sont le moins du monde nécessaires. Ils arrivent la plupart du temps pour clore une situation qui ne les commandait pas, et quand les malheureux chanteurs, surmenés par l'intempérance du dialogue, exténués par des efforts inusités de voix et de pantomime, ne demanderaient qu'à reprendre souffle. Il y a au second acte de cet ouvrage une scène dont le pathos mélodramatique semble emprunté à *la Tour de Nesle*. La vertu qu'on outrage y défend ses droits sur le ton de l'exaltation la plus échevelée. A jurer sur la *croix de sa mère*, à protester contre les grossières récriminations d'un amant imbécile qu'elle devrait faire chasser par ses laquais, l'héroïne s'escrime, s'égosille, et quand l'actrice touche au terme de cette course à briser une Fargueil, voilà qu'il faut que la cantatrice se redresse pour tenir tête à un duo qui, comme proportions, rappelle celui du quatrième acte des *Huguenots*.

Avec toute autre que Mme Galli-Marié, le tour de force ne serait pas possible. Quelle organisation vaillante! quelle fière et indomptable artiste! *Crepamo, ma cantiamo!* On sent qu'elle serait capable, elle aussi, de dire à son ténor ce mot sublime de la Frezzolini à Corsi, un soir que, haletant de fatigue, il hésitait à recommencer la *strette* du duo de *Rigoletto*. Avec une voix peu étendue, presque ingrate, Mme Galli-Marié touche parfois au vrai pathétique. Elle a des éclairs, des vibrations! Je me la représente une manière de Dorval musicienne : de l'inspiration par momens, le diable au corps toujours, toujours aussi l'intelligence, l'aptitude. Qui ne l'a vue dans *la Servante maîtresse* de Pergolèse, une antiquaille que sa belle humeur, son éclat de rire à la Brohan, remit à la mode, dans *les Amours du Diable*, où vers la fin elle trouvait des accens d'une émotion, d'une grandeur à évoquer en plein Grisar je ne sais quels souvenirs du trio de *Robert*, et dernièrement encore dans ce rôle du page de *Lara*, dont elle fait une de ces figures qu'aimait à dessiner Delacroix d'après Byron? — Quant à la musique de M. Gevaert, j'en dirai tout le bien qu'on voudra, pourvu qu'on m'accorde qu'elle manque d'une certaine individualité. Dans *le Capitaine Henriot* pas plus que dans *Quentin Durward*, je ne surprends le signe d'une vocation particulière : du savoir, du talent, mais en général peu de charme;

un orchestre plein, bien ordonné, et qui pourtant ne vous intéresse presque jamais; du bruit pour peu d'effet, de la sonorité sans coloris : l'école belge. Comme dans cette comédie jugée excellente, et qu'il ne s'agissait plus que de saupoudrer de mots d'esprit, on voudrait par intervalles voir pleuvoir des étoiles sur le tissu solide (trop solide souvent) de cet orchestre. L'ouverture en manière d'introduction a de l'unité, l'*allegro* militaire du début s'y accuse vigoureusement, quoique sans excès. M. Gevaert s'entend fort bien à pondérer ses masses, et je lui en sais gré pour ma part, dans un ouvrage où presque toujours les instrumens de cuivre sont en relief. A la vérité, ce n'est là en quelque sorte qu'une qualité négative, car s'il est beau de ne point assourdir son monde, il serait mieux encore de le charmer. Or le charme ici n'apparaît guère que dans un rapide nocturne chanté par les deux femmes au commencement du premier acte : fraîche et gracieuse inspiration évanouie aussitôt, et dont la trace ne se montre plus. Comme idée mélodique, c'est exquis, et cependant les couplets du roi au second acte réussissent bien autrement, et ces couplets ne valent guère que par une imitation très adroitement combinée de la musique du temps, une espèce d'expression archaïque rendue plus saisissante par le ton de gaillardise émue, le naturel parfait du comédien qui les débite, je devrais dire du chanteur, car M. Couderc déploie tant d'art dans ce rôle qu'il est parvenu à s'y faire une voix tout comme il s'y est fait un visage. Est-ce un ténor? un baryton? Je l'ignore. C'est la voix du capitaine Henriot. D'ailleurs ces couplets du moins sont en scène, avantage trop rare pour ne pas être à l'instant reconnu du public, car, je le répète, si l'*imbroglio* de M. Sardou a pour les gens qui goûtent cette littérature son pittoresque et son intérêt mélodramatique, jamais on ne vit pièce ajustée plus à contre-sens de la musique. Le dialogue y prend la place du chant, le chant y fait regretter le dialogue; les situations, quand elles se présentent, y sont éludées, éconduites, ce qui n'empêche pas l'ouvrage de réussir très brillamment, grâce à certaines rencontres du musicien, à l'exécution, à la mise en scène, grâce surtout à cette chance heureuse qui semble s'attacher au théâtre à une période historique dont la couleur attire toujours, sans doute parce qu'on l'a déjà vue dans deux chefs-d'œuvre : *le Pré aux Clercs* et *les Huguenots*.

Aux lendemains du *Capitaine Henriot*, on joue *Zampa*, et la partition d'Hérold fait à son tour salle pleine. « Ce que je suis, ce que je sais, a écrit un poète allemand, M. Geibel, je le dois à l'Allemagne raisonnante; mais pour le secret de la forme, c'est le sud qui me l'a révélé... » Égale chose peut se dire d'Hérold; lui de même, génie rêveur et passionné, talent pétri de compréhension mâle et de sensibilité féminine, procède du nord et du midi. Mozart et Weber l'ont formé, mais Rossini l'attire, le débauche. Il y a dans *le Pré aux Clercs* et *Zampa* des passages qui trahissent l'imitation à outrance d'un génie auquel on s'est livré corps et âme, et dont on caresse

jusqu'aux défauts; puis, par contre, le troisième acte du *Pré aux Clercs*, l'admirable duo du troisième acte de *Zampa*, viennent tout à coup vous montrer ce qu'une insolation pareille peut vraiment produire de fécond chez un artiste prédestiné. Un autre ouvrage du répertoire courant sur lequel cette irradiation rossinienne semble se répandre d'égale façon, c'est le *Fra Diavolo* d'Auber. Quel entrain, quelle verve, quelle éclosion instantanée de motifs sous vos pas, quelle surabondance d'idées, tout cela néanmoins marqué du caractère individuel, et conservant à travers l'influence régnante le signe particulier d'un talent qui pour vivre n'a besoin de personne! Pour la richesse de la veine mélodique, l'heureuse étoile qui *dansait au firmament* à l'heure de sa naissance, ce *Fra Diavolo* occuperait, à mon gré, dans l'œuvre de l'auteur de *la Muette* la place que tient *le Barbier* dans l'œuvre de Rossini; mais où n'irait-on pas avec de pareilles analogies! C'est le tort ou le privilége, comme on voudra, de ce répertoire charmant, varié à l'infini, d'appeler la comparaison, de faire chaque jour renaître la querelle des anciens et des nouveaux. Tâchons de ne renier ni les uns ni les autres. C'est aussi une manière d'instruire son temps que de maintenir le glorieux passé, et cet enseignement-là, bien loin de nuire aux intérêts de l'Opéra-Comique, lui a toujours au contraire assez profité pour qu'il n'y déroge. Laissons les esprits chagrins maugréer, et s'il les fâche de voir les anciens continuer à garder le pas, qu'ils se consolent en lisant Mme de Sévigné. « Hier, M. de Chevreuse, à l'ordre de Saint-Michel, passa devant M. de La Rochefoucauld. Ce dernier lui dit : « Monsieur, vous passez devant moi, vous ne le devez pas. » M. de Chevreuse lui répondit : « Monsieur, je le dois, car je suis duc de Luynes! — Ah! monsieur, par ce côté-là vous avez raison! » Les ducs de Luynes ici, c'est Boieldieu, Hérold, Halévy, Auber : ils ont fait *la Dame blanche*, *Zampa*, *l'Éclair*, *Fra Diavolo*, et par ce côté-là ils ont raison.

HENRI BLAZE DE BURY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier 1865.

Si nous avions besoin d'un exemple présent, parlant et saisissant, afin de démontrer l'inanité des mesures auxquelles le gouvernement a cru devoir recourir pour protester contre l'encyclique, la brochure de M. Dupanloup nous le fournirait; si nous avions besoin d'un exemple significatif pour montrer aux catholiques l'avantage qu'ils doivent trouver dans l'abandon des prérogatives qu'ils ont demandées jusqu'à présent à l'union du spirituel et du temporel, à la confusion de l'église et de l'état, et dans l'usage simple et direct des garanties du droit commun, nous n'aurions également qu'à signaler l'éloquent écrit de M. l'évêque d'Orléans sur *la convention du* 15 *septembre et l'encyclique du* 8 *décembre*.

Du côté de l'état, la preuve est complétement faite aujourd'hui de la stérilité et de l'inefficacité des restrictions illusoires que le gouvernement peut opposer à l'initiative épiscopale au nom de la vieille législation des articles organiques. Qu'a voulu le gouvernement en défendant aux évêques de lire et de commenter l'encyclique dans leurs chaires? A-t-il eu l'idée d'empêcher que l'encyclique n'arrivât à la connaissance des fidèles? A-t-il entendu empêcher que les doctrines politiques de l'encyclique ne fussent publiquement avouées et recommandées par les évêques français? Cette intention, si elle a été la sienne, a été, on en conviendra, déjouée de la façon la plus éclatante. Il a suffi de la presse pour fournir à l'encyclique une publicité universelle. Tous les évêques, en protestant contre l'interdiction qui leur était signifiée, ont donné à l'encyclique une adhésion retentissante. Enfin M. l'évêque d'Orléans ne s'est pas contenté d'une simple protestation : il a pris hardiment l'offensive. Il a combattu avec une rare vigueur la politique du gouvernement envers l'Italie; il a expliqué et défendu l'encyclique avec une ardeur et une verve qui ont réconforté ses amis, et que ses adversaires eux-mêmes ont admirées. A en juger par le

résultat, la lettre ministérielle du 1er janvier a donc complétement manqué le but qu'elle se proposait; elle n'a eu vis-à-vis des évêques que l'effet d'une vexation puérile et inefficace; elle leur a été un prétexte commode pour déplacer le terrain de la discussion, et pour changer une position défensive pleine d'embarras contre une attitude de protestation et de revendication qui leur procure et la force morale et les honneurs de la lutte. En embrouillant la controverse engagée entre les prétentions pontificales et les principes de la société moderne, elle a momentanément affaibli la cause de ces principes.

Du côté de l'église, le caractère et la portée de la résolution prise par M. l'évêque d'Orléans ne méritent pas moins d'être attentivement remarqués. Si nous n'étions pas dans la France d'après 89, si l'ancienne confusion du spirituel et du temporel qui formait avant la révolution la constitution de l'église gallicane subsistait encore, M. Dupanloup n'eût pas pu abriter l'accomplissement de ce qu'il considère comme son devoir d'évêque dans l'exercice de son droit de citoyen; en cas de conflit entre le spirituel et le temporel, il ne lui eût pas plus été permis de publier une brochure que d'écrire un mandement; il lui eût été impossible de déjouer la fiction d'une interdiction ministérielle ou parlementaire par un acte qui ne relève que du droit commun. Si M. l'évêque d'Orléans a pu remplir ce qui à ses yeux est un devoir de conscience, si, se débattant dans ce qu'il appelle ses chaînes, il a cependant trouvé « un moyen de dire et de crier ce qu'il a dans l'âme et sur les lèvres, » s'il a fait comme citoyen ce qu'il n'aurait pu faire comme évêque, à quoi le doit-il? Il le doit, et certes il n'a pas lieu de s'en plaindre, à ce peu de liberté de presse que notre législation a encore conservé. Il a pu parler librement comme évêque, parce qu'on peut encore parler en France comme citoyen, avec une certaine liberté, dans une brochure. Lui, qui veut conserver à la tête de la hiérarchie catholique l'union de la puissance spirituelle et de la puissance temporelle, il vient donc de faire avec éclat un acte d'*église libre dans l'état libre*. La contradiction est piquante et vaut la peine d'être notée au passage. Encore une fois, M. Dupanloup n'a point lieu de s'en plaindre, et nous ne nous en plaignons point, nous non plus. Il faut bien voir un effet de l'invincible force des choses et une des tendances nécessaires de ce temps-ci dans ce premier hommage de fait rendu par un évêque français au système qui dans tous les pays libres doit désormais placer la liberté de conscience sous la sauvegarde de la liberté politique.

Quoi qu'il en soit et en dépit des confusions qu'ont produites la lettre ministérielle aux évêques, les protestations de ceux-ci et les appels comme d'abus, il faudra bien que le débat soit repris dans les termes mêmes où l'ont posé la convention du 15 septembre et l'encyclique du 8 décembre, dans les termes où M. Dupanloup l'a franchement abordé. L'arène du conseil d'état n'est point assez large pour contenir ou détourner une telle con-

troverse. De grandes discussions parlementaires où tous les organes des opinions du pays, où la voix surtout du gouvernement, devront se faire entendre, peuvent seules édifier et diriger la conscience publique sur ces immenses questions de l'avenir de l'Italie et de la papauté temporelle. L'écrit de M. Dupanloup a un mérite dont ses adversaires doivent lui savoir gré : il va au fond des choses, et par la force des coups qu'il porte il doit pousser le débat à ses conséquences extrêmes. L'espace nous manquerait aujourd'hui, quand nous en aurions l'ambition, pour opposer une réponse complète à M. l'évêque d'Orléans. Nous ne voulons que noter rapidement quelques-uns des faits, des points de vue ou des principes qui, suivant nous, créent entre l'éminent prélat et l'opinion libérale une division irréconciliable.

Et d'abord, pour juger la convention du 15 septembre, M. Dupanloup est amené à tracer une rapide histoire de l'Italie depuis quelques années. Rien n'est plus erroné quant aux faits, plus injuste quant aux appréciations que cette histoire. L'évêque d'Orléans, par un parti-pris puéril et peu digne de l'élévation de son esprit, supprime l'Italie de sa narration, rapporte au Piémont seul tous les événemens contre lesquels il proteste. A ses yeux et malgré de vaines précautions oratoires, on dirait qu'il n'y a pas d'Italie, qu'il n'y a dans la péninsule que le Piémont, dont l'ambition aurait accompli tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, et veut accomplir tout ce qui pourra se faire dans l'avenir contre le pouvoir temporel de la papauté. Il affecte de n'adresser son réquisitoire qu'au Piémont. Un écrivain d'ancien régime aurait été plus exclusif encore que M. Dupanloup; pour lui, il n'eût pas plus existé de peuple piémontais que de peuple italien; il n'eût vu dans tout ce qui s'est passé que les ambitieuses manœuvres de la maison de Savoie. M. Dupanloup n'est point allé jusque-là; il a senti le ridicule qu'il y aurait eu à n'attribuer tout ce qui s'est fait en Italie qu'à la politique de la maison de Savoie : si grand qu'ait été le rôle joué par le Piémont dans les événemens italiens, il n'est pas moins absurde d'attribuer exclusivement ces événemens à la seule initiative piémontaise. C'est aller contre le bon sens et l'évidence que de croire non-seulement que le Piémont ait fait, mais qu'il ait voulu, prémédité, prévu tout ce qui est arrivé. En présence de ce qui se passe à Turin depuis trois mois, les imputations arbitraires de M. Dupanloup ont l'air d'une mauvaise plaisanterie et d'une cruelle maladresse. Il n'est pas bien sûr que Turin eût jamais cédé de bon cœur à Rome son rang de capitale; mais ce qui est aujourd'hui malheureusement certain, c'est que la convention du 15 septembre n'a pas plus de partisans dans le Piémont que dans le diocèse de M. Dupanloup.

Les révolutions qui depuis 1859 ont changé la constitution de l'Italie ont été, comme toutes les révolutions, dominées par un principe général, mais déterminées dans leurs incidens décisifs par des nécessités qu'aucune politique n'avait préparées ni prévues d'avance, par des nécessités dont la

manifestation a été pour tous une série de surprises. Le principe qui a dominé les révolutions italiennes a été l'idée de l'affranchissement national. Au nord, au centre, au midi, les patriotes italiens ont voulu délivrer leur pays du joug autrichien. Dans les diverses formes que l'émancipation a prises suivant le tour des événemens, le Piémont n'a eu d'autre influence que celle que lui donnait sa propre indépendance. Du jour où il avait reçu, avec le statut, les garanties d'un gouvernement représentatif et libre, le Piémont avait été la seule région italienne soustraite à la pression de l'Autriche. A partir de ce jour-là, le Piémont, dans ses étroites limites, représenta la cause de l'indépendance italienne. Tout ce qui a suivi n'a été que la conséquence nécessaire d'une situation qui a été longtemps le péril et qui est devenue la gloire du Piémont. Il n'y avait pas de milieu : il fallait ou que le dernier vestige d'indépendance italienne s'éteignît avec la jeune liberté du Piémont sous l'influence de l'Autriche, ou que le Piémont, prenant la direction de la cause de l'indépendance nationale, parvînt à renverser la prépondérance étrangère. En principe, la question se pose donc en ces termes : entre l'affranchissement de l'Italie ou la continuation de la domination autrichienne, que fallait-il choisir? La haine dont M. Dupanloup et ses amis honorent le Piémont est bien peu intelligente ou bien peu libérale, car c'est pour l'Italie autrichienne qu'elle se prononce. Elle est bien peu française, car toutes ses récriminations aboutissent à ce paradoxe insensé, qu'une Italie soumise aux influences autrichiennes était préférable, dans l'intérêt de la France, à une Italie appartenant aux Italiens!

Mais le principe de l'affranchissement national étant posé, il est facile de voir que les incidens qui ont suivi la guerre de 1859 étaient non l'effet d'une préméditation ambitieuse, mais l'ouvrage même de la nécessité. Il est une seule hypothèse qui, si elle se fût réalisée, eût laissé au Piémont et à la France leur liberté d'action dans la reconstitution de l'Italie indépendante; on n'eût eu la chance d'échapper à la tyrannie des incidens que dans le cas où le programme de la guerre de 1859 eût été intégralement rempli, où la Vénétie eût été enlevée à l'Autriche, où l'Italie eût été affranchie des Alpes à l'Adriatique. L'Italie n'eût pu être constituée en confédération, et au moyen de cette confédération les autonomies séparées des diverses régions italiennes n'eussent pu être conservées qu'à la condition que l'Autriche fût absolument exclue de la confédération. Ce n'est pas l'ambition du Piémont, c'est la paix de Villafranca qui a fait l'unité de l'Italie. Ce n'était évidemment pas une pensée sérieuse de songer à former une confédération italienne dont non-seulement l'Autriche eût fait partie, mais où l'Autriche aurait eu la prépondérance obligée, puisque la majorité des états y eût été représentée par des princes de la maison d'Autriche ou par des cliens de la cour de Vienne. Ce qui rendait cette combinaison encore plus monstrueuse et plus impraticable, c'est qu'elle ne pouvait plus se réaliser que par une sorte de rétroactivité et qu'en imposant aux diverses ré-

gions italiennes des restaurations impossibles. Le fait seul de la guerre avait amené des révolutions locales et le renversement des anciens gouvernemens; tous les patriotes éclairés, éminens, des provinces révolutionnées étaient compromis dans ces mouvemens produits par la guerre; ils ne pouvaient pas vouloir se livrer et on ne pouvait pas avoir la pensée de les livrer aux gouvernemens qu'ils avaient renversés. La réunion au Piémont pour former l'Italie était donc une nécessité morale et matérielle inévitable. Accuser la politique piémontaise d'avoir préparé ce résultat, ce n'est pas seulement de l'injustice, c'est de la déraison, car il est avéré que la paix de Villafranca fut pour la politique piémontaise une cruelle déception. Contradiction bizarre, cette triste paix de Villafranca ne plaisait alors qu'à ces politiques à courte vue qui aujourd'hui, de concert avec M. Dupanloup, en dénoncent avec tant de passion les conséquences forcées.

L'évêque d'Orléans n'est pas moins injuste lorsqu'il esquisse l'histoire des relations du Piémont et de l'Italie avec la papauté. C'est la fatalité de la papauté temporelle d'avoir été en lutte avec tout ce qui pouvait et devait rendre à l'Italie une vie politique nationale et indépendante. La papauté ne nourrit point contre le statut piémontais une hostilité moins ardente et moins acharnée que l'Autriche. L'Autriche haïssait dans les institutions libres du Piémont le germe de l'indépendance italienne; la cour de Rome détesta tout de suite dans ces institutions l'émancipation de la société civile italienne vis-à-vis du pouvoir ecclésiastique. En naissant à la vie constitutionnelle, le Piémont fut obligé sur-le-champ de constituer la société laïque, de faire cesser les vieilles confusions qui s'étaient établies, à la faveur d'un long despotisme dévot, entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux, d'abolir des priviléges ecclésiastiques intolérables et partout incompatibles avec la civilisation de notre époque. La pensée première du gouvernement piémontais fut de concilier par une transaction les droits de l'état et de l'église; il demandait à Rome un concordat, et certes un concordat qui eût assuré à l'église bien plus d'avantages que notre propre concordat français. On peut dire sans exagération que cette pensée du Piémont de bien définir les droits de la société civile et de tracer les justes limites du domaine ecclésiastique mit la cour de Rome en fureur. Le pape défendit en Piémont les priviléges ecclésiastiques et les empiétemens du spirituel sur le temporel avec cette opiniâtreté qu'il apporte aujourd'hui à la défense de son pouvoir politique. Il repoussa les offres de transaction les plus généreuses. La cour de Rome considérait l'Italie comme une région consacrée où devaient régner, en fait de priviléges ecclésiastiques, les doctrines que nous voyons promulguées dans la récente encyclique, où il ne fallait à aucun prix laisser pénétrer aucun des principes qui ont prévalu ailleurs sur les droits de la société civile. Rome peut bien céder à la nécessité dans les pays où elle est faible, elle peut bien accorder des concordats à un pays comme la France et à un capitaine impérieux tel que Napo-

léon; mais le Piémont! un petit royaume, un petit état constitutionnel, tout meurtri encore de sa défaite de Novare, voulant tenter en Italie l'émancipation de la société civile, c'était aux yeux de Rome un excès d'insolence et d'audace qui devait être réprimé avec une sévérité méprisante et irritée. La lutte de Rome contre le Piémont pour le pouvoir temporel a pris naissance, on peut le dire, plusieurs années avant la guerre de 1859, et cette lutte, Rome l'a commencée en soutenant à Turin de la façon la plus violente et la plus tracassière les absurdes et injustes empiétemens du pouvoir ecclésiastique sur la liberté de la société civile. M. Dupanloup croit en vérité parler à des ignorans quand il évoque le souvenir des lois Siccardi et des prétendues persécutions exercées par le gouvernement piémontais contre l'église; mais lui, qui déclare accepter loyalement les institutions françaises, comment peut-il flétrir en Piémont comme sacriléges des lois qui ne font que consacrer des garanties semblables à celles que la France s'est données, et qu'elle entend bien garder contre les usurpations du pouvoir ecclésiastique?

Toute cette partie historique de l'écrit de l'évêque d'Orléans, appuyée sur des autorités discréditées, des assertions partiales et des documens suspects, ne tiendrait point dans le détail contre une discussion modérée et précise. Le côté le plus curieux de la brochure est la glose de l'encyclique. M. Dupanloup ne se plaindra point si son commentaire de l'encyclique pontificale a été considéré par une grande portion du public comme un désaveu ironique des doctrines politiques exposées par le pape. M. Dupanloup tente, par un effort immense et généreux, de concilier les condamnations du *syllabus* avec les principes libéraux des sociétés modernes. Ses explications, aidées de tous les expédiens de la scolastique, interprétant l'expression formelle par des sous-entendus captieux, distinguant entre le contraire et le contradictoire, entre la thèse ou l'hypothèse, font parfois l'effet d'une colossale raillerie. Si dans cette interprétation étrange M. Dupanloup n'a pas cherché surtout à mettre son propre bon sens et son propre libéralisme à l'aise à l'égard de l'encyclique, s'il a cru réellement dégager la liberté civile des mailles du *syllabus*, on doit le prévenir qu'il s'est trompé et qu'il s'est donné une peine inutile. L'encyclique n'a pu être une révélation surprenante que pour les ignorans; elle n'a pu scandaliser que les esprits mal faits qui ne comprennent rien à la logique des convictions religieuses. On n'avait pas besoin de l'encyclique pour savoir qu'un pape ne peut point admettre la liberté des cultes, la tolérance, une institution telle que celle du mariage civil, dans le sens où ces idées et ces principes sont entendus par les sociétés modernes. Pour le pape, tout ce qui se rapporte, de près ou de loin, au dogme chrétien prend le caractère absolu d'une vérité ou d'une erreur; il n'y a point là pour lui d'équivoque possible. Le pape ne peut point empêcher que, hors du cercle de son action, l'erreur subsiste; mais partout où atteint son action, il est tenu en

conscience de combattre l'erreur et de l'étouffer. Nous ne sommes donc ni étonnés ni scandalisés de voir un pape, souverain temporel, subordonner son action politique à sa foi et gouverner suivant son dogme. C'est justement pour cela que dans l'état actuel du monde, lorsque l'idée de gouvernement est nécessairement associée aux idées de patriotisme, de liberté et d'égale justice envers les gouvernés, à quelque religion qu'ils appartiennent, c'est pour cela, disons-nous, qu'il nous paraît monstrueux qu'une autorité politique soit donnée à un pontife obligé par sa conscience d'exercer cette autorité dans le sens rigoureux, partial, exclusif, de sa foi religieuse.

Voilà le scandale dont la religion, pas plus que la politique, n'est intéressée à prolonger la durée, car ce scandale n'opprime point seulement l'indépendance d'un peuple; il divise les âmes, il est intolérable à la conscience moderne. Un homme tel que M. Dupanloup ne devrait point prendre le change sur l'objection invincible que le libéralisme oppose au pouvoir temporel des papes. Nous n'en voulons pas à ce pouvoir d'être ce qu'il est; nous savons qu'il ne peut être autre, et ce n'est pas nous qui lui adressons l'invitation hypocrite de se réformer. Nous trouvons naturel que ce pouvoir, étant dominé par une foi religieuse, ne puisse avoir d'autres doctrines que celles qu'il professe, une autre conduite que celle qu'il pratique; mais nous protestons contre l'union odieuse des deux autorités qui superpose une tyrannie religieuse à un pouvoir politique. A quoi sert alors de tenter des conciliations impossibles et de nous amuser par des compromis qui ne sont qu'un triste jeu d'esprit? Ces tentatives de justification impossible n'aboutissent qu'à de regrettables altérations de la vérité. Par exemple, M. l'évêque d'Orléans croit nous démontrer la tolérance du pape en nous disant avec la frivolité d'un touriste que les Juifs ont à Rome une synagogue. Parlons donc du sort des Juifs sous le gouvernement pontifical! Certes la colonie juive de Rome est aussi romaine qu'aucune autre partie de la population. S'il y a encore des Juifs à Rome, c'est que le pouvoir temporel les y a trouvés et n'a pu supprimer, comme il a fait des dissidens survenus plus tard, cette communauté autochtone. Son immigration date du siége de Jérusalem, et la tradition fait remonter au temps de Titus la synagogue actuelle. Voici comment la tolérance pontificale est exercée à l'égard des Juifs romains. Il y a encore un *ghetto* à Rome lorsqu'il n'y en a plus dans le reste de l'Europe. Or un ghetto, ce n'est pas seulement un quartier particulier et marqué, c'est à une certaine heure de la nuit une prison où toute une population est séquestrée. Les Juifs ne peuvent demeurer hors du ghetto. Un très petit nombre d'entre eux ont eu la permission d'avoir des magasins hors de cette enceinte et seulement dans quelques rues voisines. Ils ne peuvent quitter Rome sans l'autorisation de l'inquisition, et s'ils ont obtenu d'aller dans une autre ville romaine, ils doivent, dès leur arrivée, se présenter à l'inquisiteur de la localité. Ils n'ont

droit d'exercer qu'un nombre très restreint de métiers; ils n'exerceront la médecine que dans l'intérieur du ghetto; l'accès aux professions libérales leur est interdit. Le droit de tester est pour eux soumis à un grand nombre de restrictions; leur témoignage n'est admis dans les causes civiles que sous une foule de réserves. On sait à quelles avanies est soumise leur foi religieuse et le droit que l'autorité ecclésiastique s'arroge de leur enlever leurs enfans pour les baptiser : ils sont tenus de payer l'entretien des catéchumènes que l'on recrute parmi eux. Au moment où l'un de ces catéchumènes reçoit le baptême, son père est forcé de déposer son bilan et de remettre la part d'héritage du nouveau catholique, comme si la conversion ou l'apostasie de son enfant le frappait d'une mort anticipée. Le Juif romain qui n'est point moralement enchaîné au ghetto par les liens de famille, par l'âge, par l'amour du sol natal, le jeune homme qui aspire aux professions libérales et à la dignité d'une existence émancipée, ne peuvent échapper à cette destinée qu'en s'évadant par les montagnes comme des malfaiteurs ou des contrebandiers. Ainsi il n'y a parmi les Romains qu'un culte différent de la religion catholique, le culte israélite, et voilà le traitement que les Juifs reçoivent! Ils ne sont pas seulement outragés dans leur foi, blessés cruellement dans ce que le sentiment religieux a de plus cher et de plus sacré; ils sont chargés des plus pénibles et des plus humiliantes entraves dans tous les actes de la société civile. Nous supplions M. Dupanloup de nous démentir, si ce que nous avançons n'est point exact. M. Dupanloup ne nous démentira point, et alors nous lui demandons si la tolérance du gouvernement pontifical à l'égard des Juifs n'est pas la pire des oppressions, et s'il croit que son commentaire sur l'encyclique n'est point cruellement et surabondamment réfuté par ce commentaire vivant de l'arrêt du *syllabus* contre la tolérance.

On est forcé en Europe, où malheureusement les intérêts d'église sont encore si étroitement mêlés aux intérêts politiques, de prendre à cœur les questions de religion et de politique soulevées par l'encyclique pontificale et violemment entretenues par la controverse catholique. Il n'en est point ainsi en Amérique, où les questions d'église ont reçu depuis longtemps la solution demandée par l'esprit moderne. Aussi lisons-nous avec envie dans un journal des États-Unis, dans *la Tribune* de New-York, le jugement calme et impartial porté par un écrivain américain sur le manifeste de la cour de Rome. « Les citoyens catholiques des États-Unis sont mis en demeure de choisir entre les doctrines exprimées par la déclaration d'indépendance, fondement de notre constitution et base de notre système politique et social, et les doctrines que le pape vient de promulguer avec son autorité pontificale. Nous ne mettons pas un seul instant en doute le résultat. Nous croyons que le catholicisme romain, toléré légalement chez nous comme toute autre religion, est compatible avec l'esprit civique et patriotique. Nous n'avons qu'à regretter que le chef de l'église catholique ait jugé op-

portun de mettre ici son troupeau dans la nécessité de rejeter les conseils qu'il lui donne sur les affaires temporelles, ce qui n'empêchera point nos concitoyens catholiques de lui demeurer attachés comme à un instructeur religieux et même à un guide infaillible dans les questions qui intéressent la foi religieuse. » Ainsi dans un grand pays comme la république américaine, qui compte un nombre considérable de catholiques, mais où la religion n'est plus qu'une affaire de droit commun, l'apparition de l'encyclique n'excite aucune émotion, aucun trouble, aucune amertume. Nous sommes de ceux qui désireraient qu'il en pût être ainsi en France, car les controverses religieuses, compliquées de malentendus politiques qui exposent à de douloureux froissemens les sentimens les plus délicats et les plus respectables, nous inspirent une répugnance véritable. Nous sommes convaincus que c'est l'organisation officielle si défectueuse des églises en France qui envenime chez nous tous les débats religieux. On en a eu un exemple nouveau, en dehors même de la grande agitation libérale et catholique, dans la lutte animée qui s'est engagée au sein de la communauté protestante de Paris. Cette lutte à nos yeux est essentiellement factice, car elle ne résulte que de l'organisation officielle du protestantisme en France. L'état, se mêlant de ce qui ne le regarde point, n'a prévu dans son budget qu'une seule église protestante; mais il arrive qu'il y a en fait dans la communauté protestante les élémens de deux sections qui, dans le régime de la séparation de l'église et de l'état, formeraient deux congrégations différentes, et qui, forcées de vivre ensemble dans une unité artificielle, se divisent en deux partis. Il y a le parti orthodoxe et le parti libéral, lesquels viennent de se combattre avec une véhémence extraordinaire dans l'élection des membres du consistoire. L'incident le plus remarquable de cette lutte a été la non-élection de M. Guizot, repoussé avec violence par le parti libéral comme le représentant le plus éminent du parti orthodoxe. Bien que nous n'ayons aucune autorité pour nous mêler à ce débat, nous regrettons l'acharnement que les adversaires de M. Guizot ont montré en cette circonstance contre un homme aussi éminent. Nous ne savons point si M. Guizot a mérité d'être classé parmi les orthodoxes par le jugement qu'il a porté sur la prédication de M. Coquerel. Si nous étions ses coreligionnaires, c'est plutôt son orthodoxie qui nous serait devenue suspecte le jour où on l'a vu défendre le pouvoir temporel du pape avec son élévation habituelle et avec un zèle qu'on n'était point en droit d'attendre d'un protestant. Il nous semble cependant qu'une communauté religieuse et un parti se relèvent lorsqu'ils peuvent trouver leur représentation dans un nom tel que celui de M. Guizot. Devant l'ensemble d'une telle carrière, on peut avec honneur faire le sacrifice de quelques petites dissidences passagères. C'est bien moins M. Guizot que la communauté protestante qui a, suivant nous, à regretter le petit échec dont les passions de parti viennent de le frapper; mais enfin, nous le répétons, cette mésaventure, qui a étonné le public, est la con-

séquence de la situation fausse d'un culte salarié par l'état. En luttant ainsi autour d'un salaire, les protestans ne semblent point répondre à l'idée de liberté qu'ils représentent. Que le parti orthodoxe reste une église orthodoxe, que le parti libéral devienne une église libérale, et chacun rentrera dans une situation honorable et naturelle. Que le parti libéral imite l'exemple que lui a donné, il y a plusieurs années, l'église presbytérienne libre d'Écosse, lorsque le docteur Chalmers rompit avec tant de générosité le système qui enchaînait dans une organisation officielle la liberté de l'église.

Turin traverse en ce moment une situation difficile. Le parlement italien a voté sur l'enquête dont les événemens douloureux de la fin de septembre ont été l'objet. La discussion engagée sur l'enquête et le vote qui a suivi ont ranimé les passions et l'agitation qui éclatèrent lorsque la condition de la convention du 15 septembre qui exigeait le transfert de la capitale fut soudainement révélée. A notre avis, le Piémont et Turin ont droit aux plus grands égards et à la plus sincère reconnaissance de la part des autres régions de l'Italie. Ce sont les qualités piémontaises, l'énergie, la discipline, la persévérance du petit royaume subalpin, qui ont fait l'unité italienne, — et pour s'asseoir et se consolider, l'Italie, même après avoir changé de capitale, aura longtemps encore à demander au Piémont le concours et l'exemple de ces qualités sérieuses et viriles. Il importe en outre de tenir compte à la population turinoise et du sacrifice nouveau qui lui est imposé et de cette surprise dont elle a eu à subir en septembre le sanglant dénouement. C'est le souvenir des émeutes maladroitement et cruellement réprimées dont la convention du 15 septembre fut le prétexte qui était évoqué par la délibération du parlement sur le rapport de la commission d'enquête. Les principaux hommes d'état du parlement italien se sont conduits en cette circonstance avec un véritable esprit politique. Ils ont fait le sacrifice de leurs rivalités, de leurs ressentimens, afin de prévenir une discussion qui eût soulevé d'irritantes questions personnelles et enflammé les passions. M. Ricasoli, inspiré par son patriotisme et recommandé à tous par son désintéressement bien connu, est intervenu dans le débat pour concilier par un ordre du jour habile les diverses fractions de la chambre et empêcher l'explosion intempestive des questions personnelles. L'amendement de M. Ricasoli a réussi dans la chambre, où il a rallié une majorité considérable; mais il ne paraît point avoir obtenu un succès égal auprès de la population turinoise. On eût voulu à Turin que la responsabilité du peuple dans les scènes sanglantes de septembre fût atténuée par un aveu quelconque, fût-il indirect, de la responsabilité encourue par les ministres de cette époque. Certes nous trouvons que les Turinois poussent jusqu'à l'injustice l'animosité contre le ministère qui a signé la convention du 15 septembre, et qui n'a pas su prévenir la répression sanglante de l'émeute. Ce déplorable accident est résulté d'une imprévoyance,

de méprises, de contre-temps, que personne n'a sans doute regrettés avec plus de sincérité que M. Minghetti et ses collègues. Ce cabinet croyait avoir, par la convention du 15 septembre, fait faire un pas décisif à la question italienne; il croyait avoir rendu un grand service à son pays, et il s'est trouvé qu'on a rejeté sur lui le sang versé à Turin, et qu'il a perdu le pouvoir dans une émeute. La vraie générosité politique serait de pardonner à des hommes qui ont été les serviteurs utiles du pays la part involontaire qu'ils ont pu avoir dans un malheur que tout le monde déplore. Nous reconnaissons néanmoins qu'on eût dû saisir l'occasion du vote de l'amendement de M. Ricasoli pour donner quelque satisfaction morale aux sentimens de la population turinoise. Personne n'eût pu le faire, ce semble, avec plus de dignité et d'à-propos que MM. Minghetti et Peruzzi. Ces anciens ministres n'auraient point eu à entrer dans une justification dont l'amendement Ricasoli les dispensait; mais, venant de leur part, quelques paroles émues, sans aller jusqu'à l'aveu de fautes commises, empreintes seulement d'une douleur franche et sympathique à celle que Turin a ressentie, eussent pu exciter chez la population de l'ancienne capitale une généreuse pensée de conciliation et d'oubli. Nous regrettons que cette occasion ait été négligée, nous le regrettons d'autant plus au spectacle de l'agitation qui depuis quelques jours s'est de nouveau emparée de Turin. Nous ne doutons point cependant que cette agitation, qui en se prolongeant deviendrait contraire aux intérêts nationaux, ne fasse bientôt place au calme et à une résignation courageuse. Que les Piémontais se rassurent : l'Italie aura toujours besoin de leurs mérites, de leurs aptitudes, de leur tenace énergie, et nous sommes convaincus que leur ascendant ne sera jamais mieux assuré dans la direction des affaires italiennes que le jour où, la capitale étant transférée, les injustes jalousies municipales auxquelles ils ont été exposés n'auront plus de prétexte.

L'ouverture des chambres prussiennes attire de nouveau sur Berlin l'attention du public européen. La Prusse a en ce moment une rare bonne fortune : ses deux politiques, celle du dedans et celle du dehors, présentent un égal caractère dramatique. Au dedans, comment finira le conflit constitutionnel? au dehors, comment la cour de Berlin parviendra-t-elle à garder les duchés? Voilà la double intrigue dont l'Europe peut suivre le développement avec la même curiosité. L'attitude de la seconde chambre prussienne, hâtons-nous de le reconnaître, est d'un excellent exemple. La chambre est revenue avec son ferme esprit constitutionnel; elle ne s'est point laissée étourdir par la gloriole militaire de Düppel; elle maintient son droit au vote du budget, tout comme si l'armée royale n'eût point attaché dans l'intervalle des deux sessions un laurier tout frais au drapeau national. Cette persévérance, si bien manifestée dans le discours du président de la chambre, M. de Grabow, a reçu les applaudissemens de tout ce qu'il y a en Europe d'esprits libéraux. Les peuples européens ont de notre

temps une faculté merveilleuse ; ils ont l'air de dormir, ils dorment même solidement, et ils se réveillent, comme la belle au bois dormant, sans avoir rien perdu de leur jeunesse. Nous retrouvons la chambre prussienne comme nous l'avons laissée, et nous nous figurons que le jour où la France couronnera son édifice, on la retrouvera aussi libérale qu'il y a vingt ans, et qu'il n'y aura de vieux, de laid et de décrépit parmi nous que les absolutistes. Cette calme et obstinée résolution de la chambre prussienne nous paraît préférable à des élans enthousiastes et à des mouvemens exagérés qui seraient suivis de profonds découragemens et de longues prostrations. La chambre populaire de Prusse et les institutions parlementaires de ce pays gagneront lentement, mais infailliblement du terrain, et le terrain gagné, elles ne le reperdront plus. Dans sa politique étrangère, M. de Bismark a l'air de suivre le même système que ses adversaires du parlement : lenteur et persévérance. Son occupation actuelle est de tenter l'Autriche pour l'amener à consentir à l'annexion des duchés à la Prusse; il exerce cette tentation sans se presser, évitant de répondre aux questions, d'ailleurs réservées, de l'Autriche, ou n'y répondant que le plus tard possible, amusant et allongeant la négociation par le voyage à Vienne du prince héros de Düppel. Avec tout cela, on gagne du temps, et avec le temps la bonne occasion peut se présenter. Nous ne savons la contenance que font la France et l'Angleterre devant ces manéges de M. de Bismark; mais rien ne nous donne le droit de supposer que cette contenance soit fière.

En Espagne, il faut convenir que le cabinet du général Narvaez travaille avec quelque application et avec une certaine résolution à réparer les fautes commises par les ministères qui l'ont précédé et surtout par celui du maréchal O'Donnell. Il a fallu au duc de Valence la force de caractère qu'on lui connaît pour abandonner l'absurde et ruineuse entreprise de Saint-Domingue. Cette folie aura coûté à l'Espagne non-seulement la perte de malheureux soldats, mais le gaspillage de 75 millions de francs. Ce ne sont point les rodomontades que le duc de Tetuan débite devant le sénat espagnol qui combleront le déficit causé par ces ingrates dépenses. Le ministre des finances du duc de Tetuan, le célèbre M. Salaverria, a laissé au ministre chargé aujourd'hui de ce département une tâche bien pénible. M. Barzanallana n'a pas à faire un bel emploi de ses lumières financières; il imite le procédé qui paraît être cette année à la mode parmi les états besogneux, et qui consiste à frapper les contribuables d'un emprunt forcé sous la forme d'une avance d'impôt. Peut-être M. Barzanallana eût-il agi plus sagement, si, réglant avec décision et promptitude les réclamations des anciens créanciers de l'Espagne, il se fût mis en mesure de recourir avec efficacité au crédit. Il eût trouvé, après la liquidation des vieilles dettes, de grandes facilités de crédit en France et en Angleterre, et eût pu donner une force réelle et durable au cabinet dont il fait partie. Nous ne nous dissimulons pas les difficultés que ce ministre rencontre

dans ses efforts pour restaurer le crédit espagnol. Il a pour adversaires dans cette tâche ses prédécesseurs, qui exploitent à l'envi un sentiment d'amour-propre national étrangement placé. On aura une idée de la façon dont certains hommes d'état espagnols entendent la bonne foi en matière financière par une brochure de M. Bravo Murillo, sur les anciennes dettes en souffrance, publiée il y a peu de temps. M. Bravo Murillo est un jurisconsulte éminent, il a été ministre des finances et président du conseil. C'est lui qui en 1851 arrêta le règlement des anciennes banqueroutes espagnoles, règlement dont, après quatorze ans, des créanciers anglais et français réclament encore en vain l'exécution. M. Bravo Murillo prétend que l'Espagne ne doit plus rien aux porteurs des dettes amortissables, parce que le principal des gages qui leur avait été assigné, ayant reçu une autre destination, a été transformé et n'existe plus. — Je vous avais hypothéqué une propriété, je l'ai vendue, elle ne m'appartient plus; donc je ne vous dois plus rien. — Voilà le raisonnement avec lequel M. Bravo Murillo entend que l'Espagne paie une catégorie de ses créanciers. Ce n'est certainement point en mettant en pratique cette logique picaresque que l'Espagne trouvera de nouveaux prêteurs.

Des bruits de paix nous arrivent de nouveau des États-Unis. Deux amis intimes de M. Lincoln, MM. Blair, le père et le fils, ont fait un récent voyage à Richmond, et paraissent avoir trouvé M. Jefferson Davis ébranlé dans ses résolutions guerrières. Au surplus les chances de la guerre continuent à être défavorables aux confédérés. Leur dernier port, Wilmington, est fermé par la prise du fort Fisher, qui en domine l'approche. Ce fort, que le général Butler déclarait imprenable, a été emporté d'assaut par un autre lieutenant, plus énergique et plus résolu, du général Grant. Sherman marche sur Charleston. Sa trouée dans la Georgie a révélé dans cet état, le plus important de la confédération, l'existence d'un parti favorable au rétablissement de l'Union. La sécession est enveloppée de toutes parts, et la guerre qu'elle soutient ressemble à un siége immense. Cette grande er reur politique aura bientôt perdu le prestige de la force et de la victoire. La joie sera donc refusée aux ennemis que la démocratie rencontre en Europe d'assister à la destruction de la grande république américaine, destinée à servir de type et de modèle à la démocratie moderne.

La vie parlementaire va enfin recommencer à peu près en même temps en France et en Angleterre. C'est le 6 février que s'ouvrira le parlement britannique; c'est le 14 que sera inaugurée la session française. Cette année étant la dernière de la législature anglaise, la session chez nos voisins sera probablement accidentée, et les divers partis y commenceront en face de l'opinion publique la brigue électorale. Chez nous, après les grands débats inévitables sur les questions italienne et romaine et sur la situation financière, qui trouveront leur place naturelle dans la discussion de l'adresse, un grand nombre de projets de loi seront présentés au corps légis-

latif, qui aura, dit-on, force besogne. Il est fâcheux que nous ne soyons point comme les Anglais à la veille d'une élection générale : la plupart des élections partielles profitent, comme on vient de le voir encore par celle de M. Bethmont, à l'opposition. Le mouvement est commencé, une grande élection ne manquerait point d'être pour la France l'occasion d'une puissante manifestation libérale.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LES PLANTATIONS DE PARIS.

Les plantations urbaines ont pris depuis quelque temps, dans la plupart de nos grandes villes, mais surtout à Paris, un développement extraordinaire. Il y a moins d'un demi-siècle, la campagne s'étendait jusqu'aux boulevards intérieurs, et de nombreux jardins, espaçant les maisons, empêchaient une excessive agglomération. La hausse des terrains recula les limites de la ville jusqu'aux fortifications, et fit peu à peu disparaître les jardins particuliers, sur l'emplacement desquels des rues nouvelles alignèrent leur double rangée de maisons. Quand le mètre carré de superficie vaut un millier de francs, conserver quelques arpens de terrain plantés d'arbres est un luxe qui touche presque à la folie, et si quelques-uns se le permettent encore, on peut être certain que leurs héritiers ne suivront pas leur exemple. Cette situation a créé à la ville un devoir nouveau, celui de donner aux habitans l'ombre et la fraîcheur qu'ils ne peuvent plus attendre que d'elle, et c'est pour ce motif que les plantations figurent au premier rang des travaux qu'elle a récemment entrepris sur une si grande échelle.

Ce n'est cependant pas d'aujourd'hui que datent les embellissemens de Paris, et il ne faudrait pas prendre tout à fait au mot ceux qui prétendent que jusqu'ici cette ville était presque inhabitable. Les précédentes administrations, responsables devant le pays, jalouses de leur popularité, s'étaient sans doute montrées peu favorables aux dépenses de luxe, mais on ne saurait les accuser d'avoir reculé devant les travaux réellement utiles. Si elles avaient hésité à terminer le Louvre et à reconstruire l'Opéra, elles avaient jeté des ponts, construit des quais, creusé des égouts, toutes choses que les monumens qu'on élève aujourd'hui ne sauraient faire oublier. Elles n'avaient pas non plus négligé les plantations, et quoiqu'elles y aient procédé petit à petit et sans plan d'ensemble, elles n'en avaient pas moins

réussi à orner les places et les voies principales d'arbres magnifiques que les plantations actuelles sont encore bien loin d'égaler.

C'est du règne de Henri IV que datent les premiers travaux de ce genre. L'initiative en est due à François Miron, qui administrait Paris à cette époque, et qui fit de ses propres deniers planter six mille pieds d'arbres. Le dernier des survivans est un orme que l'on peut voir dans la cour de l'institution des Sourds-Muets, le plus beau peut-être qui existe en France. Sans parler des jardins du Luxembourg, du Palais-Royal, des Tuileries, qui étaient en quelque sorte des créations particulières dont le public ne profitait pas, les plantations de Paris furent continuées sous les règnes suivans. C'est à Richelieu qu'on doit le Jardin des Plantes et la promenade du Cours-la-Reine. Sous Louis XIV, on détruisit les fortifications qui entouraient Paris, on combla les fossés sur lesquels on planta des arbres, et l'on créa ainsi cette belle promenade des boulevards qui ne fut terminée qu'en 1760. Chaque règne depuis lors apporta son contingent et se signala par quelque création nouvelle. Malheureusement les émeutes, si fréquentes à Paris, furent mortelles pour les arbres comme pour beaucoup d'autres choses. Dans ces momens d'effervescence, on ne trouvait rien de mieux que de les jeter au travers des rues pour empêcher la circulation. On fit si bien que, dans l'intérieur même de Paris, il n'existe plus que fort peu d'arbres antérieurs à 1848, et que la plupart des plantations ont dû être renouvelées depuis cette époque.

L'utilité des plantations urbaines n'est mise en doute par personne. C'est une question de salubrité d'abord (1), une question d'embellissement ensuite. Rien en effet ne contribue plus à la beauté d'une ville que l'association de la végétation et de l'architecture. Les anciens savaient apprécier cette utile alliance : de majestueux platanes ornaient les rues d'Athènes, et Rome jouissait d'un véritable luxe de verdure; mais la bonne volonté ne suffit pas, et dans une ville comme Paris une entreprise de ce genre se complique de considérations qui ne relèvent en rien de l'art. Virgile a dit quelque part qu'il y a des essences d'arbres pour tous les terrains, même les plus ingrats; nous doutons pourtant qu'il y en ait une seule qui ait quelque prédilection pour le sol de nos boulevards. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler en quoi consiste le phénomène de la végétation et les conditions qu'il exige pour se produire. L'arbre se compose de trois parties distinctes, — les racines, la tige et les feuilles, — dont chacune a son

(1) L'air est composé d'oxygène, d'azote et d'acide carbonique; les animaux, par l'effet de la respiration, absorbent de l'oxygène et dégagent de l'acide carbonique: c'est ce qui fait que dans toute réunion où l'air ne se renouvelle pas l'atmosphère ne tarde pas à se vicier et à devenir irrespirable. Les plantes au contraire décomposent l'acide carbonique de l'air, absorbent le carbone et laissent l'oxygène en liberté; elles agissent donc en sens contraire des animaux, rétablissent l'équilibre dans la proportion des divers élémens de l'air, et détruisent les émanations toxiques qui résultent des trop grandes agglomérations.

rôle à remplir. Les racines puisent dans le sol, par l'intermédiaire des *spongioles,* l'eau, les substances inorganiques qui y sont dissoutes et les matières azotées qui entrent dans la composition des tissus végétaux. Sous l'influence de la chaleur et de l'oxygène de l'air, ces divers corps se combinent avec la fécule contenue dans les racines et produisent des liquides sucrés qui, par l'effet de l'*endosmose,* pénètrent de proche en proche dans la tige, et s'élèvent jusqu'aux branches en s'infiltrant à travers les fibres du bois. C'est ce qu'on appelle la séve ascendante; elle se répand dans les rameaux, fournit aux bourgeons les principes nutritifs dont ils ont besoin pour se développer et provoque la formation des feuilles. Celles-ci sont de véritables organes respiratoires : par de petites ouvertures appelées *stomates* situées à la partie inférieure, elles laissent s'évaporer une partie de la séve qui se trouve bientôt remplacée, et, agissant ainsi comme une pompe aspirante, elles facilitent le mouvement ascensionnel de ce liquide. En même temps elles décomposent l'acide carbonique de l'air en rejetant l'oxygène et en absorbant le carbone. Ce dernier se combine avec l'eau contenue dans les feuilles, forme de la fécule et de la cellulose qui, suivant une marche inverse de la séve ascendante, descendent vers les racines en ajoutant entre l'écorce et le bois une nouvelle couche de ligneux. Quand arrivent les premiers froids, l'épiderme des feuilles s'épaissit, leurs *stomates* se bouchent, la circulation de la séve s'arrête, la feuille cesse de vivre, et la fécule indécomposée reste dans les cellules ligneuses pour fournir l'année suivante les élémens nutritifs nécessaires à la formation de nouvelles feuilles et de nouveaux bourgeons. Ainsi la végétation n'est possible qu'à deux conditions : c'est d'abord que l'eau et l'air nécessaires à la décomposition de la fécule et à la production de la séve ascendante aient accès jusqu'aux racines; c'est ensuite que les *stomates* des feuilles ne soient obstruées par aucun corps étranger qui arrête la transpiration et empêche l'absorption de l'acide carbonique. Voyons comment ces conditions sont remplies pour les plantations de Paris.

Le sol qui reçoit ces plantations, formé des remblais et des plâtras que les siècles ont accumulés sur l'emplacement de la capitale, déjà rendu presque imperméable par le tassement, est en outre presque partout recouvert d'une couche de bitume qui empêche l'air extérieur et l'eau de pluie d'y pénétrer. Sillonné de conduites de gaz qui laissent, quoi qu'on fasse, échapper sans cesse des émanations délétères, il s'imprègne d'hydrogène carboné qui devient pour les racines de l'arbre un véritable toxique. Les feuilles ne sont pas mieux partagées. Incessamment exposées à la poussière du macadam, elles se couvrent bientôt d'une couche noirâtre que les pluies elles-mêmes ne parviennent pas à enlever, et qui, bouchant leurs stomates, en arrêtent les fonctions; elles se dessèchent à peine épanouies et tombent alors que la campagne est encore parée d'une végétation luxuriante. Ne pouvant se nourrir et respirer que d'une manière

incomplète, l'arbre ne tarde pas à languir; son écorce, que ne renouvelle plus une séve insuffisante, se détache et tombe, signe précurseur d'une mort prochaine, souvent hâtée encore par des chocs, des secousses ou d'autres accidens inévitables au milieu d'une circulation incessante. Tels sont les obstacles qu'il s'agit de vaincre pour orner les voies publiques des arbres destinés à les ombrager. Avant que le gaz et le macadam exerçassent leurs ravages, la difficulté était beaucoup moindre, puisque les principales causes de mort n'existaient pas. Aussi les plantations faites à cette époque ont-elles beaucoup mieux réussi que celles de création plus récente; mais les nombreux mécomptes survenus depuis dix ou douze ans ont forcé l'administration de la ville de Paris à tenter tous les moyens pour combattre les influences contraires d'un milieu aussi défavorable.

Le premier qu'on essaya fut de planter des sujets tout venus. On y trouvait un double avantage : d'abord ces arbres donnaient immédiatement de l'ombrage et répondaient dès le début à l'objet qu'on avait en vue; ensuite ils étaient d'une reprise plus certaine, puisqu'on avait le soin en les plantant de conserver autour de leurs racines la motte de terre où elles s'étaient développées. Tout le monde a vu circuler dans les rues de Paris ces arbres, de 10 mètres de haut et de 50 centimètres de tour, qu'on transporte avec leur motte de terre sur les lieux où l'on a préparé à l'avance et pourvu de terre végétale les trous destinés à les recevoir (1). Bien des personnes sans doute ont peine à comprendre qu'une pareille opération puisse être suivie de succès : c'est cependant le cas le plus ordinaire, grâce à l'habileté des ouvriers employés et aux soins qu'on prend pour éviter toute secousse pendant le trajet; mais elle coûte fort cher, car on ne peut guère évaluer à moins de 200 francs le prix de revient d'un arbre ainsi mis en place, en y comprenant les travaux de terrassement, la fourniture de terre végétale, l'achat des grilles, tuteurs et corsets, etc. Aussi préfère-t-on en général planter aujourd'hui des arbres plus jeunes et plus faciles à manier, dont le prix est beaucoup moindre.

L'arbre une fois planté, il faut en assurer la végétation. On avait pensé d'abord que, pour permettre à l'air et à l'eau de pénétrer jusqu'aux racines, il suffisait de ménager un petit espace circulaire autour de la tige sans le

(1) Cette opération exige un atelier de déplantation et un atelier de replantation. Pour déplanter, on fait autour de l'arbre une tranchée circulaire d'environ 50 centimètres de large au moyen d'une pioche à manche court dont le pic est transformé pour servir à tailler les racines qui s'étendent au-delà de la motte qu'on veut enlever. On glisse ensuite sous celle-ci deux planches courtes, mais épaisses, et on l'entoure de branches de troëne reliées par des cordes pour empêcher la terre de se désagréger. Cela fait, on amène un chariot spécial dont on détache l'arrière-train afin de le placer au-dessus de la motte à extraire; puis, au moyen de deux treuils, on soulève celle-ci pendant que trois hommes maintiennent la tige avec des haubans. La replantation se fait à peu près de la même manière. Voyez sur ce sujet les *Annales forestières* de janvier 1860.

recouvrir de bitume; mais on s'aperçut bientôt que la terre en se tassant devenait elle-même absolument imperméable. On imagina alors de la protéger par une grille de fonte mobile qui, pouvant s'enlever, permettrait de temps à autre d'ameublir le sol et de l'arroser; ce moyen fut lui-même bientôt reconnu insuffisant, et l'on dut recourir à des procédés plus énergiques encore. Au fond du trou creusé pour recevoir l'arbre, et autour de l'espace que doivent occuper les racines, on adapte bout à bout des tuyaux de drainage qui sont mis en communication avec l'air extérieur au moyen d'un tube vertical qui débouche sous la grille. Grâce à cette disposition, l'air s'introduit dans ces tuyaux, s'échappe à travers les joints et se répand autour des racines. On peut de la même manière y faire arriver l'eau nécessaire. Ce procédé, qui n'est encore qu'à l'essai, revient à environ 10 francs par arbre; il peut toutefois recevoir des applications diverses qui le rendront moins onéreux. Ainsi, au lieu d'entourer chaque arbre d'un système spécial de tuyaux, on s'est borné, au Cours-la-Reine, à en établir une seule rangée continue qui suit la ligne des arbres et débouche à l'air extérieur tous les cinquante mètres.

Après avoir pourvu les racines de l'air et de l'eau indispensables, il restait à les mettre à l'abri des émanations souterraines du gaz. Les conduites maîtresses sont placées sous les trottoirs des boulevards, et c'est de ces conduites que partent les branchemens qui amènent le gaz d'un côté dans les maisons, de l'autre dans les candélabres. Pour rendre les fuites moins funestes et empêcher le sol de s'imprégner de cette substance toxique, on a imaginé d'isoler par un mur la conduite maîtresse et d'entourer les branchemens secondaires de tuyaux de drainage débouchant sur la chaussée; mais c'est là une dépense considérable qu'on hésite à imposer à la compagnie du gaz tant qu'une fuite ne vient pas à se manifester.

Voilà ce qu'on a fait pour les racines; quant aux feuilles, on n'a pris encore, que je sache, aucune mesure pour les débarrasser de la poussière qui leur est si préjudiciable. Il semble pourtant qu'il serait facile et peu coûteux de les arroser tous les soirs, pendant les chaleurs, au moyen de pompes à incendie. C'est un essai à tenter. Dès qu'un arbre paraît souffrant, on s'empresse de le médicamenter de toute façon pour lui rendre la santé. On racle l'écorce, si l'on a lieu d'y soupçonner la présence d'un insecte parasite; on l'entoure de paille et de toile, si l'on craint l'action du froid; on humecte la tige au moyen d'un entonnoir de fer-blanc placé à la partie supérieure, si la sécheresse est à redouter. En un mot, tout est mis en œuvre pour empêcher ces pauvres arbres de mourir; on y réussit quelquefois, sans pour cela les faire vivre, car ce n'est pas vivre que de traîner pendant quelques années une chétive existence.

Dans l'origine, on avait voulu adopter pour chaque section de rue ou de boulevard une essence particulière : c'eût été fort joli sans doute, et il eût suffi d'un coup d'œil sur les arbres pour reconnaître le quartier et trouver

son chemin; mais l'on dut renoncer à ce beau projet, qui rentrait si bien dans les habitudes symétriques des administrations françaises, car on aurait trouvé des essences assez mal avisées pour ne pas vouloir se plier au programme et pour refuser de végéter là où on les mettrait. On s'en tint donc aux ormes, aux marronniers, aux platanes, aux tilleuls, aux acacias, aux érables et aux vernis du Japon (1). Cependant même parmi celles-ci il faut faire un choix, car elles ne résistent pas également bien à toutes les influences. Ainsi les marronniers et les tilleuls poussent très vite et donnent beaucoup d'ombrage; mais, comme tous les bois blancs, ils absorbent dans le sol une grande quantité d'eau, et souffrent beaucoup des substances nuisibles qui s'y rencontrent. Ils sont très sensibles à l'action de la poussière, qui, jointe à la reverbération des murs, fait tomber leurs feuilles dès le mois de juillet. Les ormes gardent les leurs plus longtemps, mais ils donnent peu d'ombre et croissent lentement. En somme, ce sont les platanes et les vernis du Japon qui paraissent le moins souffrir et qui répondent le mieux à l'objet qu'on a en vue, celui d'embellir et d'ombrager la voie publique.

Les arbres qu'on plante depuis quelques années proviennent en partie du commerce, en partie des jardins expropriés pour le percement des rues nouvelles; mais la ville a créé récemment une grande pépinière à Petit-Bry, près de Nogent-sur-Marne, où elle trouvera bientôt de quoi faire face à tous ses besoins. En attendant, elle demande beaucoup de sujets aux horticulteurs et pépiniéristes de profession, qui lui fournissent aussi des fleurs et des arbustes pour les squares. D'après le cahier des charges, les arbres doivent être extraits et amenés à leurs frais à jour et à heure fixes sur le lieu de la plantation, où les agens de la ville, après vérification, en acceptent ou refusent la livraison. Les époques assignées pour ces opérations sont les mois d'octobre, novembre, février et mars. Malgré les garanties qu'on exige pour n'avoir que des sujets de choix, malgré les soins que l'on prend pour en assurer la reprise et en empêcher le dépérissement, je crois que tôt ou tard on sera forcé de renoncer aux plantations en lignes, sinon sur les quais, places et avenues où le gaz et la poussière sont moins à craindre, du moins sur les boulevards, où ils exercent leur action délétère dans toute son intensité. Sans doute, à force de sacrifices, on pourra toujours y conserver des arbres; il suffit de remplacer à mesure ceux qui viennent à mourir, c'est-à-dire de renouveler la plantation à peu près tous les quatre ou cinq ans; mais la question est de savoir si de pareilles dépenses ne sont pas hors de proportion avec les résultats obtenus. Pourquoi n'ombragerait-on pas par exemple la voie publique avec des plantes grimpantes qu'on pourrait disposer de mille manières, dont l'entretien serait presque

(1) Au 1er janvier 1863, on comptait 53,993 arbres d'alignement, non compris les massifs : 22,295 ormes, — 6,697 marronniers, — 11,403 platanes, — 2,328 tilleuls, — 2,378 acacias, — 6,668 érables, — 2,224 arbres divers.

nul, et ne réserverait-on pas les arbres pour former de petits massifs dans les carrefours? Réunis en groupe, ils se protégent mutuellement et résistent beaucoup mieux aux influences contraires que lorsqu'ils sont isolés, sans pour cela offrir aux regards un aspect moins pittoresque. Rien ne nous paraît plus propre à dissimuler la sécheresse de notre architecture et à égayer nos rues que des bouquets d'arbres disposés de distance en distance et dont la création des *squares* peut déjà donner une idée. Ce système présenterait un autre avantage, celui de mettre fin aux réclamations dont les plantations des boulevards ont souvent été l'objet de la part des habitans des maisons voisines. Quand ces arbres sont grands, ils obscurcissent les appartemens, y entretiennent l'humidité, et y attirent des insectes; ce sont là des inconvéniens très sérieux qui, s'ils ne sont pas très sensibles encore, le deviendront lorsque les sujets qu'on plante aujourd'hui auront atteint les dimensions de ceux qu'on voyait avant 1848 sur quelques parties des boulevards.

Je viens de parler des *squares;* c'est une création récente et l'une des meilleures de l'édilité parisienne. Il existait bien autrefois quelques places plantées d'arbres, mais c'est depuis 1855 seulement qu'on a eu l'idée d'en faire des promenades et d'en augmenter l'étendue. Ils sont aujourd'hui au nombre de treize, sans compter les parcs et jardins publics (1), et comprennent une superficie de 6 hectares 95 ares. Ces squares sont une importation anglaise qui a beaucoup gagné à passer le détroit, car ils sont tracés avec un goût dont ceux de Londres n'approchent pas. Il est vrai que ceux-ci n'y sont pas comme chez nous entre les mains d'une administration centralisée qui leur consacre un budget spécial; ils appartiennent les uns à la couronne, d'autres aux paroisses, d'autres à des particuliers. Le parc Monceaux, ouvert au public depuis 1861, est plus qu'un simple square, puisqu'il a une contenance de 8 hectares 69 ares. Construit en 1778 par le duc d'Orléans sur les dessins de Carmontel, puis confisqué par l'état, il fut restitué en 1814 à la famille d'Orléans, qui en resta propriétaire jusqu'en 1852. Devenu propriété de la ville de Paris, il fut transformé en une promenade publique où l'exagération du luxe frise parfois le mauvais goût.

Les Champs-Élysées, dont la contenance est de 18 hectares 95 ares, étaient encore, au commencement du XVIIe siècle, un simple terrain cultivé, sillonné seulement de quelques sentiers, borné par les villages de Chaillot et du Roule. En 1628, Marie de Médicis fit tracer au bord de la Seine une promenade, composée de trois allées d'arbres, qui prit le nom de *Cours-la-Reine*. En 1670, on planta les terrains jusqu'au faubourg Saint-Honoré, mais en leur laissant leurs inégalités, leurs gazons et leurs sentiers, en manière de jardin anglais. Plus tard, on ouvrit l'allée principale en face du palais des Tuileries; enfin, sous Louis XV, on nivela le terrain, on perça

(1) Les jardins des Plantes, du Luxembourg, des Tuileries, du Palais-Royal, n'appartiennent pas à la ville, et l'entretien n'en est pas à sa charge.

de nouvelles avenues, et l'on créa ces quinconces d'ormes et de marronniers qui subsistèrent jusque dans ces dernières années. Le nombre total des arbres de cette promenade ne s'élevait pas à moins de 9,955, mais depuis longtemps déjà beaucoup d'entre eux commençaient à dépérir. On s'en était pris d'abord aux insectes xylophages, et l'on avait imaginé d'enlever l'écorce pour mettre à jour les galeries de ces ennemis cachés. Ce remède héroïque n'arrêta pas cependant le mal, car la vraie cause du dépérissement des arbres était non les insectes, mais les remblais qu'on avait accumulés à leur pied et qui empêchaient l'air et l'eau d'arriver aux racines. En 1855, il y avait 3,500 arbres à remplacer; c'était une grosse dépense, sans compter que pour conserver les autres il eût fallu renouveler le sol sur presque tous les points. C'est alors que M. Alphand, ingénieur en chef des plantations, eut l'idée de substituer des pelouses et des jardins à une partie des quinconces et de créer des mouvemens de terrain qui permettraient de dégager les racines des arbres encore sains. Ce projet, dont la dépense était évaluée à 790,000 francs, fut mis à exécution; les quinconces et les baraques qui les encombraient disparurent, et les Champs-Élysées furent transformés en un jardin anglais orné de fleurs et de plantes diverses. Bien des personnes avaient craint les dégâts que la population parisienne pourrait commettre dans les parterres. Les fleurs furent respectées cependant, et il ne vint à l'idée de personne de dégrader une promenade dont tout le monde est appelé à jouir.

Les travaux de l'édilité parisienne ne se sont pas arrêtés à l'enceinte fortifiée, et l'on sait de quels soins les bois de Boulogne et de Vincennes ont été l'objet de sa part. Le premier, qui n'a plus aujourd'hui que 700 hectares environ, couvrait autrefois une étendue beaucoup plus vaste et embrassait toute la plaine enveloppée dans la courbe que décrit la Seine depuis Paris jusqu'à Saint-Denis, en passant par Meudon, Saint-Cloud et Asnières. L'invasion de 1814 porta au bois de Boulogne un coup terrible. Il consistait alors en une vieille futaie de chênes âgés et branchus, semblables à ceux qu'on peut voir encore aux environs de la mare d'Auteuil, et qui, à en juger par ceux-ci, devaient lui donner un aspect des plus pittoresques. Une grande partie de ces arbres furent abattus et employés à la construction des barricades pour la défense de Paris, les autres servirent à l'établissement des camps ennemis installés dans le voisinage. Le camp anglais, deux fois incendié, fut deux fois reconstruit aux dépens du bois; les soldats le mettaient à contribution pour leur chauffage et laissaient paître leurs chevaux dans les taillis. Ils firent si bien qu'à leur départ il ne restait presque rien. Dès 1816, le sol, retourné sur tous les points, fut entièrement replanté, et l'on vit bientôt une forêt nouvelle se montrer sur l'emplacement de l'ancienne. Les essences qu'on choisit de préférence furent le chêne et le bouleau, qui aujourd'hui encore forment la base du peuplement; le charme et le hêtre ne se montrent qu'accidentellement. Il existe

encore quelques massifs qui datent de cette époque, âgés par conséquent de quarante-cinq à cinquante ans; mais la plupart ont depuis lors été coupés et ont produit des fourrés composés de cépées de chênes plus ou moins mélangées de broussailles et d'essences diverses. Sous le roi Louis-Philippe, on y introduisit les résineux, et les parties les plus arides furent repeuplées en pins, car alors le bois de Boulogne, qui faisait partie de la dotation immobilière de la couronne, ne fut pas l'objet de moins de sollicitude que sous la restauration. Après avoir fait retour à l'état en 1848 (1), il fut cédé par lui, en vertu de la loi du 22 juillet 1852, à la ville de Paris, à charge par celle-ci de subvenir à toutes les dépenses de surveillance et d'entretien et d'y faire, dans le délai de quatre ans, des travaux d'embellissement jusqu'à concurrence d'une somme de 2 millions. Ce n'était pas pour l'exploiter à son profit que la ville de Paris avait obtenu la concession du bois de Boulogne, mais pour le transformer en promenade. Aussi commença-t-elle par y suspendre les coupes, puis elle fit disparaître ces immenses allées droites dont l'aspect parfois grandiose ne rachète pas toujours la monotonie. Deux seulement furent conservées : celle des *Acacias,* de Longchamps à la Porte-Maillot, et celle de *la Reine-Marguerite,* de Boulogne à la porte de Neuilly; toutes les autres furent replantées et remplacées par des routes sinueuses. Dans le principe, ces routes étaient ouvertes un peu au hasard, au gré de ceux qui ont été appelés à donner leur avis. Le plus souvent on se dirigeait à vue d'œil d'un point vers un autre, en infléchissant le tracé à droite ou à gauche, quand on voulait épargner quelque vieil arbre ou ménager quelque point de vue. Ce ne fut qu'en 1855 que M. Alphand, ingénieur en chef des ponts et chaussées, fut chargé de la direction des travaux, et qu'il leur donna l'unité qui résultait d'un plan arrêté à l'avance. Il fit creuser un lac, une rivière et de nombreux ruisseaux, accidenter le paysage au moyen de rochers amenés à grands frais de Fontainebleau, bâtir des chalets de toutes formes et de toutes dimensions, planter de tous côtés des fleurs et des arbustes, pour varier la teinte trop uniforme du feuillage, et réussit à faire du bois de Boulogne la magnifique promenade que tout le monde connaît. Les îles sont devenues de véritables jardins botaniques renfermant les plantes exotiques les plus diverses : des géraniums, des pélargoniums, des crinoles d'Amérique, des dielytres de Chine, des gandasulis, des bananiers, des escalonies, dont le feuillage semble verni au pinceau, des hortensias panachés, etc. Enfin la création de l'hippodrome de Longchamps et du jardin d'acclimatation devint pour le public un attrait de plus, et l'intéressa à des entreprises utiles dont il n'avait pas eu jusqu'alors l'occasion de s'occuper.

(1) Un décret du 28 août 1851 prescrivait l'exploitation en taillis du bois de Boulogne à la révolution de trente ans, c'est-à-dire par coupes annuelles au trentième de l'étendue totale, sauf réserve d'une bordure le long des routes. La cession à la ville a annulé ce décret.

On ne peut cependant s'empêcher de reconnaître que, sous le rapport du goût, l'ornementation du bois laisse à désirer. C'est avec raison sans doute qu'on a transformé ce bois en jardin anglais; mais c'est une faute d'y avoir accumulé tant de chalets, de rochers et d'ornemens divers, et surtout d'avoir construit cette cascade dont rien dans ce qui l'entoure ne justifie la présence. Dans certaines parties du bois heureusement, les lacs et les ruisseaux ne trahissent pas trop leur origine artificielle, et l'on a pu les créer sans violenter la nature. Il a suffi de bétonner le fond du lac inférieur, dont le sol était trop perméable; partout ailleurs, l'argile qu'on rencontre à peu de profondeur empêche naturellement les infiltrations. L'eau était à l'origine amenée dans le lac supérieur de la pompe à feu de Chaillot, et de là s'écoulait dans la rivière et les divers ruisseaux. Plus tard, lorsqu'on construisit la cascade, ce moyen d'alimentation étant devenu insuffisant, on dut faire une prise d'eau dans le canal de l'Ourcq. Enfin, depuis l'achèvement du puits de Passy, c'est à lui qu'on a recours pour alimenter tous les lacs, rivières et ruisseaux. De chacune des conduites principales partent dans tous les sens des conduites secondaires, munies de nombreuses ouvertures, et destinées à l'arrosement des routes et des pelouses. L'eau, venant d'un point plus élevé que la surface du bois, exerce une pression qui suffit pour produire un jet considérable, sans autre travail que l'adaptation d'un tube irrigateur et l'ouverture d'un robinet. Tout le sous-sol est sillonné ainsi de conduites qui amènent l'eau sur tous les points du bois, mieux partagé sous ce rapport que la ville de Paris, où l'arrosement se fait encore au moyen de tonneaux incommodes qui encombrent la voie publique et éclaboussent les passans.

Nous avons dit que, lors de la création du bois en 1816, on avait surtout employé le chêne et le bouleau. C'était une faute au point de vue sylvicole aussi bien qu'au point de vue pittoresque, car les essences à feuillage léger, quand elles sont à l'état pur, ont un aspect triste et monotone, et ne végètent jamais aussi bien que quand elles sont mélangées d'arbres à couvert plus épais et plus touffu. On a depuis lors cherché à remédier à cet inconvénient. Outre les abords de l'avenue de l'Impératrice, qui ont été plantés d'arbres résineux de toute espèce, tels qu'araucarias, séquoias, pins noirs, sapinettes bleues, etc., les îles ont été peuplées d'arbres exotiques, et les anciennes routes repiquées en marronniers, tilleuls, sorbiers, vernis du Japon, et autres essences à croissance rapide. De plus, on laisse végéter sous l'étage principal des massifs des buissons d'épines, des broussailles, qui contribuent à ombrager le sol, tout en donnant à l'ensemble un aspect plus pittoresque.

Ainsi disposé, le bois de Boulogne est bien supérieur à ce que Londres possède de mieux en ce genre. Les parcs dont les Anglais sont si fiers ne sont le plus souvent que de vastes pelouses de gazon, couvertes de quelques chênes, hêtres, ormes ou marronniers, tantôt épars, tantôt en bou-

quets, et entrecoupées parfois de pièces d'eau. Au premier coup d'œil, ils plaisent beaucoup à cause du contraste qu'ils présentent avec les maisons enfumées et les pavés boueux de l'immense capitale; mais ce gazon si vert, si anglais, sans aucune de ces fleurs et de ces plantes qui ornent nos prairies, finit bientôt par paraître monotone. Les pelouses, couvertes d'enfans déguenillés et de moutons qui broutent (car en Angleterre l'utilité ne perd jamais ses droits), sont parfois battues comme une grande route et peu agréables à parcourir. Les pièces d'eau sont mal entretenues, et les barrières souvent en mauvais état. Enfin les arbres sont trop rares, une partie d'entre eux sont déjà morts, et si on ne se hâte de les remplacer, il est à craindre qu'il n'en reste bientôt plus.

Malgré les éloges que mérite l'administration du bois de Boulogne, il est bien des points encore cependant qu'on doit signaler à sa sollicitude, et notamment les collections d'arbres d'Amérique dont la création est due à Michaux. Naturaliste comme son père, Michaux parcourut comme lui les régions inexplorées du Nouveau-Monde, et publia à son retour une *Histoire des arbres forestiers d'Amérique,* ouvrage trop peu connu en France, mais qui jouit aux États-Unis, où il est devenu classique, d'une réputation méritée. Désireux d'acclimater chez nous quelques-unes des précieuses essences qu'il avait rencontrées, il rapporta de son voyage une grande quantité de graines. On en sema une partie dans un coin du bois de Boulogne, aux environs de la mare d'Auteuil. Créées en 1824, ces collections ont subsisté jusqu'à ce jour, et ont prouvé que la plupart de ces essences pourraient parfaitement vivre dans nos climats. On y rencontre en effet, dans un état de végétation remarquable, plus de vingt espèces de chênes, autant de noyers, quarante de frênes, vingt-cinq d'érables, cinquante de résineux, des variétés nombreuses de châtaigniers, de bouleaux, d'ormes et d'acacias, formant en tout trois cent trente espèces ou variétés inconnues jusqu'ici en France, et qu'on aurait tout intérêt à y propager. Une partie de ces collections a été emportée par les fortifications; une autre, celle qui renferme les chênes et les noyers, a été livrée au public. On y remarque les *quercus palustris, bicolor, ferruginea, rubra, alba, tinctoria, phellos,* etc. Dans le surplus, entouré d'une clôture et non accessible aux promeneurs, les résineux dominent : on y trouve des *araucarias,* des *thuyas,* des *cèdres,* des *pins-laricios, Weymouth,* etc.; on y voit aussi des tulipiers, un érable jaspé, dont l'écorce ressemble à la peau d'un serpent, greffé sur un érable commun, un chêne-liége et une espèce particulière de hêtre connue sous le nom de *fau de Saint-Basle,* qui est encore pour les physiologistes un phénomène inexplicable. Cet arbre, qu'on rencontre seulement dans un canton de la forêt de Verzy (Marne), affecte les formes les plus bizarres : il a les feuilles et les fruits du hêtre ordinaire, mais son tronc, au lieu de s'élever verticalement, est replié sur lui-même dans tous les sens; ses branches sont étalées, contournées à droite et à

gauche, tantôt complétement pliées, tantôt soudées entre elles, comme si un poids énorme s'était abattu sur la tête de l'arbre et l'avait aplati. Ses racines, chose singulière, présentent la même disposition que les branches. Il vit très longtemps, bien qu'il n'atteigne jamais plus de 10 mètres de haut, et M. Pissot, le conservateur du bois de Boulogne, qui a fait venir cet échantillon, prétend avoir vu un de ces arbres qui est désigné dans un titre du XIVe siècle comme ayant servi à cette époque de limite de coupe dans la forêt de Verzy. Quoique âgé de plus de cinq cents ans, il n'a que 2m 50 de tour.

Le bois de Boulogne n'est pas absolument improductif, mais les revenus qu'il fournit sont loin de suffire à son entretien (1). Il possède en effet une administration tout entière, qui ne comprend pas moins de quatre services différens placés tous sous la direction supérieure d'un ingénieur en chef des ponts et chaussées. Ce sont le service des routes et des eaux, celui du jardinage et des plantations d'agrément, celui de l'architecture et celui de la surveillance et de l'entretien du bois. Grâce à cette puissante organisation, les routes sont très régulièrement balayées et arrosées pendant l'été à partir de midi; mais ne pourrait-on pas arriver au même résultat sans un pareil luxe d'employés? On eût compris ce déploiement de la force publique il y a quelque vingt ans, alors que le peuple, livré à ses instincts brutaux, cherchait dans les plaisirs grossiers l'oubli de ses misères; mais aujourd'hui que, grâce à Dieu, il n'en est plus ainsi, aujourd'hui que le peuple sait jouir de la campagne et apprécier ce qu'on a fait pour la lui rendre aimable, ne pourrait-on se relâcher de cette surveillance? On diminuerait ainsi les dépenses considérables dont les plantations de Paris sont l'occasion. L'entretien de ces plantations figurait sur le budget de 1864 de la ville de Paris pour une somme de 2,697,000 fr., pour celle de 2,886,000 fr. sur le budget de 1865, non compris 500,000 fr. portés au budget des dépenses extraordinaires. Les sommes ainsi employées depuis douze ans doivent former un total assez respectable. Aussi comprend-on à quelques égards les objections de ceux qui se placent, pour apprécier les dépenses qu'entraînent les embellissemens de Paris, au point de vue de l'intérêt général. Un député de l'opposition, dans l'une des dernières séances du corps législatif, a fait observer avec raison que pour estimer ce qu'a coûté la transformation de Paris, il faut faire entrer en ligne de compte, non-seulement les dépenses ordonnées par la ville ou le gouvernement, mais encore celles qui ont été faites par les particuliers, et qui, comme les premières, ont été prélevées sur le capital disponible du pays et enlevées par conséquent à la production nationale. Il en a évalué le chiffre à 6 milliards. Cette somme a servi à payer la main-d'œuvre et les matériaux employés à

(1) Ces revenus ne consistent pas dans la vente des bois, car on n'exploite que les arbres morts, qui suffisent à peine au chauffage des employés, mais dans les locations et concessions diverses : cafés et restaurans, hippodrome, glacière, chaises, barques, etc.

la transformation de la capitale. Pour bien se rendre compte de l'emploi de cette dépense, il suffit de se rappeler ce qu'était Paris en 1852 et de voir ce qu'il est aujourd'hui; c'est le résultat de cette comparaison qui a coûté 6 milliards. En avons-nous pour notre argent? Voilà toute la question. Autrement dit, le Paris actuel est-il tellement supérieur au Paris de 1852 que l'on puisse estimer à 6 milliards cette supériorité? Il semble que la chose n'est point tellement évidente qu'on ne soit excusable d'avoir quelques doutes à cet égard. Il s'en faut de beaucoup que cette dépense ait été improductive, et il ne viendra à l'idée de personne de prétendre que la création des halles, la construction d'égouts et de fontaines, l'élargissement de certaines rues, l'assainissement de certains quartiers, n'étaient pas des travaux d'une utilité incontestable; mais il n'est pas également bien prouvé que les capitaux consacrés à des monumens de luxe, à des constructions nouvelles dans des quartiers perdus, n'eussent pas été, avec plus d'avantage pour le pays, dirigés vers des entreprises industrielles et commerciales. Avec 3 milliards, on eût pu sans nul doute exécuter à Paris les travaux les plus indispensables; si l'on s'en était contenté, il serait resté entre les mains du public 3 autres milliards avec lesquels on eût pu construire 10,000 kilomètres de chemins de fer par exemple, ou alimenter des milliers d'établissemens industriels.

Faut-il ajouter que ces dépenses sont une des causes les plus sérieuses de la cherté excessive de tous les objets nécessaires à la vie, qui s'est produite dans ces derniers temps? Qui ne voit en effet qu'en haussant d'une manière factice le prix des salaires et qu'en absorbant une partie des capitaux disponibles, elles accroissent les frais de production et aboutissent nécessairement à une élévation des prix? Je sais bien qu'on n'est point à court de raisons pour justifier toutes ces entreprises. Ainsi l'on prétend que, la circulation de Paris s'accroissant sans cesse, il faut bien ouvrir des voies nouvelles et élargir les anciennes, devenues trop étroites. C'est parfaitement vrai, mais on oublie d'ajouter que ce sont précisément ces travaux exagérés qui ont accru la population parisienne dans une aussi grande proportion par suite de l'élévation artificielle des salaires qu'ils ont produite. On prétend encore que ces travaux ont été un véritable bienfait, puisqu'ils ont nourri de nombreux ouvriers, alimenté des industries diverses et accru par conséquent la prospérité générale. Je ne dis pas non, mais appliquez, je vous prie, le même raisonnement aux 10,000 kilomètres de chemins de fer dont nous parlions tout à l'heure. Est-ce qu'eux aussi n'auraient pas occupé des ouvriers et alimenté des industries? Quant à la prospérité générale, il est permis de croire qu'elle n'eût pas perdu au change. C'est du moins ce qu'on a pensé en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, où les principales villes ne se transforment que peu à peu, suivant les ressources disponibles du moment, mais où l'étendue des voies ferrées est, par rapport à la population, bien

supérieure à ce qu'elle est chez nous. Qu'on ne s'y trompe pas, nous obéissons à un penchant fatal qui nous mènerait à confondre le faste et la grandeur, à dépenser en monumens inutiles les ressources qui seraient plus utilement consacrées au développement industriel du pays. Espérons que sur cette pente dangereuse nous saurons nous arrêter à temps, et que nos administrateurs finiront par comprendre que les monumens les plus stables, ceux qui durent éternellement dans la mémoire des hommes, ne sont pas les monumens de pierre, mais les bonnes lois, et qu'elles seules transmettent à travers les âges les noms bénis de ceux qui les ont faites.

J. CLAVÉ.

REVUE DRAMATIQUE.

LE SECOND MOUVEMENT. — LES VIEUX GARÇONS.

La comédie bourgeoise sous une de ses formes les plus aimables, celle qui s'efforce de concilier la peinture réaliste avec le noble langage de la poésie, vient d'obtenir un nouveau succès avec *le Second Mouvement* de M. Pailleron. L'auteur du *Mur mitoyen* et du *Dernier quartier* apporte à ce genre, d'une si difficile acclimatation sur la scène, l'appoint de certains procédés satiriques à la fois très vifs et très précis, et si jamais le vers pouvait être, de l'aveu des muses, le langage naturel des avocats et des hommes d'affaires, la plume svelte de M. Pailleron aurait presque naturalisé cet aubain de haut lignage parmi le monde prosaïque du négoce et de la chicane. Sans insister sur ce point, voyons quelle idée préside au *Second Mouvement*.

Ce n'est pas seulement dans son être physique que le cœur de l'homme est soumis à un mouvement double et alternatif de dilatation et de contraction; il a aussi ses systoles morales, qui sont l'essor, le jet en avant de tous nos instincts de générosité, de reconnaissance et de sympathie. Ce flot nourrissant qui se précipite au premier moment apporte et verse avec lui les bienfaits et les dévouemens, la fécondité et la vie; mais ce n'est là qu'une ondée. Bientôt la valvule du cœur se referme et arrête l'écoulement de la source pure; c'est le retour des pensées étroites et égoïstes, c'est le repentir du bien accompli à la légère et comme le remords de la vertu irréfléchie qui jure qu'on ne l'y prendra plus, et qui rallie du dehors, pour les refouler au fond de l'âme, les premières effluves de bonté et d'abnégation. Tel est le cas des époux Renaud, fabricans de draps en la ville normande de Louviers. Ils ont recueilli chez eux avec la plus large hospitalité la fille de leur bienfaiteur, le chimiste Valin. Ils ont

fait plus : ils se sont engagés à payer les dettes du père de Jenny, et, pour ménager la fierté de l'orpheline, ils ont couvert d'une ruse délicate l'expansion de leur gratitude. — Vous êtes riche, Jenny, nous gardons le dépôt de votre héritage ! Demandez, agissez ici à votre caprice : âmes et choses, tout est à vous sans réserve. — Mais ce fardeau de la reconnaissance, qui paraît d'abord léger aux Renaud, ne tarde pas à peser lourdement sur leurs épaules. Le second mouvement s'opère dans leur cœur. A l'acheteur des créances Valin, ils n'offrent plus qu'un dividende dérisoire, et quand leur fils Henri, séduit par la noblesse d'âme et les grâces modestes de Jenny, refuse d'épouser l'héritière Boutin, alors les actions de grâces si bruyantes se changent en malédictions contre le bienfaiteur défunt et sa fille. Tout à l'heure, quand le caissier des Renaud aura pris la fuite et que leur ruine, leur faillite sera imminente, ces âmes sans consistance reviendront aux instincts généreux et à leur tendresse pour Jenny : l'orpheline alors reprendra aux yeux de Mme Renaud ces ailes d'ange que lui ôtent et lui rendent alternativement les accès de bonté ou de rigueur de la capricieuse belle-mère. Ce n'est pas tout; dans une heure d'épanchement subit, Jenny se verra fiancée à celui qu'elle aime, à Henri. La comédie finit-elle ainsi? Non, le point noir reparaît bientôt à l'horizon : Boutin, l'homme d'affaires, est venu proposer au drapier un marché honteux et ridicule au moyen duquel celui-ci pourra éviter la ruine; il n'en faut pas tant pour retourner encore une fois l'âme et les intentions de ce couple faible et intéressé. M. Renaud, il est vrai, ému de pitié par la douleur des deux enfans, interpose enfin son autorité, et se résigne à une faillite qui assure le bonheur d'Henri et de la jeune fille; mais qui sait à quel va-et-vient de sentimens ce cœur était encore réservé, si le retour inattendu du caissier prévaricateur et repentant ne venait rendre soudain le devoir aimable et la joie facile, même à l'intraitable belle-mère?

La série de ces fluctuations, cette houle de passions et de désirs est rendue par M. Pailleron avec des saillies très heureuses et des nuances finement colorées, qu'ont su saisir à merveille deux artistes intelligens, Mme Ramelli, qui vient d'être appelée à jouer désormais sur la scène de la Comédie-Française, et Romanville; mais le passage du premier mouvement au second est visiblement un peu brusque, et il y a péril que la thèse ici ne montre l'oreille. Les honteux sentimens qui prennent naissance dans le secret de l'âme, « cette arrière-boutique » dont parle Montaigne, ne font pas si vite irruption au dehors et sont soumis à une sorte de gestation qui en accroît précisément la portée funeste. La scène, je le sais, se prête mal à l'analyse méthodiquement prolongée des passions et des caractères; s'ensuit-il que la vieille devise : *ad eventum festina,* autorise le poète dramatique à faire bon marché des transitions? Les Renaud se sont d'ailleurs avancés bien loin tout d'abord; s'ils ne jouaient qu'une partie, les pentes douces seraient inutiles à leur retour, et l'auteur pourrait couper à pic les faces diverses

de leur rôle; mais on ne saurait mettre en doute la sincérité de leur premier désintéressement : c'est bien l'âme qui distille tour à tour la haine et l'amour par ces bouches prêtes, selon l'occasion, à souffler le froid et le chaud. Mme Renaud, la femme de tête et de ménage, qui traîne son mari à la remorque, et qui, après réflexion, se décide à faire son devoir avec l'ordre qu'un comptable met à tenir ses livres, est franche, malgré sa gloriole et ses vaines parades, toutes les fois qu'elle repousse ou attire l'orpheline; ce n'est qu'un cœur indécis, sans solidité, au fond ni bon ni mauvais. En dépit des coups de théâtre ingénieux et inattendus, il reste donc ici des vides à combler, et sous ce rapport cette comédie, si ample de forme, remplie de détails charmans, où l'âme jaillit et pétille en de si vives et si lumineuses étincelles, ressemble assez bien à un riche vêtement dont la trame serait peu serrée. Néanmoins, si l'ensemble laisse à désirer plus de cohésion, bien des parties prises séparément accusent un grand fini de travail. Voici par exemple des figures logiques, aux fermes arêtes, sculptées tout en cœur de chêne : c'est Boutin, l'homme avisé et calculateur, le chiffre vivant de la comédie, pour qui « les affaires sont les affaires, » et que Thiron représente avec tant d'aisance et de naturel. C'est Jenny, la douce et triste jeune fille, dont Mlle Mosé rend si bien les fiertés simples et mélancoliques, et qui, après s'être révoltée avec dignité contre l'aumône, revient, le pardon aux lèvres, mêler ses pleurs aux larmes de ceux qui l'ont insultée. La scène où l'orpheline, après avoir enjoint aux Renaud de payer intégralement les dettes de son père, apprend que l'argent dont elle a cru faire un si noble usage sort de la bourse du drapier et grève la charité de cette famille qui l'a recueillie, est conduite jusqu'au bout avec une chaleur, une verve et une habileté peu communes; c'est sans contredit la plus belle de la comédie. En somme, malgré quelques invraisemblances dans la conception et de la brusquerie dans la succession des contrastes, la pièce mérite les applaudissemens qu'elle a obtenus à l'Odéon. Le vers incisif de l'auteur pénètre au vif des sentimens et des situations, et le dialogue ne s'attarde pas en ces tirades longues et déclamatoires qui sont l'écueil ordinaire du genre. Ici encore, comme dans ses pièces précédentes, M. Pailleron s'est plu à rappeler, par des redites d'un heureux à-propos, les formules où chaque personnage résume en quelque façon toute son âme et toute sa pensée, et qui sont comme les points culminans des diverses phases du développement dramatique. C'est un procédé ingénieux dont il ne faut pas toutefois abuser, car une plume moins habile que celle de M. Pailleron courrait risque de s'y enferrer. — Avant de quitter la scène de l'Odéon, ajoutons que *le Second mouvement* y est encadré entre deux petites pièces nouvelles qui ne laissent pas que d'offrir un contraste. L'une, *l'Oncle Sommerville*, de M. Ernest de Calonne, est une bluette aisée et sans prétention, écrite par une main soigneuse des plus petits détails de forme; il n'y règne pas cette verve hardie, pétillante et quelquefois un peu brutale de manières, à laquelle

les allures du théâtre contemporain nous ont habitués. La donnée simple, trop simple peut-être, provoque seulement le sourire discret et tranquille, et se déroule sans bruit à travers des péripéties assez innocentes. Tout autre est le caractère d'une pièce de MM. Nus et Bravard, *Lisez Balzac*. D'intrigue, point: ce n'est qu'un dialogue, une suite de conversations, qu'épice de gros sel un esprit hardiment grivois. En acceptant ce vaudeville rabelaisien, qui excite le rire au même titre que le font après boire les mots gaillards, l'Odéon a visiblement empiété sur le répertoire du Palais-Royal.

Au Gymnase, M. Victorien Sardou vient de donner sous ce titre, *les Vieux Garçons,* une de ces pièces d'un genre mixte et mal défini dont le public de nos jours paraît si friand. En écrivant *Don Quichotte,* M. Sardou avait fait un fâcheux écart : de ces peintures réalistes, quelquefois outrées ou mesquines, mais qui reproduisaient certains types et certains travers de ce temps-ci, il était tombé brusquement dans une sorte de parodie froide et confuse d'un chef-d'œuvre. *Les Vieux Garçons* le ramènent dans sa première voie. Revient-il de son excursion capricieuse riche de nouvelles ressources et guidé par un goût plus sûr? Les applaudissemens enthousiastes de la première soirée signifient-ils qu'il rentre au bercail dru et nourri d'un lait plus pur? Non, le voici seulement avec sa même verve mutine, osée et intempérante; le voici, selon sa coutume, prenant le public par ses côtés faibles, à la façon des enfans gâtés. De l'air cavalier dont il se présente sur la scène, il semble dire au spectateur : Ami, je vous ai tâté plus d'une fois; maintenant je vous connais et je vous manie à ma guise; vos routines littéraires, vos petits entraînemens et vos petites passions du moment, tout cela est devenu mon critérium. — Et le spectateur d'applaudir et de continuer ses cajoleries au dramaturge si avisé. Sans avoir égard à une entente si cordiale, examinons quel jugement il convient de porter sur *les Vieux Garçons.*

L'idée sur laquelle repose cette comédie, c'est que le célibataire est au ménage du mari ce qu'est le loup à la bergerie. La grande, l'unique affaire du vieux garçon, du « galant chauve, » c'est de chasser sans port d'armes sur les terres d'autrui et de réchauffer sa solitude au foyer du voisin. Il y a certes dans cette donnée, qui n'est pas nouvelle au théâtre, un germe fécond de comédie. Pourquoi M. Sardou ne l'a-t-il pas creusée franchement au lieu de se mouvoir autour et aux environs? Fidèle à son procédé d'effleurement, il ne nous montre le type comique qu'à la surface, de sorte que le rire et l'émotion naissent moins du développement de ce type lui-même que des élémens secondaires combinés à côté pour l'effet scénique. Où est l'intrigue dans *les Vieux Garçons?* Où et comment s'engage la bataille des cœurs et des personnages? Qu'est-ce que cette scène énigmatique du premier acte, où les maris, on ne sait pourquoi, — et de toute la pièce on ne le saura, — battent en retraite devant l'ennemi, c'est-à-dire devant

les célibataires? Il n'y a là qu'un jeu de scène, un épisode, comme l'apparition de la petite pêcheuse d'écrevisses, destinée par la suite à plus haute fortune, grâce au caprice d'un des vieux garçons, et qui, en attendant les fins soupers et son renom de *diva*, chante pour un verre de vin pur le plus drôle des refrains agrestes. Qu'est-ce aussi que cette histoire usée et rebattue d'un fils naturel reconnu à la fin par son père? Cela réussit toujours au théâtre, quand un acteur comme Lafont a l'art de faire ressortir le pathétique de la situation; mais il est permis de trouver ici que la fiction purement théâtrale s'étend aux dépens de la peinture psychologique et de l'étude du type social. Ce père sur le point de se battre en duel avec son fils, qui l'accuse d'avoir séduit et déshonoré sa fiancée, rappelle de près Montjoye, le viveur taré, perçant d'un coup d'épée le fiancé de sa fille; mais combien, dans la pièce de M. Octave Feuillet, cette péripétie dramatique est mieux amenée et plus naturelle! Quant à la conduite des maris sur la défensive, elle est parfois d'une puérilité tout à fait propre à les mettre à mal, n'était l'insigne maladresse ou l'incurie des vieux garçons, et il faut avouer qu'à part Mortemer l'infatigable, qui passe sans désemparer de la femme mariée à la jeune fille sortie la veille du couvent, les vieux garçons de M. Sardou ne se font guère honneur dans le métier que leur assigne l'auteur.

La figure la plus logique et la mieux rendue de cette comédie, c'est la jeune fille innocente, dont les accès de curiosité et les élans de tendresse naïve passent comme un souffle pur et rafraîchissant sur cet amas d'épisodes et de détails parfois obscènes ou hasardeux, et reposent de la niaiserie un peu fade de ces femmes mariées qui sont le point de mire des célibataires à l'affût. Ce personnage de jeune fille, interprété par Mlle Delaporte avec une grâce et une délicatesse infinies de nuances, sauve heureusement la pièce malgré les hors-d'œuvre et les longueurs qui l'entravent. Chose étrange, il y a dans presque toutes les comédies de M. Sardou, comme dans celles de M. Barrière, mais à un moindre degré, je crois, un filet de fraîcheur fugitive qui jaillit dans deux ou trois scènes, par exemple la scène du piano dans *les Vieux Garçons*, puis disparaît comme tari. Si l'auteur poursuivait moins au théâtre les succès faciles et multipliés, peut-être eût-il pu tirer, avec de l'étude et de la patience, des effets heureux et solides de cette aptitude à peine accusée de son talent: mais dans *les Vieux Garçons*, comme dans ses autres comédies, il est évident qu'il a plus compté, pour obtenir les suffrages du parterre, sur les pétillemens de son esprit, sur les excès les plus insensés de son audace, tant éprouvée en fait de dialogue et de situation, que sur les notes vraies ou les cris de l'âme. Ces notes justes et ces cris émus, M. Sardou les rencontre pourtant en plus d'un endroit. S'il n'a point cet esprit de suite et cette puissance ouvrière qui bâtit solidement une œuvre dramatique et conduit à travers cinq actes une intrigue nouée d'une main sûre ou un caractère logiquement conçu,

si ses pièces, en un mot, ne sont pas des pièces, mais une série de scènes, d'épisodes ajustés les uns au bout des autres, M. Sardou est du moins l'homme des éclairs furtifs et des riantes échappées de vue dramatique. Il a comme une provision de jolis diamans qu'il incruste dans telle pierre commune qui autrement serait sans valeur. La lassitude menace-t-elle de s'emparer de vous et le froid de gagner votre esprit, il vous ouvre bien vite un jour sur un horizon coloré de soleil ou de verdure, puis aussitôt referme la fenêtre. Vous en voulez à la main brutale qui vous dérobe ainsi le spectacle de cet azur et de cette fraîcheur; mais vous en avez assez entrevu pour que le rayon tombé dans votre âme y laisse courir une lumière.

On s'explique donc le succès qu'obtiennent à la scène les comédies de M. Sardou. Son talent n'est pas de ceux qui font brèche et emportent les âmes d'assaut : ces conquêtes de haute lutte sont le privilége des esprits absolus et originaux qui ne procèdent que d'eux-mêmes. M. Sardou, lui, se glisse en vous par mille ouvertures imperceptibles, et il vous pénètre à la longue et à votre insu. Pour peu que vous n'y songiez, vous serez tout à l'heure imprégné de ce talent leste et fluide; couvrez-vous donc de votre jugement comme d'un bouclier, tenez éveillé en vous ce sens exquis et délicat qui recherche l'art et l'apprécie, car l'esprit de M. Sardou fait un siége en règle de vos facultés, et en résumé, avec sa verve intarissable, sa parfaite entente du détail, il possède plus que personne le don d'amuser ce public vague et sans préférences littéraires, dont l'oreille et l'âme s'emplissent volontiers d'un cliquetis de mots et de péripéties purement scéniques.

Qui sait si cette puissance d'un ordre secondaire n'eût pas pu devenir en M. Sardou la véritable force comique dans toute l'acception du mot? Mais l'auteur, amorcé par un succès trop rapide, s'est maintenu volontairement dans de certaines sphères dramatiques, en ajournant l'effort pénible qui l'eût fait monter vers les hautes régions. Pourrait-il désormais prendre son essor à sa volonté? Le souci de l'art ainsi différé, n'est-ce pas la cognée mise à la racine de ses plus belles facultés? Que si nous sommes dans l'erreur, c'est à M. Sardou de montrer, en s'attaquant définitivement à une œuvre d'art, que ce long sacrifice de sa plume, cette imprudente inféodation de sa verve trop complaisante aux petits goûts passagers du jour, n'a pas étouffé ses meilleures aptitudes natives ni corrompu sans remède les plus saines énergies de son tempérament dramatique. JULES GOURDAULT.

V. DE MARS.

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XXVI.

LE SUD DU PAYS DE GALLES ET L'INDUSTRIE DU FER.

CARMARTHEN, LES EISTEDDFODAU ET LES IRON-WORKS DE MERTHYR TYDVIL.

La richesse de nos voisins consiste principalement en métaux, mais plus que tous les autres le fer marque leur industrie d'un cachet de grandeur et de prospérité. On a calculé que les deux tiers du fer produit dans le monde entier sortaient des mines du royaume-uni. A voir un pareil théâtre de travaux, qui ne croirait que nos voisins ont cultivé depuis longtemps avec énergie cette branche importante de l'industrie métallurgique? Il s'en faut pourtant de beaucoup qu'il en soit ainsi : lors de la fameuse expédition de *l'Armada*, les conseillers de Philippe II comptaient particulièrement pour le succès sur l'excellence du fer espagnol comparé au fer anglais. Pendant des siècles, la Grande-Bretagne fut tributaire de l'Espagne, de l'Allemagne et plus tard de la Suède pour la provision annuelle de ce métal. Le fait a lieu d'étonner, mais ne porte-t-il pas aussi en lui-même un enseignement? Les grandes industries ne naissent point avec les nations; elles *deviennent*, elles se développent, et ajoutent ainsi de nouveaux organes à la lente formation des sociétés.

Les Anglais ont pendant des siècles ignoré leurs richesses ou ne les ont exploitées qu'avec négligence. Que leur a-t-il donc manqué pour qu'il en fût tout autrement? Le combustible. On a commencé par fondre le fer avec du charbon de bois. Il fallait alors que l'usine s'élevât dans le voisinage d'une forêt, et encore les arbres de cette forêt elle-même ne tardaient point à disparaître. C'est ainsi que dans le Kent, le Surrey et l'Essex, — autant de comtés qui étaient à l'origine le centre de l'industrie du fer, — la hache fit le vide pendant des siècles parmi les hautes futaies. Si l'Angleterre est aujourd'hui un pays très peu boisé, ce fait s'explique en grande partie par la consommation formidable des anciennes forges. Une telle destruction des forêts ne tarda guère à exciter les alarmes du gouvernement. Au XVIe siècle, les voraces travaux de fer, *voracious iron-works*, — ainsi que les appelle un auteur du temps, — étaient déjà désignés comme une calamité publique. La population avait besoin de bois pour se chauffer, l'état avait besoin de grands arbres pour sa marine, et les fonderies menaçaient de tarir dans les deux cas les sources de l'approvisionnement britannique. Aussi Élisabeth, dans la première année de son règne, promulgua-t-elle un édit défendant d'abattre les chênes, les frênes et les hêtres d'une certaine grosseur sur un rayon de quatorze milles autour de la mer ou sur le bord des rivières importantes. Cette restriction, qui fut suivie de lois encore plus rigoureuses, porta un coup mortel aux maîtres de forges. Plusieurs d'entre eux furent contraints d'éteindre leurs fourneaux et de dessécher l'étang de leur usine, qui se couvrit bientôt de saules et de houblons. L'industrie anglaise du fer était donc frappée dans sa racine, si le génie humain ne fût venu à son secours et n'eût dérobé à la nature d'autres moyens pour dompter le minerai. Au moment où le bois commençait à disparaître, le charbon de terre vint le remplacer.

Cette substitution du combustible minéral au charbon de bois fut pourtant une œuvre lente et laborieuse. Un Allemand, nommé Simon Sturtevant, s'engagea le premier dans la voie du progrès; la théorie était excellente, mais la pratique ne répondit point à son attente, et il succomba. Après d'autres essais infructueux, un Anglais, Dud Dudley, fils naturel de lord Dudley, fut envoyé en 1619, au sortir du collége, dans le Worcestershire pour y surveiller une usine appartenant à son père, et consistant en une fournaise et deux forges chauffées au charbon de bois. Là, comme sur d'autres points de la Grande-Bretagne, des forêts entières avaient fondu en se tordant dans le brasier; le bois commençait donc à devenir rare, tandis que le charbon de terre abondait pour ainsi dire jusque sous la bouche des fourneaux. C'est alors que Dud Dudley conçut l'idée d'utiliser

ce dernier combustible. Après diverses expériences, il parvint à traiter le fer par l'intervention de la houille : ce fer, il nous l'apprend lui-même, était de bonne qualité; mais la quantité ne s'élevait pas à plus de trois tonnes par semaine. Cependant la tentative donnait déjà des profits, et Dud écrivit à son père pour lui annoncer à quel point il avait réussi. Lord Dudley obtint du roi pour trente et un ans, et en son nom, un brevet d'invention qui porte la date de 1620. Touchait-on enfin à la grande révolution métallurgique, source de si prodigieuses conquêtes industrielles pour l'Angleterre? Il serait bien permis de le croire, mais par malheur il n'en fut point ainsi. L'année suivante, une désastreuse inondation ruinait les propriétaires de l'usine et emportait avec elle les germes du succès. Cette découverte, il faut le dire, n'avait d'ailleurs été appréciée ni par les maîtres de forges ni par les ouvriers. Dud Dudley mourut sans avoir légué son secret à personne, et après lui le bois continua d'alimenter les fournaises. Le mal, c'est-à-dire la destruction des anciennes forêts, s'aggravait donc de jour en jour, et pourtant le remède était trouvé.

C'est à Abraham Darby, un quaker, qu'il était réservé d'introduire de nouveaux progrès dans l'industrie du fer telle qu'elle se pratiquait alors de l'autre côté du détroit. De son temps, les principaux ustensiles de cuisine pour les classes pauvres se coulaient en fonte, et encore les meilleurs étaient-ils importés de Hollande. Il résolut de se rendre dans ce dernier pays et de voir par lui-même comment il se faisait que les poteries de fer hollandaises étaient si bonnes, tandis que celles de la Grande-Bretagne étaient si mauvaises. Après avoir étudié sur les lieux et avoir reconnu que la différence tenait surtout à la nature des moules, il revint en Angleterre, où il appliqua avec beaucoup de succès le procédé étranger. Il fut d'ailleurs aidé dans ses recherches par un auxiliaire que lui amena le hasard. Un jour de pluie et de neige fondue, un jeune berger du pays de Galles, nommé John Thomas, traversait à la nage une rivière pour ramener dans les étables un troupeau de moutons appartenant à son maître et qui s'était égaré dans les montagnes. Il parvint à réunir les pauvres bêtes, tremblantes et trempées jusqu'aux os sous leur manteau de laine, puis les poussa vers le gué de la rivière, qui était devenue sur ces entrefaites un torrent redoutable. Monté sur le dos d'un bœuf, il fendit les eaux courroucées et ramena tout le troupeau sain et sauf dans la bergerie. Son maître récompensa cet acte de courage en lui donnant quatre moutons. John Thomas vendit leur laine pour s'acheter des habits, puis il vendit les moutons eux-mêmes, afin de se rendre à Bristol et d'y chercher fortune. Comme c'était alors le temps des guerres de Marlbo-

rough, il craignit d'être enrôlé de force par les officiers de la reine Anne, s'il continuait à rester dans la ville sans rien faire. Il entra donc en qualité d'apprenti dans une fonderie de métaux, *Baptist mills*, où se trouvait alors Abraham Darby. Là, il assista aux expériences de ce dernier pour couler des articles de fonte. Un jour que les ouvriers hollandais amenés par Darby en Angleterre n'avaient point été heureux dans leurs efforts, John Thomas dit « qu'il croyait savoir par où l'opération avait manqué. » Il demanda donc à faire lui-même un essai, et passa toute la nuit seul dans l'atelier avec Abraham Darby. Avant le matin, ils avaient réussi à couler un pot de fer qui ne laissait plus rien à désirer. L'apprenti entra dès lors au service d'Abraham Darby et jura de garder le secret. Plus tard, il résista aux offres d'argent qu'on lui fit pour quitter son maître, et se montra même fidèle à la veuve et aux enfans de celui-ci dans leurs mauvais jours. De 1709 à 1828, la famille des Thomas fut attachée aux descendans d'Abraham Darby. Quant à ce dernier, ses associés de *Baptist mills* trouvèrent qu'il avait perdu l'esprit et qu'il prodiguait l'argent à des expériences inutiles. L'acte de *partnership* étant rompu, Darby alla s'établir, accompagné de John Thomas, dans la vallée de Colebrookdale, qui se déroule entre des collines rocheuses à partir d'une gorge assez profonde formée par le Severn. C'était alors un lieu sauvage et pittoresque. Abraham y fit construire une fournaise qui devint le noyau de ces grands travaux de fer visités aujourd'hui par tant de curieux. La paisible vallée s'est changée en un pandémonium de feux visibles à plusieurs milles de distance pendant la nuit.

La lutte entre le charbon de terre et le charbon de bois touchait d'ailleurs à une solution définitive. Ce ne fut pourtant, on a lieu de le croire, qu'après la mort d'Abraham Darby que l'usage de la houille devint général dans les fonderies de fer britanniques. Cette nouvelle méthode fut toute une révolution : le métal qui dormait jusque-là dans les mines, faute d'un combustible propre à le réduire, fut exploité avec une énergie toujours croissante. Il faut en effet ces deux conditions pour obtenir du fer en grande quantité, — du minerai et de la houille, — et c'est parce que l'Angleterre réunit l'une et l'autre qu'elle marche à la tête des nations productrices de métaux. D'après une statistique publiée par M. Robert Hunt, archiviste du *Practical Geology Museum*, la Grande-Bretagne a extrait en 1863 80 millions de tonnes de charbon et 8 millions de tonnes de fer, dont à peu près la moitié a été convertie en fonte, *pig iron* (1).

(1) Ceux qui voudraient connaître plus en détail ce que nos voisins appellent l'histoire du fer consulteront utilement *Percy's Metallurgy of iron* et le dernier ouvrage de M. Smiles, *Industrial Biography*.

Il serait difficile d'embrasser d'un coup d'œil une si vaste industrie, répandue sur vingt-cinq comtés au moins; c'est dans le sud du pays de Galles qu'il faut se placer de préférence pour l'étudier. Les mœurs des anciens Bretons donnent ici au travail industriel un cadre pittoresque, et c'est sur ce cadre même que l'attention doit se porter d'abord.

I.

J'entrai dans la principauté de Galles par un tronçon de chemin de fer connu sous le nom de *Bristol and South Wales Union railway*. Arrivé à un endroit qu'on appelle *New Passage* (nouveau passage), la ligne se trouve brusquement interrompue par les grandes eaux du Severn. Portée sur une forêt de charpentes, la voie ferrée traverse une partie du fleuve ou plutôt de l'estuaire, puis s'arrête comme effrayée devant les vagues de plus en plus profondes et orageuses. Les voyageurs descendent des wagons et s'acheminent par un escalier de bois vers le niveau de cette mer (*Severn sea*), où les attend un bateau à vapeur. En même temps on décharge les bagages, qui, jetés dans une énorme caisse maintenue par des chaînes de fer, ne tardent point à rejoindre les passagers. La machine recommence plusieurs fois son voyage aérien, montant et redescendant tour à tour. Enfin tout est prêt : hommes et femmes, en élégant négligé de touristes, ont pris leur place depuis quelques minutes sur le *steamer*, dont la chaudière bouillonnante semble frémir d'impatience. Les roues s'agitent, battent l'eau, qui se soulève en écumant, et le bateau à vapeur s'éloigne de la jetée. C'est alors que chacun peut embrasser du regard la grossière, mais audacieuse construction sur laquelle on vient de franchir en chemin de fer une partie du Severn. La lame se heurte et se brise entre les pilotis chargés à la base d'une mousse verdâtre et solidement plantés dans le lit du fleuve. A certains jours de l'année, les hautes marées accourent avec furie par l'embouchure du Severn, tout à coup trop étroite, et forment une colonne d'eau qui s'écroule sur cet ouvrage de bois sans l'ébranler. Le passage, quoique ne durant guère plus de vingt minutes, suffit à donner une idée de la largeur du noble fleuve, — trois ou quatre milles environ. On arrive ainsi de l'autre côté du Severn à une seconde jetée située non en face de la première, mais plus en aval, car il aurait sans doute été trop dur de couper l'eau en droite ligne. Allant de l'une à l'autre, le *steamer* sert de trait d'union entre les deux extrémités d'un pont ouvert par le milieu. On dirait deux bras trop courts tendus à la surface du détroit et qui se lancent comme une pierre le

bateau chargé de voyageurs. A distance se montre sur la rive qu'on vient de quitter un mur de rochers à pic connus sous le nom d'*Aust Cliffs* et marquant un point de repère pour les vaisseaux qui s'engagent du canal de Bristol dans l'estuaire du Severn. A peine le bateau à vapeur a-t-il touché la seconde jetée, également appuyée sur de massives charpentes, que les voyageurs remontent en wagon : une locomotive toute fraîche les attend sur le chemin de fer, ainsi que faisaient jadis les chevaux de relais sur les grandes routes.

La contrée qui s'étend au-delà du Severn appartenait autrefois à la principauté de Galles : elle en a été depuis longtemps détachée; mais on peut dire que le paysage qui la caractérise n'est déjà plus anglais. Nous entrons ici dans le domaine des touristes. Que viennent-ils chercher de l'autre côté du fleuve? D'abord le sud du pays de Galles est la terre des ruines. Sur la limite où les deux races ennemies, les Saxons et les Bretons, se sont si souvent rencontrées les armes à la main, s'élevaient des forteresses aujourd'hui démantelées, telles que les châteaux de Chepstow, de Raglan et de Cardiff. Ces anciennes citadelles gardent jusque dans la caducité un air de grandeur et de fierté menaçantes. Et pourtant la nature a triomphé en quelque sorte de ces sombres édifices témoins de tant de siéges, de batailles et de dissensions civiles. Le lierre, non plus humble et rampant, mais ayant acquis les proportions de véritables arbres, enlace de ses bras robustes les plus hautes tourelles. La voix du coq retentit dans les cours où sonnait le clairon, et de grands bœufs nonchalamment couchés près de la vieille poterne normande occupent la place des anciennes sentinelles qui gardaient l'entrée du château. Les édifices religieux ont subi le même sort; la célèbre abbaye de Tintern (1) a été saisie en quelque sorte dans sa vieillesse par les forces toujours jeunes d'une végétation envahissante qui lui ont donné comme une seconde vie. Les herbes, la mousse, les arbustes, les fleurs sauvages semblent avoir pris à cœur de remplir les vides de l'architecture; des plantes grimpantes balancées par le vent pendent le long des belles fenêtres aux fines nervures de pierre et les consolent des vitraux détruits. Au moment où je visitai cette vieille église monastique, un sorbier chargé de fruits rouges comme des grains de corail étalait joyeusement ses branches sur une partie de l'aile gauche, depuis longtemps écroulée; la voûte du ciel servait de toit à l'édifice, entièrement découvert, et une bande d'oiseaux chantaient vêpres dans les arceaux délabrés,

(1) Cette abbaye fut fondée en 1131 par Walter-Fitz-Richard de Clare pour des moines de l'ordre de Citeaux. Les voyageurs trouvent dans le gardien de ce curieux édifice un guide intelligent et éclairé. Pour lui, ce n'est point une ruine, c'est un ami.

qui avaient du moins conservé la beauté des lignes. De tels monumens, vaincus par le temps et la nature, éveillent d'ailleurs plus d'une grave réflexion. Sur une terre où le catholicisme s'est évanoui, ces anciennes églises sont en quelque sorte les sépulcres d'une religion. Une foule protestante, — des touristes, des Anglaises une ombrelle à la main, — se promène jusque dans le sanctuaire, qui n'excite plus aujourd'hui que la piété des ruines. Le sud du pays de Galles réalise en outre l'idéal de ce que nos voisins appellent un paysage romantique. On n'y trouve pas, comme dans le nord de la principauté, de hautes montagnes au front couronné de nuages; mais on y rencontre des chaînes de collines, les unes boisées, les autres nues, des cultures variées et de belles rivières. La Wye par exemple coule encaissée entre des murs de falaises, ou bien, se recourbant sur elle-même comme une couleuvre, enveloppe de ses plis des prairies basses dont elle forme autant de vertes péninsules.

Il faut pourtant aller jusqu'à Carmarthen (245 milles de Londres), si l'on tient à découvrir ce que les Anglais appellent le caractère welshe (1). Cette ville, très ancienne, se répand un peu au hasard sur le bord nord-ouest de la rivière Toway, que traverse un vieux pont de pierre en dos d'âne, aux arches massives, protégées par des contre-forts. La rive se relève subitement, et il faut gravir une pente ardue et traverser des ruelles aussi étroites qu'escarpées avant de pénétrer de ce côté-là dans l'intérieur de la capitale du Carmarthenshire. Chemin faisant, on rencontre les débris d'un ancien château qui, s'il faut en croire la tradition et l'apparence sinistre d'une ou deux tours, a défié jadis plus d'un siége. Aujourd'hui tombé en décrépitude, envahi et pressé par de pauvres masures, il m'a paru servir à d'assez vils usages. Dans la grande rue s'élèvent trois monumens consacrés à la gloire militaire : une statue en bronze du général William Nott, un obélisque érigé à la mémoire de sir Thomas Picton, qui fut tué à Waterloo, et un autre portant les noms des officiers gallois qui périrent durant la guerre de Crimée. A la vue de ces témoignages d'admiration pour le courage héroïque, on pourrait se croire dans une place de guerre. Il n'en est rien pourtant : Carmarthen est au contraire une ville paci-

(1) Ce nom de Welshes a été donné par les Anglo-Saxons aux habitans du pays de Galles. Quant à ces derniers, ils s'appelaient eux-mêmes *Cymri*, qui veut dire *primitifs*. A les entendre, leur langage, qu'ils désignent sous le nom de *cymraeg*, est le plus ancien qui ait été parlé dans les îles de la Grande-Bretagne. Il ne faut d'ailleurs point accorder une foi aveugle à ces traditions : toutes les tribus celtiques avaient la prétention de se croire autochtones. Aussi certains ethnologistes prétendent que les anciens habitans étaient au contraire une colonie de Belges établis dans le pays de Galles quelques siècles avant l'arrivée de César.

fique et agricole. Quoique à peu de distance des *iron-works*, elle ne s'aperçoit guère du voisinage des mines que par le bon marché du fer converti en instrumens aratoires. Ce qui frappe tout d'abord, c'est le costume des femmes de la campagne. Ce costume consiste en un jupon rouge surmonté d'un casaquin de laine bleue, ouvert et flottant, maintenu seulement autour de la taille par le cordon du tablier. Un chapeau d'homme en feutre noir, ressemblant, pour la forme, à ces tuyaux d'argile qu'on pose en Angleterre sur les cheminées, *chimney pots*, recouvre un bonnet blanc comme la neige qui entoure la chevelure et se noue sous le menton. C'est surtout le samedi, jour de marché, que je pus observer à loisir ce vêtement bizarre. Le marché, qui se compose de deux cours quadrangulaires, l'une réservée pour les provisions de toute espèce, l'autre servant de porcherie, est un beau bâtiment neuf, avec des hangars et des magasins. Les fermières des environs arrivaient avec des corbeilles remplies de fruits, de légumes, d'œufs et de volailles. L'une d'entre elles, pimpante et jolie, conduisait elle-même une élégante voiture du pays, entièrement découverte et traînée par un poney welshe à l'œil plein de feu. Elle paraissait fière de porter le costume national, et comme si c'était un privilége de la jeunesse d'embellir tout autour d'elle, le chapeau de feutre n'avait point du tout mauvais air sur sa tête.

Ce qui rachète en général l'excentricité du vêtement chez les riches paysannes galloises est une propreté délicate. Et pourtant le vieux costume tend chaque jour à disparaître : à Newport, à Cardiff, on ne le rencontre presque plus. Une jeune fille restée fidèle à la mode de ses ancêtres est accueillie dans les rues avec un sourire moqueur. Les grand'mères en gémissent : avec le costume qui s'en va se perdent aussi, suivant elles, les derniers lambeaux de la nationalité bretonne. Il n'y a plus guère que les campagnes où la force de l'usage se fasse encore respecter. Là, les femmes tiennent tant au chapeau qu'elles le portent jusque dans la maison. Je me souviens d'avoir vu dans un humble *cottage* trois vieilles paysannes qui prenaient le thé autour d'une petite table ronde, et qu'à leur coiffure j'avais prises d'abord pour trois hommes. Cette coiffure singulière a pourtant sa raison d'être : elle convient au climat. Dans un pays fort exposé aux injures des élémens, le chapeau de feutre à forme haute et à larges bords ne protége pas seulement la figure, il défend la tête et le bonnet blanc contre les pluies qui tombent durant une grande partie de l'année.

Le costume des paysannes welshes étonne à première vue; leurs mœurs ne présentent-elles point aussi quelques singularités? Les jeunes gens et les jeunes filles ont une manière assez étrange de se

faire la cour. C'est généralement à une foire ou à quelque fête champêtre qu'on se rencontre. L'aspirant guette le moment d'engager une conversation particulière avec l'objet de son choix, l'aborde et lui offre galamment de la bière, quelquefois même du vin avec des gâteaux. Si pourtant il est d'un naturel timide et que le cœur lui manque à force de battre, il charge un de ses amis de rompre la glace. Cette seconde tactique, il faut le dire, est rarement couronnée de succès. Un ancien poète breton a dit : « La meilleure robe de la vierge est la modestie; mais la hardiesse sied à un jeune homme. » Les paysannes welshes sont de l'avis du barde; cette demande par procuration est le plus souvent accueillie avec un sourire froid et moqueur, semblable, dit un proverbe gallois, « au ricanement de l'eau sous la neige. » Le cœur des belles favorise les audacieux; celui qui assaisonne sa déclaration d'un grain d'esprit, qui a confiance en lui-même, est presque toujours le préféré. La jeune fille consentira peut-être à le recevoir dans la nuit du samedi. Le jour et l'heure du rendez-vous étant fixés, ni la distance, ni l'épaisseur des ténèbres, ni l'inclémence des élémens ne doivent décourager l'ardeur de l'heureux Léandre. Une fois arrivé, il se cache dans les bâtimens extérieurs de la ferme jusqu'à ce que toute la famille soit couchée. Seule, *elle* sait qu'il est là et attend sa visite. L'amant se glisse alors sans bruit dans la maison; on cause quelques instans au coin du feu, et si tout est pour le mieux au point de vue des sentimens, on se dirige vers un lit vide qui se trouve ordinairement au rez-de-chaussée. Le jeune homme se dépouille de son habit et de ses souliers, la jeune fille quitte sa chaussure seulement, puis, s'enveloppant d'une ou deux couvertures, les deux amoureux continuent de s'entretenir à voix basse jusqu'au point du jour. L'aube, si souvent maudite par les bardes welshes, donne le signal de la retraite; le prétendu s'esquive sur la pointe des pieds, promettant bien de revenir.

Cette coutume singulière est ce que les Anglais appellent le *bundling* ou *courting in bed*. La plupart des habitans du pays de Galles auxquels on parle de cet ancien usage semblent légèrement embarrassés. Ils rougissent et prétendent qu'on ne trouve plus aujourd'hui rien de semblable. J'en ai vu d'autres cependant qui défendaient bravement la coutume nationale : l'amour vrai, suivant eux, est une victoire remportée sur les sens, et le *bundling* exerce chez l'homme et la femme les forces de la volonté, l'empire sur soi-même, les mâles résistances de la vertu. Cette manière de se faire la cour dure quelquefois des années. Certains accidens ont prouvé que les jeunes filles du pays de Galles n'étaient pas plus que d'autres à l'abri de toute faiblesse; mais cela, dit-on, arrive rare-

ment, et presque jamais avant une promesse mutuelle de mariage. En général, si l'amant osait se permettre la moindre liberté, la fiancée s'élancerait du lit avec la rapidité de l'éclair, et, comme l'éclair aussi, lui laisserait sur le visage quelque trace de courroux. Quoi qu'il en soit, il faut être sur la réserve avec les filles du pays de Galles. Un touriste anglais me racontait avoir été par hasard témoin des rendez-vous nocturnes d'une domestique de ferme avec un jeune laboureur des environs. Il eut l'imprudence d'en parler à la servante, en lui disant qu'il l'avait vue dans le lit avec son amant. Elle s'indigna, devint pourpre de honte, et faillit lui faire un mauvais parti. L'erreur s'expliqua enfin à l'avantage de la jeune fille : elle était *sur* le lit, et non *dans* le lit (1).

La moralité du *bundling* est dans le mariage, qui le couronne presque toujours. Ce mariage lui-même se célèbre selon certaines coutumes locales. Dans les districts agricoles, dès que le jour de la noce est fixé, le jeune couple fait imprimer de petits billets (*hand-bills*), qu'on distribue parmi le cercle des connaissances. On y annonce l'intention de faire un *bidding*, c'est-à-dire une collecte d'argent pour laquelle tous les amis sont invités à ouvrir leur bourse (2). Le nombre de ceux qui répondent à cet appel varie naturellement suivant la condition des fiancés; la réunion s'élève quelquefois à cent ou deux cents personnes des deux sexes et de tous les âges. Si le jeune homme et la jeune fille demeurent à quelque distance l'un de l'autre, les deux parties se mettent en marche le matin de bonne heure, précédées par un ménétrier. On convient d'ordinaire de se rencontrer à mi-chemin en un lieu fixé d'avance. Là les deux bandes joyeuses se confondent, et le cortége se dirige aussitôt vers l'église. Sur le chemin de l'église, la coutume dans certains villages veut que les garçons, cachés derrière des arbres ou des haies, déchargent des armes à feu en manière de salut, à la grande consternation des femmes et au grand amusement des jeunes hommes. Après la cérémonie nuptiale, on se

(1) Le mot welshe est *caru-ar-y-gwely*, qui a été traduit à tort en anglais par *courting in bed* (courtiser dans le lit); ce devrait être *courting on the bed* (courtiser sur le lit). Aux yeux des habitans du pays de Galles, la différence est grande.

(2) La forme de ces lettres de faire part est presque toujours la même à quelques variantes près. En voici une qui nous est tombée sous la main. « Comme nous avons l'intention de nous marier, nos amis et connaissances nous engagent à faire le 28 juillet 1864, dans la maison du père de la fiancée, appelée ***, dans la paroisse de ***, comté de Carmarthen, un *bidding*, pour lequel le plaisir de votre bonne et agréable compagnie est humblement sollicité. Quelque don qu'il vous plaira d'offrir sera reçu avec reconnaissance, et lorsque vous nous appellerez plus tard, pour une occasion semblable, vous pouvez compter d'avance sur vos obéissans serviteurs. » Suivent les noms des deux fiancés.

rend à la maison du père de la mariée, et l'on prend une collation pour laquelle chacun paie son écot. C'est aussi là qu'on dépose les offrandes. Le montant de la collecte peut s'élever en moyenne de 40 liv. sterl. (1,000 fr.) à 100 liv. sterl. (2,500 fr.). Cet argent, qu'on y prenne garde, n'est point un don, c'est un prêt : il n'a donc rien d'humiliant. Le nouveau couple s'engage sur l'honneur à payer les dettes qu'il aura ainsi contractées, je veux dire à rendre, au fur et à mesure que d'autres *biddings* se présenteront, les sommes qu'il aura reçues de chacun des invités. Plusieurs de ceux qui contribuent de leur bourse à cette œuvre de bienveillance sont mariés, et n'ont par conséquent rien à réclamer pour eux-mêmes; mais ils ont le droit de demander un jour le même service en faveur d'un de leurs enfans. Il n'y a guère que les célibataires obstinés qui, dans cette circonstance, placent leur argent à fonds perdus. Qui ne voit tout d'abord les avantages d'une telle coutume? Elle resserre les liens de fraternité entre les membres de la famille agricole, puisque tout nouveau couple se trouve en quelque sorte doté par ses pairs. Cette avance de fonds permet en outre aux jeunes mariés de commencer, comme on dit, la vie à deux sans que la lune de miel soit empoisonnée par l'amertume des embarras pécuniaires.

Centre d'une contrée agricole, Carmarthen s'élève, comme un îlot de maisons, au milieu d'un océan de verdure. Le paysage qui l'entoure, et que bornent à l'horizon de hautes collines, a un caractère de fraîcheur, d'étendue et de placidité qui repose l'âme. La terrasse qui domine le cours de la rivière laisse apparaître entre les arbres des maisons blanches. Le goût des Welshes pour le badigeonnage est extraordinaire. Dans les fermes, l'étable à cochons, les murs du jardin, même les pierres et les quartiers de roche qui ont le malheur de se trouver dans le voisinage de la maison, n'échappent point à ce baptême du lait de chaux. Il y a mieux encore : non contens de peindre les murs extérieurs de leurs cottages, ils blanchissent souvent jusqu'aux toits d'ardoise. Cette dernière habitude est déplorable et gâte l'aspect des villages. Les Anglais, — qu'il ne faut pas toujours croire sur parole quand il s'agit de la race celtique, — prétendent en outre que ces maisons ont le tort d'être des sépulcres blanchis, et que l'intérieur ne répond nullement à la propreté menteuse des dehors. Sans avoir le temps de constater tout ce qu'il y a de vrai dans ce reproche, je descendis vers la rivière Toway, qui, en aval de la ville, coule au milieu de charmantes prairies. Là, je rencontrai un pêcheur assis dans un petit bateau d'une forme ovale, que les Welshes appellent *cwrwgl* et les Anglais *coracle*. Cette espèce de nacelle remonte à une haute antiquité, et demeure dans le pays de Galles comme un monument primitif de

l'industrie nautique au sein des îles de la Grande-Bretagne. Ce sont les mêmes bateaux, on a lieu de le croire, qui servaient aux Gaulois, aux Scots et aux Pictes pour traverser les fleuves et les rivières. Le *coracle* consiste en une légère carcasse à jour faite avec des lattes ou de minces baguettes d'osier, et recouverte soit d'une peau, soit d'une toile goudronnée. On dirait le berceau de Moïse flottant sur les eaux; c'est du moins le berceau de la navigation. Le milieu du *coracle* est traversé par un banc de bois sur lequel s'assied le nautonier, car ces bateaux ne sont guère faits que pour une seule personne. Une rame à la main gauche qu'il manie avec une dextérité merveilleuse, il fait mouvoir et dirige à la fois, comme avec un gouvernail, la frêle embarcation. De la main droite, qui reste libre, il se livre à la pêche. Le plus souvent il est accompagné d'un autre pêcheur qui manœuvre un autre *coracle* et l'aide à tendre les filets. Comme les gros poissons vivans deviendraient des hôtes incommodes dans cette tremblante nacelle, qu'un seul soubresaut peut faire chavirer, le pêcheur les assomme avec une sorte de casse-tête avant de les tirer de l'eau. Ceci fait, il les jette sous le banc, où se trouve une place pour les recevoir. Toutes ces manœuvres exigent beaucoup d'adresse; aussi arrive-t-il quelquefois des accidens. Lorsque j'étais dans le sud du pays de Galles, deux ouvriers de Shrewsbury s'étaient embarqués dans un *coracle* pour cueillir des noisettes aux buissons touffus qui ombragent aux environs de la ville le cours du Severn. L'un des deux étendit brusquement la main vers une branche de noisetier qui pendait toute chargée à la surface de l'eau. Ce vif mouvement avait suffi pour rompre l'équilibre de la vacillante embarcation, et les deux hommes tombèrent dans la rivière. Ils revinrent à la surface, où on les vit se saisir l'un l'autre, puis ils s'enfoncèrent sous les vagues pour ne plus reparaître. Telle est pourtant la force de l'habitude que les pêcheurs semblent naviguer à l'aise et avec une confiance parfaite dans ces perfides *coracles*. L'un d'eux avait parié de se rendre de la rivière Wye par l'estuaire tempétueux du Severn jusqu'à l'île Lundy, située un peu plus bas que l'embouchure du canal de Bristol. Il tint parole, et à son retour il fut accueilli par ceux qui connaissaient les difficultés d'une telle traversée dans un tel bateau avec autant d'honneur que s'il fût revenu d'un voyage autour du monde.

Après leur journée de travail, les pêcheurs mettent à sec le *coracle*, et, le prenant sur le dos, vont le déposer à la porte de leur cottage. Vient-il à pleuvoir chemin faisant, ils se cachent la tête sous le bateau léger et imperméable, ainsi que les tortues se *rassemblent* sous leur carapace par les mauvais temps. Vus ainsi, ces hommes présentent un aspect assez singulier, mais qui ne manque

certes point de caractère. A une fête célébrée par les habitans de Carmarthen en l'honneur du mariage du prince de Galles, une procession des divers corps d'état traversa la ville, et à leur suite marchaient une cinquantaine de pêcheurs encapuchonnés de leurs coracles. Ce furent les plus remarqués : ils ressemblaient par derrière à d'anciens Gaulois chargés de noirs boucliers.

Je me trouvais à Carmarthen le jour de la foire aux bestiaux. Des paysans aux traits celtiques fortement prononcés, les jambes recouvertes de grosses guêtres de cuir, se promenaient de long en large dans une grande rue à travers les cornes des bœufs qui cherchaient de temps en temps à s'échapper. Ces bœufs sont généralement noirs et de petite taille (1). La dernière condition tient évidemment au caractère de l'agriculture. Le sud du pays de Galles est assez fertile, mais hérissé de collines, et les étroites vallées ne fournissent guère ces gras pâturages qu'on rencontre dans certains comtés de l'Angleterre. Les énormes bêtes à cornes du Leicestershire ou de Norfo k y tomberaient bien vite à l'état des vaches maigres de l'Écriture. Une autre particularité me frappa, c'est la ressemblance des bœufs welshes avec ceux de notre Bretagne. La même race d'animaux et la même race d'hommes habitent le nord-ouest de la France et l'ouest de l'Angleterre, séparées par un bras de mer. Qui ne sait que le langage des deux provinces, la Bretagne et la principauté de Galles, présente aussi des traits de famille? Les Welshes ont interprété le fait en leur faveur. A les en croire, ce sont eux qui ont peuplé la Bretagne française. Une tradition locale fixe même la date des trois émigrations qui auraient étendu au-delà du détroit la langue et la civilisation galloises. La première de ces émigrations aurait eu lieu en l'an 313 après Jésus-Christ, la seconde en 383 et la dernière en 409. Je rapporte cette opinion flatteuse pour l'amour-propre des Gallois sans tenir compte des difficultés historiques qu'elle soulève. Les racines qui unissent la constitution moderne des Welshes à l'ancienne nationalité sont encore très fortes, et tout ce qui peut rehausser leurs annales est pour eux un article de foi.

Le nom de Carmarthen lui-même dérive, suivant quelques philologues, de *Caer Merddin*, la ville de Merlin. La chronique veut qu'elle ait en effet donné naissance au célèbre enchanteur dont le vieux poète anglais Spenser a célébré les merveilleux exploits dans sa *Reine des fées*. A trois milles de Carmarthen s'élève un petit bois touffu qui porte encore aujourd'hui le nom de *Merddin's grove*

(1) Les moutons de leur côté sont à peine la moitié aussi gros que les moutons anglais. Par une harmonie bien connue des naturalistes, la taille des hommes se montre généralement proportionnée dans le pays de Galles à celle des animaux domestiques.

(le bosquet de Merlin, — en welshe *Gallt Fyrddyn*). Dans ce bois, s'il faut en croire la tradition, le prophète se livrait à ses incantations mystérieuses. Plus loin vers le nord, au coin d'un champ, on montre dans le roc une ouverture naturelle en forme de caverne. C'est là, toujours selon la même légende, que Merlin, après avoir dompté les dragons et les autres monstres de l'esprit, succomba aux attraits de la beauté charnelle et s'enterra tout vivant avec la *dame du lac*. Ces lieux, il faut le dire, ont aujourd'hui beaucoup perdu de leur terreur fantastique. La grotte si célèbre dans les anciens poèmes est un trou noir et fort étroit où l'on hésiterait à passer sa vie, même avec la plus adorable des fées. Quoi qu'il en soit, ce magicien, héros de tant de romances, est bien le guide qu'il convient d'invoquer en entrant sur la terre des bardes et des *eisteddfodau*. Il nous faut expliquer ce dernier terme, qui se rattache à l'histoire de la littérature welshe.

II.

Le pays de Galles a conservé sa langue, ses traditions, ses anciens usages celtiques, et c'est le trait qui le distingue surtout de la Cornouaille, partagée, elle aussi, entre les travaux des mines et ceux de l'agriculture. Pour fortifier encore les souvenirs si chers au sentiment national, on a institué depuis des siècles des assemblées littéraires connues sous le nom d'*eisteddfodau* (1). Ces réunions, qui remontent à une grande antiquité et qui avaient lieu bien avant la conquête du pays gallois par les Saxons, ont été surnommées les olympiades de la Grande-Bretagne. On n'y admettait à titre de membres du congrès que les bardes et les ménétriers ayant passé par de longues épreuves. Un juge décidait du mérite des bardes, leur assignait des grades et leur conférait solennellement le droit d'exercer leur talent en public. Les ménétriers se divisaient de même en plusieurs classes. Les joueurs de luth à trois cordes, de tambourin et de chalumeau étaient rangés parmi les exécutans vulgaires : ils n'avaient point la permission de s'asseoir devant l'assemblée et ne recevaient qu'un denier pour leur peine. L'instrument *noble* était la harpe. Le chef de la faculté recevait lui-même de temps immémorial, comme insigne de ses hautes fonctions, une harpe en argent longue de cinq ou six pouces et garnie de neuf cordes en l'honneur des neuf muses. Les encouragemens qu'on prodiguait dans ces assemblées à la classe supérieure des musiciens contribuèrent à développer leurs succès. Les harpistes des Wales jouissaient d'une grande

(1) Pluriel d'*eisteddfod*, et dont la racine est *eistedd*, s'asseoir, tenir séance.

réputation dans toute la Grande-Bretagne et jusqu'à la cour des rois d'Angleterre. L'un d'eux, un tout jeune homme nommé Lewis, remplissait auprès de Jacques Ier les fonctions de David auprès du roi Saül. O sombre décadence des grandeurs humaines! à Neath, un jour de pluie, dans une des rues les plus tristes et les plus mal famées de cette ville obscurcie par la fumée des usines, j'entendis sortir d'un rez-de-chaussée à l'apparence suspecte et aux vitres dépolies le son d'une harpe éraillée. Voilà donc où en est tombé un instrument qui faisait autrefois la gloire de la principauté de Galles, et sur lequel les anciens ménétriers chantaient les exploits merveilleux du roi Arthur, de Rhys ap Tewdwr, d'Owain Gwynedd et des autres héros bretons!

Quant aux poètes qui figurent en si grand nombre dans les *eisteddfodau*, ils prétendent au contraire descendre en droite ligne des premiers bardes de la vieille Cambrie. Il convient donc de remonter à leur origine. La tradition veut que l'institution des bardes se rattache dans le passé à la hiérarchie druidique. Lors de la conquête de la Grande-Bretagne par les Romains, leur chef Suétone Paulin, l'an 61 après Jésus-Christ, fit abattre dans l'île d'Anglesea les bois sacrés, voulant ainsi atteindre jusque dans sa racine la religion nationale. Cette île, au nord du pays de Galles, était en effet le siége principal de l'autorité des druides, c'est même là que se rendaient les Celtes de la Gaule et de l'Italie qui voulaient s'initier aux mystères de la doctrine (1). On montre encore aujourd'hui dans la paroisse de Llanidau, laquelle fait partie de l'île d'Anglesea, les ruines d'un très ancien édifice portant le nom de *Trer Drew*, et que l'on prétend avoir été la demeure de l'archidruide. Près de ces débris se trouvent les traces d'autres habitations qu'on dit avoir été placées sous la surveillance du grand-prêtre, et parmi ces dernières est *Trer Beird*, ou, comme on l'appelle encore, le hameau des bardes. La puissance sacerdotale se divisait chez les anciens Celtes en trois ordres, — les druides, qui étaient chargés de l'instruction de la jeunesse, les *ovates*, qui étudiaient sans cesse les secrets de la nature, et les bardes, dont le ministère était de chanter en vers héroïques les actions des braves. Lorsque les progrès du christianisme eurent vaincu et dispersé les anciens prêtres de la nature, les bardes leur succédèrent. Dans les commencemens surtout, ces derniers se vantaient d'avoir puisé toute leur doctrine aux sources druidiques, afin de se donner une plus grande autorité morale. Ces *inspirés* jouaient un rôle important dans l'état. Historiens, ils perpétuaient

(1) César confirme le fait. Selon lui, la religion des druides s'était formée dans la Grande-Bretagne, d'où elle s'était ensuite répandue au-delà du détroit. Ceux qui tenaient à s'instruire aimaient à revenir vers la source.

de vive voix le souvenir des événemens remarquables, et, de même que les scaldes du Nord, recueillaient une foule de traditions qui sans eux se seraient éteintes dans l'oubli. Leur talent de généalogistes les faisait en outre rechercher par les familles nobles. Tout château avait son barde. La présence de ce dernier relevait l'éclat des fêtes, portait bonheur aux naissances et aux mariages. Les lois de Hoel Dha, qui remontent aussi loin que l'an 940, consacrent l'office du *bardd teulu* ou barde de cour, qui jouissait de grands priviléges (1).

Lorsque le roi d'Angleterre Édouard Ier eut enfin brisé la longue et héroïque résistance des Welshes, il voulut leur arracher les dernières armes qui restent aux vaincus, leur poésie, leurs chroniques, leurs légendes. Non content de soumettre les habitans du pays de Galles, il résolut de faire la guerre aux fictions. Pour arriver à ses fins, il massacra les bardes. Cette politique cruelle ne fut point adoptée, il faut le dire, par ses successeurs. Ils comprirent que, si la poésie évoque dans certains cas les fantômes de la nationalité frappée au cœur, elle peut aussi adoucir les ressentimens d'une race fière, belliqueuse et facile à émouvoir. A ce dernier point de vue, ils rétablirent les assemblées littéraires; seulement ils se réservèrent le droit de nommer eux-mêmes les juges chargés d'examiner le sujet des compositions. C'était ainsi une sorte de censure exercée par les vainqueurs sur les inspirations de la race conquise. La reine Élisabeth est la dernière qui soit intervenue dans la célébration des *eisteddfodau*. Après elle, ces congrès de bardes et de ménétriers ont obéi à l'influence de sociétés locales fondées pour l'encouragement de la littérature welshe.

Au moment où j'étais dans le pays de Galles, un grand *eisteddfod* devait avoir lieu à Llandudno. Je m'y rendis, curieux d'assister à une des scènes les plus émouvantes chez un peuple si sensible à la poésie. Llandudno, autrefois un village de contrebandiers, aujourd'hui une jolie ville de bains, s'élève au nord des Wales sur un magnifique promontoire, où elle se trouve abritée par de hautes falaises. Un *eisteddfod* attire toujours un grand nombre de poètes, d'écrivains et de curieux; je dois même dire que les saltimbanques, les jongleurs, les danseurs de corde, s'y donnent aussi rendez-vous. De même que le grand jour du derby à Epsom, ces solennités poétiques ont dans le pays de Galles le privilége de réunir toutes les classes de la société. Les uns y viennent pour s'instruire, d'autres y cherchent une source de plaisir et d'amusemens; mais dans tous

(1) Il dînait à la table du roi, possédait des terres exemptes d'impôts, avait une garde-robe bien garnie et un cheval nourri aux frais de la couronne.

les cas, de telles réunions, si bien en harmonie avec les goûts et l'esprit des habitans, effacent pour quelques jours les distinctions de rang ou de fortune (1). La ville de Llandudno avait donc, depuis une semaine, un air de fête : les cabarets (*public houses*) étaient envahis; une foule de candidats aux honneurs des jeux olympiques semblaient puiser l'inspiration dans les flots dorés de l'ale amère. De même que la plupart de ces congrès littéraires qui ont lieu tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, le présent *eisteddfod* avait été préparé depuis un an par un comité local et permanent, dont les fonctions consistent à déterminer l'époque de ces solennités, à fixer le nombre et la valeur des prix décernés aux candidats, ainsi que le sujet des poèmes admis au concours. Vers dix heures du matin, une procession composée de bardes, d'*ovates*, de druides, de ménétriers, se rendit solennellement des bureaux de ce comité sur le terrain du *gorsedd*. Qu'est-ce donc que le *gorsedd?* Tel est le nom que l'on donnait aux anciens conciles des bardes. S'il faut en croire la tradition welshe, ces conciles, dans lesquels se votaient les lois et les règlemens de la contrée, cessèrent d'exister soixante ans environ après Jésus-Christ, et furent alors remplacés par les *eisteddfodau*. Le cortége, étant arrivé sur le théâtre de la fête, se forma en rond autour d'un cercle magique tracé par douze grosses pierres placées à une distance de six pieds les unes des autres, et au centre desquelles s'élevait un *cromlech* artificiel. Sur le devant du cercle se dressaient trois autres pierres représentant les solstices solaires, tandis que les douze pierres de la circonférence étaient un symbole des douze signes du zodiaque. Les bardes entrèrent dans l'intérieur du cercle sacré, et le son de la trompette proclama que le moment solennel était venu d'ouvrir le *gorsedd*. Alors le chef des bardes lut la déclaration suivante : « La vérité contre tout le monde (2)! L'an mil huit cent soixante-quatre, le soleil approchant de l'équinoxe d'automne, dans la matinée du vingt-trois août, le *gorsedd*, annoncé, selon l'usage, depuis un an et un jour, est ouvert dans la province de Gwynedd; nous y avons invité tous ceux qui peuvent se rendre ici, où nulle arme ne sortira du fourreau, mais où il sera prononcé un jugement sur les meilleures compositions et sur les ouvrages qui méritent de recevoir le

(1) Cette division des rangs n'est pas moins marquée dans le pays de Galles qu'en Angleterre. A Carmarthen, un grand bal avait été donné dans une sorte de club qu'on appelle l'*institution*. On y avait réuni deux classes de la société; mais pour maintenir entre elles la limite, une corde était tendue d'un bout à l'autre de la salle. Un Français établi à Carmarthen, et que cette séparation indignait, s'avisa de couper la corde : il fut blâmé également par les deux classes.

(2) C'est la devise du pays de Galles.

prix. A la face du soleil et sous l'œil de la lumière, la vérité contre tous! » Après une courte prière en anglais récitée par deux ministres de l'église protestante, le chef des bardes, debout sur la pierre la plus élevée, saisit une épée nue qui gisait à côté du fourreau, puis il s'écria d'une voix forte : « La paix règne-t-elle, — *a oes heddwch?* » A cette question, les bardes qui étaient rangés dans le cercle de pierres répondirent en chœur : « La paix règne. » Ce gage de concorde étant donné, l'épée fut alors plongée dans le fourreau. Les candidats aux divers grades de la hiérarchie, bardes, *ovates*, druides, archidruides, furent ensuite appelés devant le conseil des anciens et reçurent leurs degrés. Il y a donc encore des druides?... Graves et sombres, ces derniers semblaient en effet se croire de la meilleure foi du monde les légitimes successeurs des austères pontifes qui célébraient les anciens mystères dans les forêts de la Cambrie. La plupart d'entre eux se distinguaient en outre par la saillie des os maxillaires, un des signes extérieurs de la race celtique selon les physiologistes, et qui n'est, si nous devons en croire les Anglais, qu'un effet naturel des efforts de mâchoire auxquels se livrent les druides depuis leur enfance pour articuler le langage welshe. Quoi qu'il en soit, c'était leur tour de figurer dans la cérémonie. Un d'entre eux lut en langue celtique la prière du *gorsedd*. Quelques profanes (et parmi ces derniers des *reporters* anglais) souriaient bien un peu de ces rites mystérieux qui forment la partie théâtrale du *gorsedd;* quant aux habitans du pays de Galles, ils suivaient au contraire avec un grand sérieux des usages remontant, ils n'en doutent point, à la plus haute antiquité druidique.

Le *gorsedd*, tel qu'il se célèbre aujourd'hui, est en quelque sorte la préface de l'*eisteddfod*. Cette dernière assemblée se tient quelquefois en plein air ou sous des tentes; mais à Llandudno le comité a fait construire un bel édifice en bois, le *pavillon*, pour recevoir à des époques plus ou moins éloignées les héros de la fête et les spectateurs. L'intérieur était décoré de bannières, de feuillages et de devises galloises. Au centre du pavillon flottait un drapeau sur lequel se lisait en langue welshe cette inscription un peu ambitieuse : « soyez les bienvenus dans le temple du génie. » A onze heures, le président, escorté de la procession des bardes et des druides, fut solennellement installé dans son fauteuil. La salle pouvait bien contenir de deux à trois mille personnes. Les places les mieux en vue étaient occupées par des célébrités welshes aux noms les plus formidables que la langue humaine ait jamais prononcés. Tout cela formait le spectacle; quant au but sérieux de ces réunions, on ne tarda point à l'apprendre des lèvres mêmes du président, *chairman*. Suivant lui et d'après le manifeste du comité qui avait organisé le congrès, l'in-

stitution se propose de ranimer l'intérêt qui s'attache aux antiquités celtiques. Ce qu'on veut, c'est répandre les connaissances, faire jaillir le talent qui s'ignore lui-même, inspirer l'amour du foyer et réveiller dans les cœurs une noble ambition pour la culture de la poésie, de la musique et des beaux-arts. A quel point ce but a-t-il été atteint depuis la renaissance des *eisteddfodau?* Selon la parole de l'un des orateurs, tout hameau a maintenant dans le pays de Galles son chœur de musiciens; chaque village a son barde, chaque maison a sa Bible. Chaque colline et chaque vallée répètent les anciennes mélodies nationales. Cette année, le comité eut même l'idée d'adjoindre au congrès littéraire une exposition de sculptures et de tableaux, dans laquelle un artiste welshe, M. David Davies, avait envoyé une bonne étude d'après l'antique. Pour exciter encore cette flamme sacrée, une somme de 300 liv. st. (7,500 fr.) servie par le comité, et à laquelle certaines personnes avaient ajouté 50 liv. st. (1,250 fr.), devait être distribuée en prix à ceux qui sortiraient vainqueurs du concours. Un de ces prix, et l'un des plus considérables en argent, était offert à la meilleure pièce de vers. « C'est surtout de la classe ouvrière, dit un des orateurs, que le comité attendait des preuves d'inspiration. » Comme pour établir un lien entre les deux races, les Bretons et les Anglo-Saxons, un autre prix de cinq guinées fut décerné à la meilleure traduction d'*Hamlet* en vers gallois. Le barde d'Avon apparut ainsi comme une ombre dans le cercle des anciens bardes welshes, qu'il semblait réunir à l'Angleterre par l'autorité du génie. Le chant et la musique reçurent aussi leur récompense. D'excellens discours furent prononcés en anglais sur un ton très sage, et l'assemblée enthousiaste se sépara sans avoir proféré cette fois le vieux cri de guerre : *Wales for the Welsh* (le pays de Galles pour les Gallois)!

L'intention qui a présidé depuis un demi-siècle à la renaissance des *eisteddfodau* ne saurait être un instant douteuse : il s'agit avant tout de conserver la langue. S'il faut en croire les habitans du pays de Galles, qui pourraient bien être un peu orfévres, cette langue est « la plus belle et la plus expressive qu'on ait jamais parlée dans le monde. » La vérité est que, comme tous les anciens idiomes formés à l'origine par une caste sacerdotale, le welshe se prête admirablement à l'éloquence religieuse. Dans les églises de la principauté, le service du dimanche se célèbre alternativement en anglais et en gallois. Parmi les habitans, même ceux qui parlent très bien anglais déclarent que la vieille langue celtique est beaucoup plus solennelle et convient mieux que l'autre aux rapports de l'homme avec la Divinité. Il en résulte naturellement que les ministres du culte sont tenus de posséder les deux idiomes. Presque

tous, il est vrai, sont nés dans le pays, et il faut qu'il en soit ainsi, car apprendre le welshe passe pour une entreprise herculéenne. On considère comme un tour de force extraordinaire l'exemple donné par l'évêque de Saint-David, un des hommes éminens de l'église anglicane, qui, après une année d'études, fut capable de s'exprimer couramment devant une assemblée de Gallois. Sans aspirer au même succès, j'étais curieux de connaître les principaux caractères de cette langue, et je voulus lire quelques-unes des grammaires qui se publient en anglais dans l'ancienne Cambrie (1). Un des traits qui me frappèrent le plus dans la construction des verbes est l'absence du présent de l'indicatif. Après tout, le présent existe-t-il? Les Welshes se servent d'un temps composé pour désigner ce moment insaisissable entre le passé et l'avenir. Quoi qu'il en soit, leur dialecte compte de zélés défenseurs. Un lettré qui mourut à Londres en 1852 a fondé à Llandovery une institution pour l'enseignement de la langue welshe. La même ville a vu naître dans ses murs le révérend Rhys Prichard, auteur de deux poèmes intitulés, l'un *le Livre du Vicaire*, et l'autre *la Chandelle du Welshe*, écrits tous les deux dans l'idiome primitif, et qui se rencontrent sous presque tous les toits de chaume du pays de Galles.

Le plus grand service qu'aient rendu jusqu'ici les *eisteddfodau* a été d'appeler l'attention sur d'anciens manuscrits, des airs nationaux et des traditions orales qui, sans le concours de ces congrès de bardes, fussent certainement tombés dans l'oubli. Ce mouvement fut soutenu en outre par l'influence de riches sociétés littéraires et par quelques efforts individuels. Des manuscrits précieux dormaient depuis des siècles, enfouis dans la bibliothèque des colléges ou de certaines familles nobles du pays, lorsqu'un marchand de fourrures dans Thames-street, Owen Jones, fit appel au patriotisme des Welshes, et à partir de 1801 éleva un monument à la littérature des anciens Bretons. Ce monument, — *the Myvyrian Archaiology of Wales*, en trois gros volumes, — embrasse diverses périodes de l'histoire des Gallois, depuis l'an 500 jusqu'en 1400. Il était bien temps qu'on mît la main à l'œuvre, car, selon Owen Jones lui-même, un nombre de manuscrits égal pour le moins à celui qui existait de son vivant avait déjà péri depuis les deux derniers siècles par négligence. Dans cette grande tâche, à laquelle il consacra son temps et, assure-t-on, plus de 1,000 livres sterling (25,000 francs), il fut aidé par Édouard Williams et par quelques autres collaborateurs. Il mourut, laissant la matière de huit autres volumes qu'il se

(1) Voyez entre autres *Grammar of the welsh language*, by William Spurrell. Carmarthen.

proposait de publier. Du moins l'exemple donné par le pelletier de Thames-street (Londres) ne fut point perdu, et aujourd'hui les documens abondent; les plus précieux sont naturellement ceux qui remontent à la plus haute antiquité. Il doit suffire ici de les indiquer en quelques traits. Les quatre plus anciens bardes connus sont Aneurin, Taliesin, Merddhyn et Llywarch Hen.

Aneurin, qu'on suppose avoir vécu de 510 à 560 après Jésus-Christ, et que les Welshes ont surnommé le « roi des bardes, » était, d'après la tradition, le chef de la tribu des Ottadini. Élevé tout jeune au métier des armes, il se distingua dans plusieurs batailles. Il assistait au combat de Cattraeth, où les Bretons furent vaincus par les Saxons. A la suite de cette sanglante défaite, il fut fait prisonnier de guerre et enfermé dans un donjon où il passa plusieurs années dans les chaînes. Délivré plus tard par le fils d'un autre barde, il se retira dans le sud du pays de Galles et chercha un refuge au fond d'une chaumière où il composa le *Gododin* (1). Le sujet du poème, le plus long qui existe dans la langue welshe, est cette calamiteuse bataille de Cattraeth, dans laquelle le poète avait payé de sa personne et avait vu tomber ses meilleurs compagnons d'armes. Il raconte en vers élégiaques les tristes circonstances de la déroute, qu'il attribue à l'intempérance des Bretons; ceux-ci avaient été « entraînés à combattre sous l'influence des coupes trop pleines. » Des trois cent cinquante-trois hommes qui accompagnaient le barde sur le champ de bataille, quatre seulement échappèrent au tranchant du glaive, et lui-même ne dut la vie qu'à son caractère sacré. Dans tout ce poème règne une inspiration sauvage; les scènes de massacre et de désolation, le fracas des boucliers contre les boucliers « semblable au bruit du tonnerre, » le choc des hommes d'armes « teignant d'un bleu d'acier les ailes blanches de l'aurore, » les noms et les vertus martiales des héros dont la mort « fait trembler une larme aux cils de plus d'une mère, » tel est le thème un peu monotone sur lequel cet Ossian du pays de Galles chante ses vers rudes et mélancoliques. Les bardes bretons, différens en cela des scaldes du Nord, qui excitaient sans cesse au carnage, se considéraient eux-mêmes comme des messagers de paix, et tout en célébrant avec un sombre enthousiasme les horreurs de la guerre s'efforçaient du moins d'arrêter l'effusion du sang. La légende veut qu'Aneurin ait été tué vers 570 par la hache d'un assassin.

C'est dans la même période à peu près, de 520 à 570, que Taliesin prit rang parmi les bardes gallois. Ce qu'on croit savoir de sa vie ressemble beaucoup à un roman. La langue welshe possède un grand

(1) Une traduction en anglais du *Gododin* fut publiée en 1820 par M. Probert.

nombre de contes d'enfans, les uns conservés seulement dans la mémoire du peuple, les autres retrouvés dans des manuscrits; parmi ces derniers, il en est un qu'on attribue à Taliesin. « Un petit garçon appelé Gwin, nous dit le conteur, était employé par une sorcière nommée Keridwen à surveiller un chaudron magique où elle préparait un breuvage pour donner à son fils la science et le génie. L'enfant but lui-même les trois gouttes du philtre qui devait produire l'effet merveilleux, et encourut ainsi la vengeance de la sorcière. Il fit donc preuve de sagesse en fuyant le courroux de Keridwen, qui le poursuivait. Il s'échappa sous la forme d'un lièvre; mais elle le harcela sous celle d'un lévrier. Au moment d'être pris, il se changea en poisson, elle se convertit en loutre. Il se fit alors passereau, et elle faucon. A la fin, il fut avalé sous la forme d'un grain de blé par Keridwen, qui s'était métamorphosée en poule. Au bout de neuf mois, elle s'en délivra et le lia dans un sac qu'elle jeta ensuite à la mer. C'est dans cet état qu'il fut trouvé plus tard sur le sable au bord d'une baie par le prince Elfin, fils de Gwyddno (1). » C'est sans doute ce conte qui a donné lieu à la légende du poète recueilli par des pêcheurs dans une corbeille ou dans un de ces petits bateaux si sveltes appelés *coracles*. Lui-même affirme plusieurs fois dans ses chants avoir passé par une série d'existences antérieures, tout en gardant jusqu'au bout l'impérissable conscience du moi. C'est aussi au chaudron de Keridwen qu'il attribue le don de haute sagesse et de prophétie qui le distingue. Dernier des bardes primitifs, il se donne comme chargé d'une sorte de mission divine. « Je suis, s'écrie-t-il, un disciple du silence qui adresse la parole aux bardes de la terre. Mon rôle est d'animer le héros, de convaincre ceux qui sont dans l'erreur, d'éveiller le contemplateur endormi et muet, d'éclairer bravement les rois. Je ne suis point un artiste superficiel qui caresse les bardes attachés à la maison des princes; il faut laisser ce soin aux habiles parasites. — L'Océan a dans son orgueil une profondeur légitime! » Barde et pontife, il s'autorise de la hardiesse des anciens druides pour aborder les sources les plus hautes de l'inspiration poétique. « Si vous êtes, dit-il, fidèles à la discipline de vos pères, vous devez chanter les grands secrets du monde que nous habitons. » Et, payant d'exemple, il nous donne en vers une sorte de cosmogonie dans laquelle il se représente l'univers visible comme un énorme animal montant du fond de l'abîme, sombre séjour d'un principe mauvais. A quel point les mythes et

(1) On voit encore aujourd'hui près de Conway les ruines d'un vieux château, *Diganwy Castle*, où fut enfermé, selon la tradition, ce même prince Elfin par les ordres de son oncle Maengwyn. L'influence irrésistible des vers de Taliesin, dont il avait été le sauveur et le patron, lui fit rendre la liberté.

les farouches doctrines du barde dérivent en droite ligne de l'ancienne théologie celtique, là se présente la grande question qu'il est difficile d'approfondir. Ce point de vue n'en donne pas moins à ses chants un haut intérêt; malheureusement le ton en est très obscur, et l'authenticité de ces poèmes eux-mêmes a été contestée par quelques érudits. Quoi qu'il en soit, les habitans du pays de Galles, plus accessibles à l'enthousiasme qu'au sens critique, lui assignent une date et une place certaines dans la littérature welshe. Par son caractère et par la nature de son époque, il forme, selon eux, une sorte de transition entre les anciens ovates et les bardes guerriers, entre la religion des druides éclipsée et l'aube du christianisme dans les forêts de la Cambrie (1).

Merddhyn, surnommé le Calédonien ou le sauvage, *Wyltt*, est avec Taliesin un des derniers prophètes de la race bretonne. Ce n'était point un habitant du pays de Galles proprement dit, mais bien du royaume welshe, qui s'étendait vers le sud-ouest de l'Écosse. Poète, guerrier, suprême juge du nord, il résista de toutes ses forces à l'introduction du christianisme. Vaincu, persécuté, il se retira dans les forêts de la Calédonie, emportant avec lui le dernier soupir des druides qu'il exhala dans ses chants. Un sombre mysticisme réchauffé au soleil couchant des religions de la nature en fit une sorte de Jérémie celtique. Comme on lui attribuait le don de lire dans l'avenir, ses oracles restèrent et firent autorité. Plus tard, quand on avait besoin de nouvelles prédictions pour ranimer le sentiment national, on faisait parler le prophète du fond de sa tombe (2). Après lui, Meigant, dont il reste une élégie sur la mort de Cyndylan, prince de Powys, et Llywarch Hen ferment le cycle barbare. Ce dernier vivait de 550 à 640 et mourut, dit-on, à l'âge de cent cinquante ans, près de Bala (3).

La seconde période de la littérature welshe s'étend depuis 1120

(1) Soixante-dix-huit poèmes ont été imprimés sous le nom de Taliesin dans l'*Archaiology of Wales*. Ce sont pour la plupart des élégies, des chants épiques et religieux. Il a laissé beaucoup de maximes, entre autres celle-ci : « une noble naissance est la plus déplorable des veuves quand elle n'est point fiancée au mérite. » On lui attribue aussi une prédiction célèbre qui s'adressait à tous les Celtes de la Grande-Bretagne : « leur dieu ils continueront d'adorer; leur langue ils conserveront; leur terre ils perdront, à l'exception du sauvage pays de Galles. »

(2) Les deux poèmes attribués à Merddhyn le Calédonien, l'*Avellenau* et le *Hoianaul*, ont été traduits en anglais par Jones dans *Poetical and musical Relics of the Welsh Bards*. Londres, 1794.

(3) *Llywarch Hen*, c'est-à-dire « Llywarch le Vieux, » est après Taliesin le poète de la première période dont il reste le plus de fragmens. Ses poèmes ont été traduits en anglais sous le titre de *Heroic Elegies of Llywarch Hen, prince of the Cambrian Bretons*.

jusqu'à la chute de l'ancien gouvernement breton, qui suivit en 1283 la mort de David, dernier prince de Galles. Cette seconde époque a sur la première le mérite d'une authenticité qui défie toute discussion, et à ses débuts du moins elle surpasse encore en antiquité tout ce qui a été écrit dans les langues modernes de l'Europe, à l'exception de l'Islande. La lyre welshe avait trois cordes, — la religion, la guerre et la nature. Mieux encore que les montagnes de la vieille Cambrie et que le bouclier d'Owain Gwynedd, l'institution des bardes servit de rempart sacré à l'indépendance nationale. La tradition veut que ces bardes aient encouru la disgrâce des prêtres catholiques à cause de la liberté de leurs doctrines et de la vénération qu'ils professaient pour les maximes religieuses des anciens druides, leurs premiers maîtres. Toujours est-il qu'ils furent défendus contre l'influence du clergé par la faveur et la protection des princes welshes. L'un de ces derniers, Grafydd ap Cynan, vers le commencement du XIIe siècle, renouvela par des règlemens l'ordre des bardes et des ménétriers. Son poète favori était Meilyr, qui a laissé une élégie sur la mort de ce prince, ainsi qu'une pièce de vers touchante intitulée *le Lit de mort* (1). Les chefs bretons avaient bien compris que ces chantres divins étaient les véritables soutiens du patriotisme; eux seuls ranimaient les courages. N'a-t-on pas lieu toutefois de s'étonner du silence gardé par les bardes lors des dernières catastrophes qui ont assombri l'histoire de la principauté de Galles? Il n'existe qu'une seule élégie pour consacrer la mémoire de Llyvelyn, traîtreusement égorgé à Buallt en 1282. Avec cet événement semble avoir péri non-seulement la nationalité welshe, mais aussi le vieil esprit de résistance à l'invasion saxonne. L'âme d'un peuple reste comme ensevelie sous cet obscur monument de l'un des derniers bardes bretons. Les conquérans, on l'a vu, respectèrent du moins la langue des vaincus et encouragèrent même la littérature à se relever. Depuis ce temps, le pays de Galles présente l'exemple assez rare d'une race qui, tout en ayant renoncé à se gouverner elle-même, vit fièrement enveloppée dans les traditions du passé comme dans une armure. Ce qu'on appelle encore aujourd'hui dans les *eisteddfodau* la nationalité welshe se compose uniquement de poésie et de fictions; ne ressemble-t-elle point ainsi à ces ombres d'Ossian qui chassaient et combattaient dans des brouillards? La littérature welshe n'en a pas moins continué depuis la conquête à s'enrichir de nouveaux écrivains. Il suffira de nommer parmi les vivans David Owen, qui sous le pseudonyme de « Brutus » publie un recueil inti-

(1) On peut voir l'original et la traduction de ce poème dans le *Cambrian Register*, t. Ier, p. 105, sous le titre de *the Death Bed*.

tulé *Yr Haul* (le Soleil), et que les érudits du pays de Galles comparent pour le talent à Charles Dickens.

Les *eisteddfodau* ont beau faire, la langue bretonne est condamnée à périr. De tous les côtés s'élèvent dans la principauté de Galles des écoles où les enfans apprennent l'anglais. Les chemins de fer ouvrent de jour en jour aux touristes et aux relations commerciales cet Éden des fraîches vallées et des collines vaporeuses. Que parlé-je d'ailleurs des attaques du dehors? C'est en elle-même que cette langue porte des germes de dissolution inévitable. Si admirable qu'on le prétende, cet idiome a un défaut qui ne doit point trouver grâce devant le progrès matériel : il ne convient point aux affaires. Frappé d'un cachet ineffaçable par les castes sacerdotales et militaires, il n'a point du tout été fait pour une époque d'industrie, de commerce et de transactions pécunaires. Il porte jusque dans sa littérature les traits d'un langage arrêté à la période descriptive et poétique. Dans les campagnes, au milieu des fermes, parmi les bergers qui conduisent leurs troupeaux sur le versant des collines, il suffit encore aux rapports de la vie rustique et pastorale; mais dans les villes il meurt au souffle contagieux du commerce, et dans les usines à fer au contact de l'industrie. On a longtemps cherché les causes qui ont amené la décadence des anciens idiomes; peut-être, si l'on s'éclairait par l'exemple des populations du pays de Galles, les trouverait-on dans un fait bien simple. Les langues s'éteignent le jour où elles cessent de répondre au mouvement social des idées. La conquête peut accélérer ce résultat, mais seule elle ne saurait le produire, puisque le welshe a survécu pendant des siècles, dans l'ancienne Cambrie, à la perte de la nationalité. Quelques habitans du pays de Galles reprochent aux Anglais d'en vouloir à leur langue. Que gagnerait l'Angleterre à briser les dernières cordes d'une lyre qui a cessé depuis longtemps d'être hostile? De son côté, le pays de Galles tient par trop de liens indissolubles à la Grande-Bretagne pour rêver une scission qui équivaudrait à un suicide. Ses habitans peuvent bien évoquer dans le cercle magique du *gorsedd* les ombres des anciens héros bretons et s'écrier « vivent les Wales! » qu'y a-t-il en cela de si menaçant? Au patriotisme il faut une patrie, et les Welshes ne peuvent en avoir d'autre que l'Angleterre. Ils le savent bien eux-mêmes; aussi les plus intelligens et les plus actifs d'entre eux cherchent-ils à se rapprocher autant qu'il est en eux de la race saxonne. La conquête a d'ailleurs ménagé leur amour-propre; c'est, en apparence du moins, la couronne d'Angleterre qui est passée aux Wales (1). Et puis, consolation suprême,

(1) Édouard Ier, voyant que les Welshes étaient domptés, mais non soumis, imagina

ils n'ont été vaincus que par la liberté. Les Welshes jouissent depuis longtemps de tous les priviléges, de tous les droits politiques des Anglais. Donnant en cela un démenti à ceux qui prétendent que les Celtes ne sont point propres au gouvernement constitutionnel, ils se montrent dignes des institutions libres qu'ils ont en quelque sorte conquises dans la défaite.

C'est surtout l'industrie des mines qui a effacé de la Cornouaille l'ancien langage breton : la même cause ne doit-elle point aussi produire dans le pays de Galles les mêmes effets? Ce dernier est la terre des métaux. A dix milles environ de Llandovery, petite ville du Carmarthenshire, aux maisons vagabondes et éparpillées sur un plateau dominé par des collines qui prennent vers le nord un caractère sauvage, se rencontre une de ces masses de quartz si fréquentes dans le système cambrien. On l'appelle *Gogöfau* ou *Ogofau*, c'est-à-dire les *cavernes*. Le roc se montre en effet percé dans plusieurs directions par des galeries horizontales, ouvrage des Romains. On y a découvert des médailles, des ornemens, des inscriptions, des débris de poterie romaine, une salle de bains et d'autres antiquités annonçant assez que les maîtres du monde avaient dans le voisinage une station militaire reliée au travail des mines. La nature de ces mines elles-mêmes était depuis des siècles un secret pour les antiquaires, lorsque des spécimens de métal précieux, trouvés par les géologues dans les filons de quartz, ont enfin trahi depuis quelques années le secret de ces antiques cavernes. Le Gogöfau, il n'y a plus lieu d'en douter, était une mine d'or exploitée par les Romains (1). Aujourd'hui ce n'est point l'or, c'est le fer qui constitue pour les Welshes une source de richesses. Si l'on tient à étudier sous cet autre aspect le sud du pays de Galles, il faut nous transporter à Merthyr Tydvil, un des plus grands centres de l'industrie métallurgique.

III.

On peut se rendre de Cardiff à Merthyr Tydvil par une branche de chemin de fer qui traverse la romantique vallée de la rivière Taff. Il est peu de routes mieux faites pour exciter l'enthousiasme du paysagiste. La voie ferrée serpente entre deux chaînes de col-

d'envoyer la reine d'Angleterre faire ses couches à Carnarvon, dans le pays de Galles. « Maintenant, leur dit-il, je vous donnerai un chef né parmi vous et qui parlera votre langue. » C'est depuis ce temps-là que les fils aînés du souverain, héritiers présomptifs de la couronne, prennent le titre de prince de Galles.

(1) Voyez dans les *Memoirs of the Geological Survey* un travail très intéressant de M. Warington W. Smyth.

lines. Ce défilé du comté de Glamorgan a été jadis le théâtre de sombres aventures : là se rencontrèrent lance au poing les bandes cuirassées des barons welshes, et le sang a teint plus d'une fois l'herbe humide des prairies. C'était un lieu inculte, farouche et presque inhabité. Aujourd'hui quel contraste! Le bruit de la locomotive trouble seul le repos de la vallée, qui s'entr'ouvre par moment et laisse apercevoir un village gracieusement couché au pied des collines comme un troupeau de blanches génisses. Ailleurs des maisons neuves s'éparpillent à tous les étages d'une montagne boisée. La charrue se promène sur les hauteurs, traçant des sillons chargés de toutes les promesses de l'année suivante, ou bien encore la faux décrit un cercle éclatant parmi les épis mûrs. La rivière Taff coule nonchalamment auprès du chemin de fer, s'en éloigne, puis s'en rapproche encore, écumant çà et là entre des quartiers de roche. Au moment où je traversai à vol de vapeur cette vallée pittoresque, un voile de pluie et d'épais brouillard couvrait la tête des collines, dont quelques-unes s'avançaient en promontoire sur un océan de verdure, éclairées de distance en distance par une lumière couleur de rouille. Après tout, cette brume, qui se rencontre si souvent dans le sud du pays de Galles, ne nuit aucunement à l'effet général de la scène. L'esprit devine sous ce voile des horizons qui échappent au regard et se les figure plus étendus qu'ils ne le sont peut-être en réalité. N'est-ce point à cet aspect nébuleux du ciel qu'il faut attribuer le caractère même de la poésie des bardes du nord? A mesure qu'on avance, le spectacle extérieur se modifie : l'agriculture et l'industrie semblent se disputer le terrain. De petits moutons welshes, à la laine noircie par le brouillard et par la fumée des usines, errent encore dans les prairies herbues, qui, abritées par de hautes collines, restent vertes en dépit des étés les plus secs. Plus loin, c'est l'industrie qui triomphe. Des rubans de fer couronnent le front des hauteurs, sur lesquelles courent de petits wagons chargés de minerai ou de charbon de terre, et qui sortent sans doute des bouches de la mine. Les collines, coupées, dénudées, tourmentées dans leurs escarpemens, accusent en vigueur sur un fond brumeux les blessures qu'elles ont reçues de la main de l'homme. De tous les côtés de l'horizon, de longs tuyaux de brique font de la fumée dans du brouillard. Des bouffées de feu s'échappent à distance de sombres soupiraux, comme si c'était le sol lui-même qui brûlât. Le ciel en est noir; la campagne étouffe en quelque sorte dans un bain de vapeur. Ceux qui ont vu, il y a une trentaine d'années, cette vallée du Glamorgan ne la reconnaîtraient plus aujourd'hui. D'où est venu le changement? L'homme croit tenir et dominer la terre, c'est au contraire la terre qui le possède.

Qu'une veine de métal passant sous des prairies, des champs cultivés, vienne à être découverte, et pourvu que cette veine soit riche, voilà toute une région bouleversée. Le sous-sol exerce une réaction puissante non-seulement sur les travaux qui s'exécutent à la surface du terrain, mais encore sur les mœurs et le caractère des populations locales. C'est l'histoire de ce qui est arrivé dans la vallée de la rivière Taff. La découverte du fer, non contente d'altérer les traits du paysage, a changé un peuple de laboureurs en un peuple d'ouvriers.

On a dit que le sol inégal et onduleux du pays de Galles ressemblait à une mer orageuse. Dans ce cas, les collines du sud, comparées aux montagnes du nord, représentent assez bien le lendemain de la tempête, c'est-à-dire le moment où les vents commencent à se calmer et où les grosses vagues s'affaissent les unes sur les autres pour se relever en bondissant. Ces collines ont pourtant encore des airs de fierté. Quelques-unes sont assez hautes et assez perpendiculaires pour donner lieu, dans certaines saisons, à de véritables avalanches. Un constable vivait avec sa famille dans le district qui s'étend entre Merthyr Tydvil et Tredegar; sa maison, perchée sur le versant d'une colline abrupte, faisait partie d'une rangée de cottages isolés au milieu des précipices. En 1863, un orage éclata, suivi de torrens de pluie. Le constable, nommé Lewis, se disant que l'averse pourrait bien inonder l'égout qui se trouvait à côté de sa maison, sortit et se mit bravement à l'ouvrage pour nettoyer le ruisseau. Tout à coup il s'arrêta saisi de stupeur : un rugissement pareil à celui d'un tremblement de terre se fit entendre, et le bruit se rapprochait de moment en moment. Ayant recouvré sa présence d'esprit, il alla voir ce qui se passait. Un torrent se précipitait de la montagne contre la porte de derrière, *back-door*, de sa maison. Il courut pour avertir sa femme et ses enfans du danger qui les menaçait; mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il fut renversé par un déluge d'eau, d'argile et de cailloux. Il parvint à se relever, et, faisant un détour, s'élança vers la façade du cottage. Cependant la porte de derrière avait été forcée par le torrent, et avant que la femme de Lewis pût se sauver, le rez-de-chaussée venait d'être envahi par une avalanche de pierres qui bloquaient la porte de devant. Elle essaya, dans son trouble, d'ouvrir au moins la porte de l'escalier et de se réfugier vers l'étage supérieur; mais cette issue elle-même était obstruée. L'eau montait alors jusqu'à son épaule. La malheureuse femme portait un de ses enfans sur le cou, tandis que l'autre avait réussi à grimper entre ses bras qu'elle élevait au-dessus du torrent. Armé d'une hache, Lewis enfonça la porte; mais ce fut à grand'peine qu'il put sauver sa femme et ses enfans, tant ils

étaient, pour ainsi dire, incrustés dans un lit de boue épaisse et de cailloux.

Ces torrens qui descendent des collines n'ont pas toujours, il est vrai, le même caractère de violence. Ce sont d'ordinaire des ruisseaux à l'onde pure et froide, comme tout ce qui vient des hauteurs. Ils alimentent dans les vallées de belles rivières peu profondes qui semblent avoir été faites pour réfléchir le ciel, pour donner une âme au paysage ou pour tomber en gracieuses cascades du front des rochers. L'industrie du fer a encore changé tout cela : elle force ces ruisseaux paresseux à travailler, elle les emprisonne dans des canaux, leur fait tourner des roues ou broyer les minerais, et les condamne à traîner tristement leurs ondes souillées vers la mer. Les fées bretonnes ont dû en gémir, et je ne m'étonne plus qu'elles aient abandonné pour jamais ces fraîches retraites dont on a troublé l'eau, abattu les bosquets et foulé aux pieds les fleurs sauvages.

Merthyr Tydvil ressemble à ces villes qu'on voit en rêve, et qui s'évanouissent dès qu'on veut y entrer. De loin elle s'accuse vigoureusement par un épais nuage de fumée; y est-on, on la cherche en quelque sorte sans la trouver. Ses rangées de maisons vagabondes, assemblées sans ordre et sans symétrie, se perdent à chaque instant dans la campagne. Il y a pourtant une grande rue, commençant au chemin de fer et finissant on ne sait où, qui s'enfle et se rétrécit tour à tour, comme un serpent aux abois, sans jamais aboutir à un centre. Le secret de ce désordre est que Merthyr n'était encore, à la fin du dernier siècle, qu'un obscur village. Il avait poussé par hasard dans une large vallée, et c'est par hasard aussi qu'il s'est accru jusqu'à devenir, comme on dit, la capitale du fer. Des rues nouvelles se sont embranchées aux anciennes sans autre but que de fournir des logemens aux ouvriers des usines. C'est ici du reste qu'il faut étudier l'influence de l'industrie métallurgique sur la fortune des villes. Des vieillards se souviennent encore à Merthyr du temps où l'arrivée d'un colporteur à cheval, avec des ballots de marchandises, *bagman*, mettait en fuite toute la population, qui le prenait pour un officier du roi chargé d'enrôler par force les habitans (*press-gang*). Aujourd'hui quelle différence! La ville possède beaucoup de grands magasins qui n'auraient besoin que d'être mieux entourés pour faire grande figure, et quant aux *bagmen*, ils ne sont, hélas! que trop nombreux, bourdonnant autour de la bourse de l'ouvrier comme les frelons autour des grappes mûres. Commerce, population, numéraire, tout a centuplé, et qui a produit ces résultats? Le fer.

J'étais descendu à l'hôtel du *Castle*, dont l'enseigne fait allusion

à un ancien château, *Morlais castle*, érigé par Gilbert, lord de Glamorgan, et dont on aperçoit aujourd'hui les ruines couronnant, à quelques milles de Merthyr, une hauteur à pic. Comme il continuait de pleuvoir, et qu'il n'y avait pas moyen ce jour-là de visiter les forges, je pris le parti de faire un voyage à ma fenêtre. L'endroit était bien choisi. Je ne dirai pas que je fusse au centre de la ville, car il n'y a point de centre; mais l'hôtel occupe dans la grande rue un poste d'observation d'où le regard s'étend sur une vaste place jonchée de décombres et très fréquentée. La population de Merthyr Tydvil jouit, il faut le dire tout de suite, d'une assez mauvaise renommée. La veille, à Cardiff, un employé du chemin de fer m'avait engagé à ne point me rendre pendant la nuit dans ce qu'il appelait une ville dangereuse. Je ne vis rien, absolument rien, qui justifiât ses craintes, si ce n'est qu'il y a là une population pauvre et grossière. Les habitans peuvent se diviser en deux classes, ceux qui portent des souliers et ceux qui vont pieds nus. Il m'a été difficile de saisir d'autres distinctions, car presque tous sont revêtus des mêmes habits cousus plus ou moins de mille pièces. Une Anglaise disait qu'il fallait venir à Merthyr Tydvil pour apprendre à raccommoder. Si quelque chose étonne, c'est que de tels vêtemens aient jamais pu être neufs. Ces haillons, vus par un jour de pluie, sous une lumière cendrée, ont je ne sais quoi de fantastique et de navrant. Les enfans demi-nus barbottent dans la boue avec l'indifférence de jeunes canards. Les femmes, habillées en grande partie comme les hommes, couvertes de vestes ou de casaques brunes, chaussées de gros souliers à semelle de bois, arpentent bravement le terrain, portant sur le sommet de la tête une cruche, un baril chargé de charbon de terre ou une lourde corbeille de légumes. Un chapeau à couronne plate, fait en paille grossière, leur permet d'asseoir et d'équilibrer le fardeau. Leur force égale leur adresse; on est tout surpris de voir des muscles vigoureux se dessiner sous leur peau brune et en quelque sorte cuivrée. Elles marchent droites et semblent défier le mauvais temps aussi bien que la mauvaise fortune. Quelques-unes recouvrent d'une loque la corbeille posée sur leur tête, prenant ainsi pour quelques humbles achats domestiques plus de soins qu'elles n'en prendraient pour elles-mêmes : que leur fait la pluie? Les femmes du pays de Galles ont aussi une manière à elles de porter leur enfant. Ce dernier est enveloppé dans un vieux châle qui recouvre l'épaule gauche de la mère et passe sous le bras droit, les deux extrémités étant nouées sur la poitrine. De cette manière l'enfant repose dans un des plis du châle comme dans un nid, et n'est plus un fardeau pour la femme, dont un des bras reste toujours libre. Cette habitude est celle des gypsies, et remonte sans doute

à une haute antiquité. Les jeunes filles, d'autant plus déguenillées qu'elles sont plus à la fleur de l'âge, s'arrêtent, rient et parlent entre elles une langue inintelligible qui ajoute encore au mystère de cette race infortunée. Tout le monde est si pauvre qu'on ne rencontre point de mendians : qui leur donnerait? Les chiens eux-mêmes, maigres, ébouriffés, flairant tous les coins, parcourent la ville avec des airs affamés. Tant de misères, et nous sommes pourtant ici à la source des richesses! Si je consulte les statistiques, j'apprends que cette paroisse est une des plus abondantes de toute la Grande-Bretagne en produits métalliques; les millions en sortent sous la forme de minerai de fer et de *diamant noir* (charbon de terre). L'industrie, religion des temps modernes, aurait-elle donc ses martyrs, comme l'indique le nom même de la ville (1)? Il faut pourtant se défier de cette première impression et attendre le témoignage des faits.

Mais quelles sont ces ombres qui s'avancent là-bas dans un flot de brouillard et au milieu d'une foule recueillie? C'est un enterrement. Des parapluies massifs de toutes les couleurs, quoique le plus souvent bleus, forment autour du noir cercueil un groupe étrange. Comme toutes les anciennes races, les Celtes du pays de Galles professent un grand respect pour les morts. Quatre ou cinq cents personnes suivent généralement le défunt à sa dernière demeure. Dans quelques paroisses au sud du pays de Galles, les cimetières ressemblent à une fiancée parée pour le jour des noces. Durant la semaine qui précède les fêtes de Pâques ou de la Pentecôte, on arrache les mauvaises herbes, on fait la toilette du terrain, on y plante des fleurs nouvelles et des arbrisseaux. Parmi ces fleurs, on n'admet que celles qui ont une odeur agréable. Les roses blanches s'épanouissent sur la tombe des vierges, tandis que les roses rouges indiquent des personnes qui se sont distinguées par leur bienfaisance et par leurs vertus sociales. Ce langage des fleurs appliqué aux morts n'a-t-il point quelque chose de touchant? Arracher les plantes d'un cimetière est regardé comme un sacrilége. Un ami, un parent peut bien cueillir une fleur par hasard et l'attacher à sa boutonnière comme un souvenir, mais il doit respecter la tige. Les tombes elles-mêmes sont au moins une fois l'an blan-

(1) Merthyr vient en effet de martyr. Dans les anciens temps, c'est-à-dire vers le ve siècle, une princesse chrétienne et bretonne nommée Tydvil ou Tudfyl, fille de Brychan, prince de Brecon, se rendait de temps en temps à un ermitage près de la rivière Taff, où son père s'était retiré dans ses vieux jours pour se livrer à des exercices de dévotion. Ils étaient à prier, lorsqu'une bande de Saxons se jeta sur eux et massacra Tydvil avec trois de ses frères. Une source située dans le voisinage et appelée *Tydvil's Well* passe pour l'endroit où le meurtre a été commis.

chies à la chaux; je n'assurerai point qu'elles en soient pour cela plus belles ni plus respectables sous leur linceul à la détrempe; mais après tout qui blâmerait l'intention? A Merthyr, ville d'industrie et de travail, on a moins le temps de s'occuper des morts. Le cortége marchait d'un pas pressé, comme s'il avait eu hâte de rendre à la terre le fardeau qu'elle réclamait. La nuit était venue; mécontent de la ville à cause de sa misère, du temps qui continuait d'être affreux, de moi-même qui n'avais point encore atteint le but de mon voyage, j'étais couché depuis quelques heures déjà lorsque je me sentis réveillé en sursaut par un éclat d'incendie. Je courus à ma fenêtre, vis le ciel rouge comme s'il eût été enflammé par une aurore boréale. J'étais sur le point de crier : au feu! mais comme personne ne bougeait dans l'hôtel et que tout était tranquille dans le voisinage, je me rassurai, et bientôt je me souvins que je vivais cette nuit-là dans le pays des forges. La lueur sanglante qui empourprait les ténèbres était en effet une réverbération des *iron-works*.

Le lendemain était un beau jour pour Merthyr Tydvil. Il n'avait plu que deux fois dans la matinée. Je profitai de cette éclaircie pour me rendre aux usines. Il y en a quatre principales qui portent les noms de *Cyfarthfa*, de *Dowlais*, de *Gadly's* et d'*Aberdare company*. Je visitai d'abord celle de Cyfarthfa, la plus ancienne et l'une des plus rapprochées de la ville. L'art de fondre le fer était pratiqué depuis des siècles dans cette localité, mais les travaux n'avaient jamais pris de grands développemens jusqu'en 1775. C'est alors qu'un habile entrepreneur, M. Anthony Bacon, obtint un bail de neuf années pour exploiter un terrain riche en houille et en minerai de fer, présentant une superficie de huit milles en longueur sur quatre en largeur. Peu de temps après, il érigea lui-même à Cyfarthfa une fournaise, des ateliers et une forge pour fabriquer des barres de fer. Sur ces entrefaites, une guerre entre la Grande-Bretagne et l'Amérique éclata; ayant passé un contrat avec le gouvernement pour fournir divers arsenaux, il établit, toujours à Cyfarthfa, une fonderie et une usine pour le percement des canons. Ce fut l'origine de sa fortune comme aussi des agrandissemens de la ville. De même que tant d'autres industriels anglais ennoblis par leurs œuvres, *self made*, il siégea plus tard au parlement. Après lui, les ateliers de Cyfarthfa, *iron-works*, passèrent entre les mains de M. Richard Crawshay, dont la famille les possède encore aujourd'hui, et qui fit construire une grande roue en fonte mue par la force de l'eau, ayant coûté 4,000 liv. sterl. (100,000 fr.), laquelle devait alors donner une impulsion nouvelle aux travaux. L'exemple donné par M. Anthony Bacon avait d'ailleurs été suivi; d'autres

usines à fer, telles que celles de *Dowlais* et de *Plymouth*, avaient été successivement fondées par des compagnies. Un grand obstacle contre lequel ont à lutter les entrepreneurs anglais et dont on ne se doute point assez en France, c'est que très souvent ils ne possèdent point le terrain sur lequel s'exerce leur industrie. Il y a quelques années, m'assure-t-on, le bail des terres occupées par les travaux du *Dowlais*, c'est-à-dire les collines d'où la fonderie extrait le charbon et le minerai de fer, était expiré, et comme le marquis de Bute, propriétaire du sol, dictait pour le renouvellement de ce bail des conditions que les maîtres de l'usine hésitaient à accepter, les travaux demeurèrent plus ou moins suspendus, à la grande consternation des ouvriers. Enfin, à la suite d'une crise et d'une période de souffrance, la difficulté s'arrangea, et si grande fut la joie des habitans de Merthyr qu'ils saluèrent l'heureuse nouvelle par le son des cloches. La vie de douze mille hommes avec toutes leurs familles livrée brusquement à la merci d'un contrat, quel argument plus fort contre la loi qui immobilise en Angleterre la propriété foncière dans les mains de quelques familles nobles! Aussi, qu'on ne s'y trompe point, la guerre est chez nos voisins entre ces deux puissances, l'industrie et ce qui reste encore du régime féodal. C'est une guerre lente, courtoise, respectueuse, car heureusement pour la Grande-Bretagne il n'y a point chez elle d'animosité entre les classes. L'industrie *se courbe pour conquérir* (j'emprunte volontiers le titre d'une comédie de Goldsmith); la noblesse, de son côté, fait la part du feu et cède prudemment du terrain à l'ennemi. Quoi qu'il en soit, le résultat peut-il être douteux? Qu'on regarde autour de soi dans le pays de Galles; les châteaux tombent en ruines, tandis que les usines avec leurs tours illuminées, leurs murailles noires et épaisses comme d'anciennes forteresses, leurs remparts de terre et de débris, se dressent fièrement panachées de plusieurs jets de fumée. Là est la vie, là est le progrès.

On arrive aux *Cyfarthfa iron-works* en traversant des chemins fangeux et un canal qui a la couleur du Styx. O belle rivière Taff, qu'a-t-on fait de tes eaux? La terre sur laquelle on marche est d'ailleurs coupée dans tous les sens par des rubans de fer, *tramways*, qui serpentent jusque dans la ville. Comment oublier que ces rails, depuis si longtemps employés dans les mines, ont servi de prototype à nos voies ferrées sur lesquelles courent aujourd'hui les locomotives, ces chevaux du soleil, selon la théorie scientifique de Stephenson? L'usine, masquée par des habitations ou par des plis de terrain, se découvre enfin dans toute sa grandeur brutale. Construite dans l'épaisseur d'une colline éventrée par la pioche, elle se

compose de deux étages, dont l'un est de plain-pied avec la vallée et dont l'autre atteint le sommet du monticule avec lequel il se confond, appuyés qu'ils sont en quelque sorte l'un sur l'autre. C'est vers la galerie supérieure qu'arrive le minerai de fer, descendant des collines voisines dans de petits chariots d'une forme bizarre, qui semblent se mouvoir par eux-mêmes. La mine est à quelque distance dans les montagnes. Un premier fait a lieu d'étonner, c'est l'association presque constante du minerai de fer argileux (*clay iron-stone*) avec le charbon de terre. Ces deux minéraux sont dans le pays de Galles le Castor et le Pollux du règne souterrain. N'y a-t-il pas là un vaste champ de réflexions pour ceux qui croient aux causes finales? Ces grands dépôts de fer argileux enveloppés dans les plis des bassins houillers, la connexion du métal avec le combustible qui doit le réduire et aussi avec le calcaire grossier qui facilite l'action du feu, tout cela semble en effet dicté par une prévoyance de la nature. On aime à supposer que dans ses lentes combinaisons du passé, alors qu'elle construisait par une série de créations et de destructions la croûte solide de notre globe terrestre, elle avait en vue l'homme, l'industrie, le bien-être des sociétés. Telle est du moins l'idée qui a saisi quelques géologues anglais; mais alors comment se fait-il que ces indications fournies par le gisement, ce lien de parenté entre le métal et le combustible, aient échappé pendant des siècles à l'esprit des fondeurs de fer? Ces deux minéraux sont cependant bien du même âge; leur acte de naissance est signé en quelque sorte par les mêmes fossiles. On a trouvé dans les nodules de fer des coquilles, des plantes tout à fait semblables à celles qui se rencontrent dans les couches schisteuses des mines de houille. Ce sont des végétaux appartenant surtout à l'ancienne famille des fougères, tels que la *neuropteris*. La flore fossile, d'accord avec l'ensemble des faits, ne saurait laisser aucun doute sur une communauté d'origine dont devait profiter un jour l'industrie. Toutes les grandes fonderies possèdent à la fois des mines de charbon et des mines de fer; elles consument une partie du combustible dans leurs fournaises pour dompter le métal, et envoient l'autre sur le marché.

Le minerai de fer est reçu dans une grande galerie aux arches voûtées qui s'ouvrent sur une terrasse. Le style de l'architecture est des plus grossiers, mais il ne manque point de caractère. Dans les renfoncemens des pleins-cintres massifs qui courbent de distance en distance la forte muraille opposée à la terrasse, je vis des jeunes filles, pour la plupart Irlandaises, qui, assises ou pour mieux dire accroupies sur la pierre, prenaient leur repas en silence. C'était l'heure du déjeuner. La tâche de ces jeunes ouvrières est principa-

lement de casser le minerai qui sort des couches d'argile sous la forme de nodules plus ou moins aplaties. Elles le réduisent en morceaux à peu près de la grosseur d'un œuf. Ce minerai concassé est alors soumis à un procédé qu'on appelle *roasting*, et qui consiste le plus souvent à construire avec des couches alternatives de charbon de terre et de minerai une sorte de hutte recouverte d'un toit incliné. On met alors le feu au lit de houille qui forme la base de l'édifice; ce feu se communique bientôt à toute la masse, qu'on laisse brûler ainsi durant cinq ou six jours. Durant cette épreuve, le minerai a changé de couleur et perdu de son poids en se dégageant du gaz acide carbonique, du soufre et des autres matières inflammables qu'il pouvait contenir. Ce fer *rôti* qu'on laisse refroidir est maintenant prêt à être fondu. C'est la seconde opération et peut-être la plus intéressante. Sur la large terrasse que commande la galerie s'ouvrent de distance en distance des espèces de fosses à l'orifice parfaitement circulaire et surmonté d'un pavillon avec des portes de fer. Ces puits de feu sont les bouches des fournaises, *furnaces*. Quand on ouvre l'une des portes, il s'en échappe des éclairs et des rugissemens d'incendie. Que ces flammes se mêlant et s'entrelaçant les unes dans les autres rappellent bien la sombre vision du buisson ardent! Des hommes qui ont sans doute trouvé le secret de se rendre incombustibles courent avec insouciance sur cette plate-forme à travers les langues de feu que darde le sommet des cheminées. Pour nous faire une idée de la construction des fournaises qui jouent un si grand rôle dans le traitement du fer, il faut d'ailleurs nous transporter sur un autre théâtre, c'est-à-dire descendre la colline de Cyfarthfa et pénétrer dans les cours basses qui forment le premier plan de l'usine.

L'histoire des progrès de la métallurgie se rattache d'assez près aux améliorations qui se sont succédé de siècle en siècle dans la forme et l'énergie mécanique des fourneaux. Ceux qu'avaient construits les Romains dans la Grande-Bretagne étaient d'une structure basse et conique. Plus tard on éleva la maçonnerie de la fournaise et on y introduisit deux soufflets qui travaillaient alternativement à chasser et à activer l'air dans l'intérieur. Lorsque l'industrie métallurgique eut substitué l'emploi du charbon de terre à celui du charbon de bois, il fallut accroître la pression du courant d'air; c'est alors qu'on eut recours à des machines plus puissantes que les soufflets. On remplaça ces derniers par des cylindres de fonte appelés *blowing cylinders* (cylindres soufflans), parce qu'agissant tour à tour, ils soufflaient en effet une assez vaste quantité d'air dans la cheminée, *cold blast furnace*. Cette découverte remonte à 1760 et fut appliquée pour la première fois dans une fonderie de

canons établie par le docteur Roebuck; mais le grand progrès fut la substitution d'un courant d'air chaud à un courant d'air froid. Aujourd'hui une puissante machine à vapeur travaille à forcer le fluide atmosphérique dans une sorte de four où il s'échauffe, s'élève même à une haute température, et d'où il est ensuite conduit par des tuyaux dans les fournaises, *hot blast furnaces*. La supériorité de ce dernier système frappa bientôt les industriels. Un brevet d'invention avait été accordé en 1828 à M. James Beaumont, directeur d'une usine à gaz dans la ville de Glasgow; sa méthode avait été pratiquée pour la première fois dans les *travaux de fer* de la Clyde, et dès 1835 tous les maîtres de forges écossais, à l'exception d'un seul, l'avaient adoptée. Cette innovation a triomphé aussi à Merthyr Tydvil. Un des avantages qu'elle présente est l'économie du combustible : la même quantité de houille réduit trois fois plus de fer, et un courant d'air chaud fait deux fois plus d'ouvrage, comme on dit dans les usines, que n'en faisait un courant d'air froid égal en volume. Le résultat très clair de ce changement a donc été d'élever le chiffre de la production et de diminuer le prix des produits : grand bienfait pour l'Angleterre. Que se passe-t-il toutefois dans la fournaise pendant que l'air *souffle chaud* et que le feu mugit? Les substances confiées à ce vaste récipient, c'est-à-dire le minerai de fer et le calcaire grossier, s'amollissent, portées à un degré de chaleur intense par la combustion du coke (1). Le calcaire se dépouille alors de son acide carbonique, lequel, se combinant avec les parties siliceuses et albumineuses du minerai, forme ce qu'on appelle le *slag* ou scorie à l'état liquide. Cette écume s'élève et flotte à la surface du bain de fer fondu, tandis que ce dernier, attiré en bas par la loi de gravité, descend lentement le long de la fournaise, traverse le courant d'air sans s'oxyder, grâce à la grande quantité de carbone dont il s'est imbibé au passage, et s'amasse goutte à goutte dans l'âtre, *hearth*, placé à la base du foyer.

Ces fournaises en travail présentent vraiment un aspect terrible. Que parle-t-on de volcans? Durant ces dernières années, plusieurs explosions ont eu lieu en Angleterre dans ces cheminées chargées de feu, de métal et de vapeurs concentrées. Le fils de l'ingénieur des travaux de Dowlais, à deux milles de Merthyr Tydvil, fut asphyxié, il y a quelque temps, par les gaz qui s'échappaient d'un de ces cratères en ébullition. Ailleurs quatre personnes qui habitaient une maison voisine d'une fonderie de fer furent étouffées durant la nuit par la même cause. En Écosse, à l'usine de Dundyvan, près de

(1) Il faut en effet que le charbon de terre soit réduit d'avance à l'état de coke pour être utilisé dans ces fourneaux.

Coatbridge, trois ouvriers et un jeune apprenti furent renversés par la masse encore liquide des scories et par les cendres qui s'abattirent tout à coup d'une fournaise. Les habits et le corps brûlés, ces trois hommes se sauvèrent dans un état pitoyable, et après avoir vécu quelques jours, luttant contre des douleurs atroces, ils succombèrent à leurs blessures. Quant au jeune garçon, il ne put même se relever; on réussit à le dégager de ce monceau de laves fumantes, et on le transporta dans une maison où il mourut quelques heures après. Lorsqu'on nettoie ces cheminées, ce qui en tombe est formidable. On y a trouvé des graphites et d'autres rares produits chimiques. Les scories qu'on retire de la fournaise après la fonte du minerai produisent un volume très considérable. Jetées et amassées d'année en année autour de l'usine, elles l'entourent de véritables remparts. Ces monceaux de débris ont même imprimé des traits nouveaux au paysage et élevé des collines parmi les collines. Dans deux ou trois mille ans d'ici, ces terrains créés par l'industrie exerceront peut-être dans plus d'un sens la curiosité des géologues; aujourd'hui même en Angleterre on suit pour ainsi dire à la piste les travaux métallurgiques des anciens Romains et de leurs successeurs par les couches artificielles qu'a laissées sur place le rebut des fonderies, et qui dans plus d'un endroit ont eu le temps de se recouvrir d'une croûte de terre végétale. Cette écume du fer offre encore une autre singularité remarquable : comme on la dépose à l'état igné sur la masse refroidie des scories anciennes, elle semble d'abord près de s'éteindre, et l'ensemble ne présente pendant le jour qu'un immense tas de noirs décombres; mais qu'on ne se laisse point aller à trop de confiance, le feu couve sous la cendre. Viennent les ombres de la nuit, et des flammes de diverses couleurs qui dormaient en quelque sorte sous la clarté du soleil se réveillent successivement. Toute la colline apparaît alors revêtue d'un éclat sinistre. C'est ce phénomène que j'avais aperçu la veille des fenêtres de l'hôtel, et qui m'avait fait croire à un incendie.

Revenons au métal qui bout dans la fournaise. On a étendu devant le foyer un vaste lit de sable. Dans quelques usines, ce lit est recouvert d'un toit; aux *Cyfarthfa iron-works*, il est exposé en plein air et protégé seulement par un enclos de pierre qui le sépare de la cour. Le lit de sable s'incline en pente à partir de la fournaise et se montre en quelque sorte labouré d'une série de sillons parallèles entre lesquels s'élève un fort bourrelet. L'embouchure de ces sillons communique avec un conduit transversal creusé dans le gravier, et tous ces conduits aboutissent à un long canal qui court du robinet de la fournaise jusqu'à l'extrémité du lit de sable. L'ouverture du robinet (*tapping*) est à coup sûr un moment

solennel pour le spectateur. Le métal bouillant sort du réservoir avec un éclat de *lune fondue* (c'est la comparaison des ouvriers), et, descendant en ruisseau par le canal principal, va d'abord remplir la dernière rainure, c'est-à-dire la plus éloignée de la fournaise. Au fur et à mesure que le liquide ardent s'est introduit dans les rangées de gouttières, un ouvrier ferme la communication entre le conduit oblique et la grande artère latérale; il fixe en terre d'une main ferme un fer de bèche et jette du sable contre le courant. Le bain de métal est ainsi obligé de rebrousser chemin, et alimente l'un après l'autre tous les sillons, en finissant par les plus rapprochés du foyer. Le canal nourricier est appelé « la truie » (*sow*), et les autres sont censés être autant de « petits cochons » (*pigs*), qui têtent successivement le sein de la mère. De là le nom de *pig iron* que les Anglais donnent au fer fondu.

J'avais assisté d'abord le jour à cette scène intéressante; mais combien elle m'a paru plus grande et plus merveilleuse pendant la nuit! Toute l'usine avec ses fortes ombres et ses feux flamboyans se détache alors comme un édifice de cyclopes, tandis que le métal en fusion répand à la surface du sol une clarté blanche pareille à celle de la lumière électrique. Dès que le liquide commence à se figer, on jette du sable avec une pelle, ou l'on fait jouer un jet d'eau à la surface des *pigs* afin d'en réduire la chaleur incandescente. Plus tard, quand ils sont refroidis, on les relève, et ces longs blocs de métal ont naturellement pris la forme des moules, c'est-à-dire des sillons dans lesquels il ont été coulés.

Jusqu'ici le fer n'est encore que de la fonte (*cast iron*). S'agit-il maintenant de le convertir en fer malléable, c'est l'affaire d'un second procédé auquel on donne dans les usines anglaises le nom de *puddling*. Ce procédé, pour lequel Henri Cork reçut un brevet d'invention en 1784, consiste à briser la fonte en petits fragmens et à l'introduire sous cette forme dans une fournaise reverbératoire. Un ouvrier, appelé, à cause de ses fonctions, le *puddler*, dirige une colonne d'air à travers la grille et le foyer de manière à produire une chaleur extrêmement intense. Au bout de vingt minutes environ, la charge (c'est ainsi qu'on désigne le métal confié à la fournaise) commence à donner des signes de ramollissement. Lorsque toute la masse est arrivée à l'état de fusion, le *puddler*, armé d'un instrument de fer ayant la forme d'une houe, agite et remue le liquide, dont il présente sans cesse une nouvelle surface à l'action du feu. Durant ce travail, le bain de métal se soulève et s'enfle comme une mer, jetant des éclairs de flamme bleuâtre. Il est alors en train de se *décarboniser* sous l'action de l'oxygène de l'air qui circule dans toute la fournaise. Ce métier de *puddler* est l'un des plus pénibles

qui existent : il exige l'exercice d'une grande vigueur musculaire dans des conditions très rigoureuses. Faut-il après cela s'étonner que de tels ouvriers montrent le plus souvent de la répugnance à élever leurs enfans pour une profession dans laquelle en général les forces humaines cessent, après l'âge de quarante-cinq ou de cinquante ans, de suffire à la tâche? Qui ne leur pardonnerait en outre de s'abandonner quelquefois à un excès de boisson, livrés qu'ils sont, pendant de longues heures de travail, à l'action dévorante de la fournaise? Cependant le métal, qu'on n'a cessé de remuer vigoureusement, finit par ne plus être un fluide élastique : il se caille en grumeaux, puis bientôt ces grumeaux se réunissent en une masse granulaire qui s'émiette comme de la terre sèche sous l'instrument du *puddler;* seulement c'est une terre de feu. Dans cet état, on le retire de la fournaise en boules d'une grosseur modérée, et on le soumet à une forte pression mécanique de manière à en former des gâteaux (*cakes*). Ces gâteaux sont remis au feu dans une autre espèce de fournaise, puis ils passent à plusieurs reprises sous une série de rouleaux d'où ils sortent s'allongeant à vue d'œil en rubans de fer rouge. Chaque fois qu'ils glissent sur le plancher de métal, ces rubans se tordent et se meuvent de même qu'un serpent qui lutterait pour s'échapper; mais des enfans noirs comme des lutins courent à travers la plate-forme, saisissent ces serpens de feu avec des pinces et les traînent ainsi captifs vers de nouvelles épreuves. Une machine qui semble animée d'une force surnaturelle les coupe ensuite l'un après l'autre, selon la longueur voulue, avec plus d'aisance qu'une lame de rasoir ne trancherait un roseau. On a obtenu alors ce qu'on appelle du fer en barres ou du fer forgé. J'ai vu frapper selon le même procédé des rails de chemins de fer qui s'empilent par milliers dans les cours de l'usine. Le métal a dépouillé dans cette série d'épreuves le carbone, l'oxygène et les parties terreuses qui s'attachaient encore à la fonte. Il resterait, pour certains besoins de l'industrie, à convertir le fer en acier; mais cette dernière transformation ne se pratique guère jusqu'ici à Merthyr Tydvil.

De l'usine de Cyfarthfa je me rendis aux *Dowlais iron-works*, où je voulais observer une autre grande scène d'actions mécaniques. Les travaux couvrent une superficie de 14 acres de terre et ont coûté à établir 2 millions 1/2 de livres sterling (62,500,000 francs.) Pour jeter les fondemens des ateliers, on creusa jusqu'à ce qu'on pût trouver dans la terre une roche solide; l'excavation fut remplie d'abord de gros blocs de calcaire grossier reliés entre eux avec du ciment, et sur cette base on étendit un plancher en chêne qui fut ensuite masqué par un revêtement de fer. Qui ne serait frappé en

arrivant par l'aspect de ces immenses hangars dont le toit s'appuie de distance en distance sur des colonnes de métal? Les machines sont lourdes et puissantes; elles se meuvent, véritables mastodontes de l'industrie, avec une lenteur solennelle, mais aussi avec une régularité terrible qui brise toutes les résistances. Là se trouve le plus grand cylindre soufflant, *blowing cylinder*, qui ait été construit dans la Grande-Bretagne et par conséquent dans le monde; il frappe vingt doubles coups par minute. Quelques détails statistiques donneront une idée de l'importance de ces grandes usines welshes. Celle de Dowlais extrait de ses mines 600,000 tonnes par an de charbon de terre, dont 400,000 sont consumées dans la fabrique et 200,000 sont exploitées pour servir de combustible aux bateaux à vapeur ou aux locomotives des chemins de fer. Elle possède dix-sept fournaises pour fondre le minerai, *blast furnaces*, dont quinze sont toujours en activité. Qu'on ajoute à cela cent cinquante-quatre fournaises pour épaissir le fer liquide, *puddling furnaces*, parmi lesquelles quatre-vingt-dix travaillent sans cesse. La quantité de fonte, *pig iron*, produite par an est de 140,000 tonnes. Ce colossal établissement occupe huit mille ouvriers et six cents chevaux. Le prix du travail varie selon le prix du fer sur le marché; mais quand les salaires sont hauts, l'usine paie à ses ouvriers 9,000 liv. sterl. (225,000 francs) par semaine (1). On construit en outre sur les lieux en ce moment d'autres ateliers pour faire de l'acier selon le procédé nouveau, *Bessemer system*, et qui permettront de fabriquer 20,000 tonnes de ce métal par an. L'acier sera converti en plaques pour construire surtout des frégates cuirassées. Encore n'est-ce pas seulement à Merthyr Tydvil que prospèrent les *iron-works;* ils s'étendent dans le Glamorganshire sur un rayon d'une quarantaine de milles, groupés çà et là dans les vallées ou sur le versant des collines. Plus se développe la liberté du commerce, et plus les grandes industries tendent chez nos voisins à se localiser. Des comtés tout entiers deviennent de vastes ateliers de travail, représentant ici les forges de l'Angleterre, ailleurs ses salines, plus loin ses poteries. Les principales fabriques aussi bien que l'agriculture s'attachent à la terre, ou pour mieux dire à la nature du sous-sol comme à une mamelle féconde où elles puisent l'aliment de leur force et de leur activité.

Les maisons des ouvriers s'alignent autour des usines de Dowlais. Je trouvai aux habitations meilleur air qu'aux habitans eux-mêmes. Le plus souvent, peintes d'une bordure verte autour de la porte et

(1) Le directeur des travaux de Dowlais, M. Menelaus, jouit d'une grande réputation parmi les métallurgistes.

des fenêtres, elles étalent avec un naïf orgueil un seuil blanchi à la chaux. La porte est presque toujours ouverte, et l'intérieur ne manque point de propreté (1). Le regard découvre du dehors dans une pénombre un bahut en acajou chargé de verreries et de porcelaines, des chaises rangées avec ordre, des instrumens de ménage en cuivre ou en étain aussi polis et aussi luisans que s'ils étaient d'or ou d'argent, et dans un coin la maîtresse du logis assise, qui travaille à quelque ouvrage d'aiguille. Les enfans jouent dans la rue, sur le devant de la maisonnette; ils sont frais et bien portans, mais barbouillés, crottés, bourbeux : on dirait des boutons de rose ramassés dans la boue. Des poules se promènent aussi autour du seuil comme si elles étaient sur leur terrain, et entrent même quelquefois dans l'intérieur de la chambre, au rez-de-chaussée, dont le plancher est recouvert d'une légère couche de sable. Si j'en crois une statistique publiée il y a quelques années, l'éducation des habitans laisse beaucoup à désirer. Sur 695 couples mariés en 1845, 1,016 personnes étaient incapables de signer leur nom. L'instruction a fait depuis ce temps-là quelques progrès à Merthyr Tydvil; mais la plupart des parens, déterminés par l'appât du gain, envoient plus volontiers leurs enfans à l'usine qu'à l'école. Les salaires sont assez élevés; les meilleurs ouvriers gagnent près de 7 livres sterling (175 francs) par mois; ce n'est donc point tout à fait dans la mauvaise rétribution du travail qu'il faut chercher la cause de leur misère. L'industrie, surtout celle du fer, exige une alimentation plus forte que le labeur agricole; elle entraîne en outre plus facilement aux goûts de dissipation et à l'abus des liqueurs fortes (2). Il en résulte que les ouvriers des usines, tout en gagnant deux fois plus que les ouvriers des fermes, n'en sont pas pour cela beaucoup plus riches. Où donc ont-ils alors trouvé de l'argent pour bâtir les nombreuses chapelles qui s'élèvent à Merthyr Tydvil, et dont quelques-unes affectent d'assez grands airs d'architecture? La religion est pour eux le seul lien qui les rattache à l'idéal; il n'y a que le temple où le dimanche ces hommes, courbés toute la semaine sous le travail manuel, entendent une parole qui les élève un instant au-dessus du cercle étroit et monotone des habitudes journalières. Il ne faut donc

(1) Cette habitude de vivre en quelque sorte dans la rue entraîne plus d'un inconvénient. Le samedi, grand jour de nettoyage, on voit les hommes tout noirs de la mine ou de la forge, les enfans, quelquefois même les femmes, se laver dans un état alarmant de nudité.

(2) On accuse aussi les femmes de se livrer entre elles à des parties de thé où se dépense beaucoup de temps et d'argent. L'ouvrier, revenant à la maison et ne trouvant point son souper prêt à l'heure, n'en est que plus porté à fréquenter les cabarets.

point s'étonner de leurs sacrifices pour acheter ainsi le pain de l'esprit. Ces chapelles appartiennent à des sectes dissidentes, c'est-à-dire séparées de l'église anglicane. N'est-il point curieux d'observer que, toutes les fois que la race celtique s'est détachée du catholicisme, elle s'est avancée jusqu'aux limites extrêmes de la réformation? Les ouvriers de Merthyr Tydvil ont aussi leurs fêtes populaires. Au moment où j'y étais, une procession traversa la ville bannières au vent et rubans déployés : c'étaient les *ivorites*, une société de bienfaisance et de secours mutuels assez semblable pour ses statuts à celles des *odd fellows*, des *foresters* et des autres confréries anglaises, mais placée sous la protection d'un héros welshe. Ivor Hoel ou Ivor le Généreux était un chef de la maison de Tredegan, qui vécut de 1310 à 1370.

Les Anglais reprochent aux Celtes du pays de Galles un caractère fin et rusé. Quant à moi, j'ai surtout été frappé de leur tristesse. Consultez leurs poèmes nationaux, ce sont des élégies; écoutez leurs chants et leurs airs, ils ont la mélancolie d'une race qui a souffert. Les événemens de l'histoire ont été durs pour ce rameau de la famille celtique : comme un enfant dont la maison a été détruite et qui passe dans le sein d'une autre famille, les Welshes ont de bonne heure changé de maîtres et de patrie. La nature elle-même leur a fait de rudes présens; elle leur a donné le fer. La contrée est belle, mais quelle âpreté dans la grandeur! Les montagnes qui s'élèvent vers le nord ressemblent à des nuages figés en granit. Si la lune a des paysages, ils doivent ressembler à ceux-là. Je ne connais que les sévères conquêtes de l'industrie qui puissent faire diversion à cet ensemble de causes absorbantes. Dans les *cisteddfodau*, la voix des orateurs soulève plus d'une chaleureuse acclamation; mais ces bruits s'éteignent bientôt dans le vide, ainsi que les derniers échos d'une nationalité expirante. La gloire militaire des Wales n'est plus qu'un souvenir; leur poésie elle-même semble destinée à périr comme Ophélia, le rayon de la jeunesse et la couronne de fleurs sauvages sur la tête. Dans les usines au contraire, où l'on ne s'enivre point des fictions du passé, quel changement! Le feu, l'eau, la vapeur, les machines, les hommes, tout lutte, tout produit, tout vit. On a devant les yeux le grand spectacle d'une ancienne race qui, sortant enfin des nuages d'une rêverie énervante, se régénère dans le travail et se rattache bravement au grand courant des sociétés modernes. Il serait inutile de s'étendre sur les applications du fer à l'industrie, à l'architecture, à la marine, à la guerre. Qui ne sait que l'importance des états se mesure aujourd'hui en grande partie à la possession de ce métal? Les Anglais en ont tiré mille services et l'ont ployé à toute sorte d'usages. Il se

construit à Londres des maisons de fer qu'on emporte avec soi et qu'on monte ensuite de toutes pièces en Australie, au Cap, à la Nouvelle-Zélande. Comment dire ce que le génie civil doit aux *iron-works*? Un de ses triomphes est à quelques lieues mêmes de Merthyr Tydvil le viaduc en fer de Crumlin, véritable chef-d'œuvre de force et de légèreté.

Pour peu qu'on interroge l'histoire, on est entraîné vers un autre ordre de réflexions. Le caractère des métaux n'a point été étranger à la nature des différentes époques. Les découvertes de l'or du XVe au XVIe siècle ont répondu aux besoins d'une société aristocratique. L'âge du fer est au contraire, par une curieuse coïncidence, l'âge de la démocratie. La *moralité* de ce dernier métal, si l'on peut s'exprimer ainsi, est du moins supérieure à celle de l'or : il n'allume point les convoitises des aventuriers, il n'a jamais dépeuplé les contrées lointaines ni traversé les mers teint du sang des indigènes. Transformé en outils, il apporte au travailleur des forces nouvelles; converti en machines, il centuple la production; allongé en rubans, il réduit les distances. Combien le bon marché des ustensiles de fer n'a-t-il pas depuis un demi-siècle accru chez nos voisins le bien-être domestique! L'agriculture lui doit ses meilleurs progrès. C'est ce caractère d'utilité générale qui assure l'avenir aux *iron-works*. Les grandes industries sont aujourd'hui les industries populaires. Pareilles à ces chênes gigantesques dont les racines, selon l'expression de Humboldt, plongent vers le foyer central, elles vont puiser la séve et la chaleur dans les couches profondes de la société.

ALPHONSE ESQUIROS.

LA

PEINTURE DE PAYSAGE

EN SUISSE

ALEXANDRE CALAME.

On s'étonne quelquefois que les sites de la Suisse n'inspirent pas plus habituellement les paysagistes. — D'où vient, dit-on, qu'un pays aussi digne d'admiration, aussi fécond pour les voyageurs en émotions et en surprises, demeure le plus souvent auprès des artistes dans un état apparent de disgrâce et d'abandon? — Rien de plus facile à s'expliquer pourtant, rien de plus judicieux au fond que ces réserves ou ces abstentions du pinceau. La nature en Suisse est une nature toute d'exception et d'accident, une nature sans mesure dans ses audaces, sans vraisemblance pour ainsi dire; or l'art ne saurait se proposer d'autres thèmes que ceux qui expriment, même sous des formes imprévues, une idée d'ordre, d'harmonie, une certaine vérité à la fois limitée et générale. Il ne lui appartient pas plus de reproduire la chute du Rhin à Schaffouse que la cataracte du Niagara; il prétendrait aussi vainement figurer les glaciers des Alpes que les steppes sans horizon de la Russie, parce qu'ici l'énormité du spectacle écrase ou déconcerte le sentiment de la proportion pittoresque, parce qu'en face de pareils modèles, toute volonté personnelle se paralyse, tout désir d'invention s'anéantit, parce qu'enfin le fait à représenter exclut également le droit d'en modifier les termes et le pouvoir de le rendre au vrai sans aboutir à la difformité.

Les phénomènes naturels les plus propres sur place à étonner le regard sont donc, par cela même, les moins favorables à l'œuvre du peintre et à la fonction de la peinture. En s'aventurant dans le domaine des pures curiosités géologiques, l'artiste court le risque de perdre la notion pittoresque du beau pour n'acquérir que l'intelligence scientifique des choses, pour n'en savoir plus découvrir et nous révéler que les côtés bizarres, la signification exceptionnelle. A ne considérer que la difficulté des informations et, la tâche une fois donnée, les efforts d'attention qu'elle exige, cela peut être jusqu'à un certain point méritoire. Si l'on tient compte au contraire de l'art proprement dit, des lois qui le régissent, de l'influence qu'il lui appartient d'exercer, cela est inutile et même foncièrement défectueux, car l'impression produite ne saurait ni équivaloir à l'émotion causée par le simple aspect de la réalité, ni se substituer si bien au souvenir de celle-ci qu'elle s'explique par la seule vertu des moyens d'exécution employés. A quoi bon dès lors se vouer à une besogne en dehors des conditions du portrait par l'étrangeté même et les caractères intraduisibles des types, en dehors aussi de l'interprétation idéale, puisque la physionomie de ces modèles n'a plus de sens et disparaît, si l'on essaie de la réviser?

De notre temps néanmoins, l'épreuve a été tentée, et quelquefois avec un remarquable talent, par deux peintres suisses, MM. Diday et Alexandre Calame. En se faisant, il y a plus de trente ans, le chef de ce que l'on appelle un peu ambitieusement aujourd'hui « l'école du paysage alpestre, » et qu'il suffirait de nommer un groupe d'hommes en quête d'un certain progrès, le premier avait le mérite de donner à l'art du paysage en Suisse une allure propre, un caractère national, et de lui inspirer le dégoût des contrefaçons ou des emprunts dont il avait si humblement vécu jusqu'alors. Le second, en poursuivant l'entreprise avec une habileté plus sûre et plus audacieuse en même temps, réussit à devenir le représentant principal des doctrines nouvelles et à les accréditer auprès de la foule, sinon à les justifier complétement. Calame, mort il y a quelques mois, a joui de son vivant d'une grande réputation; même en dehors de la Suisse, il a obtenu des succès qui n'accueillent d'ordinaire que les talens tout à fait supérieurs. Reste à savoir quelle part revient dans les causes de cette popularité au milieu d'où l'artiste était issu, quel surcroît d'importance ses œuvres ont pu emprunter du contraste avec la faiblesse des essais antérieurs, quelle place enfin il convient de leur assigner non-seulement dans l'histoire de l'art local, mais dans l'histoire de la peinture contemporaine. Ce qu'il faut reconnaître tout de suite, c'est que si les tableaux qu'a laissés Calame permettent à la critique de faire ses réserves, de distinguer entre la célébrité acquise et la valeur intrinsèque des

travaux qu'elle a récompensés, les souvenirs qui se rattachent à la vie et au caractère de l'homme n'autorisent rien d'autre que le respect. Dans cette vie laborieuse et digne, consacrée tout entière à l'étude, aux graves devoirs, à la pratique des vertus sévères, nulle incertitude, nul démenti. Peut-être, au premier aspect, ne paraît-elle pas exempte de quelque raideur; mais cette inflexibilité, après tout, est celle de la ligne droite, et l'on aurait mauvaise grâce, en face du chemin parcouru, à y relever, comme une singularité regrettable, l'absence d'une interruption ou d'un détour.

Parler des premières années et des premiers essais d'un artiste, c'est le plus souvent se condamner à redire l'histoire bien connue d'une vocation contrariée, d'efforts entravés par les résistances d'autrui ou par la pauvreté de celui qui les tente; c'est rappeler, après tant d'exemples de même sorte, les obstacles qu'opposent à l'essor d'un jeune talent les exigences de la famille ou les difficultés de la vie. Les débuts de Calame ne feraient que remettre une fois de plus sous nos yeux ce spectacle prévu d'une enfance riche en promesses et bientôt inquiétée dans ses espérances, d'une volonté qui ne se manifeste de bonne heure que pour entrer en lutte avec l'adversité. C'est d'abord l'expression naïve d'un goût inné, d'une aptitude qui se traduit, aussitôt que la mémoire et la main peuvent agir, dans des essais à tout propos de représentation pittoresque; puis viennent, avec les progrès de l'âge, les déceptions et les épreuves, les nécessités matérielles auxquelles il faut s'efforcer de pourvoir, les malheurs qu'il faut bien accepter. Né près de Vevey en 1810 et fils d'un entrepreneur de maçonnerie, Calame avait à peine quatorze ans lorsqu'il vit son père, ruiné du jour au lendemain par la mauvaise foi, dit-on, d'un associé, tomber malade de chagrin et perdre peu à peu ce qui lui restait de courage et de forces. Deux ans plus tard, il était l'unique soutien de sa mère devenue veuve. Adieu donc, au moins pour le moment, aux rêves de talent et de gloire, adieu à la liberté de continuer de chères études et de travailler en vue des succès futurs! Ce qu'il s'agit de se procurer, ce n'est plus dans l'avenir une place parmi les artistes, c'est maintenant, aujourd'hui même, les moyens de vivre et de faire vivre celle dont la maladie du chef de la famille a épuisé les dernières ressources; ce qu'il faut conquérir, ce n'est plus la renommée, c'est du pain. Le pauvre jeune homme se mit résolûment à l'œuvre. Admis, comme employé, dans les bureaux d'un agent de change à Genève, il y passa quatre années et réussit, avec les chétifs appointemens qui rétribuaient son travail, à préserver à peu près sa mère de la détresse, sauf, bien entendu, à faire bon marché de ses propres besoins et à se réduire souvent à quelque chose de moins que le nécessaire pour alléger d'autant des souffrances qui auraient eu

raison de son courage par cela même qu'elles n'étaient pas les siennes.

Le moyen cependant de se renfermer absolument dans des occupations si contraires aux espérances premières, de ne rien donner à la passion secrète, à l'instinct! Calame essaya de tout concilier. Ses journées ne lui appartenaient pas, aussi n'eut-il garde d'en distraire une minute au préjudice de la besogne que lui imposaient ses humbles fonctions de commis; mais, le soir venu, ne lui était-il pas permis de substituer sans scrupule un crayon ou un pinceau à la plume dont il s'était pendant tant d'heures consciencieusement servi pour aligner des chiffres? Qui sait d'ailleurs s'il ne trouvera pas dans ces travaux de son choix un surcroît de ressources pour secourir sa mère, et, — désir qui n'était chez lui ni moins ardent ni moins habituel, — pour éteindre les dettes que son père avait laissées en mourant? Des notes écrites par Calame lui-même nous apprennent quels furent alors ses efforts en ce sens et les arrière-pensées de son amour-propre, ou plutôt de son amour opiniâtre de l'art. « Je songeai, dit-il, à tirer parti de mon goût passionné pour le dessin, qui, depuis mon enfance, occupait tous mes loisirs. J'avais fait quelques progrès, sans avoir jamais reçu ni conseils ni direction. Mon excellent patron, qui était mon tuteur (1), m'encouragea et me recommanda à quelques marchands d'estampes. Je m'essayai à colorier de petites vues de la Suisse qui se vendaient assez bien, et me donnaient l'espoir de gagner par ce moyen, plus dans mes goûts que le commerce, de quoi subsister, ma mère et moi. » Et plus loin : « Ayant réussi à faire quelques aquarelles et quelques sépias que je vendais un peu mieux que les coloriages de mes vues suisses, je voyais avec espoir un tout petit pécule augmenter de semaine en semaine. J'entrevoyais la possibilité d'acquitter dans un temps peu éloigné les dernières dettes de mon père. J'étais aussi, il faut le dire, poussé par mon désir d'être artiste un jour moi-même. Tous ces motifs m'engageaient à prendre la palette, pour essayer ce qu'il me serait possible de faire. »

Prendre une palette, travailler non plus à l'enluminure de petites vues gravées ou dessinées tant bien que mal, mais à la représentation directe de la nature, s'informer sans détours des secrets de l'art, telle est donc l'ambition qui croît au fond du cœur de Calame à mesure que l'essai du métier lui réussit. Ces vœux se trouvèrent en partie exaucés lorsque le chef de la maison où le futur paysagiste faisait depuis quatre ans son apprentissage commercial lui eut permis de prélever, pour les passer dans l'atelier de M. Diday, deux heures par jour sur le temps dû aux affaires. En s'enrôlant parmi

(1) M. Diodati de Morsier.

les élèves d'un artiste de profession, Calame néanmoins hésitait encore à se confesser à lui-même son intention de sacrifier bientôt tout le reste de son temps à la peinture, son espoir de devenir un peintre à son tour. « Bien que j'eusse, écrivait-il en remontant à cette époque de sa jeunesse, bien que j'eusse le pressentiment que là était ma véritable vocation, je n'osais aborder cette pensée, et la seule ambition que j'avouasse était de faire mieux que mes confrères les coloriéurs les petites images de glaciers destinées aux étrangers. Au bout de trois mois, c'est-à-dire de quatre-vingt-dix heures chez mon maître, j'avais fait assez de progrès dans le dessin pour espérer une meilleure position que celle d'employé dans un bureau. Avec le consentement de M. Diodati et avec son appui, je quittai le *doit et avoir*... pour vivre désormais, non point en artiste, mais en ardent travailleur. J'étais levé au point du jour, et mes veilles se prolongeaient souvent après minuit, afin de regagner les quelques heures que j'employais à l'étude sérieuse chez M. Diday, qui m'encouragea à fréquenter son atelier au-delà des trois mois dont M. Diodati avait fait les frais. » Calame, est-il besoin de le dire? n'hésita pas à s'imposer de nouvelles privations pour mettre à profit les exhortations et le bon vouloir de son maître. Il abandonna de grand cœur les outils de l'enlumineur, ne songea plus à manier que les crayons et les pinceaux du paysagiste, et le voilà, il est vrai, encore plus pauvre qu'auparavant, mais du moins libre de se donner tout entier à des études qu'il n'avait pu tenter jusqu'alors qu'à la dérobée. Bientôt il en savait assez, il avait fait assez de progrès pour intéresser utilement à sa cause quelques protecteurs, quelques artistes, le père de Rodolphe Töpffer en particulier, et pour retirer à peu près de ses esquisses peintes d'après nature ou dans l'atelier de M. Diday le gain que lui procurait naguère la vente de ses petites vues coloriées.

Tandis que Calame s'efforçait ainsi d'obtenir d'un travail acharné un commencement de talent et la promesse d'un avenir, un autre apprenti de l'art, qui l'avait à peine précédé dans la vie, et qui devait le suivre dans la mort à quelques jours seulement d'intervalle, Hippolyte Flandrin, engageait obscurément à Paris une lutte semblable, et aussi vaillamment soutenue. Certes, au point de vue du talent et de l'importance relative des œuvres accomplies, les noms des deux peintres ne sauraient être rapprochés l'un de l'autre. Autant vaudrait confondre dans une admiration égale Lesueur et le peintre hollandais Everdingen, ou attribuer aux poèmes bretons de Brizeux la même valeur qu'aux *Nuits* d'Alfred de Musset ou aux *Méditations* de Lamartine (1); mais, à ne considérer que les rudes

(1) Hippolyte Flandrin d'ailleurs professait une grande estime pour le talent de Calame. Dans une lettre adressée à son frère à propos du Salon de 1842, il mentionne

épreuves et les courageuses vertus de la jeunesse, les habitudes recueillies de l'âge mûr, la dignité de la vie tout entière, la distance cesse, à beaucoup près, d'être aussi grande. Comme le maître français, le peintre genevois ne connut, en dehors de l'art, que deux passions : l'amour pieux du devoir et l'amour de la famille. Une fois en possession du succès, il sut comme lui résister aux séductions de tout genre qui environnent les artistes devenus célèbres, dérober sa personne aux applaudissemens qui accueillaient chacun de ses travaux, et se confirmer de plus en plus, se continuer, pour ainsi dire, dans le respect de son passé, dans ses affections, dans sa foi.

Lorsque, vers la fin de sa vie, Calame interrogeait les années écoulées, il y retrouvait bien moins la mémoire et l'orgueil de ses conquêtes personnelles que les occasions de saluer et de bénir les influences bienfaisantes qui s'étaient exercées sur lui. Se rappelle-t-il par exemple ce qui advint du premier tableau qu'il exposa, — un paysage envoyé à Zurich et acquis par la Société des Arts de cette ville pour la modique somme de 140 francs, — il se souvient surtout de la joie que cet humble succès avait donnée alors à sa mère, et c'est à la tendresse, à la sainte protection de celle-ci, qu'il attribuera, plutôt qu'à son propre mérite, tous les avantages, tous les biens qui ont suivi. « Quelles actions de grâces, écrit-il dans ces notes dont nous avons déjà transcrit quelques lignes, quelles prières elle adressa à Dieu pour son enfant bien-aimé! O chère et excellente mère, tes prières sont montées au ciel, elles sont redescendues sur moi en bénédictions multipliées! Ton souvenir, tes bénédictions, m'ont suivi, m'ont protégé; elles ont attiré sur moi les grâces d'en haut, et m'ont conduit comme par la main dans tout le cours de ma vie. » Enfin que Calame, chef de famille à son tour, heureux du bonheur qu'il reçoit des siens et qu'il leur donne, sous le toit qu'il s'est acquis par son travail et que le respect de tous environne, que cet homme, à qui la fortune a depuis longtemps souri, voie s'approcher le moment où il lui faudra quitter tout ce qu'il aime, il se préparera, sans plainte comme sans forfanterie, à cette séparation suprême; il l'envisagera en face, et, peu de jours avant de mourir, il écrira à l'un de ses amis ces paroles stoïques, mais d'un stoïcisme chrétien : « Je ne reçois plus d'autres visites que celles du pasteur et du médecin. Pour être limités à ces deux hommes, le médecin de l'âme et celui du corps, mes rapports, en dehors de la famille, suffisent parfaitement à un homme dans ma

parmi les morceaux les plus remarquables de l'exposition « un beau Calame. » Le tableau que Flandrin n'hésitait pas à qualifier ainsi représente un *Site des environs du lac des Waldstetten,* canton de Schwitz.

position. A moins que Dieu n'y mette la main, il ne s'agit plus pour moi de caresser de chimériques projets d'avenir ici-bas, mais bien de mettre le peu de forces qui me restent à la recherche de la seule chose nécessaire, et d'en faire l'unique objet de mes pensées. Je ne voudrais pourtant pas vous laisser croire que je me tiens pour définitivement condamné. Non, j'espère toujours. Malgré mes souffrances, j'aime la vie, je demande à Dieu de me la conserver; mais je puise dans la ferme assurance de sa miséricordieuse sagesse la certitude entière qu'il disposera de moi pour le plus grand bien de mon âme, de ma chère compagne et des enfans qu'il m'a donnés. Celui qui mesure le vent aux petits agneaux mesurera l'épreuve à la force de mes bien-aimés. Cette pensée me console de tout. » On connaît maintenant la trempe morale et le caractère de l'homme. Jusqu'à quel point les œuvres de l'artiste reflètent-elles ces inclinations ou ces coutumes? Quels sont les mérites et la physionomie de son talent? en quoi diffère-t-il des talens que nous avons vus se développer ailleurs, et surtout de ceux qui l'ont précédé dans le pays où il s'est produit? C'est ce qu'il reste à examiner.

Avant notre siècle, l'école suisse de peinture, à vrai dire, n'existait pas. Aujourd'hui même, si l'on peut, à la suite des noms de Léopold Robert et de M. Charles Gleyre, citer les noms de plusieurs peintres distingués nés en Suisse, — ceux entre autres de M. Lugardon, des frères Girardet, de M. van Muyden, — ce petit groupe d'artistes en communauté d'origine, mais isolés les uns des autres par la diversité des doctrines qu'ils professent ou des enseignemens qu'ils ont reçus, est plutôt un ensemble de talens individuels qu'une école. M. Lugardon, de Genève, un des rares peintres d'histoire de son pays, a étudié à Paris dans l'atelier de Gros, et plus tard dans l'atelier de M. Ingres. Sa manière correcte, mais un peu froide, sa pensée habituellement élevée, mais souvent aussi dépourvue dans l'expression de précision et de finesse, n'ont rien de commun assurément avec les intentions et le faire, délicats parfois jusqu'à la subtilité, qui caractérisent les petites scènes italiennes dues au pinceau de M. van Muyden. On croirait que celui-ci, peintre éminemment spirituel, mais trop préoccupé du désir de se montrer tel, se défie de ce qui est simple autant que de ce qui est vulgaire. Comme son compatriote Rodolphe Töpffer dans l'ordre littéraire, il ne consent à exprimer le vrai qu'à la condition d'en aiguiser à tout propos le sens et les termes, de raffiner sur toutes choses, de choisir, pour persuader notre intelligence, ou les voies détournées d'une allusion, ou les formes sommaires et ambiguës d'une énigme. M. van Muyden d'ailleurs, ancien élève du peintre allemand Kaulbach et depuis longtemps fixé à Rome, n'appartient guère à la Suisse que par le lieu de sa naissance. C'est ce qu'on peut dire aussi de M. Girardet,

du sculpteur Pradier, de M. Forster le graveur, de quelques autres artistes diversement habiles dont la France a vu se succéder tous les progrès, tous les travaux, et qui, après être venus se former à l'école de nos maîtres, ont continué d'en appliquer les principes, d'en respecter les traditions, tout en s'y créant une place brillante et distincte.

Seul parmi les peintres suisses qui depuis le commencement du siècle ont étudié et pratiqué l'art loin de leur pays, Léopold Robert a conservé dans les habitudes de son talent quelque chose d'obstinément caractéristique, de foncièrement conforme au goût, au tempérament national. Certes on serait mal venu, — en face des *Moissonneurs*, des *Pêcheurs* ou de *l'Enterrement*, — à contester le profond sentiment du beau et la science de composition admirable qu'attestent de pareils ouvrages; mais ne saurait-on, sans manquer à la vénération qu'ils commandent, relever dans l'exécution les traces de plus d'un effort laborieux, d'une correction souvent pesante, d'une fermeté qui semble résulter de l'exactitude intraitable d'un instrument mécanique autant que de la précision spontanée de la main? Quelle que soit la distance qui sépare les belles toiles de Robert des tableaux à la fois emphatiques et précieux de M. Hornung ou de tel autre artiste suisse invariablement établi dans son pays, ces chefs-d'œuvre eux-mêmes se ressentent à quelques égards du milieu d'où était sorti celui qui les a faits. Jusque dans l'art du peintre, et du grand peintre, certains témoignages subsistent qui ne laissent pas d'accuser les arrière-pensées dogmatiques et, qu'on nous permette de le dire, la méthode un peu gourmée du docteur sous les procédés patiens de l'horloger.

A l'exception de Léopold Robert, les peintres de figures nés en Suisse qui, de notre temps, sont allés au dehors chercher des inspirations ou des leçons, peuvent donc être considérés sans injustice comme les descendans directs de chaque race étrangère à laquelle ils se sont alliés. Il n'en va pas ainsi des paysagistes appartenant à l'école que le nom de Calame résume et personnifie. Beaucoup plus casaniers d'ailleurs que leurs confrères les peintres d'histoire ou de genre, ils se sont contentés d'exploiter leurs talens sur place, de prendre pour modèle la nature même de leur pays, ou, s'il leur est arrivé parfois de visiter d'autres régions, ils n'ont rapporté de leurs voyages qu'un amour plus vif de la contrée natale et une volonté plus ferme d'en reproduire tous les aspects. N'est-ce pas pendant un court séjour à Paris, en 1838, et à la vue d'un diorama représentant un *Éboulement de rochers dans les Alpes*, que Calame, par exemple, conçut le projet, réalisé l'année suivante, de peindre une scène semblable? En parcourant un peu plus tard les galeries de la Hollande, de l'Allemagne et de l'Angleterre, il ne

songeait, — ses lettres l'attestent, — qu'au parti que les maîtres auraient pu tirer de cette nature de la Suisse dont le souvenir le suivait partout et à la gloire de laquelle il devait vouer sa vie. « Si les grands artistes des temps passés, écrivait-il, eussent vécu dans nos Alpes, la peinture alpestre serait créée; elle aurait ses adeptes... Tout ce qui est grand, noble, poétique, est compris par des artistes d'élite pour lesquels les difficultés de l'entreprise ne sont qu'un appât de plus. » — Soit : à cela pourtant il serait aisé de répondre que les maîtres, en recherchant ici « le grand et le noble, » eussent couru le risque de rencontrer surtout le colossal et l'extraordinaire, que, dans la représentation des objets naturels, ils entendaient bien plutôt dégager de leur propre pensée le beau et la poésie que laisser ces objets figurer comme signes d'eux-mêmes et nécessairement envisagés comme beaux, qu'enfin, s'ils comprenaient tout, ils n'avaient garde de tout rendre. En reculant sagement devant des difficultés que l'art n'a ni le devoir d'aborder, ni le pouvoir de vaincre, ils eussent prouvé une fois de plus la sûreté de leur goût, la légitimité de leurs préférences. Toujours est-il qu'après s'être imposé une tâche au moins périlleuse, Calame eut le mérite de la poursuivre avec un succès relatif, avec un zèle dont il convient d'honorer l'énergie patriotique et la constance.

Il semble au surplus que l'entreprise tentée par Calame ait eu en Suisse, et particulièrement à Genève, le caractère d'une révélation, si l'on compare à l'enthousiasme qu'elle excita de nos jours l'indifférence des époques précédentes pour les principes qui devaient l'inspirer. Au XVIe siècle, sous la sombre influence de Calvin, le silence des lettres et des arts en face de la nature, le désintéressement, l'oubli même chez tout le monde des grands spectacles qu'elle donne, sont des faits aisément explicables. Le temps n'était alors ni aux contemplations paisibles ni à l'amour des belles réalités. De bien autres passions possédaient les cœurs dans ces jours sinistres où Genève voyait se dresser l'échafaud de Jacques Gruet ou le bûcher de Michel Servet. D'où vient pourtant qu'à des époques moins tourmentées, au XVIIe siècle et dans la première moitié du siècle suivant, les plus admirables paysages de la Suisse paraissent tout aussi étrangers aux inspirations des écrivains et des savans, tout aussi muets pour l'imagination de ceux dont ils frappent les yeux chaque jour? Qui sait même si les regards ne sont pas alors plutôt fatigués que distraits? On a remarqué que la plupart des maisons de plaisance bâties autrefois sur les bords du lac de Genève, c'est-à-dire dans un des lieux du monde où la vue est le plus inévitablement étendue et belle, sont comme emprisonnées au fond de quelque pli de terrain ou situées de telle sorte qu'elles se dérobent à elles-mêmes le spectacle dont on jouit à quelques pas

de là. Ce qui manque aussi aux lettrés et aux érudits contemporains ou successeurs des Casaubon et des Leclerc, c'est le goût des vastes échappées, de l'espace, des horizons baignés de lumière. Il ne fallut pas moins que le génie de Rousseau pour avoir raison des coutumes générales ou des préjugés sur ce point. La renommée des paysages qui encadrent le lac de Genève date du jour où les pages de *la Nouvelle Héloïse* et des *Confessions* vinrent pour ainsi dire les dénoncer à l'admiration publique et introduire dans les mœurs, comme dans le champ de l'imagination, le progrès que l'ample méthode et les découvertes de Saussure allaient bientôt déterminer aussi dans le domaine des sciences naturelles.

Quant à la peinture de paysage, elle ne reçut qu'un contre-coup assez faible de ce mouvement *naturaliste* imprimé aux idées de l'époque. Si, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les paysagistes de profession devinrent plus nombreux en Suisse ou s'ils se montrèrent plus féconds que par le passé, les œuvres qu'ils produisirent n'exprimèrent pour cela ni des intentions plus sincères, ni des habitudes moins conventionnelles. La grâce doucereuse ou la fausse majesté de leurs compositions renouvelées des pires traditions académiques, l'archaïsme prétentieux de leur style, dont les efforts tendent constamment à transformer le plus humble site en vallée de Tempé, tout, jusqu'à la molle facilité de la pratique, exclut assurément l'idée d'une bien forte influence exercée sur de pareils artistes par l'aspect même des lieux où ils vivaient. Ils pouvaient croire de la meilleure foi du monde qu'ils réalisaient dans leurs fades idylles les inventions poétiques de Théocrite ou de Virgile : on ne saurait en tout cas supposer qu'ils songeassent à peindre les choses comme Rousseau les avait décrites, c'est-à-dire avec la volonté d'être vrais, de rendre ce que leurs yeux avaient vu, ce que leur cœur avait senti. S'il fallait donc trouver dans la littérature contemporaine des œuvres analogues à ces menues contrefaçons pittoresques, à ces prétendues églogues inspirées par l'art d'une autre époque et par les livres bien plutôt que par la contemplation de la nature, les pastorales de Salomon Gessner fourniraient les témoignages d'une doctrine semblable, et, quant à l'exécution, des procédés à peu près équivalens.

Le souvenir de Gessner mériterait à plus d'un titre d'être évoqué ici. On sait en effet que l'auteur de *Daphnis* et de *la Mort d'Abel* ne se contenta pas de la plume pour retracer les scènes qu'il avait imaginées. A partir de sa trentième année, — c'est lui-même qui nous donne la date, — il entreprit de confirmer le sens de ses poèmes champêtres, d'en compléter l'expression avec le pinceau. De là cette série de gouaches pour la plupart reproduites par la gravure, et représentant, sous les titres modestes de *solitude*, de *pont*

rustique ou de *fontaine*, force bocages peuplés de sylvains et de dryades, force ruisseaux au bord desquels Apollon poursuit Daphné; de là aussi ces *Lettres sur le Paysage* écrites par Gessner en manière de profession de foi, et pour résumer, avec les principes qui l'avaient guidé, les enseignemens les plus profitables aux jeunes artistes. Or quels exemples conseille-t-il à ceux-ci d'interroger? quels modèles leur propose-t-il? Les tableaux des maîtres, il est vrai, mais surtout les descriptions des poètes. « Que je plains, s'écrie-t-il, que je plains le paysagiste insensible que les chants de Thompson ne peuvent inspirer! On pourrait transporter sur la toile et réaliser ce qu'il décrit dans ses scènes variées. » Et, en parlant d'un autre poète, l'Allemand Brockes, dont il recommande aussi à la peinture de traduire littéralement les vers, il ajoute : « Une plante couverte de rosée et vivement éclairée par le soleil, un oiseau inquiet du sort de ses petits, excitaient dans son âme l'enthousiasme ou la pitié. » A merveille! mais le paysagiste « sensible » ne recevra-t-il pas de meilleures leçons encore, s'il les demande directement à la nature, si, au lieu de s'enquérir d'abord des émotions d'autrui à propos d'une plante que le soleil illumine ou d'un oiseau qui passe, il commence par se demander à lui-même ce qu'il éprouve en face d'un pareil spectacle? L'art de peindre, tel que l'entendait Gessner, tel qu'il le pratiquait ou qu'on le pratiquait autour de lui, n'était donc en réalité qu'une des formes de l'érudition littéraire. Rien de moins naïf que ces dehors apprêtés de la naïveté, de moins simple que cette simplicité d'emprunt, que ces images d'autres images et ces traductions de seconde main; rien non plus qui satisfasse moins aux strictes exigences pittoresques et qui, sous le prétexte d'épurer la vérité, n'arrive plus complétement à en fausser le sens, à en farder les termes et l'aspect.

Cependant, vers la fin du XVIIIe siècle, un peintre genevois, de La Rive, essayait de restituer à l'art du paysage quelque chose de ses conditions nécessaires, de représenter avec une certaine sincérité les apparences naturelles d'un bois ou d'une prairie. De La Rive toutefois avait séjourné longtemps en Italie; il y avait cherché les moyens de développer son talent en consultant les tableaux des musées plus assidument encore que la campagne. Aussi, lorsque après son retour dans son pays il voulut rendre les scènes rustiques ou les sites qui l'environnaient, demeura-t-il, malgré lui, un peu trop préoccupé de ses souvenirs et des règles de composition qu'il s'était faites ailleurs. Il osa bien peindre des clairières sans les meubler, suivant l'usage, de termes et d'autels antiques, il ne craignit pas de remplacer sur les bords d'un étang le cygne de Léda par des canards, et Léda elle-même par une vachère; mais il n'aurait eu garde, dans l'ordonnance des lignes et des plans, d'admettre

un accident franchement imprévu, une forme, si vraie qu'elle fût, sans consécration classique, sans un précédent quelconque dans les œuvres qu'il avait étudiées. N'importe : de La Rive avait eu le mérite de débarrasser en partie le paysage de l'attirail pédantesque et des ornemens mensongers sous lesquels l'art en Suisse disparaissait pour ne laisser de place et de rôle qu'à l'artificiel. Encore un effort dans le même sens, encore un pas pour s'éloigner d'un *purisme* aussi suranné que factice, et la voie que Calame devait parcourir était, sinon ouverte, au moins assez sûrement pressentie pour qu'on en pût reconnaître déjà les entours et les abords.

Il était réservé à Töpffer, le père de l'auteur si connu des *Nouvelles genevoises* et des *Menus Propos*, de préparer, d'assurer même ce progrès décisif. Plus ingénument inspiré que de La Rive, de qui il avait été l'élève, plus hardi aussi et plus spirituellement habile dans le choix comme dans l'interprétation de ses modèles, Töpffer est de tous les peintres suisses antérieurs à notre époque celui qui a le moins sacrifié à l'esprit de système, le moins servilement accepté le joug des traditions et des écoles. Il y a de l'originalité, un mélange particulier de bon sens et de verve, comme un parfum du terroir, dans ces nombreuses scènes familières où le peintre nous montre *une Noce de village*, *une Sortie de l'église*, un groupe de *Paysans se rendant au marché*, d'autres épisodes encore, tantôt joyeux, tantôt à demi satiriques ou délicatement attendrissans, de la vie des hameaux et des montagnes. Avec moins de science, il est vrai, avec moins de précision dans le faire, les tableaux de Töpffer ont quelque chose des intentions fines que, de nos jours, M. Knaus a si bien réussi à exprimer, sauf cette différence pourtant qu'à force de prétendre intéresser l'intelligence, le peintre de Wiesbaden ne laisse pas de lui imposer trop souvent une certaine fatigue, tandis que le peintre de Genève la séduit tout d'abord par le franc exposé des faits, par le caractère simplement vraisemblable des choses.

A ne considérer les œuvres de Töpffer qu'à titre de paysages, et sans le surcroît de valeur qu'elles empruntent au rôle qu'y jouent les figures, elles méritent, il faut le redire, d'occuper une place en dehors et au-dessus des ouvrages du même genre produits en Suisse vers la fin du dernier siècle ou au commencement de celui-ci. Sans doute on serait mal venu à y chercher l'accent de la grandeur, l'empreinte d'un sentiment puissant qui d'ailleurs n'eût guère été de mise dans l'ordre de sujets choisi et devant les modèles qu'il s'agissait de reproduire. En revanche, on y reconnaîtra facilement les témoignages d'un goût à la fois ingénieux et naïf, la volonté et le pouvoir chez le peintre d'étudier de près la nature, d'en rendre les aspects familiers sans ostentation de véracité comme sans fausse honte, la faculté enfin de garder exactement la mesure entre les

élégances de convention qui avaient prévalu jusqu'alors et les brutalités tout aussi niaises de ce qu'on appelle aujourd'hui le réalisme.

Tandis que Töpffer faisait ainsi acte d'artiste et de réformateur dans ce domaine de l'idylle, paré de grâces captieuses et de coquetteries puériles par Gessner et par les siens, tandis qu'il se confinait pour ainsi dire dans la contemplation des réalités aimables et dans les vallées, l'industrie, une industrie banale, s'emparait des hautes cimes pour en reproduire, non l'image, mais l'effigie, pour spéculer sur l'abstention de l'art et sur la curiosité accommodante des voyageurs. Déjà les fabricans de gravures et les enlumineurs travaillaient activement à multiplier ces vues de glaciers, de pics, de cascades, tous ces vulgaires *fac-simile* qui aujourd'hui encore suffisent pour contenter la mémoire des touristes revenus chez eux, comme les gouaches représentant les éruptions du Vésuve répondent, dans les magasins de Naples, aux exigences du goût ou aux besoins d'autres voyageurs. Parfois cependant le talent, sans s'aventurer encore ni très hardiment ni très loin, s'était laissé séduire par l'espoir d'un certain succès et par la nouveauté même de la tâche. Deux graveurs établis à Genève, Aberli et le Prussien Charles Hackert, un peintre de Neufchâtel, Maximilien de Meuron, avaient essayé de soustraire les régions supérieures des Alpes à la domination exclusive des ouvriers graveurs et des marchands; mais en général l'art était demeuré absent de ces entreprises topographiques. Importé en pareil lieu par M. Diday et par Calame, il allait donc s'implanter dans un sol vierge, le féconder, si tant est que la chose fût possible, et en tout cas donner à la tentative un caractère assez sérieux pour exciter légitimement l'intérêt.

On a vu qu'avant de devenir l'élève de M. Diday, Calame s'était condamné pendant quelque temps à la besogne d'enlumineur, et que ses désirs mêmes n'allaient pas d'abord au-delà du succès que cet humble métier procurait à ses confrères. Est-ce alors qu'il prit le goût des modèles promis un peu plus tard à son pinceau? Est-ce, comme on l'a dit, l'influence de Rodolphe Töpffer qui le détermina dans son choix, ou bien les premières courses qu'il fit vers les âpres sommets lui révélèrent-elles sa véritable vocation? Les notes et les lettres que Calame a laissées sont muettes à ce sujet; mais elles témoignent en toute occasion d'une passion si vive pour ce que l'artiste appelle quelque part « des trésors de sauvagerie, des motifs de pages admirables, » que de ces trois suppositions la dernière paraît la mieux fondée. Il y a tout lieu de croire qu'en adoptant le genre de peinture auquel il a su attacher son nom, Calame se créait bien moins un système qu'il n'obéissait à des suggestions spontanées et à la voix de l'instinct. Que les exemples de

son maître aient contribué à lui épargner les recherches ou les incertitudes, cela est probable. Ces secours toutefois furent promptement mis à profit, ces exemples bien vite dépassés. Dès ses débuts publics, Calame avait réussi à s'élever au premier rang, à définir nettement son programme, à faire pressentir en un mot l'objet et les mérites de ses travaux futurs par les caractères mêmes de ses travaux actuels.

Une toile conservée aujourd'hui dans le musée de Genève et autrefois exposée à Paris (Salon de 1839), l'*Orage à la Handeck*, montre assez quelles franches intentions de réforme animaient le jeune peintre il y a près de trente ans, avec quel zèle il entreprenait de démentir le passé et d'installer la foi nouvelle sur les ruines du vieux dogme pittoresque. Que subsiste-t-il ici des mièvreries pastorales de l'autre siècle? Qu'y a-t-il de commun entre l'aspect de cette nature en désordre, de cette végétation tourmentée et comme éperdue sous la tempête, et la régularité compassée, la symétrie placide des plans et des horizons dans les paysages peints en Suisse, même depuis de La Rive? Qu'on ne s'exagère pas pourtant l'audace des innovations introduites par Calame. Si, par le caractère du site et le choix de l'effet, l'*Orage à la Handeck* atteste chez celui qui l'a représenté la volonté formelle de ne reculer ni devant le mouvement convulsif des lignes, ni devant les proportions immenses d'objets plus propres peut-être à défrayer l'habileté d'un peintre de panoramas que l'art d'un peintre de tableaux, les moyens d'exécution employés pour rendre cette scène de violence expriment l'assiduité bien plutôt que la verve, l'étude et le soin des parties accessoires au moins autant que la préoccupation de l'ensemble.

En ce qui concerne le dessin et le modelé, la touche, les particularités même du faire, la manière de Calame ne rappelle rien, tant s'en faut, des entraînemens pittoresques et de la pratique impétueuse d'un Salvator Rosa. Elle ne se ressent pas davantage de certains progrès accomplis par nos paysagistes modernes dans le sens de la souplesse et de l'ampleur. Aussi ne saurait-on, sans préjudice pour cette manière un peu grêle, en rapprocher les spécimens des œuvres que nous avons vues se succéder depuis les paysages d'Orient si largement peints par Marilhat jusqu'aux toiles où le pinceau de M. Français se montre si délicat, mais d'une délicatesse sans minutie. Contraste singulier : pour traiter des sujets majestueux jusqu'à l'apparat, pour rendre la grandeur à outrance, Calame a recours à des procédés que justifieraient à peine des thèmes d'une portée restreinte et d'un caractère inhérent à la précision des détails. C'est par ces habitudes de fidélité rigoureuse dans la pratique, par cette patience de l'outil et de la main, qu'il se rattache aux inclinations et aux coutumes de l'esprit national; c'est ainsi

qu'en dépit de son rôle de novateur il continue à quelques égards des traditions invétérées, et que, comme Léopold Robert, mais avec moins de retenue encore, il laisse percer l'instinct et le goût de la mécanique jusque dans les témoignages de l'art et d'un art poétiquement inspiré.

Lorsque les premiers tableaux de Calame parurent à Genève et dans quelques autres villes de la Suisse, de pareilles imperfections, rachetées d'ailleurs par les preuves d'un talent incontestable, risquaient assez peu de compromettre le succès du peintre auprès de gens naturellement enclins à l'indulgence. Aussi, ni parmi les artistes, ni dans le public, personne ne songea-t-il à lui reprocher des torts de détails que chacun se fût involontairement donnés à sa place. On ne vit pas ce qui, dans l'exécution, pouvait en partie démentir les conditions implicites et les caractères généraux des sujets; on se contenta d'admirer que ces sujets eussent été traités et qu'un artiste se fût rencontré pour dire tout haut ce que M. Diday n'avait encore qu'assez timidement murmuré, pour regarder en face et pour rendre sans hésitation des vérités que celui-ci avait entrevues et pressenties plutôt qu'affirmées. Bref, aux yeux de tout le monde, le paysage alpestre avait trouvé son peintre : il eut bientôt son théoricien.

Dès l'année 1843, Rodolphe Töpffer publiait dans la *Bibliothèque universelle de Genève* un véritable manifeste où, après avoir fulminé contre « les doctrines conventionnelles du feuilleton et les traditions d'école ou d'atelier, » il proclamait l'avénement du nouveau dogme, en définissait les principes, en célébrait un peu emphatiquement les vertus, sauf à condamner sans marchander les obstinés ou les incrédules à se morfondre en dehors de « cette enceinte nouvelle où, s'écriait-il, l'art pressent des moissons à faire et des palmes à cueillir. » Et il ajoutait : « Artistes, mes compatriotes, ne le perdez pas de vue, ce domaine; faites-en la garde, profitez des beaux jours pour vous y introduire un à un, guettant, regardant, observant, étudiant; puis, le moment venu, jetez-vous-y en foule sur la trace du plus habile, et que la gloire de votre conquête illustre la patrie ! »

La foule ne se précipita point dans le champ de l'art, comme Töpffer le lui recommandait avec quelque excès de confiance peut-être dans les aptitudes du génie national; mais elle avait reconnu déjà, elle continua de saluer dans Calame « le plus habile, » et les plaidoyers, on dirait presque les prédications esthétiques de l'écrivain aidant, la cause du paysage alpestre se trouva à peu près gagnée, même au-delà des frontières de la Suisse. Il y eut bien çà et là quelques résistances. En France, par exemple, la critique, tout en louant unanimement le talent du paysagiste genevois à mesure

que les preuves de ce talent se succédaient au Salon, la critique ne laissa pas d'hésiter quelquefois sur l'excellence de la doctrine et même d'en signaler en passant les côtés défectueux ou les dangers; mais on tint moins de compte, en général, des principes que Calame entendait faire prévaloir que de la manière dont il savait les mettre en œuvre. Quelques années s'étaient écoulées à peine depuis les débuts du peintre que celui-ci avait déjà conquis une renommée universelle, et que les commandes de tableaux pour les palais de la France, de la Russie ou de l'Allemagne, aussi bien que pour les collections particulières dans plusieurs autres pays, les distinctions honorifiques, les récompenses et les succès de toute sorte lui étaient venus pour se renouveler ensuite et se multiplier de plus en plus.

A aucune époque néanmoins, l'importance attachée aux œuvres qu'il avait signées n'inspira à Calame la pensée, la tentation même de spéculer sur sa réputation et d'exploiter le passé au profit de l'heure présente. Avide de progrès, passionnément épris de son art, jamais il ne se reposa dans la situation qu'il s'était faite; jamais il ne prit conseil de la célébrité acquise pour s'épargner de nouveaux efforts, s'accommoder de travaux faciles ou s'abaisser jusqu'à vendre son nom. A la fin de sa vie comme au commencement de sa carrière, il abordait chaque tâche avec un tel emportement de zèle, il la poursuivait avec une si opiniâtre application, qu'il en perdait même le sentiment du besoin ou de la fatigue, et que bien souvent, le soir venu, le repas du matin se retrouvait intact dans l'atelier, sur la table où il était déposé depuis bien des heures. Peut-être les mœurs simples et invariablement laborieuses de Calame ne réussirent-elles pas toujours à écarter de lui les accusations de hauteur et d'orgueil; peut-être cette existence partagée tout entière entre l'étude et les joies tranquilles du foyer domestique servit-elle quelquefois de prétexte à des allégations malignes que le monde porte d'ordinaire contre les gens qui se passent trop volontiers de lui. Certains bruits parvenus jusqu'en France donneraient du moins à penser que ces petites tracasseries, assez communes dans la société genevoise, ne furent pas épargnées à Calame, et que, même parmi ceux qui avaient fait profession d'abord d'être ses admirateurs ou ses amis, quelques-uns essayèrent, en dénigrant le peintre, de se venger de l'homme, de ses apparentes froideurs, de sa célébrité grandissante, et aussi de l'accroissement de sa fortune.

S'agissait-il d'autres ennuis à subir, d'autres fatigues à braver; fallait-il entreprendre de pénibles courses dans ces montagnes tant de fois visitées, mais qui pouvaient révéler à l'artiste quelque secret encore, fournir l'occasion de quelque progrès : nous voyons

dans les lettres de Calame avec quelle ardeur il court, malgré l'extrême délicatesse de sa santé, à la recherche de ces beautés nouvelles, avec quel enthousiasme il les rencontre et les décrit, ou bien quels pieux efforts il lui faut faire pour se résigner, le cas échéant, à l'inaction. « Pendant l'orage, écrivait-il dans une de ses courses à la Handeck, ces montagnes sont d'une sauvagerie effrayante, laissant apercevoir par momens des abîmes sans fond, des sapins suspendus sur le vide, les uns déracinés par la tempête, les autres pleins de vie encore et de vigueur, mais frappés de la foudre et déjà inclinés au-dessus de ces profondeurs que l'œil ne peut sonder. Ce spectacle m'émeut, il me transporte; la passion me vient de m'approprier toutes ces belles choses, mais, après avoir tenté un travail fiévreux, je me trouve n'avoir exprimé qu'une pâle image de cette sublime et saisissante nature. La faiblesse de l'homme me surprend, et je me demande s'il lui est donc impossible de scruter ces mystérieuses beautés. » Une autre fois, ce n'est pas la difficulté même du travail qui préoccupe et tourmente l'artiste, c'est l'impossibilité absolue de travailler, c'est l'oisiveté à laquelle le condamnent le mauvais temps et la maladie. — « Toujours la pluie! Je sens le dépit m'arriver au galop, et, malgré toute ma philosophie, je ne parviens à le maîtriser qu'imparfaitement... Depuis trois jours, le soleil avait reparu, mais j'ai dû gémir dans un mauvais lit; l'air âpre de la montagne m'oblige à descendre dans la plaine. Ah! n'oublions pas que nous sommes sous la main de Dieu et qu'il dispose de nous selon sa sainte volonté! » Que le ciel vienne à s'éclaircir toutefois, et que les souffrances physiques diminuent un peu, Calame oubliera bien vite ses mécomptes de la veille, et il écrira, à la fin d'une journée consacrée à un « voyage de reconnaissance » au Mont-Pilate : « Ici la nature est merveilleusement belle, depuis ces pics gigantesques perdus dans les nues, dont on aperçoit de tous côtés une étendue immense, jusqu'à ces riches pâturages tout mouchetés de vaches, de moutons, qui ressemblent, dans les bas-fonds où ils circulent, à des grains de sable doués de mouvement... Je suis amoureux de cette scène magnifique; mon cœur déborde d'admiration. L'air est si léger que je sens ma tête se dégager; je suis à une hauteur de deux mille six cents pieds, je me sens de l'appétit, le baromètre monte, et je suis tout plein d'espoir. »

Au retour de chacun de ces voyages à la vérité, il fallait que le courageux artiste expiât par quelques semaines de repos forcé ses excès récens de travail et de fatigue; il fallait qu'il allât demander à des eaux thermales la vigueur nécessaire pour mettre en œuvre les documens recueillis. Qu'importe? Il possédait maintenant ces documens, il s'était approvisionné d'études, de souvenirs, il avait enfin le plus précieux et le plus difficile : avec la volonté, avec la

ferme résolution d'obtenir le reste, ce qui manquait encore ne ferait pas longtemps défaut. Un moment vint pourtant où la volonté ne suffit plus. Privé d'un œil dès sa jeunesse et à la suite d'un accident, Calame avait pu lutter victorieusement contre les obstacles insurmontables en apparence qu'une pareille infirmité oppose au développement du talent, sinon même aux travaux d'un peintre; il avait, au mépris des fatigues ou de la maladie, réussi à produire plusieurs centaines d'œuvres dans un espace de temps qu'un artiste valide eût jugé trop court pour en accomplir la moitié. Tout ce que l'énergie morale peut soumettre des résistances de la complexion, il l'avait combattu sans relâche et à peu près réduit pendant quelques années; mais la nature finit par se venger de cette contrainte, de cette domination à outrance. Une maladie de poitrine étant venue achever la ruine de forces presque complétement épuisées déjà, Calame, âgé de cinquante-quatre ans, expirait le 17 mars 1864 à Menton, où sa famille l'avait conduit dans l'espoir d'une guérison à laquelle lui-même ne croyait plus bien avant le jour où il quittait pour jamais son pays (1).

Dans les dernières années, Calame avait cessé d'envoyer ses tableaux aux expositions publiques, non pas que son talent eût faibli ou que l'activité de son pinceau se fût ralentie, mais parce que l'amère douleur qu'il éprouvait de la perte de trois enfans lui avait inspiré le besoin d'une retraite absolue en même temps que celui d'une vie plus studieuse que jamais. Peut-être aussi l'injustice ou la vivacité de certaines attaques ne fut-elle pas sans influence sur la détermination qu'il prit de dérober désormais ses œuvres à la publicité. Très sensible de tout temps aux éloges ou au blâme, Calame en effet était devenu, en matière de critique, d'une extrême susceptibilité, bien que, de son côté, il ne se fît pas faute de malmener quelque peu les adversaires de ses opinions, témoin ce passage d'une lettre, écrite en 1856 et depuis lors imprimée, à l'adresse de ceux qui ne travaillaient, selon lui, qu'à « propager des théories de l'autre monde, imaginées par des esprits d'une autre planète, théories que l'on publie à son de trompe, ni plus ni moins que les édits des empereurs. » Quoi qu'il en soit, si Calame ne rechercha plus les occasions de succès publics, si le bruit ne se fit plus autour de ses tableaux, comme à l'époque où il exposait cette *Vue du Mont-Rose*, conservée aujourd'hui au musée de Neufchâtel, et qu'il dut répéter jusqu'à quatre fois en réponse à des sollicitations qu'on lui

(1) Calame pressentait sa fin dès l'été de 1863, à l'époque où il faisait dans la haute région des Alpes un voyage qui devait être en effet le dernier. Une des études qu'il peignit alors porte inscrits sur le dos de la toile quelques vers touchans dans lesquels l'artiste adresse ses adieux à la nature qu'il est venu revoir, à ces chers modèles qui l'avaient si souvent inspiré.

adressait de toutes parts (1), les toiles qui sortaient de son atelier pour aller directement prendre place dans des collections privées ne rencontraient ni une admiration moins fidèle ni des suffrages moins empressés.

La *Vue du Mont-Rose* que nous venons de rappeler mérite d'être citée parmi les œuvres les plus remarquables de Calame tant à cause de l'importance de la donnée primitive qu'en raison des modifications apportées à celle-ci dans les divers exemplaires qui la reproduisent. Bien que les cinq *Vues du Mont-Rose* présentent à peu près la même ordonnance générale, et que la chaîne de montagnes occupant l'horizon se dessine dans chacun de ces tableaux sans variantes considérables, les différences sont essentielles entre les détails qui garnissent les premiers plans, entre les élémens de composition successivement choisis pour mettre en relief par le contraste les formes rudes ou tourmentées qui se dressent au fond de la scène. Afin d'accuser d'autant mieux les lignes aiguës de ces pics s'élançant à perte de vue vers le ciel, afin d'accentuer l'aspect sinistre de ces masses travaillées par des forces mystérieuses, Calame s'est attaché, avec un surcroît d'application, à définir dans le sens de la grâce les intentions épisodiques, à mesure que les répétitions du tableau de Neufchâtel se multipliaient sous son pinceau. Tantôt des pentes couvertes de gentianes en fleur s'arrondissent sur les devans, où s'épanouissent d'autres richesses, d'autres témoignages de la vie faits pour consoler le regard des images d'aridité et de mort qui s'étagent jusqu'aux glaciers et aux cimes neigeuses; tantôt de vertes prairies s'étendent au pied des roches d'où la terre végétale a glissé comme pour venger sa fécondité inutile et pour porter les germes qu'elle recèle dans des lieux dignes de les voir éclore. Il y a dans la fermeté et la délicatesse avec lesquelles ces oppositions sont ménagées et rendues les preuves d'une vive intelligence des conditions poétiques inhérentes au sujet. Quant à la peinture proprement dite, si elle offre encore ici quelque chose de cette exiguïté dans la pratique qu'on doit reprocher à l'*Orage à la Handeck*, elle atteste du moins une expérience plus sûre, un sentiment plus souple du coloris, et malgré l'insuffisance de l'art, même le plus habile, en face de pareils thèmes, les diverses compositions que le Mont-Rose a inspirées à Calame justifient la renommée de celui qui les a conçues.

Parmi les ouvrages successivement envoyés à Paris par Calame,

(1) La première idée de ce tableau avait été suggérée à Calame par son ami Rodolphe Töpffer. Il exécuta d'abord en petit, pour M. le professeur Auguste de La Rive, la scène qu'il développa ensuite sur la toile que possède le musée de Neufchâtel. Deux répétitions du *Mont-Rose* appartiennent, l'une à M. Schletter à Leipzig, l'autre à M. Kunkler du Vallon. Une autre répétition du même paysage se trouve aujourd'hui en Hollande.

depuis la *Vue de la vallée d'Anzasca*, achetée pour la maison du roi en 1841, jusqu'au *Lac des Quatre-Cantons*, acquis par l'empereur à la suite de l'exposition universelle de 1855, — la dernière à laquelle le peintre genevois ait pris part dans notre pays, — plusieurs ornent aujourd'hui des habitations particulières. Nous citerons, entre autres, un *Paysage* appartenant à Mme Jameson, morceau d'une facture un peu pesante, mais d'une belle ordonnance, — une jolie *Vue du lac de Lucerne*, à M. Théodore Vernes, — et surtout une toile (peinte aussi pour un des membres de la famille Vernes) représentant une *Vue du Mont-Blanc, prise des hauteurs entre Genève et Lausanne*. Dans les premiers plans de ce tableau, il est vrai, quelque chose se retrouve des défauts ordinaires de Calame. Un groupe d'arbres à droite est traité avec une certaine dureté dans le ton, avec une certaine mesquinerie de pinceau; les terrains enveloppés d'ombre qui s'étendent parallèlement à la base du tableau ne sont exempts ni de sécheresse au point de vue de l'exécution, ni de lourdeur sous le rapport du coloris. En revanche, toute la partie qui apparaît de l'autre côté du lac de Genève, c'est-à-dire la chaîne des montagnes entourant le Mont-Blanc, et éclairées par les rayons du soleil couchant, est modelée avec une ampleur et coloriée avec une souplesse dont on trouverait difficilement dans les autres travaux du peintre des témoignages aussi concluans. Si l'*Orage à la Handeck* du musée de Genève et le *Mont-Rose* du musée de Neufchâtel peuvent être regardés comme les spécimens principaux du talent de Calame dans l'ordre des sujets terribles ou des scènes compliquées, la *Vue du Mont-Blanc* mérite d'être proposée comme le meilleur exemple des inspirations sereines qu'il est arrivé parfois à ce talent de rencontrer.

Un autre tableau également à Paris (1) et très propre aussi à donner la mesure des aptitudes et de l'habileté de Calame est celui où il a représenté le Wetterhorn, une des plus hautes montagnes de la chaîne des alpes bernoises. Dans cette œuvre peinte en 1863, et la dernière que l'artiste ait signée, l'exécution matérielle a une aisance et une fermeté qui, loin de faire pressentir la décadence, attestent plutôt les progrès du talent. L'effet, triste suivant la coutume, le coloris, plombé comme dans la plupart des tableaux précédens, sont du moins en exacte harmonie avec les caractères de la scène, avec la poésie lugubre que respirent ces montagnes dénudées, ces lieux où rien ne vit que quelques arbres rabougris et quelques mousses malingres. Au fond s'élève le Wetterhorn, dont les aiguilles semblent sortir d'un océan de neige pour aller déchirer les sombres nuages que l'orage est venu amonceler autour d'elles et en ar-

(1) Cette toile a été envoyée de Genève pour figurer dans la vente prochaine des tableaux et des études qu'a laissés Calame et appartenant à sa famille.

racher un pâle rayon reflété au premier plan dans les eaux bouillonnantes d'un torrent. Sauf cette sinistre éclaircie, pas un jeu, pas un écho de lumière. Le groupe de sapins placé au centre de la composition, les deux masses de rochers qui la limitent à droite et à gauche, tout est envahi par l'ombre, tout, excepté le torrent qui se précipite avec fureur, est immobile, inerte, et comme oppressé sous le poids des lourdes nuées d'où va s'échapper la foudre. Il est difficile de mieux rendre ce recueillement inquiet, ces angoisses silencieuses de la nature au moment qui précède le déchaînement de la tempête; il est difficile aussi de se jouer plus hardiment des obstacles qu'opposent à l'exécution d'un tableau l'extrême aridité des élémens pittoresques, la monotonie d'un site sans végétation, d'un ciel sans lumière, d'un sol partout dépouillé. Si, comme le pensait Calame, en matière de paysage, toute vérité est bonne à dire, nul doute qu'en formulant celle-ci il n'ait fait preuve d'une éloquente franchise et d'une rare force d'expression.

On ne saurait mentionner ici ni analyser une à une toutes les œuvres produites par Calame avec le pinceau, la pointe ou le crayon; ce serait retomber dans des redites et multiplier à l'excès les témoignages supplémentaires là où quelques exemples principaux suffisent. Quelles que soient ces œuvres en effet, tableaux ou dessins, lithographies ou eaux-fortes, elles procèdent de principes invariables, d'une constante unité de sentiment et de doctrine. Objectera-t-on comme des infidélités à la manière habituelle du peintre certains tableaux exécutés par lui lorsqu'il eut visité l'Italie, — les *Ruines de Pœstum* entre autres, et, dans la série qui représente les *quatre saisons* de l'année, ce *Printemps*, aux apparences un peu surchargées d'ailleurs, où toutes les magnificences d'une villa des environs de Rome s'étalent à côté des richesses renaissantes de la végétation? Même en traitant de pareils sujets, Calame garde le goût et le souvenir des paysages de sa patrie. En face des lignes austères, du calme majestueux des plaines de la Grande-Grèce, comme en face de la beauté radieuse des montagnes et des bois de la Sabine, il se préoccupe encore des lignes saccadées et des effets tumultueux que ses regards étaient accoutumés à étudier. S'agit-il par exemple, dans le recueil de lithographies publié en 1847 sous ce titre : *Sites variés de paysages*, de donner place à une étude de la *Campagne de Rome*, Calame s'empressera d'appeler un orage à son aide pour transformer les élémens de la scène, en quereller la simplicité, en bouleverser l'effet. Une autre fois, la donnée choisie est-elle une *Vue du lac d'Albano*, c'est-à-dire d'un lieu dont le charme principal consiste dans la franchise, dans la limpidité de l'aspect, — un voile de brume viendra envelopper les seconds plans, et dérober sous une physionomie d'emprunt

les traits les plus significatifs de cette nature méridionale. Partout et toujours la recherche et l'amour des faits en dehors de l'ordinaire, le besoin de la vérité, mais d'une vérité insolite, presque indiscrète; partout l'expression d'une émotion vive, mais un peu systématiquement ressentie, et par cela même uniforme, malgré l'étrangeté des types et la diversité des sites reproduits.

Nous le disions en commençant, l'entreprise tentée par Calame n'est pas de celles qui marquent dans l'histoire de l'art un progrès absolu, l'ère d'une découverte féconde, parce que, si brillamment qu'elle ait été menée, cette entreprise n'en demeure pas moins erronée dans son principe. Elle ne nous semble avoir abouti à rien de plus qu'à des preuves, une fois données, de volonté et de talent personnels. Même parmi les élèves du maître, bon nombre n'ont pas tardé à se détourner de la voie où ils étaient entrés à sa suite, pour se réfugier, comme le plus habile d'entre eux, M. Castan, dans l'étude de la nature paisible et de la vérité sans bizarrerie. Le mérite de Calame est d'avoir travaillé avec une énergique bonne foi à se créer une méthode neuve, de n'avoir pas spéculé, pour arriver au succès, sur des combinaisons d'idées anciennes, de s'être proposé enfin un idéal particulier, et d'en avoir poursuivi la réalisation sans s'effrayer des obstacles ni des périls. Son tort est de n'avoir pas assez compris que le courage pouvait ici dégénérer facilement en imprudence, que beaucoup de ces difficultés ne devaient pas même être abordées, et qu'en voulant s'approprier les plus rares curiosités de la nature, l'art courait le risque de forcer ses ressources, de compromettre ou d'exagérer sa fonction.

« Telle scène des Alpes, a écrit Calame, peut, aussi bien que la mer et les lointains les plus fuyans d'un pays plat, donner l'idée de l'infini. Ce n'est donc pas dans la configuration des Alpes qu'il faut chercher la cause du peu d'attrait, de la froideur qu'on remarque dans les reproductions qu'on en fait; ce n'est pas non plus dans la couleur qui leur est propre, et qui, aussi bien que dans tout autre pays, a ses splendeurs et ses harmonies. Il faut la voir dans le peu de sérieux et de persévérance qu'on met à les étudier, dans les partis-pris et les systèmes d'école qui s'accommodent mieux d'une nature où ils trouvent leur application que de celle qui rejette tout préjugé, tout système, et devant laquelle un grand maître en plaine n'est qu'un enfant, s'il ne l'aborde avec l'attention qu'elle réclame.» Est-ce bien en effet à des préjugés, à l'irréflexion ou à la paresse qu'il convient d'attribuer l'impuissance ou l'abstention formelle des artistes en pareil cas? Nous croyons au contraire que, là où il y a eu tentative, l'insuccès tient aux conditions mêmes de la tâche, et qu'ailleurs, en récusant les modèles que devait se proposer Calame,

le talent obéissait à de sages défiances, à un sentiment judicieux de ses propres forces. Sans doute, comme tout autre genre de peinture, la peinture de paysage a le droit de se prendre même à ce qui est irrégulier pour nous faire pressentir le beau et l'infini, sans doute il lui appartient de traduire autre chose que des réalités en bon ordre et de nous dénoncer la main de Dieu jusque dans les témoignages apparens de ses caprices; mais il ne faut pas qu'en prétendant relever l'empreinte de cette main divine, elle s'arroge le privilége d'en contrefaire toutes les œuvres; il ne faut pas qu'à force d'humilier notre imagination devant les inconcevables prodiges, elle la désintéresse de la beauté simple, des phénomènes à notre taille, du vrai dans ses rapports avec nous. Au point de vue de l'art, les objets naturels ne sauraient comporter seulement la signification qui résulte du fait même de leur existence, si éloquent d'ailleurs que soit ce fait: ils recèlent encore une vie indépendante en quelque sorte de leurs apparences. C'est à l'artiste d'accepter celles-ci, non pas comme les manifestations d'un beau formel et une fois exprimé, mais comme les élémens et les signes d'un autre beau correspondant aux besoins de la pensée humaine, à ses facultés, à ses habitudes même, et permettant au sentiment personnel d'intervenir dans l'imitation de la réalité. Or comment des types sans proportion d'aucune sorte avec les moyens d'analyse et d'assimilation pittoresques autoriseraient-ils cette intervention? Pourquoi essayer de développer un thème déjà trop vaste en soi ou d'en corriger la lettre au point d'en anéantir l'esprit? De deux choses l'une, ou les glaciers et les rochers énormes de la Suisse devront être transportés sur la toile à l'état de pures effigies, et alors le rôle du peintre se réduira à celui d'un appareil photographique, ou bien les modèles donnés serviront de prétexte à je ne sais quelles fantaisies où l'imagination pittoresque se compromettra par ses licences et ne laissera rien subsister du vrai. Il faudra opter entre l'abandon et l'abus de l'art, entre la véracité niaise du daguerréotype ou de l'imagerie et ces mensonges fantasmagoriques dont les compositions de l'Anglais Martin ont popularisé l'emploi. Dans un cas comme dans l'autre, les résultats demeureront en dehors des exactes conditions de la peinture. Le mieux eût donc été de ne pas s'attaquer à des scènes qu'on ne peut ni rendre littéralement sans rester en-deçà du but, ni essayer de réviser ou d'embellir sans s'aventurer fort au-delà.

Faut-il conclure de ces observations que Calame mérite les reproches de la critique pour avoir préféré aux lointains exemples les modèles fournis par la contrée natale? Une pareille conclusion serait une injustice et une erreur. Qu'un artiste suisse étudie et reproduise la nature de la Suisse, comme les Carrache et le Dominiquin se sont, dans leurs paysages, inspirés de la nature italienne,

comme Ruysdaël a représenté les environs d'Amsterdam et de Harlem ou Bakhuysen les eaux du Zuyderzée, — rien de mieux. C'est par une contemplation familière des objets qu'on arrivera sûrement à en faire revivre la physionomie et à en dégager le sens; mais il n'est pas nécessaire pour cela de se réfugier dans des lieux ignorés du vulgaire, de se faire l'hôte des déserts ou des sommets. Il suffit de savoir choisir et de bien voir là même où les yeux d'autrui sont le plus accoutumés à regarder. Les *motifs* qui ont défrayé tous les paysages de Poussin et de Claude le Lorrain se retrouvent dans un rayon de quelques milles autour de Rome. Plus récemment, parmi les maîtres paysagistes français qui se sont fixés en Italie depuis Didier Boguet jusqu'à Chauvin, aucun ne s'est avisé d'aller à grand'-peine demander aux pentes bouleversées de l'Etna ou au cratère du Vésuve les secrets d'un beau qui se révélait de lui-même dans les campagnes du Latium et sur les coteaux de Tivoli. Si, à l'époque où Poussin habitait l'Italie, la merveilleuse grotte d'azur à Capri eût été découverte, il est au moins probable qu'il se fût bien gardé d'en faire le sujet d'un de ses tableaux, comme, s'il eût vécu en Savoie ou en Suisse, il eût admiré sans les peindre la Mer de Glace ou la Jung-frau pour s'emparer des sites plus restreints, mais plus dignes de l'art, qui s'échelonnent à la base.

Dira-t-on que Poussin lui-même n'a pas refusé toujours d'entrer en lutte avec les scènes de désolation et de violence, qu'il a entrepris par exemple de représenter le déluge, et que la peinture d'un pareil drame ne laisse pas apparemment d'autoriser ses successeurs à traiter des sujets moins vastes et à tous égards moins terribles? Qu'on ne s'y méprenne pas toutefois. Pour exprimer l'immensité du désastre ou plutôt pour nous la faire pressentir, le sage maître s'est contenté de réduire à des formes épisodiques, mais significatives, le spectacle des ravages universels. Ce qu'il montre à nos yeux n'est pour lui qu'un moyen de stimuler l'essor de notre imagination, d'associer si bien celle-ci à sa propre pensée et à ses intentions secrètes, qu'elle en complète l'expression au-delà du cadre tracé, et qu'elle devine avec certitude les caractères d'un ensemble absent sur la foi que lui inspire l'énergique vraisemblance de quelques détails. C'est à l'aide de semblables réticences qu'un peintre de batailles satisfera aux conditions épiques de sa tâche. Une poignée d'hommes aux prises, dans toute la fureur du combat, comme *les Cavaliers* de Léonard ou comme les soldats que Gros a groupés sur le rivage d'Aboukir, nous donnera mieux l'idée d'une action générale que si le peintre, à l'exemple de Carle Vernet dans *la Bataille de Marengo*, en avait signalé les divers mouvemens stratégiques et retracé tous les aspects. En nous représentant telle scène grandiose de la nature, un paysagiste à son

tour produira sur nous une impression d'autant plus sûre qu'il aura plus scrupuleusement évité d'en délayer les élémens et plus sobrement résumé en quelques traits caractéristiques la physionomie compliquée ou les apparences démesurées de son sujet.

Le paysage, tel que l'a compris et pratiqué Calame, a ce défaut de prétendre tout embrasser et tout dire, même l'incommensurable, même l'indicible, au lieu de s'appliquer seulement à la représentation de certaines vérités saillantes et strictement conformes aux ressources de la langue pittoresque. Il a aussi ce danger d'exposer le talent à se dépenser dans des entreprises dont les résultats seront plus propres à étonner le regard qu'à l'intéresser au beau et à lui en révéler les secrets. Voilà pourquoi, malgré les aspirations élevées et l'habileté considérable qu'ils attestent, les tableaux du peintre genevois n'ont le plus souvent qu'une valeur relative et des mérites insuffisans. N'insistons pas au surplus sur les imperfections ou les périls des théories qui avaient séduit Calame, sur certaines difficultés insurmontables de la tâche qu'il s'était imposée. Le moment ne nous semble pas bon pour cela. Maintenant qu'une étrange esthétique travaille à expliquer le beau par l'expression éhontée de la foi matérialiste et le talent par la perception irréfléchie du fait, ce serait favoriser malgré soi les progrès de ces tristes erreurs, ce serait presque s'en faire le complice que d'accuser trop sévèrement la doctrine et la méthode contraires, même dans ce qu'elles peuvent avoir d'excessif. Si les ambitions de Calame ont, quant à l'application, dépassé quelque peu la limite des audaces permises, si le peintre des gigantesques solitudes de la Handeck et du Mont-Blanc s'est laissé aller à confondre parfois avec les scènes faites pour encourager le pinceau les merveilles qui le déconcertent par l'immensité des proportions, ces efforts imprudens ou ces méprises n'en avaient pas moins pour point de départ une croyance noble en soi, un ardent amour de la nature et de l'art dans leur signification idéale. Il n'y a donc que justice à saluer d'aussi respectables convictions, lors même qu'elles ne réussissent pas complétement à rencontrer leur exacte formule, lors même qu'elles se laissent deviner, comme ici, sous des apparences tantôt incomplètes, tantôt confuses, à force de confiance du peintre dans son art et dans les beautés mêmes qu'il n'a pas le pouvoir d'exprimer. C'est principalement en pareil cas qu'il convient d'apprécier le caractère des intentions, et, pour un artiste après tout, l'honneur est plus sérieux d'avoir entrevu et décrit quelque chose de la majesté infinie que d'avoir su rendre en perfection, mais avec une perfection servile, les détails de la vérité palpable et les muettes apparences de la réalité.

HENRI DELABORDE.

LE

POSITIVISME

A PROPOS D'UN LIVRE DE M. LITTRÉ.

II.

L'INFÉRIORITÉ PHILOSOPHIQUE DU POSITIVISME.

On a vu combien la métaphysique et la théologie sont devenues étrangères au monde moderne (1). Les sociétés craquent, les esprits se dilatent, et parmi tout ce travail ces vieilles institutrices du monde ont cessé de le servir, de l'assister, comme elles étaient en possession de le faire. Au lieu de s'adapter à cette vie nouvelle, il leur plaît d'y fermer les yeux, d'y faire obstacle. C'est ce moment que la science a choisi pour se reconnaître, pour s'étaler et pour s'offrir aux hommes dans toute la richesse de ses achèvemens; mais la science, après tout, n'est que l'esprit humain à une allure où il se borne en hauteur et se détourne des grands horizons abordés par la religion et la philosophie. Aussi, quand la science vient s'offrir ou plutôt s'imposer au monde, celui-ci résiste avec une énergie qui lui fait le plus grand honneur.

— Non, dit-il aux savans, vous ne suffisez pas, car vous ne m'enseignez que la matière, vous me réduisez au visible et au palpable. Or j'ai de plus longues pensées, j'ai des aspirations par-delà ce qui se voit et ce qui se touche. L'origine et la fin des choses, un pro-

(1) *Revue* du 1er février.

blème dont je fais partie apparemment, est ce qui m'attire par-dessus tout. J'aime mieux *conjecturer* là-dessus, où il s'agit pour moi de si grands intérêts, que de savoir avec vous, par raison démonstrative, certaines choses qui me paraissent secondaires, missiez-vous dans le nombre le culte de l'humanité, le secret des lois et des destinées sociales. Non, vous ne m'ôterez pas de l'esprit les appréhensions, les curiosités d'outre-tombe. Je ne vous dirai pas : « Que m'importe l'humanité? » mais une certaine pudeur est tout ce qui m'en empêche. Au fond, ma grande affaire, c'est moi, c'est ce qui m'attend, machine toute brûlante d'idées et de passions, à l'heure où certains organes cesseront le service de la machine. Être ou n'être pas, cela est de la dernière gravité. Je me passerais plutôt de chimie et de géométrie que de cette contemplation et des espérances, des rêves, si vous voulez, qui s'y rattachent. Me disputer ce rêve, ce n'est pas me remettre à ma place, c'est me dégrader, car je ne suis pas seulement un animal politique, je suis avant tout un animal religieux, ainsi que le professent certains naturalistes. « La véritable solidité d'esprit, dit Fénelon, est de s'enquérir des choses qui se passent journellement autour de nous. » Soit; mais la grandeur de l'esprit est de s'informer des choses supérieures, futures, éternelles peut-être. En tout cas, grande ou chimérique, telle est la nature de mon esprit. Je puis passer ma vie à ignorer les sciences dont je profite, mais non dans l'oubli de certain sommeil, ou, comme dit Shakspeare, de certain réveil qui m'attend un jour ou l'autre. C'est pourquoi vous ne me remplirez jamais l'esprit. Vous êtes sans doute plus que je ne peux apprendre, mais moins que je ne veux connaître.

Tandis que l'homme s'exalte et se révolte ainsi, la philosophie positive fait effort soit pour se grandir aux yeux de l'homme, soit pour le rabaisser dans sa propre estime. Elle fait valoir d'abord qu'elle est la science de la nature, de l'homme et de l'histoire, par où elle est en état de diriger les individus et les sociétés, de les conduire au progrès dont elle a reconnu les traces et les procédés. Tels sont ses services et ses révélations à l'usage du présent. Quant à l'avenir, elle ne sait rien de la persistance éternelle des individus; mais en mettant les choses au pis, et par la grâce de cette loi de progrès, elle n'admet pas qu'ils meurent tout entiers. — Votre esprit, leur dit-elle, ne sera pas plus perdu que votre corps. Ce que vous avez eu d'esprit, ce que vous avez produit d'idées ou de sentimens, ira grossir le trésor spirituel de l'humanité, absolument comme votre corps ira grossir et féconder la matière. De même que vous vivez du passé, l'avenir vivra de vous, intellectuellement et matériellement. C'est ainsi que vous survivez, que vous persistez, et cette

perspective n'est pas sans stimulant ni même sans grandeur. Vous êtes, il est vrai, d'une espèce supérieure à tout ce qui peuple cette planète : aussi vous arrive-t-il ce qui n'arrive à aucune autre, la transmission et l'éternité des idées. Ce trait souverain constitue et même récompense une espèce supérieure. Ce n'est pas peu de chose que cet effet de sa supériorité; peut-être n'en est-il pas d'autre. Il vous semble odieux et intolérable que cette puissance, cette flamme d'esprit qui est en vous, s'éteigne à jamais. Rassurez-vous, elle survivra dans la lumière qu'elle a jetée, c'est là l'essentiel, car cette puissance ne valait que par certaines de ses œuvres; elle était en soi inégale, intermittente, faillible même. Si ce qu'elle a de radieux et de pur ne s'éteint pas et court allumer le flambeau ailleurs, que pouvez-vous demander de plus?

— Mais, dites-vous, j'ai besoin de croire à une autre vie! — Eh bien! ce besoin vous quittera, comme le besoin de croire aux astrologues, aux sorciers, aux démoniaques, a quitté vos pères. Vous ne m'en ferez pas accroire avec vos aspirations infinies, avec votre soif des choses éternelles. Romans que tout cela, ou lecture de romans, réminiscences d'Obermann et de René!... Le fait est que vous vivez dans le présent, perdus et absorbés dans les vétilles de chaque jour. Voilà votre aliment quotidien. Le reste, si terrible qu'il soit, traverse votre esprit sans plus de trace ni de consistance qu'un nuage. Montrez-moi donc un homme mettant à profit la leçon qu'il a reçue près du lit de mort de son père! En connaissez-vous beaucoup qui songent à faire quelque chose, à se préparer un bon souvenir, un viatique pour cet affreux défilé où l'homme éperdu grince des dents et se rejette en arrière? Je ne sais ce qu'il a vu : est-ce le néant? est-ce la face irritée d'un dieu? Mais il y a trois mille ans que cela s'appelle *agonie*, et le mot est bien trouvé, ce qui n'empêche pas les hommes de courir au divertissement, à la bagatelle. Voyez donc René, dont nous parlions tout à l'heure, d'une autre taille (souffrez cette insinuation) que la plupart de nos mélancoliques. Son ennui est profond, mais surtout quand il n'est ni ministre ni ambassadeur. René s'adonne passionnément aux calculs et aux malices de son amour-propre. C'est un lettré dans toute la misère du mot, il a laissé des mémoires pleins de rage, qui n'ont rien de commun avec Épictète ni A Kempis. Quand tels sont parmi nous les plus intellectuels, les plus réfléchis, les plus grands, pour tout dire en un mot, jugez un peu des autres! Connaissez-vous mieux, vous n'avez pas la force des grandes solutions, cela est évident; il y a plus, vous n'en avez pas même le souci. Cela vous échapperait; mais cela ne vous attire même pas. L'égoïsme, dont vous êtes faits dans l'intérêt de votre conservation, et qui est le goût de la vie, est par cela même

la faculté de vivre dans le présent, de vous y concentrer, de vous y absorber, corps et âme. Soyez donc plus justes envers la science et envers vous-mêmes. Quand la science se tait sur les choses d'avenir et d'éternité, elle ne vous prive de rien, ne vous borne en rien; vos limites de ce côté sont en vous-mêmes, et la preuve en est dans le peu qu'obtiennent de vous les religions, prodigues néanmoins de commandemens et de terreurs.

Ce langage est spécieux et brutal, mais erroné. Quand la philosophie positive raisonne ainsi, faisant main basse sur toute grande aspiration, nous en déclarant incapables et même insoucians, elle ne pèche pas moins contre les instincts les plus réels de l'humanité que la théologie et la métaphysique, muettes ou hostiles à l'égard des droits de l'homme et du citoyen. La science d'une part, la théologie et la métaphysique de l'autre, constituent deux ordres de connaissances et de poursuites également nécessaires au monde, et l'on se demande où elles ont pu prendre tout le mépris qu'elles se témoignent. Toutefois il ne faut pas charger indûment la philosophie positive. Elle n'est ni scepticisme, ni sarcasme, ni démenti à l'égard de ce que beaucoup ont en vénération. Elle ne nie pas les grands sujets qui peuvent tenter la pensée ou l'imagination humaine. C'est le cas de faire voir comment M. Littré s'en explique : « L'espace sans bornes, l'enchaînement des causes sans terme, est absolument inaccessible à l'esprit humain; mais inaccessible ne veut pas dire nul ou non existant. L'immensité tant matérielle qu'intellectuelle tient par un lien étroit à nos connaissances, et ne devient que par cette alliance une idée positive et du même ordre : je veux dire que, en les touchant et en les bordant, cette immensité apparaît sous un double caractère, la réalité et l'*inaccessibilité*. C'est un océan qui vient battre notre rive, et pour lequel nous n'avons ni barque, ni voile, mais dont la claire vision est aussi salutaire que formidable. » Toutefois la philosophie positive n'en attente pas moins aux légitimes curiosités de notre esprit, car elle est ignorance et insouciance systématique à l'égard de telle grande chose que nous *voulons* et que nous *pouvons* connaître. Notez ces deux points-ci, je n'en rabats rien, et je vais droit à cette proposition : — que nous portons en nous la notion authentique d'une autre vie; nous savons cela, dis-je, de la même manière que nous savons tout ce qui importe à notre vie actuelle, soit physique, soit morale.

I.

Voici à ce sujet mes raisons de croire et d'affirmer. — L'homme est fait pour la vérité, non pas sans doute pour la vérité universelle

et absolue, atteignant partout en dehors de lui les êtres et les choses, pénétrant leur essence, leur cause et leur destination, mais pour la vérité relative à son être, c'est-à-dire à ses besoins de toute sorte, la vérité qui le concerne et l'intéresse. Cela revient à dire que l'homme est fait pour être. Que ce monde ait au-dessus de lui les regards et les décrets d'un Dieu (qui ne saurait être un Dieu trompeur), ou qu'il ait seulement des lois pour le gouverner, en tout cas il est plein de vie, c'est-à-dire de vérité. Et quand il vous plaît de supposer que le plus grand, le plus vivant des êtres connus est fait pour l'erreur, vous abusez du langage : autant dire qu'il est fait pour le néant. « La vérité est ce qui est, » dit Bossuet : voilà la définition qu'il faut avoir présente à l'esprit en ce sujet. Quant à saint Thomas d'Aquin, définissant la vérité *une équation entre une affirmation et son objet*, on sent bien qu'il s'agit là seulement de la vérité dans le discours; or je conviens que le discours humain n'est pas toujours au niveau de son sujet, qu'il se met fort à l'aise avec les choses et les personnes.

A cela près (un point sur lequel on reviendra bientôt, on ne peut pas tout dire à la fois), à cela près, rien n'établit, rien même n'insinue que nous soyons des êtres dont la loi est de se tromper. Nos sens, nos appétits, notre conscience, notre sociabilité, ne nous trompent pas; il me semble que nous ne sommes pas dupes à tout propos d'une vaste illusion quand nous croyons à nous-mêmes sur la foi de notre pensée, au monde extérieur sur la foi de nos sens, au droit du prochain sur la foi de notre conscience, à tout ce qui entretient la vie physique sur la foi de nos appétits. Ces impulsions, ces lumières d'un ordre si différent, nous disent chacune la vérité, en ce sens que nous sommes faits pour y croire, et à tel point que, cessant d'y obéir, nous cesserions d'être comme individu et comme société.

A ces révélations j'ajoute et j'assimile de tout point l'instinct religieux, qui nous fait concevoir une autre vie, qui nous représente le *moi* comme persistant après la mort pour être puni ou récompensé. Parmi les idées qui nous font ce que nous sommes, celle-ci est capitale; remarquez un peu comme elle suffit à tout, répond à tout, et ne bronche nulle part. En effet, on y trouve d'un côté toute la sanction imaginable des plus grands commandemens, tout ce que l'homme peut rêver de grandeur et de noblesse. D'un autre côté, c'est une idée purement relative à nous-mêmes : en affirmant quelque chose à cet égard, on ne sort pas du cercle des choses humaines, personnelles, *subjectives*, comme disent les Allemands; on n'a pas besoin d'énoncer un principe absolu, législateur de toutes les existences, ni une existence suprême de *justicier* fondée sur un

principe de cette nature. On affirme simplement une loi toute pareille aux lois qui gouvernent l'univers, on esquive cette terrible conception où il s'agit de passer du fini que nous sommes, y compris les métaphysiciens, à l'infini de l'être et des attributs divins; bref, on a l'effet et le profit d'un Dieu sans en avoir l'énigme.

Ainsi nous sommes pleins de révélations sur ce qui nous constitue, nous importe, nous entoure, nous attend même, sur la manière d'en user avec la nature et avec nos semblables, avec le présent et avec l'avenir. Tout cela est évident, impérieux, et nous avons lieu d'y croire tout comme nous croyons au vide quand nous mettons le pied sur le bord extrême d'un ravin. D'où pourrait donc venir votre défiance de l'instinct religieux? — Ce n'est pas un instinct, dites-vous, c'est une idée de l'esprit. — Mais pourquoi l'esprit nous tromperait-il sur les choses de sa compétence? C'est le propre de notre esprit de concevoir et de nous révéler des choses qui ne se voient pas avec les yeux de la tête, comme c'est le propre de nos sens de nous révéler la matière. Pourquoi l'un serait-il plutôt que les autres un agent d'illusion et de déception, quand il procède de la même façon et nous rend le même service? Instinct ou idée, peu importe, si l'idée est tout à la fois aussi salutaire et aussi involontaire que l'instinct.

Cette idée d'une autre vie est vraie au même titre que les autres idées simples, que les autres lumières spontanées, universelles, qui luisent en chacun de nous. Le monde futur nous est révélé avec le même éclat que le monde matériel. La vie à venir est une donnée ou, si vous aimez mieux, une apparition du même ordre que toutes les données dont nous vivons actuellement. Elle y touche par ces deux points essentiels, une origine identique et un service équivalent. On parlait tout à l'heure de ces idées simples et spontanées qui entraînent partout l'assentiment des hommes : tels sont en effet les caractères de la vérité, et peut-être aurait-il fallu commencer par dire cela. Qu'est-ce qui serait vrai, si ce n'est ce qui est en nous sans être de nous, intuition plutôt qu'opération de l'esprit, où ne peut se trouver ni l'erreur d'une idée complexe, ni celle d'une idée à laquelle les sens ont prêté leur ministère et fourni leur contingent?

La vérité est dans ce qui nous apparaît et dans les suites logiques de ce qui nous apparaît. Ainsi nos sens et nos instincts sont véridiques : la géométrie ne l'est pas moins, se déduisant tout entière de principes primitifs et irréductibles, d'évidences que nous n'avons pas faites. Nous avons certaines idées comme nous avons le langage et même la respiration, sans le vouloir, sans nous en mêler, pour ainsi dire; ces idées sont en nous l'effet des choses : il

nous appartient de voir ces choses comme de les nommer — en vertu d'une faculté qui est en elles aussi bien qu'en nous; l'apparition qu'elles font en nous tient au rapport qu'elles ont avec nous. Ceci me conduit à une remarque générale sur laquelle je compte, bien à tort peut-être, pour éclairer ce sujet.

Le monde est plein de rapports, et ne vit que de rapports qui tantôt constituent les êtres, tantôt les soumettent à une action réciproque. Qui est-ce qui n'a pas entendu parler de l'attraction, des affinités moléculaires? C'est ce qu'on appelle les lois du monde, parce qu'il s'agit là de rapports constans et réguliers. L'homme n'est pas autre à cet égard que le reste de la création. Malgré tout ce qui le sacre et l'érige en individu, avec substance et destinée à lui propres, il n'en a pas moins de toutes parts des rapports, des affinités qui sont les conditions de son existence : rapports avec ses semblables dans la famille et dans la cité, rapports avec le monde extérieur, avec la terre qui le porte et le nourrit, avec l'atmosphère qui l'abreuve, avec la société qui le façonne, avec la justice qui rayonne en lui de tous ses préceptes et de toutes ses sanctions. Seulement, tandis que nous ignorons comment opèrent ailleurs les affinités, nous le savons à souhait dès qu'il s'agit de l'homme. Comme il a cela de particulier entre tous les êtres qu'il est un être pensant, sa pensée est le lieu où les rapports se produisent, et le moyen dont ils usent pour se faire obéir est l'attrait du plaisir. Tel est le privilége de l'homme; il a la notion des rapports qui l'unissent au reste de la création. Toutefois, comme cette notion est celle d'un rapport nécessaire avec les êtres et les choses du dehors, comme nous leur appartenons autant qu'ils nous appartiennent, cette notion ne pouvait être à la merci d'une opération facultative, arbitraire de notre esprit. Aussi est-elle spontanée; ce rapport marque sa nécessité, ces êtres attestent leur indépendance à notre égard, leur extranéité, en ce qu'ils viennent à nous sans attendre un travail, un appel de notre esprit et de notre volonté. Là tout est irréfléchi, involontaire de notre part, impérieux et irrésistible de la part des choses à nous relatives. Pas plus que nous ne faisons ces choses, nous ne découvrons par un effort de notre pensée le rapport vital qu'elles ont avec nous. C'est un rapport qui nous apparaît, qui nous envahit, et si l'on ajoute que des rapports impliquent l'existence des choses, des êtres relatifs les uns aux autres, l'on peut bien dire qu'à ce moment notre esprit est un vase se remplissant de la vérité, un miroir reflétant la vérité. Tel est le fondement de la foi que nous devons aux instincts, soit à celui de manger pour vivre, soit à celui de vivre pour mériter par-delà le tombeau une vie meilleure. *Je pense, donc je suis*, a dit Descartes. Là se

trouve en effet la preuve de notre individualité ; mais quand je pense, malgré moi en quelque sorte, à des choses qui m'attirent, là aussi bien est la preuve de ce qu'il y a en nous de relatif et des choses auxquelles nous sommes relatifs. Ma pensée, instinctive et involontaire qu'elle est à ce moment où le moi ne fonctionne pas, prouve ces choses et ces êtres, ce non-moi, tout comme ma respiration prouve l'atmosphère. On n'échappe à cette conclusion que par le scepticisme absolu, une doctrine qui, tandis que vous apercevez dans l'univers un ensemble puissant et varié d'êtres, de forces, de lois, n'y voit que la pensée de l'homme et l'incessante illusion de cette pensée. Énoncer un pareil système, c'est le réfuter.

II.

Je pourrais ici me répandre en commentaires et en détails qui ne seraient pas superflus assurément, mais prématurés. Avant tout, il faut répondre à l'objection qui s'élève avec une certaine véhémence dans l'esprit du lecteur. — Quoi! l'homme est fait pour la vérité! Mais alors dites-moi donc un peu de quelle vérité procèdent tant de roueries, d'impostures, de mensonges et de scélératesses variés qui composent le train ordinaire des choses humaines! — Je réponds que tout cela procède d'une vérité que l'on déguise, que l'on viole, que l'on outrage, mais que l'on n'ignore nullement. Tout cela signifie que l'homme est double, et que des principes contraires, des forces ennemies, se disputent en lui sa volonté. Don Juan, tout en remplissant sa fameuse liste, n'ignorait aucun des commandemens de Dieu, surtout le don Juan de Molière, qui trouvait *aux inclinations naissantes un charme inexprimable*. Faillir n'est pas toujours se tromper. *Video meliora proboque, deteriora sequor;* il n'y a rien de plus immémorial dans l'humanité que cette lumière et cette misère de Médée. L'assassin ne croit pas plus à son droit sur la vie des passans que l'Arioste ne croyait à ses hippogriffes. Cela est si vrai qu'on applique la loi pénale au malfaiteur sans avoir pris la peine de la lui enseigner : il est réputé la savoir d'une science naturelle et innée. Ni le crime, ni le mensonge, ni la fiction ne sont des erreurs : on ne se trompe pas quand on est sciemment en dehors de la vérité. Qu'est-ce donc que l'erreur? Il faut la définir pour la reconnaître, s'il y a lieu, dans la notion d'une autre vie, et, dans le cas contraire, pour nous livrer sans réserve à cette croyance et à tout ce qu'elle a de force et de douceur.

« Il y a erreur dans nos jugemens, dit Descartes, toutes les fois que nous ne retenons pas nos affirmations dans la limite de nos connaissances. » Il reste à savoir (car cet axiome est plus élégant

que neuf et utile) comment nous dépassons nos connaissances. Cela nous arrive de trois manières au moins. Il y a d'abord cette inconduite de l'esprit qui consiste à tirer une proposition particulière d'une proposition générale où elle ne se trouve pas : c'est le cas bien connu du sophisme. Il y a ensuite les inductions vicieuses, pratiquant l'erreur inverse, tirant une proposition générale de faits particuliers qui ne la contiennent pas : ceci est le cas d'une observation imparfaite, d'une conclusion prématurée. Il y a enfin, en dehors du raisonnement et de l'expérience, l'erreur qui peut se rencontrer dans l'imagination et dans ses œuvres.

Qu'est-ce au juste qu'imaginer? Ce n'est pas créer, bien sûr : l'homme ne crée pas plus avec son esprit qu'avec ses mains; pour l'une et l'autre besogne, il a besoin de matériaux préexistans. Imaginer a lieu de plus d'une façon. Tantôt c'est réunir sur un seul être ou sur une seule situation des traits, des accidens qui d'ordinaire sont épars et exceptionnels : de là le roman, le drame avec ses héros et ses aventures. Tantôt c'est supposer une cause au lieu de la chercher dans les faits ou dans le raisonnement; c'est deviner au lieu d'étudier : de là les hypothèses, les sectes, les systèmes préconçus. Tantôt c'est évoquer ou subir l'image des choses qui nous plaisent : inutile de dire les images évoquées par don Juan, dont nous parlions tout à l'heure, ou subies par un anachorète tel que saint Antoine; dans ce dernier cas, Malebranche flattait l'imagination quand il l'appelait la *folle du logis*.

Il ne faut pas croire que l'imagination soit une source d'erreur nécessaire. La fiction ne se trompe pas et ne nous trompe pas quand elle nous montre des caractères et des situations traités, développés selon la nature et la logique humaine. Ici l'imagination ne se trompe que quand elle compose des êtres avec des qualités disparates, avec des matériaux qui ne peuvent coexister. L'hypothèse elle-même, dans l'ordre des explorations scientifiques, l'hypothèse ne se trompe pas toujours. A faire œuvre de conjectures et d'aperçus, on ne s'égare pas nécessairement. On rencontre quelquefois la vérité, tout en la cherchant mal : on la devine. Christophe Colomb a deviné l'Amérique. Les anciens, si j'en crois d'Alembert dans sa fameuse préface de l'Encyclopédie, avaient deviné la gravitation. Il y a plus, tel procédé sophistique nous conduit quelquefois à la vérité. Sans doute c'est un sophisme que de conclure du particulier au général, presque toujours une erreur, mais pas toujours. Ainsi il est certain qu'on peut juger sur échantillon : *ab uno disce omnes*. Nous n'en faisons pas d'autres quand nous émettons un jugement sur l'esprit d'une race, d'un métier, d'une classe, d'une époque. Il est certain encore qu'on peut juger de ce qui sera par ce qui a été

ou par ce qui est : « le présent, né du passé, est gros de l'avenir, » a dit Leibnitz. Procéder ainsi est le fait de certains esprits qui ne se trompent pas toujours dans cette direction, soit parce qu'ils sont perçans et intuitifs, — tout leur est point d'appui, trait de lumière, — soit parce que les choses se touchent, s'identifient dans leurs conditions intimes, de telle façon que l'ensemble se laisse apercevoir dans la partie.

Toutefois il ne faut pas trop compter sur cette rencontre de l'imagination avec les causes, quand elle les cherche par la voie de l'hypothèse. Ici le propre de l'imagination est de nous tromper; mais il faut voir comment et considérer de près le mécanisme de cette illusion. Elle nous trompe, dis-je; mais ce n'est pas, comme on se le figure volontiers, par la fougue de ses écarts multipliés, par sa luxuriance en quelque sorte : c'est bien plutôt par sa pauvreté. Elle a par exemple des bornes qui la circonscrivent, qui lui font un type absolu, un horizon infranchissable en nous-mêmes. De même que le reflet des choses en nous est la vérité, on peut dire que l'erreur ou du moins une face principale de l'erreur, c'est notre propre nature imposée aux choses, et comme nous avons des bornes que n'ont pas les choses, on juge tout d'abord ce que peut être cette erreur du fini mesurant l'infini à sa taille. Quand nous n'avons ni axiomes ni observations pour nous guider en certains sujets, quand il s'agit pour nous d'expliquer ou de créer certaines forces, certains pouvoirs, notre habitude est de supposer des êtres semblables à nous, ou plutôt de personnifier des choses, des idées à notre image. S'agit-il des pouvoirs éternels qui gouvernent la nature, ces pouvoirs sont des dieux, et ces dieux sont des hommes auxquels on ajoute l'infini en toutes choses. S'agit-il des pouvoirs qui gouvernent l'humanité sociale, encore des hommes, avec l'excellence d'un père. S'agit-il enfin des pouvoirs, des forces qui entretiennent la vie physique, c'est toujours l'homme que nous imaginons et que nous employons à cette fin, en le dégradant cette fois, en l'asservissant. De là les plus grandes erreurs connues : l'esclavage, le pouvoir absolu, le polythéisme. Ainsi tout est de matière humaine dans nos imaginations : divinité, souveraineté, propriété. L'homme est à lui-même toute sa conception, toute son expression. Rien ne lui est plus familier, borné comme il l'est, que de transporter sa nature hors de lui-même, la prêtant ou l'imposant partout, pour fonder la religion, le gouvernement, la production. Il faut la leçon des siècles pour enseigner aux hommes qu'ils ne doivent avoir d'autre souverain que la raison, d'autre dieu que le type et le foyer personnel de la raison, d'autre propriété, d'autre esclave que la nature. Remettre l'homme à sa place, en purger le ciel, le gouvernement des socié-

tés, l'œuvre économique, substituer dans toutes ces régions la stabilité des lois, un pouvoir public et responsable, l'emploi des forces de la nature à l'Olympe païen, au pouvoir personnel, à l'esclavage de l'homme, tel est le principal effet du progrès, c'est-à-dire de l'expérience. Après ce discernement, cette élimination, ce qui reste d'idées religieuses, politiques et économiques pourrait bien être la vérité; mais que reste-t-il, cela fait, en matière religieuse? L'idée d'une autre vie.

Ainsi l'erreur est diverse, et on vient de la reconnaître sous ses différens traits, dont aucun ne peut s'appliquer à l'idée d'une autre vie, car cette idée n'est pas la conclusion d'un syllogisme, qui peut être mal déduite, ni la somme de certaines observations particulières, qui peut être mal calculée ou mal fondée, ni la création de quelque personne semblable à nous, qui, revêtue de l'infini, serait chimérique. Remarquez en outre que tous ces caractères de l'erreur ont cela de commun : un état actif de l'esprit, une action désordonnée de l'esprit. A ce compte, comment l'idée d'une autre vie serait-elle une erreur? Idée plutôt reçue que conçue par notre esprit, d'une origine où l'on ne voit rien d'humain, nul projet, nul effort de notre part. Quand notre esprit n'agit pas, il ne peut errer.

Pardon! dites-vous; notre esprit, même à l'état passif, est capable d'erreur, d'illusion. En cet état, qui est celui où il reçoit l'impression des choses extérieures, il ne reçoit pas la pure impression de la réalité. Les choses qu'il voit par exemple lui apparaissent volontiers tout autres qu'elles ne sont : le microscope est là pour lui montrer des lacunes et des aspérités dans ce qui s'offre à l'œil comme lisse, uni, continu, ce que Voltaire a très bien exprimé. « Si Pâris, dit-il, avait vu la peau d'Hélène telle qu'elle était, il aurait aperçu un réseau gris-jaune, inégal, rude, composé de mailles sans ordre : jamais il n'aurait été amoureux d'Hélène. La nature est un grand opéra dont les décorations font un effet d'optique... La nature nous fait une illusion continuelle. C'est qu'elle nous montre les choses, non comme elles sont, mais comme nous devons les sentir. »

A cela plusieurs réponses. L'esprit est peut-être passif quand il reçoit l'impression des choses extérieures. N'oubliez pas toutefois que cette impression est un rapport entre ces choses et notre esprit au moyen de certains appareils intermédiaires. Si l'erreur peut se glisser dans une perception qui nous parvient à titre de rapport et à travers certains organes, vous n'en pouvez conclure l'erreur possible d'une idée comme celle d'une autre vie, idée que nous trouvons en nous-mêmes, sur nous-mêmes, sans aucune assistance de mécanisme intermédiaire, sans aucune prise offerte à l'il-

lusion. Il ne faut pas dire que l'esprit est également passif dans les deux cas : dans le premier, il est plus que passif, il est ou il peut être victime et dupe; dans l'autre, il ne peut l'être, à moins d'appartenir naturellement à l'erreur, ce qui est contradictoire à tout le reste de sa nature et au fait même de notre existence. Je conviens que l'homme n'est pas fait pour dire toujours la vérité, encore moins pour la pratiquer; mais il est fait pour être, et dès lors il lui appartient de connaître ce qui est, de savoir la vérité dans la partie au moins qui concerne et intéresse son existence, et cela peut s'entendre de l'avenir comme du présent.

Il convient en outre, parlant de l'illusion que nous font les choses extérieures, de reconnaître les bornes de cette illusion. Nos sens nous trompent peut-être sur certains détails, mais non sur le fond même de ces choses. Tel objet n'a peut-être pas la couleur, le volume, la consistance que nous croyons y apercevoir; mais à coup sûr cet objet est étendu, pesant, coloré : sur ces qualités essentielles, pas d'illusion possible. Appliquant cette vérification à l'idée d'une autre vie, vous aurez peut-être à en rabattre mille accessoires où la fantaisie religieuse des hommes s'est donné carrière. Chaque peuple a son paradis. On peut voir dans les *Lettres persanes* une peinture fort enjouée de la béatitude selon le Coran. Qu'importent ces nuances dans la sanction, si le fond même de l'idée demeure inaltérable en sa simplicité, si la racine qui console et qui réprime ne peut être atteinte par aucune élimination?

III.

Tel est l'homme fait pour la vérité, mais sujet à l'erreur, sans que cette infirmité détruise cette puissance, car l'erreur peut être évitée, reconnaissable qu'elle est, soit à l'absence, soit à l'usage vicieux des saines méthodes. En outre elle n'atteint pas le fond des choses qui touchent à notre existence d'individu, sociale ou future, ces choses nous étant révélées par des instincts qui sont en nous les rayons de la réalité, et qui emportent notre foi comme notre obéissance.

Il faut considérer un peu le rôle des instincts dans la destinée humaine. Il n'y a pas de grande chose parmi nous, — vie physique, perpétuation de l'espèce, lien social, — qui n'ait été confiée à l'impulsion des instincts. Je m'imagine que la société la plus pure et la plus intelligente ne vivrait pas huit jours de ses vertus et de ses combinaisons. « La nature, dit Kant, ayant donné à l'homme la raison et le libre arbitre qui s'y fonde, c'était dès lors clairement indiquer comment elle entendait qu'il pourvût à sa destinée : il ne

devait pas être guidé par l'instinct, ni muni et éclairé d'une connaissance innée; mais il devait tout tirer de lui-même. » Rien ne ressemble moins que cet oracle aux faits dont nous avons le spectacle et la conscience. L'individu, l'espèce, la société, autant de choses voulues d'en haut apparemment, et qui ne relèvent pas uniquement de la raison. Tout cela subsiste par la grâce des instincts. Pourquoi n'aurions-nous pas également des instincts pour nous révéler la vérité nécessaire à la vie de l'esprit, lequel a besoin de règles, de sanction, de perspectives? C'est le service que nous rendent l'instinct moral et l'instinct religieux, où vous ne voyez pas la moindre trace d'induction ni de syllogisme, où l'homme ne fait que regarder en lui-même l'empreinte des choses, et ne tire absolument rien de son propre fonds par aucune opération de l'esprit.

Si vous croyez à ces entraînemens physiques qui conservent et reproduisent l'humanité, pourquoi seriez-vous en défiance de certaines aspirations supérieures, tout aussi primitives, tout aussi instinctives? Mais les premiers sont de beaucoup les plus impérieux! Oui sans doute, parce qu'avant tout il importe à l'homme de se conserver comme individu et comme espèce : c'est là le plus urgent. Pour revivre, ainsi que le promet l'instinct religieux, il faut commencer par vivre. Toutefois cette conviction d'une autre vie est si naturelle au genre humain, qu'elle est spontanée, universelle, immémoriale. La preuve en est que les époques, les classes, les peuplades les moins réfléchies ont eu cette lueur, ce souci, au milieu de la vie la plus dure et la plus cuisante.

Quand j'insiste sur la valeur qui appartient aux leçons de l'instinct, ce n'est pas pour nier la vérité théorique, scientifique. Il est certain que l'induction et la déduction nous sont des moyens de connaître : avec ces méthodes, on atteint la vérité, c'est-à-dire telle chose utile ou nécessaire à notre existence, à notre destinée; mais, si la vérité doit être entendue de la sorte, les instincts physiques et moraux n'excellent pas moins que les sciences à nous l'enseigner. A ce compte, nous avons d'une part certaines facultés pour nous élever laborieusement à la vérité scientifique, pour conquérir en quelque sorte le luxe de la vie matérielle, par exemple toutes les applications de la vapeur et de l'électricité; mais aussi bien nous en avons d'autres qui nous portent tout d'abord à la vérité, sans laquelle nous ne saurions vivre.

Si vous croyez aux idées induites ou déduites, pourquoi pas aux idées instinctives, quand les unes et les autres nous enseignent des vérités également utiles, également appropriées à notre nature? Comment! vous vous confiez au développement logique de certains principes, ou directement aperçus par l'esprit, ou obte-

nus par l'observation, et vous entreriez en défiance contre des idées premières, immédiates, qui ont la même valeur éprouvée, qui vous rendent le même service que les déductions les plus légitimes! C'est-à-dire que vous auriez confiance dans les opérations de votre esprit et défiance des bases mêmes de votre esprit? Je ne vais pas pour cela vous proposer l'exemple de l'antique Égypte, où l'on adorait les animaux, parce qu'ils avaient, au lieu de la raison humaine, un instinct qui ne pouvait être que divin, ni l'exemple de l'Orient, où les fous sont en honneur, comme gardés et conduits par un dieu, étant incapables de se conduire eux-mêmes. Je réclame seulement une part de votre créance pour une part de vous-mêmes, telle que certaines vérités en dehors desquelles vous ne sauriez vivre, qui sont les lois de votre existence aussi bien que de votre esprit. Le monde est là tout entier vous prêchant la confiance par son exemple. Vous voyez partout des êtres doués d'instincts selon leur nature, qui croient et obéissent à ces instincts, qui s'en trouvent bien, qui pratiquent ainsi la vérité faite pour eux, qui obtiennent ainsi leur véritable destinée, et l'homme serait le seul être qui aurait à se défier de l'un de ses instincts les plus intimes, l'instinct religieux! Vous me direz que ce sentiment dépasse en hauteur tous les instincts connus : oui, sans doute, mais pas plus que l'homme ne dépasse le reste de la création.

Voulez-vous que l'observation et l'induction soient nos seuls moyens de connaître? J'y consens, mais encore faut-il les appliquer à tout et non pas uniquement à la matière. Or, en observant l'humanité dans son histoire, j'y trouve l'idée d'une autre vie. Voilà un premier fait d'expérience. Un second fait du même ordre est celui-ci : cette idée nous apparaît; elle est simple et non déduite, non construite. Nous ne la faisons pas, elle se manifeste et opère en nous comme instinct. Ce dernier mot est considérable, j'y trouve la preuve que cette idée est vraie par son analogie avec un ordre de notions et de mobiles qui ne nous trompent pas. Cette véracité des instincts est un troisième fait, expérimental comme les autres.

Or de tous ces faits je puis tirer une conclusion, toujours, comme on va voir, dans les limites de l'observation et de l'induction, car le principe que j'invoque est la stabilité des lois de la nature. Ce principe signifie que ce qui se passe dans tel cas donné se passe de même dans un autre cas de même nature, que ce qui arrive aujourd'hui sous l'empire de certaines circonstances doit arriver demain, les circonstances n'ayant pas changé. Or la véracité des instincts est une loi de la nature. Donc l'idée d'une autre vie, qui a tous les caractères de l'instinct, est une idée vraie. Autrement il faut admettre que les instincts, véridiques dans tous les cas, sont trompeurs dans

ce cas particulier, et que cette loi de notre nature manque de la stabilité inhérente à toute loi naturelle.

Maintenant j'avoue qu'il faut jeter les yeux sur certaines objections secondaires après avoir fait justice de celle qui attribuait l'erreur et le mensonge à notre nature, comme son élément, comme sa nécessité. On pourrait me dire par exemple que l'instinct religieux n'est pas à confondre avec les autres instincts, qu'il n'en a pas l'autorité, parce qu'il n'a pas pour lui le témoignage de l'expérience, que nous savons par expérience l'homme impossible en dehors de la société, la société impossible sans un organe public de la justice, la vie impossible sans certaines réfections qui l'entretiennent, — que nous pouvons constater par leurs effets le mérite des instincts, la réalité des choses et des actes où ils nous portent, mais que nul n'est revenu pour porter témoignage en faveur de l'instinct religieux et pour attester cette autre vie dont il est la promesse ou la menace.

Cette objection est spécieuse, et rien de plus. Que l'expérience en général confirme les instincts, cela est évident; mais l'expérience n'est pas ce qui les suscite en nous, ce qui détermine la foi et l'obéissance que nous y portons. Dites-moi donc un peu en vertu de quelle expérience l'enfant qui vient de naître prend le sein de sa mère! Pour peu qu'on y réfléchisse, on s'aperçoit qu'il en est ainsi des autres instincts : véridiques et utiles à l'homme, ce n'est pas pour cela qu'ils s'en font écouter; leur force est ailleurs, indépendante de l'utilité de ces instincts, de notre vérification. Ils seraient malfaisans qu'ils ne cesseraient pas d'être puissans et obéis. La preuve, c'est que nous en abusons volontiers, à notre grand préjudice, d'où il faut conclure que si tel instinct ne peut produire ce témoignage de l'expérience, nous n'avons pas pour cela un droit de suspicion et de défiance à son égard. L'instinct religieux en est là, non expérimenté sans doute, mais impérieux et vrai au même titre que les autres instincts.

Vous soupçonnez peut-être que nous avons l'idée d'une autre vie uniquement parce qu'elle est de nature à nous plaire. — C'est par là, dites-vous, qu'elle est spontanée, universelle, immémoriale parmi les hommes. — Mais prenez garde que le plaisir est le trait saillant qui constate les instincts, le signe de la vérité relative qui est en eux, la force gardienne et exécutive, pour ainsi dire, des fins auxquelles ils sont préposés. Il n'est point d'instinct sans cette garantie du plaisir, qui en assure l'exercice, et l'idée d'une autre vie est par là semblable à tous les instincts.

Pourquoi d'ailleurs une idée nous plaît-elle? Parce qu'elle ressemble à ce qui est. Comment le faux, c'est-à-dire le néant, aurait-il le don de nous plaire? La réalité est ce qui fait le charme des

romans : nous ne pouvons prendre intérêt qu'à la réalité. Les aventures et les scènes les plus variées, les plus imprévues, ne nous attachent que par le théâtre humain où elles se déploient, par les sentimens humains qui en sont les vrais personnages, les vraies catastrophes. Un roman purement fantastique serait illisible, en supposant qu'il fût possible. Milton a peint des diables d'un grand intérêt; mais il a commencé par les animer et les remplir de sentimens humains, de ceux qu'il connaissait le mieux. Peut-être avait-il vu des démagogues pareils à son Satan, une fortune que je lui envie! Toujours est-il que ce fond humain de sa fiction en a fait passer le merveilleux, le surnaturel, et il n'en est pas autrement soit de *la Divine Comédie*, soit de *Peau d'Ane*, qui charmait La Fontaine. Sans doute l'idée d'une autre vie comporte sa part de roman. On peut imaginer une grande diversité de peines et de récompenses dans une autre vie; mais ce roman n'aurait rien d'agréable et même rien d'intelligible, si l'on ne portait en soi, comme un fond solide à l'épreuve de toutes les broderies, le sentiment de cet avenir, de cette réalité future.

Ainsi le plaisir inhérent à la notion d'une autre vie nous démontre et le caractère instinctif de cette notion et la réalité de ce qu'elle nous découvre, sa destination, son appropriation à notre nature. Toutefois nous avons dit, pour établir, pour reconnaître en nous cette notion comme un instinct révélateur, que cette notion était universelle et que le monde en avait toujours été possédé. Or pouvons-nous compter solidement sur cette base historique, sur ce point de fait? Des érudits, des voyageurs vont peut-être me dire que certains peuples anciens ou modernes, que certaines tribus de l'Australie et de l'Océanie n'offrent pas le moindre symptôme de cette croyance. Un savant qui n'a négligé aucune occasion de faire le tour du monde (il l'a fait jusqu'à trois fois) m'en a rapporté cette observation... avec laquelle il était peut-être parti.

Qu'on me permette de négliger les sauvages, assez difficiles à confesser. Puis-je croire qu'un étranger, un suspect, un ennemi, mettant pied à terre dans leur île, saura lire en eux et malgré eux, à cette profondeur, à travers l'obstacle des idiomes et des méfiances? Parlons plutôt des Juifs, où réside toute la délicatesse de ce sujet. Si les Juifs étaient capables de faire échec à pareille idée et de ruiner par quelque grossièreté de doctrine tout ce qu'on vient d'établir sur cette base, on saurait que penser désormais de ces Sémites si vantés comme créateurs excellens de religions, comme inventeurs et propagateurs de théologies; mais le moyen d'admettre une telle incroyance de leur part? Quoi! ils auraient inventé trois religions, et ce commencement de toute religion leur serait étran-

ger! Quoi! le christianisme, tout frémissant des promesses et des menaces d'une autre vie, n'en aurait rien trouvé dans le judaïsme, d'où il procède? Ce n'est pas ainsi vraiment que marchent les choses, et surtout les idées. La tradition, la continuité sont partout en même temps que le progrès. Ces raisons *à priori* sont ce qui me touche le plus; mais, si des argumens de texte vous semblaient préférables, il me suffirait de rappeler que Moïse défendait l'évocation des morts, ce qui prouve que dans le dogme juif les *morts* n'étaient pas *anéantis*. Le commandement de Moïse n'était, direz-vous, que pour combattre une superstition. Soit; mais la superstition même établit la croyance dont elle est l'excès et la perversion. Il existe là-dessus de grosses dissertations, et je pourrais citer tel livre fort bien fait (1) où l'on voit que Bossuet et Leibnitz croyaient reconnaître parmi les Juifs le dogme de l'immortalité de l'âme, qu'ils étaient même fort affirmatifs à cet égard. Faut-il d'ailleurs chercher si loin? Les Juifs étaient libres en cette grande affaire de la religion, où leur génie excellait et se passionnait : cela explique tout. La religion se faisait parmi les Juifs comme une œuvre nationale, avec le concours de tous, dans la personne des prophètes, qui apparaissent comme les gardiens ou plutôt comme les interprètes progressifs de la loi, portés par la faveur populaire jusqu'à l'oreille des rois et des grands-prêtres. Que dans cette liberté il y ait eu des doctrines successives et diverses, cela n'est pas bien surprenant. De là peut-être quelques doutes, quelques hérésies au sujet de la vie future; mais l'hérésie d'une secte juive, pas plus que le panthéisme des Allemands, pas plus que le célibat des vestales, ne prouve rien contre les instincts naturels de l'humanité.

En tout ceci, vous n'avez pas encore vu certain argument qui se tire des prospérités du coquin, des disgrâces et même des souffrances de l'honnête homme : argument en faveur d'une autre vie, laquelle semble nécessaire pour corriger quelque part cette iniquité, cette anomalie terrestre. On n'a pas usé de cette preuve, parce qu'on n'en croit pas le premier mot, encore qu'on l'ait rencontrée dans un livre, *l'Idée de Dieu*, où l'élégance et la clarté sont portées à un point qui en fait des qualités du premier ordre, des qualités égales à l'invention et à la moquerie. On rend toute justice à ce beau sujet d'amplification; mais voilà tout. Que savez-vous en effet de ces prospérités et de ces souffrances? Vous ne savez que l'apparence, la surface, l'événement matériel; mais le fond des choses ou plutôt des âmes, l'avez-vous pénétré? L'impression de l'événement, la manière dont il est reçu dans le for intérieur du

(1) *De la Vie future*, par M. Henri Martin, doyen de la faculté de Rennes.

patient ou du triomphant, en tenez-vous compte? On dit que Jean Hus, du haut de son bûcher, s'écria, voyant approcher une vieille femme avec un fagot : *Sancta simplicitas!* Croyez-vous que l'on soit malheureux avec un tel secret de sérénité et de force d'âme? Je croirais plutôt que ce martyr ne sentit pas les flammes du bûcher, pas plus que le fakir ne sent les roues du char qui l'écrase, mais qui porte son idole. Comment admettre, pour le dire en passant, que ce qui domine le corps à ce point ait simplement la destinée du corps?

Laissons là l'histoire, direz-vous, et parlons un peu de ce qui se passe sous nos yeux, de ce monde actuel où le bagne n'est que pour le malfaiteur vulgaire et maladroit, où d'ailleurs les intrigans, les roués, les coquins de certaine sorte ont si beau jeu et font si grande figure, où la boue de leur âme se change à vue d'œil en or et en pourpre. — Vous pourriez en dire long sur ce sujet et sur ce ton, sans que j'éprouvasse le besoin de vous interrompre. Toutefois, avant d'abonder dans votre sens et de répéter la malédiction de Brutus, je voudrais voir un peu ces grands vainqueurs, quand, leur journée finie, ils posent le masque et laissent tomber l'effort, la grimace qu'ils ont soutenue en public. Plaignez le miroir où apparaît leur véritable physionomie, où se reflète chaque soir une âme souillée, une vie de bouc et de chacal. Je ne réponds pas de leur insomnie. Ils dormiront peut-être : il n'est pas de remords que la fatigue n'endorme, et celle du rôle qu'ils soutiennent est terrible; mais il y a des heures lucides. Dieu vous garde du réveil qui les attend, quand chaque matin ils apprennent comme une nouvelle l'infamie qui les a faits riches, grands, qualifiés aux yeux du monde.

Ainsi, pour croire à une autre vie, nous n'avons pas à regarder autour de nous, à considérer les apparences ridicules ou abominables de ce qui se passe, à raisonner enfin et à conclure. Cette perspective est en nous comme un article de foi inné, ou plutôt la chose s'est écrite, s'est empreinte en nous d'elle-même, comme il appartient aux choses qui existent en dehors de nous, mais qui ont des rapports nécessaires avec nous, et qui n'attendent pas, pour se faire connaître, les efforts, les avances de notre esprit.

Il est heureux que cette idée d'une autre vie vienne et se manifeste à nous de la sorte : autrement nous serions fort en peine d'y arriver. Si, au lieu de revivre en vertu d'une loi révélée par un instinct, nous revivons par la volonté d'un Dieu (qu'il s'agit avant tout d'atteindre et de constater par le raisonnement), ce circuit est sinueux, infranchissable peut-être. Ce n'est pas que notre raison n'ait en elle des principes puissans et lumineux; mais la portée absolue de ces principes, ontologique, comme on dit en allemand, est

révoquée en doute, ainsi qu'on le verra, par un scepticisme plein d'épines. En outre, quand on en viendrait à tenir ces principes pour absolus, il reste à considérer que le maniement en est difficile, hasardeux, et la conclusion problématique. Il n'est pas clair qu'ils se prêtent à nos visées, et qu'ils nous mènent où nous tendons, où nous aspirons. C'est le moment de considérer les plus habiles en face de cette complication, Descartes et Clarke par exemple, dans leur effort pour s'élever à l'existence de Dieu en usant du principe de causalité.

Nous trouvons en nous, dit Descartes dans la troisième de ses *Méditations métaphysiques*, l'idée de perfection, qui ne peut venir de nous, imparfaits que nous sommes. Donc cette idée atteste l'existence d'un être parfait : autrement elle serait un effet sans cause. Descartes oublie une cause d'idée, telle que l'esprit qui a pu composer cette idée de perfection, — idée complexe, notez bien ceci, — une de ces idées que notre intelligence construit à ses risques, en assemblant et en exagérant toutes les qualités qui sont éparses et médiocres parmi l'humanité. Ainsi cette prétendue idée d'un être parfait, au lieu d'être en nous, comme dit Descartes, *la marque de l'ouvrier sur son œuvre*, pourrait n'être autre chose qu'un produit humain tiré de l'homme, calqué sur l'homme. Ce serait l'humanité et rien de plus, dans des proportions exagérées et fabuleuses, se servant d'elle-même pour expliquer la création, la Providence, l'ordre immortel. Telle est la démonstration tentée par Descartes, demeurée célèbre entre toutes, dit M. Cousin : célèbre, soit; mais la trouvez-vous solide, convaincante?

Quant à Clarke, la proposition sur laquelle il prétend fonder toute sa preuve de Dieu est celle-ci : quelque chose doit avoir existé de toute éternité, autrement quelque chose aurait commencé d'être sans y être sollicité par rien, c'est-à-dire que ce quelque chose serait un effet sans cause. Soit, voilà un principe bien articulé, mais qui ne nous mène pas loin, qui laisse son docteur en chemin dès la deuxième proposition, où il s'agit de savoir qui a existé de toute éternité. Est-ce un Dieu personnel, distinct du monde, créateur tout-puissant et revêtu de toutes les perfections morales? ou bien est-ce l'ensemble des êtres, des forces et des lois qui constituent l'univers? Assurément une horloge suppose un horloger, à moins toutefois que l'horloge n'ait existé de tout temps!... Alors nous voilà en plein panthéisme; si vous en doutez, écoutez plutôt les panthéistes eux-mêmes. « Le monde a son législateur, vous diront-ils, dans les lois qui le gouvernent de toute éternité. Au nombre de ces lois figure l'harmonie universelle des rapports. Ces lois arrivent dans la conscience de l'homme à une certaine notion d'elles-

mêmes. On éclaire peu ce sujet en disant avec Fichte : « Toute connaissance imparfaite que nous avons d'une chose implique un être qui la connaît parfaitement. » D'ailleurs cette notion, imparfaite et obscure aujourd'hui, est faite pour se développer et pour monter au niveau des choses dans la conscience humaine, qui est progressive. Nous faisons partie d'un monde où les choses existent avant de se connaître et de se raisonner. Les langues, les gouvernemens, la production, la destruction, ont précédé les grammaires, la politique, l'économie politique et la balistique. Les langues surtout nous fournissent l'insigne exemple d'une chose intelligente, ignorée d'elle-même et du sujet intelligent où elle s'accomplit; peut-être l'univers nous donne-t-il là un échantillon de ses lois les plus générales et le secret des formations universelles!... »

Ce n'est pas que l'on croie au panthéisme, il s'en faut de tout. On a souvenance au contraire, souvenance fort intime, d'une aventure d'esprit singulière, celle d'un jeune homme qui, dans sa plus vive jeunesse, dans les loisirs d'un été campagnard, voulut se faire des idées sur ce sujet. Or, avec la meilleure envie de se prouver à lui-même un Dieu personnel qui lui semblait un minimum de croyance désirable, s'étant bien pénétré des éclectiques ses maîtres et de quelques œuvres moins récentes, mais non moins réputées,... il arriva droit au panthéisme. Il y arriva, dis-je, mais il n'y crut pas : la nature de son esprit ou peut-être simplement l'éducation de son esprit y résistait d'une manière invincible. D'autres cependant pourraient y croire, et dans un temps où le scepticisme entame les principes les plus nécessaires, s'il existe une solution qui sache se passer de ces principes, et qui en retienne néanmoins toute la substance morale et terrifiante, cette solution vaut peut-être la peine d'être indiquée. C'est dans cet esprit qu'on a cru bien faire d'isoler et de relever entre toutes la notion d'une autre vie. On ne met pas en doute pour cela les autres croyances; on ne voudrait pas dissoudre un atome de foi; on tient seulement à montrer la clarté supérieure et l'effet suffisant d'une notion plus simple où il n'est besoin ni d'une logique aussi chanceuse ni de principes aussi disputés que ceux dont nous venons de voir l'échec sous Clarke et Descartes.

Il faut considérer où en est la foi religieuse et même la foi philosophique : sans être bien timide, on s'alarmerait à moins. N'oublions pas que cette idée de cause, un des élémens de notre esprit, est présentée par toute une école de sceptiques fort accrédités comme particulière à notre esprit et dépourvue au dehors de toute autorité. C'est une croyance, disent-ils, qui s'impose à nous; mais une croyance irrésistible n'est pas une vérité absolue : rien ne dé-

montre dans le principe auquel nous avons foi un principe qui possède et gouverne toutes les existences, le fond et la règle nécessaire de toutes choses. Il n'est pas clair que sur l'aile de notre croyance nous puissions atteindre quoi que ce soit en dehors de nous, l'infini par exemple : l'identité de ce que nous croyons et de ce qui est pourrait bien être une simple supposition, une pure illusion de notre esprit.

Tel est le doute de Kant, qui met à mal, j'en conviens, une infinité de croyances; mais un de ses compatriotes, Henri Heine, s'est emporté devant ces ruines à un excès de lyrisme révoltant : il lui échappe de dire qu'Emmanuel Kant, « ce grand démolisseur dans le domaine de la pensée, surpassa de beaucoup en terrorisme Maximilien Robespierre. » Ce n'est pas tout, il use de l'apostrophe, et contre nous encore! « A vrai dire, vous autres Français, vous avez été doux et modérés, comparés à nous autres Allemands : vous n'avez pu tuer qu'un roi, et encore vous fallut-il en cette occasion tambouriner, vociférer et trépigner à ébranler tout le globe. On fait réellement à Maximilien Robespierre trop d'honneur en le comparant à Emmanuel Kant. Maximilien Robespierre avait sans doute ses accès de destruction quand il était question de la royauté, et il se démenait d'une manière assez effrayante dans son épilepsie régicide; mais s'agissait-il de l'Être suprême, il essuyait l'écume qui blanchissait sa bouche, lavait ses mains ensanglantées, sortait du tiroir son habit bleu des dimanches avec ses beaux boutons en miroirs, et plantait une botte de fleurs devant son large gilet... Quant à la *Critique de la raison pure*, ce livre est le glaive qui tua en Allemagne le dieu des déistes. »

Cette jactance est insoutenable. Comme s'il dépendait du plus fin ou du plus hardi penseur de ruiner l'esprit humain, et d'attenter soit à son pain quotidien, soit à certaines perspectives encore plus vitales!... Vous pouvez bien dire à l'esprit humain qu'il ne contient dans sa faculté la plus haute, appelée *raison pure*, que des principes bornés à l'homme : vous pouvez lui dire encore, concédant l'immensité, l'universalité de ces principes, qu'ils sont stériles et logiquement improductifs d'un Dieu personnel; mais ne croyez pas l'avoir dépeuplé pour cela de toute croyance valable. S'il y a dans notre raison ou dans un coin quelconque de notre esprit une vue de l'avenir humain aussi spontanée que le sont toutes nos vues présentes, nous devons croire à ce témoignage, tout comme nous croyons à nous-mêmes, à ce qui nous entoure, à ce qui nous attire, à ce qui nous oblige, et qui nous est attesté de la même manière, car la spontanéité dans la perception est la marque du réel dans les choses : c'est la trace et l'effet des choses dans notre esprit; c'est le

rapport de l'homme avec les choses marqué où il doit l'être chez une créature pensante, c'est-à-dire dans sa pensée. La nature spontanée d'une perception se reconnaît à ces deux signes, qu'elle est simple et qu'elle est universelle. Ce qui est compliqué se déduit, se dérive et n'apparaît pas comme un trait de flamme. Ajoutons que ce qui est spontané peut seul être universel : l'idée acquise par un travail de l'intelligence varie selon les classes, les peuples et les époques, variables eux-mêmes sous le rapport intellectuel.

L'idée d'une vie future, avec tous ces caractères de l'instinct et de la vérité qui paraît dans les instincts, est une idée lumineuse : elle est de plus une idée forte, d'un effet puissant et varié, où tout est consolation, discipline, épouvante. A toute rigueur, on pourrait s'en tenir là; on pourrait se borner à cette *hypothèse nécessaire*, selon le mot de Laplace, ou plutôt à cette perception simple, impérieuse, nullement hypothétique, qui ne se laisse pas plus entamer par le scepticisme que le fait même de notre existence et de notre pensée, car elle en est partie intégrante et identique. « Le patriarche, disait Grimm, ne veut pas se départir du rémunérateur-vengeur. » Je ne vais pas à l'encontre de Voltaire; mais le plus facile et le plus sûr est de reconnaître, parmi les lois qui gouvernent notre espèce, une loi de rémunération-vengeance par-delà cette vie. Beaucoup pourraient être tentés de s'en tenir là, trouvant là l'essentiel, c'est-à-dire une assurance contre cette peine de mort, contre ce froid calice du néant dont les matérialistes menacent la personne humaine.

IV.

Chacun est en état de juger maintenant si le positivisme a le droit d'affirmer que nous ne pouvons rien savoir de notre fin et de notre origine. Cette impuissance, fût-elle notre fait, n'aurait pas raison de notre curiosité, de notre inquiétude sur ces grands sujets; mais il est certain que l'on n'en est pas là. Sans hypothèse, sans conjecture, nous lisons en nous-mêmes notre avenir, écrit avec les caractères de l'instinct, qui est le révélateur et l'instituteur éprouvé de notre espèce.

M. Littré n'a pas seulement exposé la doctrine de Comte, il a raconté sa vie, et ce récit, comme cet exposé, est d'une bonne foi, d'une sincérité parfaite. M. Littré n'émet pas une opinion sans la débattre avec le lecteur, sans lui donner les moyens de la juger et de la contrôler. Cela est d'une rare distinction et ne ressemble en rien au vulgaire des polémiques ou des propagandes. Jamais prosélytisme n'eut cette discipline, cette droiture. Aussi croyons-nous de

tout point M. Littré, quand il porte témoignage de la science universelle et profonde d'Auguste Comte. J'admets avec lui la grandeur, le génie même, s'il y tient, de ce novateur. M. Comte aurait pu faire à lui seul une encyclopédie des sciences, ce qui n'est pas, à cette heure de développement scientifique, une mince distinction; mais son œuvre est encore plus considérable : il a fait la classification des sciences et la philosophie de chaque science, de façon à mériter les suffrages des savans spéciaux. Peu d'esprits ont laissé de telles marques d'eux-mêmes. Toutefois, prenant l'ensemble des sciences, qu'il venait de coordonner et d'expliquer du plus haut, pour une science nouvelle et à part, *sui generis*, il a commis une première erreur : c'en est une seconde, et encore plus grave, d'avoir considéré cette prétendue science comme la borne et la satisfaction absolue de l'esprit humain. Quand Auguste Comte aurait montré l'unité des lois qui gouvernent la nature et la société, quelque chose resterait encore à éclaircir ou du moins à poursuivre au sujet de l'individu et de sa destinée, et ce quelque chose, qui nous fuira peut-être toujours, ne laissera jamais l'esprit humain s'arrêter et se borner aux démonstrations les plus complètes de l'ordre physique ou social. Néanmoins un homme ne cesse pas d'être grand lorsqu'il se trompe, cet homme fût-il un esprit, un penseur, faisant profession de découvrir la vérité. Qui est-ce qui ne s'est pas trompé, non-seulement parmi les plus grands hommes livrés à leur sens individuel, mais parmi ces collections de grands esprits, parmi ces élites humaines où se fait le travail des religions? Tenez les religions pour divines, elles n'en ont pas moins des instrumens et des interprètes humains, ce qui leur vaut l'erreur dans le dogme au dire de quelques-uns, l'erreur du fanatisme et du carnage au dire de tous.

Tout ce qu'on peut demander à l'esprit le plus puissant, c'est d'apercevoir une partie de la vérité et de la montrer avec assez de relief pour l'introduire dans les intelligences, y déposant le germe d'une de ces solutions moyennes que dégage l'humanité parmi les infatuations et les utopies plaidées à ses oreilles. Peut-être le progrès n'a-t-il lieu qu'à cette condition éclectique. Je ne dis pas qu'une idée fasse bien d'être fausse et qu'elle tire de son erreur quelque avantage; mais, en tant que fausse, elle est exclusive, absolue, et par là elle est passionnée : or par la passion elle a le don de l'éloquence, qui seule arrive au cœur des hommes. Comparez donc au bouddhisme, au mahométisme, même au stoïcisme, le *sermon sur la montagne!* Il importe que chaque idée se donne pour unique, pour excellente : si elle n'avait pas cette foi en elle-même, elle n'aurait pas cet éclat d'expression par où elle persuade ce qu'elle a de vrai. Étant donné les bornes et l'imperfection de l'esprit hu-

main, les sociétés n'avancent pas autrement que par ce double procédé, — passion de quelques-uns qui s'exalte et tourne au génie, prenant un aspect de la vérité pour la vérité même, — bon sens de tous séduit au point d'écouter, mais non au point de prendre la partie pour le tout.

Le livre de M. Littré, nous l'avons dit, est une biographie autant qu'autre chose, et cette biographie paraîtra peut-être à beaucoup un accessoire dont on n'a que faire. A quoi bon, diront-ils, nous raconter la vie d'un savant, d'un inventeur? La vie d'un pareil homme, c'est sa pensée. M. Villemain nous parle quelque part de Gibbon quittant l'Angleterre pour aller vivre, c'est-à-dire pour aller lire à Lausanne. Cela est spirituel et d'un grand sens. On peut se demander en effet ce que devient la routine de l'existence parmi les aventures et les poursuites où s'acharne le penseur. Est-ce qu'il ne vit pas ailleurs que dans nos limites vulgaires de temps et d'espace? Qu'importe à celui dont le front touche les cieux ce qui se passe à ses pieds? S'il y regarde, ce sera pour en faire un objet d'art, et de son art, s'il vous plaît; l'argile où il s'embourbe deviendra entre ses mains une figure de l'idéal où planent ses pensées. Poète, il chantera son exil, sa pauvreté, comme Dante, comme Milton. Sa patrie et son aliment, c'est sa pensée. Ce n'est pas que j'admire précisément cette faculté poétique de chanter ce qu'on souffre. Je ne puis croire qu'ils souffrent beaucoup, qu'ils aient le don des émotions profondes, ces inspirés mélodieux de la douleur. Je trouve mauvais qu'ils s'en fassent une inspiration, qu'ils publient leur peine, et je les accuse de monter sur les planches, quand ils devraient être retirés au plus profond d'eux-mêmes pour trouver dans leur douleur de quoi s'amender et se fortifier, de quoi agir enfin, ce qui est un devoir tout comme de chanter; mais ils n'ont peut-être en eux que du chant : il ne faut pas leur en demander davantage. Je veux bien les prendre pour sincères et admirer ce que je ne comprends pas. Soit; il y a des êtres ainsi faits qu'ils vivent dans leur pensée, dans leur imagination; rien ne monte jusqu'à eux de ce qui contrarie ou abat les autres hommes : ils laissent tomber ces misérables soucis tout comme le *Pensiero* de Michel-Ange laisse pendre un de ses bras; toute la vie de ce marbre est à la tête.

Passe pour un marbre, direz-vous; mais après tout il pourrait bien y avoir un homme sous le penseur. Le plus intellectuel, si haut qu'il monte, est à la chaîne de son corps; il est bien obligé çà et là de mettre pied à terre, où l'attendent quelquefois des furies qui brisent sa pensée, quelquefois *des muses fatales*, comme dit Corinne, pour la voiler et l'ensevelir. Il ne faudrait pas lui dire à ce moment comme aux captives de Sion : *Chantez-nous donc un de*

ces cantiques,... encore moins comme à la sultane Schérazade : *Contez-nous donc une de ces histoires...* S'il était capable d'une telle mutilation sur lui-même que de vivre uniquement par le cerveau, je doute qu'il en fût plus grand écrivain, plus grand penseur. La vie ferait défaut à sa plume, le bon sens à ses idées, et ce n'est pas avec lui que vous auriez cette surprise qui ravissait Pascal, trouvant un homme où il attendait un auteur.

Ainsi il ne faut pas effacer et oublier l'homme dans le penseur, mais il ne faut pas non plus oublier l'influence de la pensée sur l'homme qui s'y consacre et qui méprise le reste. Cette considération (celle où je m'arrête décidément) m'est suggérée par un trait bizarre d'Auguste Comte. Quelques amis, Français ou étrangers, Anglais surtout, s'étant réunis pour lui assurer un subside pendant quelques années, Comte exprima l'espoir, l'intention de le toucher d'une manière permanente. Ce trait, je le répète, est singulier; mais je ne l'en blâme nullement, pas plus que je ne blâme tel illustre personnage de notre temps qui fait au public les confidences les plus désespérées. Que voulez-vous? Ce qu'il demande, il l'a toujours méprisé; il le demande sans plus de façon qu'il n'en mettait à le répandre, à le donner, pour dire la chose par son nom. Voltaire a bien senti dans un de ses héros cette grandeur qui ne se dégrade pas là où s'abaisserait le commun des hommes. Ce héros, c'est Charles XII, réfugié après ses défaites sur les terres du grand-seigneur où il attire les armes du Moscovite. On lui offre mille bourses pour s'en aller, il en demande deux mille. Accordées, il en demande trois mille... Voltaire explique tout par l'extrême générosité du héros, par son mépris de l'argent, qui l'empêchait de voir le côté étrange de ces demandes.

Donc M. Littré a bien fait de nous raconter la doctrine et la vie d'Auguste Comte. Nul, de par sa science, ne pouvait mieux parler d'un savant. Nul, avec sa droiture, ne pouvait mieux montrer sous tous ses aspects l'homme même qui fut son maître. Quant au style de cet écrit, je ne vais pas louer là-dessus un écrivain qui nous enseigne notre langue, qui lui élève un monument, et dont la forte plume (ce recueil en sait quelque chose) n'a jamais failli aux plus grands sujets de la pensée humaine.

DUPONT-WHITE.

IL

TRAFORO DELLE ALPI

Le percement des Alpes (*il traforo delle Alpi*) est une des grandes préoccupations de notre époque. L'idée d'un chemin de fer à travers le Mont-Cenis est devenue en quelque sorte nationale en-deçà comme au-delà des monts, elle est entrée dans le courant de l'opinion publique; mais ce qu'on ne saurait oublier, c'est qu'il y a vingt ans déjà elle stimulait l'énergie latente du vieux Piémont : le roi, les ministres et la nation l'embrassaient alors avec une ténacité comparable à celle qu'ils portèrent plus tard dans la poursuite de l'idée italienne. Dès 1842, l'attaque des Alpes et la *rescousse contre l'étranger* (*la riscossa contro lo straniero*) sont les deux buts principaux vers lesquels gravitaient les pensées secrètes du roi Charles-Albert. Ce prince mit la main courageusement aux deux grandes entreprises; mais il était réservé à son successeur de les conduire à un point où l'on peut dire qu'elles sont achevées, que les Alpes sont percées et l'Italie délivrée. En octroyant à ses peuples le *statut fondamental* de 1848, Charles-Albert leur avait néanmoins laissé le moteur vraiment propre à renverser la double barrière élevée par la nature et la politique autour des domaines de sa maison. Par la liberté constitutionnelle alors inaugurée, les forces politiques et économiques du Piémont se sont multipliées rapidement; par la liberté bien plus encore que par les annexions, le Piémont a grandi, s'est fortifié, et par ce moteur puissant il a été poussé dans la voie des réformes économiques, des entreprises pacifiques, des travaux publics, des constructions de chemins de fer. En quelques années, toute la plaine subalpine occupée par la maison de Savoie, du pas de Suse à la forteresse

d'Alexandrie, de la pointe de Coni au Lac-Majeur, a été sillonnée de chemins de fer. Le rapide développement de ce réseau, arrêté sur trois côtés par une formidable enceinte de montagnes, a fait sentir de plus en plus la nécessité d'ouvrir une issue qui rattachât le Piémont et l'Italie à la grande circulation européenne, et l'on a mieux compris cette nécessité encore quand on a vu se développer à l'intérieur le mouvement industriel, heureux contre-coup du mouvement politique libéral. Le Piémont s'est raidi contre l'obstacle qui le séparait des autres nations, il a fait des efforts violens pour rompre cette enceinte qui fut jadis son rempart, et que dans ses préoccupations militaires il appelait sa cuirasse, *l'usbergo del Piemonte*, trop étroite maintenant pour sa taille. C'est un spectacle attachant que celui des efforts, des projets, des combinaisons, des inventions, qui se sont produits depuis vingt ans pour triompher de la résistance des Alpes. On voudrait parcourir ici cette période dramatique d'essais et de tâtonnemens, d'encouragemens et d'attente, avant d'assister au travail des machines extraordinaires qui perforent maintenant les Alpes des deux côtés à la fois.

I.

En remontant l'étroite vallée de l'Arc jusqu'à la hauteur de Modane, on arrive au point d'attaque des Alpes. C'est là qu'en décrivant l'arc qui lui a valu son nom, la vallée savoisienne se rapproche le plus de la vallée piémontaise de la Dora Riparia, qui court parallèlement de l'autre côté. Ces deux vallées pressent et étranglent la grande chaîne en se rapprochant, et ne laissent entre leurs coupes profondes et abruptes qu'un massif de douze kilomètres et demi d'épaisseur à traverser. Dans toute l'enceinte des Alpes, il n'est pas à la même altitude de paroi plus mince et qui offre dans ses abords moins d'obstacles à un chemin de fer. Aussi cette section des Alpes Cottiennes, auxquelles le roi Cottius, qui régnait jadis à Suse, a laissé son nom, a-t-elle été désignée dès les temps les plus anciens pour les facilités du passage à tous les envahisseurs de l'Italie, aux Gaulois de Brennus, aux Africains d'Annibal et à leurs descendans les Sarrasins, aux armées franques de Pépin et de Charlemagne allant fonder ou soutenir la souveraineté hybride contre laquelle l'Italie s'agite encore aujourd'hui, et aussi à ce roi de France, Charles le Chauve, qui vint y mourir dans une pauvre cabane du côté de la Savoie, empoisonné, dit-on, par son médecin.

Cette section dont les cols abaissés et comme creusés entre les sommités par les courans des mers primitives ont servi d'écoulement aux flots humains des invasions de vingt siècles, la science

moderne et l'esprit des temps nouveaux l'indiquent enfin comme destinée à rapprocher les nations en facilitant le passage des invasions pacifiques de l'industrie et du commerce. C'est là que le bon sens d'un montagnard, habitant du village de Bardonnèche, a fixé depuis trente ans le point à traverser par un tunnel. En 1832, Joseph Médail (ce nom mérite d'être connu), entrepreneur de travaux publics, marqua, dans un projet communiqué à un général piémontais pour être transmis au roi Charles-Albert, l'endroit sur lequel sont venus depuis se concentrer tous les efforts, tous les projets des hommes de l'art. Médail parcourait dès lors, dominé par son idée fixe, les hauteurs des cols de Fréjus et de La Roue, notant les distances, relevant les plans et traçant avec ses instrumens rudimentaires de géomètre de campagne l'axe du grand tunnel qui, dans sa pensée, allait devenir la voie universelle de l'Orient et de l'Occident. Dans un autre projet qu'il communiqua en 1842 à la chambre d'agriculture et de commerce de Chambéry, il conduit son tracé de l'embouchure nord du tunnel à travers la Maurienne jusqu'au bassin de Chambéry; là, rencontrant la montagne de l'Épine, qui ferme la voie directe sur Lyon, il la perce par un nouveau tunnel et pousse sa ligne jusqu'à Saint-Genix sur la frontière française, appelant ainsi le système des voies ferrées du sud-est et du centre de la France à venir s'embrancher sur le sol savoyard pour se diriger de là sur la Suisse et l'Italie : beau projet qui mettait Chambéry ux portes de Lyon, mais qui a dû fléchir devant les convenances stratégiques du second empire quand il s'est agi en 1853 de le mettre à exécution. Devant l'opposition diplomatique de la France, le chemin de fer Victor-Emmanuel a dû s'incliner vers le nord, le long du lac du Bourget, éviter la ligne directe sur Lyon et rejoindre le réseau français à travers les défilés de Culoz et de la Valserine.

Des idées émises par Joseph Médail, il n'est resté que la désignation du massif à percer. Le premier projet sérieux est celui d'un ingénieur belge, M. Maus, qui s'était acquis une réputation presque européenne par la construction d'un appareil fort ingénieux de locomotion sur le plan incliné de Liége. Charles-Albert l'appela auprès de lui, le nomma inspecteur du génie en Piémont, et lui confia la mission d'étudier la question du percement des Alpes. Après quatre ans d'études en compagnie de l'ingénieur Rombaux et du naturaliste Sismonda, il indiqua comme le point le plus favorable au percement la section déjà désignée par Médail. D'après son projet, qui fut présenté à Charles-Albert dès 1845, l'axe du tunnel entrait dans le massif à Modane, à 1,150 mètres au-dessus du niveau de la mer, et en sortait de l'autre côté, à Bardonnèche, à 1,363 mètres, suivant une pente continue de 19 millimètres par mètre, avec une

longueur de 12,230 mètres. Cette pente continue, qui aurait obligé de recourir à des moyens mécaniques pour épuiser les eaux sur la moitié italienne du tunnel, a été habilement évitée dans le projet aujourd'hui en exécution : l'axe monte, du côté de Savoie, par une pente de 22^{m} 20 par mille jusqu'au milieu de sa longueur, qui est le point culminant, et il redescend vers l'Italie par une pente presque insensible de 0^{m} 50 par mille, suffisante néanmoins pour l'écoulement naturel des eaux intérieures. Par cette heureuse disposition, les deux points d'attaque sont garantis contre l'invasion des eaux, qui pourraient noyer les travaux, si elles n'avaient pas leur prompt débit. Le point que traverse le projet définitif n'est pas le Mont-Cenis, comme on le croit communément, mais il est à 20 kilomètres plus bas, dans le voisinage du Mont-Tabor, entre Modane et Bardonnèche. C'est donc une désignation impropre que celle de tunnel du Mont-Cenis donnée généralement à la trouée des Alpes.

Il n'est pas difficile de se figurer qu'un tunnel de 12 kilomètres de longueur et passant sous une voûte de 1,600 mètres d'épaisseur n'offre à l'attaque du mineur que deux points, savoir les deux extrémités. Il faut donc rejeter comme chimérique l'idée des puits pour aérer les travaux et pour multiplier les points d'attaque à travers cette voûte immense. La construction d'un seul de ces puits, d'après les calculs de M. Conte, ingénieur en chef du département de la Savoie, aurait duré quarante ans. Comment concevoir la possibilité de travailler au fond de cet abîme de plus de 1,000 mètres de profondeur? Et si l'on veut donner aux puits la direction oblique au lieu de la verticale, un seul aurait égalé en longueur la moitié du tunnel à perforer. Tous les moyens ordinaires de miner les galeries sont ici hors d'application, et aucun projet de percement des Alpes ne pouvait être considéré comme sérieux, s'il ne se présentait avec des moyens nouveaux d'aération et de perforation.

Le projet de M. Maus, le premier qui ait été pris en considération par le gouvernement sarde, se présenta en effet avec ces moyens nouveaux. Il empruntait la force que fournissent les Alpes elles-mêmes, la chute des torrens, force permanente, sans cesse renouvelée, éternelle comme les neiges et les glaciers où elle prend sa source. L'ingénieur belge l'utilisait pour faire mouvoir un mécanisme remarquable de perforation qui se composait, dans son organe essentiel, d'un câble continu, dévidant sans fin sur une série de poulies, dont la dernière, la plus rapprochée du front d'attaque, bandait par son mouvement de rotation, très habilement transformé, de puissans ressorts à boudin armés de ciseaux entaillant la roche. C'était un mécanisme analogue à celui de la boîte à musique, un arbre tournant sur son axe, qui agrafe le ressort et l'abandonne

bientôt à sa vibration naturelle. Des lignes de ciseaux, indépendans entre eux, touchés alternativement par des doigts de fer, découpaient le front de taille par bandes parallèles qu'on abattait ensuite avec le pic, le levier ou les coins enfoncés dans les rainures, sans le secours de la poudre. L'aération des travaux s'accomplissait par le jeu de ventilateurs tournant avec les poulies.

La machine Maus excita des deux côtés des Alpes, en Savoie et en Piémont, un grand enthousiasme pendant les années 1846 et 1847. Charles-Albert allait la voir souvent fonctionner au Valdocco, près de Turin, où se faisaient les expériences. Il s'y rendait ordinairement en grand appareil, entouré d'un brillant état-major d'officiers-généraux et d'ingénieurs. Son esprit, longtemps comprimé et contenu par les intrigues de la camarilla catholique et autrichienne qui l'entourait, s'ouvrait alors aux grandes idées et aux grandes entreprises. La noble ambition d'illustrer son règne par l'abaissement des Alpes le séduisait. Dans ce pays, si profondément attaché à sa vieille dynastie, les goûts du prince deviennent facilement les goûts de la population. Les difficultés de la grande entreprise ne s'étaient pas encore révélées. Le roi crut tenir l'instrument qui allait percer le granit des Alpes, ouvrir le Piémont à la circulation européenne, et rattacher par un chemin grandiose le berceau de ses ancêtres au reste de ses états subalpins. La confiance royale fut aisément partagée. Le projet devint dès lors en quelque sorte populaire. Si les savans n'étaient pas d'accord sur l'efficacité de la machine perforatrice, il n'y avait alors aucun dissentiment sur le projet de percer les Alpes, et, dans les milieux où l'on ne pouvait se rendre compte des obstacles qu'on allait rencontrer, les imaginations allaient bon train : on voyait déjà les Alpes trouées de part en part, le grand courant du commerce et de l'industrie passant par cette trouée gigantesque et affluant dans la vallée du Pô pour arroser et féconder cette magnifique contrée.

Nous nous rappelons encore ces années qui ont précédé 1848. L'espérance était partout, la confiance illimitée; il y avait dans l'air comme une attente de grandes choses qui charmaient l'imagination. Et que n'était-il pas permis d'espérer, quand on voyait l'une des plus vieilles dynasties de l'Europe, et l'une des plus immobiles dans la tradition absolue, se mouvoir d'elle-même, avancer sans secousse, sans autre pression que l'amour de ses peuples et les besoins nouveaux de la société moderne! Charles-Albert préludait alors à la liberté politique par les réformes économiques : il abaissait les tarifs, abolissait la réglementation du moyen âge sur l'industrie de la soie, supprimait malgré l'opposition de Rome, qui déjà commençait à se dessiner, les *stamenti* de l'île de Sardaigne,

restes surannés des états féodaux du clergé et de la noblesse, posait les fondemens de l'instruction populaire sur les écoles de méthode, instituées à l'imitation de celles de la Prusse; enfin il se jetait résolûment dans l'entreprise colossale du percement des Alpes. A chacun de ses mouvemens, à chacun des pas nouveaux de la royauté absolue, l'opinion publique applaudissait, et, prenant plus d'élasticité, accélérait la marche. Le roi et la nation avançaient ensemble, et ensemble ils arrivèrent au but, à savoir aux institutions parlementaires de 1848, également préparés, l'un à les octroyer gracieusement, l'autre à les recevoir sans révolution.

Le mouvement libéral prit bientôt une direction qui a été diversement jugée. Charles-Albert crut le moment venu d'accomplir les visées traditionnelles de sa maison, lesquelles n'étaient pas de s'emparer de l'Italie entière, mais de chasser l'étranger de la Haute-Italie. La pensée de l'indépendance rejeta dès lors à l'arrière-plan celle du percement des Alpes. Les millions que Charles-Albert avait amassés pour cette dernière entreprise furent dépensés dans la guerre; lui-même, vaincu, désespéré, jeta sa couronne sur le champ de bataille, et alla mourir en Portugal, laissant inachevés les deux projets qu'il avait embrassés avec tant d'ardeur. Ces tristes événemens, qui furent précipités par des catastrophes et des révolutions étrangères, firent oublier M. Maus, sa machine, et le projet qui avait été si populaire en Piémont. Quand l'opinion publique y revint, on fut moins disposé à voir les choses par leur bon côté. Les esprits, découragés par les désastres de la patrie, ne saisirent plus la grande idée du percement des Alpes avec le même enthousiasme qu'avant 1848. On peut suivre les traces de ce découragement dans les procès-verbaux et dans le rapport général de la commission gouvernementale chargée en 1849 d'éprouver le système de l'ingénieur belge. Dans cette commission figurent déjà deux noms que l'on verra intervenir dans toutes les discussions scientifiques relatives à la percée des Alpes, M. Menabrea et M. Paleocapa, Vénitien réfugié en Piémont, ingénieur distingué, longtemps ministre des travaux publics et actif collaborateur du comte de Cavour. Le rapport général fut présenté en 1850 par M. Paleocapa. Il élevait des objections sérieuses sur l'efficacité du mécanisme de perforation de M. Maus. La principale portait sur le câble moteur. Ce câble suffirait à la transmission du mouvement sur une faible distance, mais suffirait-il sur la moitié de la longueur du tunnel, c'est-à-dire sur plus de 6 kilomètres, sans compter la distance de la prise d'eau à l'entrée de la galerie? L'aération par des ventilateurs centrifuges tournant avec l'axe des poulies ne paraissait pas assez énergique pour fournir l'air vital aux ouvriers travaillant au

fond du tunnel. Le système d'attaque de la roche par des ciseaux et des coins au lieu de la barre à mine et de la poudre, système préféré par l'inventeur pour éviter la dépense de l'air que consomme l'explosion des mines, se tournait contre lui, contre son invention : on le trouvait défectueux précisément en ce qu'il se privait de la force incomparable de la poudre, de cet auxiliaire puissant du mineur moderne, pour revenir à la manière primitive d'abatage de la roche, aux ciseaux et aux coins des Romains, à la pointerole des Sarrasins. Enfin la commission insistait sur les côtés faibles de l'invention, et quand elle en signalait les côtés réellement applicables à la perforation mécanique, elle était bientôt arrêtée par la pensée des malheurs publics et de l'épuisement des finances de la monarchie.

C'était là en effet le grand obstacle à l'entreprise du tunnel avec la machine Maus ou avec tout autre engin. Les finances étaient épuisées par la guerre et par l'indemnité autrichienne. Il fallait les restaurer, il fallait cicatriser les plaies de la patrie et donner à l'état le temps de respirer avant de s'engager dans des travaux qui allaient coûter des millions. Cette œuvre de restauration, ce fut M. de Cavour qui l'entreprit. M. de Cavour arriva au pouvoir par un coup de maître qui a fait la fortune du Piémont et de l'Italie, par la fusion célèbre appelée le *connubio* (le mariage), accomplie d'abord au sein du parlement et bientôt dans le pays entre les élémens actifs de la conservation et de la révolution. Dès lors, tour à tour conservateur et révolutionnaire, contenu et entreprenant, timide jusqu'à décourager ses amis de gauche et audacieux jusqu'à effrayer ceux de droite, il a porté dans toutes les questions économiques et de travaux publics, comme dans la conduite générale de la politique intérieure et extérieure, le double caractère qu'il a tiré de son origine, les deux élémens sur lesquels il a édifié sa fortune, la prudence du vieux royaliste piémontais et la témérité du *carbonaro* italien. Pendant cette période obscure et laborieuse que les états sardes ont traversée après la défaite de Novare, M. de Cavour tend des ressorts sur lesquels les hommes d'état les plus courageux n'osaient pas encore peser : il joue avec le libre échange dans un pays habitué à la protection; il joue avec le taux de l'intérêt dans un pays où le capital monnayé est peu abondant; il découvre franchement le travail national devant la concurrence étrangère et l'emprunteur devant le prêteur, pour les forcer l'un et l'autre à redoubler d'activité et de prévoyance. Dans la question des chemins de fer, la plus grande qui ait agité l'opinion depuis la guerre de Lombardie jusqu'à l'expédition de Crimée, il abandonne le système de la construction par l'état qu'avait suivi Charles-Albert, il appelle les com-

pagnies et les capitaux étrangers, préférant la garantie d'un intérêt même élevé à la régie, qui fait descendre l'état dans le domaine de l'industrie privée. C'est surtout dans la question du percement des Alpes que se révèle sa conduite à la fois prudente et hardie.

Avant d'attaquer directement le rempart du Mont-Cenis, M. de Cavour songe à le faire aborder par deux lignes de chemins de fer, l'une s'avançant par la vallée de l'Arc jusqu'à Modane, l'autre par la vallée de la Dora jusqu'à Suse. La concession du Victor-Emmanuel à une compagnie française et la construction par l'état de la ligne de Turin à Suse sont comme les travaux d'avancement destinés à préparer l'assaut des Alpes. L'état d'un côté et l'industrie privée de l'autre, une fois arrivés aux abords de la place, seront inévitablement forcés de combiner leurs efforts et leurs capitaux pour l'emporter. Ce système mixte n'était pas l'idéal du grand ministre, qui aurait voulu tout abandonner à l'action privée des capitaux librement associés; mais en cette œuvre extraordinaire, longue, difficile, d'un succès incertain, la politique du *laisser-faire* n'était plus de mise : il ne fallait rien moins que l'union de l'état et de l'industrie privée pour franchir les Alpes. La compagnie du versant nord, plus pressée que l'état de surmonter l'obstacle qui stérilisait sa concession, demanda en 1856 et obtint facilement une nouvelle concession pour raccorder les chemins de fer de la Savoie avec la ligne française de Lyon-Genève d'un côté, et de l'autre avec la ligne de Suse en franchissant le Mont-Cenis par un *tramway* américain. A cette époque, l'idée américaine des chemins de fer s'élevant sur les montagnes par des rampes de 5, de 6 et même de 9 pour 100 et par des courbes d'un petit rayon avait séduit beaucoup d'ingénieurs de l'ancien monde, entre autres les ingénieurs anglais et français au service de la compagnie des chemins de fer de la Savoie, qui tentaient de l'appliquer au Mont-Cenis; mais cette idée singulière, qui se présentait en concurrence avec celle des grands tunnels sous les montagnes, avait toujours été antipathique au génie civil du Piémont. « Savez-vous, messieurs, répondait-il par l'organe de son représentant le plus autorisé, M. Menabrea, savez-vous ce que veut dire vouloir s'élever au-dessus des montagnes? C'est se mettre dans l'obligation de vaincre une force qu'on ne peut pas détruire : la gravité. Maintenant voulez-vous savoir ce que signifie la gravité au point de vue du chemin de fer ? Cela veut dire que pour s'élever à une hauteur de *cinq mètres*, il faut employer le même travail que pour parcourir horizontalement *un kilomètre*, ou, en d'autres termes, qu'en s'élevant à une hauteur de *cent mètres*, c'est comme si l'on parcourait *vingt kilomètres*. Ainsi, comme le passage du Mont-Cenis est à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, ceux qui proposent

de traverser au sommet de cette montagne plutôt que de passer par une galerie à 1,300 mètres, proposent une opération qui n'aurait d'autre résultat que d'allonger le trajet de 140 kilomètres. »

La concession du passage sur le Mont-Cenis fut néanmoins adoptée par le parlement sarde, et, circonstance remarquable, sans que le député Sommeiller, le créateur des machines qui fraient maintenant le passage sous la montagne, y fît opposition. Il donna néanmoins son avis sur ce projet, qui semblait rendre inutile son système de perforation des tunnels. « Certes, dit-il, la mécanique est assez riche pour ne pas reculer même devant la verticale; mais si on veut la mettre d'accord avec les sages principes de l'économie, avec les lois de l'intérêt et du progrès utile, il faut alors descendre du possible absolu dans le possible réel, pratique, profitable. » Quant à M. de Cavour, il se prêtait volontiers aux tentatives, même chimériques. Toujours en lui se montre l'homme aux expériences hardies à côté de l'homme de gouvernement qui assure chacun de ses pas. Son but d'ailleurs était d'intéresser de plus en plus la compagnie française des chemins de fer de la Savoie au vrai passage des Alpes, à celui qui pouvait seul les supprimer, à la construction du grand tunnel, et il y réussit par une autre combinaison, violemment combattue au moment où elle se produisit, qui étendait la concession du Victor-Emmanuel sur le versant italien des Alpes jusqu'au pont de Buffalora sur le Tessin. Les grands états ignorent le genre d'émotion dont fut alors saisi le petit Piémont, habitué à considérer ses chemins de fer au point de vue de l'utilité stratégique et jaloux de son indépendance, quand une grande compagnie étrangère, une vaste administration obéissant aux ordres de son conseil, établi à Paris, vint s'étendre sur tout l'ancien état sarde, le couper dans sa plus grande longueur, depuis le défilé de Culoz, aux mains de la France, jusqu'à la gueule des canons des forteresses autrichiennes, avec la seule interruption du Mont-Cenis. Il fallut à M. de Cavour toute l'autorité dont il jouissait pour faire accepter cette combinaison, et pour l'accepter lui-même il lui fallut peut-être aussi un élément qui échappait au public, la connaissance des intentions secrètes du chef de la France, car cette combinaison, qui mettait sous la main d'une même compagnie la grande voie qu'allaient parcourir les soldats de Magenta et de Solferino, se place en 1857, entre le congrès de Paris et l'entrevue de Plombières; mais le public n'entrevoyait pas alors les secrètes combinaisons de la politique de M. de Cavour. Le but qu'il poursuivait dans cette extension de la concession du Victor-Emmanuel fut atteint immédiatement : la compagnie, intéressée à supprimer la barrière du Mont-Cenis, qui coupait sa ligne en deux, s'associa avec l'état pour

la somme de 20 millions dans l'entreprise du tunnel. Le côté financier du problème du percement des Alpes était résolu par cette concession du 14 mai 1857, réduite en loi le 29 juin suivant. La concession de 1857 couronnait la série des mesures administratives adoptées par le gouvernement en vue de la grande entreprise. Le rôle de la politique et de l'administration était fini, celui de la science et du génie d'invention allait commencer.

II.

La science n'était pas demeurée oisive en face du problème. La géologie s'était imposé la tâche de sonder les milieux que le tunnel allait traverser. Quelle est la nature de ces milieux? Cette question, soulevée dès 1845, piquait vivement la curiosité et mettait en mouvement beaucoup d'esprits à Turin, à Chambéry, à Genève et à Paris. On vit alors se succéder des travaux remarquables sur la structure et la minéralogie des Alpes. Par l'étude des affleuremens, par l'observation des couches qui se montrent à la surface, par la nature géologique, la direction et l'épaisseur de ces couches, on est arrivé à dégager l'inconnue cherchée avec une exactitude que n'a pas encore sensiblement mise en défaut l'ouverture pratiquée jusqu'à ce jour. Toutes les roches que traversera le tunnel des Alpes rentrent dans les trois groupes admis par les géologues italiens : l'anthracite supérieur, l'anthracite inférieur, l'oolithe inférieure. Elles prennent les noms de micachiste, de talchiste, de calchiste et de quartzite, suivant que dans ces groupes de roches dominent plus ou moins le mica, le talc, le calcaire ou le quartz. L'avancement des travaux a confirmé jusqu'ici la stratification prévue par la science, et les feuillets déjà ouverts du grand livre des Alpes n'ont pas donné un démenti à ce qu'y avaient lu à livre fermé Sismonda et Élie de Beaumont; mais d'autres y plaçaient des obstacles insurmontables, des minerais de fer ou de cuivre, des roches d'une perforation lente et difficile, d'une telle consistance que le trou de mine y ferait l'effet d'un canon qui vomit sa charge sans éclater. D'autres encore, se laissant diriger par leur imagination plutôt que par la science, plaçaient dans ces mystérieuses profondeurs des *sables bouillans*, des cavernes, des abîmes sans fond, des amas d'eau, tout un épouvantail de nature à effrayer les plus audacieux entrepreneurs. Les amas d'eau surtout étaient l'objet de craintes auxquelles la désignation du Mont-Cenis donnée au tunnel prêtait une apparence de raison. Il y a en effet sur cette montagne un lac dont on aurait pu craindre de toucher le fond. Alors l'imagination avait beau jeu pour décrire l'immense désastre causé par l'invasion subite de cet amas d'eau,

les ouvriers et les machines noyés, la vallée de la Maurienne exposée à un nouveau déluge! On n'était pas sans inquiétude à ce sujet, même en Piémont. Le général Giacinto di Collegno écrivit en 1850 à M. Élie de Beaumont pour avoir son avis. Dans la réponse du savant géologue, qui fut produite au parlement sarde, la possibilité des eaux intérieures est admise; « mais, dit M. Élie de Beaumont, craignant de m'en rapporter à cet égard à mes propres lumières, j'ai saisi, cette semaine, l'occasion de mettre la question sur le tapis dans une conversation à laquelle prenaient part M. Dufrénoy, M. Boussingault, M. Combes, professeur d'exploitation à l'école des mines, et M. Régnault, ingénieur des mines, professeur de physique au Collége de France. Ces messieurs ont tous pensé que, si on approchait de grands amas d'eau, on en serait averti par des filtrations qui auraient lieu d'autant plus probablement que l'eau serait soumise à une plus forte pression. » Comme on faisait de l'existence de ces eaux intérieures un argument contre le projet de loi du percement des Alpes, M. Menabrea répondit : « Eh bien! si nous rencontrons de l'eau, nous la laisserons couler par le plus bas. » Aux partisans des cavernes et des abîmes, on dit : « Tant mieux! nous les comblerons, nous les franchirons par des ponts, et ce sera autant de percé. » Aucun obstacle, réel ou imaginaire, ne déconcertait les partisans de l'idée du percement des Alpes, qui offre en cela plus d'un trait d'analogie avec l'idée italienne.

La mécanique avait une tâche à remplir bien plus grande encore que celle de la géologie. Il ne suffisait pas de révéler la nature des milieux, il fallait encore trouver l'instrument propre à les perforer. L'esprit d'invention, fortement excité par la grandeur de l'œuvre, a produit des machines très ingénieuses. Celle de M. Maus ayant été définitivement écartée, un ingénieur anglais, M. Bartlett, en construisit une pour laquelle il prit un brevet d'invention du gouvernement sarde au mois de juin 1855. C'était une machine à vapeur locomobile, à cylindre horizontal. Au premier coup d'œil, on ne voyait pas ce qui la distinguait de ces élégantes machines à vapeur que la mécanique agricole et industrielle produit aujourd'hui par milliers; mais en l'observant de près on apercevait bientôt des organes nouveaux qui en constituaient l'originalité et la rendaient applicable aux travaux de mine. Ce qu'on prenait d'abord pour un seul cylindre horizontal en formait réellement deux, couchés à la suite l'un de l'autre. Dans le premier se mouvait le piston à vapeur, dont la tige portait un autre piston engagé dans le second cylindre. Rien jusque-là ne s'écartait encore de la mécanique ordinaire des machines à vapeur; mais voici l'idée nouvelle, le trait d'invention: un troisième piston, plus long, plus fort que les deux premiers et

indépendant d'eux, portant une barre à mine, se mouvait, non par la vapeur, mais par l'air, que raréfiait et comprimait tour à tour le jeu du second piston dans le second cylindre, appelé pour cette raison *pneumatique*. Il n'est pas besoin d'être mécanicien pour comprendre la nécessité d'isoler le piston perforateur des deux premiers par l'interposition d'un matelas élastique d'air comprimé, car, sans l'intervention de ce nouvel agent, chaque coup sur la roche aurait détraqué pistons et cylindres et ébranlé la machine tout entière. Rien de plus simple que le jeu du perforateur : le mouvement en avant s'accomplissait par la pression de l'air sur la section postérieure; le coup frappé, l'air s'échappait par une lumière habilement ménagée, et le retour du piston pneumatique, pompant l'air derrière le perforateur, le ramenait brusquement sous la pression de l'air atmosphérique extérieur.

La rapidité de ce double mouvement était vraiment merveilleuse. La barre à mine frappait jusqu'à trois cents coups par minute et forait toute espèce de roche vingt fois plus vite que par le travail ordinaire. Outre la course rectiligne de va-et-vient, le fer tournant sur lui-même imitait parfaitement le coup de main du mineur faisant tourner sa barre dans la mine, mais avec une rapidité infiniment plus grande. Cette machine sortit triomphante des expériences de Chambéry et de la Coscia, près de Gênes : elle y dévora avec une rapidité extraordinaire les roches les plus résistantes des Alpes. Après ces expériences, il sembla que le problème de la perforation mécanique était enfin résolu. Il l'était en effet, mais seulement pour les mines à ciel ouvert et pour les tunnels ordinaires, où l'on ne manque pas d'air; mais pour le tunnel des Alpes la machine Bartlett devenait complétement impuissante malgré la perfection du travail mécanique. Comment introduire un foyer de chaleur et de fumée tel que celui d'une machine à vapeur dans la profondeur des Alpes, où la grande question est d'avoir la quantité nécessaire d'air vital? C'est à trouver cette quantité nécessaire que l'esprit d'invention dut appliquer ses efforts.

Le premier qui eut l'idée de substituer la force motrice de l'air à celle de la vapeur est un physicien de Genève, M. Daniel Colladon. En même temps que M. Bartlett, il prit un brevet d'invention du gouvernement sarde pour sa méthode de miner les galeries par l'emploi de l'air comprimé. Sa théorie était parfaitement rationnelle, mais il n'indiqua aucun moyen pratique d'amener l'air à la pression dynamique pour agir sur un piston en place de la vapeur. La découverte de ce moyen pratique, économique, était réservée à un Savoyard dont le nom se place désormais à côté de ceux des plus célèbres inventeurs, à M. Sommeiller. Je voudrais, dans ces ques-

tions d'invention, rendre à chacun ce qui lui appartient. Ce n'est pas M. Sommeiller qui a eu le premier l'idée de l'air comprimé : cette idée date de plus de deux mille ans. Elle a pu venir à l'esprit du premier homme qui a observé la source intermittente. Ce phénomène curieux, si fréquent dans nos Alpes, attribué jadis à des causes mystérieuses qui ont exercé longtemps l'imagination naïve de nos pères, est dû simplement à l'air chassé par l'eau dans les fissures de la montagne et comprimé dans un réduit caché, dont l'air et l'eau se disputent alternativement l'unique issue. Là se livre un combat singulier, une lutte corps à corps entre la force élastique de l'air et la pression de l'eau, tour à tour victorieuses et tour à tour épuisées par leur propre victoire. Un physicien d'Alexandrie, Héron, après avoir sans doute observé ce combat, l'a transformé par un trait de génie en empêchant l'air d'obtenir son tour de victoire. Dans la fontaine qui porte son nom, l'air est constamment vaincu et comprimé dans une chambre sans issue pour lui; mais, pareil à ces nations qui ne sont jamais plus élastiques qu'alors qu'elles sont le plus opprimées, bandé comme un ressort par la pression de son adversaire liquide, il réagit sans trêve contre lui et le fait remonter en colonne serrée ou fuir en jet continu. Tel est le principe exposé par Héron dans ses *Pneumatica*, appliqué dans sa fontaine depuis deux mille ans, et devenu par des essais nouveaux la base de la plupart des machines modernes comme de nos vulgaires pompes à incendie, toutes destinées à faire remonter l'eau et à la lancer vivement au moyen d'un ressort ou matelas élastique d'air comprimé. Par une autre transformation du théâtre de la lutte, qui fut également un trait de génie dont on ignore l'auteur, on a ouvert à l'air une issue normale par laquelle il pût fuir précipitamment sous la pression furieuse de l'eau, et cette transformation nouvelle est devenue le principe de la construction de ces modestes souffleries à trompe employées dès le moyen âge par l'industrie métallurgique des pays de montagne. Restait une troisième transformation du combat primitif de la source intermittente : c'était d'enlever l'air comprimé aux étreintes de son adversaire, et de le faire s'engouffrer comme un ouragan dans un grand réservoir où il s'amassât dans toute sa tension et son élasticité au fur et à mesure du travail de la compression. Telle fut l'œuvre de M. Sommeiller et de ses deux amis, MM. Grandis et Grattoni.

On aime à remonter aux origines des grandes idées et des grandes inventions qui marquent dans le monde. On voudrait assister au travail intérieur, aux combinaisons, aux efforts, aux douleurs et aux joies de l'esprit qui les a conçues et enfantées. Ici, cette recherche nous est interdite, du moins pour le moment. Le système qui com-

prime et emmagasine la force motrice à l'aide de laquelle on déchire les entrailles des Alpes est né d'une association fortuite qui, comme le mariage, nous interdit la recherche de la paternité individuelle. Les trois ingénieurs dont il porte le nom avaient été choisis en 1846 par le gouvernement sarde parmi les lauréats les plus distingués de l'université de Turin, pour aller étudier en Belgique et en Angleterre la construction des chemins de fer et les questions techniques qui s'y rattachent. Ils étaient de retour en 1850, réunis autour d'une table à Turin, et fêtant leur arrivée par un joyeux repas d'amis. L'un d'eux ayant mis la conversation sur l'air comprimé, ils résolurent d'en poursuivre l'application à l'industrie et de mettre en commun leurs idées, leurs études et leurs découvertes : noble alliance scientifique dans laquelle chacun avait sa part. Sans s'écarter de la discrétion qui convient en pareille matière, on peut dire que, dans la communauté ainsi formée, l'un a mis sa grande position de fortune, l'autre sa profonde intelligence de la construction des chemins de fer, et le troisième un esprit positif et enthousiaste à la fois, d'une fécondité d'invention remarquable, rompu aux arides problèmes des mathématiques et de la mécanique. Quoi qu'il en soit, de cette raison sociale Grandis, Grattoni et Sommeiller est sortie l'invention destinée probablement à faire une révolution dans le monde industriel. Dès qu'il est possible en effet, une chute d'eau étant donnée, d'utiliser son travail pour produire et accumuler une force motrice douée de la même élasticité que la vapeur, agissant comme elle sur un piston, et pouvant s'appliquer aux mêmes usages, transportable de plus par des tubes à une distance indéfinie du lieu de sa production, et ayant sur la vapeur l'immense avantage de ne pas se condenser; dès qu'il est possible, dis-je, de la produire économiquement, il n'est véritablement pas de limite aux applications qu'elle peut recevoir dans le travail humain. La source en est inépuisable : ce n'est rien moins que l'atmosphère immense qui roule dans l'espace avec le globe terrestre. On peut craindre l'épuisement des couches souterraines de combustibles qui produisent la vapeur d'eau, mais la production de l'air comprimé est assurée aussi longtemps que le soleil entretiendra la vie et le mouvement sur notre planète, aussi longtemps qu'il élèvera sur les montagnes l'eau qui en retombe en torrens et en rivières. Un jour peut-être se réalisera la conception hardie d'un savant : toute ville située à proximité d'un cours d'eau aura son magasin de force motrice qui distribuera le mouvement, par des tubes et des robinets, aux ateliers disséminés dans les divers quartiers, de la même manière que les magasins de gaz distribuent la lumière à chaque maison.

On tenait enfin les deux élémens de la solution du problème du percement des Alpes, la force motrice et l'aération. Ce ne fut pas cependant à la grande entreprise que les trois ingénieurs eurent d'abord l'idée d'appliquer leur invention, mais à la propulsion des trains sur les plans inclinés des chemins de fer. Au flanc de l'Apennin, sur le chemin de fer de Turin à Gênes, à la sortie du grand tunnel du Giovi, est une pente rapide de plus de 35 millimètres par mètre sur une longueur d'environ 10 kilomètres, d'une exploitation coûteuse, difficile, désagréable, sinon dangereuse pour les voyageurs, qui sont cruellement agacés par le grincement des rails que mordent les freins et par le bruit des lourdes locomotives, appelées *mastodontes*, qu'on y attelle. Ce passage est comme une épine au cœur du génie civil du Piémont, et il le sent d'autant plus vivement que tout près est son meilleur titre de gloire, ce tunnel du Giovi dont M. Sommeiller disait en 1856, à la tribune du parlement, « qu'il ne connaissait aucune œuvre d'art où le génie des anciens ingénieurs romains se fût reproduit avec plus de science et de grandeur. » C'est là que la nouvelle force allait recevoir une application singulière qui étonnait beaucoup de monde. La chute d'eau nécessaire à la compression était toute trouvée. Une compagnie industrielle de Gênes venait de prendre au versant nord de l'Apennin la rivière de la Scrivia, et l'avait conduite par un drain énorme à travers le tunnel sur le versant méridional pour arroser et désaltérer la superbe cité des Fieschi et des Doria. Le gouvernement, qui avait fourni le passage, s'était réservé par prévoyance l'usage d'un certain volume de la rivière détournée. Cet essai, qui n'a pas eu de résultat direct jusqu'à ce jour, ne mériterait pas d'être rappelé sans les incidens parlementaires fort curieux auxquels il donna lieu, et qui ont révélé une fois de plus la hardiesse d'esprit du comte de Cavour. Il n'hésita pas devant la nouvelle force motrice mise au service de l'humanité, et, avant que la science et l'expérience eussent prononcé, avant même que les machines fussent construites, sur de simples dessins présentés par les ingénieurs, il engagea le gouvernement, par la convention du 28 mars 1854, dans la mise en pratique d'une invention à laquelle l'Europe savante n'épargnait alors ni les objections ni même les railleries. Le fameux principe que toute force vive est le produit du calorique venait de faire son apparition dans le monde scientifique, et on l'appliquait impitoyablement à la production de la nouvelle force. En vertu de ce principe, le travail de la compression allait dégager une telle quantité de calorique que les appareils compresseurs seraient bientôt chauffés à blanc et mis hors de service. M. Sommeiller raconte à ce propos, dans un écrit fort spirituel, que, revenant de la Belgique, où il

faisait construire ses machines, il s'arrêta quelques jours à Paris pour consulter une des illustrations de la science. Au premier mot d'air comprimé, son interlocuteur se dresse comme par un ressort et le regarde longuement; puis, comme le savant était avant tout un homme aimable et poli, il donne sur l'air comprimé une consultation qui montrait l'étude approfondie qu'il en avait faite, et il conclut par ce souhait caractéristique : « Monsieur, dit-il en prenant congé de l'inventeur, je vous souhaite un meilleur sort qu'à deux de mes amis, dont l'un a perdu la tête et l'autre sa fortune à la recherche de l'air comprimé. »

Force ingouvernable, incompressible, qui brisera ses appareils de production, qui éclatera entre les mains qui voudront l'employer, telle était alors l'opinion courante dans les hautes régions de la science sur l'air comprimé, opinion qui arrivait jusque dans le cabinet de M. de Cavour, apportée par des savans officieux; mais il n'était pas homme à reculer devant une force qu'on lui disait être ingouvernable. Il mit la main sur celle-là, il lui accorda son patronage officiel avec la même hardiesse dont il devait faire preuve plus tard en s'emparant de la révolution et des révolutionnaires pour accomplir la grande œuvre de la délivrance italienne. Il n'avait encore rien perdu de son assurance quatre mois après, lorsqu'il s'agit de défendre devant le parlement la convention du 28 mars et de lui accorder la sanction législative. Le premier, il osa prédire l'avenir réservé à la nouvelle force motrice et les services qu'elle allait rendre aux nations qui n'ont pas de charbon pour produire la vapeur d'eau. « Si cette invention réussit, disait-il dans la séance du 29 juin 1854, elle peut produire des résultats considérables : avec une chute d'eau, vous pouvez comprimer l'air en quantité indéterminée et créer une force vive transportable à volonté; avec une chute d'eau, vous avez ce qu'on a avec le charbon qui se transforme en force vive; vous pouvez transformer l'eau qui tombe en force portative. Et cela serait pour notre pays ce que sont pour l'Angleterre ses machines à vapeur. » Puis, jetant un regard sur la géographie physique de la Haute-Italie, sur ce magnifique amphithéâtre des Alpes d'où se précipitent en bondissant les cent rivières que recueille le Pô, il ajoutait avec un juste orgueil : « Nous avons en chutes d'eau plus de force motrice que l'Angleterre dans toutes ses mines de charbon. » Il n'y avait pas à hésiter, il fallait encourager les inventeurs et mettre à leur disposition les fonds nécessaires aux expériences. La chambre, gagnée par les brillantes perspectives qu'un homme aussi positif que M. de Cavour ouvrait devant la nouvelle invention, vota la convention du 28 mars à une grande majorité. Il était accordé aux inventeurs trois ans pour l'application de

l'air comprimé à la propulsion des trains sur les plans inclinés du Giovi.

Les expériences étaient déjà commencées quand tout à coup les inventeurs découvrirent une autre application de leur système : en cherchant la force de propulsion des trains, ils avaient trouvé celle de la perforation des tunnels. La première nouvelle officielle de cette découverte fut donnée au parlement, dans la séance du 17 juin 1856, par le ministre des travaux publics, M. Paleocapa. Les trois ingénieurs venaient de lui communiquer un projet de percement des Alpes. Ce projet n'avait pas cessé de tenir une grande place dans les préoccupations publiques, et la nouvelle fut reçue avec une vive satisfaction. « Ce système, dit le ministre, me paraît, d'après une rapide lecture, non-seulement applicable, mais le seul efficace, et puisque j'en parle, je dirai qu'il est fondé sur deux bases : la première est l'application d'une machine très simple pour faire avec facilité et promptitude des trous de mine, la seconde est une nouvelle application d'une force motrice qui sert en même temps à l'aération. » M. Menabrea vint, avec sa compétence bien reconnue du parlement sarde, compléter les renseignemens du ministre en fournissant quelques données précises sur le projet proposé. C'est dans cette séance du 17 juin 1856 que M. Sommeiller parut pour la première fois à la tribune. Il avait été nommé député par le collége de son pays natal, celui de Saint-Jeoire en Faucigny, non sans une lutte fort vive contre le parti clérical, peu touché de la célébrité naissante du jeune inventeur ami de M. de Cavour et partisan décidé de ses doctrines politiques et économiques. Ses idées libérales, odieuses à ce parti, le firent même éliminer de la représentation savoisienne aux élections de novembre 1857, trois mois après l'adoption de son système pour la perforation des Alpes et juste au moment où son invention faisait le plus grand honneur à son pays. L'échec électoral de M. Sommeiller, qui allait frapper sur la politique de M. de Cavour, fournit à celui-ci, dans la séance du 26 mai 1858, l'occasion d'un mot qui mit en émoi toute la réaction cléricale de la Savoie : il appela cette préférence accordée à un autre candidat un acte d'ingratitude, expression amère qui montrait l'étendue du ressentiment de l'homme public blessé dans ses sympathies privées, et qu'il fut obligé d'expliquer et d'atténuer devant la tempête des susceptibilités frémissantes. Quoi qu'il en soit, M. Sommeiller méritait d'avoir sa place au parlement, et son premier discours fut d'une extrême habileté. Il sut s'effacer, cacher sa personne et son œuvre derrière la grande entreprise qu'il proposait. Il fit taire son amour-propre pour parler de la machine perforatrice de Bartlett. Quiconque lirait aujourd'hui son discours ne se douterait guère que

l'inventeur savoyard a entièrement transformé la machine anglaise, que de cette machine à vapeur à trois pistons et à deux cylindres il a fait la petite, l'élégante perforatrice qui troue maintenant les Alpes, mue par l'air comprimé et à un seul piston, se circonscrivant dans un parallélipipède de 2 mètres 10 centimètres de long, de 23 centimètres de large et de 40 de haut, facilement transportable par deux ouvriers et tenant si peu de place qu'on peut en aligner jusqu'à dix contre le front d'attaque, en un mot une invention vraiment nouvelle. « La question du forage des trous de mine, disait M. Sommeiller, a été résolue par l'invention d'un outil très ingénieux, d'une efficacité prodigieuse, d'une construction simple, reposant sur un principe si puissant, si élastique et d'une maniabilité si commode que, lorsqu'on l'a vu fonctionner une fois, on ne peut s'empêcher de dire : Il travaillera toujours et partout, dans toutes les directions et dans toutes les conditions diverses qui peuvent se rencontrer dans l'art du mineur. » C'est l'apparition de cet outil qui avait déterminé la nouvelle application de l'air comprimé à la perforation mécanique. En le voyant percer les roches les plus dures avec une rapidité vingt fois plus grande que par le travail ordinaire, M. Sommeiller avait eu l'idée de lui appliquer la nouvelle force motrice au lieu de la vapeur, qui le rendait impropre au percement des longs tunnels. La première force était toute trouvée, et des appareils de compression d'un modèle restreint fonctionnaient déjà près de Turin, à Collegno, en 1856. Il n'y avait plus qu'à mettre bout à bout le perforateur Bartlett avec le système de compression des trois ingénieurs. « Qu'on les joigne, dit M. Sommeiller, et le problème est résolu. » Mais, pour faire accepter à un corps délibérant le projet du percement des Alpes, il fallait autre chose que des explications techniques sur les moyens d'exécution. Aussi, abandonnant les détails arides, l'inventeur sut s'élever à des considérations propres à saisir les imaginations. Il décrivit à grands traits le mouvement général qui emporte les esprits et les choses de notre époque, les puissans et rapides moyens de communication qui se sont développés depuis quarante ans, — qui ont supprimé les distances non-seulement entre les divers états d'un même continent, mais entre les continens eux-mêmes; il suivit les grands courans par lesquels circulent déjà ou vont circuler bientôt les richesses du monde, et, s'arrêtant à l'isthme de Suez et à la section des Alpes entre le Mont-Cenis et le Tabor, il indiqua la direction naturelle du plus grand de ces courans, de celui qui va entraîner les richesses du continent asiatique et du continent européen. « Voilà pourquoi, ajoutait-il, nous en particulier nous suivons avec l'anxiété la plus grande les phases que subit ce gigantesque projet de la canalisa-

tion de l'isthme de Suez, et voilà pourquoi encore nous ne devons rien négliger de tout ce qui pourra attirer dans notre port de Gênes et sur notre territoire le transit des Indes et d'une partie de l'Orient. Vous voyez maintenant quelle est l'importance de la traversée des Alpes. »

La chambre fut subjuguée par cette parole claire, facile, allant rapidement au but, parole véritablement française, car la langue dans laquelle s'exprimait l'orateur avait encore droit de cité au parlement de Turin. Après ce discours, l'idée de la percée des Alpes sortait des nuages de la théorie, elle devenait un projet dont l'esprit pouvait saisir facilement les moyens d'exécution. Dans la même séance (17 juin 1856), M. de Cavour annonça que la chambre serait appelée à traduire ce projet en loi dans la session prochaine. Deux jours après, dans la séance du 19, la chambre, à l'unanimité, vota un ordre du jour proposé par M. Menabrea, qui obligeait le ministère à tenir sa promesse. Le gouvernement était « excité » par cet ordre du jour « à faire procéder sans retard aux expériences pour déterminer d'une manière définitive le système de perforation des tunnels, et à présenter un projet de loi pour le percement des Alpes. » On sait si M. de Cavour avait besoin d'être *excité*, lui qui depuis trois ans préparait la grande œuvre, lui qui s'était emparé si hardiment de la nouvelle force motrice; mais il n'était pas fâché de paraître traîné à la remorque du parlement et de la nation, tout en étant lui-même le véritable auteur du mouvement. Ce fut là son grand art, le trait qui caractérise son génie politique. Quelques députés hésitaient à se lever pour voter l'ordre du jour. « Votez, dit-il, votez toujours; je suis déjà assez excité comme cela, mais j'accepte encore ce coup d'aiguillon. » Et au milieu de l'hilarité générale il se leva lui-même pour voter, en faisant le geste familier qui était la plus haute expression de son contentement, c'est-à-dire en se frottant les mains.

L'année qui s'écoula entre ce vote singulier et la présentation du projet de loi fut bien remplie. On aura l'idée de l'activité et de l'énergie déployées par les trois ingénieurs, si l'on réfléchit que ces énormes masses de fer fondu qui constituent les appareils de compression, ces colonnes de 25 mètres de hauteur, ces cylindres, ces tubes et ces grands réservoirs d'air comprimé, construits en Belgique et amenés à travers la France et la Savoie, arrivèrent en Piémont avant la fin du mois d'avril 1857, préparés à subir les expériences définitives demandées par la chambre des députés, et qu'ils furent montés à la Coscia, dans un lieu désert où il avait fallu, suivant l'expression pittoresque de M. Sommeiller à la tribune, « tarauder le fer avec les ongles. » L'activité des inventeurs était ex-

citée par l'impatience de M. de Cavour, qui ne se sentait pas à l'aise vis-à-vis du parlement, car il ne pouvait ignorer qu'en autorisant les ingénieurs à poursuivre l'application de l'air comprimé au percement des Alpes, il suspendait l'exécution d'une loi votée par les chambres et signée par le roi, ce qui constituait un acte inconstitutionnel, une atteinte à la loi fondamentale. Quoiqu'il fût pour ainsi dire porté dans cette nouvelle direction par l'opinion publique et par la chambre des députés elle-même, qui voulaient plus énergiquement que jamais voir mettre la main à l'œuvre, son sens profond du régime parlementaire ne le laissait pas tranquille, et il avait hâte de sortir de l'impasse en faisant sanctionner par une loi la nouvelle application. Aussi harcelait-il sans cesse la commission spéciale chargée d'assister aux expériences de la Coscia. On cite un trait qui peint les mœurs politiques du Piémont : M. de Cavour, poursuivant les membres de cette commission dans leur promenade habituelle sous les frais portiques du Pô, les abordait familièrement et les pressait de rédiger leur rapport, qui se faisait trop attendre. Ceux-ci, pour échapper à des instances si soutenues et pour éviter d'être abordés par le grand ministre, honneur qui aurait été si fort recherché en d'autres pays, avaient fini par se priver de ce plaisir de la promenade si cher aux peuples du midi. Enfin le rapport parut dans les actes du parlement le 26 mai 1857 (1). Toutes les conclusions étaient favorables au système de perforation mécanique, et un mois après le projet arrivait à la chambre des députés.

Dès la première séance, l'incident que redoutait M. de Cavour fut soulevé par un député quelque peu incrédule sur les effets utiles de l'air comprimé appliqué à la perforation ou à la propulsion, mais en revanche fort préoccupé de l'application sincère du régime constitutionnel en Piémont. « Je rappellerai à la chambre, dit-il, que par la loi du 20 juillet 1854 elle a approuvé la convention entre le gouvernement et les ingénieurs Sommeiller, notre collègue, Grandis et Grattoni pour l'application du système hydropneumatique à la locomotion sur les plans inclinés du Giovi. » Il passa ensuite en revue toutes les obligations imposées par cette loi, et devant chacune d'elles il s'arrêtait pour demander au gouvernement si elle avait été exécutée. A ces demandes M. de Cavour, d'ordinaire si prompt à mettre à nu sa conduite devant la chambre, s'enveloppa dans un silence qui trahissait l'embarras de sa situation. « A mon avis, continua le député, il n'est pas dans les prérogatives du ministère de sus-

(1) *Rapporto della commissione governativa istituita per l'esame delle machine inventate dagli ingegneri Grandis, Grattoni e Sommeiller.* La commission était composée des sénateurs Des Ambrois de Névache et Giulio, du député Menabrea et des ingénieurs Ruva et Sella.

pendre l'exécution d'une loi. » Rien de plus élémentaire ni de plus évident que ce principe de droit constitutionnel; mais on vit dans cette circonstance combien la légalité la mieux définie est une faible barrière contre une idée qui s'empare des esprits d'une manière absolue et exclusive, et contre une aspiration qui devient, pour parler le langage d'une dépêche célèbre, « un fait de la conscience nationale. » L'idée de la percée des Alpes avait pris ce caractère de domination absolue : elle s'imposait aux esprits comme une nécessité du développement économique du Piémont avec cet ascendant souverain qu'exerce l'idée de Rome capitale sur l'Italie entière. Devant d'aussi impérieuses aspirations, il n'est pas de loi qui tienne. On a cru que si la loi du 20 juillet 1854 n'avait pas été exécutée, c'était à cause de l'impossibilité d'appliquer l'air comprimé à la propulsion des trains sur les plans inclinés du Giovi. Cette vue n'est pas conforme à la réalité. Les trois ingénieurs se déclarèrent prêts à exécuter leur idée, et ceux qui ont suivi les expériences savent bien que la force motrice qui perce les Alpes est suffisante pour pousser un convoi sur une pente de 35 millimètres par mètre quand on voudra l'appliquer à ce travail. Si elle n'a pas reçu cette application, c'est uniquement parce qu'elle était réclamée pour une œuvre plus grande et plus vivement saisie par la pensée publique. C'est ce qui résulte de la réponse du ministre des travaux publics, M. Paleocapa, aux interpellations du député qui s'était fait le défenseur de la loi du 20 juillet 1854. « Le ministère, convaincu que la solution du problème du passage des Alpes est d'une importance immensément plus grande que celle de l'application du système de propulsion sur les plans inclinés du Giovi, a autorisé les ingénieurs à étudier sans retard la solution de ce nouveau problème. » La chambre tira bientôt M. de Cavour et le ministère qu'il présidait de l'impasse où ils s'étaient placés par la suspension arbitraire d'une loi : elle accueillit avec une satisfaction visible les résultats de la nouvelle application de l'air comprimé à la perforation du tunnel des Alpes. M. Sommeiller ne s'était pas encore expliqué à la tribune, il avait laissé parler les expériences et les hommes chargés de les suivre; mais alors, sûr de son invention, il n'hésita plus à pousser le fameux cri, l'εὕρηκα d'Archimède. « Aujourd'hui, dit-il, l'air comprimé est trouvé, les torrens des Alpes sont nos esclaves, ils vont travailler pour nous... Aujourd'hui les machines sont montées, elles marchent régulièrement; une fois installées au Mont-Cenis, elles marcheront non pas seulement quatre mois, mais quatre ans, sept ans, dix ans, et toujours neuves, parce que les pièces qui ne sont en contact qu'avec l'eau ne s'usent pas. » Ces paroles, qui répondaient à l'attente du parlement et du pays, furent accueillies par une ex-

plosion d'applaudissemens. Dès lors on ne pensa plus à la loi suspendue ni à la traction sur les pentes du Giovi, qui se fait encore aujourd'hui par les anciens procédés.

Cependant, les effets utiles de l'air comprimé ayant été contestés, une discussion solennelle s'engagea sur le système de compression et de perforation. Cette discussion donna au parlement sarde, pendant les quatre dernières séances du mois de juin 1857, consacrées au projet de loi du percement des Alpes, la physionomie d'un congrès scientifique. Un homme domine ces singuliers débats, qui portent sur les problèmes les plus élevés des sciences exactes : c'est M. Menabrea. Il se meut à l'aise au milieu des questions techniques soulevées par le projet, il décrit le système proposé avec une précision mathématique. Il est facile de reconnaître à ses discours qu'il est soutenu par le niveau intellectuel de la chambre, où les détails d'application du système des trois ingénieurs avaient été débattus plusieurs fois depuis trois ans; on voit que l'orateur est certain d'être compris. — Plus tard, quand ce petit parlement subalpin a été agrandi par les nouveaux élémens arrivés de l'Italie centrale et méridionale, la percée des Alpes et le système employé dans cet important travail sont revenus encore à l'ordre du jour du 4 mars 1862, et M. Menabrea prit de nouveau la parole; mais le ton général de ses discours, le soin qu'il mettait à éviter les détails trop scientifiques, l'embarras qu'il éprouvait à expliquer les lois qui avaient présidé à la construction des appareils de compression et de perforation, tout indiquait qu'il était moins sûr de son auditoire et qu'il marchait sur un terrain qui n'avait plus la même solidité. — Ces débats faisaient alors comprendre au pays l'importance de l'invention des trois ingénieurs et excitaient un véritable enthousiasme. La Savoie surtout ne cachait pas l'intérêt qu'elle prenait à cette question du percement des Alpes, et quand elle se vit séparée du Piémont, une de ses principales craintes fut que l'annexion à la France ne compromît l'exécution de la grande œuvre si impatiemment attendue. On savait que la ligne du Mont-Cenis, débouchant sur la vallée du Pô et le port de Gênes, avait contre elle de grandes influences et de grandes rivalités en France. On savait de plus que l'invention destinée à frayer le passage des Alpes tenait dans l'esprit de beaucoup de savans et de presque tout le corps si puissant des ponts et chaussées français à peu près la même place que la recherche du mouvement perpétuel. Toutes ces circonstances n'étaient pas rassurantes pour l'avenir de l'entreprise; aussi le Piémont se réserva-t-il, par l'article 4 du traité de cession, de la terminer lui-même. Cette clause la mit à l'abri des influences rivales, et bientôt la France s'y associa par la convention internationale du

7 mai 1862. Il était évident que la France ne voudrait pas laisser exécuter sur sa nouvelle frontière un des plus grands travaux du siècle sans y prendre part. Par cette convention, la part de la France est arrêtée à 19 millions dans le cas où les travaux seraient terminés en vingt-cinq ans, et à une prime de 500,000 francs pour chaque année entière gagnée sur les vingt-cinq ans. La direction de l'œuvre reste confiée au gouvernement italien, et le gouvernement français n'intervient que par une commission qui lui rend compte de la marche des travaux. L'un des membres de cette commission, M. Conte, ingénieur en chef de la Savoie, a considérablement modifié par son active propagande l'opinion défavorable du corps savant auquel il appartient : il s'est fait pour ainsi dire l'apôtre des machines aujourd'hui en mouvement pour la perforation des Alpes. Ses *conférences* à l'école impériale des ponts et chaussées (1) sont, avec le grand *rapport* (2) de M. Sommeiller, les meilleurs écrits que l'on puisse consulter pour la description scientifique du système hydropneumatique et du travail qu'il accomplit.

III.

Lorsqu'on arrive en face de l'une ou de l'autre attaque des Alpes, le regard étonné s'arrête sur un spectacle inattendu d'activité et de travail. Dans ces régions sauvages, au fond d'un paysage alpestre, immobile et froid, fermé par les immenses parois des montagnes, apparaissent tout à coup des édifices, des ateliers, des travaux d'art, un mouvement, une vie qui rappellent les grands centres de l'industrie. Du côté de la Savoie, près de Modane, les édifices remplissent presque tout l'espace laissé libre dans la vallée par le soubassement des rochers, et on les voit s'élever jusque sur les versans. Les torrens qui descendent des hauteurs ont reçu un nouveau régime, ils ont été canalisés ou enfermés dans des aqueducs et des tubes pour mettre toute la force de leur chute et tout leur volume d'eau au service des machines. Sur des pentes qui de loin paraissent inaccessibles s'élèvent des constructions d'une forme particulière, des observatoires semblables à des chapelles gothiques, des tourelles servant de points de repère trigonométriques surmontées de drapeaux flottans, et marquant la limite où s'est élevé le travail humain. Dans toutes les directions, le génie et la main de l'homme ont mis leur empreinte sur cette nature âpre et sauvage. La grande

(1) *Conférences faites à l'École impériale des ponts et chaussées,* par M. Conte, ingénieur en chef de la Savoie, 1864.

(2) *Traforo delle Alpi tra Bardonnèche e Modane. — Relazione della direzione tecnica alla direzione delle strade ferrate dello stato,* 1863.

déchirure qui marque l'entrée du tunnel, à 106 mètres au-dessus du niveau de l'Arc, attire particulièrement l'attention. Vue de l'observatoire qui est en face, sur l'autre versant de la vallée, l'entrée s'annonce par un plein cintre hardi dont la courbe majestueuse, uniquement tirée pour garantir la solidité de la voûte, n'en est pas moins d'un grand effet architectural. Cette œuvre grandiose, véritablement romaine par ses proportions et sa solidité, n'est pas destinée à survivre à l'achèvement du tunnel. Lorsque ce travail unique dans les annales de l'industrie humaine sera terminé, l'entrée, au lieu de s'ouvrir en ligne droite contre la vallée, s'infléchira pour se raccorder avec le chemin de fer arrivant en pente douce par le flanc de la montagne; mais les ingénieurs ont dû adopter cette disposition provisoire en ligne droite pour satisfaire à des exigences que l'on comprendra mieux en suivant dans tous ses détails l'opération difficile de l'alignement de l'axe du tunnel. Au-dessous de l'ouverture, des wagons montent et descendent, menés lentement par un moteur invisible, sur un plan incliné de 106 mètres de hauteur pour 260 mètres de base. C'est le fameux plan automoteur imaginé par M. Sommeiller pour le service du tunnel. L'idée est des plus simples : sur une grande poulie placée au sommet du plan s'enroule un câble métallique dont les deux bouts mènent deux wagons, l'un ascendant et l'autre descendant, qui s'entraînent mutuellement par leur propre poids. Un seul ouvrier maintient l'équilibre au moyen d'un frein puissant qui agit sur la poulie. On élève ainsi en quelques minutes du fond de la vallée à l'entrée du tunnel, par la seule force de la gravité, une charge de 1,500 kilogrammes, qui aurait exigé un grand détour et d'immenses efforts de traction par les voies ordinaires.

De toutes ces installations, la plus vaste est celle de la compression de l'air, assise au bord de l'Arc, où elle occupe plusieurs hectares de terrain. La première impression est assez confuse devant ces machines aux formes étranges, d'un modèle inconnu dans l'industrie, dont le jeu et le mécanisme étonnans n'apportent pas à l'esprit des idées bien nettes. On ne rencontre que masses de fer creuses affectant les formes d'une végétation monstrueuse, des arbres cylindriques, des fûts de colonne de 26 mètres d'élévation, dont la silhouette noire se dessine énergiquement sur la paroi blanchâtre du rocher voisin, des troncs énormes renversés à leur pied, des tubes semblables à des racines qui courent et se tordent de l'un à l'autre, et du milieu de ce fouillis inextricable de fer, qui constitue l'organisme gigantesque de la compression, s'élèvent des bruits sourds, des refoulemens d'eau et des soufflemens intérieurs qu'on prendrait volontiers pour la respiration embarrassée de quelque

énorme cétacé : des soupapes et des valves se lèvent et s'abaissent comme les organes de sa vaste poitrine, aspirent et respirent violemment l'air, qui est réduit par l'effort de l'eau au sixième de son volume atmosphérique et chassé dans les troncs couchés au pied des colonnes. A la limite du terrain occupé par les ateliers de compression, on voit se détacher un nouvel organe qui s'allonge indéfiniment, plonge sous le sol de la route, reparaît bientôt, monte en longs replis au flanc de la montagne, suit le plan incliné automoteur, et par un dernier mouvement s'enfonce dans le tunnel comme un serpent qui cherche la fraîcheur dans une caverne humide. L'impression singulière d'un monstre animé vous suit dans la profondeur du tunnel, lorsqu'on se trouve en présence d'un bâti de fer qui en forme comme la tête, une sorte de mâchoire où il vient aboutir, qui s'ouvre contre la roche et darde des langues d'acier en laissant échapper à chaque coup une bouffée d'haleine puissante qui se répand au fond de la galerie.

L'imagination est prompte à s'exalter devant ces créations du génie humain ; mais elle est impuissante à en donner une idée juste, et c'est évidemment à une autre faculté qu'il faut en demander l'explication. Si l'on a suivi les deux applications primitives de l'air comprimé, on aura la clé de cette troisième application qui les a combinées, mais à un degré de puissance qui n'avait jamais été atteint et sur des proportions inconnues auparavant. Les services qu'on avait demandés à l'air dans les inventions dont celle-ci est le développement fécond n'étaient que des jeux d'enfans en comparaison du travail qu'il accomplit aux Alpes. Dans les applications antérieures, l'air n'avait été en lutte qu'avec l'eau, refoulé par elle ou la refoulant, comprimé du reste à une faible pression, qui se perdait aussitôt qu'il était enlevé à l'étreinte de l'eau, et que pour cette raison les physiciens appellent pression *statique ;* mais dans le nouveau système il est amené à la pression dynamique, c'est-à-dire capable d'un travail, emmaganisé à l'état de force vive et mis aux prises, non plus avec l'eau, mais avec la section métallique d'un piston qu'il fait mouvoir et à l'aide duquel il éventre les Alpes.

Pour faire produire à l'air cet effort de travail comparable à celui de la vapeur dans son cylindre, on comprend qu'il ait fallu de solides appareils. Devant ces masses de fer fondu et d'acier dont le premier aspect laisse une impression si confuse, on ne tarde pas néanmoins à discerner trois parties essentielles, qui remplissent chacune sa fonction dans l'ensemble du système employé à l'attaque des Alpes : le compresseur avec son récipient couché en avant, — l'organe qui transmet l'air comprimé au fond du tunnel, — la machine perforante qui l'utilise. Il y a deux systèmes de compression, le système

à colonne d'eau et le système à pompe. Qu'on imagine, pour l'intelligence du premier système, un énorme siphon renversé, jetant en l'air ses deux branches inégales. La plus longue plonge dans un château d'eau élevé à 26 mètres de hauteur. Tout à coup, au mouvement d'une machine à air comprimé qui commande le système, une soupape est soulevée; l'eau tombe, se précipite dans la grande branche, remplit la partie horizontale du siphon, et s'élève, en vertu de sa vitesse acquise, dans la petite branche. Ici la colonne d'eau donne contre la masse d'air chassée devant elle un coup de tête qu'on a comparé à celui du bélier, la comprime violemment, la réduit au sixième de son volume, et l'envoie sous cette pression dans le récipient par une soupape ménagée à l'extrémité de la petite branche. Aussitôt que la colonne d'eau a donné sa pulsation, la porte d'entrée par laquelle l'air comprimé s'est engouffré se referme vivement sous la pression de l'air déjà captif dans le récipient; la colonne bat en retraite, rappelée en arrière par une soupape de vidange pratiquée au bas de l'appareil, et dont le jeu est réglé par la même machine qui conduit la soupape d'admission, l'une s'ouvrant quand l'autre se ferme et se fermant quand l'autre s'ouvre; le siphon vidé d'eau se remplit de nouveau d'air atmosphérique, et la pulsation recommence.

Tous ces mouvemens, qui s'accomplissent en un clin d'œil, ont été si exactement calculés par l'inventeur, le jeu des soupapes d'admission et de vidange a été si bien réglé que la colonne d'eau, tombant de 26 mètres de haut avec un volume de 62 centimètres de diamètre et un poids de 15,000 kilogrammes, produit son évolution dans le tube fort tranquillement, sans causer aucun de ces dégâts qu'on pourrait craindre de la chute d'un pareil poids. L'observateur ne peut rien voir de la tourmente terrible qui parcourt le tube; il entend seulement le mouvement précipité de l'eau et le bruit de l'air aspiré et respiré violemment, puis le son métallique de la soupape de sortie de l'air comprimé, qui, semblable à un coup de cloche, annonce la fin de l'évolution de la colonne comprimante. Ce n'est pas un choc qu'il entend, mais plutôt une pulsation énergique contre un corps élastique qui résiste en cédant la place, et le coup du bélier hydraulique de Montgolfier, qu'on a pris souvent pour point de comparaison, ne donne nullement une idée exacte du régime de la colonne d'eau dans le système des trois ingénieurs sardes. Dans l'appareil du célèbre ingénieur français, elle produit un véritable choc contre un matelas d'air captif et immobile, tandis qu'ici l'air cède, se comprime graduellement, fuit devant l'eau tout en éteignant peu à peu sa vitesse acquise, sa force vive, comme disent les mécaniciens, et ne se retire dans son appartement réservé

qu'après avoir annulé la fureur et les effets destructeurs de la colonne comprimante. L'observateur est étonné que cette masse d'eau se comporte aussi pacifiquement. La première fois que j'ai vu fonctionner le système, je n'étais pas sans inquiétude. L'esprit obsédé du principe que toute force vive est le produit du calorique, je posai la main avec crainte sur la paroi cylindrique, songeant à la chaleur qu'allait développer cette pulsation puissante qui produit d'un coup une force théorique de plusieurs chevaux; mais, à ma grande surprise, la main était parfaitement à l'aise, le thermomètre appliqué contre le tube ne marquait pas au-delà de 35 degrés : la théorie se trouvait en défaut.

Le système, il faut le dire, ne s'est pas toujours comporté aussi pacifiquement. Dans les premiers temps de son installation aux Alpes, il se produisit des chocs violens, des ruptures effrayantes qui auraient déconcerté un inventeur d'une autre trempe que M. Sommeiller. Un jour, la colonne d'eau, faisant tout à coup irruption à travers son enveloppe de fer déchirée comme un papier mouillé, lança des jets irrésistibles qui noyèrent le vaste édifice des compresseurs et épouvantèrent les ouvriers, encore peu habitués au gouvernement de ces étranges engins. Un autre jour, pendant que cinq compresseurs travaillaient à la fois, les deux grands tubes en cuivre qui conduisent l'air comprimé dans les récipiens se rompirent subitement avec le fracas d'une explosion de mine. Ces accidens, qui du reste n'eurent aucune conséquence fâcheuse pour la vie des ouvriers, n'abattirent point le courage et la confiance de l'inventeur. Il n'avait pu tout prévoir, car il restera toujours hors de la portée de la science une somme de coefficiens qui ne se peuvent additionner ni prévoir, et qui ne se révèlent qu'à la pratique. Sur plusieurs points, la pratique a été pour M. Sommeiller un meilleur maître que la théorie. Il a profité et il profite chaque jour des leçons d'un tel maître. Par l'expérience, il est arrivé à régler le jeu des soupapes d'admission et de vidange dont le désordre avait causé ces accidens; par l'expérience, il a gouverné l'impétueux mouvement de la colonne d'eau de telle sorte qu'il en a transformé la chute en une pulsation inoffensive pour l'appareil.

L'air comprimé envoyé dans son récipient y est maintenu à la pression constante de 6 atmosphères par le poids d'une autre colonne d'eau qui pèse exactement 6 atmosphères. L'eau et l'air se font équilibre dans la création : Dieu a tout créé par ordre, poids et mesure, selon la belle expression de la Bible; mais que l'air vienne à prendre une plus grande tension, il faudra que l'eau soit plus élevée pour lui faire équilibre. La science, qui scrute toute chose, a trouvé le degré d'élévation qu'il fallait donner à l'eau pour chaque

degré de tension de l'air. A la tension atmosphérique naturelle, l'équilibre est à niveau, en d'autres termes à zéro; à une seule atmosphère, il est à 10 mètres de haut, pour deux atmosphères à 20, et ainsi de suite, en élevant la hauteur de l'eau de 10 mètres pour chaque atmosphère de tension de l'air. Tel est le principe admirable d'après lequel est établie la colonne d'eau que nos ingénieurs appellent manométrique, destinée à maintenir la pression constante de 6 atmosphères absolues et de 5 effectives dans les récipiens d'air comprimé. Elle doit donc avoir 50 mètres de haut. Au flanc de la colline qui domine l'atelier de compression, juste à 50 mètres au-dessus, on a creusé un petit réservoir, contenant environ 400 mètres cubes d'eau, maçonné et voûté dans la prévision des gelées de l'hiver. De ce réservoir part un tube en fonte qui se ramifie et vient jeter un rameau dans chaque récipient. La colonne d'eau qui descend par ce tube fait équilibre à l'air et pèse sur lui d'un poids égal à la pression de 6 atmosphères. On voit l'effet produit : au moment où le compresseur va entrer en mouvement, c'est l'eau qui envahit le récipient tout entier; mais à chaque pulsation du compresseur l'air arrive, refoule l'eau, et si l'on continuait le travail de la production de l'air sans le consommer, celui-ci, après avoir chassé son adversaire du récipient, le poursuivrait dans le tube et viendrait faire bouillonner le réservoir. Comme cette lutte se livre dans un champ clos hermétiquement fermé, on a imaginé, pour en constater les vicissitudes extérieurement, un tube en verre qui mesure, à un décimètre près, la quantité d'eau qui reste dans le récipient. On reconnaît ainsi exactement qui des deux domine dans la capacité intérieure. La colonne d'eau maintient non-seulement la pression constante de l'air, mais elle en régularise l'emploi, et permet de l'utiliser jusqu'à la plus petite quantité. Il ne resterait qu'un litre d'air comprimé dans le récipient, que ce litre serait refoulé, entrerait dans le tube, qui le conduirait au cœur de la montagne, et là il rendrait sa force de travail acquise par la compression.

A Bardonnèche, sur l'attaque piémontaise, dix compresseurs à colonne rangés sur la même ligne et le même plan et divisés en deux groupes de cinq chacun forment un spectacle singulièrement imposant. Chaque groupe est gouverné par une machine aéromobile, semblable à une petite machine à vapeur, qui peut au besoin s'appliquer aux dix compresseurs à la fois. Que l'axe de cette petite machine, à peine visible au milieu de la forêt des grandes colonnes de fer, vienne à tourner sur lui-même, le jeu émouvant commence, les soupapes sont soulevées avec une régularité automatique, et du château d'eau tombent les cataractes de compression dans le groupe des cinq compresseurs ou dans les dix ensemble. L'axe fait trois

tours à la minute, et trois fois l'évolution de ces torrens s'accomplit en soutirant l'air à l'atmosphère par des clapets d'aspiration et en le jetant comprimé et réduit dans les récipiens rangés sur la même ligne devant les compresseurs. Le récipient est cylindrique, à calotte hémisphérique, d'une capacité de 17 mètres cubes, solidement construit en lames de fer, éprouvé à 15 atmosphères et pouvant soutenir un effort de 4 kilogrammes par millimètre carré. A la marche de trois pulsations par minute, qui est la marche la plus sûre, un récipient se remplit en vingt-sept minutes et huit secondes, et dans ses flancs s'engouffrent 102 mètres cubes d'air atmosphérique réduits au sixième de leur volume, c'est-à-dire à 17 mètres cubes. On en construit aujourd'hui qui contiendront 150 mètres cubes à 6 atmosphères. Si l'on réfléchit qu'un litre d'air comprimé à cette tension peut, d'après la loi de Mariotte, développer, en reprenant son volume primitif, un travail théorique de 110 kilogrammètres, ou, en d'autres termes, la force d'un cheval robuste, on aura l'idée de la puissance motrice accumulée dans ces vastes magasins. Les expériences ont démontré qu'elle s'y conserve pendant vingt-quatre heures sans déperdition sensible aux instrumens les plus délicats inventés pour la mesurer, et cette force se gouverne, se distribue avec une facilité extraordinaire. On ne craint plus aujourd'hui qu'elle fasse éclater ses récipiens : ils communiquent entre eux par des tubes, mais en même temps ils peuvent être isolés par un système de valves qui interceptent le passage de l'air. Il en est de même des compresseurs; tous sont à volonté dépendans ou indépendans entre eux, et tous à la fois, ou par groupes de cinq, ou chacun séparément, peuvent être régis par la même machine aéromobile.

L'esprit qui a conçu ce système ne s'est pas épuisé, il en a trouvé un autre d'une installation plus commode, moins coûteux et plus énergique dans ses effets de compression, le système à pompe. On n'a pas oublié que le premier système avait été inventé pour remorquer les trains sur les plans inclinés du Giovi. Cette destination primitive est révélée par plusieurs détails de construction, entre autres par cette colonne d'eau de 50 mètres de haut qui maintient la pression dans les récipiens et permet de n'utiliser l'air comprimé qu'au moment du passage du train; mais ce système exige deux grandes chutes d'eau qui ne se trouvent pas réunies partout dans la même localité. A Bardonnèche, on les trouva toutes les deux; à Modane, les conditions hydrologiques étaient bien différentes. Le torrent du Charmay tombe d'assez haut, mais le volume en est insuffisant, et il gèle en hiver. La rivière de l'Arc, qui suit le fond de la vallée et offre un volume indéfini, ne donne qu'une chute

de quelques mètres. M. Sommeiller eut d'abord l'idée ingénieuse de faire travailler la rivière à s'élever elle-même à la hauteur exigée pour l'installation du premier système de compression. Il construisit un canal de dérivation qui court parallèlement à la rivière sur une longueur de 640 mètres, et gagna ainsi une chute de 6 mètres, qui fut employée à mettre en mouvement des pompes. Par le jeu des pompes, l'eau s'élevait à 26 mètres, retombait dans les compresseurs, et était de nouveau recueillie dans le bassin inférieur, puis élevée pour retomber encore, décrivant un cercle que les critiques du métier ont appelé vicieux. Ce mécanisme, inventé pour vaincre la difficulté opposée par la condition hydrologique du pays, témoigne de la fécondité d'esprit de l'inventeur; mais en mécanique appliquée il ne suffit pas de vaincre un obstacle, il faut encore le vaincre économiquement, il faut, pour emprunter les paroles de M. Sommeiller lui-même au parlement sarde, « faire descendre la mécanique du possible absolu dans le possible réel, pratique, profitable. » Il sentit lui-même, avant tous les autres ingénieurs, qu'il y avait dans l'élévation artificielle de l'eau de la rivière une grande perte de force et d'argent, et cette installation grandiose et coûteuse n'était pas achevée, que déjà son esprit infatigable avait trouvé l'autre système de compression, fonctionnant sans la chute d'eau de 26 mètres.

Pour comprendre ce nouveau système sans le secours du dessin, il faut qu'on se figure un tube horizontal de 57 centimètres de diamètre, se relevant aux deux extrémités et formant aussi, comme le compresseur à colonne, un siphon renversé, mais à deux branches parfaitement égales entre elles. Un piston mû par une roue hydraulique se promène à frottement dans la partie horizontale, et fait osciller une colonne d'eau qui remplit, quand le piston est au milieu de sa course, le tube horizontal et les deux branches jusqu'à la moitié de leur hauteur. A chaque mouvement de va-et-vient du piston, la colonne d'eau s'abaisse dans une branche en pompant l'air extérieur, et s'élève dans l'autre en le refoulant et le comprimant. Le même effet se reproduit dans les deux branches : la colonne d'eau, sollicitée par le piston au mouvement oscillatoire, appelle successivement l'air atmosphérique et le rejette comprimé par les soupapes ménagées aux deux têtes de l'appareil. L'appareil est d'une grande simplicité. Les soupapes agissent d'elles-mêmes sans une machine spéciale. Celles qui admettent l'air atmosphérique dans le corps de pompe s'ouvrent par le vide qui s'y fait à la retraite de l'eau, et se ferment à son retour; celles qui donnent entrée à l'air comprimé dans son récipient s'ouvrent sous la pression de l'air poussé par l'eau au sommet de la branche, et se ferment

brusquement, quand l'eau se retire, par la pression de l'air déjà enfermé dans son magasin. La séparation des deux élémens ne se fait pourtant pas si radicalement qu'une certaine quantité d'eau, évaluée à 17 litres par oscillation, ne suive l'air comprimé dans sa fuite. Elle est reçue dans un récipient particulier en forme de cuvette, appelé *purgeur*, où les deux adversaires finissent par se séparer. L'eau se délivre elle-même en élevant son niveau, qui porte un flotteur en cuivre auquel est attachée une tige qui mène une soupape au fond de la cuvette.

Les avantages du nouveau système sur le premier sont nombreux. D'abord il peut être mis en mouvement par une faible chute d'eau et au besoin par une machine à vapeur. Il permet de varier la tension de l'air en augmentant ou en diminuant la hauteur de la colonne manométrique qui pèse sur le récipient. Il ne comprime pas la même quantité d'air par oscillation que le système à colonne par pulsation; mais le résultat obtenu dans le même temps est bien supérieur, parce que la marche de l'opération est plus rapide. Le nouveau système accomplit huit oscillations par minute, et comprime 4^{m} 696 cubes d'air, tandis que le premier ne donne que trois pulsations et ne comprime que 3^{m} 669 cubes d'air. Le compresseur à pompe est évidemment le système de l'avenir; on le préférera, si jamais l'air comprimé supplante la vapeur d'eau dans le travail industriel. Il était à peine sorti de la pensée féconde de l'inventeur qu'il détrônait son rival à Modane, et remplaçait le gigantesque artifice auquel on avait recouru pour l'élévation de l'Arc. A Bardonnèche même, malgré la puissance des chutes qui ont facilité l'installation du compresseur à colonne, il le remplace aujourd'hui également. Douze compresseurs à pompe fonctionnent déjà du côté de la Savoie; ils pourraient comprimer par jour, s'ils travaillaient continuellement, 93,450 mètres cubes d'air et par an plus de 30 millions, qui, réduits au sixième de leur volume, donnent 5 millions à 6 atmosphères, quantité qui suffira à tous les besoins de force motrice et d'aération dans la galerie.

L'air est transmis par ce long appendice que nous avons vu se détacher de l'atelier de compression et s'enfoncer dans le tunnel. La transmission de l'air à de grandes distances est le point délicat du système des trois ingénieurs. C'est là qu'ont porté les principales objections de la science. On n'avait pas de peine à démontrer théoriquement que la perte de tension de l'air est en raison directe de la distance à parcourir et en raison inverse du diamètre du tube, et qu'à un point donné du tunnel l'air, ayant perdu sa force vive, frapperait vainement sur le piston des machines perforatrices. L'objection semblait confirmée par les expériences de la commission

sarde, qui avait trouvé en effet une perte considérable; mais elle s'est évanouie dans la pratique. La perte n'est pas encore appréciable aujourd'hui à une distance de plus de 3 kilomètres. Quand on sera au milieu du tunnel, à 7 kilomètres du lieu de la compression, la colonne mercurielle de l'instrument dont on se sert pour mesurer la pression n'indiquera qu'une diminution de tension de 3 dixièmes d'atmosphère, perte qu'il sera facile de regagner avec le système à pompe, qui porte la pression au degré que l'on désire.

Les inventeurs se sont surpassés dans la construction et l'agencement des parties de cet appendice si important qu'ils nomment la conduite d'air : elle est composée de tuyaux en fer fondu, de 2 mètres de longueur chacun, de 20 centimètres de diamètre intérieur et de 1 centimètre d'épaisseur à la paroi. Assemblés bout à bout, ces tuyaux se présentent l'un à l'autre deux lèvres circulaires entre lesquelles est engagée une cordelette en caoutchouc qu'on saisit fortement avec des boulons. Les bouches ainsi rapprochées et collées ne forment qu'un corps, mais un corps qui a de singulières délicatesses, qui se meut, se contracte et se dilate sous l'action excessivement variable de la température des Alpes. Ces mouvemens invincibles de retrait et de dilatation auraient disloqué et brisé la conduite, si on ne les avait pas prévus et mesurés d'avance dans l'agencement des parties. De distance en distance, les tuyaux, accolés par un système de joint appelé *joint de dilatation*, s'emboîtent l'un dans l'autre à frottement étanche; ils se recouvrent ainsi par le mouvement de dilatation et se découvrent par le retrait, comme les anneaux concentriques de la trompe d'un éléphant. Cependant il fallait prévenir les grands mouvemens qui auraient porté sur toute la conduite. A cet effet, on l'a fortement assujettie par des ancres qui plongent dans le massif des piliers de support et qui la saisissent comme une main puissante à chaque joint de dilatation. Dans le tunnel, où elle n'a pas à craindre les grands écarts de la température, elle est simplement portée par des bras de fer qui se détachent du mur. A 200 mètres environ du front d'attaque, la conduite s'enfonce dans un canal pratiqué sous le sol du tunnel, et y abrite sa carapace contre les éclats de mine et les blocs tombant de la voûte, puis elle vient aboutir à une chambre creusée sur le côté du tunnel. La grande artère d'air s'y ramifie en petites veines flexibles. Au tube de fer sont adaptés des boyaux en caoutchouc enveloppés d'une forte chemise de toile pour résister à la pression de l'air comprimé, et se déroulant à mesure que les machines avancent.

Toute cette conduite retient hermétiquement enfermée la force motrice qu'elle est chargée de transmettre au fond du tunnel : elle est, comme disent les ingénieurs, d'une *étanchéité* parfaite. On l'a

explorée au moyen de lumières promenées sur toute sa longueur pour reconnaître les fuites d'air, et nulle part la flamme n'a vacillé. On a laissé pendant vingt-quatre jours consécutifs les récipiens pleins d'air comprimé, et la perte n'a été que d'un cinq millième de la production journalière. L'air comprimé a donc un avantage immense sur la vapeur : celle-ci se condense et perd sa force aussitôt que s'éteint le feu qui l'a produite, tandis que l'air comprimé survit indéfiniment à sa cause efficiente. Ne peut-on pas conclure de ces faits que les prévisions hardies de M. de Cavour dans la séance du 19 juin 1854 de la chambre des députés de Turin sont réalisées, que le problème de l'application de l'air comprimé comme force motrice transportable à de grandes distances est désormais résolu par l'invention des trois ingénieurs?

IV.

Une autre question se présente maintenant. Il s'agit de rechercher comment l'air comprimé, qu'on a conduit au fond du tunnel, y est transformé en force de percussion et de perforation. Il est difficile au visiteur novice pénétrant dans la grande excavation des Alpes de se défendre d'un sentiment mêlé de crainte et d'orgueil en présence de cette merveille du génie et du travail. Il songe involontairement à la masse granitique qui pèse sur lui, il regarde la voûte qui peut se refermer et l'emprisonner vivant; mais il se rassure en sentant qu'il respire à l'aise, qu'il marche sur un trottoir dallé à la lumière des becs de gaz, et il peut suivre la série des travaux par lesquels passe l'excavation. Voici d'abord la section finie, *ad opera finita*, comme disent les ingénieurs piémontais. Elle s'ouvre par cette noble voûte en plein cintre qui, vue du dehors, est d'un effet si pittoresque. La voûte est partout revêtue, même aux endroits où la roche est vive et solide, d'une maçonnerie en blocs équarris et cimentés, et les murs qui la portent s'infléchissent par une courbe de 10 mètres de rayon, qui donne au tunnel une forme tubulaire. La largeur d'un mur à l'autre est de 7^{m} 60, assez grande pour asseoir deux voies, un entre-voie au milieu et deux trottoirs dallés sur les côtés. Sous le sol est creusé un aqueduc qui sert à l'écoulement des eaux de filtration, au passage des tubes d'air, de gaz d'éclairage et d'eau. Sa capacité, qui est de 1 mètre de haut et de 1^{m} 20 de large, et sa forte voûte à l'abri des effondremens assurent à l'ouvrier une retraite, un chemin de sauvetage en cas d'éboulement dans le tunnel. La vue de la section finie, de ces murs en blocs de granit qui s'infléchissent et de cette voûte qui se courbe fièrement comme pour porter la montagne, ce spectacle fait naître

une idée de grandeur et de solidité qui rassure l'esprit. Ce grand vide qui plonge dans le massif est digne par ses proportions de servir de voie royale aux nations, à leur commerce, à leur industrie. On entre ensuite dans la section en voie d'agrandissement, *in corso di scavazione*. Une armée d'ouvriers, suspendue sur un plafond en bois qui coupe le tunnel en deux étages, travaille par les moyens connus à l'élargissement dans le sens de la voûte. On se glisse le long des piliers qui supportent le plafond, pendant qu'au-dessus retentit le bruit des coups de marteaux sur la barre à mine. De temps en temps, le plafond s'ouvre par une trappe, et une avalanche de blocs tombe sur les wagons qui circulent au milieu, entraînés à la sortie par la pente du tunnel. Enfin on arrive à la section de l'avancement, qui est entièrement l'œuvre de la perforation mécanique. C'est là tout au fond que l'air rend la force de travail qu'il a reçue par la compression. On éprouve une impression nouvelle à la vue du mécanisme qui attaque la roche. Un grand chariot mû sur deux rails par une machine à air comprimé, portant à l'arrière un tender plein d'eau sous la pression de 6 atmosphères, et à l'avant un squelette de fer armé des machines perforatrices, s'approche lentement du front d'attaque. A un signal du chef de poste des ouvriers, l'air est donné au moyen de ces boyaux en caoutchouc qui se détachent du grand conduit, et aussitôt les pistons perforateurs se meuvent, l'acier grince et mord la roche avec acharnement, frappant en une minute de cent quatre-vingts à deux cents coups du poids de 90 kilog. chacun. L'air qui s'échappe à chaque coup du fleuret vous fouette le visage. On respire largement dans cette cavité, qui n'a que 2^m 70 de large et 2^m 60 de haut, bien qu'on soit à 2 kilomètres de l'entrée et sous une voûte de 1,000 mètres d'épaisseur; la respiration, embarrassée d'abord par les gaz accumulés qu'on a traversés, est maintenant libre dans ce foyer d'air frais; la vue est réjouie par l'éclat de la lumière du gaz, et un sentiment de fierté virile envahit l'âme en présence du mouvement, du bruit et de la puissance de ces machines qui dévorent la roche. On ne pense plus à la voûte surbaissée qui peut se refermer sur vous, ni à la masse énorme des Alpes qui pèse sur votre tête. L'homme oublie sa faiblesse en considérant le travail des forces de la nature qu'il a soumises par son génie, et il écarte de lui l'idée même du danger. Il m'a semblé voir cette assurance peinte sur la figure des ouvriers. Ils travaillent dans ce trou avec une sécurité remarquable : ils jouent pour ainsi dire avec les machines, ils posent la main sur la barre d'acier qui frappe la roche, et le formidable instrument qui perce les Alpes passe entre leurs doigts comme un jouet d'enfant; ils se glissent, légers comme des écureils, entre les piques dirigées sur le front d'attaque,

se perchent sur le bâti de l'affût, ou se renversent le long des essieux, accomplissant dans cet espace restreint des évolutions étonnantes sans qu'on ait d'accidens à déplorer. J'en ai même vu qui lisaient. Un entre autres, tranquillement assis sur l'affût, le cou et les épaules ployés sous la voûte basse, comme s'il avait voulu soulever le poids de la montagne, tendait vers le bec de gaz un livre que je reconnus : il lisait pour charmer ses loisirs le premier roman de l'Italie, *I promessi Sposi*, de Manzoni, au grincement de la machine qui fait tomber la barrière du Mont-Cenis.

Il est plus facile de décrire le travail de ces ingénieuses machines que de se rendre compte des mouvemens divers de leurs organes compliqués. Il a fallu combiner trois mouvemens automatiques pour imiter le travail de l'homme : la percussion, la rotation et l'avancement. Le coup est donné par un piston portant une barre à mine et oscillant dans un corps de pompe avec une rapidité extrême. En oscillant, il ouvre et ferme tour à tour des lumières qui admettent et laissent échapper l'air comprimé. La section postérieure du piston étant plus grande que la section antérieure, qui porte l'outil, et la pression de l'air étant en raison directe de la surface sur laquelle il pèse, il résulte de cette combinaison des surfaces que le mouvement en avant, le coup du fleuret, est plus puissant que le mouvement de retour. L'effort exercé en avant par l'air comprimé est de 90 kilogrammes, et il s'exerce de 180 à 200 fois par minute : c'est comme un poids de 90 kilogrammes qui tombe jusqu'à 200 fois par minute sur la barre à mine. Pour prévenir les violences du piston contre les parois de sa prison cylindrique, l'inventeur a eu l'idée de le faire heurter constamment contre un matelas d'air comprimé, qui le rejette en arrière aussitôt que la pression se détend sur sa section postérieure, et ici encore le choc en retour est amorti par un coussin de caoutchouc. Dans sa chambre bien bourrée et matelassée, il jouit d'une plus grande liberté d'allure que le piston de la machine à vapeur, et il peut accomplir sa course furieuse de va-et-vient sans ébranler son corps de pompe.

Outre le mouvement rectiligne de va-et-vient, le piston doit tourner sur lui-même à chaque coup pour imiter le travail du mineur. Ce mouvement singulier est imprimé par une tige carrée qui plonge à frottement dans le corps du piston, dégaîne quand il court en avant et rengaîne quand il revient en arrière, semblable à une épée à moitié tirée du fourreau. La tige ou l'épée, pour suivre la comparaison, porte une roue pleine qui en forme la garde. La roue est rayée de seize dents sur la circonférence, et un doigt de fer qui obéit au mouvement d'une autre tige compte une dent à chaque coup de fleuret, faisant tourner par conséquent le piston d'un

seizième de tour. Cette seconde tige reçoit le mouvement d'une merveille de mécanique, d'une seconde machine à air comprimé, mais d'une machine en miniature qu'on pourrait tenir dans la main, reproduisant exactement sur une échelle infiniment petite le jeu de la machine à vapeur. Le bout de la tige, plongeant dans ce petit bijou et s'y arrondissant en piston, y reçoit de l'air comprimé un mouvement rectiligne aisément transformé en mouvement circulaire au moyen d'un excentrique, d'une roue à rochet et de ce doigt de fer. Enfin l'appareil perforateur se pousse en avant de lui-même par un ressort établi derrière le corps de pompe. Quand le trou de mine s'est approfondi de 20 centimètres, le manche du fleuret, muni d'un bourrelet, frappe sur un bouton, détache une griffe accrochée à la dent d'une crémaillère qui empêche le jeu du ressort, et celui-ci, délivré de l'obstacle, se détend et pousse en avant l'appareil jusqu'à ce que la griffe rencontre une nouvelle dent.

Telle est la machine qui applique l'air comprimé à la perforation. Une seule perforatrice fait le travail de vingt ouvriers robustes, et se range facilement contre une attaque où deux ouvriers ne pourraient pas travailler ensemble, avantage immense si l'on considère que la percée se poursuit sur une superficie de 7 mètres carrés. La première idée de ce merveilleux engin est entrée dans l'esprit de M. Sommeiller à la vue du perforateur à vapeur de Bartlett; mais, comme on le sait, l'instrument de l'ingénieur anglais est sorti de ses mains radicalement transformé, et chaque jour encore son génie infatigable l'améliore, le simplifie, et le rend plus maniable et plus efficace. On peut ranger commodément neuf perforatrices du volume actuel contre le fond de la galerie. Ces machines sont portées par l'affût que l'on vient de voir à l'œuvre. Un affût monté de neuf perforatrices exige un poste de trente-neuf ouvriers et manœuvres. La série des opérations comprises entre l'attaque de la roche et l'enlèvement des débris de l'explosion forme ce qu'on appelle une *reprise*. La reprise s'accomplit en trois mouvemens, le percement des trous, la charge et l'explosion des mines, et l'enlèvement des déblais. En six heures, le front de la roche est criblé de quatre-vingt-dix à cent trous de 90 centimètres de profondeur, de 4 et 9 centimètres de diamètre, les plus grands au milieu et les plus petits à la circonférence. Ce travail terminé, l'affût se retire avec tout son cortége à 100 mètres de distance, derrière une porte à deux battans mobiles, et l'escouade des mineurs prend possession du fond de la galerie. Ils font sauter d'abord les mines du centre pour y produire la brèche de dégagement, et ensuite les autres par pelotons de huit à la fois. A chaque explosion, ils se replient sur

l'affût pendant que la tempête de feu et d'éclats de roche sévit avec une violence qui ébranle l'air sur une grande section du tunnel. L'explosion de la poudre dégage des gaz délétères. Un kilogramme produit, d'après la commission sarde, 49 centigrammes d'acide carbonique, 10 d'azote et 4 de sulfure de potassium, et pour que ces gaz ne soient pas funestes à la vie de l'ouvrier, il faut qu'ils soient dilués dans 250 mètres cubes d'air pur. Aussi l'ouragan d'air succède-t-il immédiatement à l'ouragan de feu : toutes les détentes de l'air comprimé sont lâchées, les robinets ouverts, et il se produit une tourmente qui chasse ou dilue les gaz, et rétablit les conditions de respiration, sans lesquelles ce grand travail serait impossible. Le chargement et l'explosion des mines prennent trois heures. La mine, sur un espace serré par la masse de la montagne, laisse peu d'ouvrage au déblayeur : elle broie le rocher en menus blocs, facilement chargés sur des wagonnets qui filent sur les deux côtés de l'affût, et le travail du déblaiement est fait en moins de deux heures. La percée se pratique toujours au niveau du sol, disposition fort critiquée, parce qu'elle condamne les ouvriers qui agrandissent le tunnel à travailler de bas en haut, mais elle permet à la machine d'avancer tout près du front d'attaque. On allonge son chemin de fer de l'avancement produit par l'explosion, et la série des opérations est terminée. La reprise recommence, et la machine poursuit sa percée à travers la montagne, en laissant au bras de l'homme le soin de l'agrandir aux proportions voulues. La galerie d'avancement est l'œuvre capitale du tunnel, et l'agrandissement est tout à fait secondaire. L'essentiel est que le monstre automatique fouille les entrailles des Alpes; le travail ordinaire agrandira toujours le sillon creusé.

Mais s'il allait s'égarer dans le vaste massif, s'il allait prendre une direction à droite ou à gauche de l'axe géométrique qui lui est tracé? Cette supposition n'est pas un jeu de l'imagination, c'est une objection qui a été faite par des hommes de science et qui fait planer sur l'issue des travaux une incertitude redoutable. Un écart suffisant pour empêcher les deux attaques de s'entendre et de s'atteindre serait en effet la ruine de l'entreprise, et cela au moment où elle est presque achevée, où les deux trouées ont pénétré jusqu'au centre des Alpes, après douze ans de travaux et 60 millions de dépenses. On aurait deux magnifiques tronçons de tunnel, les plus grands qui aient été faits de main d'homme, mais sans issue, plongeant follement dans la profondeur. On comprend qu'avant de lancer les deux attaques l'une contre l'autre, le génie se soit assuré de la direction à suivre, de manière à écarter la possibilité même d'une déviation. Tel a été le but des opérations de triangulation ac-

complies par les ingénieurs Borrelli et Copello pendant les années 1857 et 1858, opérations importantes qui forment comme le prologue du grand drame de la perforation des Alpes.

La trigonométrie appliquée à la mesure des distances est fondée sur ce principe, que, les trois angles et les trois côtés d'un triangle étant égaux entre eux, il suffit de connaître la valeur géométrique d'un angle ou d'un côté pour connaître la valeur des deux autres angles et des deux autres côtés. Rien de plus facile que l'application de ce principe sur un terrain uni; mais l'opération se présentait ici dans de tout autres conditions. On fixa d'abord sur la coupe extérieure les points du plan vertical contenant l'axe du tunnel. Chaque ligne verticale tirée de ce plan doit tomber dans le tunnel, comme si l'on creusait un puits. Les ingénieurs et leurs aides chargés des instrumens de précision partirent de l'entrée nord, du côté de Savoie, et jetèrent sur la montagne une ligne trigonométrique qui, se brisant en autant d'angles que la coupe de la montagne offre d'aspérités interceptant la vue, montait par degrés sur la plus haute sommité, à 3,100 mètres au-dessus du niveau de la mer, et redescendait sur le versant méridional pour chercher l'autre entrée du tunnel. Cette première ligne, tracée au milieu des périls, des émotions de l'ascension et de la descente, sur des surfaces où le montagnard et le chamois seuls se sentent à l'aise, alla tomber, au grand désappointement des ingénieurs, assez loin du point qu'ils cherchaient. Il fallut recommencer, escalader de nouveau les sommets, jeter une nouvelle ligne, et ce ne fut qu'à la troisième opération que l'on atteignit l'entrée sud après avoir décrit quatre-vingt-six angles et vingt-huit triangles. Ces angles ont été mesurés jusqu'à soixante fois avec le grand théodolite de l'administration des chemins de fer de l'état, d'une précision telle qu'il donne une approximation de cinq secondes à 10 kilomètres. Souvent, après qu'on avait fait l'ascension d'une sommité pour viser un point, le brouillard, la pluie ou la neige cachaient l'objectif juste au moment où l'œil s'approchait de la lunette pour le viser. Ainsi, pour mesurer les sept angles les plus élevés du réseau trigonométrique, les ingénieurs ont dû faire pendant sept jours consécutifs le trajet qui sépare les chalets de l'Arionda (dont l'altitude est de 2,000 mètres) du lieu appelé la *Pelouse*, qui est à 3,100 mètres au-dessus du niveau de la mer. La mesure de ces angles a donné exactement la direction de l'axe du tunnel et la distance d'une entrée à l'autre. Si une erreur a été possible, le maximum de l'angle de déviation ne pourrait en aucun cas dépasser dix secondes, c'est-à-dire un écart qui ne sera au milieu du tunnel que de 29 centimètres. Pour s'assurer que le tunnel est toujours contenu dans le plan vertical tracé

sur la montagne, on a établi en face des deux entrées un observatoire d'où l'œil plonge dans le tunnel et s'élève sur le versant des Alpes, visant tour à tour une lumière placée au fond et les points de repère du plan vertical. Le théodolite braqué sur l'axe donne la direction que doivent suivre les deux attaques. La déviation du plan vertical est pour ainsi dire impossible, puisque l'axe du tunnel et le plan vertical sont en rapport constant entre eux par l'angle visuel, et que, d'un autre côté, les deux attaques, s'élevant en ligne droite par une pente douce, se couperont nécessairement au centre de la montagne. Aucun doute ne s'élève dans l'esprit des ingénieurs qui ont fait la triangulation sur la rencontre des deux sections, et l'objection tirée de l'incertitude de cette rencontre n'a de valeur que pour les esprits qui ne se rendent pas compte des opérations trigonométriques.

D'autres erreurs se sont répandues au sujet de ce grand travail. On a dit qu'il était commencé depuis le mois d'août 1857, depuis le vote de la loi qui l'a décrété. Il est vrai qu'à cette époque le roi Victor-Emmanuel mit le feu à la première mine du côté de la Savoie, et inaugura l'œuvre si chère à son père; mais ce ne fut que l'inauguration officielle, le commencement des travaux par les procédés ordinaires. Rien n'était préparé encore pour recevoir et installer l'ensemble des moyens extraordinaires de perforation qui viennent d'être décrits. Les machines n'étaient pas même construites. Tous les appareils qui avaient servi aux expériences n'étaient que des modèles en petit. On fit construire les machines dans les dimensions voulues en Belgique, à Seraing. De ce côté-ci des Alpes, on pouvait les amener, par de bonnes routes, à travers la France et la Savoie, jusqu'au pied des monts; mais sur l'autre versant, dans la vallée de la Dora, il fallut réparer les routes, en faire de nouvelles, reconstruire ou fortifier les ponts, pour le passage de ces énormes pièces. Les prises d'eau, les canaux de dérivation, les bassins manométriques, les châteaux d'eau, tous ces travaux d'art étaient à exécuter sur les deux versans. On attaquait les Alpes entre 1,200 et 1,300 mètres d'altitude, dans une région pauvre, sans ressources pour loger et nourrir les douze cents ouvriers qui arrivaient à la fois sur chacune des deux attaques. — Tout était à créer. Le personnel lui-même était à former, car le genre de percement qu'on allait employer était nouveau pour les directeurs comme pour les simples ouvriers. Tout métier exige un apprentissage : on exerça les ouvriers dans les ateliers à la perforation de blocs de granit, et ce ne fut que le 12 janvier 1861 que les machines entrèrent en galerie sur l'attaque piémontaise, et le 25 janvier 1863 sur l'attaque savoisienne. Pendant ce temps, on avait percé de ce côté, par

les moyens ordinaires, 921 mètres de tunnel, et 724 de l'autre côté.

La véritable épreuve du système nouveau commençait. Ce fut un moment critique et solennel à la fois que celui de la première entrée en galerie à Bardonnèche. On avait laissé subsister dans la section en voie d'agrandissement un renflement de rocher à perforer avant d'arriver au front d'attaque. C'est là que le nouvel engin devait faire ses premières armes. L'affût ne porta d'abord qu'une seule perforatrice, puis deux, qui frappaient la roche d'une manière satisfaisante; mais le 26 janvier 1861, l'affût ayant été armé de quatre machines, la confusion se mit dans la manœuvre. On ne recula pas cependant, l'ordre se rétablit peu à peu, les ouvriers devinrent bientôt habiles à manier le nouvel instrument, et le 12 février les 30 mètres de rocher laissés au passage étaient emportés. La machine touchait enfin le fond de la galerie. Ici, dans cet espace de 3^m 40 de largeur et de 2^m 40 de hauteur, la manœuvre, déjà embarrassée auparavant, devint impossible. Pendant quelques jours, le travail fut suspendu pour réduire les proportions de l'affût et apporter à la machine d'autres améliorations que l'expérience avait suggérées. La perforation recommença bientôt, et se poursuivait avec une régularité croissante au mois de mai, lorsqu'un accident l'arrêta de nouveau. Le torrent qui alimente les compresseurs, grossi par la fonte des neiges, roula une eau trouble, chargée de débris végétaux qui auraient détruit les appareils, si on n'avait pas arrêté le travail de la compression. On prévint pour toujours le retour d'un semblable accident par la construction d'un grand bassin d'épuration où l'eau abandonne ses impuretés, et dès lors ni la compression ni la perforation n'ont plus été interrompues. En juillet, sept perforatrices travaillaient déjà de front, toutes les opérations d'une reprise s'accomplissaient en un jour, et au mois d'août on entama une seconde reprise, afin d'en faire tenir deux en vingt-quatre heures.

Les longues épreuves de Bardonnèche ont profité à l'attaque du versant nord. Ouvriers et maîtres avaient fait leur apprentissage de la perforation mécanique, et dès les premiers jours de l'entrée de la machine en galerie elle y a fonctionné régulièrement, sans interruption notable, abordant d'abord une fois en vingt-quatre heures le front d'attaque, et bientôt deux fois. On se met en mesure aujourd'hui de la faire mordre à la roche trois fois et d'accomplir trois reprises. Chaque fois qu'elle approche de la paroi du fond de la galerie, elle en emporte 75 centimètres d'épaisseur sur 7 mètres carrés de superficie. La rapidité de la perforation a toujours été en croissant : de 170 mètres à Bardonnèche en 1861, elle est arrivée à 380 en 1862, à 426 en 1863, et à 625 en 1864. A Modane, où elle

a débuté plus énergiquement, elle a été de 376 en 1863 et de 458 en 1864. Cette progression constante est un des élémens essentiels pour calculer la durée des travaux. L'avancement par jour est en moyenne de 1m 70 sur l'attaque méridionale et de 1m 20 sur l'attaque occidentale. Si l'on continue d'avancer suivant la progression constatée jusqu'ici, l'avancement moyen par jour sera déjà en 1865 de 3m 50 sur les deux attaques. Avec cette base, il est facile d'établir la durée probable de la percée du mur de 8,138 mètres d'épaisseur qui séparait encore, au 1er janvier de cette année, les deux excavations : en six ans d'ici elles se rencontreront, en six ans les Alpes seront supprimées, et les deux grandes nations qu'elles séparaient pourront communiquer entre elles par un chemin de fer ininterrompu.

Mais que d'obstacles encore à surmonter avant que le dernier coup de burin de la machine perforatrice frappe dans le vide et annonce la fin du plus grand travail des temps modernes! Nous ne parlons pas des obstacles imaginaires, des fantômes effrayans que des esprits jaloux ont placés dans le centre des Alpes pour en défendre les abords. Ceux-là se dissipent à mesure qu'on avance. La perforatrice détruit les enchantemens, comme l'épée de Tancrède. Déjà il n'est plus question de ces amas d'eau qui devaient engloutir les travaux, de ces abîmes caverneux où l'on devait se perdre, de ces *sables bouillans* où l'on allait s'enfoncer, de ces minéraux résistans qui devaient renvoyer la charge à la tête des mineurs sans éclater, de cette chaleur centrale qui menaçait d'étouffer les ouvriers! Il reste néanmoins assez de difficultés réelles qui augmentent à mesure qu'on avance dans le travail commencé. La plus considérable est la dureté du quartzite que les affleuremens de la surface révèlent, et qu'on est certain de rencontrer. A l'attaque de cette roche ignée qui forme les assises du sol terrestre, bien des instrumens vont être mis hors de combat. Dès aujourd'hui, sur la roche métamorphique qu'on traverse, on compte 150 fleurets et 2 machines perforatrices qu'il faut renvoyer aux ateliers de réparation pour chaque mètre d'avancement de la galerie. M. Sommeiller élève à 2,000 le nombre des machines qui succomberont à l'attaque. Cependant le quartzite n'est redoutable que lorsqu'il se présente par rognons imprévus mêlés aux autres roches moins dures. Lorsqu'on le rencontrera par bancs compactes, on proportionnera les moyens d'attaque à la résistance. Les gaz irrespirables produits par l'explosion des mines sont aussi un embarras sérieux. Rejetés du fond du tunnel par les chasses d'air comprimé, ils s'accumulent en arrière sur la section en voie d'agrandissement. Le génie a dû se mettre en frais d'invention pour les expulser. Sur le côté italien, dont la

pente totale ne dépasse pas 35 mètres, il a suffi de construire à la sortie une cheminée d'appel qui aspire ces gaz; mais sur le côté nord, qui s'élève vers le centre de la montagne par une pente de plus de 135 mètres, il aurait fallu donner à la cheminée d'appel des proportions impossibles. M. Sommeiller a inventé une machine nouvelle, une sorte de pompe aspirante, qui va être établie à l'entrée et pompera l'air vicié du tunnel par un conduit en planches passant sous la clé de voûte. On se demande encore si l'élément vital, l'air comprimé, pourra être envoyé en quantité suffisante. La consommation qu'on en fait est énorme. Il en faut non-seulement pour donner le mouvement aux machines, mais chaque bec de gaz allumé, chaque kilogramme de poudre brûlée, chaque poitrine qui respire en demande par minute, par heure et par jour des quantités que la science a mesurées exactement, et dont le chiffre total ne laisse pas d'inspirer des appréhensions. Plus on s'éloigne du grand réservoir d'air qui environne la terre, plus il faut en envoyer dans le tunnel. On estime que la quantité nécessaire en vingt-quatre heures augmente de 20,000 mètres cubes par kilomètre d'avancement. C'est dans la prévision de ces nouveaux besoins d'air que sont construits ces grands récipiens d'une capacité de 150 mètres cubes, qu'on augmente le nombre des compresseurs à pompe, qu'on établit une nouvelle conduite d'air à côté de la première. M. Sommeiller déclare dans son rapport qu'à l'aide de ces moyens nouveaux il enverra dans le tunnel autant d'air qu'il en faudra, 600,000 mètres cubes et même un million en vingt-quatre heures, si la nécessité s'en fait sentir.

On ne peut calculer les chances de cette grande œuvre sans se dire qu'il faudra compter avec plus d'un obstacle imprévu. Tout ce qu'un esprit impartial peut en penser et en dire, c'est que ces obstacles seront abordés, s'ils se présentent, avec la même énergie, le même courage qui a triomphé jusqu'à présent des difficultés prévues. M. Sommeiller ne doute pas du succès final, et il sait communiquer sa confiance au personnel qu'il dirige, aux étrangers qui l'abordent. Il place à une époque fixe le couronnement de ses efforts. Récemment même, devant un congrès scientifique, il laissait entrevoir le moment glorieux pour lui, heureux pour les deux grandes nations assises au pied des Alpes, où les deux sections du tunnel se rencontreront au centre de la montagne. Déjà son imagination lui montrait le dernier mètre de roche emporté, et sur la brèche un salon tout resplendissant de la lumière des becs de gaz, où la France et l'Italie étaient invitées à venir célébrer sous la voûte des Alpes, à 1,600 mètres de profondeur, le triomphe du génie de l'homme sur la nature.

Ce n'est pas seulement l'esprit des inventeurs qui aime à évoquer avant l'heure cette fête solennelle, c'est l'esprit des temps nouveaux qui demande partout l'abaissement des barrières naturelles pour arriver à la suppression des barrières artificielles entre les peuples, c'est le commerce, c'est l'industrie de soixante millions de Français et d'Italiens qui attendent cette ouverture à travers les Alpes, ce sont surtout les populations les plus directement intéressées, les plus rapprochées, la Savoie et le Piémont, qui attendent l'achèvement du tunnel. La Savoie s'y intéresse pour des motifs divers : c'est un travail qu'elle a voté par ses députés au parlement sarde et qui est exécuté par un de ses enfans; ainsi elle en appelle la réussite au double point de vue de l'intérêt et de l'orgueil national. Le Piémont enfin espère trouver dans le raccordement de son réseau de chemins de fer avec celui de la France et de la Suisse une compensation aux sacrifices qu'il a faits et qu'il fait encore pour cette œuvre. De nos jours, on est facilement ingrat, et il n'est pas inutile de rappeler les grandes choses accomplies par le vieux Piémont. C'est au milieu de ce petit peuple, dans son esprit public, dans son opinion ferme et constante, que se sont élaborées les deux grandes entreprises de la percée des Alpes et de l'indépendance italienne. Tous les hommes qui se sont présentés à lui avec des instrumens nouveaux pour percer le Mont-Cenis et tous ceux qui lui ont parlé de liberté nationale ont rencontré son approbation, ses sympathies et ses encouragemens. Il a espéré contre toute espérance, il a été fidèle aux deux idées, il les a retenues même alors qu'il n'entrevoyait pas comment elles passeraient dans les faits, il les a poursuivies avec la ténacité qui est le trait de son caractère et lui fait parmi les peuples une figure à part. M. Paleocapa disait à la tribune du parlement, en 1854, qu'il avait entre les mains plus de vingt projets différens pour franchir ou percer les Alpes. Quand un peuple veut fortement, il est bien près de pouvoir. Sa volonté est un terrain fécond où s'épanouit le génie, où se développent les esprits puissans, qui font travailler les forces du monde politique et les forces du monde physique à la gloire de l'homme et à l'accomplissement des desseins de Dieu envers l'humanité.

HUDRY-MENOS.

LE PRIEURÉ

QUATRIÈME PARTIE (1).

XV.

La vieille Jacqueline Levrault, qui habitait la masure croulante située au-dessus du pont, dans le chemin de Fourières au Prieuré, n'avait ni enfans ni parens; bien hardi qui eût osé être son ami! Quand Jacqueline marchait dans les prairies, au bord de la rivière, sa tête atteignait celle des saules; son visage était plus sombre et plus rugueux que l'écorce des chênes; ses énormes sourcils blancs emmêlés retombaient comme une crinière sur des yeux caves, encolérés; elle portait toujours un gros bâton à la main. On pouvait encore distinguer au milieu de tout cela les restes d'une beauté impudente et farouche qui n'est pas la beauté des champs. D'où venait cette formidable païenne? Nul ne le savait. Les gens les plus âgés de Fourières se souvenaient de l'avoir vue arriver un jour en haillons de soie; quelques mèches noires s'échappaient encore en ce temps-là du mouchoir troué qui lui servait de coiffure; elle demandait l'aumône. Ce pays de bois, d'eaux courantes et poissonneuses lui avait plu, et elle s'était établie dans cette cabane isolée. Le possesseur de la cabane était mort depuis sans enfans, neveux, ni cousins, et, l'état n'ayant point daigné revendiquer ce misérable héritage, Jacqueline en était demeurée maîtresse. Tout le monde la fuyait, elle-même n'essayait d'aborder personne, et si des enfans curieux la suivaient, elle leur jetait des pierres; s'ils la serraient de trop près, elle levait son bâton. Jamais elle n'était entrée dans

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 janvier, et du 1er février 1865.

l'église; elle vivait de maraude, jurait et sacrait comme un homme. Les ans qui s'appesantissaient sur sa tête ne la rendaient pas moins rebelle. On voyait peu à peu se courber sa grande taille; mais, forcée de regarder la terre, qui allait bientôt la reprendre, Jacqueline n'en jetait pas moins le défi au ciel. Lorsque les habitans du hameau entendaient résonner sur le chemin du bois un pas lourd accompagné d'un effroyable concert de malédictions et de blasphèmes, ils n'avaient pas besoin d'ouvrir la porte pour voir qui passait; c'était la solitaire du coteau. On racontait de terribles choses de sa misère. On disait que le pain lui manquait et qu'elle vivait de racines comme les bêtes. Ce bruit étant arrivé au Prieuré quelques mois auparavant, Mlle Hyacinthe Fleuriel avait voulu avoir à ce sujet un entretien avec le curé. Comme elle s'étonnait qu'il n'eût pas encore tenté de ramener à Dieu la vieille pécheresse, l'abbé avait baissé la tête et confessé qu'*il n'osait pas!* La seule pensée de se trouver en face de Jacqueline lui causait des frissons dont il n'était point maître; comment aborder ce monstre soufflant l'invective? Il sentait bien qu'il avait moins de force que de douceur, et qu'il était fait pour guider les âmes, non pour les dompter.

Le dimanche suivant, Hyacinthe avait rencontré Jacqueline. C'était au bout de la traverse de Fourières, sous le bouquet des grands aulnes, à la tête même du pont. Une telle rencontre n'eût été du goût de personne dans le pays, et bien d'autres, à la place de Mlle Fleuriel, se seraient hâtés de gagner la grande route; mais Hyacinthe ne prenait jamais ce chemin pour se rendre au bourg, et ce jour-là ce n'était point le hasard sans doute qui le lui avait fait prendre. Elle s'arrêta. — J'ai appris que vous souffriez, dit-elle à la terrible vieille, et si vous vouliez recevoir de moi quelque soulagement...

Jacqueline, doutant si c'était à elle que la jeune fille en voulait, était d'abord demeurée court; puis, poussant un ricanement qui retentit comme la voix de l'enfer sous l'épais couvert du ruisseau, frappant de son bâton sur les planches du pont, elle avait fait signe à Hyacinthe de lui livrer passage. Celle-ci n'avait point essayé de le lui disputer; elle était prise de peur à son tour, et commençait à comprendre la peur de l'abbé.

Elle ne s'avisa plus depuis lors de proposer à Jacqueline de la secourir quand elle la trouva sur son chemin, mais elle remarqua bientôt qu'elle l'y trouvait beaucoup plus souvent que par le passé; Jacqueline chaque fois la regardait avec une opiniâtreté singulière. Elle n'en était point surprise, se disant que l'air et l'espace appartenaient aussi bien à Jacqueline qu'à elle-même; ce qui n'est à personne est le bien des pauvres. Plus tard cependant, quand elle eut interrompu ses libres promenades, qu'elle ne chercha aux alentours

du Prieuré que de sûres retraites pour s'y livrer sans témoins aux tristes étreintes de sa pensée, il semblait qu'elle ne dût plus rencontrer Jacqueline; mais un jour qu'elle rêvait à son ordinaire dans la prairie, au bord du lac microscopique, sous les frênes, elle avait aperçu à travers les feuilles deux yeux sinistres fixés sur elle. Bien vite elle s'était levée pour courir vers la maison, et durant plus d'un mois elle n'avait pas osé retourner sous les frênes.

Or quatre jours après son retour du couvent Mlle Colombe, passant par le hameau du Prieuré, avait vu de loin la vieille Jacqueline, ou, comme on disait partout, la vieille fée, qui descendait du bois, succombant sous un énorme faix de branches mortes. Jacqueline poussait d'épouvantables jurons en s'apercevant que ses forces, sur lesquelles elle avait trop compté, allaient la trahir. Elle étendait en avant ses deux mains desséchées comme pour chercher un appui, et ne rencontrait que le vide; ce n'était plus elle qui portait le fardeau, mais le fardeau qui la poussait : la misérable et son butin ne formaient qu'une seule masse chancelante, qui paraissait à chaque instant devoir s'affaisser sur les cailloux. Tout le monde était aux portes, la regardant; nul ne songeait à lui venir en aide. Elle tournoya sur elle-même et tomba. Elle gisait là couchée sur le visage, son faix de bois par-dessus elle; un homme, un seul, s'approcha; au lieu de la soulager, il se mit à tirer une branche du fagot, criant que c'était du bois vert. Mlle Colombe accourut. Elle commença par faire honte aux voisins de leur dureté, elle ne leur épargna point le spectacle de sa charité empressée, et de sa voix impérieuse elle leur commanda de relever Jacqueline; ils la relevèrent. En reprenant ses sens, Jacqueline ne blasphéma point; sa vie s'en allait, et son impiété avec elle. Le premier mot qu'elle prononça fut pour demander qui était cette demoiselle qui l'avait secourue; on lui répondit que c'était Mlle Fleuriel : elle secoua la tête, ne reconnaissant pas Hyacinthe. On l'avait transportée dans sa masure. Mlle Colombe ouvrait la marche; elle avait fait coucher la moribonde sous ses yeux.

C'est après s'être acquittée de ce pieux devoir que Colombe s'était rendue dans le bourg, au petit presbytère, pour y voir M. le curé; elle n'y avait vu, comme on sait, que Bernardine au grand presbytère par la porte entre-bâillée. C'est en revenant de Fourières qu'elle avait rencontré Philippe dans la traverse, et c'est après l'entretien qu'ils avaient eu tous deux sur le pont que l'idée lui était venue de retourner devant lui à la maison du coteau. Depuis lors, elle n'avait pas manqué d'y revenir et souvent deux fois le jour, et tout le monde dans le hameau, hormis M. et Mme Fleuriel et Hyacinthe, savait que le neveu de M. le doyen y venait une fois au moins. Philippe et Colombe soignaient tour à tour la vieille réprouvée; mais, si charitables qu'ils fussent, ces soins apparemment ne

lui suffisaient pas. Le matin même, par l'entremise d'une voisine qui, touchée de pitié, la visitait quelquefois en secret, Jacqueline, qui sentait approcher la mort, avait fait mander M. le curé. L'abbé, en ce moment même, se rendait lentement, bien lentement auprès d'elle. Jamais avant ce jour, quand il avait été appelé pour assister une âme prête à s'envoler, jamais il ne lui était arrivé de trouver la route trop courte; mais une âme comme celle de Jacqueline!... Il atteignit enfin la masure, et il entra.

Ce triste réduit n'était éclairé que par une seule fenêtre, large de deux pieds tout au plus, qui s'ouvrait au milieu des arbres du coteau; encore Jacqueline, dans sa méfiance, redoutant les curieux et les espions, en avait-elle défendu les abords au moyen d'un énorme amas de branchages épineux et de fascines, si bien que l'étroite ouverture apparaissait au dehors comme une meurtrière dans une muraille fortifiée; au dedans, c'était l'obscurité d'une tombe... L'abbé Joye glissa en entrant sur le sol de terre battue toujours humide; il ne distingua d'abord qu'une masse plus sombre s'élevant au fond de la chambre, le lit entouré de ses rideaux de serge, puis, à mesure qu'il se familiarisait avec ces ténèbres, une forme humaine dans ce lit, deux yeux jetant des lueurs fauves. Il s'approcha. Au chevet étaient une table et une chaise. L'abbé heurta la table, et quelques pièces d'or et d'argent roulèrent par terre; il crut reconnaître plutôt le bruit de l'or. Enfin il mit la main sur le dossier de la chaise, qui était boiteuse. La malade le pria de s'asseoir le plus près qu'il pourrait et de se pencher vers elle. Longtemps elle lui parla à voix basse. L'abbé ne l'interrompit pas une fois; il s'estimait heureux de cette obscurité qui cachait sa rougeur; il pensait qu'il avait eu bien raison de redouter la confession de la vieille Jacqueline... Il se leva et la bénit.

Jamais il ne s'était trouvé dans une perplexité si cruelle. D'ordinaire, la confession finie, il n'était rien moins qu'empressé de quitter la maison frappée par la main de Dieu. Il se tenait là jusqu'à la fin, mêlé aux parens, exhortant ceux qui allaient demeurer dans la vie aussi bien que celui qui allait en sortir. A combien de mourans n'avait-il pas lui-même fermé les yeux! Mais après ce qu'il venait d'entendre, son cœur était stérile et muet. La vieille pécheresse venait d'ouvrir devant lui des chemins de fange et de flammes, tout un monde d'orages inconnus, un nouvel enfer qu'il ignorait; ses yeux en étaient troublés, son âme frémissante. Que lui restait-il à faire, les devoirs de son ministère accomplis, auprès de cette terrible moribonde? Il voulait sortir : il se disait pourtant qu'il devait demeurer.

Jacqueline coupa court à ses hésitations en le rappelant auprès d'elle. Sa voix avait repris quelque force; elle pria M. le curé de

vouloir bien allumer les restes d'une torche de résine suspendue dans la cheminée : alors une lumière fumeuse se répandit dans la chambre. Le premier objet qu'elle fit voir à l'abbé fut une pièce d'or qui avait roulé jusqu'à ses pieds; il la ramassa et la tint un instant dans sa main; la mourante comprit sa pensée, et quelque chose qui ressemblait à un sourire glissa sur ses lèvres; elle assura M. le curé qu'il apprendrait bientôt d'où lui venait cet or. — Mais auparavant, lui dit-elle, je veux vous montrer mon testament.

A ce mot de testament, l'abbé fit un geste de surprise. Jacqueline avait réussi à s'asseoir sur son lit, et le même ricanement sauvage qui avait une fois épouvanté Hyacinthe au bord du ruisseau retentit dans la masure. Elle montrait du doigt au curé un vieux meuble placé au coin de la cheminée; elle lui dit d'en compter les tiroirs; au cinquième, elle l'arrêta d'un signe. Il l'ouvrit et y trouva un papier plié. — Lisez, dit-elle. — Il s'avança près de la torche et lut.

« Que me voulez-vous enfin? Pourquoi vous obstiner à me poursuivre? Je vous trouve partout sur mes pas et jusque dans cette maison où la charité m'a conduite. Vous me dites que vous avez bien la liberté d'y venir comme moi pour faire le bien. Vraiment! vous avez donné un peu d'or à la vieille Jacqueline. Voilà le seul pain de vie que vous sachiez distribuer à ceux qui souffrent, vous autres philosophes. Je vous le dis, si vous voulez que je vous permette seulement de songer à moi, il faut que vous changiez d'esprit et de cœur. Quand je pense à ce que je vous ai presque promis dans ma lettre d'hier! Mais au moment où je vous l'écrivais, j'étais donc folle? Quoi! pour vous faire plaisir, je renoncerais à retourner au couvent! Ma mère m'a suppliée de lui faire le sacrifice de l'année que je dois y passer encore, je n'ai pu y consentir. Et ce sacrifice, c'est à vous maintenant que je le ferais! Quel est donc celui que vous m'offrez en retour? Vous ne voulez seulement pas quitter le ton de l'esprit fort dans vos lettres. Ce n'est pas tout. Vous m'écrivez que vous m'aimez. Je vous réponds que vous vous trompez, que ce n'est pas moi, que c'est ma sœur que vous aimez, et que c'est elle qui vous convient, parce que vous lui ferez penser et croire tout ce que vous voudrez; elle n'est pas pieuse... Vous me jurez que non; mettons que vous soyez sincère. Ce n'est donc plus ma sœur que vous aimez à présent, vous l'avez aimée assez longtemps, et vous savez bien qu'elle vous aime toujours; mais vous ne faites rien pour l'en dissuader et pour lui prouver que toutes les rêveries dont vous êtes l'objet ne peuvent lui servir. Vous n'êtes bon qu'à protester et à faire des sermens. Moi, je ne crois pas aux paroles. Agissez, et nous verrons. »

L'abbé s'élança vers la malade, ce billet révélateur à la main. Sa première pensée fut que Jacqueline l'avait soustrait ou trouvé : sans

doute elle marchait dans la campagne derrière Philippe ou Colombe quand l'un ou l'autre l'avait laissé tomber sur le chemin; mais il se souvint que Jacqueline était clouée dans son lit depuis une semaine, et d'ailleurs le billet portait la date de ce jour. Jacqueline lui dit qu'il avait été mis dans ce meuble le matin même par celle qui l'avait écrit, et que celui à qui il était destiné ne l'avait pas encore lu... O nuit! ô douleur! ô honte! comme elles s'expliquaient maintenant, ces promenades de Colombe qui faisaient triompher M. Fleuriel devant sa femme au Prieuré! Et quelle lumière jetait cet or répandu sur la terre humide! Ce sont les dons de Philippe! Ce billet et cette intrigue, c'est la bonne œuvre de Colombe! Est-ce de lui, est-ce d'elle qu'est venue cette invention diabolique de correspondre et de parler d'amour auprès du grabat de la vieille Jacqueline? O Philippe! ô Colombe! enfans ingrats et pervers! couvrir les desseins de la trahison du masque de la charité! Avoir choisi cette maison de la mort pour en faire la maison des rendez-vous!

Il revint près du lit, s'assit sur la chaise boiteuse et demeura les yeux perdus dans le vague et noyés de larmes. Jacqueline le considérait avec une effroyable expression de stupeur, de doute, de colère impuissante; elle ne comprenait pas ce qu'il venait de faire, elle ne pouvait concevoir que son dessein fût vraiment de laisser là ce billet, de permettre de le trouver à celui qui allait venir le prendre. Est-ce que la lecture de ce qu'elle nommait son testament n'avait pas suffisamment éclairé l'abbé? Est-ce qu'il voulait douter encore? Il aurait dû l'interroger, il aurait dû la presser de compléter par un long récit cette révélation étrange; il ne l'interrogeait pas... La vieille pécheresse se mit à s'agiter dans son lit avec des gestes égarés; elle prononçait des mots d'abord sans suite, comme si elle avait été subitement ressaisie par la fièvre et par le délire.— La mort,... disait-elle; ils rient de la mort!... Ils me croyaient sourde, aveugle... Philippe!... Colombe!... — L'abbé tressaillit. Ces noms jadis tant aimés, il ne voulait pas les entendre! Il étendit la main pour chasser loin de la moribonde ces visions amères... — Hyacinthe! dit Jacqueline. —Au nom d'Hyacinthe, l'âme entière de l'abbé se trouva sur ses lèvres.

— Pauvre Hyacinthe! murmura-t-il. — C'était la première fois que, dans sa désolation et son épouvante, il songeait à la victime. Il n'avait encore songé qu'aux coupables! Et il s'abîma de nouveau dans une méditation navrante, se couvrant le visage de ses mains.

Mais ce qu'il vit en relevant les yeux lui parut aussi trop cruel : Jacqueline essayait de se soulever en rampant sur son oreiller; elle s'accrochait de toute sa force au dos du lit, écartant doucement, sans bruit, le rideau de serge; elle lui faisait voir comment elle

avait pu découvrir ce qui se passait au fond de sa chambre, quand on la croyait endormie. — Le billet,... disait-elle; trois fois... — Ce billet était le troisième. Elle connaissait le bruit du tiroir et l'avait entendu trois fois s'ouvrir et se fermer.

Ces derniers mots, elle les avait dits d'une voix claire et distincte. Son délire était donc passé. Une autre idée venait de la frapper tout à coup : c'est que l'abbé avait des scrupules, et en était lié; c'est que le secret qu'elle lui livrait, il croyait l'avoir reçu en confession comme tout le reste... L'abbé justement se parlait à lui-même et semblait se livrer intérieurement un grand combat. — Non, murmurait-il, non, je ne le puis...

— Monsieur le curé, lui dit Jacqueline, je voudrais voir Mlle Hyacinthe Fleuriel.

Hyacinthe! elle voulait voir Hyacinthe! Et pourquoi? Quel était donc son projet? Il saisit la main de la vieille femme, et, les yeux fixés sur ses yeux sinistres : — Pourquoi? pourquoi? répétait-il. Je vous dis, moi, que vous ne la verrez point!

XVI.

Il savait tout. Le nom d'Hyacinthe avait vaincu ses répugnances, et, pour l'amour d'elle, il avait consenti à tout entendre. Il n'ignorait plus comment Jacqueline avait pénétré le sens de cette méchante intrigue. C'est que Jacqueline la maudite ne pensait point que la charité toute seule pût amener la jeunesse opulente au chevet des vieux pauvres. Lorsque Mlle Colombe, après l'avoir fait transporter dans sa cabane, y était entrée le même jour, elle avait accueilli ses premiers soins avec son farouche silence. Philippe s'était présenté le lendemain à son tour, apportant de l'or et de belles paroles. Ils feignaient tous les deux de ne point se connaître; mais, si Jacqueline avait perdu l'usage de la parole, elle gardait l'ouïe et la vue. Cependant ils la voyaient toujours les yeux fermés.

Alors ils s'étaient rapprochés. Ils se querellaient. Jacqueline avait entendu Colombe qui parlait de sa sœur... Jusque-là elle n'avait connu qu'une demoiselle au Prieuré; elle apprit ainsi qu'il y en avait deux, et que l'autre se nommait Hyacinthe. Hyacinthe était donc celle qui avait essayé, six mois auparavant, un matin, de l'aborder dans la traverse, auprès du pont, — la seule personne au monde à qui depuis cinquante ans elle eût inspiré de la pitié. La pécheresse comprit aisément qu'Hyacinthe aimait ce jeune homme, et que Colombe l'excitait à trahir sa sœur et se faisait aimer au lieu d'elle; elle s'était juré que cela ne serait point.

— O Hyacinthe! se dit l'abbé, vous avez donc ce qui me manque

à moi qui suis prêtre... Il admirait qu'elle possédât à la fois la douceur et la force comme les anges. Il pensait à sa propre insensibilité ou à sa faiblesse vis-à-vis de Jacqueline; mais aussi le courage d'Hyacinthe recevait sa récompense, puisqu'elle avait éveillé et touché ce cœur de louve.

Après avoir quitté Jacqueline, l'abbé s'en alla d'un pas pesant et la tête courbée. Il lui semblait que le monde s'endurcissait étrangement et qu'il n'y avait plus de jeunesse, puisqu'il n'y avait plus d'innocence. Au bout du chemin, près du bouquet d'arbres, il se retourna. La ruine habitée par Jacqueline Levrault lui apparut, entre les grands genêts et les cépées de jeunes chênes, dans son isolement sauvage. Ah! le lieu avait été bien choisi par Colombe et par Philippe. Encore poussaient-ils la prudence jusqu'à n'y plus venir ensemble. Jamais l'abbé n'avait vu qu'à cet âge on fût prudent quand on s'aimait! Ils s'y rendaient l'un après l'autre. — Oh! le beau plan froidement conçu que la trahison! Ils s'asseyaient auprès du lit de la moribonde. Philippe lui parlait de son Dieu nouveau et Colombe du Dieu vivant dont ils se jouaient tous les deux; puis ils se glissaient derrière ces rideaux sombres, et le tiroir maudit recevait ces billets...

Non, Hyacinthe ne devait point les connaître, ces billets perfides. Plût au ciel qu'elle ne sût jamais qu'ils avaient été écrits! Non, elle ne devait rien apprendre de ce qui se passait chez Jacqueline Levrault. Elle était calme depuis quelques jours et se disait forte. Ah! ne risquez point de raviver même pour la fermer une blessure qui dort. L'abbé avait sévèrement défendu à Jacqueline de parler. Ce n'était point la grâce, c'était la crainte de la justice de Dieu, la peur de l'enfer qui lui avait amené sa terrible pénitente : il le savait bien. Et lui, l'abbé, le doux abbé qui n'aimait à parler que du ciel, avait bien osé montrer à la moribonde l'enfer s'ouvrant à elle, si elle ne lui obéissait et ne se taisait. Il se croyait sûr à présent qu'elle n'avait plus envie de voir Mlle Hyacinthe Fleuriel.

Mais il voulait la voir, lui; il avait besoin de s'assurer que rien encore n'était arrivé jusqu'à elle, qu'aucune indiscrétion, aucun propos ne l'avaient effleurée, que le soupçon comme un trait subtil n'avait point percé l'air qui l'environnait, qu'elle n'avait rien lu sur le front de Colombe, rien sur le visage de Philippe, — si toutefois il osait lui montrer son visage. C'est pourquoi, au lieu de continuer sa route vers le petit presbytère, où il avait résolu de rentrer, il retourna sur ses pas et remonta vers le Prieuré. Que de fois, depuis quelque temps, les dispositions de son âme avaient-elles ainsi changé tout à coup comme un vent d'orage! Il n'avait plus de règle, il avait perdu la stabilité du cœur et de la raison, il res-

sentait les douleurs des autres, il en était ému, ébranlé comme eux, et lui à qui l'amour était étranger, il prenait sa part des joies, des espérances, des abattemens, des trahisons de l'amour!

O surprise! il trouva Hyacinthe assise et brodant à l'endroit où elle s'asseyait jadis, durant les après-midi d'été, quand elle ne craignait point d'être vue, avant qu'elle n'eût livré sa jeunesse en proie aux désirs et aux rêves, en ces temps heureux dont elle ne parlait à elle-même qu'avec un sourire et en disant : Lorsque j'étais un enfant. Une tranquillité si profonde régnait sur ses traits que la paix en rentra du même coup dans le cœur de l'abbé : si elle lui eût apparu avec le visage des jours passés, il n'eût peut-être pas été le maître de son secret.

— Bonjour, ma fille, lui dit-il en tremblant.

— Bonjour, monsieur le curé, répondit-elle; puis elle resta les yeux fixés sur son ouvrage, sans ajouter un mot à ce salut banal. L'abbé ne savait que penser de cet accueil qui n'était point froid, mais qui n'était pas non plus très empressé. Hyacinthe ne paraissait nullement disposée à lier un entretien; il n'avait que trop de raisons en ce moment pour n'en être pas fâché, et il l'était cependant.

— Monsieur le curé, lui dit-elle, ne comptez-vous pas entrer dans la maison?

— Non, dit l'abbé; je n'en ai pas le loisir. Je passais dans le hameau et ne voulais voir que vous en passant.

Elle sembla réfléchir un instant. — Comme il vous plaira, répondit-elle. Puis, comme elle occupait deux chaises, étant assise sur l'une et faisant reposer ses pieds sur l'autre, elle poussa doucement la seconde vers lui; mais l'abbé dit qu'il ne s'assiérait pas.

— Savez-vous à quoi vous me faites penser? reprit-il... C'est... Dieu me pardonne de vous dire cela;... mais, en vous voyant aujourd'hui si sage, je pensais à l'inutilité des sermens et...

— Je vous entends, interrompit Hyacinthe. Vous voulez me faire sentir que si j'avais juré entre vos mains, ainsi que j'en avais le projet, de n'aimer plus que mon père...

— Votre père seulement? fit-il d'un ton de reproche.

— Et vous,... continua-t-elle, je ne serais pas plus sage qu'aujourd'hui.

— C'est vrai, dit-il.

Hyacinthe souriait.

— Vous êtes sans doute venue broder ici, reprit l'abbé...

— Pour y prendre le frais, repartit gaiement Hyacinthe. Ne sentez-vous pas, monsieur le curé, qu'il fait très chaud?

— Et moi, dit-il, je sais bien que vous y êtes surtout venue pour

chercher les souvenirs qui reposent et les pensées d'autrefois que vous aviez perdues.

— Oh! s'écria-t-elle, je vous entends encore; mais ce que vous appelez mes pensées d'autrefois, ce n'étaient pas des pensées... Et puis, s'il faut vous le dire, monsieur le curé, je ne suis ici que parce que l'on m'a chassée de la maison.

— Chassée!

— Le mot, dit-elle, n'est peut-être pas très juste; du moins on m'a fait comprendre que ma présence était importune...

— Qui vous a fait comprendre cela? demanda l'abbé. Votre mère, votre sœur peut-être, qui voulaient rester toutes deux seules au parloir?

Hyacinthe laissa tomber sa broderie. — Elles ne sont point seules, dit-elle en regardant l'abbé. M. Montgivrault est avec elles. Il était déjà venu hier au Prieuré, il y reviendra demain. Ma mère commence à s'accoutumer à ses façons renouvelées de M. le doyen, qu'elle détestait si fort! Ma sœur se fait aussi sans doute à son irréligion.

— Et moi, s'écria l'abbé, je n'aurais qu'à paraître et à leur jeter un mot pour les confondre...

Et il s'arrêta.

— Monsieur le curé, dit Hyacinthe, quel est ce mot? Que pourriez-vous donc leur dire?

— Ma fille, balbutia l'abbé, l'amitié que je vous porte me fait perdre la raison; mais il vous est trop aisé de me la rendre. Hélas! il est bien vrai que je ne peux rien pour vous servir...

— Vous auriez pu, dit Hyacinthe, entrer dans la maison tout à l'heure. Si ma présence incommode ma sœur et M. Montgivrault, j'ai lieu de croire que la vôtre ne les aurait point charmés davantage. J'espérais que vous alliez vous rendre au parloir.

— Eh bien! dit l'abbé, j'y vais, si vous croyez que cela soit bon.

— Non, fit-elle; mon père y est. Il veille.

— A demain donc, ma fille, dit l'abbé en soupirant, puisqu'aujourd'hui je vous suis inutile.

Hyacinthe se leva, le voyant prêt à la quitter. — Ah! s'écria-t-elle, vous trouvez tout cela bien puéril, n'est-il pas vrai? Je m'amuse à des enfantillages. A quoi bon faire veiller mon père? Que nous sert de traverser ces beaux entretiens? Laissons Colombe et Philippe en paix. Nous aurons beau les troubler dans leurs projets, ils se joueront de nous et ils arriveront bien à s'entendre. Je suis sûre maintenant qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Allez! je ne prétends pas les empêcher de s'aimer.

— Ils se joueront de nous! répéta l'abbé, qui ne savait plus ce qu'il disait. Ils arriveront bien à s'entendre!... N'importe, je reviendrai demain. Adieu, ma fille.

Quelle nuit l'attendait après cette journée! L'ombre tombait quand il rentra au petit presbytère, et longtemps il s'oublia dans les ténèbres. Lorsqu'il songea enfin à allumer sa lampe, il fut forcé de s'y employer lui-même, car sa servante était endormie. Tout dormait à cette heure dans le village; le règne des mauvaises pensées avait fait place à celui des méchans rêves. Sur sa table, l'abbé rencontra un livre, et machinalement il l'ouvrit. C'était une composition profane. Cet ouvrage, qu'il avait acheté naguère, fasciné par son titre étrange et redoutable, lui paraissait l'évangile du mensonge, car il enseignait le dégoût des hommes.

On voyait écrits sur la première page ces mots, qui servaient d'exergue : « Si tu ne veux point être forcé de haïr tes semblables, garde-toi bien de les connaître. » Jamais l'abbé Joye n'avait retourné cette page, jamais il n'avait osé dépasser ce sombre vestibule et entrer dans cette maison du désenchantement, de la colère et de l'orgueil, et pour la première fois depuis dix ans il fut tenté d'aller plus loin. Cependant il vainquit la tentation, et cette fois encore il ferma le livre. L'eût-il voulu même, il n'aurait pu haïr les hommes. Il ne dépendait pas de lui de ne point les connaître, puisque sa mission ici-bas était de parler aux âmes qui se livraient toutes nues devant lui; mais du moins éloignez, ô Dieu! de ce prêtre simple et pur la coupe amère des révélations semblables à celles du matin, épargnez-lui les expériences et les déchiremens de ces terribles surprises. O Dieu! n'était-ce pas assez en ce jour de la confession de Jacqueline Levrault la païenne? Était-il besoin d'y ajouter une autre épreuve?

Quand l'abbé sortit le lendemain, dès l'aube, avant sa messe, pour se rendre chez Jacqueline Levrault, la terre brûlait, le ciel était de plomb. Le sourd orage répandu dans l'air faisait naître dans son esprit des rapprochemens importuns. C'était par une matinée pareille que, vingt-deux ans auparavant, Philippe et Hyacinthe étaient venus au monde. Le temps, aussitôt après, était redevenu doux et clair; tout souriait à ces deux nouveaù-nés tandis qu'on en faisait deux chrétiens par le baptême, et l'abbé s'était écrié, en pleurant de joie, qu'ils avaient été créés l'un pour l'autre. Voilà comme tournent pourtant les conjectures et les rêves. L'abbé longeait en ce moment le mur du grand presbytère; il eut une autre vision : ce n'était plus le passé rouvrant sous ses yeux la tombe désormais si bien scellée des heureux jours, ce fut l'avenir soulevant son voile. Là, sur cette terrasse, il voyait Colombe, Colombe reine au grand presbytère par la grâce de l'hypocrisie, maîtresse du logis par le succès de sa trahison. Il voyait Philippe auprès d'elle, et il passa la main sur son front, car il voyait aussi au Prieuré Hyacinthe seule, Hyacinthe pâlie, vieillie avant l'âge, frappée sans re-

tour... Et ce coup funeste qu'elle allait recevoir, il lui était défendu à lui de le détourner!

Jacqueline, lorsqu'il entra, ne lui parla point; elle se contenta de lui indiquer le fond de la chambre et le bahut. Un nouveau billet était là, sans doute la réponse de Philippe à Colombe. L'abbé tressaillit, il rougit et s'arrêta. Le jour pénétrait dans la chambre par la porte ouverte. Le sourire fauve de la malade lui disait trop clairement qu'elle savait pourquoi il venait à cette heure; elle devinait bien que ce n'était pas seulement pour la fortifier et la secourir. Un instant il se demanda si la curiosité cruelle que lui inspirait toute cette détestable intrigue ne le menait pas trop loin, et si, en lisant sous les yeux de cette repentie de la veille une correspondance d'amour, il faisait une œuvre de prêtre. Il vint au bord du lit de Jacqueline, il voulut encore s'y asseoir; mais elle répéta le même geste, lui montrant toujours le funeste bahut. Il y courut enfin, n'y pouvant plus tenir. Jacqueline remplit toute la maison de son rire sauvage, quand elle l'entendit ouvrir le tiroir.

Il avait touché juste. Philippe était venu; c'était sa réponse.

« Qui ne sait, écrivait-il, que votre religion excelle à nourrir les pauvres et les malades de l'espérance d'une autre vie? Notre crime à nous, qui ne la leur ôtons point, cette espérance, c'est de les exhorter à songer aussi à la vie présente et de nous efforcer de la leur rendre meilleure. Vous vous abaissez jusqu'à eux quand vous leur dites : Vous êtes nos frères. Nous autres, quand nous leur disons cela, nous les élevons jusqu'à nous... »

— Hélas! murmura l'abbé, interrompant un moment sa lecture, de l'une ou de l'autre façon c'est toujours le même orgueil.

« La charité, continuait Philippe, a bien ses mérites, mais elle a aussi ses périls; il est une vertu supérieure que nous pratiquons, c'est l'humanité. Ce grand mot exigerait une définition que vous ne voudriez pas entendre. Je me tais, parce que je n'ai point d'autre but que de vous expliquer ma conduite, de vous prouver que je n'ai pas moins de droit que vous à secourir cette vieille Jacqueline, et que je n'ai rien fait de contraire à votre morale idéale, même en lui donnant un peu d'argent. N'espérez point détruire jamais les fermes convictions qui m'animent. Jamais vous ne changerez mon esprit... Mais, je vous en supplie, ne vous faites pas un jouet de moi en disant que je n'ai pas changé de cœur. »

La première idée qui vint à l'abbé, quand il eut achevé, fut que Philippe n'avait pas voulu, dans ce billet, prononcer une fois le nom d'Hyacinthe. Il l'eût béni pour cette réserve, qui était presque de la pudeur. Ce n'est jamais impunément qu'on a été élevé par deux prêtres; il reste toujours quelque trace d'un tel enseignement au fond du cœur : voilà ce que pensait l'abbé. Il pensait encore bien

d'autres choses. L'étrange lettre d'amour que celle qu'il avait entre les mains! N'eût été le mot qui la terminait, elle aurait pu passer plutôt pour un morceau de controverse. Quels étaient donc les desseins de Colombe sur ce jeune pédant, qui s'apercevait bien d'ailleurs qu'elle se jouait de lui, et qui le disait? Si l'on eût surpris ces billets et si l'on eût posé cette question à Mlle Colombe, elle aurait bien pu répondre sans être taxée de mensonge qu'elle ne voulait que faire triompher la vérité et les bons principes, ramener dans le giron de l'église une âme égarée. Et l'abbé ne pouvait s'empêcher de se dire que les choses n'étaient pas allées si loin entre les deux coupables, que le mal n'était pas si grand, qu'il s'en fallait bien que la trahison fût consommée, qu'elle ne le serait jamais peut-être, et que Hyacinthe ne verrait point... L'abbé à ce moment s'entendit appeler par Jacqueline.

Il alla vers elle sans méfiance, et elle le laissa s'approcher. Il tenait toujours le billet. Tout à coup Jacqueline étendit la main : ce fut un geste si brusque qu'il eut à peine le temps de reculer pour l'empêcher de le saisir. La vieille pécheresse avait vécu dans les villes, elle savait lire, et il s'en souvint. Quand elle vit lui échapper sans retour la proie qu'elle convoitait, Jacqueline retomba sur son oreiller en se tordant les bras dans un furieux accès de colère, elle étouffait ses malédictions en mordant la toile grossière de ses draps; puis, comme le curé s'approchait de nouveau, elle parut se calmer subitement. De la voix la plus humble, elle lui renouvela sa terrible prière de la veille; la peur de l'enfer même n'avait donc pu la faire renoncer que pour un instant à son désir opiniâtre : elle voulait voir Hyacinthe...

XVII.

« Pardonnez-moi, je ne connaissais pas la philosophie et je la croyais inutile. Elle ne l'est point, il s'en faut bien. Je vois qu'elle sert également à enseigner l'art de bien parler et celui de se taire. Jamais, jamais M. Montgivrault n'abandonnera ses fermes convictions! » A la bonne heure! voilà mes incertitudes fixées sur un point; mais il en est un autre sur lequel vous êtes bien moins clair et bien moins net. Pourquoi ne voulez-vous pas me confesser, je vous prie, que vous avez aimé ma sœur, car je suis bien sûre que vous ne l'aimez plus? Auriez-vous peur qu'un tel aveu ne lui revînt aux oreilles? Je fais mon compliment à votre humanité, monsieur Philippe. Ma charité n'agirait pas différemment si j'étais un homme. Ce qui me plaît le plus dans votre billet, c'est d'y voir que vous êtes content de vous-même. Allez, puisqu'il en est ainsi, ne vous mettez

donc pas en peine d'être à mon gré. Au surplus, je ne conçois guère pourquoi nous continuerions une correspondance qui nous offre si peu d'agrémens, à vous et à moi. Vous venez maintenant tous les jours chez nous, et vous n'avez rien à me dire en secret de si flatteur. Et puis vous n'imaginez pas sans doute que je vous écrirai du couvent quand j'y serai rentrée. Or j'ai obtenu de ma mère la permission d'y retourner sous huit jours. On renouvelle mon trousseau. C'est irrévocable.

« Votre servante, qui vous prie de vous tenir pour averti... »

« Retournez donc au couvent, mademoiselle! parez-vous de nouveau du beau ruban bleu qui dit que vous étiez la plus pieuse et la plus sage!... Eh quoi! vous allez partir! que vous ai-je fait, je vous le demande, que de défendre contre vous les droits de ma raison? C'est elle qui m'a élevé par degrés à une foi qui n'est point la vôtre, et vous ne craignez pas d'exiger que je vous la sacrifie! Je savais qu'on vous avait enseigné à préférer ceux qui ne croient point et qui sont aveugles à ceux qui ont ouvert leurs cœurs à une autre croyance et leurs yeux à une autre lumière que la croyance et la lumière qui vous guident. Je savais cela, et je n'ai point pris garde aux mouvemens de mon cœur quand je vous ai vue. C'est que je croyais l'avoir mis pour jamais à l'abri de toute atteinte, ayant voué ma vie entière au culte de l'idée qui ne veut point de partage; mais ce qui m'est arrivé est juste, car j'ai commis la ridicule faiblesse d'aimer, et d'aimer mon ennemie. Retournez au couvent sous huit jours. Je vous obéirai en cessant de vous écrire. Que ne m'ordonnez-vous aussi de ne plus me présenter au Prieuré et de ne plus chercher à vous voir? Je voudrais que ces huit jours fussent passés; mais il se peut bien que je vous devance et que je parte le premier..... »

L'abbé tenait donc encore un billet de Colombe et un autre de Philippe. Non, jamais il n'aurait cru que cette méchante correspondance pût un jour lui prêter à rire. Et cependant, en lisant la nouvelle lettre de Colombe, il n'y tint point. Il se reprocha durement cette malséante gaîté. Toutefois il se disait, en regagnant le petit presbytère, que Colombe osait trop, qu'elle ne savait point à quel orgueil elle avait affaire, qu'elle dépassait le but et qu'elle ferait tout manquer. Rempli de cette espérance, il revint dès l'aurore le lendemain chez Jacqueline, presque dispos et rasséréné; il ne se contraignait plus devant la malade, il alla tout droit au tiroir. La réponse de Philippe était bien telle qu'il l'attendait; il en pesa tous les mots; il ne fit point difficulté de croire que le jeune homme était blessé dans le fond du cœur. — Il est bien capable de partir

comme il le dit, pensait-il; oh! je le connais. — Et il se frottait les mains. Il remarquait encore que Philippe n'était pas absolument dompté, puisque, malgré toutes les provocations de Colombe, il se tenait ferme dans ses lettres à ne vouloir point parler d'Hyacinthe. Dans son contentement si nouveau, l'abbé se sentait l'esprit beaucoup plus libre, et il ne craignit point d'interroger doucement Jacqueline, bien qu'il se fût imposé la loi de ne jamais lui adresser de questions. Il sut ainsi à quelle heure Colombe venait à la maison du coteau; c'était vers la fin de l'après-dînée : elle apportait des remèdes à la moribonde; elle allait et venait un instant dans la masure et déposait son billet. Philippe ne venait que le soir : il tenait donc presque toute fraîche la lettre de la jeune fille; la sienne au contraire dormait dans le tiroir jusqu'au lendemain.

L'abbé écouta fort attentivement tous ces menus détails, pensant qu'il avait eu grand tort de ne s'en pas faire informer plus tôt. Il sentait bien que cette aventure ne pouvait se prolonger sans incidens ni surprises; la crise approchait sans doute. On allait connaître au Prieuré les visites de Colombe et de Philippe à la vieille fée, Hyacinthe ne pouvait tarder à tout apprendre. Malgré le soin que l'abbé mettait lui-même à ne se rendre chez la solitaire qu'à la nuit ou aux premières heures de la matinée, il ne se pouvait qu'il y vînt bien longtemps sans que la grande nouvelle de la conversion de Jacqueline ne transpirât dans le hameau; l'abbé d'ailleurs ne se dissimulait point que cette nouvelle serait édifiante, et qu'il eût dû la répandre tout le premier. Il la cachait au contraire; sa curiosité et la préoccupation d'épargner à Hyacinthe une nouvelle douleur lui faisaient oublier ses devoirs; ses scrupules à ce sujet ne laissaient point que de le tourmenter fort depuis deux jours, et son embarras grandissait.

Pourtant il lui semblait ce matin-là que les choses prenaient d'elles-mêmes une meilleure allure et que tout s'arrangeait. Si Colombe se mettait vraiment en tête de retourner au couvent (mais à ceci il ne pouvait croire), si Philippe, grièvement offensé, se déterminait à partir, tout était dit; la faute de ces deux méchans enfans s'ensevelissait pour jamais dans l'ombre de cette misérable maison qui lui avait servi de théâtre, et dans le silence de Jacqueline, sur lequel il croyait toujours devoir compter. Pour comble, Jacqueline lui apparaissait ce jour-là soumise et apaisée. Elle ne lui demandait plus à voir Hyacinthe. La crainte même qu'elle ne vînt à quitter cette vie, dont elle avait si terriblement usé, sans qu'on sût qu'il lui avait ouvert, en la bénissant, les portes de la mort, commençait à l'obséder beaucoup moins. Tout en réfléchissant, il la considérait depuis une heure. Ce vieux corps était de fer; l'âme si fraîchement purifiée avait de trop bonnes raisons pour n'en point vouloir sortir.

Ce n'était plus là une moribonde. Jacqueline s'était redressée sur son lit comme un spectre, et y demeurait assise sans effort; un souffle rauque, mais égal, sortait de sa poitrine; le feu qui brillait dans ses yeux sinistres était bien celui de la pensée redevenue maîtresse d'elle-même, et comme toujours ses regards étaient rivés au regard du curé. Ce changement le frappa. Il toucha en se levant la main de la malade.

— Ma fille, lui dit-il, ce n'est pas cette fois encore que Dieu veut vous reprendre.

— Ah! murmura Jacqueline, je ne mourrai point!...

Il ne fit pas attention à ces paroles, ni à l'air de menace dont elles étaient accompagnées. Il sortit : il avait hâte de remplir toutes les fonctions de son ministère et de se rendre libre pour courir au Prieuré. C'était encore la curiosité qui allait l'y conduire; il n'avait pas vu Colombe et Philippe ensemble depuis qu'il connaissait leur commerce secret dans la masure; il voulait juger par ses yeux de leur attitude et de l'expression de leurs visages; il brûlait surtout de savoir si le jeune homme serait fidèle au beau plan de froideur et de fierté qu'il s'était tracé, à en croire sa dernière lettre. D'ailleurs il pensait que M. Fleuriel pouvait être las de son rôle de gardien et de sentinelle; il lui paraissait juste d'aller le relever un moment et de veiller à son tour. Deux heures sonnaient quand il arriva au Prieuré. Le dîner venait de finir, la table était encore servie, mais le parloir était désert. Il s'enquit du lieu où il pourrait rencontrer les maîtres du logis. On lui répondit qu'on ignorait où était en ce moment Mlle Hyacinthe; quant à M. et Mme Fleuriel et Mlle Colombe, il devait les trouver sous le cloître, en compagnie de M. Montgivrault.

L'abbé se mit donc en devoir de traverser la cour; seulement, comme la porte gothique était ouverte, ses yeux en profitèrent pour se jeter rapidement à droite, vers le préau. Ils cherchaient Hyacinthe sous le hêtre, au bord de la fontaine, sur le chemin du bois. Ne la découvrant point de ce côté, l'abbé osa bien se retourner et sonder la profondeur du jardin et les ombrages de la prairie; ce fut sans succès. Il soupira. — Allons, se dit-il, l'oiseau s'est encore une fois lassé de son nid. — Il s'avança décidément vers le cloître : un bruit de voix le guidait. Il n'aperçut d'abord que confusément ceux qu'il cherchait, grâce à la demi-obscurité qui régnait sous ces noirs arceaux; mais bientôt il les distingua l'un après l'autre. Il s'arrêta, stupéfait de l'ordre bizarre dans lequel il les voyait marcher.

Mme Fleuriel allait en avant, et Philippe à ses côtés. Qui n'eût point vu cela n'aurait pu le croire. C'était elle qui tenait en ce moment le dé de la conversation; sa voix aigre résonnait comme un

fifre déchirant ces voûtes de pierre ; le jeune homme semblait l'écouter avec une déférence profonde, bravant le danger d'être assourdi, ce qui est bien d'un philosophe. Mlle Colombe venait ensuite ; elle avait son ruban bleu ; elle comptait les dalles pour s'égayer, et quand elle en trouvait une plus large, elle s'amusait, comme une enfant qu'elle était encore, à la franchir à cloche-pied. M. Fleuriel fermait la marche, demeurant de quelques pas en arrière. Ce fut lui naturellement que l'abbé aborda le premier. Chaque jour voyait grandir l'amitié qui unissait ces deux hommes au cœur si différent, à l'âme si inégale, depuis que ce qu'ils aimaient le mieux au monde, leur chère Hyacinthe, était en souffrance et en peine. Ils se serrèrent la main, et l'abbé demanda tout bas au maître du Prieuré comment on se portait ce jour-là. Celui-ci comprit à merveille que cet *on* ne voulait point dire, comment vous portez-vous? mais, comment se porte Hyacinthe? Il leva les épaules, puis montra du doigt à son ami Colombe, Mme Fleuriel et Philippe. Mlle Colombe, qui s'était retournée la première au bruit des pas de M. le curé, vit ce geste et se prit à rire ; mais elle fit, suivant l'usage et la bienséance, un grand salut à l'abbé Joye. Le salut de Mme Fleuriel ne le céda en rien à celui de sa fille. Philippe s'inclina en même temps, se réglant en tout sur la fille et la mère. Mlle Colombe ni lui ne rougirent. Mme Fleuriel et Philippe n'interrompirent point leur entretien.

— Je ne m'en cache point, disait Mme Fleuriel, j'aime ma maison telle qu'elle est et pour elle-même. Il n'a pas tenu à M. Fleuriel de mettre ici tout par terre.

— Entendez-vous? dit M. Fleuriel à l'abbé. On va dire tout à l'heure que j'ai voulu raser le Prieuré et semer du sel sur ses ruines.

— Il n'avait acheté le Prieuré que pour le raser, reprit Mme Fleuriel.

— Vraiment, répliqua Philippe, c'eût été grand dommage.

— Non, monsieur, dit Colombe en sautant sur un pied, vous ne pensez pas que c'eût été dommage.

— Mademoiselle...

— Vous ne dites cela que pour faire plaisir à ma mère ; vous ne le pensez pas...

— Mais, fit observer Mme Fleuriel, quand ce serait pour me faire plaisir que M. Montgivrault...

— M. Montgivrault, dit Colombe, a l'horreur des cloîtres, des chapelles et de toutes les ruines lorsqu'elles ont servi à des usages de sainteté. Comment donc, ma chère maman, voulez-vous qu'il vous approuve de n'avoir pas laissé raser le Prieuré?

— Colombe, s'écria Mme Fleuriel, vous allez trop loin!

— Toujours trop loin, murmura Philippe de façon à n'être entendu que de Colombe.

— Pour moi, continua Mme Fleuriel, je ne juge plus M. Montgivrault comme je le faisais la semaine passée. Oh! il s'en faut bien. Je ne le crois pas un si grand ennemi de la vraie religion qu'il vous plaît de le dire, et j'espère même qu'avec le temps...

— Non, madame, dit l'abbé d'une voix grave. Philippe a des convictions, il a une foi qui n'est point la nôtre, à laquelle il s'est élevé par degrés et par la seule puissance de sa raison; il ne faudrait point lui demander de la sacrifier.

Philippe ne put s'empêcher de tressaillir : il reconnaissait une phrase de son dernier billet à Colombe. Celle-ci se retourna vivement, ils se regardèrent, puis Colombe eut un imperceptible mouvement d'épaules : elle était pleinement rassurée.

— Non, monsieur, s'écria Philippe, certainement non, je n'abandonnerais ces convictions dont vous parlez pour rien au monde.

— Jamais! jamais! dit l'abbé.

Encore les termes du billet! L'étrange coïncidence! Philippe demeura court; Colombe cette fois pâlit; mais l'abbé se mit à sourire. — On m'accuse ici de prendre toujours parti pour M. Fleuriel, dit-il. Eh bien! je l'aurais blâmé pourtant, s'il avait reconstruit le Prieuré.

— Monsieur le curé, dit M. Fleuriel, on est toujours de son état. Vous aimez le souvenir des prieurs.

— Écoutez-le, dit Mme Fleuriel, c'est bien plutôt lui qui déteste les lieux saints. Ah! monsieur Fleuriel, vous êtes ingrat envers ces vieilles voûtes. Il y a vingt-cinq ans qu'elles vous abritent contre le mauvais temps. Elles vous servent donc à quelque chose... Chacun sait que, lorsqu'il pleut, c'est ici votre *promenoir*.

— L'endroit est bon pour rêver, dit Colombe; il n'y a point que mon père qui sache cela...

— Votre père, s'écria M. Fleuriel, mis hors de lui par cette allusion à Hyacinthe, votre père vous prie de ne vous point mêler de ce qui le touche. Je pourrais aussi vous faire bien d'autres prières, mais j'aime mieux profiter de cette occasion pour vous avertir que j'ai écrit à votre couvent de M... La réponse de la supérieure m'est arrivée ce matin. La petite-vérole est passée.

— Monsieur, dit Philippe, dont l'émotion était visible, prenez garde, c'est un mal subtil et perfide. Il ne quitte pas aisément les lieux qu'il a choisis...

— Ce n'est pas la peine de nous faire ressouvenir que vous êtes avocat, monsieur Montgivrault, s'écria Colombe. Je vous dispense de plaider ma cause. La bonté de mon père me rend trop heureuse. Enfin je vais donc te revoir, mon cher couvent!

En disant cela, elle joignait les mains.

— Vous ne le reverrez point! s'écria Mme Fleuriel. Je crois bien que votre père ne sait pas ce qu'il dit. Ah! vous avez écrit à Mme la supérieure, monsieur Fleuriel?

— Et de la bonne façon, dit-il avec un grand air de menace.

— Monsieur Fleuriel, je voudrais seulement savoir si vous auriez le courage de faire aussi bien rentrer votre fille Hyacinthe dans une maison où la petite-vérole...

— Calmez-vous, maman, dit Colombe. Le pis qui pourrait m'arriver, c'est d'être défigurée.

— Défigurée! s'écria Mme Fleuriel.

— Défigurée! reprit Philippe.

— Une bonne chrétienne ne doit point craindre ces choses-là, dit M. Fleuriel; n'est-il pas vrai, monsieur le curé?

— Monsieur, fit l'abbé, une bonne chrétienne ne doit rien craindre.

Personne ne répliqua. L'on revint lentement sous les arceaux. Le silence eût été complet, si Mme Fleuriel ne l'eût interrompu de temps en temps par de sourdes exclamations qui témoignaient de la persistance de sa colère. Elle songeait à la hardiesse de M. Fleuriel, qui avait osé écrire à la supérieure du couvent de M... Elle se jurait tout bas qu'on ne lui ravirait point sa fille Colombe. Mlle Colombe, qui savait bien à quoi sa mère pensait, se mit à fredonner une ronde de pensionnaire; elle s'imaginait sans doute avoir déjà retrouvé ses jeunes compagnes. Philippe doucement se rapprocha d'elle. — Quel bonheur! lui dit-elle en riant, je ne quitterai donc plus mon ruban bleu!

M. Fleuriel et l'abbé marchaient enveloppés dans leurs pensées. Le père n'était que tristesse, le prêtre n'était qu'amertume. Comme on sortait du cloître, l'abbé toucha le bras de son ami. — Vraiment, lui dit-il tout bas, avez-vous écrit à Mme la supérieure de M...?

— Eh! non, répliqua M. Fleuriel.

Ce fut à cet instant que le ressentiment de Mme Fleuriel éclata On entendit partir la foudre avant d'avoir vu briller l'éclair. Comme on passait devant la porte gothique ornée des deux fameuses figures du damné et de l'élu, l'une qui voulait grimacer, l'autre qui voulait sourire, l'aimable femme étendit un doigt vers la première, sur laquelle, depuis vingt-cinq ans, elle invitait son mari à méditer tous les jours, et, se retournant vers Philippe : — Monsieur Montgivrault, lui cria-t-elle, à qui trouvez-vous que cette figure-là ressemble?

— Madame!... répliqua le jeune homme. — Il ne comprenait point, il balbutia. Colombe riait aux larmes. Elle prit sa mère par la main et l'entraîna vers le jardin; d'un signe elle invita Phi-

lippe à les accompagner toutes deux. M. Fleuriel et l'abbé demeurèrent là, justement devant la figure du damné. M. Fleuriel ne se possédait plus.

— Monsieur le curé, dit-il, si je chassais ce petit homme?

— Vous n'en êtes point le maître, répliqua l'abbé.

— Et qui donc l'est ici, je vous prie?...

— Votre fille Colombe ou le démon, reprit doucement l'abbé. Écoutez-moi, monsieur Fleuriel; vous n'aurez jamais de fermeté qu'en rêve. Votre colère est hors de saison...

— Quoi! s'écria M. Fleuriel, quand c'est chez moi qu'on m'offense, quand ma propre fille me brave...

— Il s'agit bien de vous! dit l'abbé; pensez plutôt à Hyacinthe, et ne pensez qu'à elle. Souvenez-vous qu'elle vous a prié de veiller en son absence. Quand un intérêt si cher nous appelle, que faisons-nous donc ici? Venez...

— Allons, dit M. Fleuriel; mais sachez qu'il n'est pas un moment de ma vie où je cesse de penser à ma pauvre Hyacinthe.

— Je le sais, fit l'abbé. Je voulais seulement...

— Me piquer au jeu! s'écria M. Fleuriel. Ah! vous y avez réussi. Voyez-vous Mme Fleuriel là-bas entre sa fille et le nouvel ami de la maison!...

— Je la vois.

— Que se disent-ils donc?

Et, comme ils recommençaient à marcher sur le sable de l'allée, Mme Fleuriel, Colombe et Philippe se retournèrent tous les trois. Ils ne s'attendaient point à être suivis. Mme Fleuriel eut un geste terrible d'étonnement et de mépris.

— L'abbé, dit M. Fleuriel, êtes-vous bien sûr qu'on ne va point me mettre hors de mon jardin?

— Monsieur Montgivrault, disait Mme Fleuriel à Philippe, parlez-lui donc, joignez-vous à moi pour la prier de ne point partir.

— Que M. Montgivrault ne s'avise point de faire cela, s'écria Colombe en riant, ou je pars sur l'heure.

— Mademoiselle, dit Philippe, je suis heureux de voir quel serait l'effet de mes prières...

— Ne me priez pas, fit-elle, ou je ne prends pas le temps d'aller seulement au bout du jardin.

— Colombe, dit Mme Fleuriel, si l'on ne savait pas qu'au fond vous êtes sérieuse...

— On me jugerait mal, n'est-ce pas, maman? interrompit Colombe. Oh! les jugemens de M. Montgivrault!

— Colombe!...

— Allons, maman, dit-elle, je vais donc être sérieuse, puisque

vous le voulez. Est-ce que vous ne savez pas bien qu'il faut que je parte? Allez, je ne saurais être charmée de voir que personne ne peut me souffrir à la maison.

— Personne! s'écria Mme Fleuriel, je ne compte donc pour rien, moi!

— Et puis, dit Philippe, il y aurait assez de gens pour vous aimer, mademoiselle, si vous le vouliez.

— Vous ne vous ennuieriez point ici, continua la mère; l'église est si proche! Nous pourrions même, si vous le désiriez, faire restaurer la chapelle.

— Ah! maman, dit Colombe, voilà qui serait bien!

— Et j'imagine que M. Montgivrault n'est pas si près de quitter Fourières, reprit vivement Mme Fleuriel. Il nous tiendrait fidèle compagnie.

— Maman, vous me tentez, dit Colombe en regardant Philippe et en recommençant à rire.

— Et peu vous importerait alors que votre père et votre sœur vous fissent mauvais visage!...

— Parlez moins haut, dit Colombe. Mon père s'approche, il entendrait.

— Ah! grommela Mme Fleuriel, il a écrit au couvent!

Et tous les trois ils se turent. M. Fleuriel et l'abbé marchaient derrière eux, gardant le même silence. Tout à coup Colombe poussa un grand cri; on la vit s'élancer à travers les plates-bandes. Oh! le beau papillon qui butinait sur la chair des roses! Il était paré des plus belles couleurs. Philippe, savant en toute matière et qui n'oubliait jamais l'intérêt de la science, cria de loin que c'était le *memnon*. Colombe manqua le papillon, mais elle accrocha sa robe aux rosiers et appela Philippe à son secours; il se hâta d'y voler. Il se baissa pour dégager sa robe des épines qui la retenaient... L'abbé et son compagnon, pendant ce temps, avaient rejoint Mme Fleuriel, et, ne pouvant ni ne voulant s'arrêter près d'elle, ils avaient bien été forcés de prendre les devans. Colombe, d'un mot, le fit remarquer à Philippe.

— Prenez garde à l'abbé, lui dit-il, tandis qu'ils retournaient lentement vers l'allée où les attendait Mme Fleuriel. N'avez-vous pas été frappée de ce qu'il m'a dit tout à l'heure sous le cloître?

Colombe leva encore une fois les épaules.

— Que nous importe? répliqua-t-elle. Et que risquez-vous, puisque nous ne devons plus retourner chez la vieille Jacqueline, et puisque vous vous êtes juré de ne plus m'écrire?

En même temps elle abaissait sur les yeux du jeune homme ses yeux noirs qui brûlaient.

— Eh! savez-vous cela, Colombe? s'écria Mme Fleuriel, qui les re-

gardait venir avec attention tous les deux. Votre taille est justement la même que celle de M. Montgivrault.

Le compliment était rustique. Philippe en rougit; Colombe éclata de rire.

— Monsieur, dit l'abbé à M. Fleuriel, il est grand temps qu'Hyacinthe vienne! Où donc est-elle? Le savez-vous?

— Hélas! murmura M. Fleuriel, je ne sais.

— Colombe, reprit Mme Fleuriel, j'ai réfléchi pendant que vous couriez après le papillon. Il me semble que je commets une grande sottise en vous priant, tandis que je pourrais ordonner et que vous êtes forcée de m'obéir. C'est donc moi qui vous le dis, ma fille, vous resterez avec nous à la maison, nous saurons bien vous y garder.

— Madame, dit Philippe, je vous conseille donc de tenir Mlle Colombe enfermée.

— Alors, maman, répliqua Colombe, puisque ma sœur et moi nous ne pouvons vivre ensemble, c'est ma sœur que vous enverrez au couvent à ma place... Si M. Montgivrault savait que vous fissiez cela, il ne prendrait point un air si content.

— Oh! là! fit Mme Fleuriel, M. Montgivrault se soucie bien...

Elle s'arrêta.

— Achevez, maman, dit Colombe. M. Montgivrault se soucie bien de ma sœur! Voilà qui ne serait pas obligeant pour elle, si c'était vrai.

— Je vous ferai quitter le plus tôt possible le costume du couvent, continua Mme Fleuriel. Je gage que sur ce point comme sur bien d'autres vraiment M. Montgivrault m'approuvera. Il ne doit point trouver que le noir sied bien aux femmes.

— Bah! dit Colombe, quant à ce qui me regarde, mon ruban bleu le fait passer sur tout le reste.

— Et puis, dit Philippe, vous vous trompez grandement, madame. J'aime le noir. Cette couleur me paraît celle qui convient...

— Pourquoi donc alors aimez-vous les robes blanches et les robes roses de ma sœur? lui demanda lestement Colombe. Et vous, maman, pourquoi voulez-vous me donner comme à Hyacinthe le goût et l'habitude de la parure que je n'ai point?

— D'abord, reprit Mme Fleuriel, ce n'est pas moi qui ai donné à Hyacinthe le goût et l'habitude dont vous parlez. C'est M. Fleuriel qui, comme vous le savez, est sans mesure en tout. Aussi n'a-t-il réussi qu'à lui faire tourner la tête; mais votre tête est plus solide.

— Ajoutez, maman, dit Colombe, que je n'ai point de raisons de me parer plus qu'il ne convient. Je ne désire pas sortir du Prieuré, moi; je ne rêve pas aux absens.

— Pourtant, répliqua Mme Fleuriel, vous ne resterez pas toujours au Prieuré, ma chère Colombe. Un jour viendra... Nous pouvons

bien parler de ces choses devant M. Montgivrault, qui est à présent notre ami...

— Certes! dit Philippe, vous le pouvez, madame. Et si moi-même je l'osais...

— Oh! maman, interrompit Colombe, je vous entends... Un jour viendra que vous songerez à me marier; mais d'abord mariez donc ma sœur, je vous en prie! N'est-il pas vrai, monsieur Montgivrault, que cela est juste? Ma sœur doit être la première mariée, puisqu'elle a été aimée la première!

Philippe ne fut point tenté de lui répondre, car Hyacinthe au même instant entrait dans le jardin par la brèche de la charmille, venant ainsi du côté de la prairie. Il la salua gauchement de loin. — Saluez avec plus de grâce! lui dit Colombe.

Mme Fleuriel, en voyant la fille de M. Fleuriel si près de les joindre, fut la première à faire volte-face. Colombe et Philippe l'imitèrent, et ils remontèrent vers la maison. Hyacinthe machinalement avait abordé son père et l'abbé, mais sans un mot, sans un regard. Une flamme ardente étincelait pourtant dans ses yeux, mais ils ne virent que le reflet de ces éclairs, car elle se mit à marcher entre eux, les paupières opiniâtrement baissées; seulement l'altération de ses traits était frappante. Ils pensèrent tous les deux que le spectacle qui venait de la surprendre à son arrivée dans le jardin en était la cause, et que, ne pouvant vaincre les mouvemens violens qu'elle ressentait à la vue de Philippe et de Colombe devisant sous la protection de Mme Fleuriel, du moins elle voulait les cacher.

— Hyacinthe, lui dit M. Fleuriel, nous étions ici pour vous; nous veillions.

— Oh! oui, dit-elle, vous êtes de bons gardiens!

Au milieu de l'allée, Mme Fleuriel s'arrêta sous prétexte d'écheniller en passant les basses branches d'un jeune poirier. Philippe et Colombe se trouvèrent seuls.

— Pourquoi, dit Philippe, m'aviez-vous assuré que votre mère consentait à vous renvoyer au couvent, quand c'est elle au contraire qui ne veut point que vous y retourniez?

— La volonté de ma mère, repartit Colombe, passe en cette affaire après la mienne.

— Mais, fit-il d'une voix tremblante, vous ne partirez point...

— Cela dépend de vous.

— Non, s'écria-t-il, non, jamais! Vous pouvez bien mettre mon cœur sous vos pieds, mais vous ne triompherez pas de ma conscience. Jamais je ne consentirai, pour vous plaire, à brûler ce que j'ai adoré...

— Oh! fit-elle, je ne tiens pas à ce que vous le brûliez. Il faut le renier seulement.

XVIII.

L'abbé Joye, ayant été appelé le lendemain à l'extrémité de sa paroisse, ne put se rendre que le jour suivant chez Jacqueline. La vieille fée l'accueillit avec de si grandes marques de contentement qu'il en fut touché. Elle lui dit que Mlle Colombe Fleuriel était venue, qui avait laissé un billet, puis le *jeune homme* après elle; que celui-ci, s'asseyant au chevet de son lit, mettant encore une pièce d'or sur la table, l'avait interrogée, et qu'il était en peine de savoir si le curé ne lui avait point fait offrir des secours et si elle ne l'avait pas vu. L'abbé lui demanda vivement quelle avait été sa réponse. Elle ne fit que hocher la tête et puis rire. Son rire ne rendait plus le même son aigre et strident; il passait maintenant sur sa bouche édentée comme le souffle lourd et discret du vent d'automne dans la ramure dépouillée. L'abbé la comprit trop bien : la pécheresse avait impudemment nié qu'elle eût eu jamais affaire à lui. Il baissa la tête. — C'est mentir, dit-il.

Il avait ainsi manqué un billet de Colombe; il alla prendre dans le bahut celui de Philippe. Le papier en était froissé, déchiré même. L'abbé pensa qu'il contenait sans doute des choses cruelles, quelque méchant aveu, quelque promesse imprudente arrachée par Colombe, extorquée par la force, et qu'avant de céder et de passer sous le joug, Philippe, hésitant, combattant, avait longtemps tourmenté ce papier dans ses mains.

« Jamais, écrivait Philippe, jamais je n'ai refusé de parler de votre sœur avec vous. Seulement je n'ai pas su deviner pourquoi vous teniez si fort à me faire parler d'elle; il fallait donc me dire clairement que vous le désiriez : je n'y songeais guère. Votre sœur ne me touche point, et je ne sais comment vous pouvez prétendre que l'on me voit troublé en sa présence. Il n'y a que vous qui jamais ayez eu ce pouvoir de me causer du trouble et de me faire sentir tout ce que sent un homme qui ne s'appartient plus. Vous avez des yeux que je n'ai vus à aucune autre femme, et assurément ce n'est pas votre sœur... Mais vous exigez que je dise bien haut que je ne l'aime point! Recevez donc cette assurance. Et, je vous en prie, ne vous servez point pour me tourmenter davantage de je ne sais quels ridicules fantômes du passé! Je ne l'ai jamais aimée plus que je ne l'aime. Je crois, sans me flatter, qu'il n'y a qu'à prendre garde un moment à la tournure de son esprit pour juger qu'il n'y avait pas entre elle et moi de sympathie possible. Je ne dis rien de sa figure, on n'en peut rien dire, si on la compare à la vôtre. L'abbé, qui admire ingénument les grâces de sa taille, ne vous a jamais regardée. Enfin, si elle est l'aînée, ce n'est que par l'âge, ce n'est point par

le mérite, l'intelligence et la raison. Vous possédez tout cela. Vous n'en êtes que trop fière, mais j'aime aussi votre orgueil. J'espère donc qu'il ne sera plus fait mention de votre sœur entre nous... Il est un autre sujet que j'aborde malgré moi, parce que vous m'y forcez encore, et sur lequel je voudrais vous donner le même contentement; mais, je vous le répète, ma conscience se cabre. N'est-ce pas assez de la promesse que j'offre de vous faire de ne jamais élever la voix contre ce que vous révérez et aimez? Je vous jure solennellement ici de me tenir toute ma vie la tête courbée devant votre foi, pour peu que vous me permettiez de garder la mienne intacte et muette au fond de mon cœur. Qui m'eût dit que j'en viendrais un jour, pour l'amour de vous, à un tel degré de complaisance et de faiblesse?

« Au moins vous serez satisfaite après cela. Oh! je n'en doute point; vous m'avez réduit, vous m'avez vaincu. Je vous aime assez pour consentir à perdre l'estime de moi-même. Suis-je bien différent maintenant d'un renégat? Payez-moi d'un si honteux sacrifice, donnez-moi ma récompense. Je veux vous voir : ne me refusez point cela. Je veux vous voir ailleurs qu'au Prieuré, où je ne peux jamais que vous dire un mot tout bas en passant. Je suis las de ces billets qui ne vous apportent qu'une partie de ma pensée et qui ne me rendent rien de la vôtre ; ils ne me suffisent plus... Je vous en supplie, choisissez un lieu sûr où je puisse vous rencontrer dès demain... »

Hélas! l'abbé avait fait honneur à la générosité de Philippe du silence qu'il gardait sur Hyacinthe dans ces lettres exécrables!... Dans le premier mouvement de son indignation, il fit un pas vers la cheminée, où brûlait la torche de résine, et il approcha le papier de la flamme;... mais il sut encore résister à cette nouvelle tentation, et, rejetant la lettre au fond de sa cachette maudite, oubliant Jacqueline, oubliant le reste du monde, il s'enfuit.

. . . . . .

— Colombe, disait Mme Fleuriel, assise dans sa chambre à côté de sa fille, qui vous rend donc si triste aujourd'hui?

— C'est, fit Colombe, que j'éprouve des choses étranges. Je ne sais ce qui me retient de pleurer depuis ce matin... Mais j'ai tort de vous dire cela, maman : vous allez croire que le mal de ma sœur m'a gagnée.

— Oh! que non! repartit Mme Fleuriel. Je remarque seulement, Colombe, que hier, pendant que M. Montgivrault était avec nous vous montriez une grande gaîté...

— C'est bien vrai, s'écria Colombe; mais aussi je vous avoue, maman, que M. Montgivrault a le don de m'égayer.

— Eh bien! peut-être reviendra-t-il nous visiter encore aujourd'hui.

— Pour cela, dit Colombe d'un ton sérieux, je suis loin de le souhaiter. Sachez, maman, que hier, comme il venait de prendre congé, j'ai trouvé Hyacinthe en rentrant au parloir. Ah! quel regard elle m'a jeté! J'ai le frisson quand j'y pense. Justement j'y ai beaucoup pensé depuis, et le soupçon m'est venu qu'Hyacinthe pouvait s'imaginer des choses...

— Par exemple que vous plaisez à ce jeune homme bien plus qu'elle... Mais, Colombe, c'est assez clair.

— Quoi! s'écria Colombe. Que dites-vous, maman? Ce petit homme m'aimerait?

— Voilà un mot qui n'est guère de mon goût, répliqua Mme Fleuriel. Il y en a d'autres pour exprimer la même chose; il vaut donc mieux ne point se servir de celui-là. Retenez bien ceci, Colombe. Moi, je vous dis que Philippe vous trouve fort à son gré.

— Philippe! répéta Colombe. Vous l'appelez Philippe?

— Pourquoi non? reprit Mme Fleuriel. Je peux bien l'appeler par son nom. Je l'ai connu tout enfant.

— Maman, s'écria Colombe, Philippe ou M. Montgivrault, comme il vous plaira, peut bien me trouver à son gré; il ne sera jamais au mien. Je crois que vous avez oublié ce que vous disiez de lui vous-même, il n'y a pas longtemps.

— Point du tout, répondit Mme Fleuriel. Je disais de lui qu'il avait été mal élevé. Son tuteur, l'avocat, s'est attaché à faire un impie de son neveu. Il n'a que trop bien réussi.

— Et cela, maman, ne vous suffit pas? Vous voudriez...

— Je ne veux rien, reprit Mme Fleuriel; mais je pense, ma chère Colombe, que, si Philippe devenait votre mari, vous l'auriez bientôt changé.

— Certes, fit Colombe, dont les yeux noirs s'allumèrent, il changerait!

Et puis elle lança dans l'air un de ses rires hardis et sonores, et, venant embrasser sa mère : — Maman, lui dit-elle, c'est assez de folies pour vous, qui n'aimez pas beaucoup à en dire.

— Oh! répéta Mme Fleuriel en secouant la tête, il y a folies et folies!

— Maman, reprit Colombe, croiriez-vous que je voudrais sortir par ce beau temps clair, et que je n'ose? Si j'allais encore rencontrer Hyacinthe!...

Mme Fleuriel se mit à rire à son tour de cette saillie de la fille de son cœur. — Allez, dit-elle, vous n'avez pas peur d'Hyacinthe.

Et Colombe s'en alla ravie de la nouvelle épreuve qu'elle venait

de tenter; elle était désormais bien sûre de sa mère. A peine au pied de la terrasse, elle se ravisa tout à coup, fit le tour de la maison, y rentra furtivement par la porte qui s'ouvrait dans la cour, monta d'un bond à la chambre de sa sœur, et s'assura qu'elle était déserte. Frappée d'une idée subite, elle prit sans façon un crayon et des tablettes qui se trouvaient sur la cheminée et redescendit; mais cette fois elle sortit du Prieuré par la porte gothique et le préau, passa derrière la fontaine, s'élança dans la prairie, et courut tout droit au petit étang sous les frênes, la cachette ordinaire de sa sœur. C'était Hyacinthe en effet qu'elle cherchait, Hyacinthe embusquée peut-être sous le feuillage. Les regards de Mlle Colombe, qui pour l'activité n'avaient pas, comme on sait, leurs égaux dans le monde, sondèrent alors tous les buissons, tous les couverts d'alentour; puis, après cet attentif examen qui la satisfit pleinement, elle se mit en devoir de traverser la prairie, toujours courant jusqu'au fossé. Là, se coulant entre les aunes qui le bordaient, grâce à un petit saut qui ne coûtait rien à une personne aussi légère, elle retomba dans la traverse, juste en face du sentier taillé dans le coteau qui menait à la maison de Jacqueline. La première fois qu'elle avait suivi ce sentier, Philippe, qui la regardait d'en bas sur le pont, s'imaginait la voir glisser sur la tête des arbres. Arrivée à la masure, Mlle Colombe pressa le loquet, la porte résista.

Colombe, dans sa surprise, demeura court un moment. Qui avait poussé le verrou? Mais elle réfléchit qu'il avait bien pu s'abattre de lui-même; ces ferrures étaient si vieilles! Cet obstacle d'ailleurs l'irritait : elle s'appuya du pied et de l'épaule contre la porte, qu céda. Jacqueline dormait. Colombe ne se souciait nullement de l'éveiller : il eût fallu se tenir un moment devant son lit et converser avec elle; c'est toujours une perte de temps que l'exercice de la charité. Elle s'avança donc sans bruit jusqu'au bahut; tout d'abord le tiroir lui parut vide; ce ne fut qu'au fond seulement, en fouillant avec la main, qu'elle trouva ce qu'elle cherchait. Quand elle eut enfin retiré le billet de ce gouffre et qu'elle le vit dans l'état où il était, elle sourit avec délices. Ce papier déchiré portait les marques parlantes de sa victoire, de la défaite de Philippe et du prix qu'elle lui avait coûté. A la lueur de la torche, elle commença de le lire, toujours souriant; puis, cette lecture terminée, roulant le billet entre ses doigts, achevant de le mettre en pièces, elle médita longtemps... Ah! Philippe ne doutait point qu'elle ne fût pleinement satisfaite!... Il en aurait douté peut-être, s'il avait pu la voir secouer la tête d'un air de menace. Le fameux arc d'ébène que formaient les sourcils de Mlle Colombe était bien en ce moment l'arc de la guerre, non celui de l'amour. — Elle tira de sa poche le

crayon et les tablettes qu'elle avait dérobées dans la chambre de sa sœur, et de sa main la plus ferme, sans une hésitation, sans une rature, elle écrivit :

« Non, cette promesse que vous offrez de me faire ne me suffit point. Je sais bien que ce serait un serment solennel. Ce n'est pas la solennité qui me touche. J'ai déjà trouvé plus d'une fois l'occasion de vous dire que je ne me fiais nullement aux promesses et point du tout aux sermens, car on peut toujours les reprendre. Il me faut, à moi, des effets : ce sont bien d'autres gages. Si vous ne voulez point m'en donner de cette sorte, tout est dit; il n'y a pas de lien entre nous, et je vous assure que je ne mourrai pas de douleur, si, dans un bel accès de fierté, vous vous déterminez à quitter Fourières. C'est alors que je ne ferai plus de difficulté d'y rester. Ce que je vous dis n'est pas au moins pour vous chasser d'ici, ni non plus pour vous désespérer. Vous avez sous la main pour vous consoler une ressource toute prête et une superbe vengeance. Est-ce qu'il ne vous reste pas ma sœur?... »

Elle s'interrompit tout à coup : elle venait d'entendre un grand soupir qui sortait du lit. Jacqueline s'éveillait sans doute... Doucement elle s'approcha... Jacqueline dormait toujours. Colombe revint au foyer; mais au moment de se rasseoir dans la chaise où déjà elle s'était assise pour écrire, elle fit une réflexion soudaine : — Comment cette chaise se trouvait-elle là? Jamais elle ne l'avait vue qu'au pied du lit; jamais ni elle ni Philippe ne l'avaient déplacée. Qui donc était venu chez Jacqueline? Tout était matière à soupçon pour la prudence de Mlle Colombe; un vague pressentiment lui disait que cette maison n'était plus sûre. C'était une raison de plus pour en finir avec l'opiniâtreté de Philippe, qui prolongeait le péril. Elle reprit la lettre commencée.

« Je ne voulais pas vous écrire aujourd'hui, et je ne vous aurais pas écrit, continua-t-elle. C'est votre billet qui a changé ma résolution. Je trace ces quelques lignes à la hâte chez la vieille Jacqueline; vous les lirez tout à l'heure. Sachez qu'avant tout je suis sincère. Je m'aperçois que vous vous méprenez absolument sur ce que j'attends de vous, je ne dois pas perdre un moment pour vous détromper. Un mot d'ailleurs va suffire à vous faire comprendre ce que je veux. Ma volonté ne fait pas loi sans doute, et vous êtes bien maître de n'y pas obéir. Écoutez-moi pourtant. Vous dites que vous êtes las de cette correspondance, qui vous paraît vaine; j'en suis bien plus lasse que vous. Vous ajoutez que vos visites au Prieuré ne vous servent de rien, puisque vous ne pouvez y trouver un seul moment pour me parler en secret; je n'en disconviens pas. Vous me suppliez de choisir un autre lieu où vous pourrez me voir sans té-

moins. J'y consens; mais voici la condition que je vous impose, et, si vous ne l'acceptez point, ne cherchez pas à me revoir : tout ce que vous pourriez tenter pour cela serait inutile. Demain,... demain, c'est dimanche... Je vais à la grand'messe à Fourières... Vous y serez. »

Là-dessus Colombe se leva forte et fière. Elle se sentait la gaîté d'un démon et la dureté d'un archange. Elle détacha des tablettes le feuillet qu'elle venait de remplir de son écriture nette et serrée, et le mit dans le bahut. Le tiroir frappa un coup sec en se refermant; mais au même instant un autre bruit bien différent se fit dans la chambre. Il partait encore du lit, dont les grands rideaux en mouvement frôlaient la muraille : Colombe y courut; Jacqueline continuait de dormir... Sûrement ces rideaux s'étaient agités, ils tremblaient encore... Colombe se pencha sur la malade. Elle lui parut d'une pâleur livide; son sommeil était bien long... Colombe recula.

Elle recula jusqu'à la porte, qu'elle ouvrit. La lumière du jour, en pénétrant dans ce réduit sombre, lui montra de nouveau Jacqueline sans mouvement, la tête renversée sur son oreiller. Elle ne put retenir un cri d'épouvante; les rideaux frémirent encore. Colombe passa la main sur ses yeux pour chasser cette vision terrible. Elle pensait à son billet, qu'il fallait ravoir à tout prix, car il n'était plus en sûreté, si Jacqueline était morte, et elle voulait rentrer dans la chambre; mais son courage la trahit, elle ne put que s'enfuir, et il lui semblait que le ricanement de l'enfer retentissait derrière elle tandis qu'elle courait sur le sentier du coteau. Elle ne se trompait guère, car c'était Jacqueline qui riait. La vieille fée s'était redressée sur son lit, elle ne ressemblait plus à une morte, et, allongeant sa main desséchée vers la ruelle de son lit, elle ouvrit brusquement les grands rideaux. Hyacinthe en sortit...

Aussi pourquoi l'abbé avait-il dit à Jacqueline : « Ma fille, vous ne mourrez pas? » Ne redoutant plus ni la mort ni ses suites, Jacqueline n'avait point eu de repos que sa passion de voir l'aînée des demoiselles du Prieuré ne fût satisfaite. Hyacinthe, mandée par cette voisine compatissante qui osait quelquefois visiter en secret la maudite, Hyacinthe déjà était venue deux fois à la maison du coteau. C'est elle qui avait froissé et déchiré la veille entre ses mains la lettre de Philippe; puis elle avait voulu voir la réponse de Colombe. C'est elle qui, surprise par sa sœur dans la masure, avait poussé le verrou pour se donner le temps de passer derrière les rideaux. Jacqueline, de son côté, avait feint de dormir; mais lorsqu'elle s'était aperçue que son sommeil causait tant d'alarme à Colombe, toute sa malice infernale s'était réveillée; il lui restait si peu de crainte de mourir qu'elle avait contrefait la mort.

Hyacinthe sortit de sa cachette en s'appuyant au dos du lit, car il lui semblait que ce sol humide s'ouvrait sous ses pas. Elle eut beau rassembler toutes ses forces; elle ne put aller bien loin, et retomba au bord de la couchette. Le bras de Jacqueline la soutint; il la poussait en même temps. La vieille fée lui parlait tout bas et ne lui laissait pas oublier cette réponse de Colombe, qu'elle attendait et qui était là. Hyacinthe obéit et marcha vers le vieux meuble. Quand elle eut le billet dans les mains, quand elle se fut assise devant la torche, ses yeux refusèrent de lire... Enfin le voile qui les couvrait se déchira; la première chose qu'elle vit distinctement, en tête de ce papier qu'elle tenait, ce fut un chiffre qu'elle y avait écrit. On s'était servi de ses tablettes! Du moins cette dernière insulte ralluma la vie dans son sein; il se fit en elle comme une explosion de l'âme et du sang. Elle lut d'un trait la lettre de Colombe, puis la relut. L'assurance, la dureté, l'orgueil, la fausseté de cette enfant la remplissaient d'une inexprimable épouvante, et elle trouvait encore pour Philippe des excuses et des plaintes. Quand elle en fut arrivée au rendez-vous que Colombe consentait à lui accorder, à la condition qu'elle y mettait, à la messe, au dernier mot enfin : vous y serez! — Non, non! s'écria-t-elle, il n'aura point tant de lâcheté!

Le jour cependant était près de sa fin; elle pensa que Philippe allait venir. L'idée de se rencontrer dans ce lieu, où tout s'élevait et criait contre lui, la fit frémir de joie, de haine, de colère et de peur tout ensemble. Ce fut le dernier de ces sentimens qui l'emporta : elle voulut fuir comme sa sœur; mais une nouvelle défaillance la saisit au moment où elle traversait la chambre. Cherchant un appui et n'en trouvant point, elle revint encore s'affaisser au bord du lit. Dans son trouble, elle ne songeait point qu'elle tenait encore le billet de Colombe. Jacqueline doucement le lui prit et le posa sur la table auprès d'elle. Hyacinthe demeura quelque temps immobile, assoupie dans sa douleur. Enfin les sanglots se firent jour dans sa gorge oppressée, ses pleurs éclatèrent. La vieille pécheresse, accoudée sur son oreiller, regardait curieusement s'écouler le désespoir d'un amour pur. Ces pleurs s'échappant des yeux de la jeune fille furent comme la rosée céleste qui acheva d'attendrir ce cœur de réprouvée. Hyacinthe tout à coup sentit que Jacqueline lui prenait furtivement la main, et deux lèvres froides s'y appuyèrent.

PAUL PERRET.

(*La cinquième partie au prochain n°.*)

LA

GUERRE DE L'URUGUAY

ET

LES RÉPUBLIQUES DE LA PLATA

I. *Description géographique et statistique de la Confédération Argentine*, par V. Martin de Moussy, 3 vol.; Paris 1860-1864. — II. *Le Rio Parana, cinq années de séjour dans la république argentine*, par Mme Beck Bernard; Paris 1864. — III. *La République du Paraguay*, par Alfred du Graty; Bruxelles 1862. — IV. *Notes on Brazilian questions*, by N. D. Christie; London 1865. — V. *Schafzucht und Wollproduktion für deutsche Rechnung in Uruguay*, von J. J. Sturz; Berlin 1864. — VI. *La Politica brasilera en el rio de la Plata ante las calumnias del partido blanco*; Buenos-Ayres 1864. — VII. *Documens officiels*, etc.

Depuis bientôt deux ans, une guerre sauvage désole l'Uruguay; mais les luttes de ce genre sont malheureusement trop fréquentes dans la plupart des républiques hispano-américaines pour que l'Europe ait songé à s'émouvoir d'un pareil conflit. D'ailleurs, les courriers d'Amérique nous apportant l'écho d'événemens bien autrement considérables, il est tout naturel que les faits et gestes d'un Venancio Florès et d'un Souza Netto n'aient encore eu qu'un bien faible retentissement dans l'ancien monde. Toutefois les affaires viennent de prendre une tournure plus grave. L'empire du Brésil est intervenu dans la querelle. Le Paraguay, cet état pacifique par excellence, qui pour n'avoir jamais de disputes avec ses voisins s'était séparé du reste du monde par une barrière de lois prohibitives, se laisse entraîner par le tourbillon de la guerre, et les Argentins de la pampa, comme des taureaux habitués à la vue du

sang, se demandent avec impatience si le temps n'est pas venu de se ruer à leur tour dans la mêlée. L'attention publique est donc forcément dirigée de nouveau vers ces régions lointaines. Il nous sera facile de montrer que depuis la chute de Rosas, à la faveur d'un intervalle de paix relative, de très grands progrès se sont accomplis, et que les républiques de la Plata n'ont cessé de marcher rapidement vers un brillant avenir de puissance et de civilisation. Les diverses guerres qui ont longtemps ensanglanté le sol de ces contrées étaient fomentées par bien des passions mauvaises, bien des ambitions personnelles; mais il ne faut pas s'imaginer que sous toutes ces rivalités de généraux et de colonels il ne se cachait point une lutte pour les idées. Nombre de combattans prenaient presque au hasard les noms de fédéraux et d'unitaires, de *colorados* et de *blancos*, mais en dépit de leur ignorance les questions posées n'en ont pas moins fini par être en grande partie résolues. De même la guerre qui vient d'éclater entre le Brésil et deux des républiques limitrophes ne doit point être considérée comme un accident ou comme le résultat d'une simple lutte de partis : c'est au contraire le choc inévitable de deux principes servant de base à deux sociétés distinctes. Quels que soient les divers intérêts en jeu dans ce conflit, c'est entre l'oligarchie esclavagiste et la démocratie républicaine qu'a lieu la véritable guerre.

Cinq états, on le sait, se partagent les contrées dont les eaux descendent vers le large estuaire de la Plata. Ce sont : la république argentine, la Bolivie, le Paraguay, le Brésil et l'Uruguay ou Bande-Orientale. Toutefois les planteurs portugais de l'empire brésilien ne possèdent qu'un angle du bassin fluvial, et encore l'ont-ils en grande partie obtenu par la violence, tandis que les populations des républiques espagnoles occupent presque en entier l'immense région platéenne. Ainsi le territoire de ces républiques, remarquable au plus haut degré par son caractère d'unité géographique, ne l'est pas moins par l'origine et les destinées communes de ses habitans. En l'étudiant d'une manière générale, il est donc inutile de tenir compte des limites arbitraires tracées entre les états limitrophes. Pour le géographe et l'historien, le Paraguay, la république argentine et la Bande-Orientale sont un même pays, et tôt ou tard, en dépit des rivalités et des guerres, ils deviendront le domaine commun d'une même nation. C'est à ce point de vue que nous allons nous placer en donnant à grands traits la description de ce magnifique territoire. Notre tâche sera d'ailleurs facilitée par diverses publications récentes, notamment par le livre si complet de M. Martin de Moussy, véritable monument élevé en l'honneur de la Confédération Argentine. Cet ouvrage, fruit d'un travail de vingt

années, est désormais le guide indispensable de tous ceux qui désirent connaître les régions de la Plata.

I.

A 150 kilomètres à peine des plages et des falaises de l'Océan-Pacifique se prolonge du nord au sud le plateau neigeux des Andes, qui, sur une distance de plus de 2,000 kilomètres, sépare l'étroite zone du Chili des vastes étendues appartenant à la république argentine. Au-dessus du plateau se dresse l'une des plus remarquables rangées de colosses de la terre entière. La plus grande cime, l'Aconcagua, qui est probablement aussi le sommet le plus élevé de tout le Nouveau-Monde, n'a pas moins de 6992 mètres d'altitude, et les cols voisins échancrent la crête à 3 ou 4,000 mètres de hauteur moyenne. L'énorme chaîne se dresse presque immédiatement au-dessus des plaines orientales; les contre-forts latéraux s'abaissent rapidement de degrés en degrés en formant de courtes vallées alpestres. Seulement au nord, quelques chaînes parallèles, — la sierra de Famatina, la sierra de la Rioja et les cordillères qui rayonnent autour du nœud central (*clavillo*) de l'Aconquija pour se rattacher au grand massif méridional de la Bolivie, — élargissent de plusieurs degrés la zone des Andes argentines et dressent çà et là leurs plus hautes cimes et leurs plateaux dans la région des neiges éternelles. Des montagnes dignes de ce nom ne s'élèvent dans aucune autre partie du territoire argentin, si ce n'est dans les provinces de Cordova et de San-Luis, occupant le centre même de la république; là s'élève un massif de hauteurs très important par ses richesses minérales, ses vallées arrosées et sa position intermédiaire entre l'estuaire de la Plata et les Andes chiliennes.

Les pluies qui tombent sur le versant oriental des Cordillères sont très peu abondantes au sud de la sierra d'Aconquija. C'est à l'ouest de cette haute chaîne que commence la région des averses tropicales; toutefois les rivières et les fleuves qui prennent leurs sources dans le massif d'Aconquija ou dans les montagnes voisines et traversent les plaines dans la direction du Paraguay et du Parana ne peuvent se comparer, pour la masse des eaux, aux puissans tributaires du fleuve des Amazones. Le Pilcomayo, le Vermejo, le Salado, finissent par atteindre la grande artère fluviale du système de la Plata, mais non sans avoir perdu en route une grande partie de leurs eaux par suite de l'évaporation dans les lagunes et les marécages. Plus au sud, le Rio-Dulce, descendu des hauts sommets de l'Aconquija, va se perdre dans une lagune salée à une assez grande distance à l'ouest

du Parana; de même tous les cours d'eau des provinces de Catamarca, de Rioja, de San-Juan, de Mendoza, s'affaiblissent à mesure qu'ils s'éloignent des montagnes, puis s'étalent en marais ou se fractionnent en flaques : le sable du désert les absorbe peu à peu. Même les eaux courantes du massif de Cordova, bien qu'elles prennent leur source à moitié chemin de la chaîne des Andes au Parana, ne peuvent pas toutes gagner le fleuve. Le Rio-Primero et le Rio-Segundo s'évaporent dans une série de lagunes saumâtres qui sont déplacées vers l'est pendant les crues. Enfin le Rio-Quinto, qui jadis se rendait directement à la mer et se jetait au sud de l'estuaire de la Plata, dans l'anse de San-Borombon, s'arrête actuellement vers le milieu de son ancien cours : des lagunes le rattachent à l'est aux sources d'une petite rivière que l'on peut considérer comme le Quinto inférieur. Pendant la période géologique actuelle, la diminution des pluies ou l'accroissement de l'évaporation a eu pour résultat de couper le fleuve en deux parties.

Les régions où vont se perdre ces eaux ne présentent point le même aspect dans toute leur étendue. Les plaines occidentales qui entourent en partie le massif de Cordova sont parsemées de plantes épineuses, de genêts, de mimosas et d'autres arbustes au maigre feuillage; le sol argileux et compacte n'offre qu'un gazon court; çà et là resplendissent au soleil de vastes espaces salins complétement dépouillés de verdure. Ce sont de véritables déserts qui furent autrefois noyés sous les flots d'une mer intérieure, et qui de nos jours sont presque complétement privés d'eau, si ce n'est durant les pluies : les voyageurs traversent en caravanes ces régions inhospitalières, semblables aux solitudes de l'Afrique et de la Perse. Plus à l'est commence cette grande plaine centrale qui forme l'un des caractères distinctifs du continent colombien, et dont l'immense surface presque horizontale s'étend, sur une longueur de 3,000 kilomètres au moins, des régions brûlantes du Brésil tropical aux froides contrées de la Patagonie. Au nord du Salado, cette plaine, qu'habitent des Indiens encore indomptés et que se disputent les diverses républiques voisines avant d'y avoir même établi leurs colonies, porte le nom de Gran-Chaco. Le Pilcomayo, le Vermejo et d'autres fleuves descendus des Andes promènent en liberté leur cours à travers ces espaces presque entièrement inexplorés; leurs eaux, animées d'un très faible courant, sont arrêtées par le moindre obstacle, et décrivent dans les campagnes une série de méandres aux rives incessamment changeantes; des lagunes, des marécages, des *bañados* n'ayant parfois que deux ou trois décimètres d'eau sur de vastes espaces, reçoivent le trop plein de la masse liquide pendant la saison des pluies, et la déversent de nouveau dans le fleuve

à l'époque des sécheresses. Un réseau de coulées et de marais coupe la plaine dans le voisinage des grandes rivières, et sépare les uns des autres les terrains plus secs où campent les tribus indiennes. Au nord du Pilcomayo, des bouquets de palmiers se montrent parmi les arbres généralement peu élevés qui ombragent le sol du Chaco; mais, plus au sud, ces massifs deviennent rares; les mimosas et d'autres arbustes épineux constituent presque toute la végétation forestière. Çà et là s'étendent des espaces libres couverts de graminées : ce sont les petites savanes qui annoncent le voisinage de la grande mer de verdure.

La pampa proprement dite occupe toute la contrée qui s'étend du nord au sud entre le Salado et les régions de la Patagonie parcourues par les Indiens sauvages. C'est là l'immense et célèbre pâturage qui a fait la richesse de la république à cause des bestiaux qui le parcourent par centaines de mille et par millions. L'immense surface herbeuse semble complétement horizontale comme la nappe de l'Océan; de tous les côtés la rondeur du ciel repose sur une ligne circulaire aussi nette que si elle eût été tracée au compas. Aucun objet ne rompt la grandiose uniformité du paysage, si ce n'est un troupeau de bœufs, la muraille jaunie de quelque *estancia*, ou bien un arbre solitaire oublié par la hache du *gaucho*. Des flaques, les unes salines ou saumâtres, les autres remplies d'eau douce, parsèment la prairie et continuent la nappe onduleuse des graminées par des touffes de joncs et de roseaux à travers lesquelles on voit briller çà et là un reflet du ciel bleu, un rayon de lumière. Pendant les jours brûlans de l'été, le mirage fait osciller les couches d'air qui pèsent au loin sur les campagnes, et figure des objets fantastiques, des lacs imaginaires; parfois le vent s'élève et déroule en longs tourbillons les nuages de poussière qu'il prend sur les chemins piétinés par d'innombrables bestiaux. La pampa est la région par excellence de la république argentine, celle que les poètes ont chantée avec le plus d'enthousiasme, celle que les voyageurs se rappellent avec le plus d'amour. D'où vient que ces espaces monotones, ces océans d'herbes sans limites visibles ont toujours été célébrés en paroles plus fières et plus émues que ne l'ont été les montagnes à la stature colossale, aux formes si variées, aux jeux de lumière si changeans? Pourquoi le Magyar Petœfi, pourquoi le Russe Gogol, l'Américain Cooper, les poètes colombiens Mitre, Echeverria et tant d'autres préfèrent-ils l'interminable prairie aux forêts, aux cascades et aux neiges des Karpathes et des Andes? Sans doute c'est que les âmes simples comprennent plus facilement la beauté solennelle et grandiose de ces plaines immenses, mers d'herbes, landes rases ou pelouses de fleurs qui s'étendent d'un horizon à

l'autre dans leur magnifique uniformité. D'ailleurs au fond des étroites vallées, au milieu de toutes ces roches qui l'accablent de leur masse, l'homme n'a pas la pleine conscience de sa force; dans l'immense étendue qu'il parcourt au galop de son cheval, il se sent au contraire sûr de lui-même et maître de l'espace. La nature qui l'environne est moins superbe que celle où l'on voit se dresser la grande assemblée des montagnes; mais il y est plus libre, et de là viennent sa joie héroïque et ses chants d'enthousiasme.

Si les pampas de la république argentine ne le cèdent à aucun autre steppe du monde par leur caractère de beauté uniforme et grandiose, le puissant cours d'eau qui les limite à l'est doit être également rangé parmi les spectacles les plus remarquables de la terre. Le Parana, c'est-à-dire, en langage guarani, le fleuve par excellence, roule dans son lit les eaux d'écoulement de tout un quart du continent colombien. Les paquebots à vapeur remontent le fleuve principal et son tributaire le Paraguay jusqu'à Cuyaba, au centre même du Brésil, à 4,500 kilomètres de l'embouchure. En aval du confluent du Paraguay, le Parana présente une largeur de 15 kilomètres en moyenne, et dans les endroits où son lit est encaissé, où son courant est plus rapide, la nappe resserrée des eaux n'offre pas moins de 5 kilomètres. En rongeant incessamment les berges de sa rive gauche, ainsi que le font, en vertu de la rotation du globe, presque tous les fleuves de l'hémisphère méridional, le Parana délaisse graduellement les terres de la rive droite qu'il a nivelées, et tous les méandres de ses anciens lits sont remplacés par autant de rivières, les unes encore en mouvement, les autres obstruées par les vases et les troncs d'arbres. Ce n'est pas un cours d'eau, c'est un réseau de fleuves et de lacs entremêlés qui borne la pampa. Le navigateur, perdu au milieu de ce dédale d'îles, de canaux et de vastes nappes lacustres, pourrait croire qu'il vogue sur les détroits d'un archipel marin. Pendant les grandes inondations, l'aspect change : le Parana redevient un fleuve, mais un fleuve au courant formidable, dévorant d'un côté ses hautes berges, de l'autre côté s'étalant à perte de vue dans l'immensité des plaines. Alors l'eau, gonflée de 6 ou même de 8 mètres au-dessus du niveau moyen, passe en tournoyant sur les îles, reconnaissables seulement à leurs forêts de saules penchées sous l'effort du courant. Des radeaux formés de troncs d'arbres et de branchages entremêlés, des îlots entiers retenus par un lacis de racines, de grandes prairies d'herbes aquatiques parsemées de fleurs bleues, descendent en longues traînées sur le flot, se rencontrent, puis se séparent pour se rejoindre encore. Des bandes d'oiseaux volent au-dessus de ces masses de verdure flottantes, et picorent çà et là les insectes qui

se noient; les grands animaux, surpris par l'inondation dans les îles, les jaguars, les chevreuils, cherchent à gagner la rive, et parfois, trop fatigués pour l'atteindre, s'arrêtent au milieu des amas de débris que le fleuve emporte vers la mer. C'est ainsi qu'en 1825 et en 1858 des marins ont pêché des jaguars en plein estuaire de la Plata, et que des chasseurs ont tué de ces pauvres animaux naufragés aux portes mêmes de Buenos-Ayres et de Montevideo.

Les diverses bouches du Parana et le puissant Uruguay, qui s'unit au cours d'eau principal près de l'île de Martin-Garcia, forment ensemble le vaste estuaire ou Rio de la Plata, qui est en même temps une embouchure fluviale et un golfe de la mer. Cette masse énorme d'eau, douce en amont, salée en aval, n'a pas moins de 250 kilomètres d'ouverture de Maldonado au cap San-Antonio, et, gardée d'un côté par Montevideo, de l'autre par Buenos-Ayres, s'avance à 300 kilomètres dans l'intérieur du continent. C'est là une magnifique avenue marine pour toutes les régions arrosées par les fleuves tributaires, et notamment pour la longue presqu'île comprise entre l'Uruguay et le Parana. M. Martin de Moussy a donné à ce territoire, formant les provinces d'Entre-Rios et de Corrientes, le nom de Mésopotamie argentine, et cette désignation est d'autant plus exacte que, dans la partie septentrionale de la province de Corrientes, la vaste lagune d'Ibera, qui sert de réservoir aux pluies et aux inondations, envoie ses eaux d'écoulement aux deux fleuves à la fois, au sud-ouest vers le Parana, au sud vers l'Uruguay. En diverses parties de ces provinces, les marécages, les anciennes coulées d'inondation, les savanes noyées sur des espaces de plusieurs milliers de kilomètres carrés, sont un grand obstacle à la colonisation et à la culture; mais la force de production du sol émergé, la facilité de communications qu'offrent les voies fluviales, le voisinage des grandes cités du littoral maritime, l'heureux climat qui fait prospérer à la fois les plantes de la zone tropicale et celles de la zone tempérée, enfin l'étendue des forêts, très rares dans les autres provinces de la Confédération Argentine, assurent le plus brillant avenir à cette riche Mésopotamie du Nouveau-Monde.

Au nord de l'état de Corrientes se prolonge vers l'équateur une deuxième péninsule, occupant une position non moins favorable. C'est la république indépendante du Paraguay, comprise entre le fleuve de ce nom et la grande courbe orientale du Parana. Cette contrée, salubre entre toutes, jouit à la fois des avantages des pays continentaux, puisqu'elle est située au centre de l'Amérique du Sud, et des priviléges des régions du littoral, car les navires calant 4 mètres d'eau peuvent remonter pendant une moitié de l'année jusqu'à la jonction des deux grands fleuves, à 1,500 kilomètres de l'Océan.

Les corvettes à vapeur, d'un moindre tirant d'eau, mouillent à 350 kilomètres plus au nord, au pied des quais de l'Assomption. Le Paraguay rappelle par sa position géographique l'état nord-américain de l'Illinois, si merveilleusement prospère; mais de plus il a un doux climat méridional, une végétation fougueuse et des milliers de lieues carrées de terres encore vierges. Grâce à la chaîne de hauteurs qui traverse la république du Paraguay du nord au sud, ce pays a moins de plaines inondées que le Corrientes et l'Entre-Rios; il est aussi beaucoup mieux cultivé et livre au commerce un plus grand nombre de produits. Une population relativement très nombreuse habite certains districts, et les transforme graduellement en jardins.

Les contrées situées à l'est du Parana moyen et de l'Uruguay, c'est-à-dire le territoire des anciennes missions, la province brésilienne de Rio-Grande-do-Sul et la Bande-Orientale, n'offrent point dans leurs traits généraux la régularité simple et grandiose du Paraguay, mais elles sont peut-être d'un aspect encore plus charmant. Des collines, des montagnes granitiques peu élevées, se dressent en pitons isolés ou se groupent en chaînes de formes pittoresques; des vallées riantes s'ouvrent dans toutes les directions, et sont arrosées par des ruisseaux et des torrens coupés de cascades. Sur les pentes, les forêts alternent avec les prairies. En aucune autre partie du continent sud-américain, les solitudes n'ont une apparence plus champêtre, plus agréable à la vue de l'émigrant d'Europe. Presque toutes les vallées importantes de ces gracieuses régions, celles de l'Ibicuy, du Cuareim, du Rio-Negro, sont inclinées vers l'ouest et déversent leurs eaux dans l'Uruguay; les vallées ouvertes directement vers la mer sont moins considérables, et se jettent dans l'une des grandes lagunes marécageuses dont Rio-Grande garde l'entrée. Quant au port de Montevideo, c'est de beaucoup le meilleur de la Plata, et s'il était, comme celui de Buenos-Ayres, relié à toutes les provinces de l'intérieur par les faciles chemins qu'offrent les pampas, la capitale si souvent ruinée de la Bande-Orientale serait certainement devenue la ville la plus importante des républiques hispano-américaines.

Les contrées que nous venons de décrire occupent une étendue cinq fois supérieure à celle de la France, bien qu'au dernier siècle elles formassent seulement trois provinces de l'immense empire colonial de l'Espagne. Il est vrai que d'après le recensement de l'année 1797, cité par Azara, la population réunie de tous les pays de la Plata s'élevait à peine à 443,000 âmes. De nos jours, elle atteint 3 millions, c'est-à-dire que le nombre des habitans a sextuplé pendant la durée de deux générations. On le voit, l'accroissement

est très considérable, grâce à la suppression des monopoles, à l'abolition de l'esclavage, au maintien de l'indépendance républicaine, à tous les avantages moraux et matériels que procure la liberté, même incomplète. Ces progrès étonnans eussent été bien plus grands encore, si la guerre n'avait pas tant de fois désolé les républiques du Rio de la Plata, et surtout les deux états situés face à face sur les bords de l'estuaire. Durant de longues années, une grande partie de la population de Buenos-Ayres et de Montevideo était forcément nomade, et pour éviter, soit la tyrannie d'un Rosas, soit les horreurs d'un siége de neuf ans, des milliers d'habitans devaient s'expatrier pour chercher un refuge dans l'une des deux capitales ou dans toute autre ville des provinces riveraines. En outre, des batailles sanglantes, des massacres horribles, ont eu lieu; mais tous ces événemens déplorables n'ont pu que retarder et non point arrêter les progrès de la population. Pendant les cent dernières années, la contrée magnifique où les jésuites avaient fondé leur théocratie modèle est le seul territoire qui ait été presque complétement dépeuplé. C'est que les Guaranis avaient été benoîtement élevés par les révérends pères dans une servitude physique et morale absolue. N'ayant, à vrai dire, ni la propriété de leurs champs, ni celle de leur corps et de leur âme, éloignés soigneusement de tout contact avec les blancs ou les métis, émasculés en quelque sorte par une stupide obéissance et par des pratiques superstitieuses, ces pauvres indigènes abêtis avaient perdu toute force de résistance. Dépourvus de la moindre initiative, ils n'ont pas su repousser les attaques des Mamelucos portugais, ni plus tard celle des Brésiliens du Rio-Grande. Ceux d'entre eux qui ont survécu, habitués à tout attendre de la charité d'un maître ou des faveurs de la Providence, ne savent plus que mendier et mourir de faim.

Si les contrées où les jésuites avaient établi leur gouvernement par excellence n'offrent plus de nos jours, au milieu des sites les plus gracieux, que des ruines d'églises et des groupes d'Indiens faméliques, en revanche les rudes populations de métis qui habitent les autres régions des républiques de la Plata s'accroissent avec une singulière rapidité, en dépit de toutes les discordes et de toutes les luttes occasionnées par le choc de leurs passions et leur inexpérience politique. M. Martin de Moussy a constaté, par une étude comparative de plusieurs centaines de registres, que dans la république argentine le nombre moyen des naissances est double de celui des décès. En certains états, notamment dans ceux de Cordova et de San-Luis, la proportion des naissances aux morts est même beaucoup plus considérable, et l'on comprend quelle importance a ce fait dans un pays où, comme à Cordova, chaque famille

se compose en moyenne de sept enfans (1). Les populations argentines, chez lesquelles le type caucasien domine de plus en plus, s'accroissent de nos jours d'une manière tellement rapide que, même sans le secours de l'immigration européenne, le nombre des habitans devient deux fois plus fort en vingt-cinq ans. La période de doublement est naturellement plus courte dans toutes les parties de la république où les étrangers arrivent en foule; dans la province de l'Entre-Rios, où l'on compte 14,000 Européens, cette période est réduite à onze années.

Si les recensemens opérés au Paraguay sont dignes de foi, ce qui paraît à peine croyable à M. Martin de Moussy, cette république fournirait l'exemple d'un accroissement de population qui n'a pas d'analogue dans les provinces de la Confédération Argentine, ni même dans les contrées franco-canadiennes, si remarquables sous ce rapport. C'est là un phénomène qui mérite d'arrêter l'attention des ethnologistes, surtout dans un pays comme le nôtre, où depuis quinze ans le nombre des habitans ne s'est guère accru que par les annexions de Nice et de la Savoie. En 1795, le recensement officiel cité par Azara donnait pour tout le Paraguay une population de 97,480 habitans, y compris près de 11,000 de ces Indiens des missions qui depuis se sont laissé mourir par inanition morale. Soixante ans après, en 1857, on annonce que le territoire de la république est habité par 1,337,439 personnes, c'est-à-dire que dans l'espace de deux générations la population serait devenue de treize à quatorze fois plus considérable (2), et cela sans la moindre immigration, car tout récemment encore le Paraguay était un pays muré comme la Chine, et les étrangers ne pouvaient y pénétrer qu'au prix de leur liberté personnelle.

Le remarquable accroissement des populations de la Plata montre combien ces contrées, dont la température moyenne est celle de nos villes d'hiver sur le littoral de la Méditerranée, méritent leur réputation de salubrité et sont heureusement situées pour devenir dans un avenir prochain le domaine de nations de premier ordre. Les cités importantes sont encore peu nombreuses et très éloignées les unes des autres, et si la population totale était répartie d'une manière uniforme sur tout le territoire, elle serait au plus de dix habitans pour 7 kilomètres carrés; mais l'immigration, que déjà l'on peut évaluer à 12,000 personnes par an, prend des proportions de plus en plus considérables, et concourt maintenant avec l'accroissement naturel des habitans à transformer les solitudes en

(1) Dans la colonie de San-José, située dans l'Entre-Rios sur les bords de l'Uruguay, le total des naissances est quadruple de celui des décès.

(2) La période de doublement aurait été de dix-sept années.

campagnes populeuses. Une des causes principales des révolutions qui agitaient sans cesse la république argentine et la Bande-Orientale était le manque d'intérêts communs entre les groupes épars. Cet obstacle à la prospérité nationale diminue tous les jours, et l'on peut même facilement prévoir l'époque où il aura cessé d'exister. M. Alberdi, publiciste distingué de la Plata, l'a déjà dit depuis longtemps : « Le désert est le grand ennemi de l'Amérique, et dans un désert, gouverner c'est peupler. »

II.

Quelque importance qu'ait eue parmi les causes de disputes et de guerres le défaut d'homogénéité entre les populations, il faut cependant mettre en première ligne comme élément de discorde les traditions laissées par l'Espagne dans les provinces de la Plata. En s'enfuyant du Nouveau-Monde, les Castillans avaient légué aux vainqueurs leur despotisme administratif et politique. La ville de Buenos-Ayres, fière d'avoir conquis son autonomie, trouvait néanmoins tout naturel de gouverner les provinces éloignées et de les faire obéir, comme elle avait été accoutumée à obéir elle-même. Devenue républicaine en apparence, grâce à une vague passion de liberté, à l'esprit d'imitation, aux ressentimens provoqués par la mère-patrie, la cité coloniale était encore tout imbue de préjugés monarchiques, et voulait à son tour jouer le rôle d'une métropole souveraine. Seul port commercial de la rive droite de la Plata et gardienne du fleuve, Buenos-Ayres avait la prétention de mesurer aux villes de l'intérieur leur pitance de liberté, comme elle leur envoyait leurs provisions de marchandises. Le rêve d'empire universel, qui avait si longtemps guidé la fatale politique des rois d'Espagne, dominait encore, à leur insu, les rebelles américains, et leur inspirait des mesures dictatoriales. D'ailleurs la religion catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut, était restée la religion de l'état. Or, là où il n'existe qu'une église, absolue, intolérante, maîtresse des âmes, il ne doit non plus y avoir qu'un seul gouvernement, maître des corps, et toute rébellion est considérée comme une hérésie.

Lors de la révolution qui détacha Buenos-Ayres de l'Espagne, les populations des provinces de l'intérieur étaient moins intelligentes et moins instruites que celles de la capitale; plus fortement mélangées d'élémens indiens, elles subissaient avec moins d'impatience le régime infligé par les blancs espagnols, et n'avaient reçu des révolutions modernes de France et des États-Unis que des nouvelles

bien indécises et bien vite oubliées. Toutefois, lorsqu'elles se furent soulevées à l'appel de la grande cité du littoral et qu'elles eurent contribué, pendant plusieurs années de guerre, à la victoire commune et à l'expulsion définitive des armées espagnoles, elles se demandèrent si elles s'étaient déclarées indépendantes de la mère-patrie pour accepter tranquillement la souveraineté de Buenos-Ayres. Se croyant dignes de se gouverner elles-mêmes désormais, elles continuèrent contre des Américains la lutte commencée contre l'étranger, et pendant près d'un demi-siècle une guerre presque permanente a sévi sur divers points des contrées de la Plata. Souvent, il est vrai, les conflits étaient amenés en apparence par les faits les plus insignifians, mais en réalité la cause supérieure de ces événemens a toujours été l'antagonisme des principes : d'un côté l'unité monarchique, de l'autre l'autonomie républicaine.

En dépit des malheurs de toute espèce produits, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, par les soulèvemens, les incursions à main armée et les batailles sanglantes, les républiques de la Plata n'ont cessé, depuis la déclaration d'indépendance, de gagner en population et en richesse; mais ce n'est pas là une raison pour se refuser à voir combien ces guerres intestines ont été vraiment horribles. Dans la Confédération Argentine et dans la Bande-Orientale, les luttes ont trop souvent revêtu un caractère d'acharnement et d'atrocité qu'elles n'ont jamais eu dans les autres républiques hispano-américaines, et si l'on pouvait compter le nombre de ceux qui ont succombé durant les diverses révolutions de la Plata, on trouverait certainement un chiffre de morts très considérable. D'ailleurs c'est peut-être en grande partie à des raisons matérielles qu'il faut attribuer le caractère exceptionnel de sauvagerie qui a longtemps signalé la guerre dans ces contrées du continent colombien. En effet, les soldats, presque tous cavaliers, et depuis leur enfance habitués au maniement du cheval, s'enivrent facilement, comme les anciens centaures, par la rapidité même de leur course; les boules et le *lazo* au pommeau de leur selle, ils s'élancent dans les prairies à la poursuite de l'homme, et le chassent de la même manière qu'ils chasseraient le jaguar, l'autruche ou le taureau sauvage; puis, quand ils ont atteint leur adversaire, c'est avec un cri de joie qu'ils font tourbillonner au-dessus de leurs têtes le nœud fatal qui doit enserrer l'ennemi, l'enlever de sa selle et traîner le corps meurtri à travers les herbes de la pampa. Véritables enfans, féroces par insouciance, les *gauchos* se livrent aux joies de la course et de la lutte avec d'autant plus de fougue que l'homme leur sert de gibier. Il ne faut pas oublier non plus que le métier d'un grand nombre des Argentins et des Orientaux est de massacrer le bétail des *estancias*.

Habitués à « charcuter » (*carnear*), ainsi qu'ils le disent en leur langage pittoresque, se souvenant d'avoir jadis brûlé des milliers de moutons uniquement pour faire de la chaux, les pâtres transformés en soldats n'éprouvent aucune horreur à la vue du sang versé sur le champ de bataille, et plusieurs d'entre eux dépêchent sans remords l'ennemi tombé, comme s'ils ne voyaient en lui qu'un bœuf à dépecer. La nourriture exclusivement animale doit aussi contribuer pour sa part à la férocité de certains *gauchos* recrutés pour le service de l'armée. Récemment encore, le pain était inconnu dans les campagnes de la Confédération Argentine. Ne mangeant que de la chair, égorgeant eux-mêmes les animaux qui servaient à leur alimentation, les habitans de la pampa différaient à peine de leurs ennemis les Indiens Ranqueles; lorsque ceux-ci abattent une cavale, ils collent leurs bouches sur la plaie et boivent à longs traits le sang qui s'en échappe.

Quoi qu'il en soit de cette opinion au sujet de la déplorable influence exercée sur les destinées du pays par les mœurs des campagnards, il est certain que l'enfantement de la liberté a été des plus douloureux dans les républiques de la Plata, et malheureusement il reste encore beaucoup à faire pour que l'œuvre soit accomplie. Dès l'année 1811, quelques mois à peine après le commencement de la révolution, la guerre éclate entre Buenos-Ayres et le Paraguay. Les habitans de cette province repoussent l'armée des Argentins, puis ils revendiquent leur autonomie complète et se séparent des autres parties de l'ancienne vice-royauté pour se courber bientôt après sous la main de plomb du dictateur Francia. En 1814, la Bande-Orientale, qui n'a pas encore pu chasser les Espagnols de Montevideo, s'érige néanmoins en république indépendante de Buenos-Ayres, et Santa-Fé, Corrientes, Entre-Rios, Cordova, suivent son exemple. Le grand capitaine Artigas, se déclarant protecteur des peuples libres, tient à la fois la campagne contre les soldats étrangers et contre les partisans de la centralisation. L'anarchie règne dans les provinces : fédéraux et unitaires, blancs et Indiens, Espagnols du Pérou et Portugais du Brésil entrent dans la mêlée pour s'entr'égorger. A la vue de ce désordre général, de ce chaos sanglant auquel il ne savait porter aucun remède, le directeur Puyredon, épouvanté, désespéra de la patrie et noua secrètement des négociations avec l'étranger pour donner les provinces de la Plata soit à un prince brésilien, soit à un Bourbon d'Espagne; mais tel était son amour de la centralisation qu'il posait au roi futur la condition d'établir un pouvoir fort sur toute l'ancienne vice-royauté de la Plata. La trahison ayant été dévoilée à temps, Puyredon fut obligé de donner sa démission, et les quatorze provinces,

lasses à bon droit de la dictature de Buenos-Ayres, proclamèrent leur autonomie. Malheureusement les rancunes, les vengeances personnelles, les rivalités et l'inexpérience des hommes d'état perpétuèrent le désordre; les décisions du congrès unitaire de 1824 ne firent que l'aggraver, et l'exécution d'un gouverneur de Buenos-Ayres, Dorrego, vint mettre le comble à la fureur des partis. La guerre se propagea comme un incendie à travers toute l'étendue de la république, et pendant trois années, de 1829 à 1831, l'histoire des provinces de la Plata n'est autre chose que le récit d'affreux massacres.

Les fédéralistes l'emportèrent; mais dans la hideuse mêlée le sens des mots s'était perdu, et les chefs militaires, devenus par le droit de leur épée les interprètes de la constitution, répétaient par habitude ou par hypocrisie les cris de ralliement qui leur avaient mis les armes à la main. Le sanguinaire Rosas, maître absolu de la république et de la vie des citoyens, se disait toujours le représentant de l'idée de fédération, mais uniquement afin de pouvoir insulter ses ennemis comme « infâmes et immondes unitaires, » et les égorger avec impunité. Ayant à ses gages une bande d'assassins, il fait poignarder ou fusiller tous ceux qui le gênent, surtout les hommes d'intelligence; il ne respecte ni les frontières des états voisins, ni les traités en vigueur, ni la foi jurée; il se rit des menaces de la France et de l'Angleterre, et durant plus de vingt ans il garde la dictature sous prétexte de défendre la patrie contre les intrigues des partisans de la centralisation. Néanmoins bien des progrès s'étaient accomplis dans les esprits pendant ces vingt années : l'instruction, le commerce, l'industrie s'étaient développés; les populations, assistant de loin aux grands événemens de l'histoire contemporaine, avaient gagné en sens politique, et les Argentins réfugiés en France, au Chili, dans la Bande-Orientale, avaient utilisé leurs loisirs forcés pour étudier sérieusement les questions. Lorsque Rosas tomba, vaincu par Urquiza, l'un de ses anciens lieutenans, la conduite des vainqueurs témoigna des heureux changemens qui s'étaient opérés dans les mœurs et dans les idées depuis les grandes guerres civiles. De cette époque date une nouvelle ère pour la république argentine.

La nouvelle constitution fédérale, votée en 1853 par les députés réunis à Santa-Fé et légèrement modifiée en 1861, est sans aucun doute l'une des chartes nationales qui méritent le plus d'être étudiées par les hommes politiques. Ainsi que le porte le préambule, elle a pour but de « constituer l'unité de la nation, de maintenir la justice, de consolider la paix intérieure, de pourvoir à la défense commune, de travailler au bien-être général et d'assurer les bienfaits de la li-

berté, non-seulement aux citoyens et à leur postérité, mais aussi à tous les hommes du monde qui voudront habiter le territoire argentin. » Bien que par un article malheureux le gouvernement fédéral fasse une profession de foi catholique, apostolique et romaine, néanmoins il garantit à tous les habitans du pays, natifs ou d'origine étrangère, le libre exercice de leur culte; en outre il proclame la liberté du travail, du commerce et de l'industrie, l'inviolabilité des personnes et des biens, l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans acception de couleur ni de race, le droit de publier ses idées par la voie de la presse, celui de s'associer, celui d'enseigner et d'apprendre. Quant aux diverses provinces de la Confédération Argentine, elles se gouvernent elles-mêmes; elles s'occupent de toutes les affaires locales, nomment leurs fonctionnaires, votent leur budget et rédigent leur propre constitution, qui devient valable après avoir été révisée par le congrès national et reconnue conforme aux principes républicains. Le gouvernement central, représentant le peuple tout entier, a seul le droit de battre monnaie, de déclarer la paix ou la guerre, de conclure des traités de commerce, d'établir des droits de douane, de fixer les limites des provinces, de s'occuper du progrès général par des travaux embrassant une étendue considérable de la république.

Tel est le système, imité en grande partie de celui des États-Unis, que les hommes politiques de la Plata ont adopté pour le gouvernement de leur pays. Il serait excellent, on peut le dire, si les diverses fractions de la république argentine s'y conformaient; mais il n'en est pas ainsi. Les anciennes rivalités de Buenos-Ayres et des états de l'intérieur subsistent encore, et deux fois déjà depuis la chute de Rosas, la grande cité du littoral, regrettant son ancienne suprématie, s'est séparée avec sa province du reste de la confédération. Jadis elle avait le monopole de tout le commerce extérieur, et les navires d'outre-mer ne remontaient pas au-delà de sa rade. Actuellement Buenos-Ayres, dépouillée du monopole exclusif, n'en est pas moins restée le grand entrepôt du commerce de la Plata : c'est elle qui reçoit presque toutes les marchandises d'Europe, du Brésil et des États-Unis, c'est elle qui prélève les impôts de douanes et qui en fait profiter le budget fédéral; malgré ses lourdes dettes, malgré son milliard de papier-monnaie, ne représentant plus que le vingt-cinquième de la valeur de l'émission, elle est tenue de verser dans le trésor national les sommes de plus en plus considérables qu'elle perçoit chaque année sur les articles d'importation. Ces questions d'intérêt se retrouvent au fond de toutes les discordes des provinces de Buenos-Ayres et des autres états de la république. Un grand nombre des habitans de la capitale subissent impatiemment le lien

qui les rattache aux populations moins riches de l'intérieur, et sous prétexte de je ne sais quelle liberté, ils réclament la jouissance exclusive de leur budget des douanes. Désireux de profiter eux-mêmes de tous les avantages du commerce, ils acceptent de très mauvaise grâce le fait désormais acquis de la libre navigation des rivières, et jettent des regards malveillans sur les jeunes cités qui grandissent aux bords de l'Uruguay et du Parana; ils voient des ennemis dans les négocians de Montevideo et des autres villes de la Bande-Orientale, et l'on dit même qu'ils s'opposent en secret à la fondation d'importantes colonies commerciales aux embouchures des rivières du sud, le Rio-Colorado et le Rio-Negro, dans la crainte que ces colonies ne deviennent un jour des rivales de Buenos-Ayres.

Lors de la dernière brouille de la capitale avec les provinces, celles-ci adoptèrent une loi frappant d'un droit supplémentaire de 18 pour 100 toutes les marchandises de provenance étrangère qui n'auraient pas été importées directement dans un des ports de la confédération. Cette mesure fiscale, qui causa le plus grand tort au commerce de Buenos-Ayres, pourrait être appliquée de nouveau dans des circonstances semblables, et la simple menace du rétablissement de ces droits différentiels suffit pour entretenir une irritation constante parmi les *porteños* (1). Pour apaiser les rancunes, il a fallu, dans un grand nombre de cas, abandonner le terrain des principes et recourir à des expédiens provisoires. Buenos-Ayres, qui est à la fois la grande cité commerciale et le siége du gouvernement, c'est-à-dire le New-York et le Washington de la république argentine, offre le triple caractère de commune, de capitale de province et de chef-lieu de la confédération; elle réunit en même temps dans ses murs une législature provinciale et le congrès de la nation, qui sont très souvent en désaccord sur des questions brûlantes. Eu égard à l'importance des sommes versées au trésor fédéral par la douane de Buenos-Ayres, cette ville s'est fait garantir le droit de prélever chaque année sur les ressources nationales une somme de 1,200,000 piastres fortes, c'est-à-dire exactement cent fois plus que l'allocation accordée à chaque province; mais ce privilége expire en 1865. Si l'on désire éviter quelque rupture, il faudra probablement se résoudre à un nouveau compromis en garantissant des subsides annuels à l'état de Buenos-Ayres et aux diverses provinces de la confédération. En outre plusieurs questions des plus graves, qui pourraient donner lieu à de dangereuses discussions, sont prudemment écartées. Ainsi le

(1) Habitans du port. C'est le nom qu'on donne dans toute l'Amérique espagnole aux citoyens de Buenos-Ayres.

gouvernement fédéral néglige de revendiquer comme terres publiques de vastes étendues que les états se sont appropriées, et n'ose faire constater par le cadastre la superficie du domaine territorial que possède la nation ; il préfère rester à ce sujet dans l'ignorance et rejeter sur l'avenir les difficultés du présent. De même, il a eu le tort de ne pas résoudre d'une manière définitive la question des limites entre la confédération et les républiques voisines, la Bolivie et le Paraguay. Les espaces en litige, c'est-à-dire le Gran-Chaco et les anciennes missions des jésuites, sont encore déserts et par conséquent ne profitent à personne ; mais ils se peupleront tôt ou tard, et les causes de discorde, longtemps atténuées par des compromis et des traités provisoires, seront peut-être beaucoup plus difficiles à supprimer qu'elles ne le sont aujourd'hui (1).

Quoi qu'il en soit de tous ces germes de dissensions intestines, on ne saurait craindre aujourd'hui le retour des affreuses guerres civiles d'autrefois, car les élémens de désordre qui se trouvaient dans le sein de la république avant la dictature de Rosas n'existent plus aujourd'hui. Sous l'influence des institutions nouvelles, les mœurs sont devenues plus républicaines, les vieilles traditions de despotisme politique et religieux sont oubliées; l'instruction, qui commence à être généralement répandue, développe l'intelligence si rapide et si nette des Argentins, et lui donne de plus hautes ambitions. Les intérêts des diverses provinces, jadis presque complétement distincts, deviennent de plus en plus solidaires par le développement des relations et des échanges. La ville de Buenos-Ayres, à laquelle suffisait autrefois le commerce des cuirs, des suifs et de la chair de ses innombrables troupeaux, reçoit maintenant des provinces de l'intérieur des produits de toute nature, vins, fromages, blés, cuivres, minerai d'or et d'argent, bois de construction. Chaque groupe de population, qui, durant la génération précédente, en était réduit presque uniquement à ses propres ressources, se met en rapport avec les autres groupes et leur demande les objets qui lui font défaut. Des villes de commerce s'élèvent sur les frontières du Chili et de la Bolivie; l'exploitation des mines et les autres industries se développent; enfin l'agriculture, jadis presque rudimentaire, fait des progrès considérables. Transformant par leur travail les rives des fleuves, les vallées des montagnes, tous les districts faciles à arroser, les cultivateurs marchent à l'encontre les uns des autres à travers la prairie et la conquièrent pas à pas sur les *gauchos*. Les mœurs s'adoucissent grâce à des occupations moins barbares, à une alimentation plus saine. En passant par degrés de

(1) Profitant de la guerre actuelle, le Paraguay revendique énergiquement la possession des territoires disputés.

la vie pastorale à la vie agricole, la nation argentine franchit l'étape la plus importante de la civilisation. Le temps n'est plus où les chasseurs d'abeilles de Tucuman et de Jujuy abattaient de grands arbres pour y recueillir un rayon de miel.

La vapeur, le grand agent de la transformation matérielle de l'Europe, accomplit également son œuvre dans les républiques de la Plata par le rapprochement des populations et le mélange des intérêts. Depuis quatorze ans déjà, un service régulier de bateaux à vapeur dessert les villes riveraines de l'Uruguay et du Parana, et maintenant ces cours d'eau sont tout aussi souvent agités par le mouvement des roues et des hélices que le sont nos grandes rivières d'Europe. Des vapeurs, pénétrant par le tortueux Vermejo jusqu'au milieu de la province de Salta, ouvrent un nouveau débouché aux produits des hautes vallées andines de la Plata et de la Bolivie. Le Paraguay lui-même a voulu se mettre en communication régulière et rapide avec le reste du monde, et l'Assomption est devenue le grand port d'attache des bateaux descendant d'un côté vers Buenos-Ayres et Montevideo, remontant de l'autre vers Albuquerque et Cuyaba. En temps de paix, ce n'est plus directement par les solitudes de l'intérieur du Brésil que Rio-Janeiro communique avec la province de Matto-Grosso, mais bien par l'estuaire de la Plata et les artères fluviales des républiques hispano-américaines : grâce à la vapeur, les voyageurs ne gagnent pas moins de quatre mois par cet énorme détour de 6,000 kilomètres, et n'ont pas à courir les dangers qui menaçaient leurs devanciers dans les forêts, les défilés, les marécages, et sur les rapides des torrens. La locomotive a également fait son apparition dans le Paraguay et dans les provinces argentines. L'Assomption a déjà son tronçon de voie ferrée, et bientôt elle sera reliée aux belles fonderies d'Ibicuy et à Villa-Rica, la seconde cité de la république. Buenos-Ayres, métropole de la Plata, est le point de départ de quatre chemins de fer, rayonnant au loin dans la pampa, vers tous les centres de population de la province. A l'ouest de l'Uruguay, une cinquième ligne de fer va prochainement contourner les rapides du fleuve et faciliter le transport des produits entre le pays des missions et l'Entre-Rios. Une autre voie ferrée, d'une bien plus grande importance que les précédentes, rattachera le port de Rosario, sur le Bas-Parana, à la cité de Cordova, qui peut être considérée comme le point central de la république (1). Dans un avenir prochain, ce chemin de fer sera le tronc commun de nombreux embranchemens se dirigeant à l'ouest et au nord-ouest vers toutes les villes considérables, de Mendoza à Santiago

(1) Les chemins de fer inaugurés ou en voie de construction dans le Paraguay et dans les provinces de la Plata ont une longueur totale de plus de 1,300 kilomètres.

del Estero et à Tucuman. Rien de plus facile que de poser des lignes de rails sur ces plaines presque unies, traversées déjà par les courriers et les diligences, sans qu'on ait eu besoin d'y tracer des routes. Au-delà se dresse la haute barrière des Andes; mais cet obstacle n'est pas infranchissable, et plusieurs ingénieurs, entre autres M. Meigs, à qui l'on doit la construction du beau chemin de fer de Valparaiso à Santiago, s'offrent à surmonter cette arête en faisant passer à 3,500 mètres de hauteur la voie de jonction entre les chemins de la république argentine et le réseau déjà si considérable du Chili. D'ailleurs les difficultés de la traversée des Andes, très sérieuses entre Mendoza et Santiago, sont presque nulles beaucoup plus au sud, entre le haut bassin du Rio-Negro et les colonies chiliennes de Valdivia et de Llanquihue. La grande Cordillère offre là plusieurs solutions de continuité, et même en un point elle livre passage à un affluent du Rio-Valdivia, prenant sa source sur le versant oriental, en pleine pampa de Patagonie. Nul doute que des voies ferrées ne traversent cette partie de la chaîne lorsque des centres de population de quelque importance s'y seront formés (1).

Les nouvelles routes amoindrissent de jour en jour l'espace, ce grand ennemi de la colonisation, et facilitent aux immigrans l'entrée des républiques de la Plata : à elle seule, la Confédération Argentine reçoit plus de colons que toutes les autres républiques hispano-américaines prises ensemble. Plus de douze mille étrangers débarquent chaque année à Buenos-Ayres et dans les autres ports de l'estuaire et du Parana. Ce sont des Basques espagnols et français, gens sobres, actifs, hardis et néanmoins pacifiques; des Italiens industrieux, habiles, âpres au profit; des Français, qui s'accoutument facilement aux mœurs du pays et deviennent en peu d'années de véritables Argentins; des Anglo-Saxons, des Irlandais, des Allemands, qui s'occupent de commerce, d'industrie ou d'agriculture, et se préparent résolûment à faire la prospérité de l'Amérique du Sud, comme leurs compatriotes ont fait celle du continent septentrional. Depuis le commencement de la guerre civile des États-Unis, un certain nombre de planteurs américains se sont également dirigés vers Buenos-Ayres, pour appliquer à l'élève des bestiaux et à la culture du cotonnier l'esprit d'initiative et le bon sens pratique qui les distinguent. C'est là un mouvement de la plus haute importance, car il ne peut manquer de créer des relations politiques et commerciales de plus en plus suivies entre la grande république américaine et ses sœurs moins puissantes des bords de la Plata. Il faut remarquer aussi que les immigrans ne s'arrêtent

(1) Le passage le moins élevé de la chaîne a 530 mètres d'altitude, d'après M. Guillermo Cox.

pas tous, comme autrefois, dans les villes du littoral; mais parmi ces nouveaux venus, il en est des milliers qui gagnent les provinces de l'intérieur, Santa-Fé, San-Luis, Cordova, Tucuman, et l'on en trouve maintenant jusque sur les frontières de la Bolivie. D'ailleurs ce n'est plus seulement par le Rio de la Plata, c'est aussi par les cols des Andes que les provinces argentines reçoivent un contingent annuel de nouveaux citoyens. Les vallées du Chili étant relativement beaucoup plus peuplées que celles du versant opposé, un mouvement d'émigration de plus en plus considérable se porte, dans la direction de l'est, à travers la Cordillère : il est même probable que dans un avenir prochain, lorsque les immenses richesses minières de Famatina, de San-Juan, d'Uspallata, seront mieux connues et d'un accès plus facile, l'émigration chilienne prendra les proportions d'un véritable *exode*, semblable à celui qui entraîna jadis des populations entières vers les *placers* de la Californie.

Les hommes d'état de la Confédération Argentine et des républiques limitrophes, comprenant parfaitement que tous les colons laborieux sont de véritables bienfaiteurs publics, font de grands efforts pour assurer à leur pays les avantages d'une immigration régulière et considérable. D'importantes colonies ont été fondées, et dans le nombre plusieurs ont admirablement réussi, entre autres celle de San-José, dont les terres ont été concédées par le général Urquiza et que dirige un exilé français, M. Alexis Peyret. Avant que la guerre civile éclatât dans la Bande-Orientale, diverses colonies d'Allemands, de Suisses, de Vaudois, avaient été récemment établies sur divers points du pays et prospéraient à souhait. Un consul allemand de l'Uruguay, M. Sturz, que ses compatriotes vénèrent à juste titre en souvenir de sa lutte de vingt années contre les marchands brésiliens de chair humaine, s'était mis à la tête d'une grande entreprise de colonisation, et plusieurs groupes d'agriculteurs se préparaient à partir pour Montevideo, lorsque les incursions de Florès ont arrêté pour un temps le mouvement d'émigration. Ce n'est là qu'un simple retard, et d'ailleurs la Bande-Orientale ne peut manquer, aussitôt après la guerre, de profiter d'un certain reflux de ce grand courant qui porte chaque année des milliers d'Européens dans la confédération voisine. Peu à peu les habitans des deux pays gagneront en amour du travail et en industrie par le croisement avec les nouveaux venus : ceux-ci, apportant dans chaque ville des idées analogues et des intérêts identiques, aideront bien plus que les voies de communication faciles à relier les uns aux autres les groupes épars, à calmer les vieilles haines de famille, à corriger les mœurs sauvages des indigènes. Par leur seule présence, les étrangers contribueront puissamment à consolider l'unité nationale.

III.

Ainsi les divers changemens accomplis de nos jours dans les contrées de la Plata donnent complétement tort aux pessimistes. Ceux-ci prédisaient naguère la désorganisation sociale du pays et niaient la possibilité d'un accord entre l'autonomie des provinces et l'intégrité de la nation; on peut reconnaître aujourd'hui qu'en dépit de toutes les révolutions locales les républiques du bassin de la Plata ont en elles-mêmes assez de vitalité pour surmonter à la longue les élémens de désordre qui se trouvent dans leur sein. Les ennemis de l'intérieur, l'ignorance, la superstition, la barbarie native, seront vaincus. Quant aux ennemis du dehors, ils ont été jusqu'à ce jour moins redoutables, car depuis la guerre de l'indépendance contre les Espagnols la république argentine et le Paraguay n'ont point eu à redouter d'invasion étrangère. Seule, la Bande-Orientale a eu beaucoup à souffrir des attaques des Portugais et des Brésiliens; son existence comme république indépendante a été supprimée une fois et souvent compromise. Néanmoins il est très improbable que le Brésil, ce pays de 8 millions d'habitans, sorte vainqueur de la lutte qu'il vient d'entreprendre contre le faible état voisin, dépourvu d'armée, de navires, de finances, et peuplé de 300,000 âmes à peine. C'est que l'Uruguay ne peut rester isolé : dût-il même succomber pour un temps, il représente contre la monarchie esclavagiste un principe qui est celui de toutes les républiques-sœurs du continent colombien. Entouré par un demi-cercle d'états qui se peuplent, s'enrichissent et se civilisent dans toutes leurs couches sociales beaucoup plus rapidement que lui, l'empire du Brésil ne sera certainement pas le plus fort.

Pendant les deux derniers siècles, et même au commencement du nôtre, les seules causes des guerres presque incessantes qui sévissaient sur les frontières entre les colons portugais et les descendans des conquérans espagnols étaient l'amour des combats, le désir du pillage, les haines de race et le conflit des intérêts commerciaux. Les Mamelucos de la province de Saõ-Paulo, terrible horde de cavaliers issue du croisement des Portugais et des Indiens Tupis, se distinguaient surtout dans ces luttes féroces, et sur divers points ils accomplirent avec tant d'acharnement leur œuvre de dévastation, que, parmi les territoires des missions et du Paraguay, dépeuplés par eux il y a plus de cent ans, plusieurs sont encore à l'état de solitudes. Sur les bords de l'estuaire de la Plata, la guerre avait son origine première dans les rivalités de commerce, les Portugais ayant le plus haut intérêt à s'établir solidement à l'embouchure de ce grand système fluvial, qu'ils considéraient comme leur

frontière naturelle. Dès l'année 1680, ils avaient bâti un fort à La Colonia, en face même de Buenos-Ayres, afin de prendre pied à l'entrée du domaine convoité. Expulsés de cette position, ils parvinrent à s'y retrancher de nouveau, et pendant près de cent années La Colonia fut le principal enjeu des guerres qui éclatèrent sous divers prétextes entre les Portugais et les Espagnols du Nouveau-Monde. Durant la grande lutte de l'indépendance, alors que l'armée castillane était enfermée dans Montevideo, les Portugais, réconciliés comme par miracle avec leurs ennemis héréditaires, accoururent à leur aide, et, désirant s'emparer eux-mêmes de la Bande-Orientale, feignirent de vouloir la conserver à la couronne d'Espagne.

A la suite des grands événemens qui amenèrent la transformation des anciennes colonies espagnoles en républiques indépendantes et détachèrent pacifiquement l'empire du Brésil du petit royaume de Portugal, les conflits qui ont eu lieu dans la Bande-Orientale entre les Hispano-Américains et les armées brésiliennes ont offert un caractère tout différent de celui que présentaient jadis les batailles entre colons espagnols et portugais : à l'insu de bien des hommes qui y prenaient une grande part, ces conflits étaient aussi les luttes de deux principes. En effet, les institutions du Brésil et celles des républiques limitrophes diffèrent sur plusieurs points de la manière la plus complète, et pendant les quarante dernières années la divergence n'a cessé de s'accroître. Dans les régions de l'empire peuplées ou simplement explorées, déjà presque toutes les propriétés appartiennent à des personnages décorés de titres nobiliaires et constituent d'énormes domaines dont les équivalens seraient regardés en Allemagne comme des états considérables. Le sol du pays se trouve entre les mains de seigneurs féodaux qui, ne cultivant point eux-mêmes de peur de se déshonorer, emploient le travail servile et font exploiter la terre par les nègres et les engagés. Ce que les Brésiliens appellent avec orgueil la grande culture (*lavoura grande*), c'est la mise en valeur de vastes domaines par un nombre considérable d'esclaves. Plus heureuses, les républiques voisines ne connaissent point cette grande culture et n'ont pas à en redouter les conséquences fatales. Il est vrai que dans les contrées de la Plata les riches éleveurs de bestiaux possèdent chacun des espaces de terrain de plusieurs lieues carrées; mais ces *estancias*, beaucoup moins étendues que les immenses domaines presque entièrement inutiles des grands seigneurs brésiliens, peuvent être aliénées, divisées en parcelles et graduellement transformées en campagnes agricoles que des paysans libres cultivent de leurs propres mains. L'esclavage, cette institution sur laquelle repose toute la société brésilienne, n'existe même plus dans la Confédération Argentine ni dans la Bande-Orientale. En 1843, les noirs de ce dernier état ont

été affranchis et déclarés citoyens pour aider à la défense du pays, et dix ans plus tard la constitution fédérale des états de la Plata rendit à la liberté les quelques nègres asservis qui se trouvaient encore sur divers points de la république. Même au Paraguay, cet état semi-républicain, semi-patriarcal, où le président élu gouverne despotiquement son peuple comme il le ferait d'une grande famille, tous les enfans d'une mère esclave deviennent libres à leur naissance, et la servitude s'éteint graduellement : les descendans des nègres importés par la traite se fondent peu à peu avec le reste de la population. En dépit de tous les obstacles apportés au développement de la liberté par les traditions que les jésuites et le gouvernement de Francia ont laissées dans le Paraguay, ce pays est de plus en plus entraîné vers les mêmes destinées que les autres républiques hispano-américaines; le contraste de ses institutions avec celles de l'empire du Brésil s'accuse plus nettement chaque année. Il n'est donc pas étonnant que dans la guerre actuelle le Paraguay se soit rangé du côté de la Bande-Orientale. A l'antagonisme des races, à la lutte des intérêts commerciaux et aux désirs d'agrandissement territorial s'ajoute maintenant une cause d'hostilité plus sérieuse.

Les premières années de l'existence du Brésil comme puissance indépendante furent remplies par une guerre acharnée pour la possession de la Bande-Orientale. En 1821, lors de la révolution de Rio-Janeiro, la place de Montevideo était occupée par des troupes portugaises qui la gardèrent pour le compte des Brésiliens; mais les Argentins, aidés par la population locale, se préparèrent bientôt à les en chasser. Les impériaux, battus dans plusieurs rencontres, furent presque complétement écrasés dans la vallée d'Ituzaingo, et, désormais incapables de tenir la campagne contre les paysans insurgés et l'armée de Buenos-Ayres, il ne leur resta plus qu'à se renfermer dans les murs de la ville, puis à se retirer après avoir reconnu l'indépendance de la nouvelle république. C'était en 1829. Quelques années plus tard, l'empire à son tour était menacé dans son intégrité territoriale. Les populations de la province méridionale de Rio-Grande-do-Sul se soulevèrent contre le gouvernement et proclamèrent leur autonomie républicaine. Défendu par quelques hommes héroïques, au nombre desquels se trouvait Garibaldi, l'état libre de Piratinim servit pendant neuf ans de boulevard à la Bande-Orientale; mais il finit par succomber dans cette lutte inégale contre toutes les forces du Brésil, et celui-ci put reprendre sa politique envahissante à l'égard de la république de l'Uruguay. Il est vrai qu'à cette époque les atrocités commises dans le pays par Manuel Oribe et les autres lieutenans de Rosas permettaient aux Brésiliens de se présenter comme des sauveurs. En 1851, ils s'allient avec le

général Urquiza et contribuent par leur présence au renversement de Rosas; mais ils ne se retirent point des bords de la Plata sans avoir stipulé une rectification de frontières qui leur donne des vallées fertiles et d'importantes positions stratégiques. Trois ans après, ils interviennent de nouveau sous prétexte de protéger les libertés du peuple contre les partis, et pendant près d'un an des troupes impériales maintiennent le colonel Venancio Florès sur le fauteuil présidentiel de la république.

Cet ancien président de l'Uruguay est le même Florès qui introduit de nouveau dans son pays les forces brésiliennes et les convie à dévaster les campagnes, à prendre les villes d'assaut, à passer les garnisons au fil de l'épée. Rude cavalier métis dont l'intrépidité est la seule vertu, Florès est un de ces chefs barbares que les déplorables guerres civiles de la Plata ont produits en si grand nombre depuis quarante années. Sans foi, sans pitié, sans morale, mais plein de la ruse et de l'astuce du sauvage, il invoque de son mieux le nom de la liberté; tout en prenant pour alliés les planteurs brésiliens, qui sont les plus grands ennemis des républiques espagnoles, il se pose en vengeur de la patrie outragée. D'ailleurs, il faut le dire, le parti *blanco*, qui gouverne maintenant l'Uruguay, et que Florès cherche à renverser, expie des torts bien graves. En 1857, les chefs de ce parti, dépourvus de tout bon sens politique, n'ont pas craint d'irriter les sentimens de la nation en faisant de magnifiques funérailles à ce féroce général Oribe, qui pendant tant d'années avait été le fléau de l'Uruguay. Quelques mois après, ces mêmes personnages ne voulurent pas reconnaître la capitulation accordée à une trentaine d'officiers supérieurs de l'armée rebelle des *colorados*, et ils les firent tous fusiller malgré la parole donnée par le général vainqueur. Ce sont là des crimes politiques dont le souvenir ne s'efface point, et qui sont toujours suivis d'une réaction. A la prise de Florida, petite ville devant laquelle plusieurs des siens étaient tombés, le général Florès n'a pas manqué d'ordonner à son tour des fusillades en évoquant le souvenir des victimes du Paso-de-Quinteros.

Il y a bientôt deux ans que le redoutable *caudillo* tient la campagne. En mai 1863, il traversa l'Uruguay non loin de la ville de Paysandu, et, pénétrant avec quelques Argentins dans la vallée du Rio-Queguay, il eut bien vite recruté parmi ses partisans un corps de hardis cavaliers. A la tête de ces *gauchos*, il parcourut ensuite le pays en proclamant la déchéance du gouvernement de Montevideo, en distribuant des titres aux hommes de son choix, en ravageant les propriétés de ses ennemis politiques. Rien de plus facile que son genre de guerre. Grâce à ses espions, il connaissait toujours d'avance le chiffre des troupes envoyées contre lui; lors-

qu'elles étaient peu nombreuses, il se mettait à leur poursuite et les forçait à la retraite; lorsqu'elles présentaient un effectif considérable, il se jetait dans les vallons les plus reculés et disparaissait pour tomber à l'improviste sur un autre point. Ses cavaliers trouvaient toujours dans les *estancias* des chevaux frais et des vivres en abondance; parfois aussi ils entraient au galop dans les petites villes non garanties contre un coup de main, et se donnaient le plaisir d'y constituer un simulacre de gouvernement en attendant que l'approche de l'ennemi fût signalée. Ainsi conduite, la guerre civile ne faisait verser que peu de sang, mais elle n'en portait pas moins le plus grand tort à la prospérité de la république. Les campagnes étaient graduellement dévastées, les relations commerciales étaient rompues, les rouages de l'administration cessaient de fonctionner, et les progrès si remarquables que la nation avait faits depuis 1858 étaient arrêtés soudainement.

Pendant les premiers mois de cette guerre civile, le général Florès ne cessa de recevoir des armes, des munitions et des renforts par la rive argentine de l'Uruguay, et l'on a même de graves raisons pour soupçonner le gouvernement de Buenos-Ayres de s'être laissé entraîner par un sentiment de rivalité commerciale à l'égard de Montevideo et d'avoir fermé l'œil sur ces menées. Toutefois, le concours des *colorados* de la Plata étant fort gêné par les garnisons établies dans les villes de la côte, c'est principalement sur le Brésil que dut s'appuyer Florès. Par les confins de la province de Rio-Grande, des aventuriers en foule sont venus se joindre à la petite armée du *caudillo* et prendre part à ces expéditions de rapine, connues dans le pays sous le nom singulièrement expressif de *californies*. C'est que, par le pillage des fermes de l'Uruguay, la richesse s'acquiert bien plus facilement que par l'exploitation des mines d'or de la Sierra-Nevada et des Montagnes-Rocheuses. Celui qui a le bonheur de n'être pas atteint d'une balle dans quelque escarmouche s'enrichit à peu de frais. Après une course joyeuse à travers les campagnes, il revient en poussant devant lui des troupeaux de bœufs et des bandes de chevaux qui ne lui ont rien coûté; bien plus, il a la chance de ramener des nègres et des négrillons qu'il pourra vendre à beaux deniers comptans sur les plantations brésiliennes.

Ces excursions de brigandage sont donc aussi de véritables opérations de traite, et c'est là précisément ce qui les rend légitimes aux yeux des planteurs du Rio-Grande. L'institution de l'esclavage ayant été plusieurs fois menacée dans cette province, les propriétaires s'y cramponnent d'autant plus fortement, comme à un dogme d'ordre social. Pendant la durée de la république de Piratinim, un grand nombre de noirs furent émancipés, à cause de leurs services

militaires, soit par les maîtres eux-mêmes, soit par les envahisseurs; en outre, les liens de la servitude se relâchèrent pour tous les esclaves, et si les impériaux n'eussent triomphé des populations insurgées, nul doute que la liberté des hommes de couleur n'eût été proclamée comme dans les républiques voisines. Depuis cette époque, le prétendu principe de l'esclavage a été affirmé de nouveau dans toute sa rigueur; mais les noirs, accoutumés à une liberté relative, et comparant leur situation à celle de tous leurs frères affranchis, ne veulent plus travailler avec la même docilité qu'autrefois : ils résistent ou s'échappent. Des milliers d'entre eux se sont réfugiés dans l'Uruguay, et bien que là aussi il existe de honteuses lois pour l'extradition des esclaves fugitifs, cependant la plupart de ces hommes, protégés par le sentiment public, sont devenus citoyens et propriétaires. C'est là, dans l'opinion des planteurs du Rio-Grande, un scandale qui doit cesser à tout prix. Sous leur haut patronage ou même sous leur direction, des bandes armées ont plus d'une fois violé le territoire de la république pour y capturer des hommes libres et les ramener comme esclaves dans les fermes brésiliennes. Des propriétaires plus hardis se sont même installés en plein territoire de la Bande-Orientale, et là, sur un sol déclaré libre par la constitution, ils ont énergiquement affirmé leur droit à la possession de bétail humain : ils possèdent, en violation des lois, de 15 à 18,000 esclaves dans la république de l'Uruguay. On le voit, c'est à 7 ou 8,000 kilomètres de distance, et dans un autre hémisphère, la contre-partie exacte de ce qui se passait, avant la guerre civile de l'Amérique du Nord, sur les frontières des états libres et des états esclavagistes. La grandeur des événemens ne doit point se mesurer au chiffre de la population entraînée dans le conflit, mais bien à l'importance des principes qui se débattent.

Dès le commencement de la guerre civile, le planteur Souza Netto, le plus puissant de ces propriétaires brésiliens qui se sont établis sur les terres de l'Uruguay, fit alliance avec l'envahisseur Florès et lui envoya des secours de toute nature. Grâce à cet appui, les bandes rebelles, sans cesse recrutées, trouvaient des bases d'opérations dans toutes les *estancias* de la frontière : là elles se massaient ou s'éparpillaient à leur gré; tantôt elles s'unissaient en vrais corps d'armée pour surprendre l'ennemi et se lancer jusque dans le voisinage de Montevideo, tantôt elles disparaissaient pour aller se reformer plus loin et reprendre l'offensive. De leur côté, les planteurs brésiliens pouvaient à leur guise accroître le nombre de leurs esclaves, arrondir leurs domaines aux dépens des *estancias* voisines, et faire soigneusement brûler tous les titres de propriété, tous les registres du cadastre dans les villes capturées. C'était déjà là un grand triomphe; mais il s'agissait de le faire justifier par le

gouvernement brésilien lui-même en l'entraînant de gré ou de force dans la querelle. Le planteur Netto, qui est également général, parla, dit-on, en termes menaçans; il évoqua les souvenirs de la république de Piratinim, et déclara que, si l'empire ne voulait pas le soutenir dans cette lutte, il saurait bien faire la guerre à lui tout seul en lançant un appel direct aux populations et en proclamant l'autonomie du Rio-Grande. D'ailleurs ce langage n'avait probablement d'autre but que d'emporter de force l'assentiment du trop scrupuleux empereur dom Pedro, car le général Netto et ses partisans pouvaient compter d'avance sur la complicité de la puissante aristocratie qui tient dans ses mains les destinées du pays. En effet, loin de blâmer les sujets brésiliens qui, au mépris de la neutralité, avaient envahi la Bande-Orientale, on leur donna raison sur tous les points, et tandis qu'on laissait se commettre cette agression inique, le conseiller d'état Saraiva se rendait à Montevideo sur un navire de guerre pour demander réparation d'une longue série de crimes commis par des Orientaux et restés impunis. Six jours seulement étaient accordés au gouvernement de l'Uruguay pour qu'il répondît à l'*ultimatum* du Brésil.

Ces divers griefs, dont plusieurs remontaient à douze années, reposaient sans doute en grande partie sur des faits authentiques, car malheureusement bien des meurtres, bien des attentats de toute nature sont commis chaque année sur la frontière indécise de l'Uruguay, que se disputent les propriétaires d'esclaves et les cultivateurs libres, et que traversent incessamment des contrebandiers, attirés au Brésil par l'énormité des droits d'entrée (1). Toutefois le gouvernement de la Bande-Orientale répondit au conseiller Saraiva en lui présentant à son tour une interminable liste de griefs contre l'empire. Il releva surtout le crime de violation de territoire dont se rendaient coupables le général Netto et ses bandes, composées pour la plupart de gens qui avaient reçu en qualité de colons l'hospitalité de la république, et qui en avaient profité pour y rétablir l'esclavage et pour fonder un état dans l'état.

L'envoyé brésilien ne chercha point à nier le fait imputé à ses compatriotes; mais il n'en demanda pas moins de fortes indemnités, ainsi que la destitution immédiate de plusieurs personnages considérables, et se retira en déclarant que, si satisfaction n'était point

(1) Dans la Bande-Orientale, les droits de douane ne dépassent pas de 12 à 15 pour 100 sur les divers articles d'importation, tandis que dans l'empire voisin ils sont en moyenne au moins trois fois plus considérables. Aussi le commerce extérieur de l'Uruguay atteignait-il avant la guerre la somme relativement énorme de 180 millions de francs. Toute proportion gardée, c'est un mouvement d'échanges quatre fois supérieur à celui de la France.

donnée à ses demandes, le Brésil userait de représailles. Certes c'était choisir un singulier moment pour réclamer de l'argent et des destitutions en masse que de se présenter justement à l'époque où la république était dépourvue de toutes ressources financières, et manquait d'officiers pour se défendre contre les rebelles et contre les Brésiliens eux-mêmes. Il est difficile de voir dans cette conduite autre chose qu'un abus prémédité du droit de la force, abus d'autant plus répréhensible que tout récemment encore le Brésil avait eu, dans ses relations diplomatiques avec l'Angleterre, le triste rôle du faible et de l'outragé. L'empire sud-américain se plaint des procédés de la Grande-Bretagne à son égard, mais il agit avec bien plus de violence encore contre l'Uruguay; il envoie un député au congrès colombien du Pérou, afin d'empêcher désormais toute intervention de l'Europe dans ses propres affaires, mais il intervient lui-même injustement dans celles d'un pays voisin; il se plaint au monde entier qu'un navire des États-Unis ait capturé nuitamment un corsaire confédéré dans le port de Bahia, et il ne craint pas, en temps de paix, de faire canonner une flottille et réduire des villages en cendres; faible, il se révolte contre la loi du plus fort, mais afin de l'appliquer à de plus faibles que lui. C'est là une attitude peu honorable, et qui ne sera point oubliée par les ennemis de l'empire.

Ainsi que l'avait annoncé M. Saraiva, des forces brésiliennes sont entrées dans les eaux de la Plata et du fleuve Uruguay pour exercer officiellement leur mission de représailles. Au mois d'octobre 1864, le baron de Tamandaré, commandant en chef de l'escadre impériale, se présenta devant Montevideo en proclamant qu'il avait reçu l'ordre de conquérir, avec l'aide des troupes de terre, tout le territoire de l'Uruguay situé au nord du Rio-Negro, c'est-à-dire environ la moitié du sol de la république. En même temps il annonçait aux ministres étrangers qu'il exercerait le droit de visite sur tous les navires de commerce voguant dans l'estuaire de la Plata; mais cette prétention fut accueillie comme elle devait l'être. Les ministres européens, qui représentent dans l'Uruguay près de 100,000 étrangers possédant à eux seuls les neuf dixièmes de la fortune du pays, ne pouvaient permettre que les intérêts d'une population si nombreuse fussent compromis par de véritables mesures de guerre déguisées sous le nom de représailles. En termes concertés d'avance et presque identiques, ils se refusèrent énergiquement à reconnaître le droit de visite que s'arrogeait le baron de Tamandaré, et déclarèrent que leurs gouvernemens respectifs « sauraient apprécier jusqu'à quel point la responsabilité des préjudices occasionnés devrait retomber sur le Brésil. » Battu sur le terrain diplomatique,

il ne restait plus à l'amiral brésilien que de s'entendre avec Florès pour accomplir les conquêtes annoncées d'avance avec tant de fracas; mais jusqu'à présent il n'a point encore eu l'occasion de tenir sa parole et de se couvrir de gloire. Il a pourchassé quelques embarcations de guerre du gouvernement oriental, gêné la navigation sur les côtes de la république et bombardé en vain pendant un jour la ville importante de Paysandu. Cette place, située sur une haute berge de l'Uruguay, n'avait d'autres fortifications que des barricades improvisées. Après avoir subi le feu de toute l'escadre brésilienne, elle fut attaquée d'un côté par l'armée de Florès, de l'autre par les troupes de débarquement; mais la garnison, que commandait un officier connu par sa bravoure, le colonel Leandro Gomez, repoussa tous les assauts, après avoir fait perdre à l'ennemi plusieurs centaines d'hommes. Les commandans des escadres étrangères envoyées en observation dans le Rio de la Plata intervinrent pendant la nuit pour empêcher l'amiral brésilien de renouveler le bombardement.

Les choses en sont là. Les vaisseaux du baron de Tamandaré continuent de croiser dans les eaux de la Bande-Orientale, Florès et ses cavaliers brésiliens harcèlent toujours les troupes de la république, et le général Souza Netto s'empare, à titre de représailles, des *estancias* les plus riches de la contrée. Peu soucieux de sa dignité, l'empire du Brésil ne craint pas de s'allier à un simple rebelle, et, sans avoir fait la moindre déclaration d'hostilités, il prend part à une guerre atroce contre un pays dont il a lui-même solennellement garanti l'indépendance. Voici pourtant que se forme un nouvel orage. Le président du Paraguay, qui depuis longtemps protestait contre les tentatives de conquête des planteurs brésiliens, intervient à son tour par la force. Il confisque les bateaux à vapeur du Brésil, remet ses passeports au ministre de dom Pedro, envahit les territoires contestés qui s'étendent au nord de la république, accueille les noirs fugitifs des provinces voisines, pour les mettre immédiatement à l'œuvre, comme travailleurs libres, sur le chemin de fer de Villa-Rica, et se prépare à émanciper tous les esclaves des planteurs de Matto-Grosso. C'est là une puissante diversion en faveur de la Bande-Orientale, et désormais le grand empire, qui ne daignait pas même déclarer la guerre au faible état de l'Uruguay, n'a pas trop de toutes ses ressources en hommes et en argent pour reconquérir ses communications fluviales avec les provinces de l'intérieur et mener de front d'immenses opérations stratégiques sur une frontière de plus de 3,000 kilomètres. La situation deviendrait bien plus grave encore, si les populations de l'Entre-Rios, du Corrientes ou celles de toute la république argentine se laissaient en-

traîner dans la guerre par haine de race contre les Brésiliens et par sympathie d'origine pour les habitans de la Bande-Orientale. Si les hommes d'état de la confédération désirent la paix, il leur sera certainement bien difficile de contenir l'exaspération populaire qui se manifeste de plus en plus fortement contre l'ennemi traditionnel des colonies hispano-américaines.

La crise est d'autant plus sérieuse pour les états de la Plata, qu'elle pourrait tôt ou tard se compliquer des questions d'autonomie provinciale et de centralisation politique qui n'ont pas encore été nettement résolues. Toutefois cette crise ne saurait être fatale, et retardera seulement la prospérité des trois républiques, car lorsque celles-ci étaient beaucoup moins fortes qu'elles ne le sont aujourd'hui, elles ont heureusement résisté à des causes de désorganisation bien plus grandes. C'est pour le Brésil surtout que la guerre soulevée par lui peut devenir redoutable. Dans cette lutte contre les états hispano-américains, le gouvernement de Rio-Janeiro n'a pas même la prépondérance de la force matérielle. Avec son armée de 20 à 25,000 hommes, répartis sur la moitié d'un continent, avec son budget, qui n'est jamais en équilibre et qui vient de subir les conséquences d'une effroyable crise financière, le Brésil n'est peut-être pas même en état de se mesurer victorieusement contre un seul de ses adversaires, la république du Paraguay, qui n'a pas un centime de dette nationale (1), et dont l'armée, recrutée dans une population docile et relativement très compacte, offre une grande solidité. Si la guerre devient sérieuse, nul doute que l'armée du président Lopez ne puisse s'emparer du riche district de Cuyaba, aussi vaste que tout le Paraguay : c'est là un territoire que les impériaux ne peuvent défendre à cause de la difficulté des communications par terre, car il leur faudrait marcher pendant des mois entiers pour s'y rendre à travers les solitudes. D'ailleurs il ne faut pas oublier que, même dans le Rio-Grande, l'armée brésilienne aura le désavantage de combattre aux extrémités de l'empire ; sur cette partie du sol national, elle n'aura pas moins d'obstacles à surmonter qu'en plein pays ennemi.

Quant à la force que donnent les mœurs et les institutions politiques, elle n'est pas non plus du côté de l'oligarchie brésilienne, classe encore barbare, comme l'aristocratie russe, malgré son vernis de civilisation. Il est vrai qu'elle se vante de représenter le principe d'ordre en s'emparant des *estancias* et en bombardant les ports

(1) Alors que tant de gouvernemens vivent d'emprunts, l'état du Paraguay est assez riche pour se faire prêteur : moyennant 6 pour 100 d'intérêt, il avance de petites sommes à tous les particuliers qui en ont besoin.

de la république orientale; mais elle ne peut dire qu'elle soutient le même principe contre l'état du Paraguay, qui n'a jamais eu de révolution à traverser. En tout cas, il est certain que dans le conflit actuel ce sont les républiques hispano-américaines qui défendent la dignité du travail, le droit à la propriété du sol, la fraternité des races, la liberté des cultes, le respect des colons étrangers. D'un côté, l'esclavage des noirs règne encore dans toute sa laideur, et la société reste divisée en classes ennemies; de l'autre côté, les habitans, d'origine diverse, sont tous devenus des hommes libres et se fondent graduellement en un même peuple. Au Brésil, les crises intérieures par lesquelles toute nation doit passer pour se constituer définitivement ne sont point encore accomplies; dans les républiques limitrophes, ces crises sont déjà presque terminées. Les sociétés hispano-américaines marchent à l'unité, tandis que les populations brésiliennes sont entraînées vers une désorganisation sociale et politique par le régime de l'esclavage et des grandes propriétés domaniales. Quelles que soient les péripéties de la lutte, et dût même la Bande-Orientale être conquise pour un temps, il n'y a donc pas lieu de craindre que dans le continent du sud l'empire esclavagiste soit plus heureux que ne l'ont été les états confédérés dans le continent du nord. Après cette guerre de titans dont le résultat final sera le triomphe de la liberté dans les États-Unis, le débile empire du sud n'aura point la triste gloire de rétablir l'esclavage sur les bords de la Plata. Le Brésil n'imposera point ses institutions aux pays voisins, mais au contraire il les perdra lui-même pour se régénérer, et la guerre qui sévit dans l'Uruguay sera probablement le premier acte du grand drame. De leur côté, les républiques de la Plata, favorisées entre toutes les contrées de l'Amérique, continueront de développer leurs richesses et leurs élémens de civilisation, elles deviendront de plus en plus une patrie commune appartenant à l'humanité tout entière, et, réunies un jour à leurs sœurs les autres républiques latines, elles pourront enfin jouer un rôle non moins grand que celui des états anglo-saxons de l'Amérique du Nord. En prévision de cette destinée, qu'elles sachent s'en rendre dignes.

ÉLISÉE RECLUS.

SAINT IRÉNÉE

ET

LES GNOSTIQUES DE SON TEMPS

I. *Irenæi episcopi lugdunensis contra omnes hæreses Libri V* (*Les Cinq Livres d'Irénée, évêque de Lyon, contre toutes les hérésies*), etc., édition critique publiée par le Dr A. Stieren. — II. *Des Heiligen Irenæus Christologie im Zusammenhang mit dessen theologischen und anthropologischen Grundlehren* (*Christologie de saint Irénée mise en rapport avec ses principes théologiques et anthropologiques*), par L. Duncker. — III. *Christliche Gnosis* (*La Gnose chrétienne*), par F.-C. Baur.

La personne d'Irénée, évêque de Lyon à la fin du IIe siècle de notre ère, sans avoir l'originalité ni l'attrait d'autres grandes figures de la chrétienté primitive, n'en est pas moins des plus intéressantes pour l'historien de l'église ou de ses dogmes. L'influence qu'il a exercée, son origine orientale, son ministère en Occident, sur le sol même de la France, la part qu'il prit aux divers mouvemens de ce mystérieux second siècle, naguère encore si rebelle aux efforts tentés par la critique pour lui arracher ses secrets, tout cela contribue à lui assigner dans l'histoire religieuse ce haut rang que probablement sa valeur personnelle ne lui eût pas donné d'atteindre. La rareté des documens contemporains de son grand ouvrage contre les gnostiques fait que, pour la postérité, Irénée occupe le centre de la situation théologique de son époque, du moins en Occident, et de même qu'il était l'un des pères les plus cités de l'ancienne théologie, de même il est un de ceux que la critique

moderne a le plus étudiés. On peut s'en convaincre en voyant l'importance attribuée à ses écrits dans les savantes recherches de la théologie allemande de notre temps. L'école de Tubingue surtout, son fondateur F.-C. Baur en tête, les a soumis à une analyse persévérante. C'est principalement comme adversaire des gnostiques, ces étranges rêveurs du IIe siècle, qu'Irénée intéresse la critique moderne, et qu'il nous renseigne sur l'état réel de l'église dans ces temps primitifs dont l'éternelle illusion des sociétés vieillies a fait trop facilement un âge d'or. Le gnosticisme lui-même est un phénomène trop curieux, trop unique, pour ne pas fixer à son tour l'attention du public, toujours plus nombreux, qui a pris goût à l'histoire religieuse et spécialement à celle des origines chrétiennes. Nous ne séparerons pas ce que l'histoire a réuni, et nous parlerons également d'Irénée et des gnostiques. Le sujet ainsi compris permet d'ailleurs d'entrer dans quelques détails sur les commencemens du christianisme dans les Gaules.

I.

La ville de Lyon ou plutôt de *Lug-Dunum* (*mont* ou *château de Lucius*) était déjà une cité importante au IIe siècle de notre ère, bien qu'elle n'eût été fondée que quarante et un ans avant Jésus-Christ par le lieutenant de César, Lucius Munatius Plancus. La position magnifique de la nouvelle ville, assise sur deux fleuves, au pied d'une côte escarpée, non loin des Alpes et pourtant déjà en pleine Gaule, cette position, qui l'avait désignée aux conquérans de nos pauvres et héroïques ancêtres comme le point stratégique par excellence d'où l'on pouvait tenir en respect la contrée tout entière, lui avait valu, sous Auguste, l'honneur d'être érigée en capitale de l'immense province qui coupait en diagonale tout le pays gaulois. Le neveu de César lui accorda de grands priviléges, institua des foires qui ne tardèrent pas à devenir très fréquentées, et la reconnaissance des Lyonnais lui fit en retour hommage d'un temple qui devint en quelque sorte le centre religieux des Gaules romanisées, car soixante peuplades gauloises voulurent concourir à la construction de cet édifice. Caligula et Claude naquirent à Lyon, et favorisèrent aussi beaucoup leur ville natale; le dernier lui accorda même les priviléges d'une colonie romaine. Détruite ou à peu près sous Néron par un tremblement de terre, la ville fut rebâtie presque immédiatement, et sous Trajan elle s'enrichit d'un monument dont il ne reste que le nom transformé, mais qui paraît avoir été magnifique, le *Forum de Trajan*, appelé plus tard le *Forum Vetus*,

aujourd'hui *Fourvières*. Depuis lors, et jusqu'au rude châtiment que Septime-Sévère lui infligea l'an 197, pour la punir d'avoir embrassé le parti de son compétiteur Albinus, la cité lyonnaise jouit d'une prospérité continue et ne cessa de grandir. Ce fut d'ailleurs, comme tout l'atteste, une période de grande prospérité matérielle pour la Gaule entière.

Cependant en l'an 177 Lyon fut le théâtre de scènes affreuses. Le christianisme avait fait dans les Gaules une entrée tardive et qui a lieu de surprendre quand on pense aux rapports étroits de la nation conquise avec la ville impériale, où de si bonne heure une florissante communauté chrétienne s'était spontanément formée avant la venue d'aucun apôtre et par la simple rencontre de chrétiens venus des provinces orientales. Tout donne lieu de croire que ce furent aussi des Orientaux plutôt que des missionnaires italiens qui implantèrent la foi nouvelle dans les Gaules vers le milieu du IIe siècle, d'abord à Vienne, l'ancienne capitale allobroge, devenue aussi chef-lieu de province et centre politique important, puis ou presque simultanément à Lyon. Pothin, l'*aimable*, le premier évangélisateur des Gaules dont la tradition se souvienne, et qui dut commencer ses travaux vers le milieu du IIe siècle, porte un nom grec. Sur douze noms propres de chrétiens lyonnais que nous a conservés l'intéressante lettre écrite par l'église de Lyon à ses sœurs d'Asie après les événemens de l'année 177, nous trouvons un Attale de Pergame, un Alexandre de Phrygie, un Irénée de Smyrne ou du voisinage, des noms qui ne sont ni gaulois, ni latins, mais purement grecs, tels que Bibliade et Alcibiade. Irénée se félicite quelque part dans ses écrits de ce que le régime impérial permet de voyager en toute sécurité d'un bout à l'autre de ce qu'on appelait alors le monde : si le commerce et l'administration en eussent seuls profité, il est douteux que l'évêque de Lyon eût si complaisamment relevé cet avantage. Enfin, sans appartenir au montanisme exagéré (1), les chrétiens de Lyon du IIe siècle ne laissent pas de partager le point de vue essentiel et d'employer les expressions favorites de cette tendance extatique dont l'Asie-Mineure était le foyer proprement dit. En Asie toutefois, les choses étaient beaucoup plus avancées, et l'épiscopat se voyait forcé de recourir aux mesures les plus énergiques pour éliminer entièrement ce levain rétrograde et compromettant.

Cette action de l'Asie chrétienne mérite qu'on s'y arrête. On ne se rend pas assez compte d'ordinaire du rôle prépondérant de l'Orient grec dans la propagation du christianisme en Occident.

(1) Voyez sur cette tendance exaltée et rigide la *Revue* du 1er novembre 1864.

Quand on pense que le grec fut à Rome, aussi bien qu'ailleurs, pendant près de trois siècles, la langue de l'église, qu'en Gaule même le christianisme fut apporté par des Grecs et prêché en grec, on serait tenté de croire que le miracle de la Pentecôte consista bien moins à faire annoncer l'Évangile dans toutes les langues de la terre qu'à soumettre toutes ces langues à la suprématie religieuse de la langue évangélique par excellence. On peut voir dans Tertullien par exemple que, même en parlant latin, les chrétiens d'Occident mettaient une sorte d'amour-propre à introduire des mots grecs dans leur langage religieux. C'était un petit pédantisme assez semblable à celui qui pousse parfois des philosophes français à semer de mots germaniques notre clair et doux idiome. On ne reculait pas même devant les difficultés de la prononciation, et Tertullien, qui aime à ridiculiser ses adversaires, se moque des efforts malheureux que faisaient les unitaires de langue latine, fort nombreux au IIe siècle, pour prononcer le *ch* grec dans le mot *monarchia* (monarchie divine) qui leur servait d'étendard (1). Pour lui, qui ne croit pas nier l'unité divine en affirmant qu'à côté de Dieu le Père il existe deux autres Dieux personnels émanés de son essence, il cherche aussi un mot grec qui ne soit pas trop difficile à prononcer, et le trouve dans l'expression d'*œconomia* (disposition ou plutôt distribution de l'être divin), pour lequel des équivalens latins ne lui eussent pas fait défaut, si, pour l'amour du grec, il n'avait pas mieux valu s'en passer.

Pour revenir à Lyon, la communauté chrétienne, ayant pris quelque consistance, ne tarda pas à souffrir de la malveillance populaire. On commença par chasser les chrétiens des bains et des places publiques; puis on les hua dans les rues, on les poursuivit à coups de pierre; enfin les autorités locales, partageant ou voulant flatter le préjugé des classes inférieures, en firent jeter un certain nombre en prison. Des rumeurs sinistres, provenant sans doute de quelqu'une de ces absurdes interprétations que le vulgaire aime toujours à donner aux rites les plus innocens d'une religion inconnue, des accusations de crimes monstrueux, atroces, commis dans les réunions chrétiennes, de *soupers de Thyeste* et d'*unions œdipéennes*, étaient répandues et accueillies avec empressement. Ce qui avait donné lieu à ces accusations étranges, c'est évidemment la Cène, où, disait-on, les chrétiens, buvant à la même coupe, mangeaient « le fils immolé. » En l'absence du gouverneur, les prisonniers furent conduits sur le forum de Trajan devant le tribun militaire. Un certain nombre faiblit devant la menace de la torture et apostasia.

(1) *Adv. Praxeam*, 3.

D'autres tinrent ferme, et même un jeune homme de la ville, de famille distinguée, du nom de Vettius Epagatus, qu'on n'avait pas arrêté, prit publiquement avec une noble imprudence la défense des accusés, ce qui lui valut peu après les honneurs du martyre. Malheureusement des esclaves et des parens des accusés, encore païens, vaincus par la torture, chargèrent les chrétiens des crimes inouis que leur imputait le fanatisme populaire. Ceux-là même des habitans qui eussent incliné pour la tolérance devinrent fanatiques à l'égal des autres, et l'inquisition païenne redoubla de rigueur. Le gouverneur, de retour, approuva ce qu'on avait fait, mais voulut attendre, avant d'aller plus loin, les instructions de l'empereur régnant, Marc-Aurèle. Ce prince, stoïcien et vieux Romain dans l'âme, n'aimait pas les chrétiens, et au surplus il faut observer qu'à part deux ou trois exceptions ce ne furent pas précisément les mauvais empereurs qui persécutèrent les disciples du Christ. Il est clair que plus les empereurs romains prenaient au sérieux leur pouvoir et leur mission, plus ils se défiaient de cette église grandissante, qui était alors une école de liberté, posait, seule alors, à leur autorité certaines bornes infranchissables, menaçait de ruiner par la base la vieille société romaine, et semblait en vérité la revanche spirituelle que les vaincus, les Juifs et les Grecs, prenaient sur la conquête qui les avait annihilés temporellement. Les instructions arrivèrent de Rome sévères, inexorables, et des scènes épouvantables de cruauté raffinée vinrent donner satisfaction aux rancunes de la populace. Il se commit des choses hideuses qu'on ne peut pas décrire. Le vieux Pothin, accablé par l'âge et la souffrance, eut le bonheur d'échapper aux bourreaux : il mourut, à peu près asphyxié, dans la prison où l'on avait entassé les chrétiens arrêtés. Attale de Pergame, attaché sur une chaise d'airain rougie au feu, pendant que l'odeur de sa chair brûlée montait vers les spectateurs qui remplissaient l'amphithéâtre (1), rassembla ses forces expirantes pour leur crier dans un dernier rugissement : « C'est vous qui êtes les anthropophages! » Parmi les martyrs qui déployèrent le plus d'héroïsme, on distingue l'idéale figure d'une jeune Gauloise, Blandina. Elle était au service d'une matrone chrétienne. Débile et frêle de corps, elle lassa les tortionnaires. C'est elle qui par son exemple et ses douces paroles aidait à mourir fidèle à sa conscience un pauvre enfant que la barbarie des persécuteurs avait compris dans les poursuites. Chose étrange, lorsqu'on l'ex-

(1) Il résulte pour nous d'une obligeante communication venue de Lyon même que l'on pense avoir retrouvé les traces de cet amphithéâtre sous le sol de l'ancien jardin des Plantes, entre les deux rivières, sur la pente du coteau qui relie la Croix-Rousse à Lyon.

posa dans le cirque avec d'autres chrétiens aux morsures des bêtes féroces, celles-ci ne la touchèrent pas. Elle dut aussi s'asseoir sur la chaise ardente. A la fin, on la roula dans un filet et on lança contre elle un taureau furieux qui l'acheva en la jetant en l'air à plusieurs reprises.

On a de tout cela, comme je l'ai dit, un rapport authentique dressé par des témoins oculaires et envoyé par eux aux chrétiens d'Asie. Eusèbe reproduit une grande partie de cette lettre des chrétiens de Lyon, qui compte parmi les plus anciens monumens de l'histoire de l'église. On en fit aussi parvenir une copie à Rome à l'adresse de l'évêque Éleuthère, et ce fut un presbytre de Lyon, du nom d'Irénée, qui fut chargé de ce dernier message. Telle est en effet la porte sanglante par laquelle Irénée entre dans l'histoire. Pour la première fois il est question de lui à la fin de cette lettre, et les termes flatteurs pour son caractère par lesquels on le recommande à la bienveillance de l'évêque romain prouvent qu'il était déjà tenu en haute estime par les chrétiens du chef-lieu de la Lyonnaise première, quoiqu'il fût encore inconnu de ceux de la capitale de l'empire.

D'où venait-il? quels étaient ses antécédens? Nous voici de nouveau en présence d'un de ces personnages célèbres de la chrétienté primitive dont les idées, les tendances, le caractère, semblent bien connus, mais dont la vie est à peu près toute cachée. Ce n'est que par induction, en s'appuyant sur quelques passages de ses œuvres, qu'on peut jusqu'à un certain point tracer les lignes générales de sa biographie.

Ainsi l'on sait par son propre témoignage que, dans son enfance (παῖς ὢν ἔτι), il a vu et entendu Polycarpe, l'évêque-martyr de Smyrne, qui alors, dit-il, avait atteint les dernières limites de l'âge (πάνυ γηραλέον). La manière dont il parle ensuite de ses impressions et de ses souvenirs relativement au vénérable vieillard nous montre bien qu'il était enfant au sens rigoureux de ce mot quand il reçut ses leçons. Or Polycarpe mourut l'an 166 ou 167. Comme pourtant il ne faudrait pas reculer trop loin dans la première enfance de son jeune disciple, il en résulte qu'on peut, avec beaucoup de vraisemblance, penser qu'Irénée naquit vers l'an 150, au milieu du règne d'Antonin le Pieux, et qu'il avait de seize à dix-sept ans quand il perdit son maître vénéré. Une partie de son enfance se passa donc à Smyrne, et s'il n'est pas originaire de cette ville même, il n'est pas probable que, si jeune encore, il y fût venu de bien loin. Il doit avoir aussi fréquenté l'école de Papias, ce *vetus homo* d'Asie-Mineure, conservateur passablement borné de traditions remontant au temps des apôtres, et dont, pour cette

raison-là même, il est bien regrettable que l'ouvrage explicatif des *Discours du Seigneur* se soit perdu. En un mot il est certain qu'Irénée est originaire de l'Asie-Mineure chrétienne, et c'est ce qui rend ses ouvrages si précieux pour la critique moderne, car bien qu'il ait dû quitter ce pays jeune encore, on reconnaît en lui l'écho occidental de cette mystérieuse école de théologie qu'on pourrait nommer *johannique*, de laquelle sont sorties, avec le quatrième Évangile, les prémisses du dogme de la divinité de Jésus-Christ, ainsi que la transformation systématique de l'histoire évangélique.

La première en effet, cette école introduisit dans la doctrine chrétienne les spéculations fondées sur l'idée platonicienne du Verbe, et son mysticisme idéaliste se glissa au travers des tendances variées qui se partageaient l'église de manière à leur faire à toutes des emprunts et à les supplanter finalement dans les sympathies de la majorité. Semblable à ces formations sous-marines dont les phénomènes de la surface attestent l'existence, mais dont il est impossible de décrire les invisibles contours, elle se révèle, dans la haute antiquité chrétienne, par certaines productions littéraires d'auteurs différens, mais trahissant visiblement un esprit commun, et toutes provenant de l'Orient grec. C'est par exemple, outre le quatrième Évangile, les trois épîtres de Jean, un onctueux traité mystique intitulé l'*Épître à Diognète*, le traité sur la Pâque d'Apollinaris, évêque d'Hiérapolis, l'Apologétique d'Athénagore, etc. Cette école poursuivit patiemment son travail dans un demi-dédain des moyens de propagande vulgaire, se résignant aisément à n'être goûtée que par une minorité choisie, et n'imposant à ses adeptes qu'une seule condition, c'est qu'ils adoptassent l'idée du Verbe divin devenu chair en Jésus-Christ. Or cette idée était en quelque sorte dans les vœux du temps et devait triompher. C'est ainsi que l'on peut voir les semences répandues par cette école germer dans des milieux où les autres traits qui la caractérisent sont loin de prédominer. Par exemple, le montanisme lui empruntera l'idée mystique du Paraclet, de l'esprit consolateur qui révèle directement à l'homme les mystères de la Divinité. En revanche, le gnosticisme, à l'extrême opposé, s'appropriera avec empressement sa terminologie, ses expressions de *lumière*, de *vie*, de *verbe*, et plus d'une de ses notions spéculatives. Ce qui la caractérise encore, c'est une tendance, plus commune il est vrai dans l'antiquité que de nos jours, mais qui, chez ces mystiques idéalistes, s'accuse d'une façon toute particulière, je veux dire l'indifférence pour la réalité historique. C'est sans le moindre scrupule, avec une sécurité qui désarme, qu'elle applique le principe qui était destiné à devenir hégélien : « cela

devait être ainsi, donc il en fut ainsi. » Voyez par exemple le quatrième Évangile. Pour une critique rigoureuse, il est visible qu'il subordonne systématiquement l'ordre chronologique, la tendance de ses récits, au dogme du Verbe incarné. Voilà pourquoi la critique moderne s'accorde de plus en plus à reconnaître que, si l'on veut faire de l'histoire, c'est le Jésus des trois premiers Évangiles, et non celui du quatrième, qu'il faut prendre pour type.

Irénée doit avoir puisé en Asie-Mineure les principes généraux de cette école johannique dont la doctrine du Verbe devenu chair formait le lien essentiel. Quand vint-il en Occident? On n'en sait rien. Accompagna-t-il son maître Polycarpe dans le voyage que celui-ci fit à Rome au temps de l'évêque Anicet, vers l'an 157? Fut-il envoyé dès lors dans les Gaules en qualité de missionnaire? Il était bien trop jeune pour cela, et quand on se rappelle qu'en 177 il avait encore besoin d'être recommandé à Éleuthère par les chrétiens de Lyon, il est bien plus naturel de penser qu'il n'habitait cette ville que depuis quelques années. Il est probable toutefois qu'il y vint avec l'intention de propager le christianisme dans cet immense Occident qui tardait si longtemps à s'ouvrir à la foi chrétienne. Peut-être l'ardent Polycarpe fut-il étonné de voir les choses marcher si lentement dans notre partie du monde, et ses récits furent-ils pour beaucoup dans la détermination que prit son disciple de s'y rendre. On peut affirmer toutefois qu'il n'arriva pas à Lyon sans avoir fait auparavant une station assez longue à Rome, car ses souvenirs d'Asie sont ceux d'un adolescent, tandis qu'il connaît la tradition romaine comme quelqu'un qui a cherché à l'étudier avec maturité et réflexion.

Quoi qu'il en soit, c'est à partir de la sanglante persécution lyonnaise qu'Irénée marque dans l'histoire de l'église. A son retour de Rome, il fut appelé à succéder à Pothin comme évêque, dans le sens du moins que le mot *évêque* avait en ce temps-là. C'était encore le *presbytérat* ou le conseil des *anciens* qui gouvernait l'église de chaque localité, et l'évêque n'était qu'un *primus inter pares* à qui le dépôt de la saine doctrine était confié plus spécialement, comme par une sorte de fidéicommis, et en qui le corps entier de la communauté aimait à se voir représenter dans son unité. De bonne heure en effet le goût de l'unité passionna l'église chrétienne. Irénée lui-même, tout enclin qu'il était à rehausser le pouvoir épiscopal, nous fournit à chaque instant la preuve que, de son temps, il n'y avait pas encore de différence spécifique entre l'évêque et les presbytres. Ce qui seulement était accompli déjà, c'est qu'auparavant les deux noms d'évêques et de presbytres désignaient une seule et même fonction, tandis que désormais il y a dans chaque

église un presbytre-évêque. Il est permis de supposer qu'à côté de ses qualités personnelles son renom de science grecque, son éducation soignée (il citait avec à-propos les classiques), ses anciennes relations avec Polycarpe et les vieux presbytres d'Asie-Mineure, à l'autorité desquels il aimait à en appeler, firent de lui un oracle dans l'estime des chrétiens de Lyon.

En réalité, Irénée avait plus de savoir que de portée d'esprit, plus d'habileté que de génie. C'était un esprit observateur, curieux, prolixe, même bavard, mais doué du talent de la discussion. Tertullien, qui l'a beaucoup lu, le nomme quelque part *omnium doctrinarum curiosissimus explorator*. Ce fut un écrivain fécond. Outre son grand ouvrage *Contre les hérésies*, il composa un traité spécial contre la doctrine de Marcion, un autre sur l'*Ogdoade* valentinienne, un *Discours aux Grecs sur la science*, une *Démonstration de la prédication apostolique*, un livre de *Disputations variées*, enfin de nombreuses lettres, car il correspondit beaucoup sur les matières litigieuses de l'église de son temps. Ce sont là les écrits parvenus, plus d'un siècle après lui, à la connaissance d'Eusèbe de Césarée, qui nous en donne le catalogue en laissant supposer qu'il en existe d'autres encore. Il est fâcheux qu'à l'exception du premier tous ces ouvrages, écrits en grec, se soient perdus, sauf quelques fragmens, pour la plupart insignifians, reproduits par d'anciens auteurs. Le premier lui-même, les *Cinq livres contre les hérésies*, n'a pas été conservé dans l'original. On n'en a qu'une vieille version latine, pleine de solécismes, excessivement lourde, heureusement calquée à peu près mot à mot sur l'original grec, ainsi qu'on a pu s'en assurer en la comparant avec les onze premiers chapitres du premier livre qu'un autre grand pourfendeur d'hérétiques, Épiphane, jugea à propos de transcrire dans un ouvrage analogue. Irénée lui-même n'était pas très habile dans le maniement du grec; il l'avoue ingénument et s'en excuse. « Habitant au milieu des Keltes (ἐν Κελτοῖς διατρίβων), dit-il, et devant se servir le plus souvent d'un idiome barbare, » il n'a pu donner à sa composition une forme aussi châtiée qu'on l'eût peut-être désiré. Il est plus que probable que « cet idiome barbare » n'est autre ici que le latin, qui, plus de deux siècles après la conquête de César, prédominait certainement dans la capitale de la province. Ce qui ne doit pas être non plus à la charge du traducteur, c'est la redondance, c'est l'abus des répétitions. Il faut de la patience pour lire l'ouvrage jusqu'au bout. Ajoutons toutefois qu'Irénée possède une certaine originalité. Il a parfois l'expression heureuse et vive. Ayant à discuter des doctrines très abstruses, il en parle çà et là sur un ton de facétie qui n'est pas sans agrément. Par exemple, il s'élève contre l'idée de la

préexistence des âmes en se fondant sur le manque absolu de tout souvenir d'une vie antérieure.

« Platon, dit-il, ce vieil Athénien, qui le premier introduisit cette hypothèse, ne sachant comment échapper à cette objection, proposa son *breuvage d'oubli*, s'imaginant par là éviter le reproche d'absurdité. Il est vrai qu'il n'en donna pas de démonstration, mais il répondit dogmatiquement aux objectans que les âmes, en arrivant dans cette vie et avant d'entrer dans les corps, buvaient la coupe d'oubli que leur présentait le génie présidant à cette entrée. Et il n'a pas vu qu'il tombait dans une autre absurdité plus grande encore, car si la coupe d'oubli, une fois bue, peut effacer de la mémoire tout ce qu'on a fait avant de la boire, comment donc, ô Platon, aujourd'hui que ton âme est dans ton corps, comment peux-tu savoir qu'avant d'y entrer elle a reçu du génie cette potion qui fait oublier? Si tu te rappelles le génie, la coupe et l'entrée dans la vie, tu dois aussi te rappeler les autres choses; si au contraire tu ignores celles-ci, avoue qu'il n'y a rien de vrai ni dans ton génie, ni dans ton breuvage d'oubli si habilement composé. »

Cela ne manque pas de sel. Seulement on peut déjà remarquer une certaine impuissance dans l'art de pénétrer jusqu'à l'idée cachée sous une forme figurée. Il est évident en effet que Platon ne tenait pas autrement à son breuvage d'oubli et voulait dire par là, dans sa poétique philosophie, que l'âme, par le fait même qu'elle s'incorporait, perdait le souvenir de son existence antérieure; mais Irénée n'approfondissait guère les enseignemens qui lui déplaisaient. Il pouvait même, emporté par son zèle de controversiste, tomber dans des erreurs et, tranchons le mot, dans des niaiseries qui contrastent singulièrement avec le ton hautain qu'il prend d'habitude en face de ses adversaires. Ainsi il lui arrive souvent d'avoir à discuter la valeur des noms hébreux que les gnostiques donnaient à ces êtres divins qu'ils appelaient des *éons*. Eh bien! croirait-on que, sans savoir un mot d'hébreu, Irénée se lance dans des dissertations sans fin sur le sens des noms donnés à Dieu par l'Ancien Testament, et que son moindre malheur est de passer régulièrement à côté du sens réel des mots cités! C'est au point que M. Stieren, son grand admirateur pourtant, ne peut s'empêcher d'observer que probablement Irénée aura été la dupe de quelque cuistre (*sciolus quidam*) prétendant savoir l'hébreu. Cela se peut, mais aussi pourquoi s'aviser de discuter les mots d'une langue qu'on ignore, et n'y aurait-il pas de quoi répéter après Irénée une exclamation qu'il emprunte lui-même aux tragiques grecs et dont il fait suivre parfois l'expansion des doctrines malsonnantes : *Iou, iou kaï pheu, pheu!* On ne se fait pas d'idée non plus des tours de force qu'il se

permet pour démontrer que l'Ancien Testament annonçait déjà la naissance miraculeuse du Christ. Voici, comme échantillon, l'un de ses argumens : — la terre d'où Adam fut tiré était encore vierge; donc il fallait que le second Adam naquît aussi d'une vierge. — Non-seulement il reproduit la vieille légende fabriquée pour diviniser la version des Septante et d'après laquelle les soixante-dix interprètes, travaillant chacun à part dans sa cellule, auraient apporté au roi Ptolémée Lagide (1) soixante-dix traductions mot à mot semblables d'un bout à l'autre; cette légende était généralement répandue de son temps et dispensait d'étudier les livres saints sur le texte original; il sait encore quelque chose de bien plus curieux et qui doit prévenir les doutes que pourrait susciter la première histoire. Il affirme en effet que, les livres sacrés des Juifs ayant péri pendant la captivité de Babylone, l'esprit divin communiqua au lévite Esdras le pouvoir de rétablir de mémoire toute la Loi et tous les Prophètes!

C'est lui encore qui nous a conservé ce fameux passage du millénaire Papias, d'après lequel les élus du règne de mille ans passeraient leur temps de paradis dans d'inexprimables bombances, récoltant des épis mille fois gros comme les nôtres, et se désaltérant avec des grappes dont chaque grain donnerait vingt-cinq mesures de vin. Irénée reproduit fort sérieusement cette description d'un paradis qui eût attendri le bon Pantagruel, et s'attend fermement à voir bientôt les lions devenir herbivores! Nous disons bientôt, car il partage avec la majorité des chrétiens de son temps l'idée que la fin du monde actuel est proche; mais il y a deux manières de donner dans les erreurs de son temps. On peut y participer involontairement, on peut y adhérer chaleureusement. Irénée est dans ce dernier cas. Sans doute il ne faut pas lui reprocher sa manie d'interpréter allégoriquement et avec une extrême liberté les textes de l'Écriture. C'est une faiblesse alors générale, et qui n'a pas entièrement disparu, même de nos jours. Les allégories peuvent cependant être naturelles ou forcées, spirituelles ou niaises. Or Irénée nous en donne de ce dernier genre qui passent toute permission. — Si Jacob, dit-il, doit avoir des enfans de ses deux femmes, Lia et Rachel, c'est que le Christ devait en avoir aussi sous les deux législations mosaïque et chrétienne : Rachel, aux beaux yeux, la préférée du patriarche, figurait l'église. Loth et ses deux filles engendrant deux peuples après la ruine de Sodome,

(1) La désignation de ce Ptolémée est elle-même dictée par le désir de vieillir cette version. Ordinairement on fait honneur de cette entreprise à Ptolémée Philadelphe, successeur du Lagide, qui mourut l'an 284 avant Jésus-Christ.

c'est l'image des Juifs et des païens que Dieu devait rassembler par l'Évangile. La femme de Loth à son tour, changée en une statue de sel visible encore (ceci faisait également partie des croyances vulgaires), c'est l'image de l'église qui doit demeurer jusqu'à la fin des temps. — Il est vrai que les passans arrachent parfois des membres tout entiers à la statue de sel, mais Irénée croit que les membres arrachés repoussent d'eux-mêmes. On conçoit l'application qu'il en fait.

On aurait bien tort d'attribuer à un désir quelconque de dénigrement ces révélations sur un genre de littérature plus admiré de commande que connu et étudié de près. L'essentiel pour nous est de ramener à leurs vraies proportions ces figures historiques vis-à-vis desquelles nous avons désormais l'inappréciable avantage de pouvoir nous exprimer sans antipathie comme sans idolâtrie. Irénée n'est pas seulement l'étrange allégoriste qu'on vient de voir. Il y a des momens où sa pensée s'élève et s'épure; c'est quand il exprime une idée juste avec son accent de piété sincère, souvent émue, et ces passages contrastent heureusement avec les subtilités arides ou prolixes où s'égare trop souvent la plume du controversiste. On en a la preuve dans ce beau fragment du second livre, où il oppose aux folles spéculations du gnosticisme les règles de modestie que l'homme doit toujours se prescrire quand, avec son intelligence limitée, il veut sonder les profondeurs de l'infini :

« Si quelqu'un ne trouve pas la cause de tout ce qu'il cherche, qu'il réfléchisse à ceci que l'homme est infiniment moindre que Dieu, qu'il n'a reçu la grâce qu'en partie, qu'il n'est ni égal ni semblable à celui qui l'a fait, et qu'il ne peut avoir, comme Dieu, l'expérience et la pensée de toute chose. Autant il est inférieur, lui qui est fait d'aujourd'hui et qui a commencé d'être, à celui qui n'a pas été fait et qui demeure toujours le même, autant il lui est inférieur en savoir et dans la connaissance des causes, car tu n'es pas increé, ô homme, et tu n'as pas toujours coexisté avec Dieu comme son Verbe. C'est grâce à sa bonté immense que, créature commençant à vivre, tu apprends peu à peu de son Verbe les dispositions du Dieu qui t'a fait. Garde donc le rang assigné à ton savoir et ne t'avise pas de vouloir dépasser Dieu comme si tu ignorais le bien qu'il t'a fait. On ne dépasse pas Dieu. Et ne te demande pas ce qu'il y a au-dessus du Créateur : tu ne trouveras rien. L'auteur de ton être ne se laisse pas déterminer. Et ne va pas concevoir un père qui lui soit supérieur comme si tu l'avais mesuré, comme si tu avais pénétré toute son œuvre, comme si tu avais contemplé jusqu'au bout ses profondeurs, ses hauteurs et ses largeurs, car ce ne serait pas là la conception d'un penseur, ce serait la folie d'un homme qui contredit la nature des choses. Et si tu persévères dans cette voie erronée, tu tomberas dans la démence, te croyant plus sublime et meilleur que ton Créateur, et t'imaginant avoir dépassé ses royaumes. »

Il y a là du bon sens, de la fermeté et une religiosité profonde. Nous ne savons rien de la vie privée d'Irénée; mais il doit avoir eu des qualités aimables de cœur et d'esprit. Son caractère doit avoir été conciliant, optimiste, sa conversation enjouée, son conseil sage dans les circonstances difficiles, sa conduite grave et respectable. En un mot il a été l'un de ces personnages qui se font estimer et beaucoup aimer dans le monde religieux, et si l'on a pu définir Tertullien un théologien-orateur, on ne saurait mieux caractériser Irénée qu'en disant qu'il fut un parfait homme d'église. Il eut de l'homme d'église les qualités, il en eut aussi les défauts. Irénée par exemple a probablement mérité son nom ou peut-être son surnom qui signifie *pacifique*; mais entendons-nous bien : s'il fut aimable, conciliant, ami de la paix, ce fut à la condition qu'on ne sortît pas d'un cercle assez large, si l'on veut, mais rigoureusement décrit. Une fois ce cercle dépassé, il était intraitable. Qu'on se figure un gallican d'autrefois, tolérant chez les autres bien des variétés d'opinion, pourvu qu'on reste dans l'intérieur de l'église catholique, mais trouvant tout naturel qu'on pende les hérétiques dans ce monde et qu'on les brûle éternellement dans l'autre. Irénée n'a pu sans doute pendre personne; mais la crémation sans miséricorde et sans trêve de ses adversaires religieux lui parut toujours l'acte le plus légitime de la justice divine. Il suffit d'écouter, pour s'en convaincre, comment, à la fin de son premier livre, il parle de l'hérésie qu'il va combattre dans les quatre suivans.

« Il en est comme d'une bête cachée dans une forêt d'où elle fait des irruptions et dévaste une foule de propriétés. Celui qui bat la forêt pour traquer la bête et la faire déguerpir à la vue des chasseurs n'a pas travaillé pour qu'on la prît. On sait en effet que cette bête est une bête féroce. C'est maintenant aux chasseurs qui la voient de se garer de ses assauts, de lancer leurs dards de tous côtés sur elle, de la blesser, de tuer enfin cette bête ravageuse. De même, lorsque nous aurons exposé au grand jour les mystères cachés des hérétiques et couverts parmi eux du voile du silence, il ne sera pas nécessaire de recourir à beaucoup d'argumens pour ruiner leurs opinions. C'est à toi (celui à qui le livre est dédié) et à tous ceux qui sont avec toi de vous attacher à ce qui vous aura été dit, de renverser leurs doctrines détestables et incohérentes et de déployer des dogmes conformes à la vérité. Les choses ainsi réglées, nous travaillerons selon notre pouvoir à la ruine de nos adversaires et nous vous fournirons aussi des provisions pour atteindre le même but, réfutant toutes leurs assertions à mesure qu'elles paraîtront, afin que nous ne nous bornions pas à faire déguerpir la bête, mais que de tous côtés nous la blessions. »

Ce ne sont pas seulement, on le voit, des erreurs qu'il reproche à ses adversaires, c'est à chaque instant leur impiété, leurs crimi-

nels blasphèmes. L'erreur damne tout aussi bien que le péché, plus sûrement même, en ce sens que le pécheur admettant la vraie doctrine peut recourir aux moyens de grâce, tandis que si l'on est imbu de la fausse, rien ne saurait détourner les coups de la justice divine. Voilà le principe d'Irénée, — principe funeste, à jamais déplorable, et bien peu évangélique à coup sûr, bien contraire à la pensée de celui qui mettait le Samaritain hérétique, mais aimant, au-dessus du sacrificateur et du lévite orthodoxes, mais égoïstes. Cette fatale déviation du véritable point de vue chrétien, mère de tant d'intolérances, qui a fait verser tant de sang innocent, Irénée est un des premiers pères qui l'énoncent hautement, et ne craignent pas d'en tirer les plus terribles conséquences. Il est vrai qu'il attribue volontiers à ses adversaires des mœurs abominables; mais cette accusation, démentie par l'histoire, prouve simplement qu'il est animé contre eux des mêmes préventions aveugles dont les païens, sous ses yeux, faisaient à chaque instant porter aux chrétiens le poids cruel. C'est à Irénée en grande partie, c'est à son style hyperbolique, qu'il faut faire remonter cette phraséologie de l'intolérance ecclésiastique d'après laquelle il n'y aurait que des pervers, des monstres, dans les très détestables auteurs des maximes condamnées par l'autorité traditionnelle.

Cette tendance, ecclésiastique avant tout, doit remonter loin chez lui. Ses maîtres d'Asie-Mineure, Polycarpe surtout, la lui ont probablement déjà inculquée. Nous savons très peu de Polycarpe, mais il est étrange que tous les indices recueillis sur la personne de cet évêque de Smyrne concourent à faire de lui le promoteur en chef de la constitution de l'unité catholique. Irénée lui-même nous raconte que Polycarpe vint à Rome au temps d'Anicet (vers 157), et ramena dans le sein de l'église les dissidens de la capitale. Il semble qu'il n'y soit guère venu pour autre chose. C'est lui qui, dans son épître aux Philippiens, dit que le devoir des chrétiens est de se soumettre au presbytérat comme à Dieu. C'est lui encore qui, au rapport d'Irénée, se plaisait à raconter un trait quelque peu suspect de la vie de l'apôtre Jean à Éphèse. Jean était entré dans une maison de bains, quand il aperçut l'hérétique Cérinthe parmi les baigneurs. Aussitôt il sortit sans vouloir se baigner, craignant, disait-il, que l'édifice ne s'écroulât sur cet ennemi de la vérité. Espérons, pour l'honneur de l'apôtre, que ce récit du vieux Polycarpe n'est qu'un conte bleu : nous savons qu'il avait atteint les dernières limites de l'âge (πάνυ γηραλέον) quand Irénée reçut ses leçons. Il n'avait jamais eu la moindre compassion pour les hétérodoxes. Quand il vint à Rome, Marcion, l'ultra-paulinien, vint à lui et lui demanda poliment : « Sommes-nous connu de toi? » Mais il reçut

du rude vieillard cette réponse médiocrement encourageante : « Oui, je te connais, tu es le premier-né de Satan! » Si l'on rassemble tous ces traits de la physionomie de Polycarpe, on ne pourra plus douter qu'Irénée n'ait fait, dans sa chasse à outrance de « la bête » hérétique, que suivre l'impulsion reçue du maître de sa jeunesse.

Il faut le reconnaître, l'idée-mère du premier catholicisme était grande et devait séduire beaucoup d'esprits. Elle se rattachait par une filiation non pas nécessaire, mais directe, à l'idée chrétienne de l'universalité. Chose inconnue de l'antiquité, le christianisme se présentait à l'ancien monde comme la religion non du Juif ou du Grec, mais de *l'homme*. Le sublime sentiment de la fraternité de tous les enfans de Dieu, qu'ils fussent Juifs, Grecs ou barbares, était éclos dans l'humanité. A l'unité matérielle, politique, brutalement imposée par la conquête romaine, à l'unité de la servitude, s'opposait l'unité de la liberté, l'unité de l'esprit, de l'amour et de l'espoir en Dieu. Plus éclairés, moins fascinés aussi par cette unité administrative qui constituait sous l'empire le beau idéal de la société humaine, les chrétiens auraient dû se contenter de cette unité invisible du sentiment intérieur, qui se serait manifestée en tout lieu, en tout temps, par l'union des cœurs, la direction des efforts communs pour le bien, la conformité des espérances. La foi au Père céleste et la direction de la vie conformément à l'esprit du Christ n'auraient-elles pas assuré au corps disséminé des chrétiens une suffisante unité qui les eût nettement distingués des Juifs et des païens, et qui, morale bien plus que dogmatique, se fût parfaitement conciliée avec de nombreuses différences rituelles, locales et théologiques? Mais peut-être est-ce ici en raisonner à notre aise, après tant d'expériences accumulées par les siècles. L'homme possédé par une grande idée ne connaît pas de tentation plus forte que celle de lui donner une forme correspondante qui s'exprime avec éclat, au risque de mutiler, pour les y faire rentrer, les réalités qu'il faudrait le plus respecter, au risque de pétrifier dans une lettre qui le tue l'esprit qu'il s'agissait surtout de conserver. Les hommes considérables de l'église au IIe siècle n'échappèrent pas à cet entraînement. Ils fondèrent en principe une *orthodoxie chrétienne*, laissant aux âges suivans le soin de la développer et de la fixer sur une foule de points, mais implantant pour bien des siècles l'idée que le christianisme, cette religion du cœur pur, est essentiellement une doctrine, une théologie. Peu d'erreurs ont eu sur les destinées de l'église une influence plus fâcheuse et plus prolongée.

A son origine, cette école d'Asie-Mineure, que nous appelons johannique, ne paraît pas avoir eu des vues ecclésiastiques bien ar-

rêtées. L'évangile de Jean est muet sur la question d'église. Dans les épîtres de Jean, surtout dans les deux dernières, le soin de maintenir la doctrine est déjà plus marqué. C'est dans la seconde (v. 10) qu'il est recommandé aux fidèles de ne pas recevoir chez eux et de ne pas saluer quiconque ne confesse pas la vérité dogmatique chère à l'auteur. Cette modification de l'école ne doit pas nous étonner. Au moment de son apparition, la doctrine du Verbe descendu du ciel pour illuminer les hommes suppose que le christianisme a déjà fait des progrès notables. Tel était le cas dès le IIe siècle, surtout en Asie-Mineure, comme on le voit par la lettre de Pline le Jeune à Trajan. Il y aurait eu en effet quelque chose d'*inadéquat*, comme on dit en logique, ou même de ridicule, à prétendre que le Verbe de Dieu venu sur la terre n'aurait réussi à éclairer qu'une poignée d'hommes. Non, le Verbe devait éclairer toute conscience humaine. Par conséquent l'idée d'une grande église catholique professant partout les mêmes croyances et manifestant son unité par celle de son organisation, de sa hiérarchie, de ses rites, devait marcher de pair avec la doctrine du Verbe incarné. Les deux idées s'appelaient en quelque sorte l'une l'autre. Aussi est-il conforme à cette logique interne qui préside aux évolutions de la pensée religieuse que la doctrine du Verbe soit devenue la doctrine catholique, et réciproquement que les hommes animés du vif désir de constituer le catholicisme aient embrassé avec ardeur la doctrine du Verbe.

Cependant, pour que la chrétienté se transformât de la sorte, il fallait qu'elle oubliât son passé; il fallait qu'elle perdît la mémoire des luttes qui avaient divisé les apôtres eux-mêmes. Il fallait qu'elle pût s'imaginer que l'unité de doctrine n'était pas seulement un fait d'aujourd'hui, le résultat d'efforts récens et laborieux, mais qu'elle n'avait pas cessé depuis les premiers jours, et que, par une tradition ininterrompue, elle avait été directement transmise des apôtres aux fidèles. Eh bien! tant il est vrai que l'on croit facilement ce que l'on désire, l'église se laissa tromper sur ce point avec une facilité d'autant moins explicable, que très évidemment ceux qui la trompèrent furent eux-mêmes dupes tout les premiers de cette illusion. Nous avons dit combien peu l'école johannique avait le sens de la réalité historique. Irénée, son élève et son écho, ne l'a pas plus qu'elle, et à chaque instant on peut le surprendre déformant l'histoire sans mauvaise intention à coup sûr, mais avec ce genre terrible de bonne foi qui réussit cent fois mieux que la ruse, parce qu'il a l'aisance de l'ingénuité.

Par exemple, comment est-il possible que, pour favoriser une théorie dogmatique d'après laquelle il fallait que Jésus eût sanctifié tous

les âges de la vie humaine, Irénée ait sérieusement prétendu que le Christ était mort âgé de cinquante ans? Voilà pourtant ce qu'il nous raconte gravement sur la foi des presbytres d'Asie, qui affirmaient tenir le fait de l'apôtre Jean. Qu'est-ce que cette secte des nicolaïtes à laquelle il attribue pour fondateur le diacre Nicolas de Jérusalem, sans s'apercevoir que l'auteur de l'Apocalypse, qui le premier a employé cette expression, n'a voulu désigner par là que des partisans exagérés de Paul? Comment peut-il affirmer que l'Apocalypse a été écrite sous Domitien à la fin du Ier siècle, quand des traces si visibles indiquent qu'elle a été composée dans les premiers mois qui suivirent la mort de Néron? Sur quoi s'appuie-t-il pour prétendre que Jean, dans son évangile, a voulu réfuter Cérinthe? Et qui ne voit que le système qu'il attribue à Simon le Magicien, dont il fait le père du gnosticisme, n'est autre au fond que celui du gnostique Valentin, qui enseigna plus d'un siècle après lui? Toutes ces bévues historiques sont commandées par une impulsion secrète, par le désir latent de rapprocher le plus possible le temps des apôtres de celui où vit l'auteur et même d'assimiler les deux époques. Sur cette pente, Irénée se laisse aller à de curieuses contradictions. Ainsi quelque part il fait intervenir un vieux presbytre d'Asie-Mineure qu'il ne nomme pas, mais aux traditions duquel il accorde et veut qu'on accorde une très grande confiance. Ce vieux presbytre, dit-il, avait connu des gens qui avaient entendu les apôtres. Cela est déjà fort respectable; mais ne voilà-t-il pas que, quelques pages plus loin, il en fait un disciple immédiat des apôtres eux-mêmes (1)! Il est donc impossible d'ajouter une foi implicite aux assertions d'Irénée sur les points où les renseignemens nous manquent. Le malheur est qu'il a fait loi pendant des siècles pour les historiens de l'église, et qu'encore aujourd'hui on risque fort d'être mal mené dans certains cercles théologiques lorsqu'on révoque en doute la parfaite véracité de ses témoignages.

Ce qui contribua beaucoup à affermir sa bonne renommée comme historien, c'est l'indépendance dont il fit preuve vis-à-vis du siége romain, et qui lui a valu plus tard les sympathies chaleureuses des gallicans comme des protestans. Déjà tout porte à croire que cette lettre des chrétiens persécutés de Lyon qu'Irénée dut porter à l'évêque Éleuthère, tandis que d'autres messagers la portaient aux églises d'Asie et de Phrygie, n'était pas sans rapport avec les questions soulevées par l'hérésie montaniste. Les chrétiens de Lyon, Irénée lui-même, étaient *montanisans*, cela ressort de bien des détails, c'est-à-dire que leur piété avait des formes, des allures mon-

(1) *Comp.* IV. 27,1, et 32,1.

tanistes, et nous savons que le montanisme consistait surtout en un redoublement d'exaltation, dans l'exagération de sentimens répandus dans l'église entière. Les Lyonnais cependant n'étaient pas, ne voulaient pas être schismatiques, et tout ce que nous pouvons deviner du but spécial de leur lettre, c'est qu'elle devait pousser l'évêque Éleuthère à ne pas mépriser une tendance que le martyre venait de consacrer, et engager les chrétiens de Phrygie et d'Asie à ne pas déchirer l'église sous prétexte de la purifier. Les martyrs de Lyon n'avaient-ils pas égalé les autres? Pourtant ils étaient morts au sein de la grande église. C'était là un fait important à opposer aux intolérances des deux partis en lutte. Irénée, qui ne note pas les montanistes parmi les hérétiques qu'il combat, les regardait donc comme catholiques, bien qu'ailleurs ils fussent déjà mis à l'index. Dans une autre occasion mémorable, il se montra plus clairement encore le défenseur d'une certaine liberté qui ne dépassait point les limites de l'enceinte sacrée.

Dans le cours du IIe siècle, une étrange différence, étrange du moins pour ceux qui partent de l'idée que l'unité doctrinale et rituelle date des premiers jours, se manifesta entre l'Orient et l'Occident sur la manière de célébrer la fête de Pâques. En Asie-Mineure, on la célébrait le même jour que les Juifs, conformément à l'ordonnance de la loi mosaïque, tandis qu'à Rome et dans tout l'Occident on n'avait aucun égard à la loi juive, et que l'on reportait la fête sur le dimanche suivant, jour de la résurrection. C'est le point sur lequel Anicet et Polycarpe ne purent s'entendre, et ce point était grave, car sous cette question rituelle se cachait celle bien plus importante des rapports du christianisme avec le judaïsme. La discussion fut apaisée pour quelque temps, du moins entre Rome et l'Asie; mais en 196 l'évêque romain Victor la renouvela pour des motifs que l'on ignore, et menaça de rompre avec les évêques asiates qui persévéraient dans le maintien d'une coutume remontant, disaient-ils, jusqu'à l'apôtre Jean et conforme à ce que le Seigneur avait fait lui-même la veille de sa mort. Irénée, comme l'école johannique (témoin le quatrième Évangile, qui, contrairement aux trois premiers, n'admet pas que le dernier repas de Jésus ait été un repas pascal), inclinait vers l'opinion exprimée par l'évêque romain sur le fond de la question. Il ne craignit pas cependant de reprocher publiquement à Victor son intolérance, et réclama pour ses frères d'Asie la liberté de suivre paisiblement leur coutume traditionnelle. La lettre qu'il écrivit de ce chef à Victor est fort curieuse; elle est d'une fermeté qui ne laisse rien à désirer, et l'on voit qu'on est encore loin du temps où, de ce côté des Alpes, on se bornera à répondre aux décrets de l'épiscopat romain : *Roma locuta est, causa*

finita est. Victor fut contraint de céder devant ces réclamations énergiques, et la situation resta la même jusqu'au concile de Nicée.

Il est donc bien établi qu'Irénée, tout passionné qu'il était pour l'unité catholique, et précisément parce qu'il voulait que cette unité devînt un fait accompli, alliait à une fougueuse intolérance contre ceux qui en franchissaient les limites dogmatiques une certaine largeur, conforme à la saine politique, vis-à-vis des nuances qui ne les dépassaient pas. Il n'est pas sans intérêt de voir le premier des théologiens de renom qui ait écrit sur notre sol national fonder ainsi ce qu'on peut appeler la tradition gallicane.

Quant aux travaux d'Irénée comme apôtre des Gaules, il y a lieu de penser qu'ils ne furent pas, du moins de son vivant, couronnés de succès très brillans. Grégoire de Tours prétend, il est vrai, qu'il fit de Lyon une ville toute chrétienne; mais il doit y avoir de l'exagération dans cette assertion de l'historien du VIe siècle comme dans celle de l'Oriental Théodoret, qui l'appelle la « lumière des Gaules. » Si une ville telle que Lyon, dès la fin du IIe siècle, eût été toute chrétienne, comment serait-il possible que le premier apostolat dont il puisse être sérieusement question après le sien dans l'histoire de notre pays soit celui de Saturninus, qui alla prêcher à Toulouse dans la seconde moitié du IIIe siècle? Grégoire de Tours lui-même reconnaît qu'à cette époque les églises étaient fort peu nombreuses encore sur le sol gaulois. Cela n'empêche pas toutefois qu'Irénée et le cercle dont il était le centre n'aient réussi à jeter en plusieurs lieux les semences de l'avenir. On aurait même le droit de conclure d'un passage de ses écrits que le christianisme avait déjà commencé à faire quelques conquêtes parmi les tribus germaines.

Du reste sa carrière épiscopale ne doit pas avoir été longue. La tradition veut qu'il soit mort martyr pendant la persécution de Septime-Sévère qui sévit l'an 202. Cela est plus que douteux. Grégoire de Tours au VIe siècle, Jérôme au Ve, sont les premiers qui parlent de ce martyre, et il est bien surprenant qu'avant eux l'histoire ecclésiastique soit complétement muette sur ce point. Comment se fait-il par exemple qu'Eusèbe, si attentif à enregistrer les martyres célèbres, et qui s'est beaucoup occupé d'Irénée, que Tertullien, Épiphane, Théodoret, ses grands admirateurs, n'en aient pas soufflé mot? Ce fut le théologien anglais Dodwell qui le premier s'aperçut que rien ne prouvait avec certitude le martyre d'Irénée. Ce Dodwell était un singulier personnage. Partisan de la haute église, destitué pour refus de serment après la révolution de 1688, professant des idées qui touchaient de fort près au catholicisme, il était avant tout un infatigable chercheur, et l'on est tout étonné

de voir combien, dans la chaleur de son érudition, il découvrit de choses qui passent encore aujourd'hui pour des témérités de la critique moderne. Par exemple il ne craignit pas d'avancer que nos Évangiles avaient dû être écrits sous le règne de Trajan. A ses yeux, les démoniaques du Nouveau-Testament n'étaient que des épileptiques. Il fit un traité sur le petit nombre des martyrs, *de Paucitate martyrum*, qui mit en émoi tous les écrivains ecclésiastiques de son temps, et que Ruinart crut devoir vivement réfuter. Dodwell s'attacha particulièrement à Irénée et lui consacra plusieurs dissertations, dans l'une desquelles il nia positivement qu'il fût mort martyr. Le savant bénédictin français Massuet s'efforça de ruiner les argumens que Dodwell avait allégués pour enlever « cette auréole à l'astre de la Gaule; » mais, comparaison faite, il faut bien avouer que l'avantage reste sur ce point au théologien anglais. Dodwell a démontré que la persécution dont Grégoire de Tours veut qu'Irénée ait été la victime n'est autre que celle qui décima l'église de Lyon sous Marc-Aurèle, et dont Irénée fut chargé de porter le récit à Éleuthère. Ce qui a pu égarer la tradition, trop disposée à croire que tous les grands hommes de la première église sont morts martyrs, c'est que très probablement Irénée succomba l'an 197 avec beaucoup d'autres habitans de Lyon, lors du sac de cette ville par les soldats de Septime-Sévère victorieux d'Albinus. Depuis lors en effet on ne découvre plus trace de l'existence d'Irénée. Au contraire, sa lettre *gallicane* à Victor touche de fort près à cette date lugubre. La cause de sa mort aurait donc été politique, non pas religieuse; mais comme l'empereur Septime-Sévère s'acquit un grand renom de persécuteur par les mesures qu'il ordonna ou laissa prendre en Orient contre les chrétiens, la tradition put aisément confondre les deux genres de mort et compter Irénée parmi les martyrs de la persécution de Sévère.

II.

Si quelque chose est de nature à expliquer l'ardeur avec laquelle les conducteurs de l'église au IIe siècle se lancèrent dans la voie d'un dogmatisme passablement étroit et destiné à se rétrécir de plus en plus, c'est la peine qu'ils eurent à maintenir leur caractère monothéiste et chrétien contre les attaques d'un dissolvant aussi séduisant alors que radical, et qu'on appelait la *gnose*, c'est-à-dire la science religieuse supérieure.

C'était une idée fort répandue, et au IIe siècle de notre ère datant déjà de loin, que les mythes, les légendes, les croyances po-

pulaires avaient, dès l'origine, servi d'enveloppe à des vérités philosophiques de l'ordre le plus élevé, qu'il appartenait à quelques initiés de discerner, tandis que le vulgaire devait rester emprisonné dans la lettre des traditions religieuses. Déjà Platon avait dirigé les esprits dans ce sens. Les stoïciens et les néo-pythagoriciens usèrent largement de ce moyen de concilier leurs idées particulières avec la vieille mythologie. Les Juifs alexandrins en firent autant pour retrouver le platonisme dans l'Ancien Testament. L'interprétation allégorique fut la grande conciliatrice. De la sorte on parvenait sans trop de peine à tirer une même doctrine des poèmes homériques et des livres de la Genèse, et naturellement cette doctrine répondait aux questions que le platonisme et le pythagorisme du temps aimaient à se poser sur les rapports de Dieu et du monde, de l'esprit et de la matière, du bien et du mal. Une forte tendance au dualisme, cette abstraction suprême du polythéisme, par conséquent à l'idée de l'impureté de la matière ou d'un antagonisme absolu entre Dieu et le monde, prédominait dans ce mouvement confus, auquel participaient, nous le répétons, des Juifs et des païens, des Grecs et des Latins, et qui s'élevait ainsi, comme le christianisme, vers l'universalité, car il aspirait à tirer une vérité unique de l'amas des traditions divergentes.

Ce mouvement ne tarda pas à se rencontrer avec une religion nouvelle, universaliste, qui, grandissant tous les jours, tenait déjà une place considérable dans le monde. Chose de suprême importance pour les gnostiques, cette religion s'annonçait comme une délivrance, comme une rédemption, car à la question métaphysique de la gnose : « comment faut-il concevoir les rapports de Dieu et du monde, de l'esprit et de la matière? » correspondait la question d'application immédiate : « comment l'âme, qui est esprit, parvient-elle à se délivrer des liens de la chair, qui est matière? » Ce fut le côté par lequel le mouvement gnostique se souda au mouvement chrétien et faillit confisquer à son profit le prestige de l'Évangile. En réalité, l'ambition du gnosticisme était tout autre que celle de l'Évangile. L'Évangile n'a point de prétentions métaphysiques. Ramené à sa plus irréductible expression, sur la base du théisme spiritualiste, qu'il suppose évident pour la conscience religieuse, il prétend avant tout inspirer ce double amour de Dieu et des hommes qui doit élever le chrétien vers sa félicité suprême en l'élevant vers la perfection de Dieu lui-même. C'est donc à un intérêt avant tout religieux et moral, ce n'est pas à un intérêt philosophique qu'il satisfait. Le gnosticisme, au contraire, n'était qu'une métaphysique dualiste cherchant à se donner la forme d'une révélation. Les deux mouvemens pouvaient se cotoyer, se toucher,

s'emprunter même l'un à l'autre des élémens importans, mais ils ne pouvaient pas s'unir.

Cela est si certain que la gnose, tout en tâchant de se faire chrétienne, ne put pas abjurer son dualisme et resta sur ce point beaucoup plus près du polythéisme que de l'Évangile. Un autre trait, accusant son caractère polythéiste, fut l'idée du *démiurge*, proprement l'ouvrier, l'architecte platonicien qui crée ou plutôt façonne le monde en se réglant sur les idées éternelles, mais que la gnose abaisse plus encore, afin d'expliquer la présence du mal dans la création. Comme de plus il lui fallait rendre compte des différences qui distinguent l'Ancien Testament du Nouveau, elle trouva fort ingénieux de lui assimiler Jéhovah, le Dieu créateur des Juifs, dont les imperfections se trouvaient par cela même parfaitement intelligibles. C'est encore en vertu de la même affinité avec le polythéisme que le gnosticisme se flatta de combler le vide existant entre l'Être absolu et le monde matériel par une série d'*éons* ou d'êtres divins émanés de l'essence incréée et descendant insensiblement vers les régions inférieures de l'être. C'est ici pourtant que les gnostiques commençaient à se faire chrétiens. L'un de ces éons était le Christ libérateur, venant émanciper les parcelles d'esprit emprisonnées dans la matière impure. Naturellement ce Christ n'avait pas eu lui-même de vrai corps : ou bien il n'avait été qu'en contact avec Jésus, avec l'homme qui lui avait servi d'organe, ou bien il n'avait eu qu'un corps apparent. C'est ce qu'on appela le *docétisme* ou le système de l'apparence. Il n'est pas besoin d'ajouter que les récits des Évangiles étaient soumis à la même méthode d'allégorie complaisante qui avait permis de découvrir tant de platonisme chez les poètes grecs et les prophètes hébreux.

On n'a pu ici que résumer les grands traits des écoles gnostiques en les dégageant d'une effrayante fermentation de systèmes. Ajoutons qu'en général les gnostiques chrétiens, à l'imitation des esséniens, des pythagoriciens, des mystagogues orphiques, etc., aimaient beaucoup les mots, les rites, les nombres mystérieux. Beaucoup d'entre eux avaient des amulettes, des philtres, des talismans, en un mot la défroque de la superstition païenne. Ceci est un trait général du temps (1). On se ferait en définitive l'idée la plus inexacte du gnosticisme, si l'on n'y voyait que les trois ou quatre thèses que nous avons énoncées. Les systèmes gnostiques rappellent ces amas épineux de cactus de toute grosseur et de toute forme qui

(1) On peut s'en faire une idée par l'histoire du sage Apollonius de Thyane, si agréablement traduite par M. Chassang. A ce document s'ajoute aujourd'hui l'étude consacrée dans la *Revue* du 15 janvier par M. Charles Lévêque à Proclus, que sous bien des rapports on pourrait appeler un gnostique païen.

s'amoncellent dans certaines régions de l'Amérique équatoriale. C'est bien une seule et même famille, qu'unissent visiblement des caractères communs; mais quelle variété dans les apparences! et comment se représenter ces singulières végétations, si l'on ne connaît que les points de ressemblance?

Sans prétendre passer en revue les cent systèmes nés du gnosticisme, on s'en tiendra ici à deux des plus célèbres, qui méritent d'être décrits avec quelque détail, — celui de Marcion, l'un de ceux qui s'écartent le moins du christianisme évangélique, et celui de Valentin, l'un de ceux qui s'en écartent le plus. C'est contre ces systèmes, plus répandus que les autres, qu'Irénée dut surtout entrer en campagne. Marcion et Valentin doivent s'être rencontrés à Rome vers 140.

Marcion, jeune encore, quitta l'Asie-Mineure, laissant derrière lui une mauvaise réputation : on l'accusait d'avoir violé une vierge. Cette accusation est répétée par la plupart des pères, mais on ne peut guère, à l'origine, y voir autre chose qu'une manière mystique de dire qu'il avait, par son hérésie, déchiré le sein de l'église. Quoi qu'il en soit, on peut voir que l'idée dont il partit fut que l'Évangile était, non pas le perfectionnement ou le fruit, mais la négation pure de la religion de l'Ancien Testament. Ce fut la thèse de Paul sur l'antagonisme de la loi et de la foi élevée jusqu'à l'antagonisme du Dieu de la loi et du Dieu de la foi. On sait combien peu l'apôtre des gentils réussit à implanter dans les esprits sa théorie de l'impuissance de la loi pour sauver l'homme et son dogme corrélatif de la justification par la foi. L'église, sans retourner précisément au judaïsme, s'en détachant même toujours plus quant aux formes, ne comprit guère l'Évangile autrement que comme une législation nouvelle supérieure, mais analogue à celle qui l'avait précédée. Marcion au contraire fut du petit nombre de ceux qui maintinrent fermement l'idée paulinienne, la dépassèrent même, et ne voulurent voir dans la loi qu'une religion rigide et dure, dans l'Évangile qu'une religion de grâce. Là-dessus il bâtit tout un système gnostique. Il y avait, selon lui, trois principes des choses : le Dieu inconnu, dont l'essence est bonté pure; l'architecte du monde ou démiurge, dont la justice inexorable était l'attribut essentiel; enfin la matière, avec son méchant souverain, le diable. D'après ce système, tourmentés à la fois par Jéhovah et par le diable, en lutte constamment pour la prééminence, les hommes eussent été voués à une incurable misère, si le Père, jusqu'alors inconnu, n'eût envoyé brusquement l'être divin nommé Christ pour les enlever au pouvoir de l'un et de l'autre. Au lieu d'admettre un développement, une épuration successive de l'idée de Dieu, Marcion, frappé

des notions grossières qui souvent viennent altérer cette idée chez les écrivains hébreux, ne pouvait voir que deux divinités différentes dans le Père prêché par Jésus et dans celui qui avait fait parler Moïse et les prophètes. Il avait composé un livre, malheureusement perdu, intitulé *les Antithèses*, dans lequel il cherchait à démontrer que les différences des deux Testamens équivalaient à des contradictions formelles. Il insistait aussi sur ce que le Christ de l'Évangile ne répondait pas du tout à celui que l'Ancien Testament avait annoncé aux Juifs. De plus, il accusait hautement les apôtres, à l'exception de Paul, d'avoir falsifié ou mal compris l'enseignement de leur maître, et en fait de documens scripturaires il n'admettait que les livres portant l'empreinte de la doctrine paulinienne, c'est-à-dire l'évangile de Luc, dont il avait sans façon retranché ou modifié ce qui le gênait, et les épîtres de Paul. Il ne faut pas trop se récrier sur cette manière d'agir. Il n'y avait pas encore d'évangiles officiels, tenus pour seuls valables et inspirés. Tous les partis à cette époque se croyaient en droit d'en faire autant, et Marcion était poussé à en agir de la sorte par une antipathie prononcée, bien rare de son temps, pour l'interprétation allégorique.

Le marcionisme fut un parti puissant, s'il faut en juger par les anathèmes dont les pères ne cessent de le poursuivre; ce parti eut son organisation, ses martyrs, et prolongea son existence jusqu'au VIe siècle. La clarté du système, la facilité avec laquelle il écartait pour la pensée religieuse les pierres de scandale qu'elle rencontre dans le monde et dans la Bible, expliquent cette popularité; mais il est trop clair que le marcionisme est dépourvu de toute valeur philosophique : tout y est décousu, brusque, inattendu, comme Tertullien l'a parfaitement remarqué, et les pères n'eurent pas de peine à battre en brèche l'idée de ce Dieu exclusivement bon, qui pourtant avait laissé les hommes si longtemps en proie aux persécutions de Satan et de Jéhovah.

Bien différente est l'impression que laisse le système valentinien. Qu'on se figure une épopée métaphysique dont les péripéties se déroulent dans l'immensité des cieux inconnus, dont la scène est le sein de Dieu lui-même, dont le dénouement se produit sur notre terre, une épopée où la spéculation métaphysique la plus abstraite, la plus déliée, se revêt des formes les plus bizarres, qui mêle à tout moment le grotesque au sublime, les images les plus triviales à des intuitions poétiques d'une véritable magnificence, le délire d'une imagination orientale qu'on dirait enivrée de haschich aux calculs minutieux du mathématicien, et l'on aura comme un avant-goût de cette incroyable théologie. Dès le premier trait, on reconnaît la présence d'un sentiment profond de l'infini. Cette épo-

pée est tragique, c'est comme le drame intérieur d'une âme perdue dans sa recherche de l'introuvable. Ce drame se déroule, comme une fresque gigantesque, sur le firmament. Là, les hommes viennent le contempler, retrouver le reflet de leur âme à eux-mêmes, écouter l'écho de leur long soupir, et se disent que ce désir, ce soupir immense est en Dieu lui-même avant d'être en eux.

La cause première, le principe de toutes choses dans le système valentinien, c'est l'*Abîme* (*Bythos*), ou la Monade indescriptible, qui renferme et contient tout. L'Abîme n'a en face de lui que sa compagne, dont le nom, féminin en grec, signifie *silence*. C'est la première des *syzygies* valentiniennes : dans ce sytème en effet, les éons divins, c'est-à-dire les déterminations successives et personnelles de l'essence divine, se déroulent deux par deux, chaque éon masculin ayant à côté de lui un éon féminin. C'est leur totalité qui constitue le *Plérôme*, à savoir le Dieu réel, concret, vivant, tandis que l'Abîme et le Silence forment une première syzygie, qui en est à peine une, car qu'est-ce que l'Abîme silencieux pour l'esprit humain, si ce n'est pas le vide infini? Cependant, sans plus se demander que Hegel comment de l'abstraction pure a pu sortir une réalité quelconque, Valentin va déduire ses éons de l'Abîme silencieux, à qui il attribue une fécondité mystérieuse, et les ranger conformément au mouvement interne de la pensée humaine.

Des germes déposés par l'Abîme dans le sein de Silence sort en premier lieu l'Intellect, principe de tous les êtres réels, et qui, à ce titre, peut s'appeler le Père. Lui seul comprend l'Abîme, et en lui seul les autres êtres peuvent le comprendre. Voilà pourquoi sa compagne, celle qui forme syzygie avec lui, s'appelle la Vérité. De ce couple divin, par le même procédé de génération, sortent le Verbe et la Vie, le Verbe exprimant ce dont l'Intellect a conscience et produisant avec sa compagne une nouvelle syzygie, qui est l'Homme, type idéal, et l'église, peut-être l'idée de la société humaine, sans laquelle l'homme reste infécond. Telle est la fameuse *ogdoade* ou *huitaine* valentinienne avec ses huit termes masculins et féminins. C'est elle qui tient la première place dans la vénération de l'école. Le *Plérôme* divin est pourtant bien loin d'être au complet. L'Intellect et la Vérité, voyant que le Verbe et la Vie étaient devenus productifs, font émaner de leur sein dix autres éons, sur quoi le Verbe et la Vie, voulant imiter leurs parens, en produisent encore douze, ce qui fait en tout trente. Les éons émanés de l'Intellect et de la Vérité sont en général les principes de la révélation et de l'activité divine extérieure, tandis que les douze qui proviennent du Verbe et de la Vie représentent ceux de la vie humaine spirituelle; mais ce nombre trente, n'étant pas divisible par huit,

n'est pas parfait, de là une certaine agitation parmi ces éons, qui tous sont possédés du désir de comprendre, d'embrasser l'Abîme. L'Intellect voulait leur en révéler tous les mystères, mais le Silence lui ordonna de se taire, et provoqua ainsi une souffrance, une passion, qui fut surtout ressentie par le dernier éon féminin, qu'Irénée appelle *Sophia Achamoth*, sans savoir que ce dernier mot n'est que la défiguration du mot hébreu qui correspond au grec *sophia* et signifie de même la sagesse dans le sens abstrait. La Sagesse donc, dans la violence des désirs qui la poussaient à se plonger dans l'Abîme, se fût perdue en lui, si Horus (la limite), qui fait dans le *Plérôme* l'office de gardien des rangs, ne l'avait repoussée. Alors la pauvre Sagesse laissa tomber sa Pensée, la fille de son désir, qui, détachée de sa mère, engendrée sans le concours d'un éon masculin, n'est qu'un avorton difforme. Il y a donc trouble, déchirement dans le *Plérôme*, c'est-à-dire, qu'on veuille bien ne pas l'oublier, en Dieu, dont la totalité des éons doit exprimer les déterminations successives. Pour que le désordre n'allât pas plus loin, l'Intellect projeta une nouvelle syzygie, Christus et l'Esprit. Christus remontra aux éons qu'ils devaient se contenter de connaître la nature des syzygies et de concevoir l'être non engendré, mais que l'Intellect, immédiatement émané de l'Abîme, pouvait seul le connaître tel qu'il est. L'Esprit, être féminin dans le système valentinien comme le mot hébreu qui l'exprime, les apaise en obtenant qu'ils se communiquent les uns aux autres leurs perfections et leurs sentimens. Les éons, de troublés et tristes qu'ils étaient, redeviennent heureux, et, pour exprimer leur reconnaissance, ils engendrent tous ensemble un être d'une beauté incomparable, l'étoile du *Plérôme*, et l'appellent Sauveur ou Tout, puisqu'il provient de tous.

Qu'on le remarque bien, tout ce qu'on vient de raconter s'est passé en Dieu, sans aucun rapport avec un monde qui n'existe pas encore. Comment le monde va-t-il se rattacher au Plérôme divin? C'est une question à laquelle le système essaie encore de répondre. On n'a pas oublié ce pauvre avorton, cette pensée coupable, cette fille mal née de la Sagesse, que les lois imprescriptibles du Plérôme avaient exilée loin du concert divin. Elle erre tristement dans le vide, dans l'ombre, dans la privation. Christus, qui en a pitié, lui donne une forme substantielle, mais non la connaissance des réalités supérieures. Cette sagesse, qui s'appellera désormais Sagesse d'en bas, pour la distinguer de sa mère, la Sagesse d'en haut, a eu, par son contact avec Christus, un moment d'illumination céleste, et quand le bel éon, tout resplendissant, est remonté vers le Plérôme divin, il lui est resté de ses attouchemens un souvenir qui fait qu'elle aspire avec passion, comme jadis sa mère,

vers la lumière inaccessible. Son ignorance, son impuissance la désolent. Elle espère parfois, le plus souvent elle désespère. Enfin ses supplications sont si ardentes que l'éon Sauveur, ce produit du concours simultané de tous les autres éons, descend vers elle comme consolateur ou Paraclet. Quand Sagesse d'en bas voit arriver le glorieux éon, elle se voile toute honteuse; mais son approche la rassure, elle se sent fortifiée, purifiée par lui, elle s'ouvre à la lumière des anges qui accompagnent son céleste bienfaiteur, et *laisse aller* ses souffrances, qui se détachent d'elle.

Ici recommence un drame analogue au précédent, mais qui enfin touche à l'humanité. Les souffrances détachées de Sagesse d'en bas ne sont autre chose que la substance dont le monde est fait, et certes on n'accusera pas d'un optimisme frivole le système qui voyait dans le monde la douleur de la Divinité. Cette substance du monde se partage en quatre élémens : l'un *psychique* ou simplement sensible, provenant des terreurs de Sagesse d'en bas, l'autre *matériel*, provenant de ses tristesses (les fleuves et les mers ne sont autre chose que ses larmes); le troisième *démonique*, provenant de son désespoir; le quatrième enfin *spirituel*, qui provient de ses prières et qui, s'unissant à l'élément psychique ou sensible, lui communique sa nature. C'est ainsi que Sagesse d'en bas est la mère de tout ce qui existe et reproduit une ogdoade inférieure d'après le type de l'ogdoade suprême, qui lui a été révélé par l'éon Sauveur. L'arrangement actuel du monde est l'œuvre d'un démiurge psychique qui le façonne avec une certaine habileté, mais qui reste lui-même étranger aux lumières supérieures de l'esprit. Tout ce qu'il fait commence et doit finir. Il ne sait pas même qu'en réalité c'est Sagesse d'en bas qui lui inspire son œuvre organisatrice et la dirige. Il est parfois émerveillé de la beauté inattendue de ses œuvres. Il s'imagine avec orgueil qu'il est le Dieu suprême, et s'écrie dans l'Ancien Testament : « Je suis Dieu, et il n'en est point d'autre que moi! » Il ignore que les hommes qu'il a formés en combinant l'élément psychique avec le matériel doivent au premier de ces élémens de renfermer parfois en eux-mêmes des parcelles d'esprit qui leur viennent de Sagesse d'en bas, et qui, convenablement émancipées, pourront spiritualiser l'élément psychique à son tour. Bien que les peuples païens soient presque uniquement de l'ordre matériel, ils comptent pourtant des âmes d'élite qui ont pu s'élever jusqu'à la sphère de l'esprit; mais de telles âmes se sont rencontrées surtout au sein de ce peuple psychique adopté de préférence par le démiurge. Celui-ci, à qui Sagesse d'en bas avait révélé l'existence du Plérôme, s'était bien gardé de faire part de cette révélation à son peuple; il lui avait promis cependant un Messie qui lui procurerait

l'empire universel, et, quand l'heure fut venue, il le lui envoya en effet; mais Sagesse d'en bas lui communiqua l'esprit dès sa naissance ou lors de son baptême (c'est là un point sur lequel les valentiniens, comme les premiers chrétiens, différaient entre eux). L'homme Jésus ne fut plus alors que l'instrument visible du Sauveur invisible, qui l'avait déjà délivré de ses douleurs, et c'est ainsi que, déployant sa nature supérieure, il attira et attire toujours les hommes de l'esprit en vertu de l'affinité de nature qui existe entre eux et lui. Les hommes psychiques, ayant pour croire besoin de miracles et de prédications, ne sont convertis que par le Christ du démiurge, celui qui a souffert et qui est mort. Le gnostique au contraire n'est attiré que par la lumière spirituelle du Sauveur céleste. La fin des choses sera que Sagesse d'en bas, unie pour l'éternité au bel éon Sauveur et suivie des âmes spirituelles qui deviendront les épouses de ses anges, entrera dans la gloire du Plérôme, qui célébrera les noces éternelles. Le démiurge et ceux qui n'ont connu que lui monteront également en grade, en bonheur, sans pouvoir toutefois pénétrer dans le Plérôme, et le feu qui constitue son essence (d'après la déclaration de son prophète : « notre Dieu est un feu consumant ») embrasera, anéantira toute matière et toute méchanceté, car la matière n'est qu'une négation, le contraire de l'être, et doit rentrer dans le néant quand l'être aura atteint sa parfaite plénitude.

Il fallait bien être un peu fou pour imaginer et pour adopter un pareil système. On le devient presque en l'étudiant et en essayant de le faire comprendre; mais il ne faut pas nier que, toute absurdité à part, il n'y eût une singulière poésie, un charme étrange dans cette théologie romantique. N'était-elle pas la bienvenue auprès des âmes mélancoliques, dont elle expliquait si dramatiquement les tristesses? Et l'âme religieuse, qui a soif de l'infini, de la perfection, de Dieu, n'y reconnaissait-elle pas ses aspirations et ses tourmens? Il y a quelque justice à ne pas juger des systèmes aussi idéalistes uniquement d'après la lettre et à chercher ce que les auteurs de ces subtiles conceptions ont senti et voulu dire. On trouve alors qu'il se cache plus de grandes pensées et de sentimens profonds sous ces incroyables doctrines qu'on ne s'en serait douté d'abord. Tous les penseurs sérieux qui s'en sont occupés de nos jours, à moins d'être prévenus par des préjugés ecclésiastiques, sont arrivés à cette conclusion. Le bon Neander sentait l'émotion le gagner quand il en parlait, il devenait un peu valentinien lui-même, et il fallait l'entendre diviser l'espèce humaine en spirituels ou *pneumatiques*, en raisonnables ou *psychiques*, en matériels ou *hyliques*.

III.

Il n'est pas étonnant qu'un esprit positif, réaliste, nullement poète, comme Irénée, n'éprouvât que répugnance et indignation en présence de semblables doctrines, dont il ne voyait que les absurdités, et dont le côté mystique, le sens idéaliste lui échappait entièrement. Nous savons par lui que le gnosticisme avait pénétré dans la vallée du Rhône, sous la forme valentinienne principalement, et que les femmes surtout avaient accueilli avec faveur cette religion quasi-païenne où le monde entier avait pour cause et pour ressort l'amour passionné, l'attrait de l'inconnu. Que quelques rumeurs scandaleuses aient jeté un jour suspect sur les relations des apôtres de la secte avec leurs néophytes exaltées, c'est ce qui n'aurait rien de très surprenant et ne justifierait point encore les accusations d'immoralité systématique dont Irénée ne cesse de poursuivre ses adversaires. Le gnosticisme n'est pas la seule tendance religieuse qui ait donné lieu à des écarts de ce genre, sans qu'on soit en droit d'en faire un argument positif contre les doctrines et les docteurs; mais il n'en est pas moins vrai que la direction générale du gnosticisme n'était pas de nature à fortifier beaucoup le sens moral. Tout arrivait, dans le monde comme en Dieu, fatalement, mécaniquement, sans que la volonté individuelle y fût pour rien. On devait au bonheur ou au malheur de sa naissance d'être spirituel, ou psychique, ou matériel; on ne pouvait rien pour passer du degré inférieur au supérieur, et, si l'on était spirituel, on n'avait qu'à attendre le moment inévitable où les parcelles d'esprit émanées du Plérôme seraient délivrées de leur prison charnelle. La conséquence prochaine était qu'en attendant on ne risquait rien à profiter de son esclavage. Ce qui révoltait aussi le sens chrétien, c'était ce Christ docète, dont le corps apparent n'était après tout qu'un mensonge, puisqu'il *faisait semblant* de manger, de dormir, de souffrir, quand il n'en était rien. Cela une fois admis, s'écriaient les pères, qui nous répond que tout le reste, sa parole elle-même, n'est pas aussi simple apparence, illusion pure? Il leur était facile aussi de prouver que l'explication donnée par les gnostiques de l'origine du mal et du péché ne résolvait en rien la grande difficulté. En un mot, l'étonnant n'est pas que le gnosticisme ait été finalement éliminé, vaincu par l'église, c'est qu'il ait pu être si fort et durer si longtemps; mais cet étonnement cesse quand on pense que, dans cette période de lutte acharnée entre le monothéisme envahissant et le polythéisme virtuellement vaincu, le gnosticisme répondait au

besoin de se rapprocher du monothéisme chrétien, qui s'imposait toujours plus, sans rompre décidément avec le point de vue polythéiste, dont la puissance était encore si grande. Cela est si vrai qu'en définitive l'église des premiers siècles ne vainquit le gnosticisme qu'à la condition de lui opposer une gnose à elle, beaucoup moins compliquée, plus respectueuse pour le sens commun, mais enfin une gnose, une théologie spéculative, dont ne se doutaient guère les artisans et les pêcheurs qui les premiers reçurent l'Évangile, et qui, s'il s'agit de la discuter, n'est pas tout à fait à l'abri des critiques rationnelles que les écrivains orthodoxes adressèrent à la gnose hérétique. On a beau dire, cette théologie qui stipule l'existence d'un Verbe personnel, de même essence, si l'on veut, que le Père, mais enfin nettement distinct de celui qui seul ne tient son être que de lui-même, qui de plus ajoute aux deux premières une troisième personne divine sous le nom de Saint-Esprit, dont les attributs et les fonctions sont également choses distinctes, — une telle théologie, en réalité, enseigne l'existence de trois dieux, non pas d'un seul. Et il ne faut pas alléguer ici l'unité essentielle, l'unité de substance, en disant qu'elle suffit. Trois hommes, ayant en commun la substance humaine, sont trois hommes et non pas un seul; mais nous n'insistons pas : notre intention n'est ici que de montrer, par un exemple frappant, combien il s'en faut que, dans le domaine de la pensée religieuse, la défaite visible d'une tendance soit l'équivalent de son assimilation. Le gnosticisme, vaincu comme hérésie, comme système indépendant, se retrouva, amoindri, mais puissant encore, dans l'église, comme le paganisme se retrouva dans la chrétienté après Constantin, comme le catholicisme romain continue d'agir au sein de plus d'une église protestante et de plus d'un parti philosophique.

Sans doute ce n'est pas encore dans Irénée que l'on peut voir l'épanouissement de cette gnose catholique dont la fixation était réservée aux grands conciles du IVe et du Ve siècle. On peut même, si l'on veut s'en donner la peine, le surprendre assez souvent en flagrant délit d'hérésie inconsciente. D'ailleurs sa lutte avec le gnosticisme avait développé en lui un trait qui sans doute avait toujours fait partie de son caractère, la timidité en fait de spéculation théologique. Il est difficile de tirer de ses écrits des définitions claires, encore plus d'organiser ses vues en un système logique. Il y a loin de ses ébauches de théologie transcendante au système hardi, tranchant, toujours fidèle à lui-même, de son éloquent contemporain Tertullien. M. Duncker n'a négligé aucun effort dans sa *Christologie d'Irénée* pour tirer un ensemble des idées peu cohérentes du presbytre-évêque de Lyon. Il a dû y mettre tellement du sien que

les commentaires dans son livre, d'ailleurs fort estimable, l'emportent de beaucoup sur le fond. La haute forteresse d'Irénée, à l'abri de laquelle il se réfugiait quand le terrain métaphysique se dérobait sous ses pieds, c'est ce qu'on appelait alors la *règle de foi*, c'est-à-dire le résumé de certains faits saillans de l'histoire évangélique, joint à une déclaration péremptoire de monothéisme. Cette règle de foi modifiée, agrandie, devint plus tard le *credo* ou le *symbole apostolique*, mais elle avait été formulée d'abord en vue de tenir tête aux envahissemens du dualisme et du docétisme gnostiques. On peut s'en apercevoir encore aujourd'hui à la manière dont le *credo* insiste sur la création du monde par le Père et sur quelques faits de la vie du Christ, dont, en dehors de la lutte contre les gnostiques, on n'eût jamais éprouvé le besoin de proclamer la réalité. Telle était encore néanmoins, au temps d'Irénée, l'indécision de l'église, malgré les efforts auxquels on se livrait partout pour lui donner une croyance officielle, que la *règle de foi* se présentait autrement conçue à Lyon, à Carthage et à Alexandrie. Il n'en fallait pas moins démontrer que cette règle de foi était conforme à la prédication du Christ et de ses apôtres. Comment s'y prenait-on? Tantôt les gnostiques accusaient certains apôtres d'avoir falsifié l'enseignement du Christ, tantôt ils prétendaient avoir reçu par une transmission mystérieuse la vérité supérieure que le maître avait confiée à quelques disciples d'élite, après avoir reconnu que les autres ne pouvaient supporter que « le lait des *petits enfans.* » A ces assertions, Irénée et les pères catholiques de son temps opposèrent leur théorie des *sedes apostolicæ*, des siéges apostoliques, ou fondés par les apôtres eux-mêmes. Leurs presbytres, leurs évêques, devaient bien mieux savoir que les autres ce qu'il en était de la vraie tradition, et en fait on pouvait affirmer hardiment que leur règle de foi reproduisait bien plus fidèlement cette tradition que les élucubrations tourmentées de la gnose. Voilà pourquoi Irénée s'applique de son mieux à rapprocher des temps apostoliques les autorités qu'il cite, et en tout cas à énumérer la série régulière des presbytres-évêques de ces églises-mères. Comme il écrit en Occident et pour des lecteurs occidentaux, c'est principalement à la tradition du presbytérat romain qu'il en appelle, car Rome est le seul siége apostolique en Occident, et d'ailleurs cette église (c'est chez lui qu'on rencontre pour la première fois cette assertion) a la gloire d'avoir été fondée par les deux plus grands apôtres, Pierre et Paul. Elle est de plus celle de la ville impériale, elle compte parmi ses membres des chrétiens venus de toutes les parties de l'empire, et la tradition apostolique se trouve par là comme centralisée et incessamment rectifiée dans son sein. Irénée incline donc à consi-

dérer la tradition romaine comme pouvant tenir lieu de toutes les autres, et c'est à tort que des controversistes protestans ont tâché d'atténuer la portée des déclarations d'Irénée sur ce point; mais ce qui distingue sa théorie de celles qui prévalurent plus tard, c'est qu'en fait il ne se borne pas à alléguer la tradition romaine, et qu'il invoque aussi celle des siéges orientaux, celle particulièrement de Polycarpe et de ceux qui avec lui avaient encore pu entendre les apôtres. Seulement ses souvenirs sont des plus vagues, et quand on compare les dates, on a bien de la peine à ne pas soupçonner Irénée de les avoir un peu arrangées, comme on prétend qu'il arrive à certains ministres des finances de grouper les chiffres d'un budget (1).

Irénée toutefois ne s'est pas borné à faire appel contre les gnostiques à l'autorité traditionnelle. Il a aussi sa gnose catholique à opposer à l'hérésie, et là nous retrouvons le disciple de l'école johannique d'Asie-Mineure. Au Plérôme des éons il oppose sa théorie du Verbe et du Saint-Esprit, projections distinctes et personnelles du Père, et si ce qu'il dit des fonctions spéciales du Saint-Esprit est singulièrement obscur, on ne saurait contester qu'il déploie une véritable dextérité dialectique dans la manière dont il expose la théorie du Verbe divin. On peut sans doute encore relever dans ses explications quelques incohérences sur les rapports du Père et du Fils. C'est ainsi qu'il ne s'aperçoit pas que l'expression de *mains de Dieu*, employée par lui pour désigner le Fils et le Saint-Esprit, est incompatible avec l'idée de leur personnalité. Au fond, ce qui explique ces incohérences, c'est qu'il lui manquait à lui comme à ses adversaires le sens clair de la personnalité, de ce qu'elle suppose, de ce qu'elle exige. On en a une preuve nouvelle dans son enseignement sur la rédemption, une de ses doctrines les plus originales et en même temps les plus empreintes de gnosticisme.

Pour lui, il n'est pas douteux que tous les hommes ont péché en

(1) Ce qui peut excuser Irénée, c'est que les traditions étaient bien peu fixées de son temps. C'est ce que prouvent avec évidence les variantes que subit dans les premiers siècles la liste des évêques romains. Elle fut dressée à une époque où l'épiscopat passait pour remonter jusqu'aux apôtres; il fallut donc rechercher quels avaient été les presbytres les plus en renom dès l'origine pour en faire des évêques au sens moderne, et, l'appréciation variant, les listes varièrent également. Aujourd'hui la série officiellement admise procède ainsi : Pierre, — Linus, — Clément, — Clet, — Anaclet, — Évariste, — Alexandre, — Xystus, — Télesphore, — Hygin, — Pius, — Anicet, — Sôter, — Éleuthère, — Victor. Irénée au contraire dresse ainsi sa liste : Linus, — Anaclet, — Clément, — Évariste, sans autre changement pour la suite. Les *Clémentines* et Tertullien font commencer la liste des évêques romains par Clément. Les *Constitutions apostoliques*, dans le vague souvenir d'une différence de doctrine entre Pierre et Paul, font instituer Linus par Paul, et Clément par Pierre. Bien d'autres variantes existent encore.

Adam, parce qu'Adam a péché. Par contre, le second Adam, le Christ, n'ayant pas péché, l'humanité dont il est la tête, qui s'unit à lui dans l'église, se présente à Dieu pure et sans reproche. Il ne s'est pas un moment arrêté devant l'idée qui, de nos jours, se présenterait immédiatement à notre esprit, que le mérite pas plus que la faute n'est transmissible. Il a une expression favorite pour indiquer ce rôle du Christ dans la rédemption : « il a *récapitulé* les choses, » dit-il, c'est-à-dire qu'il les a recommencées et concentrées de manière à leur donner un tour absolument autre que celui qu'elles avaient pris la première fois. C'est ainsi que, par sa conjonction avec le Verbe divin, la vieille substance adamite s'est trouvée régénérée, et par momens Irénée parle comme si nous étions destinés à devenir nous-mêmes des êtres divins, en vertu de notre incorporation spirituelle, si j'ose ainsi dire, dans la substance divine. — *Tunc demum dii* (alors enfin nous serons des dieux), — dit-il en parlant des hommes. Cela rappelle fortement, il faut l'avouer, l'éon Sauveur des gnostiques. Ce n'est pas là toutefois que se borne pour Irénée l'œuvre rédemptrice, et décidément le point de vue gnostique a sur son esprit une influence dont il ne se doute pas. Irénée a beau avoir un parallèle catholique à opposer aux rédemptions gnostiques, on n'en retrouve pas moins chez lui cette même propension à personnifier les abstractions, à dramatiser la psychologie, qui caractérise si visiblement ses adversaires. En fait, sa doctrine de la rédemption est mythologique. Partant toujours de l'idée qu'Adam a péché en qualité de représentant de l'humanité tout entière, il en conclut que, par sa faute, nous étions devenus les esclaves du diable, son bien, son mobilier, sa chose. Pour nous sauver, il fallait que le Christ nous arrachât à ce pouvoir. Qu'a-t-il fait? Il a offert au diable sa vie et son âme en échange des nôtres, et l'a décidé à les accepter comme notre rançon en usant avec lui d'une douce persuasion, *suadela*, analogue à celle dont l'adversaire s'était servi pour nous perdre, mais avec des intentions et des conséquences tout opposées. C'est ainsi que nous avons échappé à la domination diabolique. Les choses devaient marcher de la sorte, car il n'eût pas été conforme à l'équité d'un Dieu qui doit être juste, même envers le diable, de lui ravir violemment ce qui était à lui.

Telle est l'idée d'Irénée, tel est aussi le premier germe d'un dogme ecclésiastique de la rédemption. Une rançon a été payée par Dieu au diable pour nous racheter! Qu'on sourie, si l'on veut, de cette manière enfantine de représenter les choses. Si l'on cherche de l'esprit sous la lettre inacceptable, on en trouvera, et beaucoup; mais avant que cette lettre blesse le sens chrétien, il se passera

bien du temps. Ce dogme, naïf en apparence, ira se complétant, se raffinant, et ce n'est qu'à la longue qu'il se perdra dans une contradiction essentielle. Il viendra des docteurs par exemple qui remarqueront que Satan a fait un très mauvais marché, puisque l'âme de Jésus n'est pas restée entre ses mains, ce qui reviendra à dire que Satan a été trompé par une ruse divine, et l'on ne saurait croire les étranges comparaisons, bien voisines du blasphème, que suggérera ce nouveau point de vue à de très pieux docteurs. Des papes tels que Léon le Grand et Grégoire le Grand, des pères tels qu'Ambroise, Grégoire de Nysse, Jean Damascène, l'adopteront et l'amplifieront. Plusieurs d'entre eux n'ont pas craint de comparer la croix à l'hameçon caché sous l'appât que le poisson avale, sans se douter du piége qui lui est tendu, ou bien même à une souricière où Satan s'est laissé prendre. Quand Abailard, ce premier-né de l'esprit moderne, osera porter sa critique sur ce vieux dogme de la rançon payée au diable, ce sera l'un des plus violens griefs que Bernard de Clairvaux soutiendra contre lui, et qui lui feront dire qu'on devrait « fermer à coups de bâton la bouche proférant de pareilles impiétés. »

Ce qu'on reproche le plus aux études d'histoire religieuse, c'est qu'à première vue elles tendent à justifier le scepticisme superficiel ou irréligieux qui triomphe lorsqu'il assiste au lamentable défilé des illusions humaines. De quel droit supposerions-nous que les théories dont nous sommes aujourd'hui le plus fiers ou le plus certains n'iront pas rejoindre leurs devancières dans le vaste tombeau des doctrines éteintes? Quelle quantité prodigieuse d'intelligence, par exemple, n'a-t-il pas fallu dépenser pour constituer ces énormes systèmes gnostiques et pour les réfuter? Que reste-t-il pourtant de cette bataille acharnée qui a duré plusieurs siècles? Que reste-t-il des furieuses controverses qui passionnèrent le moyen âge et même des temps bien rapprochés de nous? Et ne viendra-t-il pas un jour où l'on prendra en pitié aussi nos erreurs et nos étroitesses, nos petitesses et nos ignorances?

Cependant cette impression pénible se dissipe après un examen plus attentif des choses. Oui, l'homme se promène au milieu de beaucoup d'apparences, mais il ne cesse de marcher vers la vérité, et c'est un progrès, négatif, si l'on veut, réel pourtant, que de savoir qu'il y avait illusion là où l'on avait cru toucher la réalité. On n'y reviendra donc plus, du moins du même côté, et c'est autant de gagné sur le nombre des erreurs possibles de l'esprit humain. Il y a plus d'ailleurs : au travers des erreurs de l'intelligence, il y a quelque chose qui reste, qui s'affermit, qui grandit : c'est la conscience humaine et son idéal. On peut trouver puériles les dissensions et les doctrines des penseurs chrétiens des premiers siècles;

il n'en est pas moins vrai qu'ils ont vécu d'un idéal supérieur à tout ce qui les avait précédés, et qu'ils ont contribué à former le nôt re De toutes ces figures du IIe siècle dont nous avons tâché de reproduire la physionomie, quelle est celle sur laquelle s'arrêterait l'unanimité de nos sympathies? Serait-ce Polycarpe et sa rudesse orthodoxe? Serait-ce Valentin et son système hérissé? Serait-ce Irénée et sa médiocre théologie? Non; je prétends que ce serait l'humble Blandina, la vierge martyre, oubliant ses douleurs pour servir de mère au pauvre enfant qui meurt, lui aussi, dans les tourmens... Cette tendresse dans la vaillance, cet espoir dans la douleur, oh! que voilà bien le christianisme éternel, la sublime nouveauté qui doit durer toujours! Et qui songe, en voyant Blandina mourir ainsi, à se demander si elle est montaniste ou catholique, hétérodoxe ou orthodoxe?

Il reste bien peu en somme du christianisme d'Irénée, si l'on entend par là sa dogmatique; mais ce qu'il eut en partage avec tous les chrétiens de son temps, hérétiques et autres, ce qui fait qu'il faut savoir pardonner à son intolérance comme à celle de ses successeurs, et même la préférer à la vieille insouciance païenne, c'est ce sentiment haut et vif de la vérité invisible, c'est ce respect, cet amour de la nature humaine, fruit authentique et impérissable de l'Évangile, c'est cette obéissance à la loi sacrée qui nous ordonne de vivre pour autre chose que le pain qui périt, c'est ce sérieux moral de l'âme qui se sent appelée à s'élever vers Dieu. Quand on pénètre au fond des choses, les misères de l'intelligence n'empêchent pas de voir la grandeur de l'esprit. En définitive le progrès se réalise. On se dit alors qu'on est engagé soi-même dans le mouvement ascensionnel de l'humanité, on tâche d'y contribuer selon ses forces, et, bien loin de n'éprouver que pitié ou dédain pour les illusions de la pensée religieuse, on reconnaît dans leur longue succession la marque même de notre destinée réelle, l'on se sent animé d'une franche et libre sympathie pour tout ce qui peut s'appeler une approximation de l'ineffable.

ALBERT RÉVILLE.

STATISTIQUE INDUSTRIELLE

DE PARIS

Statistique de l'industrie à Paris, enquête faite par la chambre de commerce pour l'année 1860, in-4°, Paris 1864.

La chambre de commerce de Paris a procédé, en 1860, à une enquête industrielle, et elle vient de publier les documens statistiques qu'elle a recueillis. Déjà, en 1848, elle avait entrepris une étude analogue; mais à cette date les résultats devaient être nécessairement faussés par le contre-coup des crises politiques, l'industrie de Paris ayant, plus que toute autre, payé sa dette à la révolution. L'enquête de 1860 est à la fois plus exacte et plus complète : elle s'applique à une période que l'on peut considérer comme normale au point de vue de l'activité du travail, et elle comprend un rayon plus vaste, puisqu'elle s'étend aux quartiers nouveaux ajoutés par l'annexion à la capitale. C'est, à tous égards, une œuvre pleine d'intérêt. Nous voudrions en dégager brièvement les résultats statistiques et extraire de ces longues colonnes de chiffres les renseignemens qui peuvent nous éclairer sur le sort de la portion la plus nombreuse de la population parisienne.

Paris est bien réellement la cité universelle. Capitale d'un grand empire, Paris renferme dans son sein, par une concentration puissante, toutes les splendeurs, tous les attraits de la civilisation. Les lettres, les sciences et les arts y brillent d'un éclat sans égal. Des régions les plus éloignées de la terre, l'étranger vient lui rendre hommage, à ce point que Paris n'appartient pour ainsi dire plus aux Parisiens, ni même à la France, mais qu'il appartient au monde en-

tier. Ce n'est pas tout : Paris est en même temps un immense atelier, où le travail multiplie les plus étonnantes variétés de produits. C'est là l'image que nous présente l'enquête de la chambre de commerce en décrivant dans ses moindres détails Paris industriel, et notre capitale ne perd rien à être envisagée sous ce nouvel aspect, que ses admirateurs ont trop souvent dédaigné.

La chambre de commerce a recensé, dans Paris, 101,000 établissemens industriels, occupant 416,000 ouvriers et produisant 3 milliards 369 millions. Voici comment les chiffres se répartissent entre les différentes branches d'industrie, dont l'enquête a formé dix groupes. Cette statistique, qui résume en dix lignes ce grand travail, paraîtra certainement digne d'intérêt :

	Nombre d'établissemens.	Nombre des ouvriers.	Importance des affaires.
1° Alimentation	29,069	38,859	1,088 millions
2° Bâtiment	5,378	71,242	315 —
3° Ameublement	7,391	37,951	200 —
4° Vêtement	23,800	78,377	455 —
5° Fils et tissus	2,836	26,810	120 —
6° Acier, fer, cuivre, etc.	3,440	28,866	164 —
7° Or, argent, platine, etc.	3,199	18,731	183 —
8° Industries chimiques et céramiques	2,719	14,397	194 —
9° Imprimerie, gravure, etc.	2,759	19,507	94 —
10° Industries diverses (1)	20,580	82,071	556 —
	101,171	416,811	3,369 millions.

Ainsi le nombre des patrons et des ouvriers recensés forme un personnel de 518,000 individus. Il convient d'y ajouter environ 32,000 ouvriers appartenant à l'industrie des chemins de fer et à plusieurs grandes entreprises d'utilité publique, de telle sorte que l'on arrive facilement à un total de 550,000 habitans voués à la main-d'œuvre industrielle, et si l'on tient compte des familles qui dépendent des chefs d'ateliers et des ouvriers, on peut calculer que plus de 1 million d'habitans, c'est-à-dire les deux tiers environ de la population parisienne, vivent du travail industriel.

Cette proportion est très considérable, peut-être même semblera-t-elle effrayante. On a peine à s'expliquer, au premier abord, comment il se fait que le travail se concentre et s'accumule à un tel degré sur un seul point; on voit dans cette agglomération d'ouvriers un danger pour la paix publique et pour la sécurité du gouvernement. Qu'adviendrait-il, si une crise commerciale infligeait le

(1) Ce groupe comprend notamment l'industrie des peaux et cuirs, l'horlogerie, les instrumens de précision, la carrosserie et la sellerie, la boisselleric, la vannerie, les articles de Paris, etc.

chômage à cette population qui ne peut vivre que par le travail de chaque jour, si la disette surélevait le prix des subsistances, si les événemens politiques paralysaient le crédit qui met en mouvement tous ces bras? Ce ne sont point là de simples hypothèses. Paris a traversé de ces périodes désastreuses, durant lesquelles argent, crédit, travail, tout manque à la fois, et l'on sait ce qu'il en a coûté de misères et de sacrifices. Que serait-ce donc aujourd'hui avec une population ouvrière plus nombreuse et avec le développement d'affaires que nous voyons se continuer depuis dix ans? Il semble que la moindre perturbation, qu'un temps d'arrêt deviendrait mortel, et que Paris entier subirait le même effet qu'un convoi de chemin de fer qui, lancé à toute vitesse, déraillerait ou s'arrêterait soudain. Nous avons entendu plus d'une fois exprimer ces inquiétudes, et certes les chiffres statistiques que vient de publier la chambre de commerce ne sont pas de nature à les calmer. Tandis que les esprits enthousiastes admireront cette puissance industrielle que représente une production de plus de 3 milliards, beaucoup d'esprits prudens dénombreront avec crainte ce demi-million d'ouvriers auquel il faut assurer le travail et le salaire.

Ces préoccupations sont très légitimes. Cependant, en pareille matière, il convient d'étudier et d'apprécier les faits sans timidité comme sans enthousiasme. Si la prépondérance industrielle et commerciale de Paris était un fait artificiel, contraire à la nature des choses, on aurait raison de s'effrayer des conséquences, car tout ce qui est anormal et factice est dangereux; mais cette prépondérance s'explique parfaitement. Il n'y a point là seulement un signe et un effet de la centralisation française : dans la plupart des pays, la capitale politique est en même temps le foyer le plus actif du travail et de la production. D'une part, les capitales sont ordinairement établies dans la région la plus populeuse et choisies parmi les villes les plus peuplées; elles forment donc par elles-mêmes un grand centre de consommation, et il est dès lors naturel que pour la majorité des produits, surtout pour ceux qui se débitent au jour le jour, la fabrication s'installe à l'endroit même où ces produits se consomment. En second lieu, la capitale est un point d'attraction vers lequel converge une population flottante plus ou moins considérable, composée de nationaux ou d'étrangers, et ce mouvement vient augmenter le chiffre de la consommation et de la production quotidienne. Ces deux élémens suffiraient pour justifier dans les capitales la prédominance numérique de la population ouvrière. Ce n'est pas tout : par cela même que les capitales sont généralement très peuplées, elles voient affluer dans leur sein les industries pour esquelles le bas prix et la régularité de la main-d'œuvre ne sont

point des conditions essentielles; ces industries sont assurées de ne jamais manquer de bras, et de pouvoir en augmenter ou en diminuer le nombre selon leur intérêt et leurs besoins. En outre, c'est dans les métropoles que se forment les grands réservoirs de capitaux et les sources les plus abondantes du crédit. Enfin est-il nécessaire d'insister sur l'avantage que beaucoup d'industries trouvent à s'établir dans la capitale, qui se relie ordinairement, par les voies de communication les plus nombreuses et les plus directes, à tous les points du territoire, aux frontières ou à la mer, et faut-il démontrer la nécessité qui les oblige souvent à se rapprocher du centre où résident les sciences et les arts, ces auxiliaires de plus en plus utiles du travail manufacturier? Les considérations que nous venons de rappeler s'appliquent à presque toutes les capitales. Voyez Londres, Bruxelles, Vienne, Berlin. L'exception que présente Washington tient à des circonstances particulières, et elle ne saurait infirmer la règle.

Peut-être cependant le chiffre de la population industrielle à Paris dépasse-t-il dans une certaine mesure la proportion normale par suite de deux causes exceptionnelles. Avant l'annexion, la banlieue était couverte d'usines qui s'étaient installées sur des terrains alors peu coûteux, et qui, n'étant soumises qu'à des impôts très réduits et à des droits d'octroi fort minimes, mettaient avantageusement en œuvre les matières premières au seuil même du vaste marché où elles vendaient leurs produits. Ces usines ne se seraient certainement pas établies à La Chapelle, à La Villette, à Grenelle, si elles avaient dû, dès l'origine, subir les charges de l'octroi parisien. Elles profitent encore aujourd'hui du régime de faveur que la loi leur a ménagé pour adoucir la transition; mais lorsqu'en 1870 elles se verront soumises au droit commun, il est probable que plusieurs d'entre elles se transporteront en dehors de la nouvelle enceinte. La seconde cause exceptionnelle se rattache aux grands travaux que l'administration municipale a entrepris directement, ou qu'elle a suscités pour reconstruire une portion de Paris. Cette influence n'est cependant point aussi considérable qu'on l'a supposé, parce que le principal corps d'état employé dans les constructions, le corps du bâtiment, se recrute en général dans une population nomade, qui va et vient suivant les demandes, et qui, si l'ouvrage venait à manquer ou à se ralentir, retournerait spontanément dans ses foyers. Quoi qu'il en soit, ces deux causes d'augmentation du nombre des ouvriers cesseront de produire leurs effets lorsque la loi d'annexion sera pleinement exécutée, c'est-à-dire en 1870, et à mesure que les travaux de l'édilité parisienne avanceront vers la période d'achèvement.

L'enquête a recensé 101,171 fabricans; sur ce total, on compte 7,492 fabricans qui occupent plus de 10 ouvriers, 31,480 qui emploient de 2 à 10 ouvriers, et 62,199 qui n'ont qu'un seul ouvrier ou travaillent seuls. La grande et la moyenne industrie, représentées par la première de ces catégories, ne figurent dans l'ensemble du chiffre des fabricans que pour une proportion de 7 pour 100; le reste appartient à la petite industrie. La moyenne générale de l'effectif par établissement n'atteint même pas le chiffre de 5 ouvriers. Ainsi ce qui caractérise tout spécialement l'industrie parisienne, c'est l'extrême division du travail, la variété, le morcellement. Les grandes usines sont rares et clair-semées, les petits ateliers sont très nombreux; il n'y a rien là qui ressemble à la physionomie des villes de fabriques, où plusieurs grandes usines emploient chacune des centaines et des milliers d'ouvriers adonnés au même travail, gagnant le même salaire, obéissant à un seul intérêt. A Paris, la population industrielle se divise en une infinité de catégories, dont la condition est très variable, et dont les intérêts, loin d'être toujours identiques, sont quelquefois contradictoires. L'agglomération n'y offre donc point les périls que l'on pourrait redouter ailleurs.

Les 416,000 ouvriers qui ont été recensés se composent de 286,000 hommes, 105,000 femmes et 25,000 enfans. Dans les industries qui s'appliquent au vêtement, aux fils et tissus, à l'article de Paris, le nombre des femmes excède celui des hommes. Si l'on élimine ces trois industries, où l'intervention des femmes se justifie par la nature même du travail et où l'on compte 75,000 ouvrières travaillant en grande partie chez elles, il reste 30,000 femmes qui, dans les autres groupes, vivent du salaire quotidien. Cette proportion n'est peut-être pas excessive, mais on ne saurait désirer qu'elle s'étende, et, tout en laissant à chacun sa pleine liberté, nous ne croyons pas que l'on doive encourager les efforts de quelques patrons qui, soit pour obtenir une main-d'œuvre économique, soit même avec la pensée plus louable de procurer aux familles de leurs ouvriers un supplément de ressources, cherchent à introduire les femmes dans des ateliers réservés jusqu'ici au travail des hommes. La place de la femme est au foyer domestique : là est son devoir, sa dignité, son influence; c'est là qu'elle gagne son salaire par l'ordre qu'elle maintient dans le modeste logis et par l'accueil qu'elle prépare à l'ouvrier qui revient de l'atelier. Les moralistes ont mille fois raison de protester contre la participation active des femmes aux travaux industriels et de rappeler à ce sujet les principes sur lesquels repose toute organisation sociale. Si, dans la sphère politique, les hommes graves engagent de si vifs débats

sur la division des pouvoirs, comment ne se préoccuperait-on pas de la division des attributions au sein de la famille, question bien autrement essentielle pour les destinées de l'individu, et par suite pour la prospérité de l'état? Non, le maigre salaire que reçoit la femme ne compense point la désertion du domicile et l'abandon des soins du ménage. Cette vérité n'exige ni phrases solennelles, ni démonstrations éloquentes. Elle se prouverait par l'arithmétique, alors même qu'il ne lui suffirait pas de s'étayer sur la morale. Sauf des exceptions très-rares, elle est applicable partout et à toutes les conditions, et elle intéresse au plus haut degré la population ouvrière de Paris, dont plus des quatre cinquièmes logent dans leurs meubles, terme vulgaire qui décore l'une des colonnes statistiques de l'enquête, et sous lequel il convient de saluer la famille et le foyer.

Quant aux enfans, l'enquête nous apprend que, sur 25,000 qui travaillent, on compte près de 20,000 apprentis des deux sexes, et que sur ce nombre 4,000 à peine ont passé des contrats réguliers. L'apprentissage n'est point ce qu'il devrait être. Les parens, soit négligence, soit ignorance de la loi, ne prennent point les dispositions nécessaires pour assurer l'éducation industrielle de l'enfant; les patrons ne se rendent pas compte des devoirs qu'ils ont à remplir envers les apprentis, et ceux-ci sortent trop souvent de l'atelier d'apprentissage n'ayant presque rien appris. La surveillance n'existe pas; la loi se borne à donner des conseils et ne contient point de sanction. Ces imperfections du régime actuel ont été signalées tout récemment dans la *Revue* par M. Jules Simon (1), qui demande qu'une loi nouvelle règle en termes plus précis les droits et les devoirs réciproques des familles, des patrons et des apprentis. Nous n'avons pas à insister sur ce sujet, qui a été traité avec autant d'autorité que de talent. Il nous suffira d'ajouter que le perfectionnement de l'apprentissage et de ses conditions dépend surtout du progrès moral et intellectuel des populations ouvrières, et qu'il peut être heureusement secondé par le concours des associations philanthropiques. Une loi, si complète qu'elle soit, ne produira pas la prévoyance et le dévouement là où ces vertus manquent aux familles et aux patrons : elle ne soumettra pas les apprentis à la discipline et au travail. Elle ne sera que l'auxiliaire, très utile d'ailleurs, des sentimens et des influences qui, s'inspirant de l'un des intérêts les plus sérieux de la société et de l'industrie, pénétreront dans les familles, et de là dans les ateliers. En pareille

(1) *L'Apprentissage des jeunes Ouvriers dans la petite industrie en France*: voyez la livraison du 1er février 1865.

matière, il faudrait, ce semble, premièrement réformer les mœurs ; il faudrait, pour ainsi dire, naturaliser le devoir dans les esprits et dans les habitudes, le rendre moralement obligatoire, avant d'en faire un article de loi.

Ce qui doit contribuer en même temps à perfectionner l'apprentissage, c'est le haut prix qu'obtient aujourd'hui le travail d'un bon ouvrier. L'élévation du salaire a rehaussé la valeur de l'instruction professionnelle, qui devient ainsi le meilleur des placemens. La chambre de commerce a apporté le plus grand soin à relever le taux des salaires : c'est là, en effet, l'un des élémens les plus précieux à recueillir dans une statistique industrielle; mais c'est aussi le renseignement qu'il est le plus difficile d'obtenir exactement, tant à raison de la variété des professions et des aptitudes que par suite des délicatesses de toute nature qu'entraîne nécessairement une telle enquête, où l'on se trouve en présence des intérêts contradictoires et des assertions parfois peu concordantes des patrons et des ouvriers. La somme d'argent qui exprime le taux fixe de la journée ne représente pas toujours le salaire entier : il s'y ajoute, dans certains cas, des avantages accessoires et souvent considérables, tels que le logement, la nourriture, etc. On doit aussi tenir compte des risques particuliers attachés à quelques industries, ainsi que des conditions de sécurité qu'offrent les ateliers où le travail est permanent et sans chômage. Enfin, bien que les variations de salaires ne soient pas très fréquentes, et que les prix de main-d'œuvre pour les diverses branches d'industrie conservent généralement les mêmes rapports, il peut se faire qu'au moment de l'enquête, la rareté ou l'abondance des bras, l'activité ou le ralentissement des commandes modifient momentanément, en plus ou en moins, le prix de la journée dans plusieurs ateliers. Ces difficultés sont inévitables, et elles créent autant de chances d'erreur qui défient les efforts des investigateurs les plus sincères. Reconnaissons cependant que, ces réserves faites, l'enquête de la chambre de commerce sur les salaires doit fournir des documens qui se rapprochent autant que possible de la vérité, non-seulement parce qu'elle a été conduite avec une habileté très consciencieuse, mais encore parce qu'elle s'applique à une année (1860) pendant laquelle les transactions et le travail industriel se sont maintenus dans des conditions à peu près normales.

En exposant les résultats généraux de l'enquête, la chambre de commerce a formé pour les ouvriers, au nombre de 290,000 dont elle a pu constater les salaires, trente-deux groupes qu'elle a résumés en trois sections. La première section comprend 64,000 ouvriers gagnant de 50 centimes à 3 francs par jour, — la seconde

211,000 ouvriers gagnant de 3 francs 25 centimes à 6 francs, — la troisième 15,000 ouvriers gagnant de 6 francs 50 cent. à 20 francs. Il faut évidemment laisser de côté la première section, composée d'apprentis, d'ouvriers auxiliaires ou ne louant qu'une partie de leur temps, d'ouvriers infirmes, etc., ainsi que la troisième section, à laquelle appartiennent les ouvriers d'élite et les contre-maîtres. Ces catégories d'ouvriers reçoivent des salaires exceptionnels. Tout l'intérêt de la question se concentre sur la seconde section, qui se compose de plus de 200,000 ouvriers, avec une échelle de salaires s'élevant de 3 francs 25 centimes à 6 francs. En comparant les douze groupes qui forment cette section, on compte 53,000 ouvriers à 5 francs par jour, 44,000 à 4 francs, 35,000 à 4 francs 50 centimes et 19,000 à 6 francs. Ce sont les industries du bâtiment, de l'ameublement et des machines qui donnent les plus forts salaires. La moyenne pour cette section, qui, nous le répétons, est la seule qui puisse servir de type, est de 4 francs 51 centimes par jour.

Quant aux femmes, au nombre de 106,200, l'enquête les a également réparties entre trois sections, dont la première comprend 17,200 ouvrières gagnant de 50 centimes à 1 franc 25 centimes, la seconde 88,300 ouvrières gagnant de 1 franc 50 à 4 francs, et la troisième 700 ouvrières gagnant de 4 francs 50 centimes à 10 fr. De même que pour les hommes il faut s'en tenir à la seconde section, dans laquelle on remarque que les groupes les plus nombreux se composent des ouvrières à 2 francs (24,800) et des ouvrières à 2 francs 50 centimes (17,800). En résumé, la moyenne du salaire des femmes peut être évaluée à 2 francs 14 centimes.

Tels sont les chiffres de l'enquête sur les salaires en 1860. Comparés avec ceux de la période antérieure, ils indiquent une augmentation notable. Cette augmentation est due tout d'abord à une cause générale qui a produit son effet dans le reste de la France et en Europe, c'est-à-dire à l'accroissement de la production et de la richesse. Elle provient en outre du développement qui, depuis 1852, a été imprimé aux travaux de construction exécutés dans Paris. Cette seconde cause a eu pourtant moins d'influence qu'on ne le suppose. Les grandes opérations de voirie entreprises par l'administration municipale ont pu augmenter dans une certaine mesure le nombre des ouvriers; mais comme les bras se sont toujours présentés en nombre suffisant au moyen de l'immigration, et que l'équilibre entre l'offre et la demande s'est constamment maintenu, il n'y a point eu là une cause principale de l'élévation des salaires : ce qui le prouverait au besoin, c'est que le mouvement de hausse s'est produit également dans des branches d'industrie qui sont

complétement étrangères aux travaux du bâtiment. L'élément déterminant qui a donné plus de prix à la journée de l'ouvrier, c'est le progrès incontestable de la richesse publique, l'excédant des commandes sur les facultés de production, l'exportation toujours croissante des produits parisiens à destination des départemens et de l'étranger. S'il n'en était pas ainsi, la hausse n'aurait pas eu lieu, car le capital ne se serait point trouvé en mesure d'y faire face, le taux de la main-d'œuvre se réglant non pas seulement d'après les besoins et les exigences de l'ouvrier qui reçoit le salaire, mais aussi d'après les ressources du capitaliste qui le paie. En définitive, il n'y a aucun motif de surprise, encore moins de regret, dans la marche ascendante que suivent les salaires, et dont l'enquête de 1860 n'a pu marquer que les premières étapes.

En effet, la moyenne de 4 fr. 51 c., que la chambre de commerce attribue au salaire des ouvriers recensés pendant le cours de cette enquête, doit être aujourd'hui sensiblement dépassée sous l'influence de trois grands faits qui laisseront dans l'histoire de notre régime économique des souvenirs ineffaçables : nous voulons parler du traité de commerce conclu avec l'Angleterre en 1860, de l'exposition de Londres en 1861, et de la loi de 1863 sur les coalitions d'ouvriers. En consacrant enfin résolûment le principe de la liberté des échanges, le traité de commerce a obligé l'industrie nationale à faire de vigoureux efforts pour soutenir la concurrence, à multiplier son outillage et à former des ouvriers habiles; il a déterminé immédiatement un mouvement très considérable de transactions avec l'étranger, et les statistiques commerciales attestent que l'industrie parisienne a profité plus que toute autre de cette situation nouvelle. L'exposition de Londres a confirmé la réputation que Paris s'était acquise dans de nombreuses branches de travail, et elle l'a confirmée utilement; grâce à la liberté du commerce qui s'introduit peu à peu chez toutes les nations, les produits de Paris ne se heurtent plus, comme par le passé, contre les prohibitions ou contre les droits excessifs qui les arrêtaient aux frontières étrangères, et ils peuvent désormais aller presque partout comme marchandises de retour en échange des marchandises devant lesquelles nos tarifs se sont abaissés. Paris a donc eu tout à gagner au libre échange, et nous ne croyons pas que ses ateliers aient jamais vu une période plus active que celle qui s'est écoulée depuis 1860 en dépit des crises monétaires qui ont par intervalles resserré le crédit. Entre la prospérité des fabriques et la hausse des salaires il existe une corrélation toute naturelle : le second fait est dépendant du premier, mais il le suit pas à pas, à moins qu'il ne se rencontre entre les deux un obstacle insurmontable. Cet obstacle, qui existait alors que

la loi punissait le simple fait de coalition entre les ouvriers, a disparu maintenant que la main-d'œuvre peut librement débattre son prix, et depuis la promulgation de la nouvelle loi les ouvriers ont usé du droit qui leur était rendu, soit en demandant une augmentation de salaire, soit, ce qui revient au même, en provoquant une réduction du nombre des heures de travail. L'exercice de ce droit, nous le savons et nous avons déjà saisi l'occasion de le dire (1), n'est pas sans péril, et il exige de la part de ceux qui en usent autant de modération que d'intelligence; mais il ne s'agit ici que de dégager un chiffre statistique, rectifiant ou plutôt complétant les renseignemens recueillis par la chambre de commerce. Si l'enquête de 1860 a pu évaluer à 4 fr. 51 c. la moyenne de la journée de l'ouvrier parisien, nous croyons qu'il est permis de porter cette moyenne en 1864 à bien près de 5 fr., ce qui est un grand progrès, dont il convient, répétons-le, d'attribuer l'origine et l'honneur à trois actes de liberté et de paix : le traité de commerce, l'exposition universelle et la loi de 1863 sur les coalitions. En constatant le fait, affirmons et proclamons bien haut les causes. On ne saurait trop répéter et surtout prouver que, pour les lois économiques comme pour les lois politiques, le progrès réside dans le respect des principes éternels et simples qui commandent notamment l'absolue liberté du travail, et qui assurent à tout homme, soit patron, soit ouvrier, la pleine et entière disposition de son capital ou de ses bras.

En étudiant les salaires, l'enquête a dû se rendre compte des périodes de morte saison. Il résulte de ses calculs que sur les 101,000 industriels qui ont été interrogés, 64,000 ont déclaré ne point éprouver d'interruption de travail; le reste, soit 36,000, subissent des chômages plus ou moins prolongés. Les établissemens où le travail est permanent forment donc les deux tiers environ de l'ensemble. Il n'y a guère qu'une branche d'industrie qui conserve pendant toute l'année une égale activité, c'est celle de l'alimentation. Dans d'autres branches, la morte saison, dont la durée varie de 2 à 4 mois, se présente à des époques périodiques, dont le patron et l'ouvrier peuvent prévoir le retour presque régulier. Ainsi les travaux du bâtiment sont interrompus pendant l'hiver; on distingue les industries qui s'exercent avec le plus d'activité en hiver et celles qui s'exercent en été. Certains ateliers sont très occupés à l'approche du mois de janvier et se ralentissent durant le reste de l'année. Ce sont là des conditions inhérentes au caractère même de l'industrie parisienne, qui se livre, dans une forte proportion, à la fabrica-

(1) *Les Expositions universelles et leur influence sur l'Industrie contemporaine.* — *Revue* du 1er décembre 1864.

tion d'articles de goût et de luxe, et qui, indépendamment des chômages naturels, se voit exposée à des chômages accidentels que peuvent amener soit les embarras de la politique intérieure, soit les complications survenues en pays étranger. L'état de l'industrie à Paris marque, avec l'exactitude d'un thermomètre, le degré de confiance et de prospérité qui règne non-seulement en France, mais encore dans le monde entier. Il n'est pas besoin de signaler, au point de vue du sort de la population ouvrière, la différence qui existe entre les chômages réguliers et les chômages imprévus. Ces derniers peuvent avoir des conséquences désastreuses, tandis que les interruptions périodiques trouvent l'ouvrier préparé à se livrer à un autre travail qu'il a su se ménager à l'avance. On sait que les maçons, dont le chômage dure presque tout l'hiver, appartiennent pour la plupart aux départemens du centre. Ils retournent au pays dès que le travail manque, pour ne revenir qu'au printemps. Quelques autres corps d'ouvriers se trouvent dans des conditions analogues. Ces ouvriers, par une contradiction qu'il est facile d'expliquer, souffrent moins du chômage parce que celui-ci est à la fois périodique et continu.

Il serait absolument impossible de supprimer à Paris la morte saison et d'en atténuer les effets. L'ouvrier n'y doit compter que sur sa prévoyance pour traverser ce temps d'épreuve. Il faut que la portion de salaire économisée pendant la période active du travail l'aide à attendre la réouverture de l'atelier et le retour des commandes. Dans les grandes usines, le manufacturier ne saurait, aux époques de crise et de stagnation d'affaires, arrêter complétement sa fabrication; il succomberait bien vite sous le poids des frais généraux, et il risquerait de perdre le nombreux personnel qu'il a formé et dont il aura besoin plus tard. Il continue donc à travailler, souvent sans profit, quelquefois même à perte, et il lui reste la faculté de diminuer le nombre des journées ou des heures de travail de manière à diminuer les dépenses de main-d'œuvre. Le salaire ainsi réduit est encore une ressource pour l'ouvrier. L'industrie parisienne ne se prête pas à ces combinaisons. Morcelée et divisée à l'infini, elle ne subit pas au même degré la tyrannie des frais généraux; dès que la crise menace, elle licencie la plus grande partie de son personnel, et, n'ayant plus de commandes, elle ne donne plus de travail. Nul doute que dans ces circonstances, qui malheureusement se présentent par intervalles, tantôt dans une branche d'industrie, tantôt dans une autre, l'ouvrier ne soit plus exposé et plus éprouvé que le patron. Il est vrai que la main-d'œuvre parisienne, à laquelle on demande des efforts intermittens et dont l'emploi est précaire, est rémunérée par des salaires plus élevés, ce qui

n'est que justice; mais, sans l'épargne des familles, cette élévation des salaires demeurerait tout à fait impuissante contre la misère que doit amener infailliblement un chômage quelque peu prolongé. L'économie est donc la vertu la plus essentielle à souhaiter pour l'ouvrier de Paris, et il ne peut être question que de l'économie provenant de l'épargne individuelle. Les projets que l'on a quelquefois indiqués en vue de constituer des caisses collectives pour le chômage semblent complétement illusoires et impraticables. A supposer que ces caisses ne dussent s'ouvrir que pour les chômages périodiques et involontaires, elles seraient bientôt vides.

L'agitation qui s'est manifestée dans ces derniers temps au sujet de la durée du travail donne un intérêt particulier aux chiffres qui ont été recueillis par l'enquête sur cette condition importante de la vie industrielle. Dans 7,000 établissemens, l'ouvrier est présent pendant moins de douze heures, — dans 37,000 pendant douze heures, — dans 37,000 pendant plus de douze heures, et enfin dans 20,000 établissemens la durée du travail n'est point déterminée. Le temps de présence comprend ordinairement deux heures pour les repas du matin et du soir, de telle sorte qu'en 1860 la moitié environ des établissemens recensés n'imposaient que dix heures de travail effectif, et, dans l'opinion des rédacteurs de l'enquête, ce chiffre de dix heures doit être considéré comme étant le plus généralement adopté dans les ateliers organisés. Après avoir examiné cette statistique très complexe, nous demeurons convaincu qu'il serait vraiment impossible de réglementer par une loi (sauf pour ce qui concerne les enfans et les apprentis) la durée du travail dans les diverses branches d'industrie. En premier lieu, les travaux ne sont pas de même nature, et n'exigent pas la même dépense de force; l'ouvrier supportera plus aisément telle besogne pendant douze heures que telle autre pendant huit heures seulement. En outre les opérations de certaines industries ont des exigences spéciales de travail intermittent ou continu qui ne se prêteraient pas à une limitation fixe et quotidienne. Enfin, à mesure que l'industrie progresse et que le niveau de l'instruction s'élève parmi les ouvriers, ceux-ci sont les premiers à désirer que le salaire soit fixé à la pièce. Nous voyons, par exemple, que le quart des ouvriers de Paris sont rémunérés sous cette forme, qui est la plus équitable et la plus avantageuse. Un grand nombre de travaux ne pouvant, à raison de leur nature, être payés qu'à la journée, cette proportion du quart pour les salaires à la pièce est déjà très considérable, et elle tend constamment à s'accroître. La limitation légale du nombre des heures de travail deviendrait préjudiciable à l'ouvrier non moins qu'au patron. En tout cas, elle serait à Paris d'une exécution à peu

près impossible, elle serait contraire aux intérêts généraux de l'industrie et à l'intérêt particulier de ceux qu'elle prétendrait servir, elle obligerait l'administration à l'exercice d'une surveillance vexatoire que les ouvriers aussi bien que les patrons chercheraient le plus souvent à repousser ou tout au moins à tromper. Cette opinion n'est pas inconciliable avec les vœux contraires qui ont été exprimés au nom de plusieurs corps d'état. Nous n'ignorons pas que ceux-ci ont appuyé leur demande en réduction des heures de travail sur un motif qu'il est difficile de combattre; ils ont déclaré qu'ils voulaient consacrer à leur instruction le temps qui serait retranché de leur présence à l'atelier. Comment résister à un tel argument? Mais aussi pourquoi ne dirions-nous pas franchement que, dans notre pensée, on songeait avant tout à une augmentation de salaire, car l'ouvrier à la journée entendait recevoir la même somme pour une moindre durée de services, et l'ouvrier aux pièces se réservait la faculté de prolonger son travail avec des tarifs plus élevés. Quoi qu'il en soit, ce sont questions à débattre librement entre les parties intéressées, et certainement si les patrons peuvent souscrire à ce qu'on leur demande, si le temps retranché de la présence à l'atelier est employé à reposer le corps et à cultiver l'esprit, chacun applaudira sans réserve.

L'enquête de la chambre de commerce n'a point négligé la statistique intellectuelle de la fabrique parisienne. La proportion des ouvriers des deux sexes qui savent lire et écrire est de 87 pour 100, celle des ouvriers qui savent lire seulement de 1 pour 100, celle des ouvriers qui ne savent ni lire ni écrire de 12 pour 100. On a trouvé pour les femmes la même proportion que pour les hommes. L'industrie du bâtiment est celle qui comprend le plus grand nombre d'ouvriers dépourvus de toute instruction (19,000 ne sachant ni lire ni écrire sur 50,000). La plupart de ces ouvriers ne sont pas originaires de Paris : ils viennent des départemens de la Haute-Vienne et de la Creuse. Les industries où l'instruction est le plus répandue sont celles qui appartiennent aux groupes de l'imprimerie, des instrumens de précision, des articles de Paris, de l'alimentation et de l'ameublement. Certes, si l'on compare Paris avec le reste de la France, la proportion de 87 pour 100 d'ouvriers sachant lire et écrire atteste une supériorité assez marquée, et il convient d'ajouter qu'une partie des ouvriers complétement illettrés ne doit pas, en bonne justice, être portée au compte de la capitale, puisqu'ils lui arrivent du dehors. Il n'en reste pas moins un chiffre de 50,000 ouvriers (13 pour 100 de l'ensemble) qui ne seraient pas capables d'écrire leur nom. C'est là pour une ville telle que Paris une véritable disgrâce. Tout en reconnaissant les sacrifices qui ont été faits

depuis l'annexion pour augmenter le nombre des écoles primaires dans les quartiers de l'ancienne banlieue, on ne doit laisser passer aucune occasion de signaler à l'administration municipale et aux associations privées la nécessité de pourvoir sans retard aux besoins de l'instruction élémentaire. Il est de notre intérêt, comme de notre honneur, de ne point laisser dans les bas-fonds de l'ignorance un seul membre de la génération qui s'élève sous nos yeux. L'ouvrier n'est plus, comme autrefois, régi par des institutions corporatives, qui, en échange d'une sorte d'esclavage moral, lui concédaient certains priviléges et lui assuraient l'emploi de ses bras : il n'est plus, comme il l'était hier encore, exclu de la vie politique. Le voici maintenant libre comme individu et comme citoyen, exposé aux périls de la concurrence, pleinement responsable envers la société et envers lui-même. Quel serait le sort de l'ouvrier ignorant? Il succomberait infailliblement devant ses rivaux : gorgé de droits, il mourrait de faim. Et quel rôle remplirait-il dans la cité? Il ne serait qu'un instrument de désordre. C'est par l'instruction, généralement répandue à tous les degrés, sans en excepter un seul, que se rétablira l'harmonie sociale si profondément troublée par nos luttes révolutionnaires, et que l'on propagera les notions de moralité et de justice, sans lesquelles la liberté du travail et la répartition plus large des droits politiques, au lieu de constituer un double progrès, nous conduiraient de nouveau vers les abîmes.

A la suite de la statistique intellectuelle, la chambre de commerce a dressé une sorte de statistique morale des ouvriers parisiens. Les chefs d'établissement ont été interrogés, et il résulte de leurs déclarations que sur 100 ouvriers 90 ont une bonne conduite, 5 une conduite douteuse, 5 une mauvaise conduite. On comprend tout ce qu'avait de délicat et de difficile une pareille enquête, et, sans nous arrêter aux chiffres, nous devons n'y puiser qu'une impression générale qui est évidemment très favorable à la population parisienne. Ces 90 pour 100 de bonne conduite, pour emprunter le langage de la statistique, exprimeraient un état moral des plus satisfaisans. Il faut considérer qu'il ne s'agit ici que des ouvriers qui travaillent, et que l'enquête n'a point eu à s'occuper de cette tourbe de vagabonds, soi-disant ouvriers, qui étalent dans les rues de toutes les grandes villes leur misère désordonnée, et qui méritent si bien la qualification de vile multitude. Les ouvriers de Paris se divisent en trois catégories très distinctes : ceux qui travaillent chez eux à leur compte ou qui vivent chez le patron, ceux qui appartiennent aux grandes usines et ceux qui sont attachés à de petits ateliers. Les premiers pratiquent la vie de famille, qui est le plus sûr préservatif contre le désordre; les seconds sont soumis à une discipline rigou-

reuse qui ne leur permet ni les habitudes irrégulières ni les fréquentes absences. Les derniers seuls ont le travail intermittent et nomade, parce qu'ils se trouvent plus que les autres soumis aux vicissitudes de patrons souvent besogneux, qui les prennent et les congédient au hasard, et qui, ne pouvant leur promettre une occupation durable, n'ont sur eux qu'une très faible autorité. Dans les deux premières catégories, le chômage volontaire du lundi a complétement disparu : les grands établissemens ne tolèrent d'interruption de travail que le jour de paie, pour permettre à l'ouvrier de vaquer à ses affaires et de solder les engagemens qu'il a contractés. Le chômage n'existe plus que pour la troisième catégorie, et encore, ainsi que le fait remarquer l'enquête, cette tradition s'en va peu à peu. Les salaires plus élevés, au lieu d'encourager la paresse, stimulent le travail. Les ouvriers savent très bien calculer ce que leur coûte une journée perdue.

Il y a des exceptions, admettons même que celles-ci dépassent la proportion de 5 ou de 10 pour 100, chiffrée dans l'enquête. Il n'en demeure pas moins vrai que le niveau de la moralité, au sein de la population ouvrière de Paris, est plus élevé que dans les grandes villes manufacturières, et cela tient non-seulement à ce fait que l'instruction, tout en étant encore insuffisante, y est plus répandue, mais aussi au caractère spécial de l'industrie parisienne, qui est une industrie de goût et d'art. En même temps que l'ouvrier façonne l'œuvre, l'œuvre agit sur l'ouvrier. Et quand on songe à la somme énorme (plus de 3 milliards) qui représente la valeur des produits fabriqués, comment ne rendrait-on pas hommage à la puissance du travail et surtout aux qualités morales qui créent tant de richesse? M. le préfet de la Seine, lorsqu'il s'est exprimé récemment en termes si peu bienveillans sur le compte des habitans de Paris, a manqué de justice. Quelques déplaisirs qu'ait pu lui causer la statistique électorale de ses administrés, il devait se consoler et se calmer en lisant la statistique industrielle dont la chambre de commerce lui a certainement fait hommage.

La population ouvrière de Paris est aujourd'hui dans un état d'agitation morale dont les détails échappent aux constatations de la statistique, et dont il serait même difficile de définir exactement le caractère, mais qui doit, par ses symptômes, appeler l'attention. Qu'elle sollicite l'amélioration de son sort au moyen d'une augmentation de salaire, comme nous l'avons vu pour plusieurs corps d'état, il n'y a rien là qui ne soit naturel et légitime, pourvu qu'elle contienne ses demandes en-deçà des limites infranchissables que déterminent les lois de la production. Ses aspirations vont en même temps plus haut. Les ouvriers réclament la faculté de s'associer

pour la production, pour la consommation et pour le crédit, c'est-à-dire qu'ils veulent autant que possible faire leurs affaires eux-mêmes, en s'affranchissant des intermédiaires et en puisant le capital dans la mise en commun de leurs propres ressources. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'ils sont encouragés dans cette voie par ceux qui sont disposés à trouver merveilleuse et lumineuse toute idée qui sort d'un atelier, et qui se garderaient bien de ne point saisir une occasion si belle pour faire de la popularité gratuite. Les économistes sincères n'oseraient encore se prononcer; ils hésitent et étudient. Ils ne demanderaient pas mieux que de découvrir le principe, la loi qui consacrerait l'application facile de nouvelles combinaisons dans les rapports établis entre le capital et le salaire, le développement du crédit populaire, l'association féconde et la mutualité entre ouvriers; mais l'expérience du passé leur rappelle tant de mécomptes, qu'ils se tiennent sur leurs gardes et qu'ils ne voudraient point, avant d'être mieux éclairés, donner congé aux riches intermédiaires ni au gros capital. Quant au gouvernement, il n'a rien fait encore qui permette de préjuger son opinion ou ses intentions en présence de ce mouvement d'idées, qui est assurément de nature à éveiller sa sollicitude.

Les expériences qu'exige l'étude de ces graves questions économiques ne peuvent se faire, même dans la mesure la plus restreinte, qu'au moyen de la révision partielle des articles du code de commerce qui régissent les diverses formes de société, et, puisqu'il s'agit d'associations, il importe surtout que l'on modifie la loi ou au moins la jurisprudence en ce qui concerne cette partie de notre régime politique. Il faut rendre en un mot l'association possible. C'est là le point délicat. Comme il est tout à fait superflu de souhaiter ce qu'on n'obtiendra pas, nous n'espérons point que le gouvernement, en matière politique, se dessaisisse des armes qui sont entre ses mains. Nous demandons seulement que la jurisprudence se relâche de sa présente rigueur, et que les autorisations de se réunir soient libéralement accordées. Si l'essai réussit, on n'aura qu'à se féliciter de l'avoir encouragé; s'il échoue, les ouvriers ne pourront pas dire que l'on a entravé arbitrairement leurs plans de nouvelle organisation. Succès ou échec, on y gagnera d'éclairer d'une manière définitive pour notre génération des problèmes très obscurs, dont la solution est cherchée si ardemment.

Si ce premier point était concédé, il faudrait encore que le gouvernement ne s'avisât point de vouloir diriger les expériences, et qu'il s'abstînt d'exercer sur les associations d'autre contrôle que celui qui lui est dévolu dans l'intérêt de la paix publique. Les ouvriers désirent agir seuls et choisir eux-mêmes leurs mandataires. L'expé-

rience ne serait complète et sérieuse qu'à cette condition. L'administration devra faire violence à ses vieilles habitudes d'intervention, qui lui sont inspirées tantôt par un sentiment de protection, tantôt par un sentiment de défiance, et qui, dans ces derniers temps, se sont manifestées avec un redoublement d'excès en s'étendant aux œuvres les plus personnelles et les plus libres, aux œuvres de charité. Elle voit de la politique partout, de l'opposition, de la faction partout. Croit-on qu'une association d'affaires qui s'écarterait de son but tiendrait longtemps? L'intérêt des associés serait la meilleure garantie du bon ordre et du respect de la loi. La défiance poussée à l'extrême, l'intervention toujours et partout de cette grande puissance qu'on appelle le gouvernement, c'est la ruine de l'initiative individuelle, c'est un obstacle permanent à la formation des associations les plus utiles et aux rapports qu'il serait si désirable de voir s'établir entre les citoyens de fortune et de condition diverses; c'est en un mot un véritable non-sens. Il y a plus d'un an, les ouvriers d'une grande usine de Paris eurent la pensée de fonder une bibliothèque qui devait être administrée et entretenue au moyen de cotisations mensuelles. Un comité, composé de plusieurs personnes au nombre desquelles se trouvait celui qui écrit ces lignes, se chargea de seconder leur projet et de faire auprès de l'autorité les démarches nécessaires. Un règlement fut préparé, discuté, et envoyé au ministère de l'intérieur à l'appui d'une demande d'autorisation. Les enquêtes d'usage ont eu lieu; mais on n'a reçu encore aucune réponse. D'autres demandes analogues seraient, paraît-il, dans le même cas, et pour excuser ce retard, qui équivaut à un refus d'autorisation, l'on allègue que le gouvernement étudie les moyens de donner lui-même satisfaction aux désirs si légitimes des ouvriers par la création de bibliothèques populaires. En attendant, les membres du comité dont il est question sont vraiment très embarrassés pour comprendre et pour expliquer aux délégués des ouvriers pourquoi la demande n'est pas encore accordée. Créez des bibliothèques populaires tant que vous voudrez, mais n'empêchez pas les particuliers de fonder avec leurs propres ressources un centre de lecture. Vous aviserez, s'il y a abus. — Par cet exemple, tiré de l'histoire la plus moderne, on peut juger des difficultés que rencontreront les projets d'association formés au sein des populations ouvrières. Toujours la défiance politique, toujours la tutelle de l'état ou de la cité au lieu et place de l'initiative individuelle! Pour combattre les intrigues de quelques meneurs qui essaieront de se glisser dans ces réunions d'ouvriers, comme ils se glissent partout, on déconcerte, on mécontente une foule d'honnêtes gens. Le calcul est faux. Les ouvriers de Paris,

tels qu'ils sont décrits dans l'enquête de la chambre de commerce, intelligens, laborieux, avides d'instruction, méritent que l'on ait en eux plus de confiance. Précisément parce qu'ils sont agglomérés dans une capitale où les enseignemens abondent, il leur sera plus aisé de s'éclairer mutuellement et d'étudier sur le plus vaste champ d'observation les effets des lois économiques auxquelles ils reconnaîtront bien vite que toutes les industries sont indistinctement soumises. De là naîtra une sécurité plus grande dans les rapports entre patrons et ouvriers. Ceux-ci seront moins ouverts aux illusions, plus rebelles aux excitations mauvaises, à mesure qu'ils deviendront plus instruits, et que, livrés à eux-mêmes, ils sentiront davantage le poids de la responsabilité.

La chambre de commerce a rendu un véritable service à l'industrie et à la science en publiant l'enquête de 1860. On possède ainsi un tableau complet de ce qu'était Paris, non-seulement à la première année de l'annexion, qui a plus que doublé son étendue, mais encore à l'inauguration du régime de la liberté commerciale. Cette date présente donc un double intérêt, et elle fournit un excellent point de départ pour les comparaisons à établir ultérieurement. L'ensemble du travail, habilement dirigé par M. Moreno-Henriques, ne se borne point à une compilation de chiffres statistiques. M. E. Cottenet, secrétaire de la chambre de commerce, y a joint des notices très instructives sur l'histoire de toutes les branches d'industrie. Le volume contient près de trois cents monographies, qui, placées en regard des tableaux, servent en quelque sorte d'illustrations aux chiffres et leur donnent le mouvement et la vie. Que de détails curieux et ignorés dans cette immense fabrique qui s'appelle Paris! Quel chaos et quels contrastes! quels efforts de travail, et quelle énorme masse de produits! Tout cela a été compté, mesuré, décrit et photographié par la statistique, dont ce gros volume sur Paris peut, à bon droit, être considéré comme le chef-d'œuvre.

C. Lavollée.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février 1865.

Imagine-t-on une situation plus ingrate et plus ridicule que celle où nous écrivons? Le discours impérial, l'événement de l'heure présente, l'objet de la curiosité de tous, le thème obligé des appréciations et des discussions des jours qui vont suivre, ne nous sera connu que lorsque ces lignes seront publiées. Nous voilà obligés de deviser politique sur des motifs qui seront vraisemblablement demain hors de propos; nous sommes là, à quelques heures de la cérémonie, exclus de la fête par une date fatale, obligés, penauds, confus et morfondus, de mâcher à vide et de tuer le temps par d'oiseuses rêveries. En vérité nous croyons avoir des titres à la débonnaire indulgence du lecteur.

Quoi qu'il en soit, voici la saison parlementaire tout à fait revenue. La session anglaise a été ouverte le 7 février, et la nôtre s'ouvre demain. Nous n'avons pas trop à regretter de n'être point en état de mettre en parallèle le discours de l'empereur avec la harangue que la reine a fait prononcer par le lord chancelier couvert de sa perruque surmontée de son *cocked hat*. Les discours impériaux sont d'ordinaire très significatifs, et jamais le discours royal n'a été en Angleterre plus insignifiant que cette année. L'empereur a particulièrement à nous entretenir en ce jour de choses graves et intéressantes, telles que la convention du 15 septembre, l'encyclique peut-être, les affaires du Mexique, etc., tandis que le gouvernement anglais n'avait à peu près rien à dire. L'opposition anglaise n'a donc rien objecté à un discours si inoffensif. « Voilà bien le discours, s'est écrié lord Derby en belle humeur, qui devait être adressé par un ministre âgé à un parlement moribond. » La chambre des communes est en effet un malade dont les jours sont comptés; elle a fourni toute sa carrière législative, et commence sa septième session. A la veille d'élections générales, le ministère avait à choisir, pour la rédaction du discours de la couronne, entre deux manières : il pouvait faire de ce discours un manifeste de parti, y entonner le *cry* électoral, ou bien y effacer au contraire toutes les ques-

tions qui divisent les partis, afin de préluder par les notes les plus calmes au prochain mouvement des *hustings*. Lord Palmerston a préféré le second système. C'est en vain que quelques membres du parti libéral se sont préparés aux élections en agitant le mot de réforme : des membres importans du ministère ou des membres de la chambre des communes, étroitement liés à des ministres considérables, se sont prononcés avec éclat pour une réforme électorale. On n'a pas oublié avec quelle vigueur M. Gladstone proclama à l'improviste dans la dernière session la nécessité d'une large admission des classes laborieuses à la fonction électorale; cette manifestation soudaine par laquelle le grand orateur s'établissait comme le chef futur du libéralisme anglais produisit une profonde et longue sensation : il y a quelques jours, une déclaration de principes non moins remarquable occupait l'opinion. Le jeune fils de lord Russell, lord Amberley, assistait à un *meeting* réformiste réuni à Leeds, et y commençait, à proprement parler, sa carrière politique en se ralliant avec une grande verdeur et netteté de langage aux opinions réformistes les plus avancées. Lord Amberley, dans ce *meeting* de Leeds, s'est montré prêt à fournir une carrière réformatrice non moins persévérante que ne l'a été celle de son père. Le hardi radicalisme du jeune lord a excité une certaine émotion parmi ceux qu'effraie tout mouvement progressiste; on devrait cependant être partout revenu des craintes qu'inspiraient autrefois les extensions du droit de suffrage. Le système électoral ne transforme point le tempérament politique des peuples; nous croyons, pour notre compte, qu'en descendant plus profondément dans les classes populaires le droit de suffrage ne changera rien aux influences auxquelles la politique intérieure de l'Angleterre a coutume d'obéir. Cependant, malgré les curieuses sorties de M. Gladstone et du fils de lord Russell, lord Palmerston et la majorité de ses collègues n'ont pas cru que la réforme dût devenir le mot d'ordre général de leur parti. Lord Palmerston paraît devoir aborder les élections en observant la politique qui a jusqu'à présent fait durer son ministère, politique de compromis et de transaction qui recrute des adhérens à la fois chez les conservateurs et les libéraux, qui, pour n'effaroucher ni l'une ni l'autre de ces fractions de l'opinion, s'abstient de toute profession de foi trop accentuée, et laisse à chacun de ses partisans sa liberté d'allure et ses chances particulières de succès devant les colléges électoraux. C'est le *quieta ne moveas* de Walpole.

Ce système de paisible immobilité, lord Palmerston l'applique aussi à la politique étrangère. L'alarme danoise semble avoir fait passer entièrement à l'état chronique le goût de l'Angleterre pour l'abstention quand même et la neutralité partout et toujours. Jamais la politique anglaise n'a plus affecté de se désintéresser des affaires du monde, jamais elle n'a été plus véritablement insulaire. Elle semble n'avoir à craindre d'incidens désagréables que du côté des États-Unis; mais de ce côté-là surtout elle redouble en ce moment de prudence. Lord Russell, le premier jour de la session, a pris la peine d'expliquer les légitimes sujets de mauvaise humeur qu'a

donnés aux Américains la vaste participation des négocians anglais à l'armement des corsaires confédérés et au commerce de contrebande. Les Anglais commencent à comprendre l'indignation avec laquelle les Américains ont vu le Canada servir de repaire à des pirates et à des pillards confédérés. Ils comprennent le tort que ferait au Canada la rupture des traités de réciprocité qui depuis tant d'années règlent les relations quotidiennes des États-Unis et de la colonie anglaise. Certains membres de la chambre des communes étaient disposés à se plaindre avec amertume et violence de la dénonciation de ces traités signifiée par les États-Unis. Lord Palmerston s'est hâté de donner à ces ardens une leçon de prudence : il leur a rappelé qu'il est injuste de reporter sur le gouvernement des États-Unis la responsabilité des vivacités de langage qui distinguent la presse américaine; il les a invités à prendre confiance dans le bon sens et la modération du cabinet de Washington; il leur a conseillé de ménager leur colère et d'attendre tout au moins l'événement de la rupture des conventions, qui ne peut avoir lieu que dans six mois, pour s'abandonner aux récriminations chagrines. Ainsi, au dehors comme au dedans, repos, tranquillité, sagesse de conduite, circonspection de langage, voilà la politique anglaise. Du plus turbulent des hommes, lord Palmerston est devenu le plus pacifique; du plus provoquant en paroles, le plus conciliant et le plus doux. Qui eût dit que, sous la conduite de lord Palmerston, l'Angleterre en viendrait à ne plus rechercher d'autre bonheur que celui des peuples qui n'ont pas d'histoire?

Nous n'en sommes point encore là en France. Sans doute jamais, depuis quelques années, la situation, au point de vue des affaires extérieures, n'a eu chez nous une aussi pacifique apparence. Pour la première fois depuis 1859, les plus timorés ont perdu le droit de redouter la guerre au printemps. Cependant nous avons de graves affaires engagées, qu'escortent d'inévitables soucis. Nous avons la convention du 15 septembre, nous avons les polémiques religieuses irritées et envenimées par l'encyclique; nous avons le Mexique, qui nous crée, à nous aussi, des relations délicates avec les États-Unis. Nos chambres vont s'emparer de ces questions et les placer sous une plus large et plus vive lumière devant le public. Il n'est pas possible de mettre au discours impérial la précieuse sourdine avec laquelle lord Palmerston a éteint toutes les notes du discours de sa souveraine.

Et d'abord la convention du 15 septembre. Le discours impérial réussira-t-il à en définir nettement le caractère et la portée? On raconte qu'un personnage illustre de ce temps-ci, ayant eu l'honneur récemment d'être reçu par l'empereur, prit la liberté de lui demander quelles étaient ses intentions sur Rome. « Quant à Rome, aurait dit l'empereur, j'ai, monsieur, deux ans pour vous répondre. » Le mot est spirituel; il est politique aussi, nous en convenons. Il est clair pour le moment que la politique française ne peut se placer ni en-deçà ni au-delà de l'engagement à échéance qu'elle a souscrit par la convention du 15 septembre. On ne peut pas demander au

gouvernement de prévoir toutes les hypothèses qui pourraient se produire dans deux ans et d'enchaîner vis-à-vis de chacune de ces hypothèses sa liberté d'action par une résolution préconçue. Aucun homme politique sérieux ne se croira autorisé à demander au gouvernement ce qu'il ferait, si telle chose arrivait : on ne se lie pas les mains sur des éventualités qui peut-être ne se présenteront point et peut-être se présenteront au milieu de circonstances qu'on ne saurait aujourd'hui ni prévoir ni apprécier. L'hypothèse et la chimère écartées, le gouvernement pourra, ce nous semble, ramener avec assez de succès les adversaires de la convention à l'examen consciencieux du caractère propre de cet acte. Qu'est-ce que la convention du 15 septembre en elle-même? C'est une expérience tentée pour rendre, si c'est possible, au gouvernement temporel du pape son autonomie. Se trouvera-t-il quelqu'un pour dire qu'une telle expérience ne devait pas être tentée? Mais ce serait déclarer d'une part que la papauté temporelle ne sera jamais capable d'exister par elle-même, de se suffire à elle-même, et proclamer de l'autre que, ne pouvant vivre que par le secours d'une force étrangère, c'est la France qui devra lui prêter en permanence le secours de cette force étrangère. Les deux propositions sont également insoutenables. Les partisans de la papauté temporelle, s'ils sont de bonne foi, s'ils ont quelque souci de la dignité et de la logique de leur opinion, ne peuvent point faire un tel aveu de l'incapacité radicale de la papauté temporelle; aucun homme politique qui se respecte n'osera soutenir que l'occupation de Rome par la France doive être indéfinie quant à la durée, c'est-à-dire permanente. Il faut donc de toute nécessité faire l'expérience qu'on va essayer. — Mais, répliquent les adversaires, cette expérience est tentée dans des conditions détestables pour la papauté; elle commence par consacrer les spoliations dont le saint-siége a été victime. — Qu'est-ce à dire? Veut-on qu'avant d'évacuer Rome nous reconquérions la Romagne et les autres provinces pour le saint-père? Mais c'est oublier d'une façon trop choquante les deux conditions essentielles du problème qu'il s'agit de résoudre : il faut que le pouvoir temporel soit mis en état de subsister par lui-même, et il faut que la France quitte Rome. Or, la France quittant Rome après avoir donné au pape la Romagne reconquise, qui croira que le pouvoir du pape pût exister par lui-même au milieu d'une Italie humiliée, irritée, plus révolutionnée que jamais? Comment d'une part pourrait-on revenir à la situation antérieure à 1859 sans remettre tout en question, sans compromettre la paix européenne, sans créer en Italie un épouvantable chaos? Comment d'autre part pourrait-on considérer comme une solution le retour à un état de choses qui était pour l'Italie et l'Europe une crise aiguë, et qui a précisément produit la guerre de 1859? L'idée de prendre son point de départ, pour essayer de faire vivre par lui-même le pouvoir temporel, en dehors des faits présens et de la situation actuelle serait impraticable, insensée, indigne d'occuper un seul instant des politiques sérieux. Il fallait donc prendre la seule base pos-

sible, le fait existant, et telle a été l'œuvre de la convention du 15 septembre. Cette convention propose à la papauté et aux intérêts catholiques dont elle est le représentant et l'organe une transaction, et c'est la seule que les circonstances rendent praticable. Que le pouvoir temporel se contente en fait, tout en maintenant ses réserves de droit, des limites où ses possessions sont aujourd'hui renfermées. Cette possession au dehors lui est garantie par l'engagement de la puissance dont il pouvait craindre les tendances envahissantes, engagement redoublé par une promesse française. Dans l'intérieur de ce domaine, ce serait à lui de maintenir son autorité. On lui en fournit les moyens financiers en le déchargeant de la portion de la dette afférente aux anciennes provinces; on lui en laisse les moyens militaires en reconnaissant son droit à entretenir une force armée suffisante. Encore une fois, il y a là une expérience à tenter, et c'est la seule : cette expérience serait le résultat d'une transaction par laquelle pourraient s'apaiser les luttes religieuses, qui deviennent la souffrance et le danger de tous les pays catholiques. Cette expérience unique par laquelle elle peut rétablir son autonomie temporelle et rendre la paix aux âmes, est-ce à la papauté, est-ce à ses amis de la refuser et de se rejeter avec colère dans les extrémités désespérées et dans l'abîme de l'inconnu?

Qu'on se livre tant qu'on voudra aux récriminations rétrospectives, que l'on essaie de refaire avec les ressources de l'imagination la plus ingénieuse l'histoire de l'Italie dans ces dernières années, que l'on se donne l'agrément de tracer cette histoire telle qu'elle aurait dû être et non telle qu'elle fut, que l'on se passe la fantaisie de préférer le roman à la réalité : nous abandonnons de sang-froid aux adversaires de la convention du 15 septembre ces satisfactions stériles; mais, quand on voudra sérieusement aborder le présent et l'avenir, on ne pourra point échapper aux conclusions que nous venons de poser. Il faudra reconnaître à la convention du 15 septembre ce double caractère, qu'elle est une expérience tentée dans le domaine du possible et une offre de transaction. Nous allons voir sur qui va tomber la responsabilité du refus de la transaction et de l'expérience. Quant à nous, ce n'est pas sans une émotion profonde que nous assistons à cette lutte et que nous y prenons part. L'attitude des écrivains laïques qui composent ce que l'on appelle le parti catholique, le langage des évêques, la position prise par le pape dans l'encyclique, tout annonce que la transaction ne sera point acceptée, et que l'église ne se prêtera point avec résignation à l'expérience qui lui est proposée. Nous ne dissimulerons point l'inquiétude que nous cause cette attitude de la hiérarchie et du parti catholiques. C'est un des inconvéniens de la convention du 15 septembre qu'elle n'apporte point une solution immédiate qui détermine une situation s'imposant à tous avec la nécessité du fait accompli. Cette convention n'annonce qu'une solution ajournée à deux ans, c'est-à-dire qu'elle assigne elle-même une trop longue durée aux controverses qu'elle provoque. Nous sommes donc condamnés, pendant deux ans, à voir la lutte politique se

concentrer sur les questions religieuses. Il n'y a point de pires luttes politiques que celles qui ont les questions religieuses pour objet. Là, des deux côtés, on se porte à des violences qui sont bien regrettables, lors même que le combat n'est engagé que dans la sphère des idées, car on est condamné à y blesser à chaque instant les plus respectables convictions. Le vice de ces luttes politico-religieuses est surtout de dénaturer la politique et de l'entraîner à des déviations funestes. On n'y sait point garder une suffisante mesure; on quitte à chaque instant le terrain vrai de la politique; les doctrines philosophiques s'attaquent aux dogmes religieux; la religion anathématise la philosophie; les passions irréligieuses et les haines religieuses se provoquent réciproquement et s'excitent au fanatisme. Des sociétés ravagées par ces odieuses controverses ont beau paraître calmes à la surface, elles sont bientôt en proie à un désordre moral dont les funestes effets peuvent éclater à l'improviste. Des deux parts, le mouvement est dominé par les violens, et quand les violens prennent la tête, le progrès est compromis, et l'on peut redouter pour les meilleures causes les plus cruelles réactions.

Nous ne sommes donc point surpris de voir beaucoup de bons esprits affligés de la confusion qui s'établit en ce moment entre les luttes religieuses et les controverses politiques. Cette confusion de la religion et de la politique est un danger auquel l'esprit français s'est toujours laissé prendre aisément. Contenus par la parcimonie avec laquelle les libertés politiques nous sont mesurées, nous sommes aujourd'hui plus que jamais exposés à nous échapper dans le domaine religieux pour y chercher l'action militante que la politique nous refuse. Un pays voisin, la Belgique, semblable à nous par tant de côtés, différent de nous par tant d'autres, quoique bien plus avancé que nous en éducation politique, s'est lancé en plein sur l'écueil où nous commençons à toucher. Les partis y ont pris l'habitude de se définir en classifications religieuses, en parti catholique et en parti libéral. Des causes qui ne devraient se rencontrer, ce semble, que dans le domaine de la conscience s'y sont transformées en partis ardens et de plus en plus excessifs. Cette confusion dangereuse vient d'être signalée et déplorée dans un écrit remarquable par le chef du parti catholique belge, par l'honorable M. Ad. Dechamps. L'homme d'état belge a vu le mal avec une grande sagacité, et il le décrit avec une modération vraiment libérale. Il soutient que l'existence d'un parti catholique, comme l'existence d'un parti libéral rationaliste, est un non-sens en présence de la constitution belge. Il voudrait renoncer pour son parti à une dénomination qui compromet de la façon la plus grave des idées et des intérêts distincts de ceux qui doivent en réalité s'agiter dans le domaine purement politique. On doit tenir grand compte à M. Dechamps de l'initiative qu'il prend ainsi pour rapprocher sur un terrain commun des intérêts conservateurs ou libéraux qui ne sont point nécessairement solidaires d'une foi religieuse ou d'une doctrine philosophique déterminée : M. Dechamps se préoccupe aussi de la nécessité

de préparer une transaction entre les élémens libéraux et les élémens conservateurs en Belgique. L'effort est louable; mais, venant d'un membre influent du parti catholique, il faut avouer qu'il ne pouvait être plus mal servi par les circonstances. Le parti catholique belge est condamné par l'attitude de la cour de Rome à garder son nom. Tandis que M. Dechamps demande une transaction, le pape la refuse. Tant que la question romaine ne sera point résolue, les hommes d'état dévoués aux idées catholiques ne pourront point rompre la solidarité par laquelle la cour de Rome les lie devant le parti libéral. Les pays catholiques où le clergé a une organisation puissante ont chacun leur question romaine intérieure, leur question du pouvoir temporel de l'église. L'ancienne organisation de l'église dans les pays catholiques avant la révolution française était unie à une organisation politique et économique qui était pour elle ce que le pouvoir temporel est pour le pape : ce sont les lois civiles inspirées par la révolution qui ont anéanti ou profondément modifié ce système des temporalités ecclésiastiques; mais comment les partis politiques qui ont imposé ces changemens à l'organisation du culte peuvent-ils croire que l'église accepte comme définitifs les nouveaux arrangemens, lorsque le chef de l'église fait revivre dans ses bulles toutes les prétentions temporelles que la papauté a jamais émises aux jours de sa plus grande puissance? Tant que les prétentions romaines subsisteront, nous ne disons pas à l'état de revendications spéculatives, mais à l'état de fait représenté par une souveraineté politique se plaçant au-dessus des conditions naturelles et variables des gouvernemens humains, tant que la question romaine n'aura point été résolue dans le sens au moins de la limitation la plus étroite du pouvoir temporel, les hommes politiques et les partis qui affecteront un dévouement absolu à la cause de l'église inspireront aux hommes d'état et aux partis libéraux des défiances insurmontables. En Belgique par exemple, ce n'est point M. Frère, quoi qu'en dise M. Dechamps, qui a le pouvoir arbitraire de susciter des questions par lesquelles les catholiques sont relégués dans des camps exclusifs; la démarcation est maintenue nécessairement par la direction que donnent aux esprits la durée de la question romaine, les prétentions opiniâtres du saint-siége et l'aveugle obstination des polémiques religieuses. Certes, en Belgique comme en France, il est, nous le savons, des hommes d'état dévoués à la cause religieuse du catholicisme, et qui nourrissent un attachement sincère pour les institutions politiques libérales. L'éducation, le tempérament, la générosité d'âme, en ont fait des libéraux. La situation de ces hommes dans le temps où nous vivons nous inspire une douloureuse sympathie. Par momens, on voudrait les accuser d'ignorance quand on les voit professer des opinions politiques si différentes de l'enseignement constant de la cour de Rome. Ils n'ont donc jamais lu, se dit-on, cette série de documens qui, depuis les fausses décrétales jusqu'aux encycliques les plus récentes, constituent la perpétuité et l'unité de la politique romaine:

ils ne savent donc point que cette politique ne se dément jamais! Il n'y a point en vérité de position plus fausse que celle de ces catholiques libéraux. La sincérité de leurs opinions politiques en devrait faire des gallicans résolus; la fatalité des circonstances en fait des ultramontains suspects; pour mettre d'accord leurs idées politiques et leur fidélité religieuse, ils sont réduits à commenter les bulles pontificales à la façon des jésuites, dont Pascal s'est moqué pour l'éternité. Ils demandent des transactions; ils n'oseraient en offrir aucune, et vous les verrez refuser avec obstination la seule qui leur puisse être proposée.

A la veille des grands débats que ces questions vont soulever dans nos chambres, on a peu de penchant à s'arrêter aux petites escarmouches, telles que l'abus prononcé par le conseil d'état contre le cardinal Mathieu et M. de Dreux-Brézé, ou bien l'indiscrétion qui a livré à la publicité les lettres adressées par M. le nonce Chigi à M. Dupanloup et à M. Pie. L'appel comme d'abus appliqué à la publication des bulles non autorisées n'a plus de notre temps la signification et la portée qu'il avait autrefois. Sous l'ancien régime, et au temps où furent rédigés les articles organiques, on entendait bien, en refusant l'autorisation de publier, interdire en fait la publication des documens pontificaux. Aujourd'hui, la défense de publier n'étant adressée qu'aux évêques et coïncidant au contraire avec la publicité la plus vaste donnée au manifeste du pape par les journaux, l'interdiction ministérielle et la censure du conseil d'état ne sont qu'une marque d'improbation donnée par le gouvernement et une petite vexation exercée contre les évêques. — Mais, dit-on, la loi existe, et il faut bien faire respecter les lois! — C'est bien là un de nos travers : nous ne savons pas nous décider en France à laisser mourir les lois de leur belle mort, la désuétude. Les lois meurent cependant, il s'y faut résigner; elles meurent quand leurs dispositions ne produisent plus les effets pour lesquels elles avaient été conçues, quand elles sont devenues incompatibles avec les mœurs, quand elles sont en contradiction avec l'esprit d'institutions politiques plus récentes. Nous aurons fait un grand pas vers la liberté lorsque nous aurons laissé périr une multitude de lois qui n'auraient jamais dû survivre aux régimes qui les avaient promulguées. Quant à l'incident des lettres de Mgr Chigi, il est vraiment inexplicable. On ne comprend pas qu'un envoyé de la cour de Rome se soit ainsi laissé prendre en faute contre une des règles les plus élémentaires du code diplomatique; on ne s'explique pas qu'il ait oublié d'inscrire la formule *particulière* en tête des félicitations qu'il adressait à nos prélats; on est surpris de ce défaut de modestie et de réserve qu'ont trahi des évêques en faisant imprimer dans les journaux les complimens qu'ils avaient reçus. Mgr Chigi a été durement morigéné. Sera-t-il rappelé? La belle question! Il sera peut-être moins malheureux qu'on ne pense. S'il perd la nonciature, il aura plus tôt le chapeau.

Après l'affaire romaine, la question sur laquelle le public attend avec le plus d'impatience les lumières du discours impérial et la manifestation de

l'opinion des chambres est la question du Mexique et des rapports de la politique française avec les États-Unis. Y a-t-il quelque apparence que notre corps expéditionnaire puisse être bientôt ramené en France? Voilà le point intéressant. On se rend encore difficilement compte parmi nous des progrès qu'a pu faire jusqu'à présent le régime établi au Mexique par l'empereur Maximilien. On a vu, ce qui avait été prédit par ceux qui étaient au courant de l'état des choses au Mexique, que le nouvel empereur, voulant établir un gouvernement de civilisation, a été obligé de rompre avec le clergé et de s'appuyer sur des hommes qui appartiennent au parti contre lequel nous avions dirigé notre intervention. L'empereur Maximilien, au risque de rompre avec le clergé et de se brouiller avec Rome, a été obligé de maintenir la sécularisation des propriétés ecclésiastiques. Ses finances ont sans doute grand besoin d'être alimentées par le crédit, et Paris doit s'attendre à l'émission prochaine d'un nouvel emprunt mexicain. Les ressources financières ainsi obtenues aideront sans doute beaucoup l'empereur Maximilien dans l'accomplissement de son œuvre. Les capitaux européens, français et anglais, se portent vers le Mexique : on parle de la fondation d'une banque; on construit des chemins de fer. Tout cela est à merveille, et nous applaudirons de très grand cœur aux débuts heureux du nouvel empire, le jour surtout où le dernier de nos soldats aura été rembarqué.

Ce qui préoccupe en effet le public, c'est l'influence que notre position au Mexique pourrait avoir sur nos rapports avec les États-Unis. Il est hors de doute que de bonnes relations avec les États-Unis sont d'un intérêt bien autrement considérable pour la France que les occupations que nous sommes allés si chèrement chercher au Mexique. — Si par aventure nous étions allés nous créer des difficultés et des démêlés à deux mille lieues de chez nous avec la république américaine, jamais entreprise n'aurait été plus contraire aux intérêts de la France et plus déplorable que notre expédition mexicaine. Nous croyons que la façon la plus sûre d'éviter un si malencontreux accident, c'est de rester au Mexique le moins longtemps possible. Ce n'est point que nous nous laissions émouvoir par les rodomontades de certains journaux américains, que nous attachions même une grande importance à cette boutade du sénat de Washington, qui, en fixant l'état des agens diplomatiques de l'Union, a voulu que la légation américaine fût accréditée auprès de la *république* du Mexique. Les Yankees sont très légers et très emportés quand il ne s'agit que de paroles; mais le gouvernement de M. Lincoln a fait preuve dans sa politique extérieure d'une très prudente et très habile patience : nous sommes sûrs que M. Seward ne s'avisera point d'imiter le sénat et de traiter le Mexique de république. Ce qui nous inquiète davantage, c'est qu'au fond, en allant au Mexique, nous avons froissé un préjugé américain qui pourrait se réveiller le jour où l'union serait rétablie. Nous ne redoutons point que les États-Unis se laissent emporter à des hostilités contre nous présens dans l'em-

pire mexicain; mais ne serait-il pas déplorable de nous être suscité et d'entretenir, sans compensation pour nous, une cause de froideur, de mésintelligence, de tracasseries dans le voisinage de cette grande république?

Aussi bien, à mesure que les événemens marchent de l'autre côté de l'Atlantique, il importe que la politique de la France vis-à-vis des États-Unis soit nettement établie sur ses bases naturelles, soit ramenée dans ses traditions, en un mot soit définitivement rectifiée. Depuis que la guerre civile a éclaté aux États-Unis, la politique française, dans ses rapports avec l'Amérique, a commis plus d'une faute grave; on a cru que les sympathies du gouvernement français penchaient pour les confédérés; on a su que la France avait, à plusieurs reprises, proposé à l'Angleterre d'intervenir dans cette guerre civile; on a pu lire dans les débats de la chambre des communes les indiscrétions de M. Roebuck racontant son voyage et ses entretiens de Paris; on a vu la France, que l'Angleterre et la Russie refusaient de suivre, s'avancer seule vers les États-Unis et leur proposer ses bons offices pour la négociation d'un armistice avec des ennemis que les États-Unis considéraient comme des rebelles. Nous ne parlons point de l'expédition du Mexique. Il y a eu là une série de procédés que le gouvernement de Washington n'a pas pu considérer comme inspirés par le dessein de lui être agréable, des appréciations dont les événemens ultérieurs ont montré l'inexactitude, pour tout dire, des fautes politiques dont nous voudrions pouvoir effacer le souvenir. Quand on interroge des Américains du Nord hostiles au parti qui est au pouvoir, des démocrates, des *copperheads,* ils disent que le gouvernement français s'est trompé, s'il a cru que la rébellion mènerait à une séparation finale, qu'il eût abrégé la lutte et dissipé l'illusion des séparatistes, si dès le principe il avait manifesté à la cause du nord ses sympathies morales. A l'origine, lorsque, s'emparant de toutes les ressources militaires de l'Union, les meneurs du sud formèrent la ligue des états confédérés, ils n'avaient point en vue une scission réelle, ils espéraient jeter le désarroi dans le parti républicain, reprendre à la faveur du concours du parti démocrate l'ascendant sur les républicains, renverser par la révolution le gouvernement de M. Lincoln et reconstruire l'Union au profit de leurs intérêts. Trompés dans ce premier dessein, les meneurs confédérés ont été trompés encore par les sympathies que leur manifestaient la presse anglaise et, croyaient-ils, le gouvernement français; ils espéraient qu'ils seraient reconnus un jour par la France et par l'Angleterre, et, victimes de cette illusion, ils s'acharnèrent à la lutte avec cette énergie désespérée qui n'est point encore entièrement lassée. Il eût été plus humain, tout en admirant leur bravoure et leurs rares qualités politiques, de les prévenir dès l'origine que leur cause, liée au maintien de l'esclavage et aboutissant à la dissolution anarchique d'un des plus grands états du monde, ne pouvait avoir les vœux des peuples libéraux de l'Europe occidentale.

On voit la trace évidente des impressions fâcheuses que la politique du

gouvernement français a laissées parmi les Américains du Nord dans la crédulité inconcevable avec laquelle ils accueillent les bruits les plus absurdes répandus sur nos desseins. Nous signalions, il y a quelque temps, la nouvelle qui avait circulé à Washington, annonçant que la France ne reconnaîtrait M. Lincoln que comme président des états qui ont contribué à sa récente élection, ce qui équivaudrait à une reconnaissance implicite et indirect e e la confédération du sud. Le dernier courrier d'Amérique mentionne une autre alerte dont le prétexte serait encore une évolution bizarre attribuée à la politique française. Le roman brodé par les politiques de Washington était celui-ci. La France devait recevoir en gage de l'empereur Maximilien les provinces septentrionales du Mexique; en acceptant cette cession, la France aurait reconnu le président Davis. Lee, en devenant généralissime des armées du sud, se proposerait d'armer et d'affranchir deux cent mille noirs, et cette émancipation rendrait encore plus certaine la reconnaissance du sud par la France! Voilà les mauvais rêves que, nous autres Français, nous inspirons sans le savoir aux Américains. Ces cauchemars ridicules seront dissipés, nous l'espérons, par le démenti très net que *le Moniteur* vient de donner au bruit de la cession de la Sonora. Nous souhaitons que l'attitude mieux définie de notre politique tire enfin les Américains de préoccupations si étranges. — Quelque intérêt qu'aient porté chez nous certaines personnes à la cause des confédérés, la masse du public a été hautement favorable à la cause du nord : la démocratie et le libéralisme français n'ont point manqué à ces nobles souvenirs qui associent dans l'histoire de la fondation des États-Unis le nom de Lafayette au nom de Washington. Aucun homme politique ayant étudié avec intelligence la carte d'Amérique n'a cru chez nous que la guerre pût finir autrement que par le rétablissement de l'Union. Quant au gouvernement français, nous le croyons disposé à maintenir loyalement la neutralité entre les belligérans. L'enquête qu'il fait poursuivre sur l'affaire de l'*Olinde* prouve aux Américains que, bien loin de penser à reconnaître le gouvernement confédéré, il n'entend pas permettre que des spéculateurs français vendent à ce gouvernement des navires et les arment pour son compte.

E. FORCADE.

LE PETIT ROMAN.

Le roman, le vrai roman, il faut bien l'avouer, devient un fruit rare. Si vous osez vous aventurer dans ce jardin aux médiocres enchantemens et qui n'a plus guère même, pour en défendre les abords, le vigilant dragon de la critique, prenez bien garde, vous risquez fort d'aller de déception en déception; pour une invention offrant à l'esprit l'attrait de la force ou de la grâce, de la nouveauté et de l'art, que d'histoires saugrenues, recher-

chées, licencieuses ou vulgaires! Que de fables équivoques! que de pauvreté d'imagination sous une apparence de luxe, et que de fleurs banales de la fantaisie ou du réalisme! En avons-nous vu naître, tourbillonner et mourir de ces futilités ou de ces grossièretés d'une saison, de ces œuvres qui avaient la prétention de procéder de la plus pure fantaisie, de ces récits qui se donnaient ambitieusement comme une expression fidèle de la réalité humaine, parce qu'ils allaient s'attaquer aux côtés les plus insignifians ou les plus choquans de nos mœurs et de notre vie de tous les jours! Le roman n'a point précisément gagné dans toutes ces aventures; il n'est devenu ni plus vrai, ni plus humain, ni plus émouvant, ni plus amusant; il est devenu un moyen de satisfaire des goûts passagers, souvent assez malsains, de tenir en haleine des curiosités vulgaires, quelquefois de servir à souhait certains appétits de choses scandaleuses. Il s'est amoindri; dans cette production quotidienne qui se renouvelle incessamment, il a donné de notables marques d'indigence, et à côté du vrai, du sérieux roman, qui apparaît encore de temps à autre, il s'est formé tout un genre qui pourrait s'appeler le petit roman. Il y avait dans l'Olympe les dieux inférieurs; il y a aussi des dieux inférieurs dans la poésie et encore plus dans le domaine de l'imagination appliquée au roman. C'est là surtout qu'ils se multiplient et qu'ils menacent de devenir innombrables.

Cela veut-il dire que la séve soit épuisée, et que, même dans cette production devenue la moisson quotidienne, le talent soit tout à fait absent? Nullement. C'est une puérilité de prendre si vite le deuil et de se figurer que tout est perdu parce que le génie ne court pas les rues. S'il ne s'agit que du talent, on pourrait bien plutôt dire de lui qu'il court les rues, qu'il abonde, qu'il se manifeste en détail, par éclairs, de mille façons fragmentaires et décousues. Il se dépense tous les jours un talent infini, cela n'est point douteux; ce talent se dépense pour peu de chose, cela n'est pas moins certain malheureusement; mais on s'accoutumerait difficilement à penser qu'il ne dût rien sortir à la fin de cette fermentation universelle, que l'heure où tout est en progrès, où tout suit un mouvement ascendant, fût justement l'heure d'un ramollissement général du cerveau pour nos contemporains, de l'appauvrissement des facultés créatrices de l'esprit. C'est le thème usé des prophètes de malheur de tous les temps, employant leur éloquence à crier que tout s'en va. Si le talent existe, est-ce donc le sujet qui manque à l'inspiration littéraire, et l'imagination, dans sa dévorante activité, a-t-elle à ce point parcouru tous les domaines qu'il ne lui reste plus rien à explorer, qu'elle ne trouve plus rien à saisir et à mettre en œuvre? Pour cela, vous n'avez qu'à regarder devant vous, autour de vous. S'il ne faut que le mouvement de la vie, il se déroule tout-puissant dans sa confusion. Vous n'avez qu'à ouvrir les yeux pour voir les caractères, les mœurs, les types, les vices de toute une époque. Les passions, les chocs, les métamorphoses d'une société en travail, sont là qui attirent, qui frappent l'observation. Les élémens affluent; ils ont été explorés sans

doute, ils sont loin d'être épuisés, et après tout ce qui a été fait, il reste encore plus à faire. Est-ce enfin le public qui se détourne affairé et distrait, qui se montre rebelle et refuse de suivre les inventeurs? Le public s'est prodigieusement étendu, il grossit tous les jours, et on ne peut certes point lui reprocher d'être difficile : il est prêt à dévorer tout ce qu'on lui donne; il a de surprenantes avidités de jeune géant que les plus actives machines de production ne satisfont pas ou ne lassent pas tout au moins.

Ainsi rien ne manque en apparence, et cependant on ne peut pas dire que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes littéraires. Il est vrai, le public existe, immense et avide; mais ce public n'est plus ce qu'on appelait autrefois de ce nom. Il est trop mêlé pour que le goût soit sa qualité prédominante. Il va droit à ce qui flatte ou irrite ses curiosités grossières, les vices, les faiblesses, les instincts subalternes, les besoins superficiels de lecture. Dès qu'on le prend par certains côtés, il ne résiste pas. Si on l'étonne en le promenant à travers toute sorte d'inepties, il s'émerveille devant un tel effort d'imagination; si on lui montre des vulgarités passablement arrangées, il trouve que c'est le dernier mot de l'art; il s'extasie devant ce naturel qui n'est le plus souvent qu'une grossièreté. Il fait irruption dans la vie intellectuelle avec toutes ses préoccupations équivoques, au lieu de s'élever graduellement à la conception des choses de l'art. Il aurait besoin d'une direction, il ne la trouve pas, il ne la sent pas, et il se jette indifféremment sur tout ce qui s'offre à lui; il ne fait qu'une bouchée des plus détestables niaiseries qui arrivent à de fabuleux succès d'un jour. Le talent existe aussi, il est vrai; mais le talent, trouvant le public disposé d'une certaine façon, s'occupe fort peu de le diriger, et le sert comme il veut être servi. De cette société qui s'offre à son observation, à son inspiration, il ne prend que les petits côtés, les choses grossières, les impudences, les hontes inavouées : il fait des tableaux de mœurs! il emporte un succès! Entre le public et un certain ordre d'écrivains, il y a ainsi un bizarre échange d'influences allant aboutir à quelque chose qui est tout juste à la vraie littérature ce que telle chanteuse équivoque est à Mme Malibran ou à Mlle Patti. C'est la petite littérature, c'est le petit roman, fort en vogue aujourd'hui, et qui n'en vaut pas mieux. Et ce qui est un signe du temps, c'est qu'il n'est pas sans exemple que des gens du bel air n'aident à cette vogue en se délectant de ces merveilles, sauf à cacher le livre, si par hasard quelqu'un survient.

Ce qui n'est pas moins curieux, c'est que les étrangers, nous prenant au mot sur le bruit que nous faisons ou que nous laissons faire autour de ces beaux produits de l'imagination contemporaine, sur ces succès venus on ne sait d'où, finissent par y voir la littérature de la France telle qu'elle est aujourd'hui. Ces braves étrangers du nord et du midi, qui ne sont pas sans avoir quelques-unes de nos maladies, qui ont de plus celle de vouloir nous ressembler dans ce que nous avons de moins bon, surtout dans nos légèretés, tiennent à se mettre d'esprit et d'habillement à la dernière mode de

Paris, et ils font leur éducation dans des livres que nous ne connaissons même pas toujours. Ne leur dites pas qu'il y a en France une société laborieuse et honnête, qu'il y a aussi une littérature sérieuse, qu'il y a des esprits sensés et éloquens en histoire, en philosophie, en critique : ils sont mieux renseignés que cela; ils savent bien que le vrai monde c'est le demi-monde, que la vraie littérature c'est le récit graveleux du jour. Ils sont venus à Paris et ils sont allés au café-concert. Ils ont lu les mémoires de je ne sais qui, ils attendent les mémoires de Mlle Trois-Étoiles, et ils se jetteront sur ce riche butin pour s'instruire à fond sur la société française! Il n'est pas de petit roman auquel ils ne fassent fête en voyage et même quand ils sont rentrés chez eux. Un point curieux à établir serait la part des étrangers dans le succès de livres qui n'ont pas de nom dans notre langue littéraire, dans la vogue insaisissable et pourtant réelle de toutes ces histoires malpropres qui courent le monde, faisant les délices des femmes de chambre sensibles, des princesses délaissées, des jeunes bourgeoises en train de se former, et des touristes qui, en revenant dans leur pays, tiennent à montrer qu'ils connaissent le plus fin de nos mœurs et de notre société. Cette part, j'ose le dire, serait considérable, et peut-être même, sans ces complices inattendus qui viennent grossir le budget de la petite littérature, ces livres n'existeraient-ils pas : ce qui tendrait à introduire une variante dans l'axiome d'après lequel la littérature est l'expression de la société. Il faudrait dire ici que cette littérature est, au moins jusqu'à un certain point, l'expression de la société de ceux qui achètent de tels ouvrages. Et cela pourrait être plus vrai qu'on ne pense, cela pourrait ouvrir de nouveaux jours sur l'ensemble du monde européen. Voyez donc où peut conduire une simple question de littérature!

Donc le petit roman est en pleine floraison; il a ses écrivains qui sont à l'œuvre et qui produisent au moins une histoire par jour; il a son public, parmi nous d'abord, je le veux bien, mais aussi et en grande partie au dehors; il a enfin ses libraires qui fonctionnent et font le commerce de cette douteuse marchandise. Tout cela est fort bien. Il n'y a guère, il faut l'avouer, que le bon goût qui en souffre, sans compter la morale. Je ne parle pas, bien entendu, de la morale ordinaire, de la petite morale, parce qu'on m'opposerait la grande, celle des esprits supérieurs; je parle du tempérament moral d'une société pour qui il ne serait pas indifférent, après tout, de se nourrir plus qu'il ne faut de billevesées licencieuses ou vulgaires. C'est là malheureusement le caractère assez uniforme du petit roman. Il y a cela de particulier dans tout ce qui peut être rangé sous ce nom que la vulgarité n'exclut pas la licence, et que la licence n'exclut pas la vulgarité. J'ajouterai que vulgarité et licence n'excluent pas toujours la prétention philosophique, sociale ou littéraire, ce qui compose un mélange des moins intéressans ou même quelquefois des plus répugnans.

Je ne dis pas tout ceci précisément ou uniquement pour les romans de MM. Edmond et Jules de Goncourt, bien que l'un d'eux, le dernier, *Ger-*

minie Lacerteux, puisse se rattacher avantageusement au genre; les autres, *Sœur Philomène* et *Renée Mauperin*, ne se rattachent à cette branche de littérature que par un mauvais style malheureusement fort obstiné et par un certain goût de peinture réaliste qui arrive assez souvent jusqu'à l'effet d'une photographie mal réussie. Quant au sujet de ces deux romans, qui ont précédé celui que les auteurs considèrent, à ce qu'il paraît, comme leur coup de maître, il est évidemment mieux choisi; quant aux caractères, ils sont certainement mieux observés et mieux saisis; il y aurait même parfois de l'intérêt, si ce n'étaient les détails où abondent et surabondent les péchés d'imagination, sans parler des péchés contre la langue, qui ne se comptent pas.

MM. Edmond et Jules de Goncourt ne sont pas d'ailleurs tout à fait les premiers venus. Ils inspireraient facilement cet intérêt qu'éveillent deux frères jumeaux en littérature, deux esprits liés plus que par les affinités intellectuelles, qui mettent fraternellement en commun leurs études, leurs pensées, tous leurs efforts, et qui, après avoir eu, par le privilége de la nature, un même passé, veulent se faire un même avenir. Quelle est la part de l'un, quelle est la part de l'autre? Il serait difficile de le dire. Ils ont aspiré ensemble à créer ou à perfectionner un genre qu'on pourrait appeler l'histoire anecdotique des mœurs. Ils ont écrit des livres sur la société française pendant le XVIIIe siècle, pendant la révolution, sous le directoire. Ils ont écrit aussi une *Histoire de Marie-Antoinette* qui est le meilleur de leurs ouvrages, et qui aurait plus d'intérêt, s'il ne s'y mêlait incessamment un papillotage par trop fatigant et une préoccupation trop visible d'entrer dans tous les détails. La vérité est que dans leurs livres MM. Edmond et Jules de Goncourt étudient moins la société française que la femme. Pour la femme, ils la mettent en scène dans toutes les attitudes; ils l'habillent, la déshabillent, lui posent des mouches, la décollettent par en haut et par en bas, selon l'époque, et comme une fois qu'on est entré dans cette voie on risque de n'y pas entrer à demi, les auteurs dans cette description abusent visiblement de leur érudition. De là vient qu'avec des connaissances réelles, faute de rester maîtres de leur sujet, de se rappeler qu'ils parlent de la société française, MM. de Goncourt s'exposent à tomber dans ce qui pourrait bien s'appeler une littérature de chiffons. Je ne nie pas que la mode ne soit une grande chose, qu'elle n'ait une souveraine importance à toutes les époques, et qu'on ne puisse refaire l'histoire d'une société avec les variations de cette capricieuse reine, avec la forme d'un bavolet ou d'une guimpe; mais enfin il ne faudrait pas en abuser et trop promener l'histoire dans les boudoirs. Ce que je veux dire, c'est que MM. Edmond et Jules de Goncourt se laissent trop obséder par cette préoccupation de mettre partout les femmes et l'amour, — l'amour tel qu'on le comprenait et le pratiquait au XVIIIe siècle et sous le directoire.

Rien n'est plus difficile que de s'arracher à ces influences; l'esprit en reste imprégné, et même quand il se tourne vers d'autres époques, quand

il aborde d'autres sujets, il ne peut se défaire du pli qu'il a contracté en vivant dans une certaine atmosphère, en remuant certaines choses. MM. Edmond et Jules de Goncourt en font l'expérience dans les romans qu'ils publient de temps à autre, et où ils essaient de ressaisir quelques côtés de la vie contemporaine. Ils passent d'un coup du XVIIIe siècle musqué aux extrémités les plus crues du réalisme moderne, ils vont jusqu'à la peinture des salles d'hôpital ou de la débauche de bas étage, et néanmoins ils restent des raffinés qui, jusque dans les scènes le plus audacieusement et le plus délibérément triviales, gardent l'habitude du musc et du papillotage du dernier siècle; ils flottent entre les afféteries et les crudités réalistes, ou, pour mieux dire, ils mêlent les tons, ce qui n'ajoute pas à l'agrément. Une chose fait défaut à ces ingénieux et trop abondans érudits dans leurs récits romanesques : ils ont des connaissances d'une certaine nature; ils ont de l'habileté quelquefois, de la vivacité toujours; il leur manque la sûreté du goût, le sens exact de la limite entre l'art véritable et ce qui n'est plus qu'une composition de hasard. Ils écrivent beaucoup, et il n'est pas bien avéré qu'ils soient des écrivains. Écrire et n'être point des écrivains, direz-vous, quelle contradiction! C'est pourtant ce qu'il y a de plus simple au monde. Si tous ceux qui écrivent aujourd'hui sur un sujet ou sur l'autre, parce que cela les sert dans leurs affaires, ou parce que cela donne tout de suite un maintien et peut conduire à une académie quelconque, si tous ceux-là étaient des écrivains, la France serait vraiment trop riche. Heureusement il faut plus que cela pour être un écrivain. MM. Edmond et Jules de Goncourt se rapprochent par instans du but plus que d'autres sans doute, et ils ont surtout une bonne volonté littéraire plus désintéressée; ils n'ont pas, je le répète, une notion claire des conditions de l'art. Et voici ce qui leur arrive nécessairement : ils ont par momens des bonheurs d'invention ou d'expression, puis aussitôt ils tombent dans de prétentieuses vulgarités, et ils ont des procédés de style qui infligent à la langue les plus cruelles tortures. Parfois il ne faudrait vraiment pas beaucoup d'art pour donner de l'intérêt à un fragment, même à un roman comme *Sœur Philomène* ou *Renée Mauperin*, et ce peu qui serait nécessaire, ils ne le trouvent pas, ils passent à côté. Une scène est tout près de devenir piquante ou émouvante, elle se perd soudain dans un fatras, ou bien, pour arriver à une partie qui commence à intéresser, il faut passer à travers des détails qui font que la curiosité la plus déterminée peut fort bien s'arrêter en chemin, quelquefois dès le premier pas. Par exemple, voici un des romans de MM. Edmond et Jules de Goncourt, *Renée Mauperin* : comment s'ouvre-t-il? On a certes imaginé bien des manières de commencer un roman. Les auteurs de *Renée Mauperin* ont tenu à n'imiter personne, à se montrer originaux, et ils ont incontestablement réussi sous ce rapport.

Figurez-vous donc une jeune fille et un jeune homme faisant de compagnie une partie de natation dans un bras de la Seine entre La Briche et

l'île Saint-Denis. La jeune fille, c'est Mlle Renée Mauperin; le jeune homme, c'est M. Reverchon, récemment présenté, non sans intention, dans la maison Mauperin. L'un et l'autre nagent ou se balancent aux flancs d'un gros bateau amarré à la rive, et le roman ajoute avec une candeur véritable qu'un « instinct de pudeur faisait fuir à tout moment le corps de la jeune fille devant le corps du jeune homme, chassé contre elle par le courant. » Pendant ce temps, les deux nageurs engagent une conversation animée, et Mlle Renée s'abandonne aux excentricités de langage propres à une jeune personne qui a en horreur le *convenable*, qui se révolte parce qu'on ne la conduit pas aux représentations du Palais-Royal, parce qu'elle est obligée de se cacher pour se former l'esprit à la lecture des *Saltimbanques*, et parce qu'on lui retire les journaux où se trouve le récit de certains crimes. C'est bien la peine de lui interdire tout cela pour lui permettre les parties de natation avec les jeunes gens! Notez que M. Reverchon, avec qui elle se balance ainsi dans l'eau et fait la conversation, est destiné, dans la pensée de ses parens, à devenir son mari. Elle veut l'éconduire, et elle y réussit tout à fait. Le mariage reste dans l'eau. La scène est neuve, j'en conviens; d'autre part, Mlle Mauperin, nous dit-on, est une enfant gâtée. Il se pourrait cependant que la scène fût plus neuve et plus originale qu'heureusement trouvée. En fait de peintures de mœurs, on pourrait peut-être imaginer mieux, car enfin, si libres que soient nos mœurs, il n'est pas ordinaire, je suppose, que jeunes filles et jeunes gens de haute ou basse bourgeoisie fassent connaissance et nouent ou dénouent leur mariage en nageant ensemble, même avec un costume de bain. Et c'est pourtant dommage que ce roman s'ouvre d'une façon ridicule. Je n'ai pas, on le comprend, l'intention de le raconter; mais en se déroulant il finit par prendre de l'intérêt. Il y a dans ce monde décrit par les auteurs des caractères vivans et vrais. Ce n'est pas un caractère dénué de vérité que le frère de Renée, Henri Mauperin, type du jeune homme d'aujourd'hui, tel qu'il apparaît dans certaines sphères, prématurément grave, positif et sans flamme, calculant tout, faisant servir ses plaisirs à ses intérêts, écrivant des articles d'économie sociale, rêvant déjà d'être député ou d'entrer à l'Académie des Sciences morales, ayant tout juste assez de vanité pour s'anoblir à demi et se faire un blason en se mariant, puis un jour, à la veille du succès, tombant dans un duel sous la balle de ce rustre de noble dont il a pris le nom. Et Bourjot, n'avez-vous jamais rencontré sur votre chemin M. Bourjot, l'ancien commerçant, le libéral de 1820, qui est devenu conservateur depuis qu'il est millionnaire, qui ne comprend plus rien à l'ambition du menu peuple, qui fredonne encore, il est vrai, un refrain de Béranger contre les prêtres, mais qui est d'avis que tout irait bien mieux, si les ouvriers allaient à la messe? Renée Mauperin, elle aussi, une fois dépouillée de son accoutrement de baigneuse, devient une personne d'une aimable spontanéité, qui finit par être émouvante lorsqu'elle meurt parce qu'elle a été l'instrument involontaire de la fatalité qui a frappé son frère. Il y a, au demeurant, quel-

ques bons élémens dans *Renée Mauperin*, et s'il fallait choisir, je préférerais encore ce récit à *Sœur Philomène*, bien que les auteurs, en prenant la donnée la plus délicate, en racontant l'histoire d'une jeune sœur de charité qui se laisse aller tout bas à aimer un interne, aient su éviter l'écueil principal d'un tel sujet.

L'histoire de cette sœur Philomène vise à être une étude intime, morne et inexorable, encadrée dans sa description minutieuse de la vie d'hôpital. Le malheur de ce petit roman est de tomber dans un réalisme outré. Et si on me dit que tout cela est vrai, que les salles d'hôpital ont cet aspect, qu'il s'en exhale cette odeur écœurante, que la clinique n'est point autrement, je répondrai qu'il y a bien d'autres choses qui sont vraies dans l'échelle du monde visible, animé ou inanimé, que bien d'autres phénomènes existent réellement, et que ce n'est pas une raison pour que l'art aille tout reproduire, par ce motif bien simple que l'art est dans le choix, dans l'interprétation des élémens qui lui sont offerts, nullement dans la copie littérale de tel ou tel détail indifférent ou repoussant. Je reprendrai ce que dit cette pétulante Mlle Mauperin : « ... J'en ai assez, mon Dieu! peut-on s'amuser à faire laid,... plus laid que nature! quelle drôle d'idée! d'abord, en art, en livres, en tout, je suis pour le beau, et pas pour ce qui est vilain... Et puis c'est que je ne trouve pas ça amusant du tout... » Mlle Renée parle fort lestement. Si les auteurs l'eussent un peu écoutée, ils eussent à coup sûr évité leur plus gros péché, le plus récent, cette *Germinie Lacerteux*, dont je ne sais plus que dire, parce qu'ici on n'est ni à l'hôpital, ni à une partie de natation, mais dans l'atmosphère de la plus basse, de la plus matérielle corruption. Imaginez une jeune fille sortant de son village pour servir à Paris, violée dans une arrière-boutique par un vieux garçon de café, puis emportée par les exigences de son tempérament à tous les excès et finissant par descendre dans la rue pour aller mourir à l'hôpital. Le beau et savoureux poème! Pendant tout un volume, les auteurs vous promènent au milieu de ces rebutantes grossièretés, à travers ces aventures d'une servante hystérique qui est amoureuse de tout le monde, même de son confesseur quand elle en est encore à se confesser. Voilà ce que les auteurs appellent de l'art vrai, humain, élargi aux proportions de la démocratie moderne, et ce qu'on peut plus justement appeler une prodigieuse erreur de goût. Je n'ai jamais lu que vingt pages de *la Paysanne pervertie* de Rétif de La Bretonne, et j'en ai eu assez et même trop : *Germinie Lacerteux* produit, ce me semble, exactement le même effet par le genre d'invention et par le style. MM. Edmond et Jules de Goncourt peuvent bien nous assurer dans leur préface qu'ils ont entendu faire œuvre pie et morale, qu'ils sont de la religion de l'humanité, que leur roman « est sévère et pur, » qu'ils ont fait « la clinique de l'amour, » chose très différente des polissonneries érotiques, et qu'ils ont sans doute mérité le prix Monthyon pour avoir osé peindre les misères des petits et des humbles. Tout ceci est bon pour une préface. C'est une illusion assez commune chez ceux qui

ne reculent pas devant de tels tableaux, audacieusement vulgaires, de se figurer qu'ils font œuvre morale et bienfaisante. Il faut être un bienfaiteur de l'humanité terriblement cuirassé pour oser pénétrer dans cette atmosphère et pour se donner de telles licences. Les auteurs ne corrigeront pas les Germinie Lacerteux de la rue; ils offrent peu d'agrément au lecteur, qui, faute d'être prévenu, se hasarde à les suivre, et ils ont compromis ce qu'ils ont de talent dans une singulière aventure. Avec l'intention de faire du nouveau, ils se sont trompés, dangereusement trompés. Si c'était là une œuvre littéraire, il faudrait jeter un voile sur l'image de l'art. Par quelques scènes de *Renée Mauperin*, MM. Edmond et Jules de Goncourt étaient sur la voie de l'intérêt et de l'émotion, du vrai roman; par ce livre de *Germinie Lacerteux*, ils retombent dans le petit roman, et j'oserais leur conseiller, avant de se remettre à l'œuvre, de commencer par oublier une invention mal venue, aussi vulgaire de style que d'inspiration, sans parler du reste. A s'attarder dans cette voie, on perd le peu qu'on a, et le petit succès qu'on peut rencontrer par hasard, si tant est qu'on le rencontre, ne vaudra jamais ce qu'on s'expose à perdre. F. DE LAGENEVAIS.

ESSAIS ET NOTICES.

La Toile d'Araignée, par M. Aylic LANGLÉ.

La littérature d'imagination semble traverser une période de trouble et d'affaissement. La poésie ne produit guère que des œuvres de fantaisie étroite et personnelle; le roman ne projette plus que de loin en loin une poussée verte et originale. Ce dernier genre littéraire serait-il usé? Non, ce qui en fait aujourd'hui la médiocrité, ce n'est pas tant la pauvreté des idées que l'insigne négligence avec laquelle certains romanciers composent et écrivent, surtout quand un succès à la scène semble avoir donné à leurs défauts une sorte de bill d'indemnité. La plupart n'ont pas même souci d'agencer, selon les lois élémentaires de l'art et du bon sens, les diverses parties de l'œuvre qu'ils donnent au public. Prenons comme exemple un roman dû à la plume d'un homme qui s'est essayé dans ces derniers temps au théâtre, *la Toile d'araignée*, de M. Aylic Langlé. Le titre est gros de promesses, mais ce n'est qu'un appât fallacieux, car cette toile d'araignée tapisse les pages de tous les romans, — et il n'en manque pas, — où une Dalila expérimentée tente de séparer à son profit deux amans naïfs et imprudens.

La Dalila de M. Langlé, qui s'appelle Reine de Cauzières, est une de ces femmes rassasiées de jouissances, qui, au déclin de leur jeunesse et de leur beauté, s'efforcent encore d'une main fiévreuse de retenir la coupe enchantée. Certes ce n'est pas là un type nouveau, et il eût été bon qu'une forme neuve le rajeunît; malheureusement M. Langlé n'a guère commis ici d'autre nouveauté que d'appeler du nom bizarre d'*amour curiosite* l'effer-

vescence inquiète et sénile de sa Dalila. Quant à la victime de ce minotaure femelle, Manuel de Kerhalet, c'est un de ces gentilshommes un peu rudes et naïfs que les romanciers tirent comme ils veulent du sol breton, qui n'en peut mais. Peut-être y avait-il là, pour un esprit sobre et maître de lui, matière à un récit court et intéressant; mais M. Langlé a voulu sans doute à tout prix élargir son cadre dramatique. Au lieu de poser nettement ses personnages et d'engager tout de suite ensemble les roueries de l'un et la passion de l'autre, il entasse histoires sur histoires, préliminaires sur préliminaires, et l'action se trouve surchargée, comme de dépôts alluviens, d'une foule de chapitres préparatoires.

Les romanciers qui ont débuté par le théâtre portent volontiers dans le roman les mêmes défauts qu'à la scène. M. Langlé aime à se parer d'une multitude d'ajustemens; il a peur de sacrifier une masse de détails parasites qui sont comme la poussière et les scories d'une œuvre d'esprit. Que de personnages et que d'incidens inutiles dans ce roman de *la Toile d'araignée!* Qu'est-ce, par exemple, que cette princesse Alida, qui vient tout d'abord pleurer un *requiem* sur ses amours peu licites et remplir le premier chapitre de l'emphase solennelle de ses sentimens et de ses paroles? « Nous ne la reverrons plus, » ajoute l'auteur à la fin de ce premier chapitre. Alors pourquoi nous la montrer? Le but de M. Langlé, en mettant en scène cette femme énigmatique, n'a donc été que de ménager à Reine de Cauzières une correspondante à qui elle pût écrire ensuite l'histoire de ses amours, et qui fût en quelque façon comme un récepteur à l'extrémité d'un fil électrique? On voit quels sont les procédés tâtonnans de M. Langlé. Son livre s'ouvre par une sorte de prologue déclamatoire pour se continuer par de simples lettres; puis, quand l'intrigue est enfin nouée, et que le lecteur s'imagine marcher sans encombre, voici qu'il survient de nouveaux heurts, des retours en arrière, et comme des reprises en sous-œuvre du récit et des personnages. A coup sûr, M. Langlé a écrit son roman sans s'être fait un plan lucide et définitif; sa plume l'a conduit capricieusement, et les épisodes se sont amoncelés presque à son insu les uns sur les autres. Quant au style, il est loin de relever par sa grâce et sa précision les vulgarités de la donnée dramatique. Le dialogue est plein de longueurs, et l'auteur, en peignant la figure de ses personnages, les noie sous un flot de couleurs vagues et hétéroclites : il dit par exemple de Mme de Cauzières, cette sœur trop germaine de la *Cléopâtre* de M. Houssaye, qu'elle « a des yeux verts avec des points bruns qui se dilatent quand le trouble monte à la surface. » M. Langlé s'est placé, par un tel livre, dans le triste courant où est aujourd'hui la littérature d'imagination. Il n'en sortira qu'à la condition de rompre avec les erremens qui l'ont dépravée et de se montrer plus sévère sur ses conceptions et sur la manière de les traduire.

JULES GOURDAULT.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-CINQUIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXVe ANNÉE.

JANVIER — FÉVRIER 1865.

Livraison du 1er Janvier.

Deux Femmes de la révolution. — II. — Marie-Antoinette d'après de nouveaux documens, par M. Charles de MAZADE..... 5

Sciences. — Les Oscillations du sol terrestre, par M. Élisée RECLUS..... 57

Deux Négociations de la diplomatie européenne. — Pologne et Danemark, 1863-1864. — III. — M. de Bismark et l'Alliance du Nord, par M. Julian KLACZKO..... 85

Le Prieuré, première partie, par M. Paul PERRET..... 126

L'Italie et la Vie italienne, Souvenirs de voyage. — II. — Le Mont-Cassin, Rome, les Antiques et Raphael, par M. H. TAINE..... 161

Les Crises Commerciales et Monétaires. — I. — Le Money-Market en Angleterre depuis cinquante ans, par M. Émile de LAVELEYE..... 207

Revue Musicale. — *Faust*, reprise de *Mireille*, par M. Henri BLAZE de BURY. 234

Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 249

Une Crise ministérielle en Espagne..... 262

Essais et Notices. — Les Livres de science populaire, par M. L. SIMONIN.. 267

Livraison du 15 Janvier.

L'Italie et la Vie italienne. — III. — Rome, les Villas, les Palais, Michel-Ange, par M. H. TAINE..... 273

La Nationalité serbe d'après les Chants populaires, par Mme DORA D'ISTRIA. 315

Les derniers Jours de la Théologie païenne. — Proclus et son Dieu, par M. Charles LÉVÊQUE..... 361

Le Prieuré, seconde partie, par M. Paul PERRET..... 393
Les Crises Commerciales et Monétaires. — II. — La Fuite de l'Argent et la Hausse de l'Escompte, par M. Émile de LAVELEYE..... 432
Cicéron dans la vie publique et dans la vie privée a propos des derniers travaux publiés en Allemagne et en Angleterre. — I. — La Vie publique de Cicéron, par M. Gaston BOISSIER..... 461
Toby le Lumberer, scènes de la vie canadienne, par M. Théodore PAVIE.... 499
Chronique de la quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 532

Livraison du 1er Février.

Le Positivisme a propos d'un livre de M. Littré. — I. — Les causes du Positivisme, par M. DUPONT-WHITE..... 545
Un Peintre sudiste des mœurs du nord en Amérique. — Manhattan, par M. E.-D. FORGUES..... 577
Les Kurdes de l'Haimaneh, par M. George PERROT..... 607
Le Prieuré, troisième partie, par M. Paul PERRET..... 632
Des nouveaux Débats sur les Banques. — La Banque de France et la Circulation fiduciaire, par M. L. WOLOWSKI, de l'Institut..... 664
Les Rêveries bibliques de M. Michelet a propos de *la Bible de l'Humanité*, par M. Charles de MAZADE..... 698
Statistique morale. — L'Apprentissage des jeunes Ouvriers dans la petite industrie en France, par M. Jules SIMON, de l'Institut..... 717
Veronica Silvestris, poésies, par M. André THEURIET..... 743
Revue Musicale. — L'Opéra-Comique et les Maitres français. — *Le Capitaine Henriot*, de M. Gevaert, par M. Henri BLAZE de BURY..... 752
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 769
Essais et Notices. — Les Plantations de Paris, par M. J. CLAVÉ..... 782
Revue des Théatres. — *Le Second Mouvement, les Vieux Garçons*..... 795

Livraison du 15 Février.

L'Angleterre et la Vie anglaise. — XXVI. — Le Sud du pays de Galles et l'Industrie du fer. — Carmarthen, les Eisteddfodau et les Iron-Works de Merthyr Tydvil, par M. Alphonse ESQUIROS..... 801
La Peinture de paysage en Suisse. — Alexandre Calame, par M. Henri DELABORDE..... 844
Le Positivisme a propos d'un livre de M. Littré. — II. — L'Infériorité philosophique du positivisme, par M. DUPONT-WHITE..... 869
Il Traforo delle Alpi depuis le roi Charles-Albert. — Le comte de Cavour et les Ingénieurs de la percée des Alpes, par M. HUDRY-MENOS..... 894
Le Prieuré, quatrième partie, par M. Paul PERRET..... 937
La Guerre de l'Uruguay et les Républiques de la Plata, par M. Élisée RECLUS..... 967
Saint Irénée et les Gnostiques de son temps, par M. Albert RÉVILLE..... 998
Statistique industrielle de Paris, par M. Ch. LAVOLLÉE..... 1033
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 1051
Le Petit Roman. — *Renée Mauperin, Germinie Lacerteux*, par M. F. de LAGENEVAIS..... 1061
Essais et Notices..... 1069

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7 rue Saint-Benoît.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 516 137